

Les traditions rupestres du Salvador : un art à la charnière de la Mésoamérique et de l'Aire Intermédiaire

Philippe Costa

▶ **To cite this version:**

Philippe Costa. Les traditions rupestres du Salvador : un art à la charnière de la Mésoamérique et de l'Aire Intermédiaire. Archéologie et Préhistoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2017. Français. NNT : 2017PA01H026 . tel-01686733

HAL Id: tel-01686733

https://theses.hal.science/tel-01686733

Submitted on 17 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Paris 1 – Panthéon Sorbonne

Thèse de doctorat en Archéologie

Les traditions rupestres du Salvador ; Un art à la charnière de la Mésoamérique et de l'Aire Intermédiaire



Philippe Costa

Sous la direction de Brigitte Faugère

juin 2017

Membres du jury :

Rafael Cobos : - Professeur / Université de Mérida – Rapporteur externe

Martin Küenne : - Professeur / Université de Berlin - Rapporteur externe

Stéphanie Touron : - Ingénieur de recherche / Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques - Examinatrice

Eva Lemmonier : - Maître de conférences / Université de Panthéon-Sorbonne (Paris 1) - Examinatrice

Brigitte Faugère : - Professeur / Université de Panthéon-Sorbonne (Paris 1) - Directrice de thèse

Pour ma fille,

Alicia

On ne naît pas tous sous la même étoile,
mais ça n'empêche pas de croire en soi.

Remerciements

Je voudrais remercier chaleureusement toutes les personnes qui m'ont aidé pendant l'élaboration de cette étude et en particulier Brigitte Faugère pour son intérêt, son soutien et ses nombreux conseils durant la rédaction de ma thèse. Ce travail n'aurait pas pu se réaliser sans l'appui du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines, qui m'a permis, grâce à une aide à la mobilité, des appuis logistiques et des soutiens académiques, de progresser grandement dans l'élaboration de cette recherche. Le travail de terrain a également été rendu possible par le bais du support de l'Unité Mixte de Recherche 8096 (Archéologie des Amériques) et de l'École Doctorale 112, de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Au cours de ces années, une coopération fructueuse est née avec le Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques qui a touché des projets allant du Guatemala, au Nicaragua, en passant par le Salvador et le Honduras. Ce n'aurait été possible sans le dynamisme, le professionnalisme et la bonne humeur de Stéphanie Touron, du pôle grottes ornées.

Au Salvador, je tiens à remercier tout particulièrement l'Université du Salvador qui a permis la réalisation de tout un ensemble de projets en lien avec l'art rupestre, afin de développer la recherche, promouvoir la culture et protéger ce patrimoine. Au sein de cette université, ce sont le Secrétariat d'Art et de Culture, l'École d'Arts et l'École de Sciences Sociales de la Faculté des Sciences Humaines qui ont collaboré à nos recherches. Personnellement, c'est à Ligia Manzano que je voudrais dire merci pour son appui inconditionnel et son intérêt pour cette étude.

Une véritable équipe d'archéologues, de compagnons d'aventures et d'amis ont permis la réalisation de nos projets de terrain depuis 2004. Je voudrais remercier tout particulièrement Edy Barrios, Simon Coubel, Ismael Crespín, Nicolas Delsol, Éric Gelliot, Simon Mercier, Mathieu Moriamez et Nadège Ramel pour leur confiance, leur soutien et leur travail dans des conditions souvent éprouvantes.

Le travail de terrain n'a pas été facile au Salvador et personnellement il m'a laissé beaucoup de très beaux souvenirs et quelques séquelles physiques. Malgré tout, je ne suis pas rancunier et j'avoue que les visites de terrain, la découverte du pays et de ses habitants a été la partie la plus agréable et la plus riche humainement de cette thèse.

Les professionnels des Mairies, des *Casas de la Cultura* et les résidents des communautés sont réellement celles qui ont permis de faire aboutir nos investigations sur place.

Au terme de ce parcours, je remercie toute ma famille, autant mes parents Maria Da Conceiçao et Albino, qui m'ont inculqué le goût du travail bien fait, que ma sœur, mon frère et ma nièce, Cécilia, Frédéric et Céleste pour leur appui inconditionnel. Je remercie également Rocio Araujo, la mère d'Alicia, pour son soutien dans tous ces moments. C'est plus que tout ma fille Alicia qui a dû endurer le plus de sacrifices, mes nombreux départs et mes embûches. Merci pour tes sourires qui m'ont permis de maintenir le cap.

Sommaire

Remerciements 3

Sommaire 5

Index des figures 14

Index des tableaux 39

Index de l'Annexe 43

Introduction 53

Chapitre 1: Cadre spatio-temporel de l'étude 66

I. Cadre géographique 69

A. Géomorphologie 70

B. Hydrographie 74

C. Lithologie 80

II. Cadre chronologique 93

A. L'Epoque Paléoindienne (11500 à 8000 av. J.-C.) 93

B. L'Epoque Archaïque (8000 à 1400 av. J.-C.) 97

C. Des premières traces de sédentarisation à l'essor culturel (1400 av. J.-C. à 850 apr. J.-C.) 102

1. Le Préclassique ancien (1400 à 900 av. J.-C.) : 102

2. Le Préclassique moyen (900 à 500-400 av. J.-C.) : 104

3. Le Préclassique récent (500-400 av. J.-C. à 150-200 apr. J.-C.) : 106

4. Le Classique ancien (150-250 à 625 apr. J.-C.) : 112

5. Le Classique récent (625 à 900 apr. J.-C.) : 116

D. L'avénement d'un contexte belliqueux et l'apparition de nouvelles influences en provenance des Hautes terres du Mexique (900 apr. J.-C. à 1527 apr. J.-C.) 122

1. Le Classique terminal (900 à 1000 apr. J.-C.) : 122

2. Le Posctlassique ancien (1000 à 1200-1250 apr. J.-C.) : 126

3. Le Posctlassique récent (1200 à 1537 apr. J.-C.) : 128

III. Le Salvador : Entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire 132

A. Le Salvador depuis une perspective mésoaméricaine 132

1. Paul Kirchhoff 132
2. Gordon Willey 134
3. John Longyear 136
4. Claude Baudez 140
B. Le Salvador vue depuis l'Aire Intermédiaire 143
1. John Glass, Samuel Lothrop et Doris Stone 146
2. Frederick Lange et Mary Helms 148
3. Gordon Willey 149
4. George Hasemann et Lara Pinto 149
C. Une proposition dynamique des frontières entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire (Payson Sheets) 151
IV. Les groupes linguistiques 158
A. Avant les années 1980 158
1. Samuel Lothrop 158
2. John Longyear 161
3. Éric Thompson 163
4. Jorge Lardé et Larin 165
B. Après les années 1980 167
1. Anne Chapman 167
2. Wiliam Fowler 170
3. Goerge Hasemann et Lara Pinto 172
Conclusion 173

Chapitre 2: Les antécédents de l'étude de l'art rupestre du Salvador 176

I. Les premières découvertes (1889-1914) 180
A. Les auteurs nationaux 180
1. Le Dr. Santiago Barberena (1851-1916) 180
2. Jeremías Mendoza (1859-1927) 182
3. Peccorini Atilio (1887-1949) 187
B. Une parenthèse française 188
1. Charles Étienne Brasseur dit Brasseur de Bourbourg (1814-1874) 188
2. Pector Désire 189

II. Les recherches scientifiques systématiques (1926-1959) 191
A. Les listes de sites archéologiques 191
1. Lardé Jorge (1891-1928) 191
2. Samuel Kirkland Lothrop (1892-1965) 196
3. Longyear, John M (1944) 199
4. Jiménez, Tomás,Fidias (1947) 205
5. Dictionnaire Géographique de la République d'El Salvador (1959) 208
B. Les études de sites 209
1. Phase I (1930-1942) 210
a. Antonio E. Sol 210
b. Cúneo-Vidal Rómulo 212
c. Baron Castro Rodolfo 212
2. Phase II (1950-1959) 213
a. Les auteurs nationaux 213
- Anonyme 213
- Rufino Paz 214
- Remberto Galicia 214
- Jorge Lardé y Larín 214
- Tomás Fidias Jiménez 215
b. Les auteurs étrangers 218
- Stanley Boggs 218
- Wolfgang Habeland 219
III. Le ralentissement des recherches de 1960 à 1995 223
A. Les années 1960 224
B. Les années 1970 225
1. Les recherches d'Haberland à Corinto 225
2. Le premier plan topographique publié au Salvador, dans La Cofradia, à Corinto 229
3. Le Projet San Lorenzo 230
C. Les années 1980 231
IV. La reprise et le développement des recherches de 1995 à 2015 235
A. Les études de sites 235
1. Phase I (de 1995 à 2003) 235
a. Elisenda Coladán Deléglise 235

b. Paul Amaroli 242
c. Andrea Stone 246
d. Marlon Escamilla 247
2. Phase II (de 2004 à 2015) 248
a. Marlon Escamilla, Diego González, Ligia Manzano, Xenia Pérez et Fabio Amador 249
b. Ismael Crespín 254
c. Ligia Manzano et Xenia Perez 255
d. Pacheco et Martínez 256
e. Felix Lerma 257
B. Succession de projets sous les auspices du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines 259
Conclusion 286

Chapitre 3 : Méthodologie 294

I. Méthodes de collecte des données et premiers résultats 297
A. Travail de terrain et traitement de l'imagerie numérique 297
B. Fiche d'enregistrement 314
1. L'environnement 315
2. Le site et son support 317
3. La technique 318
4. Les motifs 322
II. Les classifications du matériel graphique rupestre 324
A. La classification par catégories, types et variétés 324
B. La classification par hauteurs 334
C. La classification par dimensions des motifs 338
III. Les sondages archéologiques 347
A. L'est du Salvador 348
1. Le Cerro Corobán 349
2. Le Chumpe 354
3. La Peña de la Sirica 358
4. El Farito 361
5. El Melonal 363

6. Las Carillas 365
B. Le centre du Salvador 366
1. La Cueva de los Fierros de San Isidro 367
2. El León de Piedra de Tecoluca 369
3. La Peña Herrada de San Rafael Cedros 373
C. L'ouest du Salvador 375
1. Las Caritas de Guaymango 376
2. La Piedra Sellada 379
3. El Letrero del Diablo (Guaymango) 381
D. Analyses et interprétations 381
1. Les roches à l'air libre 381
2. Les abris sous roche 382
IV. Analyses des pigments de peintures rupestres 386
A. Le Cerro Corobán 388
B. La Peña de la Sirica 390
C. Rosas Coloradas 391
D. La Cueva de los Fierros (San Isidro) 391
E. La Cueva del Duende (Susuma) 392
F. La Cueva Pintada (San Francisco) 392
V. Le Système d'Information Géographique et ses applications 393

Chapitre 4 : L'art rupestre au Salvador, présentation du corpus 399

I. Définition du corpus 402
A. L'Environnement des sites 402
B. Le site et son support 411
C. La technique 417
D. Etat de conservation des sites 423
II. Les motifs 425
A. Critères intrinsèques 425
1. Quantité de motifs 425
2. Hauteur des représentations 426
3. Dimensions des figures 430
4. Superpositions 436
5. Présence de scènes 441

B. Classification par types et variétés 443
1. Les motifs non-figuratifs 444
2. Les motifs figuratifs 463
Conclusion 480

Chapitre 5 : Répartition des traditions stylistiques du corpus : l'approche géographique (SIG) 483

I. Présentation des différentes traditions mises en évidence au Salvador 487
A. Les traditions rupestres régionales de l'est du Salvador 489
1. Lignes ondulées parallèles 489
2. Figurative en aplat 491
3. Locale et Entrelacs (Cerro Corobán) 495
4. Cercles concentriques – Points 499
5. Zoomorphe gravé 502
6. Anthropomorphes de plain pied 503
B. Les traditions rupestres régionales du centre du Salvador 506
1. Zoomorphe en relief 506
2. Spirales-Cercles concentriques 508
3. Cercles – Traits – Zoomorphes 511
4. Monosourcil 513
C. Les traditions rupestres régionales de l'ouest du Salvador 515
1. Olmèque 515
2. Locale (Igualtepeque) 516
3. Tlaloc 518

II. Présentation des différentes traditions mises en évidence au Salvador et à la fois autour de ses frontières 522
A. Les traditions rupestres partagées entre le Guatemala et le Salvador 522
1. Méandres 524
2. Maya et influences mayas 529
3. Tête de zoomorphes 534
B. Les traditions rupestres partagées entre le Honduras et le Salvador 537
1. Zoomorphes 540

2. Entrelacs 543
C. Les traditions rupestres partagées entre le Guatemala, le Honduras et le Salvador 548
1. Serpent à plumes 550
2. Mixteca-Puebla 556
III. Les traditions rupestres mises en évidence exclusivement au Guatemala et au Honduras 560
A. Les traditions rupestres régionales de l'est du Guatemala 560
1. Visages détaillées-Formes Géométriques 562
2. Anthropomorphes au couvre-chef allongé 564
3. Serpent 566
4. Mains 568
B. La tradition rupestre régionale du centre et de l'est du Honduras 570
1. Visages simples –Zoomorphes – Géométriques 573
2. Lignes ondulées et cercles associés à des traits 577
3. Anthropomorphes rigides 580
4. Locale (Cerquín) 583
IV. Les sites aux traditions rupestres indéfinies 585
A. Sites atypiques dul Salvador 585
1. La limite du registre 586
2. La singularité des représentations 586
B. Sites atypiques du Honduras 590
1. Dans les montagnes bordant le bassin du Río Negro 591
2. Dans le sud de la vallée de Comayagua 592
3. Dans la vallée de Tegucigalpa et le long du cours du Río Choluteca 593
4. Aux abords du Golfe de Fonseca 594
C. Sites atypiques du Guatemala 596
Conclusion 597

Chapitre 6 : Étude diachronique des traditions rupestres : définition des territoires précolombiens et influences culturelles 600

I. Apparition des traditions rupestres avant l'éruption du volcan Ilopango (536 apr. J.-C.) 603

A. Les traditions rupestres de l'Archaïque (9000 à 1400 av. J.-C.) 604

B. Les établissements au Préclassique et la tradition rupestre Olmèque 606

1. Au Postclassique ancien (1400 à 900 av. J.-C.) 606

2. La tradition rupestre Olmèque du Préclassique Moyen (900 à 500-400 av. J.C.) 608

3. Au Préclassique récent (500-400 av. J.C. à 150-200 apr. J.-C.) 610

a. Les établissements 610

b. Les sites rupestres 615

C. Les traditions rupestres du Classique ancien (150/200 à 625 apr. J.-C.) 617

1. Les établissements 617

2. Les premiers possibles gisements picturaux du Salvador et du Honduras 623

II. L'éruption du volcan Ilopango (535 apr. J.-C.), la résilience de la terre et sa réoccupation par les hommes 626

A. Le Classique récent (625 à 900 apr. J.-C.) 628

1. Les établissements 628

2. Les sites rupestres 636

a. Au Salvador 636

- La tradition Maya et influences mayas 636
- La tradition Méandres 637
- La tradition « Zoomorphe en relief » 641
- La tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » 642
- La tradition « Spirales-Cercles concentriques » 642
- La tradition « Figurative en aplat » et la tradition Locale du Cerro Coroban 644
- La tradition « Cercles concentriques-Points » 645
- Les traditions « Lignes ondulées parallèles », « Zoomorphe gravé » et « Anthropomorphe de plain pied » 647

b. Au Honduras 648

- La tradition Zoomorphes 648
- Les traditions Entrelacs et « Serpent à plumes » 649

- La tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » 649
- La tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » 650
c. Au Guatemala 652
B. Le Classique terminal (900 à 1000 apr. J.-C.) 654
1. Les établissements 654
2. Les sites rupestres 659
C. Le Postclassique ancien (1000 à 1200 apr. J.-C.) 660
1. Les établissements 660
2. Les sites rupestres 662
- La tradition Tlaloc 663
- Les traditions « Tête de Zoomorphe », « Serpent à plumes et Entrelacs 663
- Les traditions « Cercles concentriques-Points » et « Zoomorphe gravé » 664
- La tradition « Spirales-Cercles concentriques » 664
D. Le Postclassique récent (1200 à 1534 apr. J.-C.) 667
1. Les établissements 667
2. Les sites rupestres 669
E. L'Epoque Coloniale 673
III. Ancrages des influences culturelles dans les territoires 674
A. Au Classique récent 674
B. Au Postclassique ancien 678
C. Au Postclassique récent 681
Conclusion 684

Conlusion générale 687

Index des figures

- Figure 1 : Cadre d'étude centré sur le Salvador, et élargi sur une portion spécialement notable du Honduras, une partie de la région Est du Guatemala et une petite superficie du Nicaragua 55
- Figure 2 : Carte des régions archéologiques du Salvador, du Guatemala et du Honduras avec les gisements rupestres et les sites d'habitat 60
- Figure 3 : Carte du cadre d'étude avec les régions archéologiques au Salvador, au Guatemala et au Honduras ainsi que les principaux éléments de la géographie (vallées, lacs, lagunes, cordillères, massif montagneux, volcans, côte et golfe) 65
- Figure 4 : Carte des départements des différents pays dans le cadre d'étude 68
- Figure 5 : Carte des unités géomorphologiques du Salvador 73
- Figure 6 : Playa de los Petroglifos pendant la saison des pluies en 2010 77
- Figure 7 : Carte des principaux éléments hydrographiques du cadre d'étude 79
- Figure 8 : Capture d'écran de la carte géologique générale de la République du Salvador du S.N.E.T. 81
- Figure 9 : Carte des sites rupestres en fonction de leur formation géologique 87
- Figure 10 : Distribution des gisements rupestres selon le type de roche 89
- Figure 11 : Photographie des abris superposés d'ignimbrite de la Gruta de Culquinte, municipalité de Yayantique, particulièrement vulnérable en cas de séisme 90
- Figure 12 : Photographie de l'abri sous roche de Rosas Coloradas où la patine arbore des tonalités chromatiques comme le rouge orangé, l'orange, le rose, le violacé, le blanc et le noir 91
- Figure 13 : Photographie de la paroi gravée blanche de la Cueva de los Fierros de San Isidro 92
- Figure 14 : Photographie de la paroi gravée blanche avec des bandes verticales brunes orangées et noires du Letrero de Guaymango 92
- Figure 15 : Photographie de l'abri sous roche de Corinto 95
- Figure 16 : Photographies de l'abri El Gigante 96
- Figure 17 : Photographie du Peñasco Los Migueles dont la base forme un abri sous roche 99

- Figure 18 : Carte des sites d'habitat de la période Archaïque (les Penasco Alonzo et Los Migueles ne bénéficient pas de datation radiocarbones) 101
- Figure 19 : Carte des sites d'habitat du Préclassique ancien 102
- Figure 20 : Carte des sites d'habitat du Préclassique moyen 105
- Figure 21 : Carte avec les zones couvertes par les sphères céramiques Providence et Miraflores (Hautes terres du Guatemala et une partie de la région Ouest du Salvador) et Uapala (ouest et centre du Honduras ainsi que l'est du Salvador) 107
- Figure 22 : Céramique *Usulutan* 108
- Figure 23 : Carte des sites d'habitat du Préclassique récent et des sphères céramiques Providence-Miraflores à l'ouest, Uapala à l'est et la vallée du Paraiso 111
- Figure 24 : Carte des sites d'habitat du Classique ancien avec la représentation des dépots de TBJ après l'érutpion de l'Ilopango en 535 apr. J.-C., d'après Dull, Southon, Kutterolf, Freundt, Wahl et Sheets 115
- Figure 25 : Céramique *Ulua polychrome* 118
- Figure 26 : Céramique *Copador* 120
- Figure 27 : Carte présentant la distribution de la céramique *Copador*[1] entre 700 et 850 apr. J.-C. 120
- Figure 28 : Carte des sites d'habitat du Classique récent avec la diffusion de la céramique *Copador* (en partie d'après Hirth[2]) et la localisation hypothétique des Cacaoperas au VIII[e] siècle 121
- Figure 29 : Céramique *Tohil Plomiza* 122
- Figure 30 : Céramique polychrome de Style Nicoya 123
- Figure 31 : Carte des sites d'habitat du Classique terminal et mise en évidence des établissements appartenant au Complexe céramique Guazapa 125
- Figure 32 : Carte des sites d'habitat du Postclassique ancien avec la mise en évidence des territoires majoritairement Pipils et les territoires dépeuplés 127
- Figure 33 : Céramique de style Mixteca-Puebla 129
- Figure 34 : Carte des sites d'habitat du Postclassique récent et représentation de la mosaïque de peuples qui occupent notre région au moment du contact 130
- Figure 35 : Carte des limites de la Mésoamérique à la moitié du XVIème siècle par Kirschhoff en 1943 134

[1] Hirth 1988, p. 315

[2] Hirth 1988, p. 315

- Figure 36 : Carte des limites de la Mésoamérique à la moitié du XVIème siècle par Willey en 1966 136
- Figure 37 : Diagrammes des relations culturelles entre le Salvador et ses régions voisines par Longyear 139
- Figure 38 : Carte des zone de tradition Mésoaméricaines et Sud-Américaine par Baudez en 1970 142
- Figure 39 : Céramique de la période « Bichrome en zones » 145
- Figure 40 : Carte des limites de l'Aire Intermédiaire par Willey en 1971 146
- Figure 41 : Carte des langues indigènes de la Basse Amérique Centrale (sans le Costa-Rica et le Panama) à l'époque de la Conquête par Stone en 1966 148
- Figure 42 : Carte des limites de la Zone Nord (Mésoamérique), de la Périphérie Sud de la Mésoamérique, de la Zone Centrale et de l'Aire Intermédiaire proposée par Hasemann et Pinto 150
- Figure 43 : Carte des limites de la Mésoamérique au Préclassique moyen (1000 à 500 av. J.-C.) par Sheets en 2000 152
- Figure 44 : Carte des limites de la Mésoamérique au Préclassique récent (500 av. J.-C. à 250 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 153
- Figure 45 : Carte des limites de la Mésoamérique au Classique ancien (250 à 600 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 154
- Figure 46 : Carte des limites de la Mésoamérique au Classique récent (600 à 900 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 155
- Figure 47 : Carte des limites de la Mésoamérique au Postclassique (900 à 1500 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 157
- Figure 48 : Carte de l'expansion maximum des Mayas au sud et à l'est, sur la base des évidences archéologiques et linguistiques, par Lothrop en 1939 160
- Figure 49 : Carte de la distribution des peuples le long de la frontière maya sud-est au Classique récent (850 apr. J.-C.), par Longyear en 1947 162
- Figure 50 : Carte de la distribution des peuples le long de la frontière maya sud-est à l'époque de la Conquête espagnole, par Longyear en 1947 163
- Figure 51 : Carte de la limite est du territoire maya et expansion chortie en 1500 apr. J.-C., par Thomson en 1975 164
- Figure 52 : Carte ethno-linguistique du alvador précolombien selon Lardé et Larin 167
- Figure 53 : Carte des peuples Lencas du Honduras et du Salvador et leurs voisins au XVI^{e} siècle, avec les limites de la Mésoamérique, par Chapman en 1985 169

- Figure 54 : Carte de la distribution des peuples Nahuas en Amérique Centrale et des établissements pipils en El Salvador en 1524, par Fowler en 1989 171
- Figure 55 : Carte de la distribution des établissements pipils en El Salvador en 1524, par Fowler en 1989 172
- Figure 56 : Carte des principales langues indigènes dans la Zone Centrale et son voisinage, par Hasemann et Pinto en 1993 173
- Figure 57 : Première photographie publiée d'un site d'art rupestre au Salvador en 1924 par Sapper (ibid.) 177
- Figure 58 : Photographie de l'abri de Corinto en 2010 (photographie : Stéphanie Touron) 181
- Figure 59 : Premier relevé de gravures au Salvador sur le site Las Labranzas 185
- Figure 60 : Premier relevé de gravures au Salvador sur le site Las Labranzas 186
- Figure 61 : Premier relevé de gravures au Salvador sur le site Las Labranzas 186
- Figure 62 : Photographie des gravures de Las Labranzas en 2007 187
- Figure 63 : Playa de los Petroglifos, sur les plages de la presqu'île d'Igual-tepeque, avec détails de deux gravures du rocher au second plan, en 2004 189
- Figure 64 : Carte des gisements rupestres connus en 1914 et identifiables en 2016 191
- Figure 65 : Photographie de l'Affleurement 2 de la Poza de los Fierros de Guatajiagua découvert en 2007 194
- Figure 66 : Carte des gisements rupestres mentionnés par Lardé en 1926 et identifiables en 2016 196
- Figure 67 : Carte des gisements rupestres répertoriés par Lothrop en 1926 et identifiables en 2016 198
- Figure 68 : Croquis qui montre la position relative du Cerro Coroban, Tozote et Ocotepeque, Département de Morazan (sans echelle) 199
- Figure 69 : Schéma de l'île d'Igualtepeque avec la position des rochers sculptés dans l'angle nord-ouest 200
- Figure 70 : Première carte du Salvador où Longyear présente la position géographique d'une série de gisements d'art rupestre et où il distingue les sites de gravures et les abris 203
- Figure 71 : Carte des gisements rupestres répertoriés par Longyear en 1944 et identifiables en 2016 205

- Figure 72 : Carte des gisements rupestres répertoriés par Fidias en 1947 et identifiables en 2016 208
- Figure 73 : Photographie d'Anibal Salazar de la Piedra Pintada de San José Villanueva, seconde photographie d'art rupestre publiée au Salvador, en 1930 211
- Figure 74 : Photographie de la Piedra Pintada de San José Villanueva, en 2007 211
- Figure 75 : Illustration de Baron Castro où sont représentés de possibles anthropomorphes et photographie des gravures représentées par Baron Castro, en 2007 212
- Figure 76 : Photographie de Las Victorias, publié en 1950 213
- Figure 77 : Photographies des possibles rochers gravés évoqués par Jorge Lardé et Larin en 1951, à gauche le rocher du gisement Los Monos et à droite El Farito, en 2011 215
- Figure 78 : Photographies de possibles représentations de Tlaloc, expression de l'influence de l'iconographie des élites mexicaines au Salvador dès le Classique Terminal, en 2004 216
- Figure 79 : Extrait de carte géographique qui présente la position des pétro-Glyphes par Fidias sur l'île d'Igualtepeque en 1959 217
- Figure 80 : Carte tirée de Longyear 1944 et complémenter par Fidias en 1959 qui ajoute la *Playa de los Petroglifos* à l'est et à l'ouest de l'île 217
- Figure 81 : Premier relevé de gravures avec échelle publié au Salvador, roche à l'air libre de Las Victorias, réalisé par Boggs en 1950 218
- Figure 82 : Personnages A et B de Las Victorias (selon la nomenclature de Boggs de 1950), en 2013 (photographies : Edy Barrios) 219
- Figure 83 : Personnages C et D de Las Victorias (selon la nomenclature de Boggs de 1950) en 2013 (photographies : Edy Barrios) 219
- Figure 84 : Premier relevé de gravures dans leur position originale réalisé au Salvador par Haberland en 1954, de la Pintada de Titihuapa. Les reliefs de la paroi rocheuse ne sont pas représentés et il n'y a pas d'échelle. 221
- Figure 85 : Relevé de la Pintada de Titihuapa en 2005 par Éric Gelliot 222
- Figure 86 : Carte des gisements rupestres publiés jusqu'en 1959 et identifiables en 2016 223
- Figure 87 : Carte des gisements rupestres publiés (à l'exception d'El Ermitano) dans les années 1960 et identifiables en 2016 225

- Figure 88 : Premier relevé de peintures au Salvador par Haberland en 1972, à Corinto. Une légende permet de différencier les couleurs, toutefois il n'y a pas d'échelle. 227
- Figure 89 : Extrait du panneau relevé par Haberland en 1976, en 2010 (photographie : Stéphanie Touron) 228
- Figure 90 : Première photographie d'une peinture d'un site rupestre salvadorien (Corinto), par Haberland en 1972. La photographie est publiée en noir et blanc et ne présente pas d'échelle. 228
- Figure 91 : Photographies de certains artefacts composant le Complexe Zuncuyo définit par Haberland en 1991 à Corinto (grattoir, perçoir et burin de pedernal[3]). 229
- Figure 92 : Premier relevé en coupe d'un site rupestre au Salvador, à Corinto en 1978. L'emplacement des peintures n'est pas précisé. 229
- Figure 93 : Carte des sites rupestres publiés dans les années 1970 et identifiables en 2016 231
- Figure 94 : Unique photographie du site San Lorenzo, par Cea en 1986 233
- Figure 95 : Unique photographie de la Piedra de la Hacienda El Aguila, par Cea en 1986, on distingue malheureusement à peine les gravures sur l'image. 234
- Figure 96 : Carte des sites rupestres publiés dans les années 1980 et identifiables en 2016 234
- Figure 97 : Première photographie couleur publiée de l'art rupestre salvadorien à Corinto, par Coladan en 1995 235
- Figure 98 : Photographie du même motif de la figure précédente, en 2010 (photographie : Stéphanie Touron) 235
- Figure 99 : Premier relevé d'un motif peint avec une échelle à Corinto par Coladan en 1995 (les couleurs ne sont pas précisées), la photographie a été prise en 2010 et la dernière image a été traitée avec DStretch (filtre yye). 237
- Figure 100 : Premier relevé d'un motif peint avec une échelle à Corinto par Coladan en 1995 (les couleurs ne sont pas précisées), la photographie a été prise en 2010 et la dernière image a été traitée avec DSretch (filtre yrd). 237
- Figure 101 : Premier relevé topographique en plan de Corinto en 1998, (la position des peintures n'est pas précisée). 239

[3] Haberland 1991, p. 100, 103 et 102

- Figure 102 : Relevé topographique en plan et en coupe de Corinto, par Coladan en 2000, avec l'emplacement des peintures 241
- Figure 103 : Carte du Salvador avec la position des gisements rupestres, par Coladan en 2000, avec la distinction entre les sites de peintures et de gravures 241
- Figure 104 : Croquis de La Piedra Sellada par Amaroli en 1996, avec l'emplacement des gravures et relevé topographique en plan réalisé en 2013 242
- Figure 105 : Premier relevé de la paroi d'un site rupestre au Salvador où la roche est suggérée dans son ensemble (même si le tracé ne correspond pas exactement à la réalité), par Amaroli en 1996. La gravure fléchée est agrandie à droite, c'est le motif interprétée par Amaroli comme appartenant possiblement à l'art de Cotzumalhuapa. 243
- Figure 106 : Relevé de la Piedra Sellada en 2013 avec la paroi gravée apparue au cours du sondage 1 sous le niveau du sol actuel 243
- Figure 107 : Carte du Salvador avec la position de sites rupestres répartis sur tout le territoire, par Coladan et Amaroli en 2003 245
- Figure 108 : Photographie (montage panoramique) de l'établissement Igualtepeque en 2004 247
- Figure 109 : Photographies d'un monticule et de la place de l'établissement Igualtepeque en 2004 247
- Figure 110 : Carte des sites rupestres publiés entre 1995 et 2003 (les uniques gisements découverts sont la Cueva de los Fierros de Anamoros, la Piedra Sellada et la Piedra Labrada de Zacatecoluca) 248
- Figure 111 : Carte des sites rupestres publiés entre 2004 et 2015 (sans les gisements des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC) 259
- Figure 112 : Photographie de la Pintada de Titihuapa en 2006 260
- Figure 113 : Photographie de la paroi gravée de la Pintada de Titihuapa en 2005 (photographie : Eric Gelliot) 260
- Figure 114 : Photographie de la Cueva de los Fierros de San Isidro en 2004 261
- Figure 115 : Première photographique de motifs rupestres avec une échelle à la Cueva de los Fierros (San Vicente)[4] en 2004 261
- Figure 116 : Photographie de la Pena de los Fierros (Tonacatepeque) en 2007 262
- Figure 117 : Photographie de la Poza de los Fierros de Guatajiagua en 2007 263
- Figure 118 : Photographie de la Pena Herrada en 2007 263

[4] Perrot-Minnot et al. 2005, p. 33

- Figure 119 : Photographie de la Poza de los Fierros d'Ilobasco, en 2007 (photographie : Simon Coubel) 263
- Figure 120 : Premier relevé de motifs rupestres sur la base de photographie numérique, en 2007 par Costa, à La Cueva de los Fierros de San Isidro 265
- Figure 121: Premier relevé d'une coupe stratigraphique publié, en 2007 par Gelliot (ibid.), à La Cueva de los Fierros de San Isidro 266
- Figure 122 : Premier carte où est identifié un espace géographique appartenant à une même tradition iconographique rupestre, en 2007 par Costa et Perrot-Minnot 267
- Figure 123 : Photographie de la Pintada (San José Villanuéva) en 2007 267
- Figure 124 : Photographie de la gravure interprétée comme le diable du Letrero de Jicalapa en 2008 268
- Figure 125 : Photographie de la Piedra Sellada en 2007 268
- Figure 126 : Photographie des gravures de Las Caritas de Guaymango en 2008 269
- Figure 127 : Photographie de l'abri « cathédrale » du Letrero de Guaymango en 2008 269
- Figure 128 : Photographie des gravures de la Cueva de los Leones en 2010 269
- Figure 129 : Photographie de Rosas Coloradas en 2011 (photographie : Eric Gelliot) et image traitée avec DStretch (filtre lab) 272
- Figure 130 : Photographie du Leon de Piedra en 2011 272
- Figure 131 : Photographie de la paroi peinte du Cerro Coroban en 2011 (photographie : Ligia Manzano) et image traitée avec DStretch (filtre yre) 272
- Figure 132 : Photographie de l'entrée de la Cueva del Chumpe en 2011 273
- Figure 133 : Photographies de la Piedra del Diablo et d'El Mapa en 2011 (photographies : Ligia Manzano) 273
- Figure 134 : Photographies de Las Caritas et Mono Acostado en 2011 273
- Figure 135 : Photographie d'El Faro (photographie : Eric Gelliot) et de la Pena de la Sirica (photographie : Ligia Manzano) en 2011 274
- Figure 136 : Photographies de Las Piletas et El Melonal en 2011 274
- Figure 137 : Photographies de Finquita et Las Carillas en 2011 274
- Figure 138 : Carte de l'Est du Salvador avec les concentrations de sites rupestres en 2011 275
- Figure 139 : Photographie de la Cueva Pintada de San Antonio Masahuat en 2011 276

- Figure 140 : Photographie d'El Ermitaño en 2013 (photographie : Edy Barrios) 280
- Figure 141 : Image précédente d'El Ermitaño traitée avec DStretch (filtre yrd) et détail de la partie centrale encerclée, image traitée avec DStretch (filtre crgb) 280
- Figure 142 : Carte des sites rupestres enregistrés au Salvador entre 2004 et 2013 par les projets menés sous les auspices du CEMCA-AC (Las Victorias et El Ermitano ont seulement été visités). 281
- Figure 143 : Carte des sites rupestres attestés au Salvador en 2016, en jaune sont représentés les gisements enregistrés dans le cadre des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC (El Ermitano et Las Victorias ont seulement été visités), en bleu les gisements inventés par ces projets. 284
- Figure 144 : Graphique de la répartition des publications par années selon la provenance des auteurs 287
- Figure 145 : Graphique du nombre de publications, sites vérifiés, sites découverts et innovations dans le registre par années 290
- Figure 146 : Graphique qui présente le nombre de sites découverts par auteur et par année 293
- Figure 147 : Relevé topographique en plan d'El Letrero, Ahuachapan 299
- Figure 148 : Relevé topographique en coupe d'El Letrero, Ahuachapan 299
- Figure 149 : Echelle Standard IRAO employée pour le registre photographique de détails des manifestations rupestres 300
- Figure 150 : Photographie des motifs de la Pintada (San José Villanueva) et extrait du relevé sur la base de la photographie 301
- Figure 151 : Relevé de la Pintada (San José Villanueva) 303
- Figure 152 : Relevé de la Pena Herrada (San Rafael Cedros) 304
- Figure 153 : Relevé de la Poza de los Fierros (Ilobasco) 305
- Figure 154 : Relevés en élévation et vue de face d'El Mapa 306
- Figure 155 : Relevé en élévation d'El Obispo 307
- Figure 156 : Relevé de la Cueva Pintada (San Francisco) 308
- Figure 157 : Panneaux 1 et 4 de la Cueva de los Leones 309
- Figure 158 : Relevés des différentes faces du Leon de Piedra 310
- Figure 159 : Exemple de photographie originale (Cerro Coroban), avec application du filtre CRGB de DStretch et le relevé réalisé sur Adobe Illustrator CS3 312

- Figure 160 : Vue panoramique fusionnant une dizaine de photographies et Relevé de la paroi sur la base de la vue panoramique réalisée à la Pena de la Sirica avec la position des motifs 313
- Figure 161 : Photographies de dépressions artificielles sur un rocher et dans le lit d'une rivière, sur le chemin de la Pintada (San José Villanueva) 316
- Figure 162 : Photographie de gravures peintes de la Cueva de los Fierros (San isidro) 318
- Figure 163 : Photographie de zoomorphes piquetés à La Cueva de los Leones 319
- Figure 164 : Photographie d'un motif de croix latine incisé à Corinto (photographie : Stéphanie Touron) 320
- Figure 165 : Photographie d'un motif utilisant le piquetage associé au raclage à la Cueva de los Fierros (San Isidro) 320
- Figure 166 : Photographie de dépressions réalisées par polissage à la Piedra Sellada 321
- Figure 167 : Photographies d'exemples de bas-relief (Las Victorias) (photographie : Edy Barrios), de moyen-relief (Leon de Piedra) et de haut-relief (Guadalupe) (photographie : Ismael Crespin) 321
- Figure 168 : Photographie d'un anthropomorphe en aplat à Corinto et image traitée avec DSretch (filtre lre) 322
- Figure 169 : Photographies de dommages anthropiques irréversibles (Corinto, Poza de los Fierros de Guatajiagua et Pena Herrada de San Rafael Cedros) 324
- Figure 170 : Détails des types et variétés des motifs figuratifs distingués dans l'étude des gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes 326
- Figure 171 : Détails des types et variétés des motifs non-figuratifs distingués dans l'étude des gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes 329
- Figure 172 : Détails des types et variétés des motifs non- figuratifs distingués dans l'étude des gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes 332
- Figure 173 : Relevé de la Cueva de los Fierros de San Isidro avec les pourcentages de gravures par ensembles de hauteurs 337
- Figure 174 : Relevé des points en cercle concentrique de la Pintada (Titihuapa) : 20 unités graphiques pour un motif 339
- Figure 175 : Relevés des bâtonnets de la Cueva de los Flerros (San Isidro) : 20 unités graphiques pour trois motifs 339

- Figure 176 : Relevés des points en ligne droite de la Pintada (San José Villanueva) : 10 unités graphiques pour deux motifs 339
- Figure 177 : Relevés des cercles concentriques de Las Labranzas : 16 unités graphiques pour quatre motifs 340
- Figure 178 : Relevés des cercles en figure de La Pena Herrada (San Rafael Cedros) : 20 unités graphiques pour deux motifs 340
- Figure 179 : Relevé des cercles connectés de La Pena de los Fierros (Tonacatepeque) : deux unités graphiques pour un motif 341
- Figure 180 : Relevés des cercles liés par des traits de La Poza de los Fierros (Ilobasco) : 10 unités graphiques pour cinq motifs 341
- Figure 181 : Relevés des dépressions superposées de La Piedra Sellada : 10 unités graphiques pour quatre motifs 341
- Figure 182 : Relevés des points en nappe du Letrero (Guaymango) : 29 unités graphiques pour trois motifs 342
- Figure 183 : Relevé des points en ligne courbe de Las Caritas (Guaymango) : quatre unités graphiques pour un motif 342
- Figure 184 : Relevé des points en nappe de la Cueva de los Leones : 50 unités graphiques pour un motif 343
- Figure 185 : Relevés des cercles concentriques de Rosas Coloradas : 16 unités graphiques pour huit motifs 343
- Figure 186 : Relevé des points alignés du Cerro Coroban : 12 unités graphiques pour une figure 343
- Figure 187 : Relevés des croix latines groupées à la Cueva del Chumpe : six unités graphiques pour deux figures 344
- Figure 188 : Relevés des cercles concentriques à El Melonal : huit unités graphiques pour quatre figures 344
- Figure 189 : Relevés des points construits en forme géométrique à la Cueva Pintada (San Francisco) : 69 unités graphiques pour deux figures 345
- Figure 190 : Relevés des points construits en forme géométrique à Cerquin : 251 unités graphiques pour six figures 345
- Figure 191 : Carte des concentrations des sites mises en évidence en 2011 avec les gisements rupestres qui ont fait l'objet de sondage archéologiques à l'Est du Salvador. 349

- Figure 192 : Relevé topographique et positions des sondages (S1, S2 et S3) au Cerro Coroban 350
- Figure 193 : Positions des sondages (S1, S2 et S3) au Cerro Coroban 351
- Figure 194 : Photographies du sondage S1 (US 101) et de la pointe de projectile bifaciale du Classique récent 351
- Figure 195 : Photographies du sondage S3 (US 303) et quelques tessons de céramique provenant de cette unité stratigraphique. Les tessons avec l'engobe blanc sont du type *Delirio Rojo sobre Blanco* du Classique récent. 352
- Figure 196 : Photographie du nucleus d'obsidienne découvert dans l'US 303 352
- Figure 197 : Photographies du sondage S2 (puissance stratigraphique) et les artefacts les plus remarquables issus de l'US 202. Tesson retravaillé et fragment de fusaïole du Classique récent 353
- Figure 198 : Photographie de l'obsidienne à la texture légèrement granulaire, d'apparence opaque et marbrée rencontrée dans les sondages au Cerro Coroban 354
- Figure 199 : Relevés topographiques avec la position du sondage à la Cueva del Chumpe en plan et en coupe 355
- Figure 200 : Photographie de l'angle nord-ouest où s'est prolongé le sondage de la Cueva del Chumpe (puissance stratigraphique) 356
- Figure 201 : Relevé de la coupe stratigraphique nord de la Cueva del Chumpe 357
- Figure 202 : Relevé topographique en plan de la Pena de la Sirica avec la position du sondage 358
- Figure 203 : Photographies du sondage de la Pena de la Sirica, tout d'abord ouvert de 50 cm par 50 cm puis agrandi à un mètre par un mètre 359
- Figure 204 : Photographie du matériel de l'US 104 de la Pena de la Sirica, les artefacts lithiques se trouvent dans la partie gauche 360
- Figure 205 : Photographies d'un tesson *Usulutan* et *Obrajuelo Ordinario* décorée de *Púas Lolotique* 360
- Figure 206 : Composition de l'iconographie d'El Farito 362
- Figure 207 : Photographie du sondage d'El Farito 363
- Figure 208 : Photographies de la Roche 13 d'El Melonal avec détail de la croix détourée (encerclé sur la photographie de la roche) 364
- Figure 209 : Relevé topographique en plan d'El melonal avec la position du sondage 364
- Figure 210 : Photographie du sondage au Melonal avant son remplissage 365

- Figure 211 : Photographie du sondage à Las Carillas 366
- Figure 212 : Carte des gisements rupestres qui ont fait l'objet de sondages archéologiques au Centre du Salvador 367
- Figure 213 : Relevé en plan avec la position du sondage à la Cueva de los Fierros (San Isidro) et photographie du sondage 368
- Figure 214 : Photographie et relevé de la céramique de type *Usulutan* trouvée en surface devant l'abri 369
- Figure 215 : Photographie et relevé de la céramique de type *Copador* trouvée en surface devant l'abri 369
- Figure 216 : Plan de Tehuacan d'après P. Amaroli et position du Leon de Piedra 370
- Figure 217 : Relevé en plan du Leon de Piedra avec la position du sondage et photographie du sondage 371
- Figure 218 : Photographies de matériel du sondage du Leon de Piedra : un tesson de l'US 102 (avec décoration de points et de lignes) et deux tessons de l'US 103, le premier avec une décoration de peinture rouge et le dernier pourrait être du type *Tohil Plomizo* 372
- Figure 219 : Photographie de l'obsidienne découverte dans l'US 101 du Leon de Piedra 372
- Figure 220 : Relevé en plan de la Pena Herrada avec la position du sondage et photographie du sondage 373
- Figure 221 : Photographies d'un tesson Postclassique (aux alentours de l'abri) et du matériel de l'US 100 de la Pena Herrada, du Classique 374
- Figure 222 : Photographies du matériel de l'US 101 de la Pena Herrada, avec un tesson de type *Usulutan* (encerclé et agrandi). Les autres tessons sont du Classique. 374
- Figure 223 : Photographies du matériel de l'US 103 de la Pena Herrada, avec un fragment de bol du Classique ancien (encerclé et agrandi) et un fragment d'une petite jarre globulaire du Classique récent (encadré et agrandi) 375
- Figure 224 : Carte des gisements rupestres qui ont fait l'objet de sondage archéologiques à l'ouest du Salvador 376
- Figure 225 : Relevé en plan de la Las Caritas avec la position du sondage et photographie du sondage 377

- Figure 226 : Photographies du matériel ramasser en surface à Las Caritas, avec un fragment de bol du Préclassique récent ou du Classique ancien (encerclé et agrandi, extérieur et intérieur), un support en bouton de la fin du Préclassique récent (encadré) et un bord de bol de la même période qui rappelle le type *Acomé* (souligné). 378
- Figure 227 : Photographie des deux fragments de céramique à l'engobe orange intense, presque rouge brillant, éventuellement hématite spéculaire, utilisée depuis le Préclassique moyen au Classique récent 378
- Figure 228 : Extrait du relevé de la paroi de la Piedra Sellada où l'on retrouve les représentations d'un papillon et d'un oiseau au bec compartimenté 379
- Figure 229 : Relevé en plan de la Piedra Sellada avec la position des sondages et photographie des sondages 380
- Figure 230 : Photographie des deux tessons découverts dans le Sondage 2 de la Piedra Sellada. Le bord de gauche présente deux cannelures légères sur le bord extérieur. 381
- Figure 231 : Relevés de motifs de Malinalli, dans le codex Féjérvary-Mayer, sur le tambour de Malinalco et possiblement à la Cueva del Chumpe 384
- Figure 232 : Carte avec la position des gisements rupestres où des échantillons de pigments ont été analysés par le LRMH. 387
- Figure 233 : Spectres infrarouges du pigment bleu du Cerro Coroban (en bleu) et des Bleus Mayas 389
- Figure 234 : Spectres infrarouges du pigment vert de la Pena de la Sirica (en bleu) et d'une Terre Verte 390
- Figure 235 : Carte avec les sites de peintures et de gravures 400
- Figure 236 : Photographies de la position de l'abri de la Pena de la Sirica (flèches), au sommet d'une montagne et comme marqueur dans le paysage 403
- Figure 237 : Répartition des types de d'environnements où les sites s'insèrent au Salvador 404
- Figure 238 : Photographie de la topographie accidentée face à l'abri Rosas Coloradas, (photographie : Ligia Manzano) 405
- Figure 239 : Répartition des types de topographies à proximité directe des parois au Salvador 405
- Figure 240 : Répartition de la proximité des sites avec une rivière ou un point d'eau au Salvador 406

- Figure 241 : Photographie de la source de quelques centimètres de diamètre qui coule au pied du Letrero de Guaymango 407
- Figure 242 : Répartition de la proximité des sites avec une grotte ou une cavité au Salvador 407
- Figure 243 : Photographie des cavités aux dimensions variées à la Pena de los Fierros en 2007 407
- Figure 244 : Photographie d'une roche avec des dépressions profondes proche la Poza de los Fierros (Ilobasco) en 2007 (photographie : Simon Coubel) 408
- Figure 245 : Répartition de la proximité des sites avec des polissoirs au Salvador 409
- Figure 246 : Photographie d'une dépression sur à la Playa de los Petroglifos en 2004 409
- Figure 247 : Répartition de la proximité des sites rupestres avec des sites d'habitat au Salvador 410
- Figure 248 : Répartition de la proximité des sites rupestres avec d'autres gisements rupestres au Salvador 410
- Figure 249 : Répartition des types de sites du Salvador 411
- Figure 250 : Carte avec les types de site rencontrés au Salvador 412
- Figure 251 : Répartition de l'inclinaison du support des sites du Salvador 413
- Figure 252 : Répartition de l'orientation du support des sites du Salvador 414
- Figure 253 : Répartition du type de roche des sites du Salvador 415
- Figure 254 : Répartition de la dureté du support des sites du Salvador 415
- Figure 255 : Répartition du caractère de la surface d'accueil des sites du Salvador 417
- Figure 256 : Répartition des techniques employées au Salvador 418
- Figure 257 : Répartition des techniques de gravure employées au Salvador 419
- Figure 258 : Photographie du Motif C 14 (entouré) de Corinto en 2010 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevé de Lerma 422
- Figure 259 : Photographie du Motif C 17 de Corinto en 2010 (photographie : Stéphanie Touron) et relevé de Lerma 422
- Figure 260 : Photographie du Motif E 12 de Corinto en 2010, image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevé de Lerma 422
- Figure 261 : Photographie du Motif E 31 de Corinto en 2010 (entouré), image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevé de Lerma 423

- Figure 262 : Photographie de perte de matériel provoqué par une exfoliation de la paroi rocheuse constaté entre 2004 et 2013 424
- Figure 263 : État de conservation des sites au Salvador 425
- Figure 264 : Répartition de la quantité de motifs des sites rupestres au Salvador 426
- Figure 265 : Répartition des sites par hauteur des graphismes au Salvador 430
- Figure 266 : Répartition des motifs par ensembles de dimensions (en pourcentage) des gisements rupestres enregistrés 434
- Figure 267 : Répartition des sites par dimension des graphismes au Salvador 435
- Figure 268 : Photographie du Motif D 18 (tache rouge fléchée) recouvert par une croix latine incisée en 2010, (photographie : Stéphanie Touron) 436
- Figure 269 : Photographie du Motif D 35 (anthropomorphe rouge) recouvert par le Motif D 38 blanc en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre yrd) et relevés de Lerma 437
- Figure 270 : Photographie du Motif D 36 (anthropomorphe rouge) recouvert par le Motif D 39 blanc en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre yrd) et relevés de Lerma 437
- Figure 271 : Photographie des Motifs F 3 et F 4 (anthropomorphes rouges) recouvert par le Motif F 2 (anthropomorphe jaune) en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre lds) 438
- Figure 272 : Photographie du Motif F 13 (anthropomorphe rouge) recouvert par les Motifs F 14 et F 15 (anthropomorphes jaunes) en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevés de Lerma 439
- Figure 273 : Photographie d'une main rouge en positif, recouvert par un cadre bleu à El Ermitano en 2013 (photographie : Edy Barrios) et image traitée avec DStretch (filtre crgb) 440
- Figure 274 : Photographies de superpositions de gravures à la Cueva de los Fierros (San Isidro) en 2004 440
- Figure 275 : Relevés des personnages B et C de Las Victorias par Covarrubias 441
- Figure 276 : Relevé de la paroi de la Cueva de las Figuras réalisé par Lerma 442
- Figure 277 : Relevé du Letrero de Guaymango 443
- Figure 278 : Rapport entre le matériel iconographique figuratif et non-figuratif pour les sites visités 444

- Figure 279 : Distribution des unités graphiques non-figuratives selon les types identifiés pour les sites visités 445
- Figure 280 : Répartition des points en pourcentage selon leur type pour les sites Enregistrés 446
- Figure 281 : Photographie de dépressions en lignes courbes au Letrero de Guaymango 446
- Figure 282 : Répartition des cercles en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 448
- Figure 283 : Photographie de graphismes de cercles concentriques, à Rosas Coloradas, à Las Labranzas et au Ltrero (Guaymango) 449
- Figure 284 : Photographie d'un graphisme de cercles-croix, à la Pintada de Titihuapa 449
- Figure 285 : Photographie et relevé d'un graphisme composé de cercles liés par des traits, au sein d'une figure plus complexe avec des espaces clos à la Pena Herrada 449
- Figure 286 : Répartition des traits ondulés en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 450
- Figure 287 : Répartition des surfaces en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 452
- Figure 288 : Photographie et relevés superposés de surfaces avec appendices de lignes droites et ondulées à la Cueva de los Fierros (San Isidro) 452
- Figure 289 : Photographie et relevés superposés de surfaces groupées à la Cueva de los Fierros (San Isidro) 453
- Figure 290 : Photographie d'un motif cloisonné à la Pintada (San José Villanueva) 453
- Figure 291 : Photographies de surfaces compartimentées à la Cueva de los Fierros (San Isidro) et à la Pintada (Titihuapa) 453
- Figure 292 : Photographie d'une surface ondulée à la Cueva de los Fierros (San Isidro) 454
- Figure 293 : Répartition des traits droits en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 455
- Figure 294 : Photographie et relevé superposé d'une combinaison de traits ondulés avec des points et des appendices à la Pintada (San José Villanueva) 456
- Figure 295 : Photographie et relevé superposé d'une connexions de traits multiples à la Cueva de los Fierros (San Isidro) 456

- Figure 296 : Photographie et relevé superposéd'une combinaison de plusieurs éléments à la Pintada (Titihuapa) 456
- Figure 297 : Répartition des combinaisons de traits en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 457
- Figure 298 : Photographie de bâtonnets à la Cueva de los Fierros (San Isidro) 457
- Figure 299 : Répartition des combinaisons de traits en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 458
- Figure 300 : Photographie d'une spirale à la Cueva del Chumpe 458
- Figure 301 : Répartition des spirales en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés 459
- Figure 302 : Photographie de points-lignes (encerclés) à la Pena de los Fierros 460
- Figure 303 : Répartition des sites selon la quantité de points au Salvador 460
- Figure 304 : Répartition des sites selon la présence/quantité de cercles au Salvador 461
- Figure 305 : Répartition des sites selon la quantité de traits ondulés au Salvador 463
- Figure 306 : Distribution des unités graphiques figuratives selon les types identifiés pour les sites visités 464
- Figure 307 : Répartition des sous-types d'anthropomorphes des sites enregistrés 465
- Figure 308 : Photographie d'un anthropomorphe au corps complet à la Pena de la Sirica (photographie originale et image traitée avec DStretch (filtre yrd) 466
- Figure 309 : Photographie d'un anthropomorphe de profil à la Pintada de Titihuapa et au Letrero de Guaymango 466
- Figure 310 : Photographie d'un anthropomorphe linéaire les bras vers le haut à la Pintada de Titihuapa 466
- Figure 311 : Photographie de gravures de visages à Las Caritas (Guaymango) 467
- Figure 312 : Répartition des variétés de visages des sites enregistrés 467
- Figure 313 : Photographie de mains en négatif (rouge) et positif (jaune) à Corinto (photographie originale et image traitée avec DStretch (filtre yye) 468
- Figure 314 : Photographie de représentations de vulves à la Poza de los Fierros (Guatajiagua) et au Letrero de Guaymango (dernière photographie) 468
- Figure 315 : Photographie d'un podomorphe et de mains gravés à la Pintada (Titihuapa) 468
- Figure 316 : Répartition des types d'anthropomorphes, de visages et de parties du corps des sites enregistrés 470

- Figure 317 : Photographie de la file de possibles coatis à la Pintada (Titihuapa) 471
- Figure 318 : Photographie d'une figuration d'une tête de serpent à El Farito et d'un zoomorphe aérien à la Pintada (Titihuapa) 471
- Figure 319 : Photographies de représentations de singes à Los Monos, Mono Acostado et Finquita 472
- Figure 320 : Photographies de représentations de lézards à la Poza de los Fierros (Guatajiagua) et la Pena de los Fierros 472
- Figure 321 : Photographies de gravures d'empreintes d'animaux à la Pintada (Titihuapa), l'empreinte de cerf est sur la dernière photographie 472
- Figure 322 : Photographie d'une représentation de tortue à Corinto et image traitée avec DStretch (filtre yye) 473
- Figure 323 : Photographie de la représentation d'une tête de serpent du Letrero de Guaymango 473
- Figure 324 : Répartition en pourcentage des types de zoomorphes des sites enregistrés 475
- Figure 325 : Photographies de croix latines à la Cueva del Chumpe et type « église » à la Poza de los Fierros (Guatajiagua) 476
- Figure 326 : Photographies et relevé superposé de représentations de Tlalocs au Letrero de Guaymango 476
- Figure 327 : Photographies de représentations de Tlalocs à la Cueva de los Leones 477
- Figure 328 : Photographies de phytomorphes à la Pintada de Titihuapa et à la Poza de los Fierros de Guatajiagua 477
- Figure 329 : Photographies de phytomorphes à la Cueva de los Fierros de San Isidro (à droite une fleur avec sept pétales) 477
- Figure 330 : Photographie de l'anthropomorphe de la Piedra del Diablo 478
- Figure 331 : Carte avec les 13 traditions qui se rencontrent exclusivement au Salvador 488
- Figure 332 : Extrait de carte où apparaissent les quatre sites de la tradition « Lignes ondulées parallèles » et les sites d'habitat à proximité (incluant un amas coquillier) 490
- Figure 333 : Relevé d'El Mapa et photographie d'El Faro en 2011 491

- Figure 334 : Photographie d'un anthropomorphe à la Pena de la Sirica, image traitée avec DStretch (filtre yrd) et photographie d'un anthropomorphe au couvre chef identique à Corinto, image traitée avec DStretch (filtre lab) 494
- Figure 335 : Extrait de carte où apparaissent les quatre sites de la tradition « Figurative en aplat » et le site d'habitat Casitas Blancas à proximité 494
- Figure 336 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Locale (Cerro Coroban) et les sites d'habitat à proximité 498
- Figure 337 : Relevé et image traitée avec DStretch (filtre lybk) du motif en entrelacs du Cerro Coroban 498
- Figure 338 : Photographie du Motif 9 et image traitée avec DStretch (filtre lre) du Cerro Coroban 499
- Figure 339 : Extrait de carte où apparaissent les huit sites de la tradition « Cercles -concentriques-Points » et les sites d'habitat à proximité 501
- Figure 340 : Photographies du Mono Acostado, de Las Piletas et d'El Melonal en 2011 501
- Figure 341 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition Zoomorphe gravé et les sites d'habitat à proximité 503
- Figure 342 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Anthropomorphes de plain pied et les sites d'habitat à proximité 505
- Figure 343 : Relevés de la Piedra del Diablo et de la Negra 505
- Figure 344 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Zoomorphe en relief et les sites d'habitat à proximité 507
- Figure 345 : Photographie du Leon de Piedra en 2011 et d'un rocher gravé en forme de reptile sur l'île Zapatera au Nicaragua en 2010 (photographie : Eric Gelliot) 507
- Figure 346 : Extrait de carte où apparaissent les six sites de la tradition « Spirales-Cercles concentriques » et les sites d'habitat à proximité 510
- Figure 347 : Relevés de motifs du Cerro Vivo, Las Huertas et Loma Colorada 510
- Figure 348 : Relevé du Panneau 1 de la Cueva de los Leones avec des figurations de Tlaloc 511
- Figure 349 : Extrait de carte où apparaissent les six sites de la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » et les sites d'habitat à proximité 512
- Figure 350 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition « Monosourcil » et les sites d'habitat à proximité 514

- Figure 351 : Photographie et relevé d'une gravure à la Playa de los Petroglifos 514
- Figure 352 : Relevés du Groupe 2 du Potrero del Morro et de deux motifs de la Patada del Diablo 515
- Figure 353 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Olmèque et les sites d'habitat à proximité 516
- Figure 354 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Locale (Playa de los Petroglifos) et les sites d'habitat à proximité 518
- Figure .355 : Relevés de gravures de Tlaloc à la Playa de los Petroglifos 518
- Figure 356 : Extrait de carte où apparaissent les cinq sites de la tradition Tlaloc et les sites d'habitat à proximité 521
- Figure 357 : Relevés des principaux motifs identifiables du Letrero de Guaymango, avec les motifs de Tlaloc (flèches) 521
- Figure 358 : Carte avec les trois traditions qui se distribuent entre le Guatemala et le Salvador 523
- Figure 359 : Extrait de carte où apparaissent les 17 sites de la tradition Méandres et les sites d'habitat à proximité 528
- Figure 360 : Photographies des parois de la Pena Herrada en 2007 et de la Cueva de los Fierros (Ilobasco) en 2003 529
- Figure 361 : Photographies de la Piedra Pintada (Titihuapa) en 2006 (photographie : Eric Gelliot) et Poza de los Fierros (Ilobasco) en 2013 (photographie : Edy Barrios) 529
- Figure 362 : Extrait de carte où apparaissent les cinq sites de la tradition Maya et Influences mayas et les sites d'habitat à proximité 533
- Figure 363 : Relevés des peintures de la Cueva del Venado et Pena Pintada 533
- Figure 364 : Photographie d'un possible glyphe Ajpu à Las Caritas (Guaymango) en 2008 et relevé de la Playa de los Petroglifos 534
- Figure 365 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition Tête de zoomorphes et les sites d'habitat à proximité 536
- Figure 366 : Photographie d'un rocher de la Playa de los Petroglifos en 2004 537
- Figure 367 : Photographie et relevé d'El Obispo en 2010 537
- Figure 368 : Carte avec les deux traditions qui se distribuent entre le Honduras et le Salvador 539
- Figure 369 : Extrait de carte où apparaissent les neuf sites de la tradition Zoomorphes et les sites d'habitat à proximité 542

- Figure 370 : Relevés de la Cueva del Duende (Susuma), de la Cueva Pintada (San Francisco) et image traitée avec Dstretch d'El Ermitano (filtre lre) 542
- Figure 371 : Relevé de Las Cuevas de Yaguacire et image traitée avec Dstretch de la Cueva Pintada (Erandique) (filtre crgb) 543
- Figure 372 : Extrait de carte où apparaissent les six sites de la tradition Entrelacs et les sites d'habitat à proximité 547
- Figure 373 : Relevés du canyon de la Cueva del Chumpe et de serpent avec un possible corps d'entrelacs à la Cueva Pintada (San Francisco) 548
- Figure 374 : Carte avec les deux traditions qui se distribuent entre le Honduras, le Guatemala et le Salvador 549
- Figure 375 : Extrait de carte où apparaissent les dix sites de la tradition Serpent à plumes et les sites d'habitat à proximité 555
- Figure 376 : Relevés de la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, Rio Mico et la Cueva Pintada (San Francisco) 555
- Figure 377 : Extrait de carte où apparaissent les sept sites de la tradition Mixteca-Puebla et les sites d'habitat à proximité 559
- Figure 378 : Relevés de la Cueva Pintada (San Francisco) et de Rio Mico (à droite) 559
- Figure 379 : Carte avec les quatre traditions qui se distribuent uniquement au Guatemala 561
- Figure 380 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition « Visages détaillés-Formes géométriques » et les sites d'habitat à proximité 563
- Figure 381 : Relevés d'El Limon et du Penasco Ceron 563
- Figure 382 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Anthropomorphe au couvre-chef allongé et les sites d'habitat à proximité 565
- Figure 383 : Relevés des Penascos Los Migueles et Alonzo 566
- Figure 384 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Serpent et les sites d'habitat à proximité 567
- Figure 385 : Relevés de Fierros del Duende 568
- Figure 386 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition Mains et les sites d'habitat à proximité 570
- Figure 387 : Relevés de la Cueva del Diablo 570
- Figure 388 : Carte avec les quatre traditions qui se distribuent uniquement au Honduras 572

- Figure 389 : Extrait de carte où apparaissent les neuf sites de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » et les sites d'habitat à proximité 576
- Figure 390 : Relevés de Los Aguacates, de las Cuevas de Ayasta et d'Oreali 576
- Figure 391 : Relevés de Los Aguacates et de la Cueva de Santa Rosa 577
- Figure 392 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » et les sites d'habitat à proximité 579
- Figure 393 : Relevés de La Quebrada de Santa Rosa de Tenampua et Trapichito 579
- Figure 394 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition « Anthropomorphes rigides » et les sites d'habitat à proximité 582
- Figure 395 : Relevés de La Pintada de Azacualpa et Picila Roche 2 582
- Figure 396 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Locale (Cerquin) et les sites d'habitat à proximité 584
- Figure 397 : Photographies de l'Affleurement Principal de Cerquin et d'une roche gravée avec les Motifs 10 et 11 en 2011 585
- Figure 398 : Extrait de carte où apparaissent les huit sites où la tradition est indéfinie au Salvador et les sites d'habitat à proximité 586
- Figure 399 : Photographie du Sondage 1 à la Piedra Sellada en 2013 588
- Figure 400 : Photographie de Rosas Coloradas en 2013 (photographie : Edy Barrios) et image modifiée par le biais de DStretch (filtre lre) 589
- Figure 401 : Photographie de la Poza de los Fierros (Guatajiagua) en 2007 589
- Figure 402 : Photographie et relevé de Las Caritas 590
- Figure 403 : Extrait de carte où apparaissent les neuf sites où la tradition est indéfinie au Honduras et les sites d'habitat à proximité 591
- Figure 404 : Relevés de la Cueva de los Letreros et de Las Pinturas de Lamani 593
- Figure 405 : Relevé de Las Cuevas de Yaguacire 594
- Figure 406 : Relevés de Las Pintadas et de la Piedra del Dibujo 595
- Figure 407 : Photographies de gravures de Piedras Pintadas (Villa Sandino) au Nicaragua en 2010 595
- Figure 408 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites où la tradition est indéfinie au Guatemala et les sites d'habitat à proximité 596
- Figure 409 : Photographie d'El Rey en 2010 597
- Figure 410 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat Archaïques associés à la présence d'art rupestre 606

- Figure 411 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique ancien 607
- Figure 412 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique moyen et Las Victorias avec son style Olmèque 609
- Figure 413 : Relevé de l'Autel du Jaguar de Quelepa 612
- Figure 414 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique récent, les Sphères d'Influences Culturelles Providence-Miraflores et Uapala et les sites rupestres connus 615
- Figure 415 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique récent 617
- Figure 416 : Reconstruction en perspective des Structures 3 et 4 de Quelepa par Andrews 620
- Figure 417 : Reconstruction en perspective de Yarumela en 250 apr. J.-C., par Boyd 621
- Figure 418 : Photographie de la Structure B 1-2 de Tazumal (au premier plan) avec l'emploi du *talud-tablero*, en 2007 622
- Figure 419 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Classique ancien et les sites rupestres connus 623
- Figure 420 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les sites rupestres du Classique ancien 626
- Figure 421 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Classique récent et les sites rupestres connus 635
- Figure 422 : Photographie de motifs de croix détourées à Piedras Pintadas (Villa Sandino) au Nicaragua, en 2010 647
- Figure 423 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les traditions rupestres rupestre du Classique récent 653
- Figure 424 : Photographie du jeu de balle de Cihuatan en 2013 (Photographie : Edy Barrios) 655
- Figure 425 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Classique terminal et les sites rupestres connus 658
- Figure 426 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les sites rupestres rupestre du Classique terminal 660
- Figure 427 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Postclassique ancien et les sites rupestres connus 662

- Figure 428 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les traditions rupestres rupestre du Postclassique ancien 666
- Figure 429 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Postclassique récent et les sites rupestres connus 669
- Figure 430 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les traditions rupestres rupestre du Postclassique récent 672
- Figure 431 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les sites rupestres de la Colonie 673
- Figure 432 : Carte avec l'emplacement des traditions, des sites d'habitat et rupestres au Classique récent et les frontières culturelles 677
- Figure 433 : Carte avec l'emplacement des traditions, des sites d'habitat et rupestres au Postclassique ancien et les frontières culturelles 680
- Figure 434 : Carte avec l'emplacement des traditions, des sites d'habitat et rupestres au Postclassique récent et les frontières culturelles 683

Index des tableaux

- Tableau 1 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Cuscatlan (c1, c2 et c3) avec le type de roche et sa dureté 83
- Tableau 2 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Balsamo (b1, b2 et b3) avec le type de roche et sa dureté 84
- Tableau 3 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Chalatenango (ch1 et ch2) avec le type de roche et sa dureté 85
- Tableau 4 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Salvador (s5'a et s2) avec le type de roche et sa dureté 85
- Tableau 5 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Morazan (m1'a et m2'a) avec le type de roche et sa dureté 86
- Tableau 6 : Nombre de sites rupestre et type de roches attribués à chaque formation géologique 86
- Tableau 7 : Cadre chronologique avec les sites d'habitat, les cultures archéologiques ou les phases (pour El Gigante) et les modes de subsistances 100
- Tableau 8 : Cadre chronologique avec les sites d'habitat, les phases, sphères céramiques ou types céramiques (*en italique*) et les groupes linguistiques 131
- Tableau 9 : Résumé par auteur des limites accordées tantôt à la Mésoamérique, tantôt à l'Aire Intermédiaire ou encore à la Basse Amérique Centrale (*en italique*) 158
- Tableau 10 : Gisements rupestres cités par Lardé en 1926 195
- Tableau 11 : Sites cités par Lothrop en 1926 198
- Tableau 12 : Sites cités par Longyear en 1944 204
- Tableau 13 : Sites cités par Fidias en 1947 207
- Tableau 14 : Sites cités dans le Dictionnaire géographique de la République du Salvador en 1959 209
- Tableau 15 : Liste des gisements rupestres du corpus de cette étude (1 sur 2) 282
- Tableau 16 : Liste des gisements rupestres du corpus de cette étude (2 sur 2) 283
- Tableau 17 : Liste des gisements rupestres hypothétiques du Salvador 285
- Tableau 18 : Répartition des types de relevés réalisés par site 311
- Tableau 19 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des anthropomorphes complets 327

- Tableau 20 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des Visages 327
- Tableau 21 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des parties du corps 327
- Tableau 22 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des zoomorphes (1 sur 2) 327
- Tableau 23 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des zoomorphes (2 sur 2) 328
- Tableau 24 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des Tlalocs, phytomorphes, croix verticales et motifs récents 328
- Tableau 25 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des points (1 sur 2) 330
- Tableau 26 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des points (2 sur 2) 330
- Tableau 27 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des cercles (1 sur 2) 330
- Tableau 28 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des cercles (2 sur 2) 330
- Tableau 29 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des Spirales 331
- Tableau 30 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des batonnets 331
- Tableau 31 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des traits (1 sur 2) 333
- Tableau 32 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des traits (2 sur 2) 333
- Tableau 33 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des combinaisons de traits 333
- Tableau 34 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des surfaces (1 sur 2) 333
- Tableau 35 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des surfaces (2 sur 2) 334
- Tableau 36 : Répartition du matériel découvert au Cerro Coroban 354
- Tableau 37 : Répartition du matériel découvert à la Cueva del Chumpe 358

- Tableau 38 : Répartition du matériel découvert à la Pena de la Sirica 361
- Tableau 39 : Répartition du matériel découvert pendant le sondage au Leon de Piedra 372
- Tableau 40 : Répartition du matériel découvert à la Pena Herrada 375
- Tableau 41 : Répartition du matériel découvert à Las Caritas (Guaymango) 379
- Tableau 42 : Résumé de la chronologie du matériel céramique provenant des gisements rupestres du Salvador. Le tableau inclut les résultats des sondages réalisés à Corinto par Haberland et Coladan. 385
- Tableau 43 : Résumé de la possible provenance de l'obsidienne des gisements rupestres du Salvador. Le tableau inclut les résultats des ramassages réalisés à Corinto par Coladan. 386
- Tableau 44 : Résumé des résultats des analyses physico-chimiques des pigments basés sur les diffractogrammes des spectres EDS. 388
- Tableau 45 : Résumé des interprétations des résultats des analyses physico-chimiques des pigments. 393
- Tableau 46 : Représentations des achétypes non-figuratifs complémentaires distingués dans le SIG 397
- Tableau 47 : Représentations des achétypes figuratifs complémentaires distingués dans le SIG 398
- Tableau 48 : Techniques picturales employées sur les sites rupestres au Salvador 420
- Tableau 49 : Sites rupestres picturaux du Salvador avec la palette de couleurs, l'utilisation de la polychromie et l'emploi du contour polychrome 421
- Tableau 50 : Répartition des unités graphiques par ensembles de hauteurs et moyenne de la hauteur des graphismes des gisements rupestres enregistrés 428
- Tableau 51 : Répartition des unités graphiques (en pourcentages) par ensembles de hauteurs et moyenne de la hauteur des graphismes des gisements rupestres enregistrés 428
- Tableau 52 : Répartition des sites par ensembles de hauteur 429
- Tableau 53 : Répartition des motifs par ensembles de dimensions et moyenne de la dimension des graphismes des gisements rupestres enregistrés 433
- Tableau 54 : Répartition des motifs par ensembles de dimensions (en pourcentage) et moyenne de la dimension des graphismes des gisements rupestres enregistrés 434

- Tableau 55 : Répartition des anthropomorphes, visages et parties du corps des sites enregistrés 469
- Tableau 56 : Répartition des zoomorphes des sites enregistrés 474
- Tableau 57 : Liste des traditions établies, de leur chronologie, de leur groupe linguistique et du nombre de sites par tradition 599
- Tableau 58 : Cadre chronologique des traditions des régions du Salvador 685
- Tableau 59 : Cadre chronologique des traditions des régions du Centre du Honduras et des Hautes terres du Guatemala 686
- Tableau 60 : Origine des influences culturelles sur les traditions rupestres du Salvador 689

Index de l'Annexe

Partie 1 - Figures : 1

- Figure 1 : Fiche d'enregistrement du gisement El Faro (1 sur 5) 2
- Figure 2 : Fiche d'enregistrement du gisement El Faro (2 sur 5) 3
- Figure 3 : Fiche d'enregistrement du gisement El Faro (3 sur 5) 4
- Figure 4 : Fiche d'enregistrement du gisement El Faro (4 sur 5) 5
- Figure 5 : Fiche d'enregistrement du gisement El Faro (5 sur 5) 6
- Figure 6 : Relevé du Sondage 2 du Cerro Coroban, en plan et coupes stratigraphiques 7
- Figure 7 : Relevé du Sondage 3 du Cerro Coroban, en plan et coupes stratigraphiques 8
- Figure 8 : Relevé du sondage de la Cueva del Chumpe, en plan et coupe stratigraphique 9
- Figure 9 : Relevé du sondage de la Pena de la Sirica, en plan et coupe stratigraphique 10
- Figure 10 : Relevé du sondage d'El Farito, en plan et coupes stratigraphiques 11
- Figure 11 : Relevé du sondage d'El Melonal, en plan et coupes stratigraphiques 12
- Figure 12 : Relevé du sondage de Las Carillas, en plan et coupes stratigraphiques 13
- Figure 13 : Relevé du sondage de la Cueva de los Fierros (San Isidro), coupe stratigraphique 14
- Figure 14 : Relevé du sondage du Leon de piedra, en plan et coupe stratigraphique 15
- Figure 15 : Relevé du sondage de la Pena Herrada, en plan et coupe stratigraphique 16
- Figure 16 : Relevé du Sondage 2 de la Piedra Sellada, en plan et coupe stratigraphique 17
- Figure 17 : Analyses de pigments rouges (1 sur 2) réalisés au LRMH 18
- Figure 18 : Analyses de pigments rouges (2 sur 2) réalisés au LRMH 19
- Figure 19 : Analyses de pigments bleus, vert et blanc réalisés au LRMH 20
- Figure 20 : Analyses de pigments noirs et jaune réalisés au LRMH 21

Partie 2 – Base de données : 22

- Tableaux 1 à 5 : Références bibliographiques et illustrations par site et par auteur 23
- Tableaux 6 à 8: Liste des sites d'habitats pris en compte 28
- Tableaux 9 à 13 : Numéro SIG, nom, département, emplacement, coordonnées et altitude des gisements rupestres du corpus 31
- Tableaux 14 à 18 : Numéro SIG, technique, type de site, topographie, description de l'environnement, proximité d'un point d'eau, d'une grotte, d'une cavité, de polissoirs ou d'un site archéologique 36
- Tableaux 19 à 23 : Numéro SIG, inclinaison de la paroi, orientation, type de roche, formation géologique, dureté, surface d'accueil, technique de gravure, technique de peinture, quantité de motifs, saturation des graphismes, hauteur des panneaux, dimension des motifs 41
- Tableaux 24 à 28 : Numéro SIG, superposition, présence de scènes, présence de motif figuratif, de points, de groupes de points, de points-lignes, de cercles, de cercles concentriques, de cercles associés à des traits, de cercles avec un point au centre et de spirales 46
- Tableaux 29 à 33 : Numéro SIG, présence de traits ondulés, de traits droits, de motifs entrelacs, de motif compartimenté associé à des traits, de succession de traits parallèles, d'anthropomorphe, de visage, de main, de vulve, de zoomorphe et de podomorphe animal 51
- Tableaux 34 à 38 : Numéro SIG, présence de motif de serpent, de serpent à plumes, de Tlaloc, d'anthropozoomorphe, de phytomorphe, de croix latines, de croix type église, état de conservation et tradition 56
- Tableaux 39 : Topographie, environnements et proximité d'un point d'eau des sites enregistrés 60
- Tableau 40 : Présence d'une grotte, d'une cavité, de cupules, distance d'un site d'habitat, d'un site rupestre, type de site et inclinaison du support des sites enregistrés 61
- Tableau 41 : Orientation, type de roche, dureté, surface d'accueil et technique des sites enregistrés 62
- Tableau 42 : Techniques de gravures, de peintures et couleurs employées des sites enregistrés 63

- Tableau 43 : Quantité, dimensions des graphismes et état de conservation des sites enregistrés 64
- Tableau 44 : Sites rupestres du Salvador avec le type de support, la topographie immédiate et l'environnement 65
- Tableau 45 : Sites rupestres du Salvador avec le type de support, la technique et la proximité d'un point d'eau, d'une grotte ou d'une cavité 66
- Tableau 46 : Sites rupestres du Salvador avec la proximité de polissoirs et de site archéologiques 67
- Tableau 47 : Sites rupestres du Salvador avec le type, l'inclinaison et l'orientation du site 68
- Tableau 48 : Sites rupestres du Salvador avec le type de site, de roche, la dureté, la surface d'accueil et la quantité de motifs 69
- Tableaux 49 et 50 : Sites rupestres du Salvador avec les techniques employées 70
- Tableau 51 : Sites rupestres du Salvador avec le type de site, la quantité de motifs et la saturation des graphismes 72
- Tableau 52 : Sites rupestres du Salvador avec le type de site, la technique et la hauteur des graphismes 73
- Tableau 53 : Sites rupestres du Salvador avec le type de site, la technique et la dimension des motifs 74
- Tableau 54 : Sites rupestres du Salvador avec leur état de conservation 75
- Tableau 55 : Quantité de motifs figuratifs et non-figuratifs par site pour les gisements enregistrés 76
- Tableau 56 : Distribution des motifs non-figuratifs selon les types différenciés pour les sites enregistrés 77
- Tableau 57 : Distribution des points selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 78
- Tableau 58 : Distribution des cercles selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 79
- Tableau 59 : Distribution des surfaces selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 80
- Tableau 60 : Distribution des traits ondulés selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 81
- Tableau 61 : Distribution des traits droits selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 82

- Tableau 62 : Distribution des combinaisons de traits selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 83
- Tableau 63 : Distribution des bâtonnets selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 84
- Tableau 64 : Distribution des spirales et des traits droits et ondulés selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 85
- Tableau 65 : Sites rupestres du Salvador avec la quantité de points, les groupes de points et les points-lignes 86
- Tableau 66 : Sites rupestres du Salvador avec la quantité de cercles, les cercles concentriques, les cercles associés à des traits, les cercles avec un point au centre et les spirales 87
- Tableau 67 : Sites rupestres du Salvador avec la quantité de traits droits et ondulés 88
- Tableau 68 : Sites rupestres du Salvador avec la présence de surfaces compartimentées associées à des points, succession de traits parallèles et d'entrelacs 89
- Tableau 69 : Distribution des motifs figuratifs selon les types différenciés pour les sites enregistrés 90
- Tableau 70 : Distribution des anthropomorphes selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 91
- Tableau 71 : Distribution des parties du corps, des anthropozoomorphes et des Tlalocs selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 92
- Tableau 72 : Distribution des zoomorphes, des phytomorphes, des croix latines et des motifs récents selon les variétés différenciés pour les sites enregistrés 93
- Tableau 73 : Sites rupestres du Salvador avec la présence d'anthropomorphes, de visages, de mains et de vulves 94
- Tableau 74 : Sites rupestres du Salvador avec la présence de zoomorphes, de podomorphes animal, de serpents et de serpents à plumes 95
- Tableau 75 : Sites rupestres du Salvador avec la présence de motifs de Tlaloc, d'anthropozoomorphes, de phytomorphes, de croix latines et de croix de type « église » 96
- Tableaux 76 à 79: Classification par types et variétés de la Piedra Pintada de Titihuapa 97

- Tableaux 80 à 83: Classification par types et variétés de la Cueva de los Fierros (San Isidro) 101
- Tableaux 84 et 85: Classification par types et variétés de la Pintada (San José Villanueva) 105
- Tableaux 86 et 87 : Classification par types et variétés de Las Labranzas 107
- Tableaux 88 à 90 : Classification par types et variétés de la Pena Herrada 109
- Tableaux 91 à 93 : Classification par types et variétés de la Pena de los Fierros (Tonacatepeque) 112
- Tableaux 94 et 95 : Classification par types et variétés de la Poza de los Fierros (Guatajiagua) 115
- Tableaux 96 et 97 : Classification par types et variétés de la Poza de los Fierros (Ilobasco) 117
- Tableaux 98 et 100 : Classification par types et variétés de la Piedra Sellada 119
- Tableaux 101 et 103 : Classification par types et variétés de Corinto 122
- Tableaux 104 et 106 : Classification par types et variétés de Letrero (Guaymango) 125
- Tableaux 107 et 109 : Classification par types et variétés de Las Caritas (Guaymango) 128
- Tableau 110 : Classification par types et variétés de Cueva de los Leones 131
- Tableau 111 : Classification par types et variétés d'El Obispo 132
- Tableau 112 : Classification par types et variétés d'El Rey 133
- Tableau 113 : Classification par types et variétés de Rosas Coloradas 134
- Tableaux 114 et 115: Classification par types et variétés du Cerro Coroban 135
- Tableau 116 : Classification par types et variétés de la Piedra del Diablo 137
- Tableaux 117 à 119: Classification par types et variétés de la Cueva del Chumpe 138
- Tableau 120 : Classification par types et variétés d'El Mapa 141
- Tableau 121 : Classification par types et variétés de Las Caritas (Conchagua) 142
- Tableau 122 : Classification par types et variétés d'El Farito 142
- Tableau 123 : Classification par types et variétés de Los Monos 142
- Tableau 124 : Classification par types et variétés d'El Faro 143
- Tableau 125 : Classification par types et variétés de la Peña de la Sirica 144
- Tableau 126 : Classification par types et variétés de la Cueva Pintada (Erandique) 145

- Tableau 127 : Classification par types et variétés de Cerquin 146
- Tableau 128 : Classification par types et variétés d'El Mono Acostado 147
- Tableaux 129 à 132: Classification par types et variétés d'El Melonal 148
- Tableau .133: Classification par types et variétés de Finquita 152
- Tableaux 134 et 135 : Classification par types et variétés de Las Piletas 153
- Tableau 136 : Classification par types et variétés de Las Carillas 155
- Tableau 137 : Classification par types et variétés du León de Piedra 156
- Tableau 138 : Classification par types et variétés de la Cueva del Duende (Piraera) 157
- Tableaux 139 à 141 : Classification par types et variétés de Cueva Pintada (San Francisco) 158

Partie 3 – Description des sites du corpus: 161

I. Sites étudiés sur le terrain par les projets menés sous les auspices du Cemca-AC 161

A. Au Salvador 161

- 1. Las Carillas 161
- 2. Las Caritas de Conchagua 163
- 3. Las Caritas de Guaymango 165
- 4. Cerro Coroban 170
- 5. Corinto (Espiritu Santo) 176
- 6. La Cueva del Chumpe 185
- 7. La Cueva de los Fierros (San Isidro) 191
- 8. La Cueva de los Leones (La Cueva del Indio) 195
- 9. La Cuevona (San José Guayabal) 199
- 10. El Farito 200
- 11. El Faro 202
- 12. Finquita 204
- 13. Igualtepeque (Cerro de las Figuras, Playa de los Petroglifos et Ipaltepeque) 205
- 14. Las Labranzas (Koquinca et Unama) 210
- 15. El Leon de Piedra 215
- 16. El Letrero de Guaymango (Las Lajas) 218
- 17. El Letrero de Jicalapa (Letrero del Diablo, La Argentina et Izcacuyo ?) 223

- 18. El Mapa 225
- 19. El Melonal 227
- 20. El Mono Acostado 232
- 21. Los Monos 234
- 22. La Pena de los Fierros (La Cueva de los Fierros et La Cortina) 236
- 23. La Pena Herrada (La Piedra Herrada) 242
- 24. La Pena de la Sirica 246
- 25. La Piedra del Diablo 252
- 26. La Piedra Pintada de San José Villanueva (La Pintada) 254
- 27. La Piedra Pintada de Titihuapa 258
- 28. La Piedra Sellada (La Sellada) 262
- 29. Las Piletas 267
- 30. La Poza de los Fierros de Guatajiagua 268
- 31. La Poza de los Fierros d'Ilobasco 273
- 32. Rosas Coloradas 277

B. Au Honduras 280
- 1. Cerquin 280
- 2. La Cueva del Duende de Susuma 285
- 3. La Cueva Pintada d'Erandique 288
- 4. La Cueva Pintada de San Francisco 291

C. Au Guatemala 297
- 1. El Obispo 297
- 2. El Rey 300

II. Sites connus provenant de la bibliographie sans avoir été enregistrés par les projets menés sous les auspices du Cemca-AC 303

A. Au Salvador 303

1. El Arrimadero 303
- 2. Las Brisas 304
- 3. Las Caleras (Los Horcones) 306
- 4. El Cerro Carbon (La Cueva El Carbon) 307
- 5. El Cerro Vivo 309
- 6. El Chagüite 310
- 7. Las Cruces 312

- 8. La Cueva de las Figuras 313
- 9. La Cueva de los Fierros d'Anamoros 317
- 10. La Cueva del Toro de Corinto 318
- 11. La Cueva del Toro d'Estanzuelas 320
- 12. La Cuevona de las Vueltas (Sicahuite) 322
- 13. La Encantada (La Lima) 324
- 14. El Ermitano 326
- 15. Guayabito 329
- 16. Guadalupe 331
- 17. Las huertas 332
- 18. El Letrero de Chiltiupan (Letrero del Diablo) 334
- 19. Llano Verde 336
- 20. Loma Colorada 338
- 21. Meanguera 342
- 22. Los Naranjos 343
- 23. La Negra 345
- 24. La Patada del Diablo 345
- 25. Las Piedras de La Hacienda El Aguila 347
- 26. La Piedra del la Luna 348
- 27. La Piedra del Letrero (El Cerro de la Pena, La Pena Blanca et Las Penas) 351
- 28. La Piedra Herrada (La Piedra de Santiago et La Piedra Pintada) 353
- 29. La Piedra Labrada de San José Guayabal 355
- 30. La Piedra Labrada de Zacatecoluca 357
- 31. La Piedra Pintada d'Uluazapa 359
- 32. La Pintadona 360
- 33. El Potrero del Morro (La Cueva del Morro) 363
- 34. San Lorenzo 366
- 35. Sigüenza 367
- 36. El Tablon 369
- 37. Las Victorias 372
- 38. Yoloaiquin 375

B. Au Honduras 377

- 1. Los Aguacates 377
- 2. La Cueva de Coyocutena 378

- 3. La Cueva de las Canas 379
- 4. La Cueva de los Letreros (Los Letreros et La Cueva de la Pintura) 380
- 5. La Cueva de Santa Rosa 382
- 6. La Cueva del Duende de Coyolar 383
- 7. La Cueva Pintada de Santa Elena d'Izopo 384
- 8. Las Cuevas d'Ayasta 387
- 19. Las Cuevas de Yaguacire 390
- 10. El Gigante 393
- 11. Moroceli (Las Pintadas ou Piedra Pintada) 396
- 12. Oropoli (La Florida ou La Poza del Letrero) 398
- 13. Oreali (Las Pinturas de Oreali et Las Pintadas) 401
- 14. La Piedra del Dibujo 402
- 15. Picila Roche 1 (Piscila) 403
- 16. Picila Roche 2 (Piscila) 405
- 17. La Pintada d'Azacualpa (La Cueva Pintada et La Cueva de los Gigantes) 407
- 18. Las Pintadas 412
- 19. Las Pinturas de Lamani 413
- 20. La Quebrada de Santa Rosa de Tenampua 416
- 21. Rio Mico 419
- 22. Trapichito 420
- 23. El Tigre de Nazario ou La Cueva de Nazario 422
- 24. Yarales 423

C. Au Guatemala 426

- 1. La Cueva del Diablo 426
- 2. La Cueva del Venado (Cueva del Diablo) 427
- 3. Los Fierros 428
- 4. Los Fierros del Duende 430
- 5. El Limon 432
- 6. La Pena Pintada 433
- 7. El Penasco Alonzo (Piedra Pintada) 435
- 8. El Penasco Ceron 438
- 9. El Penasco Los Migueles (Pena Pintada) 439
- 10. La Piedra d'Ayarza (Pena de Ayarza) 443
- 11. La Piedra Pintada (Piedra del Sol) 447

- 12. Plan del Jocote 449
- 13. Siete Manos 450

Introduction

Des manifestations graphiques rupestres se connaissent pratiquement partout dans le monde et en Amérique Centrale c'est un phénomène particulièrement représenté. Au Salvador, les différents groupes humains qui ont occupé le pays ont laissé de nombreux vestiges dont un grand nombre de sites rupestres. Ils forment un héritage intrigant ancré dans toutes les régions et ils s'intègrent quasiment dans tous les paysages salvadoriens. La production rupestre a été soutenue durant l'époque Préhispanique comme l'illustre les nombreux gisements disséminés dans tout le pays. Ceux-ci témoignent de la permanence de l'activité rupestre au fil des âges. Ils nous livrent un ensemble d'informations de premier choix sur ses créateurs et leur culture. Le caractère *in situ* de l'art rupestre implique une relation directe et profonde avec le territoire, il s'insère et joue un rôle dans le rapport entre l'Homme et son environnement. L'étude de l'art rupestre du Salvador dépasse ses frontières ; le pays est positionné à l'orée des aires culturelles de la Mésoamérique et de l'Aire Intermédiaire ce qui en fait le candidat privilégié quand il s'agit d'étudier les questions de frontières culturelles.

Ces questions en Mésoamérique apparaissent dès la définition de cette aire culturelle. Selon les limites géographiques mises en place par Kirchhoff en 1943, le Salvador fait intégralement partie de la Mésoamérique à la moitié du XVI^{e} siècle[5]. Néanmoins, cette limite a évolué dans le temps et il semblerait, comme l'énonce déjà Dillon en 1982, que la portion sud s'étendant jusqu'à la côte Pacifique du Nicaragua et à la péninsule de Nicoya au Costa-Rica est « peut-être trop généreuse »[6]. Le Salvador se trouverait donc aux limites de l'aire culturelle Mésoaméricaine dont une des caractéristiques les plus notables est la présence de grands centres politiques avec une architecture monumentale. Au sud de cette aire, on retrouve des établissements agricoles d'envergure mineure, c'est l'Aire Intermédiaire qui s'étend jusqu'en Colombie. En Amérique Centrale, la portion de l'isthme avec ses caractéristiques culturelles propres qui s'étend au sud de la Mésoamérique est aussi nommée Basse Amérique Centrale. La représentation traditionnelle de frontière, à la façon d'une ligne, a été remise en cause dès la fin des années 1970. Lange et Helms sont les premiers à proposer de considérer une zone frontière entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire, comme une zone

[5] Kirchhoff 1960, p. 6

[6] Dillon 1982 (Preface), p. 2

tampon (*buffer zone)*, qui maintient des relations avec les deux aires culturelles[7]. Cela permet de reconnaître d'une façon plus indépendante les spécificités et les phénomènes complexes d'interactions observables dans la région. En 1993, Hasemann et Pinto suggèrent une fois encore de reconnaître une Zone Centrale caractérisée par le régionalisme et l'interaction culturelle[8]. Il s'agit de faire ressortir dans ce territoire placé entre deux aires culturelles très étendues, une spécificité et une autonomie, au-delà de la simple extension d'une ou de l'autre aire culturelle du nord ou du sud.

Ce sont les questions de frontières culturelles qui ont permis de définir les limites géographiques de notre cadre d'étude. Notre région inclut une superficie approximative de 70000 km^2 (fig. 1). Le site d'Oropoli au Honduras, identifié comme appartenant à l'Aire Intermédiaire par McKittrick[9], constitue la limite est de la zone géographique d'étude, à 97 km à l'est du Salvador (fig. 1). La limite nord de l'aire géographique inclut la Cordillère Centrale qui marque la frontière entre le Salvador et le Honduras et remonte jusqu'à la vallée de Jesus de Otoro, à 57 km au nord de la frontière entre les deux pays. De cette manière, les recherches récentes de McFarlane sur les sites d'habitat situés au sud-est de l'Aire Mésoaméricaine[10] sont pris en compte. De plus, ils se situent à proximité de plusieurs sites d'art rupestre déjà enregistrés par Lunardi en 1948 (Picila Roches 1 et 2)[11] (fig. 1). À l'ouest, du côté du Guatemala, le site de la Piedra de Ayarza marque la limite occidentale du cadre d'étude, à 60 km de la frontière avec le Salvador (fig. 1).

Sur ce gisement, l'iconographie Mixteca-Puebla est caractéristique de la Mésoamérique du Postclassique récent[12]. Au nord-ouest, c'est la concentration de sites rupestres autour de l'abri peint de Los Migueles, objet de plusieurs publications de Batres, qui marque la bordure[13] (fig. 1) . Ces sites ont pu être mis en relation avec la tradition orale du groupe Maya Chorti et se situent à 37 km de la frontière salvadorienne[14] (fig. 1).

---

[7] Lange et Helms 1979, p. 224

[8] Hasemann et Pinto 1993, p. 135

[9] McKittrick 2008, p. 187

[10] Mc Farlane et Suri 2014

[11] Lunardi 1948, p. 326 et pl. XLIV

[12] Berdan et Smith 2004, p. 27

[13] Batres, Martínez, Pérer et Rosada 1998, Pérez de Batres, Batres, Martínez, Escobar et Rosada 1999 et Batres, Martínez et Pérez 2009

[14] Batres et al. 2009

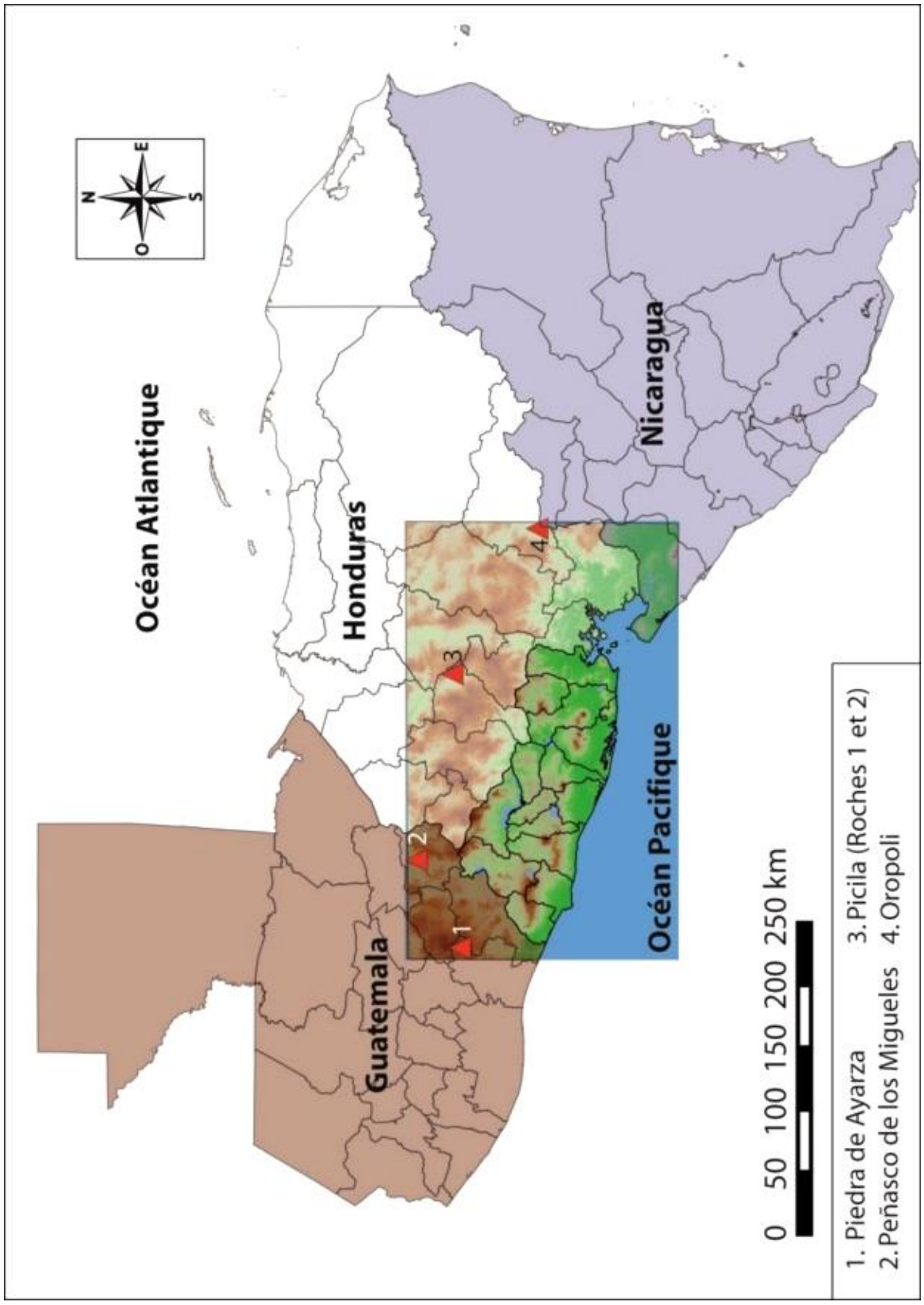


Figure 1 : Cadre d'étude centré sur le Salvador, et élargi sur une portion spécialement notable du Honduras, une partie de la région Est du Guatemala et une petite superficie du Nicaragua

Dans ces perspectives de recherche liées à la caractérisation d'une zone de frontières, l'art rupestre peut apporter de nombreuses réponses et pourtant il a été peu étudié dans ce but. Trop souvent considéré de façon isolé, le nombre de gisements rupestres contraste avec le manque d'investigation. Comme l'annonce Küenne et Strecker en 2008 [15] :

« De toutes les manifestations culturelles qu'ont laissé les indigènes du Mexique et de l'Amérique Centrale, ce sont les gravures et les peintures rupestres qui ont attiré le moins l'attention. »

De même, ces auteurs expliquent que l'étude de l'art rupestre a rarement été inclus dans des recherches systématiques et l'approche n'a pas été de caractère analytique (ibid.). Si l'état de la recherche sur l'art rupestre en est donc à ses débuts en Amérique Centrale, ce n'est pourtant plus le cas au Salvador, que l'on connaît mieux en comparaison avec ses pays limitrophes.

L'état actuel des connaissances de ce pays nous permet-il de mieux appréhender les dynamique de la zone tampon ? La position géographique du Salvador au sein d'une zone de frontières a-t-elle eu des conséquences sur son art rupestre ? Les gisements rupestres sont-ils le reflet des phénomènes culturels qui se sont succédés au Salvador ? L'art rupestre peut-il témoigner de groupes culturels et permettre de retracer leur Histoire ?

Sur la base de ce questionnement, il est apparu comme indispensable de mettre en place des traditions rupestres. L'établissement de traditions se base sur les caractéristiques iconographiques, stylistiques et morphologiques comparables des gisements. L'identification de ces traditions rupestres va permettre d'établir des territoires cloisonnés qui correspondraient à des influences culturelles déterminées occupant des espaces géographiques limités plus ou moins étendus. L'identification de traditions rupestres serait donc un outil pertinent dans l'étude des questions de frontières culturelles. Le Salvador est un espace où l'art rupestre est bien représenté et pour lequel nous disposons d'une base de données conséquente en particulier en raison des nombreux projets que nous avons menés dans le pays depuis 2004. Ces données sont le fondement de ce travail.

[15] Küenne et Strecker 2008, p. 23

Pour étayer les questions d'identités et d'interactions culturelles dans l'espace, une panoplie d'outils d'analyses est mise à disposition des chercheurs. Une tradition rupestre se définit par un ensemble de gisements partageant des caractéristiques iconographiques, stylistiques et souvent morphologiques communes. Ce sont donc en premier lieu les comparaisons stylistiques qui vont permettre de rapprocher les sites. Les grandes ambitions de l'étude proposée sont d'identifier des traditions rupestres, définir leur territoire pour ensuite les situer avec précaution chronologiquement, éventuellement culturellement et plus rarement linguistiquement. Dans ce but, les recherches archéologiques, les sources ethnohistoriques et les cartes linguistiques ont été mises à profit afin de croiser le plus d'informations possibles. Dans le cadre de cette étude, tous les sites rupestres considérés de l'époque Préhispanique ou Coloniale, pour lesquels nous disposons d'une photographie ou d'un relevé des motifs rupestres, ont été pris en compte. La bibliographie et les recherches sur le terrain ont permis d'identifier au total 113 sites.

Cette base de données a été homogénéisée afin d'obtenir une cohérence des résultats. Ainsi, dans le cadre de nos projets, l'accent a été mis sur le travail d'inventaire par l'enregistrement des sites sur le terrain. Depuis 2004, 32 sites ont été enregistrés au Salvador, six au Honduras et deux au Guatemala. Ceux-ci ont été décrits en utilisant une fiche d'enregistrement détaillée. Durant ces projets, certains gisements enregistrés étaient déjà connus même si, la plupart du temps, l'information consistait en la simple mention du lieu. En revanche, 10 nouveaux sites furent localisés au Salvador et deux au Honduras, toujours grâce à la participation éclairée de la population locale. Le registre des nouveaux sites a été orienté afin de compléter le catalogue dans certaines régions où la recherche était particulièrement déficitaire.

Afin d'approfondir notre compréhension de cette importante base de données, nous avons entrepris une mise en relation systématique, en fonction de leur proximité géographique, entre gisement rupestre et site d'habitat. À priori, selon Küenne et Stecker il a été avancé que [16] :

« Même si certains centres politiques de la Basse Amérique Centrale sont connus pour accueillir de l'art rupestre, il paraît que la majorité des représentations découvertes est en relation avec des lieux éloignés des sites d'habitat. »

[16] Küenne et Strecker 2008, p. 26, traduction de l'auteur :

« Aunque se conoce en Baja América Central arte rupestre de algunos centros políticos, parece que la mayoría de las representaciones conocidas se relaciona con lugares lejos de asentamientos. »

Néanmoins, le rapprochement systématique entre les 113 gisements rupestres et les 95 établissements étudiés dans cette étude démontre que si la présence d'art rupestre au sein d'un site d'habitat est rare, il existe une relation entre ces deux types de sites (fig. 2). Isoler les sites rupestres des sites d'habitat revient à se limiter dans les possibilités de définir chronologiquement la production de l'art rupestre. La relation avec les sites d'habitat est un indice supplémentaire pour permettre de resituer chronologiquement la création rupestre. Ce rapprochement doit être analysé avec précaution. Toutefois, dans une région où tous les établissements connus sont, par exemple, du Classique récent, et les établissements se rencontrent non loin de gisements rupestres, cela suggère en soi un rapport qui ne semble pas fortuit. Bien sûr, ce lien doit être étayé et la relation entre établissement et gisement rupestre fait en réalité partie des critères appartenant à un faisceau d'indices pouvant nous éclairer sur la chronologie des sites. Cette relation découle en grande partie de l'hypothèse explicitée. C'est-à-dire que si les traditions rupestres expriment des influences culturelles occupant des espaces géographiques limités, elles peuvent être mises en relation avec les sites d'habitat de cette zone et éventuellement avec les groupes linguistiques de ce même espace.

La mise en place des traditions se base en grande partie sur l'analyse typologique du matériel graphique rupestre. Celles-ci se basent sur l'analyse de 5464 unités graphiques provenant du matériel iconographique des 32 sites enregistrés au Salvador. À ceci, il faut ajouter l'étude de deux gisements au Guatemala avec 18 unités graphiques et quatre au Honduras où le matériel iconographique représente 811 unités graphiques. Chacun de ces éléments a été classifié, mesuré sur la base des relevés des représentations et leur hauteur depuis le niveau du sol a été prise en compte. Tout cela afin d'affiner les comparaisons entre les sites et obtenir la définition des traditions rupestres.

Le rapprochement entre site d'habitat et rupestre n'est qu'un des outils employés afin de contextualiser les traditions rupestres. L'analyse systématique de l'iconographie, du style, des contextes culturels propres à chaque période, des artefacts provenant des sondages pratiqués sur les sites et l'analyse en laboratoire de pigments sont autant d'autres instruments considérés afin de traiter de manière diachronique l'évolution de la production rupestre. Sur le terrain, l'effort a été porté sur l'enregistrement des sites mais aussi sur les sondages archéologiques mis en œuvre sur 11 gisements rupestres au Salvador et un au Honduras. Toutes ces informations ont été regroupées dans le Système d'Informations Géographiques (SIG). Celui-ci reprend tout un ensemble de

critères propres à chaque site rupestre, mais aussi les établissements à proximité. Il va permettre la réalisation d'une analyse spatiale en mêlant systématiquement établissement et site rupestre. La topographie du terrain devient évidente et permet une analyse géographique fine en prenant en compte les reliefs, l'hydrographie et la géologie.

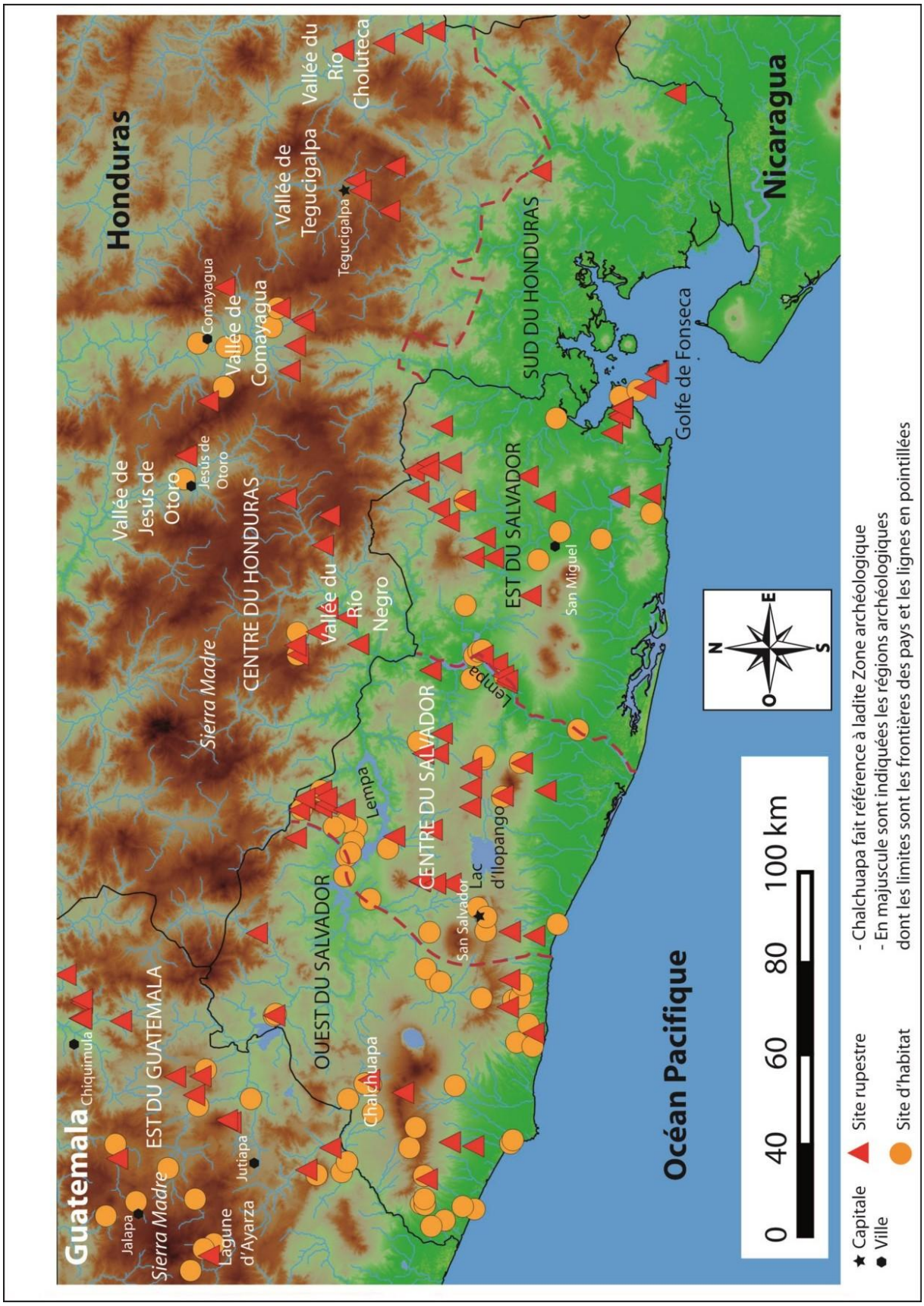


Figure 2 : Carte des régions archéologiques du Salvador, du Guatemala et du Honduras avec les gisements rupestres et les sites d'habitat

La multiplication des outils d'analyses considérés dans notre approche a permis de mieux rendre compte de la complexité et du dynamisme des comportements culturels qui ont eu lieu dans la Zone Centrale d'Interactions. L'art rupestre du Salvador va s'établir comme un art à la charnière entre les deux aires culturelles de la Mésoamérique et de l'Aire Intermédiaire. L'étude des motifs et de la répartition spatiale des gisements ont révélé des ensembles se succédant et évoluant dans le temps. L'art rupestre devient alors un marqueur chronologique et culturel. Ce ne sont pas moins de 28 traditions rupestres qui ont pu être établies parmi les 113 sites du corpus. Près de la moitié de ces traditions rupestres sont propres au Salvador (13 au total) et huit traditions sont en revanche situées en dehors du territoire salvadorien ; quatre sont propres au Guatemala et quatre au Honduras. Quant au reste, il s'agit de traditions qui ont dépassé les limites des frontières actuelles et se sont étendues entre plusieurs pays.

Au fil de l'analyse géographique, il est possible d'apprécier l'évolution dynamique de la zone de frontières selon les périodes. L'art rupestre du Salvador commence sans doute au Préclassique moyen avec le gisement Las Victorias où le style Olmèque a très tôt été reconnu[17]. Néanmoins, c'est surtout au Classique récent que la multiplication des sites rupestres va nous permettre de mieux comprendre les phénomènes culturels dont est témoin la zone tampon entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire. L'iconographie maya est reconnaissable au Guatemala, en revanche, seulement des influences sont ressenties au Salvador. Dans ce pays au contraire, le développement intense de la production rupestre reflète une dilatation de la Zone Centrale d'Interactions. C'est une véritable mosaïque de traditions rupestres sans précédent qui se dessinent alors. Celle-ci est le reflet d'une éclosion de cultures aux extensions géographiques plus ou moins étendues où l'art rupestre semble jouer le rôle de marqueur de territoire. Dans certains cas, il sera même possible de rapprocher des groupes linguistiques avec les traditions rupestres, ce qui est très difficile à démontrer par le biais de la céramique notamment car ces groupes partagent les mêmes artefacts.

En revanche, à partir du Postclassique ancien, les traditions d'influences mésoaméricaines et de l'Aire Intermédiaire se développent cette fois aux dépends de la zone de frontières dont l'extension est de plus en plus limitée. En provenance du nord, on reconnaît déjà l'imagerie des groupes Nahuas-Pipils dont l'établissement est avéré par vagues successives dès la fin du Classique récent jusqu'au Postclassique. Au Postclassique récent, les traditions rupestres sont imprégnées des influences stylistiques

[17] Boggs 1950, p. 85

provenant de la Mésoamérique ; les traditions rupestres locales s'estompent au profit du style Mixteca-Puebla, avec une qualité artistique des œuvres sans précédent. Une nouvelle fois, l'art rupestre apparaît comme un moyen de marquer ou de signaler la présence d'un groupe humain. Les traditions du Postclassique se superposent souvent à d'anciens gisements où se retrouve dans des zones où il existe une densité importante de gisements antérieurs. Dans ces cas, il est possible de penser à la volonté d'illustrer et de justifier un changement d'hégémonie sur un territoire en raison de nouveaux arrivants.

Durant ces périodes, certaines traditions, solidement situées chronologiquement, deviennent même des marqueurs temporels à part entière. Elles nous éclairent sur l'occupation de régions plus ou moins étendues du Salvador, mieux que n'avait pu le faire l'analyse d'autres artefacts jusque là. Certaines parois de sites rupestres exceptionnels sont donc comme des livres d'Histoire gravés ou peints dans la roche. Les superpositions des motifs et donc des traditions, nous éclairent sur la succession des influences iconographiques et culturelles. La paroi immuable se convertit en une image figée des ritualités diverses qui se côtoient, sont imbriquées et parfois superposées. L'art rupestre n'a pas une fonction d'échange ou commerciale et en cela, il reflète plus profondément l'identité culturelle qu'il véhicule. En outre, son lien intime avec l'espace géographique en fait un outil privilégié quand il s'agit d'étudier les frontières culturelles et les notions de territoire.

S'il est vrai que les dimensions réduites de la superficie du Salvador en fait un bon candidat pour mener ce genre de recherche, il ne faut pas présumer en revanche de la complexité des phénomènes d'interactions et de leur succession s'exprimant dans l'art rupestre. Cette étude s'organise en cherchant à répondre aux contraintes et aux besoins des problématiques abordées. Elle permet d'établir un cadre dans lequel, pour la première fois, va s'inscrire, s'articuler et se succéder une grande partie de l'héritage rupestre du Salvador.

Le site rupestre incarne la convergence ; c'est un point d'interaction entre l'humain, la nature et le temps. Son étude ne peut s'appréhender sans une compréhension globale de l'évolution culturelle du cadre spatio-temporel. Dans notre région, au Honduras, l'occupation est attestée dès l'époque Archaïque sur le site El Gigante, où de l'art rupestre a d'ailleurs pu être observé. Au Salvador en revanche, ce sont à peine quelques artefacts qui suggèrent une occupation à cette époque. Dès le XIX^{e}

siècle, de nombreuses études scientifiques donneront lieu à l'ensemble du corpus à partir duquel nous effectuons cette étude, jusqu'à une date très récente de 2016. Les points de vue des auteurs sur la région s'articulent respectivement selon leur affinité envers la Mésoamérique ou l'Aire Intermédiaire. Du point de vue du nombre de publications et du nombre de sites découverts, les années 1950 puis les 15 dernières années ont été cruciales pour la recherche de l'art rupestre.

En reprenant l'ensemble des investigations sur le thème, li a été possible de discerner les lacunes de la recherche. Celles-ci ont pu être prises en compte afin d'orienter les projets de terrains et ainsi combler les vides. Donc, même si l'état de la recherche constitue par définition une limitation dans la possibilité d'approfondir notre connaissance des traditions rupestres, le parti pris justement est de s'engager sur l'état de la recherche actuel au risque d'être remis en question dans les investigations futures. Des analyses multiples et variées ont été mises en place, depuis la classification des motifs des parois enregistrées sur le terrain, les artefacts provenant des sondages archéologiques et les analyses de la nature physique-chimique des peintures et des supports rupestres. C'est l'ensemble de ces résultats qui permet d'établir et de décrire un corpus de gisements avec une connaissance approfondie des sites rupestres que nous avons visités. Néanmoins, la visite de l'ensemble des sites rupestres du Salvador n'a pas été possible et ainsi, pour un peu plus de la moitié des gisements, c'est le dépouillement bibliographique qui nous apporte des renseignements.

Les gisements rupestres ne sont en général pas des sites d'habitats pourtant, il est apparu en approfondissant leur connaissance, qu'ils permettaient de tirer des conclusions sur l'étude des peuplements. La mise en place d'un complexe analytique permet d'établir des faisceaux d'indices avec de nombreuses pistes interprétatives dans une problématique de zone de frontières. Les traditions rupestres articulent les grandes régions du Salvador et parfois font ressortir des microrégions (fig. 3). Ces traditions sont souvent les uniques témoins d'une occupation ancienne à proximité de la zone. Dans la grande majorité des cas, les établissements les plus proches n'ont jamais fait l'objet de fouilles archéologiques et à vrai dire, en absence de sondages, les monticules n'apportent pas plus d'informations sur les groupes établis. En revanche, les ensembles de sites rupestres avec une iconographie comparable organisés sur un territoire cloisonné est beaucoup plus parlant d'un point de vue archéologique. Il s'agit là toujours d'une production artistique et non fonctionnelle. Même si la production de l'art rupestre a eu une fonction, il ne s'agit pas d'un usage domestique ou pratique. Les comparaisons

iconographiques entre les sites, la proximité des établissements datés, les datations apportées par les sondages archéologiques, l'ethnohistoire et les cartes linguistiques sont autant d'outils, avec chacun leur utilité mais aussi leur limite, qui permettent la mise en place des traditions. L'ensemble de ces indices mis bout à bout, associant parfois de simples hypothèses de travail avec des démonstrations plus solides, nous permet de proposer une reconstitution diachronique de la succession des traditions rupestres.

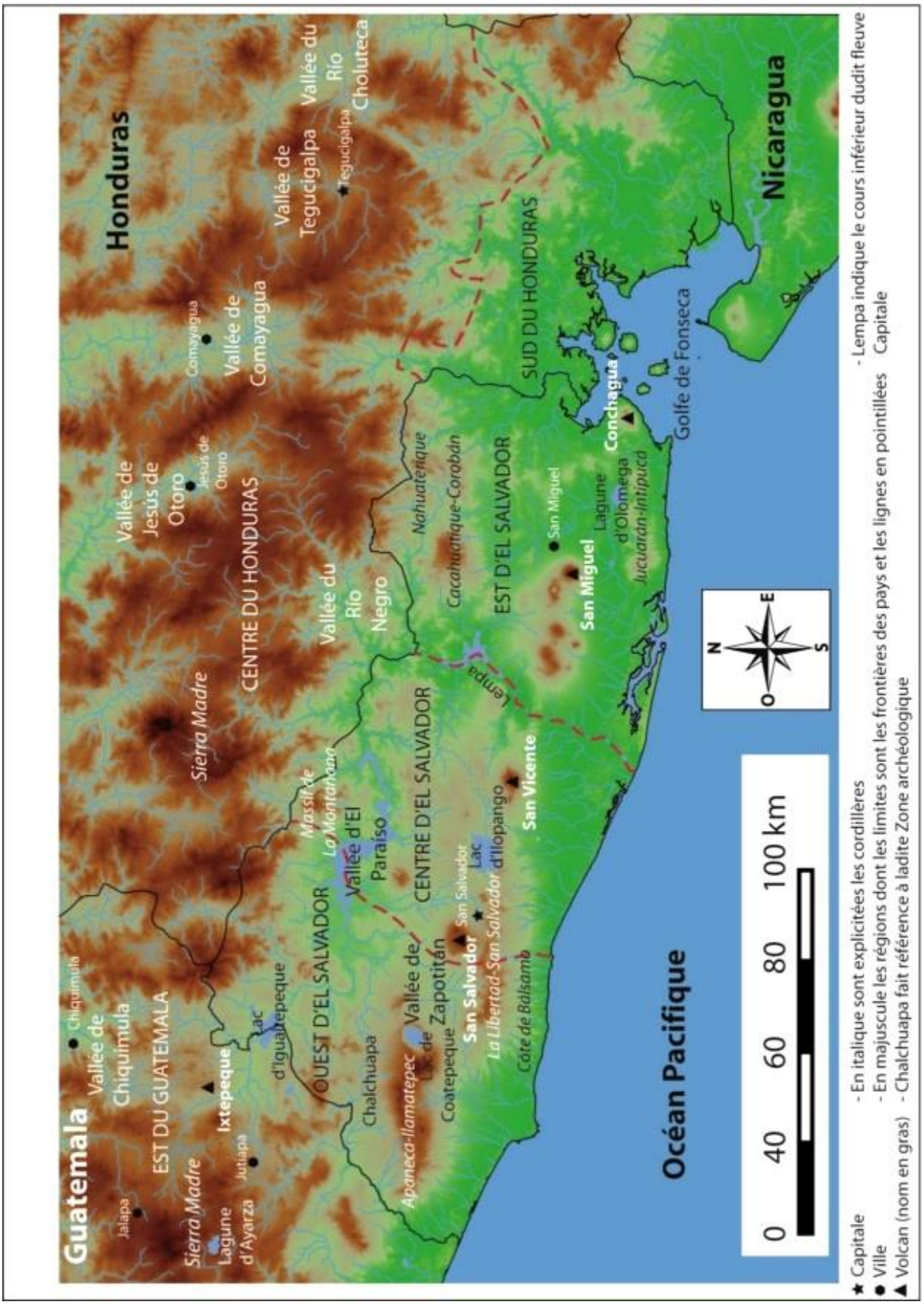


Figure 3 : Carte du cadre d'étude avec les régions archéologiques au Salvador, au Guatemala et au Honduras ainsi que les principaux éléments de la géographie (vallées, lacs, lagunes, cordillères, massif montagneux, volcans, côte et golfe)

Chapitre 1: Cadre spatio-temporel et culturel de l'étude

Les limites accordées pour définir l'extension géographique de notre région d'étude s'étend sur quatre pays, même si en réalité il ne concerne qu'une partie du département de Chinandega au Nicaragua où aucun gisement rupestre n'a été inventorié. Le cadre se centre sur le Salvador, mais inclut le quart sud-ouest du Honduras, et une partie non négligeable de l'est du Guatemala. À l'intérieur de ce cadre, on reconnaît archéologiquement de grandes unités géographiques qui sont connues et employées pour définir des sous-espaces (fig. 3). Au Salvador, on distingue communément trois grandes régions qui représentent chacune environ un tiers du pays. Haberland, dès 1960, explique que la limite entre les régions Ouest et Centre est la plus délicate à tracer[18]. Il propose de reconnaître une limite commençant au sud dans le département de La Libertad, elle passe par les pentes ouest du volcan San Salvador, plus au nord elle traverse la ville de Quetzaltepeque et continue entre les cours d'eau Rio Sucio et Rio Acelhuate, jusqu'à la rivière Lempa (ibid.). Haberland ne s'aventure pas néanmoins à définir la ligne au-delà du fleuve Lempa, que nous allons pour notre part prolonger jusqu'à la frontière avec le Honduras, en situant à l'est le Massif de la Montañona. De même, les recherches de Earnest et Fowler dans le bassin du Paraiso indiquent une forte relation avec Copan au Classique récent[19] que l'on préfèrera faire correspondre avec l'Ouest du Salvador. Les régions Centre et Est, quant à elles, sont définies depuis 1939 par Lothrop par le cours inférieur du fleuve Lempa qui divise le Salvador du nord au sud[20].

Au Honduras, deux grandes régions sont discernées (fig. 3) ; tout d'abord le Centre avec la vallée de Comayagua[21], mais qui inclut aussi la Vallée de Jesus de Otoro, à l'ouest et la Vallée du Rio Grande de Choluteca à l'est (qui comprend la Vallée de Tegucigalpa). Si la Vallée du Rio Grande de Choluteca a tout d'abord été considérée comme appartenant à la Région Sud par Stone[22], sa nature principalement montagneuse la rapproche plus de la région Centrale. La région Sud d'autre part est limitée par la côte

[18] Haberland 1960, p. 21

[19] Fowler et Earnest 1985, p. 25

[20] Lothrop 1939, p. 52

[21] Stone 1957, p. 3

[22] Stone 1957, p. 87

Pacifique avec les départements de Valle et de Choluteca[23], qui bordent la grande plaine du Rio Choluteca. Au Guatemala, le cadre d'étude inclut une portion de la région Est du pays (sans inclure toutefois le département de Zacapa).

À la différence de ses voisins, le Salvador est le pays dont la densité de population est la plus importante du continent américain (300 habitants par kilomètre carré) ; sur une superficie de 20 742 km², il concentre une population de 6 328 196 habitants en 2014. Cette forte densité se polarise principalement dans les grandes villes, car la zone rurale plus étendue regroupe en tout et pour tout 37% de la population. Les plus grands centres urbains du pays sont San Salvador, Santa Ana et San Miguel, et administrativement le territoire se divise en 14 départements (fig. 4). Le Salvador est un pays largement métissé à 86% (autochtones avec européens), tandis que la population d'ascendance espagnole et d'autres endroits en Europe représente 12% et environ 1% d'autochtones. Dans cette dernière catégorie, plusieurs langues sont encore parlées comme le pipil (d'origine nahuat), le cacaopera (d'origine misumalpa), le lenca (d'origine chibcha), le poqomam et le qeqchi (d'origine maya). La présence de cette dernière langue est due à des migrations récentes. En plus de ces langues, d'autres ont été parlées sur le territoire salvadorien comme le chorotega, le chorti et le xinca. Pour des raisons historiques, comme le travail forcé réservé aux indigènes durant la Colonie et les massacres du XXe siècle, très peu d'autochtones ont maintenu leurs traditions.

La description de la zone d'étude commence par la définition du cadre géographique en insistant sur certains critères dont les caractéristiques possèdent des implications dans l'étude de l'art rupestre. Ainsi, l'accent sera mis sur certains phénomènes centraux comme la géomorphologie, l'hydrographie et la lithologie du pays. Pour le cadre chronologique, nous remonterons le temps depuis l'époque Paléoindienne (11500 à 8000 av. J.-C.) jusqu'à l'époque du Contact en 1537, quand le cacique Lempira périt dans un piège tendu par les conquérants, ce qui sonne le glas de la révolte du peuple Lenca au Honduras. Comme on le verra par la suite, le Salvador articule deux aires culturelles et le point de vue des différents auteurs sera présenté en valorisant les idées d'un point de vue interprétatif. Tout d'abord les auteurs de filiation mésoaméricaniste, pour lesquels le Salvador est une extension ou une périphérie de la Mésoamérique et les auteurs qui décrivent le territoire salvadorien depuis une perspective centrée sur l'Aire Intermédiaire (à l'exception de sa région Ouest). Enfin, un panorama des groupes linguistiques est proposé avec systématiquement la présentation

[23] Healy 1984, p. 120

des cartes des différents chercheurs où l'on retrace la distribution géographique des langues connus sur le territoire salvadorien et à sa périphérie.

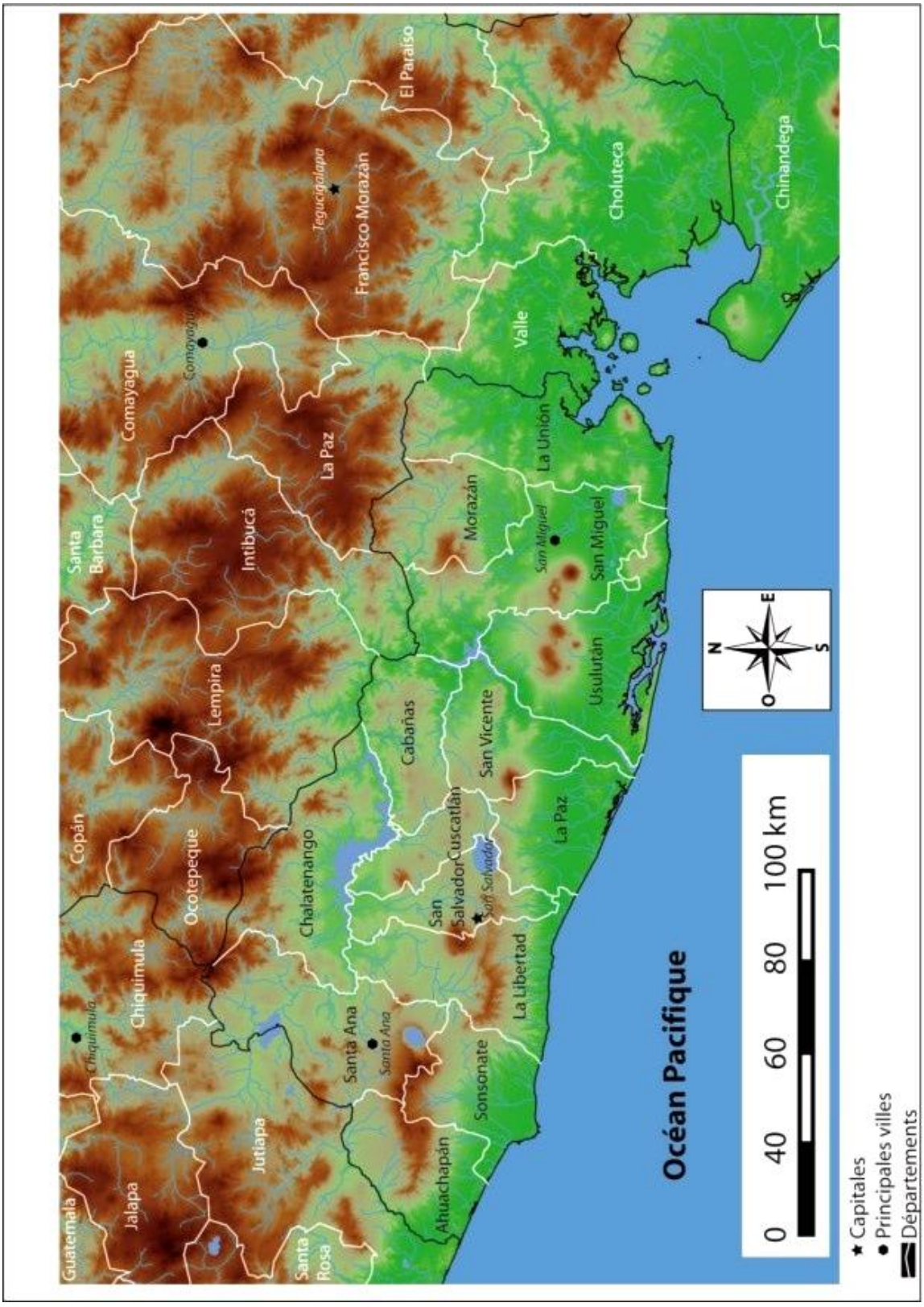


Figure 4 : Carte des départements des différents pays dans le cadre d'étude

I. Cadre géographique

Le Salvador a été surnommé de façon poétique le « petit Poucet de l'Amérique centrale»[24], en effet, au sein des pays qui composent l'isthme centraméricain, dont les superficies ne sauraient être qualifiées d'étendues, le Salvador est le moins vaste. Sa superficie inférieure à 22000 km² correspond à l'extension de la Lorraine. Malgré cela, il n'abrite pas moins de 800 sites archéologiques recensés par le Département d'Archéologie. Ceux-ci sont disséminés sur un territoire varié dont le relief est marqué par le volcanisme.

L'économie du pays est basée sur l'agriculture avec, majoritairement, la production de café, de coton et de canne à sucre. Ces produits sont destinés à l'exportation. La production de maïs, de riz, de haricots et de fruits tropicaux soutient la consommation interne. La crevette est la base de la pèche commerciale. Le bétail a une importance relative malgré la grande quantité de pâturage. Le secteur de l'industrie est marqué, avant tout, par la production des *maquilas*. Ce sont des compagnies étrangères qui emploient la main d'œuvre salvadorienne et dont les produits sont destinés à l'exportation. Le secteur des services est en expansion constante au Salvador. Un des éléments importants de l'économie sont les *remesas.* Il s'agit des fonds que les immigrés salvadoriens envoient à leur familles depuis l'étranger (quasi exclusivement depuis les Etats-Unis) sans attendre aucune contrepartie. Les *remesas* représentent environ 12% de l'économie.

La faune du Salvador est caractéristique d'une région tropicale. Actuellement, on peut dire qu'elle est moins variée et riche que celle des autres pays d'Amérique Centrale, à cause de la forte densité de population. Cependant, on y trouve encore des singes, des coyotes, des jaguars, des pumas et des chats-tigres, même si ces espèces sont en voie d'extinction.

La flore du Salvador est marquée par une végétation subtropicale à feuilles caduques et des pâturages. Les montagnes possèdent une végétation de zone tempérée avec de nombreux pâturages et quelques forêts de chênes et de conifères tandis que le reste du pays se caractérise par des fruits tropicaux (manguiers, agrumes, bananiers…). Sur la frange côtière, il existe encore des restes de l'ancienne forêt tropicale, avec notamment beaucoup de mangroves. La végétation salvadorienne a souffert

[24] Cette expression apparaît pour la première fois en 1946 dans un poème intitulé "El Salvador, Pulgarcito de América (1938/9-1946)" de l'auteur salvadorien Julio Enrique Àvila en 1946

drastiquement de l'action de l'homme ; la monoculture des grandes plantations de café, depuis la moitié du XIX^{e} siècle jusqu'au début du XX^{e} siècle, a provoqué le recul de la forêt qui ne représente aujourd'hui qu'un peu plus de 5 % de la superficie du pays. Cette déforestation massive a pour conséquence une érosion prononcée qui touche toutes les régions.

A. Géomorphologie

On peut distinguer au Salvador sept unités géologiques principales ou reliefs prédominants (fig. 5). Du sud vers le nord, on découvre tout d'abord les Plaines côtières. C'est un paysage dont les sols, parmi les plus fertiles du pays, sont composés par des dépôts d'alluvions et pyroclastiques. Les traces les plus anciennes de sédentarisation proviennent de ces plaines, notamment l'établissement El Carmen où la première céramique du pays a été mise en évidence, datant de 1500 av. J.-C[25]. Il s'agit d'une étroite frange limitée par les versants de la Chaîne volcanique centrale au nord et le Pacifique au sud qui mesure jusqu'à 30 km à l'embouchure du fleuve Lempa[26], mais en général elle est plutôt comprise entre 15 et 20 km[27]. Elle a formé depuis des temps très anciens une voie de communication que ce soit par terre ou par cabotage. Elle commence à la frontière avec le Guatemala à l'ouest, puis elle est interrompue par une première chaîne de montagnes, qui s'étend d'est en ouest comme toutes les chaînes de montagnes du pays (fig. 5). L'extrémité ouest de la Sierra La Libertad-San Salvador-San Vicente se nomme El Balsamo quand elle sépare la plaine côtière. Cette coupure d'une longueur de près de 50 km s'illustre par un relief fortement accidenté marqué par de multiples vallées encaissées, orientées nord-sud. Après la Côte de Balsamo, la Plaine côtière s'étend à nouveau au Centre du pays puis à l'Est, et à proximité du Golfe de Fonseca, la chaîne de montagne Jucuaran-Intipuca la réduit considérablement sur une longueur de 35 km. À l'extrême est de le Plaine côtière, se situe le Golfe de Fonseca, annoncé par le volcan Conchagua (1225 m), dont les pentes plongent dans le golfe.

La Chaîne côtière, aussi appelée Chaine volcanique centrale, ou encore Chaîne volcanique récente, est composée de quatre sierras et plus de 20 volcans parfois isolés, en groupe, ou sous forme de calderas, bien conservés et en partie encore actifs (fig. 5).

[25] Arroyo, Demarest et Amaroli 1993, p. 242
[26] Gúzman 1979, p. 5
[27] Escamilla Manuel Luis, Aguilar, Rico, Lessman, Echeverría, Gúzman, Lagos, Molina, Rodríguez, Zamora, Acosta, Ramirios 1986, p. 111

La première à l'ouest est la Sierra Apaneca-Ilamatepec, qui culmine avec le volcan Santa-Ana (Ilamatepec) à 2381 m, mais aussi le volcan Izalco, surnommé le Phare du Pacifique en raison de son intense activité volcanique, dont le cône est apparu en 1770. La vallée de Zapotitan sépare cette chaîne de montagnes de la cordillère suivante. La Sierra La Libertad-San Salvador-San Vicente est la plus étendue, elle est aussi appelée la Sierra centrale, et délimite au sud une importante portion du Plateau central. Le volcan San Vicente (Chichontepec), avec ses 2182 m, constitue le sommet de cette chaîne de volcans. Puis, à l'est du cours inférieur du fleuve Lempa, qui divise le pays du nord au sud, apparait la Sierra Tecapa-Chinameca dont le sommet culmine à 2130 m avec le volcan San Miguel (Chaparrastique). En fin de compte, c'est le cours moyen du fleuve Rio Grande de San Miguel qui sépare la Sierra centrale de la Cordillère Jucuaran-Intipuca située au sud-est, dont les altitudes atteignent les 1000 m.

Au nord, entre la Chaîne côtière et les Cordillères septentrionales, s'étend le Plateau central qui traverse tout le pays et possède une altitude comprise entre 400 et 800 m (fig. 5). C'est la région la plus peuplée ; on y retrouve les principales villes dont la capitale San Salvador. Elle est constituée d'une bande dont la largeur oscille entre 10 et 30 km, aussi connu sous le nom de Fossé central car son origine pourrait être un graben (fossé tectonique entre des failles normales). La présence de sols fertiles est notable, spécialement sur les pentes et à proximité des volcans et explique les premières sédentarisations et le développement des premiers grands centres urbains, dont la zone archéologique de Chalchuapa, dans un secteur où le Plateau central est plus étroit. Vers l'est, la vallée de Zapotitan forme un élargissement notable du Plateau central qui sera densément occupé dès le Préclassique récent, pour culminer au Classique récent. À l'ouest, le Plateau central accueille le lac de Coatepeque et dans le centre du pays, le lac d'Ilopango dont la création remonte vraisemblablement à 535 apr. J.-C.[28] date de l'explosion du volcan du même nom.

La Chaîne volcanique ancienne s'intègre dans le Plateau central ; elle est composée de volcans qui sont considérés comme inactifs ou éteints. Il s'agit des volcans aujourd'hui très érodés de Guazapa, Sihuatepeque et dans l'est du pays, la Cordillère Cacahuatique-Coroban[29] (fig. 5).

Plus au nord, les Montagnes de la frontière ou encore les Cordillères septentrionales frontalières, séparent le Salvador du Honduras à l'ouest et à l'est (fig. 5).

[28] Dull et al. 2010

[29] Escamilla Manuel Luis et al. 1986, p. 80

Au niveau centraméricain, cette chaîne de montagnes et de volcans est connue sous le nom de Cordillère centrale, au Guatemala sous le nom de Sierra Madre, et au Mexique elle est nommée Sierra Madre de Chiapas. Au Salvador, elle est divisée en plusieurs unités ; du côté occidental, elle est nommée la Cordillère Alotepeque-Metapan et abrite le point culminant du pays (le Cerro El Pital avec 2730 m). Dans le prolongement de cette chaîne de montagne, vers l'est, dans le département de Chalatenango, se dresse le Massif de la Montañona, qui culmine à 1223 m (Cerro La Burrera). Et au nord de la région Est du pays, la Cordillère Nahuaterique est la portion la plus orientale de la Sierra Madre au Salvador, avec une altitude maximale de 2000 m (Cerro Mono)[30].

Enfin, à l'ouest du pays, dans le sud du département de Santa Ana, se trouve la Chaîne intérieure, contreforts de la Sierra Madre du Guatemala (fig. 5). En outre, au sud de la Sierra Alotepeque-Metapan, se développe le Fossé intérieur qui s'étend sur 70 km, et consiste en une plaine irriguée par les rivières Desagüe et Lempa. Cette zone verra également l'installation d'établissements dès le Préclassique moyen et l'occupation se prolongera jusqu'à la fin du Postclassique ancien (vallée du Paraiso)[31].

Au Guatemala, le cadre d'étude s'étend à l'ouest à quelques kilomètres de la Lagune d'Ayarza, au sein de la Sierra Madre, dans la région connue comme les Hautes terres orientales. Au Honduras, tous les sites se placent dans la Cordillère centrale. Celle-ci est marquée par des bassins inter-montagneux situés entre 300 et 900 mètres d'altitude qui comprennent, entre autres, les vallées de Sensenti, Otoro, et de Comayagua[32].

[30] Gúzman 1979, p. 5

[31] Fowler et Earnest 1985, p. 22

[32] Healy 1984, p. 115

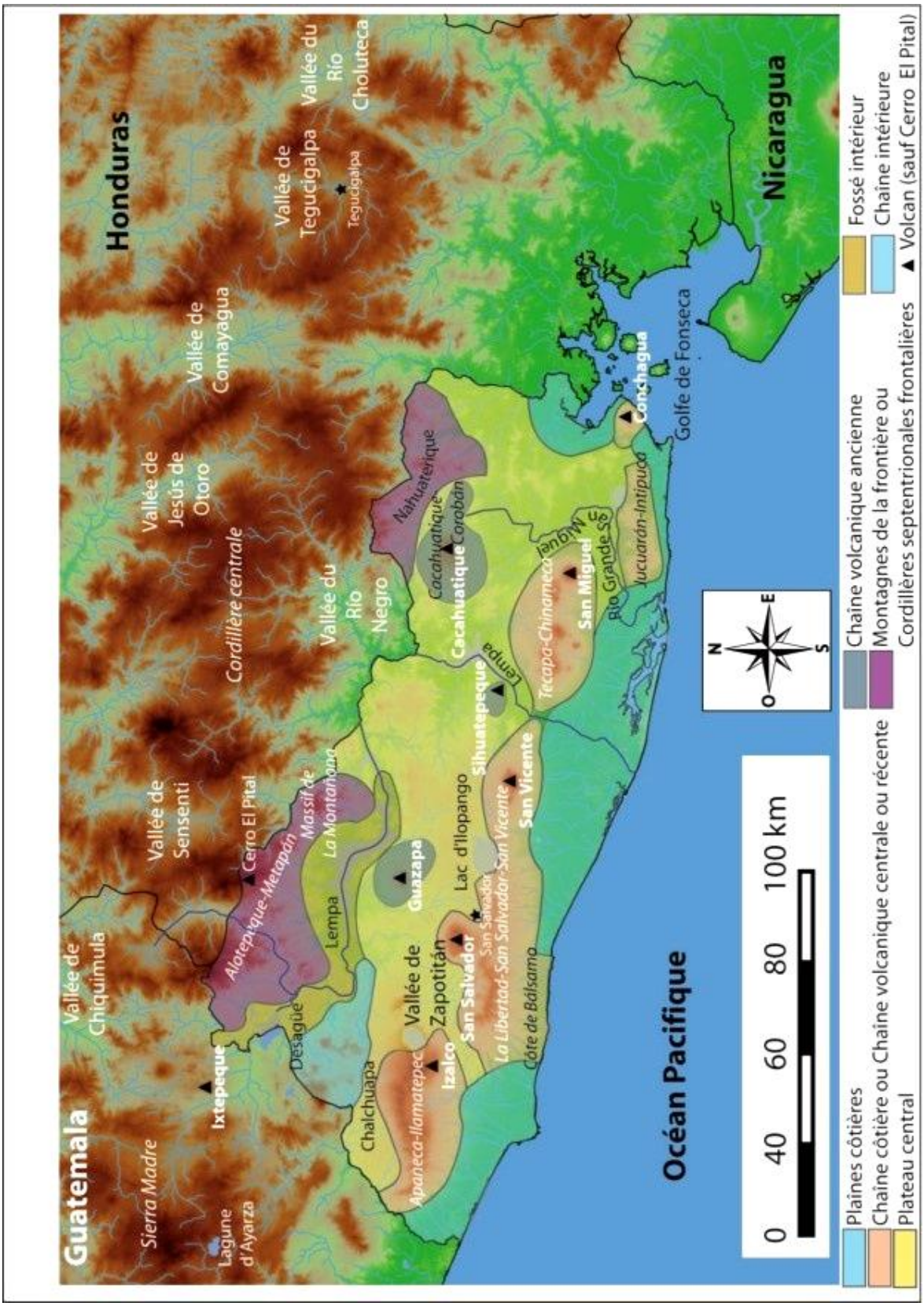


Figure 5 : Carte des unités géomorphologiques du Salvador

B. Hydrographie

Le principal fleuve du Salvador est le Lempa, son bassin couvre une extension de plus de 10000 km² drainant près de la moitié du pays (fig. 7). Ce fleuve prend sa source au Guatemala (dans le département de Chiquimula) où il transite pendant 30,4 km. Sa naissance est due à l'union de quatre rivières (Chacalapa, Tepoctun, La Planta et Olipita). Ensuite il entre au Honduras (dans le département d'Ocotepeque), qu'il traverse durant 31,4 km, avant de pénétrer en territoire salvadorien au nord-ouest (département de Chalatenango). À cet endroit, le fleuve sépare en deux la Sierra Madre et forme la Sierra d'Alotpeque-Metapan. Son parcours se poursuit alors sur 360 km en suivant un axe ouest-est jusqu'au moment où il marque la frontière avec le Honduras (département de Cabanas). Cette première portion définit son cours supérieur. Ensuite, il se dirige vers le sud, sépare les cordillères La Libertad-San Salvador-San Vicente et Tecapa-Chinameca pour rejoindre l'Océan Pacifique ; c'est le cours inférieur. Ce fleuve a été et est encore intensément exploité ; il est navigable sur de nombreux kilomètres et aujourd'hui plusieurs barrages sont installés sur son cours. Les principales centrales hydroélectriques sont Guajoyo qui exploite comme réserve le lac de Güija, Cerron Grande, 5 de Noviembre et 15 de Septiembre (la plus puissante) (fig. 7). Le programme national d'électrification est inauguré en 1954 avec la centrale hydroélectrique 5 de Noviembre. Par la suite en 1963 c'est le tour de la centrale Guajoyo. En 1976 est lancée la centrale Cerron Grande et en 1983 la centrale 15 de Septiembre. Essentiellement les trois derniers projets ont entraîné des recherches en archéologie préventive dont les plus approfondies furent celles du réservoir du barrage Cerron Grande (vallée du Paraiso).

Au moment où la rivière Lempa s'oriente vers le sud, un de ces principaux affluents du Honduras, le Rio Negro (ou Guarajambala), se joint à son cours (il sert de ligne de division entre les départements de Lempira et Intibuca) (fig. 7). Avec ses trois principaux affluents, le Rio San Juan au nord, le Rio Cerquin à l'ouest et le Rio Chinacla à l'est, se forme un bassin fluvial dont le relief est morcelé. Ce bassin réunit tout un ensemble de sites rupestres, depuis la proximité des cours d'eau jusque dans la Sierra Madre d'où jaillissent ces rivières.

En dehors du fleuve Lempa, on ne compte pas moins de 360 rivières au Salvador, dont on nommera les fleuves Paz, à l'ouest et à la frontière avec le Guatemala et Goascoran à l'est et à la frontière avec le Honduras (fig. 7). Mais aussi le fleuve Jiboa, dans le centre du pays, qui se dirige sur 60 km en direction du sud, pour rejoindre

l'Océan Pacifique. Dans le nord-est, la rivière Torola d'une longueur de 100,3 km, est un affluent du Lempa et son cours défini une portion de la frontière avec le Honduras. Un dernier fleuve important, pour son rôle essentiel dans le drainage de l'Est du Salvador, est le Rio Grande San Miguel dont le cours atteint les 100 km. Le Salvador est un des pays avec la plus grande densité de rivières et des mieux drainés au monde[33].

En lien avec le Honduras, le fleuve Goascoran à l'est, orienté nord-sud, se situe dans la continuité de la dépression de Comayagua, où coule la rivière Humuya, à 40 km au nord de la frontière avec le Salvador (fig. 7). Cette dépression géologique constitue un couloir orienté nord-sud, depuis les Caraïbes du Honduras, en traversant les Hautes terres, jusqu'au Golfe de Fonseca. À cet endroit, il s'articule avec la plaine côtière, une des principales voie de communication, autant préhispanique qu'actuelle, le long de la côte Pacifique. À 45 km à l'est de la vallée de Comayagua, se définit la vallée du Rio Choluteca, où la ville de Tegucigalpa a été établie (fig. 7). Le Rio Choluteca (ou Rio Grande), dont le cours se dirige tout d'abord vers le nord depuis l'emplacement de la capitale du pays, décrit ensuite un large demi-cercle vers l'est pour s'orienter vers le sud, afin de constituer une portion de la frontière avec le Nicaragua et se déverser finalement dans le Golfe de Fonseca. Avant de servir de frontière avec le Nicaragua, son bassin accueille les derniers sites pris en compte dans le cadre d'étude. À 35 km à l'ouest de la vallée de Comayagua, c'est la vallée de Jesus de Otoro, avec en son sein la rivière Zazagua, dont le cours longe la ville de Jesus de Otoro et qui devient par la suite le Rio Grande de Otoro, un affluent du Rio Ulua (fig. 7).

Au nord-ouest de la région, au Guatemala, la Sierra Madre apparaît morcelée. Tout au nord, une petite portion du Rio Grande de Zacapa (aussi appelé Rio Camotan) appartient au cadre d'étude, c'est un affluent du fleuve Motagua (fig. 7). Trois rivières se déversent dans le Rio Grande de Zacapa ; à l'ouest premièrement le Rio San José, dont le cours passe aux abords de la ville de Chiquimula. Ensuite, à 13,5 km à l'est, ce sont les rivières Carcaj (qui traverse d'ouest en est la ville de San Juan Ermita) et Torja ; elles définissent des micro-bassins accueillant une population en grande partie composée de l'ethnie maya Chortie[34]. Immédiatement au sud de ces vallées, le Rio Shutaque est un affluent du Rio San José. Toujours plus au sud (dans le département de Jutiapa), le relief de la Sierra Madre est de nouveau interrompu par le bassin de la rivière Ostua (ou Rio

[33] http://geografia.laguia2000.com/relieve/el-salvador-relieve-e-hidrografia

[34] Batres et al. 2009

Grande de Mita), puis le fleuve Paz, dont le cours, orienté nord-est sud-ouest, marque la frontière entre le Guatemala et le Salvador. Son affluent, la rivière Pulula, sépare également d'ouest en est une partie de la Sierra Madre.

Dans tout le Salvador, on peut rencontrer des petits lacs ; 59 étendues d'eau ont été comptabilisées en 2005, nombreuses sont d'origine volcanique. Les plus importants sont Ilopango (72 km²), Olomega (24,2 km²), Coatepeque (24,2 km²) et Güija (45 km²) partagé avec le Guatemala (ibid.) (fig. 7). Au sein de ces trois derniers lacs, des sites archéologiques sont connus et deux accueillent des sites rupestres. Le lac Olomega est l'étendue d'eau la plus importante de l'Est du Salvador ; situé au sud-est du département de San Miguel, il a une profondeur maximum de 25 m et est d'origine tectonique volcanique. Le lac peut avoir des variations du niveau de l'eau de 2,23 m maximum et deux îles se situent en son sein (Olomeguita et Olomegon). Sur cette dernière île a été enregistré le gisement rupestre Piedra del Diablo. Quant au lac de Güija, à la frontière avec le Guatemala, il aurait pour origine l'activité volcanique d'un des volcans (San Diego ?) de la formation géologique appelée Volcans de Güija. Une coulée de lave du volcan aurait isolé la dépression de Güija en constituant un barrage provocant ainsi la formation du lac[35] d'une profondeur maximale de 25 m[36]. Le lac se déverse dans la rivière Desagüe où a été construit le barrage hydroélectrique Guajoyo qui permet de réguler les variations du niveau de l'eau du lac. Le Rio Desagüe se jette par la suite dans la rivière Lempa. On y trouve les principales îles de Teotipa, Cerro de Tule et Igualtepeque, qui devient une péninsule durant la saison sèche. Cette dernière accueille sur son sommet le site d'habitat Igualtepeque, datant de la phase Guazapa, du Postclassique ancien[37]. Sur les bords de l'île se situe la Playa de los Petroglifos qui ne compte pas moins de 104 roches gravés de 224 pétroglyphes[38] (fig. 6) (quand la photographie ne précise pas le nom du photographe, elle a été prise par l'auteur de ces lignes).

[35] Stone s.l.n.d., p.11

[36] http://wikiguate.com.gt/lago-de-guija/

[37] Amaroli 2006

[38] Stone s.l.n.d., p. 5

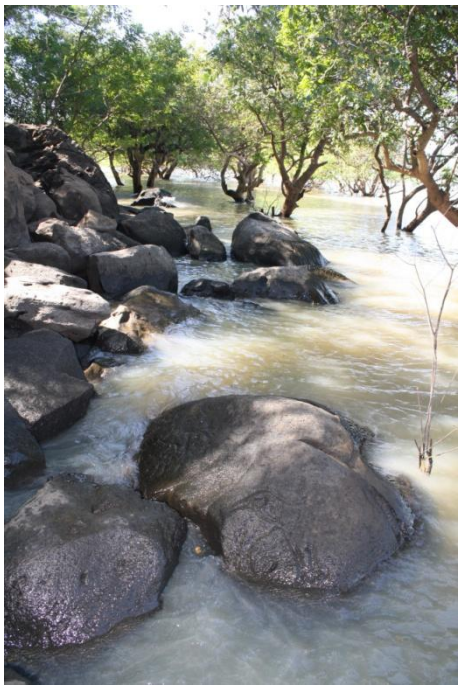


Figure 6 : Playa de los Petroglifos pendant la saison des pluies en 2010

Le lac de Coatepeque cette fois, situé dans le département de Santa Ana, est une caldera dont la profondeur est de 115 m. Au cœur du lac se dresse l'île Teopan (ou Isla del Cerro) qui accueille pour le moins une sculpture de dieu obèse (*barigones*) dont la chronologie pourrait remonter à la fin du Préclassique moyen et surtout au Préclassique récent[39].

Les étendues d'eau artificielles sont conséquentes au Salvador ; le plus grand lac du pays est en réalité d'origine humaine, il s'agit du lac Suchitlan, avec une superficie de 135 km², créé par le barrage Cerron Grande sur le cours supérieur du fleuve Lempa. Plus bas, sur le cours inférieur du Lempa, le barrage 15 de Septiembre (ou barrage de San Lorenzo) a généré également un lac artificiel d'environ 36 km² d'extension. Ces œuvres monumentales du XX^{e} siècle ont eu pour conséquence l'inondation d'importantes surfaces de terres et par là même des sites archéologiques d'habitat et rupestres.

Le Salvador se situe dans la zone climatique tropicale qui présente des conditions thermiques similaires toute l'année. En réalité, les différences climatiques sont dues à la pluie ; autant la quantité comme la périodicité annuelle des pluies au Salvador détermine le climat[40]. En outre, comme il se trouve sur la frange côtière du Pacifique, il s'y produit

[39] Chinchilla 2001, p. 17

[40] Escamilla Manuel Luis et al. 1986, p. 10

des oscillations annuelles et variations quotidiennes, ne dépassant pas les 10°C, dues à la brise marine qui transporte humidité et chaleur. À cause de sa situation géographique, il est souvent touché par des ouragans. Le climat typique du Salvador est le climat tropical, avec deux saisons bien marquées ; une pluvieuse entre mai et octobre, et une sèche, entre novembre et avril. Le Salvador étant un pays profondément agricole, des irrégularités dans ce schéma provoquent de répercussions graves sur la population. Le caractère montagneux du pays génère des zones climatiques plus tempérées ; notamment, dans les vallées internes. Comme concluent Escamilla Manuel Luis et al. en décrivant la géographie du Salvador, le facteur décisif dans la vie de ce pays, c'est sans aucun doute, la pluie.

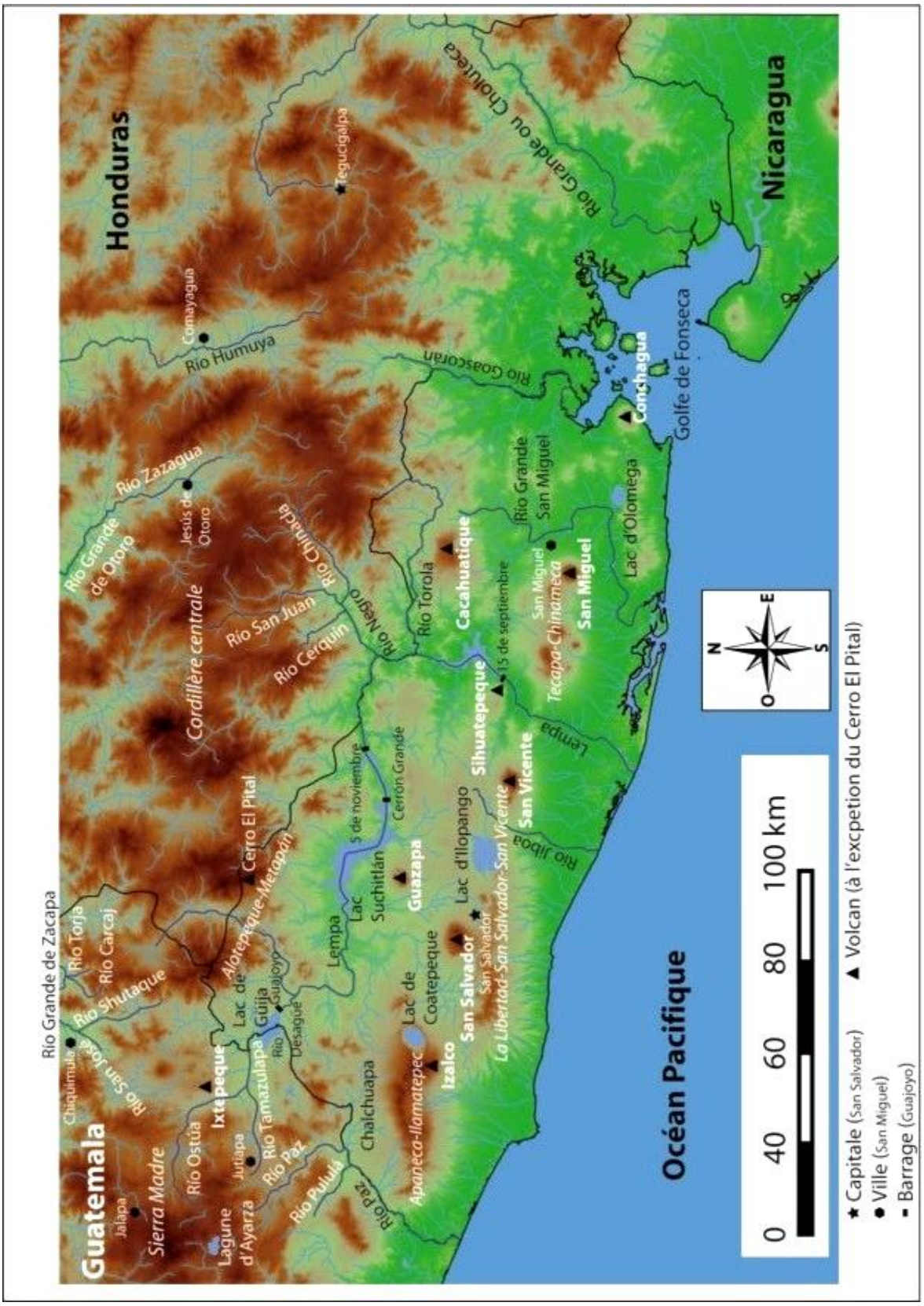


Figure 7 : Carte des principaux éléments hydrographiques du cadre d'étude

C. Lithologie

Les roches d'origine volcanique couvrent 90 % du territoire salvadorien. Avant tout, il s'agit de matériaux pyroclastiques (tuf et ignimbrite), de l'andésite, du basalte et des roches effusives rhyolitiques et dacitiques[41]. D'un point de vue géologique, le Salvador est un pays relativement jeune, la plus grande partie remontent probablement aux périodes Oligocénique et Miocénique (entre 34 et 6 millions d'années) et une partie mineure correspond à la période Pleistocène (entre 2,6 millions d'années et 12000). Les roches les plus anciennes sont d'origine sédimentaire marine, du Crétacée Supérieur, il y a 80 millions d'années (ibid.). La Mission Géologique Allemande qui a duré de 1967 à 1977, a permis d'élaborer la carte géologique du Salvador, à l'échelle 1 : 100000. Des formations géologiques principales ont pu être identifiées, sur lesquelles l'art rupestre a été produit. Pour 68 sites d'art rupestre, il a été possible de rendre compte de la nature du support grâce à ces cartes. Ces formations sont décrites sur le site internet du Services National d'Études Territoriales (S.N.E.T.) du Salvador[42] (fig. 8).

La dureté de la roche a été évaluée ; elle est caractérisée de friable quand la roche se désagrège facilement et de compacte si la surface de la roche est homogène et solide. Cette caractéristique pétrophysique dépend en grande partie de la genèse des roches, mais aussi de leur état de conservation. En général, si celui-ci est bon, les roches effusives, comme les andésites ou les basaltes, sont des roches compactes. En revanche, les roches pyroclastiques (tuf volcanique et ignimbrite) sont la plupart du temps friables, quel que soit leur état de conservation.

[41] Escamilla Manuel Luis et al. 1986, p. 39

[42] http://www.snet.gob.sv/ver/geologia/geologia+de+el+salvador/

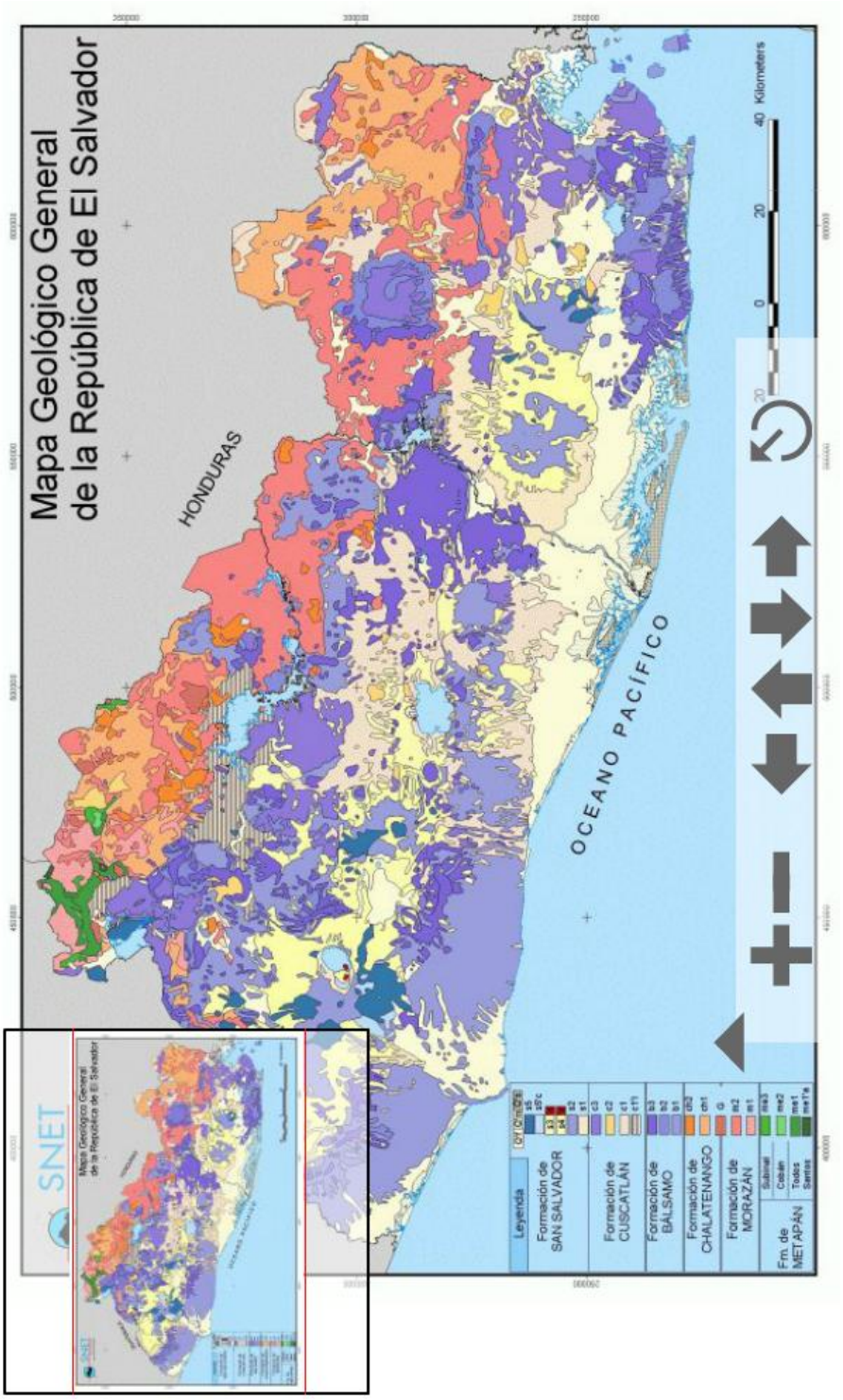


Figure 8 : Capture d'écran de la carte géologique générale de la République du Salvador du S.N.E.T.[43]

On distingue au Salvador cinq formations géologiques principales. La Formation Cuscatlan est apparue entre le Pleistocène Inférieur et le Pliocène Supérieur (3,6 à 0,781

[43] http://www.snet.gob.sv/ver/geologia/geologia+de+el+salvador/

millions d'années). Elle se situe dans la chaîne volcanique ancienne qui traverse la partie Nord du pays et elle est composée de produits extrusifs de volcans individuels. Ces produits sont des coulées de lave, des agglomérats, des tufs volcaniques, des scories et des cendres volcaniques durcies, des tufs fondus avec des intercalations de sédiments lacustres et fluviaux (ignimbrites).

C'est la formation qui accueille le plus de sites rupestres, un total de 32 gisements parmi lesquels toutefois des doutes existent pour trois cas (tab. 1). Au Cerro Coroban, la roche est un tuf volcanique friable, cependant selon la carte géologique, il s'insère dans la Formation Cuscatlan 2 (roches effusives) [44] ce qui apparait contradictoire. Pour Loma Colorada et Piedra labraza de Zacatecoluca, leur position géographie est à cheval entre deux formations géologiques auxquelles les sites pourraient tout aussi bien appartenir. Au total, 15 sites ont été produits sur de l'andésite ou du basalte, 12 sur du tuf volcanique et cinq sur de l'ignimbrite. La plupart se retrouve dans les régions Centre et Est du pays à l'exception des rochers gravés de l'île d'Igualtepeque dans le quart nord-ouest (fig. 9).

[44] Carte géologique du Salvador 1978

Numero de registre SIG	Nom du site	Département	Type de roche	Formation géologique	Dureté
4	Carillas (Las)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
5	Caritas de Conchagua (Las)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
7	Casitas Blancas - Coroban	Morazan	Tuf volcanique	c2 ?	Friable
8	Cerro Carbon - Cueva El Carbon	Morazan	Tuf volcanique	c3	Friable
10	Chaguite (El)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
11	Corinto ou Espiritu Santo	Morazan	Tuf volcanique	c1	Friable
16	Cueva de los Fierros de San Isidro	Cabanas	Tuf volcanique	c1	Friable
18	Cueva del Toro de Corinto	Morazan	Ignimbrite	c1	Compacte
19	Cueva del Toro de Estanzuelas	Usulutan	Tuf volcanique	c1	Indefinie
21	Cuevona de San Jose Guayabal	Cuscatlan	Ignimbrite	c1	Friable
22	Encantada (La) - La Lima	La Libertad	Ignimbrite	c1	Indefinie
24	Farito (El)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
25	Faro (El)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
26	Finquita	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
27	Guayabito	San Miguel	Andesite ou basalte	c3	Compacte
30	Igualtepeque - Ipaltepeque - Playa de los Petroglifos - Cerro de las Figuras	Santa Ana	Andesite ou basalte	c3	Compacte
31	Labranzas (Las) - La Koquinca - Unama	Morazan	Tuf volcanique	c1	Friable
32	Leon de Piedra	San Vicente	Andesite ou basalte	c3	Compacte
37	Loma Colorada (La) - Plan del Barro	Chalatenango	Andesite ou basalte	b1 ou c2	Compacte
40	Melonal (El)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
41	Mono Acostado (El)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
42	Monos (Los)	La Union	Andesite ou basalte	c3	Compacte
43	Naranjos (Los)	Cuscatlan	Ignimbrite	c1	Friable
45	Patada del Diablo (Pepeshtenango)	Cuscatlan	Tuf volcanique	c1	Friable
46	Pena de los Fierros - La Cortina - Cueva de los Fierros	San Salvador	Tuf volcanique	c1	Friable
47	Pena Herrada (Piedra Herrada)	Cuscatlan	Tuf volcanique	c1	Friable
54	Piedra Labrada de San Jose Guayabal	Cuscatlan	Andesite ou basalte	c1	Compacte
55	Piedra Labrada de Zacatecoluca	La Paz	Andesite ou basalte	b1 ou c3	Compacte
57	Piedra Pintada de Uluazapa	San Miguel	Ignimbrite	c1	Friable
62	Potrero del Morro - Cueva del Morro	San Salvador	Tuf volcanique	c1	Friable
64	Poza de los Fierros de Ilobasco	Cabanas	Tuf volcanique	c1	Friable
67	Siguenza	Cuscatlan	Tuf volcanique	c1	Friable

Tableau 1 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Cuscatlan (c1, c2 et c3) avec le type de roche et sa dureté

La Formation Balsamo remonte au Pliocène (entre 6 et 2,6 millions d'années), elle est composée de produits volcaniques parmi lesquels on retrouve en majorité des agglomérats avec des intercalations de tufs volcaniques durcis et des courants de laves basaltique et andésitique. De plus, on y observe des roches extrusives avec peu d'intercalations de tufs volcaniques et d'agglomérats ; la partie inférieure est de caractère andésitique alors que la partie supérieure est basaltique. Il y a quelques affleurements plus acides (jusqu'à rhyolitique) surtout dans l'Est du pays.

La Formation Balsamo n'accueille pas moins de 22 sites d'art rupestre et comme dans le cas de la Formation Cuscatlan, les deux sites Loma Colorada et Piedra labraza de Zacatecoluca pourraient tout aussi bien appartenir aux Formations Cuscatlan ou

Balsamo (tab. 2). La roche la plus appréciée est l'andésite ou le basalte dans 11 cas et du basalte a pu être identifié spécifiquement dans cinq situations . Ensuite c'est le tuf volcanique avec cinq sites et finalement l'ignimbrite avec un unique représentant. Quasiment un tiers des gisements rupestres de cette formation sont positionnés sur la côte Pacifique à l'ouest et au centre du pays. Les autres sites se distribuent à l'intérieur des régions Centre et Est du Salvador (fig. 9).

Numero de registre SIG	Nom du site	Département	Type de roche	Formation géologique	Dureté
1	Arrimadero	Usulutan	Basalte	b3	Compacte
2	Brisas	Usulutan	Andésite ou basalte	b3	Compacte
6	Caritas de Guaymango (Las)	Ahuachapan	Tuf volcanique	b1	Friable
9	Cerro Vivo	Chalatenango	Andésite ou basalte	b2	Compacte
12	Cruces (Las)	Cabanas	Andésite ou basalte	b1	Compacte
28	Guadalupe	San Vicente	Andésite ou basalte	b3	Compacte
33	Letrero de Guaymango (El) - Las Lajas	Ahuachapan	Tuf volcanique	b1	Friable
34	Letrero de Chiltiupan (El) - Letrero del Diablo	La Libertad	Tuf volcanique	b1	Indefinie
35	Letrero de Jicalapa - Letrero del Diablo - La Argentina - Izcacuyo ?	La Libertad	Tuf volcanique	b1	Friable
37	Loma Colorada (La) - Plan del Barro	Chalatenango	Andésite ou basalte	b1 ou c2	Compacte
50	Piedra de la Luna (Yamabal)	Morazan	Basalte	b2	Compacte
51	Piedra del Diablo	San Miguel	Andésite ou basalte	b2	Compacte
52	Piedra del Letrero - Cerro de la Pena - La Pena Blanca - Las Penas	Chalatenango	Andésite ou basalte	b1	Compacte
53	Piedra Herrada - Piedra de Santiago - Piedra Pintada	La Libertad	Basalte	b1	Compacte
55	Piedra Labrada de Zacatecoluca	La Paz	Andésite ou basalte	b1 ou c3	Compacte
56	Piedra Pintada de San Jose Villanueva - La Pintada	La Libertad	Ignimbrite	b1	Compacte
59	Piedra Sellada	Ahuachapan	Andésite ou basalte	b1	Compacte
60	Piletas (Las)	La Union	Tuf volcanique	b1	Friable
61	Pintadona	Usulutan	Basalte	b3	Compacte
65	Rosas Coloradas	Usulutan	Basalte	b3	Compacte
66	San Lorenzo (Piedras de Estanzuelas)	San Vicente	Andésite ou basalte	b1	Compacte
68	Tablon	Chalatenango	Andésite ou basalte	b2	Compacte

Tableau 2 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Balsamo (b1, b2 et b3) avec le type de roche et sa dureté

La Formation Chalatenango remonte au Miocène Supérieur (entre 11,6 et 5,3 millions d'années) ; il s'agit de roches volcaniques acides rhyolitique-dacitique ; en majorité ce sont des tufs très durcis de couleurs claires.

Cette formation correspond à une dizaine de sites rupestres, l'ignimbrite a été privilégiée sur quatre sites, tout comme le tuf volcanique et deux gisements rupestres sont formés d'andésite ou de basalte (tab. 3). Ils se situent dans les Cordillères septentrionales frontalières à l'exception de la Pintada de Titihuapa dont la position géographique correspond au Plateau central (fig. 9).

Numéro de registre SIG	Nom du site	Département	Type de roche	Formation géologique	Dureté
3	Caleras (Las) - Los Horcones	Santa Ana	Tuf volcanique	ch1	Friable
13	Cueva de las Figuras	Morazan	Ignimbrite	ch1	Friable
14	Cueva del Chumpe - El Flor - Los Huehuechos - Yarrawalaji	Morazan	Tuf volcanique	ch1	Friable
15	Cueva de los Fierros de Anamoros	La Union	Tuf volcanique	ch1	Compacte
20	Cuevona de Las Vueltas - Sicahuite	Chalatenango	Andésite ou basalte	ch2	Compacte
23	Ermitano	Chalatenango	Ignimbrite	ch1	Friable
29	Huertas (Las)	Chalatenango	Andésite ou basalte	ch1	Compacte
36	Llano Verde	Morazan	Ignimbrite	ch1	Indefinie
48	Pena de la Sirica	La Union	Ignimbrite	ch1	Friable
58	Piedra Pintada de Titihuapa	San Vicente	Tuf volcanique	ch2	Compacte

Tableau 3 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Chalatenango (ch1 et ch2) avec le type de roche et sa dureté

La Formation San Salvador, de l'Holocène au Pleistocène, (entre 2,58 millions d'années jusqu'à nos jours) se situe dans la chaîne volcanique jeune qui traverse la partie sud du pays. Elle est composée de produits extrusifs provenant de volcans individuels. Ces produits forment des coulées de lave, des coupoles de lave, des tufs fondus (ignimbrites), des tufs, des pierres ponces, des scories et des cendres volcaniques, qui se retrouvent avec des intercalations de sédiments lacustres.

Le basalte ou l'andésite de cette formation a servi de support à cinq sites avec des manifestations graphiques-rupestres (tab. 4). Deux gisements se trouvent dans la zone archéologique de Chalchuapa ou à proximité et les trois autres dans les îles du Golfe de Fonseca (fig. 9).

Numéro de registre SIG	Nom du site	Département	Type de roche	Formation géologique	Dureté
38	Mapa (El)	La Union	Andésite ou basalte	s5'a	Compacte
39	Meanguera	La Union	Andésite ou basalte	s2	Compacte
44	Negra (La)	La Union	Andésite ou basalte	s2	Compacte
49	Piedras de la Hacienda El Aguila	Sonsonate	Andésite ou basalte	s5'a	Indefinie
69	Victorias (Las)	Santa Ana	Basalte	s5'a	Compacte

Tableau 4 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Salvador (s5'a et s2) avec le type de roche et sa dureté

La Formation Morazan, remonte au Miocène (entre 23 et 5,3 millions d'années), elle est composée par des roches extrusives, basiques, acides, pyroclastiques, tufs fondus (ignimbrite), rhyolitiques et épiclastiques volcaniques.

Seulement trois gisements sont connus sur cette formation, deux sur de l'andésite ou du basalte et un sur du tuf volcanique (tab. 5). En dehors de la Cueva de los Leones

située dans le Massif de la Montañona, les deux autres gisements se retrouvent dans le nord de la région Est du Salvador (fig. 9).

Numéro de registre SIG	Nom du site	Département	Type de roche	Formation géologique	Dureté
17	Cueva de los Leones - Cueva del Indio	Chalatenango	Andésite ou basalte	m1'a	Compacte
63	Poza de los Fierros de Guatajiagua	Morazan	Tuf volcanique	m2'a	Friable
70	Yoloaiquin	Morazan	Andésite ou basalte	m2'a	Compacte

Tableau 5 : Sites rupestres attribués à la formation géologique Morazan (m1'a et m2'a) avec le type de roche et sa dureté

Pour résumer, si l'on exclut les trois gisements rupestres dont l'appartenance à telle ou telle autre formation géologique reste indéfinie, on obtient la répartition suivante (tab. 6).

	Andésite ou basalte	Tuf volcanique	Ignimbrite	Total
Formation Cuscatlan	13	11	5	29
Formation Balsamo	14	5	1	20
Formation Chalatenango	2	4	4	10
Formation San Salvador	5	0	0	5
Formation Morazan	2	1	0	3
Total	36	21	10	67

Tableau 6 : Nombre de sites rupestre et type de roches attribués à chaque formation géologique

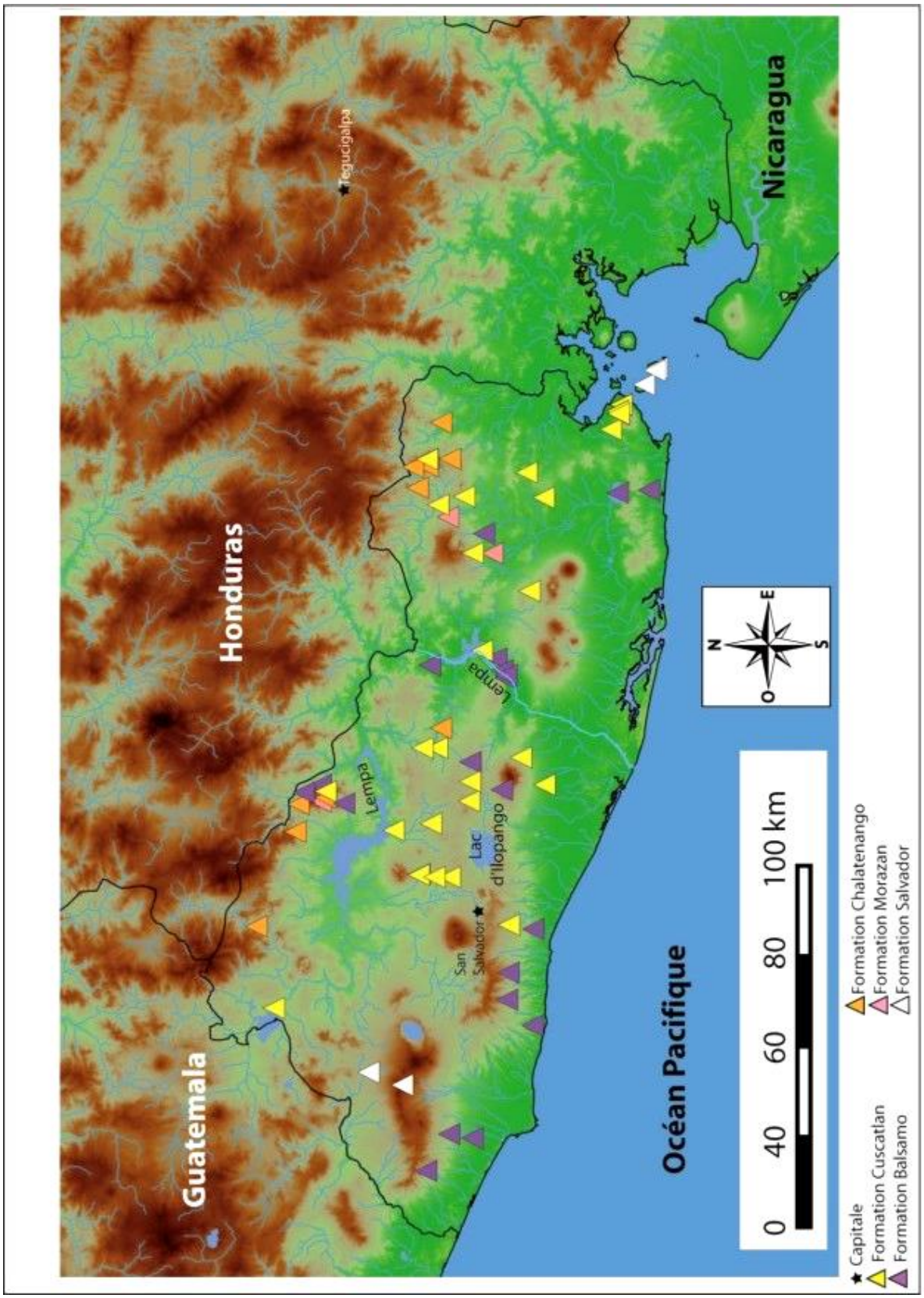


Figure 9 : Carte des sites rupestres en fonction de leur formation géologique

Les principales roches où l'activité rupestre s'est exprimée au Salvador sont l'andésite, le basalte, le tuf volcanique et l'ignimbrite. La genèse de ces roches permet de distinguer deux grands groupes aux propriétés pétrophysiques différentes. D'une part, les roches effusives dont l'origine est le refroidissement rapide d'une lave arrivée à la surface ; elles comprennent l'andésite ou le basalte. Ce sont des roches proches au niveau physico-chimique et sur le terrain il est difficile de les différencier. De même, leurs caractéristiques pétrophysiques sont semblables. Leur dureté est importante ; le basalte oscille entre cinq et six sur l'échelle de Mohs et l'andésite autour de six. En comparaison, le jade (jadéite) possède une dureté de 6,5 à sept, l'obsidienne de six et le silex de sept[45]. La dureté des matériaux est déterminante pour les outils utilisés pour la gravure. Dans le cadre d'un mémoire de Master II réalisé à l'Université de San Carlos de Guatemala, l'auteur de ces lignes a pu réaliser des analyses de certaines caractéristiques pétrophysiques sur des échantillons de basalte et d'andésite du site rupestre la Casa de las Golondrinas au Guatemala. Ces analyses ont été réalisées avec l'appui de la Faculté d'Ingénierie de la USAC. Il a pu être établi que la gravité spécifique varie peu entre le basalte (2,7 grammes par cm^3) et l'andésite (2,66 grammes par cm^3)[46]. On peut considérer que ce sont des roches lourdes ; à titre comparatif la densité du marbre varie entre 2,60 et 2,90 g./cm^3, la craie est 1,25 g./cm^3 et le jade entre 3,30 et 3,36 g./cm^3 (ibid.). Si l'on considère la capacité d'absorption de ces matériaux (ou porosité libre), on peut dire encore une fois que dans les deux cas elle est similaire. Les analyses ont pu démontrer une capacité d'absorption de 0,25 % pour le basalte et 0,30 % pour l'andésite. Ce chiffre veut dire qu'un échantillon d'un gramme de basalte pourrait absorber 0,0025 cm^3 (millilitres) d'eau en 24 heures, c'est une porosité faible.

D'autre part, il faut considérer les roches pyroclastiques, associées aux activités volcaniques de type plinien qui engendrent des dépôts formés de cendres, lapillis et bombes volcaniques ; c'est le cas du tuf volcanique et de l'ignimbrite. Il s'agit donc de roches formées par des dépôts de cendres plus ou moins fines et plus ou moins consolidées. De ce fait, il n'est pas possible de proposer des valeurs de dureté de ce type de matériel car chaque tuf ou ignimbrite peut posséder des caractéristiques pétrophysiques très distinctes. Toutefois, de manière générale, ce sont des matériaux notablement plus friables que les roches effusives.

[45] Costa 2010a, p. 75

[46] Costa 2010a, p. 72

Toutes formations confondues, les matériaux qui ont été privilégiés au Salvador sont l'andésite ou le basalte. Ils représentent 36 sites sur 68, c'est-à-dire 54 % du total. Suit le tuf volcanique, avec 21 gisements soit 31 %, et l'ignimbrite avec 10 sites, soit 15 % (tab. 6 et fig. 10).

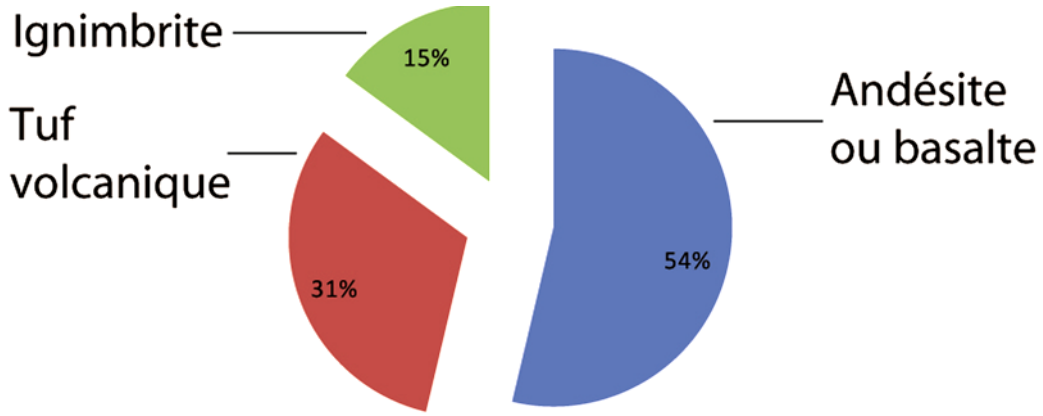


Figure 10 : Distribution des gisements rupestres selon le type de roche

En réalité, on peut être surpris du relatif équilibre entre roches effusives (andésite ou basalte) et roches pyroclastiques (tuf volcanique et ignimbrite) tant les différences entre les propriétés de ces deux types de matériaux sont prononcées. D'une certaine manière, c'est probablement l'expression de la diversité des traditions rupestres au Salvador qui est responsable de ce constat. En effet, on retrouve également au Salvador un équilibre remarquable entre les gisements rupestres formés par des abris sous roches (32 au total) et des roches à l'air libre (33 au total). Or, globalement, le matériel des sites rupestres composés de roches à l'air libre est de l'andésite ou du basalte. En revanche, la formation des abris sous roches est plus propice dans les substrats de tuf volcanique et d'ignimbrite où l'érosion créée souvent des refuges à la base des parois.

De même que l'érosion forme des abris aux pieds des substrats d'origine pyroclastique, elle joue aussi un rôle dans leur disparition. Le tuf volcanique et l'ignimbrite ne possèdent ni la cohésion, ni la dureté des roches d'origine effusive. Leur porosité est également plus élevée ce qui a pour conséquence une résistance moindre à l'usure du climat, en comparaison avec le basalte ou l'andésite qui sont quasi imperméables. Les matériaux composés de cendres compactées mélangées à de gros blocs sont aussi plus vulnérables face aux séismes. C'est apparemment ce qui a provoqué la disparition de la Gruta de Culquinte, un abri sous roche d'ignimbrite, dont

une portion pouvant avoir accueilli des gravures s'est effondrée après un tremblement de terre particulièrement dévastateur en 2001[47] (fig. 11).



Figure 11 : Photographie des abris superposés d'ignimbrite de la Gruta de Culquinte, municipalité de Yayantique, particulièrement vulnérable en cas de séisme

Les différences chromatiques observables entre les matériaux d'origine effusives ou pyroclastiques sont conditionnés par leur nature physique chimique et par les altérations dues au climat (température, humidité relative, ensoleillement etc.). Ces facteurs vont entrainer une modification de la superficie de la roche, en réaction avec les conditions climatiques externes et créer la patine. C'est une couche très fine ; des observations au microscope ont permis de mesurer l'épaisseur de la patine d'une roche de basalte de la Casa de las Golondrinas et elle n'excède pas 84 microns[48]. Si l'on considère le basalte, il présente en général une couleur grise foncée ou noir verdâtre et l'andésite est également grise foncée ou verdâtre à violacé. Sur le terrain, en général, les

[47] Costa, Manzano, Gelliot, Mercier et Perrot-Minnot 2011, p. 47

[48] Costa 2010b, p. 79

sites rupestres composés d'andésite ou de basalte sont de couleur foncée, même si le cas exceptionnel de Rosas Coloradas, un abri sous roche de basalte, illustre les spectaculaires tonalités chromatiques produites par les effets de patine de la superficie de la roche à l'interface roche/environnement (fig. 12).

À l'inverse des roches effusives précédentes, les roches pyroclastiques qui nous intéressent sont plus claires ; la plupart des abris sous roche de tuf volcanique ou d'ignimbrite possèdent des parois grises claires voir blanches (fig. 13). Dans d'autres cas, les processus d'altération de la patine de la roche a provoqué des bandes verticales de couleurs brunes orangées, ou noires (fig. 14). Ainsi, on peut considérer que, sauf cas exceptionnel, la couleur de la paroi sélectionnée était en grande partie conditionnée par le matériel. Or, étant donné qu'au Salvador le matériel conditionne le type de site, c'est en réalité l'option du type de site qui a prévalu. Cela n'exclut pas que les producteurs de l'art rupestre avait le choix entre une abondance d'abris sous roche et ils ont pu sélectionner celui dont les qualités chromatiques leurs paraissaient les plus appropriées. Néanmoins, à partir du moment où ils choisissaient d'utiliser un abri sous roche, il y avait plus de chance de rencontrer des abris de tuf volcanique ou d'ignimbrite aux couleurs claires. De même, le choix de la roche à l'air libre implique une plus grande probabilité de sélectionner des blocs d'andésite ou de basalte foncés.



Figure 12 : Photographie de l'abri sous roche de basalte de Rosas Coloradas où la patine arbore des tonalités chromatiques comme le rouge orangé, l'orange, le rose, le violacé, le blanc et le noir



Figure 13 : Photographie de la paroi de cinérite blanche de la Cueva de los Fierros de San Isidro



Figure 14 : Photographie de la paroi gravée blanche avec des bandes verticales brunes orangées et noires du Letrero de Guaymango

Au Guatemala, dans les départements de Jutiapa et Jalapa et Santa Ana (autour de la Lagune d'Ayarza), les matériaux proviennent des périodes Tertiaire, ce qui inclut des tufs volcaniques, des coulées de lave (andésite et basalte) et des alluvions du Quaternaire (roche calcaire). Tandis qu'au Honduras, la majorité des sites s'intègrent dans la Formation Padre Miguel, qui se compose principalement de roches volcaniques pyroclastique du Tertiaire ; du tuf et de l'ignimbrite de couleur blanche et gris claire. Deux gisements ne font pas partie de cette formation, il s'agit d'Oropoli, où les roches sont intrusives (granite) du Crétacé et du Tertiaire et Moroceli, où le matériel est une roche sédimentaire, composée d'alluvions du Quaternaire.

II. Cadre chronologique

L'association, en Europe, de l'art rupestre du complexe franco-cantabrique avec la période Paléolithique a favorisé et contribue encore à l'idée que l'art est très ancien en Amérique Centrale, mais en réalité aucune association directe entre images rupestres et contextes précéramiques n'a été mise en évidence[49]. Dans la zone d'étude, l'art rupestre est effectivement présent à El Gigante, sur le site d'habitat saisonnier le plus ancien remontant à l'époque Paléoindienne au Honduras (tab. 7). Au Salvador, dans l'abri de Corinto où l'occupation Paléoindienne n'a pas été démontrée clairement, on considère souvent que la réalisation des peintures coïncide avec cette époque. Dans aucun des deux cas, la contemporanéité de la production des graphismes avec les vestiges les plus anciens n'a été démontrée, ni même évoquée au Honduras. Néanmoins, même si en l'absence de datation directe des peintures il sera difficile de prouver une ancienneté si reculée des motifs, nous avons choisi de présenter ici les grands traits de cette période.

A. L'Epoque Paléoindienne (11500 à 8000 av. J.-C.)

Les premiers artefacts identifiés clairement attribuables à l'époque Paléoindienne au Salvador remontent à la culture Clovis, il s'agit de deux bases de pointes foliacées d'obsidienne de type Clovis « classique »[50]. Elles font parties de collections privées et même si leur lieu de provenance est inconnu, elles devraient provenir de l'ouest du Salvador (ibid.). Les sites d'habitat les plus proches du Salvador où la culture Clovis a pu

[49] Küenne et Strecker 2008, p. 25

[50] Perrot-Minnot 2013, p. 68

être étudiée et où l'on possède des datations au radiocarbone, se situent en fait au Guatemala. Il s'agit de :

- Los Tapiales (entre 13083 ± 206 et 9892 ± 197 cal BP)
- Los Vampiros entre 13439 ± 166 (échantillon pris sous le niveau anthropique le plus ancien) et 9618 ± 210 cal BP)
- Los Grifos (entre 10867 ± 219 et 9987 ± 211 cal BP)[51].

La culture Clovis serait donc apparue aux alentours de 11500 av. J.-C. et les pointes de type Clovis du Salvador pourraient remonter à cette période. Elles constituent l'unique vestige de la période Paléoindienne. Toutefois, il a été avancé que le site d'art rupestre Corinto, dans le département de Morazan, à l'est du Salvador, témoigne d'une occupation Paléoindienne (fig. 15). De janvier à avril 1977, Haberland mène des fouilles archéologiques au cœur et en face de l'abri. La plus grande partie du matériel céramique correspond à la phase Lepa du site Quelepa (625 à 1000 apr. J.-C.)[52]. Au plus profond des sondages au-delà d'un mètre et demi, il ne rencontre plus de matériel céramique mais essentiellement des artefacts lithiques en obsidienne et en silex[53]. Les possibles outils de pierre mis en évidence sont des grattoirs (de 3 à 7,5 cm), des percuteurs, des perforateurs, des burins (de 1,5 à 4 cm) et une possible petite hache. Ces artefacts ne montrent pas de signes de percussion contrôlés, aucun biface n'est présent (ibid.). Sur la base de ces observations, Haberland définie le complexe Zuncuyo, qu'il pressent d'une époque très ancienne, peut-être antérieure même à la période pré-pointe de projectile[54]. L'horizon pointe de projectile commencerait avec la culture Clovis, il y a 13500 ans, la période pré-pointe de projectile précèderait l'industrie à lames bifaciales et le complexe Zuncuyo serait encore antérieur à cet horizon. Même si Haberland n'a jamais mis en relation la production des peintures rupestres dans l'abri avec le complexe Zuncuyo, ses conclusions vont être le terreau de l'attribution de la période Paléoindienne à l'art rupestre de Corinto. De nouveaux sondages menés en 1998 et 2011 n'ont pas permis de mettre en évidence plus de matériel du complexe Zuncuyo. En revanche, ils ont confirmé la présence humaine aux alentours du site depuis le Préclassique récent (500 av. J.-C.-200 apr. J.-C.)[55], au Classique récent (600-900 apr. J.-C.) et au Postclassique

[51] Perrot-Minnot 2013, p. 37

[52] Haberland 1991, p. 97

[53] Haberland 1991, p. 99

[54] Haberland 1991, p. 103

[55] Coladán 1998a, p. 516

ancien (900-1200 apr. J.-C.) (ibid.). De ce fait, il nous paraît aventureux de mettre en relation les peintures de l'abri avec la période Paléoindienne ; l'abondance du matériel du Classique récent fait plutôt penser à une production qui correspond à cette époque[56].



Figure 15 : Photographie de l'abri sous roche de Corinto

Au Honduras, dans le but de combler l'absence d'information sur les sites d'occupation les plus anciens, c'est en 1993 que l'Institut Hondurien d'Anthropologie commence de nouvelles recherches. Dirigées alors par George Hasemann, des investigations systématiques des évidences d'occupation Archaïque dans le Centre, proche de La Esperanza, sont initiées[57]. Puisque les abris rocheux avaient donné des indices d'occupation très ancienne en Amérique du Nord et du Sud, les chercheurs se sont concentrés sur ce type de site (ibid.). À El Gigante, un abri formé dans une falaise de tuf de 42 m de large, 17 m de profondeur et 12 m de haut (fig. 16), deux datations radiocarbones sont réalisées et une ancienneté de 12000 et 11500 ans (horizon Paléoindien) est démontrée (ibid.). Au moment du décès de George Hasemann, en 1998,

[56] Perrot-Minnot 2007, p. 18

[57] Hasemann, Pinto et Sandoval 1996, p. 65 et Scheffler 2008, p. 4

c'est Timothy Scheffler qui reprend les recherches sur ce site[58]. Les résultats confirment l'occupation Paléoindienne qui correspond à la phase Esperanza (9220 à 8300 av. J.-C.) et coïncide avec l'origine de l'occupation humaine dans l'abri[59] (tab. 7). Il est alors utilisé en tant qu'habitat saisonnier par des populations de chasseurs-cueilleurs [60]. Les datations radiocarbones ont été pratiquées sur un morceau de maguey et un bout de cordage (ibid.). Si l'on rapproche souvent les sites de la culture Clovis avec la chasse du mammouth, à El Gigante, ce qui apparaît c'est l'exploitation d'une grande variété de plantes et de petits animaux, y compris la sauvagine et la faune aquatique[61]. Pour les grands animaux, ce sont des restes de cerf qui ont été le plus souvent identifiés, même s'il existe des traces de la grande faune du Pleistocène (ibid.). El Gigante était sporadiquement occupé par de petites bandes de chasseurs-cueilleurs et l'absence d'outillage de chasse propre à la mégafaune semble indiquer une période de transition et d'adaptation vers l'Archaïque (ibid.). Les humains modifiaient et manipulaient probablement leur environnement par le biais du feu (ibid.). La fenêtre optimale d'occupation de l'abri devrait être comprise entre début juillet et fin septembre, voir octobre (pendant la saison des pluies)[62].



Figure 16 : Photographies de l'abri El Gigante[63]

[58] Scheffler 2008, p. 5

[59] Scheffler 2008, p. 88

[60] Scheffler 2002, p. 21

[61] Scheffler 2008, p. 332

[62] Scheffler 2008, p. 333

[63] Scheffler 2008, pp. 19 et 20

B. L'Epoque Archaïque (8000 à 1400 av. J.-C.)

Autour de 8000 av. J.-C., c'est le début de l'Holocène pour les géologues. C'est une période relativement chaude après la dernière glaciation du Pleistocène. Le climat se stabilise en Amérique du Nord et devient comparable à celui d'aujourd'hui. Gordon Willey sera le premier a établir la période Archaïque dans le contexte de la Mésoamérique qu'il situe aux alentours de 7000 av. J.-C. Pour lui, c'est l'époque où les chasseurs anciens des grandes espèces de la faune du Pleistocène vont devenir des cueilleurs d'aliments et des agriculteurs débutants entre 7000 à 1500 av. J.-C. Les gens subsistaient grâce à la cueillette de graines et de plantes sylvestres et ils attrapaient et chassaient de la faune de petite taille tout en cultivant des plantes alimentaires[64].

Au Honduras, dans l'abri El Gigante, il existe un hiatus dans l'occupation du site entre les phases Esperanza (9200 à 8300 av. J.-C.) et Marcala (6400 à 4850 av. J.-C.) qui se rapportent respectivement aux occupations Paléoindienne et Archaïque[65] (tab. 7). Pour expliquer ce hiatus, Scheffler mentionne que [66]:

« Les populations dans le Nouveau Monde à la fin du Pleistocène étaient sans doute très dispersées dans le paysage et l'absence de bandes très mobiles de chasseurs-cueilleurs dans cette zone pendant une telle période est possible. »

Avant les recherches à El Gigante, force était de constater que pour cette époque, il n'y avait pas d'indices significatifs que le Salvador, tout comme le centre du Honduras, aient été habités[67] (fig. 18). Au Honduras, l'art rupestre et plus particulièrement les pétroglyphes du centre du sud et de l'ouest du pays, ont voulu être considérés, une fois encore, comme un vestige des populations archaïques[68]. Sur la base de l'absence notable de motifs comparables entre l'art rupestre et la céramique et l'absence de tessons de céramique dans les abris qui accueillent des gravures, Hasemann et Pinto ont proposé une datation précéramique pour certains abris avec des gravures (ibid.). La

[64] Willey 1962, p. 49

[65] Scheffler 2008, p. 92

[66] Scheffler 2008, p. 92, traduction de l'auteur :

« Populations in thne New World at the end of Pleistocene were undoubtedly very sparse on the landscape and the absence of highly mobile bands of hunters and gatherers frome this area for such a period is possible. »

[67] Hasemann et Pinto 1993, p. 155

[68] Hasemann et Pinto 1993, p. 157

preuve de cette association n'a toujours pas été apportée et la chronologie des sites de gravures du Honduras nous semble en fait beaucoup plus récente.

La phase Marcala (6400 av. J.-C.-4850 av. J.-C.) illustre l'adaptation, de façon progressive et durant des milliers d'années, des moyens de subsistance vers des pratiques alimentaires plus régulières (tab. 7). Autour de 5000 av. J.-C, El Gigante est devenu un camp saisonnier, où parfois une occupation plus intensive a dû voir naître de petites parcelles de jardins saisonniers très proches de l'abri [69]. C'est un site d'occupation régulière, mais temporaire, appartenant probablement à l'itinéraire de groupes semi-nomades provenant de la côte Pacifique (ibid.). Durant la saison sèche, l'abri était toujours occupé mais par un nombre réduit de chasseurs qui s'adaptaient en privilégiant une stratégie de chasse mobile jointe à une petite parcelle de plantes sélectives (ibid.). Avec le temps, il semble que le gros gibier a laissé place aux petites proies, incluant des tatous, des crabes, des escargots (probablement aquatiques) et des oiseaux[70].

Toujours durant l'Archaïque, après un nouveau hiatus, commence la phase Estanzuela (2430 av. J.-C. – 230 apr. J.-C.) (tab. 7). L'écart entre les deux phases ne correspond pas forcément avec une absence d'occupation de l'abri pendant cette période. Pour Scheffler, avec la phase Estanzuela, l'habitat évolue et passe d'un lieu de campement à une habitation[71]. Ainsi, les activités ménagères de nettoyage de cette période d'occupation ont pu toucher les dépôts culturels du hiatus en question (ibid.). C'est autour de 1400 av. J.-C. qu'apparaissent les premières traces de maïs (pollens) et de céramique à El Gigante, même si le premier épis de maïs conservé sur le site date en fait du début de notre ère[72]. Cette apparition et adoption tardive du maïs est peut-être due au bon fonctionnement du système existant (ibid.). Les groupes de population réduits et dispersés à travers la région pratiquaient une économie de subsistance mixte partagée entre agriculture, collecte de saison et chasse[73]. C'est la date de 1400 av. J.-C. qui sera adoptée pour marquer la fin de l'Archaïque, au moment des premières traces de domestication du maïs aux alentours de la Cueva El Gigante[74]. Même si dans ce cas, il y

[69] Scheffler 2008, p. 334

[70] Scheffler 2008, p. 335

[71] Scheffler 2008, p. 91

[72] Scheffler 2008, p. 342

[73] Scheffler 2008, p. 343

[74] Scheffler 2008, p. 342

a une coexistence entre agriculteurs et chasseurs-cueilleurs jusqu'au début de notre ère. Les preuves les plus anciennes de sédentarisation dans la zone d'étude se situe dans l'Ouest du Salvador et au Centre du Honduras et elles sont le résultat d'une influence de la Mésoamérique sur cette région.

Au Guatemala, la possibilité d'une occupation durant la période Archaïque n'a été proposée que pour les abris sous roche du Penasco Alonzo et Los Migueles (figs 17 et 18). Ils sont juchés sur les flancs d'une vallée dominant une rivière, comme El Gigante (fig. 16) et ont fait l'objet de fouilles archéologiques en 1998[75]. Un abondant matériel malacologique a été rencontré sur les deux sites[76], ainsi que du matériel lithique, utilisant une technologie de taille rudimentaire, sur la base duquel l'occupation Archaïque a été avancée[77] (tab. 7). Il manque encore des datations radiocarbones pour étayer ces considérations. Des artefacts du Préclassique moyen au Classique récent ont également été reconnus[78]. Selon les chercheurs, l'abri a constitué un lieu de campement saisonnier pour la chasse, avec une fonction rituelle[79]. L'occupation la plus ancienne n'a pas été mise en relation avec la production de l'art rupestre.



Figure 17 : Photographie du Penasco Los Migueles dont la base forme un abri sous roche[80]

[75] Pérez de Batres et al. 2000, p. 785

[76] Pérez de Batres et al. 2000, p. 789

[77] Pérez de Batres et al. 2000, p. 792

[78] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791

[79] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791

[80] Batres et al. 2009, p. 17

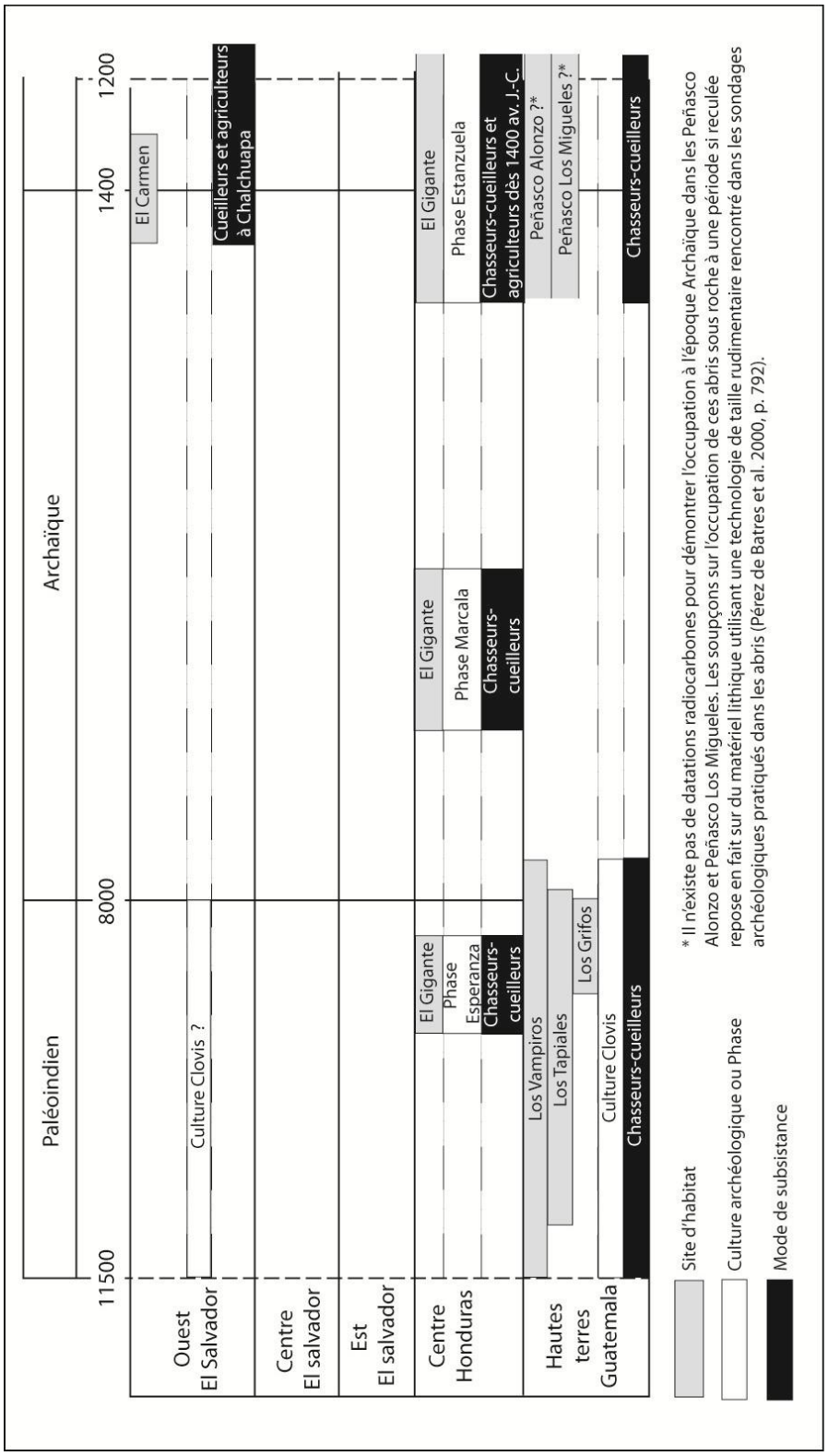


Tableau 7 : Cadre chronologique avec les sites d'habitat, les cultures archéologiques ou les phases (pour El Gigante) et les modes de subsistances

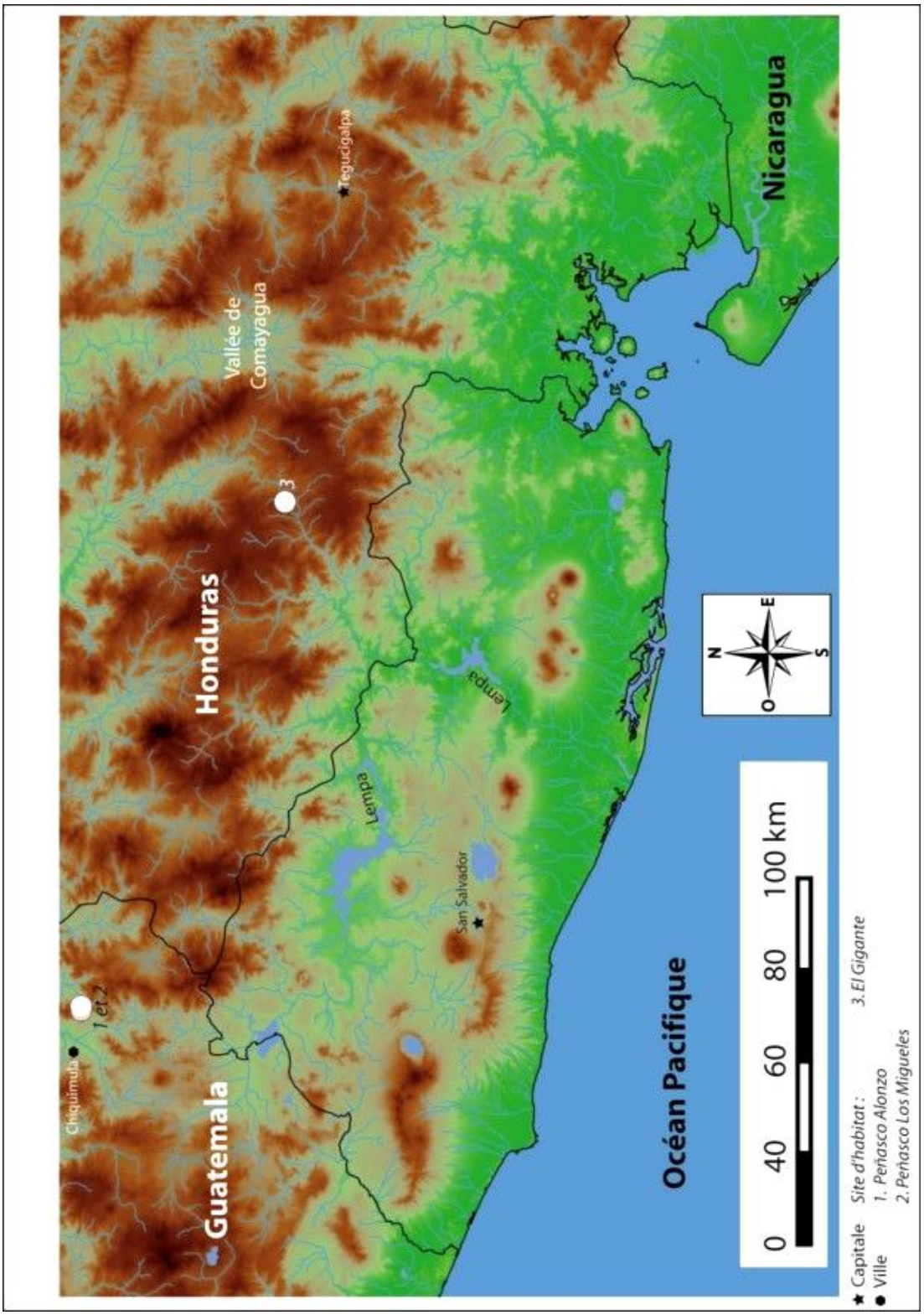


Figure 18 : Carte des sites d'habitat de la période Archaïque (les Penasco Alonzo et Los Migueles ne bénéficient pas de datation radiocarbones)

C. Des premières traces de sédentarisation à l'essor culturel (1400 av. J.-C. à 850 apr. J.-C.)

Le développement de l'habitat et l'installation des populations a suivi des phénomènes complexes au travers du temps et mérite un résumé diachronique afin de saisir les différents phénomènes d'interactions culturelles et leur reconnaissance dans les artefacts étudiés par l'archéologie..

1. Le Préclassique ancien (1400 à 900 av. J.-C.) :

La date du début de la période correspond à la découverte des premières traces de maïs domestiqué dans l'abri El Gigante (fig. 19). La date de la fin de la période marque la mise en place d'un premier ensemble de sites d'habitat sur la plaine côtière du Pacifique dans l'ouest du Salvador, jusqu'à la zone de Chalchuapa, dans le département de Santa Ana (tab. 8). L'influence olmèque joue le rôle de stimulateur ; elle a été identifiée dans l'architecture du Trapiche dès 1200 av. J.-C. dans la zone de Chalchuapa[81] et dans la céramique de la vallée du Paraiso dès l'an 1000 av. J.-C.[82]. Ces liens s'étendent au Centre du Honduras à Yarumela et Lo de Vaca (entre 1200 et 700 av. J.-C.) et plus au nord, en dehors du cadre d'étude, à Los Naranjos[83] et jusqu'au Lac de Yojoa. Dans ces lieux, la céramique appartient selon Baudez à la période Pre-Usulutan[84]. Si l'ascendant olmèque est probablement responsable de l'origine de ces sites[85], la population était en revanche vraisemblablement Lenca au Honduras[86].

[81] Sharer 1974, p. 169 et Willey 1984, p. 367

[82] Fowler et Earnest 1985, p. 22

[83] Hasemann et Pinto 1993, p. 159

[84] Baudez 1970, p. 34

[85] Hasemann et Pinto 1993, p. 159

[86] Hasemann et Pinto 1993, p. 176

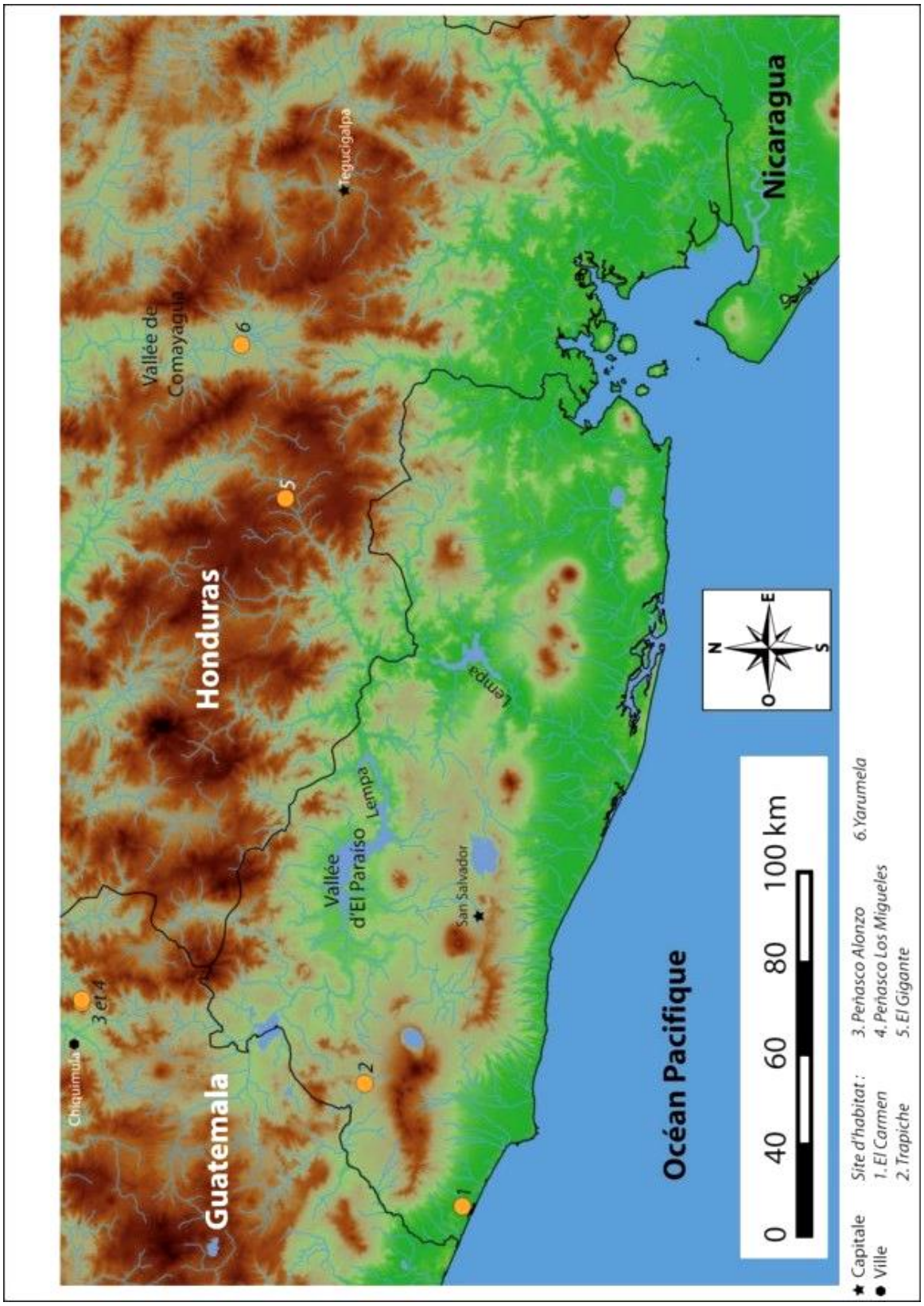


Figure 19 : Carte des sites d'habitat du Préclassique ancien

2. Le Préclassique moyen (900 à 500-400 av. J.-C.) :

Les dates correspondent à la période que couvre l'influence olmèque dans la région[87] même si on sait que cet ascendant a commencé plus tôt au Trapiche fondé dès 1200 av. J.-C.[88]. Chalchuapa est devenu la zone la plus au sud depuis laquelle les routes commerciales s'étendaient dans une grande partie de l'isthme[89] (fig. 20). La voie de communication privilégiée à cette époque part de l'isthme de Tehuantepec, au Mexique, rejoint la côte Pacifique pour atteindre le Salvador et s'étendre plus loin encore au sud[90]. La prépondérance olmèque et le maintien de ce réseau d'interaction de longue distance a favorisé les échanges commerciaux (ibid.) et va se poursuivre jusqu'à la fin de la période, en 400 av. J.-C.[91]. Dans le Centre du Salvador, les abords de la Lagune de Cuscatlan révèlent une première occupation qui sera interrompue de 650 à 350 av. J.-C. par l'éruption du volcan Plan de la Laguna[92] (tab. 8).

[87] Sharer 1974, p. 169, Willey 1984, p. 374 et Hasemann et Pinto 1993, p. 159

[88] Sharer, Anderson, Sedat, Sheets et Anderson 1978, p. 208 et Willey 1984, p. 367

[89] Hasemann et Pinto 1993, p. 159

[90] Sharer 1984, p. 71

[91] Willey 1984, p. 367 et 374, Sharer 1984, p. 71 et Hasemann et Pinto 1993, p. 159

[92] Velásquez et Hermes 1996, p. 560

Figure 20 : Carte des sites d'habitat du Préclassique moyen

3. Le Préclassique récent (500-400 av. J.-C. à 150-200 apr. J.-C.) :

Les dates du début de la période correspondent, à l'Est du Salvador, à la phase Uapala du site Quelepa, définie par des datations radiocarbones des contextes stratigraphiques correspondants[93] (tab. 8). Cette phase inclut la fondation du site, témoin probablement de l'arrivée des Lencas au Salvador. De même, à partir de 500 av. J.-C., c'est le début de la sphère d'influence céramique Providence, puis Miraflores, à laquelle participe pleinement la région Ouest du Salvador. Les termes Providence et Miraflores proviennent de l'établissement Kaminaljuyu, dans les Hautes terres du Guatemala, où ils font référence à des complexes céramiques (ou phases céramiques) avec les dates suivantes Providence (500 à 300 av. J.-C.) et Miraflores (300 av. J.-C. à 200 apr. J.-C.)[94]. Le concept de sphère céramique a été établi pour mettre en relief les similarités entre les complexes et implique un haut degré de ressemblances au niveau typologique[95]. Or, quand il s'agit des sphères d'influences céramiques Providence et Miraflores (fig. 21), elles s'appliquent à une région entière et l'on considère alors les dates suivantes : Providence (400 à 100 av. J.-C.) et Miraflores (100 av. J.-C. à 250 apr. J.-C.)[96]. Ainsi, la date de la fin du Préclassique récent est traditionnellement 200 ou 250 apr. J.-C. Dans notre cas, étant donné que dans l'Ouest du pays la sphère céramique Miraflores, mise en relation avec des populations mayas, se termine en 250 apr. J.-C. et à l'Est, la phase Uapala à Quelepa conclut en 150 apr. J.-C., la date pour la fin de la période oscille entre 150 et 250 apr. J.-C.

[93] Andrews 1986, pp. 77 et 237

[94] Demarest et Sharer 1986, p. 197

[95] Demarest et Sharer 1986, p. 206

[96] Demarest et Sharer 1986, p. 207

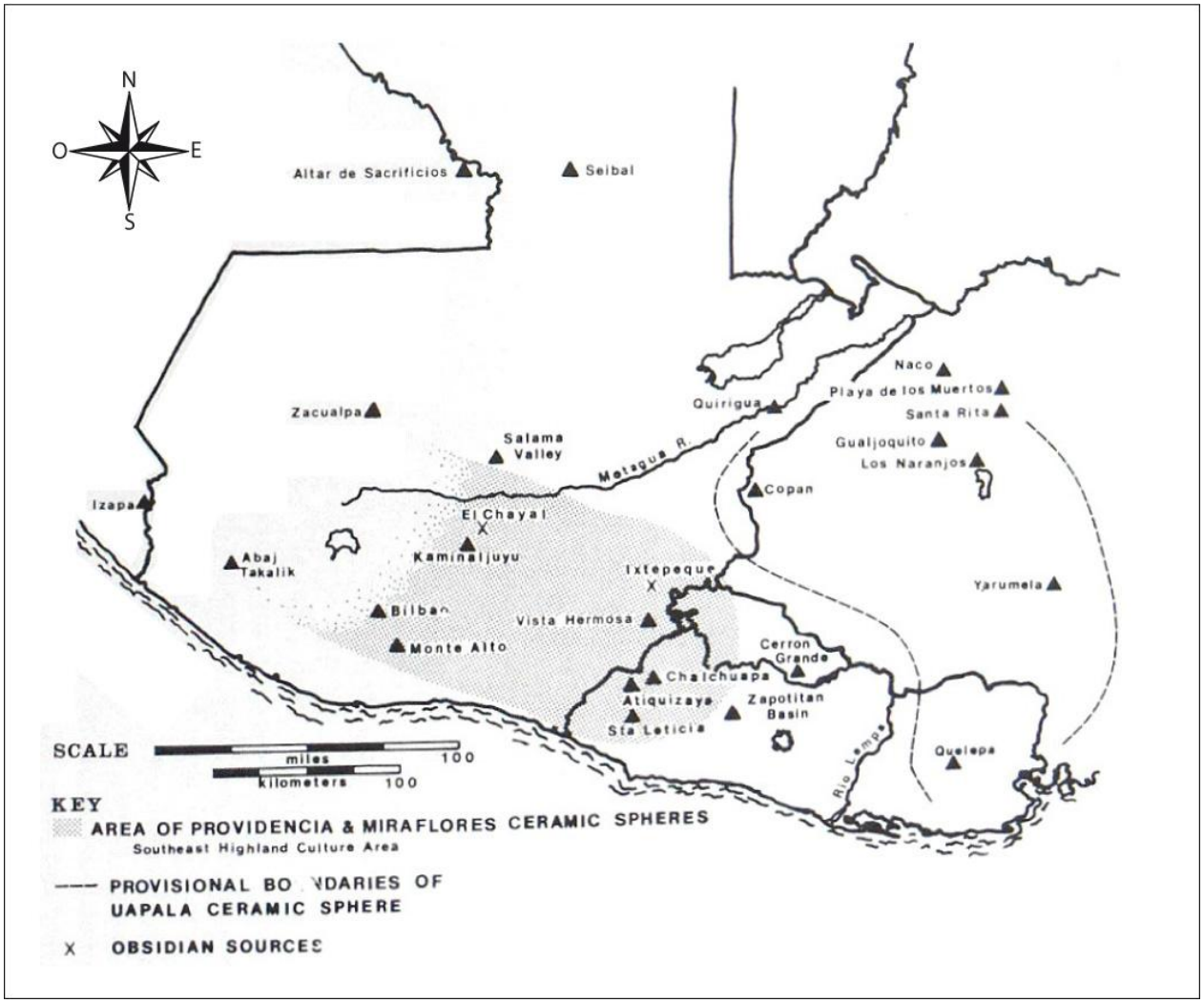


Figure 21 : Carte avec les zones couvertes par les sphères céramiques Providence et Miraflores (Hautes terres du Guatemala et une partie de la région Ouest du Salvador) et Uapala (ouest et centre du Honduras ainsi que l'est du Salvador)[97]

L'arrivée des Lencas dans l'Est du Salvador pourrait être due à la migration d'une partie du groupe Lenca pour des raisons démographiques[98]. Elle est issue de la séparation du Lenca du Salvador de celui du Honduras. La glottochronologie calcule cette séparation comme étant antérieure à l'an zéro (ibid.). La céramique *Usulutan* (fig . 2) est un des principaux marqueurs du Préclassique (même si sa production se poursuit durant le Classique ancien) et il a été avancé que son origine pourrait être attribuée aux Lencas situés à l'Est du Salvador (ibid.), mais d'autres chercheurs l'octroient à la région Ouest du

[97] Demarest et Sharer 1986, p. 195

[98] Hasemann et Pinto 1993, p. 176

pays[99]. Cette céramique a été identifiée jusqu'au Costa-Rica, dans la péninsule de Nicoya[100]. Pendant cette période, Quelepa apparaît comme une puissance commerciale indépendante[101]. Andrews qui a étudié Quelepa, définit la sphère d'influence Uapala dont l'extension couvre l'Est du Salvador et la vallée de Comayagua, avec les établissements de Yarumela et Lo de Vaca[102] (fig. 21). La reconnaissance de cette sphère d'influence cherche à caractériser les groupes Lencas dans cette région.



Figure 22 : Céramique *Usulutan*[103]

En revanche, l'Ouest du Salvador fait partie de la sphère céramique Providence et Miraflores, qui englobe une portion notable des Hautes terres du Guatemala à l'ouest. On suppose que cette région forme une aire culturelle, ethniquement et peut-être linguistiquement unie [104]. Elle caractériserait les populations mayas et c'est une période où la densité de population est importante (ibid.). La voie de communication par le Pacifique, établie par les Olmèques, est alors reprise par les Mayas. Les principaux

[99] Demarest et Sharer 1982, p. 819

[100] Sharer 1984, p. 74

[101] Sharer 1984, p. 73

[102] Andrews 1986, p. 238

[103] Bello-Suazo 2009, p. 30

[104] Demarest 1988, p. 340

centres le long de cet axe, comme Chalchuapa, semblent avoir développé des économies et des politiques indépendantes, le commerce à longue distance se maintient pour contribuer au renforcement du statut et du prestige des élites locales[105]. Des influences existent également du sud vers le nord ; il a été proposé que la pratique de la décapitation, avérée à Chalchuapa, serait le reflet de la pénétration de traits culturels de la Basse Amérique Centrale vers la Mésoamérique[106].

Pour l'auteur de ces lignes, la carte de Demarest et Sharer établissant les différentes sphères céramiques est en partie à reconsidérer (fig. 23). Pour ce qui est de la sphère Uapala, elle englobe trop facilement toute la région Centre du Honduras sur laquelle nous disposons encore aujourd'hui de trop peu d'informations archéologiques. En outre, quand des investigations sont disponibles, comme dans le cas de la vallée de Jesus de Otoro, on constate une participation à ces échanges tout en conservant un haut degré d'autonomie. C'est le cas également de la vallée du Paraiso au Salvador (fig. 23). En revanche, on peut l'étendre jusqu'au cours inférieur du fleuve Lempa en incluant les établissements La Laguneta et les sites secondaires San Idelfonso et El Astillero (fig. 23). La sphère Providence-Miraflores, quant à elle, sera prolongée jusqu'à Atalaya sur la côte Pacifique et englobe les établissements de la vallée de Zapotitlan (Casa Blanca et El Cambio) et jusqu'à la Lagune de Cuscatlan (Cerro El Zapote). Ce sont Velasquez et Hermes qui détectent une homogénéité culturelle dans le matériel céramique entre le centre du Salvador et l'ouest du pays, lié à l'est et au centre du Guatemala[107]. Entre les deux sphères, Apastepeque est mal connu, il a révélé 90 % de céramique de type *Usulutan* et pour Haberland cela démontre des relations autant avec l'ouest du Salvador qu'avec Quelepa[108] (fig. 23).

La date de la fin du Préclassique récent, traditionnellement placée autour de 200 apr. J.-C., a été mise en relation depuis les années 1970[109] et jusqu'en 2010, avec un repère commode, l'éruption du volcan Ilopango, situé en plein centre du Salvador. C'est l'évènement volcanique le plus puissant recensé depuis l'occupation par l'homme du continent américain[110]. Or, si la date acceptée pour cet événement avait été déterminée

[105] Sharer 1984, p. 72

[106] Sharer 1984, p. 74

[107] Velásquez et Hermes 1996, p. 560

[108] Haberland 1960, p. 26

[109]Sharer 1974, p. 172, Andrews 1986, p. 241 et Sheets 1984, p. 74, Willey 1984, p. 367 et Hasemann et Pinto 1993, p. 161

[110] Dull, Southon, Kutterolf, Freundt, Wahl et Sheets 2010

aux alentours de 260 apr. J.-C. depuis la fin des années 1970[111], la chronologie a tout d'abord été reprécisée en 2001 entre 420 et 435 apr. J.-C.[112], puis en 2010, c'est la date de 535 apr. J.-C. qui a fait consensus[113]. Il est indispensable de comprendre que durant une fouille archéologique au Salvador, la reconnaissance de la couche de cendres de cette éruption appelée T.B.J. (*Tierra Blanca Joven* ou Terre Blanche Jeune) est un indicateur central sur lequel va forcément s'appuyer une partie de l'analyse chronologique. Le déplacement de cette date remet donc régulièrement en cause les tentatives antérieures d'analyse diachronique. Il faut désormais chercher ailleurs les raisons des changements observés à la fin du Préclassique récent.

[111] Sharer 1978, p. 210

[112] Dull, Southon et Sheets 2001, p. 31

113 Dull et al. 2010

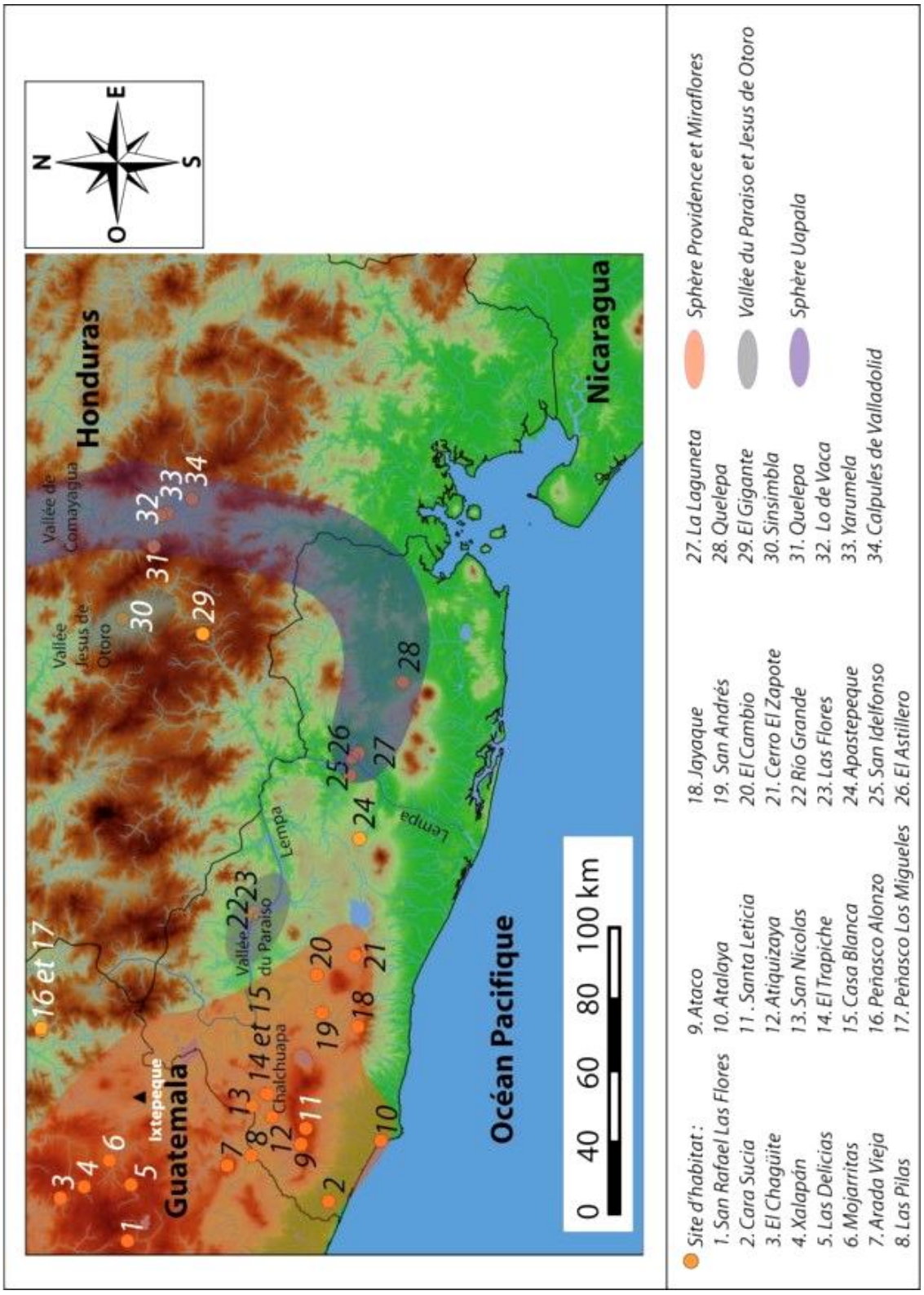


Figure 23 : Carte des sites d'habitat du Préclassique récent et des sphères céramiques Providence-Miraflores à l'ouest, Uapala à l'est et la vallée du Paraiso

4. Le Classique ancien (150-250 à 625 apr. J.-C.) :

Les dates de début coïncident avec la phase Shila du site Quelepa et la fin de la sphère Miraflores à l'ouest du pays (tab. 8). C'est la période d'apogée pour cet établissement, tandis qu'à l'Ouest, se distingue parfois le Classique moyen, entre 400 et 600 apr. J.-C., durant lequel des influences de Teotihuacan se font tout d'abord sentir, puis mayas[114]. Une phase de rayonnement dans l'Est du Salvador voit donc le jour à Quelepa avec la construction d'édifices majeurs après 450 apr. J.-C. d'inspiration quasi entièrement locale[115]. En même temps, c'est aussi le moment où l'influence de la Basse Amérique Centrale est la plus présente[116]. Le réseau d'échange de Quelepa, auparavant connecté plus directement avec la Mésoamérique, semble s'être redirigé vers la Basse Amérique Centrale. Des perles de jade gravées, des pierres à moudre taillées avec supports et des paires de trois boules de pierres piquetées proviennent probablement du Costa-Rica (ibid.). En même temps, comme le mentionne Andrews[117] :
« Les influences de la céramique de Teotihuacan, tellement marquées durant la phase Esperanza du Classique moyen à Kaminaljuyu, sont arrivées seulement d'une façon atténuée à l'est du Salvador. » Ce constat a pu se généraliser à toute la région Est du Salvador ; Amador en 2009 affirme que même à la fin du Classique ancien, entre 400 et 600 apr. J.-C., aucun lien ou stimulus de Teotihuacan ne se reflète dans la production et la création d'objets d'échange[118].

À Kaminaljuyu, autour de 200 apr. J.-C., les routes commerciales sont perturbées en raison d'une invasion Quiché qui occupent finalement la cité et la tradition écrite disparaît de la ville. Les conséquences de ce changement d'autorité sur la sphère d'influence Miraflores sont mal connues au Salvador, car on a voulu voir les cendres de l'éruption du volcan Ilopango couvrir les vestiges matériels de la sphère Miraflores (fig. 24). Aujourd'hui, il s'avère que la date de l'éruption est estimée à 535 apr. J.-C.[119] et il faut alors reculer les interprétations chronologiques de quasiment 300 ans.

---

[114] Willey 1984, p. 374

[115] Andrews 1986, p. 241

[116] Andrews 1986, p. 242

[117] Andrews 1986, p. 241, traduction de l'auteur :
« Las influencias de la cerámica de Teotihuacán, tan marcadas en la fase Esperanza del Clásico Medio en Kaminaljuyú, llegaron al oriente de El Salvador sólo en una forma atenuada. »

[118] Amador 2009, p. 189

[119] Dull et al. 2010

Dans le Centre du pays, l'article de Velasquez et Hermes de 1996 est révélateur des contradictions dues à la chronologie erronée de l'éruption attribuée à ce moment à 260 apr. J.-C. Les auteurs concluent que durant le Classique ancien (250 à 600 apr. J.-C.) les preuves archéologiques démontrent que la zone de Cuscatlan (Cerro El Zapote) n'a pas été occupée après les effets néfastes de l'éruption[120] (fig. 24). Toutefois, de la céramique considérée Classique ancien dans les Hautes terres du Guatemala a été identifiée mais elle a été datée du Préclassique récent (ibid.) car elle se situait sous le niveau des cendres. En réalité ce matériel doit effectivement être du Classique ancien et démontre la permanence de l'occupation dans le centre du pays jusqu'à l'éruption. C'est aussi un indice d'une continuité des relations entre le Centre du Salvador et les Hautes terres du Guatemala avant l'éruption de 535 apr. J.-C. Or, si le centre du Salvador a maintenu des relations avec les Hautes terres du Guatemala, celles-ci n'auraient pu être permises sans la participation de l'ouest du pays à ce réseau. Malgré le changement d'autorité à Kaminaljuyu, les échanges ont dû perdurer. C'est ce qui expliquerait pourquoi aucun changement dans le matériel céramique n'a été signalé. D'ailleurs, même après l'éruption, la continuité des styles céramiques à Chalchuapa et dans la vallée du Paraiso suggère une continuité ethnique des populations[121].

Entre 400 et 550 apr. J.-C., le secteur ouest reçoit l'influence de Teotihuacan et Maya, puis uniquement Maya jusqu'à la fin du Classique récent, après le collapse de Teotihuacan [122]. À Kaminaljuyu, dans les Hautes terres du Guatemala, ces dates correspondent à la phase Esperanza qui présente de façon incontestable l'influence de Teotihuacan. De même, dans le centre du Honduras, des artefacts de jade dont l'imagerie provient de Teotihuacan ont été retrouvés sur le site d'habitat Salitron Viejo, en association avec de l'obsidienne verte du centre du Mexique et la présence de *talud-tablero* dans l'architecture[123]. Hirth explique par ailleurs que[124] :

---

[120] Velásquez et Hermes 1996, p. 561

[121] Demarest 1988, p. 346

[122] Willey 1984, p. 374

[123] Hirth 1998, p. 309

[124] Hirth 1988, p. 309, traduction de l'auteur :

"It is very possible that these traits may have reached central Honduras as a result of interaction with Copan during the early Acbi phase (400-550 apr. J.-C.) (...). The Salitron jades document an interregional exchange sphere that connected central Honduras with the Guatemalan highlands and the Motagua Valley."

« Il est vraiment possible que ces caractéristiques aient pu rejoindre le centre du Honduras par l'intermédiaire de Copan pendant la phase Acbi ancien (400 à 550 apr. J.-C.) (…). Les jades de Salitron documentent une sphère d'échange interrégional qui connecte le centre du Honduras avec les Hautes terres du Guatemala et la vallée du Motagua. »

L'essor de l'ascendant maya a commencé avec l'expansion Chortie initiée au Ve siècle ; leur capitale Copan maintient dès lors des relations commerciales avec la Basse Amérique Centrale, probablement à l'origine de sa prospérité[125]. Il a même été avancé, de façon un peu hâtive, que le Centre et l'Ouest du Salvador serait alors tributaire du royaume chorti, en relation avec l'alliance Teotihuacan-Kaminaljuyu, jusqu'au collapse maya à la fin du Classique récent[126].

[125] Sharer 1984, p. 77

[126] Willey 1984, p. 367

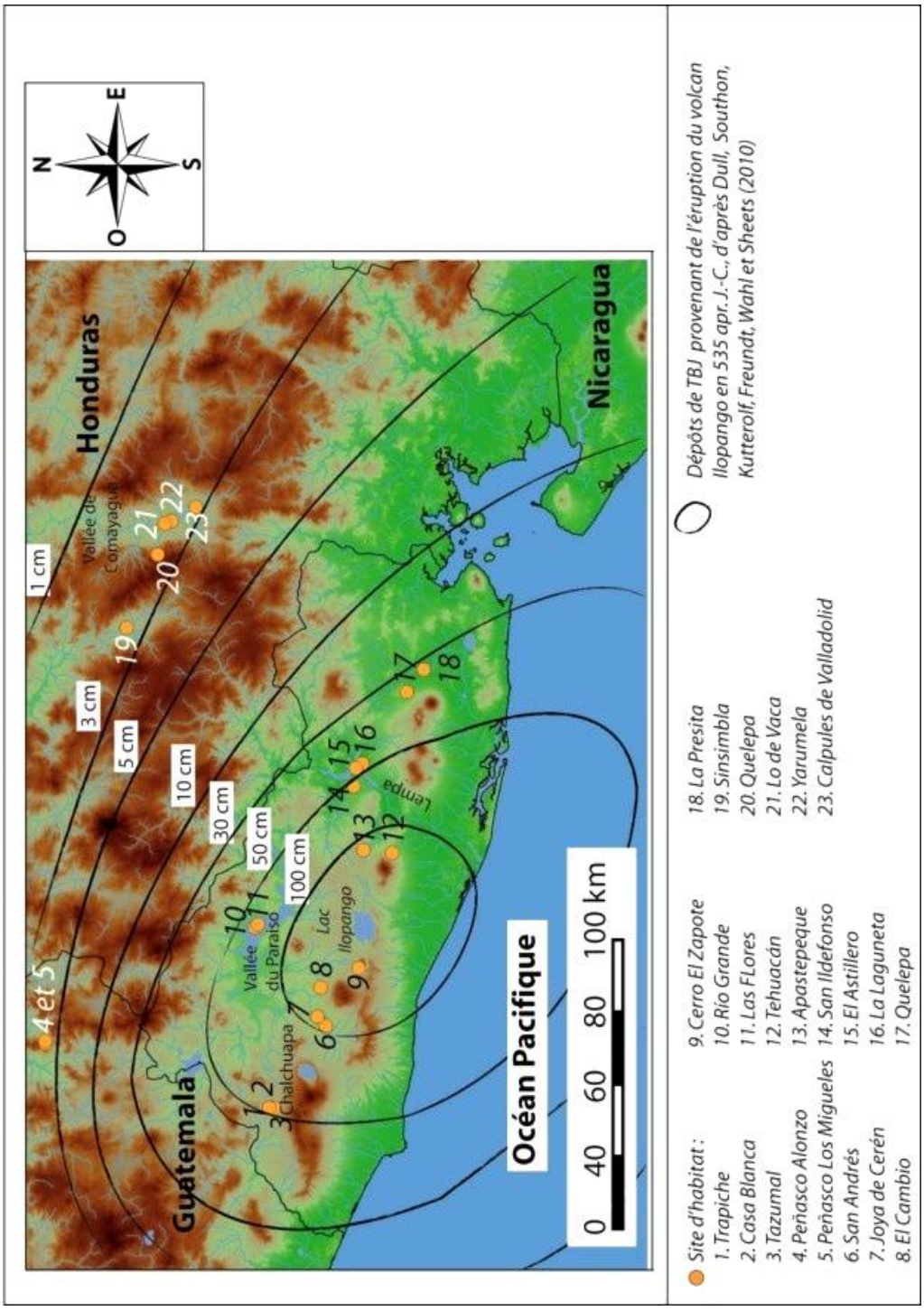


Figure 24 : Carte des sites d'habitat du Classique ancien avec la représentation des dépots de TBJ après l'érutpion de l'Ilopango en 535 apr. J.-C., d'après Dull, Southon, Kutterolf, Freundt, Wahl et Sheets [127]

[127] Dull et al. 2010

5. Le Classique récent (625 à 900 apr. J.-C.) :

La date du début de la période marque la fin de la phase Shila à Quelepa tandis que la date de fin correspond à la fondation de Cihuatan au Salvador[128] (tab. 8). La phase suivante à Quelepa est nommée Lepa, et se termine en 1000 apr. J.-C.[129], toutefois, le début de l'établissement des peuples Pipils au Salvador, caractérisé archéologiquement à Cihuatan, est plus significatif pour la production de l'art rupestre.

Durant le Classique récent, dans la région Ouest du Salvador, apparaissent ou réapparaissent d'importantes agglomérations hautement hiérarchisées et qui dépendent principalement de l'agriculture et du commerce. Tazumal et Casa Blanca dans la zone de Chalchuapa et Cara Sucia sur la côte Pacifique sont des exemples d'établissements majeurs (fig. 28). À cette époque, une des questions centrales de l'archéologie de l'Ouest du Salvador, concerne comme le souligne Demarest[130] :

« (…) le degré de domination culturelle, par le site de Copan et la zone sud-est maya, sur l'occupation de la période classique de l'Ouest du Salvador. »

Le Centre du pays n'est pas exempt de cette croissance démographique comme l'illustrent San Andrés dans la vallée de Zapotitan, ou encore Tehuacan dans le centre. La région Est n'est pas en reste avec notamment Quelepa et Los Llanitos.

Il est évident que la pénétration de l'influence maya se dilue progressivement de l'Ouest vers le Centre du pays. Demarest évoque même la possibilité d'une expansion chortie limitée au nord-ouest du Salvador[131] . En effet, Tehuacan, Quelepa et Los Llanitos montrent, en fait, une combinaison éclectique de traditions du Centre du Honduras, des tendances générales mésoaméricaines, des styles centraméricains et des influences de Veracruz et du Mexique central[132] dès 625 apr. J.-C. À Quelepa par exemple, dès le début du VII^{e} siècle, des changements culturels radicaux font penser à la domination d'un groupe provenant de la côte du Golfe de Veracruz[133]. Néanmoins, dans la vallée de

[128] Fowler 1983, p. 367

[129] Andrews 1986, pp. 78 et 243

[130] Demarest 1988, p. 335, traduction de l'auteur :

« (…) the dergree of cultural dominance by the site Copan and the southeast maya zone over the Classic period occupation of western El Salvador."

[131] Demarest 1988, p. 365

[132] Demarest 1988, p. 359

[133] Andrews 1986, p. 243

Zapotitan, la réoccupation des terres pourraient bien être le fruit d'une colonisation planifiée dans le cadre de l'expansion chortie motivée depuis Copan[134].

En même temps, au nord de la région Est, dans la Cordillère de Nahuaterique, l'installation des Cacaoperas semble avoir eu lieu au VIIIe siècle (fig. 28). Le cacaopera est une langue apparentée au matagalpa et tous deux font partie de la famille misumalpa[135]. Par le biais de la glottochronologie, la séparation entre le cacaopera et le matagalpa est estimée autour de 848 apr. J.-C.[136]. Le cacaopera se présente sous forme d'enclaves à Cacaopera et Lilisque, dans un territoire prédominant lenca[137]. Cette dernière enclave est récente ; elle date du XVIe siècle. Comme l'explique Moreira, que cite Constenla, cet isolement est probablement dû à des migrations forcées par des invasions[138] :

« L'idée que des invasions provoquent l'isolement d'un groupe par rapport à autre avec lequel il partage la même langue semble plus raisonnable que l'idée qu'un groupe abandonne son territoire original pour s'enclaver dans une zone dans laquelle il est historiquement entouré par une autre ethnie. »

Cette invasion pourrait avoir été causée par les Lencas ou les Chorotegas dont l'installation dans le Golfe de Fonseca est contemporain (ibid.).

Au Centre du Honduras, le Classique récent se caractérise, entre autres, par la céramique *Ulua Polychrome* qui commence à la fin du Classique ancien (500-900 apr. J.-C.) (fig. 25). L'iconographie et le style est clairement d'inspiration maya[139] entre 500 et 550, puis à la fin de la période entre 750 et 900[140] et sa diffusion s'est étendue jusque dans la péninsule de Nicoya au Costa-Rica[141]. Elle est produite au nord de notre région, dans la vallée de la rivière Sulaco[142].

---

[134] Sheets 1986, p. 235

[135] Constenla 1991, p. 22

[136] Constenla 1991, p. 29

[137] Constenla 1991, p. 22

[138] Constenla 1991, p. 29 : traduction de l'auteur :

« Parece más factible la idea de que un grupo quede aislado de otro con el cual compartía la misma lengua debido a invasiones, que la de que el grupo abandone su territorio original para enclavarse en un área en la que históricamente estaba totalmente rodeado por otra etnia"

[139] Healy 1984, p. 138

[140] Hirth 1988, p. 314

[141] Lange 1984, p. 178

[142] Healy 1984, p. 138

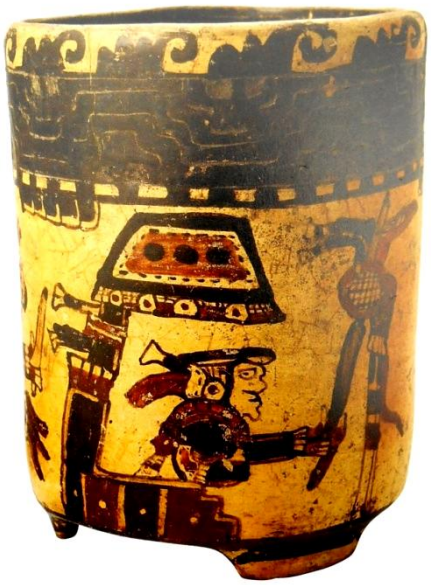


Figure 25 : Céramique *Ulua polychrome*[143]

À partir du Ve siècle, puis au Classique récent, dans les vallées des rivières Sulaco et Sula, ainsi qu'autour du lac Yojoa, sont fondés un grand nombre de sites d'habitat dont la densité dépasse amplement les périodes antérieures[144]. Dans le cas de la vallée de la rivière Sulaco, la population aurait pu être multipliée par 10 (ibid.). Cette croissance démographique sans précédent s'applique également à la vallée de Comayagua[145] et à l'Ouest du Salvador[146], même si celle-ci a dû être freinée au VIe siècle par l'éruption du volcan Ilopango, en 535 apr. J.-C. En parallèle à l'accroissement de l'interaction culturelle avec le sud-est de l'aire maya, il ne faut pas sous-estimer l'émergence de caractéristiques régionales ; Hirth explique[147]:

« Il y eu une augmentation du nombre de petites et moyennes communautés villageoises pourvues d'enceintes cérémonielles, ce qui suggère une plus grande cohésion sociale au sein des communautés. »

En outre il ajoute que[148] :

[143] Bello-Suazo 2009, p. 57

[144] Hasemann et Pinto 1993, p. 162

[145] Healy 1984, p. 142

[146] Demarest 1988, p. 365

[147] Hirth 1988, p. 310, traduction de l'auteur :

« There was an increase in the number of small – and medium – size village communities with ceremonial precincts, which suggests greater social cohesion whitin the communities. »

[148] Hirth 1988, p. 310, traduction de l'auteur :

« Aucun enterrement humain n'a été rapporté dans l'une des vingt-cinq structures monumentales fouillées des dix grands sites du centre du Honduras. »

Enfin, une autre particularité de la zone, malgré l'emploi de monuments de pierres qui présentent quelques similarités avec les stèles mayas, on n'y observe aucun gouvernant ou ancêtre[149] :

« Au contraire, ils dépeignent deux images avec une signification religieuse régionale. Ce sont un serpent stylisé et une forme que j'ai provisoirement appelé les yeux exorbités grotesques, les deux sont indirectement associés à l'iconographie de l'eau et peuvent être des divinités associées à la fertilité et au cycle agricole. »

Ces observations rappellent les critères utilisés par Hasemann et Pinto pour définir ce qu'ils ont appelé la Zone Centrale d'Interactions caractérisée par le régionalisme et l'interaction culturelle[150].

En outre, la diffusion de la céramique *Copador* (fig. 26), probablement produite à Copan, illustre des relations plus étroites avec ce centre maya, or elle n'a pas été retrouvée dans la vallée de Comayagua et seulement partiellement dans le Centre du Honduras (fig. 27). En revanche, elle est abondante dans l'Ouest et une partie du Centre du Salvador, ainsi que dans le bassin du Motagua [151] (fig. 28). Ainsi, à l'ouest du lac Ilopango, Antiguo Cuscatlan est un établissement de caractère rural probablement dépendant de San Andrés où de la céramique *Copador* a été mise en évidence[152].

« Not one human burial has been reported in any of the twenty-five monumental structures excavated in ten large sites in central Honduras. »

[149] Hirth 1988, p. 311, traduction de l'auteur :

« Instead they portray two images of regional religious significance. These are a stylized serpent and a form I have tentatively labeled the goggle-eyed grotesque, both of which are indirectly associated with water imagery and may be deities associated with fertility and the agricultural cycle."

[150] Hasemann et Pinto 1993, p. 135

[151] Hirth 1988, p. 316

[152] Velásquez et Hermes 1996, p. 561



Figure 26 : Céramique *Copador*[153]

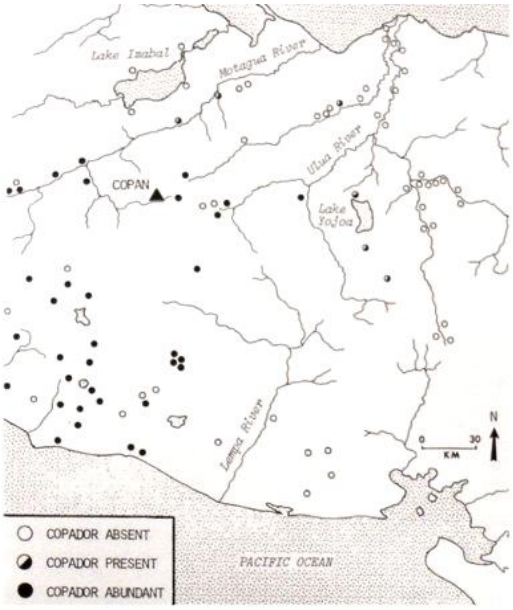


Figure 27 : Carte présentant la distribution de la céramique *Copador*[154] entre 700 et 850 apr. J.-C.[155]

[153] Bello-Suazo 2009, p. 54

[154] Hirth 1988, p. 315

[155] Hirth 1988, p. 314

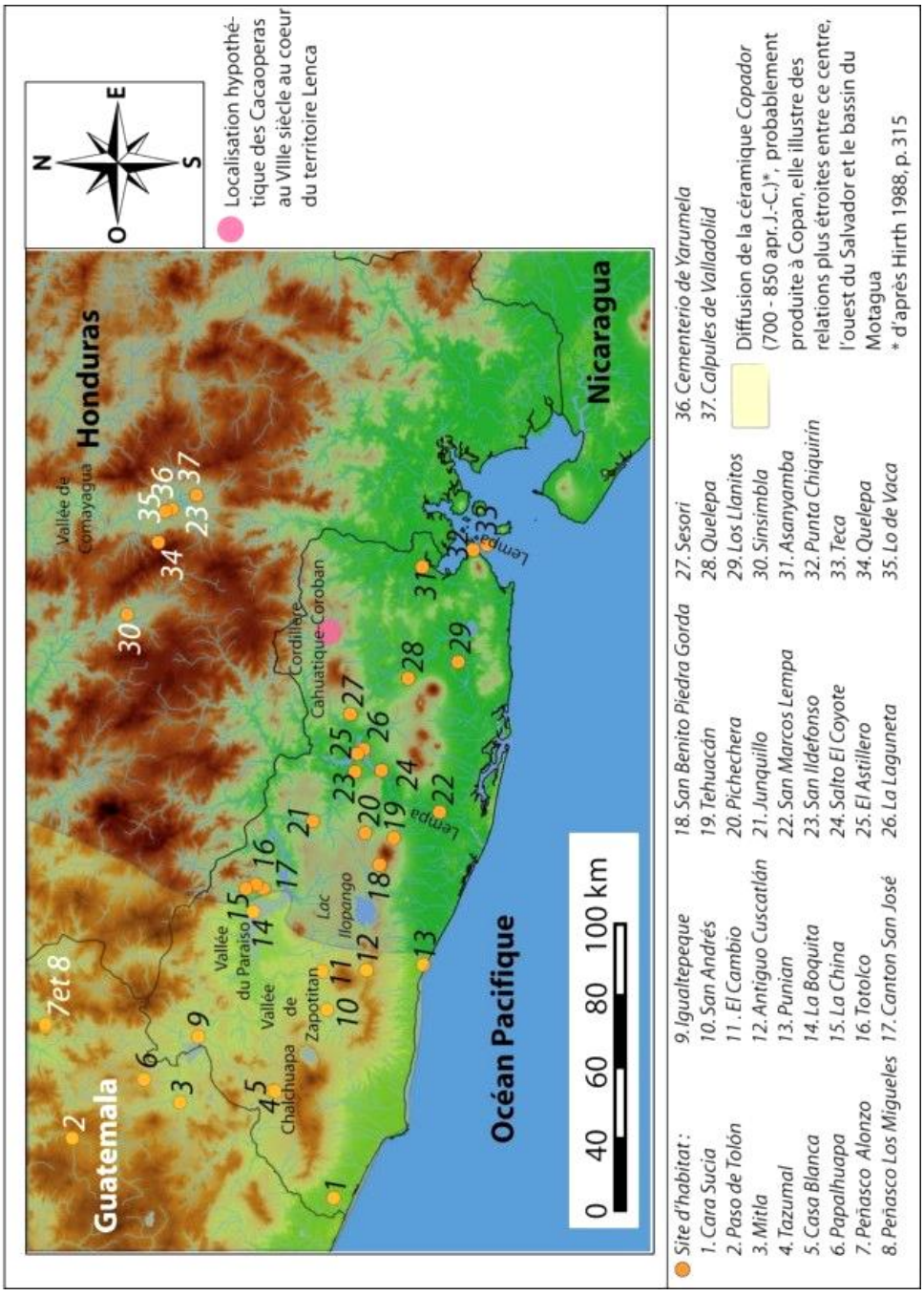


Figure 28 : Carte des sites d'habitat du Classique récent avec la diffusion de la céramique *Copador* (en partie d'après Hirth[156]) et la localisation hypothétique des Cacaoperas au VIII[e] siècle

[156] Hirth 1988, p. 315

D. L'avénement d'un contexte belliqueux et l'apparition de nouvelles influences en provenance des Hautes terres du Mexique (900 apr. J.-C. à 1527 apr. J.-C.)

1. Le Classique terminal (900 à 1000 apr. J.-C.) :

D'importants changements ethniques et culturels caractérisent cette courte période durant laquelle s'opère l'établissement au Salvador, par vagues successives, des peuples Nahua-Pipils issus de migrations en provenance du Centre et de l'Ouest du Mexique (tab. 8). Ces populations vont apporter avec elles un bagage culturel qui se traduit par une culture archéologique, identifiée tout d'abord par Fowler dans le centre du pays à Cihuatan et Santa Maria, caractéristique du Complexe céramique Guazapa (fig. 31). C'est à ce moment qu'apparait la céramique *Tohil Plomiza* (fig. 29).



Figure 29 : Céramique *Tohil Plomiza*[157]

Ces mouvements de populations débutent dès le Classique récent ; tout d'abord ce sont les Chorotegas qui migrent vers le sud et atteignent l'Amérique Centrale au VI et VII[e] siècles, pour s'installer dans le Golfe de Fonseca au Honduras et jusqu'à la péninsule de Nicoya au Costa-Rica[158]. Autour de 800 apr. J.-C., les Chorotegas sont attestés dans l'isthme de Rivas au Nicaragua et on leur attribue dès lors l'apparition de la céramique

[157] Bello-Suazo 2009, p.117

[158] Hasemann et Pinto 1993, p. 178

polychrome avec des motifs d'influence mexicaine et maya nommée *Papagayo* (ibid.) ou polychrome de Style Nicoya (fig. 30).



Figure 30 : Céramique polychrome de Style Nicoya [159]

Pratiquement au même moment, en raison de l'expansion de Teotihuacan au début du Ve siècle, des peuples de langue nahua du Centre du Mexique sont dispersés et migrent vers le Golfe du Mexique mais surtout vers le Soconusco (ibid.). À partir de là, ils vont migrer vers l'Amérique Centrale autour de 800 apr. J.-C. Parmi ces groupes de langue nahua, on connait les Pipils qui apparemment ont rejoint le Salvador après 900 apr. J.-C., où ils ont possiblement joué un rôle dans l'abandon du site Cara Sucia, sur la plaine côtière, à l'extrémité sud-ouest du pays[160]. Ils auraient même occupé le site pendant une courte période[161]. En outre, des influences en provenance de Veracruz s'étaient déjà faites sentir à Quelepa dès la phase Lepa à partir de 625 apr. J.-C. Le VIIIe siècle avait également vu l'installation des Cacaoperas dans le nord-est du pays (tab. 8).

Ces vagues de migrations, ajouté au collapse maya autour de 800 apr. J.-C., génèrent un contexte belliqueux. Il se traduit dans un changement de la structure

[159] Bello-Suazo 2009, p.107

[160] Hasemann et Pinto 1993, p. 179

[161] Moraga, Mencos, Costa et Perrot-Minnot 2010, p. 1184

d'habitat ; depuis la vallée de Comayagua au Honduras (Tenampua), jusqu'à la Cordillère Cacahuatique-Coroban au Salvador (Casitas Blancas) (fig. 31), les établissements occupent des positions défensives sur le sommet des montagnes. Ce phénomène prend ses racines dans le IX^{e} siècle puisque déjà autour de 850 apr. J.-C., Tenampua regroupe pratiquement toute la population de la vallée[162]. En ce qui concerne Casitas Blancas, sur la montagne Cerro Coroban, son occupation doit correspondre à celle de Tenampua avec une complète absence de matériel céramique propre au Postclassique[163].

Suite au collapse maya, d'une part on assiste à une intensification des flux d'échanges du sud vers le nord ; la céramique polychrome de Style Nicoya, originaire de la péninsule de Nicoya au Costa-Rica, est identifiée en grande quantité au Centre et à l'Ouest du Honduras durant toute la période suivante[164]. D'autre part, Sharer souligne que de 800-1000 apr. J.-C. à la Conquête, les interactions économiques et politiques entre la Mésoamérique et la Basse Amérique Centrale semblent contrôlées par des puissances du Centre du Mexique[165]. La mainmise sur la voie de communication de la côte Pacifique joue un rôle principal dans cette emprise (ibid.) (fig. 31).

[162] Boyd 1989, p. 55

[163] Costa, Manzano, Genovez, Mercier et Barrios 2013, p. 50

[164] Healy 1984, p. 148 et Willey 1984, p. 351

[165] Sharer 1984, p. 77

Figure 31 : Carte des sites d'habitat du Classique terminal et mise en évidence des établissements appartenant au Complexe céramique Guazapa

2. Le Posctlassique ancien (1000 à 1200-1250 apr. J.-C.) :

Les dates correspondent à la période d'occupation de Cihuatan, probablement le site pipil préhispanique le mieux connu[166] (tab. 8). D'après les témoignages linguistiques et éthnohistoriques, les Pipils contrôlent alors la vallée de Chalchuapa, le bassin du Paraiso et le cours inférieur du fleuve Lempa[167]. À la fin de la période, un nouvel exode de population pipile atteint le Salvador, il s'agit des Nonoalcos qui sont peut-être à l'origine de la destruction de Cihuatan et Santa Maria par le feu entre 1200 et 1250 apr. J.-C.[168].

Les populations pipiles, vont peu à peu prendre le contrôle des régions situées à l'ouest de la rivière Lempa. Des traces de leur présence sont mêmes attestées exceptionnellement sur le site de Loma China, à l'est de ladite rivière (fig. 32).

Au même moment dans le Centre et l'Ouest du Honduras, la croissance démographique accuse une chute sans précédent qui se traduit par un abandon généralisé des établissements[169]. La vallée de Comayagua ne présente plus de centre cérémoniel majeur, l'influence de la Grande Nicoya s'identifie dans la céramique polychrome de Style Nicoya qui a été mise en évidence sur le site Las Vegas[170] . Au nord du cadre d'étude, à Los Naranjos sur les rives du lac Yojoa, un encensoir de style Mixtèque a été découvert, témoin de l'influence mexicaine[171].

Au Salvador, ces migrations parviennent sur les terres les plus fertiles du pays, au Centre et sur la côte Pacifique. Toutefois, en ce qui concerne les montagnes du nord, dans les départements de Chalatenango, Cabanas et Morazan, la densité de population semble avoir été fortement affectée au Postclassique comme dans le Centre du Honduras. En effet, au moment du Contact, Fowler indique que la densité de population était beaucoup plus basse dans ces régions[172] (fig. 32).

[166] Fowler 1983, p. 367

[167] Hasemann et Pinto 1993, p. 180

[168] Hasemann et Pinto 1993, p. 181

[169] Healy 1984, p. 148

[170] Healy 1984, p. 151

[171] Healy 1984, p. 149

[172] Fowler 1988, p. 112

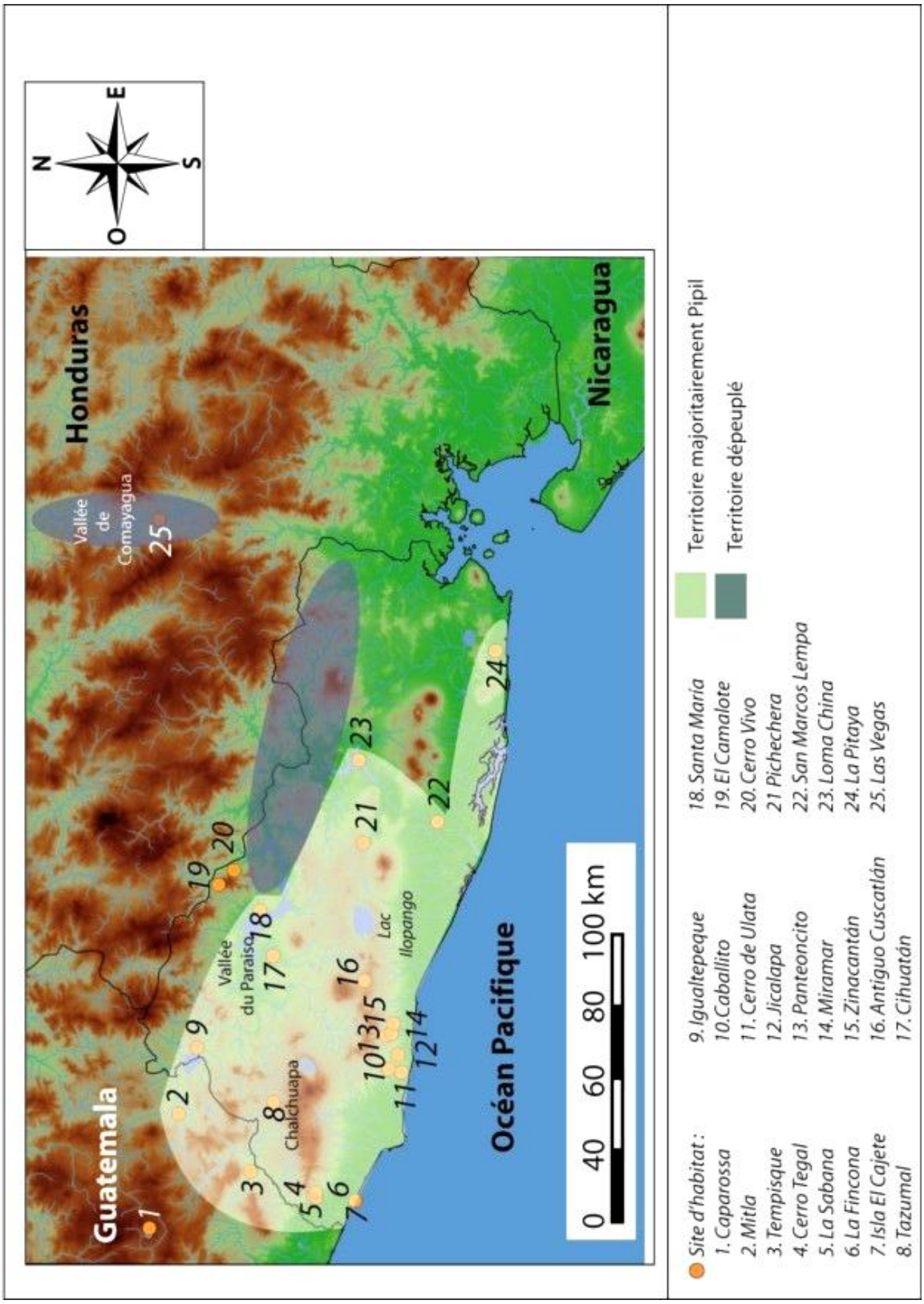


Figure 32 : Carte des sites d'habitat du Postclassique ancien avec la mise en évidence des territoires majoritairement Pipils et les territoires dépeuplés

3. Le Posctlassique récent (1200 à 1537 apr. J.-C.) :

La date choisie pour la fin de la période est en réalité l'année de la mort de Lempira, le cacique du peuple Lenca, qui a mené la résistance contre les Espagnols en rassemblant derrière lui les différents peuples Lencas du Honduras. Un des hauts lieux de la résistance de Lempira est le *peñol* de Cerquin, dans la vallée du Rio Negro, où de l'art rupestre est présent et pourrait bien composer les derniers efforts de production rupestre de l'époque préhispanique dans notre région.

Une deuxième grande vague d'immigration attribuée à des groupes Nahuas a lieu entre 1200 et 1300 apr. J.-C ; il s'agit des Nicaraos qui s'installent dans le Golfe de Fonseca et sur la côte Pacifique du Nicaragua[173] et des Nonoalcos dans le centre du Salvador mais aussi dans la baie de Jiquilisco[174] (fig. 34 et tab. 8). Ces derniers ne sont pas identifiés archéologiquement ; toutefois, il a été avancé que le puissant état de Cuscatlan, en pleine apogée au moment du Contact, leur correspond [175] . La responsabilité de la destruction de Cihuatan et Santa Maria entre 1200 et 1250 pourrait être une conséquence de l'arrivée des populations nonoalcos (ibid.). La céramique de la Grande Nicoya largement distribuée en Mésoamérique pendant cette période reflète désormais des influences clairement mexicaines, d'inspiration Mixteca-Puebla[176] (fig. 33). L'adoption de ces motifs pourrait être due au déplacement de groupes mésoaméricains (Chorotegas) remplacés par les Nicaraos dans l'isthme de Rivas (ibid.). À l'arrivée de Pedro de Alvarado en 1524, pratiquement tout l'ouest et le centre de la République du Salvador, entre les fleuves Paz et Lempa, était un territoire pipil avec une population estimée entre 400000 à 500000 personnes[177].

[173] Hasemann et Pinto 1993, p. 180

[174] Fowler 1983, p. 368

[175] Hasemann et Pinto 1993, pp. 166 et 181

[176] Willey 1984, p. 351

[177] Fowler 2011, p. 18



Figure 33 : Céramique de style Mixteca-Puebla[178]

À l'ouest du cadre d'étude, ce sont les Mayas pokomams, des Hautes terres du Guatemala, qui vont étendre leur espace au sud et à l'est, en reprenant une partie des territoires anciennement chortis[179], dont la zone de Chalchuapa à l'ouest du Salvador (fig. 34).

[178] Bello-Suazo 2009, p.108

[179] Willey 1984, p. 367 et Thompson 1975, p.126

Figure 34 : Carte des sites d'habitat du Postclassique récent et représentation de la mosaïque de peuples qui occupent notre région au moment du contact

Tableau 8 : Cadre chronologique avec les sites d'habitat, les phases, sphères céramiques ou types céramiques (*en italique*) et les groupes linguistiques

III. Le Salvador : Entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire

Le territoire salvadorien occupe une position géographique à la jonction entre deux aires culturelles couvrant une extension maximale relativement similaire (2600 km pour la Mésoamérique contre 2300 km pour l'Aire Intermédiaire). Les vestiges du Salvador ont dont été abordés par les archéologues selon deux points de vue interprétatif, ou cadres de la pensée . Il y a d'une part les chercheurs qui ont voulu voir dans le Salvador un territoire périphérique de la Mésoamérique, tout en reconnaissant très tôt la spécificité culturelle de l'espace géographique situé à l'est du cours inférieur du fleuve Lempa. L'autre école de pensée consiste à voir dans le territoire salvadorien et le Centre du Honduras un espace culturel autonome et indépendant qui a entretenu des échanges plus ou moins intenses avec la Mésoamérique selon les époques et les régions, mais aussi avec les cultures de l'Aire intermédiaire.

A. Le Salvador depuis une perspective mésoaméricaine

1. Paul Kirchhoff

Le terme Mésoamérique se réfère à une aire culturelle mise en évidence par Paul Kirchhoff en 1943, dont il délimite les frontières au XVI^{e} siècle (fig. 35). Une aire culturelle définit des groupes humains et c'est pour cette raison que ses limites, tout comme son homogénéité sont relatives et évolutives. Pour Paul Kirchhoff, la Mésoamérique est une aire culturelle formée de cultivateurs supérieurs, mais qui intègre aussi certains groupes avec un niveau de développement inférieur comme les Lencas notamment[180]. Les termes de supérieur et inférieur dans cette définition apparaissent aujourd'hui déplacés et on préfèrera évoquer simplement la présence de centres politiques d'envergure mineure dans le sud de cette région. Malgré les différences ethniques de tous les groupes qui la composent, il existe en Mésoamérique une certaine communauté. Cette proposition a été remise en question et fait encore souvent l'objet de débats tant apparaissent diverses les cultures de la Mésoamérique. Kirchhoff établit une liste d'une quarantaine de traits culturels diagnostics exclusifs de la Mésoamérique qui incluent la construction de pyramides à degrés et de jeux de balle, l'écriture glyphique, un

[180] Kirchhoff 1960, p. 7

système de calendrier, des formes spécifiques de sacrifice humain, l'astronomie, la culture du cacao et de l'agave, la fabrication de lames prismatiques en obsidienne, de miroirs de pyrite etc.[181]

Les critiques apportées à la définition de la Mésoamérique de Kirchhoff se concentrent sur ces éléments proposés qui apparaissent isolés[182], d'autant plus qu'aucune gradation par importance n'est proposée. Le dynamisme produit de l'interaction des populations provenant des différents territoires de la Mésoamérique, et qui ont dû la définir, ne transparaît pas non plus dans la proposition de Kirchhoff[183]. D'autres auteurs vont plus loin et font la proposition de distinguer dans cette zone six civilisations ou six régions indépendantes ; l'aire maya, le centre du Mexique, Oaxaca, le Chiapas, la côte inférieure du golfe du Mexique et l'Occident[184]. D'un pont de vue archéologique, la reconnaissance du caractère mésoaméricain est parfois difficile à déterminer puisque ses spécificités sont en grande partie immatérielles et pas exclusives à cette région[185]. Cette caractérisation est d'autant plus difficile quand on arrive aux limites de l'aire culturelle.

Dès 1943, la Mésoamérique s'est insérée à l'intérieur d'un espace géographique déterminé. Localisée entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, ses limites comprennent le nord du Mexique et s'étend jusqu'au Costa-Rica (Péninsule de Nicoya), en incluant le Belize, le Guatemala, l'Ouest du Honduras, le Salvador et le versant Pacifique du Nicaragua (tab. 9). Toutefois, selon les auteurs et les critères pris en compte, plusieurs propositions ont été données quant à ses frontières. En parlant de la limite sud, Kirchhoff explique qu'au moment de la Conquête, les dernières ethnies de culture mésoaméricaine de la frontière sud (qui va, plus ou moins depuis l'embouchure du fleuve Motagua au Golfe de Nicoya, en passant par le lac de Nicaragua) étaient les Chortis, les Lencas (et peut-être les Matagalpas), les Subtiabas, les Nicaraos et les Chorotega-Mangues)[186]. Au-delà de cette limite, se distinguaient en grande partie des peuples de cultivateurs « inférieurs » (les Jicaques, les Payas, les Sumos et les Misquitos), et sur une petite portion des peuples de cultivateurs « supérieurs » (les Chibchas) (ibid.).

[181] Darras 2000, p. 143

[182] Romero 1999, p. 239

[183] Romero 1999, p. 238

[184] Williams et Weigand 2011, p. 19

[185] Creamer 1987, p. 37

[186] Kirchhoff 1960, p. 7

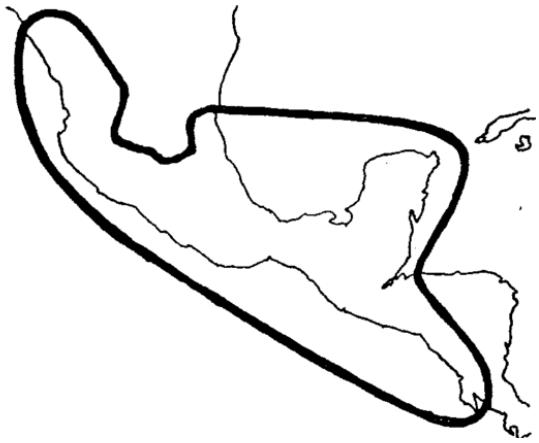


Figure 35 : Carte des limites de la Mésoamérique à la moitié du XVIème siècle par Kirschhoff en 1943 [187]

2. Gordon Willey

Selon Willey, avec l'adoption progressive de l'agriculture autour de 1500 av. J.-C., la Mésoamérique s'unifie en tant qu'aire culturelle[188]. Cette unité s'exprime par le biais d'une technique agricole mixte de cultures complémentaires appelée la milpa (maïs, haricot et courge) complétée par d'autres plantes comestibles domestiques comme le cacao, le manioc, l'agave et de nombreux fruits et légumes (ibid.). En 1962, Gordon Willey apporte une périodisation de l'aire mésoaméricaine. Il distingue trois phases qui se différencient par le degré technologique de subsistance atteint par les groupes humains [189].

En plus de ce cadre chronologique, et afin de mieux signifier les diversités présentes à l'intérieur de la Mésoamérique, Willey distingue dix aires culturelles sur ce vaste territoire (tab. 9). Il dénomme les régions suivantes : les Hautes terres mayas, les Basses terres mayas, la Périphérie Sud, le Sud de Veracruz-Tabasco, Oaxaca, Guerrero, le Mexique central, le Centre de Veracruz, la Région huastèque, l'Ouest et la Frontière Nord[190] (fig. 36). Notre cadre d'étude se situe principalement dans la Périphérie Sud ; c'est une région occupée par des peuples aux langues diverses, à des moments

[187] Kirchhoff 1960, p. 6

[188] Willey 1962, p. 91

[189] Willey 1962, p. 84

[190] Willey 1966, p. 89

différents[191]. Willey cite les groupes Maya, Pipil, Lenca, Jicaque et Chorotega et ajoute que dans cette zone, les cultures mésoaméricaines se nuancent et se mélangent avec les cultures de la Basse Amérique Centrale.

Au Préclassique, les cultures de la vallée de la rivière Ulua, du Lac Yojoa et Yarumela dans la vallée de Comayagua au Honduras montrent des traits culturels clairement mésoaméricains[192]. C'est le cas également dans l'Ouest du Salvador du Préclassique au Postclassique. Au Classique au Honduras, des influences de la Basse Amérique Centrale sont particulièrement perceptibles au nord-est de la zone[193]. En ce qui concerne la côte Pacifique du Nicaragua et la Péninsule de Nicoya, Willey explicite qu'elles font beaucoup moins parties de la Mésoamérique que l'ouest du Honduras et du Salvador (ibid.). C'est uniquement durant les derniers siècles avant la Conquête que des influences stylistiques dans la poterie du Costa-Rica et du Nicaragua suggèrent l'appartenance de cette région à la Mésoamérique (ibid.). Les migrations des peuples de langue nahua du Centre du Mexique, comme les Bagaces, Nicarao et Nahuatlato, expliquent ces changements (ibid.). Le paysage archéologique de la frontière sud de la Mésoamérique est complexe puisque les influences de cette région sont mélangées avec des souches de cultures de la Basse Amérique Centrale ; il n'y a pas de cassure géographique qui sépare les deux (ibid.).

En revanche, la partie ouest du cadre d'étude appartient aux Hautes terres mayas, et dans une moindre mesure l'extrémité nord-ouest, aux Basses terres mayas. Les Hautes terres, comme les Basses terres mayas ont été, et perdurent encore comme le lieu de vie des peuples de langues mayas. Dans les Hautes terres, on note également la présence de peuples dont la langue est le pipil, ainsi que d'autres petits groupes, tandis que, au sujet des Basses terres, Willey explique que c'est le lieu où la civilisation Maya Classique a prospéré (ibid.).

[191] Willey 1966, p. 88

[192] Willey 1966, p. 168

[193] Willey 1966, p. 169

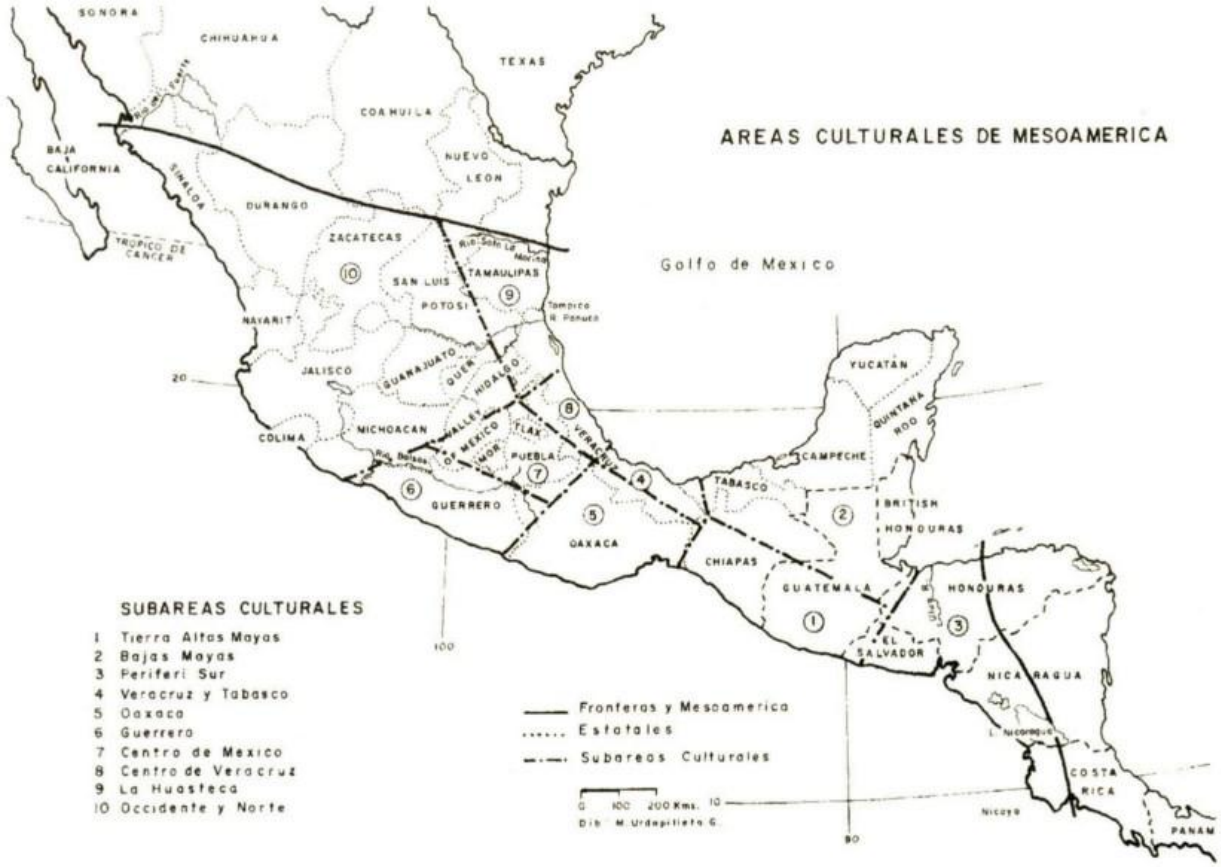


Figure 36 : Carte des limites de la Mésoamérique à la moitié du XVIème siècle par Willey en 1966 [194]

3. John Longyear

La même année, John Longyear propose une étude archéologique du Salvador dans le : *Handbook of Middle American Indians. Archaeological Frontiers and External Connections*. Il commence en insistant dès les premières lignes sur la dichotomie entre les deux régions du Salvador séparées par le cours inférieur du fleuve Lempa[195] (tab. 9). Il affirme que cette division est soutenue par toutes les évidences archéologiques et explique qu'à l'ouest du fleuve la population est maya, probablement poqomam pendant une bonne partie de l'époque préhispanique, et elle est en revanche pipile au moment de la Conquête[196]. La région Est du pays est, elle, lenca depuis l'époque préhispanique et par la suite (ibid.). Il concède toutefois que la portion nord du Lempa, dans cette partie

[194] Willey 1966, p. 86

[195] Longyear 1966, p. 132

[196] Longyear 1966, p. 134

du pays, est presque inconnue archéologiquement et historiquement parlant mais assume, en s'appuyant sur Lothrop (1930), que la population était chortie avant et après la Conquête. Cependant, dans l'article cité par Lonyear, Lothrop fait plutôt part d'une impression [197]:

« (…) il semble très probable que le chorti était également étendu vers l'est de Chalatenango mais on ne peut pas être sûr de cela. »

Dans la partie nord de l'Est du pays, il reconnaît aussi la présence d'une enclave matagalpa (cacaopera).

Au sujet de l'Est du Salvador, il affirme[198] :

« (…) j'ai ramassé des tessons polychromes de type Classique à la surface d'un monticule à Santa Rosa, près du sommet du Cerro Cacahuatique, dans le département de Morazan, et de l'île de Conchagua dans le Golfe de Fonseca. »

Pour le Postclassique, il évoque une série de pendants de jade qu'il associe aux Chorotegas (dont il avait déjà présenté une photographie en 1944[199]), pour lesquels la production est située aujourd'hui entre 500 et 750 apr. J.-C.

Longyear conclut en expliquant [200]:

« Pour le moment, il devrait être vraiment évident que le Salvador ne doit pas être compris, archéologiquement ou ethnologiquement parlant, comme une région distincte. C'est plutôt, une extension d'autres régions, particulièrement de celles du nord et de l'ouest. Les parties Est et Ouest du pays agissent indépendamment l'une de l'autre la plupart du temps, chacune poursuit le cours de sa propre histoire et fait ses propres alliances culturelles. »

---

[197] Lothrop 1939, p. 46, traduction de l'auteur :

« (…) It seems quite probable that Chorti also extended eastward of Chalatenango but of this we cannot be certain."

[198] Longyear 1966, p. 151, traduction de l'auteur :

« (…) I have collected polychrome sherds of Classic type on the surface of mounds at Santa Rosa, near the summit of Cerro Cacahuatique in the Departement of Morazan, and from Isla Conchagua in the Gulf of Fonseca."

[199] Longyear 1944, Planche XII, n° 18

[200] Longyear 1966, p. 153, traduction de l'auteur :

« By now, it should be aboudantly evident that El Salvador does not comprise a distinct archaeological or ethnological region. It is, rather, an extension of other regions, particulary of those to the north and west. Further than this, the country itself does not constitute a unit. The eastern and western sections act independently of each other for the most part, each pursuing its own course of history and making its own cultural alliances."

Pour résumer, Longyear réalise trois schémas pour expliquer les interactions culturelles des différentes régions du Salvador et leur évolution dans le temps (fig. 37). Au Préclassique, l'Ouest du Salvador est en relation avec les cultures des Hautes terres du Guatemala et reçoit des influences de l'est. Au Classique, la connexion avec le Guatemala est remplacée par un rapprochement avec Copan et le Centre et Sud du Honduras. Au Postclassique, un retour des relations avec l'ouest se met en place, pendant que les relations avec le nord disparaissent, dans un contexte d'invasion mexicaine, ce qui va perdurer jusqu'à la Conquête.

Pour l'Est du pays, tout au long de son histoire, la région semble faire bloc avec les Hautes terres centrales du Honduras situées juste au nord. Pendant l'essor de Copan, au Classique, des influences Maya se font sentir sans faire grande impression. Au Postclassique, la région devient une voie de communication pour le commerce de la céramique polychrome de Style Nicoya.

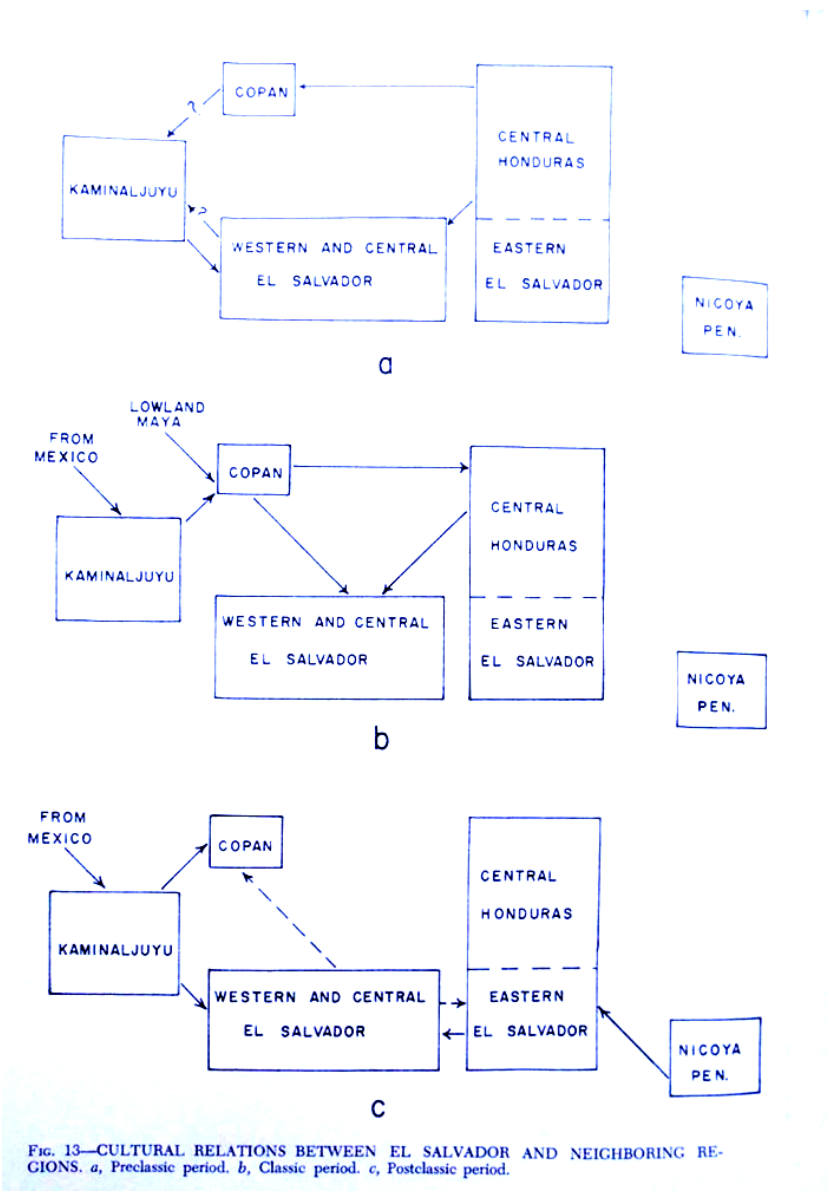


FIG. 13—CULTURAL RELATIONS BETWEEN EL SALVADOR AND NEIGHBORING REGIONS. *a*, Preclassic period. *b*, Classic period. *c*, Postclassic period.

Figure 37 : Diagrammes des relations culturelles entre le Salvador et ses régions voisines par Longyear [201]

Cette étude de Longyear est la dernière qui présentera les sphères d'interactions culturelles au fil du temps, sans évoquer l'éruption du volcan Ilopango placée de nos jours en 535 apr. J.-C[202]. La représentation du Salvador comme la simple prolongation d'autres aires culturelles sera remis profondément en doute dans les années 1970, notamment grâce aux recherches d'Andrews sur le site de Quelepa[203].

[201] Longyear 1966, p. 154

[202] Dull et al. 2010

[203] Andrews 1986

4. Claude Baudez

En 1970, Baudez décrit l'Amérique Centrale du XVIe siècle, où il identifie une première zone de tradition mésoaméricaine, et une deuxième région de tradition sud-américaine (fig. 38). Ce territoire correspond à l'extrémité nord-ouest de l'Aire Intermédiaire qu'il décrit comme un spectacle :

« (…) de sociétés hiérarchisées organisées en classes (chefs et prêtres, guerriers, gens du commun et esclaves), à l'artisanat développé grâce à une division du travail poussée et à de constants échanges commerciaux. » [204].

Si Willey identifie des aires et des « sous-aires » culturelles , Baudez quant à lui identifie une zone de tradition mésoaméricaine en reprenant les limites proposées par Kirchhoff[205]. À l'intérieur de cette zone, il différencie les Secteurs Nord et Sud dont la frontière varie suivant les périodes, autour de la limite Honduras-Nicaragua (ibid.) (tab. 9). Le Secteur Nord qui comprend le Salvador et l'Ouest du Honduras (au centre de notre cadre d'étude), subit et participe plus pleinement aux influences de la Mésoamérique, tandis que le Secteur Sud (la Grande Nicoya) voit l'apparition de cultures autonomes, à l'aide d'emprunts réalisés tant au nord qu'à l'est ou au sud, selon Baudez[206]. Il ajoute :

« Dans son ensemble, la zone est affectée par l'histoire de la Mésoamérique : l'hégémonie qui au Classique récent appartenait au Secteur Nord, passe au Postclassique au Secteur Sud (ibid.) ».

Baudez considère que les cultures honduriennes et salvadoriennes du Secteur Nord font figure de « parents pauvres » faces aux cultures de la Mésoamérique et Andine[207]. Pendant longtemps, la figure de « parents pauvres » des cultures du Salvador et du Honduras va persister et en 1992, le Symposium de Dumbarton Oaks permet la publication du livre *Wealth and Hierarchy in the Intermediate Area*. L'article de Payson Sheets, The *Pervasive Pejorative in Intermediate Area Studies* résume les postulats négatifs attribués aux cultures de cette région, puis propose de définir la zone selon les caractéristiques qu'elle a développé et non en fonction des traits culturels qu'elle n'a pas atteints[208]. Il attribue à l'Aire Intermédiaire le sédentarisme cristallisé sous la forme de la

[204] Baudez 1970, p. 21

[205] Baudez 1970, p. 33

[206] Baudez 1970, p. 218

[207] Baudez 1970, p. 217

[208] Sheets 1992, p. 18

tradition des villages depuis 3000 av. J.-C.[209], l'absence d'état, la présence de sociétés égalitaires, une religion caractéristique, un haut degré de maitrise artistique dans certaines catégories ainsi qu'une stabilité économique et sociale basée sur l'adaptation au milieu[210]. Elle forme une région d'une grande diversité et complexité culturelle.

[209] Sheets 1992, p. 37

[210] Sheets 1992, p. 30

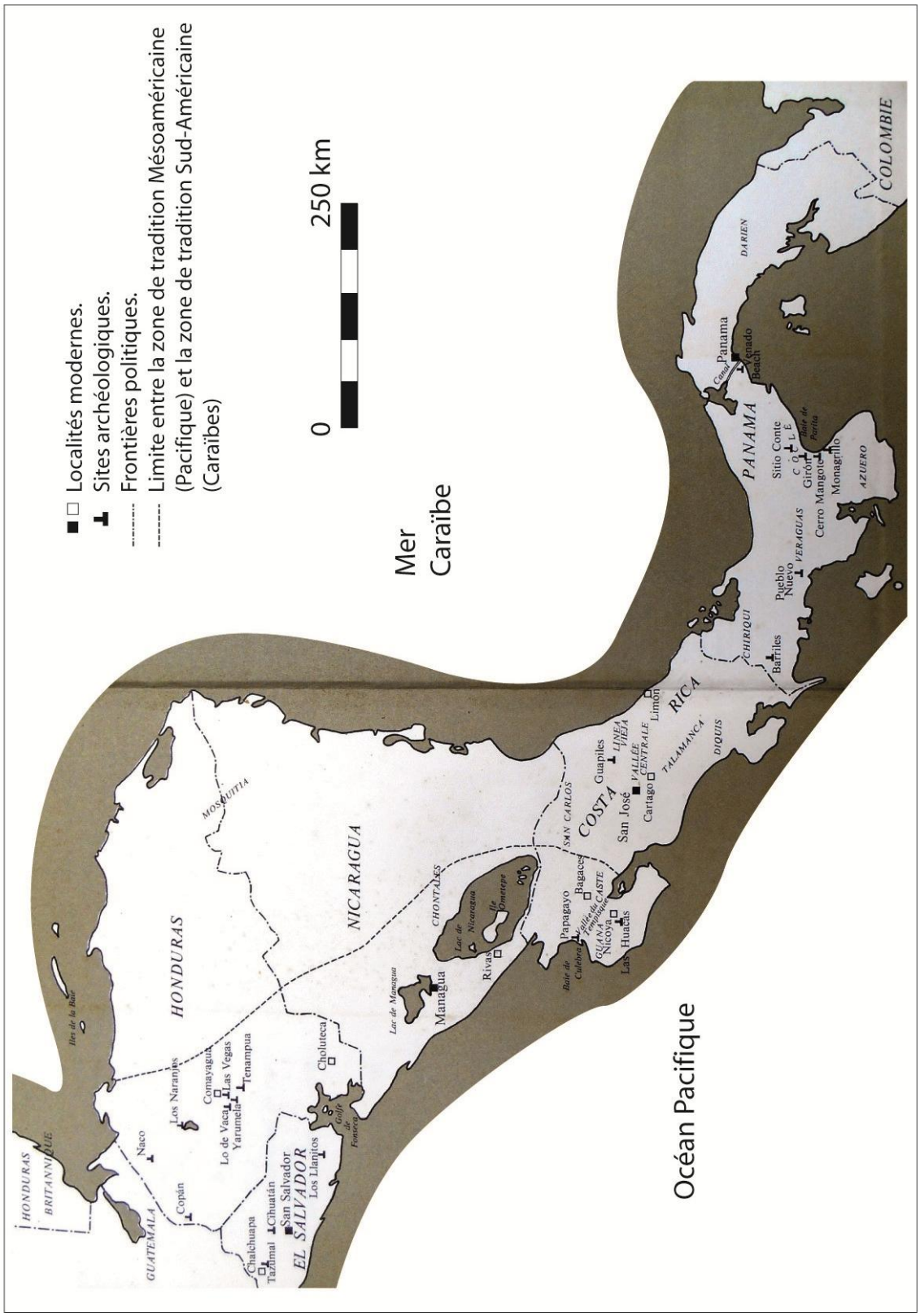


Figure 38 : Carte des zone de tradition Mésoaméricaines et Sud-Américaine par Baudez en 1970[211]

[211] Baudez 1970

B. Le Salvador vue depuis l'Aire Intermédiaire

Lors de la définition de la Mésoamérique Kirchhoff évoque au sud de la région la présence des Chibchas qualifiés de cultivateurs « supérieurs », mais surtout de cultivateurs « inférieurs » (Jicaque, Paya, Sumo et Misquito). Il est couramment attribué à Haberland la première utilisation du terme Aire Intermédiaire en 1957 [212] ; pour cet auteur, elle définit uniquement une région qui comprend les Hautes terres de l'Equateur (avec quelques sites sur la côte), l'ouest de la Colombie et le Panama[213] (tab. 9). Dans cette zone, il identifie plusieurs cultures qui partagent un même style céramique entre 1000 et 1450 apr. J.-C. [214]. Le terme Aire Intermédiaire a été choisi par la suite car ce territoire se rencontre entre la Mésoamérique et les Andes Centrales.

L'adoption du terme par Willey dans l'important ouvrage *An Introdutcion to American Archaeology, Vol. II : South America* consacre probablement l'expression [215]. En 1971, Willey explique que [216] :

« Des influences de la Mésoamérique et du Pérou peuvent être identifiés ; et les cultures de l'Aire Intermédiaire, en retour, ont influencé ces deux autres aires. Cette complexité est accentuée par une déroutante diversité régionale de cultures archéologiques ; une diversité qui reflète certainement dans une large mesure les variations de l'environnement naturel à l'intérieur de l'Aire Intermédiaire» .

Il définit l'Aire Intermédiaire comme une tradition culturelle particulière à laquelle on peut attribuer plusieurs critères, tout d'abord, au niveau de l'alimentation, les cultures principales sont le maïs et le manioc, cultivées dans la majorité des cas sur brûlis[217]. L'habitat consiste en des hameaux ou de petits villages même si de petites villes sont aussi apparues dans certaines zones ; de même, les unités sociopolitiques sont de dimensions réduites, pouvant atteindre de petits territoires (ibid.). Il existe des centres cérémoniels, parfois à l'intérieur des villes, parfois ils constituent le centre d'habitats

[212] Haberland 1957, p. 156

[213] Haberland 1957, p. 149

[214] Haberland 1957, p. 159

[215] Willey 1971, p. 254

[216] Willey 1971, p. 255 (traduction de l'auteur) :

« This complexity is further compounded by a bewildering subareal and regional diversity in archaeological cultures—a diversity that certainly reflects to a large degree the natural environmental variation within th Intermediate area."

[217] Willey 1971, p. 277

dispersés (ibid.). Les formes d'enterrements varient grandement, allant d'urnes à de profondes tombes, parfois accompagnées de sacrifices illustrant le prestige de certains personnages (ibid.). La production de céramique est importante et de très bonne qualité ; s'il existe des traditions propres, on reconnaît également des influences de la Mésoamérique comme de l'Amérique du Sud, toutefois aucune série céramique claire n'est identifiée (ibid.). Les techniques métallurgiques sont présentes, c'est un trait important de la tradition de l'Aire Intermédiaire, depuis 500 à 1500 apr. J.-C. Le travail de la pierre est largement diffusé dans la zone, comme les dalles sculptées et les statues en forme de colonnes ; toutefois le niveau de la qualité de l'exécution est compétent mais pas exceptionnel, avec un traitement rigide et angulaire de formes vives (ibid.)[218]. Il existe une manufacture de petites poteries et d'ornements de pierre polie dont la technologie est diffusée dans la zone (ibid.). Finalement, il n'existe que trois principales familles de langues ; chibcha, paez, et macro-Caribéen (ibid.).

Willey définit les limites géographiques de l'Aire Intermédiaire (fig. 40), elles incluent les Andes et la côte Pacifique de l'Équateur, de la Colombie, du Venezuela (dans leur partie ouest), ainsi que la côte Caraïbe de la Colombie et la Basse Amérique Centrale [219] (tab. 9). À cet endroit, la frontière passe au-dessus d'une ligne au nord du Golfe de Nicoya, à la limite de notre cadre d'étude, jusqu'au centre de la côte Caraïbe nord du Honduras (ibid.). Il reconnaît six aires culturelles à l'intérieur de l'Aire Intermédiaire et évoque la région de la Grande Nicoya dont l'extrémité ouest se trouve au niveau du Golfe de Fonseca. Elle fait partie de la Mésoamérique mais elle peut aussi être considérée comme une « sous-aire culturelle » de l'Aire Intermédiaire[220]. Baudez inclut de même cette région dans la zone de tradition Mésoaméricaine mais la différencie également en l'incluant dans ce qu'il appelle le Secteur Sud (Grande Nicoya). Il y identifie une première séquence culturelle qui commence par la période appelée « Bichrome en zones », de 300 av. J.-C. à 300 apr. J.-C.[221]. Un des motifs anthropomorphe d'un vase cylindrique à pied orné d'un rebord sous la lèvre de cette période (fig. 39) rappelle des peintures rupestres de la Cueva de Ayasta, au Honduras. La céramique produite durant cette période au Nicaragua est connue jusqu'à Copan, où elle est contemporaine de la céramique

[218] Willey 1971, p. 278

[219] Willey 1971, p. 254

[220] Willey 1971, p. 344

[221] Baudez 1970, p. 66

Usulutan du Préclassique récent[222]. Les sites d'habitat de cette période consistent en hameaux et villages.

Toutefois, au nord de l'Aire Intermédiaire décrite par Haberland en 1957 dont la limite nord était le Panama, la région située entre la Mésoamérique et ce pays avait tout d'abord été nommée la Basse Amérique Centrale en 1966 (tab. 9).



Figure 39 : Céramique de la période « Bichrome en zones »[223]

[222] Viel 1998, p. 99

[223] Bello-Suazo 2009, p.108

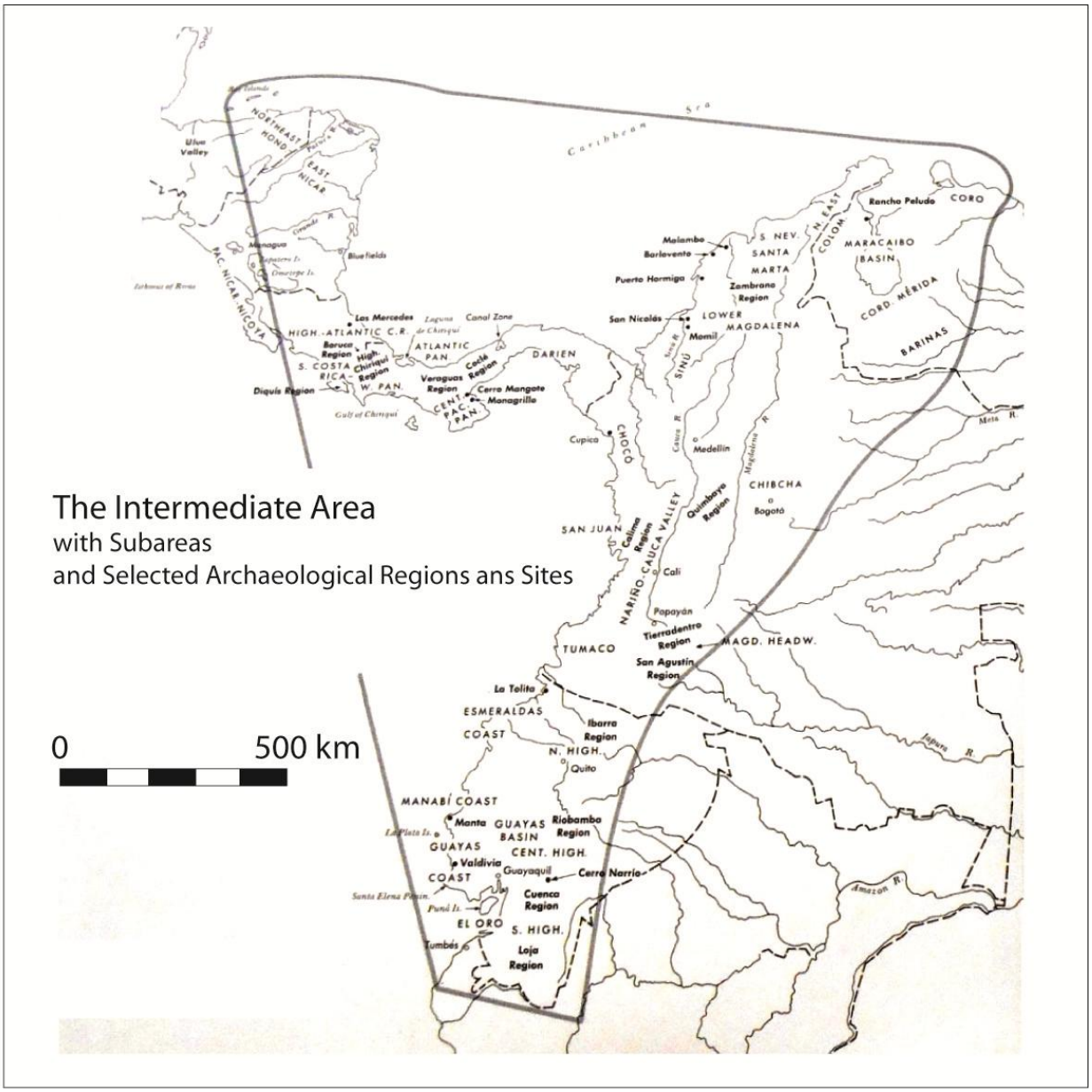


Figure 40 : Carte des limites de l'Aire Intermédiaire par Willey en 1971 [224]

1. John Glass, Samuel Lothrop et Doris Stone

Ces auteurs proposent en 1966, dans le *Handbook of Middle American Indians Vol. IV. Archaeological Frontiers and External Connections*, de considérer la Basse Amérique Centrale, depuis le Golfe de Fonseca jusqu'au Panama (fig. 41). Les particularités des cultures de la Basse Amérique Centrale avaient déjà été constatées par différents chercheurs auparavant[225]. Son extension est cette fois clairement établie en

[224] Willey 1971, p. 256

[225] Langet et Helms 1979, p. 224

incluant des régions précédemment attribuées à la Mésoamérique comme le versant Pacifique du Nicaragua, la Péninsule de Nicoya et elle arrive aux abords du Golfe de Fonseca au Salvador. Dans le même ouvrage, Longyear propose son étude du Salvador et entérine une division du pays d'ouest en est par le cours inférieur du Lempa, qu'il pressent depuis les années 1940 et avant lui Lothrop. Toutefois, il n'attribue pas les vestiges de l'Est du Salvador à la Basse Amérique Centrale qu'il n'évoque pas. Au Honduras par contre, John Glass explique que le pays présente des vestiges archéologiques de la Mésoamérique et de la Basse Amérique Centrale[226]. Lothrop explique qu'à l'arrivée des Espagnols, entre le Honduras et la Colombie, la région ne s'illustrait que par des chefferies dont le pouvoir s'étendait sur des territoires peu étendus[227]. Il explique que la Basse Amérique Centrale a été vue comme une région cousine des zones Maya et Mexicaine plus connues au Nord (ibid.), toutefois il ajoute que[228] :

« Des idées intrusives et des influences du nord et du sud sont effectivement reconnues, mais les formes basiques de l'art et des styles de la Basse Amérique Centrale sont réputés être d'une origine locale indépendante. »

Finalement, Doris Stone, toujours dans le même livre établit la limite ouest de la Basse Amérique Centrale, au niveau du Golfe de Fonseca, sans inclure le Salvador (fig. 41).

[226] Glass 1966, p. 157

[227] Lothrop 1966, p. 180

[228] Lothrop 1966, p. 180, traduction de l'auteur :

« Intrusive ideas and influences from both north and south indeed are recognized, but the basic art forms and styles of lower Central America are deemed to be of local and independant origin. »

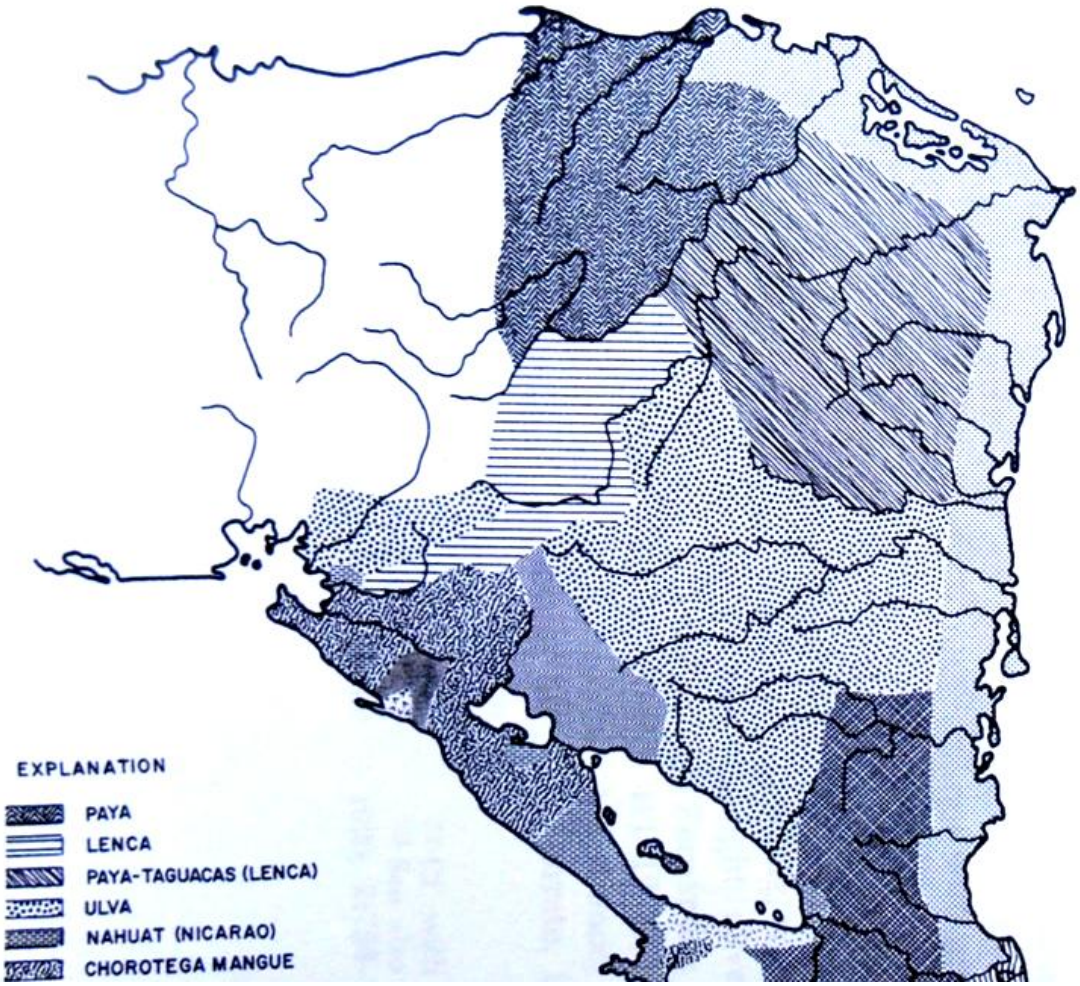


Figure 41 : Carte des langues indigènes de la Basse Amérique Centrale (sans le Costa-Rica et le Panama) à l'époque de la Conquête par Stone en 1966[229]

2. Frederick Lange et Mary Helms

En 1979, Lange et Helms proposent de considérer la Basse Amérique Centrale, située entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire, comme une zone tampon (*buffer zone)*, qui maintient des relations avec les deux aires culturelles la limitant géographiquement[230] (tab. 9). De ce point de vue, la région acquiert une certaine autonomie et ne se considère plus comme le simple réceptacle d'un diffusionnisme provenant du nord ou du sud.

[229] Stone 1966, fig. 1

[230] Lange et Helms 1979, p. 224

3. Gordon Willey

En 1984, dans *Archaeology of Lower Central America*, Willey ne présente plus la Basse Amérique Centrale comme une zone de transition de l'Aire Intermédiaire, entre la Mésoamérique et le Pérou, ou encore un conduit entre ces civilisations du Nouveau Monde[231]. Cette fois, il explique [232] :

« En d'autres termes, la Basse Amérique Centrale, qu'elle que soit son unité interne ou son hétérogénéité, est largement propre à être comprise en tant que soi. Ou, comme Lange le dit : « les contact (mésoaméricains ou sud-américains) n'ont pas été le sommet culturel, ou la principale motivation, des facteur de développement. »

Les limites de la Basse Amérique Centrale incluent cette fois la majorité du territoire du Salvador, le Honduras, le Nicaragua, le Costa-Rica et Panama (ibid.) (tab. 9).

4. George Hasemann et Lara Pinto

Ils proposent de considérer une Zone Centrale (tab. 9), à l'intérieur de la Basse Amérique Centrale, qui inclut les territoires actuels du Honduras et du Salvador (sauf l'aire maya), ainsi que la côte Pacifique du Nicaragua en incluant les contreforts nord et nord-ouest des Grands Lacs[233] (fig. 56). Si on fait exception de la partie nicaraguayenne, la Zone Centrale proposée couvre une grande partie de notre cadre d'étude. Elle se caractérise comme[234] :

« (…) une aire qui a développé sa propre mosaïque de sociétés dynamiques en dehors de la sphère d'influence directe de la Mésoamérique proprement dite, mais aussi comme une aire qui a maintenu une longue ou intense et périodique communication avec ce noyau. »

---

[231] Willey 1984, p. 342

[232] Willey 1984, p. 342 (traduction de l'auteur) :

« In other words, lower Central America, whatever its internal unity or disunity, is to be understood largely in terms of itself alone. Or, as Lang states, external Mesoamerican or South American - contacts were not the paramount cultural, or principal motivating, factors in development -."

[233] Hasemann et Pinto 1993, p. 136

[234] Hasemann et Pinto 1993, p. 140 (traduction de l'auteur) :

« (…) un área que en definitiva desarolló su propio mosaico de dinámicas sociedades fuera de la esfera de dominio directo de Mesamérica propiamente dicha, pero también como un área que mantuvo una larga o intensa y periódica comunicación con este núcleo."

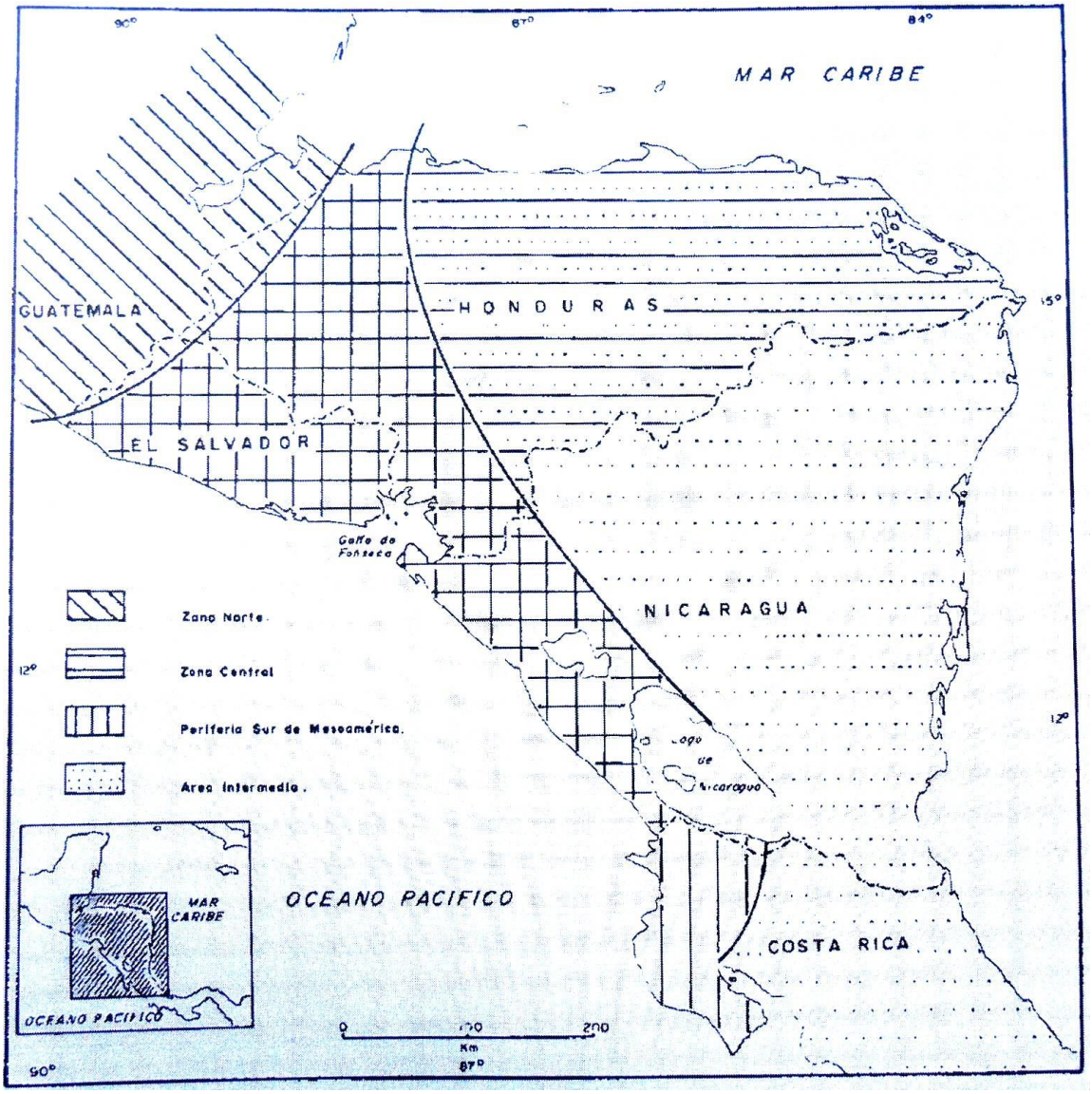


Figure 42 : Carte des limites de la Zone Nord (Mésoamérique), de la Périphérie Sud de la Mésoamérique, de la Zone Centrale et de l'Aire Intermédiaire proposée par Hasemann et Pinto [235]

On voit bien sur la carte que dans notre cadre d'étude, la Zone Centrale se confond principalement avec la Périphérie Sud de la Mésoamérique, sauf dans le cas de l'angle nord-est où elle se superpose à l'Aire Intermédiaire. C'est une portion de la Basse Amérique Centrale où les superpositions entre aires culturelles correspond à la définition de zone tampon utilisée précédemment par Lange pour définir la Basse Amérique Centrale.

[235] Hasemann et Pinto 1993, p. 137

C. Une proposition dynamique des frontières entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire (Payson Sheets)

Le travail le plus récent décrivant spécifiquement les interactions culturelles au sud de la Mésoamérique et au-delà a été publiée en 2000. Payson Sheets reconstruit par période, comme il les nomme lui-même, les frontières (au pluriel) du sud-est de la Mésoamérique, car celles-ci ont changé de position avec le passage du temps. Après une revue des modèles théoriques des frontières appliqués à l'extrémité sud-est de la Mésoamérique, par le biais de cartes, il présente pour chaque période les limites des aires culturelles. Sheets utilise le modèle théorique de frontière qui s'illustre sur les cartes par une Zone de Frontière plus ou moins étendue située entre les deux limites de la Mésoamérique et de l'Aire Intermédiaire (tab. 9). Il n'évoque à aucun moment la Basse Amérique Centrale. Il explique qu'une limite est une ligne, tandis qu'une frontière est un territoire, un concept plus dynamique et il ajoute [236] :

« Une frontière à un moment donné n'est pas censée être un espace réduit homogène, mais souvent elle présente des poches ou des enclaves de sociétés en expansion et de sociétés autochtones à l'intérieur de la frontière. »

Plus loin, en citant Lange (1986), Sheets réitère ce même concept [237] :

« En bref, une frontière culturelle n'est pas comme une frontière politique qui peut être définitivement délimiter, mais plutôt comme le passage simultanés de deux couleurs qui se mélangent de façon disparate le long d'une ligne de contact ».

Pour le Préclassique qu'il place entre 2500 av. J.-C. et 250 apr. J.-C., il présente deux cartes qui correspondent au Préclassique moyen (1000 à 500 av. J.-C.) (fig. 43) et au Préclassique récent (500 av. J.-C. à 250 apr. J.-C.) (fig. 44). Pour cette première période, il place la frontière mésoaméricaine au niveau du site Cerron Grande au Salvador, et la frontière de l'Aire Intermédiaire au niveau de Los Naranjos et Playa de los Muertos au Honduras.

---

[236] Sheets 2000, p. 408, tradutcion de l'auteur :

« A frontier at a single time should not be assumed to be a uniform diminution zone, but often has pckets or enclaves of the expanding society and of the autochthonous society within the frontier »

[237] Sheets 2000, p. 411, traduction de l'auteur :

« In short, a culture frontier is not like a political frontier which can be definitely demarcated, but rather like the running together of two colors which blend to variegated hues along the line of contact »



Figure 43 : Carte des limites de la Mésoamérique au Préclassique moyen (1000 à 500 av. J.-C.) par Sheets en 2000 [238]

Au Préclassique récent, les frontières de la Mésoamérique se déplacent de près de 150 km à l'est. C'est une période où la densité de population est importante sur la plaine côtière au Salvador et des établissements apparaissent sur le piémont et jusqu'à 1400 m dans le cas de Santa Leticia[239]. Les principaux groupes linguistiques présents sont le maya à l'ouest et le lenca à l'est. Malgré cette différence linguistique, à ce moment les deux groupes font parties de la Mésoamérique, même si les sites de la vallée de Comayagua au Honduras s'insèrent plus directement dans la Zone de Frontière, tandis que l'Est du Salvador est en revanche résolument mésoaméricain.

[238] Sheets 2000, p. 418

[239] Sheets 1984, p. 91



Figure 44 : Carte des limites de la Mésoamérique au Préclassique récent (500 av. J.-C.à 250 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 [240]

Au Classique ancien, on assiste à une dilatation de la partie sud de la Zone de Frontière pour atteindre 250 km de large le long de la côte pacifique (fig. 45). Pour Sheets, c'est la conséquence de l'éruption plinienne du volcan Ilopango dans le Centre du Salvador, qui sépare les sites de l'Est du pays des établissements du Centre et de l'Ouest et les met en relation étroite avec les établissements du Honduras au nord et de l'Aire Intermédiaire à l'est [241]. Il faut néanmoins prendre en considération les nouvelles datations de l'éruption du volcan Ilopango estimée entre 420 et 435 apr. J.-C. en 2001[242], puis en 535 apr. J.-C. en 2010[243].

Sur la carte proposée par Sheets, la vallée de Comayagua apparaît à cette époque dans l'Aire Intermédiaire, néanmoins, pour l'auteur de ces lignes, il est important de prendre en considération certains gisements rupestres de cette vallée dont quelques

[240] Sheets 2000, p. 421

[241] Sheets 2000, p. 424

[242] Dull, Southon et Sheets 2001, p. 30

[243] Dull et al. 2010

motifs sont d'inspiration Teotihuacan [244]. Dans ce cas, la vallée de Comayagua devrait plutôt être intégrée à la Zone de Frontière. En revanche, pratiquement aucune influence de Teotihuacan n'est détectée dans la céramique de la région Est du Salvador[245], ni dans l'art rupestre.



Figure 45 : Carte des limites de la Mésoamérique au Classique ancien (250 à 600 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 [246]

Au cours du Classique récent, selon Sheets, le Centre du Salvador est de nouveau occupé à la fin du Ve et au début du VIe siècle, par des populations mésoaméricaines, probablement des groupes Mayas Chortis provenant du Peten et du Belize [247] (fig. 46). Elles développent alors une société complexe aux établissements hiérarchisés, depuis San Andrés, dans la vallée de Zapotitan. Leur expansion peut être une réponse à la présence de Teotihuacan à Kaminaljuyu ; le nouveau territoire occupé entoure deux sources d'obsidienne (Ixtepeque et Media Cuesta) ce qui a pu être une stratégie pour s'assurer cette ressource[248].

[244] Reyes Mazzoni, 1977

[245] Amador 2009, p. 189

[246] Sheets 1984, p. 95 et 2000, p. 424

[247] Sheets 2000, p. 427

[248] Sheets 1984, p.109

Néanmoins, quand Sheets parle du Centre du Salvador, il faut considérer essentiellement les établissements de la vallée de Zapotitan et de la vallée du Paraiso (qui appartiennent à la région Ouest que nous avons défini dans l'Introduction de cette étude). En effet, seulement dans ces deux vallées et à Chalchuapa de forte relation avec Copan ont pu être mises en évidence[249]. En outre, la datation de la réoccupation des terres devenues infertiles après l'éruption du volcan Ilopango doit être reconsidérée car Sheets se base sur une éruption qui aurait eu lieu en 260 apr. J.-C., quand il est plus probable qu'elle remonte à 535 apr. J.-C., presque trois siècles plus tard.

À Quelepa, on notera l'apparition d'un jeu de balle qui démontre la pleine appartenance du centre urbain à la Mésoamérique à cette époque. La population augmente notablement ce qui s'illustre par une croissance de la taille et du nombre de sites et dans la vallée de Comayagua, des établissements fortifiés apparaissent à la fin de la période, comme Tenampua, où un jeu de balle a été identifié[250]. Toutefois, des *metates* très élaborés et d'autres caractéristiques démontrent des liens avec l'Aire Intermédiaire (ibid.).



Figure 46 : Carte des limites de la Mésoamérique au Classique récent (600 à 900 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 [251]

[249] Earnest et Fowler 1985, p. 25

[250] Sheets 2000, p. 436

[251] Sheets 2000, p. 424

Au Postclassique, autour de 1000 apr. J.-C., on assiste au déclin des principaux centres régionaux dans beaucoup de zones ; l'expansion classique maya au Honduras est terminée et la frontière de la Mésoamérique recule près de la rivière Motagua au Guatemala [252] (fig. 47). La population décroit, ce qui se répercute au Salvador par d'importantes migrations de groupes mésoaméricains, provenant du Centre du Mexique, qui s'introduisent et s'établissent dans le Centre et l'Ouest du pays [253]. Ces groupes proviennent principalement de la région situé entre Oaxaca et Veracruz[254].

Au Centre du Honduras, le site Las Vegas ne s'illustre que par des plateformes petites et basses de 10 m de long [255] tandis que le Sud du Honduras subit l'influence de la Grande Nicoya ; les établissements sont relativement petits, avec de nombreux monticules bas résidentiels (ibid.).

Pour synthétiser, Sheets explique qu'au moins quatre vagues d'influences étrangères ont touché la Zone de Frontière ; on citera tout d'abord la vague Olmèque au Préclassique, la Maya au Classique, ainsi que la Pipil-Nicarao et la Grande Nicoya au Postclassique[256].

[252] Sheets 2000, p. 439

[253] Sheets 1984, p. 106 et 2000, p. 437

[254] Sheets 2000, p. 439

[255] Sheets 2000, p. 440

[256] Sheets 2000, p. 443



Figure 47 : Carte des limites de la Mésoamérique au Postclassique (900 à 1500 apr. J.-C.) par Sheets en 2000 [257]

[257] Sheets 2000, p. 438

Année de publication	Auteur	Mésoamérique / *Aire Intermédiaire*
1943	Kirchhoff	La Mésoamérique s'étend depuis le nord du Mexique jusqu'au Costa-Rica (Péninsule de Nicoya), en incluant le Belize, le Guatemala, l'ouest du Honduras, le Salvador et le versant Pacifique du Nicaragua
1957	*Haberland*	*L'Aire Intermédiaire s'étend depuis les Hautes terres de l'Equateur jusqu'au Panama, en incluant l'ouest de la Colombie*
1962	Willey	Différenciation de dix "sous-aires" culturelles en Mésoamérique, notre cadre d'étude se situe en grande partie dans la Périphérie Sud mais l'extrémité ouest correspond aux Hautes terres mayas
1966	Longyear	Dichotomie entre la région Est du Salvador (Lenca) et le reste du pays (Maya)
	Glass, Lothrop et Stone	*Distinction de la Basse Amérique Centrale, depuis le Golfe de Fonseca jusqu'au Panama (sans inclure le Salvador)*
1970	Baudez	Les frontières de la Mésoamérique correspondent aux limites établies par Kirchhoff. Toutefois, à l'extrémité sud de la Mésoamérique, Baudez distingue les Secteurs Nord (Salvador et Ouest du Honduras) et Sud (Grande Nicoya). Le Secteur Nord fait figure de "parents pauvres" face aux cultures de la Mésoamérique et Andine
1971	*Willey*	*L'Aire Intermédiaire désigne cette fois un territoire situé entre la Mésoamérique et le Pérou. Il inclut la Basse Amérique Centrale (sans inclure le Salvador)*
1979	*Lange et Helms*	*La Basse Amérique Centrale est considérée comme une région autonome constituant une zone tampon entre les deux aires culturelles qui la limitent de part et d'autre*
1984	*Willey*	*La Basse Amérique Centrale inclut cette fois la majorité du territoire du Salvador et du Honduras, le Nicaragua, le Costa-Rica et Panama. Willey adhère à l'idée de Lange exprimée précédemment.*
1993	*Hasemann et Pinto*	*Ils proposent de considérer une Zone Centrale d'interactions culturelles, à l'intérieur de la Basse Amérique Centrale. Elle inclut les territoires actuels du Honduras et du Salvador (sauf l'aire maya), ainsi que la côte Pacifique du Nicaragua avec les Grands Lacs et exclut la péninsule de Nicoya et le Panama.*
2000	*Sheets*	*La frontière entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire est considérée comme une zone tampon dont les limites de part et d'autre évoluent selon les époques.*

Tableau 9 : Résumé par auteur des limites accordées tantôt à la Mésoamérique, tantôt à l'Aire Intermédiaire ou encore à la Basse Amérique Centrale (*en italique*)

IV. Linguistique et archéologie

Notre zone d'étude a été habitée par des groupes linguistiques appartenant aux deux aires culturelles décrites précédemment. Si l'on considère la Zone Centrale définie par Hasemann et Pinto (fig. 42), dont l'extension est un peu plus ample que notre cadre d'étude, le lenca, le chorotega et le pipil font partie de la Mésoamérique tandis que le jicaque, le paya, le sumu, le miskito, le matagalpa et le rama de l'Aire Intermédiaire (ibid.). Toujours dans la région mésoaméricaine de la zone d'étude, mais plus à l'ouest de la Zone Centrale, on reconnaît les groupes linguistiques chortis et poqomam, d'origine maya et le xinca.

La présentation des différents auteurs qui ont évoqué les groupes linguistiques se fera en distinguant les années précédant et suivant 1980. En effet, à partir des années 1980, les distinctions se font sur la base d'études anthropologiques et non plus seulement sur la base des recherches archéologiques, ethno-historiques ou toponymiques. Le rôle d'Anne Chapman dans ce sens a été décisif.

A. Avant les années 1980

1. Samuel Lothrop

La limite maximale atteinte par les groupes de langues mayas au Classique récent, en particulier le chorti, a été définie une première fois en 1939 dans un article de Lothrop intitulé *The Southeastern Frontier of the Maya*[258] (fig. 48). Cette frontière commence sur la côte Atlantique au Honduras, un peu à l'est de la rivière Ulua dont elle suit le cours dans un premier temps pour ensuite se diriger vers le nord du lac Yojoa. À cet endroit, elle décrit ensuite une boucle vers l'ouest vers Sensenti, dans le département d'Ocotepeque et enfin elle rejoint le cours inférieur de la rivière Lempa au Salvador jusqu'au Pacifique. La ligne opportune que constitue la rivière Lempa a été choisie par Lothrop en incluant les départements de Chalatenango et Cabanas même s'il avoue que [259] :

258 Lothrop 1939, p. 42

259 Lothrop 1939, p. 48, traduction de l'auteur :

« I have no knowledge of the Department of Cabaiias farther to the east except that archaeological remains have been reported near Sensuntepeque."

« Au nord du centre du Salvador, dans les environs de Chalatenango, très peu de vestiges archéologiques ont été enregistrés. Personnellement, je n'ai pas trouvé de poterie polychrome mais j'ai vu de la céramique avec des têtes de style Maya (…) »

À Suchitoto, dans le département de Cuscatlan, au sud de Chalatenango et du fleuve Lempa, Lothrop a pu observer des pièces de céramiques de style Maya sur plusieurs sites (ibid.). Finalement, pour le département de Cabanas, à l'est de Suchitoto et au sud du fleuve Lempa, Lothrop affirme [260]:

« Je ne sais rien du département de Cabanas, sauf à l'est, où des vestiges archéologiques ont été reportés près de Sensuntepeque. »

En se basant sur ces informations et sans préciser le type de vestige présent à Sensuntepeque, Lothrop propose d'inclure tout le département de Cabanas et de Chalatenango dans la zone Maya (fig. 48).

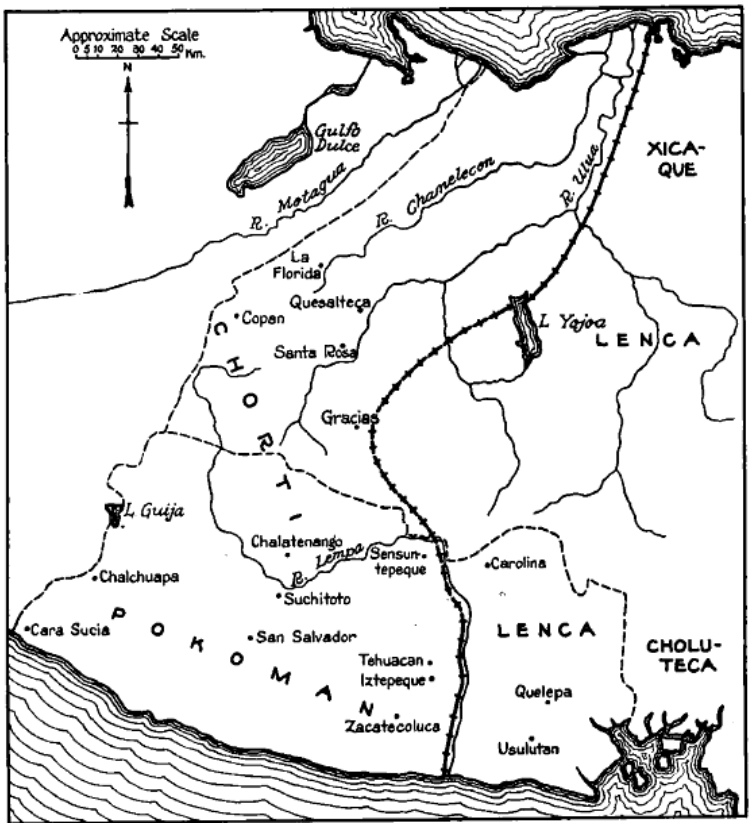


Figure 48 : Carte de l'expansion maximum des Mayas au sud et à l'est, sur la base des évidences archéologiques et linguistiques, par Lothrop en 1939[261]

[260] Lothrop 1939, p. 48, traduction de l'auteur :

« I have no knowledge of the Department of Cabañas farther to the esat except that archaeological remains have been reported near Sensuntepeque."

[261] Lothrop 1939, p. 49

2. John Longyear

En 1947, c'est l'archéologue Longyear qui va proposer une nouvelle fois de définir la limite occidentale atteinte par les groupes de langue maya[262]. Il réfute l'idée selon laquelle la disposition de monticules autour de places, la présence de maçonnerie de pierre de taille, de stèles ou de céramiques polychromes maya soit une preuve de la présence d'une langue maya[263]. Cette idée sera confirmée par Thompson en 1975[264]. En outre, Longyear définit le complexe céramique Ulua-Yojoa polychrome, présent en abondance depuis le cours inférieur de la rivière Ulua et au nord du lac Yojoa, jusqu'à la partie inférieure de la vallée de Comayagua [265]. À l'ouest, ce complexe rejoint la vallée de Jesus de Otoro [266], à l'est il est identifié jusqu'à Tegucigalpa[267]. Dans la région Est du Salvador, ce complexe céramique est reconnu, toutefois, il est mélangé avec d'autres styles de céramique polychrome (ibid.). En réalité, cette céramique est destinée aux élites au Salvador[268]. Comme les Lencas apparaissent en tant que voisins directs des Mayas à l'est, à l'époque du Contact, mais aussi depuis des temps anciens selon la tradition et du point de vue de la linguistique, Longyear associe ce complexe céramique du Classique aux Lencas[269]. Il redéfinit la frontière au nord et la place plus à l'ouest que Lothrop, dans la vallée du fleuve Motagua, puis vers le sud, à l'est de Sesenti, où elle coïncide nouvellement avec celle de Lothrop, pour se diriger et suivre le cours inférieur du fleuve Lempa au Salvador[270] (fig. 49). C'est-à-dire qu'une fois encore, l'ensemble du Centre et de l'Ouest du pays apparait comme maya ; Longyear explique qu'au moment où il écrit, la frontière placée par Lothrop, le long du cours inférieur de la rivière Lempa, n'a pas été infirmée archéologiquement[271].

[262] Longyear 1947, p. 65

[263] Longyear 1947, pp. 67-68

[264] Thompson 1975, p. 120

[265] Longyear 1947, p. 67

[266] Longyear 1947, p. 66 et Stockett et McFarlane 2008, p. 41

[267] Longyear 1947, p. 67

[268] Demarest 1988, p. 380

[269] Longyear 1947, p. 71

[270] Longyear 1947, p. 70

[271] Longyear 1947, p. 69

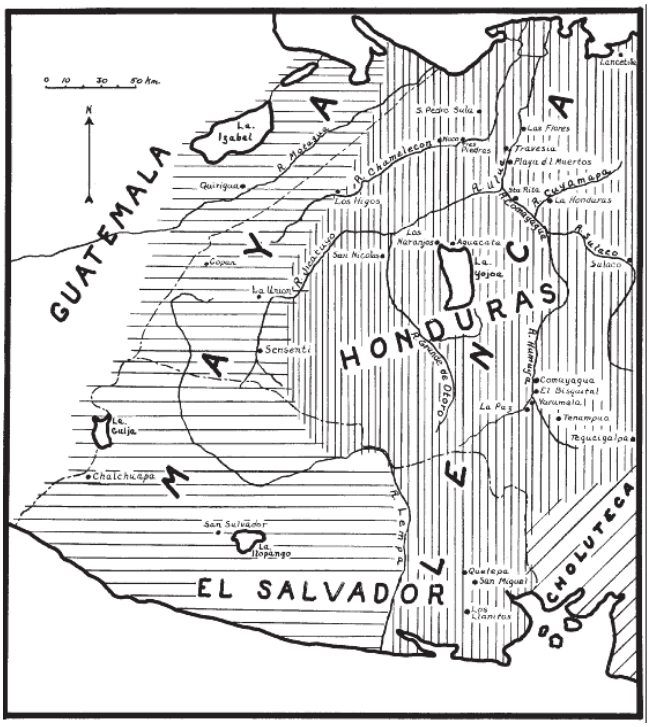


Figure 49 : Carte de la distribution des peuples le long de la frontière maya sud-est au Classique récent (850 apr. J.-C.), par Longyear en 1947[272]

Il propose ensuite une seconde carte avec la distribution des peuples au XVI^e^ siècle où tout le territoire au sud de la rivière Lempa est pipil (fig. 50). Le fleuve Lempa se maintient comme la frontière avec les Lencas et dans le Golfe de Fonseca, se situent les Cholutecas (ou Chorotegas)[273].

[272] Longyear 1947, p. 70

[273] Longyear 1947, p. 71

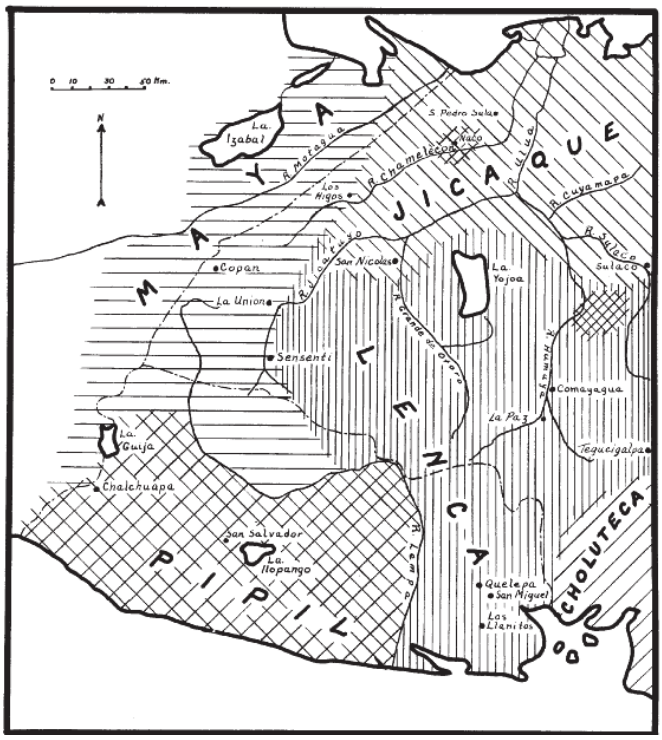


Figure 50 : Carte de la distribution des peuples le long de la frontière maya sud-est à l'époque de la Conquête espagnole, par Longyear en 1947[274]

3. Éric Thompson

En 1975, c'est cette fois l'archéologue Thompson qui délimite la limite orientale du territoire maya et décrit l'expansion chortie en 1500 apr. J.-C. (fig. 51). La présence de ce groupe, dont la capitale politique et culturelle était Copan au Classique, se reconnait dans trois régions. Tout d'abord, dans la Cordillère Alotepeque-Metapan, à la frontière nord-ouest entre le Salvador et le Honduras, avec une extension qui se poursuit à l'est jusqu'à l'est de la ville de Chalatenango, en incluant le massif montagneux de la Montañona. À l'ouest, il couvre un territoire en forme de poche, dont la limite se situe au-delà de la Lagune d'Ayarza, et au nord, il enveloppe la plus grande partie de l'angle nord-ouest du cadre d'étude. En revanche, dans l'angle sud-ouest apparaissent les Xincas.

Au sud du Lac Güija, des populations chortis (Texistepeque), pipils, xincas et pokomams sont installées[275]. En outre, les Pokomams vivaient à Chalchuapa et à Ahuchapan à la période du Contact (ibid.). Thompson ajoute qu'il semblerait que l'expansion chortie se soit développée au Classique, depuis les Basses terres au bord du

[274] Longyear 1947, p. 72

[275] Thompson 1975, p. 127

lac Izabal, pour quasiment rejoindre l'océan Pacifique[276]. Toutefois, sur sa carte en 1500 apr. J.-C, l'occupation chortie se présente de façon limitée dans le département de Chalatenanago et est absente de Cabanas.

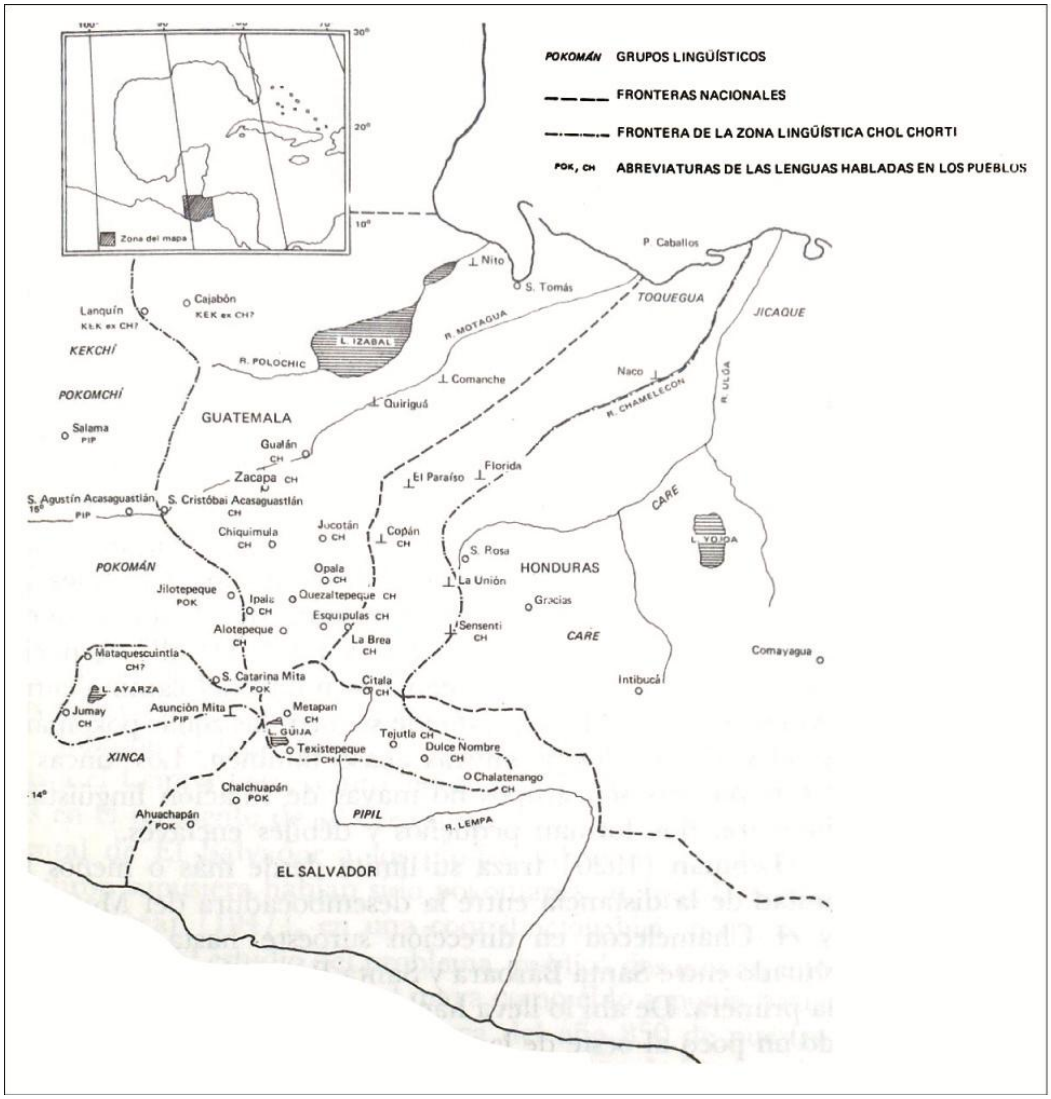


Figure 51 : Carte de la limite est du territoire maya et expansion chortie en 1500 apr. J.-C., par Thomson en 1975 [277]

Quant à l'expansion maximale atteinte par la civilisation Maya à l'ouest du Salvador, il paraît important de recadrer que, comme le précise Demarest [278] :

[276] Thompson 1975, p. 136

[277] Thompson 1975, carte 3

[278] Demarest 1988, p. 354, traduction de l'auteur :

"Western El Salvador may be a frontier of Maya civilization in the Classic period, but i twas never, in any sense, a frontier or peripheral region of Mesoamerica as a whole. That true frontier began further eastern El Salvador and Honduras."

« L'ouest du Salvador pourrait être considéré comme une frontière de la civilisation maya pendant le Classique, mais il n'a jamais été, d'aucune façon, une frontière ou une région périphérique de la Mésoamérique dans son ensemble. La vraie s'est située plus à l'est du Salvador et du Honduras. »

4. Jorge Lardé et larin

La même année, l'auteur salvadorien Lardé et Larin expose une carte détaillée des groupes linguistiques en s'appuyant sur la toponymie et les témoignages ethno-historiques (fig. 52). Il s'agit d'un apport important et conséquent pour l'étude de la distribution des groupes ethnolinguistiques au Salvador.

Dans l'angle sud-ouest est identifiée la langue mixe-zoque, apparentée au Xinca, qui a été caractérisée dans l'angle nord-ouest du Salvador. Thompson rappelle que la langue alagüilac s'est éteinte trois ou quatre dizaines d'années après la visite de l'archevêque Galindo qui l'avait rapportée, entre 1769 et 1770, attestant de l'existence de l'alagüilac dans l'est du Guatemala[279]. Cependant, il est possible qu'il s'agisse du nom local pour les groupes nahua-pipils (ibid.). En 1972, Campbell propose d'identifier la langue alagüilac au xinca ce qui sera repris dans les études suivantes[280].

Sur la carte, au nord du Centre du pays, se trouve deux enclaves chorotegas en territoire lenca. À la limite est du département de Cabanas, à proximité de la rivière Lempa, Lardé et Larin indique une première enclave qui correspond aux noms d'une colline (Niqueresque) [281] et d'un village (Curaren) [282] . Dans le département de Chalatenango, il identifie également une enclave, mais elle n'est pas rapportée dans le texte ce qui fait douter de son existence.

En dehors de ces enclaves, les départements de Cabanas et de Chalatenango sont lencas, à l'exception de la partie occidentale de Chalatenango attribuée au groupe de langue chortie. Thompson et Chapman prolongent quant à eux l'occupation chortie jusqu'à la ville de Chalatenango. La situation des Poqomams à l'ouest, à Tazumal et Chalchuapa, est confirmée sous forme d'enclaves[283].

[279] Thompson 1975, p. 127

[280] Fowler 1989b, p. 56

[281] Lardé et Larín 1976, p. 429

[282] Lardé et Larín 1976, p. 413

[283] Thompson 1975, p. 127 et Fowler 1989b, p. 61

Pour ce qui est de l'Est du Salvador, la frange nord-sud attribuée aux Uluas relève en fait du groupe de langue cacaopera dans sa portion nord. De plus, Lardé et Larin relève dans son ouvrage un ancien village ulua, qui s'est éteint dans la deuxième moitié du XVIe siècle, et dont la population s'est incorporée au village de Sirama dans la juridiction de La Union, à l'ouest du Golfe de Fonseca[284]. En ce qui concerne la présence de l'ulua dans la province de San Miguel, Lardé et Larin l'identifie selon la présence du préfixe ou suffixe *caran* ou *carran*[285]. De là, il identifie l'existence de l'ulua dans les lieux Comacaran au centre de la région est, Goascoran, au nord du Golfe de Fonseca et Jucuaran, au sud dans la Baie de Jiquilisco. En reprenant tous les toponymes uluas mis en évidence par Lardé et Larin, leur territoire apparaît plutôt sous forme de plusieurs enclaves, plutôt que sous la forme d'une frange nord-sud dans l'Est du Salvador. Enfin, l'enclave chorotega, au nord du Golfe de Fonseca est confirmée par Hasemann et Pinto en 1993. Elle fait référence au village de Nicomongoya, seule colonie chorotega certaine au Salvador[286]. La plus grande portion du Centre et de l'Ouest du Salvador est en revanche nahua-pipil, ce que reprennent tous les auteurs.

[284] Lardé et Larín 1975, p. 234

[285] Lardé et Larín 1975, p. 108

[286] Lardé et Larín 1975, p. 230

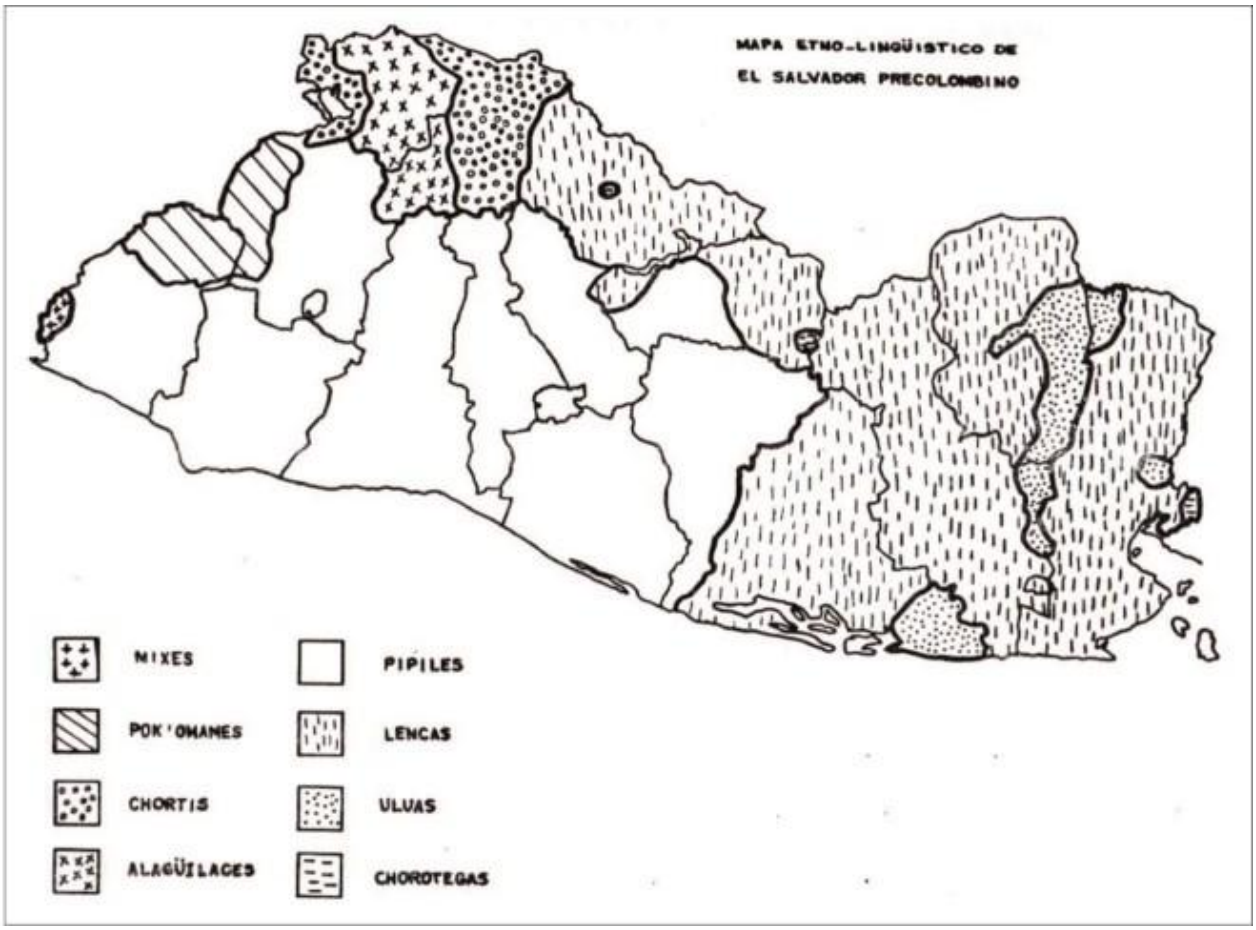


Figure 52 : Carte ethno-linguistique du alvador précolombien selon Lardé et Larin[287]

B. Après les années 1980

1. Anne Chapman

Anne Chapman propose une carte en 1985 dont le sujet est plus particulièrement les lencas et où il est possible d'apprécier de façon plus détaillée les différents dialectes de cette langue et leur position géographique (fig. 53). Dans le cadre d'étude, on retrouve le lenca cerquin, dans le sud des départements de Lempira et Intibuca, le lenca care dans le département de La Paz et au nord du département de Intibuca ainsi que le lenca lenca entre La Paz et Francisco Morazan et dans le département de Comayagua. Elle assimile le matagalpa au chibcha, dans le département du Paraiso, à l'est du cadre d'étude, cependant Constenla met en doute que l'on puisse démontrer cette filiation, car il la pense trop ancienne[288]. En tout cas, on retiendra l'existence de groupe de langue

[287] Lardé et Larín 1975

[288] Constenla 1991, p. 29

matagalpa à l'est du cadre d'étude. À l'endroit où la rivière Lempa change de direction vers le sud pour se diriger vers l'océan Pacifique, sont identifiés des groupes nahua pipils, ainsi qu'au niveau de l'océan Pacifique où, à l'est du cours d'eau, se place le lenca poton. Celui-ci occupe l'est du pays jusqu'au Golfe de Fonseca et dans le nord, le cacaopera est identifié comme chibcha matagalpa. Au centre du pays, au niveau de Chalatenango, est présentée une enclave maya chortie, puis plus à l'ouest à nouveau les groupes nahua pipils, dans le nord du département de Chalatenango.

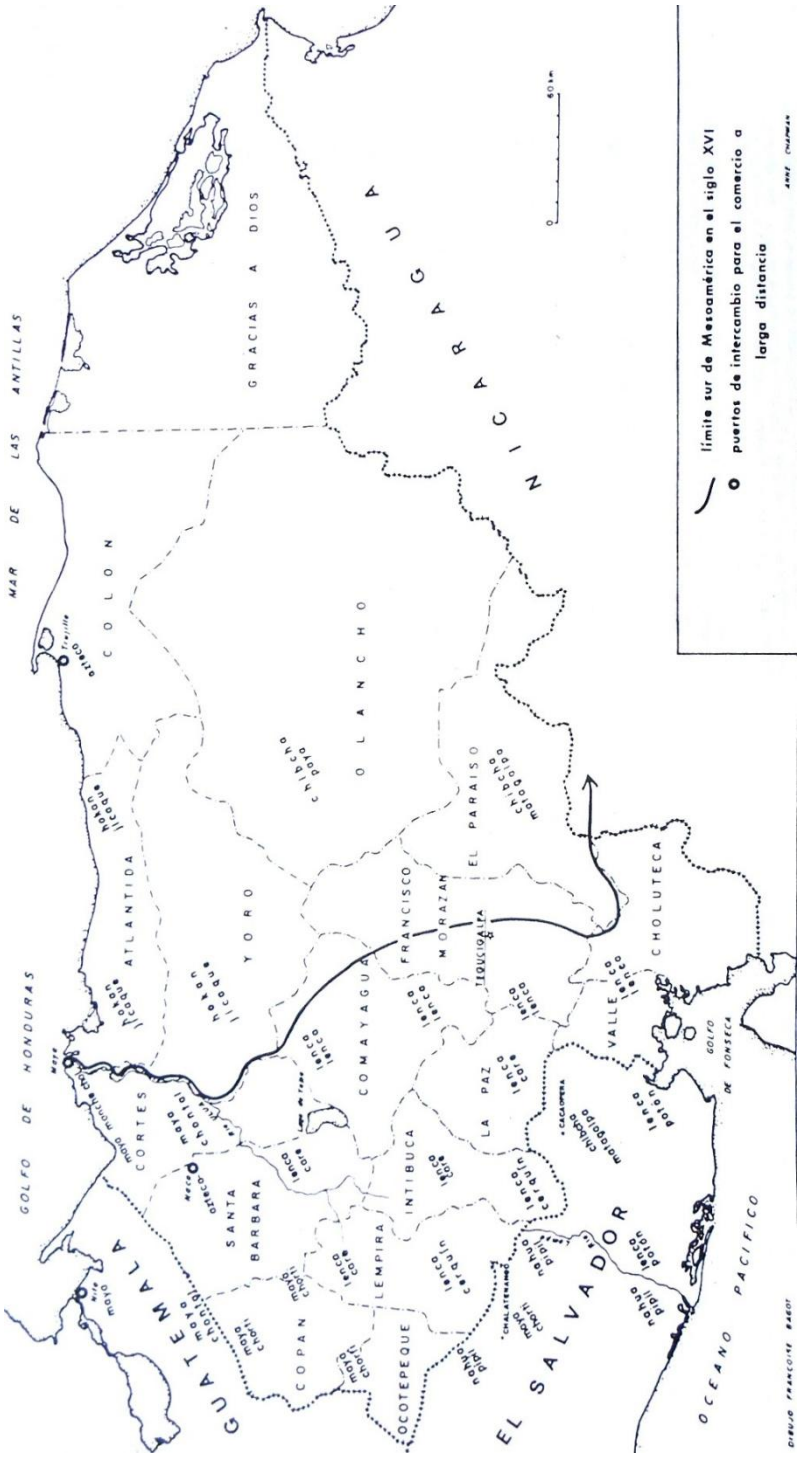


Figure 53 : Carte des peuples Lencas du Honduras et du Salvador et leurs voisins au XVI[e] siècle, avec les limites de la Mésoamérique, par Chapman en 1985[289]

[289] Chapman 1992, carte 2

2. Wiliam Fowler

En 1989, Fowler présente à son tour deux cartes de la distribution des peuples Nahuas-Pipils en Amérique Centrale et plus précisément au Salvador (figs. ..). Dans la première carte générale, le territoire se développe depuis la zone de frontière entre le Guatemala et le Salvador pour atteindre le cours inférieur du fleuve Lempa, exception faite du nord du département de Chalatenango (fig. 54). Cependant, sur la carte qui établit la position des établissement pipils en 1524, on ne retrouve que Tejutepeque, dans l'extrémité sud-ouest du département de Cabanas (fig. 55). L'ensemble du département de Cabanas est pourtant inclus sur la carte de l'Amérique Centrale. En réalité, Fowler explique[290] :

« Une limite inflexible entre les territoires pipil et lenca à l'est n'a probablement jamais existée ».

Il cite, en exemple, les cas du site Loma-China, pour illustrer la présence nahua-pipil à l'est de la rivière Lempa, mais aussi Sensuntepeque, Guacotecti et possiblement Ilobasco, tous dans le département de Cabanas, pour l'occupation lenca à l'ouest de ladite rivière.

Les enclaves poqomames à Chalchuapa, Ahuchapan et peut-être Atiquisaya n'apparaissent pas sur la carte, mais sont évoquées[291]. Elles remontent apparemment à peu de temps avant la Conquête[292].

Sans présenter de carte, la vallée de Comayagua est néanmoins prise en compte dans l'étude de Fowler. L'occupation serait du groupe Lenca, même si des influences mexicaines ont pu être détectées sur certains sites archéologiques comme Yarumela, Tenampua et Agalteca, aucun site archéologique connu n'a donné des preuves convaincantes d'une occupation pipile[293].

Pour Fowler, la plupart du Centre et de l'Ouest du Salvador était auparavant chorti[294]. À l'arrivée des Pipils entre 900 et 1200 apr. J.-C., une grande partie des régions contrôlées par les Chortis et leurs alliés sont annexées. Il évoque la vallée de

[290] Fowler 1989b, p. 64, traduction de l'auteur :

« A hard-and-fast boundary between eastern Pipil and Lenca territories probably never existed »

[291] Fowler 1989b, p. 127

[292] Fowler 1989b, p. 55

[293] Fowler 1989b, p. 59

[294] Fowler 1989b, p. 64

Chalchuapa, Cerron Grande, la région de San Lorenzo dans le cours inférieur du Lempa, le cours supérieur de l'Acelhuate, les pentes inférieures du volcan Quetzaltepeque, la région du lac Güija, la vallée de Sonsonate, le sud-ouest de la plaine côtière et la côte de Balsamo[295]. Cette avancée des Pipils au détriments des Chortis a eu pour conséquence le refuge de ces derniers dans les montagnes du nord du Salvador (départements de Chalatenango et Santa Ana)[296]. Les villages chortis les plus au sud dans ce département sont Nueva Concepcion, Chalatenango et San Miguel de Mercedes (ibid.). Fowler précise que la grande majorité des toponymes nahuas au Salvador sont dus aux Pipils[297], toutefois, la région de la baie de Jiquilisco dépendrait des Pipils Nonualcos (ibid.).

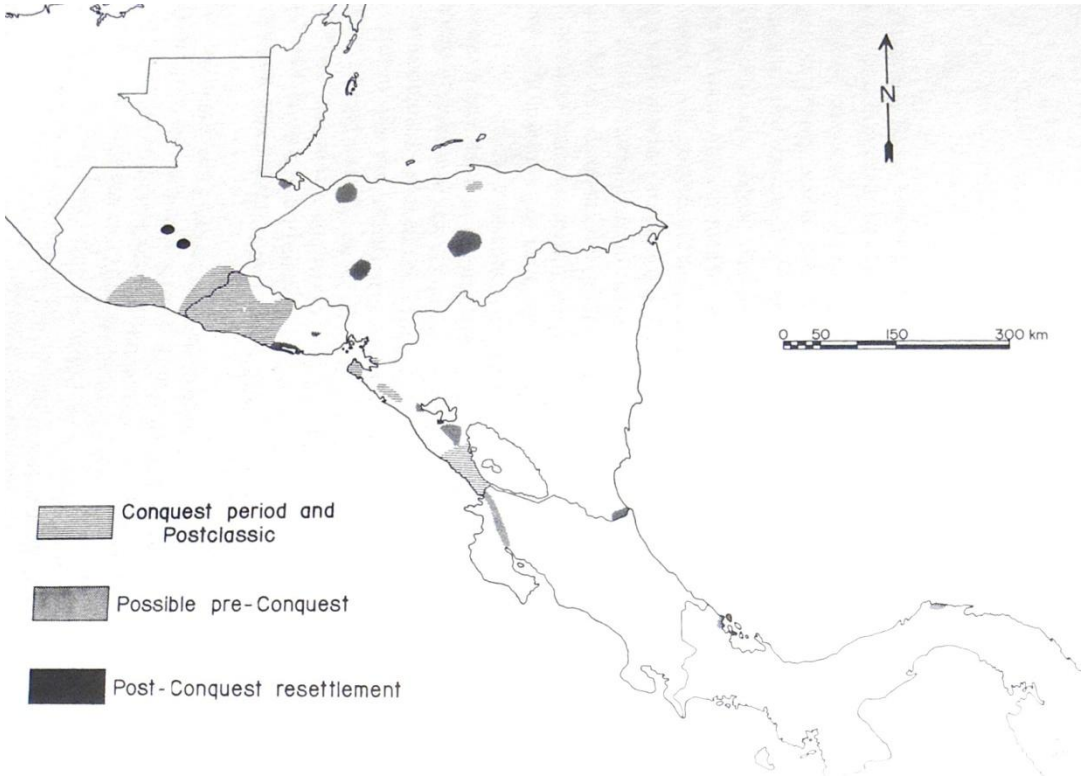


Figure 54 : Carte de la distribution des peuples Nahuas en Amérique Centrale et des établissements pipils en El Salvador en 1524, par Fowler en 1989[298]

[295] Fowler 1989b, p. 42

[296] Fowler 1989b, p. 64

[297] Fowler 1989b, p. 65

[298] Fowler 1989b, fig. 1



Figure 55 : Carte de la distribution des établissements pipils en El Salvador en 1524, par Fowler en 1989[299]

3. George Hasemann et Lara Pinto

En 1993, Hasemann et Pinto publient une carte où ils exposent les principales langues indigènes de la Zone Centrale d'Interactions et leurs voisins (fig. 56). Comme sur la carte précédente, les Lencas se rencontrent au Centre du Honduras et à l'Est du Salvador, avec les Nahuas au Centre et à l'Ouest du pays. Le groupe de langue cacaopera n'est pas indiqué mais mentionné [300]. Ils ajoutent les groupes de langue mangue-chorotega au nord du Golfe de Fonseca, ulua à l'est et nahua au sud. Les Poquomams et les Chortis occupent quant à eux l'angle nord-ouest du cadre d'étude. On remarquera l'absence des Xincas à l'extrémité sud-ouest de la carte.

[299] Fowler 1989b, fig. 3

[300] Hasemann et Pinto 1993, p. 176

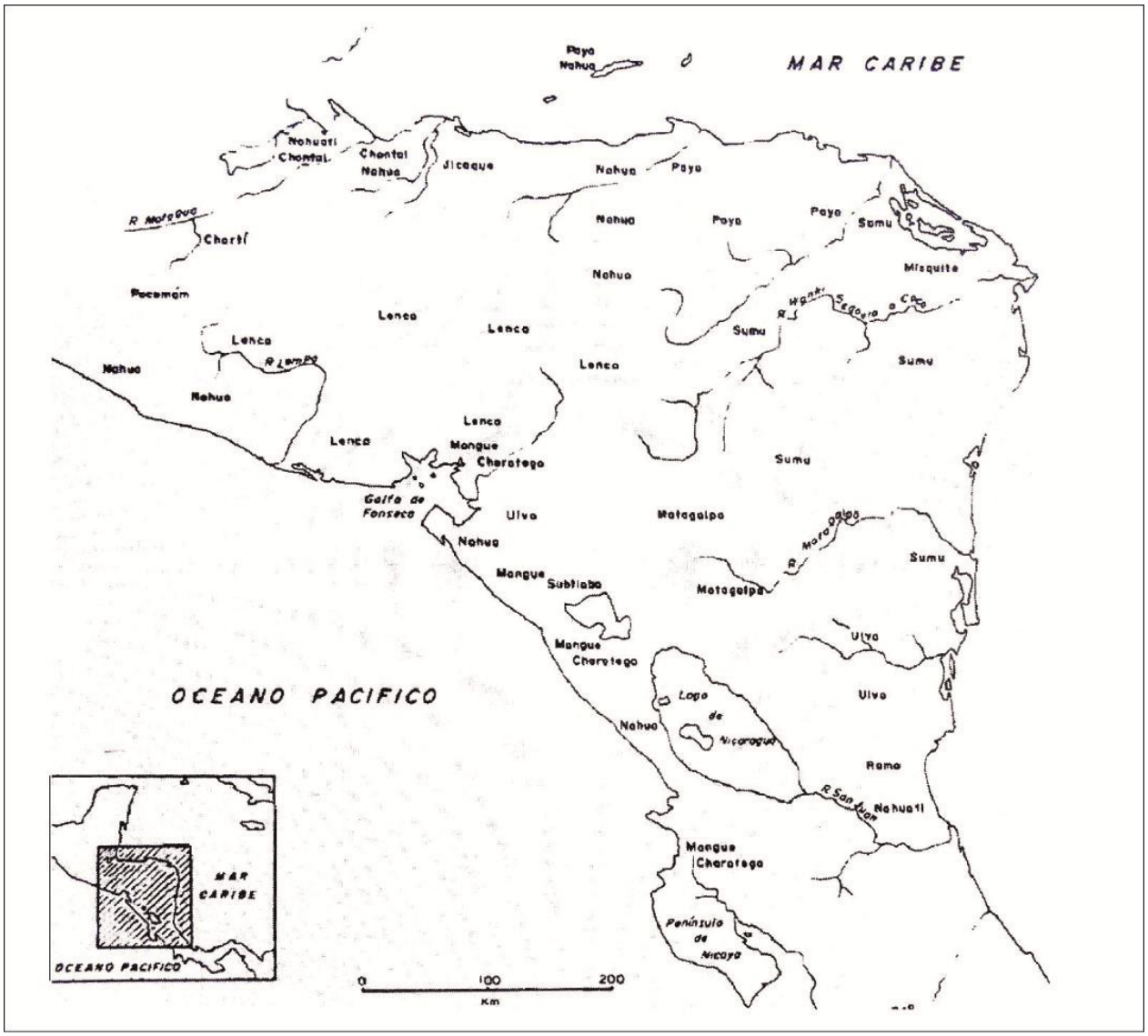


Figure 56 : Carte des principales langues indigènes dans la Zone Centrale et son voisinage, par Hasemann et Pinto en 1993[301]

Conclusion

En résumé, la zone géographique du cadre d'étude se situe au cœur d'un creuset culturel dynamique. On y a tout d'abord cherché la bordure de la Basse Amérique Centrale[302], puis la limite entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire[303], ou encore la division entre les Secteurs Nord et Sud de la Mésoamérique[304]. Afin de mieux rendre

[301] Hasemann et Pinto 1993, figure 3.18

[302] Glass 1966, p. 157

[303] Willey 1971, p. 254

[304] Baudez 1970, p. 33

compte des spécificités de cette zone, trop longtemps uniquement comparée à l'aire culturelle voisine mésoaméricaine, le concept théorique de zone tampon qui émerge en 1979 est d'un secours notable[305]. La région acquiert enfin une certaine autonomie et on ne la reconnaît plus comme le simple réceptacle d'un diffusionnisme provenant du nord ou du sud. En 1999, la proposition de Hasemann et Pinto cristallise le besoin de reconnaître une autonomie à la région au-delà même de la caractériser comme une zone de frontière. Ainsi notre cadre d'étude s'insère en grande partie dans la région nommée : Zone Centrale d'Interaction, avec sa mosaïque de sociétés dynamiques qui a maintenu une longue ou intense et périodique communication avec la Mésoamérique[306]. C'est pour nous ce qui traduit le mieux l'étude des différentes traditions rupestres du cadre d'étude.

D'un point de vue linguistique, tous les auteurs constatent la présence des populations lencas à l'est des populations mayas. Si l'extension des peuples Chortis au moment de la Conquête est réduite à la frontière nord-ouest entre le Salvador et le Honduras, depuis 1939 différents auteurs présument qu'au Classique, ces peuples occupaient probablement tout le Centre et l'Ouest du Salvador[307]. Toutefois, en 1988 Demarest avance déjà au sujet de l'expansion des Chortis [308] :

« L'expansion maya chortie de la période Classique s'est probablement limitée à l' extrême nord-ouest du Salvador. La réoccupation du bassin Zapotitlan et la montée des chefferies classiques tardives dans les régions limitrophes salvadoriennes doivent être comprises en terme de l'évolution locale et de poursuite de la reprise à la suite de la catastrophe de l'Ilopango commencé au début du Classique. De même, le rôle de

[305] Lange et Helms 1979, p. 224

[306] Hasemann et Pinto 1993, p. 140 (traduction de l'auteur) :

« (…) un área que en definitiva desarolló su propio mosaico de dinámicas sociedades fuera de la esfera de dominio directo de Mesamérica propiamente dicha, pero también como un área que mantuvo una larga o intensa y periódica comunicación con este núcleo. »

[307] Lothrop 1939, p. 49, Longyear 1947, p. 70, Thompson 1975, p. 136 et Fowler 1989, p. 64

[308] Demarest 1988, p. 365, traduction de l'auteur :

« The classic period chorti maya expansion probably ended in far northwestern El Salvador. The reoccupation of the Zapotitan Basin and the rise of the late classic chiefdoms in the salvadoran borderlands must be understood in term, of local evolution and continuation of the recovery from the ilopango disaster begun in the early classic. Similarly, the role of frontier interaction in the political evolution of the region must be viewed in terms of far more subtle and complex processes. »

l'interaction de la frontière dans l'évolution politique de la région doit être considérée en termes de processus beaucoup plus subtil et complexe. »

L'étude diachronique et géographique des traditions rupestres disséminées principalement dans le Centre du Salvador va dans le sens de cette affirmation. De même, la réoccupation de ces territoires par les peuples Nahua-Pipils arrivés à partir du Postclassique s'observe tout aussi bien dans l'étude des traditions rupestres.

Chapitre 2: Les antécédents de l'étude de l'art rupestre du Salvador

À partir de la fin du XIX^{e} siècle, puis surtout durant le premier quart du XX^{e} siècle, les chercheurs salvadoriens vont commencer à publier l'impressionnant héritage rupestre dont a hérité le pays. C'est le Docteur Santiago Ignacio Barberena qui publie en 1889 le premier article proposant l'étude d'un gisement rupestre salvadorien : il concerne la Cueva del Espiritu Santo (Corinto) où il a effectué une visite en 1888. Il publiera trois articles dans des revues centraméricaines : dans *Los Debates*[309], la *Estrella de Panamá* en 1889, et *La Quincena* le 1er août 1905. Rapidement, par le biais des grands congrès internationaux, les travaux de Barberena vont être repris, tout d'abord par Désiré Pector, Consul Général des Républiques du Nicaragua et du Honduras à Paris et membre de la Société des Américanistes dès 1905. Lors d'un Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique à Paris en 1891, il cite l'article de Barberena de *l'Estrella de Panamá*[310]. Par la suite, c'est Atilio Peccorini, lors d'une conférence donnée le 7 décembre 1912, au Salon de La Société des Américanistes à Paris, qui expose une liste de cinq sites d'art rupestre salvadorien[311]. Si ces premières références marquent le début de la recherche sur le thème, elles sont avant tout descriptives[312]. Barberena se lancera tout de même dans des interprétations erronées au sujet des motifs de mains de Corinto qu'il compare, entre autres, à des hiéroglyphes égyptiens[313].

Afin de mener à bien l'étude des gisements d'art rupestre, les descriptions des motifs sont indispensables dans un premier temps, tout comme l'élaboration de listes de sites pour dynamiser la recherche. Dans l'historiographie proposée, l'accent a été mis sur la valorisation de l'illustration des articles, c'est un critère important puisque des relevés fidèles augmentent l'intérêt scientifique des publications. L'illustration, en particulier la photographie, est aussi ce qui permet de présenter un état actuel du site à un moment donné : c'est en soi une mesure de conservation pour des gisements dont la pérennité est mise à l'épreuve régulièrement.

[309] Barberena 1889, pp. 290 à 292

[310] Pector 1891, pp. 625 à 633

[311] Peccorini 1913, pp. 173 à 180

[312] Pector 1891, p. 631, Peccorini 1913, pp. 177 à 179

[313] Barberena 1914, p. 242

Les premiers relevés de manifestations graphiques rupestres publiés au Salvador aurait pu être contemporains du début de la divulgation, au niveau international, du patrimoine rupestre salvadorien à l'orée du XX^{e} siècle. En effet, dès 1913, Mendoza illustre son étude de « La Race Lenca » avec deux relevés de Las Labranzas[314] et un relevé du Cerro Coroban[315] (figs 59, 60 et 61). À cette époque, il représente le matériel iconographique en ligne, à la façon d'une écriture, sans considération pour son agencement réel sur la paroi. Cependant, son travail ne sera pas publié avant 1952 par De Barrata. C'est également durant les années 1950 que l'archéologue Haberland va publier, de façon systématique, les relevés des parois qu'il découvre[316] (fig. 84). Ces illustrations s'intègrent dans les articles en appuyant le texte. Cette fois, l'organisation des motifs respecte la position originale des représentations (sauf dans le cas de La Poza de los Fierros de Guatajiagua où ils apparaissent à nouveau en ligne[317]). En revanche, la paroi n'est pas indiquée, ou seulement de façon très suggérée, par des pointillés (fig. 84).

Le relevé photographique aura quant à lui plus de chance puisque dès 1924 est publiée dans la Revue allemande *Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg* (Rapport de la Société Géographique de Hambourg), la première photographie d'art rupestre salvadorien dans un article de Sapper[318] (fig. 57). Il s'agit d'un des nombreux rochers gravés de l'île d'Igualtepeque.



Figure 57 : Première photographie publiée d'un site d'art rupestre au Salvador en 1924 par Sapper (ibid.)

[314] De Barrata 1952, pp. 379-381

[315] De Barrata 1952, p. 383

[316] Haberland 1954, 1956,1959 et Haberland 1975

[317] Haberland 1959, fig. 3 et 1975, p. 15

[318] Sapper 1924, pl. 13

Pour ce qui est du relevé topographique, il a connu un développement lent et il ne s'est généralisé que depuis ces dix dernières années. C'est l'archéologue étasunien Longyear qui l'inaugure ; dans son plan du site d'habitat de l'île d'Igualtepeque, il situe de façon schématique la plage nord de l'île où se situe tout un ensemble de roches à l'air libre sculptées[319] (fig. 69). Ce même relevé sera repris et complété en 1959 par Fidias[320] (fig. 80). Il faudra par la suite attendre 1978 pour revoir un très beau relevé topographique en coupe de l'abri de Corinto dans la revue *Cofradía* du Ministre de l'Éducation du Salvador (fig. 92). Puis, un troisième en 1996, dans un rapport de Paul Amaroli, où est reproduit un croquis avec échelle de la Piedra Sellada[321] (fig. 104). Par la suite, ce sera Coladan en 1998 qui livre un nouveau relevé topographique de Corinto[322] (fig. 101). Ce n'est pas avant la fin des années 2000 que cette lacune importante concernant l'étude de l'art rupestre salvadorien commencera à se réduire. Un premier rapport de Gelliot, Costa et Perrot-Minnot remis au Département d'Archéologie du Salvador offrent six relevés topographiques de gisements rupestres en 2008[323]. En outre, au début des années 2010, deux autres rapports de Costa et al., dirigés à la même institution, ont apporté neuf relevés[324] et deux publications de Perrot-Minnot, Costa et Manzano ont fournit trois autres relevés[325], soit un total de 18 relevés topographiques.

En ce qui concerne les efforts de contextualisation chronologique et culturelle des sites rupestres par le biais de sondages archéologiques, ils ont commencé en 1977 à Corinto. Ceux-ci furent réalisés par Haberland[326] et par la suite par Coladan en 1997[327]. Toutefois, aucun de ces deux auteurs n'a publié de relevé de coupe stratigraphique. Il faudra à nouveau attendre les recherches de Gelliot, Costa et Perrot-Minnot en 2008 pour pouvoir consulter dans un rapport les relevés des coupes stratigraphiques de la Cueva de los Fierros de San Isidro, dans le département de Cabanas, objet de sondages en 2007[328] (fig. 121). Par la suite, les recherches suivantes de Costa et al. en 2012 et

[319] Longyear 1944, p. 21

[320] Fidias 1959

[321] Amaroli 1996, p. 25

[322] Coladán 1998b, pp. 7-8

[323] Gelliot, Costa et Perrot-Minnot 2008

[324] Costa et al. 2011 et 2013

[325] Perrot-Minnot, Costa et Manzano 2011 et Perrot-Minnot, Costa et Manzano 2014

[326] Haberland 1991

[327] Coladán 1998b

[328] Gelliot, Costa et Perrot-Minnot 2008

2013 ont permis de mener des sondages sur neuf sites d'art rupestre, dont les coupes stratigraphiques ont été remises dans les différents rapports[329].

Les interprétations données sur l'art rupestre s'imprègnent de plusieurs courants d'idées qui reprennent des théories plus générales des différentes époques. Au début du XX^{e} siècle, Jeremias Mendoza mentionne l'aspect rituel et magique associé aux sites d'art rupestre. Pour lui, l'art rupestre est une écriture qu'il sera possible de déchiffrer et qui relate des légendes. Finalement, il y voit un certain rapport avec les astres. Comme interprétation atypique, on citera Cuneo-Vidal en 1930, pour qui les motifs des parois permettaient de faire la comptabilité des impôts récoltés par les populations des montagnes sur les populations de la côte. Haberland, quant à lui, sera le premier à mentionner la magie de la chasse en 1972, en se référant aux motifs rupestres de la grotte de Corinto. Coladan, pour sa part, évoque une possible relation rituelle avec l'élément aquatique, récurrent dans les environs des gisements rupestres qu'elle étudie. En 1998, Stone réalise une analyse des rochers gravés de l'île d'Igualtepeque et elle sera la première à évoquer la théorie liant chamanisme, états altérés de conscience et manifestations graphiques rupestres non-figuratives. Cette théorie sera reprise par Escamilla en 1999 pour expliquer les motifs de la Piedra Herrada de La Libertad. En 2014, Lerma propose de reconnaître, dans les gisements rupestres des montagnes qui marquent la frontière entre le Salvador et le Honduras, des lieux de réunion entre différents caciques locaux[330]. Le but de ces rencontres étant de réaliser des accords, échanger des produits, faire des pactes de guerre et mener à bien des cérémonies religieuses (ibid.). L'art rupestre joue alors un rôle ostentatoire pour « exhiber du prestige » entre différents caciques locaux[331].

Avant la rédaction de cette thèse, l'art rupestre du Salvador n'avait pas été l'objet d'une étude synthétique et systématique au niveau national ou encore régional. Les recherches se sont faites de façon irrégulière, au cours du temps, au gré de l'intérêt des découvreurs, des archéologues, des institutions en charge du patrimoine et du contexte politique du pays. Peu de gisements rupestres ont bénéficié de techniques modernes d'analyse en laboratoire ; aucun pigment n'a jamais été daté au Salvador et leurs natures chimiques étaient, jusqu'il y a peu encore, inconnues. L'Historiographie de l'art rupestre au Salvador a déjà fait l'objet d'un mémoire de Master II par l'auteur de ces lignes, ce

[329] Costa, Manzano, Genovez, Mercier et Barrios 2013 et Costa, Mercier, Barrios et Genovez 2016

[330] Lerma 2014, p. 177

[331] Lerma 2014, p. 179

chapitre résume ce travail et propose une approche quantitative et qualitative de la bibliographie sur le thème. L'ensemble des données sur les gisements rupestre apparaît déjà dans la description de ceux-ci dans l'Annexe (Partie 3) de ce travail. C'est pour cette raison que nous nous bornerons à énumérer les gisements mentionnés par les auteurs, pour ensuite réaliser une analyse du développement de la recherche. On insistera en même temps sur les progrès en terme d'enregistrement apportés par chaque auteur et les affiliations culturelles ou chronologiques proposées.

I. Les premières découvertes (1889-1914)

A. Les auteurs nationaux

1. Le Dr. Santiago Barberena (1851-1916)

C'est en 1888, avec la visite du Dr. Barberena à Corinto, que commence l'étude de l'art rupestre au Salvador. Avocat, professeur, historien, ingénieur, linguiste et encyclopédiste, on notera qu'en 1888 il est invité par le gouvernement du Honduras à visiter Copan et c'est d'ailleurs la même année qu'il visite la Grotte de Corinto (aussi connue sous le nom de la Cueva del Espiritu Santo). Il s'agit en fait d'un abri sous roche (fig. 58).

Il démontre un intérêt tout particulier pour ce gisement puisqu'il l'évoque en ces termes[332] :

« De tous nos monuments archéologiques, celui qui m'a le plus intéressé est la Grotte de Corinto, dans le territoire occupé par les Lencas du Salvador (…). »

Pour être le premier à avoir commenté les richesses iconographiques de Corinto, de nombreux auteurs font référence à cette étude et Barberena publiera à plusieurs reprises sur le site[333].

---

[332] Barberena 1914, p. 241, traduction de l'auteur :

"De todos nuestros monumentos arqueológicos el que más me ha llamado la atención es la Gruta de Corinto, en el territorio ocupado por los lencas de El Salvador (…)."

[333] Pector 1891, p. 631, Peccorini 1913, p. 174, Barberena 1914, p. 241, Barberena 1950, p. 315, Barón Castro 1942, pp. 19 et 73 et De Baratta 1952, p. 368

Le Dr. Barberena ne fait pas référence à une époque, ni ne rapproche les peintures d'un groupe culturel donné même s'il précise que le lieu se situe en territoire Lenca. En réalité, Corinto se trouve en territoire Cacaopera. On notera également qu'à cette époque les anciens du village ne connaissent plus l'origine des inscriptions de l'abri.



Figure 58 : Photographie de l'abri de Corinto en 2010 (photographie : Stéphanie Touron)

Dans son livre *Historia de El Salvador*, Barberena ne fait pas que décrire Corinto ; dans le chapitre : *Monumentos Arqueológicos de El Salvador*, il nomme [334] :

- 1. L'idole de Talpa, dans le département de La Paz, dont l'existence est remise en doute.
- 2. Les pétroglyphes d' Estanzuelas.
- 3. Les pétroglyphes de Sesori.
- 4. La Piedra-Bruja, proche de Sensuntepeque.
- 5. La Piedra Pintada de Titihuapa, où selon le docteur Rodiguez, les indiens d'Apastepeque allaient célébrer leurs sacrifices en honneur à leurs dieux.

[334]Barberena 1914, p. 248

2. Jeremias Mendoza (1859-1927)

Le second auteur salvadorien qui s'intéresse en détail à l'art rupestre de son pays est Jeremias Mendoza. Lardé et Larin le décrit comme un agriculteur travailleur et chercheur des cultures lenca et ulua, mais il met en garde sur le fait que Mendoza intitule son œuvre en évoquant les Lencas même s'il s'agit en fait des Cacaoperas[335]. Il élabore une étude approfondie datant de 1913 intitulée: *Paginas Históricas de la Raza Lenca de la Republica de El Salvador, Estudio Arqueológico, Etnológico, Filológico y Geográfico por Jeremías Mendoza Obra Ilustrada con Varios Grabados y Jeroglíficos* (Pages Historiques de la Race Lenca de la République du Salvador, Étude Archéologique, Éthnologique, Philologique et Géographique par Jeremias Mendoza Œuvre Illustrée de Plusieurs Gravures et Hiéroglyphes).

Cette étude ne sera pas publiée avant 1952 dans le livre de Maria de Baratta en intitulé : *Cuzcatlán Típico. Ensayo sobre etnofonía de El Salvador: Folklore, Folkvisa y Folkway* (Cuscatlan Typique. Essai d'éthnophonie du Salvador : Folklore, Folkvisa et Folkway).

Les écrits de Mendoza sont emprunts de positivisme, d'évolutionnisme, de racialisme et de nationalisme, caractéristiques de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, même s'il écrit, au début du XX^{e} siècle[336]. Toutefois, l'art rupestre compose un des thèmes centraux de la monographie.

Il nomme au sein de son étude :

- 1. La Gruta de Corinto, où l'on apprend qu'un pèlerinage s'effectuait encore récemment par les gens de Cacaopera [337].
- 2. Las Labranzas ; elle se trouve dans la juridiction territoriale de Cacaopera[338]. Du fait de sa situation géographique et de la description qui en est donnée (Mendoza mentionne une grotte à côté de la paroi gravée), il est possible de rapprocher Las Labranzas est le gisement connu aujourd'hui sous le nom de la Koquinca[339].

[335] Lardé et Larín 1975, p. 22

[336] Costa 2010a, pp. 30 à 37

[337] Baratta 1952, p. 368

[338] Baratta 1952, p. 369

[339] Costa 2010a, p. 39

- 3. Llano de las Mesas, un abri avec des manifestations rupestres associé à du matériel céramique et lithique (ibid.). L'intérêt d'un site associé à du mobilier a motivé en 2012 la recherche du lieu, mais sans succès[340].
- 4. Poza de la Bruja, où il ne fait que rapporter une information orale[341].
- 5. Cerro de Cukinca, que n'a pas visité Jeremias Mendoza. Il doit s'agir d'un abri peint avec une mare au pied de la paroi et des cupules [342]. Un élément dans la description des motifs pourrait éventuellement permettre d'associer ce site à la Cueva de las Figuras, au nord de Morazan. En effet, Mendoza explique [343] :

« Mais ce qui attire plus l'attention du visiteur, c'est une peinture d'une figure humaine qui est au centre; la physionomie est horrible… Elle a des cornes sur la tête et une longue queue qui passe au-dessus du corps; elle est dans une position tordue, avec un bras tendu vers l'avant et l'autre tourné vers l'arrière. Comme me l'ont décrit ceux qui l'ont vu, c'est la copie d'un grand singe et c'est pour cela que les gens sots pensent que c'est le portrait du diable .»

En dehors du rapprochement fait avec le diable, la description d'une figure humaine au centre de la paroi évoque le panneau de La Cueva de las Pinturas, où un anthropomorphe aux dimensions importantes, les bras tournés vers le haut, marque le milieu de la paroi peinte.

- 6. Cerro de Koroban (Cerro Coroban), associé à un site d'habitat[344]. En outre, Mendoza explique qu'un prêtre menait des processions avec la population voisine de Lolotiquillo sur le sommet de la montagne au début du XXe siècle (ibid.). Les cas d'association entre gisement rupestre et établissement sont rares au Salvador, de ce fait des sondages archéologiques ont été dirigés par l'auteur de ces lignes en 2012 sur le Cerro Coroban dans l'objectif de mieux connaître la chronologie de ces vestiges[345].

---

[340] Costa et al. 2011, p. 21

[341] Baratta 1952, p. 371

[342] Baratta 1952, p. 372

[343] Baratta 1952, p. 372, traduction de l'auteur :
"Pero lo que más llama la atención del visitante, es una pintura de figura humana que está en el centro; la fisonomía es horrible…Tiene cuernos en la cabeza y una larga cola que le pasa arriba del cuerpo; está en una posición sesgada, con un brazo extendido hacia adelante y el otro vuelto atrás. Según me la han descrito los que han visto, es el facsímile de un mono grande, y por esto creen las gentes estólidas que es el retrato del diablo."

[344] Baratta 1952, p. 373

[345] Costa et al. 2013, p. 14

Au sujet de l'art rupestre, Mendoza rend compte de plusieurs superstitions qui remontent probablement à la Colonie et à la diabolisation des sites en lien avec l'évangélisation. Force est de constater que ces croyances sont toujours d'actualité et ne favorisent pas la conservation des manifestations graphiques rupestres. Mendoza rapporte tout d'abord que les gisements sont [346]: « (...) l'endroit favori où se présentent ceux qui désirent posséder des trésors sans travailler. » Il fait référence à des pactes avec le diable et rapporte [347]:

« Les gens racontent que, celui qui sollicite, n'avait rien de plus à faire que de monter au sommet de la montagne, où il faisait l'invocation avec plusieurs cérémonies magiques; après apparaissait le propriétaire de l'enchantement, sous l'apparence d'un élégant gentleman et alors ils mettaient en place l'accord, qui consistait à recevoir de grandes richesses en échange de son âme. Ce marché s'assurait premièrement avec une écriture signée avec le sang de l'intéressé et la cérémonie se terminait quand le supposé gentleman marquait avec son fer rouge celui qui sollicitait l'accord. »

Ainsi, un grand nombre de sites rupestres au Salvador portent le nom de Fierros car dans l'imaginaire de la population locale les motifs rupestres sont la marque des fers issus des pactes faits avec le diable. Sur plusieurs sites, les paysans reconnaissent le diable dans les motifs rupestres en dépit parfois de leur caractère très peu figuratif.

En dehors de ces superstitions populaires, Mendoza évoque à plusieurs reprises sa conviction selon laquelle les motifs rupestres sont une écriture [348]. De la même manière, dans ses relevés des sites, les motifs sont représentés de façon linéaire et horizontale, comme l'écriture latine (figs 59, 60 et 61), sans correspondre avec la réalité (fig. 62).

---

[346] Baratta 1952, p. 371, traduction de l'auteur :

« Ha sido el punto favorito a donde han acudido los que desean poseer tesoros sin que les cueste trabajo. »

[347] Baratta 1952, p. 372, traduction de l'auteur :

"Según cuentan las gentes, el solicitante, no tenia más que llegar a la punta del cerro, donde hacia la evocación con varias ceremonias mágicas; luego se le aparecía el dueño del encanto, bajo la apariencia de un elegante caballero y entonces se ajustaba el trato, que constituía en recibir grandes riquezas en cambio del alma. Este negocio se aseguraba primero con una escritura firmada con la sangre del interesado, y el ceremonial terminaba con que el supuesto caballero marcaba con su fierro de herrar al sindicado."

[347] "Las primeras líneas que están cerca del suelo, han sido desfiguradas o casi borradas por la gente ignorante que a diario visita la gruta, creyendo que esos signos son fierros y marcas de herrar ganado que diseñaron los antepasados."

[348] Baratta 1952, pp. 365, 369, 374

Pour Mendoza, l'art rupestre a plusieurs fonctions ; les motifs sont des symboles divins et les gisements des lieux de cultes et de magie où les indiens réalisaient des pèlerinages[349]. Il cite, par ailleurs, le cas des Cacaoperas qui une fois par an effectuaient un pèlerinage à Corinto, situé à 15 km au nord-est (ibid.). C'est la deuxième fois qu'un auteur rapporte ce genre de pèlerinage à des sites rupestres en vigueur au XIX^{e} siècle. En effet, Barberena mentionne le cas de la population d'Apastepeque se rendant à la Piedra Pintada de Titihuapa à 15 km au nord-est[350]. En parlant de magie en relation avec l'art rupestre, Mendoza fait référence à la guérison[351], l'adoration et l'observation du soleil et de la lune[352], également à des fins agricoles[353], le culte des idoles et des morts et la sorcellerie[354].



Figure 59 : Premier relevé de gravures au Salvador sur le site Las Labranzas[355]

[349] Baratta 1952, p. 368

[350] Barberena 1914, p. 248

[351] Barberena 1914, p. 378

[352] Barberena 1914, p. 371

[353] Barberena 1914, p. 379

[354] Barberena 1914, p. 377

[355] Baratta 1952, p. 379

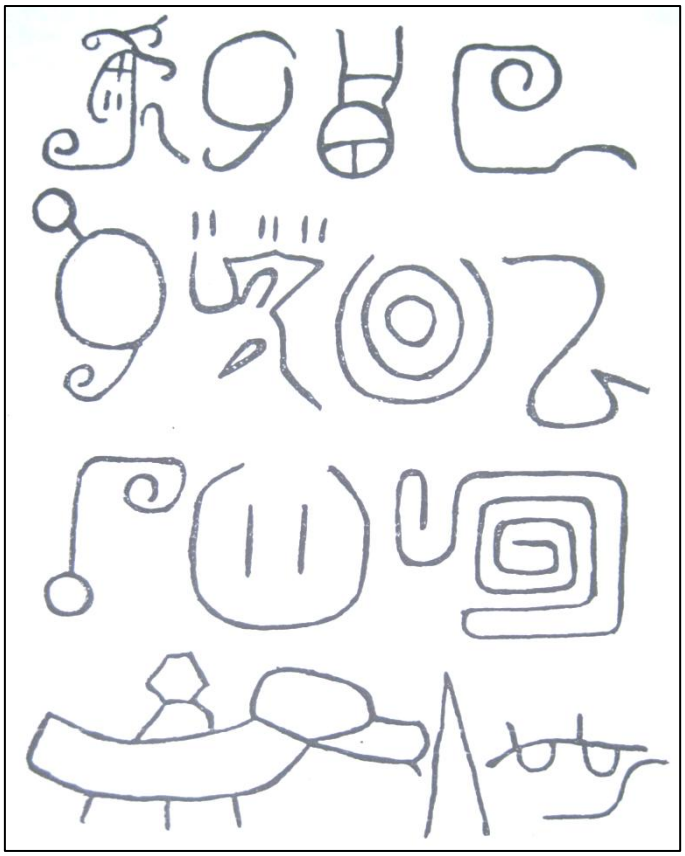


Figure 60 : Premier relevé de gravures au Salvador sur le site Las Labranzas[356]

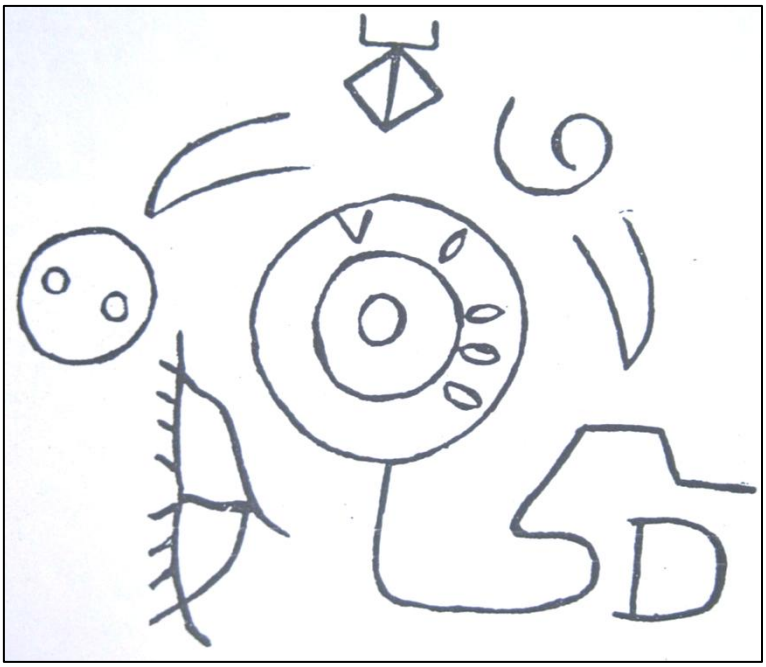


Figure 61 : Premier relevé de gravures au Salvador sur le site Las Labranzas[357]

[356] Baratta 1952, p. 380

[357] Baratta 1952, p. 383



Figure 62 : Photographie des gravures de Las Labranzas en 2007

3. Peccorini Atilio (1887-1949)

Atilio Peccorini, avocat et notaire, cofonde avec Barberena et Lardé la « Société des Américanistes et de Géographie du Salvador » et est partenaire correspondant de la « Société des Américanistes de Paris ». Le 7 décembre 1912, il prononce une conférence dans le Salon de la Société des Américanistes intitulée : Quelques données sur l'Archéologie de la République du Salvador.

La conférence donne, en réalité, un panorama des gisements connus à l'époque et des principaux monuments du pays. Les sites rupestres cités sont :

- 1. La Gruta de Corinto[358].
- 2. L'Idole de Talpa[359].
- 3. Les « admirables » pierres peintes d'Estanzuelas, le gisement n'a pas été objet de recherches ultérieures mais a été repris par plusieurs auteurs.
- 4. Les pierres peintes d'Olocuitla (ibid.). Il doit s'agir du site Chinameca, dans la municipalité de San Francisco Chinameca, mentionné par Lardé en 1926. Une visite de Manzano et Perez en 2006 démontrera l'absence de manifestations rupestres[360].

[358] Peccorini 1912, p. 178

[359] Peccorini 1912, p. 176

[360] Manzano et Perez 2006, p. 24

- 5. Les pierres peintes de Sesori qui « méritent tout éloge pour leur pureté et leur correction »[361], le lieu n'a pas été objet de recherches ultérieures mais il a été repris par différents chercheurs par la suite.

B. Une parenthèse française

1. Charles Étienne Brasseur dit Brasseur de Bourbourg (1814-1874)

Brasseur de Bourbourg est un missionnaire français, considéré comme l'un des pionniers de l'archéologie et de l'histoire précolombienne.

Dans son : Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes il mentionne des rites sur les îles du lac de Güija, à la frontière entre le Salvador et le Guatemala, « où l'on continuait à offrir, avec beaucoup de solennité, des sacrifices dans les îles qui s'élevaient à sa surface . » [362]

Une des principales île du lac de Güija, Igualtepeque, est en fait un des deux sites rupestres majeurs du Salvador avec Corinto ; elle accueille toute une série de roches gravées (fig. 63). Cette mention serait l'évocation la plus ancienne d'un gisement d'art rupestre salvadorien, même si Brasseur ne va pas jusqu'à mentionner les blocs taillés.

[361] Peccorini 1912, p. 177

[362] Brasseur de Bourbourg 1857, p. 703

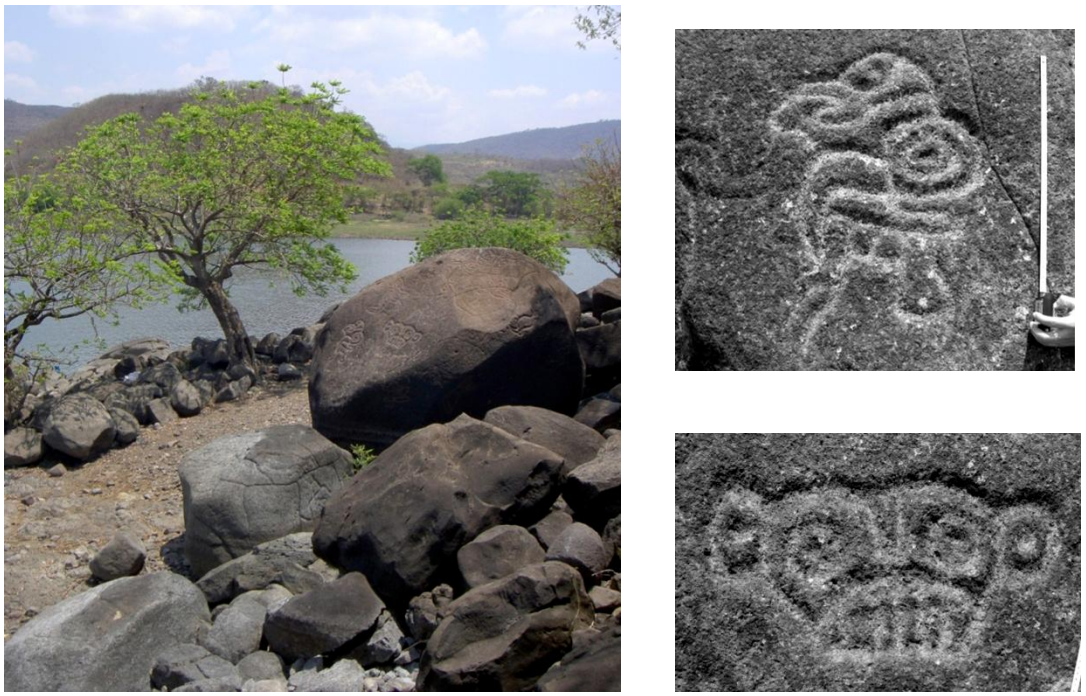


Figure 63 : Playa de los Petroglifos, sur les plages de la presqu'île d'Igualtepeque, avec détails de deux gravures du rocher au second plan, en 2004

2. Pector Désire

Pector Désire a été Consul Général des Républiques du Nicaragua du Honduras et du Salvador à Paris, entre la fin du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle et un des premiers membres de la Société des Américanistes dès 1900.

En 1891, Pector Désiré publie un article dans le Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoire qui s'intitule : De quelques grottes ayant pu servir de refuge, temple ou sépulture à des peuplades précolombiennes de l'isthme centre-américain et des débris humains et découvertes. Il y présente La Gruta de Corinto en citant directement Barberena[363].

À une époque où les intérêts commerciaux et scientifiques français se développent en Amérique Centrale, Pector Désiré est un de ces diplomates qui publiera afin de stimuler les investissements et l'immigration française en Amérique Centrale[364]. On pourra citer un de ses principaux ouvrages Les richesses de l'Amérique Centrale (1908).

[363] Pector : 1891, p. 635

[364] Soto-Quirós 2007

Liste des sites rupestres connus et partiellement publiés en 1914

* Barberena mentionne :
  - 1. la grotte de Corinto
  - 2. l'Idole de Talpa
  - 3. les pétroglyphes d'Estanzuelas
  - les pétroglyphes de :
  - 4. la Piedra Bruja
  - 5. la Piedra Pintada

* Jeremias Mendoza évoque les sites du département de Morazan :
  - 1. la Grotte de Corinto
  - 2. la Grotte de Las Labranzas (la Koquinca)
  - 3. le Llano de las Mesas
  - 4. la Poza Bruja
  - 5. le Cerro de Cukinca
  - 6. le Cerro de Koroban

* Pector Désiré parle de Corinto

* Atilio Peccorini cite différents endroits :
- 1. La Grotte de Corinto
- 2. l'Idole de Talpa
- 3. les pierres peintes d'Olocuitla
- 4. les pierres peintes d'Estanzuelas
- 5. les pierres peintes de Sesori

De cette liste de sites, les gisements rupestres identifiables aujourd'hui sont (fig. 64 et tab. 11) :
- 1. Corinto
- 2. Piedra Pintada de Titihuapa, dans le département de Cabanas
- 3. Las Labranzas, aujourd'hui connu sous le nom de la Koquinca
- 4. Cerro Cukinca, il s'agit probablement de la Cueva de las Figuras
- 5. Cerro Coroban

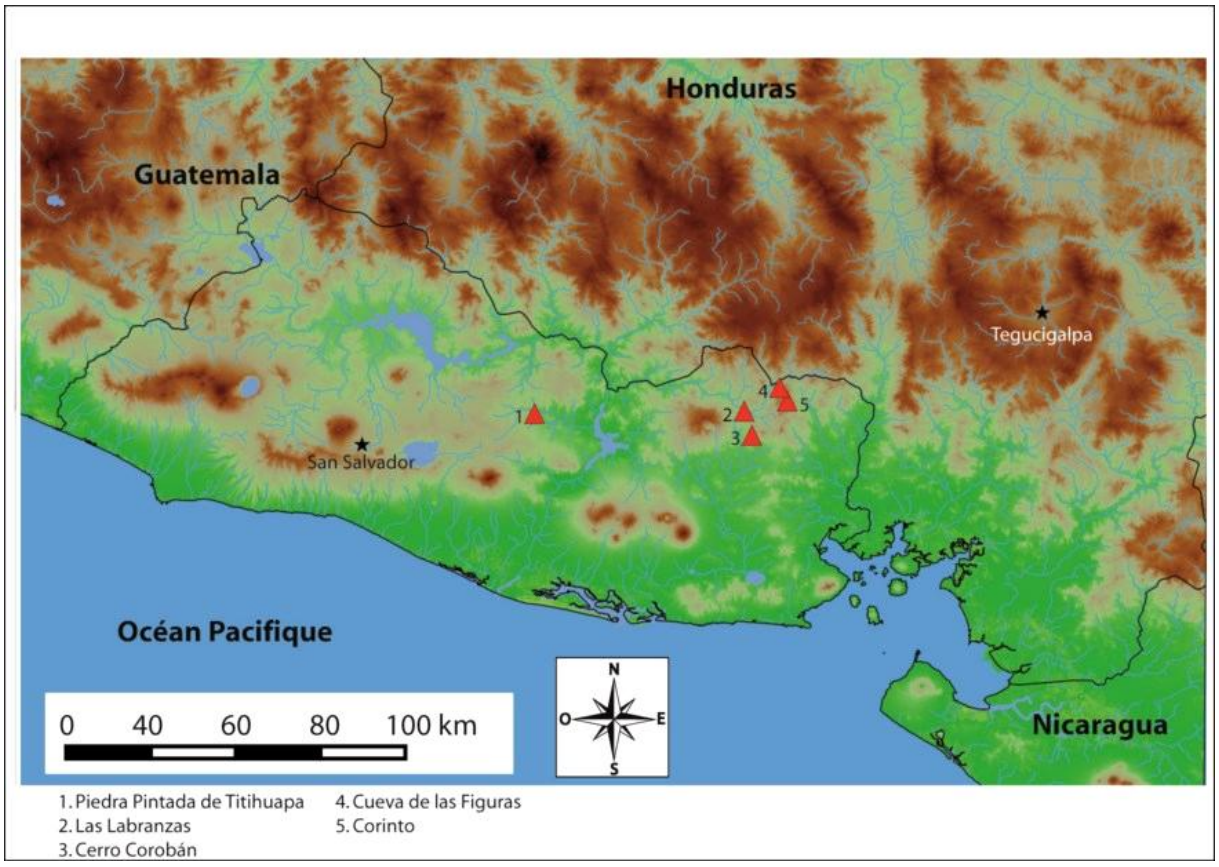


Figure 64 : Carte des gisements rupestres connus en 1914 et identifiables en 2016

II. Les recherches scientifiques systématiques (1926-1959)

A. Les listes de sites archéologiques

1. Lardé Jorge (1891-1928)[365]

Chercheur infatigable et reconnu, passionné par la géologie et l'Histoire, il sera le premier auteur à donner une ample liste des sites archéologiques du Salvador intitulée : *Índice provisional de los lugares del territorio salvadoreño en donde se*

[365] D'origine française, bachelier et professeur d'Education Secondaire ; il a dirigé l'Observatoire Sismologique d'El Salvador et la *Revista de Etnología, Arqueología y Lingüistica* (tomo I, 3-4 y 5). À la fin de 1915, avec les Docteurs Santiago Ignacio Barberena y Atilio Peccorini, ils ont fondé la « Société des Américanistes et de Géographie d'El Salvador » et, le 9 mai 1927, il a été incorporé à l'Académie Salvadorienne d'Histoire.

encuentran ruinas u otros objetos de interés arqueológico (Apuntes de Investigación) (Index provisoire des lieux du territoire salvadorien où l'on peut trouver des ruines ou d'autres objets d'intérêt archéologiques -notes de recherches-).

Dans cette indice provisoire, il expose par ordre alphabétique les informations essentielles des sites, tout comme leur emplacement et une brève description. Pour ce qui est de l'art rupestre, les termes sont ambigus et il est parfois difficile de savoir si l'on parle de sculptures ou de gisements rupestres à proprement parler car il arrive que l'auteur emploie le terme de pierre sculptée dans les deux cas. Il n'est précisé à aucun moment dans cette liste quels sont les endroits visités par Lardé. De plus, étant donné que certains gisements ont plusieurs noms, ceux-ci se répètent dans la liste.

Les différents lieux identifiés sont :

- 1. L'île d'Ipaltepeque [366], connue aujourd'hui sous le nom d'Igualtepeque (Playa de los Petroglifos). C'est la première mention du site rupestre.
- 2. Casitas Blancas [367], connu aussi comme Cerro Coroban, le site est mentionné par Mendoza dès 1913, même si cet auteur ne sera pas publié avant 1952.
- 3. Chinameca[368], dans le département de San Miguel, dans la municipalité de San Francisco Chinameca. Il pourrait s'agir des « pierres peintes d'Olocuitla » évoqué par Peccorini en 1912. Une visite de Manzano et Perez en 2006 démontreront l'absence de manifestations rupestres[369].
- 4. Conocaste [370], (connu aussi comme Los Milagros), dans le département de Santa Ana, municipalité de Coatepeque. C'est la première mention du gisement rupestre qui n'a pas été identifié par la suite.
- 5. La Gruta de Corinto [371], dans le département de Morazan.
- 6. Cotei [372], dans le département de Chalatenango, municipalité de Concepcion Quetzaltepeque, il n'a pas été identifié depuis. C'est la première mention de ce lieu.
- 7. Cueva Pintada, une grotte près d'Estanzuelas, avec des dessins (ibid.). À proximité d'Estanzuelas, il n'existe qu'un site de peinture connu à ce jour ; il s'agit

[366] Lardé 1926, pp. 214, 217 et 218

[367] Lardé 1926, pp. 215 et 216

[368] Lardé 1926, p. 216

[369] Manzano et Perez 2006, p. 24

[370] Lardé 1926, pp. 216 et 218

[371] Lardé 1926, pp. 216 et 217

[372] Lardé 1926, p. 216

de Rosas Coloradas, dans la municipalité de Mercedes Umana. Toutefois, Mercedes Umana ne possède le titre de municipalité que depuis 1956, c'est-à-dire qu'à l'époque où Lardé écrit, Rosas Coloradas se trouve dans la municipalité d'Estanzuelas. Il pourrait s'agir du même site. C'est la première mention de ce lieu.

- 8. El Ermitano [373] dans le département de Chalatenango. C'est la première mention de ce site.
- 9. Los Fierros (ibid.), dans le département de Morazan, il s'agit de La Poza de los Fierros (Guatajiagua). Ce site sera revisité par l'auteur de ces lignes en 2007[374] ce qui a permis la découverte d'une autre roche avec des gravures à quelques centaines de mètres en amont de la rivière (fig. 65). C'est la première mention de ce gisement.
- 10. El Fraile (ibid.), dans le département de Chalatenango, municipalité d'Arcatao, il n'a pas été identifié depuis. C'est la première mention de ce lieu.
- 11. El Fraile (ibid.), dans le département de Santa-Ana, municipalité de Masahuat, il n'a pas été identifié depuis. C'est la première mention de ce site.
- 12. La Garrucha (ibid.), dans le département de Usulutan, municipalité de Estanzuelas, il se pourrait qu'il s'agisse de la Cueva del Toro, à 3,5 km au nord d'Estanzuelas. C'est la première mention de ce gisement.
- 13. Los Hüehüechos (ibid.), dans le département de Morazan, municipalité de Cacaopera, Lardé explique que c'est une roche avec une couleuvre et deux lions gravés. Il s'agit de la Cueva El Chumpe perchée sur la colline Hüehüechos et où, en contrebas, un canyon accueille une gravure d'un entrelacs dont chaque extrémité se termine par la tête d'un serpent avec des cornes. C'est la première mention de ce lieu.
- 14. El Idolo [375](ibid.), département de La Paz, à Talpa. Lardé dément la présence de ce site mentionné par d'autres auteurs[376] qui est en réalité le résultat de l'érosion.
- 15. La Piedra Herrada [377], connu aussi comme Piedra de Santiago, dans le département de La Libertad. C'est la première mention de ce gisement.

[373] Lardé 1926, p. 217

[374] Gelliot, Costa et Perrot-Minnot 2008, p. 34

[375] Lardé 1926, pp. 217 et 220

[376] Pecorrini 1913, p. 176 et Barberena 1914, p. 248

- 16. Piedras Pintadas d'Estanzuelas et Sesori (ibid.), respectivement dans les départements d'Usulutan et San Miguel, ces sites avaient déjà été mentionnés par les auteurs Barberena [378] et Peccorini [379]. Ils n'ont pas été identifiés depuis.
- 17. Yamabal [380], dans le département de Morazan. C'est la première mention de ce lieu connu aussi comme La Piedra de la Luna[381].



Figure 65 : Photographie de l'Affleurement 2 de la Poza de los Fierros de Guatajiagua découvert en 2007

Au total, sur 17 sites répertoriés, 12 sont inventés par Jorge Lardé (tab. 10). Malgré cet effort remarquable, il faut aussi considérer les limites d'une telle liste puisque sur les 12 gisements mentionnés pour la premières fois, huit ont possiblement été retrouvés (fig. 66) ; Conocaste, Cotei et les deux Fraile sont inconnus à ce jour. Chinameca, éventuellement déjà cité par Peccorini en 1912, ne présente apparemment pas de manifestations rupestres, tout comme El Idolo, tandis que Las Piedras Pintadas d'Estanzuelas et Sesori n'ont jamais été enregistrées par la suite. Le nombre de sites rupestres connus au Salvador identifiables aujourd'hui passe donc de cinq à 13 (tab. 15). Lardé mentionne Chalchuapa avec des pierres « bellement gravées » [382] toutefois, même s'il existe bien le site rupestre de Las Victorias à Chalchuapa, il ne sera pas

[377] Lardé 1926, p. 219

[378] Barberena 1914, p. 248

[379] Peccorini 1913, p. 177

[380] Lardé 1926, p. 221

[381] Haberland 1959, p. 23

[382] Lardé 1926, p. 215

découvert avant 1942[383]. Lardé doit en réalité faire référence à des sculptures comme la Stèle de Tazumal transportée à San Salvador dès 1892 par le Dr. Barberena[384].

Gisements rupestres publiés par Lardé (1926)		Connu	Inventé	Non enregistré par la suite ou inexistant
1	Igualtepeque		X	
2	Cerro Coroban	X		
3	Chinameca	X		X
4	Conocaste		X	X
5	Corinto	X		
6	Cotei		X	X
7	Rosas Coloradas (Cueva Pintada)		X	
8	El Ermitaño		X	
9	Los Fierros de Guatajiagua		X	
10	El Fraile		X	X
11	El Fraile		X	X
12	Cueva del Toro (Garrucha)		X	
13	Cueva del Chumpe (Hüehüechos)		X	
14	El Idolo	X		X
15	Piedra Herrada		X	
16	Piedras Pintadas d'Estanzuelas et Sesori	X		X
17	Piedra de la Luna (Yamabal)		X	
Total		5	12	7

Tableau 10 : Gisements rupestres cités par Lardé en 1926

[383] Boggs 1950, p. 85

[384] Lardé et Larín 1975, p. 252

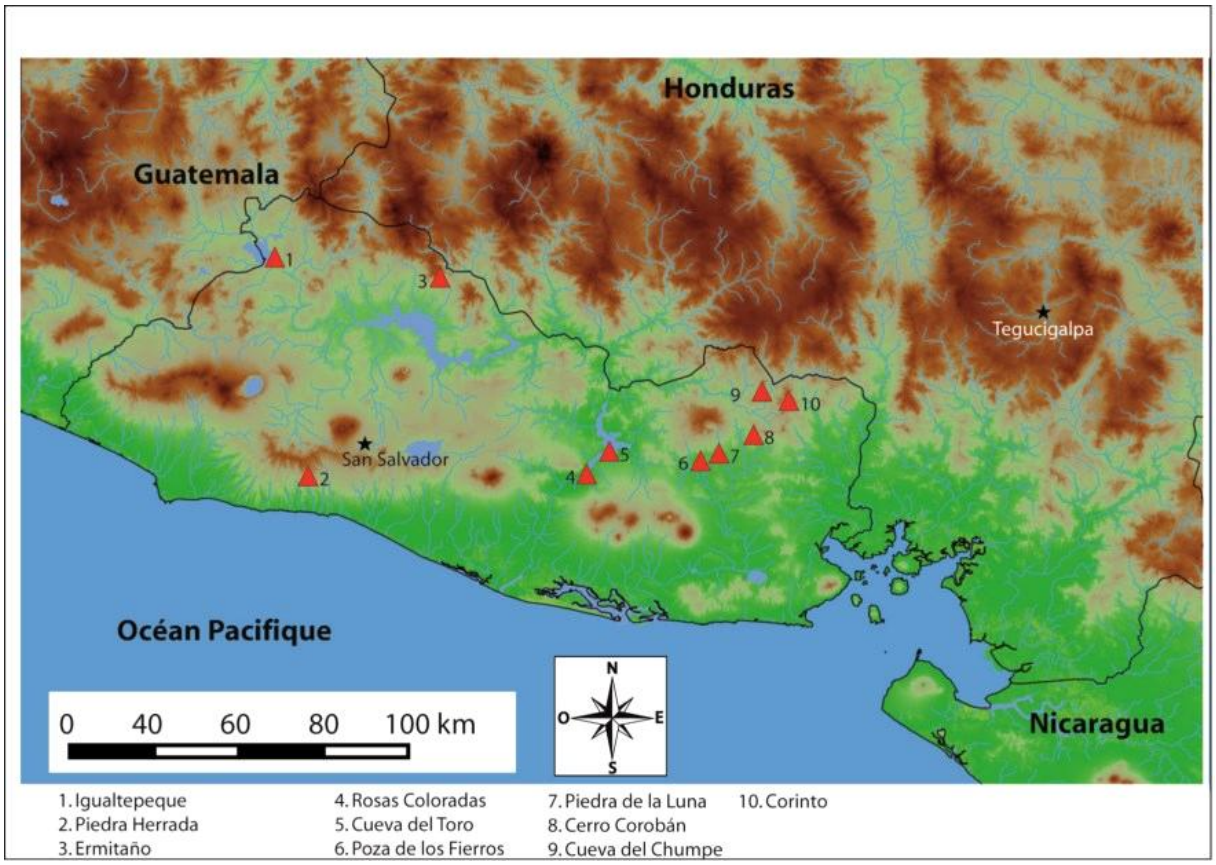


Figure 66 : Carte des gisements rupestres mentionnés par Lardé en 1926 et identifiables en 2016

2. Samuel Kirkland Lothrop (1892-1965)

En 1926, Lothrop visite le Salvador et en profite pour explorer et réaliser des études dans le pays. Dans cette tâche, il sera appuyé par plusieurs personnalités locales dont Jorge Lardé[385]. Il réalisera le premier plan topographique de Cihuatan et publiera une liste de sites archéologiques dans la *Revista de Etnología, Arqueología y Lingüistica* (Revue d'Ethnologie, d'Archéologie et de Linguistique). Celle-ci est en fait une extension de la liste provisoire des lieux archéologiques du Salvador publiée par Jorge Lardé dans le numéro précédent.

En ce qui concerne les gisements rupestres, il répertorie :

- 1. Berlin, dans le département d'Usulutan. C'est la première mention de ce site, apparemment une roche gravée qui a disparu[386].

[385] Lardé et Larín 1975, p. 33

[386] Lothrop 1926, p. 325

- 2. La Pena de la Herradura, entre Ahuachapan et la frontière, c'est la première mention de ce lieu que Lothrop n'a pas visité[387] et qui n'a pas été identifié depuis. Toutefois, Longyear en 1944 reprend les listes de gisements de Lardé et Lothrop et il en positionne une partie sur une carte géographique du Salvador (fig. 70). On retrouve La Pena de la Herradura à l'ouest du département d'Ahuachapan.
- 3. Chiltiupan, dans le département de la Libertad[388], il devrait s'agir de la Piedra Herrada (Piedra de Santiago) à laquelle fait référence Lardé [389].
- 4. Ocotepeque, C'est la première mention de ce lieu que n'a pas visité Lothrop, apparemment une roche gravée qui n'a pas été identifiée depuis. [390].
- 5. Las Labranzas (ibid.), visité par Lothrop, il apparaît dans l'étude de Mendoza qui date de 1913 mais qui ne sera pas publiée avant 1952[391]. Le site est aussi connu sous le nom de la Koquinca.
- 6. Ereguaiquin, dans le département d'Usulutan, c'est la première mention de ce site qui n'a pas été visité par Lothrop[392] et qui n'a pas été identifié depuis. Cependant, comme dans le cas de la Pena de la Herradura, le gisement est repris par Longyear en 1944 sur une carte géographique du Salvador (fig. 70). On identifie Ereguayquin dans le sud-est du département d'Usulutan.
- 7. La Cueva de la Pena (ibid.), Lothrop n'a pas visité ce lieu dont c'est la première mention et pour lequel la position géographique est inconnue ce qui explique qu'il n'a pas été identifié depuis.
- 8. Paraiso (ibid.), apparemment des roches gravées dans une rivière. Lothrop n'a pas visité ce site dont c'est la première mention et pour lequel la position géographique est inconnue. Encore une fois, ce gisement apparaît sur la carte de Longyear de 1944 (fig. 70). On trouve Paraiso au nord-est du département de la Paz à proximité du cours inférieur du Lempa.
- 9. Cerro de la Pena (ibid.), au nord de Chalatenango selon Lothrop qui n'a pas visité ce gisement dont c'est la première mention. Il devrait d'agir de la Piedra del Letrero, à 2,5 km au nord-est de Chalatenango.

[387] Lothrop 1926, p. 326

[388] Lothrop 1926, p. 328

[389] Lardé 1926, p. 219

[390] Lothrop 1926, p. 328

[391] De Baratta 1952, p. 369

[392] Lothrop 1926, p. 328

Lothrop mentionne sept nouveaux sites parmi lesquels un a été détruit (Berlin) et cinq n'ont jamais été identifiés depuis (La Pena de la Herradura, Ocotepeque, Ereguayquin, La Cueva de la Pena et Paraiso) (tab. 11 et fig. 67).

Gisements rupestres publiés par Lothrop (1926)		Connu	Inventé	Non enregistré par la suite ou inexistant
1	**Berlin**		X	X
2	**Peña de la Herradura**		X	X
3	**Piedra Herrada (Chiltiupan)**	X		
4	**Ocotepeque**		X	X
5	**Las Labranzas**	X		
6	**Ereguaiquin**		X	X
7	**Cueva de la Peña**		X	X
8	**Paraiso**		X	X
9	**Piedra del Letrero (Cerro de la Peña)**		X	
Total		**2**	**7**	**6**

Tableau 11 : Sites cités par Lothrop en 1926

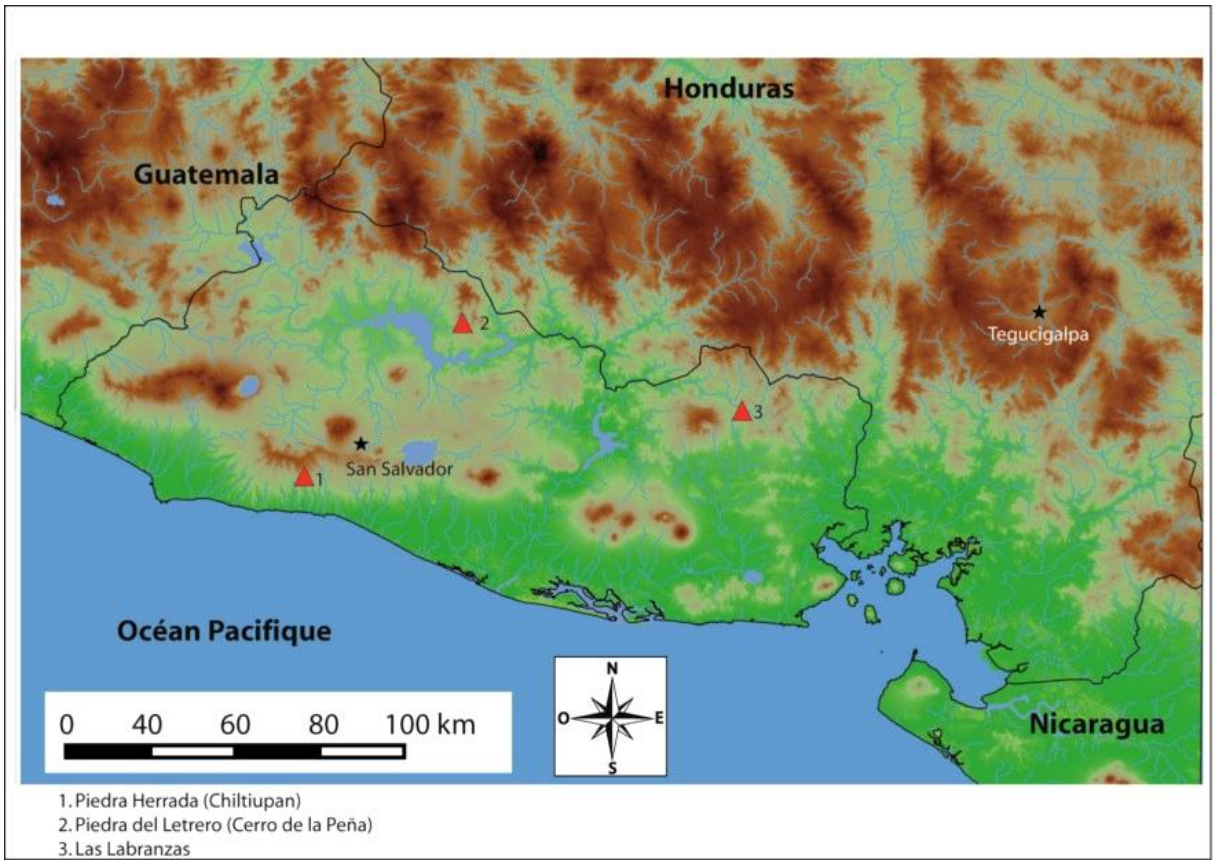


Figure 67 : Carte des gisements rupestres répertoriés par Lothrop en 1926 et identifiables en 2016

3. Longyear, John M.

De novembre 1941 à la mi-mars 1942, Longyear a conduit des expéditions minutieuses à travers tout le Salvador avec l'appui de l'Institut Américain des Études Andines[393]. Il publie en 1944 le résultat de ces recherches avec l'appui du *Peabody Museum of Harvard*.

Dans la partie sur les reconnaissances, il explique qu'en coopération avec Stanley Boggs, ils se partagent le Salvador ; Boggs se charge de la partie Centrale et l'Ouest et lui-même s'occupe de la région Est[394]. Longyear et Boggs rapportent des gisements archéologiques qu'ils n'ont parfois pas visité.

- 1. El Ermitano, déjà mentionné précédemment[395], Longyear n'a pas visité le site[396].
- 2. Le Cerro Coroban, déjà mentionné[397], Longyear publie un schéma avec la position géographique du lieu [398] (fig. 68) et une photographie de la montagne[399]. En 1966, il avancera que le gisement, de par sa position défensive, doit être Postclassique[400].

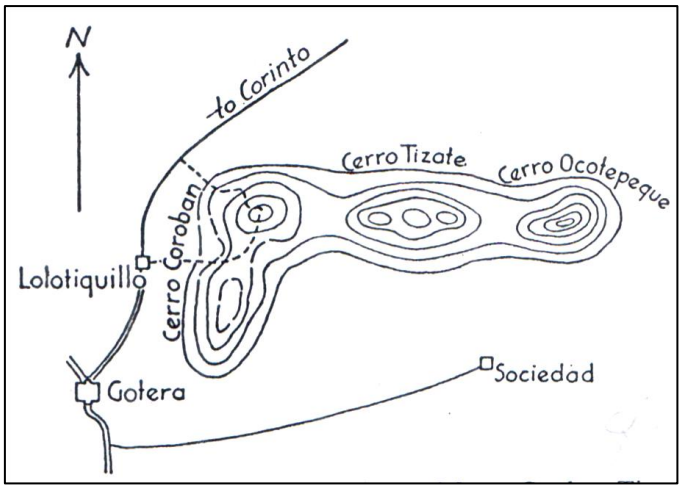


Figure 68 : Croquis qui montre la position relative du Cerro Coroban, Tozote et Ocotepeque, Département de Morazan (sans echelle)

[393] Cobos 1994, p. 25

[394] Longyear 1944, p. 9

[395] Lardé 1926, p. 217

[396] Longyear 1944, p. 9

[397] Lardé 1926, p. 216 et De Baratta 1952, p. 373

[398] Longyear 1944, p. 12

[399] Longyear 1944, Vol. IX, No. 2, Planche I, photographie No. 2

[400] Longyear 1966, p. 153

- 3. Las Victorias, à 2 km à l'est de Chalchuapa [401], a été découvert en 1942 et sera par la suite l'objet d'une étude proposée par Boggs en 1950[402].
- 4. Igualtepeque (Playa de los Petroglifos), déjà mentionné[403], a été l'objet d'un premier schéma, qui peut être considéré comme le premier travail de topographie associé à un gisement rupestre publié au Salvador[404] (fig. 69). Longyear publie également deux photographies du site[405].

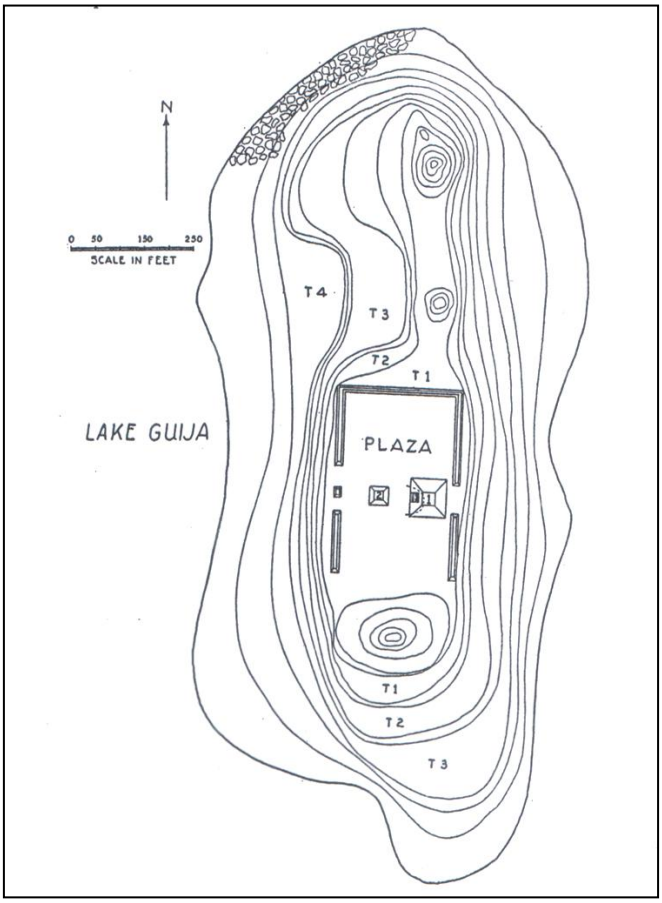


Figure 69 : Schéma de l'île d'Igualtepeque avec la position des rochers sculptés dans l'angle nord-ouest

[401] Longyear 1944, p. 21

[402] Boggs 1950, p. 85

[403] Lardé 1926, pp. 214, 217 et 218

[404] Longyear 1944, p. 21

[405] Longyear 1944, Vol. IX, No. 2, Planche XIII, No. 3 et 6

- 5. Potosi ; un gisement rupestre pictural dans un ravin, à environ 20 km au sud-est-est de Santa Ana (ibid.). C'est la première mention de ce site qui n'a pas été identifié depuis.

Après la partie sur les reconnaissances, Longyear propose dans un appendice de sa publication une liste de gisements archéologiques du Salvador établie par département. Pour celle-ci, il se base sur trois listes publiées au Salvador (Lardé 1926, Lothrop 1926 et Calderon 1939) (ibid. :75) qu'il combine. Il en profite pour supprimer les doubles et ajouter les nouveaux lieux découverts par Stanley Boggs et lui-même. Il ajoute [406] :

« La majorité des sites dans cette liste n'a jamais été visitée actuellement par un chercheur compétent et les sites sont connus seulement au travers des descriptions des salvadoriens « intéressés » par les antiquités. En attendant de nouvelles reconnaissances, par conséquent, ils doivent être considérés seulement comme possibles, du fait des regrettables expériences de l'auteur qui a pu remarquer que ces descriptions exagérées sont souvent beaucoup plus embellies que la réalité. »

En plus de résumer l'information de ces trois listes, il fait référence à La Piedra Pintada de San José Villanueva [407] publié précédemment par Sol [408], aussi connu comme La Pintada (San José Villanueva). Dans le département de La Paz, il reprend le gisement de Chinameca de Lardé[409] et il précise que selon Stanley Boggs, la roche se situe à 3 km au sud de la ville, à environ 100 m de la route et que les peintures sont rouges et blanches[410]. Malgré ces informations supplémentaires, le lieu n'a pas été l'objet de recherches ultérieures. En revanche, Longyear publie la première carte du Salvador où apparait toute une série de sites rupestres (fig. 70). Or, au moment de reprendre tous les lieux déjà publiés auparavant, Longyear rapproche la Piedra Herrada évoquée par Lardé

[406] Longyear 1944, p. 71, traduction de l'auteur:
"The majority of sites in this have never actually been visited by a competent investigator and are known only through the descriptions of natives "interested" in antiquities, Pending further reconnaissance, therefore, they must be considered that glowing descriptions by natives are often composed much more of fancy than fact."

[407] Longyear 1944, p. 76

[408] Sol 1930, p. 1

[409] Lardé 1926, p. 216

[410] Longyear 1944, p. 77

en 1926 du gisement Chiltiupan mentionné par Lothrop la même année. Néanmoins, sur la carte géographique du Salvador où il rapporte la position géographique de 17 sites rupestres, il sépare les deux lieux. Certains possibles gisements apparaissent seulement sur cette carte mais ne sont pas décrits dans le texte. Il s'agit de :

- 1. El Congo, dans le sud du département de Santa Ana, il est mentionné par Lardé en 1926[411] mais la description ne permet pas de savoir s'il s'agit précisément d'un site rupestre.
- 2. Maqueyal, un abri dans le sud du département de Cabanas, toutefois la présence d'art rupestre n'est pas évoquée.
- 3. Paraiso, au nord-est du département de La Paz, il est cité par Lothrop en 1926.

[411] Lardé 1926, p. 216

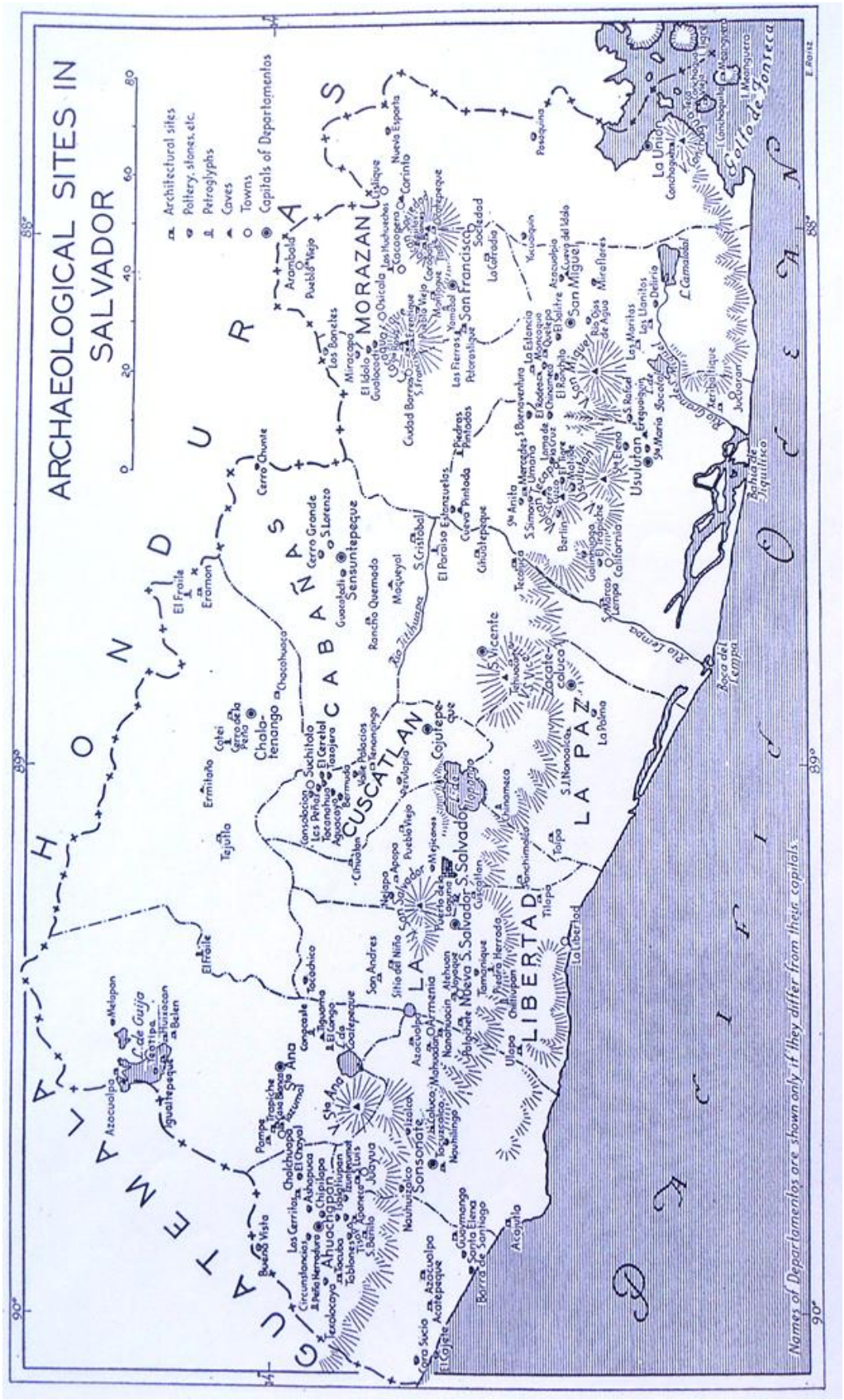


Figure 70 : Première carte du Salvador où Longyear présente la position géographique d'une série de gisements d'art rupestre et où il distingue les sites de gravures et les abris

Longyear permet de résumer les 24 gisements rupestres publiés en 1944 (tab. 12), dont 14 sont identifiés actuellement (fig. 71). Il manque toutefois la Pintada de Titihuapa, mentionnée par Barberena dès 1914, mais qui ne sera plus évoquée avant les travaux d'Haberland publiés en 1954.

Gisements rupestres publiés par Longyear (1944)		Connu	Inventé	Non enregistré par la suite ou inexistant	Identifié	Sur la carte de Longyear 1944
1	El Ermitaño	X			X	X
2	Cerro Coroban	X			X	X
3	Las Victorias		X		X	
4	Igualtepeque	X			X	
5	Potosi		X	X		
6	Peña de la Herradura	X		X		X
7	Cotei	X		X		X
8	El Fraile	X		X		X
9	Piedra del Letrero (Cerro de la Peña)	X			X	X
10	Piedra Herrada (Chilitupan)	X			X	X
11	Pintada (San José Villanueva)	X			X	
12	Chinameca	X		X		X
13	Corinto	X			X	X
14	Cueva del Chumpe (Hüehüechos)	X			X	X
15	Poza de los Fierros (Guatajiagua)	X			X	X
16	Piedra de la Luna (Yamabal)	X			X	X
17	Las Labranzas	X			X	
18	Conocaste	X		X		X
19	Fraile	X		X		X
20	Rosas Coloradas (Cueva Pintada)	X			X	X
21	Cueva del Toro (Garrucha)	X			X	
22	Piedras Pintadas de Estanzuelas et Sesori	X		X		X
23	Ereguayquin	X		X		X
24	Paraiso	X		X		X
Total		22	2	10	14	18

Tableau 12 : Sites cités par Longyear en 1944

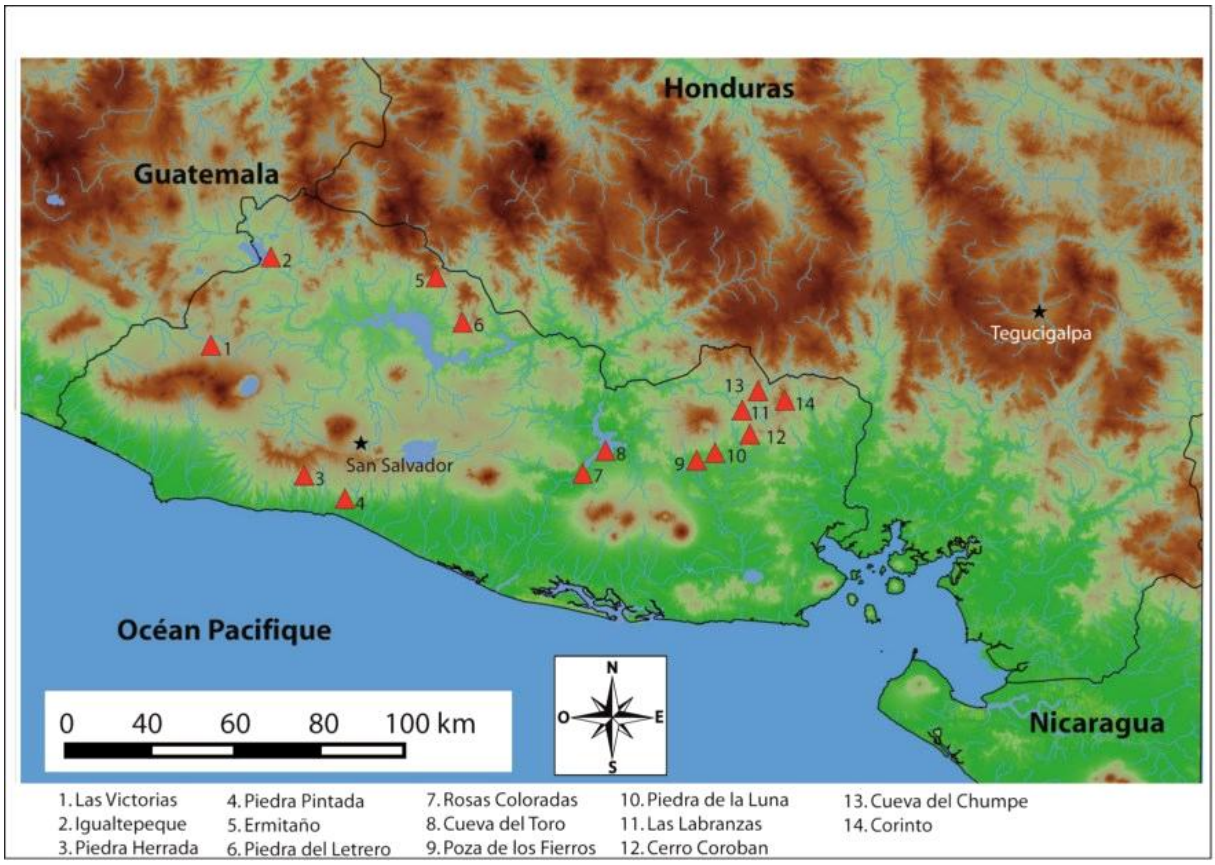


Figure 71 : Carte des gisements rupestres répertoriés par Longyear en 1944 et identifiables en 2016

4. Fidias Jimenez, Tomas

Cet auteur salvadorien est l'auteur du livre *Nueva Geográfia de El Salvador* (Nouvelle Géographie du Salvador) en 1947, où il recense huit nouveaux gisements rupestres :

- 1. Igualtepeque[412].
- 2. Pintada (San José Villanueva) [413], Fidias parle de peintures mais il s'agit de gravures.
- 3. Letrero del Diablo de Chiltiupan[414], que l'auteur de ces lignes a dans un premier temps rapproché de La Piedra Herrada, aussi connue comme Piedra de Santiago, évoquée par Lardé en 1926 et reprise sous le nom de Chiltiupan par

[412] Fidias 1947, p. 20

[413] Fidias 1947, p. 74

[414] Fidias 1947, p. 75

Lothrop en 1926[415]. Longyear avait rassemblé ces deux sites rupestres en 1944 et avait indiqué la position du gisement dans la Finca El Penon[416]. Le Letrero del Diablo est, en réalité, un autre lieu situé à Chiltiupan ; en 2012, Escamilla découvre un site appelé El Letrero, dans la municiaplité de Chilltiupan, dans la Finca Guadalupe. Ce doit être le Letrero del Diablo de Chiltiupan de Fidias et dont ce serait la première mention en 1947.

- 4. Le Letrero del Diablo de la municipalité de Jicalapa [417]. C'est la première mention de ce site.
- 5. La Cueva de los Fierros dans la municipalité de Tonacatepeque[418]. Elle est aussi connu sous le nom de Pena de los Fierros ou encore la Cortina. C'est la première mention de ce lieu.
- 6. Potrero del Morro dans la municipalité de Tonacatepeque[419]. C'est la première mention de ce gisement.
- 7. La Pena Herrada[420]. C'est la première mention de ce site.
- 8. La Pena de los Fierros, dans la municipalité de Monte San Juan[421], à 18 km à l'est de Tonacatepeque. C'est la première mention de ce lieu.
- 9. La Pena Labrada [422]. C'est la première mention de ce gisement. Une visite de terrain de Escamilla et al. démontrera que le lieu ne présente pas de manifestations rupestres[423].
- 10. La Gruta de Culquinte[424]. C'est la première mention de ce lieu. Une visite de terrain de Costa et al. démontrera que si le site a existé, les motifs ont disparu au cours d'un tremblement de terre en 2001[425].

Fidias invente El Letrero del Diablo de Chiliupan, El Letrero del Diablo (Jicalapa), La Cueva de los Fierros (Tonacatepeque), El Potrero del Morro, La Peña Herrada, La Pena

[415] Costa 2010a, p. 80

[416] Longyear 1944, p. 76

[417] Fidias 1947, p. 77

[418] Fidias 1947, p. 86

[419] Fidias 1947, p. 86

[420] Fidias 1947, p. 103

[421] Fidias 1947, p. 104

[422] Fidias 1947, p. 114

[423] Escamilla, Gonzáles, Manzano, Pérez et Amador 2006, p. 51

[424] Fidias 1947, p. 150

[425] Costa et al. 2011, p. 47

de los Fierros (Monte San Juan), La Pena Labrada et La Gruta de Culquinte. De ces huit sites, on ne connaît de nos jours que les cinq premiers (tab. 13 et fig. 72). La Pena de los Fierros de Monte San Juan n'a pas fait l'objet d'une étude ultérieure ; en revanche, à La Pena Labrada de San Antonio Masahuat, aucune manifestation graphique rupestre n'a pu être observée[426]. De même, la Gruta de Culquinte a été recherchée par l'auteur de ces lignes en 2011 et apparemment, le gisement aurait été enterré par le tremblement de terre de 2001[427].

Gisements rupestres publiés par Fidias (1947)		Connu	Inventé	Non enregistré par la suite ou inexistant
1	**Igualtepeque**	X		
2	**Pintada (San José Villanueva)**	X		
3	**Letrero del Diablo (Chiltiupan)**		X	
4	**Letrero del Diablo (Jicalapa)**		X	
5	**Cueva de los Fierros (Tonacatepeque)**		X	
6	**Potrero del Morro**		X	
7	**Peña Herrada**		X	
8	**Peña de los Fierros (Monte San Juan)**		X	X
9	**Peña Labrada**		X	X
10	**Gruta de Culquinte**		X	X
Total		**2**	**8**	**3**

Tableau 13 : Sites cités par Fidias en 1947

[426] Escamilla et al. 2006, p. 51

[427] Costa et al. 2011, p. 47

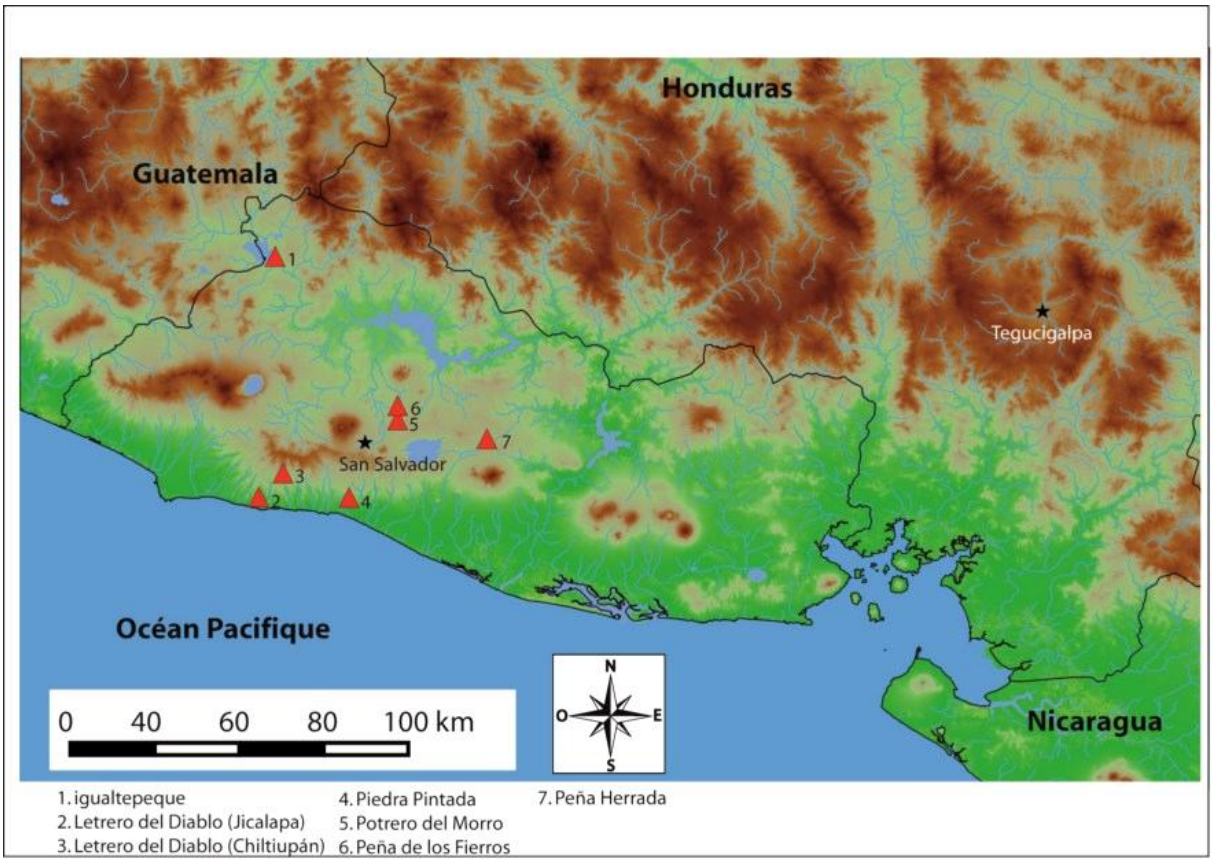


Figure 72 : Carte des gisements rupestres répertoriés par Fidias en 1947 et identifiables en 2016

5. Dictionnaire Géographique de la République du Salvador

En 1959, la Direction Générale de Statistique et de Recensement du Ministère de l'Economie du Salvador publie le *Diccionario Geográfico de la Republica de El Salvador* (Dictionnaire Géographique de la République du Salvador). Il compile une grande quantité d'informations sur les lieux géographiques dont cinq gisements rupestres :

- 1. El Ermitano[428].
- 2. La Laguna Escondida, dans le département de La Libertad[429]. C'est la première mention de ce site, en 2006, une visite d'Escamilla et al. a pu confirmer que le lieu ne présente pas de manifestations rupestres[430].
- 3. Manancalo, où se situe la « fameuse » Cueva del Toro, dans la municipalité d'Estanzuelas, département d'Usulutan[431]. Il pourrait s'agir de La Garrucha

[428] Dirección General de Estadística y Censos 1959, p. 78

[429] Dirección General de Estadística y Censos 1959, p. 111

[430] Escamilla et al. 2006, p. 46 et Partie Conservation, p. 11

évoqué par Lardé en 1926. Et c'est sans aucun doute la Cueva del Toro qu'Haberland place à proximité de la rivière Malancol.

- 4. La Patada del Diablo, près de la municipalité de Tejutla[432]. C'est la première mention de ce site. Un gisement rupestre du nom de Patada del Diablo est connu mais il se trouve dans la municipalité de Suchitoto, à 30 km au sud-est de Tejutla. Le lieu mentionné dans le Dictionnaire Géographique pourrait appartenir à la même tradition rupestre car la description des motifs (pied et mains) est comparable au matériel iconographique du gisement de Suchitoto. Escamilla et al. ont cherché ce gisement sans résultat par manque de collaboration de la population locale[433].
- 5. La Pena del Diablo[434]. C'est la première mention de ce site, une nouvelle fois, Escamilla et al. ont cherché à confirmer l'existence de ce gisement rupestre mais la visite n'a pas pu confirmer la présence de peinture car des essaims d'abeilles africanisées logent dans la paroi[435].

L'ouvrage recense trois nouveaux gisements rupestres (La Laguna Escondida, la Patada del Diablo et la Pena del Diablo) dont l'existence n'a pas pu être confirmée par la suite malgré les efforts de Escamilla et al. pour recenser ces sites (tab. 14).

	Dictionnaire Géographique de la République du Salvador (1959)	Connu	Inventé	Non enregistré par la suite ou inexistant
1	**El Ermitaño**	X		
2	**Laguna Escondida**		X	X
3	**Cueva del Toro (Manancalo, Garrucha)**	X		
4	**Patada del Diablo**		X	X
5	**Peña del Diablo**		X	X
Total		**2**	**3**	**3**

Tableau 14 : Sites cités dans le Dictionnaire géographique de la République du Salvador en 1959

B. Les études de sites

Après l'établissement de ces listes de gisements rupestres, des historiens comme Antonio Sol et Baron Castro, ou encore l'ethnologue Cueno-Vidal, se penchent sur un site

[431] Dirección General de Estadística y Censos 1959, p. 122

[432] Dirección General de Estadística y Censos 1959, p. 149

[433] Escamilla et al. 2006, pp. 19 et 34

[434] Dirección General de Estadística y Censos 1959, p. 153

[435] Escamilla et al. 2006, pp. 75 et 76

particulièrement hermétique du Salvador : la Piedra Pintada de San José Villanueva. En effet, dans ces premières études, face à une paroi où les motifs figuratifs sont absents ou très stylisés, les auteurs vont proposer plusieurs interprétations, certaines romantiques et d'autres plus scientifiques : c'est la Phase I, de 1930 à 1942. Dans ces essais pour percer les mystères iconographiques de la Pintada, on peut observer la difficulté d'interprétation de l'art rupestre salvadorien, quand celui-ci s'illustre d'une manière tellement déroutante. Ensuite, avec la Phase II, de 1950 à 1959, la recherche prend un tournant plus rigoureux : les auteurs, quand ils ne sont pas descriptifs, tentent de retrouver la chronologie des lieux et leur affiliation culturelle sur la base de comparaisons ou en étudiant le matériel culturel qui se trouve à proximité des gisements rupestres.

1. Phase I (1930-1942)

Les études de la Phase I dénotent encore un certain héritage des traditions scientifiques du XIX^{e} siècle, notamment dans le cas du travail d'Antonio Sol. Puis, avec Baron Castro, la rigueur scientifique s'impose progressivement ce qui nous amènera à la Phase II.

a. Antonio E. Sol

Depuis 1929, Antonio Sol était le Directeur du Département d'Histoire du Salvador. En tant que tel, il réalise en 1930 une visite à la Piedra Pintada de San José Villanueva et publie un article au mois de mars 1930 dans la *Revista del Departamento de Historia* (Revue du Département d'Histoire) qui vient d'être créée à l'époque (c'est le numéro 3)[436]. Malgré des interprétations fantaisistes, l'article a le mérite de publier une photographie qui constitue la deuxième prise de vue d'art rupestre publiée au Salvador (fig. 73). À titre de comparaison, une photographie similaire de 2007 permet d'illustrer la permanence de l'habitude du remplissage des gravures avec de la peinture par les populations locales (fig. 74).

.

[436] Sol 1930, p. 1

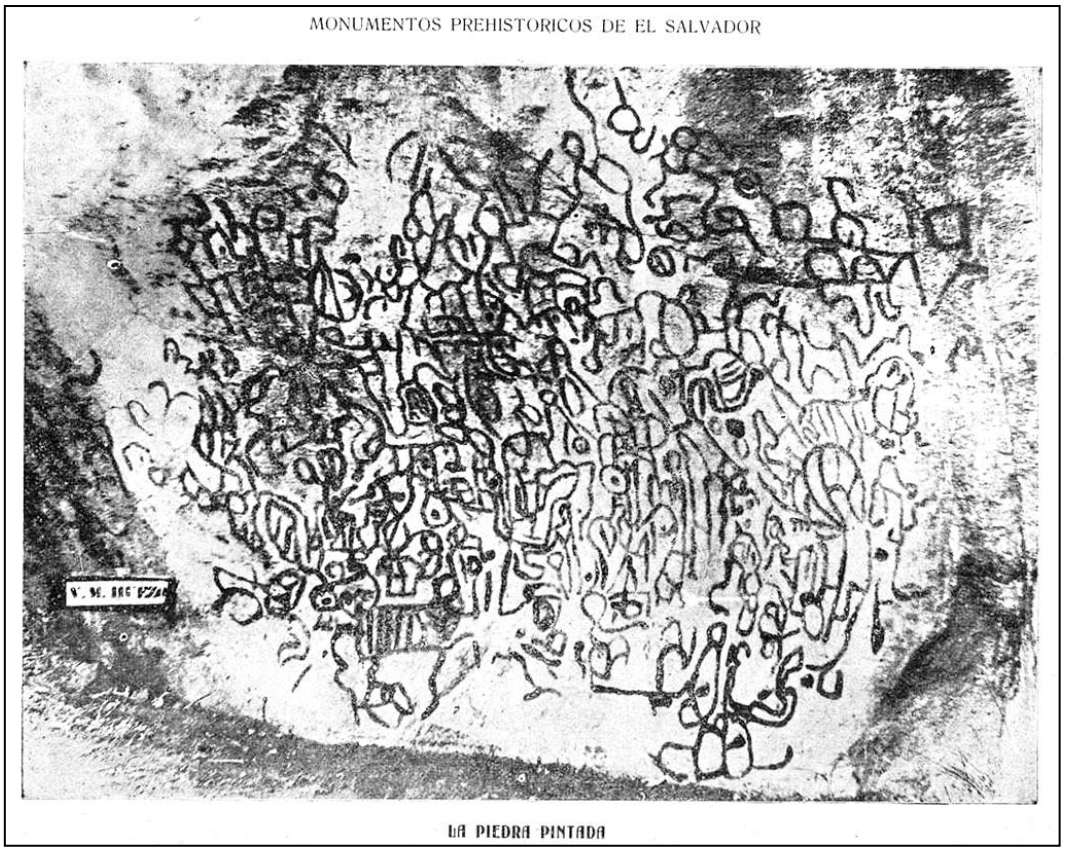


Figure 73 : Photographie d'Anibal Salazar de la Piedra Pintada de San José Villanueva, seconde photographie d'art rupestre publiée au Salvador, en 1930



Figure 74 : Photographie de la Piedra Pintada de San José Villanueva, en 2007

b. Cuneo-Vidal Romulo

Ethnologue péruvien en contact épistolaire avec Antonio Sol, il reçoit une photographie de la Piedra Pintada de San José Villanueva et répond par un article où il expose son opinion sur l'iconographie du gisement [437]. Pour Cuneo-Vidal, les motifs de la Piedra Pintada sont similaires à d'autres sites du Pérou dont la fonction serait en fait de présenter un registre des tributs établis deux fois par an et effectués par une population dominante sur une autre dominée[438].

c. Baron Castro Rodolfo

Dans *La población de El Salvador* (La Population du Salvador), le deuxième livre décrit la population salvadorienne durant l'époque préhispanique et est mentionnée la Pintada. L'iconographique est comparée avec l'art rupestre du Brésil ou d'Europe, en particulier d'Espagne. Il reconnait des figures schématiques zoomorphes et anthropomorphes et réalise un relevé de ces derniers (fig 75). Si l'on compare avec la paroi, où les peintures qui font ressortir les gravures peuvent être trompeuses, il parait difficile de maintenir fermement l'identification d'anthropomorphes (fig. 75).



Figuras antropomorfas de la *piedra pintada*, de San José Villanueva. (Departamento de La Libertad.)



Figure 75 : Illustration de Baron Castro où sont représentés de possibles anthropomorphes et photographie des gravures représentées par Baron Castro, en 2007

Pour lui, la Piedra Pintada peut être attribuée aux groupes Pré-mayas[439], un peu avant l'apparition des groupes Mayas sur le territoire. Finalement, Baron Castro termine en citant la liste de sites rupestres de Lardé et Lothrop qu'il organise par département et

[437] Cuneo-Vidal 1930 p. 45

[438] Cuneo-Vidal 1930 p. 47

[439] Barón Castro 1942, p. 71

par type de site, selon que ce soient des pierres peintes ou des grottes (abris sous roche).

2. Phase II (1950-1959)

Les auteurs de la Phase II proposent des affiliations culturelles basées sur des analyses scientifiques et parfois même des propositions de chronologie pour certains gisements.

.

a. Les auteurs nationaux

- Anonyme

Tout d'abord en 1950 est publié dans les *Anales del Museo* une photographie de la roche à l'air libre de la Finca Las Victorias de Chalchuapa [440], mentionnée antérieurement par Longyear en 1944 (fig. 76).

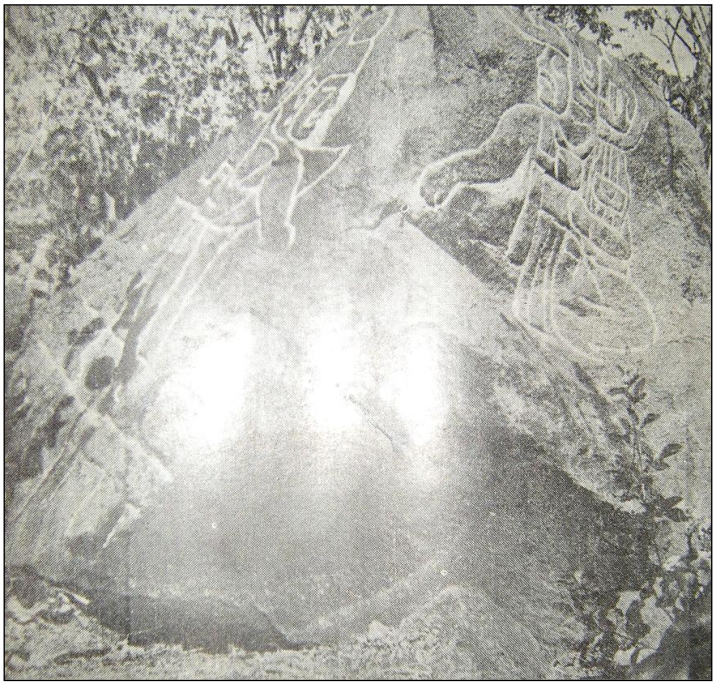


Figure 76 : Photographie de Las Victorias, publié en 1950

[440] Anonymes 1950, p. 64

- Rufino Paz

Rufino Paz visite en 1950 la Cueva de Corinto, toutefois au vu de la description qu'il donne, il est possible qu'en réalité il n'ait pas retrouvé le gisement rupestre mais peut-être l'abri voisin de la Cueva del Toro. En effet, il explique que de la suie a couvert les peintures qui ont pratiquement disparu[441], or Haberland visite le lieu entre 1954 et 1958 et réalise plusieurs relevés des représentations.

- Remberto Galicia

Remberto Galicia visite en 1950, la Cueva de Las Labranzas [442], aussi connue comme La Koquinca. Il précise qu'à cette époque des traces de peinture rouge pâle pouvait s'observer dans les gravures (ibid.).

- Jorge Lardé et Larin

Jorge Lardé et Larin est le fils de Lardé Jorge. Il décrit deux roches gravées de l'Hacienda Yologual, à 9 km au sud de La Union. Sur la base des descriptions, il est possible d'identifier le site Los Monos (fig. 77). Pour ce qui est du second rocher où Lardé et Larin évoque un jaguar couché en bas-relief, il est plus délicat de la rapprocher du gisement El Farito, visité en 2011 par Costa et al. au sein de l'ancienne Hacienda Yologual (fig. 77). Lardé et Larin attribue la profusion des roches gravées et peintes de l'Est du Salvador aux populations Lencas et les fait remonter à l'époque Archaïque[443].

[441] Paz 1950, p. 321

[442] Galicia 1950, p. 65

[443] Lardé et Larín 1951, p. 65



Figure 77 : Photographies des possibles rochers gravés évoqués par Jorge Lardé et Larin en 1951, à gauche le rocher du gisement Los Monos et à droite El Farito, en 2011

- Tomas Fidias Jimenez

Lors du XXIII Congrès d'Américanistes célébré au Costa-Rica en 1959, Tomas Fidias Jimenez présente la conférence : *Reflexiones sobre las inscripciones hundidas en las aguas del Lago de Güija* (Réflexions sur les inscriptions immergées dans les eaux du Lac de Güija). À cette époque, les eaux du lac de Güija sont en partie drainées, en vue de construire un barrage hydroélectrique, ce qui a pour conséquence une baisse de son niveau. En conséquence, Fidias explique qu'une grande quantité de matériel archéologique a été mis au jour dont la chronologie pourrait correspondre au Préclassique[444]. Selon lui, les gravures sont le fruit d'un groupe toltèque qui a habité l'endroit, à une certaine date du Préclassique[445]. On rappellera que les migrations mexicaines auxquelles fait référence Fidias ne sont pas attestées au Salvador avant le X^e^ siècle, toutefois l'influence de l'iconographie des élites mexicaines est effectivement identifiable sur les rochers gravés de l'île d'Igualtepeque (fig. 78).

[444] Fidias 1959, p. 250

[445] Fidias 1959, p. 252

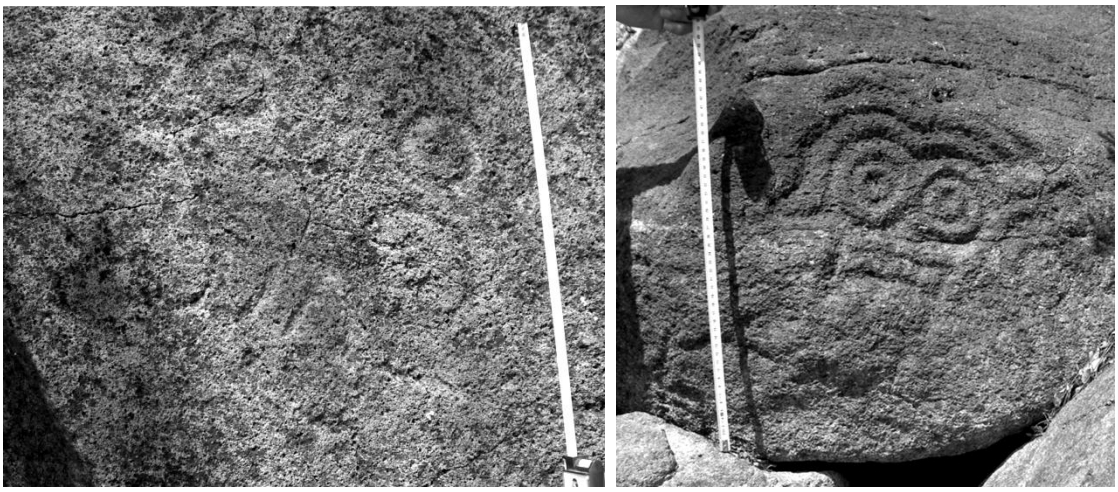


Figure 78 : Photographies de possibles représentations de Tlaloc, expression de l'influence de l'iconographie des élites mexicaines au Salvador dès le Classique Terminal, en 2004

Il évoque également le site de Uitzcoyolate, à Izalco, aujourd'hui connu comme Huiscoyolate. C'est la première mention de ce gisement qui n'a pas été retrouvé par la suite. Il pourrait s'agir de La Piedra de la Conquista à laquelle fait référence Cea en 1986.

Fidias publie une série de 18 photographies des gravures et de l'île d'Igualtepeque, ainsi qu'un extrait de carte géographique permettant de positionner le gisement rupestre (fig. 79). De surcroît, il reprend et complète le plan topographique de Longyear (1944) tout en le détaillant (fig. 80).

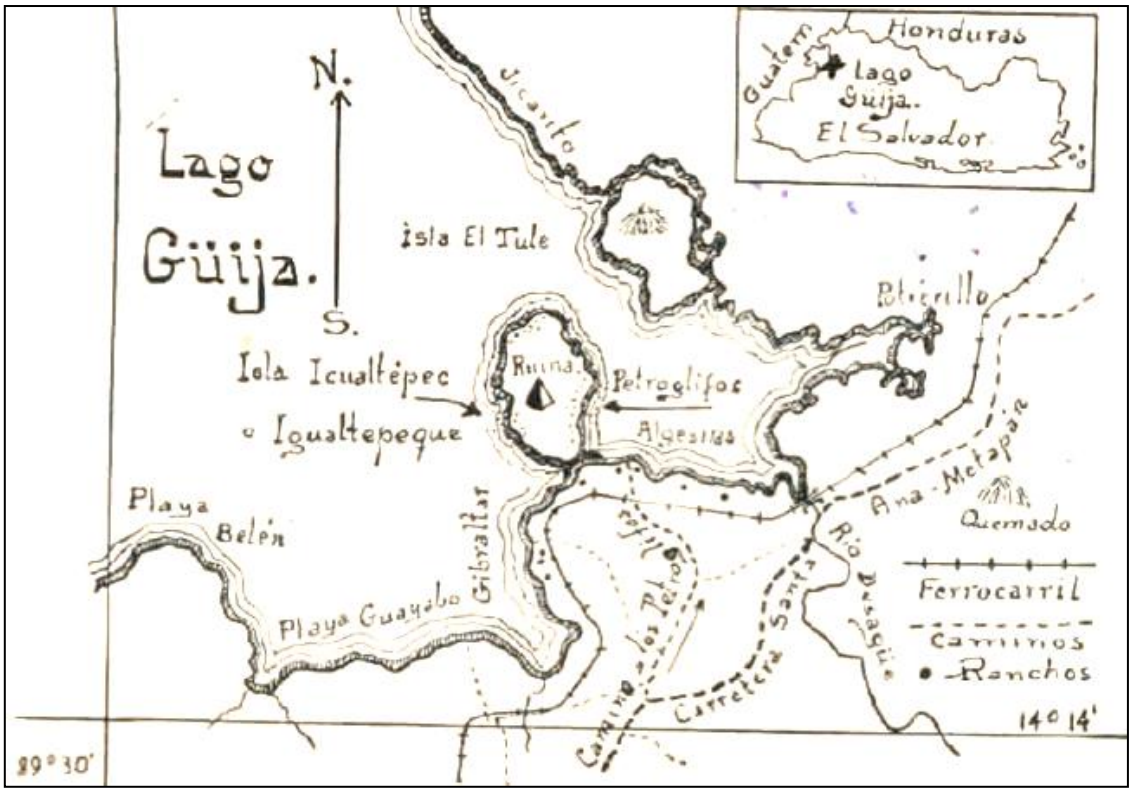


Figure 79 : Extrait de carte géographique qui présente la position des pétroglyphes par Fidias sur l'île d'Igualtepeque en 1959

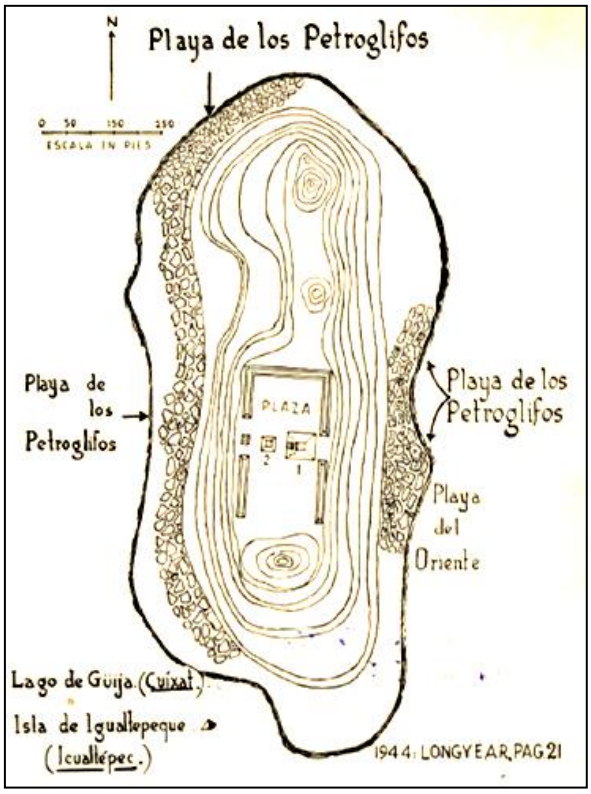


Figure 80 : Carte tirée de Longyear 1944 et complémenter par Fidias en 1959 qui ajoute la *Playa de los Petroglifos* à l'est et à l'ouest de l'île

b. Les auteurs étrangers

- Stanley Boggs

-

Stanley Boggs, considéré comme le père de l'archéologie salvadorienne, n'a contribué que de façon limitée à la divulgation du patrimoine rupestre du pays. Il sera néanmoins le premier auteur à publier un article mêlant description, analyse et interprétation et à déterminer l'affiliation culturelle et l'horizon chronologique dans le contexte mésoaméricain d'une œuvre rupestre. Dans la revue : *Notes on Middle Amercian Archaeology and Ethnology* (Notes sur l'Archéologie et l'Ethnologie Mésoaméricaine) il propose une étude de Las Victorias, une roche gravée découverte en 1942 dans la zone archéologique de Chalchuapa. Il identifie une inspiration olmèque dans les gravures[446] où il détecte cette tradition artistique[447] . Étrangement, il situera le site à la fin du Préclassique récent, au plus tard au V^e siècle av J.-C.[448] quand il est plus probable qu'il soit attribuable en fait du Préclassique moyen. Boggs publie cinq photographies et quatre relevés de la roche (fig. 81). De nouvelles photographies sont apportées dans le cadre de cette étude (figs. ..), elle furent prises en 2013 dans le parc archéologique Tazumal où est conservée la roche.

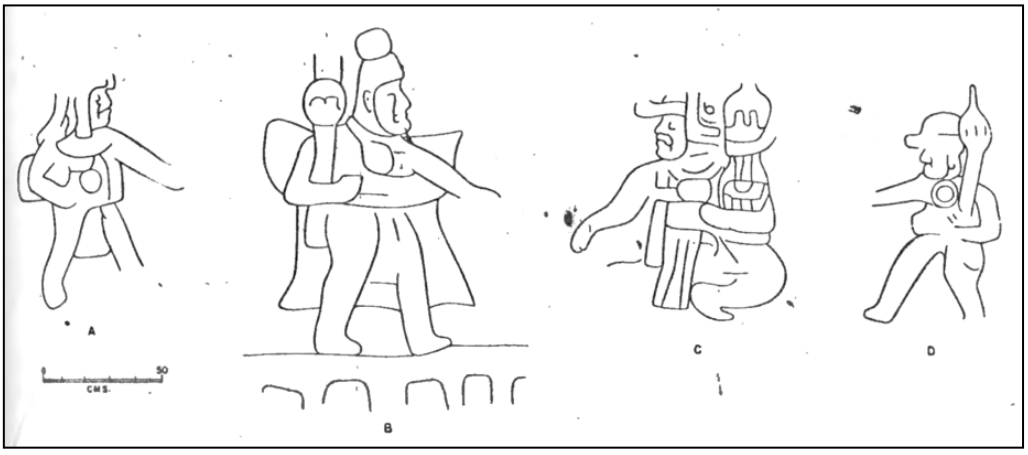


Figure 81 : Premier relevé de gravures avec échelle publié au Salvador, roche à l'air libre de Las Victorias, réalisé par Boggs en 1950[449]

[446] Boggs 1950, p. 85

[447] Boggs 1950, p. 90

[448] Boggs 1950, p. 91

[449] Boggs 1950, p. 92



Figure 82 : Personnages A et B de Las Victorias (selon la nomenclature de Boggs de 1950), en 2013 (photographies : Edy Barrios)

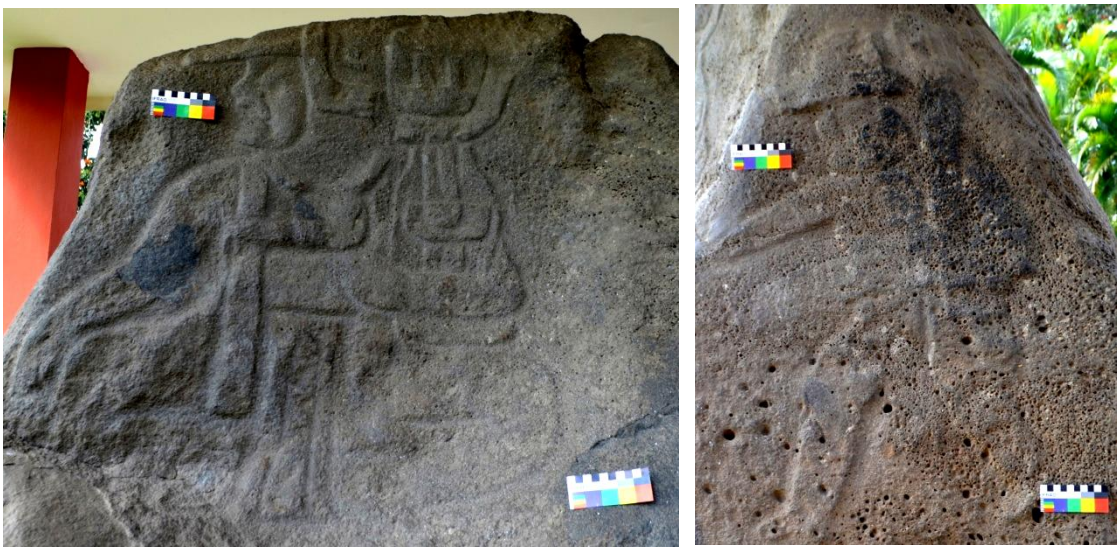


Figure 83 : Personnages C et D de Las Victorias (selon la nomenclature de Boggs de 1950) en 2013 (photographies : Edy Barrios)

- Wolfgang Habeland

Il effectue entre 1954 et 1958 une série de recherches sur le territoire salvadorien et rédige une série d'articles entre 1954 et 1958 qui s'intitule : *Apuntes sobre petrograbados de El Salvador* (Notes sur les pétroglyphes du Salvador). Ces

remarques donnent selon-lui « une petite impression sur les différents styles qui se trouvent dans le pays. »[450]

Les lieux qu'il décrit, analyse et interprète, dans la mesure du possible, sont :

- 1. La Pintada (Titihuapa)[451], citée par Barberena dès 1914.
- 2. La Cueva del Toro (Estanzuelas)[452] où il identifie des possibles motifs d'influence maya (ibid.). Le site fut éventuellement cité par Lardé en 1926 sous le nom de La Garrucha.
- 3. Sigüenza[453], c'est la première mention de ce gisement.
- 4. La Piedra de la Luna[454] (Yamabal), évoqué par Lardé en 1926.
- 5. La Cueva del Cerro El Carbon[455], c'est la première mention de ce lieu.
- 6. Los Fierros de Guatajiagua (ibid.) où il a l'impression que les gravures sont postérieures à la Conquête[456]. La première mention du site est due à Lardé en 1926, il s'agit de la Poza de los Fierros (Guatajiagua).

Avec cette série d'articles, Haberland a enregistré deux nouveaux lieux (la Pintada de Titihuapa avait déjà été mentionnée par Barberena en 1914 et les gisements de Yamabal et la Poza de los Fierros par Lardé en 1926). Malgré l'hermétisme des manifestations rupestres des sites qu'il visite, des tentatives d'associations culturelles et chronologiques sont proposées. Il prend en compte le paysage qu'il photographie, les évolutions morphologiques, la nature des roches et illustre ses propos avec des photographies et des relevés des parois. Un des relevés de la paroi réalisé par Haberland est proposé, il constitue le premier exemple de relevé de gravures dans leur position originale au Salvador (fig. 84). Un relevé plus récent des manifestations rupestres réalisé en 2005 par Éric Gelliot est mis à disposition à titre de comparaison (fig. 85). Un tableau résumé et une carte des gisements connus en 1959 permet de constater que ce sont 24 sites identifiables en 2016 (tab. 15 et fig. 86).

[450] Haberland 1954, p. 167

[451] Haberland 1954, p. 165

[452] Haberland 1956, p. 95

[453] Haberland 1956, p. 96

[454] Haberland 1959, p. 23

[455] Haberland 1959, p. 24

[456] Haberland 1959, p. 25

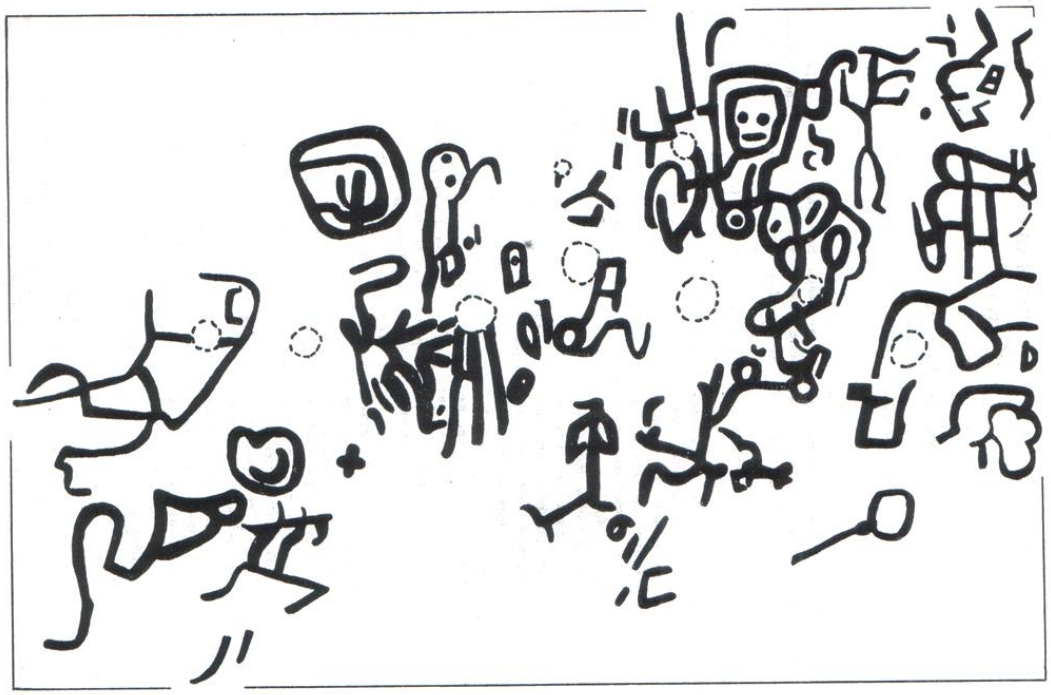


Figure 84 : Premier relevé de gravures dans leur position originale réalisé au Salvador par Haberland en 1954, de la Pintada de Titihuapa. Les reliefs de la paroi rocheuse ne sont pas représentés et il n'y a pas d'échelle.

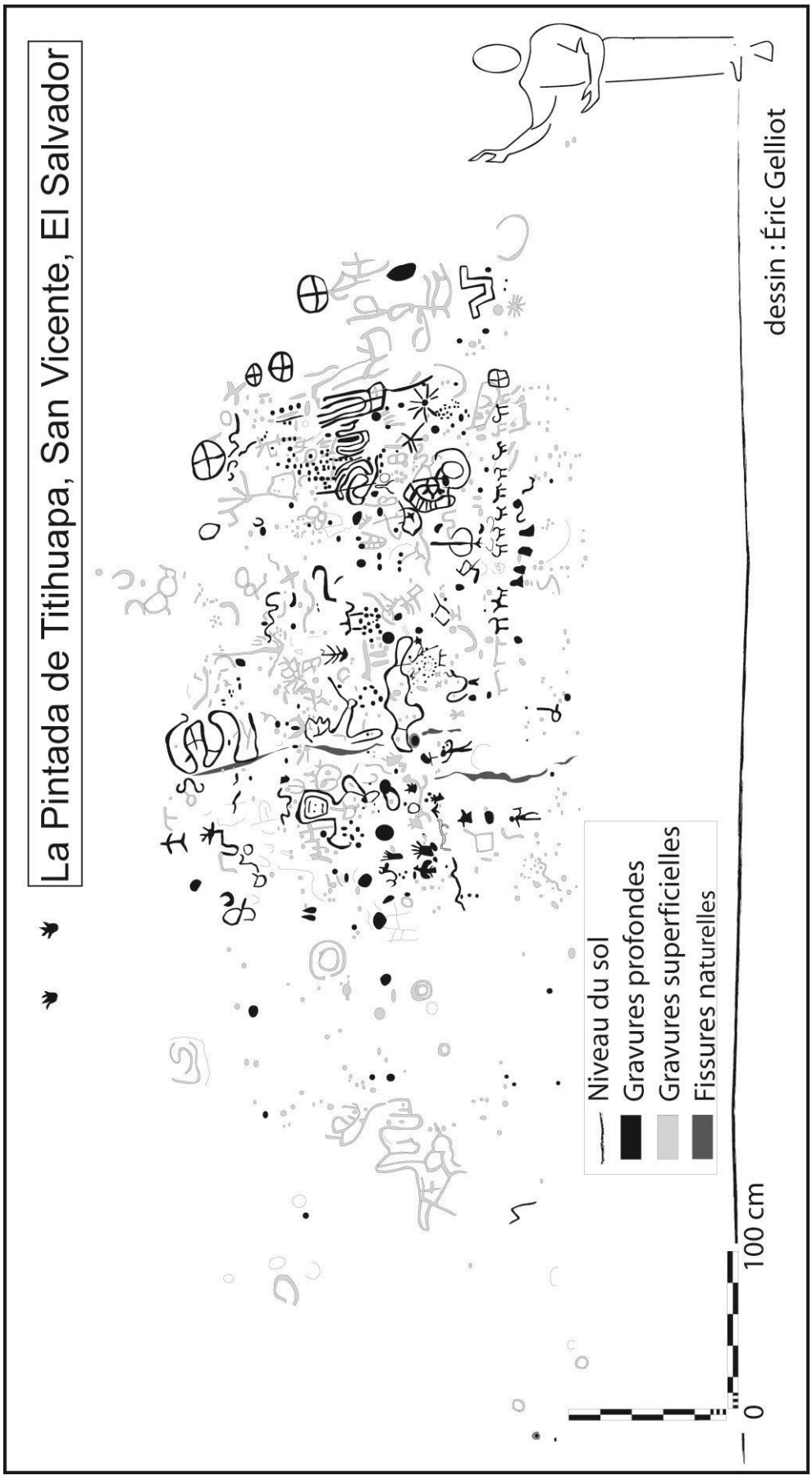


Figure 85 : Relevé de la Pintada de Titihuapa en 2005 par Éric Gelliot

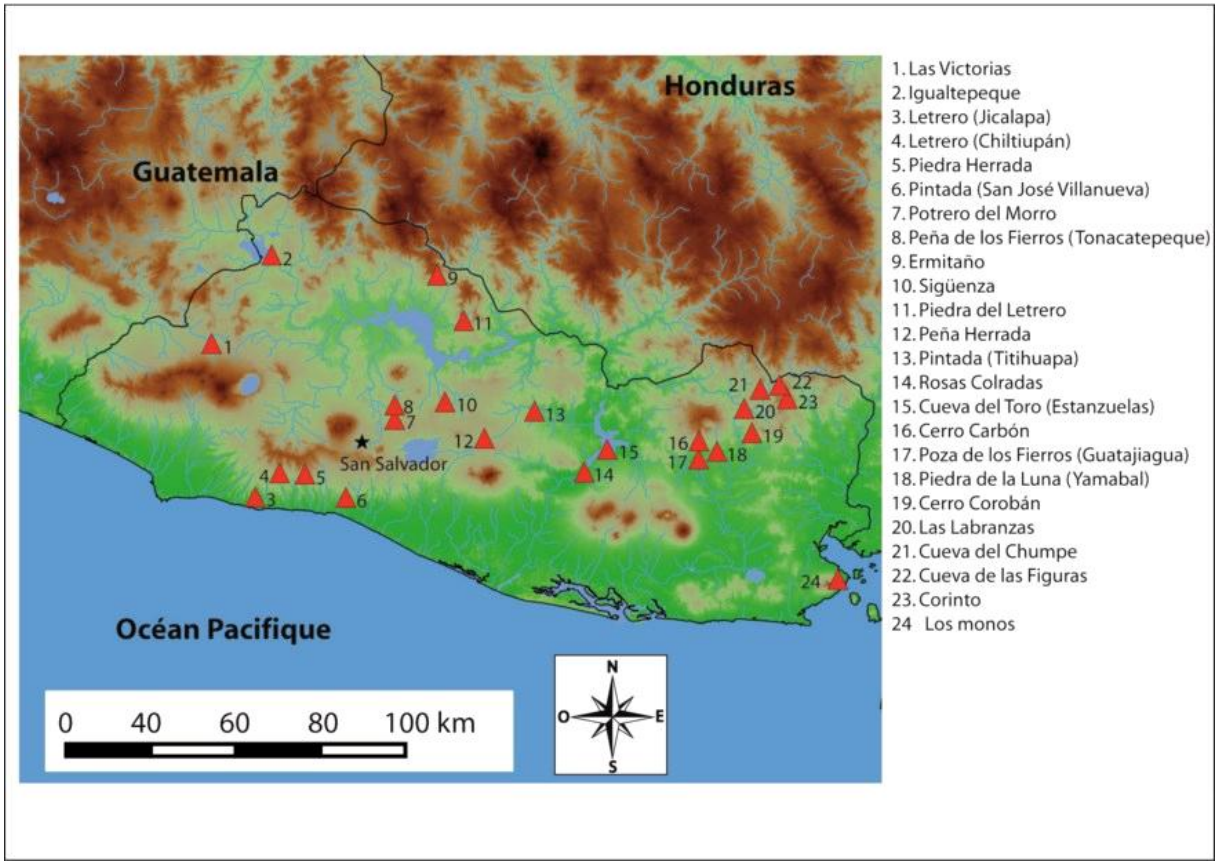


Figure 86 : Carte des gisements rupestres publiés jusqu'en 1959 et identifiables en 2016

III. Le ralentissement des recherches de 1960 à 1995

Dans les années 1960, les études de l'art rupestre salvadorien sont quasi inexistantes. Seul le Musée National va effectuer des visites de terrain. Le conflit armé se développe par la suite en commençant par une crise politique et sociale dont le début remonte aux années 1970, puis la guerre civile fait rage entre 1980 et 1992. Dans ce contexte, les recherches archéologiques sont rares et peu de gisements rupestres, dont on peut affirmer l'existence par le biais d'une photographie ou d'un relevé, ne sont inventés jusqu'en 1996. Les seules exceptions étant Las Piedras de San Lorenzo et Las Piedras de la Hacienda El Aguila, publiées en 1986 par Cea. Une photographie illustre chaque lieu mais dans le cas du second gisement, l'image ne permet pas d'apprécier nettement les manifestations rupestres (fig. 95).

A. Les années 1960

Dans les années 1960, seules les missions de reconnaissances du Musée National donneront lieu à la publication de photographies et une nouvelle liste de sites rupestres relativement imprécise. Ont été recensés les gisements rupestres [457] (fig. 87) :

- 1. Igualtepeque (Playa de los Petroglifos)[458].
- 2. Güizcoyolate (Huiscoyolate), près d'Izalco, déjà mentionné par Fidias en 1959, il n'a jamais été recensé depuis. Il pourrait s'agir de La Piedra de la Conquista cité par Cea en 1986.
- 3. Izcacuyo, dans le département de la Libertad, illustré par une photographie[459]. La légende explique que le gisement se situe à hauteur du 65 km de la route du littoral[460], ce qui correspond à la position géographique du Letrero de Jicalapa mentionné pour la première fois par Fidias en 1947. Même si les gravures visibles sur la photographie de mauvaise qualité n'ont pas pu être mises en relation clairement avec celles du Letrero de Jicalapa, ces deux sites sont associés dans le corpus pris en compte dans cette étude.
- 4. La Pintada (San José Villanueva) [461], mentionné par Sol dès 1930.
- 5. Penon [462], il s'agit de La Piedra Herrada (Piedra de Santiago ou encore Chiltiupan qui se situe dans la Finca El Penon[463]) cité par Lardé dès 1926.
- 6. La Pintada (Titihuapa) [464], évoquée par Barberena dès 1914.

Au moins un site additionnel a été visité par les équipes du Musée National ; il s'agit d'El Ermitano où l'on peut lire une inscription de peinture blanche : « Huezo Cordoba. 1965. Museo Nacional » [465] . Ce n'est pas l'unique gisement où les fonctionnaires du Musée ont laissé des traces ; la Piedra Herrada quant à lui possède l'inscription « MUSEO NACIONAL » sur les Roches Nord et Sud[466].

[457] Anonymes 1963-1967, p. 77

[458] Anonymes 1963-1967, figs. 6 et 7

[459] Anonymes 1963-1967, fig. 2

[460] Anonymes 1963-1967, p. 77

[461] Anonymes 1963-1967, fig. 1

[462] Anonymes 1963-1967, figs. 3 et 4

[463] Longyear 1944, p. 76

[464] Anonymes 1963-1967, fig. 5

[465] Coládan 1998b, p. 30 et Coladán et Amaroli 2008, p. 166

[466] Escamilla 1999, p. 16 et Escamilla et al. 2006, partie conservation, p.2

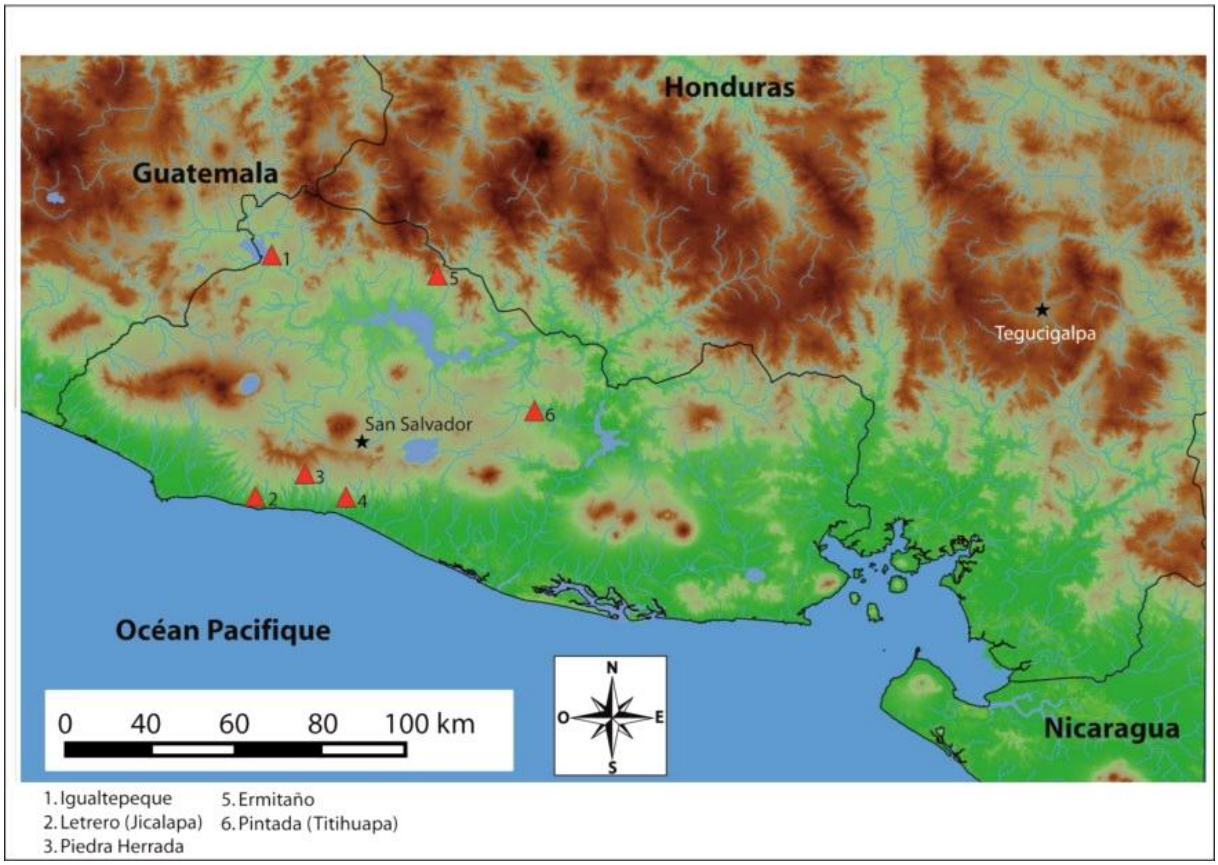


Figure 87 : Carte des gisements rupestres publiés (à l'exception d'El Ermitano) dans les années 1960 et identifiables en 2016

B. Les années 1970

1. Les recherches d'Haberland à Corinto

Les visites de terrain réalisés par Haberland en avril 1954 et novembre 1958 donneront lieu à un premier article en anglais publié en 1972[467], puis en espagnol en 1976[468]. Il réalise une description détaillée des peintures et reconnaît entre autres la primauté des représentations anthropomorphes[469] et la présence d'anthropozoomorphes où d'hommes déguisés en animaux (ibid.). Quant au sens des peintures, Haberland propose une interprétation en relation avec la chasse [470].

[467] Haberland 1972, p. 286

[468] Haberland 1976, p. 94

[469] Haberland 1976, p. 95

[470] Haberland 1976, p. 97

Il publie les premiers relevés (calques) des peintures de Corinto (fig. 88) ainsi qu'un croquis (sans échelle) positionnant la grotte et présentant la topographie et cinq photographies qui illustrent le paysage (deux photographies), l'entrée de la grotte (une photographie) et les peintures (deux photographies) (fig. 90). Une photographie de 2010 qui présente un panneau relevé par Haberland permet la comparaison et illustre l'étendue de la polychromie (fig. 89).

Pendant les mois de janvier à avril 1977, Haberland mène des fouilles archéologiques à Corinto. Elles donneront lieu à un article publié en 1991[471].

L'analyse de la céramique a permis de déterminer que [472] :

« Les types appartiennent, selon Andrews, à la phase Lepa de la période classique récent (625 à 1000 apr. J.-C.). À cette phase appartiennent aussi plusieurs objets d'obsidienne et de pierre. »

Dans les couches les plus profondes des puits situés en dehors de l'abri, au-delà de 155 cm. et 180 cm., sont mis en évidence des instruments d'obsidienne et de silex (ce terme englobe tout le matériel qui n'est pas de l'obsidienne) sans traces de percussion contrôlée. (ibid.) (fig. 91). Il s'agit de 22 racloirs, 11 burins et sept perçoirs. Sur la base de ces artefacts de quelques centimètres (entre 1,5 cm et 4 cm), Haberland propose de créer le complexe Zuncuyo qu'il qualifie d'une antiquité considérable[473]. Il admet la possibilité que le complexe Zuncuyo soit peut-être même antérieure à la période Pré-projectile [474].

Depuis ce moment, les manifestations rupestres de Corinto vont régulièrement être attribuées à la période Paléoindienne et ceci bien qu'Haberland n'ait jamais fait ce raccourci. Il a d'ailleurs lui-même relativisé ses considérations en précisant [475] :

---

[471] Haberland 1991, p. 95

[472] Haberland 1991, p. 97, traduction de l'auteur:

" Los tipos pertenecen, según Andrews, a la fase lepa del período clásico tardío (625-1000 d.C.). A esta fase pertenecen también varios objetos de obsidiana y de piedra."

[473] Haberland 1991, p. 103

[474] Haberland 1991, p. 103

[475] Haberland 1991, p. 103, traduction de l'auteur :

"Sin embargo, se requieren todavía más estudios, tanto de los hallazgos obtenidos durante la temporada de 1977 como de los productos de futuras investigaciones en el campo para definir bien el complejo sobre bases sólidas."

« Cependant, il faut encore approfondir l'étude des découvertes obtenues durant la période de 1977 ainsi que réaliser de nouvelles recherches sur le terrain afin de bien définir le complexe sur des bases solides. »

Cette fouille archéologique sur un gisement rupestre constitue une première au Salvador. Toutefois, les résultats des fouilles d'Haberland sont mitigés ; on regrettera l'absence de coupes stratigraphiques et le positionnement exact des sondages. À aucun moment, Haberland ne s'est aventuré à rapprocher le matériel issu des fouilles avec les peintures rupestres et il s'abstient également d'évoquer une possible affiliation culturelle. Les questions concernant la chronologie et de la fonction de la grotte étaient pourtant les questions centrales auxquelles il voulait répondre dans son article de 1972.

En 1976, Gloria Elena Hernandez et Sanley Boggs propose une traduction de l'article d'Haberland, ils y ajoutent une note en bas de l'article qui décrit des reconnaissances qui ont eu lieu depuis. Il cite pour la première fois la Cueva del Toro, proche de Corinto[476].

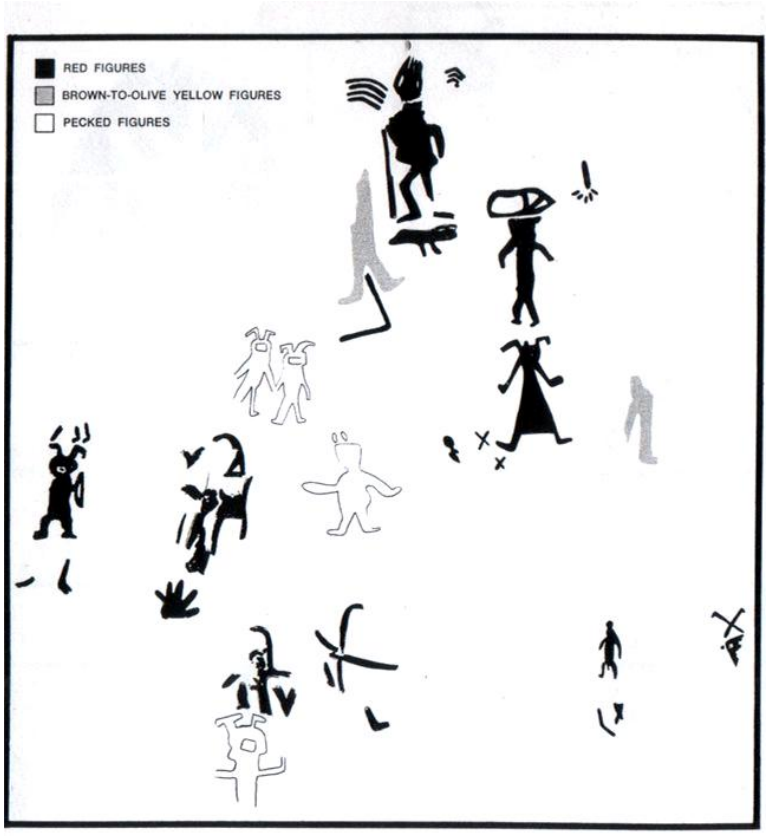


Figure 88 : Premier relevé de peintures au Salvador par Haberland en 1972, à Corinto. Une légende permet de différencier les couleurs, toutefois il n'y a pas d'échelle.

[476] Haberland 1976



Figure 89 : Extrait du panneau relevé par Haberland en 1976, en 2010 (photographie : Stéphanie Touron)

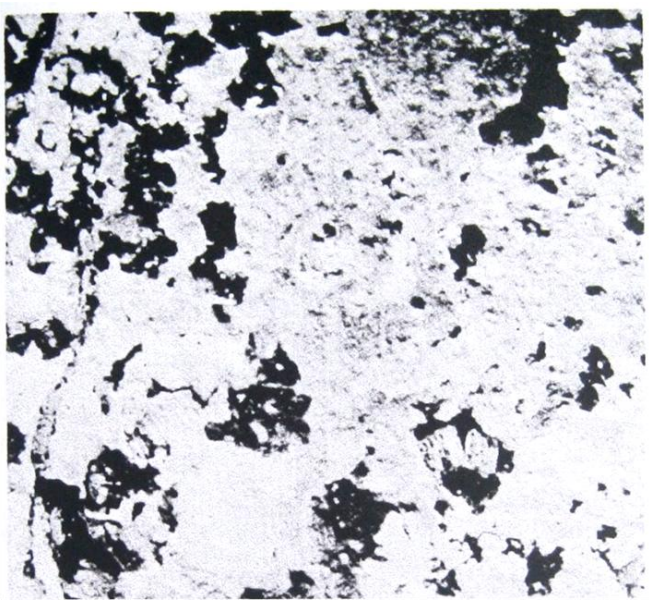


Figure 90 : Première photographie d'une peinture d'un site rupestre salvadorien (Corinto), par Haberland en 1972. La photographie est publiée en noir et blanc et ne présente pas d'échelle.



Figure 91 : Photographies de certains artefacts composant le Complexe Zuncuyo définit par Haberland en 1991 à Corinto (grattoir, perçoir et burin de pedernal[477]).

2. Le premier plan topographique publié au Salvador, dans La Cofradia, à Corinto

L'auteur de ces lignes n'a pas pu consulter la revue en question, toutefois l'illustration apparaît dans le rapport d'Escamilla et al. de 2006[478]. Le relevé est précis, la hauteur de la grotte est mentionnée et il y a même une échelle humaine, toutefois, la position des peintures n'est pas indiquée (fig. 92). La nature géologique de l'abri est spécifiée ; brèche ou conglomérat volcanique.

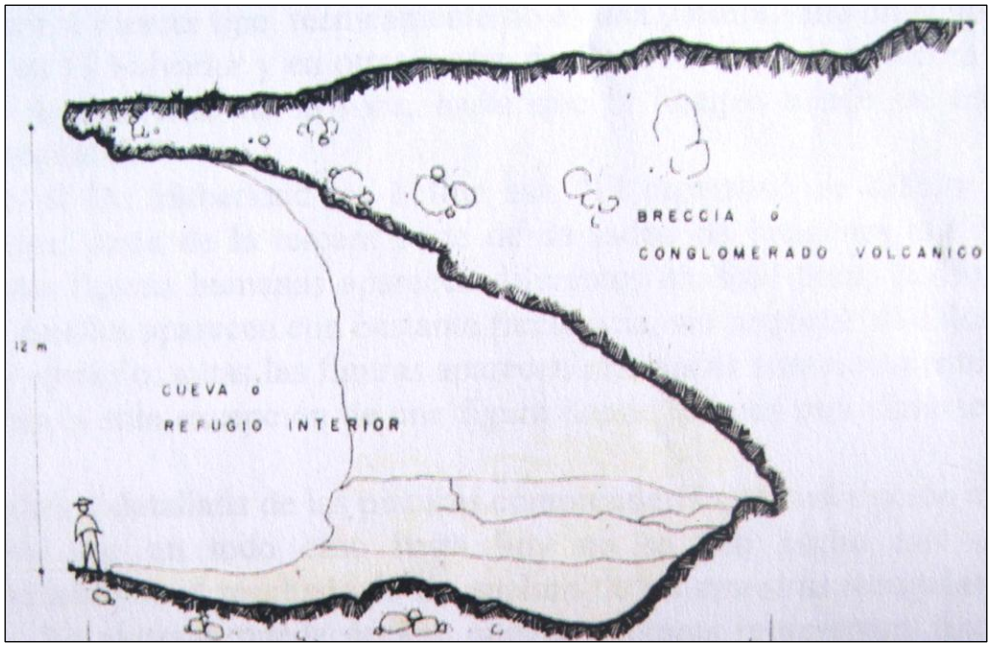


Figure 92 : Premier relevé en coupe d'un site rupestre au Salvador, à Corinto en 1978. L'emplacement des peintures n'est pas précisé.

[477] Haberland 1991, p. 100, 103 et 102

[478] Escamilla et al. 2006, p. 13

3. Le Projet San Lorenzo

Le Chef du Département d'Archéologie, Stanley Boggs, publie un article en 1979 dans la revue *Mexicon* sur les recherches archéologiques en cours. Il y mentionne un important projet de sauvetage dans une zone de 30 km^2 qui va constituer le bassin d'un barrage en construction dans la vallée inférieure du fleuve Lempa. Il s'agit en fait de la construction de la centrale hydroélectrique *15 de Septiembre* entre les départements de San Vicente et Usulutan. Le bassin couvre une partie de la municipalité d'Estanzuelas où l'on connaît, depuis le début du XX^e siècle, une concentration particulière de gisements rupestres. Atilio Peccorini a été le premier, en 1912, à citer les Piedras Pintadas d'Estanzuelas et toutes proches celles de Sesori qui seront reprises par Barberena en 1914. Lardé (1926) mentionne la Cueva Pintada (Rosas Coloradas) et la Garrucha (Cueva del Toro de Estanzuelas) qui sont des grottes près d'Estanzuelas. Haberland en 1956, publie un relevé du gisement la Cueva del Toro (se pourrait être éventuellement La Garrucha), un abri avec des gravures.

Le projet de sauvetage appelé San Lorenzo, qui devait durer jusqu'en 1982, comporte plusieurs volets. Le projet est ambitieux [479] :

« Ceci afin de dater 40 de 100 sites localisés de façon photogrammétrique qui ont été visités, des fouilles sont en cours de réalisation sur plusieurs de ces sites et des reconnaissances et des enregistrements d'art rupestre dans la zone continuent. »

Le Département d'archéologie ne publiera pas par la suite les résultats de ces recherches ; le contexte de guerre civile qui éclate dès 1980 et perdurera jusqu'en 1992, explique l'interruption de ce projet national.

Boggs fait allusion à une chronologie possible du matériel qui jusque là a été mis en évidence [480] :

« (…) une vue d'ensemble préliminaire des tessons datant apparemment du Classique suggère des correspondances considérablement moindres avec la céramique Classique de Quelepa, que ce qu'on attendait. »

---

[479] Boggs 1979, p. 44, traduction de l'auteur :

"To date some 40 of 100 photogrametrically-located sites have been visited, excavations are in progress in several, and recovery and recording of rock art in the area proceeds."

[480] Boggs 1979, p. 44, traduction de l'auteur :

"(…) a preliminary overview of apparently Classic potsherds suggests considerably fewer correspondences with the Quelepa Classic ceramics than anticipated."

À part ce court article de Boggs, on citera en 1974, le livre de César Marino Sanchez : *Desarrollo de la Escultura en El Salvador* (Développement de la Sculpture du Salvador), où l'auteur reprend les études et certaines illustrations de Fidias (1959) et Longyear (1944) sur l'île d'Igualtepeque. Il décrit aussi les gravures de Yologual au sujet desquelles il cite Jorge Lardé et Larin (1951).

Au total, ce sont quatre gisements rupestres publiés dans les années 1970 et identifiables en 2016 (fig. 93).

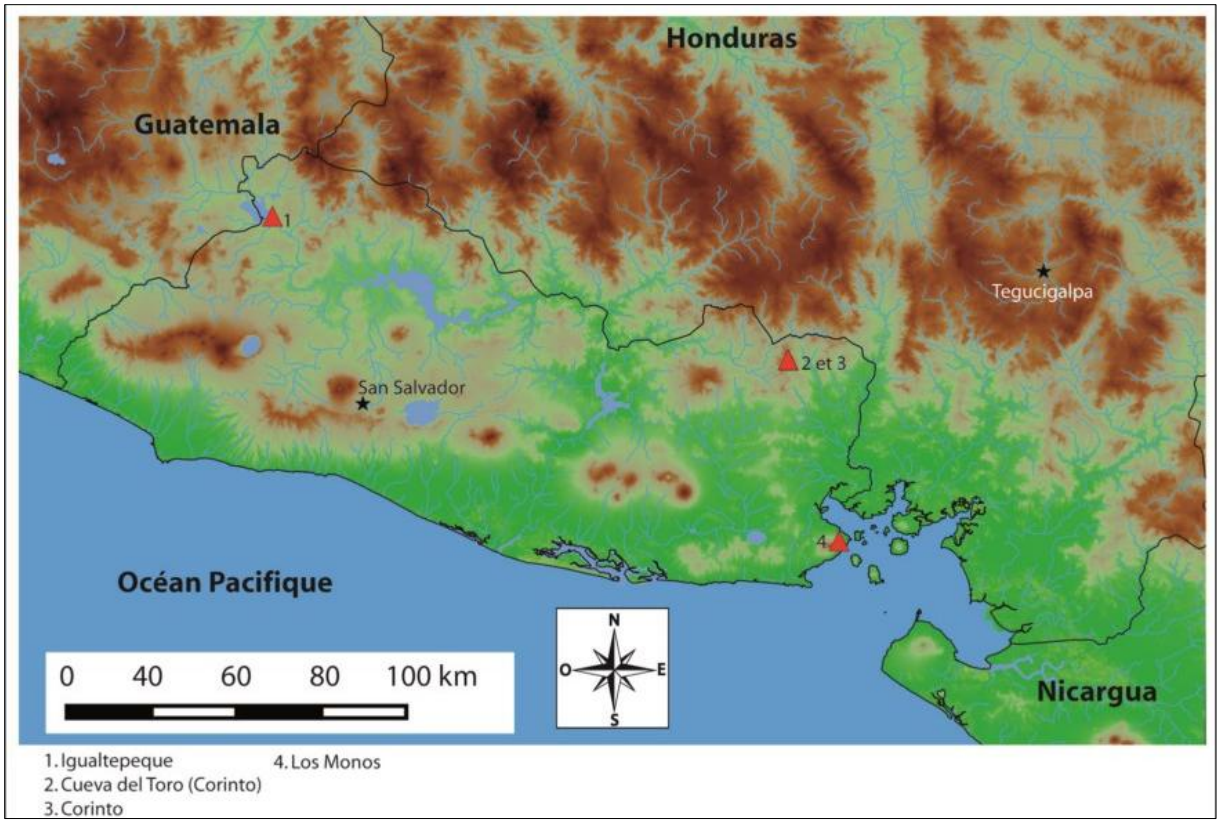


Figure 93 : Carte des sites rupestres publiés dans les années 1970 et identifiables en 2016

C. Les années 1980

La guerre civile, de 1980 à 1992, réduit considérablement l'activité des recherches archéologiques au Salvador. En 1985, Miguel Angel Amaya Amaya, Directeur de la *Casa de la Cultura* de Cacaopera, publie, par le biais du Ministère de l'Education du

Salvador, le livre: *Historias de Cacaopera* (Histoires de Cacaopera). Il y mentionne plusieurs « grottes avec des vestiges humains »[481] dont :

- 1. La Koquinca (ibid.), il s'agit de Las Labranzas. Pour lui, les gravures sont postérieures à la Conquête et seraient dues aux migrations qu'a subi le village de Cacaopera après 1500 apr. J.-C. Au cours de ces déplacements, les habitants de Cacaopera ont laissé « des traces dans les lieux où ils se sont établis comme les gravures de la grotte La Koquinca (…). »[482].
- 2. La Cueva El Muerto, dans le hameau de Guachipilin[483], c'est la première mention de ce site qui n'a pas été visité par la suite.
- 3. La Cueva El Flor, dans le hameau de Guachipilin (ibid.), il s'agit en fait de Los Hüehüechos (localement appelé la Cueva del Chumpe) cité par Lardé dès 1926.
- 4. La Poza El Paso[484], c'est la première mention de ce gisement qui n'a pas été recherché par la suite.

Des quatre lieux mentionnés par Amaya, deux n'ont pas été enregistrés depuis ; La Cueva El Muerto et La Poza El Paso.

En 1986, Céa José Roberto écrit son livre *La Pintura en El Salvador* (La Peinture au Salvador). Il y présente un panorama de l'art rupestre préhispanique. Selon lui, la production rupestre est motivée par la volonté des populations préhispaniques de marquer leur passage dans le présent[485].

Il évoque le préjugé non fondé au sujet de l'ancienneté de la Cueva de Corinto [486] : « Des chercheurs étrangers et nationaux, dans une moindre mesure, ont découvert des vestiges qui remonte à 15000 ans. Comme l'a fait l'allemand Dr. Wolfgang Haberland (…) à la Grotte de Corinto ou Grotte de l'Espiritu Santo et dans d'autres sites du pays. »

---

[481] Amaya 1985, p. 40

[482] Amaya 1985, p. 7

[483] Amaya 1985, p. 40

[484] Amaya 1985, p. 45

[485] Cea 1986, p. 23

[486] Cea 1986, p. 24, traduction de l'auteur :

"Estudiosos extranjeros y nacionales en menor medida han descubierto vestigios de hace más de quince mil años… a. de n. e. Tal como lo hizo el alemán Dr. Wolfgang Haberland (…), en la Gruta de Corinto o Cueva del Espíritu Santo y otros sitios del país."

On constate ici qu'avant même la publication des résultats préliminaires des fouilles de Haberland en 1991, la Cueva del Espiritu Santo est considérée comme ayant 15000 ans d'ancienneté.

Ensuite, Cea recompile les publications d'autres auteurs[487], publie quelques photographies inédites de certains gisements rupestres, et donne une liste de lieux [488]:

- 1. La Piedra de la Conquista, à Izalco. À proximité d'Izalco, en 1959, Fidias évoque le site Huiscoyolate. Il pourrait s'agir du même lieu.
- 2. Los Farallones qui se trouvent entre Guazapa et Nejapa dans le département de San Salvador. C'est la première mention de ce gisement qui n'a jamais été revisité par la suite.
- 3. Las Piedras de San Lorenzo, dans le département de San Vicente. C'est la première mention de ce lieu dont il publie une photographie (fig. 94).
- 4. Las Piedras de la Hacienda El Aguila, dans le département de Sonsonate, dont il publie une photographie (fig. 95). C'est la première mention de ce gisement qui n'a plus été enregistré postérieurement.

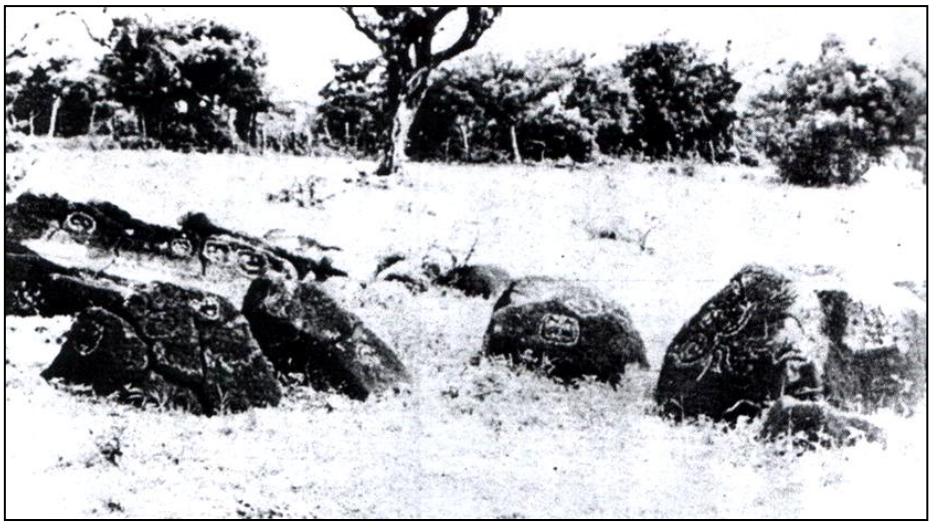


Figure 94 : Unique photographie du site San Lorenzo, par Cea en 1986

[487] Sol 1930, Baron Castro 1942, Boggs 1950, Haberland 1954, 1956, 1959 et 1976, Fidias 1959 et Anonymes 1963-1967

[488] Cea 1986, p. 41



Figure 95 : Unique photographie de la Piedra de la Hacienda El Aguila, par Cea en 1986, on distingue malheureusement à peine les gravures sur l'image.

Au total, ce sont cinq gisements rupestres publiés dans les années 1980 et identifiables en 2016 (fig. 96).

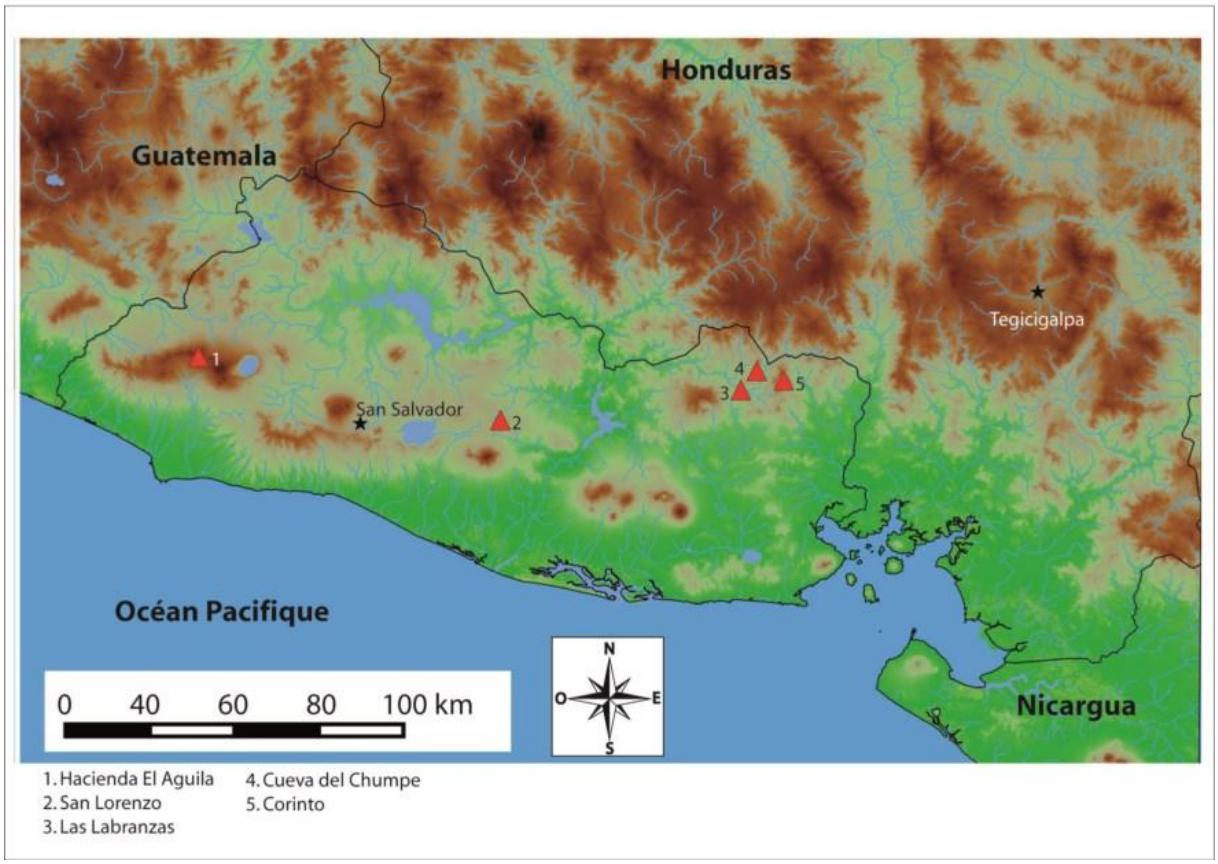


Figure 96 : Carte des sites rupestres publiés dans les années 1980 et identifiables en 2016

IV. La reprise et le développement des recherches de 1995 à 2015

La liste d'auteurs suivante n'est pas exhaustive, mais elle cherche à mentionner les principaux chercheurs dont les travaux et les découvertes ont joué un rôle important dans la connaissance du patrimoine rupestre du Salvador.

A. Les études de sites

1. Phase I (de 1995 à 2003)

A partir de cette première phase, les chercheurs approfondissent l'étude d'un nombre limité de gisements rupestres. En effet durant cette période, seuls trois nouveaux sites seront inventés (fig. 110).

a. Elisenda Coladan Deléglise

Elisenda Coladan est la première archéologue qui reprend les publications sur l'art rupestre après la guerre civile. C'est Corinto qui va être une nouvelle fois le centre d'intérêt des recherches. Dans la revue *Tendencias,* ouverte à un large public, elle publie un article sur la Gruta del Espiritu Santo[489] avec des photographies en couleur (fig. 97). Elle remarque des impacts de balles sur la paroi ce qui n'avait pas été mentionné avant ; c'est un héritage de la guerre civile. À titre de comparaison, une photographie de 2010 permet d'apprécier la conservation de la peinture 15 ans plus tard (fig. 98).

[489] Coladán 1995, p. 42



Figure 97 : Première photographie couleur publiée de l'art rupestre salvadorien à Corinto, par Coladan en 1995



Figure 98 : Photographie du même motif de la figure précédente, en 2010 (photographie : Stéphanie Touron)

Suite à cet article dans *Tendencias*, Elisenda Coladan effectue un projet archéologique de 10 jours en 1996, avec l'appui du CEMCA (Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines). C'est le premier projet archéologique qui implique un centre de recherche français au Salvador. Il s'intitule : *Pinturas rupestres e Industrias líticas lasqueadas del oriente de El Salvador La gruta del Espíritu Santo en Corinto y sus alrededores* [490] (Peintures rupestres et Industries lithiques de fabrication de lames dans l'orient du Salvador La grotte de l'Espiritu Santo et ses alentours).

Durant la mission, un nouveau site a été découvert :

- La Cueva de los Fierros de Anamoros[491]

[490] Coladán 1996b

[491] Coladán 1996b, p. 19

En ce qui concerne la Cueva de las Figuras (ibid.), il doit s'agir en fait du Cerro Cukinca évoqué en 1913 par Mendoza.

De plus, 10% des peintures à Corinto ont été relevées (figs 99 et 100) ainsi que les parties les plus visibles de la Cueva del Toro. Enfin, 270 pièces lithiques et sept tessons ont été collectés en superficie et un silex taillé dans la Cueva del Toro.

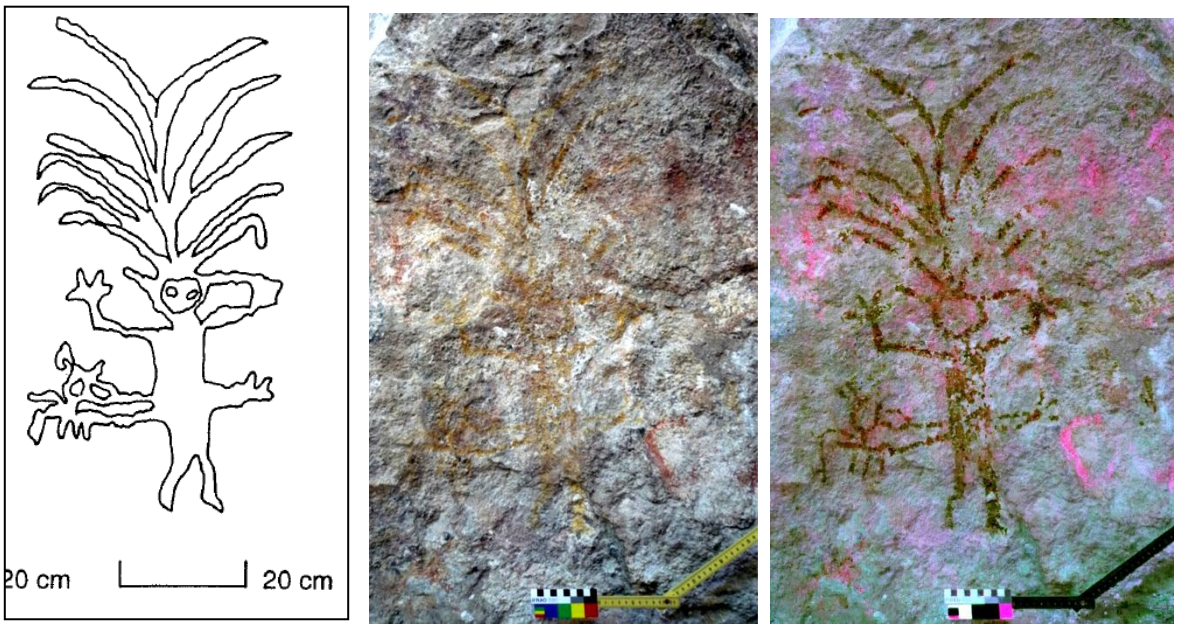


Figure 99 : Premier relevé d'un motif peint avec une échelle à Corinto par Coladan en 1995 (les couleurs ne sont pas précisées), la photographie a été prise en 2010 et la dernière image a été traitée avec DStretch (filtre yye).



Figure 100 : Premier relevé d'un motif peint avec une échelle à Corinto par Coladan en 1995 (les couleurs ne sont pas précisées), la photographie a été prise en 2010 et la dernière image a été traitée avec DSretch (filtre yrd).

Toujours en 1996, Coladan publie un nouvel article dans la revue *Tendencias* qui décrit ses récents travaux et découvertes[492].

En 1998, elle publie un article avec huit calques des peintures dans le : *XI Simposio de Investigaciones arqueologicas en Guatemala* [493] (XI Symposium de Recherches archéologiques au Guatemala*)*. En évoquant les sondages d'Haberland à Corinto, elle précise que le matériel de ses fouilles est introuvable ; il était déposé au Musée National David J. Guzman à San Salvador qui a été détruit en 1986 par un tremblement de terre. Au niveau de la céramique, elle apporte de nouvelles données puisqu'elle ajoute avoir deux tessons particuliers dont un serait du Postclassique récent et un autre du Préclassique récent[494].

En conclusion, elle présente la nécessité de réaliser de nouvelles fouilles archéologiques à Corinto car « l'occupation pourrait être plus complexe que celle présentée par Haberland ». En outre, Coladan met en relief que la zone où se trouvent ces sites est culturellement dans la zone Lenca au XVIe siècle sans faire le parallèle avec les manifestations rupestres. Elle cite également que des cérémonies indigènes ont lieu dans la Cueva del Espiritu Santo, ce qui n'avait pas été mentionné depuis 1913 depuis Jeremias Mendoza[495] :

« Cette grotte serait-elle la demeure d'un personnage célèbre, ou un lieu sacré où les indiens allaient en pèlerinage pour offrir leurs tributs à la divinité ? Peut-être cette dernière idée est la plus probable: encore il y a un certain temps, les Cacaoperas, faisaient tous les ans un pèlerinage en ce lieu, ce qu'aujourd'hui ils font dans un autre lieu appelé "La Estancia" parce que "La Grotte" est passée dans une autre juridiction et domaine de Corinto. »

Coladan termine en insistant sur l'importance d'effectuer une étude régionale et non plus isolée.

---

[492] Coladán 1996a

[493] Coladán 1998a, p. 660

[494] Coladán 1998a, p. 664

[495] De Barrata 1952, p. 368, traduction de l'auteur :

"¿Seria esta gruta la morada de algún personaje célebre, o un lugar sagrado adonde los indios iban en peregrinación para ofrendar sus tributos a la divinidad? Quizá esto ultimo sea lo más probable: todavía en tiempos posteriores, los cacaoperas, hacían todos los años una romería a ese lugar, que hoy la verifican en otro llamado "La Estancia" por haber quedado "La Cueva" en la jurisdicción y dominio de Corinto."

En 1997, elle mène un nouveau projet et elle commence sa collaboration avec Paul Amaroli, avec lequel ils ont débuté une recherche bibliographique pour réunir des données sur l'art rupestre du pays. En octobre de la même année, pendant cinq jours, elle mène une nouvelle étude à Corinto et avec l'appui des topographes de la Direction de Sites et Monuments de CONCULTURA (Conseil National pour la Culture et l'Art), un deuxième relevé topographique de l'abri va être réalisé [496]. Il s'agit du premier relevé en plan d'un site rupestre au Salvador (fig. 101). Les cinq jours ont permis d'ouvrir cinq puits de sondage. Le matériel trouvé se rapporte à des types céramiques dont la chronologie s'étend du Préclassique jusqu'au Postclassique [497].

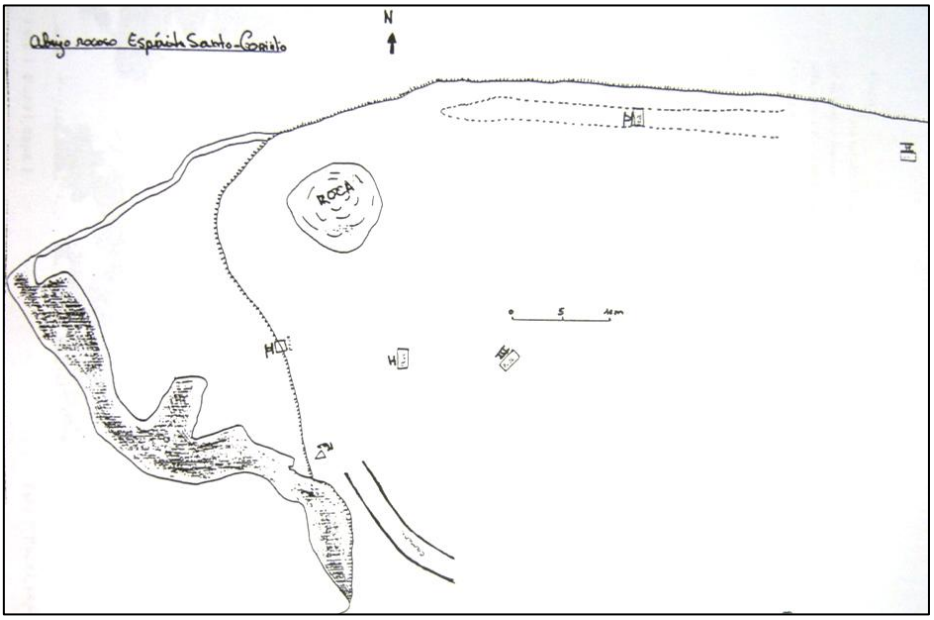


Figure 101 : Premier relevé topographique en plan de Corinto en 1998, (la position des peintures n'est pas précisée).

En plus des recherches à Corinto, elle visite d'autres gisements rupestres où elle réalise des calques et des photographies :

- 1. La Pintada (Titihuapa) où elle met en évidence une scène de chasse [498] qui reste douteuse pour l'auteur de ces lignes.
- 2. La Piedra Labrada de Zacatecoluca[499], c'est la première mention de ce site.

[496] Coladán 1998b, p. 4

[497] Coladán 1998b, p. 8

[498] Coladán 1998b, p. 24

[499] Coladán 1998b, p. 27

- 3. El Ermitano[500].

En 1999, Elisenda Coladan publie un nouvel article durant le 12ème Congrès International d'Art Rupestre dans le Wisconsin. Pour la première fois, il est avancé que le Salvador comporte une centaine de gisements rupestres[501]. Ce chiffre est probablement surévalué ; en effet, si l'on considère les sites publiés à l'époque, on en compte une cinquantaine, parmi lesquels une photographie ou un relevé atteste de l'existence dans 30 cas. Elle intègre dans cette conférence les données des recherches récentes du rapport de 1998 mais un site supplémentaire est décrit ; il s'agit de :

- La Cueva de las Figuras, déjà mentionné en 1996, où elle interprète une figure comme étant un serpent à plumes[502], tandis qu'Amaroli reconnaît un possible Xipe Totec dans un anthropomorphe au centre de la paroi (ibid.).

En 2000, Coladan publie un article dans *International Newsletter on Rock Art* (Bulletin International sur l'Art Rupestre) sur la Cueva del Espiritu Santo. Comme information nouvelle, on remarquera des doutes exprimés sur le rapprochement que fait Haberland entre les motifs rupestres et la chasse[503] . L'article est illustré avec le relevé topographique en plan de 1998 repris avec le relevé en coupe de Corinto (fig. 102) et une carte du Salvador sur laquelle un ensemble de sites d'habitat et rupestres sont placés (fig. 103). Elle recense deux nouveaux gisements rupestres ; el Mapa sur l'île de Conchaguita et la Lagune d'Olomega[504]. Aucune référence à ces lieux n'est exposée dans le texte accompagnant la carte, en revanche l'auteur de ces lignes a pu consulter une carte touristique du Salvador où la Piedra del Diablo, sur l'île d'Olomegon, au sein de la Lagune d'Olomega confirme la mention de Coladan. Ces renseignements nous inciteront à redécouvrir et enregistrer ces gisements en 2011[505]. Sur cette carte, un Letrero del Diablo est placé à l'est de La Libertad, il devrait s'agit en fait de la Piedra Pintada de San José Villanueva, dont la position géographique correspond à cet emplacement. En effet,

[500] Coladán 1998b, p. 29

[501] Coladán 1999, p. 1

[502] Coladán 1999, p. 10

[503] Coladán 2000, p. 15

[504] Coladán 2000, p. 14

[505] Costa et al. 2011, p. 6

des gisements appelés Letrero sont identifiés dans le département de La Libertad, mais ils se situent à l'ouest de la ville de La Libertad.

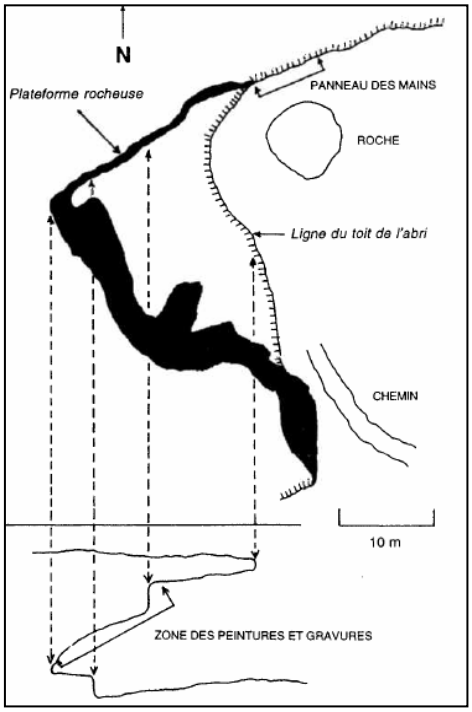


Figure 102 : Relevé topographique en plan et en coupe de Corinto, par Coladan en 2000, avec l'emplacement des peintures



Figure 103 : Carte du Salvador avec la position des gisements rupestres, par Coladan en 2000, avec la distinction entre les sites de peintures et de gravures

b. Paul Amaroli

L'archéologue états-unien Paul Amaroli est à l'origine des travaux d'Elisenda Coladan à Corinto [506] . En 1996, Amaroli rend un rapport dans le cadre du *Green Project*, un projet orienté sur l'écologie et le développement durable, dans le département d'Ahuachapan. Le titre du rapport est : *Recursos Culturales del Parque Nacional El Imposible :Evaluación y Recomendaciones* (Ressource Culturelles du Parc National El Imposible: Evaluation et Recommandations). Il y décrit en particulier la Piedra Sellada[507] dont il réalise un croquis (fig. 104), un relevé des manifestations rupestres (fig. 105) et des photographies. À titre de comparaison, un relevé topographique et un relevé récent de la paroi sont proposés (figs 104 et 106). Amaroli propose de reconnaitre un motif qui figure dans l'art de Cotzumalhuapa du Classique récent (œil de reptile) [508] (fig. 105). Cette identification nous paraît douteuse.

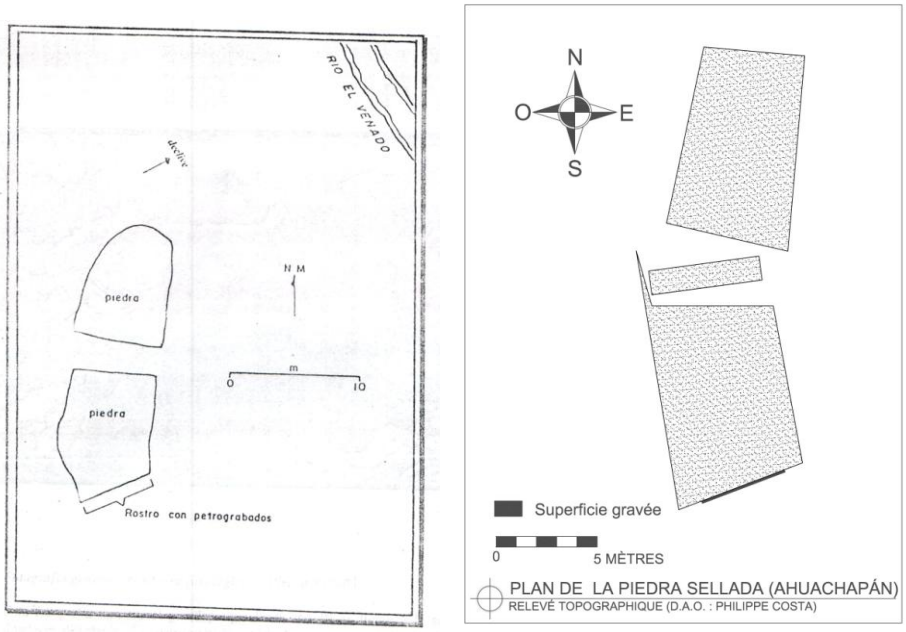


Figure 104 : Croquis de La Piedra Sellada par Amaroli en 1996, avec l'emplacement des gravures et relevé topographique en plan réalisé en 2013

[506] Coladán 1998b , p. 3, traduction de l'auteur :

"Este proyecto existe porque desde los años 60 el arqueólogo Paul Amaroli me estuvo motivando para que emprenderá el estudio de las pinturas del abrigo del Espíritu Santo en Corinto, Morazán. El hizo la identificación de los materiales arqueológicos recolectados en Corinto. Últimamente hemos estado trabajando juntos en otros sitios con arte rupestre en el país. Su apoyo, su gran conocimiento de la arqueología salvadoreña, y su amistad han sido siempre sumamente valiosos."

[507] Amaroli 1996, p. 23

[508] Amaroli 1996, p. 28

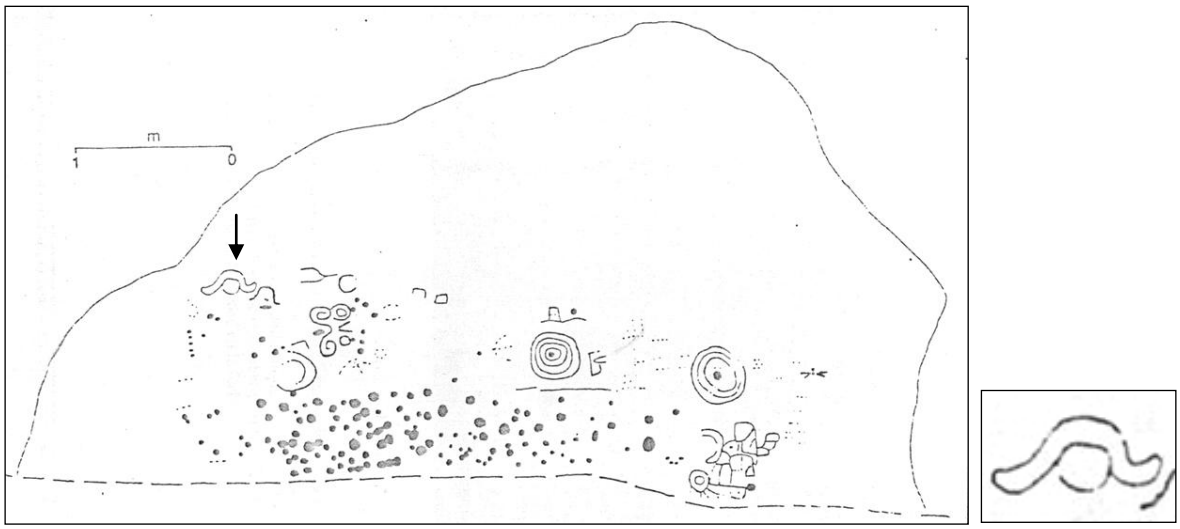


Figure 105 : Premier relevé de la paroi d'un site rupestre au Salvador où la roche est suggérée dans son ensemble (même si le tracé ne correspond pas exactement à la réalité), par Amaroli en 1996. La gravure fléchée est agrandie à droite, c'est le motif interprétée par Amaroli comme appartenant possiblement à l'art de Cotzumalhuapa.

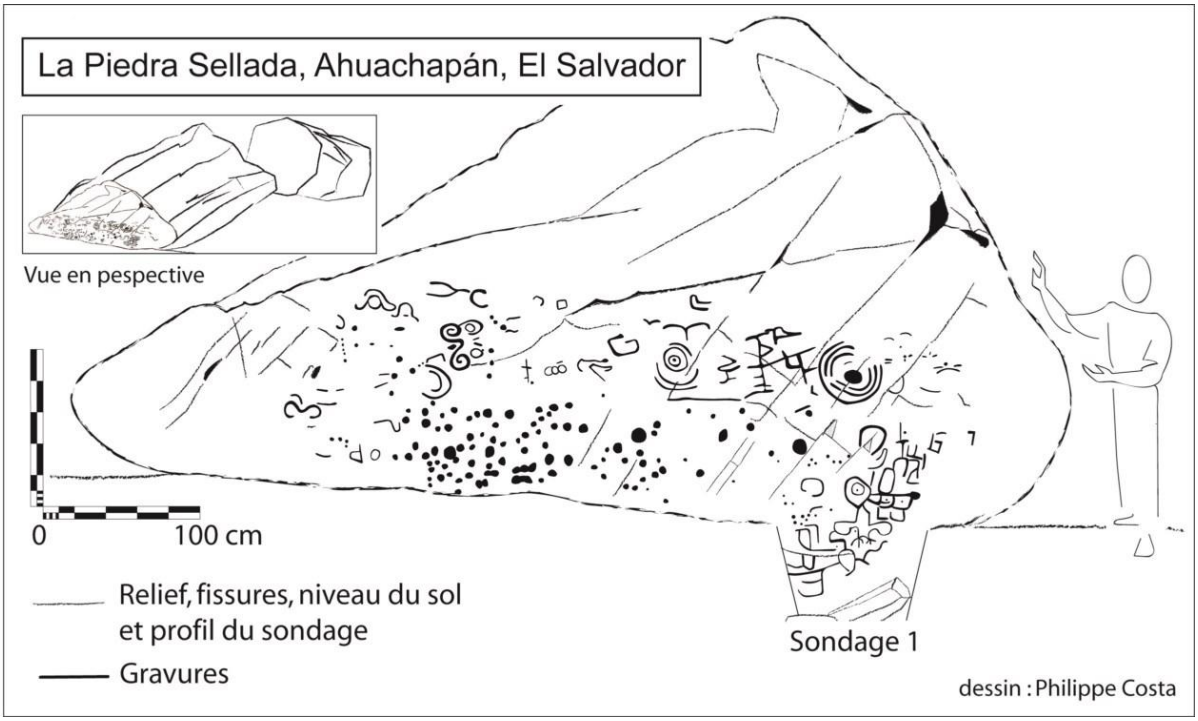


Figure 106 : Relevé de la Piedra Sellada en 2013 avec la paroi gravée apparue au cours du sondage 1 sous le niveau du sol actuel

En 2003, une première synthèse sur l'art rupestre du Salvador est proposée dans un livre important pour la recherche archéologique sur ce thème ;

Arte rupestre de México Oriental y Centroamérica (Art Rupestre de l'est du Mexique et d'Amérique Centrale). Il s'agit d'une première synthèse qui présente l'état de la recherche dans les différents pays de l'isthme et dans l'est du Mexique. La partie sur le Salvador est écrite par Elisenda Coladan et Paul Amaroli.

Ils décrivent les gisements rupestres suivants :

- 1. Corinto et la Cueva del Toro[509].
- 2. La Cueva del Toro (Estanzuelas) [510], il pourrait s'agir de La Garrucha mentionné par Lardé dès 1926.
- 3. La Cueva de las Figuras[511], ce doit être le Cerro Cukinca cité par Mendoza en 1913.
- 4. La Cueva de los Fierros de Anamoros[512], déjà citée par Coladan en 1996.
- 5. El Ermitano (ibid.), cité par Lardé en 1926.
- 6. La Pintada (Titihuapa)[513], cité par Barberena en 1914.
- 7. La Piedra Labrada de Zacatecoluca[514], déjà cité par Coladan en 1998.
- 8. La Piedra Sellada, inventé par Amaroli en 1996.
- 9. La Pena Herrada (ibid.), déjà évoqué par Fidias en 1947. En décrivant ce dernier site, les auteurs révèlent que [515]:

« Du fait de son style, la Pena Herrada peut être regroupée avec plusieurs autres sites connus (mais peu documentés) du Centre et de l'Ouest salvadorien, caractérisés surtout par de denses gravures curvilignes, où ressortent les éléments plus ou moins circulaires interconnectés par des lignes et en général élaborés sur des parois de tuf dans les alentours de source d'eau. Parmi ces sites, on peut nommer la Piedra Pintada de San

[509] Coladán et Amaroli 2008, p. 159

[510] Coladán et Amaroli 2008, p. 163

[511] Coladán et Amaroli 2008, p. 164

[512] Coladán et Amaroli 2008, p. 165

[513] Coladán et Amaroli 2008, p. 166

[514] Coladán et Amaroli 2008, p. 167

[515] Coaldán et Amaroli 2008, p. 153, traduction de l'auteur :

"Por su estilo, la Peña Herrada puede ser agrupado con varios otros sitios conocidos (pero escasamente documentados) del centro y occidente salvadoreño, caracterizados sobre todo por densos grabados curvilíneos, destacándose los elementos más o menos circulares interconectados por líneas, y por lo general elaborado sobre paredones de toba en las inmediaciones de vertientes de agua. Entre estos sitios, se puede nombrar la Piedra Pintada de San José Villanueva, el Letrero del Diablo en la jurisdicción de Teotepeque y la Peña de los Fierros (también conocido como La Cortina) de Tonacatepeque."

José Villanueva, le Letrero del Diablo dans la juridiction de Teotepeque et la Peña de los Fierros (aussi connu comme la Cortina) de Tonacatepeque. »

Cette observation poussera l'auteur de ces lignes à mener plusieurs études des gisements rupestres du Centre du Salvador, dans le but d'approfondir cette première liste de sites aux caractéristiques iconographiques communes.

En conclusion, les auteurs font ressortir l'importance d'une prospection dans la cordillère qui sépare le Guatemala et le Salvador, où ils pensent pouvoir inventer plus de gisements picturaux. Il est également rappelé qu'une étude régionale, qui couvre plusieurs pays est indispensable.

La carte qui illustre les propos des auteurs indiquent toute une série de gisements rupestres dont la première mention du Leon de Piedra de Tehuacan (fig. 107). Certains sites ne sont pas pris en compte en tant que tel dans le cadre de notre étude. Tout d'abord, d'ouest en est :

- Teopan, pour l'auteur de ces lignes le site doit correspondre en fait à une sculpture de style « *Potbellied* », découverte par Amaroli et publiée en 1997.
- Huiscoyolate, pour lequel aucune photographie ni relevé n'est publié.
- Punian, c'est un établissement associé à des roches à l'air libre avec des cupules, pris en compte dans le cadre de cette étude en tant qu'établissement mais pas en tant que gisement rupestre. Des roches possédant des cupules s'identifient sur tout le territoire de la République du Salvador et elles ont du avoir des chronologies et des fonctions variées. Pour ces raison, elles ne sont pas abordées en tant que gisement d'art rupestre dans notre recherche.

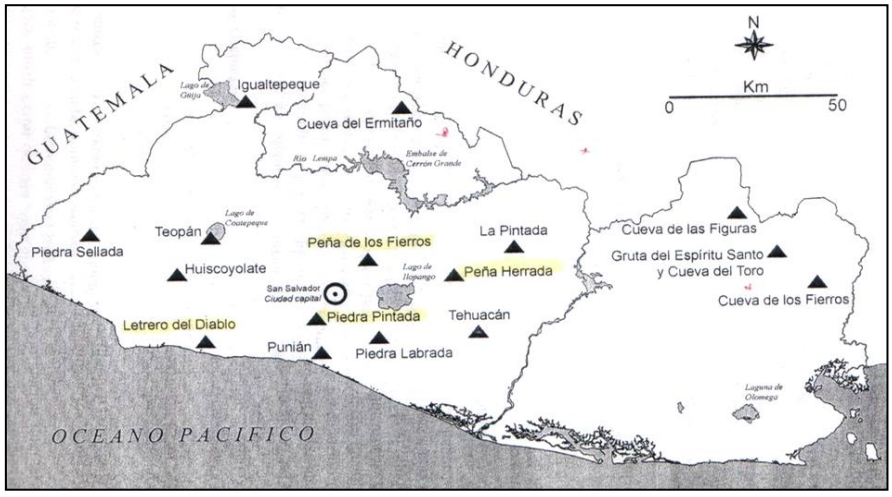


Figure 107 : Carte du Salvador avec la position de sites rupestres répartis sur tout le territoire, par Coladan et Amaroli en 2003

c. Andrea Stone

En 1998, l'archéologue américaine Andréa Stone rend un rapport sur les pétrogravures du Lac de Güija. Ce rapport n'a malheureusement pas pu être consulté car il n'apparaît plus dans les archives du Département d'Archéologie du Salvador. Un résumé d'un paragraphe apparaît sur le site internet de Famsi (*Fundation for the Advancement of Mesoamerican Studies*) (Fondation pour le Progrès des Recherches Mésoaméricaines) mis en ligne en 2004[516]. Après sollicitation en 2010, l'archéologue Andrea Stone a aimablement mis à ma disposition un article sur le gisement rupestre[517] qui devait être publié dans un livre sur l'archéologie salvadorienne[518].

Elle a enregistré 224 gravures disposés sur 104 rochers[519] et elle précise que l'association entre un gisement rupestre et un établissement si étendu (Igualtepeque) (figs 108 et 109) est hors du commun en Mésoamérique[520]. Elle ajoute que le style des gravures est spécial, puisqu'il évoque seulement une influence sporadique des styles artistiques mésoaméricains (ibid.). Elle détecte également des influences de la Basse Amérique Centrale, en particulier du Costa-Rica[521]. Ces influences sont exprimées dans un « langage artistique local »[522]. Pour elle, malgré la présence de groupe Mayas chortis attestée aux alentours du lac d'Igualtepeque, il n'est pas exclu de mettre en relation la production de l'art rupestre des plages de l'île à un groupe ethnique particulier affilié culturellement avec l'Amérique Centrale méridionale [523].

[516] Stone 2004

[517] Stone s.l.n.d.

[518] Stone 2010, communication personnelle

[519] Stone, s.l.n.d., p. 5

[520] Stone 2004

[521] Stone, s.l.n.d., p. 18

[522] Stone, s.l.n.d., p. 22, traduction de l'auteur :

« local artistic idiom »

[523] Stone et Godoy 1998, traduction de l'auteur :

"aunque está próximo a zonas ocupadas por etnias mayas como los Corti, sea producto de un grupo étnico en particular, afiliado culturalmente con Centroamérica meridional."



Figure 108 : Photographie (montage panoramique) de l'établissement Igualtepeque en 2004



Figure 109 : Photographies d'un monticule et de la place de l'établissement Igualtepeque en 2004

d. Marlon Escamilla

En 1999, Marlon Escamilla, alors assistant du Département d'Archéologie de CONCULTURA, réalise une visite de terrain de quatre jours dans la Municipalité de Comasagua et il étudie le gisement rupestre :

- La Piedra Herrada (aussi connu comme El Penon, la Piedra de Santiago ou Chiltiupan).

Il évoque la théorie du chamanisme et des états altérés de conscience pour expliquer la prédominance de formes géométriques[524], théorie déjà mentionnée par Stone dans son rapport sur les gravures de la Playa de los Petroglifos (Igualtepeque) remis à CONCULTURA en 1998 (ibid.). Il remet un rapport qui présente une dizaine de

[524] Escamilla 1999, p. 20

photographies en couleurs, c'est peut-être le premier ou le second rapport entièrement en couleur (on rappelle que l'auteur de ces lignes n'a pas pu consulter le rapport de Stone de 1998 sur Igualtepeque). Cela devient la norme dans les rapports suivants.

Au total, 17 gisements rupestres sont évoqués entre 1995 et 2003 et trois sont découverts (la Cueva de los Fierros de Anamoros, la Piedra Sellada et la Piedra Labrada de Zacatecoluca) (fig. 110). Ils sont l'apanage des recherches menées conjointement par Elisenda Coladan et Paul Amaroli.

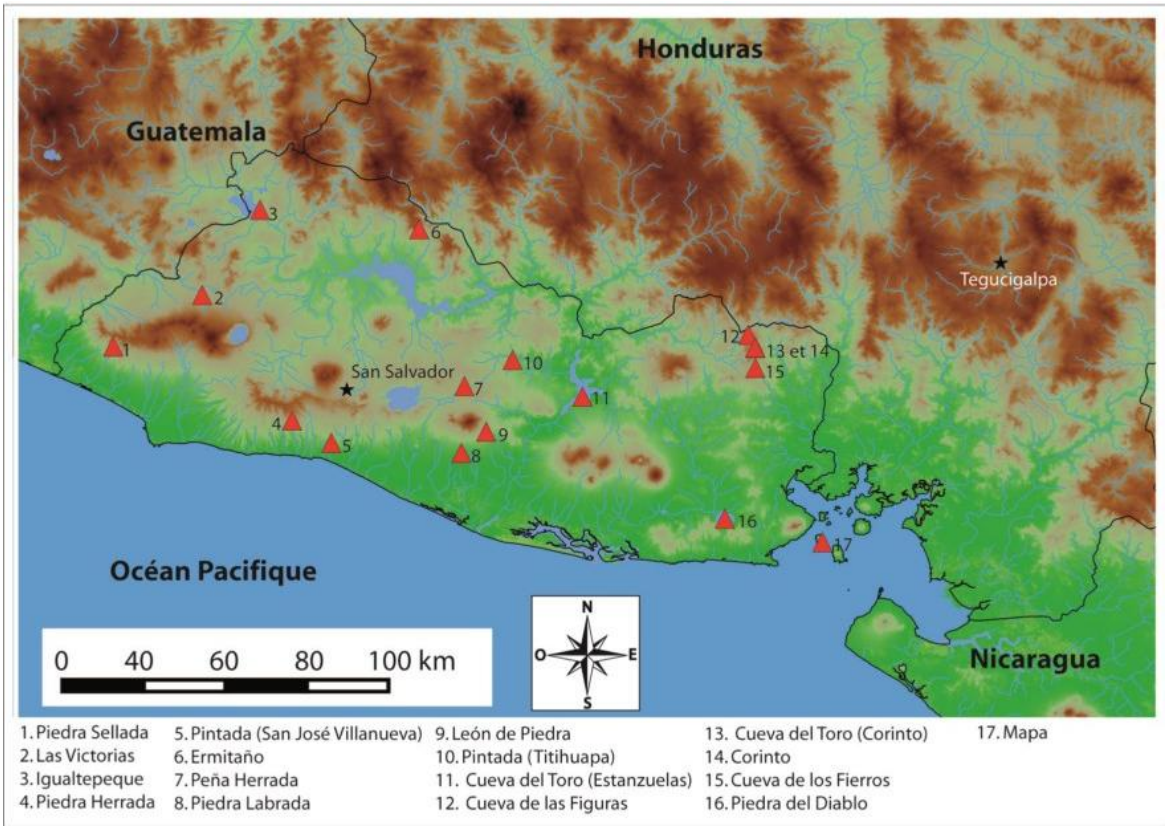


Figure 110 : Carte des sites rupestres publiés entre 1995 et 2003 (les uniques gisements découverts sont la Cueva de los Fierros de Anamoros, la Piedra Sellada et la Piedra Labrada de Zacatecoluca)

2. Phase II (de 2004 à 2015)

Les auteurs de la Phase II multiplient les visites sur le terrain avec une volonté d'exhaustivité basé sur un dépouillement de la bibliographie qui représente la base des recherches dans la majorité des cas. De nombreux nouveaux sites sont découverts. Les mémoires universitaires de Master II de Felix Lerma et l'auteur de ces lignes en 2010, sont les premiers travaux sur l'art rupestre salvadorien intégrés à un cursus universitaire.

a. Marlon Escamilla, Diego Gonzalez, Ligia Manzano, Xenia Perez et Fabio Amador

En 2006, Marlon Escamilla, Diego Gonzalez, Ligia Manzano, Xenia Perez et Fabio Amador remettent un rapport sur les recherches menées conjointement entre l'Université du Salvador et le Département d'Archéologie de CONCULTURA sur l'art rupestre du pays. Ils décrivent 28 lieux qui ont été visités et d'autres gisements dont les références ont été puisées, entre autres, dans le registre de sites archéologiques du Département d'Archéologie. Parmi ces 28 sites, ils en inventent quatre. En outre, les visites ont permis de démontrer l'absence de manifestations rupestres sur deux gisements (La Laguna Escondida et la Cueva de la Sierpe, aussi connu sous le nom de Pena Labrada de San Antonio Masahuat).

Les sites décrits déjà connus sont :

- 1. Igualtepeque (Playa de los Petroglifos)[525], mentionné par Lardé dès 1926.
- 2. Sigüenza[526], déjà évoqué par Haberland en 1956.
- 3. Jicalapa[527], les auteurs associent une photographie qui provient du site Izcacuyo publiée en 1967 (avec une référence erronée à Cea 1986). Ce gisement n'est connu que par cette photographie peu lisible et où les gravures ont été repeintes. Il se trouve sûrement à proximité du Letrero de Jicalapa si l'on se base sur la légende de la photographie publiée en 1967 (à 65 km de la route du littoral[528]). Éventuellement il pourrait s'agir de ce même gisement car les visites cherchant à étudier les sites rupestres de Jicalapa, de Escamilla et al. ou de l'auteur de ces lignes, ont abouti dans les deux cas au Letrero de Jicalapa. Pour cette raison, Izcacuyo et Jicalapa sont associés dans le corpus pris en compte dans cette étude. En revanche, pour Escamilla et al., ce sont deux gisements différents, pour le moins, la photographie qui correspond à Izcacuyo n'est plus mentionnée par la suite. Toutefois, le Letrero del Diablo de Jicalapa est mentionné par ces auteurs sous le nom d'Argentina[529].
- 4. La Piedra Herrada (Piedra de Santiago)[530], cité par Lardé en 1926.

[525] Escamilla et al. 2006, pp. 9 et 26 et Partie Conservation, p. 25

[526] Escamilla et al. 2006, pp. 10 et 34 et Partie Conservation, p. 13

[527] Escamilla et al. 2006, p. 10

[528] Anonymes 1963-1967, p. 77

[529] Escamilla et al. 2006, p. 39 et Partie Conservation, p. 10

[530] Escamilla et al. 2006, pp. 11 et 43 et Partie Conservation, p. 2

- 5. Las Cortinas (Pena de los Fierros, Cueva de los Fierros de Tonacatepque) [531], évoqué par Fidias en 1947.
- 6. La Pintada (Titihuapa) [532], nommée par Barberena en 1914.
- 7. La Gruta de Corinto[533], décrite par Barberena dès 1889.
- 8. La Cueva de las Figuras[534], déjà possiblement visitée par Mendoza en 1913.
- 9. La Cueva del Toro (Corinto) [535], mentionnée explicitement par Haberland en 1976.
- 10. La Cueva de los Fierros[536] (Anamoros), premièrement visitée par Coladan en 1996.
- 11. La Patada del Diablo (Chalatenango) [537] , citée dans le Dictionnaire Géographique de la République du Salvador en 1959. La visite n'a pas pu confirmer l'existence de ce site par manque de coopération de la population locale[538].
- 12. Yamabal (La Piedra de la Luna)[539], déjà cité par Lardé en 1926.
- 13. La Laguna Escondida [540] , dont la première référence se situe dans le Dictionnaire Géographique de la République du Salvador en 1959. La visite a pu confirmer que le gisement ne possède pas de manifestations rupestres[541].
- 14. La Pena del Diablo (ibid.), déjà évoquée dans le Dictionnaire Géographique de la République du Salvador en 1959. La visite n'a pas pu confirmer la présence de peinture[542].
- 15. El Ermitano[543], nommée par Lardé en 1926.
- 16. El Tablon [544], déjà cité par Crespin en 2005.

[531] Escamilla et al. 2006, pp. 11 et 49 et Partie Conservation, p. 19

[532] Escamilla et al. 2006, pp. 11 et 52 et Partie Conservation, p. 1

[533] Escamilla et al. 2006, pp. 13 et 58 et Partie Conservation, p. 3

[534] Escamilla et al. 2006, pp. 18 et 63 et Partie Conservation, p. 8

[535] Escamilla et al. 2006, pp. 18 et 61 et Partie Conservation, p. 17

[536] Escamilla et al. 2006, pp. 18 et 73 et Partie Conservation, p. 14

[537] Escamilla et al. 2006, pp. 19 et 34

[538] Escamilla et al. 2006, p. 34

[539] Escamilla et al. 2006, pp. 19 et 68 et Partie Conservation, p. 6

[540] Escamilla et al. 2006, p. 20

[541] Escamilla et al. 2006, p. 46 et Partie Conservation, p. 11

[542] Escamilla et al. 2006, p. 76

[543] Escamilla et al. 2006, pp. 20, 28 et Partie Conservation, p. 29

[544] Escamilla et al. 2006, p. 30

- 17. La Cueva del Toro (Estanzuelas)[545], il devrait s'agir de La Garrucha, publié sous ce nom par Lardé en 1926.
- 18. Yologual[546], dont la première mention remonte à Lardé et Larin en 1948, associé au site Los Monos. Les auteurs citent l'information mais n'ont pas visité le site sur le terrain.
- 19. Las Labranzas (Cueva Unama, la Koquinca)[547], dont la première référence remonte à 1913 par Mendoza.
- 20. La Cueva el Carbon (Cerro Carbon)[548], découverte par Haberland en 1959.
- 21. La Pintada (San José Villanueva)[549], inventée par Sol en 1929. Les auteurs citent l'information mais n'ont pas visité le site sur le terrain.
- 22. Cueva de la Sierpe[550], dans la municipalité de San Antonio Masahuat, il doit s'agir de La Pena Labrada située dans la même municipalité, nommée par Fidias en 1947. La visite n'a pu confirmer la présence de manifestations rupestres (ibid.).
- 23. Las Huertas[551], a déjà été visité par Crespin en 2005.
- 24. El Leon de Piedra (Tecoluca)[552], associé au site d'habitat Tehuacan, dont la première mention se trouve sur une carte de Coladan et Amaroli en 2003[553].

Les sites qui sont mentionnés pour la première fois sont :

- 1. La Encantada (Cueva La Lima) [554].
- 2. La Piedra que pijió el Diablo[555], aussi connu comme la Patada del Diablo (Pepeshtenango)[556].
- 3. La Cuevona (San José Guayabal)[557].

[545] Escamilla et al. 2006, pp. 21 et 57

[546] Escamilla et al. 2006, p. 24

[547] Escamilla et al. 2006, pp. 24 et 70 et Partie Conservation, p. 21

[548] Escamilla et al. 2006, pp. 23 et 66 et Partie Conservation, p. 12

[549] Escamilla et al. 2006, p. 23

[550] Escamilla et al. 2006, p. 51

[551] Escamilla et al. 2006, Partie Conservation, p. 27

[552] Escamilla et al. 2006, p. 55

[553] Coladán et Amaroli 2008, p. 170

[554] Escamilla et al. 2006, pp. 10 et 41 et Partie Conservation, p. 24

[555] Escamilla et al. 2006, pp. 10 et 37 et Partie Conservation, p. 16

[556] Crespín 2011a

[557] Escamilla et al. 2006, p. 19

- 4. Llano Verde[558].

Cette première synthèse des sites rupestres salvadoriens, tout en couleurs, appuyée par les nombreuses visites de terrain, constitue une avancée notable dans le champ de la recherche même si l'ouvrage est purement descriptif. En dehors des descriptions, quelques opinions sont exprimées, notamment au sujet de La Cueva del Ermitano, où les auteurs parlent d'un possible centre cérémoniel et dont les motifs auraient un caractère mythique important pour les rituels[559]. En ce qui concerne La Piedra Herrada, il est avancé que l'organisation des graphismes correspondrait à des observations astronomiques[560]. Des graphismes sont ainsi interprétés par les auteurs comme des « astromorphes », notamment sur les sites El Tablon[561], Yamabal[562] et Las Labranzas[563]. Des figures de Quetzalcoatl, douteuses pour l'auteur de ces lignes, sont indiquées à Las Labranzas (ibid.) et à Sigüenza[564]. On regrettera l'absence de plan topographique. Néanmoins, le document se compose d'une seconde partie conséquente sur l'état actuel de conservation de 19 gisements rupestres. En outre, à la fin du rapport, la position géographique des sites est intégrée à une série de cartes sur le climat, le type de roche, la géologie et le relief terrestre.

En 2007, Marlon Escamilla, qui travaille à l'époque pour le Département d'Archéologie de CONCULTURA, publie un article dans le *XX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala* dont le titre est : *El Salvador rupestre*. Dans l'introduction, il explique que CONCULTURA possède un inventaire de 60 sites rupestres répartis dans tout le pays ce qui contraste avec le chiffre de 100 gisements évoqués précédemment. Il y décrit :

- La Pintada (San José Villanueva)[565], décrit par Sol en 1929.
- El Tablon[566], évoqué la première fois dans le rapport de Crespin de 2005.

[558] Escamilla et al. 2006, p. 64 et Partie Conservation, p. 20

[559] Escamilla et al. 2006, p. 31

[560] Escamilla et al. 2006, p. 45

[561] Escamilla et al. 2006, p. 31

[562] Escamilla et al. 2006, p. 69

[563] Escamilla et al. 2006, p. 71

[564] Escamilla et al. 2006, p. 35

[565] Escamilla 2007a, p. 1230

[566] Escamilla 2007a, p. 1231

Selon Escamilla, de façon générale, l'art rupestre est produit car c'est un phénomène inné de l'Homme ; il est le résultat de ses nécessités, des substances qui provoquent des états altérés de conscience et du besoin de l'être humain d'exprimer de manière graphique sa relation avec la nature[567].

La même année, il publie un article dans le *II Congreso Centroamericano de Arqueologia de San Salvador* intitulé : *Las montañas del norte y sus manifestaciones gráficas rupestres* (Les montagnes du nord et leurs manifestations graphiques rupestres). Il y décrit :

- 1. El Tablon[568], visité par Crespin en 2005.
- 2. El Ermitano[569], cité par Lardé en 1926.

Et il invente deux sites :

- 3. Las Caleras[570], municipalité de Metapan, département de Santa Ana, sur les bords de la rivière Lempa.
- 4. La Pena de la Sirica, département de La Union[571].

À partir de 2012, Escamilla reprend les publications sur l'art rupestre et se concentre plus spécifiquement sur la Costa de Balsamo, au sud du département de La Libertad. Les études de terrain permettent de mettre au jour une série de sites d'habitat qui occupent des positions défensives sur le sommet des montagnes et il les met en relation avec deux gisements rupestres. Il reconnaît :

- El Letrero del Diablo (Jicalapa)[572], mentionné par Fidias en 1947.
- El Letrero de Chitiupan[573], Escamilla redécouvre probablement le site ; il doit s'agir du Letrero de Chiltiupan également cité par Fidias en 1947.

Il explique que Fowler définît le Complexe Guazapa à l'issu de ses recherches sur les établissements de Cihuatan et Santa Maria ; c'est un marqueur de la culture pipile au Salvador[574]. La distribution de ce complexe indique que le Centre et l'Ouest du Salvador

[567] Escamilla 2007a, p. 1232

[568] Escamilla 2007b, p. 8

[569] Escamilla 2007b, p. 10

[570] Escamilla 2007b, p. 9

[571] Escamilla 2007b, p. 10

[572] Escamilla et Fowler 2012, p. 27

[573] Escamilla et Fowler 2012, p. 38

[574] Escamilla et Fowler 2012, p. 40

ont été occupés au Postclassique ancien par des populations de langue nahuat[575]. Les deux sites rupestres, où Escamilla identifie une représentation stylisée de Tlaloc, associée à un contexte de rivières, feraient partie du processus d'adoption, d'appropriation et de transformation du paysage culturel par ces nouvelles populations[576]. Il explique pour les deux gisements[577] :

« Le pétroglyphe de Tlaloc constitue une représentation importante pour l'interprétation du site. Des pratiques rituelles dirigées à Tlaloc, lesquelles étaient associées à l'invocation de la pluie, ont probablement été menées sur le site. Ces rituels pratiqués durant le Postclassique par des groupes nahua-pipiles furent possiblement pratiqués avec une fréquence relative dans les parties basses des crêtes, où se situent les rivières et les ruisseaux d'hiver, en prenant en compte que la majorité des sites du complexe Guazapa de la côte de Balsamo se trouvent sur les crêtes, c'est-à-dire, des lieux où l'accès à l'eau est difficile. »

b. Ismael Crespin

Ismael Crespin, de l'Université Technologique du Salvador, réalise en 2005 un *Diagnostico Cultural de La Montañona* (Diagnostic Culturel de La Montanona), dans le département de Chalatenango, pour l'Institut Raiz (Rescate de la identidad Ancestral Indígena Salvadoreña) (Sauvetage de l'identité Ancestrale Indigène Salvadorienne).

C'est un document descriptif, les recherches de terrain permettront de révéler une concentration toute particulière de gisements rupestres autour du massif montagneux appelée la Montanona, dans le département de Chalatenango. La découverte de ces lieux sera exposée au cours de plusieurs conférences[578]. Les sites inventés par Crespin sont :

[575] Escamilla et Fowler 2012, p. 42

[576] Escamilla et Fowler 2012, p. 48

[577] Escamilla 2013, pp. 139 et 144, traduction de l'auteur :

« Probablemente en el sitio El Letrero se desarollaron prácticas rituales venerando a la deidad Tlaloc, las cuales estaban asociadas a la invocación del elemento agua. Estos rituales practicados durante el período Posclásico por grupos nahua-pipiles posiblemente fueron practicados con relativa frecuencia en las partes bajas de las lengüetas, donde se ubican ríos y quebradas de invierno, tomando en cuenta que la mayoría de los sitios del complejo Guazapa ubicados en la costa del Bálsamo se encuentran ubicados en la cresta de las lengüetas, es decir, lugares en los cuales se dificulta el acceso al agua."

[578] Crespín 2011b et 2011c

- 1. La Loma Colorada[579].
- 2. La Cuevona de las Vueltas (El Sicahuite)[580].
- 3. La Cueva de los Leones (Quetzaltepeque)[581].
- 4. Cerro Vivo[582].
- 5. El Tablon[583].
- 6. Las Huertas[584].

En revanche, un site était déjà évoqué par Lothrop dès 1926 :

- La Piedra del Letrero[585] (Cerro de la Pena, Las Penas).

Pour ce dernier gisement, Crespin fait écho de plusieurs récits de la tradition orale. On peut apprendre que la population interprète les motifs comme les indications d'une carte qui cache une cité indigène, ou encore les tunnels des grottes qui rejoignent le sous-sol de la Cathédrale de Chalatenango.[586]

En 2011, Crespin décrit dans un colloque la Patada del Diablo (Pepeshtenango)[587], déjà décrite par Escamilla et al. en 2006.

c. Ligia Manzano et Xenia Perez

En 2006, Ligia Manzano et Xenia Perez remettent un rapport à la *Escuela de Arte de la Facultad de Ciencias y Humanidades* (Ecole d'Art de la Faculté de Sciences et Sciences Humaines), de l'Université du Salvador. Elles présentent 18 lieux pour compléter le rapport remis la même année en collaboration avec d'autres auteurs[588]. De ces endroits visités, huit se sont révélés abriter de l'art rupestre. Les recherches ont permis également d'infirmer l'existence d'un gisement (San Francisco Chinameca[589])

[579] Crespín 2005, p. 140

[580] Crespín 2005, p. 147

[581] Crespín 2005, p. 167

[582] Crespín 2005, p. 187

[583] Crespín 2005, p. 193

[584] Crespín 2005, p. 215

[585] Crespín 2005, p. 106

[586] Crespín 2005, p. 111

[587] Crespín 2011a

[588] Escamilla et al. 2006

[589] Manzano et Perez 2006, p. 24

mentionné probablement la première fois sous le nom de Pierres peintes d'Olocuitla par Peccorini en 1912.

Elles inventent quatre sites :

- 1. El Guayabito[590].
- 2. El Letrero[591] (Guaymango).
- 3. Las Caritas[592] (Guaymango).
- 4. La Piedra Pintada de Uluazapa[593].

Et d'autres sites déjà connus sont redécouvert (Rosas Coloradas) et revisités :

- 1. Rosas Coloradas[594], il doit s'agir de la Cueva Pintada d'Estanzuelas citée par Lardé en 1926 et Baron-Castro en 1942, mais jamais plus mentionnée par la suite.
- 2. La Pena Herrada[595] (San Rafael Cedros), mentionné par Fidias en 1947.
- 3. La Pintada (San José Villanueva)[596], inventée par Sol en 1929.
- 4. El Tablon[597], déjà évoqué dans le rapport de Crespin en 2005.

Pour ces auteurs, l'approche de l'art rupestre d'un point de vue artistique est basée sur la théorie iconographique de César Sonderenguer, qui publie en 1998 un *Catálogo de Iconografía Mesoamérica, Centroamérica, Suramérica* [598] (Catalogue d'Iconographie Mésoaméricaine, Centraméricaine, sud-américaine). Ainsi, les auteurs proposaient pour la première fois d'identifier les différents styles artistiques, mais le rapport est somme toute descriptif.

d. Pacheco et Martinez

Ces auteurs recensent quatre nouveaux sites mais leurs recherches ne font l'objet que d'une conférence au : *II Congreso Centroamericano de Arqueológia de El Salvador*

[590] Manzano et Perez 2006, pp. 18 et 47

[591] Manzano et Perez 2006, pp. 20 et 45

[592] Manzano et Perez 2006, pp. 22 et 46

[593] Manzano et Perez 2006, pp. 34 et 49

[594] Manzano et Perez 2006, pp. 26 et 43

[595] Manzano et Perez 2006, pp. 28 et 44

[596] Manzano et Perez 2006, pp. 30 et 41

[597] Manzano et Perez 2006, pp. 32 et 42

[598] Manzano et Perez 2006, p. 8

en 2007, intitulée : *Petrograbados de las riberas del río Lempa, El Salvador : La Pintadona ; La Cueva del Toro ; Las Brisas ; Las Cruces y El Arrimadero* (Pétroglyphes des rives de la rivière Lempa, El Salvador : La Cueva del Toro ; Las Brisas ; Las Cruces et El Arrimadero). Ils cherchent à trouver le symbolisme et la fonction originale des œuvres rupestres, en supposant que celles-ci font partie d'un symbolisme régional Mésoaméricain. Ils présument aussi que les gravures sont des textes ou des messages.

Les gisements rupestres décrits sont :

- 1. La Pintadona. C'est la première mention de ce site.
- 2. La Cueva del Toro, déjà étudiée par Haberland en 1956.
- 3. Las Brisas. C'est la première mention de ce site.
- 4. Las Cruces. C'est la première mention de ce lieu.
- 5. El Arrimadero. C'est la première mention de ce gisement qui n'a pas pu être positionné géographiquement car il n'existe pas de canton Monte Rico dans le département Usulutan.

Il s'agit d'un article très interprétatif où les auteurs reconnaissent dans les graphismes des signes du calendrier maya, des noms de dignitaires et des personnages de la mythologie maya.

e. Felix Lerma

En 2010, Félix Lerma mène une étude de La Cueva del Ermitano, qui s'insère dans le cadre d'un Master II en Histoire de l'Art, de l'Université de San Carlos de Guatemala et de l'Université Technologique du Salvador[599]. Il identifie, en plus de mains peintes, quatre motifs dont une image pourrait être un serpent stylisé qu'il attribue à des influences du sud et du centre du Mexique datant du Classique récent ou du Postclassique[600].

En 2014, il termine une thèse de doctorat en Histoire de l'Art, à l'Université National Autonome du Mexique, sur Corinto[601]. Pour lui, ce site a été un espace de réunion pouvant être considéré comme un sanctuaire pour de nombreuses personnes,

[599] Lerma 2010

[600] Lerma 2014, p. 19

[601] Lerma 2014

avec un lien symbolique avec l'eau[602]. L'occupation du gisement pourrait remonter à la période Archaïque (5000-2000 av. J.-C.), toutefois le principal matériel mis en évidence date du Préclassique récent (500 av. J.-C.-150 apr. J.-C.) et du Classique récent (650-1000 apr. J.-C.) (ibid.). Selon lui, la majorité des peintures doivent remonter à cette dernière période (ibid.).Les peintures de mains en négatif pourraient être les plus anciennes, il les situe entre l'Archaïque et le Préclassique (ibid.). Il attribue la production des peintures éventuellement aux ancètres des Lencas (lenca poton) ou des Misumalpas (les Cacaoperas) [603] . L'élaboration des motifs s'intègrent dans une dynamique d'interaction sociale entre des groupes, lors des cérémonies où voient le jour les peintures rupestres. Ainsi [604] :

« L'art rupestre, dans ce contexte, a été une preuve des capacités que pouvaient déployer différents groupes en relation avec la production des peintures »

Il ajoute [605]:

« L'interprétation de l'art rupestre à partir des exigences d'une société hiérarchisée n'empêche pas les aspects surnaturels ou religieux, mais elle préfère expliquer le graphisme par le besoin d'ostentation entre différents caciques ou dirigeants locaux . »

En 2015, ce ne sont pas moins de 42 gisements rupestres qui sont connus, sans compter les sites reconnus par les projets menés sous les auspices du CEMCA-AC (fig. 111).

[602] Lerma 2014, p. 176

[603] Lerma 2014, p. 177

[604] Lerma 2014, p. 179, traduction de l'auteur :

« El arte rupestre, en este contexto, fue una muestra de las capacidades que podían desplegar distintos grupos en torno a la actividad pictórica."

[605] Lerma 2014, p. 179, traduction de l'auteur :

«La interpretación del arte rupestre a partir de las exigencias de una sociedad jeraquizada no descarta los aspectos sobrenaturales o religiosos, pero prefiere explicar el grafismo a partir de la importancia de exhibir prestigio entre distintos caciques o líderes lcoales."

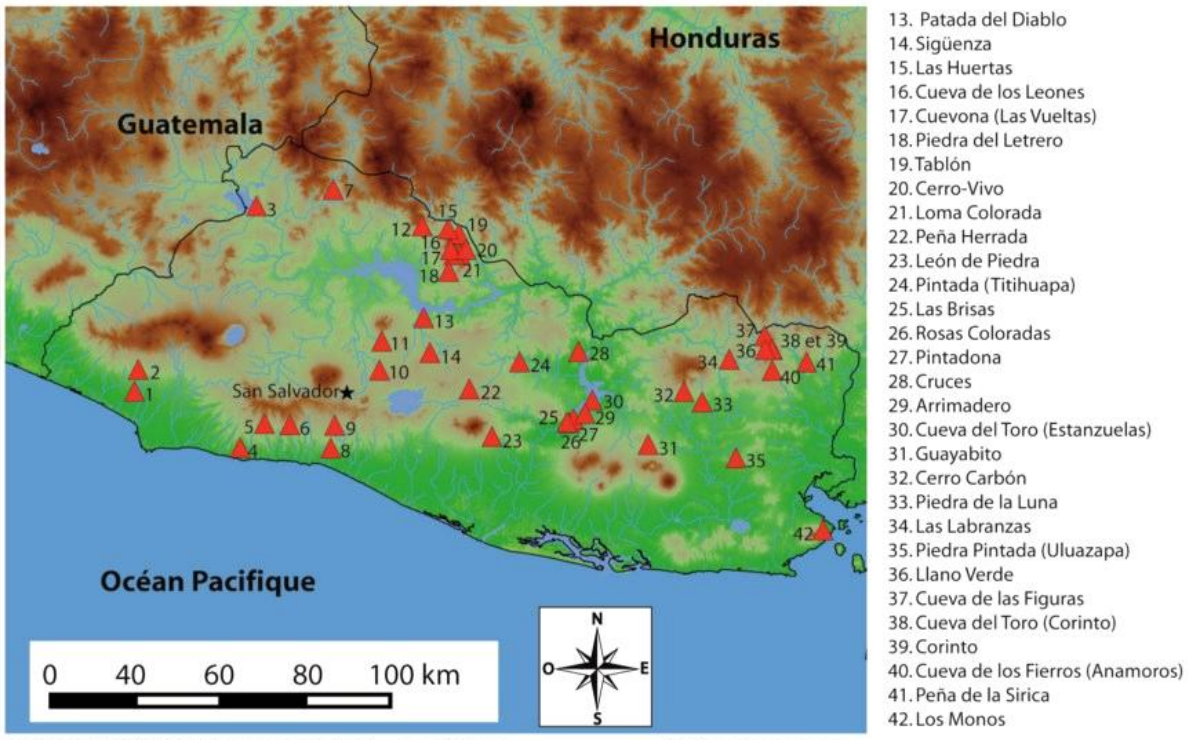


Figure 111 : Carte des sites rupestres publiés entre 2004 et 2015 (sans les gisements des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC)

B. Succession de projets sous les auspices du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines depuis 2004 (Costa Philippe, Delsol Nicolas, Gelliot Éric, Mercier Simon et Perrot-Minnot Sébastien)

C'est en 2004 que recommencent les recherches sur l'art rupestre du Salvador, appuyées par le Centre d'Etudes Mexicaines et Centraméricaines, section Amérique Centrale. Les chercheurs porteurs de cette initiative sont alors Sébastien Perrot-Minnot, Philippe Costa, Nicolas Delsol et Éric Gelliot. C'est l'état déplorable de La Piedra Pintada de Titihuapa (figs 112 et 113) et l'absence quasi complète d'investigations archéologiques dans le département de Cabanas, qui motivent le projet de recherche. La Cueva de los Fierros de San Isidro est découverte cette année-là (figs 114 et 115)[606]. Sur la base des artefacts rencontrés durant le travail de terrain, la zone paraît habitée dès le Classique ancien et elle manifeste d'ores et déjà une connexion avec Quelepa. Au

[606] Perrot-Minnot, Costa, Delsol et Gelliot 2005, p. 16

Classique récent, la zone voit l'apparition des sites d'habitat avec des monticules et éventuellement la production des gisements d'art rupestre comme Titihuapa et la Cueva de los Fierros (San Isidro)[607].

Cette même année, l'auteur de ces lignes mènera un registre photographique des manifestations rupestres de l'île d'Igualtepeque (figs 63, 78 et 109).



Figure 112 : Photographie de la Pintada de Titihuapa en 2006



Figure 113 : Photographie de la paroi gravée de la Pintada de Titihuapa en 2005 (photographie : Eric Gelliot)

[607] Perrot-Minnot et al. 2005, p. 49



Figure 114 : Photographie de la Cueva de los Fierros de San Isidro en 2004



Figure 115 : Première photographique de motifs rupestres avec une échelle à la Cueva de los Fierros (San Vicente)[608] en 2004

En 2007, de nouvelles recherches sont menées sur le terrain, dans le Centre et une parenthèse dans l'Est et dans l'Ouest du pays. Les responsables sont Gelliot, Costa et Perrot-Minnot avec la participation de Simon Coubel, Mathieu Moriamez, Nadège Ramel et Ismael Crespin. La Cueva de los Fierros de San Isidro, découverte en 2004 et l'établissement El Junquillo sont choisis pour mener des sondages. Sur le site rupestre, une couche de cendres qui correspond à l'éruption du volcan Ilopango, de 535 apr. J.-C. si l'on en croît les dernières datations[609], constitue le niveau actuel du sol. L'éprouvant sondage, dans cette couche de cendres de plus de deux mètres de profondeur, permet d'identifier du matériel du Préclassique récent (500 av. J.-C. à 200 apr. J.-C.) et éventuellement du Classique ancien (200 à 600 apr. J.-C.) sous les dépôts de cendres. En surface, en dehors de l'abri, des tessons du Préclassique récent au Classique récent

[608] Perrot-Minnot et al. 2005, p. 33

[609] Dull et al. 2010

ont été reconnus, avec une absence de matériel appartenant au Postclassique. La production de l'art rupestre, à hauteur d'homme au niveau du sol actuel datant de 535 apr. J.-C., devrait remonter au Classique récent[610]. En ce qui concerne El Junquillo, la totalité des tessons correspondent au Classique récent avec une majorité de types propre à l'Est du Salvador, mais aussi de la céramique *Copador* prédominante à l'Ouest du pays et dans le sud-ouest du Honduras[611]. Dans le cadre du projet, une série de gisements rupestres sont enregistrés :

- 1. La Pena de los Fierros (Tonacatepeque) (fig. 116).
- 2. La Poza de los Fierros (Guatajiagua) (fig. 117).
- 3. La Pena Herrada (San Rafael Cedros) (fig. 118).
- 4. La Koquinca (Las Labranzas) (fig. 62).
- 5. La Cuevona de San José Guayabal.
- 6. La Poza de los Fierros (Ilobasco), à quelques kilomètres de La Cueva de los Fierros (San Vicente) est découvert (fig. 119).



Figure 116 : Photographie de la Pena de los Fierros (Tonacatepeque) en 2007

[610] Gelliot et al. 2008, p. 30

[611] Gelliot et al. 2008, p. 40



Figure 117 : Photographie de la Poza de los Fierros de Guatajiagua en 2007



Figure 118 : Photographie de la Pena Herrada en 2007



Figure 119 : Photographie de la Poza de los Fierros d'Ilobasco, en 2007

(photographie : Simon Coubel)

Ces visites permettent d'approfondir les connaissances sur les relations iconographiques et morphologiques d'un groupe de gisements du Centre et de l'Ouest du Salvador identifié par Coladan et Amaroli[612].

En 2007, l'auteur de ces lignes va présenter dans le *VIII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre* (VIII Coloque Guatémaltèque d'Art Rupestre), le premier relevé de motifs rupestres effectué sur la base de photographies numériques[613] (fig. 120).

[612] Coladán et Amaroli 2008, p. 169

[613] Costa 2007



Figure 120 : Premier relevé de motifs rupestres sur la base de photographie numérique, en 2007 par Costa, à La Cueva de los Fierros de San Isidro

Durant ce même colloque, Gelliot présente le premier relevé de coupe stratigraphique d'un sondage sur un gisement d'art rupestre[614] (fig. 121).

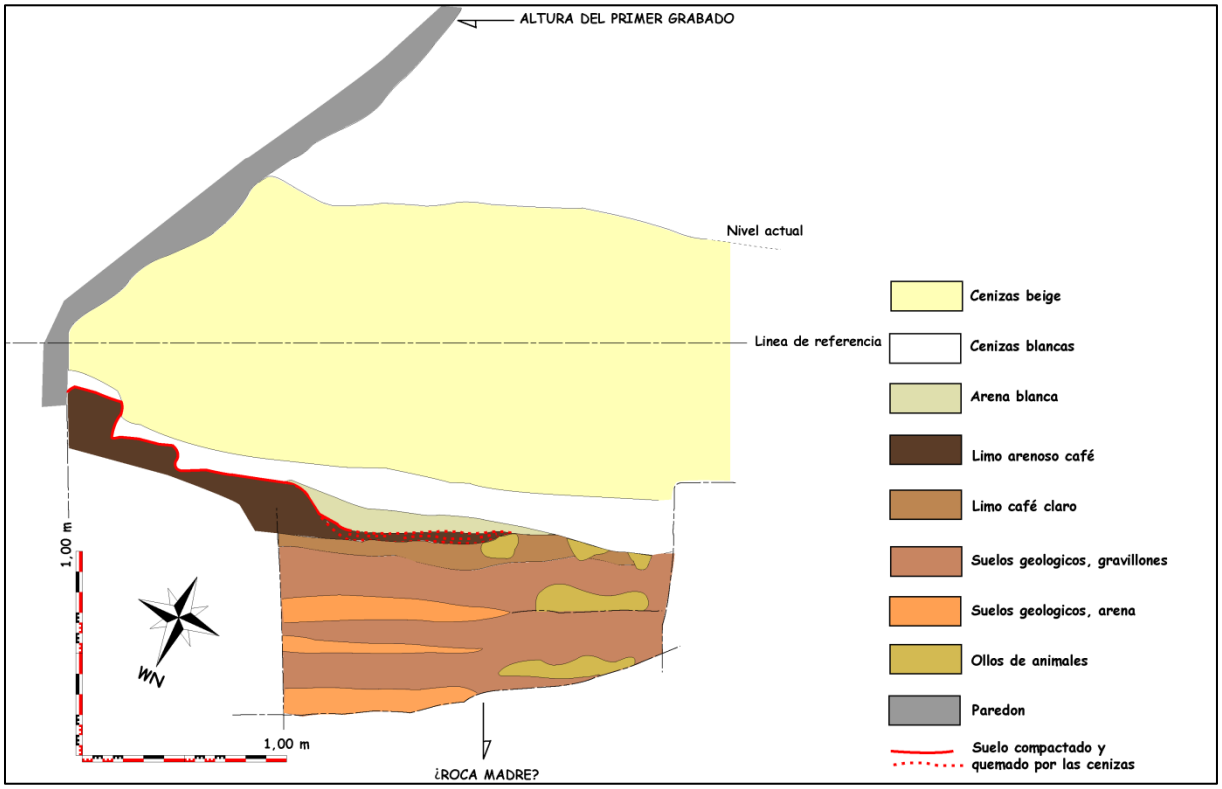


Figure 121 : Premier relevé d'une coupe stratigraphique publié, en 2007 par Gelliot (ibid.),
à La Cueva de los Fierros de San Isidro

Toujours en 2007, pendant le : *II Congreso Centroamericano de Arqueología* (II Congrès Centraméricain d'Archéologie), Costa et Perrot-Minnot donnent une conférence sur La Pintada (San José Villanueva)[615]. C'est la première fois qu'une carte présente un espace géographique cloisonné qui rassemble des sites de ce qui est appelé alors le « style curviligne salvadorien » (fig. 122).

[614] Gelliot 2007

[615] Costa et Perrot-Minnot 2007

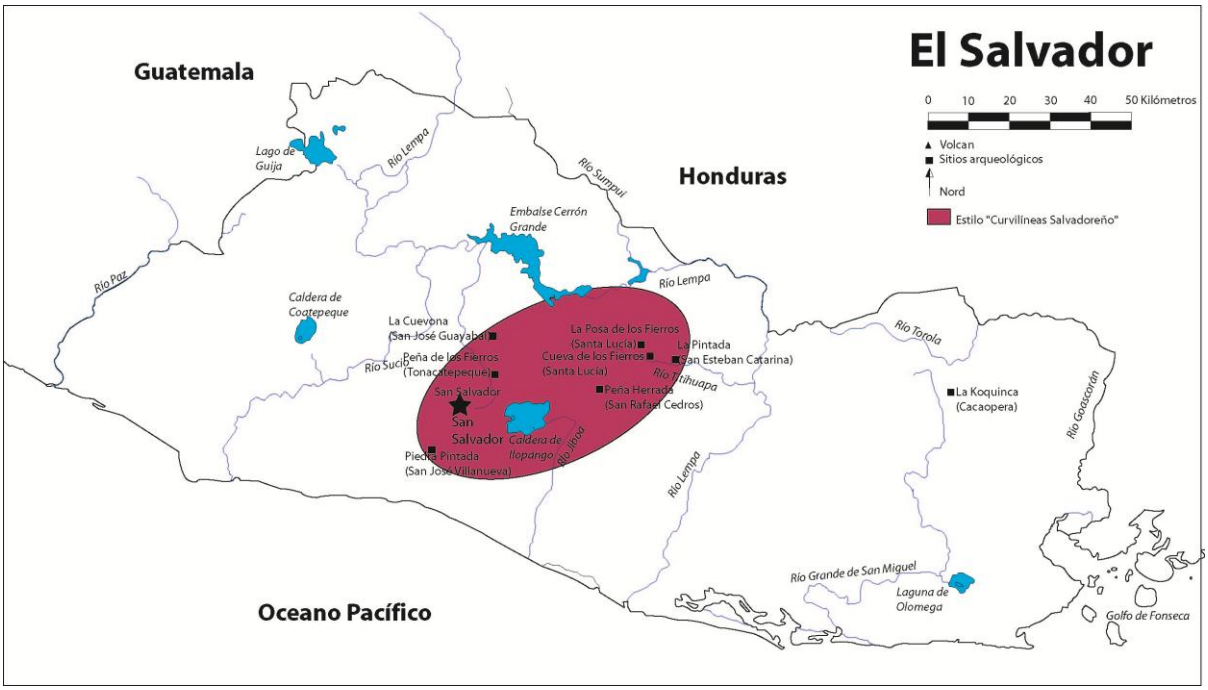


Figure 122 : Premier carte où est identifié un espace géographique appartenant à une même tradition iconographique rupestre, en 2007 par Costa et Perrot-Minnot

Entre 2007 et 2008, Perrot-Minnot et Costa vont poursuivre l'enregistrement des gisements qui se situent sur le littoral du Centre et de l'Ouest du pays. Ils étudient :

- 1. La Pintada (San José Villanueva)[616] (fig. 123).
- 2. El Letrero del Diablo (Jicalapa) (fig. 124).
- 3. La Piedra Sellada[617] (fig. 125).



Figure 123 : Photographie de la Pintada (San José Villanuéva) en 2007

[616] Costa et Perrot-Minnot 2007

[617] Perrot-Minnot et Costa 2009



Figure 124 : Photographie de la gravure interprétée comme le diable du Letrero de Jicalapa en 2008



Figure 125 : Photographie de la Piedra Sellada en 2007

En 2008, les mêmes chercheurs commencent une coopération avec Ligia Manzano et Xenia Perez de la *Escuela de Arte* de la *Universidad de El Salvador* (Ecole d'Art de l'Université du Salvador). À partir de cette année, l'auteur de ces lignes va systématiser l'utilisation de l'échelle IFRAO dans le registre photographique. Dans le cadre de cette coopération, ils vont reconnaître :

- 1. Las Caritas (Guaymango)[618] (fig. 126).
- 2. El Letrero del Diablo (Guaymango) (ibid.) (fig. 127).
- 3. La Cueva de los Leones (Quetzaltepeque)[619] (fig. 128).

[618] Perrot-Minnot, Costa et Manzano 2009 et 2011

[619] Perrot-Minnot, Costa et Manzano 2010 et 2014

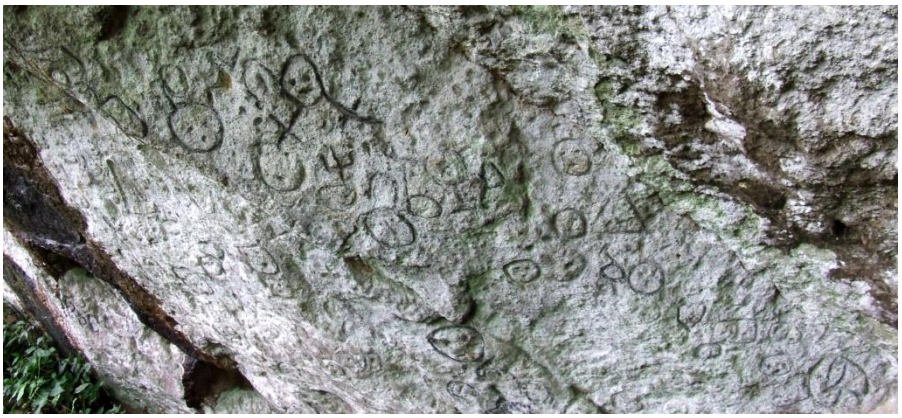


Figure 126 : Photographie des gravures de Las Caritas de Guaymango en 2008



Figure 127 : Photographie de l'abri « cathédrale » du Letrero de Guaymango en 2008



Figure 128 : Photographie des gravures de la Cueva de los Leones en 2010

En 2010, au cours d'un projet de conservation de l'art rupestre mené par l'auteur de ces lignes, en collaboration avec Stéphanie Touron, du Laboratoire de Recherches des Monuments Historiques (LRMH), un registre de Corinto et un premier bilan sanitaire du site sont réalisés[620].

En 2011, avec le commencement de cette thèse de doctorat, l'enregistrement de gisements rupestres va s'intensifier et s'étendre au Honduras, grâce au travail en partenariat avec Gelliot, qui élabore à ce moment un Master II sur les sites archéologiques du sud du département de Lempira, au Honduras, à la frontière avec le Salvador. Il s'agit du projet Lempira 2011. Les archéologues Simon Mercier, préparant alors un Master II sur les artefacts métallurgiques du Salvador et du Honduras et Perrot-Minnot participent aux projets. La coopération avec Ligia Manzano continue, elle est à ce moment-là la Directrice de la *Secretaria de Arte y Cultura de la Universidad de El Salvador* (Secrétariat d'Art et Culture de l'Université du Salvador).

Le Master II mené par Costa en 2010 avait permis d'avoir une idée plus claire de l'état de la recherche, au niveau de la documentation des sites rupestres salvadoriens[621]. L'Est du Salvador s'est révélée être la région la moins explorée, exception faite de Corinto, le site le plus publié de tout le pays. Les ambitions avouées de l'exploration était également la contextualisation des gisements ; déterminer une chronologie et identifier des affiliations culturelles[622]. Au total, ce sont 18 sites qui ont été sujet d'étude dont deux n'ont pas pu être retrouvés :

- Dans le département d'Usulutan :

- 1. Rosas Coloradas, dans la première mention pourrait être la Cueva Pintada de Estanzuelas par Lardé en 1926 (fig. 129).

- Dans le département de San Vicente :

- 2. Leon de Piedra, déjà mentionné par Coladan et Amaroli en 2003 (fig. 130).

- Dans le département de Morazan :

- 3. Cerro Coroban, c'est le premier enregistrement du lieu, toutefois publié la première fois par Lardé en 1926 (fig. 131).
- 4. Cueva del Chumpe (Los Hüehüechos), c'est le premier enregistrement du site, évoqué par Lardé en 1926 (fig. 132).

[620] Touron 2010b

[621] Costa 2010a, p. 221

[622] Costa et al. 2011, p. 22

- 5. Llano de las Mesas, le gisement n'a pas été retrouvé.
    - Dans le département de La Union :
- 6. La Piedra del Diablo, c'est le premier enregistrement du site dont l'unique mention était un point sur une carte de Coladan[623] (fig. 133).
- 7. El Mapa, c'est le premier enregistrement du gisement dont l'unique mention était un point sur une carte de Coladan (ibid.)(fig. 133).
- 8. Las Caritas (Conchagua), c'est le premier enregistrement du site (fig. 134).
- 9. Los Monos, déjà visité par Lardé et Larin en 1951 (fig. 134).
- 10. El Mono Acostado, c'est le premier enregistrement du gisement (fig. 135).
- 11. El Faro, c'est le premier enregistrement du lieu (fig. 135).
- 12. El Farito, c'est le premier enregistrement du site. On aurait été tenté de rapprocher cette roche gravée qui présente une tête de jaguar, de face avec des crocs démesurés, d'une roche gravée décrite par Lardé et Larin en 1951. Cet auteur parle d'un bas-relief de jaguar, très bien décoré, à l'est de Los Monos, toutefois El Farito se trouve à l'ouest et n'est pas un bas-relief (fig. 77).
- 13. La Pena de la Sirica, déjà mentionnée par Escamilla en 2007 (fig. 135).
- 14. La Gruta de Culquinte, la visite a pu démontrer que, si le site a existé, il n'est plus possible d'apprécier les motifs qui auraient été enterré par un glissement de terrain en 2001[624] (fig. 11).
- 15. Las Piletas, c'est le premier enregistrement du site (fig. 136).
- 16. El Melonal, c'est le premier enregistrement du lieu (fig. 136).
- 17. Finquita, c'est le premier enregistrement du gisement (fig. 137).
- 18. Las Carillas, c'est le premier enregistrement du site (fig. 137).

[623] Coladán 2000, p. 14

[624] Costa et al. 2011, p. 47



Figure 129 : Photographie de Rosas Coloradas en 2011 (photographie : Eric Gelliot) et image traitée avec DStretch (filtre lab)



Figure 130 : Photographie du Leon de Piedra en 2011

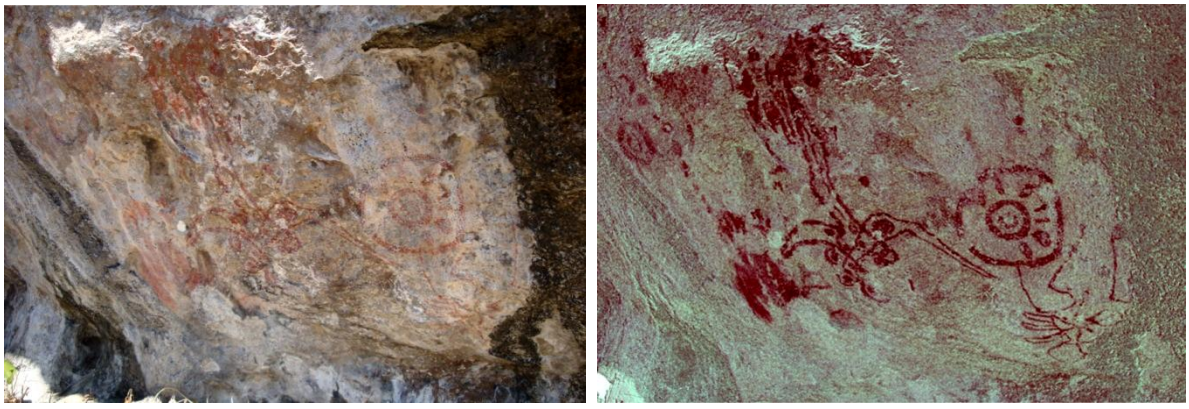


Figure 131 : Photographie de la paroi peinte du Cerro Coroban en 2011 (photographie : Ligia Manzano) et image traitée avec DStretch (filtre yre)



Figure 132 : Photographie de l'entrée de la Cueva del Chumpe en 2011





Figure 133 : Photographies de la Piedra del Diablo et d'El Mapa en 2011 (photographies : Ligia Manzano)





Figure 134 : Photographies de Las Caritas et Mono Acostado en 2011

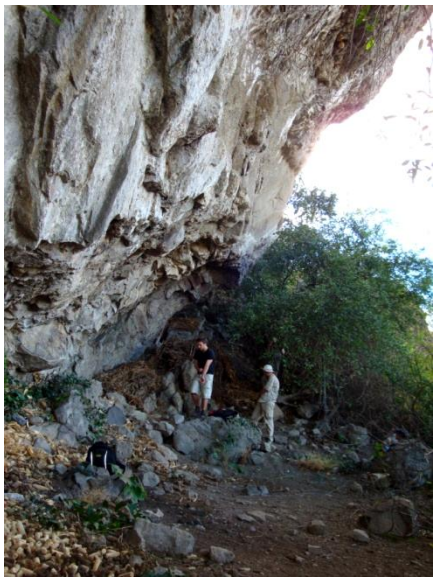



Figure 135 : Photographie d'El Faro (photographie : Eric Gelliot) et de la Pena de la Sirica (photographie : Ligia Manzano) en 2011




Figure 136 : Photographies de Las Piletas et El Melonal en 2011




Figure 137 : Photographies de Finquita et Las Carillas en 2011

Le projet met en évidence trois zones majeures de concentrations d'art rupestre ; les rives et alentours du cours inférieur du Lempa, les montagnes du nord et les alentours du volcan Conchagua, dans le Golfe de Fonseca (fig. 138). Sur la base de ces recherches, un groupe de sites va être sélectionné pour mener des sondages archéologiques afin d'explorer plus spécifiquement les montagnes du nord et les pentes du volcan Conchagua[625].

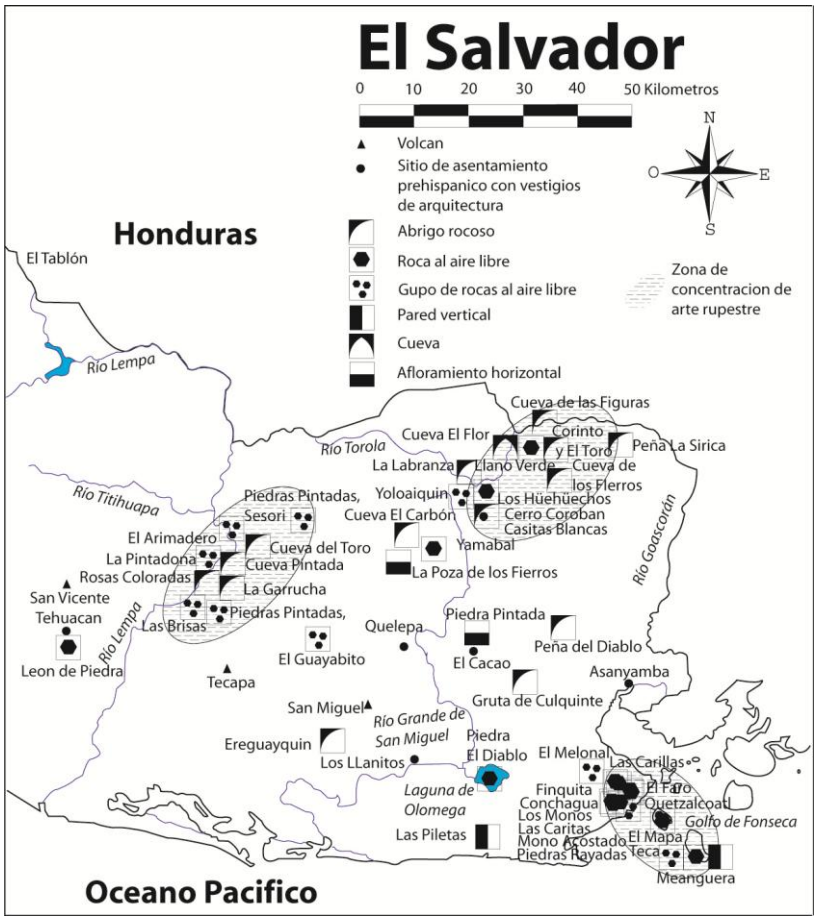


Figure 138 : Carte de l'Est du Salvador avec les concentrations de sites rupestres en 2011[626]

En même temps, au Honduras, le projet de Gelliot permet d'explorer la région au nord de la frontière avec le Salvador, plus particulièrement au nord du département de Cabanas. Un site d'habitat de l'époque du Contact a été inventorié ; il s'agit de Cerquin, qui inclut un site rupestre. De surcroît, un nouveau gisement rupestre est enregistré ;

[625] Costa et al. 2013, p. 8

[626] Costa et al. 2011, p. 44

c'est La Cueva Pintada de San Antonio Masahuat, attribué à un groupe Lenca[627] (fig. 139).



Figure 139 : Photographie de la Cueva Pintada de San Antonio Masahuat en 2011

Cette mission et les projets suivants, vont permettre d'extraire des échantillons de peintures rupestres au Salvador et au Honduras, afin de réaliser leur analyse au Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques en France. En 2016, les rapports de Stéphanie Touron présentent la nature physique-chimique des peintures du Cerro Coroban et de La Pena de la Sirica [628] ainsi que de la Cueva de los Fierros (Cabanas) et de Rosas Coloradas[629]. C'est la première identification de pigments de gisements picturaux dans le pays.

En 2012, un nouveau projet voit le jour dans l'objectif d'approfondir les questions chronologiques et d'affiliations culturelles des sites de l'Est du Salvador. Pas moins de six gisements vont être sélectionnés pour entreprendre des sondages archéologiques aux dimensions réduites, afin de connaître le matériel archéologique associé aux sites rupestres[630]. Une nouvelle fois, la collaboration avec Manzano, codirectrice du projet au

[627] Gelliot et al. 2011, p. 42

[628] Touron 2013

[629] Touron 2016b

[630] Costa et al. 2013, p. 8

Salvador et Gelliot, Directeur du projet Lempira 2012 au Honduras, se renouvelle. La sélection comprend dans les montagnes du nord de l'Est du Salvador :

- 1. Cerro Coroban.
- 2. Cueva del Chumpe (Los Hüehüechos).
- 3. La Pena de la Sirica.

Dans les environs du volcan Conchagua, dans la région sud-est du pays :

- 4. El Farito.
- 5. El Melonal.
- 6. Las Carillas.

Le premier groupe de sites a été fouillé par Costa, Manzano, Gelliot et Mercier[631]. Sur le gisement de La Sirica, l'auteur de ces lignes a subi un grave accident qui a interrompu le projet. Le travail de terrain sera cependant repris quelques mois plus tard et permettra de mener à termes les sondages à El Farito, El Melonal et Las Carillas avec les archéologues Simon Mercier, Edy Barrios et Costa[632]. Le matériel sera étudié par Vicente Genovez, de la *Escuela de Ciencias Sociales de la Facultad de Ciencias y Humanidades de la Universidad de El Salvador* (Ecole de Sciences Sociales de la Faculté de Sciences et Sciences Humaines de l'Université du Salvador).

Les résultats, selon le matériel mis en évidence pour chaque site, sont :

- Cerro Coroban, probable occupation au Classique récent[633].
- Cueva del Chumpe, probable production de l'art rupestre postérieur à l'éruption du volcan Ilopango, plus particulièrement au Classique récent (ibid.).
- La Pena de la Sirica, présence humaine dans l'abri entre les phases Uapala (500-400 av. J.-C. à 150 apr. J.-C.) et Shila (150 à 625 apr. J.-C.) établies à Quelepa[634].
- En ce qui concerne les gisements El Farito, El Melonal et Las Carillas, les découvertes n'ont pas permis d'apporter plus d'informations sur une possible affiliation culturelle ou chronologique. Eventuellement, certains tessons du Classique récent confirme une présence humaine à Las Carillas au Classique

631 Costa et al. 2013, p. 12

632 Costa et al. 2013, p. 13

633 Costa et al. 2013, p. 50

634 Costa et al. 2013, p. 51

récent[635]. L'iconographique d'El Farito, quant à elle, suggère un contexte chronologique relevant du Postclassique (ibid.).

Au même moment, au Honduras, le nouveau projet de Gelliot éclaire un peu plus une zone quasi vierge de recherches archéologiques. Un établissement de l'époque du Contact est fouillé et deux sites rupestres sont inventés :

- La Cueva del Duende, dont la chronologie supposée est Classique récent[636].
- La Cueva Pintada de Santa Elena, où deux étapes de production de l'art rupestre sont identifiées; la plus récente, illustrée par les motifs de style Mixteca-Puebla, serait du Postclassique récent et la plus ancienne, du Classique récent[637].

Finalement, en 2013, le dernier projet en date que l'auteur de ces lignes a mené au Salvador s'est concentré sur le Centre et l'Ouest du pays, en prenant en compte de nouveaux sondages sur quatre gisements :

- 1. El Leon de Piedra.
- 2. La Pena Herrada (San Rafael Cedros).
- 3. Las Caritas (Guaymango).
- 4. La Piedra Sellada.

Une nouvelle fois, ces sites ont été fouillés par Barrios, Costa et Mercier. Le matériel a été étudié par Vicente Genovez, de la *Escuela de Ciencias Sociales de la Facultad de Ciencias y Humanidades de la Universidad de El Salvador* (Ecole de Sciences Sociales de la Faculté de Sciences et Sciences Humaines de l'Université du Salvador) et les résultats remis en 2016[638]. Quelques tessons de céramique ramassés en surface sur d'autres gisements les années antérieures ont été également remis à Genovez pour analyse dans l'objectif de conclure l'étude de l'ensemble du matériel rencontré.

Les résultats sont :

- El Leon de Piedra, montre une évidence d'occupation entre le Classique moyen (400 à 600 apr. J.-C.) et le Postclassique ancien (900 à 1100 apr. J.-C.), mais elle est quasiment imperceptible dans la dernière phase. Certains fragments

[635] Costa et al. 2013, p. 52

[636] Gelliot et al. 2014, p. 35

[637] Gelliot et al. 2014, p. 54

[638] Costa, Mercier, Barrios et Genovez 2016

évoquent des liens avec la côte Pacifique et la Vallée Centrale du Guatemala. L'obsidienne paraît provenir de sources guatémaltèques, en particulier Ixtepeque.

- La Pena Herrada, présente du matériel allant du Préclassique récent (un tesson de type *Usulutan*) au Postclassique (tesson en superficie). La plus grande partie du matériel est Classique.
- Las Caritas, a permis de mettre en évidence du matériel du Préclassique terminal (autour de 200 av. J.-C.) à Classique ancien (0 à 400 apr. J.-C.) en surface ; certaines comparaisons peuvent être faites avec le matériel de la côte Pacifique du Guatemala. Le matériel provenant du sondage quant à lui est en majorité difficile à analyser même si certains tessons ont un aspect Postclassique. Un fragment d'obsidienne rappellerait une source guatémaltèque.
- La Piedra Sellada, a révélé en surface du matériel qui pourrait être Postclassique récent et même Colonial voir Républicain, du fait du maintien de certaines traditions jusqu'au XX^{e} siècle. L'unique tesson mis au jour pendant les sondages n'a pas pu être identifié.

Les quelques tessons provenant de ramassage de surface extrêmement limités au cours de visites antérieurs sont :

- El Chumpe, un tesson pourrait être Postclassique récent ou même moderne, et un fragment d'obsidienne suggère une provenance de la source La Esperanza, au Honduras.
- La Pena de la Sirica, où du matériel provient du Postclassique et certains tessons évoquent des groupes Postclassique récent de la côte Pacifique du Guatemala.
- El Letrero del Diablo (Guaymango), avec quatre tessons du Postclassique récent voire Coloniale et un fragment d'obsidienne, probablement d'El Chayal, où de la source San Carlos, dans le département de Jalapa, au Guatemala.

Au cours de ce projet, l'auteur de ces lignes réalisera également une visite des gisements rupestres :

- El Ermitano, cité par Lardé dès 1926 (figs 140 et 141).
- Las Victorias, mentionné par Longyear en 1944 (figs 82 et 83)



Figure 140 : Photographie d'El Ermitano en 2013 (photographie : Edy Barrios)

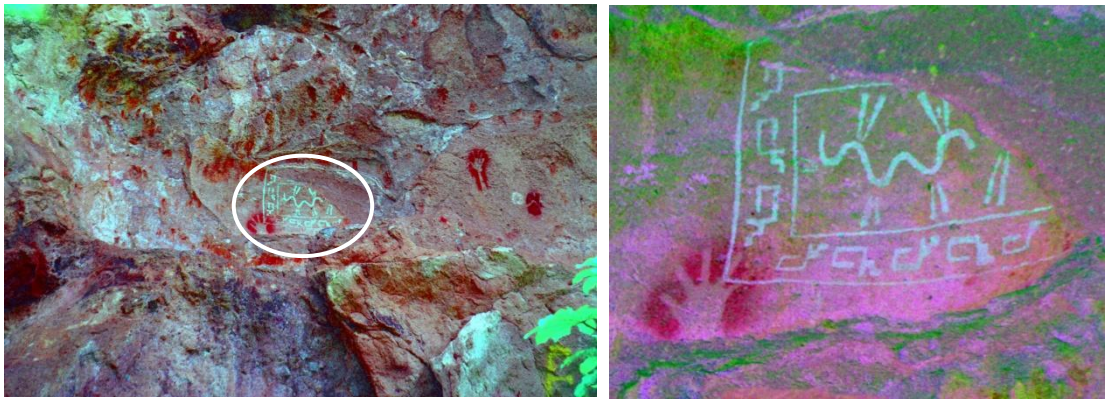


Figure 141 : Image précédente d'El Ermitaño traitée avec DStretch (filtre yrd) et détail de la partie centrale encerclée, image traitée avec DStretch (filtre crgb)

Entre 2004 et 2013, les projets menés sous les auspices du CEMCA-AC ont permis d'enregistrer 32 gisements rupestres et deux sites supplémentaires ont été visités (fig. 142).

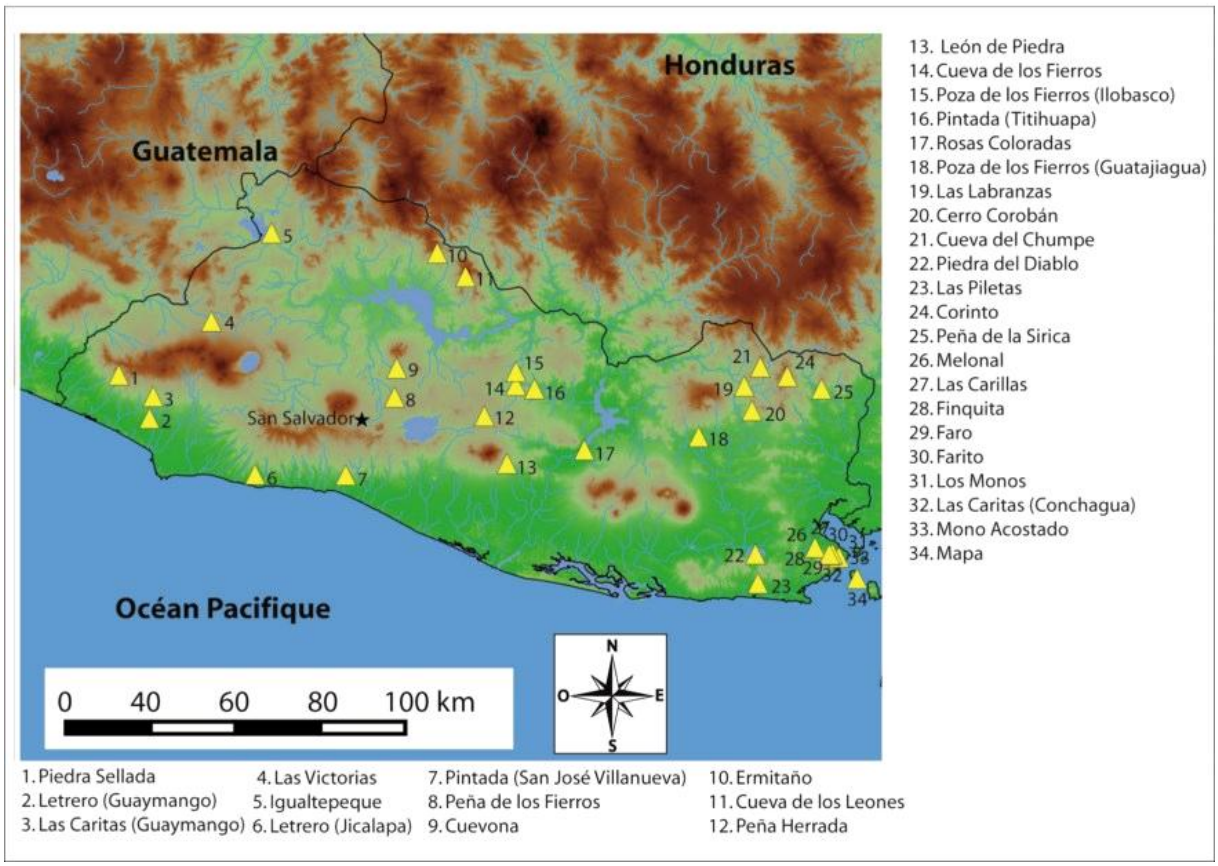


Figure 142 : Carte des sites rupestres enregistrés au Salvador entre 2004 et 2013 par les projets menés sous les auspices du CEMCA-AC (Las Victorias et El Ermitano ont seulement été visités).

Grâce à l'ensemble des recherches menées sous les auspices du CEMCA-AC et l'historiographie, il a été possible de recenser 91 sites rupestres que l'on peut classer dans trois catégories. Les gisements dont on ne peut douter de l'existence car on possède pour le moins une photographie ou un relevé et qui composent la partie salvadorienne du corpus de cette étude (70 sites) (fig. 143). On en dénombre 63 issus de la bibliographie et sept provenant de trouvailles sur internet (deux sites) et de communication personnelle (cinq sites). Les gisements soulignés dans la liste suivante ont été enregistrés par l'auteur de ces lignes (32 sites) et les gisements en italique ont été inventés par les projets sous les auspices du CEMCA section Amérique Centrale entre 2004 et 2013 (10 sites). Le corpus prend en compte les gisements rupestres exposés dans les tableaux suivants (tablx 15 et 16).

	Gisement rupestre	Auteur(s) et date
1	**Corinto**	Barberena (1889)
2	**Las Labranzas**	Mendoza 1913 (1952)
3	**Cueva de las Figuras**	Mendoza 1913 (1952)
4	**Cerro Coroban**	Mendoza 1913 (1952)
5	**Piedra Pintada de Titihuapa**	Barberena (1914)
6	**Igualtepeque**	Lardé (1926)
7	**Rosas Coloradas**	Lardé (1926)
8	**Ermitaño**	Lardé (1926)
9	**Poza de los Fierros de Guatajiagua**	Lardé (1926)
10	**Cueva del Toro (Estanzuelas), La Garrucha**	Lardé (1926)
11	**Cueva del Chumpe**	Lardé (1926)
12	**Piedra Herrada**	Lardé (1926)
13	**Piedra de la Luna (Yamabal)**	Lardé (1926)
14	**Piedra del Letrero (Cerro de la Peña)**	Lothrop (1926)
15	**Pintada (San José Villanueva)**	Sol (1930)
16	**Las Victorias**	Longyear (1944)
17	**Letrero del Diablo (Chiltiupan)**	Fidias (1947)
18	**Letrero del Diablo (Jicalapa)**	Fidias (1947)
19	**Peña de los Fierros (Tonacatepeque)**	Fidias (1947)
20	**Potrero del Morro**	Fidias (1947)
21	**Peña Herrada**	Fidias (1947)
22	**Los Monos**	Lardé et Larin (1951)
23	**Sigüenza**	Haberland (1956)
24	**Cerro El Carbon**	Haberland (1959)
25	**Cueva del Toro de (Corinto)**	Hernandez et Boggs (Haberland 1976)
26	**San Lorenzo**	Cea (1986)
27	**Hacienda El Aguila**	Cea (1986)
28	**Cueva de los Fierros (Anamoros)**	Coladan (1996)
29	**Piedra Sellada**	Amaroli (1996)
30	**Piedra Labrada (Zacatecoluca)**	Coladan (1998)
31	**El Mapa**	Coladan (2000)
32	**Piedra del Diablo**	Coladan (2000)
33	**Leon de Piedra**	Coladan et Amaroli (2003)
34	***Cueva de los Fierros (San Vicente)***	Perrot-Minnot et al. (2005)
35	**La Loma Colorada**	Crespin (2005)
36	**La Cuevona (Sicahuite)**	Crespin (2005)
37	**Cueva de los Leones**	Crespin (2005)
38	**Cerro Vivo**	Crespin (2005)
39	**Tablon**	Crespin (2005)
40	**Las Huertas**	Crespin (2005)

Tableau 15 : Liste des gisements rupestres du corpus de cette étude (1 sur 2)

	Gisement rupestre	Auteur(s) et date
41	**La Encantada**	Escamilla et al. (2006)
42	**La Patada del Diablo (Pepeshtenango)**	Escamilla et al. (2006)
43	**Cuevona (San José Guayabal)**	Escamilla et al. (2006)
44	**Llano Verde**	Escamilla et al. (2006)
45	**Guayabito**	Manzano et Perez (2006)
46	**Letrero (Guaymango)**	Manzano et Perez (2006)
47	**Las Caritas (Guaymango)**	Manzano et Perez (2006)
48	**Piedra Pintada (Uluazapa)**	Manzano et Perez (2006)
49	**Las Caleras**	Escamilla (2007)
50	**Pena de la Sirica**	Escamilla (2007)
51	**Pintadona**	Pacheco et Martinez (2007)
52	**Las Brisas**	Pacheco et Martinez (2007)
53	**Las Cruces**	Pacheco et Martinez (2007)
54	**El Arrimadero**	Pacheco et Martinez (2007)
55	***Poza de los Fierros (Ilobasco)***	Gelliot et al. (2008)
56	***Las Caritas (Conchagua)***	Costa et al. (2011)
57	***Mono Acostado***	Costa et al. (2011)
58	***El Faro***	Costa et al. (2011)
59	***El Farito***	Costa et al. (2011)
60	***Las Piletas***	Costa et al. (2011)
61	***El Melonal***	Costa et al. (2011)
62	***Finquita***	Costa et al. (2011)
63	***Las Carillas***	Costa et al. (2011)
64	**Meanguera**	Communication personnelle Rivera (2011)
65	**La Negra**	Communication personnelle Rivera (2011)
66	**Yoloaiquin**	Communication personnelle Rivera (2011)
67	**Guadalupe**	Communication personnelle Crespin (2013)
68	**Los Naranjos**	Communication personnelle Crespin (2013)
69	**Chagüite**	Site internet consulté en 2015
70	**Piedra Labrada (San José Guayabal)**	Site internet consulté en 2015

Tableau 16 : Liste des gisements rupestres du corpus de cette étude (2 sur 2)

En ce qui concerne les gisements issus de trouvailles sur internet, il est possible de citer :

- El Chagüite (Yucuaquin)
- La Piedra Labrada de San José Guayabal

Pour ce qui est des sites issus de communications personnelles, on retrouve :

- 1.Guadalupe, provient d'une communication personnelle avec Crespin en 2013.
- 2. Los Naranjos, provient d'une communication personnelle avec Crespin en 2014.

- 3. Meanguera, provient d'une communication personnelle avec Rivera en 2011
- 4. La Negra (ibid.)
- 5. Yoloaiquin, provient d'une communication personnelle avec Rivera en 2011 et avec Crespin en 2014.

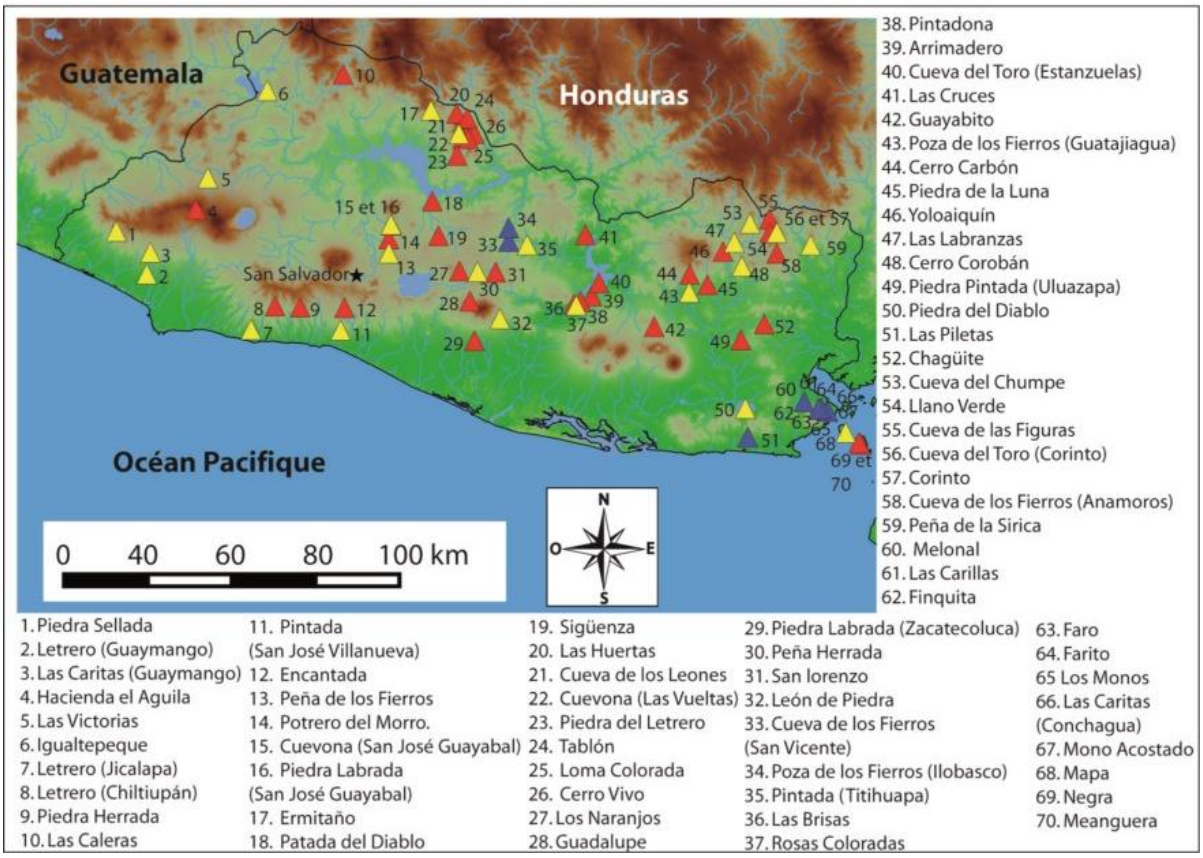


Figure 143 : Carte des sites rupestres attestés au Salvador en 2016, en jaune sont représentés les gisements enregistrés dans le cadre des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC (El Ermitano et Las Victorias ont seulement été visités), en bleu les gisements inventés par ces projets.

Les sites pour lesquels on ne possède qu'une mention et dont l'existence n'a pas été démontrée représentent un total de 21 gisements rupestres (tab. 17).

Gisement rupestre hypothétique		Auteur(s) et date
1	**Piedras Pintadas (Sesori)**	Peccorini (1912)
2	**Poza de la Bruja**	Mendoza 1913 (1952)
3	**Piedra Bruja (Sensuntepeque)**	Berberena (1914)
4	**Conocaste (Los Milagros)**	Lardé (1926)
5	**Cotei**	Lardé (1926)
6	**El Fraile (Chalatenango)**	Lardé (1926)
7	**El Fraile (Santa Ana)**	Lardé (1926)
8	**Pena de la Herradura**	Lothrop (1926)
9	**Ocotepeque**	Lothrop (1926)
10	**Ereguaiquin**	Lothrop (1926)
11	**Cueva de la Pena**	Lothrop (1926)
12	**Paraiso**	Lothrop (1926)
13	**Potosi**	Longyear (1944)
14	**Pena de los Fierros de Cuscatlan**	Fidias (1947)
15	**Bas-relief jaguar (Yologual)**	Lardé et Larin (1951)
16	**Patada del Diablo (Chalatenango)**	Dictionnaire Géographique (1959)
17	**Pena del Diablo**	Dictionnaire Géographique (1959)
18	**Huiscoyolate**	Fidias (1959)
19	**Cueva El Muerto**	Amaya (1985)
20	**Poza El Paso**	Amaya (1985)
21	**Los Farallones**	Cea (1986)

Tableau 17 : Liste des gisements rupestres hypothétiques du Salvador

On dénombre sept sites qui n'exposent par d'art rupestre ou qui n'existent plus :

- 1. L'Idole de Talpa, mentionnée par Peccorini dès 1912, en 1926 Lardé explique qu'il s'agit d'une main formée par l'érosion des eaux de pluies[639]
- 2. Llano de las Mesas, cité par Mendoza en 1913, il a été recherché par Costa et al. en 2011, mais la population n'a pas souvenir de ce lieu[640].
- 3. San Francisco Chinameca, probablement évoqué par Peccorini dès 1912 sous le nom Pierres peintes d'Olocuitla, a été recherché par Manzano et Perez en 2006 sans succès, la population n'a pas souvenir de ce site.
- 4. Berlin, est mentionné par Lothrop en 1926 en expliquant que le site a été détruit[641].

[639] Lardé 1926, p. 217

[640] Costa et al. 2011, p. 21

[641] Lothrop 1926, p. 325

- 5. Pena Labrada de San Antonio Masahuat, cité par Fidias en 1947, a été recherché par Escamilla et al. en 2006 ; le site est connu aujourd'hui comme la Cueva de la Sierpe mais il ne présente pas d'art rupestre[642].
- 6. La Gruta de Culquinte, évoquée par Fidias en 1947, les prospections de Costa et al. en 2011 ont permis de mettre en évidence l'abri mais s'il y a eu un jour des gravures, elles auraient été enterrées par un tremblement de terre en 2001[643].
- 7. La Laguna Escondida, mentionnée dans un dictionnaire géographique en 1959, il a été recherché par Escamilla et al. en 2006, mais le lieu ne présente pas d'art rupestre[644]

Conclusion

Sur la base des 73 publications prises en compte pour l'étude historiographique de l'art rupestre du Salvador, il est possible de tirer plusieurs conclusions sur le développement de la recherche dans le pays. Si l'on considère la provenance des auteurs qui publient sur le thème au fil du temps (fig. 144), il est possible de constater qu'entre la fin du XIX^{e} siècle et le premier quart du XX^{e} siècle, l'étude de l'art rupestre est avant tout développée par des chercheurs nationaux, exception faite d'un article de Pector Désiré en 1891 et l'article de Sapper, d'origine allemande, qui remonte à 1924. À partir de l'article de Sapper (1924), les articles d'auteurs étrangers vont accompagner les publications d'auteurs nationaux jusque dans les années 1950, sans les égaler en nombre. Dans les années 1950, la recherche atteint un premier sommet, des missions nationales comme étrangères font avancer la connaissance des gisements salvadoriens.

Par la suite, les années 1960 constituent une coupure avec une quantité de publications égalant la première décennie du XX^{e} siècle. Avec le début des années 1970, les tensions sociales et politiques dans le pays ne font qu'augmenter et vont culminer avec la Guerre Civile de 1980 à 1992. Pendant ce laps de temps, l'unique auteur étranger à mener des projets liés à l'art rupestre au Salvador est Haberland à Corinto. Les publications nationales sont rares ; quatre en 29 ans, entre les années 1960 et 1989. Après la signature des Accords de Paix de Chapultepec en 1992, la recherche va

[642] Escamilla et al. 2006, p. 51

[643] Costa et al. 2011, p. 47

[644] Escamilla et al. 2006, p. 46

reprendre dès 1995, elle est principalement le fruit d'Elisenda Coladan, franco-salvadorienne vivant au Salvador à ce moment là, dont l'intérêt se porte dans un premier temps sur Corinto et ses alentours. Elle est appuyée dans ce travail par Paul Amaroli, archéologue étasunien résident également au Salvador. Une équipe américaine reprend aussi le terrain ; c'est Andrea Stone qui s'intéresse à un des deux plus grands gisements du pays, la Playa de los Petroglifos (Igualtepeque), à la frontière avec le Guatemala. Haberland publie finalement en 1991 les résultats préliminaires des sondages réalisées à Corinto en 1977.

Avec les années 2000, la quantité de publications atteint un niveau jamais égalé ; 17 entre 2000 et 2009, elle dépasse le niveau maximum de 10 publications qui étaient parues dans les années 1950. Pour la première fois, les publications des auteurs étrangers dépassent celles des auteurs nationaux. En dehors de la conférence d'une équipe mexicaine, donnée par Pacheco et Martinez en 2007, cette intensification de la publication de la recherche se doit aux projets réalisés sous les auspices du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines. Or, ces projets sont en réalité le fruit d'une coopération franco-salvadorienne dès 2004 et plus particulièrement avec l'Université du Salvador dès 2008. Après les années 2010, le niveau des publications se maintient au moment où nous écrivons ces lignes.

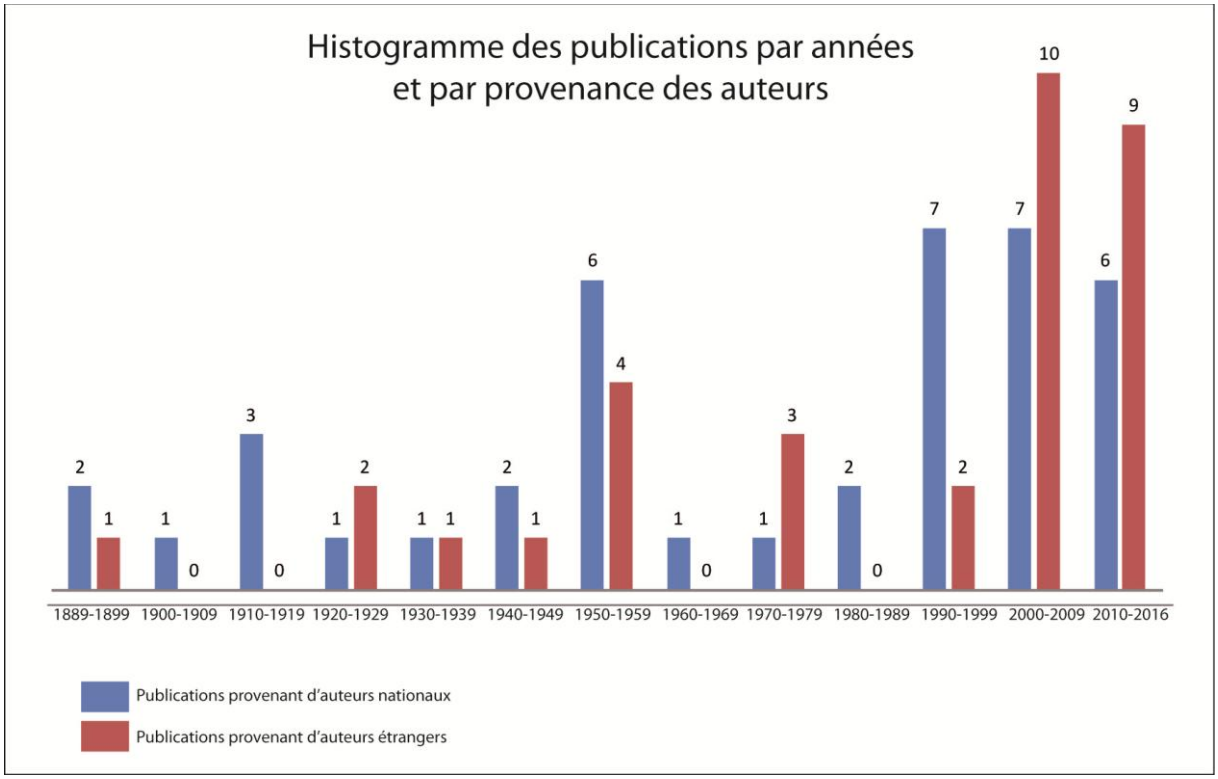


Figure 144 : Graphique de la répartition des publications par années selon la provenance des auteurs

Le graphique 145 identifie plusieurs critères et leur évolution au fil des années. Si l'on observe la quantité de publications, on peut distinguer trois moments importants dans la recherche ; les années 1950, où la quantité de publications arrive à 10, la reprise de la recherche après la Guerre Civile dans les années 1990 et son essor après 2000. Toutefois, si l'on compare ce critère avec le nombre de sites découverts, on voit que les années 1920 et en particulier les listes de sites publiées par Lardé en 1926 et Fidias en 1947, ont augmenté de façon notable la connaissance des gisements rupestres au niveau national. Après les années 1950, aucun site nouveau ne sera publié avec une photographie ou un relevé avant 1986, quand Cea publie une photographie d'une roche gravée de l'Hacienda El Aguila et de San Lorenzo.

C'est avec l'intensification des recherches après les années 2000 que de nombreux gisements sont découverts ; entre 2003 et 2008, 23 sites sont inventés, quand on en connaissait 30 jusque là (fig. 145). Les recherches bibliographiques synthétiques, amorcées par Coladan et Amaroli en 2003, s'intensifie en 2006 quand Escamilla et al. recensent 28 sites. Puis, elles vont culminer avec la Master II de l'auteur de ces lignes, sur l'historiographie de l'art rupestre au Salvador en 2010, qui recensera 77 sites. Sur ce total, 70 sites, dont on connaît pour le moins une photographie ou un relevé, font partie du corpus de cette thèse. Des 15 sites découverts après 2009, huit ont été inventés par Costa et al. en 2011, deux proviennent de recherches de l'auteur de ces lignes sur internet et cinq sont issus de communications personnelles avec Rivera en 2011 et Crespin en 2013 et 2014.

Finalement, pour ce qui est de l'innovation en terme d'enregistrement des gisements, des critères ont été pris en compte pour déterminer l'évolution de la qualité de celui-ci. Les années 1990 sont décisives, avec la reprise des recherches par Coladan et Amaroli et se maintient, grâce aux innovations apportées par les projets réalisés sous les auspices du CEMCA-AC dès 2004 (fig. 145). Les premiers projets en relation avec la conservation, dirigés par l'auteur de ces lignes, en coopération avec Touron, du LRMH, ont permis des avancées notoires en particulier sur la nature physique-chimique des pigments. La prochaine étape dans l'enregistrement au Salvador devrait être le relevé photogrammétrique, la grande quantité de sites hébergeant des gravures offre des perspectives à explorer.

Au total, ce sont 30 critères pris en compte en terme d'innovations de l'enregistrement :

- 1. Mention dans un article : Corinto par Barberena en 1889.

- 2. Relevé d'un motif : Las Labranzas par Mendoza en 1913.
- 3. Photogravure d'une gravure en noir et blanc : Igualtepeque par Sapper en 1924.
- 4. Liste de sites au niveau national : 17 sites listés par Lardé en 1926.
- 5. Plan topographique où est positionné un gisement rupestre : Igualtepeque par Longyear en 1944.
- 6. Carte géographique du Salvador où apparaissent un ensemble de sites rupestres : Longyear en 1944.
- 7. Relevé d'un motif gravé avec une échelle : Las Victorias par Boggs en 1950.
- 8. Relevé de motifs rupestres dans leur position originale sur la paroi : la Pintada (Titihuapa) par Haberland en 1954.
- 9. Registre photographique (vue générale et vue de la paroi) : la Pintada (Titihuapa) par Haberland en 1954.
- 10. Extrait de carte qui situe un site rupestre : Igualtepeque par Fidias en 1959.
- 11. Relevé de peintures : Corinto par Haberland en 1972.
- 12. Photographie en noir et blanc d'une peinture : Corinto par Haberland en 1972.
- 13. Sondages archéologiques : Corinto par Haberland en 1977 (Haberland 1991).
- 14. Relevé topographique en coupe : Corinto par La Cofradia en 1978.
- 15. Photographie couleur : Corinto par Coladan en 1995.
- 16. Relevé d'un motif peint avec une échelle (calque de la paroi) : Corinto par Coladan en 1996.
- 17. Relevé topographique en plan : Corinto par Coladan en 1996.
- 18. Relevé topographique où la position des motifs est précisé : Piedra Sellada par Amaroli en 1996.
- 19. Suggestion de la paroi rocheuse dans le relevé des motifs : Piedra Sellada par Amaroli en 1996.
- 20. Rapport en couleur : Piedra Herrada par Escamilla en 1999.
- 21. Photographie d'un motif avec une échelle : Cueva de los Fierros par Perrot-Minnot et al. en 2005.
- 22. Fiche d'enregistrement spécifique pour l'art rupestre : Costa en 2007.

- 23. Relevé sur la base de photographies numériques : Cueva de los Fierros par Costa en 2007.
- 24. Carte qui identifie des sites d'une même tradition : Costa en 2007.
- 25. Relevé d'une coupe stratigraphique : Gelliot et al. en 2008.
- 26. Systématisation de l'utilisation de l'échelle IFRAO dans le registre photographique : Costa en 2008.
- 27. Premier bilan sanitaire : Corinto par Touron en 2010.
- 28. Travail universitaire : Lerma et Costa en 2010.
- 29. Identification de la nature physique-chimique de pigment rupestre : Coroban et Pena de la Sirica par Touron en 2013.
- 30. Premier SIG : Costa en 2016.

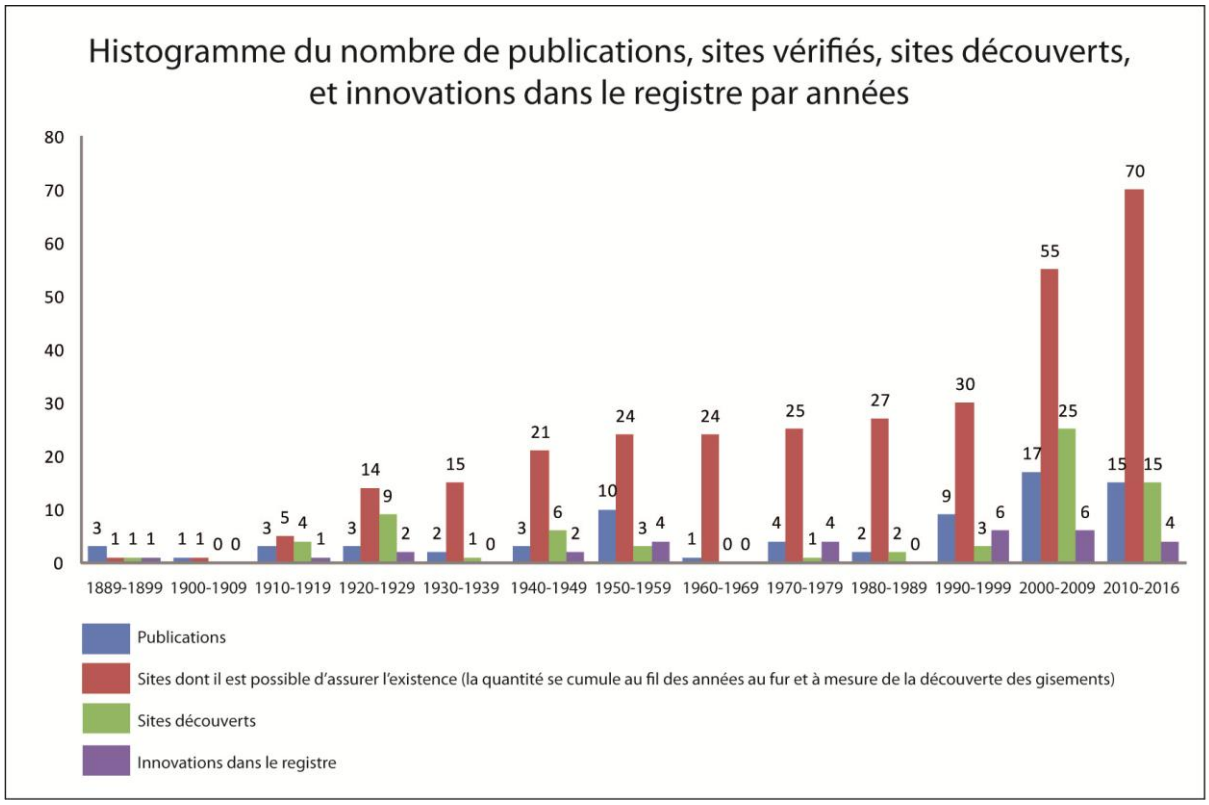


Figure 145 : Graphique du nombre de publications, sites vérifiés, sites découverts et innovations dans le registre par années

Il est possible d'approfondir encore le nombre de sites découverts par année et par auteur (fig. 146) si l'on ne considère que les publications où des nouveaux gisements ont été mentionnés. Au final, il ne s'agit que de 22 publications où apparaissent les 63

sites pour lesquelles on connaît pour le moins une photographie ou un relevé. On peut citer :

- 1. Barberena nomme Corinto dès 1889 et la Pintada (Titihuapa) en 1914.
- 2. Mendoza mentionne Las Labranzas, Cerro Cukinca (La Cueva de las Figuras) et Cerro Coroban en 1913.
- 3. Lardé cite la Cueva Pintada (Rosas Coloradas), Igualtepeque, El Ermitano, la Poza Fierros (Guatajiagua), la Garrucha (Cueva del Toro), Los Hüehüechos (Chumpe), la Piedra Herrada et Yamabal en 1926.
- 4. Lothrop évoque la Piedra del Letrero en 1926.
- 5. Sol découvre la Pintada (San José Villanueva) en 1930.
- 6. Longyear décrit Las Victorias en 1944.
- 7. Fidias invente le Letrero del Diablo (Jicalapa), le Letrero de Chiltiupan, la Pena de los Fierros, le Potrero del Morro et la Pena Herrada en 1947.
- 8. Lardé et Larin donne une description de Los Monos en 1951.
- 9. Haberland publie Sigüenza et Cerro Carbon en 1956 et 1959.
- 10. Dans un article de 1976, qui consiste en une traduction de Haberland 1972, est ajouté un paragraphe supplémentaire de Boggs, où est évoquée la Cueva del Toro, à proximité de Corinto.
- 11. Cea publie une photographie de l'Hacienda El Aguila et San Lorenzo en 1986.
- 12 Coladan invente la Cueva de los Fierros de Anamoros en 1996, la Piedra Labrada de Zacatecoluca en 1998 et indique dans une carte, sans les citer dans le texte, Olomega (la Piedra del Diablo) et El Mapa, enregistrés par Costa et al. en 2011. Elle pense découvrir également la Cueva de las Figuras, mais d'après la description, il s'agit du Cerro Cukinca de Mendoza de 1913.
- 13. Amaroli execute le relevé de la Piedra Sellada en 1996.
- 14. Coladan et Amaroli exposent une carte où apparaît pour la première fois le Leon de Piedra de Tehuacan en 2003.
- 15. Crespin enregistre la Loma Colorada, la Cuevona de las Vueltas, la Cueva de los Leones, le Cerro Vivo, El Tablon et Las Huertas en 2005.
- 16. Perrot-Minnot et al. reconnaissent la Cueva de los Fierros d'Ilobasco en 2005.
- 17. Escamilla et al. mentionnent La Encantada, la Patada del Diablo, la Cuevona de San José Guayabal et Llano Verde en 2006.

- 18. Manzano et Perez visitent le Guayabito, El Letrero (Guaymango), Las Caritas (Guaymango) et La Piedra Pintada (Uluazapa) en 2006.
- 19. Escamilla nomme La Caleras et la Pena de la Sirica en 2007.
- 20. Pacheco et Martinez executent les relevés de La Pintadona, Las Brisas, Las Cruces et l'Arrimadero.
- 21. Gelliot et al. inventent la Poza de los Fierros d'Ilobasco en 2008.
- 22. Costa et al. enregistrent las Caritas (Conchagua), El Mono Acostado, El Faro, El Farito, Las Piletas, El Melonal, Finquita et Las Carillas en 2011.

La liste de sites de Lardé en 1926 a été décisive dans le recensement des gisements rupestres, tout comme la publication de Fidias en 1947. Entre 1996 et 2000, la découverte des sites est principalement l'apanage de Coladan et Amaroli, qui publieront ensemble une synthèse sur l'art rupestre salvadorien en 2003. Après 2000, les auteurs salvadoriens se démarquent ; Crespin inventent six gisements en 2005, Escamilla et al. en répertorient quatre en 2006 puis Escamilla en invente deux en 2007. Manzano et Perez, découvrent également quatre sites en 2006, tout comme les auteurs mexicains Pacheco et Martinez. Les 10 sites restants sont le fruit des projets menés sous les auspices du Cemca section Amérique Centrale, où s'illustre le projet de Costa et al. 2011 durant lequel huit nouveaux gisements sont découverts dans la région Est du Salvador.

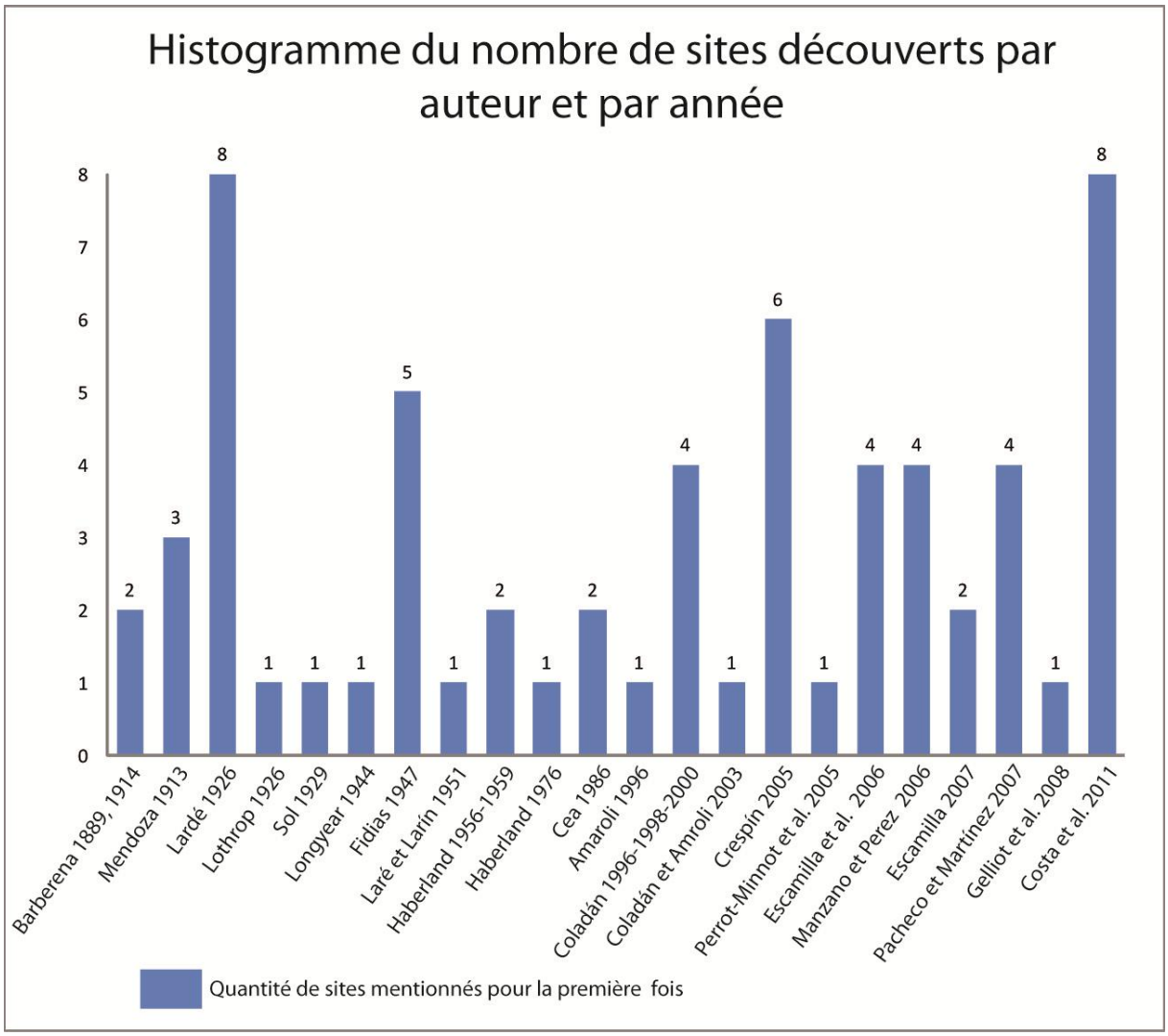


Figure 146 : Graphique qui présente le nombre de sites découverts par auteur et par année

Chapitre 3 : Méthodologie, analyses et premiers résultats

Notre approche historiographique a permis d'avoir une idée plus claire de l'état de la recherche, au niveau de la documentation des gisements rupestres salvadoriens. Cet effort porté sur la recherche bibliographique a permis d'identifier les lacunes, que ce soit au niveau géographique ou dans la connaissance partielle des sites connus. En même temps, il a permis de localiser 70 gisements rupestres dans le pays. Toutefois, comme cela a été explicité dans le Chapitre 1, le territoire que définissent les frontières actuelles de la République du Salvador a évolué culturellement à l'époque préhispanique. Une zone géographique plus ample a été choisie pour les besoins de l'étude. Les sites rupestres identifiés ont été décrits selon les critères mis en place dans une fiche d'enregistrement uniforme. De cette manière, les gisements qui ont fait l'objet d'un enregistrement sur le terrain ont subi un processus de registre homogène, depuis la collecte des renseignements au niveau local, mais aussi dans la technique mise en place pour mener les relevés topographiques et photographiques.

Le choix des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC a été, dès les premiers enregistrements de gisements rupestres dans le département de Cabanas en 2004, d'établir le relevé des motifs sur la base de la photographie digitale. En Amérique Centrale, l'utilisation de calque des manifestations rupestres directement sur les parois est encore employée même si elle devrait être interdite. Aujourd'hui, la norme à mettre en place, spécialement pour les relevés de gravures, est le relevé photogramétrique en trois dimensions basé sur de nombreuses prises de vues sous des angles différents. Néanmoins, en 2004 la technique à disposition des chercheurs évitant tout contact avec les manifestations rupestres était le dessin assisté par ordinateur des photographies réalisées sur le terrain, par le biais du programme Illustrator. Le relevé de l'iconographie rupestre est un travail de longue haleine, il consiste à redessiner tous les motifs ainsi que les détails de la paroi. Dans le cas des gravures, le relevé est d'autant plus laborieux que l'épaisseur du sillon doit être rendu par le dessin des deux bords. Pour les peintures, la tâche peut être facilitée par l'utilisation de programme permettant le traitement des couleurs et l'amélioration de la distinction des figures.

Le relevé ne doit pas être considéré comme une fin en soi ; c'est une étape importante et décisive de la recherche sur laquelle une analyse iconographique a été mise en place. Celle-ci organise les quelques 5466 unités graphiques provenant du matériel iconographique des 32 sites enregistrés au Salvador, 18 unités graphiques de

deux gisements au Guatemala et 811 unités graphiques réparties sur quatre sites au Honduras. La classification se compose de deux catégories (figuratif et non-figuratif), où l'on reconnaît des types (figs .. et ..). Pour le matériel iconographique figuratif, sept types ont pu être identifiés (par exemple anthropomorphes, zoomorphes, phytomorphes etc.). Pour le matériel graphique non-figuratif, ce sont neuf types qui ont été reconnus (par exemple points, cercles, traits etc.). À l'intérieur des types, des variétés vont pouvoir être mises en évidence pour affiner encore la caractérisation des manifestations rupestres. Au total, les sept types de motifs figuratifs se déploient en 32 variétés tandis que les motifs non-figuratifs se distribuent en 74 variétés. Ces derniers sont donc plus variés ce qui correspond à la proportion largement majoritaire du matériel iconographique non-figuratif sur le figuratif. C'est donc également une tâche laborieuse de classifier 6295 unités graphiques au sein de deux catégories, 17 types et 106 variétés, mais cette analyse est cruciale puisque la classification va permettre de regrouper des ensembles de sites avec des similitudes. Ce sont ces rapprochements iconographiques qui vont par la suite permettre en grande partie la définition des traditions rupestres. Le nom de la majorité des traditions rupestres définies se base d'ailleurs sur l'association des motifs récurrents qui caractérisent la tradition, associée parfois à la technique (tradition Zoomorphes en relief, tradition Méandres ou encore tradition Tlaloc etc.).

En outre, l'analyse s'est portée sur deux critères supplémentaires que nous livrent de façon objective les traces de la production artistique rupestre. L'établissement systématique des relevés des gravures ou des peintures de façon digitale et à l'échelle permet pour chaque motif de mesurer ses dimensions et sa hauteur depuis le niveau du sol actuel. Ces données complémentaires nous apportent des informations essentielles ; elles témoignent de conventions artistiques qui vont compléter la définition des traditions rupestres en étant introduite dans la base de donnée qui forme le SIG.

Sur la base de l'analyse des renseignements que nous apportent le matériel iconographique, 28 traditions rupestres ont pu être définies, ce qui est détaillé dans les Chapitres V et VI. Cependant, la définition de tradition sur la base de l'étude iconographique ne nous apporte pas forcément d'indications sur la chronologie de la production rupestre. C'est en particulier le cas pour les traditions locales qui représentent la majorité des traditions rupestres, où le matériel iconographique ne se compare que difficilement avec des motifs connus de la céramique notamment. Dans ce cas de figure, la solution adoptée pour éclaircir la chronologie des sites a été la réalisation de sondages archéologiques sur un ensemble de gisements. La sélection s'est

portée sur les gisements où la question de la temporalité était problématique, mais aussi sur des sites atypiques du point de vue du matériel iconographique. En dehors des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC, seul Corinto avait été fouillé. Avec nos travaux, ce sont 12 lieux où des sondages archéologiques ont été menés, répartis sur les régions Est, Centre et Ouest du Salvador (figs 191, 212 et 224). Encore une fois, l'objectif principal de ces sondages était d'apporter des indices sur la chronologie de la production rupestre. De part la quantité de sites pris en compte, seul des sondages de dimensions réduites ont été ouverts d'un mètre par un mètre. Au maximum, ce sont deux sondages de ces dimensions sur un même gisement qui ont été effectués ; il s'agit donc bien là de fouilles dont l'approche est verticale (stratigraphique) et donc chronologique. En aucun cas cet effort n'a cherché a établir des fouilles horizontales permettant une reconstitution ethnographique du site, ce qui reste encore à mettre en place au Salvador.

Un domaine trop souvent considéré comme secondaire par l'archéologie a constitué un apport important de ce travail de recherche. En effet, les analyses en laboratoire considérées par les archéologues sont souvent associés à établir des certitudes chronologiques. Or, les peintures rupestres offrent des possibilités d'analyses de leur nature physico-chimique qui sont autant d'informations sur les techniques de réalisation et la nature des ressources mises en œuvre pour leur exécution. En outre, elle apporte des informations sur la relation entre les populations et leur environnement, mais peut également nous éclairer sur des relations entre différents groupes et même apporter des indices sur la chronologie. Elle est tout aussi essentielle en cas de volonté d'intervention à travers des mesures de conservation ou de restauration. Au Salvador, ces analyses constituent une première, quatre gisements ont été choisis ; sur chacun d'entre eux, deux échantillons de couleurs différentes ont été prélevés et analysés qui correspondent à cinq couleurs (rouge, bleu, vert, noir et blanc). De la même façon, les projets de terrain au Honduras ont permis de prélever et d'analyser des échantillons de deux sites, correspondant à quatre couleurs de pigments (rouge, jaune, bleu et noir).

Comme il a été mentionné précédemment, les derniers chapitres de cette thèse concernent l'établissement des traditions rupestres, mais surtout sur leur distribution géographique. L'outil employé pour mener l'analyse spatiale de la répartition géographique des traditions rupestres est le Système d'Information Géographique. Au sein de celui, chaque site va être résumé par une série de critères (près d'une soixantaine). Les renseignements couvrent la localisation administrative et les coordonnées de chaque site, la technique, le type de gisement, la topographie, la

description de l'environnement, la proximité d'établissements, l'orientation et l'inclinaison de la paroi, le type de roche, sa dureté etc. La quantité des motifs et leurs hauteurs, tout comme leurs dimensions sont considérés et un ensemble de figures a été pris en compte afin de caractériser le matériel iconographique. Treize types ont été choisis comme caractéristiques des figures non-figuratives (point, cercle, spirale etc.) et la même quantité a été sélectionnée pour les motifs figuratifs (anthropomorphe, zoomorphe, phytomorphe etc.). Ces données sont introduites dans la base de donnée du SIG selon leur présence ou absence et parfois leur quantité (voir Annexe – Partie 2, pp. 31 à 59).

L'étude d'un ensemble conséquent de gisements rupestres ne constitue pas une première au Salvador, néanmoins la standardisation de l'enregistrement et la réalisation de relevés exhaustifs, accomplis de façon systématique après chaque visite de terrain, a permis de constituer une documentation inédite. C'est la mise en place de cette documentation qui sera tout d'abord décrite. Le conséquent corpus composant le matériel iconographique des sites enregistrés offre des possibilités de classifications multiples où le niveau de détail permettra de mieux définir les traditions rupestres exposées par la suite. En outre, le travail de terrain a impliqué la réalisation de sondages archéologiques et d'analyses en laboratoire de pigments rupestres dont les résultats seront présentés dans ce chapitre. Une grande partie de ces données est finalement introduite dans le Système d'Information Géographique dont les possibilités d'analyse spatiale constituent la base des Chapitres V et VI.

I. Méthodes de collecte des données et premiers résultats

A. Travail de terrain et traitement de l'imagerie numérique

Les visites sur le terrain, si elles ont été au départ orientées par la bibliographie qui permet de situer approximativement la localisation, n'échappent en aucun cas à la recherche sur place d'un guide local. La méthodologie suivie pour aboutir à la découverte des gisements s'est considérablement améliorée avec la coopération de la *Escuela de Arte* de la *Universidad de El Salvador* (Ecole d'Art de l'Université du Salvador) en 2008. La reconnaissance au niveau national du rôle de l'Université du Salvador, dans le

développement du pays, a souvent permis d'accélérer le processus de confiance qui doit s'établir entre les chercheurs et la population locale. En effet, l'hostilité des communautés face aux prospections minières des compagnies étrangères peut rendre difficile la coopération et la participation indispensable des autorités locales ou de la population. Les archéologues sont souvent assimilés aux prospecteurs des compagnies minières et une bonne communication est de ce fait indispensable, en partie pour la sécurité même des chercheurs. D'autre part, le Salvador souffre d'un contexte politique franchement polarisé et les séquelles de la Guerre Civile sont palpables. La participation dans l'équipe d'un représentant de l'Université du Salvador, en particulier Ligia Manzano de l'Ecole d'Art, a simplifié en grande partie l'établissement d'une bonne communication d'un premier abord. La prise de contact au niveau local se fait dans un premier temps à la Mairie dont le territoire comprend le site rupestre. La Mairie est le principal représentant de l'autorité au niveau local et c'est par son biais qu'il faut tout d'abord rechercher des informations. De surcroit, la connaissance par les autorités locales du travail d'archéologues dans la localité est souhaitable pour des raisons de sécurité.

Si la Mairie ne dispose pas de renseignements, il est possible d'avoir recours à la *Casa de la Cultura* (Maison de la Culture). Il existe en théorie une *Casa de la Cultura* dans chaque municipalité du Salvador ; son rôle est de promouvoir la Culture au sein de chaque ville. D'une certaine façon, elle reprend les prérogatives de la Mairie pour tout ce qui touche au culturel. Il est bon de savoir que la tendance politique de la Mairie et de la *Casa de la Cultura* peut être différente ce qui peut expliquer qu'elles ne travaillent pas forcément ensemble et leur entente ne va pas de soi. La connaissance du territoire par le personnel de ces deux institutions permet dans la majorité des cas de localiser les sites. Néanmoins, si ces deux collaborateurs ne parviennent pas, ou ne disposent pas d'informations, faire appel aux Boy-Scouts a déjà permis de la même manière de retrouver un gisement. Dans le cas de région isolée, l'appui de la population locale est tout simplement indispensable. La recherche d'un site sans guide s'est toujours révélée laborieuse et souvent inaboutie.

Les relevés topographiques ont été réalisés par le biais d'une boussole et d'un décamètre pour les plans et d'un mètre laser Leica Disto pour les coupes, en prenant des mesures verticales tous les 50 cm depuis le sol de l'abri. Une fois les mesures prises sur le terrain, le dessin prend forme par le biais du programme Autocad 2010 où les dimensions sont reportées. Chaque relevé topographique présente le nord et possède une échelle graphique et humaine (figs 147 et 148). Les coupes sont indiquées sur les

plans sous le nom de coupe A-A'. La superficie gravée ou peinte est indiquée par une ligne plus épaisse, la présence de rivière ou de point d'eau est explicitée ainsi que la limite des abris rocheux. Un périmètre de 100 m autour de la dernière roche ou paroi sculptée forme la limite pour distinguer deux gisements ; deux roches ou groupes de roches séparées par plus de 100 m sont donc considérés comme des gisements distincts.

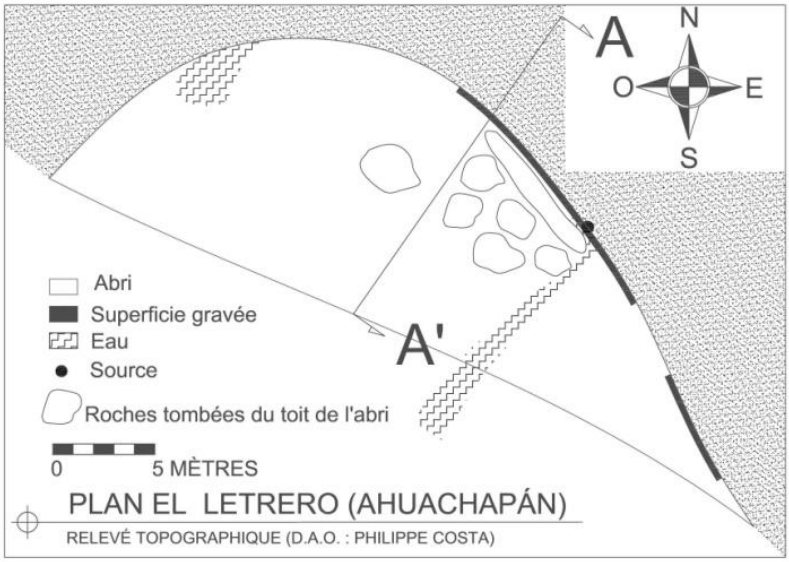


Figure 147 : Relevé topographique en plan d'El Letrero, Ahuachapan

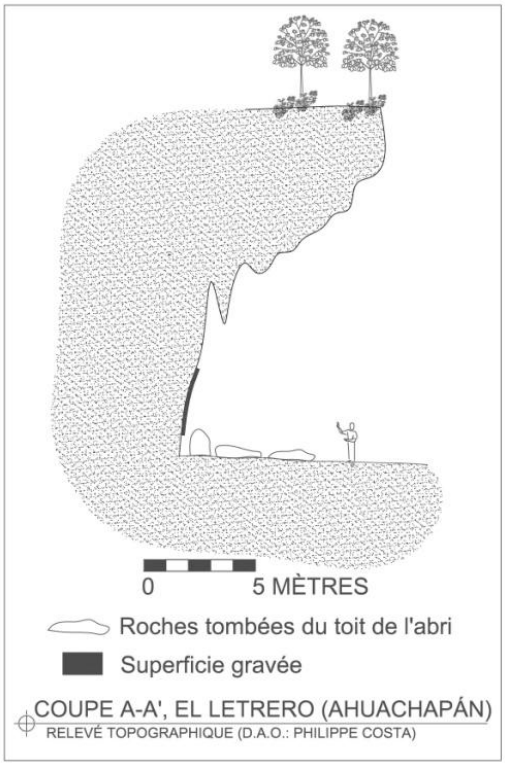


Figure 148 : Relevé topographique en coupe d'El Letrero, Ahuachapan

Le relevé topographique, quant à lui, est réalisé en dernier sur le terrain. Il est crucial puisqu'il s'agit d'un témoin de l'état de conservation des manifestations rupestres à un moment donné. La fiche d'enregsitrement précise les angles de vues afin d'arriver à une couverture optimale et exhaustive (voir Annexe – Partie 1, p. 6) ; de face, du côté gauche, du côté droit, d'en haut, de derrière (pour les cas de roche à l'air libre par exemple), des détails, de l'environnement où s'intègre le site et la vue depuis le gisement. Pour les photographies d'ensemble, une échelle de 50 cm a été disposée sur les prises de vue. En revanche, pour les photographies de détails, c'est l'échelle de couleur graphique IFRAO (*International Federation of Rock Art Organizations*) (Fédération Internationale des Organisations d'Art Urpestre) de 10 cm qui a été employée (fig. 149). L'utilisation de l'échelle IFRAO a plusieurs implications, notamment en matière de conservation de l'image numérique dans le temps. L'échelle standard IFRAO introduit en fait une calibration de couleurs normalisée : comme les références des couleurs de l'échelle sont toujours les mêmes, il est possible de reconstituer la couleur originale d'une photographie grâce à un logiciel spécifique[645]. L'échelle introduit une norme de calibration universelle qui permet aux images enregistrées avec l'Echelle Standard IFRAO d'être comparables entre elles et elles sont toujours succeptibles d'êtres restaurées numériquement dans leur état originel (ibid.).

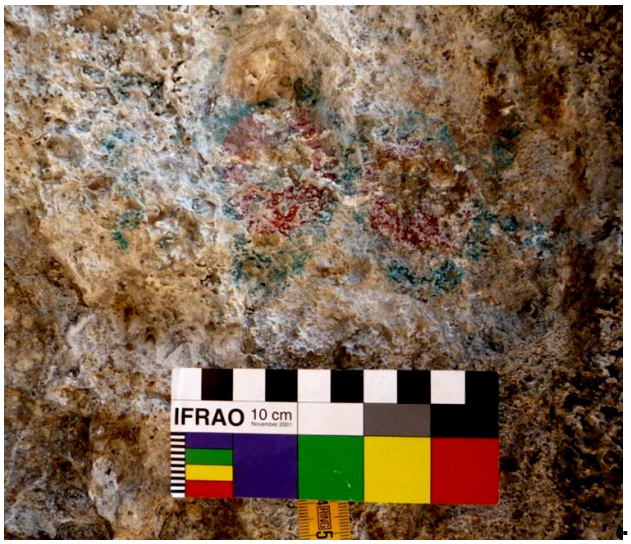


Figure 149 : Echelle Standard IRAO employée pour le registre photographique de détails des manifestations rupestres

[645] Bednarik 2002

Une méthodologie a été mise en place, dès le premier projet sous les auspices du Cemca section Amérique Centrale en 2004, afin de relever les gravures sur la base de la photographie digitale. Ce dessin s'effectue par le biais du programme Adobe Illustrator CS3, où plusieurs calques sont différenciés et qui permet de reproduire de façon minutieuse le tracé des gravés ou des peintures sur la base de la photographie (fig. 150). Dans certains cas, il a été possible de comparer le relevé élaboré sur ordinateur avec la paroi en retournant sur le lieu, il s'agit de la Pintada (Titihuapa), la Cueva de los Fierros (San Isidro), la Piedra Sellada, Rosas Coloradas et la Pena de la Sirica. Sur les autres gisements, la comparaison devrait encore être établie.

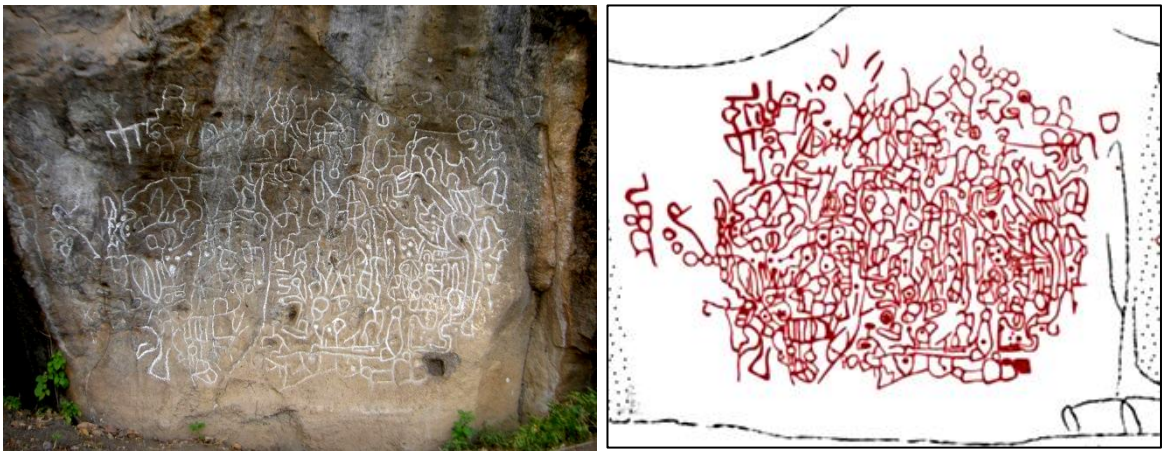


Figure 150 : Photographie des motifs de la Pintada (San José Villanueva) et extrait du relevé sur la base de la photographie

Les relevés proposés offrent un rendu synthétique traditionnel de l'image ; il ne s'agit pas de relevés permettant une lecture analytique établissant une cartographie de la surface gravée[646].

Sur les relevés des gisements, la paroi et le niveau de sol actuel sont suggérés par une ligne qui simule le tracé d'un pinceau et la végétation est indiquée par une plante standard. Les zones d'écoulement sont représentées par des nuages de points et pour les dimensions une échelle graphique ainsi qu'une échelle humaine correspondant à 1,70 m sont indiquées. Les références aux illustrations dans l'Annexe (Partie 3) concernent la partie des sites enregistrés sur le terrain.

[646] Delluc 1984, p. 519

Dans le cas des abris sous roche, un relevé de la paroi d'un seul tenant et de face a été effectué. C'est le cas pour quinze sites ;

- La Pintada (Titihuapa) (fig. 85).
- La Cueva de los Fierros (San Isidro) (fig. 120).
- La Pintada (San José Villanueva) (fig. 151) et (voir Annexe, p. 257).
- La Pena Herrada (fig. 152) et (voir Annexe, p. 245).
- La Poza de los Fierros (Ilobasco) (fig. 153) et (voir Annexe, p. 276).
- El Letrero (Guaymango) (voir Annexe, p. 222).
- Las Caritas (Guaymango) (voir Annexe, p. 169).
- La Cueva de los Leones (voir Annexe, p.198).
- Rosas Coloradas (voir Annexe, p. 280).
- Cerro Coroban (voir Annexe, p. 174).
- La Pena de la Sirica (voir Annexe, p. 249).
- La Cueva Pintada (Erandique) (voir Annexe, p. 291).
- Las Piletas (dans ce cas c'est une paroi verticale) (voir Annexe, p. 268).
- La Cueva del Duende (Susuma) (voir Annexe, p. 287).
- La Cueva Pintada (San Francisco) (voir Annexe, p. 295).

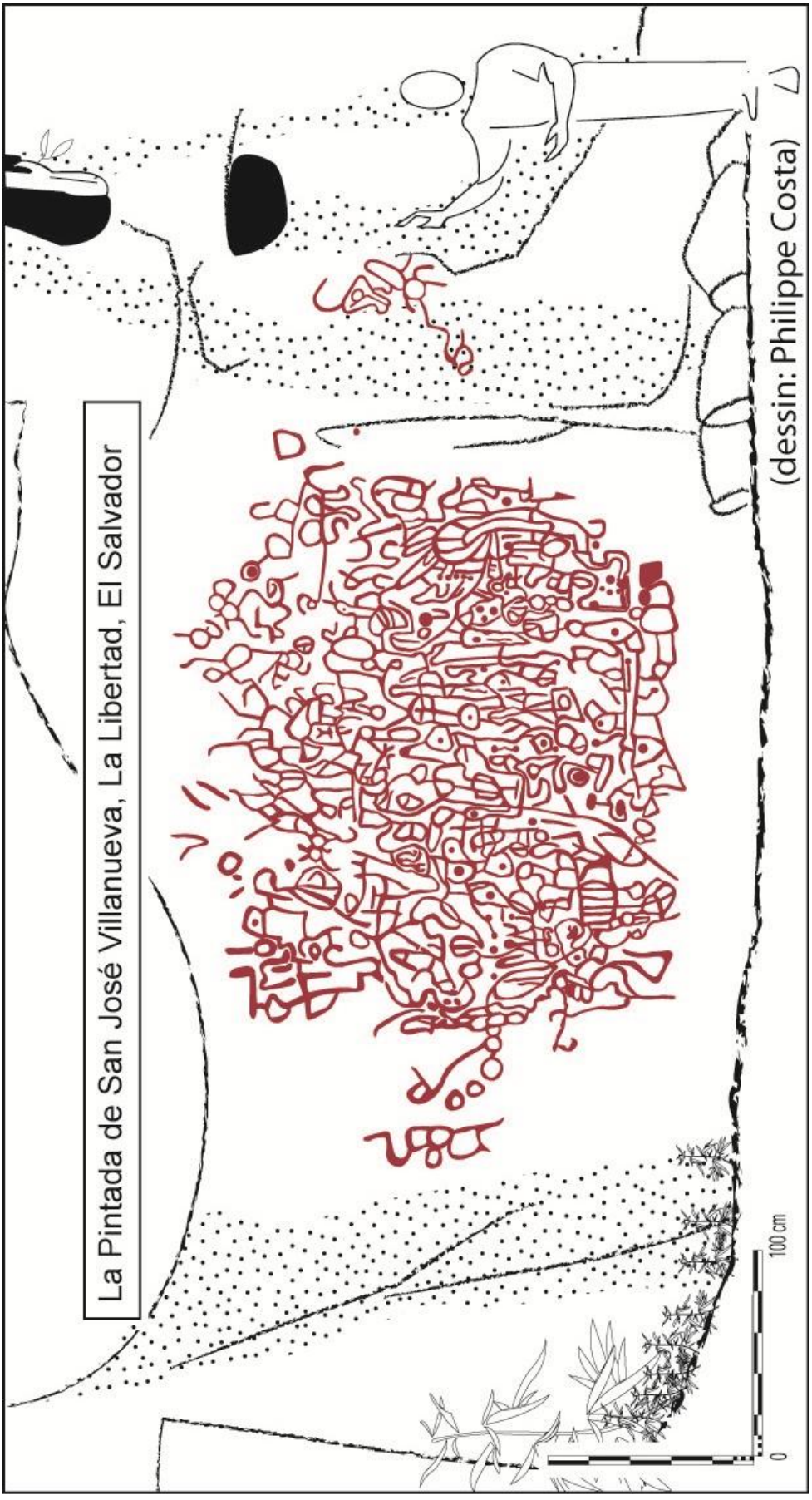


Figure 151 : Relevé de la Pintada (San José Villanueva)

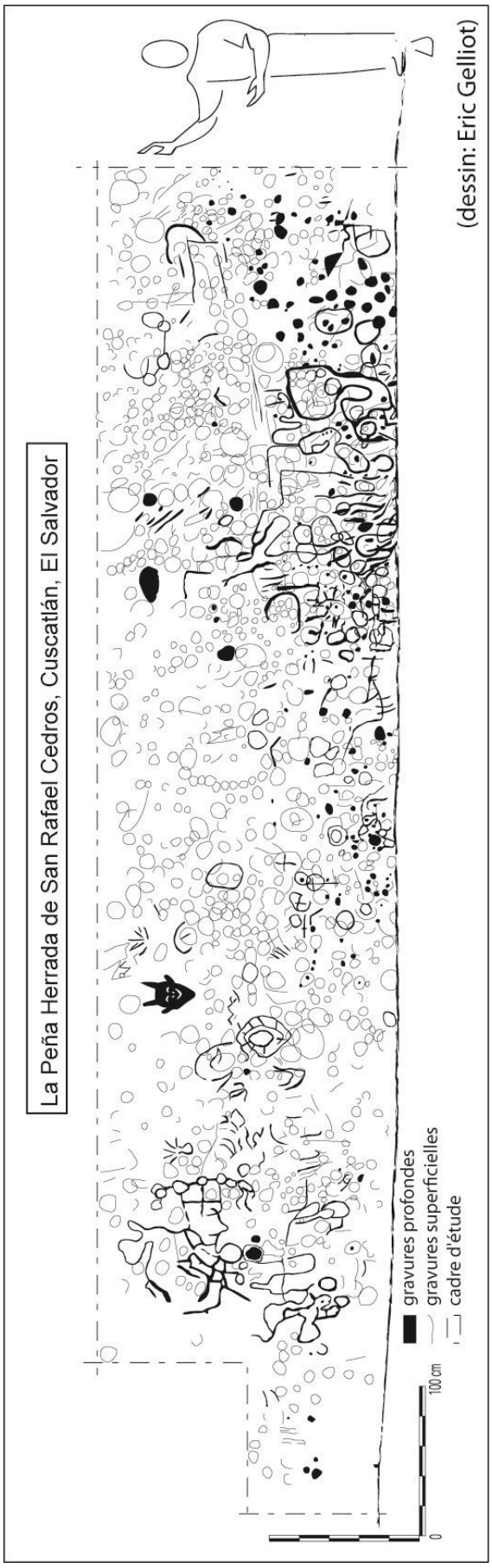


Figure 152 : Relevé de la Pena Herrada (San Rafael Cedros)

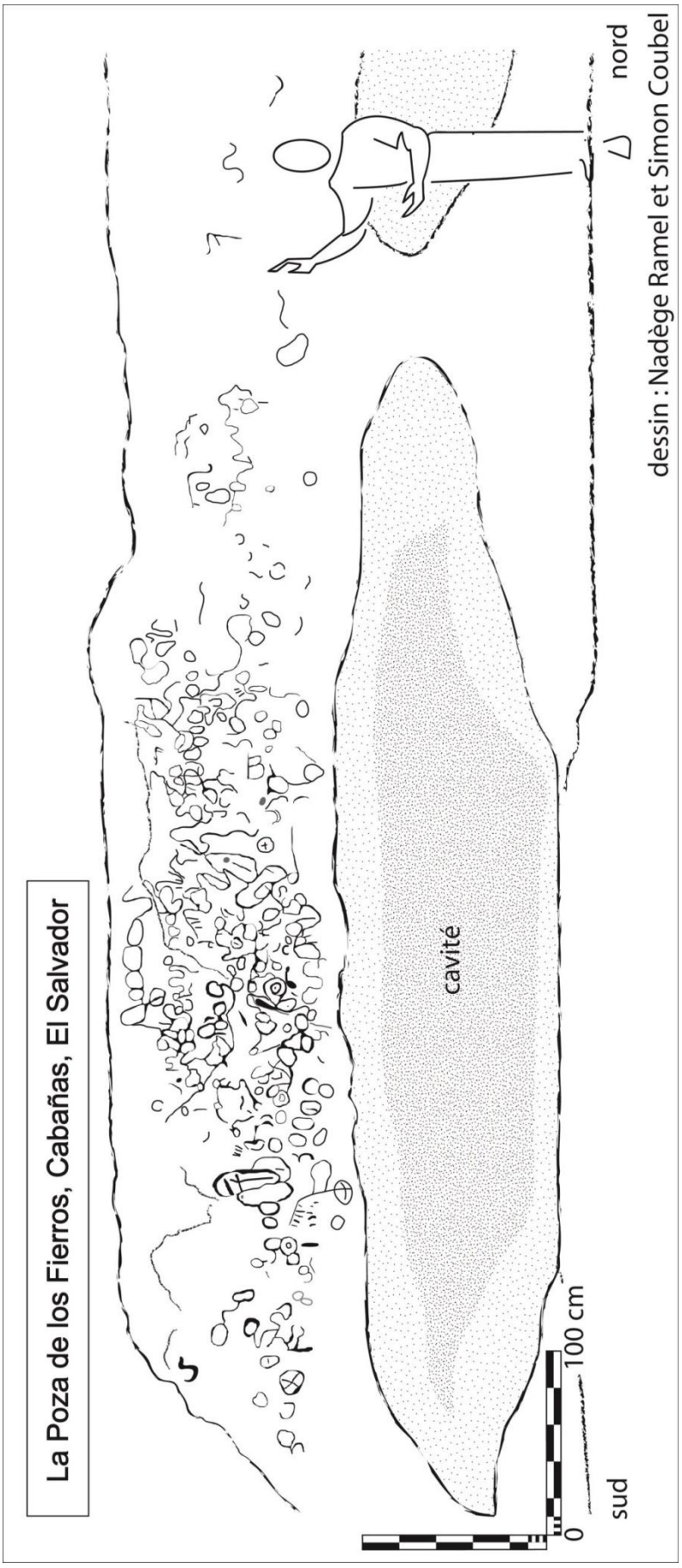


Figure 153 : Relevé de la Poza de los Fierros (Ilobasco)

Pour les roches à l'air libre, une élévation (vue en perspective) et une vue de face permettent d'apprécier les gravures. Ce choix a été fait pour huit sites :

- La Piedra Sellada (fig. 106) et (voir Annexe, p. 266).
- El Mapa (fig. 154) et (voir Annexe, p. 227).
- Las Caritas (Conchagua) (voir Annexe, p. 165).
- El Farito (voir Annexe, p. 202).
- El Faro (voir Annexe, p. 203).
- Los Monos (voir Annexe, p. 236).
- El Mono Acostado (voir Annexe, p. 234).
- Finquita (voir Annexe, p. 205).
- Las Carillas (voir Annexe, p. 163).

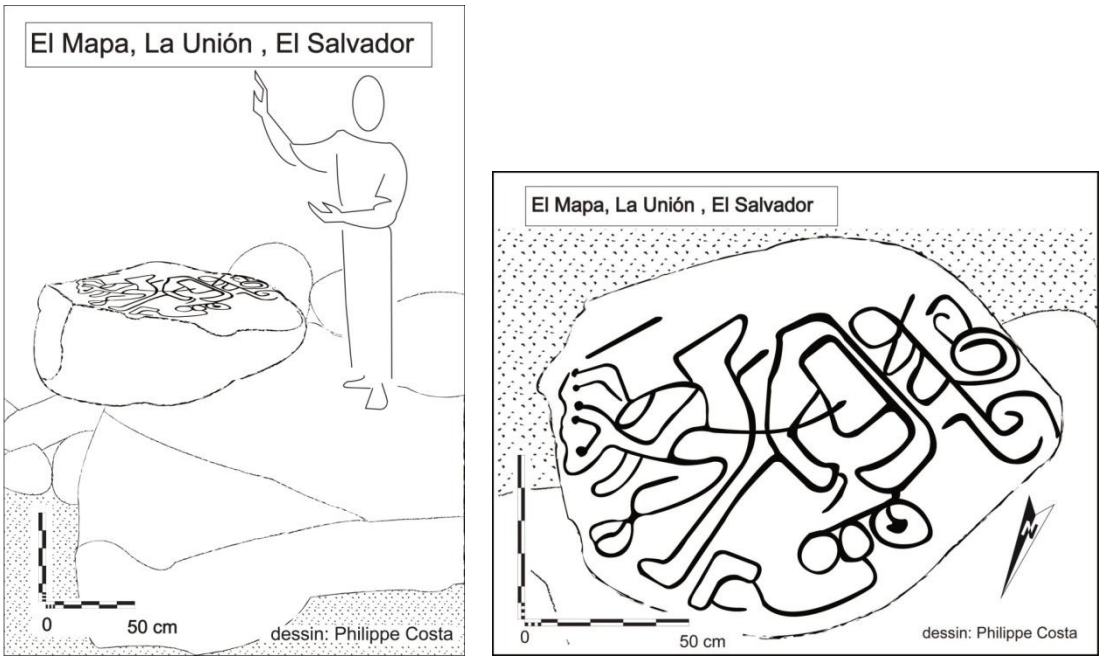


Figure 154 : Relevés en élévation et vue de face d'El Mapa

Pour cinq gisements, seules les élévations sont indiquées. Pour El Obispo, El Rey et Finquita, le support vertical permet le relevé en élévation sans déformation de perspective et se confond avec la vue de face. Pour Finquita où le Motif 2 n'est pas vertical, il est relevé de façon individuelle comme pour El Leon de Piedra. Pour la Cueva del Chumpe, les dimensions réduites de l'abri n'ont pas permis d'établir de vue de face.

- El Obispo (fig. 155) et (voir Annexe, p. 300).
- El Rey (voir Annexe, p. 302).
- La Cueva del Chumpe (voir Annexe, p. 189).

- Finquita (voir Annexe, p. 205).
- El Leon de Piedra (voir Annexe, p. 216).

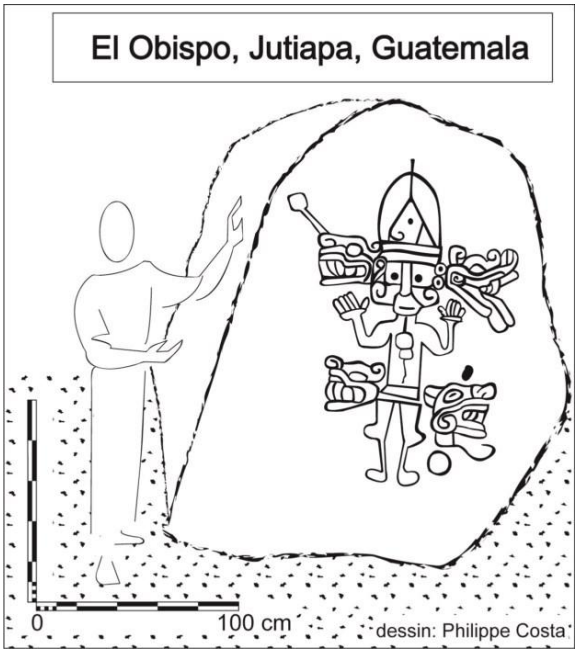


Figure 155 : Relevé en élévation d'El Obispo

Quand les ensembles sont très étendus et que les motifs se développent sur toute la paroi mais pas de façon homogène, des pans de parois ont été différenciés. C'est le cas pour deux sites :

- La Pena de los Fierros (Tonacatepeque) (voir Annexe, p. 239).
- La Cueva Pintada (San Francisco) (fig. 156) et (voir Annexe, p. 295).

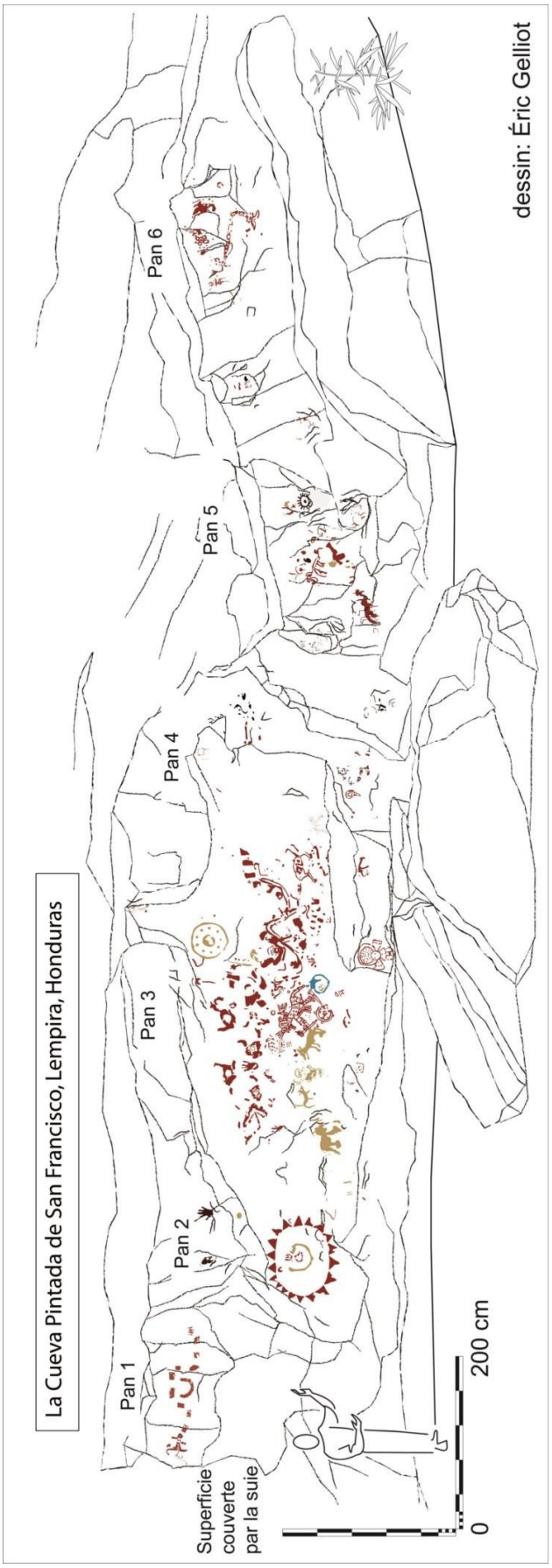


Figure 156 : Relevé de la Cueva Pintada (San Francisco)

De plus, des panneaux ont été définis, quand il s'agit d'unités indépendantes souvent démarquées morphologiquement par la paroi. Un relief, une cavité, plusieurs fissures ou tout simplement un espace isolé ont pu être choisis par le producteur de l'art rupestre afin d'individualiser un motif ou un groupe de motifs. C'est ce qui va déterminer le panneau qu'il a été possible de distinguer sur cinq gisements :

- Las Labranzas (cinq panneaux) (voir Annexe, p. 213).
- La Cueva de los Leones (cinq panneaux) (fig. 157) et (voir Annexe, p. 197).
- Rosas Coloradas (trois panneaux) (voir Annexe, p. 280).
- La Piedra del Diablo (trois panneaux) (voir Annexe, p. 254).
- Las Piletas (trois panneaux) (voir Annexe, p. 268).

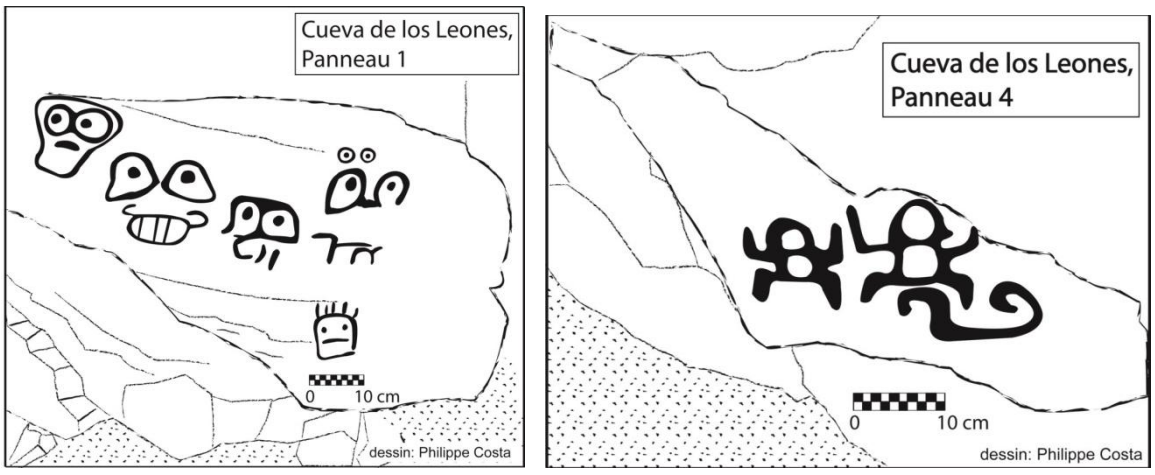


Figure 157 : Panneaux 1 et 4 de la Cueva de los Leones

Sur d'autres gisements, quand l'imbrication des graphismes permet de les différencier, les motifs ont été numérotés. C'est le cas pour dix gisements :

- La Poza de los Fierros (Guatajiagua) (20 motifs) (voir Annexe, p. 272).
- Rosas Coloradas (10 motifs) (voir Annexe, p. 280).
- Cerro Coroban (13 motifs) (voir Annexe, pp. 175 et 176).
- La Cueva del Chumpe (13 motifs) (voir Annexe, pp. 189 et 190).
- La Pena de la Sirica (20 motifs) (fig. 160) et (voir Annexe, pp. 250 à 252).
- La Cueva Pintada (Erandique) (cinq motifs) (voir Annexe , p. 291).
- Cerquin (douze motifs) (voir Annexe, pp. 283 à 285).
- Finquita (deux motifs) (voir Annexe, p. 205).
- Leon de Piedra (deux motifs) (voir Annexe, pp. 217 et 218).
- La Cueva del Duende (Susuma) (cinq motifs) (voir Annexe, p. 288).

En outre, dans deux cas, les gravures sont représentées sous différentes faces, qui correspondent à différents angles de vues. Il s'agit de :

- El Leon de Piedra (fig. 158) et (voir Annexe, p. 217).
- El Melonal (voir Annexe, pp. 229 à 231).

Dans ce dernier cas, le site est formé par un groupe de roches à l'air libre où les roches ont été numérotées.

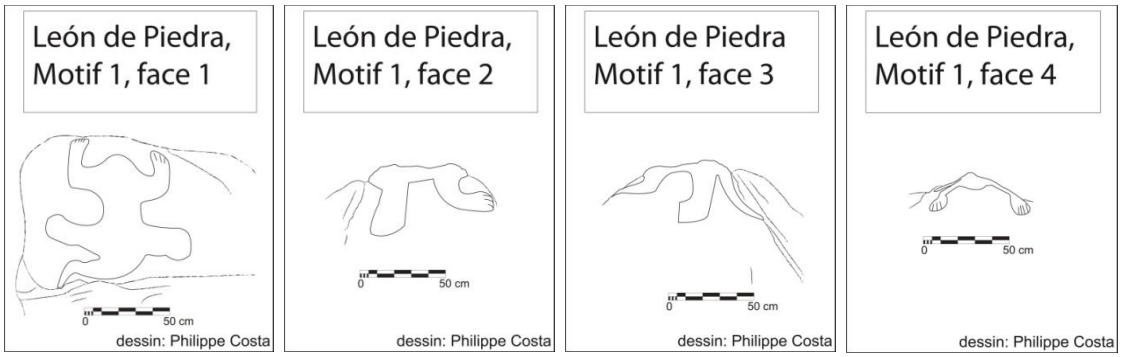


Figure 158 : Relevés des différentes faces du Leon de Piedra

Enfin, pour quatre gisements, aucun relevé n'a été réalisé dans le cadre de l'étude. Ce sont :

- Cerro de las Figuras, où Stone a déjà réalisé des relevés des figures (non-exhaustif) en 1998.
- La Cuevona (San José Guayabal) où une attaque d'abeilles africanisées a empêché la réalisation des relevés topographique et photographique.
- El Letrero del Diablo (Jicalapa) où la recherche du gisement a pris trop de temps ce qui a retardé l'heure du registre photographique à la fin de l'après-midi et a empêché le bon déroulement du travail de terrain. Escamilla a réalisé un relevé complet en 2014 (qui a ce jour n'a pas été publié).
- La Gruta de Corinto, où Lerma a déjà réalisé un relevé dans sa thèse de doctorat en 2014.

Pour résumer l'information, le tableau suivant présente les types de relevés utilisés par gisement (tab. 18).

	Relevé de la paroi d'un seul tenant (abri sous roche)	Elévation et vue de face (roche à l'air libre)	Elévation	Pans	Panneaux	Motifs	Différentes faces
La Pintada (Titihuapa)	1	_	_	_	_	_	_
Cerro de las Figuras	_	_	_	_	_	_	_
Cueva de los Fierros (San Vicente)	1	_	_	_	_	_	_
La Pintada (San José Villanueva)	1	_	_	_	_	_	_
La Koquinca	_	_	_	_	1	_	_
La Peña Herrada	1	_	_	_	_	_	_
La Peña de los Fierros	_	_	_	1	_	_	_
La Poza de los Fierros (Guatajiagua)	_	_	_	_	_	1	_
La Cuevona (San José Guayabal)	_	_	_	_	_	_	_
La Poza de los Fierros (Ilobasco)	1	_	_	_	_	_	_
La Piedra Sellada	_	1	_	_	_	_	_
El Letrero del Diablo (Jicalapa)	_	_	_	_	_	_	_
El Letrero (Guaymango)	1	_	_	_	_	_	_
Las Caritas (Guaymango)	1	_	_	_	_	_	_
La Gruta de Corinto	_	_	_	_	_	_	_
La Cueva de los Leones	1	_	_	_	1	_	_
El Obispo	_	_	1	_	_	_	_
El Rey	_	_	1	_	_	_	_
Rosas Coloradas	1	_	_	_	1	1	_
Cerro Corobán	1	_	_	_	_	1	_
La Piedra del Diablo	_	_	_	_	1	_	_
El Chumpe	_	_	1	_	_	1	_
El Mapa	_	1	_	_	_	_	_
Las Caritas (Conchagua)	_	1	_	_	_	_	_
El Farito	_	1	_	_	_	_	_
El Faro	_	1	_	_	_	_	_
Los Monos	_	1	_	_	_	_	_
La Peña de la Sirica	1	_	_	_	_	1	_
La Cueva Pintada (Erandique)	1	_	_	_	_	1	_
Cerquín	_	_	_	_	_	1	_
El Mono Acostado	_	1	_	_	_	_	_
El Melonal	_	_	_	_	_	_	1
Finquita	_	1	1	_	_	1	_
Las Piletas	1	_	_	_	1	_	_
Las Carillas	_	1	_	_	_	_	_
León de Piedra	_	_	1	_	_	1	1
La Cueva del Duende	1	_	_	_	_	1	_
La Cueva Pintada (San Francisco)	1	_	_	1	_	_	_
Total de sites	**15**	**9**	**5**	**2**	**5**	**10**	**2**

Tableau 18 : Répartition des types de relevés réalisés par site

La photographie digitale permet un traitement de l'imagerie numérique qui apporte plusieurs possibilités. Au sujet des gisement picturaux, l'évolution des programmes de traitements d'images a permis d'améliorer les relevés. En particulier l'application DStretch [647] , mise en place sur le progamme ImageJ Launcher,

[647] Harman 2011

spécifiquement créée dans le but de faire ressortir les peintures rupestres grâce à un ensemble de filtres, a permis de « revisiter » et compléter les relevés (fig. 159). Toutes les photographies des peintures relevées ont été retravaillées sur l'application DStretch, quand l'image DStretch est pertinente, elle est exposée avec le nom du filtre appliqué à la photographie originale. Des détails invisibles à l'œil nu sont ainsi apparus au cours de l'application des différents filtres du programme.

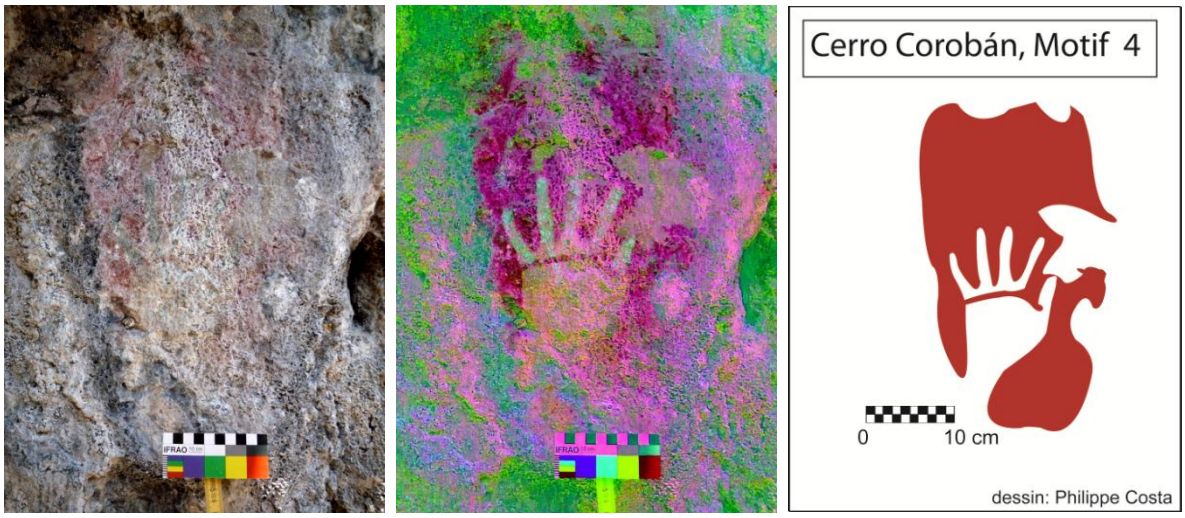


Figure 159 : Exemple de photographie originale (Cerro Coroban), avec application du filtre CRGB de DStretch et le relevé réalisé sur Adobe Illustrator CS3

Des vues panoramiques ont également été générées afin de mieux rendre compte des paysages autour des sites et de leur insertion dans leur environnement. De même, des vues panoramiques dans les abris sous roches particulièrement étendus ont aussi été créées. Dans ce cas, la série de photographies a été prise de façon régulière, toujours à la même distance face à la paroi, en suivant une ligne imaginaire parallèle à celle-ci. En suivant cette ligne imaginaire, les prises de vue ont été prises tous les mètres par exemple, afin d'obtenir un enregistrement normé. Par la suite, c'est le programme PhotoStitch version 3.1 de Canon qui a servi à assembler toutes les photographies et monter la vue panoramique. Sur ce programme, il est possible d'agencer les prises de vue de façon manuelle, c'est le choix qui a été appliqué pour tous les montages incluant des manifestations rupestres. Sur la base de ces montages, il a été possible de reproduire les parois rocheuses même les plus amples, de reproduire ainsi le relief de la roche dans le relevé et de repositionner les peintures dans leur position sur la paroi (fig. 160).

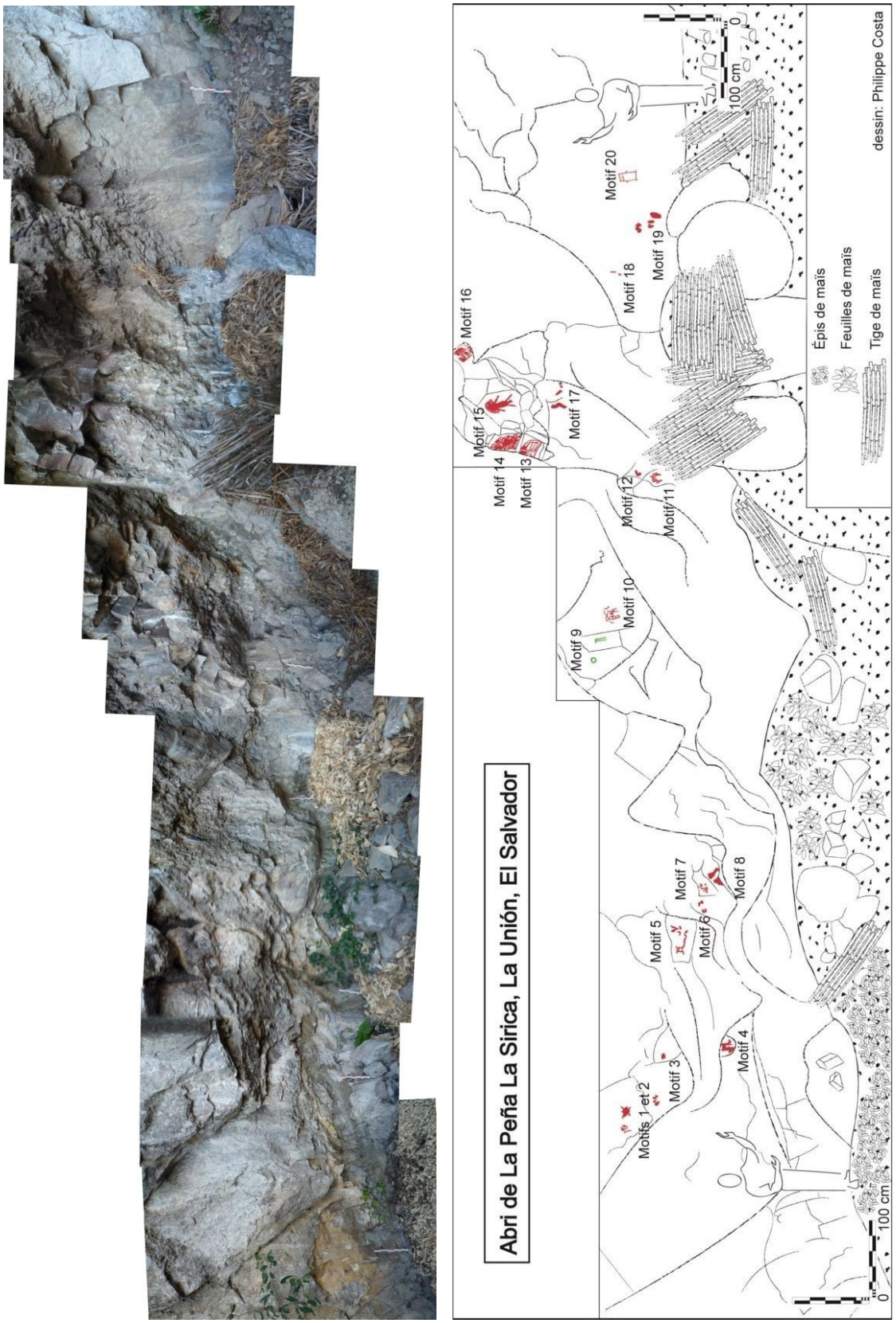


Figure 160 : Vue panoramique fusionnant une dizaine de photographies et relevé de la paroi sur la base de la vue panoramique réalisée à la Pena de la Sirica avec la position des motifs

B. Fiche d'enregistrement

Afin d'obtenir une base de données uniformisée, une fiche d'enregistrement a été mise au point, regroupant un ensemble de critères intrinsèques des gisements rupestres (voir Annexe – Partie 1, pp. 2 à 6). Elle s'organise par sections qui constituent les étapes de l'enregistrement sur le terrain suivant l'ordre méthodologique mis en place. Elle sert de cadre pour tous les sites qui font partie du corpus et les gisements qui ne sont connus que par la bibliographie possèdent la majorité du temps des lacunes dans les rubriques. Les critères décrits ci-dessous ne sont pas tous les éléments de la fiche d'enregistrement mais ce sont ceux qui ont été jugés pertinents dans le cadre des problématiques abordées dans cette étude. Ce sont en grande partie les critères repris dans le Système d'Information Géographique.

La première section concerne la localisation du site, tant du point de vue administratif que des coordonnées GPS. Le guide joue un rôle important puisqu'il est en général celui qui connaît les sous-divisions administratives et la propriété de la terre. La situation géographique reprend la division administrative de chaque pays. Pour le Salvador, comme pour le Honduras et le Guatemala, cette division commence par le département, puis par la municipalité. Au Salvador, la division administrative inclut ensuite le canton, le hameau ou le lieu-dit selon l'information disponible. Cependant, au Honduras comme au Guatemala, on ne retrouve pas de canton mais des villages, puis des hameaux et des lieux-dits. Dans le cas d'une position géographique connue uniquement par rapport à une municipalité (sites connus par la bibliographie mais pas enregistré directement sur le terrain part l'auteur de ces lignes), ce sont les coordonnées GPS de cette dernière qui sont reprises. Dans cette situation, la description du gisement indique que les coordonnées GPS sont approximatives ; c'est le cas de 25 sites sur 38 au Salvador, de trois sur 24 au Honduras et de trois sur 10 au Guatemala. Les coordonnées GPS sont en degrés décimaux et toutes les références ont été vérifiés par le biais des vues satellites du programme Google Earth. Toutes les altitudes rapportées proviennent également de ce logiciel afin d'uniformiser les données variant d'un GPS à un autre plus particulièrement pour les altitudes. Le système de projection utilisé est WGS 84.

1. L'environnement

Par la suite, c'est l'environnement du site qui va être décrit, tout d'abord la topographie immédiate dans laquelle il s'insère ; elle peut être plane, en pente ou accidentée. Il s'agit de l'environnement immédiat qui constitue les abords directs des parois où l'on rencontre l'art rupestre ; un abri peut se situer sur les pentes d'une montagne, mais le sol de celui-ci, face aux représentations, peut être plat.

La situation du lieu se décrit ensuite au sein d'un contexte géographique spécifique, sur l'ensemble du corpus 15 environnements particuliers ont pu être identifiés dont 12 ont été discernés dans les gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes. Les contextes mis en évidence sont en plaine, au sommet d'une montagne (altitude supérieure à 1000 m), au sommet d'une colline (altitude inférieure à 1000 m), au bord d'un vallon, au fond d'un vallon, au bord d'un ravin, au fond d'un ravin, en bordure de rivière, en bordure de lac, sur les pentes d'un volcan, sur les pentes d'une montagne, sur les pentes d'une colline, au pied d'une falaise, sur les rives d'une île et au cœur d'une île. Quelques rares gisements possèdent des environnements qui pourraient combiner des critères, dans ce cas un choix a toutefois été fait pour attribuer le contexte le plus représentatif.

La proximité d'une rivière, ou d'un point d'eau, peut avoir des implications sémantiques ; considérés comme sacrés pour les populations en Mésoamérique comme dans l'Aire Intermédiaire, leur rapprochement a été qualifié selon quatre critères. Tout d'abord la proximité directe, quand l'élément eau se trouve en relation directe avec le gisement rupestre. En revanche, quand on parle de proximité indirecte, l'élément eau n'est pas sur le site même mais se situe à moins de 50 m et si l'on évoque la relation visuelle, l'élément eau est observable depuis le gisement. Finalement, certains sites ne possèdent aucune relation avec cet élément.

Dans la tradition mésoaméricaine, les grottes sont des lieux sacrés, cependant elles sont rares dans les contextes géologiques volcaniques caractéristiques du Salvador. On ne connaît aucune grotte ornée au sens stricte du terme, toutefois certains abris sous roche avec des gravures ont été identifiés à proximité de grottes dont l'exploration reste à faire. Celles-ci ont pu avoir une influence sur le choix du lieu.

En dehors de la proximité de grottes, l'existence de cavités, peu profondes et dont la taille permet éventuellement à peine à un homme couché de s'introduire à l'intérieur,

a également été rapportée. Comme précédemment, Le voisinage de ces cavités a pu joué un rôle dans la sélection du lieu.

Sur tout le territoire de la Mésoamérique et jusque dans l'Aire Intermédiaire, on peut trouver des dépressions plus ou moins grandes et profondes, allant de quelques centimètres à plus d'un mètre de profondeur et 50 cm de diamètre pour les plus grandes (fig. 161). Tantôt interprétées comme des polissoirs, des mortiers ou des récipients de liquides, elles pourraient tantôt provenir d'une époque très ancienne comme avoir été produite récemment. Elles apparaissent au Salvador autant sur des sites d'habitat qu'à proximité des sites rupestres (moins de 500 m), ou encore isolées. Ces cupules ou polissoirs ne sont pas considérées en tant que gisement d'art rupestre de façon individuelle dans le cadre de cette étude, mais leur rapprochement avec des gisements est par contre décrite.



Figure 161 : Photographies de dépressions artificielles sur un rocher et dans le lit d'une rivière, sur le chemin de la Pintada (San José Villanueva)

L'éloignement des sites d'art rupestre par rapport aux établissements est pris en compte, tout comme l'éloignement des gisements rupestres entre eux. C'est la distance de 6,5 km qui a été choisie comme référence. Cela correspond à un temps de marche d'une heure à deux heures. C'est-à-dire qu'en dessous de 6,5 km, la distance entre un gisement rupestre et un établissement, ou encore entre deux sites rupestres, est considérée comme faible. Un gisement peut être à la fois à moins de 6,5 km d'un site d'habitat et d'un site rupestre. Si un gisement rupestre est à moins d'un kilomètre d'un établissement, la proximité entre les deux lieux est considérée comme directe. Pour le choix de la distance, il est à rappeler que selon Demoule, Giligny, Lehoërff et Shnapp[648] :

[648] Demoule et al. 2005, p. 169

« Pour des sociétés de chasseurs-cueilleurs, le territoire moyen d'approvisionnement calculé sur des exemples actuels est de deux heures de marche, soit 10 km en terrain plat. Pour des sociétés d'agriculteurs, il est d'une heure de marche soit 5 km en terrain plat. »

Il s'agit là d'observation qui touche à l'approvisionnement dans le cadre d'activités quotidiennes. Or, dans le cas de l'art rupestre, les visites sur les sites ne sont pas constantes. La distance parcourue devraient pouvoir dépasser légèrement le territoire d'approvisionnement au sens strict. Dans le cadre d'étude, on connaît principalement des sociétés d'agriculteurs, il est donc raisonnable d'établir une distance de 6,5 km (30 % de plus que le cheminement moyen établi pour le ravitaillement).

.

2. Le site et son support

Les données décrivant la morphologie des supports commencent par la détermination du type de site (huit au total) ; sont distingués pour les gisements enregistrés par l'auteur de ces lignes l'abri sous roche, la roche à l'air libre, le groupe de roches à l'air libre, la paroi verticale et l'affleurement monolithique.

Pour décrire les données concernant le support, on prendra en compte d'abord l'inclinaison de la paroi ; celle-ci peut être considérée comme verticale, oblique (avec une inclinaison de plus de 10°) ou horizontale.

L'orientation est également mentionnée ; elle peut être nord, nord-est, est, sud-est, sud, sud-ouest, ouest et nord-ouest.

Le type de roche a été identifié ; ce sont quatre roches volcaniques qui ont accueillies les manifestations graphiques rupestres des gisements enregistrés : le tuf volcanique, l'ignimbrite et le basalte ou l'andésite. Il existe une différence fondamentale entre ces roches ; le tuf volcanique et l'ignimbrite sont des matériaux pyroclastiques. Dans les deux cas, il s'agit du résultat du compactage de cendres, avec des fragments plus hétérogènes (roches de différentes tailles) dans le cas de l'ignimbrite, cimentés dans une matrice de tuf fondu. Cette nature explique leur friabilité générale à la différence de l'andésite ou du basalte, aux caractéristiques pétrophysiques très similaires entre elles, qui sont d'origine ignées, plus compactes et donc plus résistantes.

L'espace qu'offre un gisement pour que des personnes puissent observer les graphismes a été qualifié de surface d'accueil. Si celle-ci est supérieure à 18 m², le site est considéré comme inclusif ; c'est-à-dire qu'il aurait pu accueillir plus de 10 personnes.

Si elle est inférieure à 18 m², elle est considérée comme exclusive. Il est à remarquer qu'un site inclusif peut avoir accueilli beaucoup de personnes ou peu de personnes, en revanche, les sites exclusifs sont cantonnés à ne recevoir que peu de visiteurs ce qui peut donner des indications sur leurs possibles fonctions.

3. La technique

Le matériel iconographique est abordé tout d'abord selon la technique utilisée ; on a pu différencier la gravure, la peinture, deux sites où les deux techniques sont employées en même temps, le haut-relief, le moyen-relief et le bas-relief. Grâce à l'analyse de pigments, il a pu être établi que la gravure dont le sillon est peint est une technique originale sur certains gisements (analyse à la Cueva de los Fierros de San Isidro). Dans ce cas, le pigment soulignant les gravures est à base d'ocre[649] et il ne s'agit donc pas d'un remplissage récent (fig. 162).



Figure 162 : Photographie de gravures peintes de la Cueva de los Fierros (San isidro)

Pour les gravures, on différencie les techniques de piquetage, de raclage, de polissage, l'incision, le haut-relief, le moyen-relief et le bas-relief. Le piquetage consiste à marteler la surface rocheuse de façon répétée afin que les impacts produisent la figure désirée (fig. 163). Il semble que le raclage, qui consiste à retirer de la matière par le biais de l'abrasion par frottement, a principalement été employé en association avec le piquetage afin d'obtenir la régularité du sillon des gravures ; l'abrasion suit un mouvement linéaire (fig. 165). Le raclage a également dû être employé dans le cas de la

[649] Touron 2016b

production des reliefs. De même, le polissage est un type de raclage, il sera évoqué dans le cas des dépressions régulières aux dimensions variées, obtenues par abrasion par frottement, en utilisant des outils à l'extrémité arrondie ; l'abrasion suit un mouvement circulaire (fig. 166). En revanche, l'incision consiste à entailler la surface rocheuse avec un outil pointu, c'est pratiquement l'apanage des manifestations graphiques rupestres coloniales ou des graffiti qui la plupart du temps ont utilisé des objets métalliques pour rayer les parois (fig. 164). Le relief consiste à détacher le sujet de la surface rocheuse en extrayant la matière autour du motif (fig. 167).

Les techniques ont été identifiées sur la base de l'observation de la ligne de section du sillon des gravures sur les photographies. L'identification a été rendue difficile car d'une façon répétée de la peinture a été appliquée dans les gravures en grande partie par la population actuelle afin de faire ressortir les tracés. L'observation de la cicatrice a permis de différencier plusieurs techniques :

- Pour la percussion lancée ponctiforme, perpendiculaire ou oblique [650] :
- Le piquetage : il se manifeste par une ligne piquetée de section curviligne irrégulière (fig. 163).



Figure 163 : Photographie de zoomorphes piquetés à La Cueva de los Leones

- Pour la percussion appliquée linéaire ou oblique (ibid.) :
- L'incision : il se traduit par une ligne de section angulaire fine (fig. 164).

[650] Faugère 1997, p. 57



Figure 164 : Photographie d'un motif de croix latine incisé à Corinto (photographie : Stéphanie Touron)

- Les techniques mixtes :

  - Le piquetage associé au raclage : il s'identifie par une ligne de section droite ou curvilinéaire régularisée, il s'agit d'une percussion lancée suivie d'une percussion appliquée (ibid.) (fig. 165).



Figure 165 : Photographie d'un motif utilisant le piquetage associé au raclage à la Cueva de los Fierros (San Isidro)

  - Le piquetage associé au polissage : il s'identifie par une ligne de section curvilinéaire régularisée concentrique, c'est une percussion lancée suivie d'une abrasion (fig. 166).



Figure 166 : Photographie de dépressions réalisées par polissage à la Piedra Sellada

En outre, les différents reliefs ont dû être réalisés par la technique du piquetage associé au raclage avec des enlèvements de matière conséquents. En fonction de la proportion du sujet se dégageant du fond, on distingue :

- le bas-relief (fig. 167) : Quand moins de la moitié du relief de la gravure ressort de la surface rocheuse travaillée autour.

- le moyen-relief (fig. 167) : Quand la moitié du relief de la gravure dépasse du fond.

- le haut-relief (fig.167) : Quand plus de la moitié de la gravure se détache de la surface rocheuse.



Figure 167 : Photographies d'exemples de bas-relief (Las Victorias) (photographie : Edy Barrios), de moyen-relief (Leon de Piedra)
et de haut-relief (Guadalupe) (photographie : Ismael Crespin)

En ce qui concerne la peinture, on distinguera l'aplat (fig. 168), le tracé linéaire (fig. 131), le négatif (fig. 98) et certains gisements qui cumulent ces trois techniques.

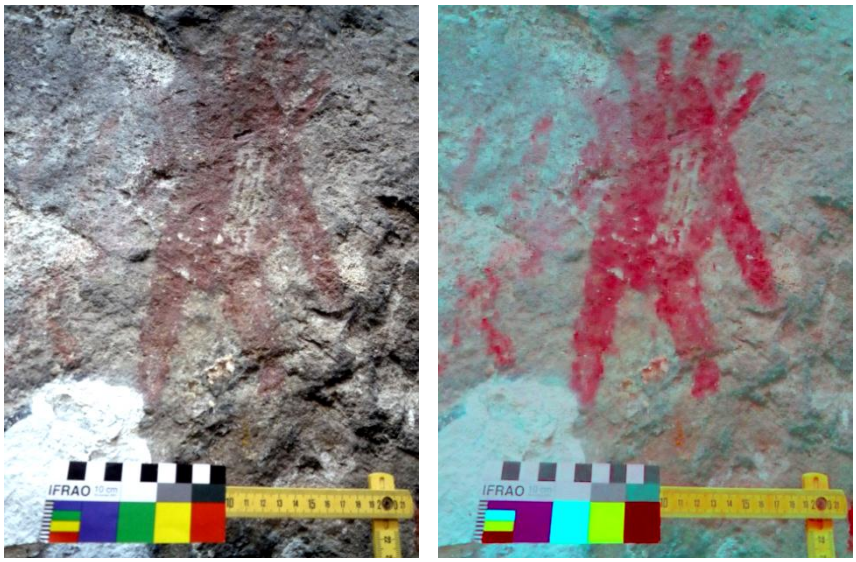


Figure 168 : Photographie d'un anthropomorphe en aplat à Corinto et image traitée avec DSretch (filtre lre)

La palette de couleurs utilisées comprend le rouge, le rouge foncé, le vert, le jaune, le blanc, le noir, l'orange et le bleu.

4. Les motifs

La quantité de motifs s'évalue selon trois niveaux ; les gisements avec moins de 10 figures, entre 10 et 20 représentations et les sites où l'on observe plus de 20 motifs. Ces classes cherchent à caractériser l'ampleur de la production rupestre en considérant la quantité de représentations comme un indice. Les gisements accueillant moins de 10 motifs reflètent une production rupestre limitée qui a été plus probablement ponctuelle. Entre 10 et 20 motifs, ce sont des sites intermédiaires où la production rupestre a pu être le fruit d'une ou plusieurs sessions, ou éventuellement d'exécutants plus nombreux. Au-delà de 20 motifs, les sites accueillent en général beaucoup plus de 20 représentations et on serait tenté de penser plus volontiers à plusieurs sessions de production rupestre ou à l'implication d'un groupe d'exécutants.

La dimension des graphismes s'établit pour une mesure qui regroupe les deux tiers des représentations. Des ensembles ont été définis ; les motifs les plus grands sont supérieurs à 80 cm. Cette mesure a été choisie sur la base du champ manuel défini par Leroi-Gourhan en 1959[651] qui correspond à l'espace circulaire accessible par l'exécutant sans changer de position. L'ensemble intermédiaire possède une amplitude de 50 cm, il

[651] Leroi-Gourhan 1958, p. 232

inclut les motifs dont les dimensions se situent entre 30 cm et 80 cm. Ce sont les figures moyennes où l'exécutant, s'il n'a pas eu à changer de position, a néanmoins dû tourner l'axe de son corps. Au dessous de 30 cm, l'exécutant taille ou peint en face de lui, dans son champ visuel direct, sans avoir besoin de tourner la tête : il réalise des motifs de dimensions réduites. Donc, on notera si deux tiers des figures sont inférieures à 30 cm, entre 30 cm et 80 cm et supérieures à 80 cm. Pour certains sites, l'écart a été choisi en prenant également en compte la moyenne de la dimension des figures. C'est le cas de certains gisements enregistrés par l'auteur de ces lignes pour lesquels on dispose de relevés qui permettent de mesurer de façon individuelle chaque motif. Dans le cas d'El Faro, les deux tiers des motifs sont compris entre 10 cm et 50 cm, toutefois la moyenne de la dimension des motifs est de 40,4 cm et le gisement a donc été attribué à l'ensemble compris entre 30 cm et 80 cm. Pour El Melonal, plus de deux tiers des motifs sont compris entre 10 cm et 40 cm, cependant leur dimension moyenne est de 29,3 cm, ainsi l'ensemble choisi est inférieur à 30 cm. La Piedra del Diablo, quant à elle, possède la même quantité de motifs entre 0 cm et 30 cm qu'entre 10 cm et 40 cm, néanmoins, la moyenne de la dimensions des motifs est 30,7 cm, l'ensemble sélectionné est donc entre 30 cm et 80 cm. Finalement, El Mapa, dont les motifs se situent entre 10 cm et 40 cm, a été classé dans l'écart compris entre 30 cm et 80 cm car la moyenne des dimensions des figures est de 34,7 cm.

De surcroit, l'état de conservation et de protection des gisements sont évalués ; il est qualifié de bon si le site jouit d'une protection physique fournie par l'Etat ou d'une autre entité (c'est-à-dire que le gisement est à l'intérieur d'un parc) et ne montre pas de dommages anthropiques. Aucun des gisements visités par l'auteur n'a pu être attribué à cette catégorie. En revanche, il sera considéré comme moyen si le site ne bénéficie d'aucune protection physique, même s'il ne présente a priori aucun dommage de nature anthropique. C'est le cas pour huit gisements (voir Annexe – Partie 2, pp. 56 à 59). En réalité, 75 % des sites ont un état de conservation qualifié de mauvais, car des dommages anthropiques ou d'importantes altérations naturelles sont observables. Les atteintes physiques produites par l'homme sont variées, comme les graffiti, les rayures, le repassage des gravures avec de la craie ou de la peinture, en incluant l'utilisation des abris rocheux comme refuge pour le bétail ou encore du fait de la pratique des brulis aux alentours des parois pour l'agriculture (fig. 169).



Figure 169 : Photographies de dommages anthropiques irréversibles (Corinto, Poza de los Fierros de Guatajiagua et Pena Herrada de San Rafael Cedros)

Sur le terrain, par la suite, on pratique le relevé topographique ce qui permet de disposer des critères métriques. Tout d'abord ce sont les dimensions de la surface naturelle du support qui sont évaluées (profondeur, longueur, hauteur dans le cas des abris ou largeur, longueur et hauteur dans le cas de roches à l'air libre). Ensuite, ce sont les dimensions de la superficie décorée qui sont mesurées.

Lors de la création de la base de donnée du SIG, des critères extrinsèques ont été ajoutés, notamment les références bibliographiques (voir Annexe – Partie 2, pp. 23 à 27). Les références de tous les types de relevés et des données bibliographiques accessibles ont été dépouillées ; les références des photographies (avec leur quantité), des relevés, des cartes, des cartes IGN et des fiches d'enregistrement sont détaillés pour chaque site par auteur.

II. Les classifications du matériel graphique rupestre

A. La classification par catégories, types et variétés

Une Classification du matériel iconographique a été entreprise par site enregistré, les deux grandes catégories sont figuratives et non-figuratives. Elles se retrouvent dans l'Annexe (voir Annexe – Partie 2, pp. 97 à 160). Les différents types reconnus sous ses deux grands groupes se déploient de la façon suivante :

- Figuratifs (fig. 170) :
  - Anthropomorphes (tablx 19, 20 et 21).
  - Tlaloc (tab. 24).

- Zoomorphes (tab. 22 et 23).
- Phytomorphes (tab. 24).
- Croix latines (tab. 24).
- Motifs récents (tab. 24).

- Non-figuratifs (figs 171 et 172) :
  - Points (tablx 25 et 26).
  - Cercles (tablx 27 et 28).
  - Spirales (tab. 29).
  - Bâtonnets (tab. 30).
  - Traits droits (tab. 31).
  - Traits droits et ondulés (tab. 32).
  - Traits ondulés (tab. 32).
  - Combinaison de traits (tab. 33).
  - Surfaces (tablx 34 et 35).

La base de ce décompte est l'unité graphique, différent du motif, de la figure ou de la représentation ; dans le comptage du matériel iconographique, il a parfois été difficile d'identifier des unités graphiques sur les parois densément gravées de représentations non-figuratives interconnectées. Bien souvent, les panneaux sculptés apparaissent comme un ensemble homogène compact mais l'observation de détail permet de mettre en évidence les différentes parties qui le composent. Ces parties constituent les unités qui ont été classées selon le modèle types et variétés. Un ensemble de neuf points alignés se divise en neuf unités graphiques mais il s'agit d'un motif, une figure géométrique composée de 12 cercles sera décomptée comme 12 unités graphiques mais il forme une figure unique. Cette différenciation permet de rendre compte de l'effort ou du travail mis en œuvre par l'exécutant au moment de leur production. Une ensemble de 50 points conforme 50 unités graphiques qui correspondent à l'action de produire 50 fois une dépression à la surface de la roche, mais l'artiste représente en réalité un groupe de points qui forme un ensemble cohérent correspondant à un motif. Pour la classification par types et variétés du matériel iconographique, la base du comptage est l'unité graphique.

La classification est précisée par la définition des variétés indispensables pour détailler la diversité des formes qui peuvent être identifiées dans le matériel graphique

rupestre. Le détail des variétés pour les motifs figuratifs et non-figuratifs se développe de la manière suivante :

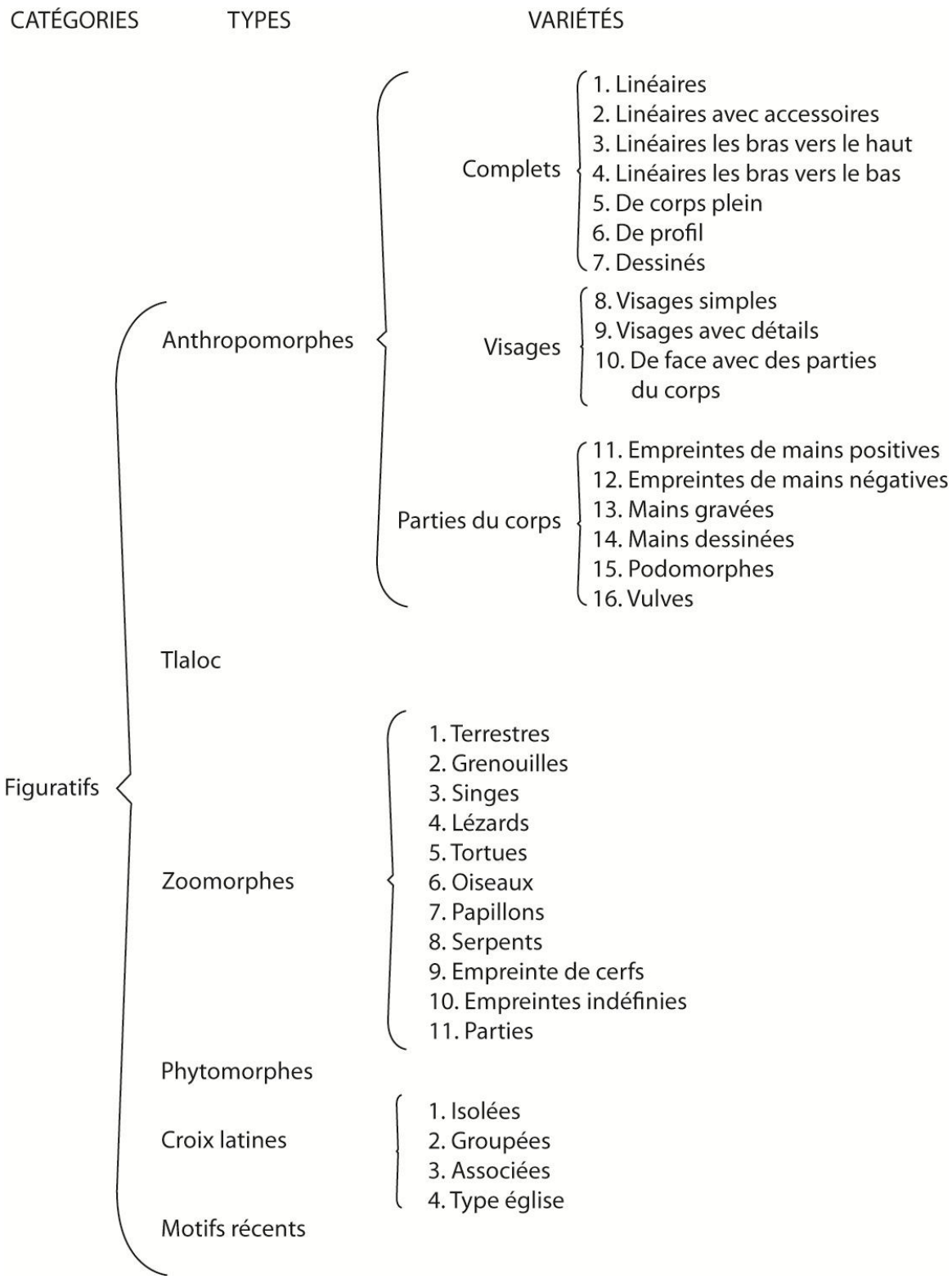


Figure 170 : Détails des types et variétés des motifs figuratifs distingués dans l'étude des gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes

Complets						
Linéaires	Linéaires avec accessoires	Linéaires les bras vers le haut	Linéaires les bras vers le bas	De corps plein	De profil	Dessinés
						

Tableau 19 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des anthropomorphes complets

Visages		
Visages simples	Visages avec détails	De face avec des parties du corps
		

Tableau 20 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des visages

Parties du corps					
Empreintes de main positives	Empreintes de main négatives	Mains gravées	Mains dessinées	Podomorphes	Vulves
					

Tableau 21 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des parties du corps

ZOOMORPHES					
Terrestres	Grenouilles	Singes	Lézards	Oiseaux	Tortues
					

Tableau 22 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des zoomorphes (1 sur 2)

ZOOMORPHES				
Papillons	Serpents	Empreintes de cerf	Empreintes indéfinis	Parties
				

Tableau 23 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des zoomorphes (2 sur 2)

TLALOC	PHYTOMORPHES	CROIX VERTICALES				MOTIFS RÉCENTS
		Isolée	Groupée (2 croix = 2 motifs)	Associée	Type église	
						

Tableau 24 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des Tlalocs, phytomorphes, croix verticales et motifs récents

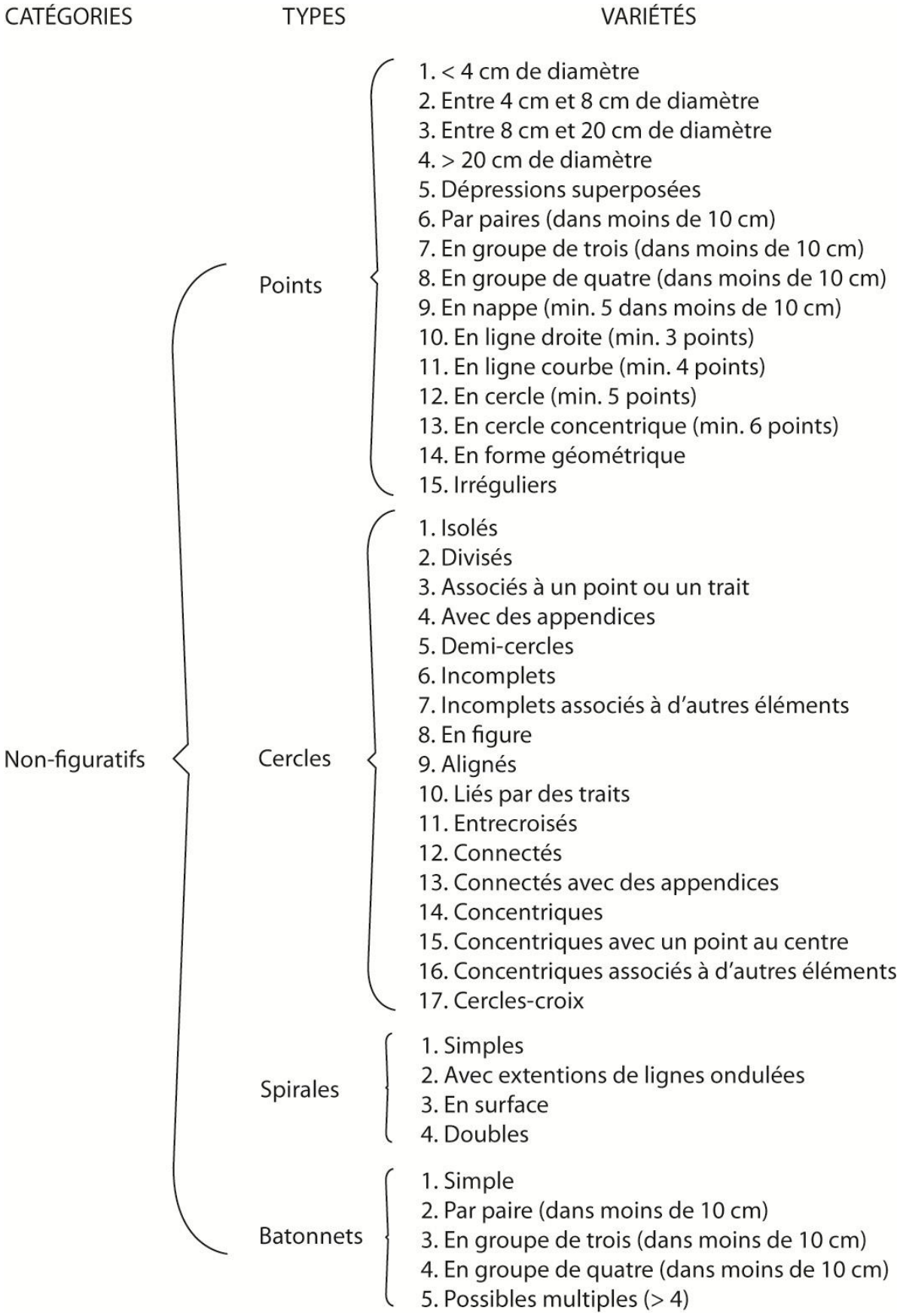


Figure 171 : Détails des types et variétés des motifs non-figuratifs distingués dans l'étude des gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes

Points						
Isolé (< 4 cm de diamètre)	Point (>4 cm de diamètre)	Point (>8 cm de diamètre)	Dépressions (>20cm de diamètre)	Dépressions superposées	Par paire (< 10 cm)	En groupe de 3 (< 10 cm)
						

Tableau 25 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des points (1 sur 2)

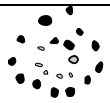
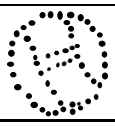
Points							
En groupe de 4 (< 10 cm)	En nappe (min. 5 pts)	En ligne droite (min. 3 pts)	En ligne courbe (min. 4 pts)	En cercle (min. 5 pts)	En cercle concentrique (min. 6 pts)	Construits en forme géométrique	Irrégulière
							

Tableau 26 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des points (2 sur 2)

Cercles							
Isolé	Divisé	Associé à une cupule ou un trait	Avec des appendices	Demi-cercles	Incomplet	Incomplet associé à d'autres éléments	En figure
							

Tableau 27 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des cercles (1 sur 2)

Cercles								
Alignés	Liés par des traits	Entrecroisés	Connectés	Connectés avec des appendices	Concentriques	Concentriques avec un point au centre	Concentriques associés à d'autres éléments	Cercle-croix
								

Tableau 28 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des cercles (2 sur 2)

Spirales			
Simples	Avec extention de ligne ondulée	Surface en spirale	Spirales double
			

Tableau 29 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des spirales

Batonnets				
Simple	Une paire (< 10 cm)	Groupe de 3	Groupe de 4	>4 (multiples)
				

Tableau 30 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des batonnets

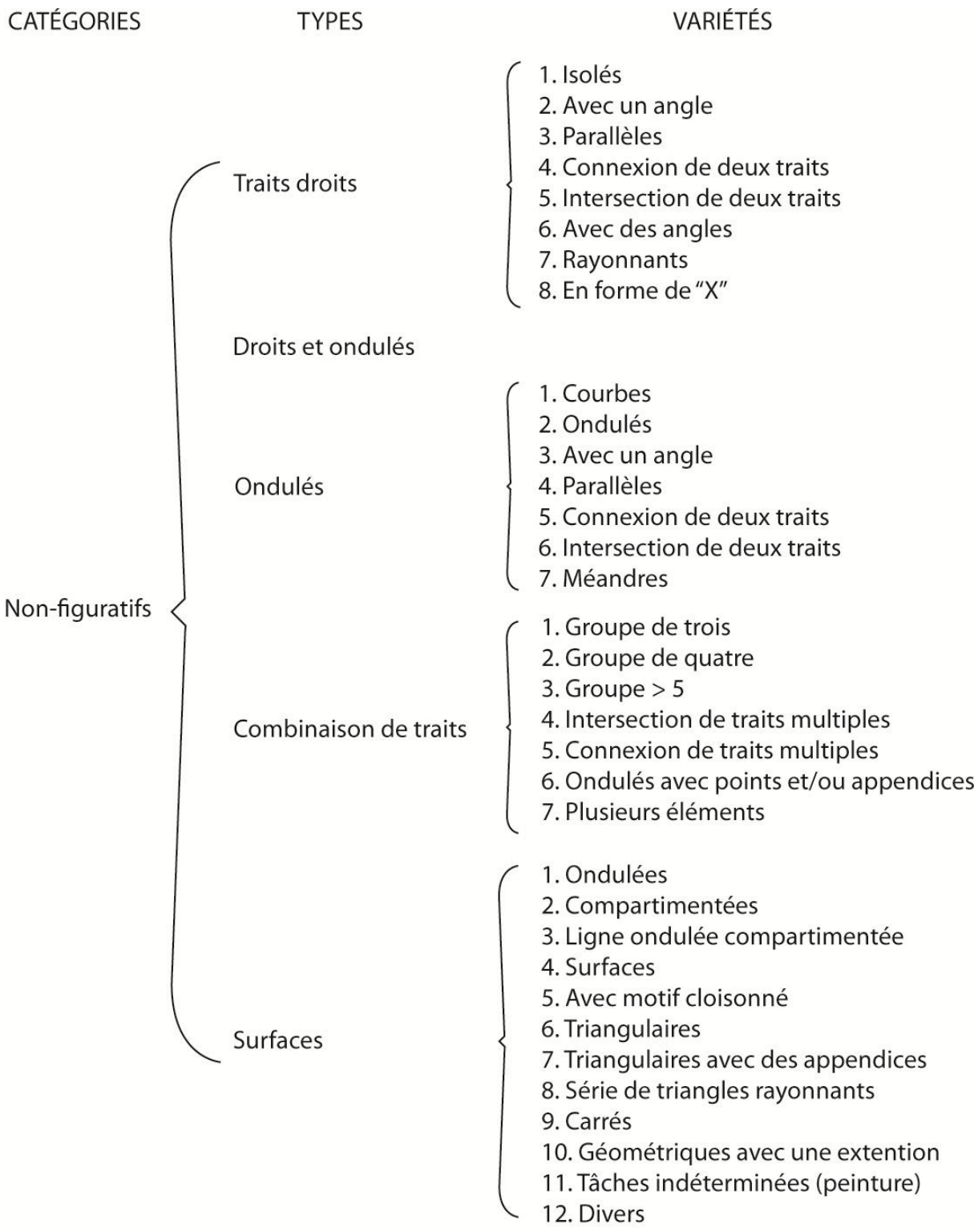


Figure 172 : Détails des types et variétés des motifs non- figuratifs distingués dans l'étude des gisements enregistrés sur le terrain par l'auteur de ces lignes

Traits droits							
Isolés	Avec un angle	Parallèles (2 traits = 2 traits)	Connexion de traits (2 traits = 1 figure)	Intersection de traits (2 traits = 1 figure)	Avec des angles	Rayonnants	En forme de "X" (1 par figure)
							

Tableau 31 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des traits (1 sur 2)

Droits et ondulés	Traits ondulés						
Simple	Courbes	Ondulés	Avec un angle	Parallèles (2 traits = 1 figure)	Connexion de traits (2 traits = 1 figure)	Intersection de traits (2 traits = 1 figure)	Méandres
							

Tableau 32 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des traits (2 sur 2)

Combinaisons de traits						
Construits en groupe de 3 (3 traits = 1 figure)	Construits en groupe de 4 (4 traits = 1 figure)	Construits en groupe >4	Intersection de traits multiples (1 par figure)	Connexion de traits multiples	Ondulé(s) avec cupule(s) et/ou appendice(s)	Plusieurs éléments
						

Tableau 33 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des combinaisons de traits

SURFACES					
Ondulées	Compartimentées	Ligne ondulée compartimentée	Avec appendices de lignes droites et/ou ondulées	Surfaces	Avec motif cloisonné
					

Tableau 34 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des surfaces (1 sur 2)

SURFACES						
Triangulaire	Triangulaire avec des appendices	Série de triangles rayonnants	Carrés	Formes géométriques avec une extention	Taches indéterminées (peinture)	Divers
						

Tableau 35 : Représentations des achétypes distingués dans la classification des surfaces (2 sur 2)

B. La classification par hauteurs

En plus de ce classement par types et variétés, la hauteur des motifs a également été prise en compte ; dans ce cas encore une fois, la base du comptage est l'unité graphique. Le champ gravé ou peint a été divisé en quatre ensembles, de zéro à 60 cm, de 60 cm à 160 cm, de 160 cm à 200 cm et supérieur à 200 cm. Ces divisions font référence aux différentes hauteurs à la portée de la main d'un individu mesurant 1,60 m. En dessous de 60 cm, l'artiste a dû se mettre assis au niveau du sol, s'agenouiller ou se pencher pour pouvoir graver ou peindre. Ce choix peut avoir plusieurs raisons (recherche d'espace sur la paroi, volonté de se rapprocher du sol ou d'isoler les motifs, manque d'espace sur la paroi etc.) qui éloigne le producteur de l'art rupestre de la hauteur de commodité. De 60 cm à 160 cm, c'est la hauteur de commodité pour un artiste face à la paroi. La frange comprise entre 160 cm et 200 cm est encore à portée de main, non sans quelques difficultés, pour graver et peindre. Au-delà de 200 cm, les motifs ne sont plus à portée de main et le peintre ou le sculpteur a dû recourir à un accessoire pour atteindre la zone décorée, ce qui implique une certaine planification. L'éloignement des manifestations de la hauteur de commodité peut de même avoir plusieurs raisons ; mettre à distance les graphismes pour les protéger, la recherche d'emplacements spécifiques sur la paroi, la fonction ostentatoire qui réside dans la capacité de pouvoir peindre ou graver les hauteurs etc. Dans tous les cas, cette action requiert un effort logistique supplémentaire incluant éventuellement un travail d'équipe. Les ensembles sont exprimés de la manière suivante (les hauteurs sont en cm) :

- Ensemble 1 : [0 ; 60 [
- Ensemble 2 : [60 ; 160 [
- Ensemble 3 : [160 ; 200 [

- Ensemble 4 : [200 ; ∞ [

Cette classification supplémentaire s'avère pertinente dans le cas des abris sous roche toutefois, il est inconsistant dans le cas des gisements de roches à l'air libre dont la hauteur du support ne dépasse pas en général 60 cm. La prise en compte de la hauteur part du postulat que le niveau du sol actuel correspond au niveau du sol ancien, or ce n'est bien sûr pas toujours le cas. Dans le cas de la Piedra Sellada, un sondage au pied de la roche gravée a pu mettre en évidence que le champ sculpté continue en dessous du niveau du sol actuel. Dans ce cas, les hauteurs ont été réajustées avec le niveau du sol ancien supposé.

Pour cette classification, les hauteurs de chaque motif n'ont pas été prises sur le terrain mais sur la base des relevés à échelle produit à partir des relevés photographiques réalisés sur le terrain. L'objectif est de calculer des hauteurs moyennes pour chaque site visité ; la méthode de calcul utilisée consiste à obtenir des pourcentages pour chaque ensemble. Par exemple, si l'on prend le cas de La Cueva de los Fierros (San Isidro), le décompte permet d'obtenir les résultats suivants (les hauteurs sont exprimées en cm) :

- Ensemble 1 : [0 ; 60 [: 24 unités graphiques ce qui correspond à 6,4 % du total des figures.
- Ensemble 2 : [60 ; 160 [: 253 unités graphiques, ce qui correspond à 67,6 % du total des figures.
- Ensemble 3 : [160 ; 200 [: 65 unités graphiques ce qui correspond à 17,4 % du total des figures.
- Ensemble 4 [200 ; ∞ [: 22 unités graphiques ce qui correspond à 8,6 % du total des figures.

Afin d'obtenir la hauteur moyenne des motifs par site, on a déterminé une mesure moyenne pour chaque ensemble de la manière suivante :

- Ensemble A : [0 ; 60 [: mesure moyenne de 30 cm.
- Ensemble B : [60 ; 160 [: mesure moyenne de 110 cm.
- Ensemble C : [160 ; 200 [: mesure moyenne de 180 cm.
- Ensemble D : [200 ; ∞ [: mesure moyenne variable car on considère la mesure moyenne entre 200 cm et l'unité graphique la plus haute. La valeur référence de cet ensemble change donc pour chaque site.

Ensuite, on multiplie la mesure moyenne de l'ensemble décrite précédemment par le pourcentage de motifs de l'ensemble correspondant ; Toujours pour la Cueva de los Fierros, on obtient :

- Ensemble 1 : [0 ; 60 [: 30 x 6,4 = 192
- Ensemble 2 : [60 ; 160 [: 110 x 67,6 = 7436
- Ensemble 3 : [160 ; 200 [: 180 x 17,4 = 3132
- Ensemble 4 [200 ; 250 [: 225 x 8,6 = 1935

Pour calculer la mesure référence de plus de 200 cm, on a calculé la moyenne entre 200 cm et le motif le plus haut situé à 250 cm, c'est-à-dire que 225 cm correspond à la hauteur moyenne de cet ensemble. Au total, on obtient 12695 en additionnant chaque valeur calculée sur la base du pourcentage de chaque ensemble pour sa hauteur moyenne. Comme il s'agit d'un calcul basé sur quatre pourcentages, il faut encore diviser par 10000 le nombre obtenu pour trouver la hauteur moyenne des représentations sur le site c'est-à-dire, dans le cas de la Cueva de los Fierros, il s'agit de 127 cm de haut depuis le niveau du sol actuel.

Le relevé suivant illustre les ensembles de hauteurs superposés aux manifestations rupestres à la Cueva de los Fierros de San Isidro afin d'illustrer la répartition sur la paroi rocheuse des gravures (fig. 173).

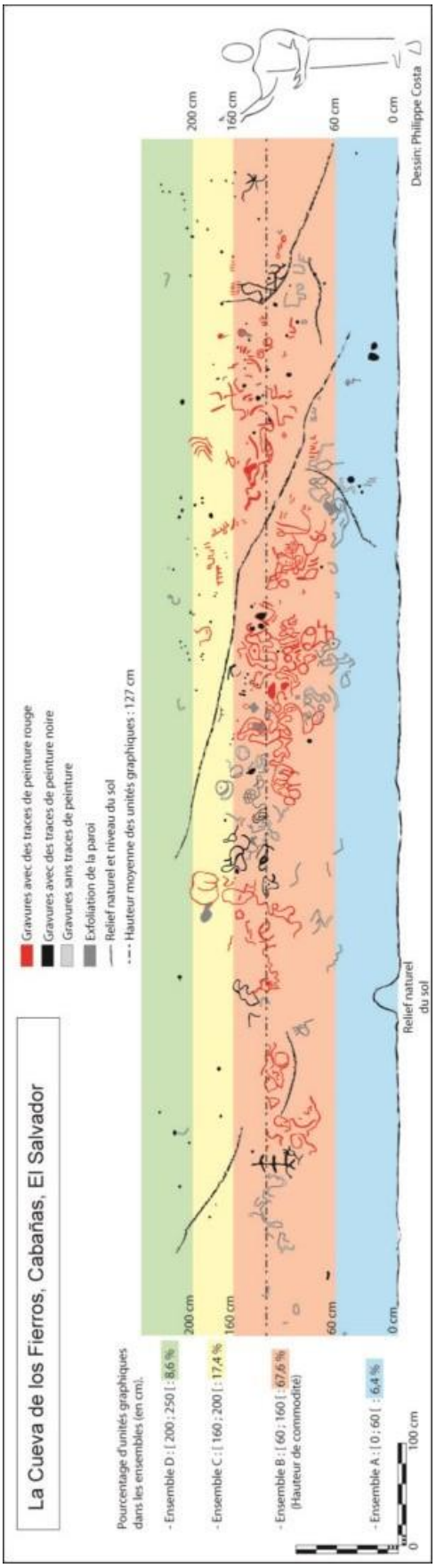


Figure 173 : Relevé de la Cueva de los Fierros de San Isidro avec les pourcentages de gravures par ensembles de hauteurs

C. La classification par dimensions des motifs

Un dernier classement selon la taille des motifs a été entrepris ; à cet effet, six ensembles de 10 cm ont été reconnus. C'est une lettre qui identifie les ensembles de la manière suivante (les mesures sont exprimées en cm) :

- Ensemble A : [1 ; 10 [
- Ensemble B : [10 ; 20 [
- Ensemble C : [20 ; 30 [
- Ensemble D : [30 ; 40 [
- Ensemble E : [40 ; 50 [
- Ensemble F : [50 ; ∞ [

Pour ce qui est de la taille des figures, le décompte s'est fait sur la base du motif et non de l'unité graphique comme dans les deux classements précédents. Si l'on veut mesurer un groupe de six points alignés formant une ligne, il est nécessaire de prendre la mesure de la ligne complète et non de chaque point. Tous les types et les variétés établis dans la classification ne sont pas concernés par la différenciation de l'unité graphique et du motif ; les modifications ont été apportées dans les types suivants :

- Les points en nappe, en ligne droite, en ligne courbe, en cercle, en cercle concentrique et en forme géométriques (tab. 26).
- Les cercles en figure, alignés, liés par des traits, entrecroisés, connectés, concentriques, concentriques avec un point au centre et concentriques associés à d'autres éléments (tab. 27).
- Les bâtonnets par paire, en groupe de trois (dans moins de 10 cm), en groupe de quatre (dans moins de 10 cm) et en groupe supérieur à quatre (tab. 30).

Comme il s'agit cette fois de motif et non plus d'unité graphique, un réajustement a dû être mis en place pour certains sites et il est explicité de la manière suivante :

- Pour la Pintada (Titihuapa), les points en nappe (122 au total) forment cinq motifs, les points en ligne droite (25 au total) conforment cinq figures, les points en ligne courbe (21 au total) constituent trois représentations, les points en cercle (sept au total) sont comptés comme un motif, ainsi que les points en cercle concentrique (20 au total), valent pour une figure (fig. 174). Au total, on obtient 719 motifs pour 874 unités graphiques.

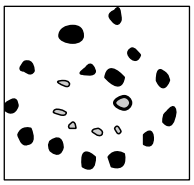


Figure 174 : Relevé des points en cercle concentrique de la Pintada (Titihuapa) : 20 unités graphiques pour un motif

- Pour la Cueva de los Fierros (San Isidro), les points superposés (deux au total) sont une figure. Les cercles liés par des traits (cinq au total) sont comptés comme deux figures, les cercles connectés (trois au total) valent pour un motif et les bâtonnets (20 au total) forment trois figures (fig. 175). Les croix latines groupées (deux au total) sont un motif. Au total, il s'agit de 350 figures pour 374 unités graphiques.

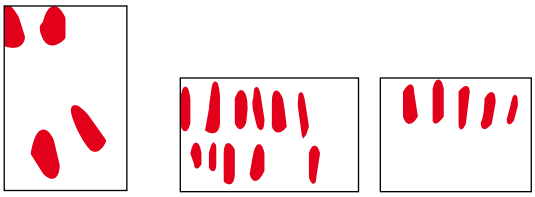


Figure 175 : Relevés des bâtonnets de la Cueva de los Flerros (San Isidro) : 20 unités graphiques pour trois motifs

- Pour la Pintada (San José Villanueva), les points en ligne droite (10 au total) sont comptés comme deux figures (fig. 176), les cercles liés par des traits (six au total) sont comptés comme trois motifs, les cercles connectés (six au total) valent pour deux représentations. Au total, on décompte 199 motifs pour 214 unités graphiques.

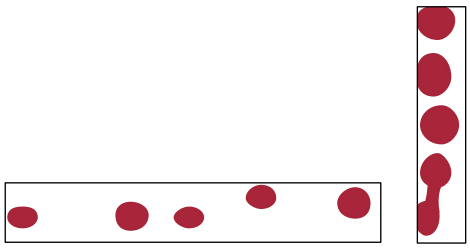


Figure 176 : Relevés des points en ligne droite de la Pintada (San José Villanueva) : 10 unités graphiques pour deux motifs

- Pour Las Labranzas (La Koquinca), les cercles concentriques (16 au total) doivent être considérés comme quatre figures (fig. 177). Les bâtonnets par paires (20 au total) sont cinq motifs, par groupe de trois (12 au total) sont quatre figures et multiples (33 au total) sont en fait deux motifs. Au total, on dénombre 218 motifs pour 284 unités graphiques.



Figure 177 : Relevés des cercles concentriques de Las Labranzas :
16 unités graphiques pour quatre motifs

- Pour la Pena Herrada, les points en nappe (cinq au total) doivent se considérer comme une figure, les points en ligne droite (neuf au total) forment trois figures, les points en ligne courbe (neuf au total), forment deux figures et les points en forme géométrique (huit au total), sont en réalité une figure. Les cercles en figure (20 au total), représentent deux motifs (fig. 178), les cercles alignés (24 au total) constituent quatre représentations, les cercles entrecroisés (98 au total), forment 37 figures, les cercles connectés (71 au total), composent 30 motifs et les cercles concentriques (six au total) forment trois représentations. Au total, on prend en compte 1287 motifs pour 1454 unités graphiques.

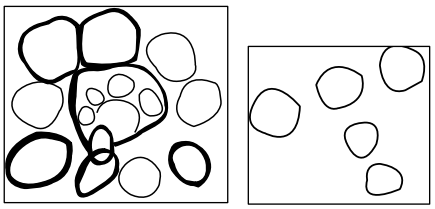


Figure 178 : Relevés des cercles en figure de La Pena Herrada (San Rafael Cedros) :
20 unités graphiques pour deux motifs

- Pour La Pena de los Fierros (Tonacatepeque), les points en ligne droite (six au total) forment une figure, en ligne courbe (quatre au total) conforment une figure, les cercles liés pas des traits (deux au total) sont un motif, les cercles connectés (deux au total) constituent une représentation (fig. 179), les cercles

concentriques (deux au total) forment un motif. Au total ce sont 398 motifs pour 409 unités graphiques.



Figure 179 : Relevé des cercles connectés de La Pena de los Fierros (Tonacatepeque) : deux unités graphiques pour un motif

- Pour la Poza de los Fierros (Guatajiagua), les bâtonnets (trois au total) forment une figure. Ce sont 46 motifs pris en compte pour 48 unités graphiques.
- Pour la Poza de los Fierros (Ilobasco), les cercles disposés en figure (trois au total) composent une figure, les cercles liés par des traits (10 au total) représentent cinq motifs (fig. 180), les cercles connectés (10 au total) conforment quatre représentations. De plus, les bâtonnets (10 au total) sont une figure. Au total ce sont 184 motifs pris en compte pour 206 unités graphiques.

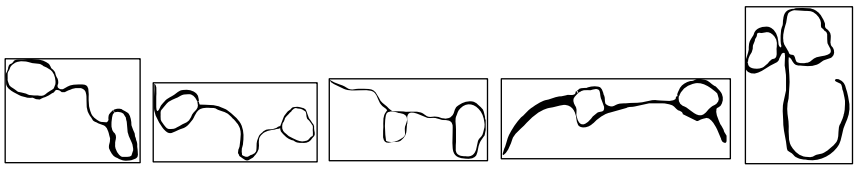


Figure 180 : Relevés des cercles liés par des traits de La Poza de los Fierros (Ilobasco) : 10 unités graphiques pour cinq motifs

- Pour la Piedra Sellada, les dépressions superposées (10 au total), forment quatre motifs (fig. 181). Les cercles connectés (trois au total) forment une figure et les cercles concentriques (huit au total) constituent deux représentations. Au total, ce sont 216 motifs pris en compte pour 230 unités graphiques.



Figure 181 : Relevés des dépressions superposées de La Piedra Sellada : 10 unités graphiques pour quatre motifs

- Pour le Letrero (Guaymango), les points superposés (deux au total) sont une figure, les points en nappe (29 au total), forment trois figures (fig. 182), les points en ligne droite (six au total) sont deux motifs et les points en ligne courbe (19 au total) forment deux motifs. En ce qui concerne les cercles en figures (quatre au total), ils forment une représentation, les cercles concentriques (quatre au total) constituent deux motifs, les cercles concentriques avec un point au centre (quatre au total) sont deux figures et les cercles concentriques associés à d'autres éléments (trois au total) sont un motif. Les bâtonnets (six au total) sont deux figures. On va donc considérer 314 motifs pour 375 unités graphiques.

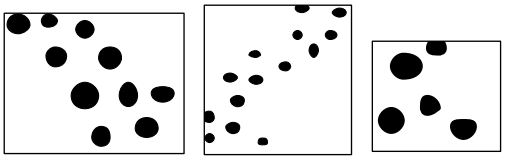


Figure 182 : Relevé des points en nappe du Letrero (Guaymango) :
29 unités graphiques pour trois motifs

- Pour Las Caritas (Guaymango), les points superposés (15 au total) sont six motifs, les points en nappe (18 au total) représentent trois motifs et les points en ligne courbe (quatre au total) conforment une figure (fig. 183). Les cercles connectés (deux au total) sont une représentation. Au total, 295 motifs sont pris en compte pour 323 unités graphiques.

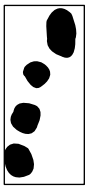


Figure 183 : Relevé des points en ligne courbe de Las Caritas (Guaymango) :
quatre unités graphiques pour un motif

- Pour Corinto, les motifs sont considérés tels quels sur la base de l'identification proposée par Lerma dans sa thèse[652] ; au total, ce sont 171 motifs pris en compte.

[652] Lerma 2014

- Pour la Cueva de los Leones, les points en nappe (50 au total) sont un motif (fig. 184), soit 24 figures sont considérées pour 73 unités graphiques.



Figure 184 : Relevé des points en nappe de la Cueva de los Leones :
50 unités graphiques pour un motif

- Pour Rosas Coloradas, les cercles concentriques, associés à d'autres éléments ou non (16 au total), constituent huit motifs (fig. 185). On considère alors 10 motifs pour 18 unités graphiques.



Figure 185 : Relevés des cercles concentriques de Rosas Coloradas :
16 unités graphiques pour huit motifs

- Pour le Cerro Coroban, les points en ligne droite (trois au total), forment une figure, les points en ligne courbe (quatre au total) constituent un motif et les points alignés (douze au total) sont une figure (fig. 186). Les cercles concentriques associés à d'autres éléments (trois au total) constituent une représentation. Les bâtonnets (huit au total) sont une figure. Au total, ce sont 43 motifs pris en compte pour 68 unités graphiques.



Figure 186 : Relevé des points alignés du Cerro Coroban :
12 unités graphiques pour une figure

- Pour la Cueva del Chumpe, les points superposés (deux au total) sont un motif, les points en ligne (six au total) forment une figure. Les croix latines groupées

(six au total) constituent deux représentations (fig. 187). Au total, ce sont 54 motifs pris en compte pour 64 unités graphiques.

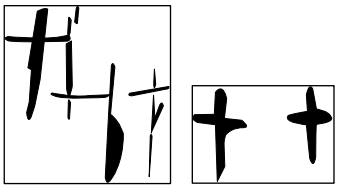


Figure 187 : Relevés des croix latines groupées à la Cueva del Chumpe : six unités graphiques pour deux figures

- Pour El Melonal, les cercles connectés (trois au total) sont une figure, les cercles concentriques (huit au total) forment quatre motifs (fig. 188), les cercles concentriques avec un point au centre (29 au total) constituent 13 figures et les cercles concentriques associés à d'autres éléments (six au total) sont quatre représentations. Au total, ce sont 79 motifs pris en compte pour 103 unités graphiques.

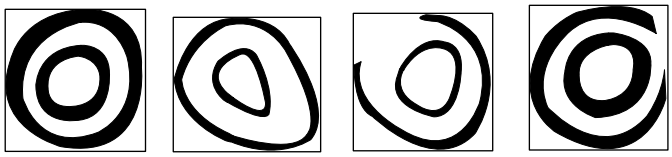


Figure 188 : Relevés des cercles concentriques à El Melonal : huit unités graphiques pour quatre figures

- Pour Finquita, les trois unités graphiques ont été mesurés (le Motif 1 comprend deux unités graphiques de 51 cm et de 36 cm et le Motif 2 mesure 27 cm). La taille moyenne est de 38 cm.
- Pour La Piletas, les cercles concentriques (quatre au total) forment deux motifs et les cercles concentriques associés à d'autres éléments (deux au total) constituent une figure. Au total ce sont 30 motifs pris en considération pour 33 unités graphiques.
- Pour la Cueva Pintada (San Francisco) au Honduras, les points en nappe (84 au total) forment quatre figures, les points en ligne (six au total) sont deux motifs, les points construits en forme géométrique (69 au total) constituent deux représentations (fig. 189) et les cercles concentriques (deux au total)

forment un motif. La série de triangles rayonnants (19 au total) sont une figure. Au total ce sont 317 motifs pris en compte pour 487 unités graphiques. La taille moyenne est de 11,1 cm.

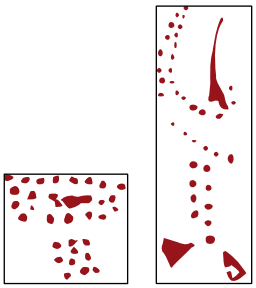


Figure 189 : Relevés des points construits en forme géométrique à la Cueva Pintada (San Francisco) : 69 unités graphiques pour deux figures

- Pour la Cueva Pintada de Erandique, au Honduras, afin de calculer la taille moyenne des représentations, les cinq motifs ont été mesurés (Motif 1 de 10 cm, Motif 2 de 15 cm, Motif 3 de 13 cm, Motif 4 de 27,5 cm et Motif 5 de 12 cm). La taille moyenne est de 15,5 cm.
- Pour Cerquin au Honduras, les points en nappe (huit au total) sont un motif, les points en ligne (quatre au total) sont une figure, les points en ligne courbe (23 au total) constituent une représentation, les points en cercles (13 au total) forment une figure, les points construits en forme géométrique (251 au total) sont six motifs (fig. 190). Au total ce sont 23 motifs pris en compte pour 312 unités graphiques. La taille moyenne est de 19,2 cm.

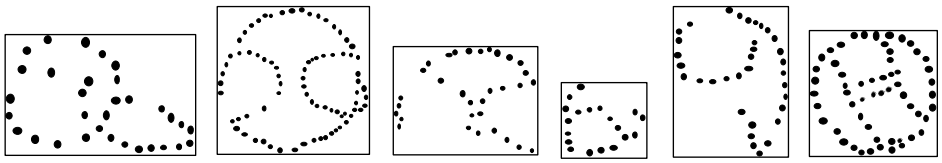


Figure 190 : Relevés des points construits en forme géométrique à Cerquin : 251 unités graphiques pour six figures

Pour cette classification encore une fois, les mesures de chaque motif n'ont pas été prises sur le terrain, mais sur la base des relevés à échelle produit à partir des relevés photographiques. L'objectif est de calculer la mesure moyenne des motifs pour chaque gisement visité ; la méthode de calcul utilisée consiste à obtenir des

pourcentages pour chaque ensemble. Si l'on prend le cas de La Cueva de los Fierros (San Isidro), le décompte permet d'obtenir les résultats suivants (les ensembles sont exprimés en cm) :

- Ensemble A : [1 ; 10 [: 194 motifs ce qui correspond à 55,4 % du total des figures.
- Ensemble B : [10 ; 20 [: 88 motifs ce qui correspond à 25,2 % du total des figures.
- Ensemble C : [20 ; 30 [: 41 motifs ce qui correspond à 11,7 % du total des figures.
- Ensemble A : [30 ; 40 [: 12 motifs ce qui correspond à 3,4 % du total des figures.
- Ensemble A : [40 ; 50 [: 11 motifs ce qui correspond à 3,2 % du total des figures.
- Ensemble A : [50 ; ∞ [: quatre motifs ce qui correspond à 1,1 % du total des figures.

Afin d'obtenir la taille moyenne des motifs par site, on a déterminé une mesure moyenne pour chaque ensemble de la manière suivante :

- Ensemble A : [1 ; 10 [: mesure moyenne de 5 cm.
- Ensemble B : [10 ; 20 [: mesure moyenne de 15 cm.
- Ensemble C : [20 ; 30 [: mesure moyenne de 25 cm.
- Ensemble D : [30 ; 40 [: mesure moyenne de 35 cm.
- Ensemble E : [40 ; 50 [: mesure moyenne de 45 cm.
- Ensemble F : [50 ; ∞ [: mesure moyenne variable car on calcule la moyenne des motifs selon la mesure exacte de chacun d'entre eux, la valeur référence de F change donc pour chaque site.

Ensuite, on multiplie la mesure moyenne de l'ensemble décrite précédemment par le pourcentage de motifs de l'ensemble correspondant ; on obtient donc pour la Cueva de los Fierros (San Isidro) :

- Ensemble A : 5 x 55,4 = 277
- Ensemble B : 15 x 25,2 = 378
- Ensemble C : 25 x 11,7 = 292,5
- Ensemble D : 35 x 3,4 = 119
- Ensemble E : 45 x 3,2 = 144
- Ensemble F : 52,5 x 1,1 = 57,75

Pour calculer la mesure référence de F, on a calculé la moyenne des quatre motifs de plus de 50 cm (52 cm, 54 cm, 53 cm et 51 cm) qui est 52,5 cm. Au total, on obtient 1268,325 en additionnant les valeurs obtenues sur la base du pourcentage de chaque ensemble pour sa mesure moyenne. En divisant par cent ce nombre (puisque le calcul est réalisé sur la base du pourcentage) on obtient la taille moyenne des représentations sur le site, c'est-à-dire 12,7 cm à la Cueva de los Fierros de San Isidro.

III. Les sondages archéologiques

La chronologie est souvent la question la plus difficile à élucider quand il s'agit d'art rupestre. Pendant longtemps, seul Corinto avait été l'objet de fouilles archéologiques à deux reprises, en 1977, dirigées par Haberland[653] et en 1998, dirigées par Coladan[654]. Le matériel mis en évidence au cours des premières recherches (neuf sondages) appartient à des types de la phase Lepa du période Classique récent et terminal (625 à 1000 apr. J.-C.). De cette phase proviennent aussi plusieurs objets d'obsidienne et de pierre[655]. En 1998, le même matériel a été reconnu (cinq sondages), cependant deux tessons, un du Préclassique récent et un du Postclassique récent, furent récoltés devant l'abri en surface et élargissent la chronologie de la présence humaine dans l'abri[656].

Il faudra attendre 2007 pour qu'un nouveau sondage sur un gisement rupestre soit mené. C'est un projet dirigé par Gelliot Éric, Costa Philippe et Perrot-Minnot Sébastien, sous les auspices du Cemca section Amérique Centrale, à la Cueva de los Fierros de San Isidro[657].

En 2012 et 2013, dans un souci de mieux connaître la chronologie et d'apporter de nouveaux renseignements sur de possibles affiliations culturelles, l'auteur de ces lignes a entrepris de réaliser des sondages archéologiques sur un ensemble de gisements. Le matériel archéologique provenant de ces sondages a pu être analysé dans son intégralité par le céramologue Vicente Genovez, de la *Escuela de Ciencias Sociales de la Facultad de Ciencias y Humanidades, de la Universidad de El Salvador* (Ecole de

[653] Haberland 1991

[654] Coladán 1998b

[655] Haberland 1991, p. 97

[656] Coladán 1998a, p. 664

[657] Gelliot et al. 2008, p.25

Sciences Sociales de la Faculté des Sciences Humaines, de l'Université du Salvador). Ainsi, l'ensemble des commentaires sur l'identification de la céramique et sa chronologie et les remarques sur l'identification et la possible provenance de l'obsidienne détaillés dans la description des sondages proviennent des observations de Genovez.

A. L'Est du Salvador

En 2012, ce sont les gisements de l'Est du Salvador qui sont l'objet des recherches (fig. 191). Un premier projet en 2011 avait permis d'identifier trois zones majeures de concentration d'art rupestre[658], dont une première autour du barrage *Embalse 15 de septiembre*, sur les rives de la rivière Lempa (fig. 191). Une autre concentration se situe dans le nord, avec la présence de grands abris peints et la dernière se trouve sur les pentes du volcan Conchagua, au sud, en bordure du Golfe de Fonseca (fig. 138). De surcroît, comme il est rare de rencontrer des sites rupestres à proximité directe d'un établissement (moins d'un kilomètre), le Cerro Coroban, dont la chronologie était inconnue jusque là, a aussi fait l'objet de sondages. Le contexte des gisements autour du barrage *15 de septiembre* n'est pas bien connu ; certains sont recouverts par les eaux et peuvent apparaître pendant la saison sèche (cf. La Cueva del Toro) [659]. Pour cette raison, les recherches en 2012 se sont dirigées sur les concentrations de gisements du nord de la région Est, dans les cordillères de Nahuterique et Coroban et au sud, autour du volcan Conchagua.

[658] Costa et al. 2011, p.47

[659] Escamilla et al. 2006, p. 58

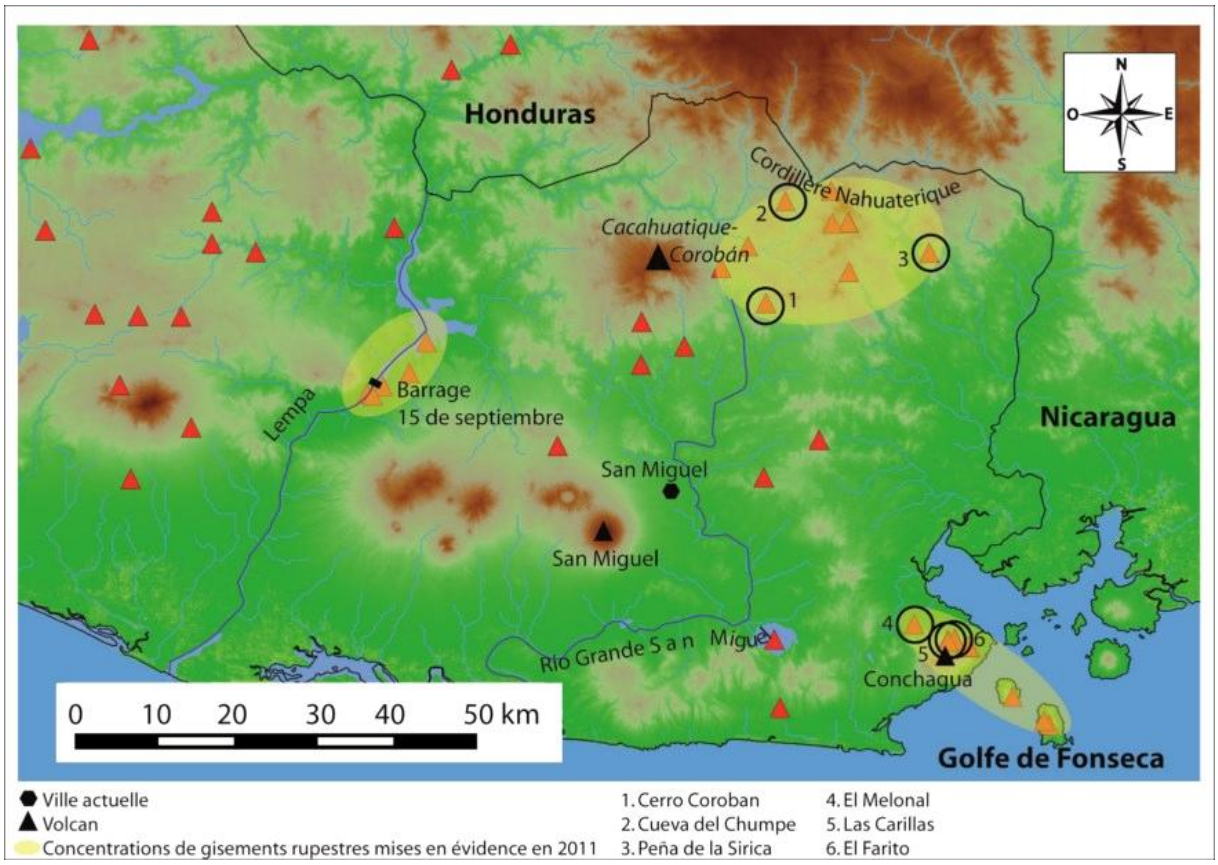


Figure 191 : Carte des concentrations des sites mises en évidence en 2011 avec les gisements rupestres qui ont fait l'objet de sondage archéologiques à l'Est du Salvador.

1. Le Cerro Coroban

Les recherches sur le terrain en 2011 ont pu mettre en évidence que le principal site d'habitat connu dans la portion nord de la région Est du Salvador est Casitas Blancas, situé en position défensive sur le sommet du Cerro Coroban. Il avait déjà été signalé par Lardé en 1926, Longyear en 1944 et 1966 et De Baratta en 1952. Ces auteurs faisaient remarquer l'abondance de matériel lithique et la présence d'un abri sous roche avec des peintures à proximité. Seule une photographique et un schéma indiquant la position géographique de l'établissement avait été publié par Longyear en 1944 (fig. 68).

Le gisement rupestre se situe à 400 m au sud-est de l'établissement et il y existe une relation visuelle évidente entre les deux, ce qui fait penser à une éventuelle contemporanéité des deux sites. Longyear proposa en 1966 une datation Postclassique justifiée par la position défensive[660]. Toutefois, il faut rappeler que dès 850 apr. J.-C.,

[660] Longyear 1966, p. 153

plusieurs établissements de sommet sont bien établis dans la vallée de Comayagua, au centre du Honduras (cf. Tenampua)[661].

Trois sondages ont été menés sur l'établissement d'une ample superficie de 250 m de long et 120 m de large, orientée d'est en ouest et d'au moins 20 monticules (fig. 192). Le sol du gisement rupestre étant composé de roche, tout sondage était exclu. Un changement d'orientation des structures est notable entre les deux plateaux du sommet de la montagne, ce qui pourrait avoir des implications chronologiques, ou traduire des changements culturels. C'est pour cette raison que les sondages se sont répartis sur chacun des plateaux (fig. 193).

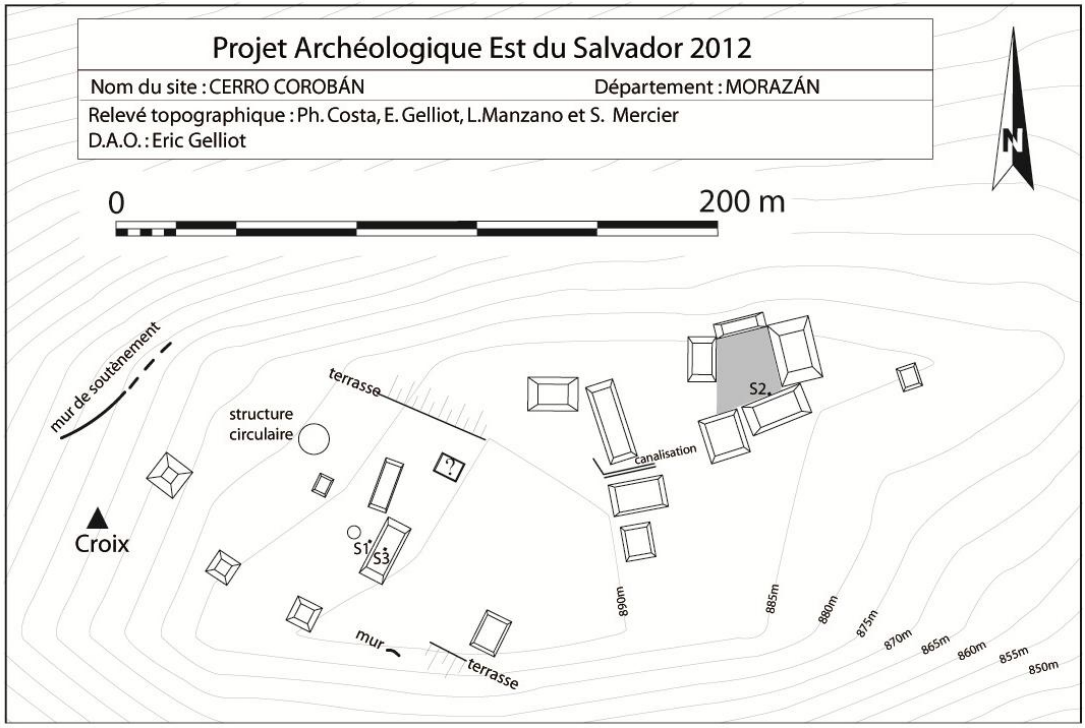


Figure 192 : Relevé topographique et positions des sondages (S1, S2 et S3) au Cerro Coroban

[661] Boyd 1989, p. 55

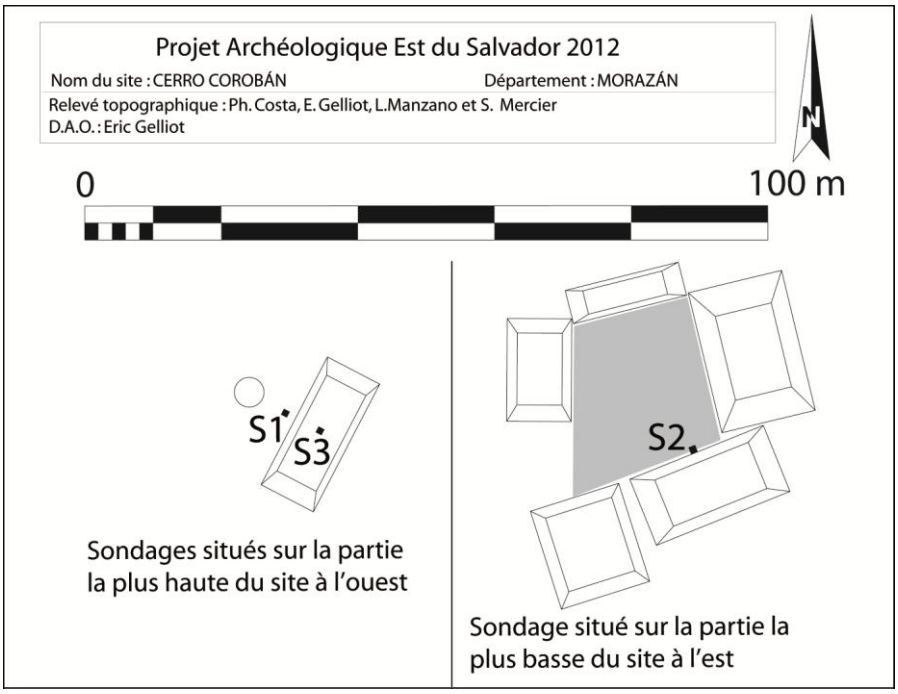


Figure 193 : Positions des sondages (S1, S2 et S3) au Cerro Coroban

Le sondage S1 a rapidement rejoint la roche mère après 5 à 10 cm de profondeur (fig. 194). Il n'a pas révélé de matériel céramique néanmoins il a permis de mettre à jour deux obsidiennes dont un segment distal de pointe de projectile bifacial qui correspondent au Classique récent (fig. 194 et tab. 36). En raison de l'absence de matériel céramique, le sondage S3 a été mené sur le sommet du monticule.



Figure 194 : Photographies du sondage S1 (US 101) et de la pointe de projectile bifaciale du Classique récent

Le sondage S3, a permis de mettre en évidence une structure de pierres dans la longueur du monticule, qui a pu constituée une banquette, toutefois l'extension réduite de l'excavation ne permet pas d'en dire plus (fig. 195 et voir Annexe – Partie 1, p. 8). Le matériel céramique se compose de 70 tessons de céramique et 23 pièces de lithique (tab. 36) parmi lesquels ont été identifiés des types de la phase Lepa de Quelepa (625 à 1000 apr. J.- C.) (*Obrajuelo Ordinario* et *Delirio Rojo sobre Blanco*) dans les niveaux deux et trois (US 302 et 303). Dans l'US 303, un nucleus d'obsidienne a été mis à jour, mais son origine est incertaine (fig. 196).



Figure 195 : Photographies du sondage S3 (US 303) et quelques tessons de céramique provenant de cette unité stratigraphique. Les tessons avec l'engobe blanc sont du type *Delirio Rojo sobre Blanco* du Classique récent.



Figure 196 : Photographie du nucleus d'obsidienne découvert dans l'US 303

Le sondage S2, sur la partie est de l'établissement, au pied du monticule le mieux conservé qui ferme la place au sud, a apporté le plus de matériel céramique (fig. 197 et voir Annexe – Partie 1, p. 7) ; 114 au total et 41 pièces lithiques (tab. 36). Les artefacts les plus remarquables proviennent de l'US 202 (fig. 197) ; il s'agit d'un fragment de fusaïole (environ 45% du volume est conservé) de section trapézoïdale, décorée avec des volutes incisés sur une de ses faces, ainsi qu'un tesson retravaillé (morceau fabriqué à partir d'un fragment de récipient). Ces tessons retravaillés sont abondants au sud de la Mésoamérique mais leur fonction n'est pas certaine ; ils auraient pu servir entre autres de couvercles de céramique, d'unités de poids ou de jouets. La chronologie pour ces deux artefacts correspond à la Phase Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.).



Figure 197 : Photographies du sondage S2 (puissance stratigraphique) et les artefacts les plus remarquables issus de l'US 202. Tesson retravaillé et fragment de fusaïole du Classique récent

Malgré les dimensions réduites des sondages d'un mètre par un mètre, le matériel mis en évidence fait penser à une occupation au Classique récent et Classique terminal de l'établissement. L'absence de céramique diagnostique du Postclassique est remarquable. Les relations avec le centre du Honduras paraissent plus étroites si l'on considère les soupçons sur la provenance de l'obsidienne de La Esperanza avancée par Genovez en se basant sur la texture légèrement granulée et son apparence opaque et marbrée (fig. 198)[662].C'est la même obsidienne qui a été identifiée dans les sondages à la Pena de la Sirica et à la Cueva del Chumpe.

[662] Costa et al. 2011, p. 50

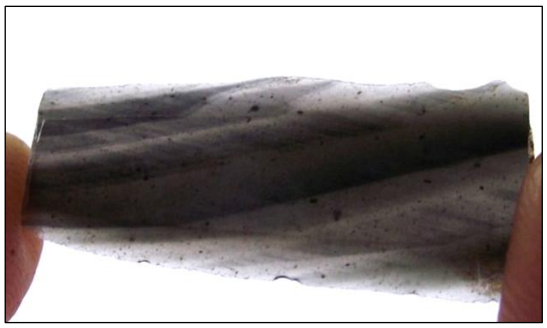


Figure 198 : Photographie de l'obsidienne à la texture légèrement granulaire, d'apparence opaque et marbrée rencontrée dans les sondages au Cerro Coroban

Cerro Coroban		
Sondage 1 :	**Céramique**	**Lithique**
US 101	0	2
Total	**0**	**2**
Sondage 2 :	**Céramique**	**Lithique**
US 200	4	4
US 201	25	12
US 202	85	25
Total	**114**	**41**
Sondage 3 :	**Céramique**	**Lithique**
US 300	7	3
US 301	10	8
US 302	8	1
US 303	45	11
Total	**70**	**23**
Surface (2012) :	**Céramique**	**Lithique**
Proximité source	18	25
Proximité S2	12	9
Proximité S3	7	3
Total	37	37

Tableau 36 : Répartition du matériel découvert au Cerro Coroban

2. Cueva del Chumpe

L'abri sous roche de la Cueva del Chumpe pourrait éventuellement se rapprocher d'une grotte, mais sans son obscurité caractéristique ; de grands blocs du sommet de la montagne forment un espace avec une entrée unique, à la façon d'une tente triangulaire étirée vers le haut (fig. 132). Lors de la première visite en 2011 un motif imposant à l'entrée du site avait été interprété comme le glyphe « *pop* », une natte symbole du

pouvoir politique dans l'iconographie maya[663]. En raison de ce symbole, l'exécution des gravures avait été attribuée au Classique récent, la période d'expansion maximale de la culture maya à l'est du fleuve Lempa.

Afin de vérifier cette possible affiliation culturelle et chronologique, un sondage de deux mètres par un mètre a été envisagé, sur la plateforme qui constitue l'intérieur de l'abri. L'entrée de l'abri se compose d'un mur de rétention de roches, disposées sans mortier, qui conforme l'accès à la plateforme. L'abri est orienté d'est en ouest et l'ouverture se situe à l'ouest (fig. 199).

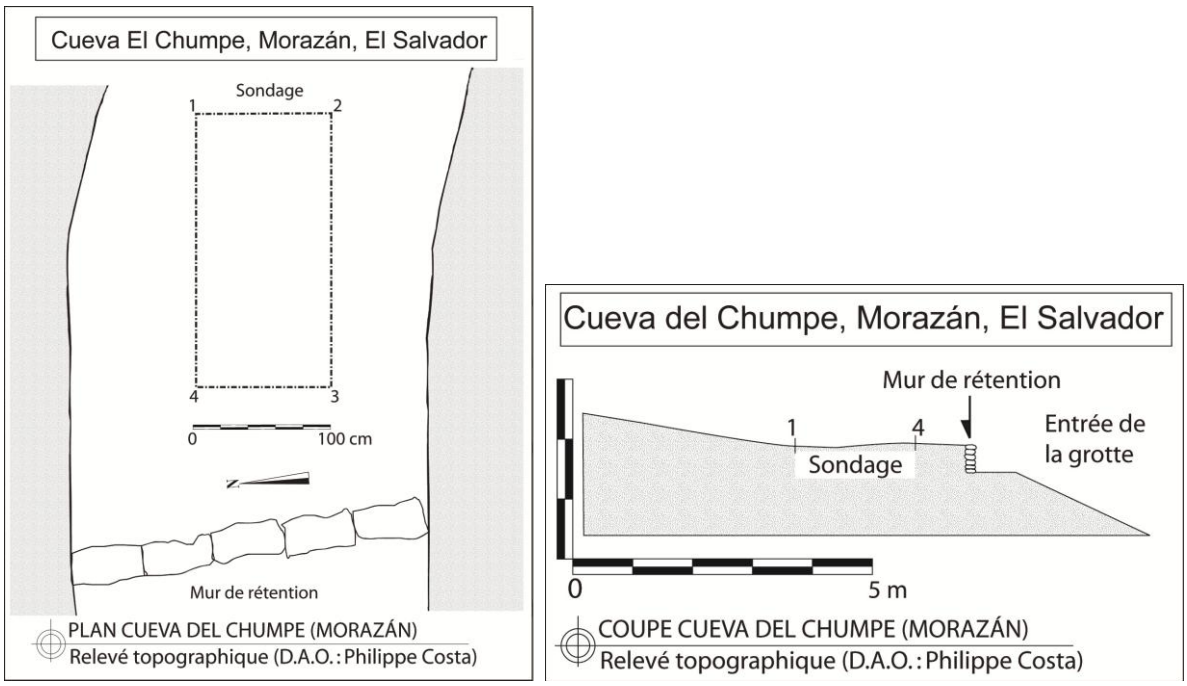


Figure 199 : Relevés topographiques avec la position du sondage à la Cueva del Chumpe en plan et en coupe

Le sondage a révélé que le sol de l'abri s'est formé de façon naturelle et se compose d'une successions de dépôts de cendres volcaniques et de coulées de boue, peut-être dues aux événements climatiques provoqués par une violente éruption (fig. 200 et voir Annexe – Partie 1, p. 9). Ces cendres volcaniques blanches ressemblent, tant au niveau de la texture que de la couleur, aux cendres rencontrées au cours du sondage de la Cueva de los Fierros en 2007, identifiées comme provenant de l'éruption du volcan Ilopango de 535 apr. J.-C. L'entrée de l'abri du Chumpe s'élargit vers l'extérieur et son orientation s'incline vers le sud-ouest, en direction du volcan Ilopango situé toutefois à

[663] Costa et al. 2011, p. 41

110 km. Dans un premier temps, les spécialistes ont pensé que les matériaux provenant de l'éruption du volcan Ilopango s'étaient disséminés en grande partie vers l'ouest[664], toutefois les nouvelles recherches ont permis de mettre en évidence que les dépôts de cendres vers l'est étaient beaucoup plus importants. En 2010, des dépôts compris entre 20 et 150 cm sont évoqués, ce qui correspond à la quantité de la Cueva del Chumpe d'au moins 135 cm (la roche mère n'a pas été atteinte) (fig. 201), contre 50 cm à Chalchuapa à l'ouest à la même distance.



Figure 200 : Photographie de l'angle nord-ouest où s'est prolongé le sondage de la Cueva del Chumpe (puissance stratigraphique)

[664] Dull, Southon et Sheets 2001, p. 26

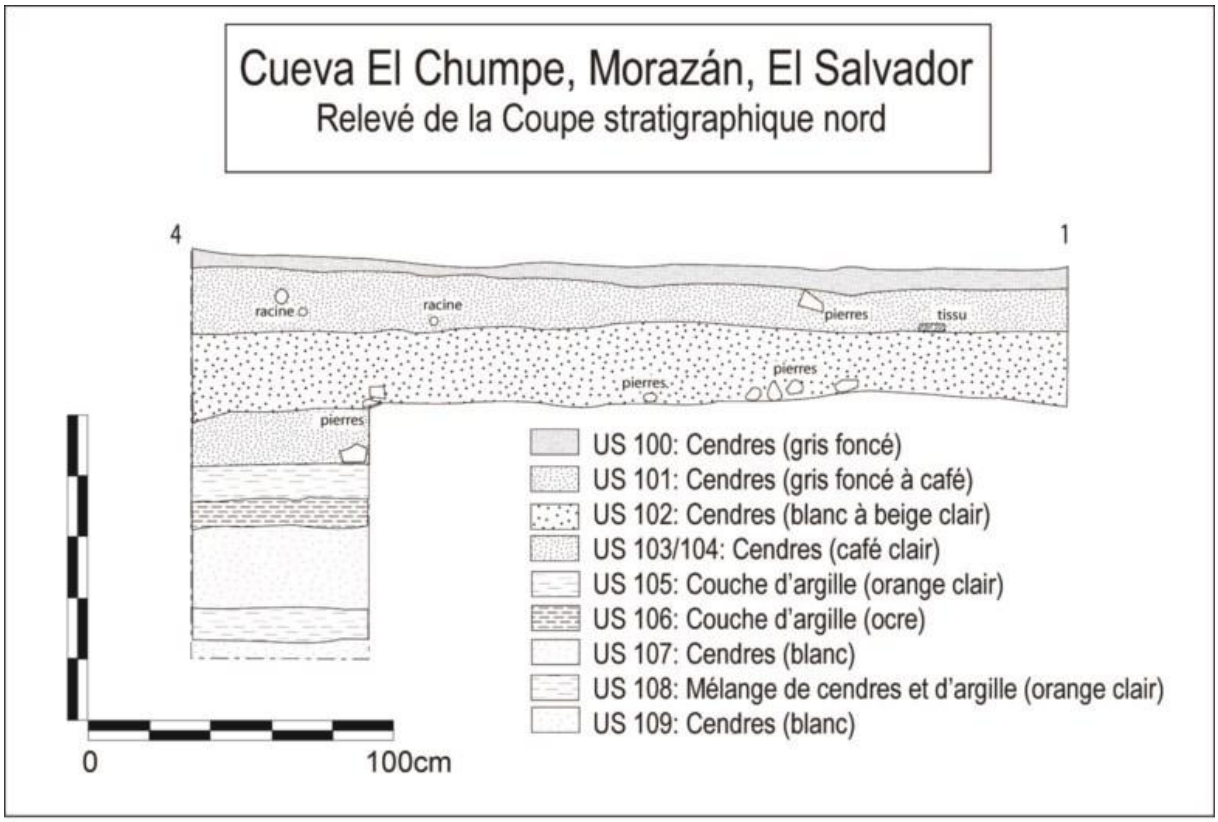


Figure 201 : Relevé de la coupe stratigraphique nord de la Cueva del Chumpe

En surface, onze tessons ont été ramassés dont un bord de plat profond qui pourrait être du Postclassique récent voire d'une époque plus récente (tab. 37). Malheureusement, la fouille n'a mis en évidence que trois tessons et leur état de conservation ne permet pas leur identification. En outre, quatre tessons ont été trouvés en surface mais ils n'ont pas non plus été identifiés. Cependant, le sondage a élucidé le mode d'élaboration de la plateforme. Après les événements volcaniques majeurs, l'entrée de l'abri fut dégagée des cendres et un mur de contention, qui délimite la plateforme, a été élaboré. Comme les gravures semblent avoir été sculptées depuis le niveau de la plate-forme de cendres, cela indique que les gravures sont postérieures à 535 apr. J.-C. C'est tout ce que l'on peut dire sur la base du sondage. Un fragment de lame prismatique d'obsidienne découvert en surface aux alentours de l'abri présente des attributs qui suggère une provenance de La Esperanza au Honduras.

Cueva del Chumpe		
Sondage :	**Céramique**	**Lithique**
US 103	3	0
Total	**3**	**0**
Surface :	**Céramique**	**Lithique**
2011	4	1
2012	7	0
Total	**11**	**1**

Tableau37 : Répartition du matériel découvert à la Cueva del Chumpe

3. La Pena de la Sirica

La Sirica se trouve à 10,8 km au sud-est de Corinto et elle a été sélectionnée pour faire l'objet d'un sondage car ses peintures présentent des similitudes avec celles de ce site. Ainsi, d'une façon indirecte, il s'agissait de confirmer ou d'infirmer les chronologies avancées pour Corinto, par le biais d'un autre gisement aux peintures comparables. De surcroît, le sol de l'abri montrait du matériel céramique et lithique en surface.

L'abri sous roche possède des dimensions importantes ; 25 m de long et jusqu'a plus de cinq mètres de profondeur. C'est dans la partie est, la plus ample et plane avec un sol moins rocheux, que le sondage a été ouvert (fig. 202).

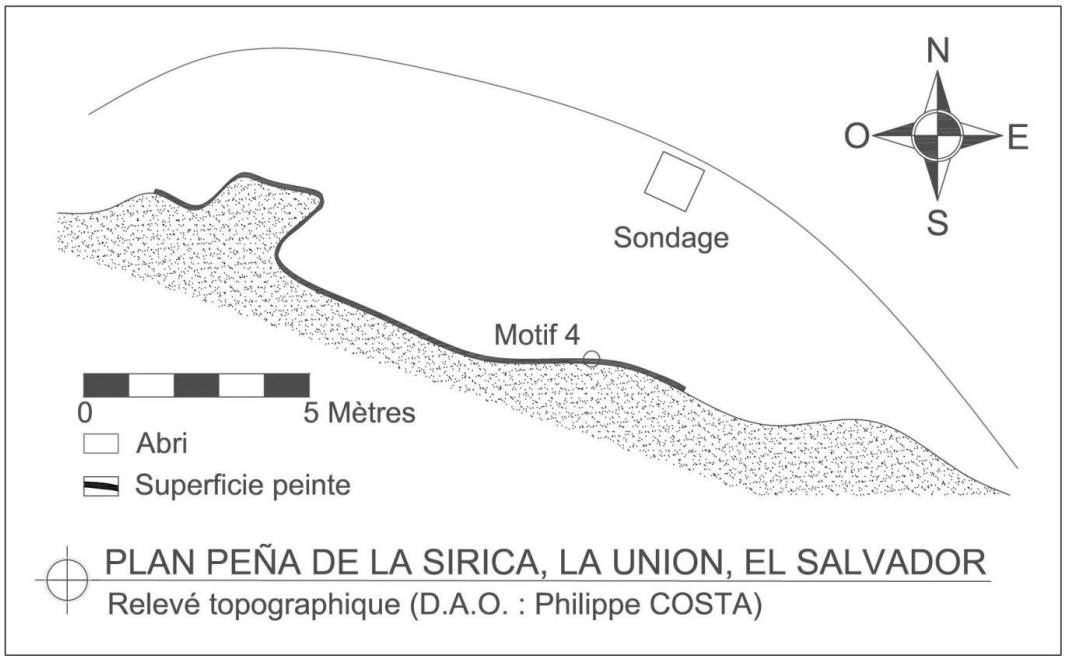


Figure 202 : Relevé topographique en plan de la Pena de la Sirica avec la position du sondage

Le sondage, situé à 4 m de la paroi, a tout d'abord commencé avec une mesure de 50 cm par 50 cm en raison de la proximité d'un essaim de guêpes noires réputées dangereuses sur la paroi rocheuse. Une fois la sécurité de l'équipe garantie, le sondage a par la suite été agrandi à un mètre par un mètre (fig. 203).



Figure 203 : Photographies du sondage de la Pena de la Sirica, tout d'abord ouvert de 50 cm par 50 cm puis agrandi à un mètre par un mètre

D'une profondeur de 30 cm, le sondage a permis de révéler six unités stratigraphiques dont la dernière (US 105) compose la roche mère. La quantité de matériel augmente avec la profondeur du sondage (tab. 38 et Annexe – Partie 1, p. 10). Au sein de l'US 103, deux tessons du type *Anaranjada Tongolona* de la Phase Shila de Quelepa (150 à 625 apr. J.-C.), du Classique ancien, ont été reconnus. L'US 104 quant à elle détient le plus de matériel ; 23 tessons et neuf artefacts lithiques (fig. 204). Parmi la céramique, un tesson s'est révélé du type *Izalco Usulutan* de la Phase Uapala de Quelepa (400 av. J.-C. à 150 apr. J.-C.) (fig. 205), du Préclassique récent. Dans la même couche, un tesson porte la décoration appelée *Púas Lolotique*, du type *Obrajuelo Ordinario,* de la Phase Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.) (fig. 205). Cet ornementation de petit cercles réguliers sont en réalité des marques pratiquées sur l'argile fraiche (avant cuisson) avec l'extrémité d'une petite canne creuse d'origine végétale. La situation de ce tesson dans la strate la plus profonde pourrait être due à l'action des racines observés dans toutes les couches du sondage.



Figure 204 : Photographie du matériel de l'US 104 de la Pena de la Sirica, les artefacts lithiques se trouvent dans la partie gauche



Figure 205 : Photographies d'un tesson *Usulutan* et *Obrajuelo Ordinario* décorée de *Púas Lolotique*

En 1977, la céramique identifiée par Haberland à Corinto est exclusivement du Classique récent. En 1997, Coladan réalise de nouveaux sondages et elle identifie du matériel du Préclassique récent (500 av. J.-C. à 200 apr. J.-C.), du Classique récent et du Postclassique récent (1200 à 1524 apr. J.-C.). Toutefois, le matériel du Préclassique et du Postclassique est découvert aux alentours de l'abri en surface.

À la Sirica, la céramique analysée du sondage appartient à la phase Uapala (500-400 av. J.-C. à 150 apr. J.-C.), Shila (200 à 650 apr. J.-C.) et Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.). Du matériel du Postclassique récent a également été ramassé en surface. L'unique tesson du Classique récent mis en évidence se situait dans la couche la plus profonde. La chronologie de la présence humaine à la Pena de la Sirica ressemble donc à celle de Corinto, avec toutefois une composante spécifique appartenant au Classique ancien (Phase Shila). Les résultats sont d'autant plus satisfaisant quand on pense aux limites du sondage d'un mètre par un mètre. En surface, du matériel a été découvert en 2011 (10 tessons et un éclat de silex). Il inclut un seul bord très fin, avec une bande de peinture rouge à l'intérieur et l'extérieur du bord et sur la lèvre, sur un engobe crème, dont les attributs suggère une appartenance au Postclassique. C'est le cas également de sept des neuf fragments de panse qui évoquent les types du Postclassique récent de la côte Pacifique du Guatemala. On peut affirmer que le site a été visité depuis le Préclassique récent jusqu'au Postclassique. Parmi le matériel récupéré en surface en 2012, quelques tessons pourrait être également du Postclassique, mais aussi être de l'époque moderne, du fait de la continuation de certaines traditions céramiques.

Pena de la Sirica		
Sondage :	**Céramique**	**Lithique**
US 100	1	0
US 101	1	0
US 102	1	0
US 103	4	0
US 104	23	9
Total	**30**	**9**
Surface :	**Céramique**	**Lithique**
2011	10	1
2012	9	0
Total	**19**	**1**

Tableau 38 : Répartition du matériel découvert à la Pena de la Sirica

4. <u>El Farito</u>

C'est une roche à l'air libre qui exhibe des gravures, sur les pentes du volcan Conchagua, dans la municipalité du même nom (fig. 207). Le motif, sur la face lisse d'un rocher, conforme le visage d'un monstre avec deux crocs saillants proéminents (fig. 77). Il paraitrait qu'il tire la langue. De part et d'autre de cette langue, de façon symétrique,

sont distribués des espèces d'excroissances qui définissent des crochets. Au-dessus du visage est superposé un couvre chef, probablement de plumes, représentées sous forme de lignes radiantes qui forme un arc de cercle (fig. 206). Sur chaque extrémité du couvre-chef sont figurées de possibles têtes de serpents de profils disposées symétriquement.

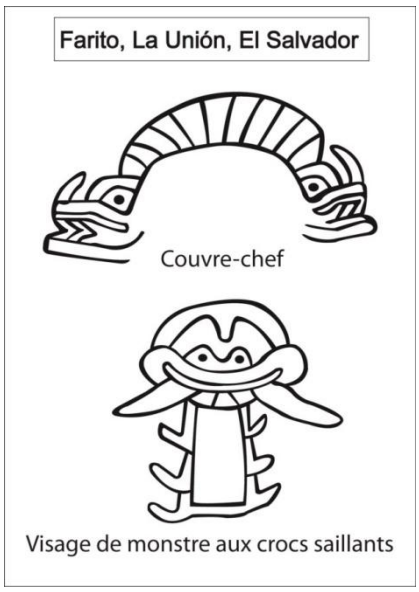


Figure 206 : Composition de l'iconographie d'El Farito

Les têtes de serpents opposées de profil rappelle la roche à l'air libre d'El Obispo, dans l'est du Guatemala à 235 km au nord-ouest, où un personnage identifié comme étant un prêtre pipil, de taille humaine, est représenté de face, de plain pied, possède de chaque côté du visage et des hanches des têtes d'animaux de profils opposées (fig. 155). À 30 km au sud-est de l'Obispo, sur une des roches de l'île d'Igualtepeque, au nord-ouest du Salvador, apparaît une tête de serpent similaire. C'est la diffusion de l'iconographie des élites pipiles du Postclassique qui apparaît ici d'un bout à l'autre du Salvador et dans l'est du Guatemala. Selon Fowler, il apparaît que la majorité des sites d'habitat pipils au Salvador s'est établie durant le Postclassique ancien[665] et la frontière est des Pipils a été en évolution constante durant tout le Postclassique ; il explique [666] :

« Une frontière en bonne et due forme entre les territoires Pipil de l'est et les territoires Lenca n'a probablement jamais existée. »

[665] Fowler 1989b, p. 42

[666] Fowler 1989b, p. 64, traduction de l'auteur :

« A hard-and-fast boundary between eastern Pipil and Lenca territories probably never existed."

Un sondage a été prévu au pied de la roche, dans l'espoir de rencontrer du matériel qui permettrait d'étayer ce que l'iconographie laissait présager. La roche de 2,20 m de large par 1,84 m de haut et 50 cm d'épaisseur est couchée sur la pente d'une colline. Le sondage a été réalisé au pied de la face gravée, là où la roche aurait pu piéger du matériel, ou pour le moins le préserver de l'érosion de la colline (fig. 207).

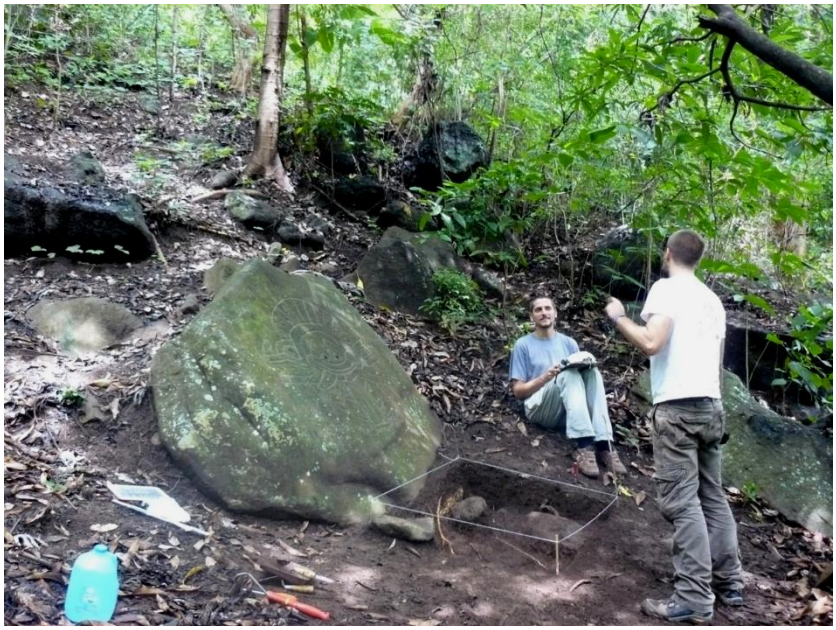


Figure 207 : Photographie du sondage d'El Farito.

Malgré les efforts pour poursuivre la fouille jusqu'à une profondeur de 94 cm, au-delà de la base de la roche qui est apparue dans la coupe stratigraphique du sondage face à la roche, aucun artefact n'a été rencontré (voir Annexe – Partie 1, p. 11). Le sondage n'a pas permis de mettre en évidence de matériel céramique ou lithique afin d'établir catégoriquement un seul des contextes fouillés de l'époque préhispanique.

5. <u>El Melonal</u>

Il s'agit d'un groupe de 18 roches à l'air libre accueillant plus de 70 gravures, à 5,4 km au nord-ouest du gisement précédent (fig. 136). Ces roches se trouvent au sein d'une légère dépression et apparaissent partiellement enterrées. La Roche 13 montre une croix associée à une ligne extérieure fermée qui définit son contour (fig. 208). Ce motif rappelle la Croix de Vénus identifiée dans les gylphes mayas, mais c'est une figure courante depuis le Nouveau-Mexique aux Etats-Unis, jusqu'en Amérique du sud, en

passant par les Antilles[667]. Un sondage a été mené au sein du chaos rocheux dans l'espoir de préciser autant la chronologie que l'affiliation culturelle.

C'est la Roche 5 qui a été sélectionnée car elle est densément gravée et laisse suffisamment d'espace en face des gravures pour ouvrir un sondage d'un mètre par un mètre (fig. 209).



Figure 208 : Photographies de la Roche 13 d'El Melonal avec détail de la croix détourée (encerclé sur la photographie de la roche)

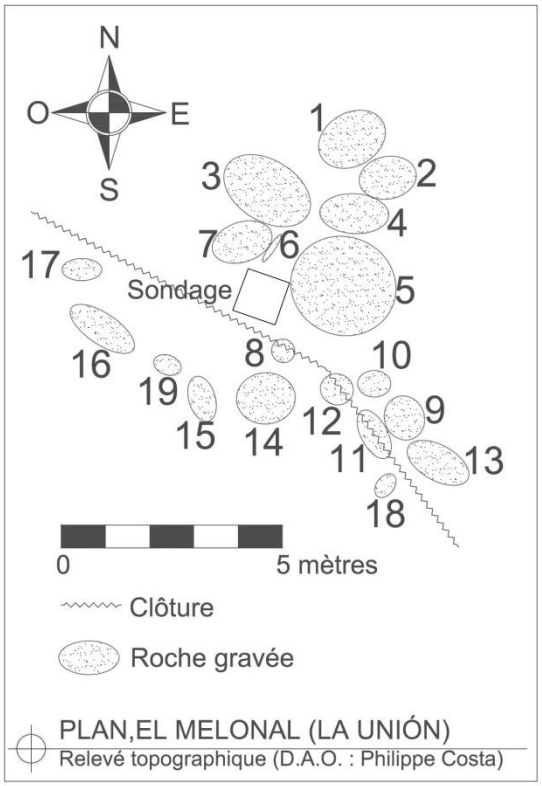


Figure 209 : Relevé topographique en plan d'El melonal avec la position du sondage

[667] Sánchez 2002 et 2008

Le sondage s'est poursuivi jusqu'à une profondeur de 45 cm, après avoir pénétré une couche argileuse compacte et stérile pendant 23 cm sans avoir rencontré de matériel céramique ou lithique (fig. 210 et Annexe – Partie 1, p. 12).



Figure 210 : Photographie du sondage au Melonal avant son remplissage

6. Las Carillas

Une nouvelle fois, c'est une roche à l'air libre avec des gravures qui a été sélectionnée. Elle est située à 4,8 km au nord-ouest du Melonal et l'iconographie partage avec ce site des ressemblances notamment les débuts de lignes en volute (Roches 3, 5, 7, 11, 13 et 14 du Melonal). Les gravures apparaissent néanmoins moins profondes à Las Carillas et la roche ne possède qu'une portion gravée limitée. Le matériel en surface et les ressemblances du matériel graphique rupestre avec d'autres sites ont orienté la sélection du lieu pour mener un sondage d'un mètre par un mètre (fig. 211).



Figure 211 : Photographie du sondage à Las Carillas

La fouille s'est poursuivie jusqu'à une profondeur de 45 cm, pour arriver au-dessous de la base de la roche qui est apparue dans la coupe stratigraphique du sondage face à la roche (voir Annexe – Partie 1, p. 13). Quelques tessons ont pu être rencontrés, mélangés avec des morceaux de tuiles modernes. Leur pâte rappelle les types *Anaranjado Aramuaca*, *Rojo-Anaranjado Chapeltique* et *Obrajuelo Ordinario* du Classique récent pour l'Est du Salvador. En outre, deux fragments de lames d'obsidienne ont été rencontrés, toutefois son utilisation n'est pas spécifiquement préhispanique car elle s'est poursuivie quelques dizaines d'années après la Conquête.

B. Le Centre du Salvador

Les gisements du Centre du Salvador sont les premiers à avoir fait l'objet des recherches des projets archéologiques sous les auspices du Cemca section Amérique Centrale dès 2004. Le premier site où nous avons mené un sondage en 2007 est la Cueva de los Fierros de San Isidro[668], découverte en 2004 (fig. 114). Les deux autres sondages on eu lieu en 2012. Ils se sont déroulés à la Pena Herrada, qui appartient à la même tradition rupestre que la Cueva de los Fierros (San Isidro), ainsi qu'au Leon de Piedra (fig. 212). Ce gisement rupestre a été choisi pour être un site atypique en raison

[668] Gelliot et al. 2008

de la technique employée (moyen-relief) et la proximité directe d'un site d'habitat (Tehuacan).

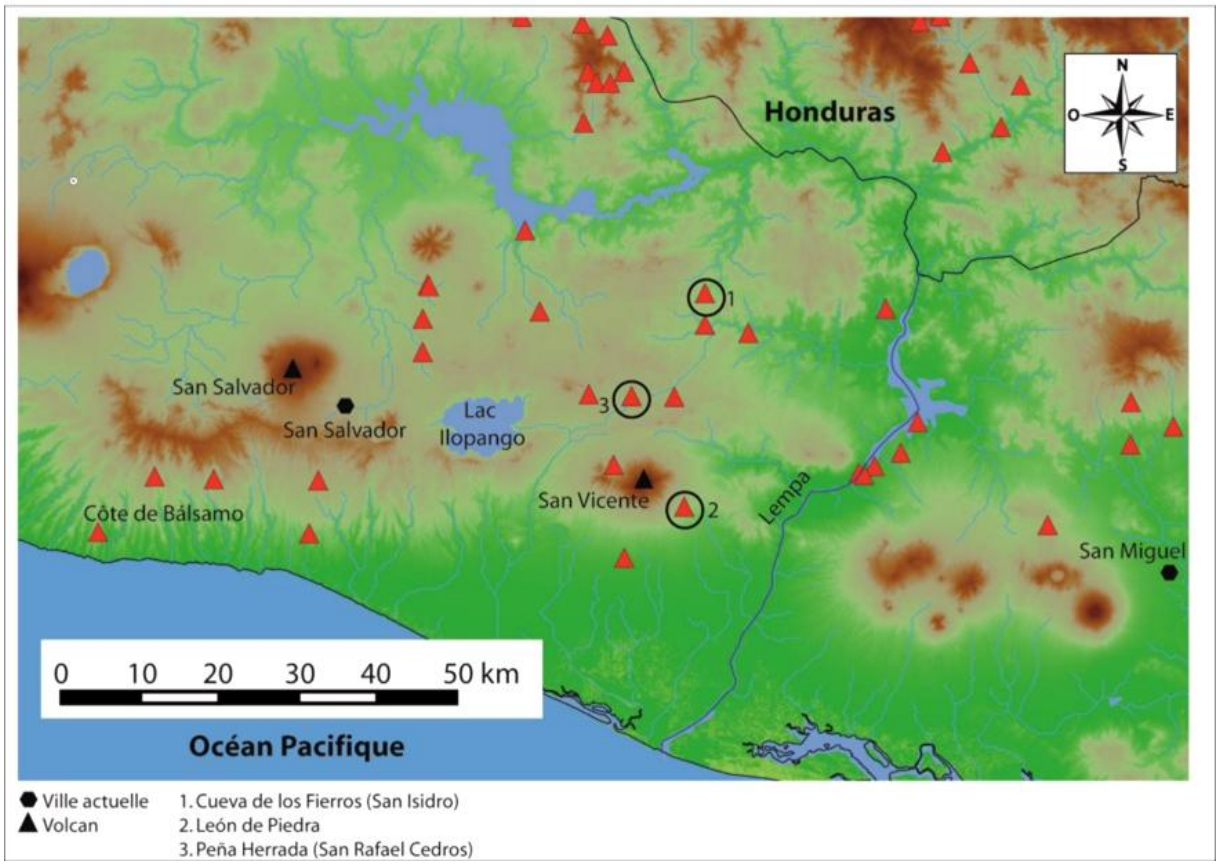


Figure 212 : Carte des gisements rupestres qui ont fait l'objet de sondages archéologiques au Centre du Salvador

1. <u>La Cueva de los Fierros de San Isidro</u>

En tant qu'abri sous roche avec des gravures, dont l'iconographie est comparable à d'autres gisements du Centre du pays, la Cueva de los Fierros a été choisie pour [669]:
« … éclairer le cadre culturel, chronologique et géographique, de l'art rupestre dans cette partie nord-central du Salvador et mieux comprendre les relations entre les sites. Nous voulions aussi progresser, d'autre part, sur la définition d'une possible culture

[669] Gelliot et al. 2008, p. 6, traduction de l'auteur :
« Nuestro propósito era alumbrar el marco cultural, cronológico y geográfico, del arte rupestre de esta parte norte-central de El Salvador y comprender mejor las relaciones entre los sitios. Queríamos avanzar, por otra parte, en la definición de una posible cultura arqueológica (de la cual el estilo rupestre podía ser la característica más impresionante). »

archéologique (dont le style rupestre pourrait être la caractéristique la plus impressionnante). »

Dans ce but, un sondage de trois mètres par deux mètres a été creusé au sein de la plateforme qui constitue le sol de l'abri[670] (fig. 213 et Annexe – Partie 1, p. 14).

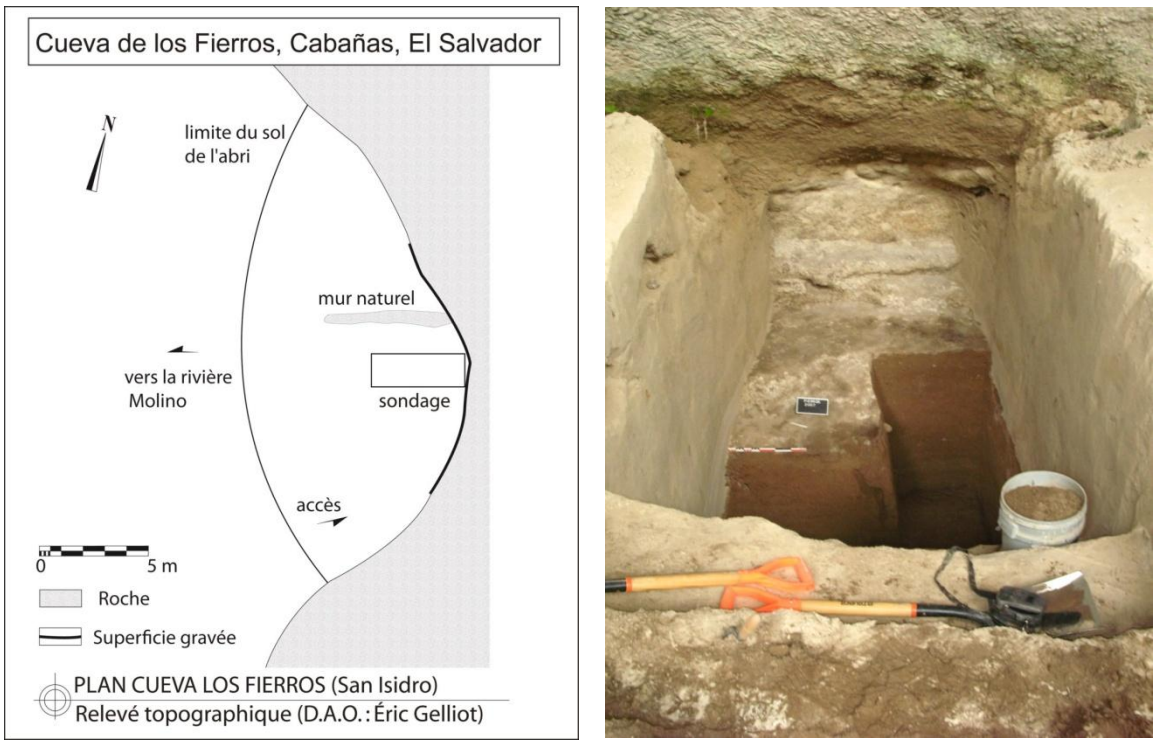


Figure 213 : Relevé en plan avec la position du sondage à la Cueva de los Fierros (San Isidro) et photographie du sondage

Il s'avère que le sol de la Cueva de los Fierros est composé d'une couche de deux mètres de cendres provenant de l'éruption du volcan Ilopango (fig. 121). Comme les gravures sont élaborées depuis le niveau de sol composé par la couche de cendres, cela indique que les gravures sont postérieures à 535 apr. J.C. De plus, le matériel rencontré en-dessous de la couche de cendres présentent des caractéristiques du Préclassique récent et peut être du Classique ancien[671], tandis qu'autour de l'abri, du matériel du Préclassique récent (fig. 214) et du Classique récent (fig. 215) a été rencontré. Aucun matériel du Postclassique n'a été découvert [672]. C'est pour cette raison que selon nous, la production des gravures pourrait être attribuée au Classique récent (600 à 900 apr.

[670] Gelliot et al. 2008, p.25

[671] Gelliot et al. 2008, p. 30

[672] Gelliot et al. 2008, p. 30

J.C.). Durant le même projet, un sondage a été réalisé sur l'établissement El Junquillo, à 6,2 km au nord-nord-est, or du matériel datant exclusivement du Classique récent a été mis en évidence[673].

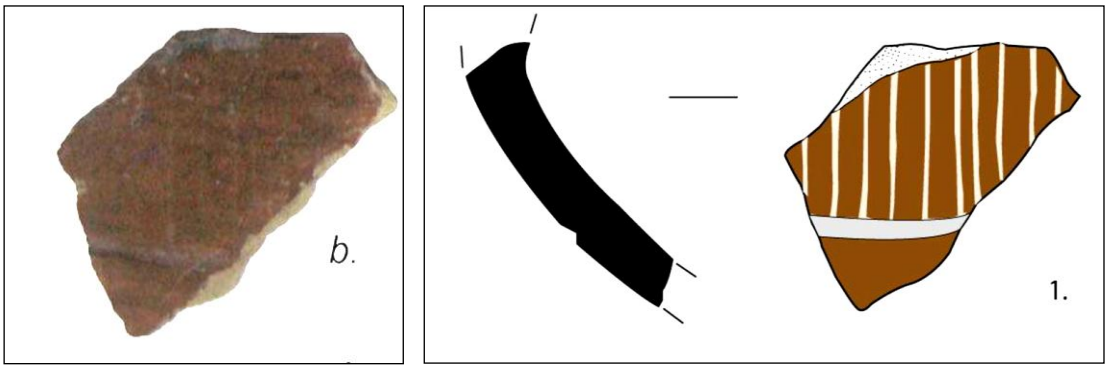


Figure 214 : Photographie et relevé de la céramique de type *Usulutan* trouvée en surface devant l'abri

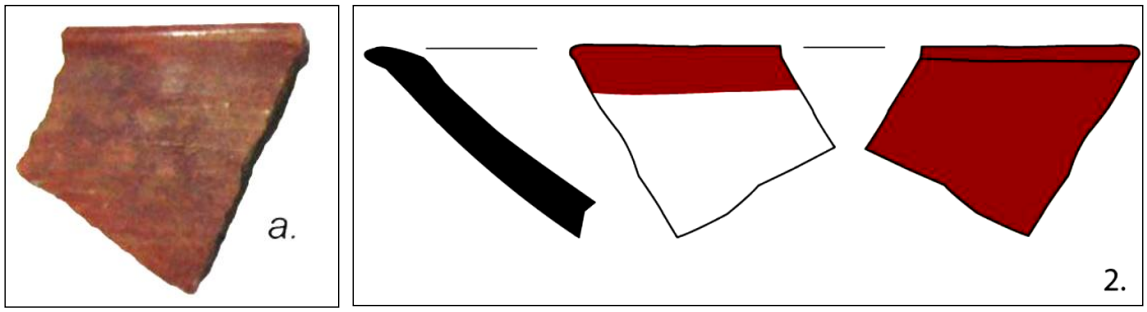


Figure 215 : Photographie et relevé de la céramique de type *Copador* trouvée en surface devant l'abri

2. <u>El Leon de Piedra de Tecoluca</u>

Ce site est l'unique cas de moyen-relief sur une roche à l'air libre au Salvador et de surcroit il est positionné à 500 m au sud-ouest du centre monumental de Tehuacan, dont l'occupation correspond au Classique[674] (fig. 216). Quelepa se trouve à 60 km à l'est. Ces deux centres ont développé des échanges commerciaux et ont peut-être partagé la même population lenca. Certains auteurs affirment, en revanche, que l'établissement a atteint son apogée au Postclassique ancien, en même temps que Cihuatan à 60 km[675] au nord-ouest. Toutefois, aucun sondage n'a été mené sur

[673] Gelliot et al. 2008, p. 12

[674] Amaroli s.l.n.d.

[675] Bello-Suazo 2015

l'établissement et l'occupation Postclassique n'a pas encore été démontrée. Aucune source ethnohistorique n'a été évoquée par Fowler pour attester d'un centre pipil Postclassique à Tehuacan ; l'établissement le plus proche connu au moment de la Conquête est Tecoluca[676].

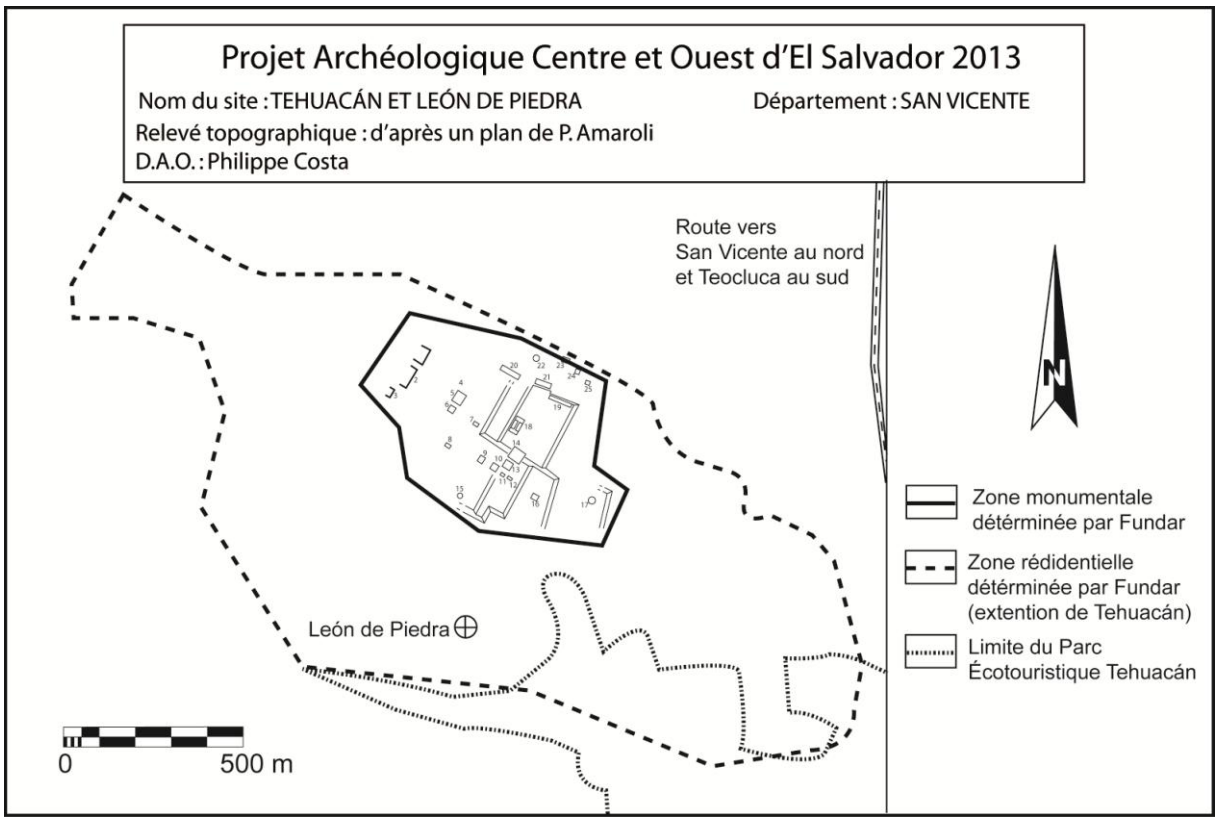


Figure 216 : Plan de Tehuacan d'après P. Amaroli et position du Leon de Piedra

Le Leon de Piedra consiste en une roche allongée de 2,70 m de large, 3,80 m de long et 1,50 m de haut, avec une face verticale lisse du côté sud-ouest, couronnée par un zoomorphe en moyen-relief, probablement un lézard. Dans l'angle sud-ouest de la roche, on observe une gravure difficile à interpréter, avec une technique différente. Les deux motifs pourraient ne pas être contemporains.

Par le biais du sondage d'un mètre par un mètre, c'est la chronologie du site rupestre que l'on a voulu préciser. Le sondage a été ouvert du côté sud de la roche, où le matériel aurait pu être protégé de l'érosion puisque la pente du terrain descend du nord vers le sud (fig. 217).

[676] Fowler 1989b, pp. 62 et 63

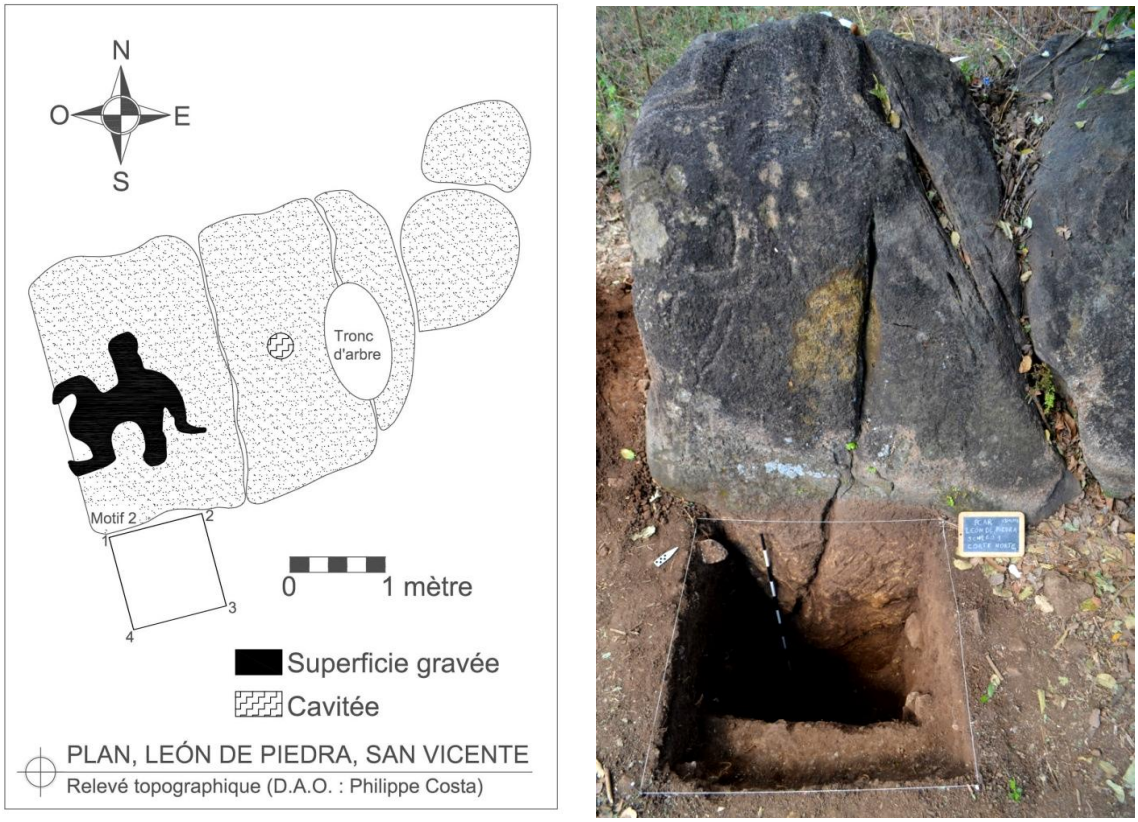


Figure 217 : Relevé en plan du Leon de Piedra avec la position du sondage et photographie du sondage

La fouille a permis de retrouver du matériel céramique (103 tessons) et lithique (11 fragments d'obsidienne) (tab. 39) distribués sur une puissance stratigraphique de 1,05 m (voir Annexe – Partie 1, p. 15). La céramique est en grande majorité utilitaire et possèdent des attributs qui indiquent une chronologie appartenant au Classique. Toutefois, quelques rares tessons sont plus élaborés (pâte légère, plus fine avec décoration). C'est le cas d'un bord dans l'US 102, où des lignes et des points rouges foncés (presque noirs) sont représentés sur un engobe crème ; il doit s'agir de céramique du Classique (fig. 218). Un autre tesson dans l'US 103 présente une ligne rouge sur fond crème qui rappelle le type *Marihua Rojo sobre Beige* du Postclassique ancien (fig. 218), mais il pourrait tout aussi bien appartenir à un groupe céramique du Classique récent de la zone de Quelepa et Los Llanitos. Un dernier tesson pourrait éventuellement appartenir également au Posctlassique ancien du type *Tohil Plomizo* ; il est gris et possède une surface intérieure très lisse (fig. 218). Ces dernières données pourraient étendre la période d'occupation du site jusqu'au Postclassique ancien, même si dans ce cas l'occupation paraît plutôt occasionnelle. Certains tessons rappellent des traditions de la Côte Pacifique Centrale et de la Vallée Centrale du Guatemala. De

l'obsidienne a été découverte, leur apparence semble les rapprocher de sources guatémaltèques, en particulier Ixtepeque et possiblement El Chayal ou San Carlos. (fig. 219).



Figure 218 : Photographies de matériel du sondage du Leon de Piedra : un tesson de l'US 102 (avec décoration de points et de lignes) et deux tessons de l'US 103, le premier avec une décoration de peinture rouge et le dernier pourrait être du type *Tohil Plomizo*



Figure 219 : Photographie de l'obsidienne découverte dans l'US 101 du Leon de Piedra

Leon de Piedra		
Sondage :	**Céramique**	**Lithique**
US 101	11	7
US 102	50	2
US 103	39	2
US 104	3	0
Total	**103**	**11**

Tableau 39 : Répartition du matériel découvert pendant le sondage au Leon de Piedra

3. La Pena Herrada de San Rafael Cedros

Le site se compose d'un abri sous roche avec des gravures, dont l'iconographie est comparable à d'autres gisements du centre du pays, comme la Cueva de los Fierros de San Isidro notamment. L'objectif consistait à confirmer la chronologie avancée du Classique récent pour les sites portant ces ressemblances graphiques.

Un sondage d'un mètre par un mètre, face à un endroit densément gravé de la paroi où les gravures semblaient commencer sous le niveau du sol actuel, a été exécuté (fig. 220 et voir Annexe – Partie 1, p. 16).

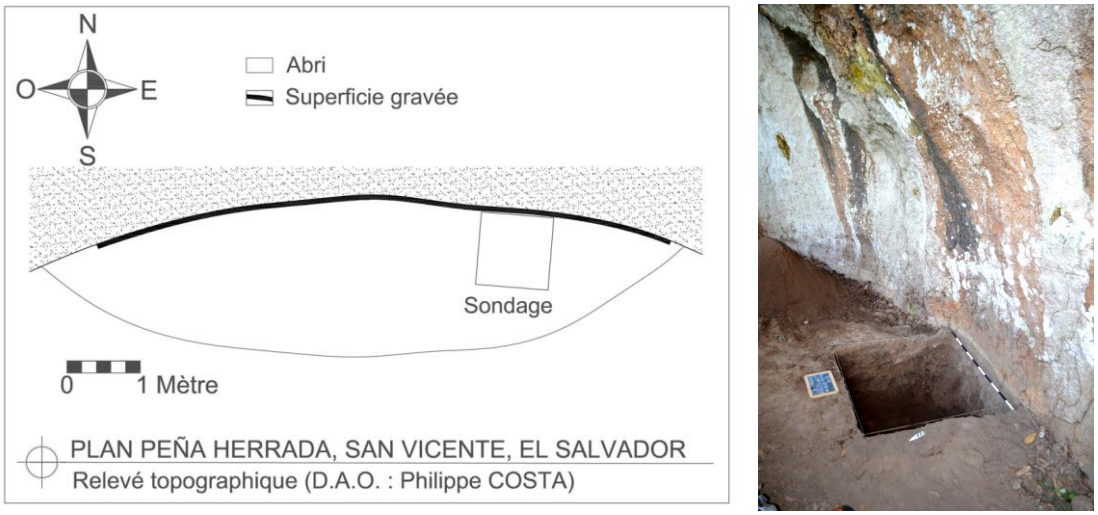


Figure 220 : Relevé en plan de la Pena Herrada avec la position du sondage et photographie du sondage

Les contextes des différentes strates ont été altérés principalement par des terriers de rongeurs, la profondeur atteinte par le sondage est de 80 cm, 24 tessons ont pu être rencontrés et l'absence de matériel lithique est remarquable (tab. 40). Aux alentours de l'abri en surface, un tesson du Postclassique a été identifié. Dans le sondage, la première strate (US 100) a révélé trois tessons de céramique domestique utilitaire de tradition Classique (fig. 221). La couche suivante (US 101) contenait neuf tessons dont un du type *Usulutan* (Préclassique récent) et les autres sont du Classique (fig. 222). Ensuite, l'US 103 contenait le plus de matériel avec 12 fragments, dont un bord de bol du Classique ancien (de couleur orange à l'intérieur avec de peinture rouge sur le bord et la lèvre) (fig.223). Un autre tesson de panse, avec un engobe orange rouge, décorés d'étroites bandes rouges et noires sur fond orange qui devaient faire tout le tour de la pièce, provient peut-être d'une petite jarre globulaire du Classique récent (600 à

900 apr. J.-C.) (fig. 223). Comme dans le cas de la Cueva de los Fierros (San Isidro), l'abri était déjà visité au Préclassique récent. La découverte de matériel du Classique confirme une activité dans l'abri à cette période qui pourrait être mise en relation avec la production des gravures. Le sondage a permis en outre de démontrer l'absence de gravures en-dessous du niveau du sol actuel.



Figure 221 : Photographies d'un tesson Postclassique (aux alentours de l'abri) et du matériel de l'US 100 de la Pena Herrada, du Classique



Figure 222 : Photographies du matériel de l'US 101 de la Pena Herrada, avec un tesson de type *Usulutan* (encerclé et agrandi). Les autres tessons sont du Classique.



Figure 223 : Photographies du matériel de l'US 103 de la Pena Herrada, avec un fragment de bol du Classique ancien (encerclé et agrandi) et un fragment d'une petite jarre globulaire du Classique récent (encadré et agrandi)

Pena Herrada		
Sondage :	**Céramique**	**Lithique**
US 100	3	0
US 101	9	0
US 102	0	0
US 103	12	0
US 104	3	0
Total	**24**	**0**
Surface :	**Céramique**	**Lithique**
2013	1	0
Total	**1**	**0**

Tableau 40 : Répartition du matériel découvert à la Pena Herrada

C. L'Ouest du Salvador

Les gisements de l'Ouest du Salvador ont été fouillés en 2012. Les sondages se sont déroulés à Las Caritas (Guaymango) et la Piedra Sellad (fig. 224) tous deux situés dans le quart sud-ouest du pays. Les deux gisements ont été choisis car leur iconographie est originale.

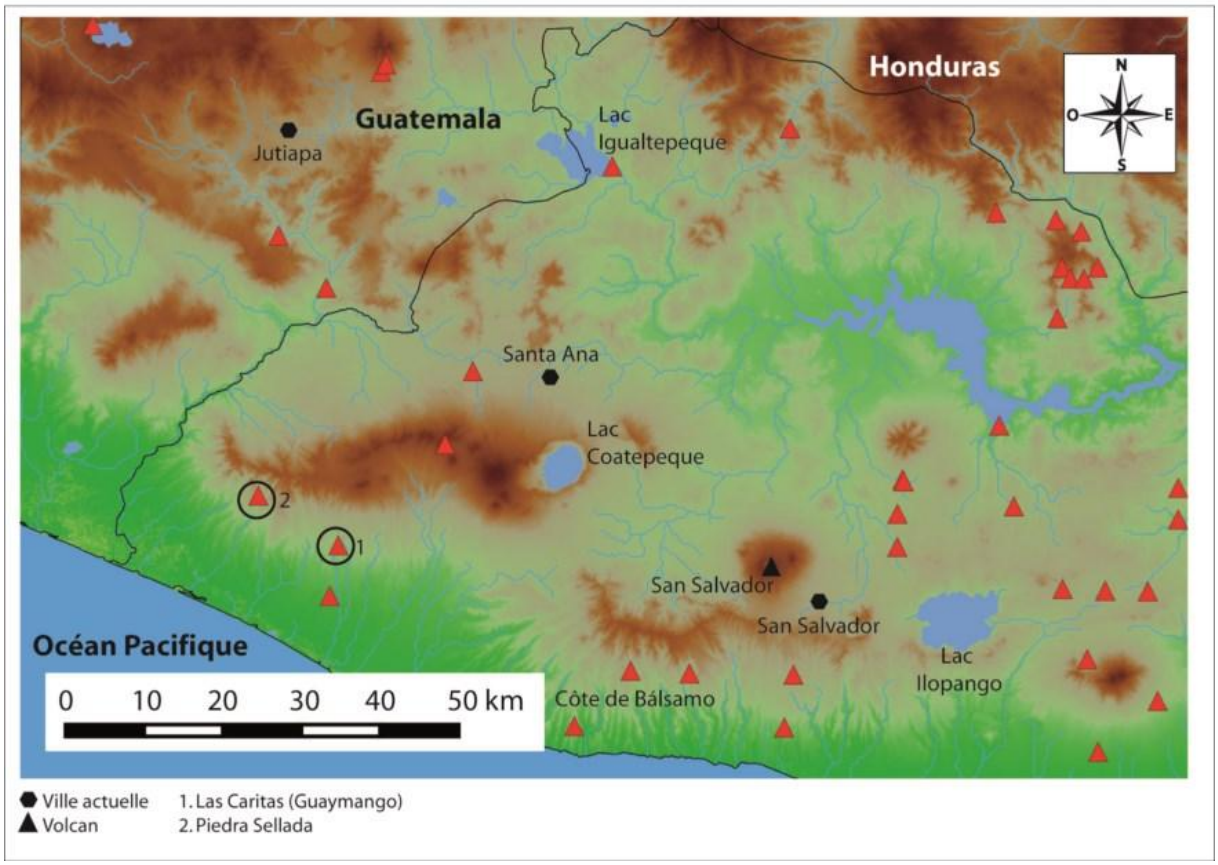


Figure 224 : Carte des gisements rupestres qui ont fait l'objet de sondages archéologiques à l'ouest du Salvador

1. <u>Las Caritas de Guaymango</u>

Le matériel iconographique de Las Caritas montre le thème répété de « caritas » constitué dans la majorité des cas par un simple cercle pour le contour du visage, deux points pour les yeux et un trait pour la bouche (fig. 225). Cette originalité remarquable et la présence de matériel céramique en surface, explique le choix du site.

Un sondage d'un mètre par un mètre a été creusé en face et le plus près possible de la paroi, à proximité d'un ensemble de gravures. La profondeur maximum atteinte n'a pas dépassée 30 cm en raison du harcèlement constant d'essaims d'abeilles logées dans la paroi.

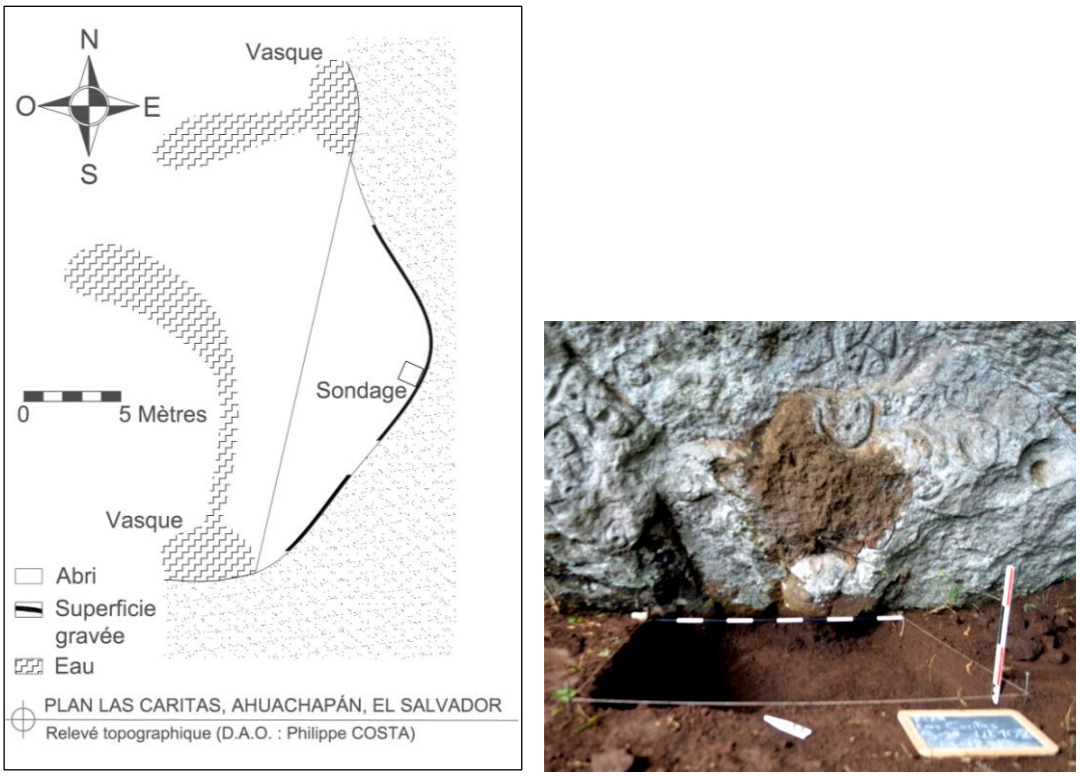


Figure 225 : Relevé en plan de la Las Caritas avec la position du sondage et photographie du sondage

Au total, 46 tessons ont pu être collectés ; sept en surface et 39 dans l'US 101, ainsi qu'un éclat d'obsidienne (tab. 41). Aux alentours de l'abri, le matériel semble appartenir au Préclassique récent ; c'est le cas des deux bords rencontrés et d'un support en bouton qui présente plutôt des aspects modaux de la fin cette période (fig. 226). Un bord en particulier, provient d'un grand bol aux parois courbes vers l'extérieur, très ouvert, avec la surface polie à l'intérieur et à l'extérieur (fig. 226). Il possède une incision à l'extérieur qui probablement faisait le tour complet du bol. Il pourrait être de la fin du Préclassique mais aussi du Classique ancien. L'autre bord appartient a un grand bol plus épais qui rappelle le type *Acomé* de la Côte Pacifique Centrale du Guatemala de la fin du Préclassique (fig. 226). Dans le sondage, l'unique strate qui a pu être fouillé est l'US 101, elle comportait 39 fragments de céramique dont deux bord d'un même vase utilitaire. Les fragments semblent tous être de céramique utilitaire à la fonction domestique. Néanmoins, deux tessons sont plus fins, de couleur café clair, avec une surface polie et avec un engobe orange intense, presque rouge brillant (fig. 227). L'auteur de ces lignes pensent qu'il pourrait s'agir d'hématite spéculaire, utilisée sur la Côte Pacifique centrale du Guatemala depuis le Préclassique moyen au Classique

récent[677] . En revanche, l'aspect des fragments de vase les plus grands et épais suggère une appartenance au Postclassique. Un fragment d'obsidienne marbré gris café a également été découvert, son apparence semble indiquer une source guatémaltèque.



Figure 226 : Photographies du matériel ramassé en surface à Las Caritas, avec un fragment de bol du Préclassique récent ou du Classique ancien (encerclé et agrandi, extérieur et intérieur), un support en bouton de la fin du Préclassique récent (encadré) et un bord de bol de la même période qui rappelle le type *Acomé* (souligné).



Figure 227 : Photographie des deux fragments de céramique à l'engobe orange intense, presque rouge brillant, éventuellement hématite spéculaire, utilisée depuis le Préclassique moyen au Classique récent

[677] Lou 1994, p. 88

Las Caritas		
Sondage :	**Céramique**	**Lithique**
US 101	39	1
Total	**39**	**1**
Surface :	**Céramique**	**Lithique**
2013	7	0
Total	**7**	**0**

Tableau 41 : Répartition du matériel découvert à Las Caritas (Guaymango)

2. La Piedra Sellada

C'est un des deux gisements du Salvador (avec Corinto) qui se trouve dans un parc national ; *Parque El Imposible.* Du matériel céramique avait pu être observé en superficie, associé au Classique récent [678] . Le matériel graphique rappelle plus l'iconographie des abris sous roche, notamment avec des groupes de nombreuses dépressions profondes (fig. 106). L'iconographie démontre également une certaine originalité, avec l'unique figure d'un papillon connue au Salvador, de plus de 30 cm et un autre motif d'oiseau de 60 cm, qui est apparu sur la paroi dans un des deux sondages, sous le niveau du sol actuel (fig. 228).

Ce sont deux sondages d'un mètre par un mètre qui ont été fouillés, face à la paroi gravée de la roche à l'air libre aux seuls endroits où la végétation le permettait.

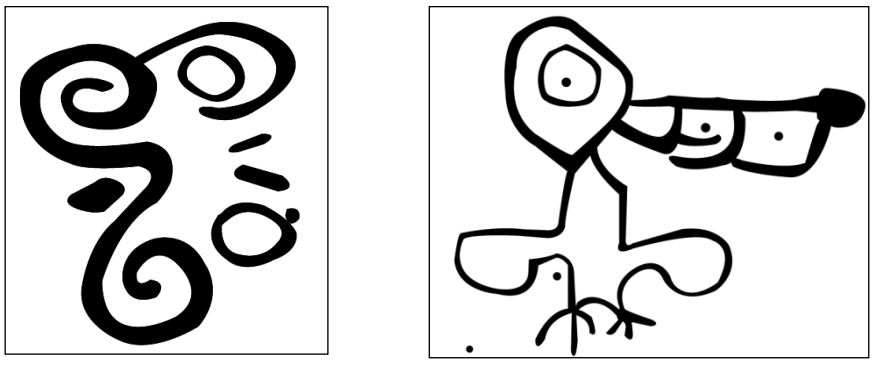


Figure 228 : Extrait du relevé de la paroi de la Piedra Sellada où l'on retrouve les représentations d'un papillon et d'un oiseau au bec compartimenté

[678] Perrot-Minnot et Costa 2009, p. 93

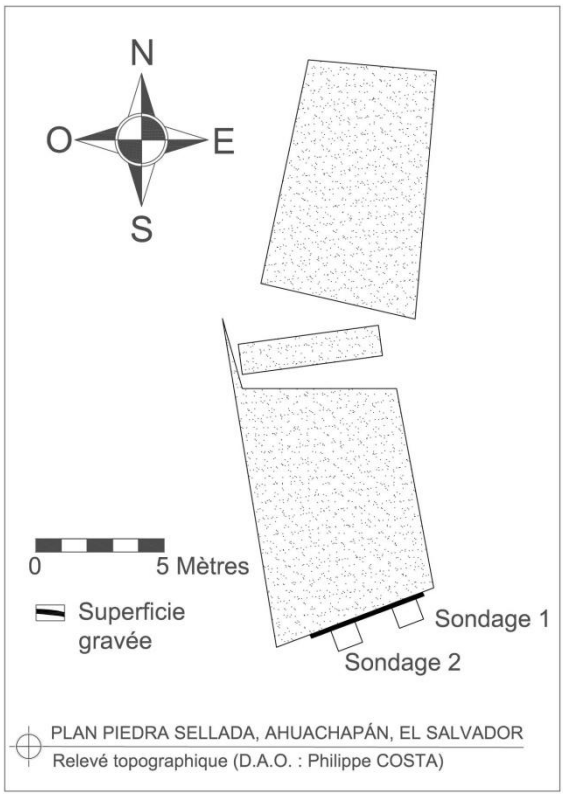




Figure 229 : Relevé en plan de la Piedra Sellada avec la position des sondages et photographie des sondages

Le matériel rencontré à la Piedra Sellada est très limité ; à peine deux tessons ont été retrouvés en surface, ils pourraient être du Postclassique récent, mais aussi de la l'époque Coloniale ou Républicaine (permanence de la tradition jusqu'au XX^{e} siècle). Malgré les efforts fournis pour descendre les sondages respectivement jusqu'à 84 cm et 95 cm de profondeur, seul deux autres tessons ont pu être trouvés dans le Sondage 2 à 40 cm de profondeur (fig. 230 et voir Annexe – Partie 1, p. 17). Un de ces tessons est un bord de bol avec un engobe crème gris et deux cannelures légères sur l'extérieur du bord. C'est une pièce utilitaire et grossière qui n'a pas pu être rapprocher d'un type connu. Néanmoins, le Sondage 1 a mis au jour des gravures sous le niveau du sol actuel ce qui démontre que le niveau du sol ancien était au moins 65 cm plus bas (fig. 399).



Figure 230 : Photographie des deux tessons découverts dans le Sondage 2 de la Piedra Sellada. Le bord de gauche présente deux cannelures légères sur le bord extérieur.

3. El Letrero del Diablo (Guaymango)

Le matériel de ce site provient d'un ramassage de surface qui a pu mettre en évidence quatre tessons de céramique (trois bords et un fragment de panse). Deux des trois bords proviennent de jarres dont les attributs, comme ceux du fragment de panse, sont du Postclassique récent ou d'une époque encore plus récente. Un fragment d'obsidienne a aussi été ramassé, selon son apparence marbré et opaque, il proviendrait d'une source guatémaltèque (El Chayal, dans les Hautes terres centrales du Guatemala, ou San Carlos, dans le département de Jalapa).

D. Analyses et interprétations

1. Les roches à l'air libre

Tout d'abord, les sondages au pied des roches à l'air libre, à l'exception du Leon de Piedra qui se situe à moins de 500 m d'un site d'habitat, n'ont révélé que très peu d'artefacts. Cette absence de matériel peut s'expliquer de différentes manières, tout d'abord par le contexte même des roches à l'air libre plus exposées à l'érosion que les abris. Ensuite, il se peut que les visites de ces gisements dans le cadre rituel étaient temporaires, cycliques ou de courte durée comme dans le cas de rites initiatiques ou de pèlerinages. L'importante quantité de gravures et l'absence de matériel observé sur le groupe de roches à l'air libre du Melonal correspond assez bien avec ce modèle. Les abris sous roche en revanche sont multifonctionnels, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas

seulement visités dans le cadre rituel en relation avec l'art rupestre, mais aussi occupés, possiblement pour passer la nuit ou se protéger du climat. C'est ce qu'indique le matériel céramique utilitaire d'usage domestique qui domine dans les sondages des abris. Les roches à l'air libre ont dû toutefois avoir des fonctions variées ; on sait par exemple que des peuples Nahua-Pipils sont entrés et se sont installées au Salvador, par vagues successives, dès le Classique terminal et durant le Postclassique. La roche à l'air libre d'El Farito, qui porte une iconographie en relation avec les peuples Nahua-Pipils, pourrait plutôt être identifiée en tant que marqueur d'un territoire dont l'hégémonie a changé, afin de soutenir ou de justifier un nouveau groupe dans la région. Las Carillas, dont les quelques tessons attestent de visites au Classique récent, rappelle par sa position offrant une vue sur le Golfe de Fonseca, les roches gravées proches d'El Faro et El Mapa. Cette situation stratégique pourrait traduire la fonction des roches en tant que marqueur de territoire dans une région où des groupes variés habitaient. Dans l'état actuel des recherches, il est difficile d'en dire plus sur ces sites.

Pour ce qui est du Leon de Piedra, associé à l'établissement Tehuacan, dont l'occupation commence à la phase Shila (150 à 625 apr. J.C.) et se prolonge éventuellement jusqu'en 1100 apr. J.-C., le matériel et l'iconographie orientent majoritairement vers un intervalle chronologique situé entre le Classique ancien et le Classique récent. Il a été avancé que Tehuacan était occupé au Postclassique ancien par des populations d'origine Pipil, en relation avec Cihuatan[679], dont l'imagerie ne correspond en rien avec le Leon de Piedra. D'ailleurs le matériel céramique de cette période est quasi inexistant au pied de la roche. La gravure en moyen-relief d'un lézard évoque en revanche des cas similaires gravés sur l'île de Zapatera au Nicaragua, par les Chorotegas arrivés dans cette zone au Classique récent.

En ce qui concerne la Piedra Sellada, il est difficile de se prononcer sur la chronologie en absence de matériel diagnostique rencontré en contexte. On peut sans plus évoquer des traces de passage au Classique récent et au Postclassique récent.

2. Les abris sous roche

Le matériel rencontré indique que la plupart des abris sous roche ont été visités depuis le Préclassique récent, exception faite du Cerro Coroban dont la chronologie est plus probablement lié au site d'habitat du Classique récent et le Letrero del Diablo de

[679] Bello-Suazo 2015

Guaymango, où le matériel provient d'un ramassage de surface. Dans le cas de la Cueva de los Fierros, le matériel du Préclassique récent ne peut pas être mis en relation avec les gravures. À l'exception d'un tesson ramassé en surface à l'extérieur de l'abri, le matériel Préclassique a été identifié en dessous de la couche de cendres composant le niveau de sol depuis lequel furent gravés les motifs. La Pena Herrada possède du matériel dont la chronologie s'étend jusqu'au Postclassique récent, toutefois, du fait des ressemblances iconographiques avec la Cueva de los Fierros, on est tenté d'attribuer l'exécution des figures au Classique récent.

Pour Las Caritas de Guaymango, le sondage interrompu a mis en valeur du matériel allant du Préclassique récent au Postclassique. C'est donc plus l'iconographie des nombreuses gravures de visages qui nous livre des indices sur la possible chronologie de la production rupestre. Ces motifs rappellent une tradition maya que l'on connaît dans toute l'aire Maya. Des visages grossièrement taillés apparaissent fréquemment et leur chronologie commence pour le moins au Classique ; la pratique a continué durant l'époque Coloniale et jusqu'à présent[680]. Il s'agit de spéléothèmes sculptés normalement au sein de grottes communes dans l'aire maya, mais absente au Salvador. La Cueva Plan del Jocote, au Guatemala, dans le corpus de sites de cette étude, montre deux exemples de spéléothèmes (voir Annexe – Partie 3, p. 450). On est tenté d'associer au Classique récent la production des visages, au moment où des populations Mayas étaient plus sûrement attestées dans le sud-ouest du Salvador.

Le peu de matériel retrouvé à la Cueva El Chumpe indique du passage au Classique récent et au Posclassique récent. Encore une fois, c'est l'iconographie qui nous permettra de proposer une chronologie pour la production rupestre. Le motif principal du site se compose d'une natte qui a été rapprochée dans un premier temps au glyphe *pop* de tradition Maya (fig. 231). Néanmoins, la découverte d'un canyon aux parois décorés à proximité de la Cueva El Chumpe fait plutôt penser à une tradition différente. Dans le canyon, le thème de l'entrelacs est repris mais cette fois il forme le corps d'un monstre terrestre, dont chaque extrémité se termine par une tête de serpent de profil, avec la bouche grande ouverte (fig. 373). Cette représentation rappelle l'image d'un arbre dans le codex Féjérvary-Mayer ; sa base est formée par la tête d'un monstre terrestre (*Cipactli*) et le tronc consiste en un entrelacs (fig. 231). L'entrelacs se retrouve également sur le célèbre tambour de Malinalco (fig. 231). Ainsi, le motif principal de la Cueva del Chumpe pourrait en réalité être dû aux peuples Pipils du Postclassique.

[680] Brady 1988, p. 8



Figure 231 : Relevés de motifs de Malinalli, dans le codex Féjérvary-Mayer, sur le tambour de Malinalco[681] et possiblement à la Cueva del Chumpe

Pour ce qui est des abris sous roche avec des peintures (Corinto et la Pena de la Sirica), ils partagent du matériel du Préclassique récent, du Classique récent et du Postclassique récent. En 2011, il a été proposé que les grands abris peint du nord de la région Est du Salvador pourraient être attribués aux Cacaoperas[682] qui se seraient installés dans la région à la fin du Classique récent[683].

Finalement, avec les résultats des projets menés sous les auspices du CEMCA-AC et les sondages à Corinto par Haberland puis Coladan, il est possible d'établir un tableau résumé qui met en parallèle les gisements rupestres et le matériel céramique en relation (tab. 42). En ce qui concerne les artefacts lithiques, il s'agit plus que tout d'obsidienne. L'observation des caractéristiques de l'obsidienne (la texture, le grain, la transparence, la couleur et le marbré) permet d'avancer des propositions quant à sa provenance. À titre indicatif, un tableau résumé des hypothèses quant à la provenance de l'obsidienne a été établi (tab. 43). Il est indicatif, comme le souligne Genovez qui a proposé ces observations en attendant l'opinion d'un spécialiste en lithique. Il inclut les résultats des ramassages en surface à Corinto par Coladan en 1996. Il n'est pas anodin de constater que les gisements dans la région Est du Salvador (Corinto, Cerro Coroban et Cueva El Chumpe) dépendent à priori de la source d'obsidienne de La Esperanza au Honduras et les sites de l'Ouest et du Centre montrent des relations avec les sources d'obsidienne du Guatemala.

[681] López Austin 2009a, p. 95

[682] Costa et al. 2011, p. 46

[683] Hasseman et al. 1996, p. 276

	Préclassique récent (400 av. J.-C. - 200 apr. J.-C.)	Classique ancien (200 - 600 av. J.-C.)	Classique récent (600 - 900 apr. J.-C.)	Classique terminal (900-1000 apr. J.-C.)	Postclassique ancien	Postclassique récent	Coloniale	Républicain
La Gruta de Corinto	X	–	X	X	–	X	–	–
Cueva de los Fierros (San Isidro)	X	–	X	–	–	–	–	–
Cerro Corobán	–	–	X	X	–	–	–	–
El Chumpe	–	–	–	–	–	X	X	X
La Peña de la Sirica	X	X	–	–	–	X	–	–
El Farito	–	–	–	–	–	–	–	–
El Melonal	–	–	–	–	–	–	–	–
Las Carillas	–	–	–	–	–	–	–	–
León de Piedra	–	X	X	X	?	–	–	–
La Peña Herrada	X	X	X	–	X	X	–	–
Las Caritas (Guaymango)	X	X	X		X	X	–	–
La Piedra Sellada	–	–	X	–	–	X	X	X
El Letrero del Diablo (Guaymango)	–	–	–	–	–	X	X	X

Tableau 42 : Résumé de la chronologie du matériel céramique provenant des gisements rupestres du Salvador. Le tableau inclut les résultats des sondages réalisés à Corinto par Haberland et Coladan.

	Ixtepeque	El Chayal	San Carlos	La Esperanza
Corinto				**X**
El Letrero del Diablo (Guaymango)	_	X	X	_
Las Caritas (Guaymango)	?	?	_	_
Cerro Corobán	_	_	_	X
El Chumpe	_	_	_	X
León de Piedra	X	?	?	_
Pays	**Guatemala**			**Honduras**

Tableau 43 : Résumé de la possible provenance de l'obsidienne des gisements rupestres du Salvador. Le tableau inclut les résultats des ramassages réalisés à Corinto par Coladan.

IV. Analyses des pigments des peintures rupestres

À l'intérieur du corpus au Salvador, ce sont 15 sites où des vestiges de peintures rupestres sont observables et considérés comme préhispaniques. La palette de couleur utilisée se compose de huit tonalités ; le rouge, le rouge foncé, le jaune, l'orange, le blanc, le noir, le vert et le bleu. Au Salvador, aucun brun ni violet ne sont attestés (il en existe au Honduras mais pas au Guatemala).

De cette palette de couleurs, on a voulu connaître la nature physico-chimique des pigments rupestres, par le biais d'analyses menées en coopération avec Stéphanie Touron, Directrice du Pôle Grottes Ornées du Laboratoire de Recherches des Monuments Historiques (LRMH). La nature des pigments rupestres n'avait jamais été explorée jusque là au Salvador. La connaissance du matériel pictural permet de connaître les techniques de réalisation et la nature des ressources mises en œuvre pour leur exécution. De surcroît, elle apporte des informations sur la relation entre les populations et leur environnement. Elle est tout aussi essentielle en cas de volonté d'intervention pour des mesures de conservation ou de restauration.

Les gisements et les couleurs concernés par les prises d'échantillon au Salvador sont (fig. 232) :

- Le Cerro Coroban pour le rouge et le bleu.
- La Pena de la Sirica pour le rouge et le vert.
- Rosas Coloradas pour le rouge et le blanc.
- La Cueva de los Fierros (San Isidro) pour le rouge et le noir, dans ce dernier cas, l'échantillon provient de gravures où le sillon montre des traces de

peintures. Plusieurs sites présentent cette caractéristique et l'analyse du pigment vise aussi à démontrer le caractère authentique de cette technique.

Nous avons également eu l'opportunité d'analyser des échantillons de pigments rupestres du Honduras, dans le cadre du Projet Lempira 2012[684]. Les sites concernés sont (fig. 232) :

- La Cueva del Duende (Susuma) pour le rouge.
- La Cueva Pintada (San Francisco) pour le bleu, le rouge, le jaune et le noir.

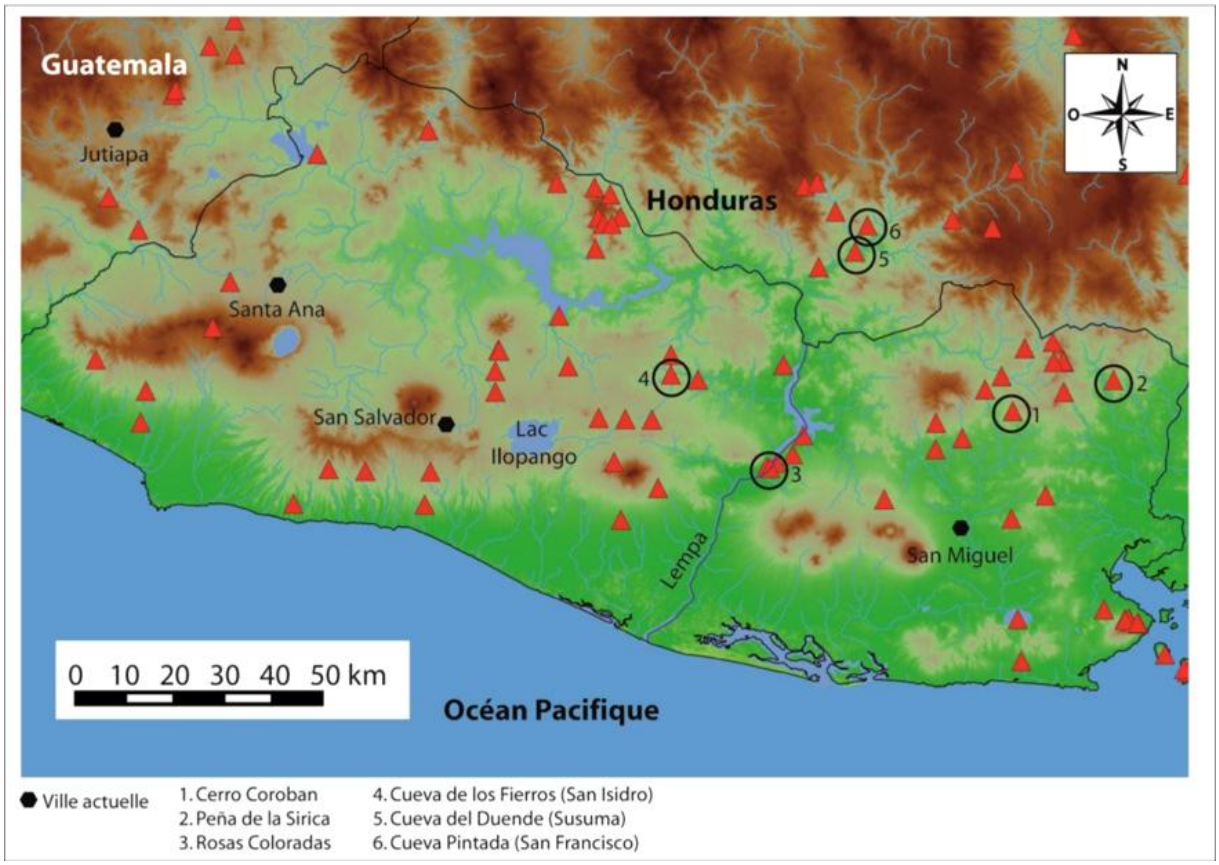


Figure 232 : Carte avec la position des gisements rupestres où des échantillons de pigments ont été analysés par le LRMH.

Les analyses réalisées au LRMH sont nombreuses et variées. Il ne s'agit pas ici de reprendre l'ensemble des données générées par les différents rapports qui décrivent en détail les conclusions. Nous nous bornerons à exposer les résultats qui touchent directement l'identification de la nature physico-chimique des pigments. Ils comprennent

[684] Gelliot et al. 2014, p. 46

l'observation des échantillons à la loupe, l'inclusion des échantillons dans de la résine afin d'exécuter une coupe stratigraphique et des analyses élémentaires. Un tableau propose de résumer les résultats des analyses physico-chimiques basés sur l'analyse élémentaires réalisés avec le microscope électronique à balayage couplé à un système dispersif en énergie (MEB-EDS) (tab. 44). D'autres analyses élémentaires ont été effectuées, notamment la fluorescence X (FX), dont les résultats apparaissent dans l'Annexe pour tous les échantillons, tout comme les observations à la loupe et les coupes stratigraphiques (voir Annexe – Partie 1, pp . 18 à 21). Pour compléter l'analyse de la composition des pigments, la spectrométrie infra-rouge à Transformées de Fourier (IRTF) a également été utilisée. Seuls les résultats des analyses des échantillons des pigment vert de la Pena de la Sirica, bleu du Cerro Coroban et de la Cueva Pintada (San Francisco) seront évoqués. Elle sert à déterminer la nature d'un éventuel liant organique par extraction de la matière organique mais peut également donner des informations sur la nature du pigment.

El Salvador	Rouge	Bleu	Vert	Blanc	Noir	Jaune
Cerro Coroban	O, Si, Ca, Fe, Al, P et S	Si, Mg, Al, Ca, S et Fe				
Pena de la Sirica	O, Si, Ca, Fe, Al, P, K, Mg et S		Si, Fe, K, Mg, Al et Cr			
Rosas Coloradas	K, P, Al, Si, Fe, Na, Mg et S			Ca, Si, Al, K, Na, P et Fe		
Cueva de los Fierros (San Isidro)	Si, Al, Mg, Ca et Fe				Si, Mn, Mg, Al, Ti, S et Ca	
Honduras						
Cueva del Duende (Susuma)	O, Si, Ca, Fe, Al, Na et S					
Cueva Pintada (San Francisco)	O, Si, Ca, Fe, Al, Na et S	Si, Mg, Al, Ca, S et Fe			Mn, Ba, Si, Ca et Mg	Si, O, Al, Ca, Fe, P, S et Mg

Tableau 44 : Résumé des résultats des analyses physico-chimiques des pigments basés sur les diffractogrammes des spectres EDS.

A. Le Cerro Coroban

L'interprétation des résultats a permis de reconnaitre une ocre dans le pigment rouge du Cerro Coroban ; une argile riche en oxyde de fer, qui a été calcinée puis réduite

en poudre fine[685]. En revanche, en ce qui concerne le bleu, le LRMH a pu déterminer, grâce à l'IRTF, qu'il s'agissait de Bleu Maya[686] associé à une charge argileuse (fig. 233).

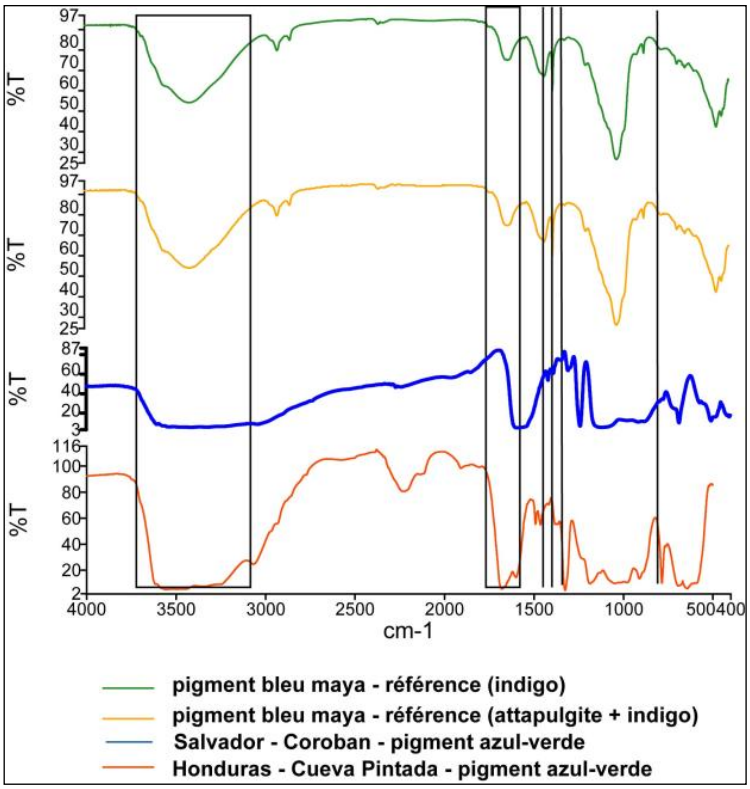


Figure 233 : Spectres infrarouges du pigment bleu du Cerro Coroban (en bleu) et des Bleus Mayas

Ce pigment d'origine organique, mais cependant très stable et résistant au cours du temps, était considéré comme caractéristique du Classique récent. On sait depuis 2007 qu'il était déjà connu autour de 150 apr. J.-C. à Calakmul dans les Basses Terres Mayas[687], même si dans l'Est du Salvador, il doit être considéré comme un marqueur du Classique récent ou du Postclassique. Au Postclassique, le Bleu Maya est combiné avec de la chaux et devient plus clair, à la façon du « Bleu Pastel »[688]. Au Cerro Coroban, la peinture est en général très claire, les peintures ont été altérées par la lumière du soleil et elles ont pâli avec le temps. Le bleu clair que l'on peut observer aujourd'hui devait être plus foncé au moment de son exécution. Cette identification du Bleu Maya au Cerro

[685] Touron 2013, p. 22

[686] Touron 2013, p. 23

[687] Vázquez de Ágredos Pascual, p. 56

[688] Magaloni 2001, p. 187

Coroban est un indice supplémentaire qui va dans le sens de la contemporanéité entre le site d'habitat attribué au Classique récent par les sondages et le gisement rupestre dont le Bleu Maya devrait être de la même époque.

B. La Pena de la Sirica

Comme on pouvait s'y attendre, le rouge de la Pena de la Sirica est composé d'ocres[689]. En ce qui concerne le vert, son aspect à l'œil nu le rapproche du Bleu Maya, mais il est apparu au microscope d'une couleur verte. Les analyses ont identifié une Terre Verte (fig. 234), c'est-à-dire de la céladonite et de la glauconite (ibid.), des argiles qui se sont constituées dans un milieu oxydant particulier, sous la surface de l'eau. Le pigment a été mélangé à une charge argileuse.

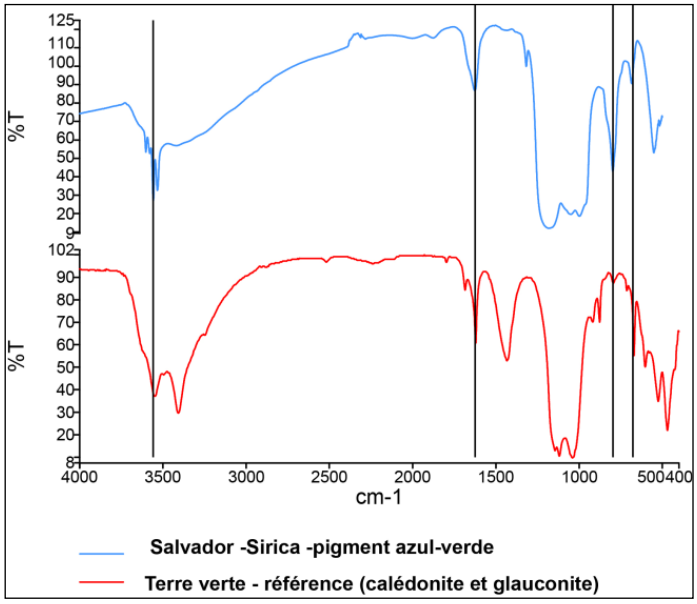


Figure 234 : Spectres infrarouges du pigment vert de la Pena de la Sirica (en bleu) et d'une Terre Verte

Il faut constater que, pour une couleur finalement assez proche du Bleu Maya, l'exécutant à la Pena de la Sirica a eu recours à une toute autre sorte de pigment qu'au Cerro Coroban, situé à peine à un peu plus de 20 km à l'ouest. Le choix des matériaux

[689] Touron 2013, p. 22

dans ce cas pourrait être un indicateur de réseaux d'approvisionnement ou de chronologies différentes.

C. Rosas Coloradas

Encore une fois, le pigment rouge de Rosas Coloradas est composé d'ocres avec une charge à base d'argile[690]. En revanche, la couleur blanche analysée serait composée de chaux mélangée à une charge argileuse. Il est à noter que la chaux n'est pas attestée sur les établissements dans l'Est du Salvador avant le Classique récent ; elle est notamment présente à cette période à La Laguneta, à 11 km au nord-est de Rosas Coloradas, où elle revêtait le jeu de balle en « I »[691].

D. La Cueva de los Fierros de San Isidro

Dans le cas de la Cueva de los Fierros de San Isidro, le prélèvement a été réalisé sur de la peinture déposée à l'intérieur de gravures. L'habitude de remplir le sillon des gravures d'une couche picturale est observable de nos jours, même si elle n'est pas liée à une permanence de la vie rituelle associée à l'art rupestre. Elle est déposée actuellement par les populations locales afin de faire ressortir les gravures pour faciliter leur appréciation par d'éventuels touristes. Si bien que jusque là, il n'avait pas été possible d'affirmer que les gravures avaient été peintes à l'époque préhispanique. La Cueva de los Fierros de ce point de vue consiste en un exemple rare où l'isolement du lieu a garanti une conservation exceptionnelle des manifestations rupestres. Les analyses ont permis de révéler un pigment à base d'ocre pour la peinture rouge avec une charge riche en aluminosilicates[692]. Pour nous c'est la preuve de l'ancienneté des peintures ; les remplissages récents utilisent, toutes couleurs confondues, de la peinture à l'huile, de la craie, des crayons gras ou du charbon de bois. L'emploi d'une recette à base d'ocre relève d'une tradition préhispanique. En outre, l'observation au microscope de l'échantillon de peinture noire a révélé des informations inattendues ; elle a démontré l'existence d'une couche de matière picturale rouge déposée en premier lieu dans le

[690] Touron 2016b, p. 28

[691] Amador 2009, p. 199

[692] Touron 2016b, p. 28

sillon de la gravure sous la peinture noire [693]. Les analyses ont permis d'identifier un pigment à base d'ocre pour le rouge et un oxyde de manganèse pour le noir avec une charge argileuse[694]. À titre de comparaison, le pigment noir de la grotte de Naj Tunich dans les Basses Terres du Guatemala, avec une iconographie maya du Classique récent, est composé de noir d'os[695]. Dans les deux cas à la Cueva de los Fierros, l'origine du pigment atteste de son ancienneté et la superposition illustre une repeinte des gravures. Ces repeintes pourraient s'expliquer par des visites répétées dans le cadre d'activités rituelles qui incluaient un entretien de la couche picturale des sillons des gravures. Si la valeur symbolique de la couleur de la peinture ne doit pas être sous-estimée, le changement de tonalité du rouge au noir ne semble pas avoir gêné l'exécutant.

E. La Cueva del Duende (Susuma)

Le pigment rouge de la Cueva del Duende (Susuma) est à base d'ocre.

F. La Cueva Pintada (San Francisco)

Pas moins de quatre couleurs différentes ont été analysées sur ce site exceptionnel du Honduras. Tout d'abord le rouge, comme dans le cas des autres gisements, est à base d'ocres. C'est d'ailleurs le même matériel qui a été utilisé pour la peinture jaune. La peinture bleu en revanche est de la même nature qu'au Cerro Coroban ; du Bleu Maya a une nouvelle fois pu être mis en évidence grâce à l'IRTF. Il s'accompagne également d'une charge argileuse. Finalement le noir apparait être de la romanéchite (seul oxyde de manganèse naturellement riche en baryum). Le pigment est en fait composé d'un mélange de cet oxyde et d'une charge argileuse. En outre, il s'avère que la préparation du pigment n'a pas impliqué la calcination de celui-ci, sinon le baryum se serait volatilisé.

Pour résumer, on obtient le tableau suivant avec les matériaux employés pour donner la couleur de la peinture rupestre (tab. 45).

[693] Touron 2016b, p. 16

[694] Touron 2016b, p. 28

[695] Touron 2010a, p. 15

El Salvador	Rouge	Bleu	Vert	Blanc	Noir	Jaune
Cerro Coroban	Ocres	Bleu Maya				
Pena de la Sirica	Ocres		Terre Verte			
Rosas Coloradas	Ocres			Chaux		
Cueva de los Fierros (San Isidro)	Ocres				Oxyde de manganèse	
Honduras						
Cueva del Duende (Susuma)	Ocres					
Cueva Pintada (San Francisco)	Ocres	Bleu Maya			Oxyde de manganèse (romanéchite)	Ocres

Tableau 45 : Résumé des interprétations des résultats des analyses physico-chimiques des pigments

V. Le Système d'Information Géographique et ses applications

La compréhension de l'art rupestre du Salvador implique de considérer un espace géographique qui dépasse les limites des frontières actuelles du pays. À cette fin, l'effort ne s'est pas seulement porté sur la recherche bibliographique, mais il s'est matérialisé par des visites de terrain dans l'est du Guatemala et également par des projets au Honduras. Ceux-ci furent dirigés conjointement avec Éric Gelliot, dans les départements limitrophes au nord du Centre du Salvador en 2011 et 2012. Si les problématiques de Gelliot concernaient plus particulièrement l'époque du Contact, un intérêt particulier pour l'enregistrement systématique de l'art rupestre a permis une collaboration fructueuse de part et d'autre de la frontière. Afin d'être aussi exhaustif que la connaissance actuelle des sites d'art rupestre le permet, comme pour le Salvador, toutes les œuvres rupestres, connues au moins par une photographie ou un relevé de l'iconographie, ont été considérées au Honduras et au Guatemala. Des communications avec l'archéologue Alejandro Figueroa, un des responsables du projet PARUP (Projet d'Art Rupestre), de l'Institut Hondurien d'Anthropologie et Histoire (I.H.A.H.), ont permis de mieux connaître les sites des départements d'El Paraiso et de Choluteca, encore peu publiés. Au total, ce sont 113 sites rupestres qui ont pu être répertoriés et intégrés au SIG.

L'étude de la proximité entre les gisements rupestres et les établissements a poussé l'auteur de ces lignes à intégrer 94 sites résidentiels provenant de la bibliographie et des découvertes sur le terrain. Le choix de ces établissements dépend de leur distance avec les œuvres rupestres, mais aussi de leur importance en tant que centre urbain. Pour ces sites, seules leurs coordonnées ont été reportées dans le SIG (voir Annexe – Partie 2, pp. 28 à 30).

La mise en place d'un SIG permet [696]:

« (…) à partir de diverses sources, de rassembler et d'organiser, de gérer, d'analyser et de combiner, d'élaborer et de présenter des informations localisées géographiquement, contribuant notamment à la gestion de l'espace. »

C'est un outil informatisé d'analyse spatiale qui permet de rassembler dans un même programme, des données graphiques « Elles décrivent la localisation et la forme des objets géographiques. » (ibid.), et alphanumériques « Elles décrivent la nature et les caractéristiques des objets spatiaux. » (ibid.). Il permet la création de requêtes interactives, d'analyser l'information spatiale, de modifier et d'éditer des données au travers de cartes et d'y répondre cartographiquement.

Les gisements rupestres sont décrits dans la base de données par le biais de toute une série de critères ; une partie des critères reprend les renseignements provenant des fiches d'enregistrement déjà exposées précédemment auxquels on fera référence. Une autre portion importante des critères résulte de l'analyse iconographique également décrite antérieurement ; le discernement de toute une série de motifs (figuratifs et non-figuratifs) a été introduit. La base de données a pour objectif de présenter ce que l'on connaît des lieux avec du matériel graphique rupestre ; en cas d'absence d'un critère, il est qualifié d'indéterminé. Toutes ces spécificités vont permettre de caractériser et de décrire les traditions définies dans le Chapitre V sur la base de l'analyse iconographique.

Dans la base de donnée du SIG, on retrouve tout d'abord la localisation du site (voir Chap. 3, I., B. et Annexe – Partie 2, pp. 31 à 35).

Ensuite (voir Annexe – Partie 2, pp. 36 à 40), vient la technique employée (voir Chap. 3, I., B., 3.) et le type de site (morphologie du support) (voir Chap. 3, I., B., 2.). Pour ce critère, en plus des huit types de supports identifiés au Salvador, il faut ajouter les groupes de parois verticales, identifiées au Honduras et les grottes du Guatemala. Par la

[696] Habert 2000

suite, ce sont la topographie immédiate et la description de l'environnement qui sont établies (voir Chap. III, I., B., 1.). La proximité avec une rivière ou un point d'eau, avec une grotte, des cavités, des polissoirs et des sites archéologiques est également pris en compte (voir Chap. 3, I., B., 1.).

Les critères suivants (voir Annexe – Partie 2, pp. 41 à 45) concernent l'orientation et l'inclinaison de la paroi (voir Chap. 3, I., B., 2.). Or un site combinant des gravures sur paroi verticale et horizontale a été identifié au Honduras ce qui n'est pas apparu au Salvador. Sont reporté aussi les types de roche et leur dureté (voir partie ibid.) où outre les matériaux identifiés au Salvador, il faut ajouter le calcaire présent au Guatemala et l'ignimbrite au Honduras.

La formation géologique est précisée, elle a été déterminée au Salvador sur la base de six cartes géologiques au 1/100000, où les sites rupestres se distribuent sur neuf formations géologiques :

- Chalatenango 1 : roches pyroclastiques (tuf volcanique).
- Chalatenango 2 : roches effusives et pyroclastiques subordonnées (andésite ou basalte).
- Cuscatlan 1 : roches pyroclastiques ou épiclastiques volcaniques fluviales (tuf volcanique et/ou ignimbrite).
- Cuscatlan 3 : roches effusives (andésite ou basalte).
- Balsamo 1 : roches épiclastiques et pyroclastiques, localement effusives ou épiclastiques volcaniques fluviales (tuf volcanique, andésite et/ou basalte).
- Balsamo 2 : roches effusives et épiclastiques subordonnées (andésite ou basalte).
- Balsamo 3 : roches effusives (andésite et/ou basalte).
- Morazan 2'a : roches effusives et pyroclastiques subordonnées (tuf volcanique).
- San Salvador 5'a : roches effusives (basalte).

Au Honduras, c'est la base de données *U.S. Geological Survey*, directement lisible depuis le SIG, qui a permis d'identifier la formation géologique. La plus importante est la formation Padre Miguel, de roches pyroclastiques (tuf volcanique et ignimbrite), une formation est qualifiée d'Alluvium, composée de roches sédimentaires, une autre date du Crétacé et Tertiaire (granite), qui comportent des roches intrusives.

Au Guatemala, apparaissent des roches du Quaternaire (tuf volcanique et/ou ignimbrite), du tertiaire (andésite et/ou basalte) et les strates marines du Crétacé (calcaire). Même si les données concernant la formation géologique des gisements ne sont pas par la suite intégrés directement dans la définition des traditions, il nous paraissait important de rapporter cette information dans la base de donnée.

Les critères comme la surface d'accueil (voir Chap. 3, I., B., 2.), la technique de gravure ou de peinture (voir Chap. 3, I., B., 3.), la quantité de motifs (voir Chap. 3, I., B., 4.), la hauteur des représentations (voir Chap. 3., II., B.) et leurs dimensions (voir Chap. 3., II., C.) sont repris (voir Annexe – Partie 2, pp. 41 à 45). En outre, un critère non exposé dans la fiche d'enregistrement, mais considéré dans le SIG, est la saturation en graphismes de la paroi.

Par la suite (voir Annexe – Partie 2, pp. 46 à 50), les renseignements incluent l'identification de superpositions, de scènes narratives et de motifs figuratifs. La présence ou l'absence de graphismes sélectionnés, car ils se répètent sur plusieurs sites, ou au contraire parce qu'ils sont rares, est signalée (voir Annexe – Partie 2, pp. 46 à 59). Il reprennent une grande partie des graphismes qui servent à la classification par types et variétés (voir Chap. 3, II., A.) et permettront de mieux définir les graphismes clés, ou les associations de graphismes des traditions décrites dans le Chapitre 5. Pour les motifs non-figuratifs ; on distingue :

- Les points, présence ou absence et quand c'est possible, la quantité (moins d'un tiers des manifestations, entre un tiers et deux tiers et plus de deux tiers).
- Les cercles, de la même façon, présence ou absence et quand il a été possible, la quantité (moins d'un tiers des manifestations, entre un tiers et deux tiers et plus de deux tiers).
- Les cercles concentriques.
- Les cercles associés à des traits.
- Les cercles avec un point au centre.
- Les spirales.
- Les traits ondulés, présence ou absence et quand il a été possible, la quantité (moins d'un tiers des manifestations, entre un tiers et deux tiers et plus de deux tiers).
- Les traits droits.
- Les groupes de points.
- Les points-lignes (présence ou absence)

- Motif en entrelacs.
- Motif compartimenté associé à des points (présence ou absence)
- Succession de traits parallèles (bâtonnets).

Néanmoins, certains motifs complémentaires ont été distingués dans le SIG, ils se retrouvent dans la classification par types et variétés dans des types plus généraux. Cette différenciation cherchent à mieux caractériser les motifs spécifiques des traditions rupestres. Les cercles avec un point au centre les points-lignes et les motifs compartimentés associés à des points au sein des surfaces compartimentées ont été différenciés. La représentation de ces archétypes plus spécifiques est la suivante (tab. 46).

Cercle avec un point au centre	Point-ligne	Motif compartimenté associé à des points
		

Tableau 46 : Représentations des achétypes non-figuratifs complémentaires distingués dans le SIG

De la même manière, parmi les motifs figuratifs, trois variétés plus spécifiques ont été différenciées. Le serpent à plumes au sein des représentations de serpents, le podomorphe animal qui regroupe les empreintes indéfinies et les empreintes de cerf et finalement l'anthropozoomorphe qui n'a pas été identifié catégoriquement sur les sites enregistrés sur le terrain. En revanche il a été identifié par Lerma à deux reprises à Corinto, en particulier pour le cas de ce qui a été appelé les « hommes-oiseaux » (Ensemble F, Motifs 3 et 4 selon la nomenclature de Lerma)[697]. La représentation de ces archétypes plus spécifiques est la suivante (tab. 47).

[697] Lerma 2014, p. 365

Anthropo-zomorphe "homme-oiseau"	Podomorphe animal	Serpent à plumes
		

Tableau 47 : Représentations des achétypes figuratifs complémentaires distingués dans le SIG

L'état de conservation (voir Chap. 3, I., B., 4.), la pratique de sondage archéologique comme la tradition définie selon le Chapitre 5 de cette étude sont ajoutés (voir Annexe – Partie 2, pp. 56 à 59). Ces critères sont apportés afin de résumer l'information sur les gisements du corpus.

Le SIG rend possible l'analyse spatiale ; il va permettre en particulier de visualiser la distribution des gisements rupestres appartenant aux différentes traditions et ainsi définir leur extension géographique. Par le biais d'une requête, il est possible de demander au programme de situer sur la carte géographique tous les gisements d'une tradition. On obtient d'une part une carte qui définit l'extension géographique des traditions. D'autre part, le programme présente alors le tableau extrait de la base de donnée où réside l'ensemble des critères correspondant aux gisements de cette même tradition. Ainsi, il est possible d'analyser ces tableaux pour retrouver entre autres les récurrences morphologiques, les techniques mises en œuvre et les associations de motifs qui composent les traditions. De cette manière, l'analyse des critères morphologiques du support, comme les critères techniques et métriques peuvent, grâce au SIG, être associés à l'analyse du matériel iconographique pour ensuite détailler les traditions. C'est ce qui se fera dans le Chapitre V de cette étude.

Chapitre 4 : L'art rupestre au Salvador, présentation du corpus

Les nombreux sites archéologiques répartis sur le territoire salvadorien ont incité les chercheurs à dresser des inventaires dès les débuts du XXe siècle, dans le but de développer la recherche (voir Chapitre 2). C'est au fur et à mesure de la réalisation de ces inventaires que la richesse du patrimoine rupestre salvadorien va peu à peu être révélée. Tous les départements du Salvador possèdent des gisements d'art rupestre, avec toutefois des disparités (fig. 235) ; c'est le département de La Union, à l'extrémité est du pays, qui en possède le plus (15), suivi de Morazan (11), Chalatenango (8), Cuscatlan (6), La Libertad et Usulutan (5), San Vicente (4), Santa Ana, Cabanas, Ahuachapan et San Miguel (3), San Salvador (2) et Sonsonate et La Paz (1). Ces différences sont en partie dues aux inégalités de la recherche, selon les régions du pays ; par exemple, lors du projet archéologique de 2011, dirigé par l'auteur de ces lignes, 11 sites ont été enregistrés dans le département de La Union ce qui explique en grande partie sa place de chef de file dans le nombre de gisements rupestres.

La méthodologie standardisée associée aux nombreuses visites de terrain, où près de la moitié des gisements salvadoriens ont pu être enregistrés rigoureusement, a permis la constitution d'une base de données conséquente sur 70 sites rupestres, aux possibilités d'analyses multiples (voir Annexe – Partie 2, pp. 31 à 59). Les différents aspects pris en compte dans la fiche d'enregistrement (voir Annexe – Partie 1, pp. 2 à 6) utilisée systématiquement a permis de rassembler tout un ensemble de renseignements sur la base desquels il est possible de décrire, d'analyser et de tirer des conclusions sur les caractéristiques générales des gisements rupestres du Salvador (voir Annexe – Partie 3). Toutefois, dans cette étude la connaissance des sites n'est pas uniforme ainsi, dans la description des sites proposée dans l'Annexe (Partie 3), on a différencié les sites que nous avons enregistré (32 au total) et les autres. Des 70 gisements du Salvador, 63 proviennent de la bibliographie, cinq de communications personnelles et deux de découvertes sur internet.

La description du corpus est établie sur ce que l'on connait des sites rupestres pour lesquels on possède au moins une photographie ou un relevé des motifs. Comme les informations disponibles sont inégales, nous commencerons par analyser les caractéristiques des sites que nous avons enregistrés et sur lesquels nous disposons de plus d'informations. Il s'agit des lieux qui ont suivi le processus de registre explicité dans

le chapitre précédent. Dans un second temps, les renseignements que nous apportent cette première analyse seront mis en relation avec les données disponibles sur l'ensemble des sites.

Les critères décrits et analysés commencent par les caractéristiques que l'on pourrait appeler « extérieurs » des sites, c'est-à-dire sans entrer dans l'iconographie. Ce sont les environnements où s'insèrent les gisements, puis la morphologie et les caractéristiques des supports et enfin les techniques employées qui seront passées en revue. Une vue d'ensemble des gisements picturaux et des gravures permet au premier coup d'œil de reconnaitre la nette supériorité de la gravure sur la peinture ; sur les 70 gisements du corpus au Salvador, neuf sont des peintures (fig. 235). En outre, deux gisements associent les deux techniques (Corinto, au nord-est du pays et Las Caleras au nord-ouest). Les 61 sites restants possèdent des gravures où l'on remarquera exceptionnellement l'utilisation du bas-relief (Las Victorias), du moyen-relief (Leon de Piedra), et le haut-relief (Guadalupe) (fig. 235).

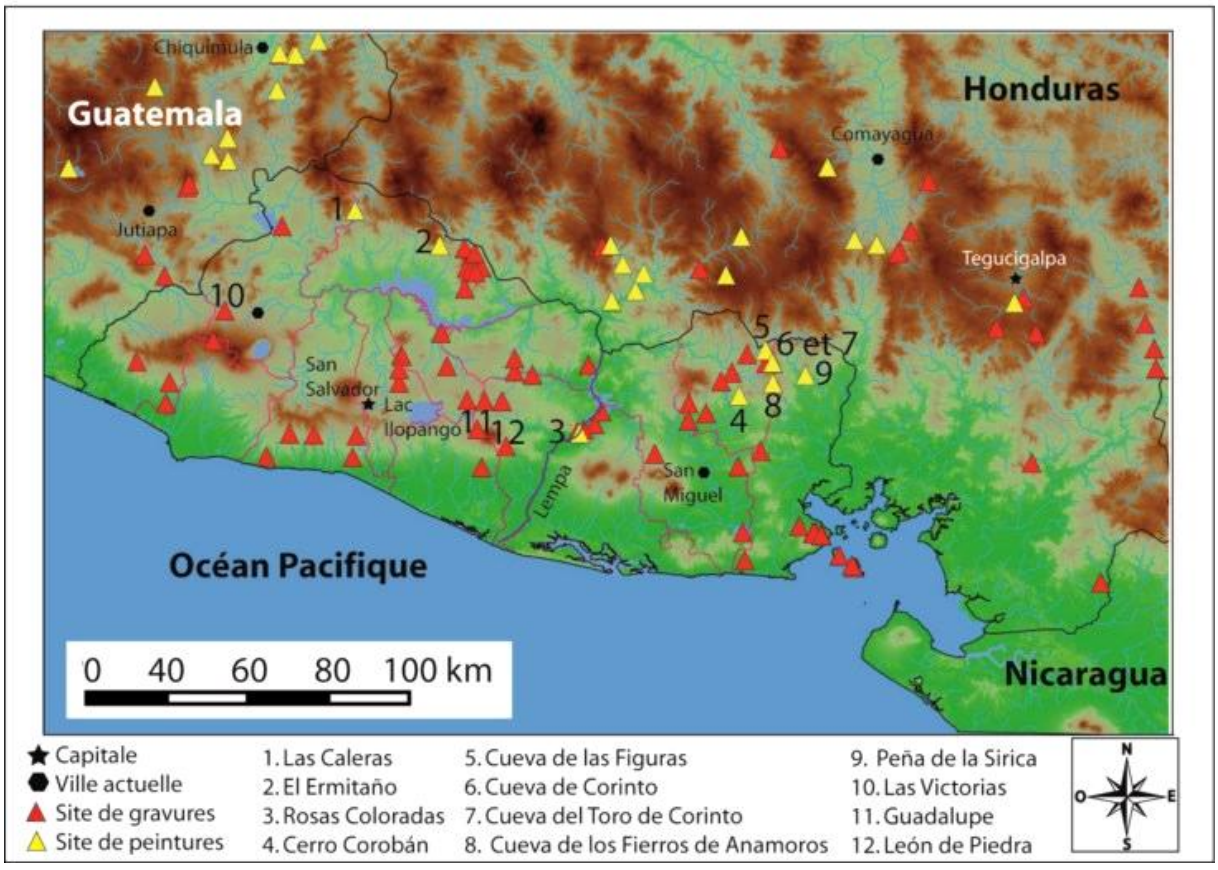


Figure 235 : Carte avec les sites de peintures et de gravures

Ensuite, vient le détail de l'analyse par type et variétés de l'iconographie dont les bases ont été détaillées dans le chapitre précédent. À cet effet, on a distingué 6293 unités graphiques sur les sites enregistrés et pour lesquels des relevés à échelle ont été réalisés systématiquement. De ce total, 5466 unités graphiques correspondent exclusivement aux gisements salvadoriens (les autres proviennent des sites enregistrés au Honduras et au Guatemala). Les premières conclusions générées par cette base de données iconographiques seront tirées sur les critères intrinsèques des manifestations rupestres ; la quantité de motifs, leurs hauteurs, leurs dimensions, la présence de superpositions ou de scènes narratives. Pour les sites enregistrés, ces renseignements sont précis et proviennent des relevés à échelle réalisés sur la base des relevés topographiques et photographiques menés sur le terrain. L'ensemble du matériel iconographique a par la suite été classifié et c'est pour cette raison que nous disposons de la quantité de motifs, mais aussi qu'il a été possible de calculer la moyenne de la hauteur et des dimensions des représentations (selon la méthodologie exposée dans le Chapitre 3). De même que précédemment, les informations tirées de l'analyse de ces critères est à chaque fois mis en relation avec les renseignements disponibles sur les sites non enregistrés par les projets menés sous les auspices du CEMCA-AC.

L'analyse de la base de données tirée de la classification par types et variétés différencie deux groupes principaux de manifestations rupestres ; les figuratives et les non-figuratives. Même la distinction de motifs figuratifs et non-figuratifs ne va pas de soi dans l'étude de l'art rupestre. Certains auteurs peuvent reconnaître, distinguer ou identifier des formes connues qui pour d'autres chercheurs n'apparaitront pas comme évidente. Cette discrimination est subjective et le point de vue de chaque auteur peut donc être discuté, néanmoins nous avons été strict quant à l'identification des figures. Quand des doutes existent sur la reconnaissance d'un motif, ils sont explicités dans la description des sites. On peut d'ores et déjà dire que les manifestations non-figuratives dominent largement le patrimoine rupestre salvadorien puisqu'elles représentent 94 % du matériel iconographique des sites enregistrés. Cela explique également le plus grand nombre de types et de variétés différenciées au cours de l'analyse afin de permettre la classification de ce matériel. Ce sont neuf types et 74 variétés de motifs qui ont été distinguées et qui constituent la base de l'analyse des graphismes non-figuratifs. Le matériel graphique figuratif, quant à lui, a été classé selon sept types et 31 variétés. La proportion mineure de représentations figuratives ne rend que plus important l'analyse de ces productions rupestres où l'on reconnaît des figures familières.

La présentation du corpus sera donc réalisée en allant du général au particulier, depuis les paysages où s'insèrent les sites jusqu'au détail des critères distingués pour classer la moindre manifestation rupestre enregistrée. Autant les critères « extérieurs » que l'analyse par types et variétés organisent les traditions décrites dans le chapitre suivant. Ainsi, si l'analyse iconographique a joué un rôle central dans les définitions des traditions, elles sont complétées par un ensemble de critères morphologiques, métriques et techniques mis en place dans ce chapitre. Par le biais de l'analyse, il va être possible de tirer des conclusions sur l'art rupestre salvadorien en général et les résultats provenant des nombreuses données sur les gisements enregistrés seront systématiquement confrontés aux renseignements dont on dispose sur le reste du corpus de sites. Dans cette partie, l'accent est mis sur l'art rupestre du Salvador en laissant de côté les gisements honduriens et guatémaltèques pour lesquels l'information est plus lacunaire. La fiche d'enregistrement qui a été utilisée comporte une partie qui détaille la conservation des sites. Ainsi, un ensemble de données a pu être rassemblé et l'état de conservation évalué. Quelques remarques seront apportées à ce sujet sur l'état inquiétant de la majorité des sites salvadoriens.

I. Définition du corpus

A. L'Environnement des sites

Les environnements où s'insèrent les sites ont été caractérisés (voir Chapitre 3., I., B., 1.). Pour les 32 gisements visités, les environnements identifiés dans près de la moitié des cas sont soit au bord d'un vallon (sept cas), soit sur les pentes d'un volcan (sept cas) (voir Annexe – Partie 2, p. 60). Les gisements au bord d'un vallon sont presque tous des abris (à l'exception de la roche à l'air libre El Farito). En revanche, les sites sur les pentes d'un volcan sont principalement des roches à l'air libre dont la grande majorité se situe dans le Golfe de Fonseca, sur les pentes du volcan Conchagua (à l'exception du Leon de Piedra dans le Centre du pays). Ensuite, ce sont les gisements de sommet de montagnes (quatre cas) et de bordure de rivière (quatre exemples) qui sont les plus courants. En pensant au choix des cimes des cordillères, il est difficile de ne pas envisager la volonté de constituer des marqueurs dans le paysage, facilement repérables

depuis de très longues distances (fig. 236). En contrepartie, le choix du bord de cours d'eau évoque un rapprochement avec cet élément ; dans ce sens il existait un lien direct entre le site et ce composant central du paysage à l'époque préhispanique. Les 10 gisements restants se répartissent entre différents environnements sans constituer des ensembles éloquents.

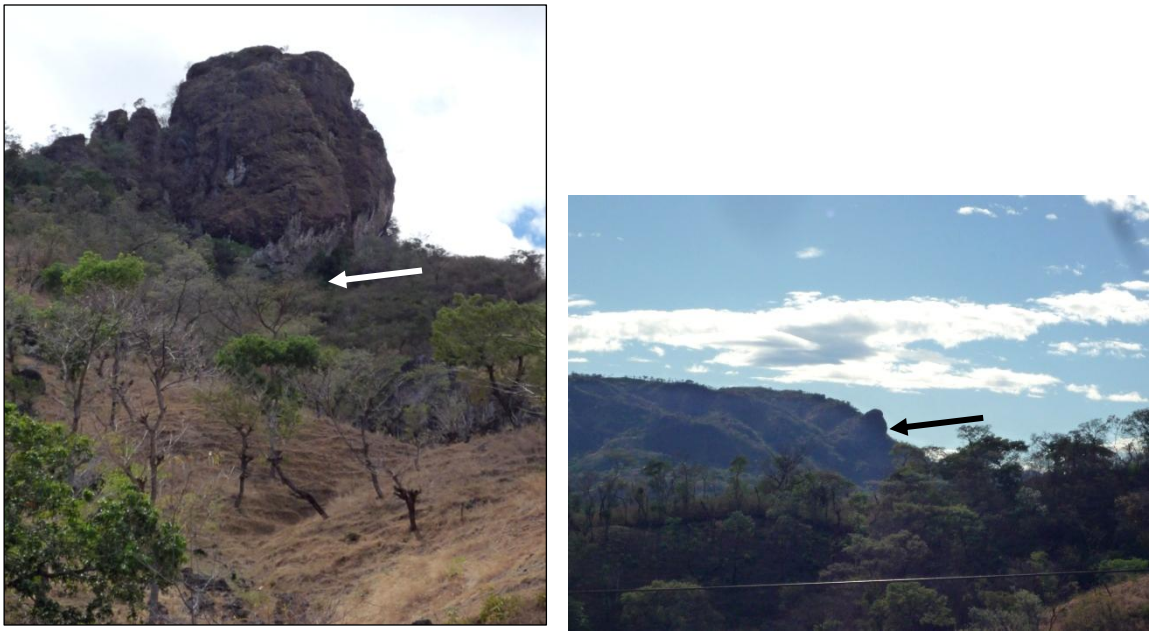


Figure 236 : Photographies de la position de l'abri de la Pena de la Sirica (flèches), au sommet d'une montagne et comme marqueur dans le paysage

En reprenant la totalité du corpus au Salvador, le nombre de gisements au bord d'un vallon reste prédominant (11) ; cependant il y en a autant en bordure de rivière (fig. 237 et voir Annexe – Partie 2, p. 65). Ensuite apparaissent les sites sur les pentes d'un volcan et sur les pentes d'une montagne (8), sur les pentes d'une colline (6), au sommet d'une montagne (5), dans une plaine et au cœur d'une île (3), au fond d'un vallon, au bord d'un ravin, au fond d'un ravin et au pied d'une falaise (2). Finalement les environnements les moins communs sont au bord d'un lac et sur les rives d'une île (1).De surcroit, l'environnement est indéfini pour cinq sites.

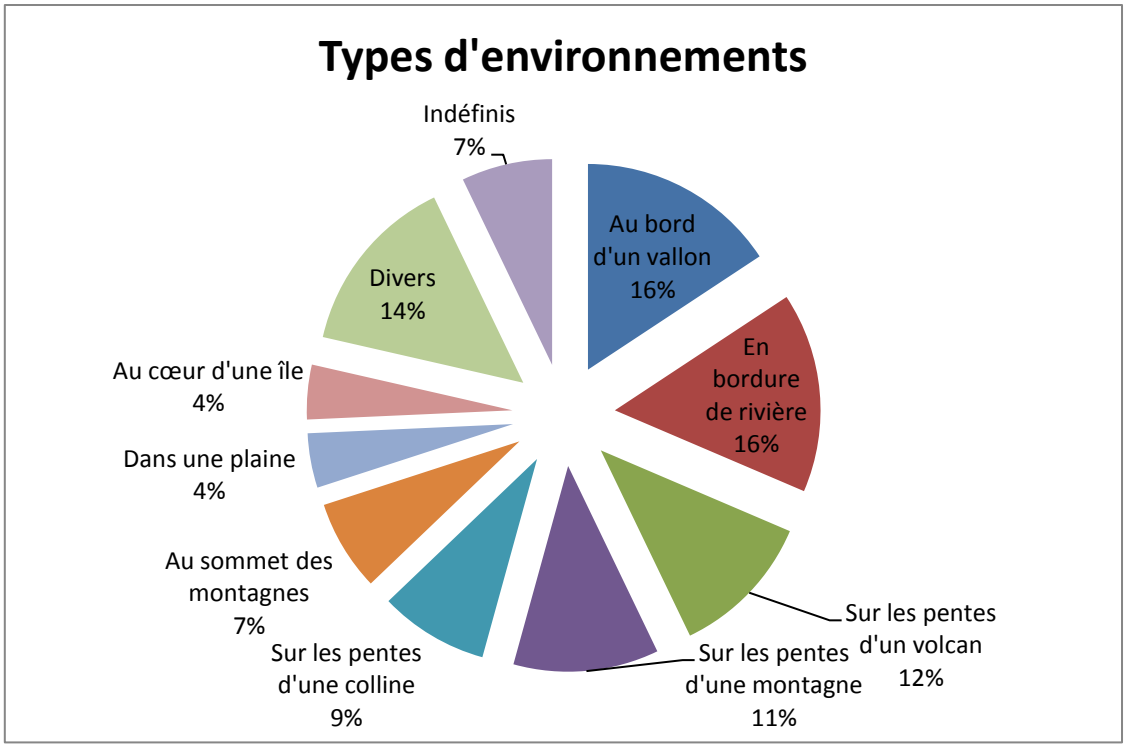


Figure 237 : Répartition des types de d'environnements où les sites s'insèrent au Salvador

La topographie immédiate des sites a été détaillée selon trois critères. Sur les 32 gisements enregistrés au Salvador, près de la moitié (14 au total) ont une topographie accidentée (fig. 238 et voir Annexe – Partie 2, p. 60) et sept se situent en pente ; dans les deux cas, on peut dire que le choix du lieu n'a pas été basé sur des critères de facilité d'accueil pour de possibles visiteurs. Aussi, il est plus probable que ce soit le choix de la paroi qui ait plutôt motivé la sélection du lieu et/ou que la fonction principale n'était pas de réunir beaucoup de personnes confortablement. En revanche, 11 sites possèdent un niveau de sol plat sont donc aptes à recevoir plus d'individus.

Si l'on considère tous les gisements du corpus au Salvador, on observe la même répartition. Le nombre de gisements dont l'environnement est accidenté traduit une préférence pour ce milieu (voir Annexe – Partie 2, p. 65). C'est le plus prisé, en terme de pourcentage général ; il s'agit de 36 % (25 gisements) des 70 sites rupestres connus au Salvador, contre 44 % pour les sites enregistrés par l'auteur (fig. 239). Les topographies inclinées figurent en seconde place, elles constituent 24 % du total des sites (17 gisements) contre 25 % pour les gisements visités et les environnements plats représentent 24 % de l'ensemble des gisements (17 au total), contre 34 % des sites

enregistrés. Toutefois, pour 16 % des sites du corpus, la topographie immédiate est indéfinie (11 gisements).



Figure 238 : Photographie de la topographie accidentée face à l'abri Rosas Coloradas, (photographie : Ligia Manzano)

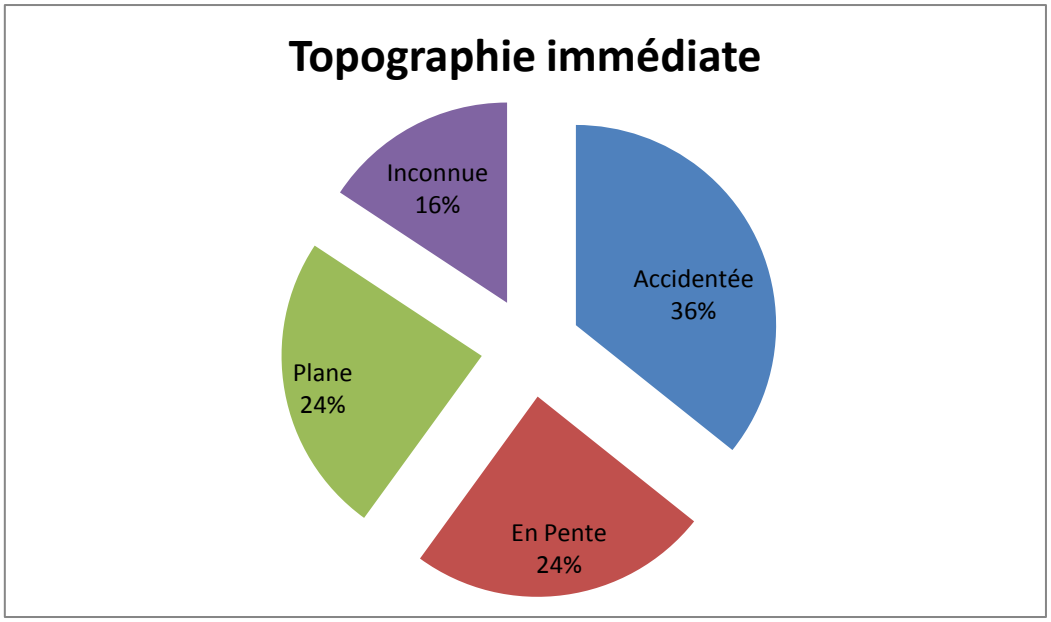


Figure 239 : Répartition des types de topographie à proximité directe des parois au Salvador

Plusieurs éléments peuvent avoir des implications quant au choix du lieu de la paroi comme la proximité d'une rivière, d'un point d'eau, ou encore d'une grotte (fig. 241 et voir Annexe – Partie 2, p. 60). Au total, 72 % des gisements que nous avons

enregistrés au Salvador présentent un lien direct, indirect ou pour le moins une relation visuelle avec un corps d'eau (23 sites). Si l'on considère uniquement une relation directe, on en connaît huit et le même nombre avec une relation indirecte, dans un peu plus de la moitié des cas on observe donc un lien fort. En revanche huit lieux n'indiquent aucune relation avec l'eau.

De même, sur l'ensemble du corpus au Salvador, 20 sites ne possèdent pas de rivières ou de point d'eau à proximité (28 % du total) (fig. 240 et voir Annexe – Partie 2, p. 66). Le pourcentage de gisements où un lien direct, indirect où une relation visuelle est vérifiable baisse à 56 % (39 sites) et 11 sites où ce possible rapport est indéfini. D'autre part, l'éventuel lien avec une grotte se vérifie uniquement pour deux gisements (Las Labranzas et Letrero de Jicalapa) ; il s'agit donc d'une association rare au Salvador (voir Annexe – Partie 2, p. 66). En revanche, la proximité d'une ou plusieurs cavité(s) naturelles plus ou moins profonde(s) est plus commune, on l'observe sur deux sites picturaux (la Cueva de los Fierros de Anamoros et El Ermitano) et huit sites à gravures (fig. 242). En dehors de la Cueva del Chumpe, les sept gisements proches d'une cavité partagent, en outre, un registre iconographique principalement non-figuratif. Le gisement Las Vueltas, placé sur le Massif de la Montanona, appartient à la tradition locale Spirales Cercles-concentriques. Par contre, les six autres gisements partagent en plus des parois saturées et d'autres caractéristiques, ils sont attribuées à la tradition nommée Méandres. Il s'agit de la Cueva del Toro d'Estanzuelas, La Encantada, Los Naranjos, la Pena de los Fierros (fig. 243), la Poza de los Fierros d'Ilobasco et Sigüenza. Pour les sites provenant de la bibliographie, si la proximité d'une grotte ou d'une cavité n'est pas mentionnée, elle a été considérée comme absente.

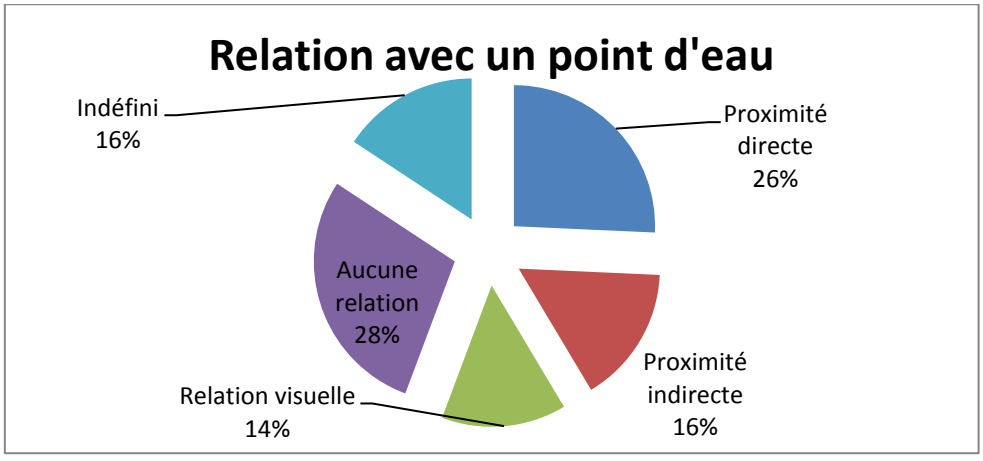


Figure 240 : Répartition de la proximité des sites avec une rivière ou un point d'eau au Salvador



Figure 241 : Photographie de la source de quelques centimètres de diamètre qui coule au pied du Letrero de Guaymango

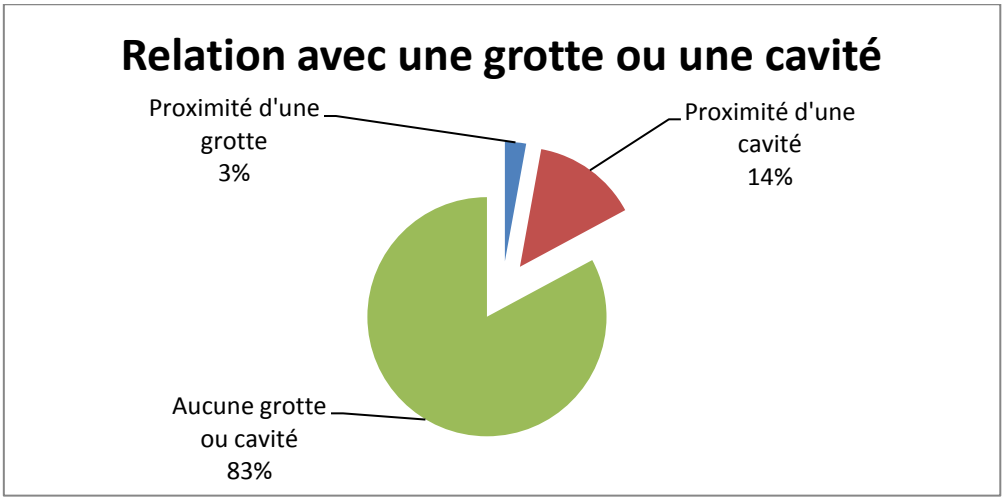


Figure 242 : Répartition de la proximité des sites avec une grotte ou une cavité au Salvador



Figure 243 : Photographie des cavités aux dimensions variées à la Pena de los Fierros en 2007

Des vestiges anthropiques peuvent aussi être associés aux sites rupestres, notamment des dépressions plus ou moins profondes (fig. 244). C'est le cas pour plus de 41 % des 32 sites enregistrés (13 au total) ce qui indique une relation que l'on pourrait difficilement qualifiée de fortuite (voir Annexe – Partie 2, p. 61). La grande variété des formes de ces dépressions semble indiquer des fonctions variées.



Figure 244 : Photographie d'une roche avec des dépressions profondes proche la Poza de los Fierros (Ilobasco) en 2007 (photographie : Simon Coubel)

Cette relation est à relativiser, cependant, sur l'ensemble des gisements du Salvador ; le pourcentage baisse à 23 % (16 sites) où cette corrélation peut s'observer, avec trois gisements où cette donnée est indéfinie (fig. 245 et voir Annexe – Partie 2 , p. 67). C'est une corrélation que l'on observe uniquement au Centre et à l'Est du pays avec toutefois un unique exemple à l'Ouest à Igualtepeque, à la Playa de los Petroglifos (fig. 246). Pour les sites provenant de la bibliographie, si la proximité de polissoirs n'est pas mentionnée, elle a été considérée comme absente.

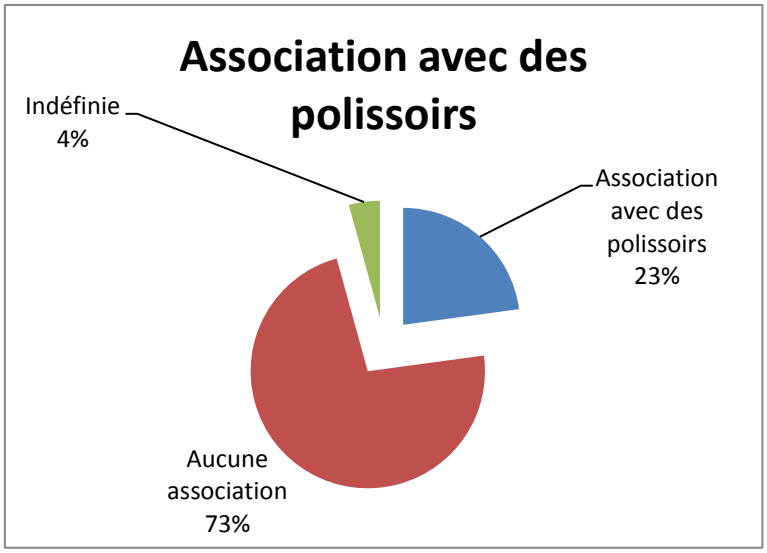


Figure 245 : Répartition de la proximité des sites avec des polissoirs au Salvador

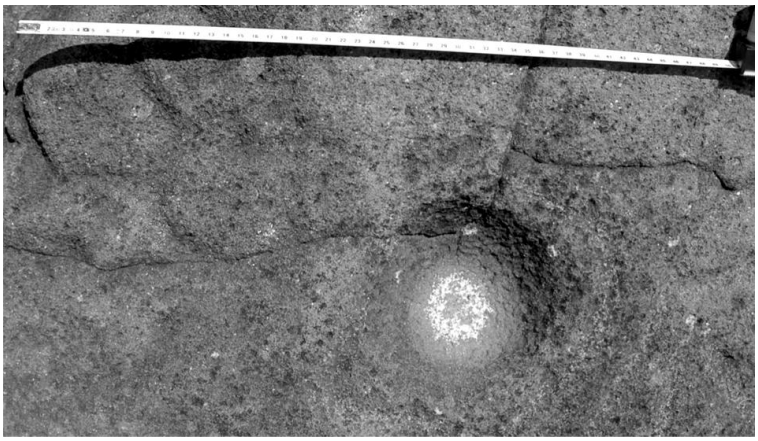


Figure 246 : Photographie d'une dépression sur à la Playa de los Petroglifos en 2004

L'étude de l'éloignement entre les sites rupestres et d'habitat indique, pour les sites visités, que plus de la moitié des gisements rupestres (17 au total) se trouvent à moins de 6,5 km d'un établissement (voir Annexe – Partie 2, p. 61). De ces 17 sites, trois sont à moins d'un kilomètre, la Playa de los Petroglifos (Igualtepeque), le Cerro Coroban (Casitas Blancas) et le Leon de Piedra (Tehuacan). Les trois lieux partagent une occupation au Classique récent et le Casitas Blancas comme Igualtepeque présentent des caractéristiques défensives qui ne semblent cependant pas appartenir à la même période. Igualtepeque possède des caractéristiques Postclassique tandis que des sondages sur le Cerro Coroban n'ont pas permis de mettre en évidence du matériel diagnostique de cette époque. Il apparaît donc que l'isolement des sites d'art rupestre par rapport aux sites d'habitat est relatif.

Si l'on considère l'ensemble du corpus, il n'y a qu'un gisement supplémentaire à proximité directe d'un site résidentiel et en même temps non loin d'un site rupestre : c'est le Cerro Vivo (voir Annexe – Partie 2, p. 67). La proportion de gisements à moins de 6,5 km d'un site d'habitat est sensiblement supérieure ; en pourcentage cela représente 52 % (36 sites sur 70) (fig. 247). Pour un site rupestre seulement (Guayabito), la proximité d'un site d'habitat est indéfinie.

De façon plus notable encore, la distance des sites d'art rupestre entre eux est d'autant plus significative. Elle touche plus de deux tiers des lieux visités (22 au total sur 32). Cela s'explique par la densité de sites rupestres au Salvador, mais c'est aussi l'expression de leur concentration dans des territoires cloisonnés.

Sur les 70 sites du corpus, 44 gisements sont proches d'un autre gisement rupestre soit 63 % (fig. 248).

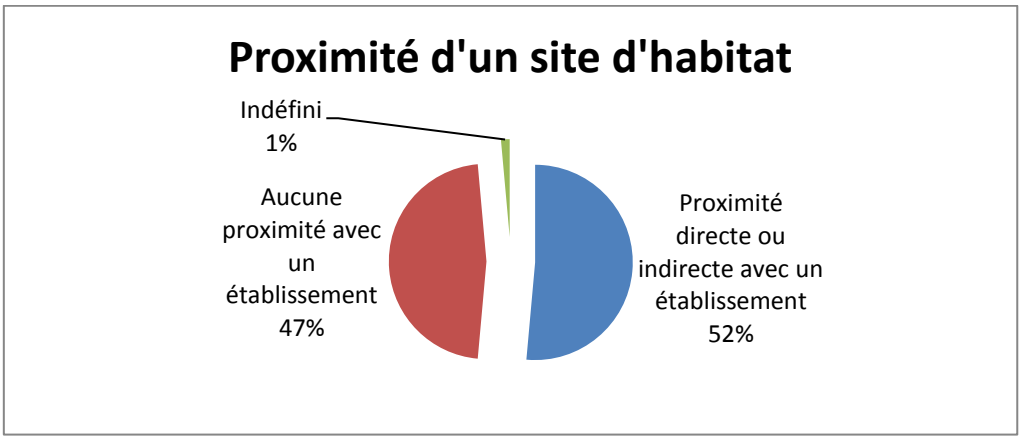


Figure 247 : Répartition de la proximité des sites rupestres avec des sites d'habitat au Salvador

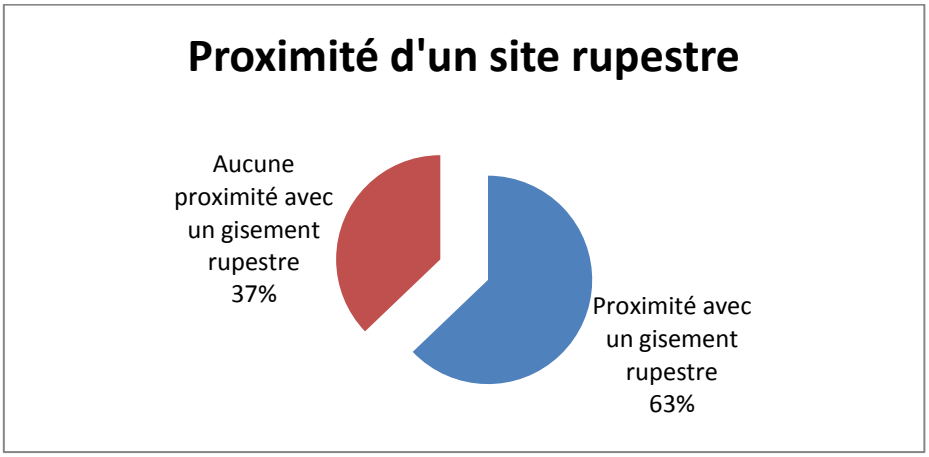


Figure 248 : Répartition de la proximité des sites rupestres avec d'autres gisements rupestres au Salvador

B. Le site et son support

Plus de la moitié des sites enregistrés sont des abris sous roche (17 au total), viennent ensuite les roches à l'air libre (11 au total) et les trois autres catégories cumulent à peine quatre sites (voir Annexe – Partie 2, p. 61). Il est à noter que huit sites composés de roches à l'air libre sont situés sur les pentes du volcan Conchagua, dans le Golfe de Fonseca. Les autres roches à l'air libre proviennent de l'Ouest du pays (Piedra Sellada), du Centre (Leon de Piedra) et de l'Est (Piedra del Diablo). En revanche, les abris sous roche sont dispersés sur tout le territoire, avec une concentration plus importante dans le Centre, sur la côte pacifique du Centre et de l'Ouest et dans les montagnes du nord-est où ils accueillent cette fois des peintures.

Sur tous les gisements rupestres faisant partie du corpus, on note en revanche un certain équilibre au niveau des supports choisis entre les abris et les roches à l'air libre ; on dénombre 32 abris sous roche, 33 roches à l'air libre (dont 15 groupes de roches à l'air libre), deux parois verticales et trois affleurements monolithiques (figs 249 et 250 et voir Annexe – Partie 2, p. 68).

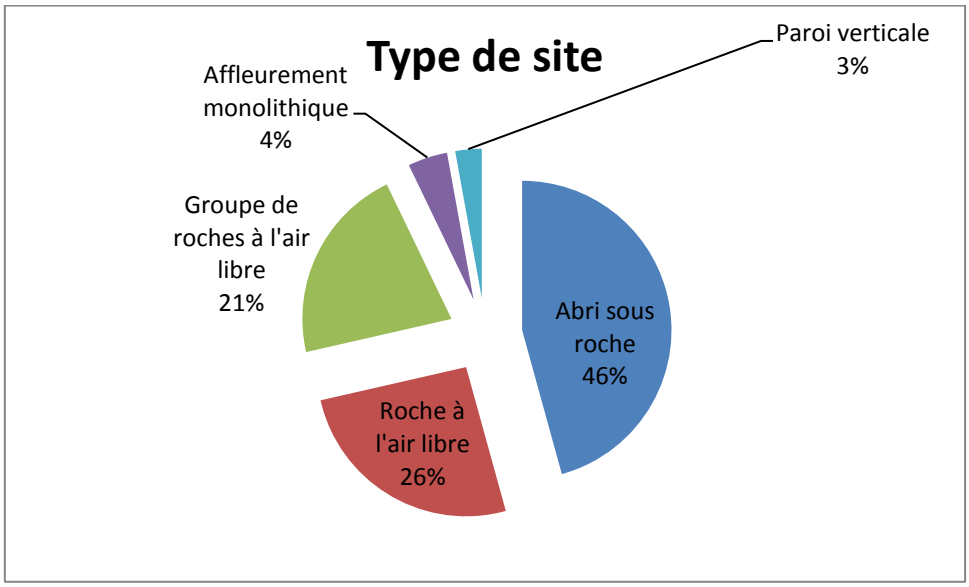


Figure 249 : Répartition des types de sites du Salvador

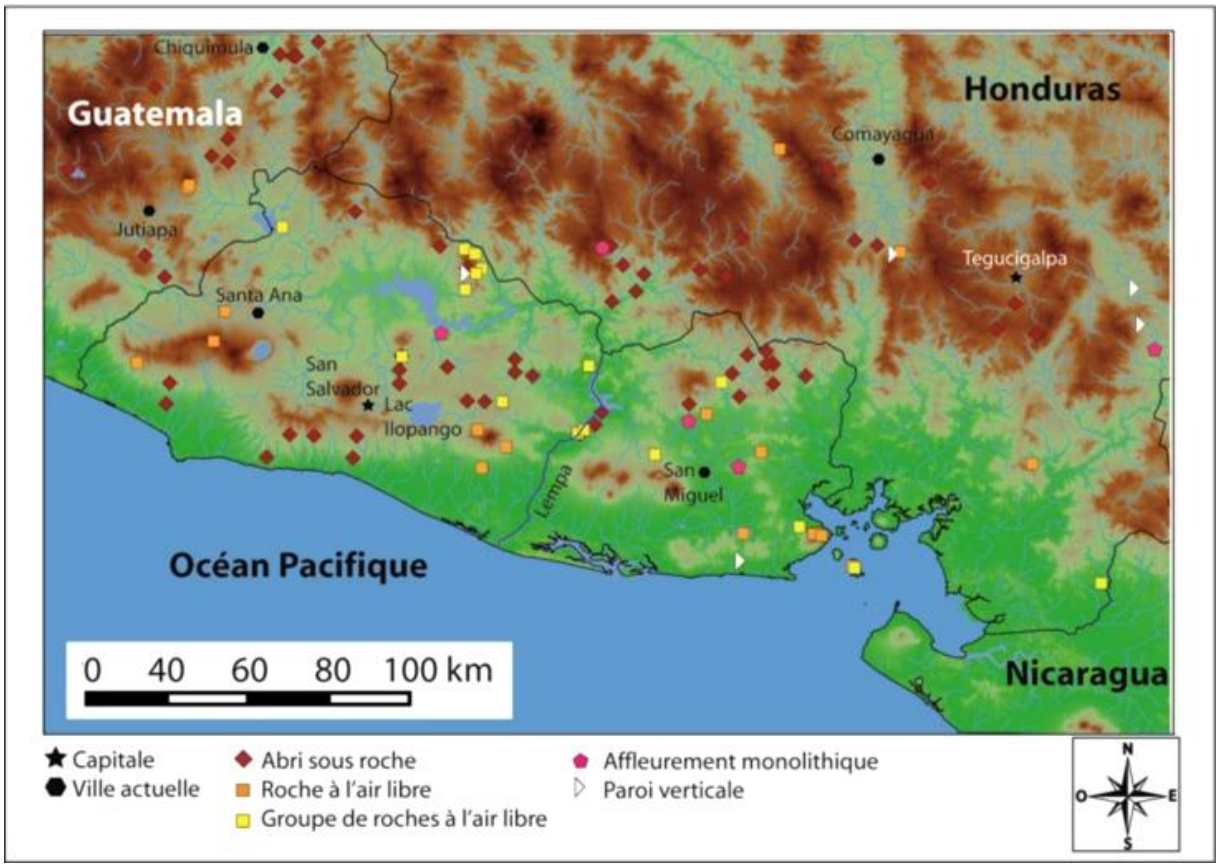


Figure 250 : Carte avec les types de site rencontrés au Salvador

La plupart du temps, pour les sites visités, le support où la graphie rupestre a été produite est vertical (11 cas) et dans cinq cas il est oblique (avec une inclinaison de plus de 10°) (voir Annexe – Partie 2, p. 61). Le cas des parois gravées horizontales ne concernent que des roches à l'air libre et un affleurement monolithique.

Toutefois, sur l'ensemble du corpus, les parois obliques sont prédominantes ; 40 % des sites (28 au total) (fig. 251). De ces 28 gisements, 18 sont des abris sous roche et neuf des roches à l'air libre (un cas d'affleurement monolithique à la Pintada d'Uluazapa) (voir Annexe – Partie 2, p. 68). Les supports verticaux sont plus rares, ils représentent 24 % du total, soit 17 sites (dont 10 abris sous roche, cinq roches à l'air libre et deux parois verticales). Pour les parois horizontales, on en dénombre 12 (10 roches à l'air libre et deux affleurements) ; dans 13 cas, cette donnée est indéfinie.

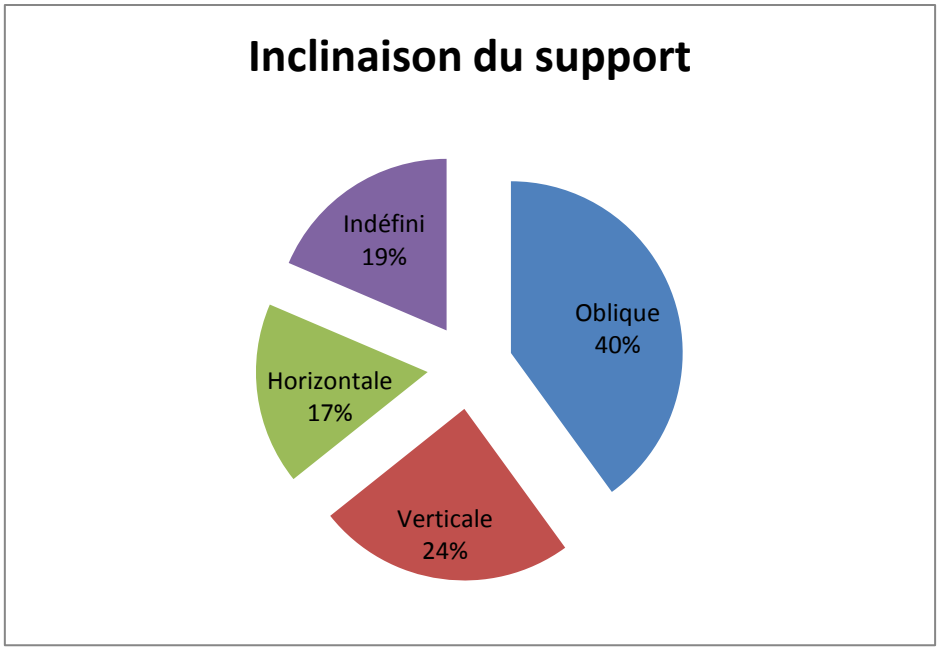


Figure 251 : Répartition de l'inclinaison du support des sites du Salvador

L'étude de l'orientation des parois enregistrées démontrent une préférence pour trois directions ; le sud-ouest (neuf cas), le nord-est (sept cas) et le sud-est (sept cas) (voir Annexe – Partie 2, p. 62). À elles seules, ces trois directions correspondent à près de 80 % des sites visités. Les données sur l'orientation sont pas disponibles pour trois gisements ; le Playa de los Petroglifos et El Melonal qui sont des groupes de roches à l'air libre et la Cuevona (San José Guayabal) où la mesure n'a pas pu être prise sur le terrain. Cette forte représentativité de trois orientations ne semble pas être fortuite.

Sur l'ensemble du corpus, pour un peu plus de 41 % des sites (29 en tout), cette donnée n'est pas disponible, ce qui limite les comparaisons avec l'échantillon des gisements visités sur le terrain (fig. 252 et voir Annexe – Partie 2, p. 68). Le sud-ouest (neuf sites), le nord-est et le sud-est (tous deux sept sites) restent prédominants. Toutefois, l'est et l'ouest comptent cette fois cinq sites chacun, le nord quatre, le sud trois et le nord-ouest un.

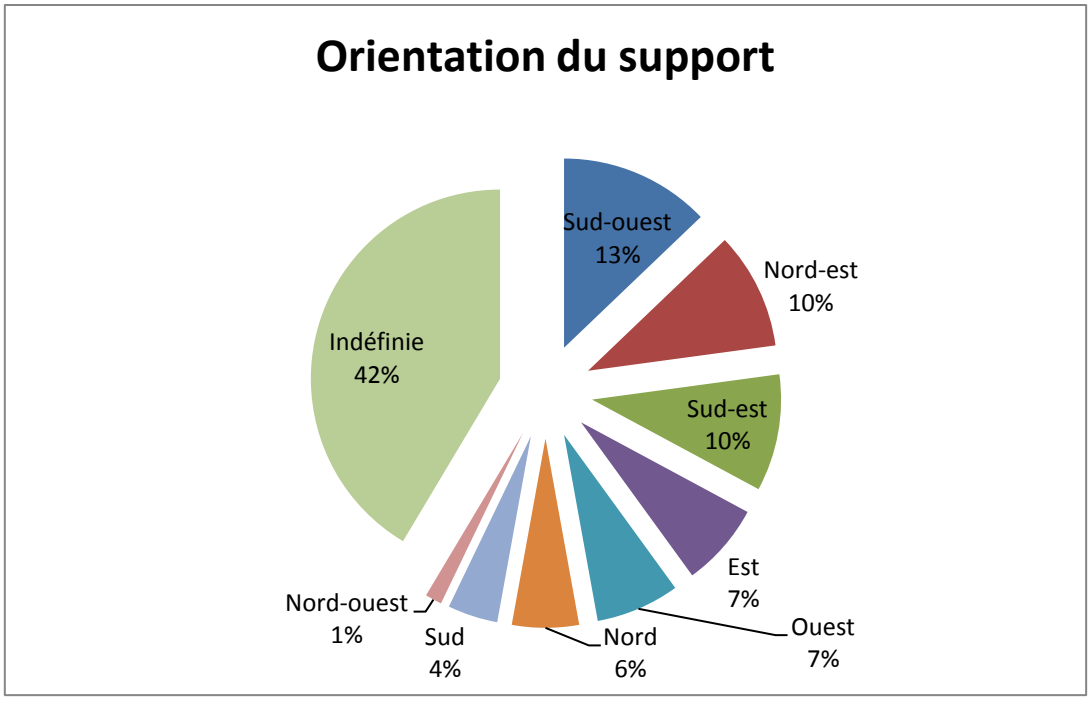


Figure 252 : Répartition de l'orientation du support des sites du Salvador

Pour les types de roche des gisements visités, le tuf et l'ignimbrite rassemblent 17 sites, tandis que le basalte ou l'andésite 15 (voir Annexe – Partie 2, p. 62).

Néanmoins, si l'on considère le corpus dans son ensemble, les basaltes et andésites comptent 38 gisements contre 32 pour les tufs et ignimbrites (fig. 253 et voir Annexe – Partie 2, p. 69). De ces deux derniers type de roche, le tuf est le plus présent (22 sites). Il y a une relation entre le type de roche, le type de site et la technique employée. Ainsi, les basaltes formellement identifiés sont quasiment toujours des roches à l'air libre, sauf dans le cas de l'abri Rosas Coloradas. Pour ce qui est des andésites ou basaltes, sur les 33 sites, 30 sont des roches à l'air libre, une paroi verticale et un abri. Un unique exemple de peinture est connu sur du basalte, c'est Rosas Coloradas (dont la paroi forme d'ailleurs exceptionnellement un abri de basalte). En revanche, les tufs forment plus généralement des abris (19 sites sur 22), une paroi verticale ainsi que deux affleurements ; ils accueillent quatre gisements picturaux (dont deux associés à la gravure). Les ignimbrites constituent aussi en majorité des abris (huit cas sur 10), ainsi qu'une paroi verticale et un affleurement. L'ignimbrite concerne les quatre lieux restants avec des peintures. Il est normal que les peintures se retrouvent sur ces deux types de roches qui forment en majorité des abris, puisque c'est uniquement dans les abris où la peinture a été appliquée.

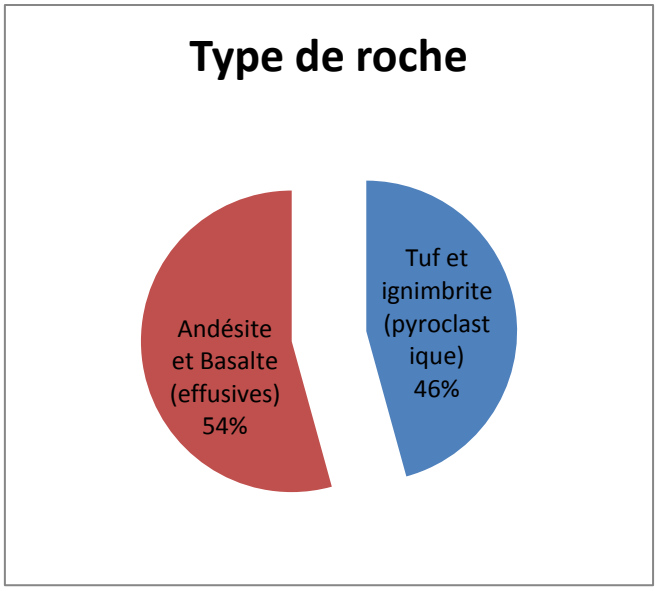


Figure 253 : Répartition du type de roche des sites du Salvador

La dureté du support est qualifiée de compacte ou friable. Ce sont les supports compacts qui ont le plus attiré les producteurs d'art rupestre (41 cas sur 70) (fig. 254 et voir Annexe – Partie 2, p. 69). Les manifestations sur des parois friables s'observent quant à elles sur 24 gisements sur 70 et cinq dureté de roches sont indéfinies. Pour la conservation de la peinture, on s'attendrait au choix de supports compacts, toutefois six des neuf gisements de peintures ont été réalisés sur des parois friables. Le tuf et l'ignimbrite qui caractérisent les abris peints du Salvador sont rarement compacts. Dans ce cas, il semblerait que le choix du lieu a été déterminé plutôt par sa situation géographique que pour la qualité du support.

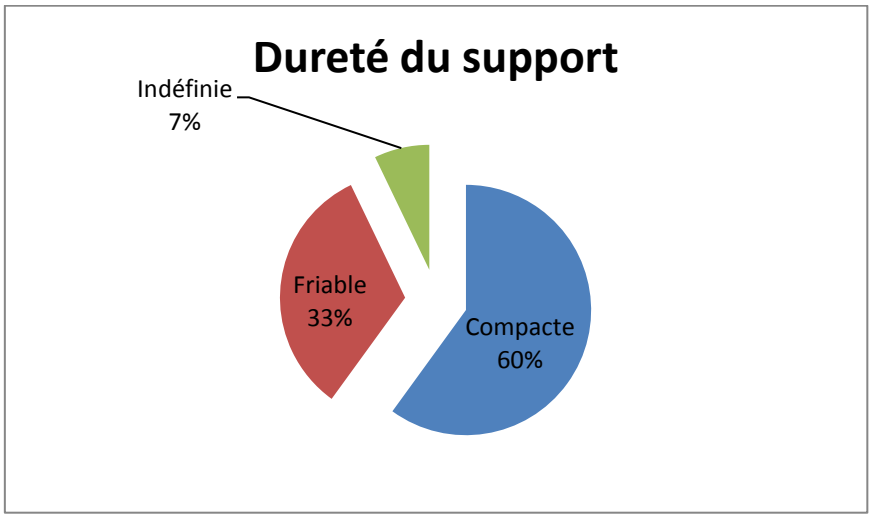


Figure 254 : Répartition de la dureté du support des sites du Salvador

Quant à la surface offerte par les sites pour recevoir des personnes, elle a été qualifiée d'inclusive (supérieure à 18 m^2), ou exclusive (inférieure à 18 m^2). Pour les lieux enregistrés sur le terrain, au total, huit gisements exclusifs ont pu être mis en évidence, dont six sont des abris et deux sont des roches à l'air libre (voir Annexe – Partie 2, p. 62). Les deux roches à l'air libre, El Mapa et El Faro partagent, de plus, d'autres caractéristiques iconographiques et appartiennent à la tradition Lignes ondulées parallèles. Les abris, en revanche, sont plus hétérogènes si l'on considère également le nombre de motifs reflet de l'intensité de l'activité de la production rupestre. Las Labranzas et la Pena Herrada indiquent un grand nombre de figures (respectivement 240 et 1287), le Cerro Coroban et El Chumpe possèdent une quantité moyenne de figures (43 et 54) et finalement Rosas Coloradas et la Cueva de los Leones ne reçoivent que peu de représentations (10 et 24). Las Labranzas possède plusieurs panneaux, la Cueva del Chumpe des gravures dont l'iconographie est variée, tout comme le Cerro Coroban, aux peintures diverses, plusieurs étapes de production graphique pourraient être évoquées, traduisant des visites répétées. En revanche, la Pena Herrada, en dépit de la quantité de motifs, Rosas Coloradas et la Cueva de los Leones montrent une iconographie et une technique homogènes, éventuellement le fruit d'une seule session de production rupestre impliquant peu d'individus.

Sur l'ensemble du corpus du Salvador, 51 sites sont inclusifs, 13 exclusifs (soit 19 %) et six dont la surface est indéfinie (fig. 255 et voir Annexe – Partie 2, p. 69). Sur ces 13 sites, sept possèdent moins de 20 motifs (dont trois avec moins de 10), ce qui irait dans le sens d'une production rupestre ponctuelle. Dans les cas où le nombre de manifestations est supérieure, ce qui traduit une activité rupestre plus soutenue, il s'agit dans cinq cas sur six d'abris avec des gravures à l'iconographique comparable distribués au Centre et au Nord-est du Salvador (Cueva El Carbon, Cueva del Toro (Estanzuelas), Las Labranzas, Los Naranjos et la Pena Herrada). Or, tous ces gisements appartiennent à la même tradition Méandres. L'unique exception est El Ermitano, avec des peintures dans le centre nord du pays.

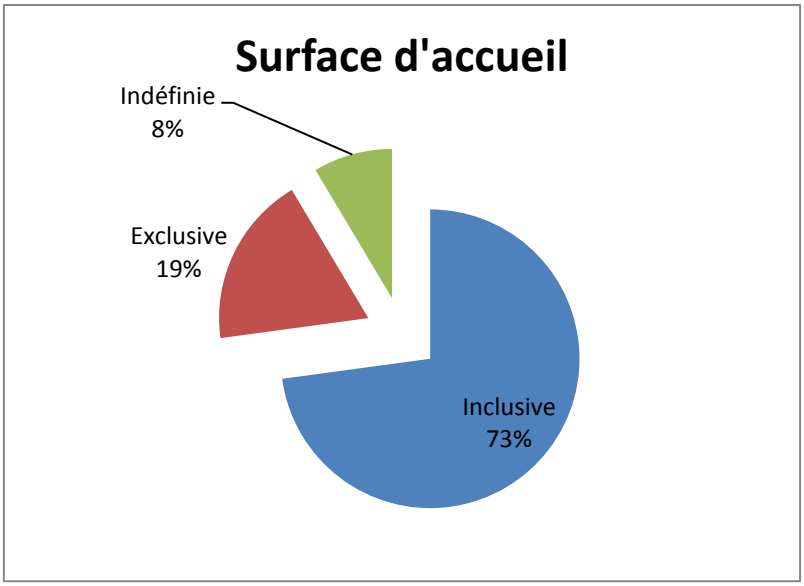


Figure 255 : Répartition du caractère de la surface d'accueil des sites du Salvador

C. Les techniques

Au Salvador, les techniques qui ont été identifiées sont la gravure, la peinture et de rares cas où les deux techniques sont présentes en même temps (toujours pour des motifs différents). Corinto et Las Caleras sont les seuls gisements où la peinture et la gravure coexistent même si à Corinto, la peinture est largement prédominante et on ne connaît que très peu Las Caleras (une photographie publiée). Un motif mélangeant les techniques de la gravure et de la peinture a été évoqué à Corinto par Coladan et Amaroli[698] ; un anthropomorphe (Motif 54 de l'ensemble E selon la nomenclature de Lerma[699]), où le corps serait gravé et la tête peinte. Toutefois, selon Lerma, cette impression est due à un raclement récent du corps (vandalisme), qui a l'origine était peint, en épargnant la tête[700]. Sur les 32 lieux enregistrés, 28 sont des gravures, soit 88 % de l'ensemble (voir Annexe – Partie 2, p. 62).

C'est approximativement le même pourcentage à l'échelle nationale, quand on considère les 70 sites du corpus, où les peintures rupestres se retrouvent sur neuf gisement ; 13 % de l'ensemble (fig. 256 et voir Annexe – Partie 2, p. 69).

[698] Coladán et Amaroli 2008, p. 159

[699] Lerma 2014, p. 358

[700] Lerma 2016, communication personnelle

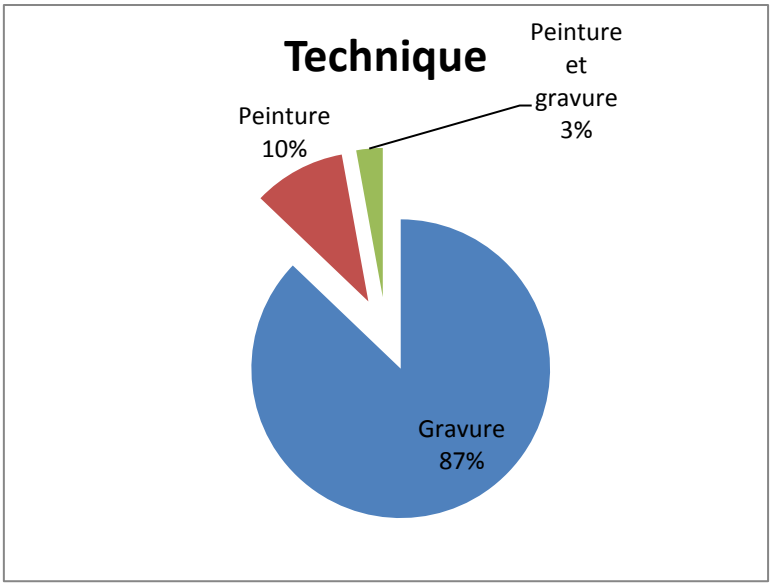


Figure 256 : Répartition des techniques employées au Salvador

Au sein de la gravures, on différencie les techniques de piquetage, de l'incision, certains sites où l'on retrouve ces deux techniques, le bas-relief, le moyen-relief et le haut-relief. Dans près de 90 % des cas pour les sites visités (26 sites sur 28 gravés), les stigmates de la gravure à la surface de la roche consistent en une ligne de section courbe régularisée vestige d'un piquetage en série répétés associé à un raclage postérieur (voir Annexe – Partie 2, p. 63). La Cueva de los Leones est le seul lieu qui indique une ligne piquetée de section curviligne irrégulière vestige d'un piquetage sans association avec le raclage. Le polissage est évoqué dans le cas de dépressions circulaires, dans ces cas, un travail préliminaire de la surface de la roche par piquetage n'est pas exclu. Le polissage s'observe associé à la présence du piquetage-raclage, sur 13 lieux, soit presque la moitié. L'incision, définie par une ligne de section angulaire fine du sillon des gravures, s'avèrent être l'apanage exclusif des motifs coloniaux ou récents (graffiti). Toutes les croix latines et les croix types églises sont incisées, or ces représentations sont attribuées à l'époque Coloniale.

Si l'on compare sur l'ensemble du corpus, la technique du piquetage associée au raclage a pu être mise en évidence sur 41 sites (59 %) (fig. 257 et voir Annexe – Partie 2, pp. 70 et 71). Dans 19 cas, elle est associée au polissage (existence de dépressions), dans neuf cas à l'incision et dans un cas au moyen-relief (Leon de Piedra). En ce qui concerne l'incision, un unique gisement paraît l'avoir employée à l'époque préhispanique (Letrero de Chiltiupan) pour un possible motif de Tlaloc et une spirale attribués au Postclassique récent. Sinon, pour les huit autres sites, elles datent de l'époque Coloniale

et correspondent à des croix latines ou de type église. Le piquetage ne s'identifie que sur quatre gisements (Cueva de los Leones, Piedra del Letrero, Patada del Diablo et la Pintadona). Dans les cas de la Cueva de los Leones et la Patada del Diablo, cette technique correspondrait au Postclassique récent (motifs de Tlalocs). Le haut-relief ne se connaît que sur un site (Guadalupe), le bas-relief à Las Victorias et le moyen-relief au Leon de Piedra. La technique du relief ne se rencontre que sur des roches à l'air libre au Salvador. Pour 16 sites, la technique est indéfinie.

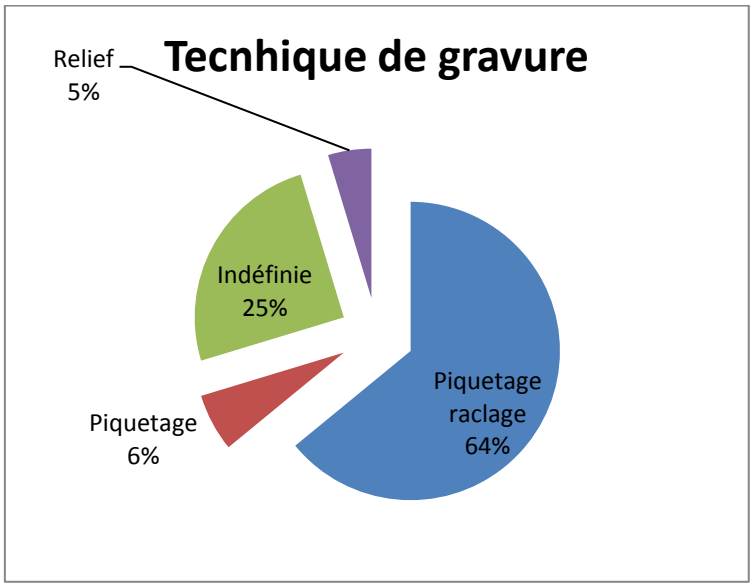


Figure 257 : Répartition des techniques de gravure employées au Salvador

En ce qui concerne la peinture, on distinguera l'aplat, le tracé linéaire, le négatif et le positif. Certains sites exposent les trois premières techniques en même temps (tab. 48). C'est le cas pour trois de quatre gisements visités (Corinto, Cerro Coroban et la Pena de la Sirica). En revanche à Rosas Coloradas, seuls l'aplat et le tracé linéaire sont employés.

Si l'on reprend les neuf sites du corpus, la technique la plus répandue est le tracé linéaire qui est systématique (voir Annexe – Partie 2, pp. 70 et 71). Ensuite vient l'aplat, seulement absent de Las Caleras (où une unique photographie a été publiée). Le négatif est absent de quatre gisements (Las Caleras, la Cueva de los Fierros d'Anamoros, la Cueva del Toro de Corinto et Rosas Coloradas) et la technique la plus rare est le positif, identifiée à Corinto (cinq mains, Ensemble D, Motifs 23, 24, 26, 28 et 31 selon la nomenclature de Lerma[701]) et à La Cueva de los Fierros d'Anamoros (une main). Dans les

[701] Lerma 2014, p. 142

deux cas, la peinture employée est le jaune. L'unique lieu où toutes les techniques ont été mises en œuvre est Corinto.

		Tracé linéaire	Aplat	Négatif	Positif
1	**Caleras**	X	_	_	_
2	**Cerro Coroban**	X	X	X	_
3	**Corinto**	X	X	X	X
4	**Cueva de las Figuras**	X	X	X	_
5	**Cueva de los Fierros (Anamoros)**	X	X	_	X
6	**Cueva del Toro (Corinto)**	X	X	_	_
7	**Ermitano**	X	X	X	
8	**Pena de la Sirica**	X	X	X	_
9	**Rosas Coloradas**	X	X	_	_
Pourcentage		100	89	56	22

Tableau 48 : Techniques picturales employées sur les sites rupestres au Salvador

Une technique particulière est le tracé linéaire dans les sillons des gravures que l'on connaît sur un certain nombre de gisements (fig. 162). Il pourrait être original sur six sites pour des vestiges de peintures rouge et noire. C'est en particulier le cas de la Cueva de los Fierros de San Isidro, Las Labranzas, La Poza de los Fierros d'Ilobasco, Los Naranjos (noir), La Piedra Pintada se San José Villanueva (rouge) et éventuellement Llano Verde (rouge et possible jaune)[702] de la même tradition rupestre Méandres. Afin de vérifier cette hypothèse, des échantillons ont été prélevés à la Cueva de los Fierros de San Isidro, qui avec la Poza de los Fierros d'Ilobasco, possèdent les vestiges les mieux préservés. Ils ont avéré l'authenticité de cette technique avec un pigment à base d'ocre pour la peinture rouge et un oxyde de manganèse pour la couche picturale[703].

La palette de couleur inclut au Salvador, sur les neuf gisements connus, le rouge, l'orange, le jaune, le bleu, le vert, le noir et le blanc (tab. 49). La couleur de base est le rouge, elle est systématique. Suit le blanc (quatre sites), le jaune et le vert (trois sites chacun), le bleu (deux sites) et le noir et l'orange (un site chacun).

[702] Escamilla et al. 2006, pp. 65 et 20

[703] Touron 2016b, p. 28

		Rouge	Blanc	Jaune	Vert	Bleu	Noir	Orange	Polychrome	Contour polychrome
1	Caleras	X	_	_	_	_	_	_	_	_
2	Cerro Coroban	X	_	_	_	X	_	_	X	_
3	Corinto	X	X	X	X	_	X	X	X	X
4	Cueva de las Figuras	X	X	_	_	_	_	_	X	
5	Cueva de los Fierros (Anamoros)	X	_	X	X	_	_	_	X	X
6	Cueva del Toro (Corinto)	X	_	X	_	_	_	_	X	X
7	Ermitano	X	X	_	_	X	_	_	_	_
8	Pena de la Sirica	X	_	_	X	_	_	_	_	_
9	Rosas Coloradas	X	X	_	_	_	_	_	_	_
Pourcentage		100	44	33	33	22	11	11	56	33

Tableau 49 : Sites rupestres picturaux du Salvador avec la palette de couleurs, l'utilisation de la polychromie et l'emploi du contour polychrome

Deux techniques complémentaires ont été prises en compte ; tout d'abord l'emploi de la polychromie : elle ne s'applique que dans le nord-est du Salvador et elle regroupe cinq gisements. Dans trois cas, cette polychromie s'utilise sous la forme d'un contour, défini par un trait plus ou moins fin qui entoure une figure d'une couleur différente. À Corinto, au moins sept exemples de polychromie sont identifiables, selon la nomenclature de Lerma[704] , on peut citer :

- A 2 : une tête de serpent en rouge et jaune de 39 cm.
- C 14 : un anthropomorphe rouge et jaune de 108 cm (fig. 258).
- C 17 : un anthropomorphe blanc dont le contour est noir de 42 cm (fig. 259).
- C 18 : un motif non figuratif en noir dont le contour est jaune de 33 cm.
- E 12 : un motif non figuratif en rouge et jaune de 53 cm (fig. 260).
- E 18 : un motif non figuratif en rouge et orange de 128 cm.
- E 31 : un anthropomorphe en rouge et vert de 99 cm (fig. 261).

[704] Lerma 2014



Figure 258 : Photographie du Motif C 14 (entouré) de Corinto en 2010 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevé de Lerma[705]

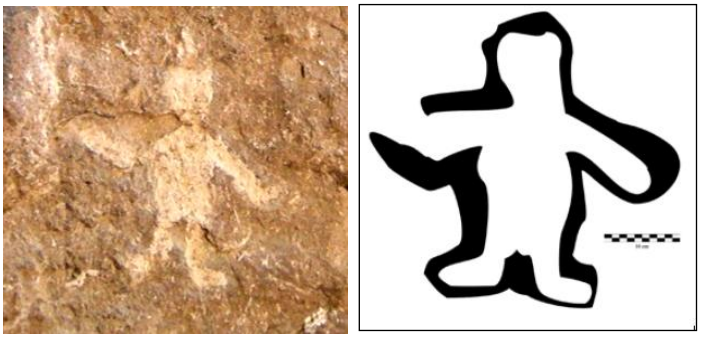


Figure 259 : Photographie du Motif C 17 de Corinto en 2010 (photographie : Stéphanie Touron) et relevé de Lerma[706]

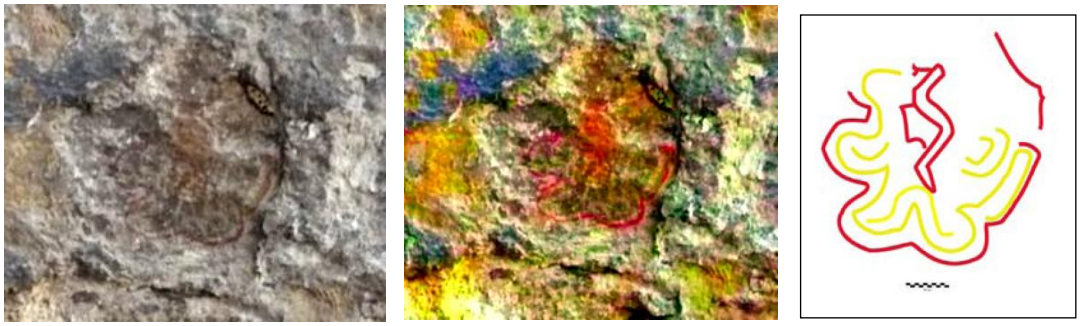


Figure 260 : Photographie du Motif E 12 de Corinto en 2010, image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevé de Lerma[707]

[705] Lerma 2014, p. 223

[706] Lerma 2014, p. 226

[707] Lerma 2014, p. 316



Figure 261 : Photographie du Motif E 31 de Corinto en 2010 (entouré), image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevé de Lerma[708]

Ensuite, des peintures polychrome sont identifiables à :

- Coroban : un entrelacs en rouge et bleu de 14,5 cm (fig. 337).
- La Cueva de las Figuras : un possible serpent à plumes en rouge et blanc de plus de 80 cm[709].
- La Cueva de los Fierros (Anamoros): un singe en vert dont le contour est jaune[710].
- La Cueva del Todo de Corinto : un anthropomorphe en jaune dont le contour est rouge de 45 cm[711].

Ces peintures polychromes témoignent d'un effort supplémentaire de la part de l'exécutant, puisqu'il implique la préparation d'un second pigment. En général, elles sont de dimensions moyennes (moins de 50 cm) avec toutefois trois exemples de plus d'un mètre à Corinto et un exemple de plus de 80 cm à la Cueva e las Figuras. La polychromie, de part sa rareté, devaient attirer et toucher plus particulièrement l'œil des spectateurs.

D. Etat de conservation des sites

Finalement, l'état de conservation et de protection du site est évaluée ; elle est bonne si le gisement jouit d'une protection physique de l'état ou d'une autre entité (présence d'un parc qui comprend le site) et ne présente aucun dommage anthropique. En revanche, elle sera considérée comme moyenne même si le site n'indique pas de

[708] Lerma 2014, p. 335

[709] Coladán 1996a, p. 21, 1998a, p. 663 et Coladán et Amaroli 2008, p. 164

[710] Coladan et amaroli 2008, p. 165

[711] Lerma 2014, p. 391

dommages anthropiques, mais ne bénéficie d'aucune protection physique. Elle sera mauvaise quand le gisement porte des dommages anthropiques ou d'importantes altérations naturelles. Les atteintes physiques produites par l'homme sont variées, depuis les graffiti, les rayures, le passage des gravures avec de la craie ou de la peinture, à l'utilisation des abris rocheux comme refuge pour le bétail ou encore la pratique des brulis pour l'agriculture dans les alentours. Les altérations provoqués par la nature sont en général plus lentes, même si le cas des tremblements de terre qui peuvent provoquer l'effondrements des abris est à considérer dans une région où les secousses sismiques sont quotidiennes. Des cas d'exfoliations ont pu être observés à la Cueva de los Fierros (San Isidro) entre les années 2004 et 2013 (fig. 262).

À l'échelle du pays, selon ces critères, l'état de conservation n'est bonne que pour un lieu, la roche à l'air libre de Las Victorias, située dans le parc archéologique Tazumal, qui a été toutefois déplacée afin d'assurer sa protection (fig. 263 et voir Annexe – Partie 2, p. 75). La roche à l'air libre possède en outre un toit qui a été construit afin d'assurer sa préservation. Ces mesures sont d'autant plus pertinente que Las Victorias, de tradition olmèque, pourrait bien être le plus ancien gisement rupestre du Salvador. Pour 11 sites, elle a été considérée comme moyenne, c'est le cas de Corinto, l'un des trois gisements rupestres qui se situent dans un parc protégé au Salvador, avec la Piedra Sellada et Las Victorias. Les autres lieux doivent, en général, leur conservation à leur éloignement des zones habitées (Cueva de los Fierros de San Isidro, Cuevona de San José Guayabal, Encantada, Guayabito, Llano Verde, Mapa, Mono Acostado, Potrero del Morro, Poza de los Fierros d'Ilobasco et Yoloaiquin). Pour six lieux, l'état de conservation est indéfini (Arrimadero, Las Brisas, las Cruces, Hacienda El Aguila, Pintadona et San Lorenzo). En revanche, pour les 52 sites restants, il a été jugé mauvais.



Figure 262 : Photographie de perte de matériel provoqué par une exfoliation de la paroi rocheuse constaté entre 2004 et 2013

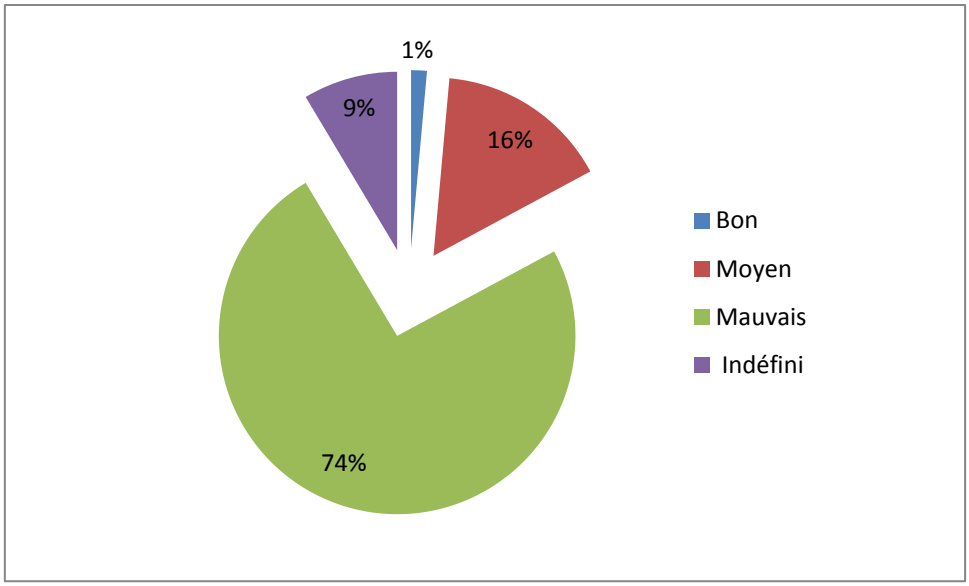


Figure 263 : État de conservation des sites au Salvador

II. Les motifs

A. Critères intrinsèques

1. Quantité de motifs

Dans cette étude, on a distingué les unités graphiques des motifs. Ces derniers forment un ensemble cohérent qui peut regrouper plusieurs unités graphiques. C'est le cas par exemple d'une ligne composée de cinq points ; on identifiera cinq unités graphiques mais un unique motif de ligne de points. Pour près de 60 % des sites visités, on a pu dénombrer plus de 20 manifestations graphiques (19 cas) (voir Annexe – Partie 2, p. 64). Dans presque deux tiers des gisements (62 %) avec plus de 20 motifs, la quantité élevée des figures conduit à une saturation des parois ; ainsi 12 lieux sont saturés de représentations. Quatre gisements incluent entre 10 et 20 représentations et neuf, moins de 10 motifs. Parmi ces neuf lieux, huit sont des roches à l'air libre où l'espace réduit a pour conséquence, malgré le petit nombre de figures, de saturer les parois à trois occasions, pour El Mapa, El Faro et Mono Acostado. Le seul abri qui possède moins de 10 motifs est Rosas Coloradas.

À l'échelle nationale, 39 sites possèdent plus de 20 motifs (56 % du total) et dans 21 cas cette quantité a pour conséquence la saturation de la paroi en graphismes (fig.

264 et voir Annexe – Partie 2, p. 69). Dans les quatre autres cas de saturation de la paroi, il s'agit de roches à l'air libre de dimensions réduites avec moins de 10 figures et d'une paroi verticale qui possède entre 10 et 20 motifs (la Cuevona de las Vueltas). Douze gisements ont entre 10 et 20 figures et 17 en ont moins de 10. Dans ce dernier cas, ce sont quasi exclusivement des roches à l'air libre (en incluant les groupes de roches à l'air libre), seulement deux abris avec des peintures possèdent moins de 10 représentations, il s'agit de la Cueva del Toro (Corinto) et Rosas Coloradas. Les sites qui ont entre 10 et 20 motifs sont principalement des abris (cinq gisements) ou des roches à l'air libre (la même quantité de gisements en incluant trois sites de groupes de roches à l'air libre), une paroi verticale et un affleurement monolithique. Au-delà de 20 représentations, les abris restent prédominants (24 sur 39 sites) ; néanmoins on retrouve neuf groupes de roches à l'air libre et trois roches à l'air libre (El Chagüite, La Piedra del Diablo et la Piedra Sellada). Une paroi verticale et deux affleurements monolithiques se situent également dans cette catégorie.

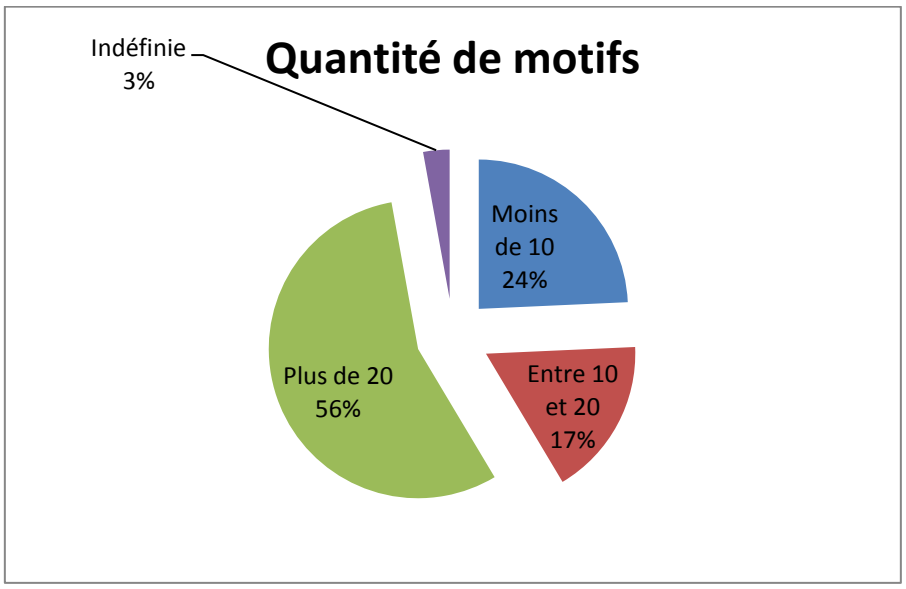


Figure 264 : Répartition de la quantité de motifs des sites rupestres au Salvador

2. Hauteur des graphismes

Les quatre hauteurs (ou ensembles) définies pour diviser le champ gravé ou peint vont de zéro à 60 cm, de 60 cm à 160 cm, de 160 cm à 200 cm et au-delà de 200 cm (voir Chapitre 3., II., B.). Sur les 16 abris sous roche où les relevés précis permettent de lire la hauteur du registre iconographique depuis le niveau du sol, il a été possible de

calculer une moyenne de la hauteur des représentations. En plus de abris sous roche, le site Piletas, même s'il s'agit d'une paroi verticale, a été pris en compte dans l'étude, ainsi que la Piedra Sellada, une roche à l'air libre de grandes dimensions. On a tout d'abord calculé la hauteur moyenne par site (tablx 50 et 51) puis la moyenne de ces hauteurs. De cette façon, il a pu être établi pour les gisements enregistrés que la hauteur moyenne des graphismes se situe à 1,83 m. Cette moyenne est supérieure à l'ensemble défini comme la hauteur de commodité, entre 60 cm et 160 cm. Cela implique de la part de l'exécutant une certaine planification, voir un travail mené par plusieurs personnes. En réalité, ce sont neuf gisements sur 16 dont le matériel graphique rupestre a été placé au-dessus de 1,60 m. La hauteur moyenne des peintures de Corinto est remarquable, à plus de 4 m, ce qui a dû impliquer le travail d'un groupe d'individus pour construire une structure afin de permettre l'exécution des dessins. Après Corinto, c'est Rosas Coloradas qui possède la moyenne la plus haute, à 2,62 m, comparable à la Pintada de Titihuapa à 2,54 m et à la Pena de los Fierros à 2,40 m. La quantité de manifestations rupestres n'est cependant pas semblable partout ; si une personne a pu peindre les 18 unités graphiques de Rosas Coloradas, il est plus difficile de le croire pour les 874 gravures de la Pintada de Titihuapa (dont 61 % se trouve à plus de deux mètres), ou les 409 de la Pena de los Fierros (dont 53 % se situe à plus de deux mètres).

Entre 160 et 200 cm, on connaît cinq gisements, El Letrero de Guaymango à 2 m, la Pena de la Sirica à 1,97 m, Las Labranzas à 1,94 m, la Poza de los Fierros d'Ilobasco à 1,80 m et Las Caritas de Guaymango à 1,71 m. Ce sont tous des sites qui possèdent une grande quantité de manifestations rupestres ; au Letrero, on dénombre 375 unités graphiques, à Las Labranzas 284, à la Poza de los Fierros d'Ilobasco 206, à Las Caritas 323 et à la Pena de la Sirica 43. Au vu de la hauteur et de la quantité de motifs, le travail du ou des exécutants a dû impliquer une certaine planification et probablement au moins deux personnes.

La hauteur de commodité définie par l'ensemble compris entre 60 cm et 160 cm inclut sept gisements, dont la hauteur oscille entre 0,89 cm à la Pena Herrada à 1,45 m au Cerro Coroban. Aucun site ne possède une moyenne dans le dernier ensemble inférieur à 60 cm.

Hauteur des graphismes en cm (références en unités graphiques)		[0 ; 60 [	[60 ; 160 [	[160 ; 200 [	[200 ; ∞ [	Total	Moyenne hauteur en mètres
1	Caritas (Guaymango)	15	115	57	136	323	**1,71**
2	Cerro Coroban	4	37	8	19	68	**1,45**
3	Corinto	7	35	16	113	171	**4,04**
4	Cueva de los Fierros (San isidro)	24	253	65	32	374	**1,26**
5	Cueva de los Leones	6	64	3	0	73	**1,06**
6	Labranzas	4	30	85	165	284	**1,94**
7	Letrero (Guaymango)	64	54	84	173	375	**2**
8	Pena de la Sirica	8	16	1	18	43	**1,97**
9	Pena de los Fierros	5	113	74	217	409	**2,4**
10	Pena Herrada	516	791	147	0	1454	**0,89**
11	Piedra Sellada	3	163	56	8	230	**1,29**
12	Piletas	1	32	0	0	33	**1,07**
13	Pintada (San José Villanueva)	16	131	28	39	214	**1,31**
14	Pintada (Titihuapa)	0	178	165	531	874	**2,54**
15	Poza de los Fierros (Ilobasco)	0	43	98	65	206	**1,8**
16	Rosas Coloradas	0	1	3	14	18	**2,62**
Total des sites		**658**	**1941**	**833**	**1394**	**4826**	**1,83**

Tableau 50 : Répartition des unités graphiques par ensembles de hauteurs et moyenne de la hauteur des graphismes des gisements rupestres enregistrés

Hauteur des graphismes en cm (références en pourcentages)		[0 ; 60 [	[60 ; 160 [	[160 ; 200 [	[200 ; ∞ [	Total	Moyenne hauteur en mètres	Moyenne de l'ensemble [200 ; ∞ [
1	Caritas (Guaymango)	4,6	35,6	17,7	42,1	100	**1,71**	235
2	Cerro Coroban	5,9	54,4	11,8	27,9	100	**1,45**	222,5
3	Corinto	4,1	20,4	9,4	66,1	100	**4,04**	550
4	Cueva de los Fierros (San isidro)	6,4	67,6	17,4	8,6	100	**1,26**	225
5	Cueva de los Leones	8,2	87,7	4,1	0	100	**1,06**	0
6	Labranzas	1,4	10,6	29,9	58,1	100	**1,94**	220
7	Letrero (Guaymango)	17	14,4	22,4	46,2	100	**2**	300
8	Pena de la Sirica	18,6	37,2	2,3	41,9	100	**1,97**	350
9	Pena de los Fierros	1,2	27,6	18,1	53,1	100	**2,4**	325
10	Pena Herrada	35,5	54,4	10,1	0	100	**0,89**	0
11	Piedra Sellada	1,3	70,9	24,3	3,5	100	**1,29**	205
12	Piletas	3	97	0	0	100	**1,07**	0
13	Pintada (San José Villanueva)	7,5	61,2	13	18,3	100	**1,31**	210
14	Pintada (Titihuapa)	0	20,4	18,9	60,7	100	**2,54**	325
15	Poza de los Fierros (Ilobasco)	0	20,9	47,6	31,5	100	**1,8**	227
16	Rosas Coloradas	0	5,5	16,7	77,8	100	**2,62**	290

Tableau 51 : Répartition des unités graphiques (en pourcentages) par ensembles de hauteurs et moyenne de la hauteur des graphismes des gisements rupestres enregistrés

Si l'on reprend l'ensemble du corpus au Salvador, l'effort a été porté sur l'identification de la hauteur d'au moins deux tiers des unités graphiques (voir Annexe – Partie 2, p. 73). Cette considération a eu pour conséquence la création de nouveaux

ensembles, sur la base cependant des précédents (tab. 52). Dans 13 cas, les hauteurs des représentations restent indéfinies. La hauteur la plus répandue se situe entre zéro et 60 cm, elle correspond à une grande partie des roches à l'air libre (18) et aux affleurements monolithiques (3) et ne comporte aucun abri.

Ensuite, c'est l'intervalle compris entre zéro et 160 cm qui est le plus commun, avec 11 sites dont de grosses roches à l'air libre (Loma Colorada, Piedra de la Luna, Piedra del Letrero, Piedra Labrada, la Pintadona, Tablon et Las Victorias), deux abris (Letrero de Chiltiupan et Pena Herrada) et une paroi verticale (Las Piletas).

Entre 60 cm et 160 cm, à la hauteur de commodité, ce sont huit gisements dont les plus imposantes et les dernières roches à l'air libre (Farito, Leon de Piedra, Piedra del Diablo et Piedra Sellada) et quatre abris (Arrimadero, Cueva de los Fierros de San Isidro, Cueva de los Leones, Cueva del Toro de Corinto avec des peintures). Aucune roche à l'air libre ne possèdent plus de deux tiers des figures au-delà de 160 cm.

Les deux ensembles suivants regroupent 10 lieux (cinq chacun) ; de 60 cm à 200 cm, ce sont tous des abris (Poza Fierros d'Ilobasco, Caritas de Guaymango, Chumpe, et Piedra Pintada de San José Villanueva), dont un avec des peintures (Cerro Coroban) et de 160 cm à plus de 200 cm, seulement des abris avec des gravures (Cueva del Toro d'Estanzuelas, las Labranzas, Letrero de Guaymango, Pena de los Fierros, Piedra Pintada de Titihuapa). À plus de 200 cm, ce sont en revanche seulement des abris avec des peintures (Corinto, Cueva de las Figuras, Ermitaño et Rosas Coloradas). La gravure demande plus de mouvements énergiques et d'appui que la peinture, et c'est peut être le reflet de cette différence qui s'illustre dans les hauteurs importantes des représentations de la moitié des gisements picturaux. Cela implique plus de préparation, en plus de l'élaboration de la peinture qui demande un important travail préliminaire.

Le dernier ensemble se situe entre 60 cm à plus de 200 cm, il rassemble trois abris (Potrero del Morro et Sigüenza) dont un avec des peintures (Pena de la Sirica). Les abris avec des gravures hors de la hauteur de commodité se distribuent finalement entre deux ensembles de 60 cm à 200 cm (ce sont pour la plupart des abris dont la hauteur du support est limitée) et entre 160 cm à plus de 200 cm (quand la hauteur de l'abri le permet).

[0 ; 60 [	[0 ; 160 [	[60 ; 160 [	[60 ; 200 [	[160 ; ∞ [	[200 ; ∞ [	[60 ; ∞ [	Indéfinie
21	11	8	5	5	4	3	13

Tableau 52 : Répartition des sites par ensembles de hauteur

Si l'on regroupe certains ensembles, on se rend compte qu'entre zéro et 160 cm, on connaît 40 sites, dont toutes les roches à l'air libre (34 au total) (fig. 265). Sur cette base, on peut créer un nouvel ensemble avec les sites dont la hauteur des graphismes est supérieure à 160 cm. Dans l'ensemble compris entre 60 cm et 200 cm, il y a quatre sites dont on dispose de la moyenne de la hauteur. À Las Caritas (Guaymango) et à la Poza de los Fierros (Ilobasco), cette moyenne est supérieure à 160 cm, tandis qu'au Cerro Coroban et la Pintada (San José Villanueva) elle est inférieure à 160 cm. On peut donc encore ajouter ces deux derniers sites dans l'ensemble compris entre 0 cm et 160 cm et les deux autres gisements dans l'ensemble supérieur à 160 cm (la Cueva del Chumpe sera classée en indéfinie). Dans le groupe compris entre 60 cm et plus de deux mètres, nous avons calculé la moyenne de la hauteur de la Pena de la Sirica ; ce site peut être attribué à l'ensemble supérieur à 160 cm, tandis que dans ce même groupe, Potrero del Morro et Sigüenza seront classés en indéfinis. On obtient donc que 60 % sites du Salvador possèdent deux tiers des graphismes compris entre 0 cm et 160 cm, 17 % au-delà de 160 cm et pour 23 %, cette donnée est indéfinie (fig. 265).

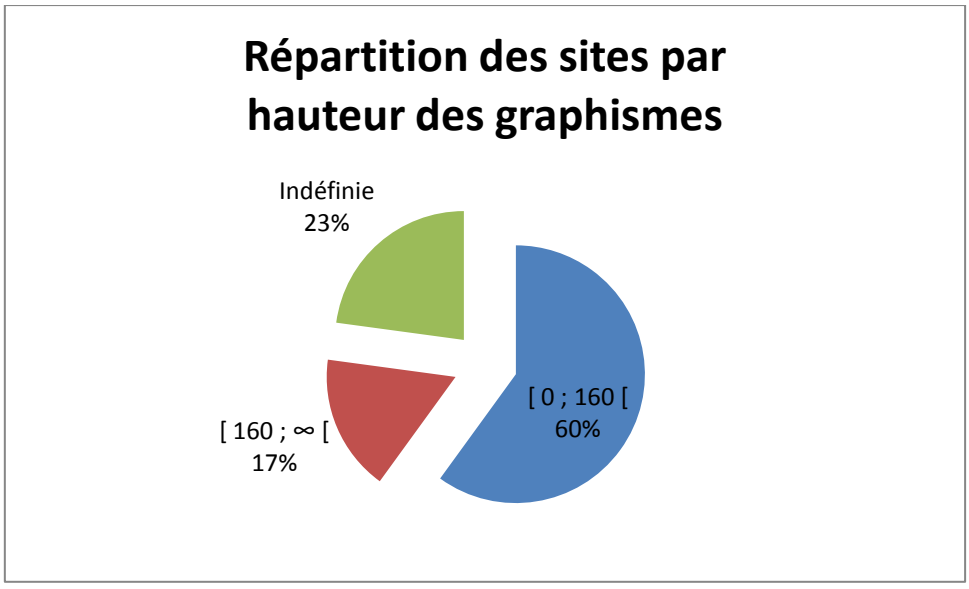


Figure 265 : Répartition des sites par hauteur des graphismes au Salvador

3. Dimensions des motifs

Les groupes pris en considération pour calculer la moyenne des représentations sont caractérisés par une lettre ; A entre zéro et 10 cm, B entre 10 cm et 20 cm, C entre 20 cm et 30 cm, D entre 30 cm et 40 cm, E entre 40 cm et 50 cm et F supérieur à 50 cm

(voir Chapitre 3., II., C.). Sur les 29 sites où il a été possible de mesurer, d'après les relevés, les dimensions des motifs, on a pu calculer leur moyenne. On a tout d'abord calculer la dimension moyenne par site (tablx 53 et 54) puis la moyenne de ces dimensions. De cette façon, il a pu être établi pour les gisements enregistrés que la dimension moyenne des motifs est de 25,6 cm. Cette mesure illustre bien la taille réduite des manifestations rupestres au Salvador et met en relief le caractère exceptionnel des motifs aux dimensions supérieures. En réalité, 21 gisements présentent des motifs dont la dimension moyenne est inférieure à 30 cm et les autres lieux possèdent des manifestations graphiques rupestres qui se situent entre 30 cm et 50 cm. Seul le Leon de Piedra, qui ne s'illustre que par deux motifs de 99 cm, dépasse cet ensemble. Si l'on observe les pourcentages, on s'aperçoit que plus de 88 % des figures sont inférieures à 30 cm (fig. 266). Au delà de cette mesure, on peut considérer un caractère exceptionnel aux productions rupestres. En dessous de 10 cm de moyenne, trois sites ont pu être identifiés ; la Pintada de Titihuapa, la Pena Herrada et la Piedra Sellada. On a déjà vu que les deux premiers sites partagent d'autres caractéristiques, en particulier iconographiques (tradition Méandres). La majorité des figures des gisements se situent entre 10 cm et 20 cm , ce sont 13 sites (45 % des 29 sites enregistrés). Par ailleurs, cinq gisements indiquent une moyenne des dimensions entre 20 cm et 30 cm, trois entre 30 cm et 40 cm, quatre entre 40 cm et 50 cm et un au-delà de 50 cm (Leon de Piedra).

Les dimensions sont d'ailleurs plus réduites quand il s'agit d'abris sous roche, où les motifs de plus de 50 cm ne représentent pas plus de 7 % des manifestations rupestres, avec l'unique exception de Corinto où 38 % des figures font plus de 50 cm (tab. 54). La dimension moyenne des motifs de plus de 50 cm à Corinto est d'ailleurs élevée puisqu'elle est de 77,5 cm. Quand il s'agit de roche à l'air libre, les figures sont plus grandes même si cette différence est à première vue tenue.

Des onze roches à l'air libre enregistrées, exceptions faite de Las Carillas et Las Caritas (Conchagua), où les manifestations rupestres ne dépassent pas 40 cm, les motifs de plus de 50 cm constituent au minimum 10 % des figures, c'est le cas au Melonal, un groupe de roches à l'air libre. Dans le cas des roches à l'air libre, la moyenne monte à 14 % à la Piedra del Diablo, où la mesure moyenne des figures de plus de 50 cm est élevée : 78,75 cm. Ensuite la moyenne monte à quasiment un quart des motifs ; 22 % à El Mono Acostado et 24 % à El Mapa et cette proportion ne fait qu'augmenter sur les sites suivants. Ces dimensions plus grandes pourraient être le reflet de l'accessibilité de la surface rocheuse en dessous ou au niveau de la hauteur de commodité. Dans le cas

des abris sous roche, on observe en général une volonté de graver où peindre en hauteur, ce qui induit une certaine planification, mais on voit alors la taille de motifs diminuer, quand l'espace disponible est plus important en réalité. Pour les roches à l'air libre, la dimension de la superficie disponible pour la gravure est réduite et on voit alors que les figures sont plus grandes. La surface rocheuse est d'abord plus accessible à l'exécutant mais il y a probablement derrière une volonté d'impacter l'observateur en remplissant toute la surface disponible. On s'approche dans une certaine mesure d'un cadrage à champ total défini par Leroi-Gourhan[712] :

« (…) c'est-à-dire que l'exécutant logeait mentalement l'image à réaliser dans la plus grande surface disponible du support. »

Ce procédé permet de transmettre (ibid.) :

« (…) un sentiment de grandeur qui est éprouvé devant les œuvres. »

C'est le cas de la Piedra del Diablo, El Farito et Leon de Piedra. En revanche, pour El Mapa, El Faro et El Mono Acostado, la saturation du support en gravures reflète une volonté de remplir tout l'espace disponible, un peu à la manière des abris sous roches, en employant néanmoins des motifs légèrement plus grands. Le cas du groupe de roches à l'air libre El Melonal, où la surface disponible du support est plus importante, s'accompagne d'une diminution de la taille des motifs (elle est toujours plus importante que dans les abris), mais on reconnaît la même volonté de remplir toutes les surfaces libres. Encore une fois, le désir de saturer le support paraît avoir eu pour conséquence une diminution de la dimension des motifs, où l'accumulation de figures aux dimensions réduites est privilégiée. De la même façon, pour les abris sous roche, ce n'est en général pas la taille mais la quantité de représentations qui va impressionner le spectateur. Encore une fois, l'intérêt de la production de l'art rupestre semble résider dans l'action d'exécuter et de répéter des formes, à une certaine hauteur, en privilégiant le nombre sur la taille.

[712] Leroi-Gourhan 1958, p. 238

Dimension des motifs en cm		A	B	C	D	E	F	Total	Moyenne dimension en cm
		[0 ; 10 [	[10 ; 20 [	[20 ; 30 [	[30 ; 40 [	[40 ; 50 [	[50 ; ∞ [		
1	**Carillas**	3	5	2	0	0	0	**10**	**14**
2	**Caritas (Conchagua)**	1	7	2	1	0	0	**11**	**17,7**
3	**Caritas (Guaymango)**	66	130	59	19	10	11	**295**	**19**
4	**Cerro Coroban**	18	11	7	3	4	0	**43**	**16,6**
5	**Corinto**	4	22	33	32	15	65	**171**	**46,8**
6	**Cueva de los Fierros (San Isidro)**	194	88	41	12	11	4	**350**	**12,7**
7	**Cueva de los Leones**	9	8	6	1	0	0	**24**	**13,26**
8	**Cueva del Chumpe**	18	19	8	5	1	3	**54**	**18,7**
9	**Farito**	0	0	1	2	0	2	**5**	**46,6**
10	**Faro**	0	4	4	3	3	6	**20**	**40,4**
11	**Finquita**	0	0	1	1	0	1	**3**	**38**
12	**Labranzas**	75	70	45	8	15	5	**218**	**17,6**
13	**Leon de Piedra**	0	0	0	0	0	2	**2**	**99**
14	**Letrero (Guaymango)**	100	78	64	35	21	16	**314**	**21,5**
15	**Mapa**	0	5	5	3	0	4	**17**	**34,7**
16	**Melonal**	2	30	15	17	7	8	**79**	**29,3**
17	**Mono Acostado**	4	1	1	1	0	2	**9**	**24**
18	**Monos**	0	0	0	0	3	0	**3**	**45**
19	**Pena de la Sirica**	19	13	10	1	1	0	**44**	**14,1**
20	**Pena de los Fierros**	185	134	48	16	7	8	**398**	**19,4**
21	**Pena Herrada**	895	282	78	17	4	11	**1287**	**9,4**
22	**Piedra del Diablo**	2	9	9	2	3	4	**29**	**30,7**
23	**Piedra Sellada**	146	52	10	4	2	2	**216**	**9,7**
24	**Piletas**	1	13	8	3	3	2	**30**	**25,4**
25	**Pintada (San José Villanueva)**	38	48	51	26	22	14	**199**	**25,9**
26	**Pintada (Titihuapa)**	505	143	43	10	10	8	**719**	**9,8**
27	**Poza de los Fierros (Guatajiagua)**	14	25	5	1	1	0	**46**	**14,2**
28	**Poza de los Fierros (Ilobasco)**	93	47	28	8	5	3	**184**	**14**
29	**Rosas Coloradas**	2	7	1	0	0	0	**10**	**14**
Total de sites		**2394**	**1251**	**585**	**231**	**148**	**181**	**4790**	**25,6**

Tableau 53 : Répartition des motifs par ensembles de dimensions et moyenne de la dimension des graphismes des gisements rupestres enregistrés

	Dimension des motifs en cm (références en pourcentage)	A	B	C	D	E	F	Total	Moyenne dimension en cm	Moyenne de l'ensemble F
		[0 ; 10 [	[10 ; 20 [	[20 ; 30 [	[30 ; 40 [	[40 ; 50 [	[50 ; ∞ [			
1	Carillas	30	50	20	0	0	0	100	**14**	0
2	Caritas (Conchagua)	9,1	63,6	18,2	9,1	0	0	100	**17,7**	0
3	Caritas (Guaymango)	22,4	44,1	20	6,4	3,4	3,7	100	**19**	68,1
4	Cerro Coroban	41,8	25,6	16,3	7	9,3	0	100	**16,6**	77,5
5	Corinto	2,3	12,9	19,3	18,7	8,8	38	100	**46,8**	0
6	Cueva de los Fierros (San Isidro)	55,4	25,2	11,7	3,4	3,2	1,1	100	**12,7**	52,5
7	Cueva de los Leones	37,5	33,3	25	4,2	0	0	100	**13,26**	0
8	Cueva del Chumpe	33,3	35,2	14,8	9,3	1,9	5,5	100	**18,7**	72,7
9	Farito	0	0	20	40	0	40	100	**46,6**	69
10	Faro	0	20	20	15	15	30	100	**40,4**	68
11	Finquita	0	0	33,3	33,4	0	33,3	100	**38**	51
12	Labranzas	34,4	32,1	20,6	3,7	6,9	2,3	100	**17,6**	64,8
13	Leon de Piedra	0	0	0	0	0	100	100	**99**	99
14	Letrero (Guaymango)	31,8	24,8	20,4	11,2	6,7	5,1	100	**21,5**	82,5
15	Mapa	0	29,4	29,4	17,7	0	23,5	100	**34,7**	71,1
16	Melonal	2,5	38	19	21,5	8,9	10,1	100	**29,3**	71,25
17	Mono Acostado	44,5	11,1	11,1	11,1	0	22,2	100	**24**	60,5
18	Monos	0	0	0	0	100	0	100	**45**	0
19	Pena de la Sirica	43,2	29,5	22,7	2,3	2,3	0	100	**14,1**	0
20	Pena de los Fierros	46,5	33,7	12	4	1,8	2	100	**19,4**	59,7
21	Pena Herrada	69,6	21,9	6	1,3	0,3	0,9	100	**9,4**	65,4
22	Piedra del Diablo	6,9	31	31	6,9	10,4	13,8	100	**30,7**	78,75
23	Piedra Sellada	67,6	24,1	4,6	1,9	0,9	0,9	100	**9,7**	58,5
24	Piletas	3,3	43,3	26,7	10	10	6,7	100	**25,4**	61
25	Pintada (San José Villanueva)	19,1	24,1	25,6	13,1	11,1	7	100	**25,9**	76,4
26	Pintada (Titihuapa)	70,2	19,9	6	1,4	1,4	1,1	100	**9,8**	67,4
27	Poza de los Fierros (Guatajiagua)	30,4	54,3	10,9	2,2	2,2	0	100	**14,2**	0
28	Poza de los Fierros (Ilobasco)	50,6	25,6	15,2	4,3	2,7	1,6	100	**14**	70,7
29	Rosas Coloradas	20	70	10	0	0	0	100	**14**	0

Tableau 54 : Répartition des motifs par ensembles de dimensions (en pourcentage) et moyenne de la dimension des graphismes des gisements rupestres enregistrés

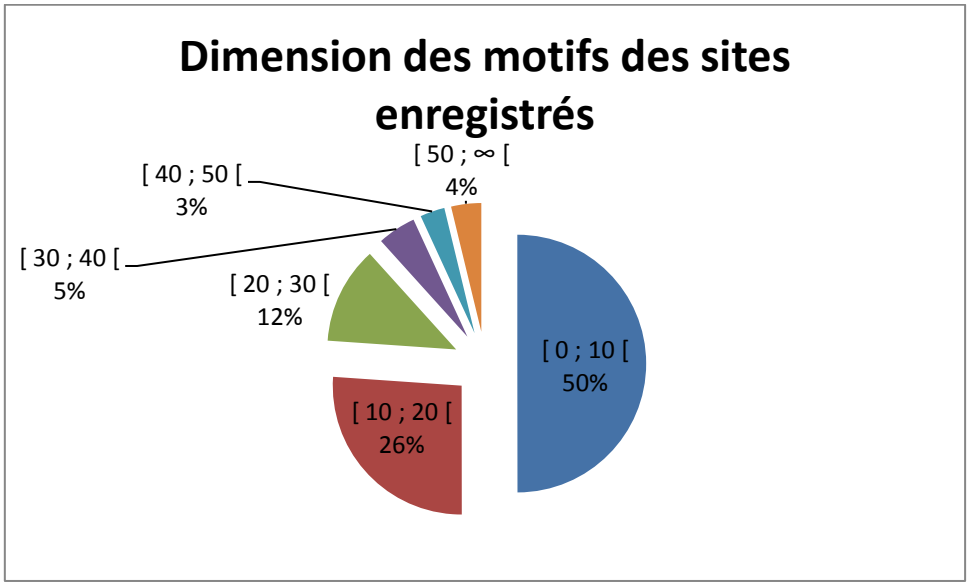


FIgure 266 : Répartition des motifs par ensembles de dimensions (en pourcentage) des gisements rupestres enregistrés

En reprenant le corpus entier des gisements du Salvador, on a considéré de nouveaux ensemble ensembles qui s'utilisent pour deux tiers des motifs sans calcul de moyenne plus précise. Les ensembles sont : de 0 à 30 cm, de 30 cm à 80 cm et supérieur à 80 cm. Les dimensions des figures sont indéfinies pour près de 43 % des sites (30 au total) (fig. 267 et voir Annexe – Partie 2, p. 74). Pour les 41 gisements restants, 27 détiennent des représentations de moins de 30 cm (38 % du total), neuf entre 30 cm et 80 cm et quatre de plus de 80 cm. Dans ce dernier cas, on retrouve un abri sous roche (Cueva de las Figuras) où des influences Mixteca-Puebla sont reconnaissables sur les parois, résultat probable de l'arrivée des populations Pipiles dans la région. Les trois autres sont des roches à l'air libre, où deux fois la technique du relief est employée (Las Victorias de tradition Ommèque et Leon de Piedra) et à El Farito, dont l'iconographie reflète une nouvelle fois les influences des peuples Pipils arrivés dans le Golfe de Fonseca. De la même façon, les figures comprises entre 30 cm et 80 cm appartiennent à des roches à l'air libre dans sept cas sur neuf (avec un groupe de roches à l'air libre à Igualtepeque). Les deux seuls abris avec des motifs de cette taille sont peints ; il s'agit de Corinto et la Cueva del Toro (Corinto). Ce qui revient à dire que tous les abris avec des gravures dont on connaît les mesures possèdent au moins les deux tiers des motifs inférieurs à 30 cm.

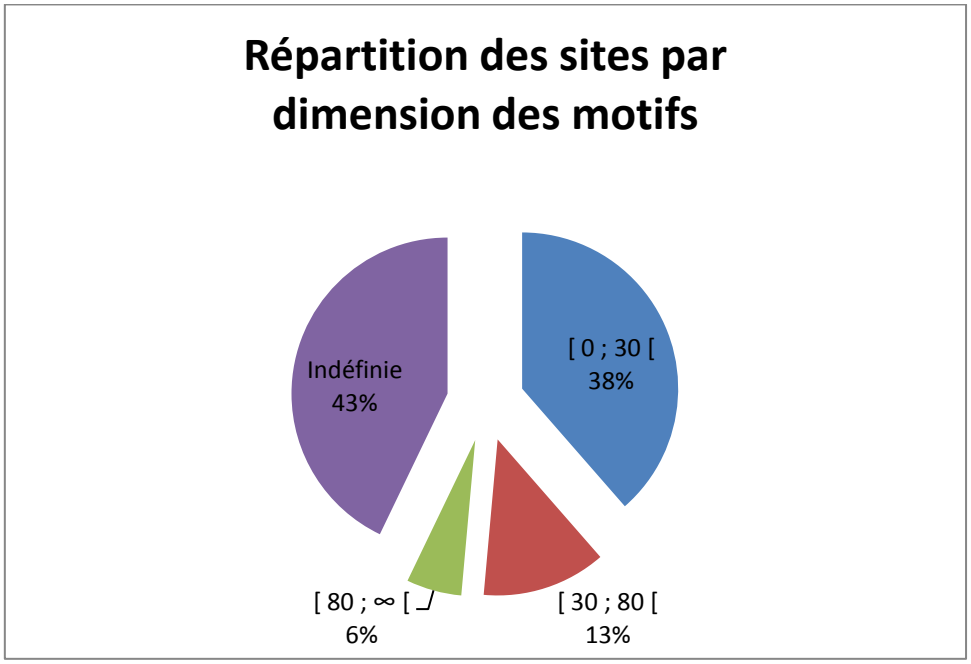


Figure 267 : Répartition des sites par dimension des graphismes au Salvador

4. Superpositions

Des superpositions ont pu être identifiées sur sept gisements, à Corinto, la Cueva de las Figuras et El Ermitano pour les sites de peintures et à la Cueva de los Fierros de San Isidro, la Piedra Labrada de San José Guayabal, la Pintada de Titihuapa et El Potrero del Morro, pour les sites de gravures. C'est donc à priori un phénomène assez rare. Pour les sites picturaux, dans deux des trois cas mentionnés, la paroi n'est pas saturée (Cueva de las Figuras et El Ermitano) ; on est alors en droit de penser à la fonction symbolique de ces superpositions. À Corinto, où l'on connaît 17 superpositions, selon la nomenclature de Lerma[713], on observe :

- 1. Un motif non-figuratif rouge (C 12), sur un anthropomorphe jaune (C 13)[714].
- 2. Un anthropomorphe rouge (C 19), sur une main jaune (C 20)[715].
- 3. Un anthropomorphe rouge (C 24), sur un motif non-figuratif noir (C 23)[716].
- 4. Une croix latine qui se superpose à une peinture (D 18), ce qui pourrait correspondre à une intervention remontant à l'époque coloniale (fig. 268).

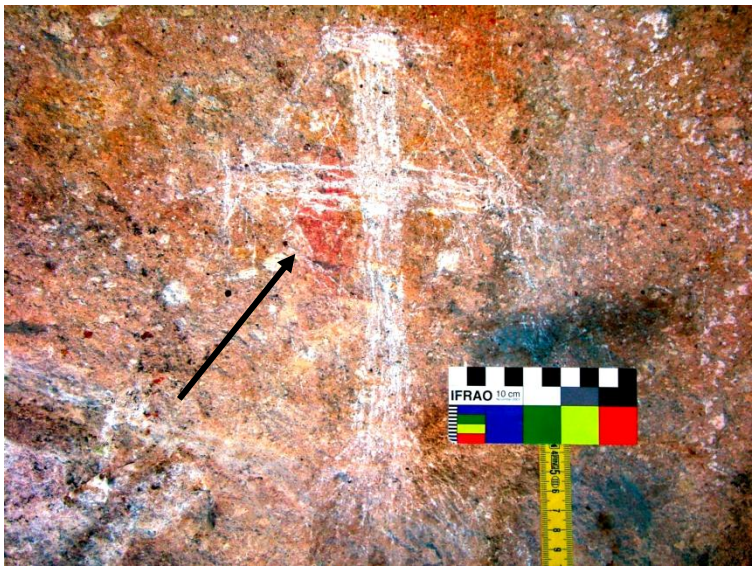


Figure 268 : Photographie du Motif D 18 (tache rouge fléchée) recouvert par une croix latine incisée en 2010, (photographie : Stéphanie Touron)

[713] Lerma 2014

[714] Lerma 2014, p. 221

[715] Lerma 2014, p. 228

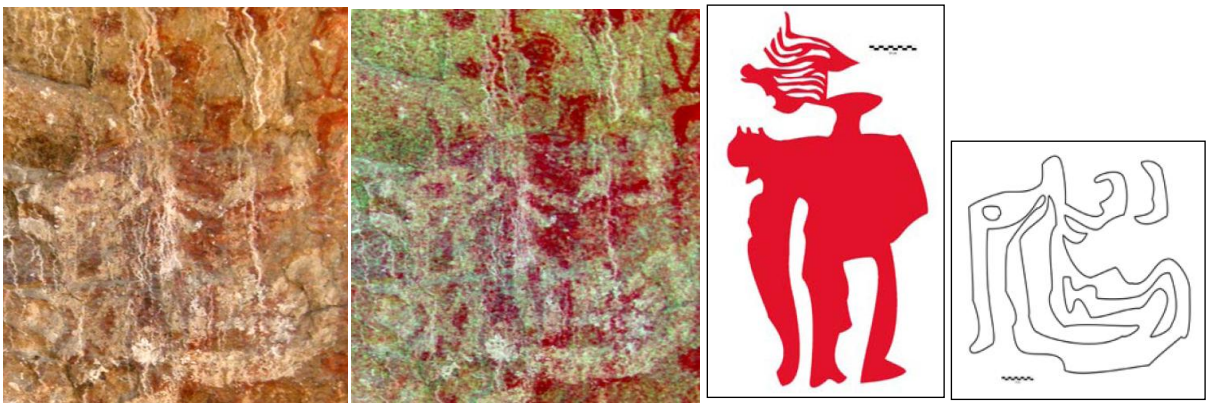
[716] Lerma 2014, p. 233

- 5. Une main jaune en positif (D 23) sur un anthropomorphe rouge (D 20)[717].
- 6. Une autre main jaune (D 26) sur un motif de cercles croix associé à un motif non-figuratif rouge (D 25)[718].
- 7. Encore une main jaune (D 28), sur un motif non-figuratif rouge (D 27)[719].
- 8. Un motif non-figuratif en blanc (D 38) sur un anthropomorphe rouge (D 35) (fig. 269).



Figure 269 : Photographie du Motif D 35 (anthropomorphe rouge) recouvert par le Motif D 38 blanc en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre yrd) et relevés de Lerma[720]

- 9. Un autre motif non-figuratif en blanc (D 39), sur un anthropomorphe rouge (D 36) (fig. 270).



[717] Lerma 2014, p. 269

[718] Lerma 2014, p. 272

[719] Lerma 2014, p. 274

[720] Lerma 2014, pp. 281 et 284

Figure 270 : Photographie du Motif D 36 (anthropomorphe rouge) recouvert par le Motif D 39 blanc en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre yrd) et relevés de Lerma[721]

- 10. Un motif non-figuratif en jaune (D 51), sur un motif non-figuratif rouge (D 50)[722].
- 11. Un anthropomorphe rouge (E 16), sur un possible anthropomorphe orange (D 17)[723].
- 12. Un zoomorphe rouge (E 21), sur deux cercles concentriques orange (E 20)[724].
- 13. Un motif jaune sur un motif rouge (E 48), les deux sont difficiles à identifier[725].
- 14. Une main négative en blanc (E 52), sur un motif non-figuratif rouge (E 51)[726].
- 15. Un anthropomorphe jaune (F 2), sur un couple d'anthropomorphes rouge (F 3 et 4) (fig. 271).



Figure 271 : Photographie des Motifs F 3 et F 4 (anthropomorphes rouges) recouvert par le Motif F 2 (anthropomorphe jaune) en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre lds)

[721] Lerma 2014, pp. 282 et 285

[722] Lerma 2014, p. 297

[723] Lerma 2014, p. 320

[724] Lerma 2014, p. 324

[725] Lerma 2014, p. 352

[726] Lerma 2014, p. 356

- 16. Un point rouge superposé à une main en négatif blanche (F 11 et F 12)[727].
- 17. Deux anthropomorphes jaunes (F 14 et 15) sur un anthropomorphe rouge (F 13) (fig. 272).
-



Figure 272 : Photographie du Motif F 13 (anthropomorphe rouge) recouvert par les Motifs F 14 et F 15 (anthropomorphes jaunes) en 2011 (photographie : Stéphanie Touron), image traitée avec DStretch (filtre lab) et relevés de Lerma[728]

À la Cueva de las Figuras, c'est un anthropomorphe rouge qui se superpose à une main en négatif rouge [729]. Enfin, à El Ermitano, une nouvelle fois, c'est un cadre bleu, qui se superpose à une main en négatif rouge (fig. 273). Le cadre bleu inclut dans son périmètre intérieur une série de grecques (Xicalcoliuhqui). Ce motif en particulier illustre de possibles influences iconographiques provenant des peuples Nahua-Pipils dont l'installation remonte au moins au Postclassique ancien au Salvador (900-1350 apr. J.-C.)[730]. Il existe d'autres superpositions de motifs plus récents sur des mains rouges en négatif notamment à Corinto (figs. 24, 28, 56 et 67)[731]. Du fait de ces superpositions, Lerma assume une relative antiquité de ces mains sur ces gisements [732]. Une tendance à superposer des motifs d'une autre couleur pourrait illustrer la volonté de rendre explicite et visible le geste de superposer.

[727] Lerma 2014, p. 372

[728] Lerma 2014, pp. 373 et 374

[729] Lerma 2010, p. 10

[730] Fowler 1989b, p. 49

[731] Lerma 2014, p. 170

[732] Lerma 2010, p. 3 et Lerma 2014, p. 170

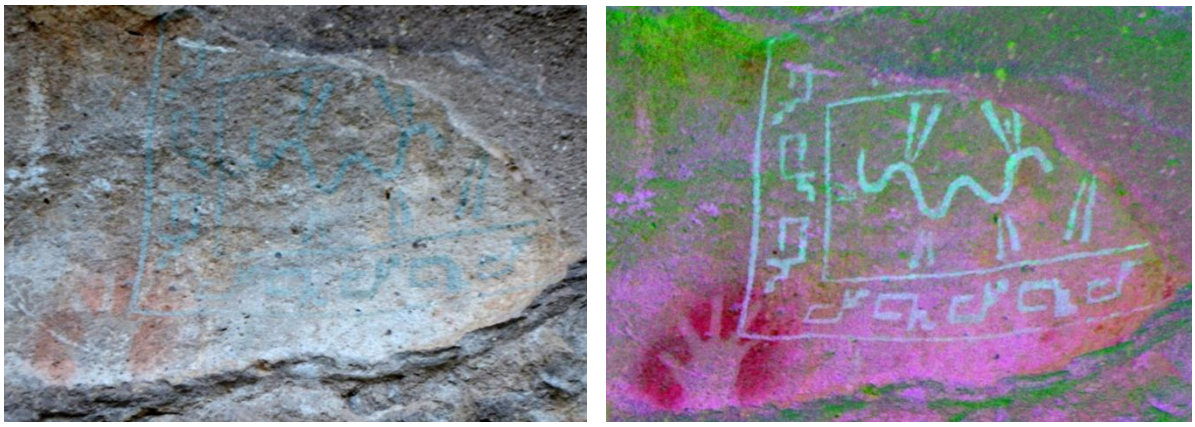


Figure 273 : Photographie d'une main rouge en positif, recouvert par un cadre bleu à El Ermitano en 2013 (photographie : Edy Barrios)
et image traitée avec DStretch (filtre crgb)

Avec les sites gravés, dans la moitié des cas, les superpositions sont des croix latines ou de type église, probablement de l'époque coloniale ou plus récentes, sur des figures préhispaniques. C'est la cas à la Piedra Labrada de San José Guayabal et au Potrero del Morro. Dans les deux autres situations, il s'agit de superpositions remontant à l'époque préhispanique, comme on l'observe à deux occasions à la Cueva de los Fierros de San Isidro (fig. 274) et à la Pintada de Titihuapa. Ces superpositions ont lieu dans des parties particulièrement saturées en gravures des parois, elles marquent des espaces sûrement plus appréciés par le ou les exécutant(s).



Figure 274 : Photographies de superpositions de gravures à la Cueva de los Fierros (San Isidro) en 2004

5. Présence de scènes

Une scène, d'un point de vue iconographique, doit présenter un contenu narratif explicite. Au Salvador, uniquement trois gisements semblent décrire une action où interagissent plusieurs personnages. Tout d'abord, c'est le gisement Las Victorias à l'ouest du pays, composé d'une roche à l'air libre aux dimensions importantes avec l'emploi du bas-relief. C'est un site de tradition Olmèque du Préclassique moyen et possiblement le premier sur le territoire salvadorien. L'iconographie a été interprétée comme l'illustration d'une scène de cour entre quatre personnages répartis sur les différentes faces du rocher[733]. Le personnage principal (C selon la nomenclature de Boggs), est le plus élaboré et le seul représenté assis (fig. 275). Son pendant, l'individu B de grande taille, est disposé sur la face opposée de la roche. Les anthropomorphes A et D, aux dimensions plus réduites, sont tournés vers C, B et D, avec leur bâton, pourraient être des prêtres subordonnées, ou les gardes militaires du chef quant à A, il pourrait être un pétitionnaire ou un porteur de tribut (ibid.).

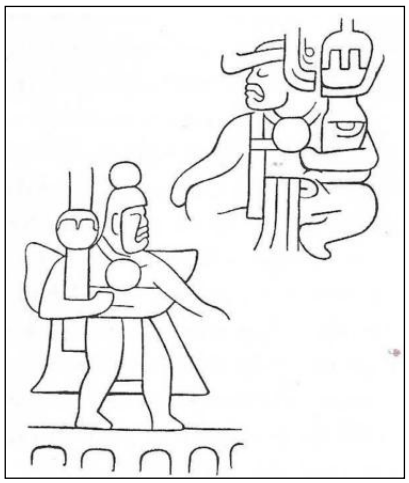


Figure 275 : Relevés des personnages B et C de Las Victorias par Covarrubias[734]

Le deuxième et le troisième site appartiennent an Postclassique et sont dus tous les deux à des influences des groupes Nahuas-Pipils qui s'installent au Salvador à cette époque. Dans les deux cas il s'agit d'un abri sous roche aux dimensions impressionantes, où la présence des sources à proximité directe est attestée. La technique est néanmoins différente mais la qualité de l'exécution ne trompe pas. Dans le nord de la région Est,

[733] Boggs 1950, p. 90

[734] Covarrubias 1957, p. 71

c'est le site pictural, la Cueva de las Figuras, où plusieurs individus, dans des positions dynamiques, les bras levés (un seul ou les deux), avec parfois des accessoires dans une main, semblent décrire une danse (fig. 276). Au moins deux groupes se distinguent, un premier au centre de la paroi rassemble quatre personnages de profil, deux regardent vers la droite et deux autres vers la gauche, avec toujours un bras tourné vers le haut. Leur bouche est ouverte. Ils entourent un cinquième individu de face, les deux bras en l'air avec des accessoires difficiles à identifier tenus dans chaque main. Son visage est couvert de peinture rouge et n'indique aucun détail. Son corps est caractérisé par des lignes verticales parallèles qui s'étendent depuis le cou, en passant par les bras, et jusqu'au pied, en excluant les mains. Un autre ensemble, sur la droite de la paroi, rassemble au moins deux personnages face à face qui regardent vers le haut, en direction d'un serpent hélicoïdal polychrome. Ils portent tous les deux des accessoires et leur bouche est ouverte. Le contenu narratif que dégage les représentations est accentué par la diversité des personnages et de leurs postures, organisés autour de thèmes centraux plus statiques (le cinquième individu et le serpent hélicoïdal). L'ensemble décrit probablement un rituel d'adoration et c'est un cas unique au Salvador.

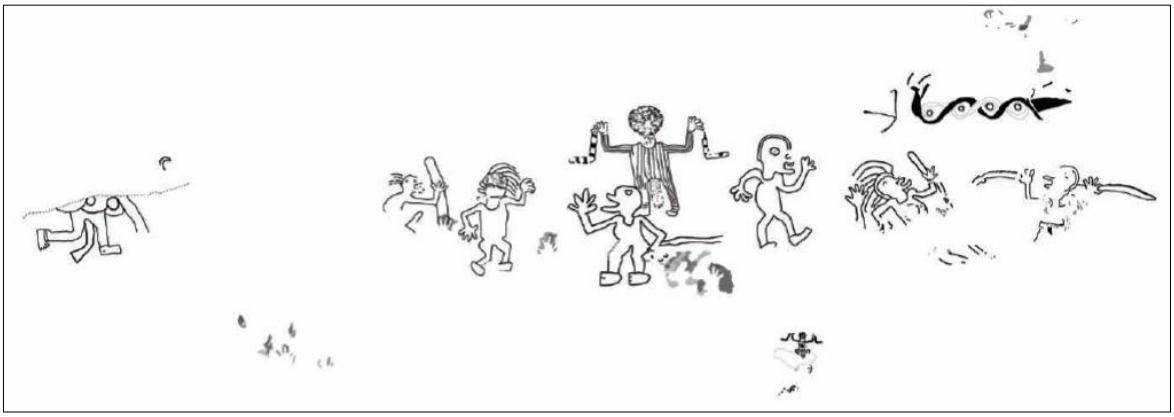


Figure 276 : Relevé de la paroi de la Cueva de las Figuras réalisé par Lerma[735]

Le dernier site est le Letrero de Guaymango, dans le sud de la région Ouest. Au-dessus d'une gravure de Tlaloc, un personnage de profil bien défini, avec un pectoral, une boucle d'oreille, le regard dirigé vers la gauche, avec le bras gauche levé, est représenté dans une attitude solennelle avec les sourcils froncés (fig. 277). En face de lui, ce qui s'apparente à des flux jaillissent du cou d'un autre possible personnage difficile à identifier. Il pourrait bien s'agir d'une scène de sacrifice humain qui évoque,

[735] Lerma 2014, p. 417

toute proportion gardée, le même thème apparent au jeu de balle de Chichen Itza, au Postclassique ancien. Avec ces deux exemples, on peut voir comment les influences nahuas-pipils se sont faites ressentir d'un bout à l'autre du territoire salvadorien.



Figure 277 : Relevé du Letrero de Guaymango

B. Classification par types et variétés

La typologie des motifs a pour objectif de permettre le traitement des données, par le biais de la classification. L'objectif de cet exercice est de réunir les données en « paquets » interprétables [736] afin de permettre d'identifier des groupes de sites où l'on observe des régularités iconographiques. En d'autres termes, l'analyse iconographique est ce qui constitue en grande partie la base de la définition des traditions rupestres.

De façon générale, il est frappant d'observer le rapport entre les unités graphiques figuratives qui représentent à peine 6 % des gisements enregistrés (317 unités graphiques), contre 94 % pour les non-figuratives (5149 où ne sont pas inclus les motifs récents) (fig. 278 et Annexe – Partie 2, p. 76).

[736] Demoule et al. 2005, p. 191

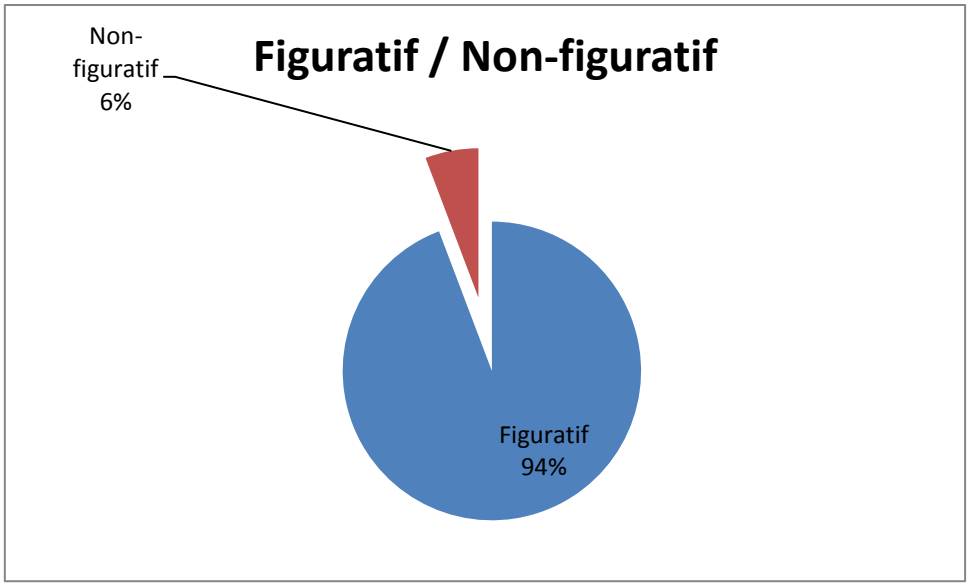


Figure 278 : Rapport entre le matériel iconographique figuratif et non-figuratif pour les sites visités

1. Les graphismes non-figuratifs

Au sein des manifestations non-figuratives, on a différencié neuf types et pour chaque type on a reconnu des variétés (figs 171 et 172). Ces types et variétés sont la base de la classification iconographique. Pour la présentation de cette classification, nous suivrons l'ordre d'importance des graphismes déterminé par leur nombre, en commençant par ceux qui regroupent le plus d'unités graphiques (fig. 279 et voir Annexe – Partie 2, p. 77).

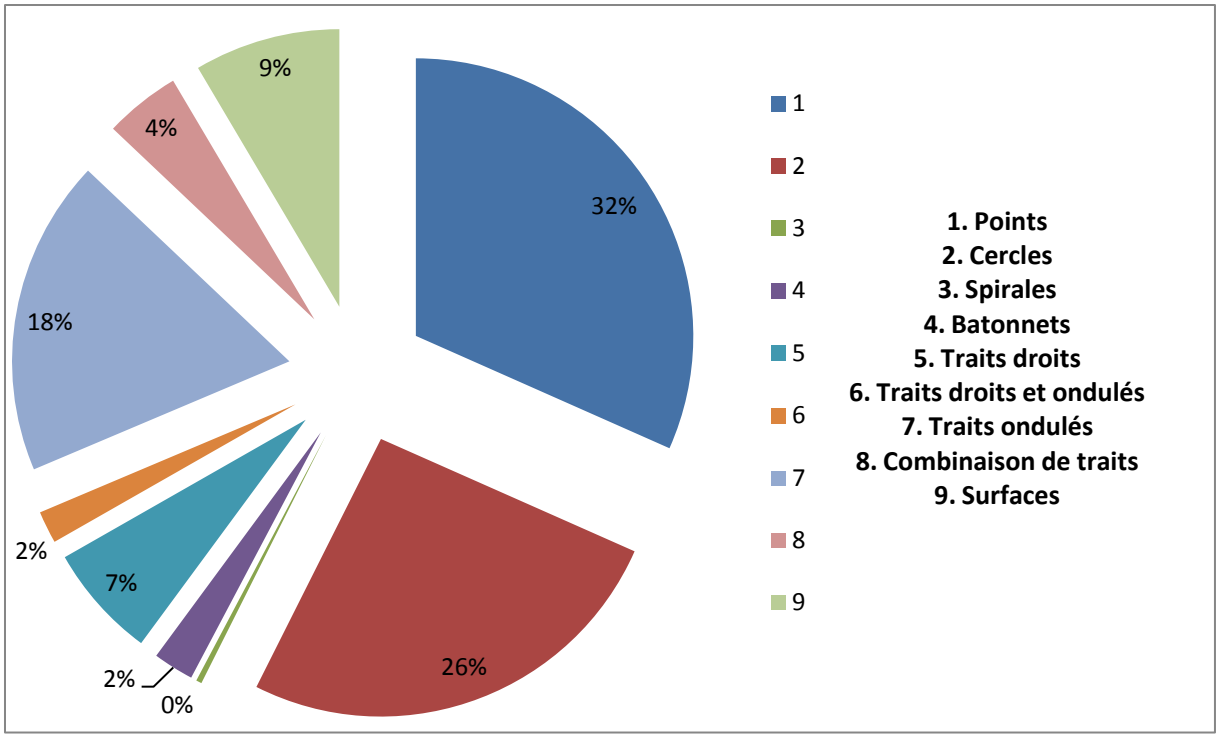


Figure 279 : Distribution des unités graphiques non-figuratives selon les types identifiés pour les sites visités

Le matériel iconographique non-figuratif est en grande partie composé de points (1629 au total) ; la Pintada de Titihuapa en comporte à lui seul 614 (voir Annexe – Partie 2, p. 78). On a distingué 15 variétés de points (tablx 25 et 26). Tous les gisements ne possèdent cependant pas des points ; on en décompte 18 sur les 29 où les relevés ont pu être réalisés, soit 62 %. De ces 18 sites, cinq présentent moins de six points, c'est-à-dire que 14 gisements se répartissent la quasi-totalité de ce type.

Pratiquement la moitié de ces points sont des dépressions isolées, dont la plupart sont inférieures à quatre centimètres de diamètre (27 %), 17 % entre quatre et huit centimètres et 6 % entre huit et 20 cm (fig. 280). Le point de moins de quatre centimètre est le plus commun ; on le connaît sur les 18 sites (voir Annexe – Partie 2, p. 78).

Pour les points dont la proximité suggère une composition, les plus fréquents sont les points en nappe (14 %), toutefois ils ne sont identifiables que sur sept sites et la Pintada de Titihuapa à elle seule en possède plus de la moitié (122 au total). Les points par paire et par groupe de trois sont ensuite les plus répétés ; 11 % et 8 % respectivement ; ils apparaissent sur les mêmes lieux, sauf à la Pena Herrada qui n'expose que des paires, mais pas de groupes de trois. Les sept gisements avec des points par paire et en groupe de trois sont la Pintada de Titihuapa, La Cueva de los

Fierros, la Pintada de San José Villanueva, la Pena de los Fierros, la Piedra Sellada, El Letrero de Guaymango et Las Caritas de la même municipalité. Les quatre premiers sites font partie de la tradition Méandres. Les points en ligne droite et en ligne courbe correspondent ensemble à 9 % et les sept types suivants qu'à moins de 4 % du total des points (fig. 281).

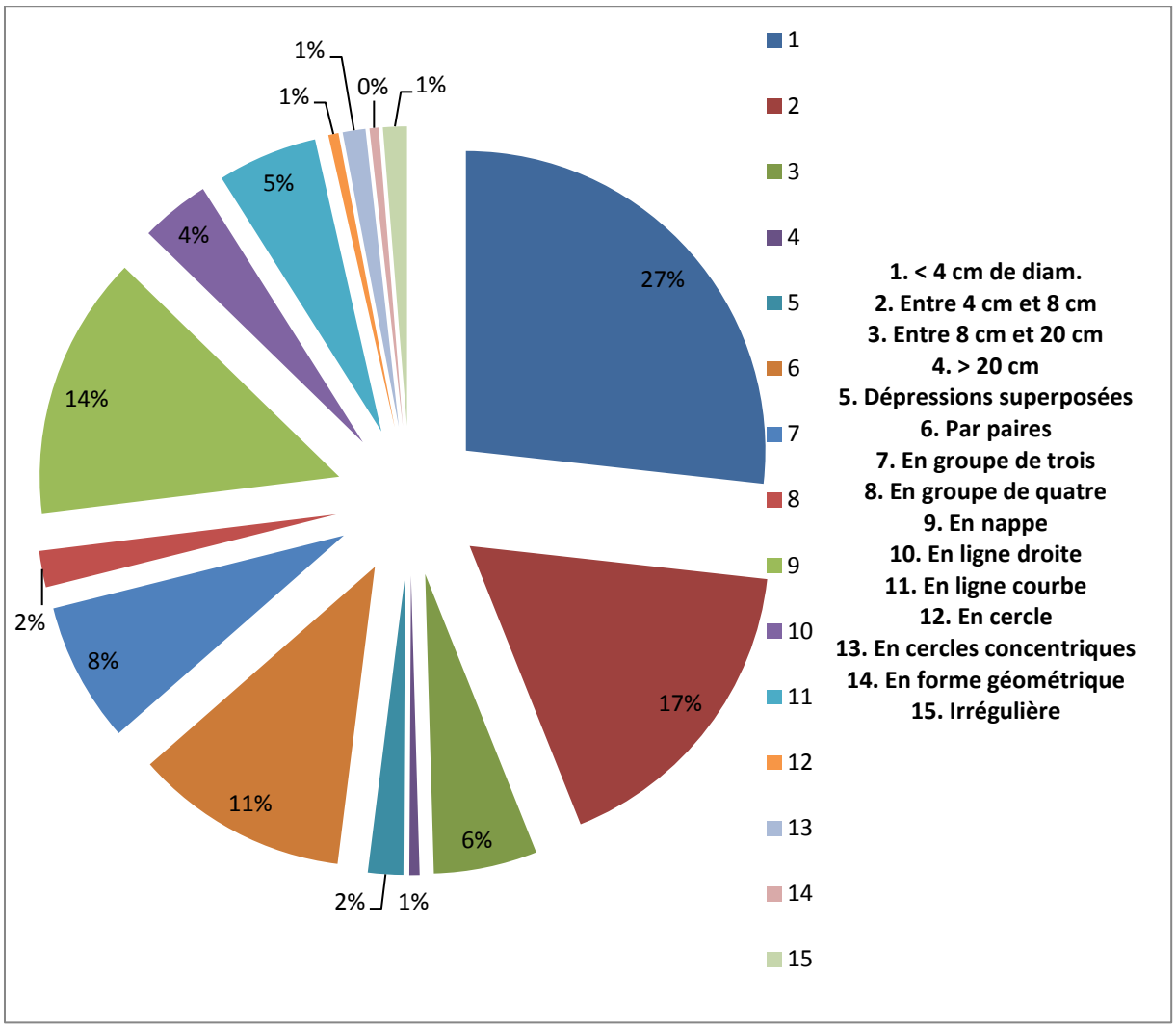


Figure 280 : Répartition des points en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés



Figure 281 : Photographie de dépressions en lignes courbes au Letrero de Guaymango

Le second type le plus commun comprend les cercles (1327 au total), cette fois c'est la Pena Herrada qui en concentre le plus ; elle en regroupe pas moins de 790 à elle seule (voir Annexe – Partie 2, p. 79). On a différencier 17 variétés de cercles (tablx 27 et 28). Ils sont identifiables sur 22 gisements des 29 enregistrés soit, 76 %, toutefois six sites n'en comportent pas plus de deux. La majorité se partage donc sur 16 lieux. La variété la plus commune est le cercle isolé qui représente 44 %, dont 75 % appartiennent une nouvelle fois à la Pena Herrada (436 au total) et le second gisement est la Poza de los Fierros d'Ilobasco, qui en possède 33 (fig. 282). Les cercles connectés sont la seconde variété avec 8 % du total identifiés sur neuf gisements : 68 % s'observent à la Pena Herrada, suivis des cercles entrecroisés (98 au total), uniquement observables à la Pena Herrada. Les autres motifs sont les cercles associés à un point ou un trait (92 au total) et des cercles incomplets (au nombre de 87), qui représentent 7 % du total. Les cercles associés à un trait ou un point sont le type le plus commun ; on les retrouve sur 16 sites. Les demi-cercles forment quant à eux, 6 % des cercles, ils sont présents sur les mêmes sites où apparaissent les cercles incomplets, sauf dans le cas de Las Labranzas qui n'en possède pas. Il s'agit de la Pintada de Titihuapa, la Cueva de los Fierros de San Vicente, la Pena Herrada, la Poza de los Fierros de Ilobasco, la Piedra Sellada, El Letrero de Guaymango et Las Caritas de la même municipalité. Une fois encore, les quatre premiers sites font partie de la tradition Méandres.

Les cercles concentriques (fig. 283), si on regroupe les motifs avec un point au centre, sans point au centre et associés à d'autres éléments, font 9 % du total et se reconnaissent respectivement sur huit sites, sept sites et cinq sites. Viennent ensuite les cercles avec des appendices, présents sur 11 gisements, ils constituent 3 % des cercles, comme les cercles alignés, identifiables sur deux sites. Les cercles qui composent des figures et les cercles croix partagent deux lieux sur les trois où ils se reconnaissent ; la Pena Herrada et la Poza de los Fierros d'Ilobasco. De façon individuelle, les cercles-croix sont présents à la Pintada de Titihuapa (fig. 284) et les cercles en figure au Letrero de Guaymango. Finalement, les cercles liés par des traits, tout au plus 2 % des cercles, s'identifient sur trois sites où l'on a déjà identifié des similitudes ; la Cueva de los Fierros de San Isidro, la Pintada de San José Villanueva et la Poza de los Fierros d'Ilobasco. Une figure qui ressemble à des cercles liés par des traits est également présente à la Pena Herrada, mais dans ce dernier cas, les cercles liés par des traits sont comptabilisés en tant que surface car ils font partie d'une figure plus complexe qui définit des espaces clos (fig. 285).

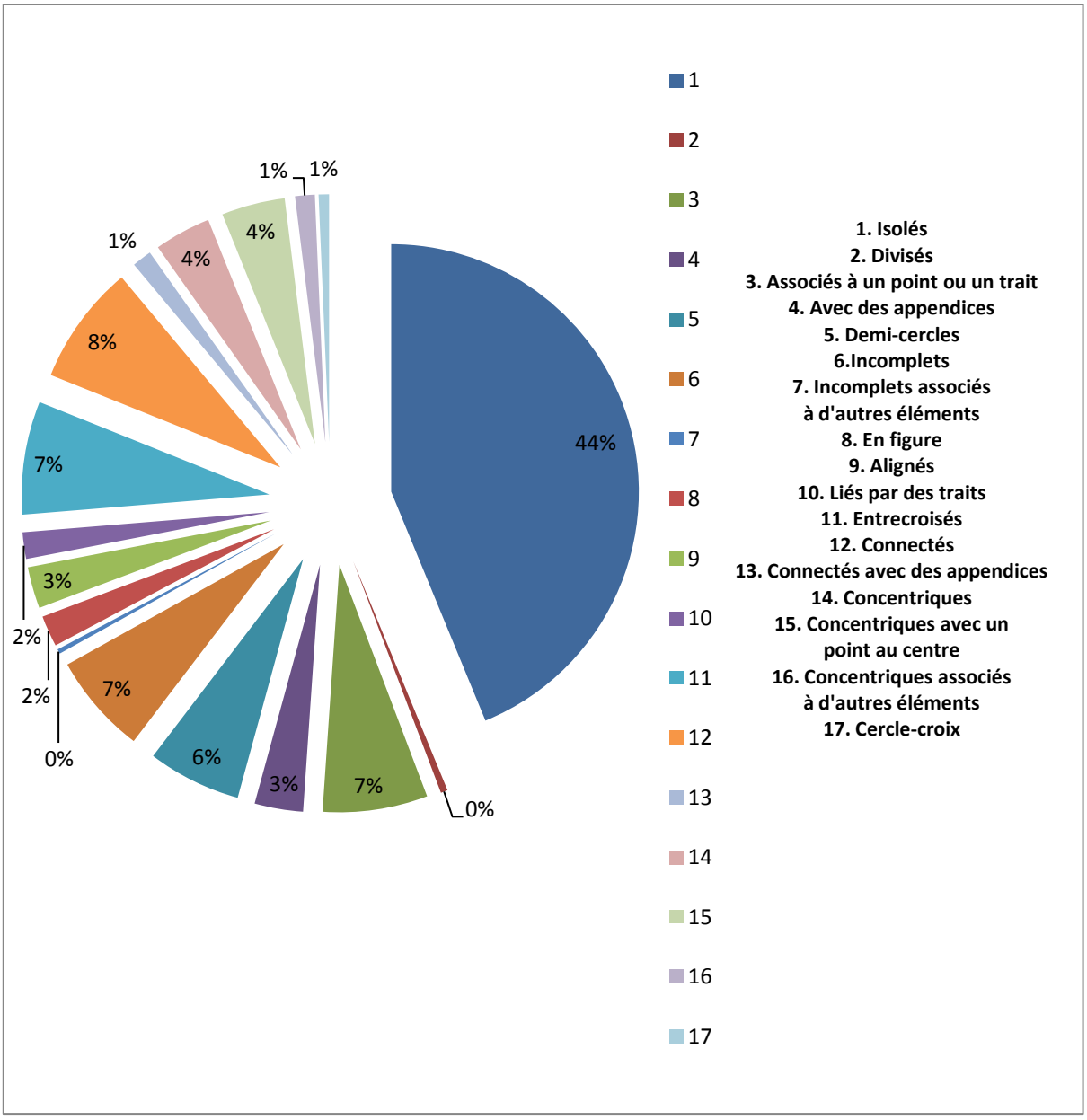


Figure 282 : Répartition des cercles en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés



Figure 283 : Photographie de graphismes de cercles concentriques, à Rosas Coloradas, à Las Labranzas et au Letrero (Guaymango)



Figure 284 : Photographie d'un graphisme de cercles-croix, à la Pintada de Titihuapa

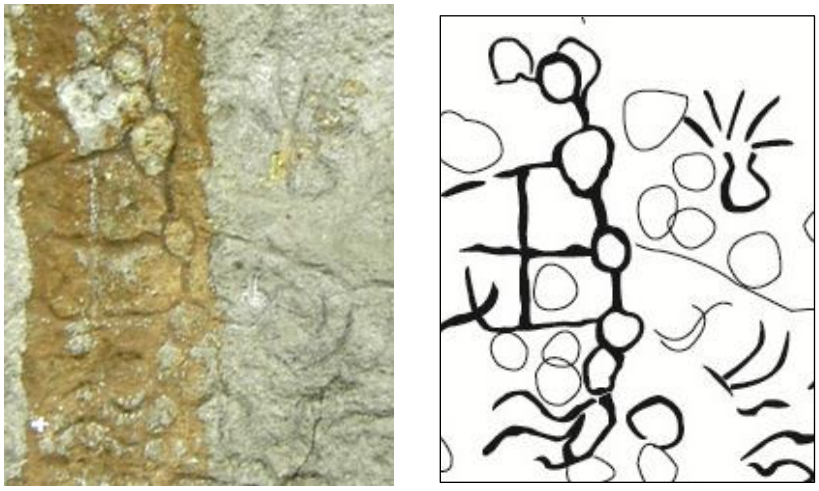


Figure 285 : Photographie et relevé d'un graphisme composé de cercles liés par des traits, au sein d'une figure plus complexe avec des espaces clos à la Pena Herrada

Suivent les traits ondulés (qui présentent une ou plusieurs ondulations) avec 949 unités graphiques, la Pena Herrada une fois encore en compte à elle seule 363 (voir Annexe – Partie 2, p. 81). On a différencié sept variétés de traits ondulés (tablx 31 et 32). On les identifie sur 22 sites, soit 79 %, néanmoins neuf gisements en possède moins de cinq (fig. 286 et voir Annexe – Partie 2, p. 81). Un petit groupe de sites se répartit une portion importante des lignes courbes : la Pena Herrada en compte 363, la Pintada de Titihuapa 90, la Pena de los Fierros 88, la Cueva de los Fierros de San Isidro 74, Las Labranzas 72, la Poza de los Fierros 64 et El Letrero de Guaymango 60. Ces six gisements constituent plus de 85 % des traits ondulés. Les traits les plus simples, courbes et ondulés, atteignent à eux seuls 76 % du total. Les traits ondulés sont les plus répandus, on les connaît sur 19 sites, suivis par les traits courbes, sur 15 sites, et enfin puis les connexions de deux traits sur 14 gisements. Trois variétés se distinguent ensuite ; les traits avec un angle avec 6 % (dont plus de la moitié se retrouve à la Pena Herrada), les connexions de deux traits et les méandres (7 % du total chacun).

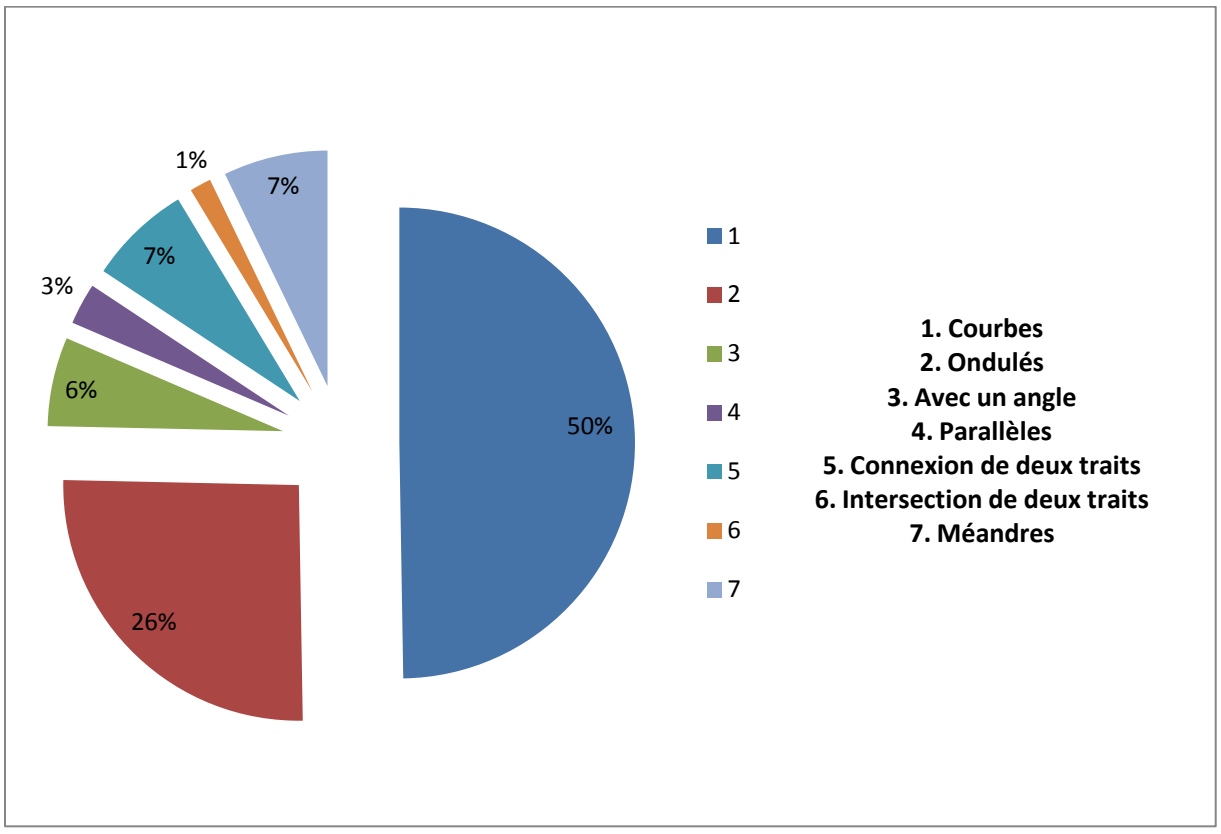


Figure 286 : Répartition des traits ondulés en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés

Les surfaces sont les graphismes qui définissent un espace clos. Ils consistent en 438 unités graphiques et se reconnaissent sur 24 gisements ; c'est le type que l'on retrouve sur le plus de sites (plus de 82 %) (voir Annexe – Partie 2, p. 80). On a distinguer 13 variétés de surfaces (tablx 34 et 35).

La plus répandue (22 gisements) inclut des appendices de lignes droites et ondulées, c'est aussi la plus représentée (22 % du total des surfaces) (fig. 288). La seconde variété la plus présente sont les surfaces groupées (plusieurs motifs clos en contact) avec 19 % du total, elle se connaît sur 17 sites (fig. 289). Au sein des surfaces, on reconnaît les motifs cloisonnés, qui se composent d'un élément entouré par une autre figure (fig. 290).

Les motifs cloisonnés s'identifient sur 15 lieux et font 15 % des unités graphiques décrivant des surfaces. Les surfaces compartimentées, quant à elles, sont des graphismes où un espace clos est divisé par d'autres éléments (fig. 291). Elles représentent 14 % du total et se retrouvent sur 17 sites. Huit gisements qui sont des abris avec des gravures, où des similitudes au niveau de l'utilisation des types et variétés ont déjà été identifiées, associent des surfaces groupés et des motifs cloisonnés ; ce sont la Pintada de Titihuapa, la Cueva de los Fierros de San Isidro, La Pintada de San José Villanueva, Las Labranzas, La Pena Herrada, La Pena de los Fierros, La Poza de los Fierros d'Ilobasco et le Letrero de Guaymango (tous de la tradition Méandres sauf le dernier gisement). Las Piletas et El Melonal, quant à eux, partagent des surfaces compartimentées, des appendices de lignes droites et ondulées, des surfaces groupées et des motifs cloisonnés ; ils appartiennent à la tradition Cercles concentriques-Points.

Les tâches indéterminées représentent 10 % des surfaces, elles sont identifiables sur tous les gisements picturaux à l'exception de Rosas Coloradas. Les surfaces ondulées font 8 % des surfaces et se rencontrent sur 11 gisements (fig. 292) et les surfaces aux formes diverses, 4 % et se reconnaissent sur neuf lieux. Les cinq variétés restantes représentent 8 % de la totalité des surfaces.

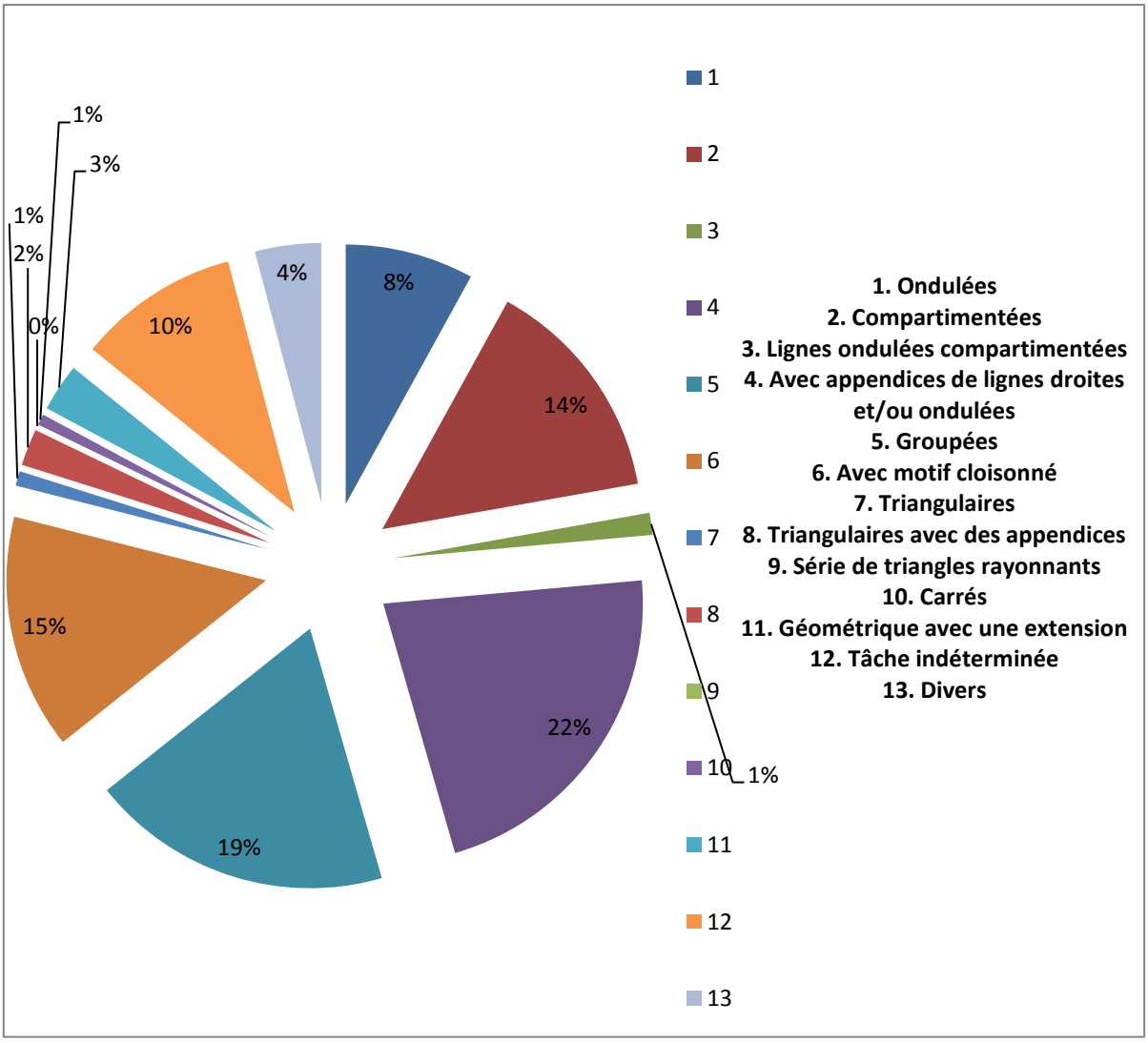


Figure 287 : Répartition des surfaces en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés

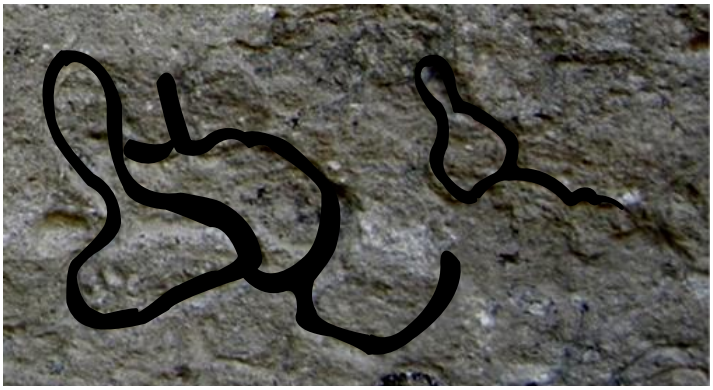


Figure 288 : Photographie et relevés superposés de surfaces avec appendices de lignes droites et ondulées à la Cueva de los Fierros (San Isidro)

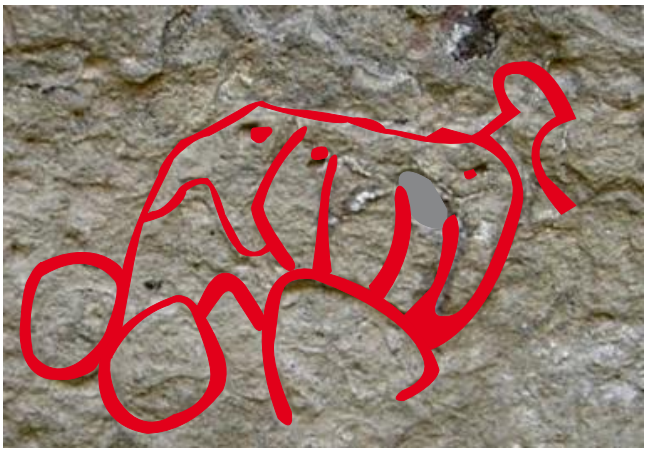


Figure 289 : Photographie et relevés superposés de surfaces groupées à la Cueva de los Fierros (San Isidro)



Figure 290 : Photographie d'un motif cloisonné à la Pintada (San José Villanueva)

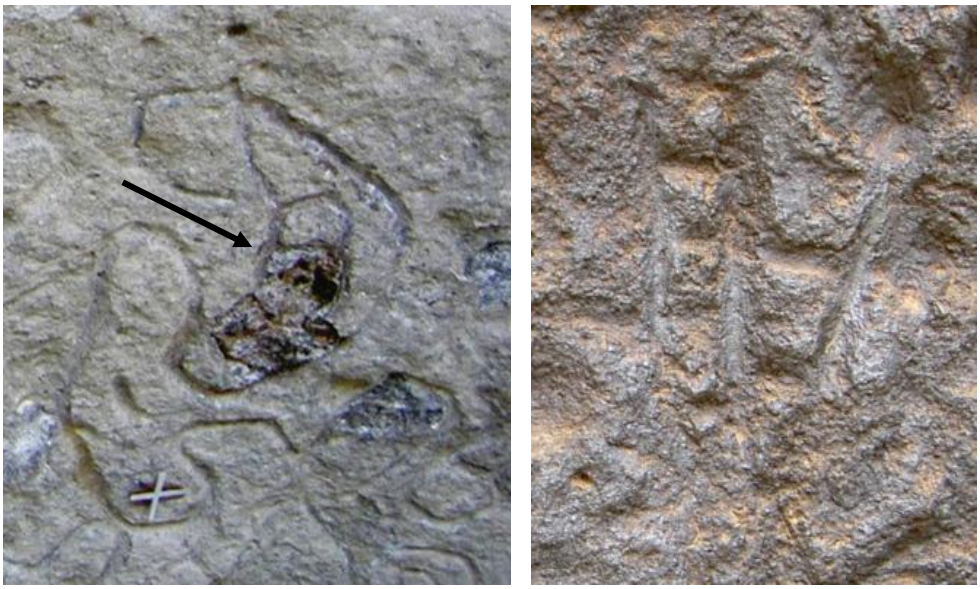


Figure 291 : Photographies de surfaces compartimentées à la Cueva de los Fierros (San Isidro) et à la Pintada (Titihuapa)



Figure 292 : Photographie d'une surface ondulée à la Cueva de los Fierros (San Isidro)

Après les surfaces, ce sont les traits droits sont les plus présents (sans ondulations mais il peuvent posséder des angles) ; il y en a 341 soit 7 % du matériel graphique non-figuratif et ils sont identifiés sur 22 sites (voir Annexe – Partie 2, p. 82). On a distingué huit variétés de traits droits (tablx 31 et 32).Le plus commun et le plus répandu est aussi le plus simple : le trait droit isolé (46 % des traits droits) que l'on observe sur 19 gisements (fig. 293 et voir Annexe - Partie 2, p. 82). Ensuite viennent les traits avec un angle (27 %), présent sur 14 sites et les traits avec plusieurs angles (10 %), sur 12 lieux. Les traits parallèles et les connexions de traits font respectivement 7 % et 6 % des traits droits. Les trois autres variétés constituent 4,4 % des traits droits.

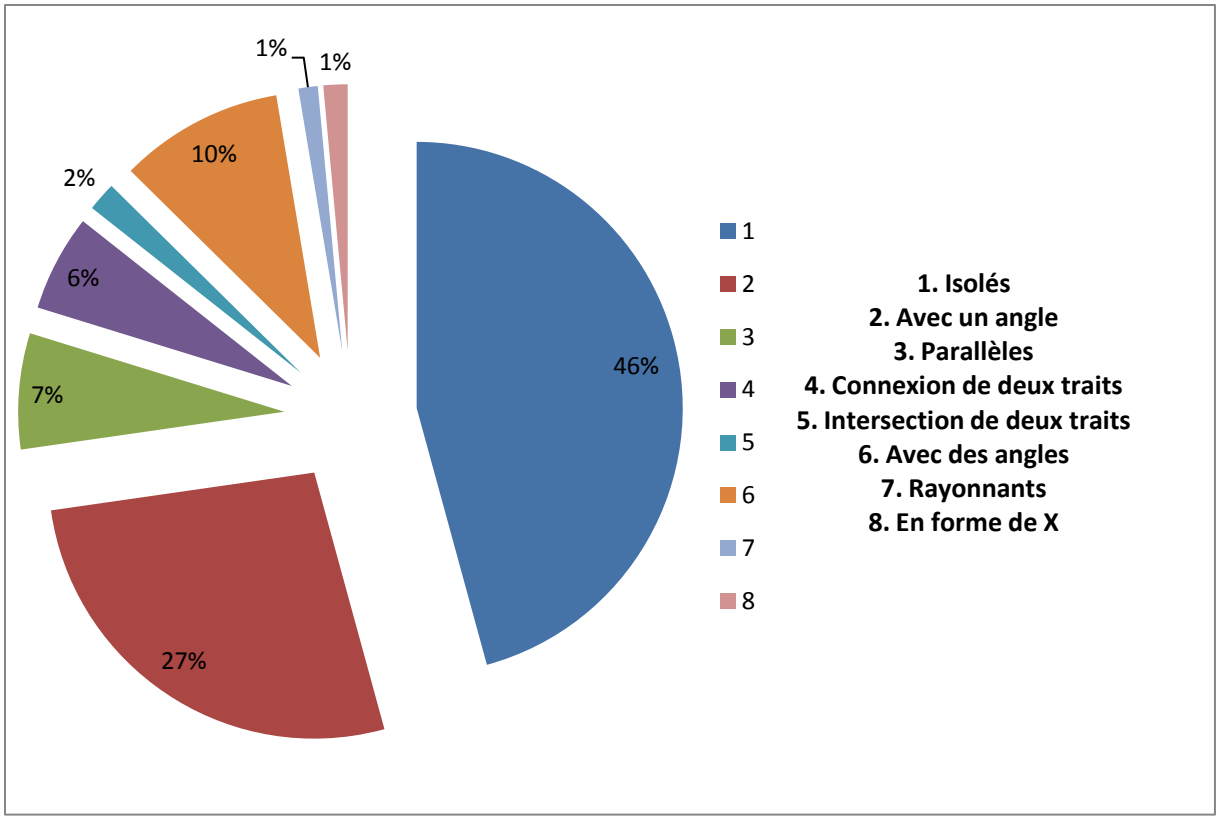


Figure 293 : Répartition des traits droits en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés

Les types suivants regroupant les combinaison de traits (228), les bâtonnets (122), les traits droits et ondulés (97) et les spirales (16) rassemblent 463 unités graphiques, soit 9 % des unités graphiques non-figuratives (voir Annexe – Partie 2, pp. 83 à 85). De ces quatre types, ce sont les combinaisons de traits les plus représentés avec 228 unités graphiques. Ces graphismes se composent de plusieurs traits groupés en un ensemble, on a différencié sept variétés (tab. 33). Or, 47 % des combinaisons de traits sont des connexions de traits multiples (fig. 295), c'est aussi la variété la plus répandue, identifiée sur 19 gisements (fig. 297 et voir Annexe – Partie 2, p. 83). Ensuite, les combinaisons de traits ondulés avec des points et/ou des appendices (fig. 294), tout comme les graphismes composés de plusieurs éléments (fig. 296), représentent chacun 16 % des types présents, observés dans les deux cas sur 12 gisements (fig. 297).



Figure 294 : Photographie et relevé superposé d'une combinaison de traits ondulés avec des points et des appendices à la Pintada (San José Villanueva)



Figure 295 : Photographie et relevé superposé d'une connexions de traits multiples à la Cueva de los Fierros (San Isidro)

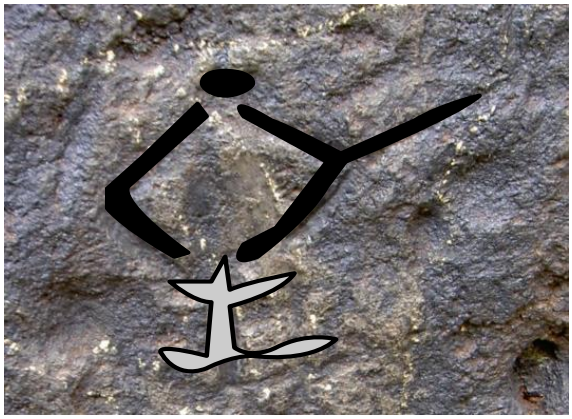


Figure 296 : Photographie et relevé superposéd'une combinaison de plusieurs éléments à la Pintada (Titihuapa)

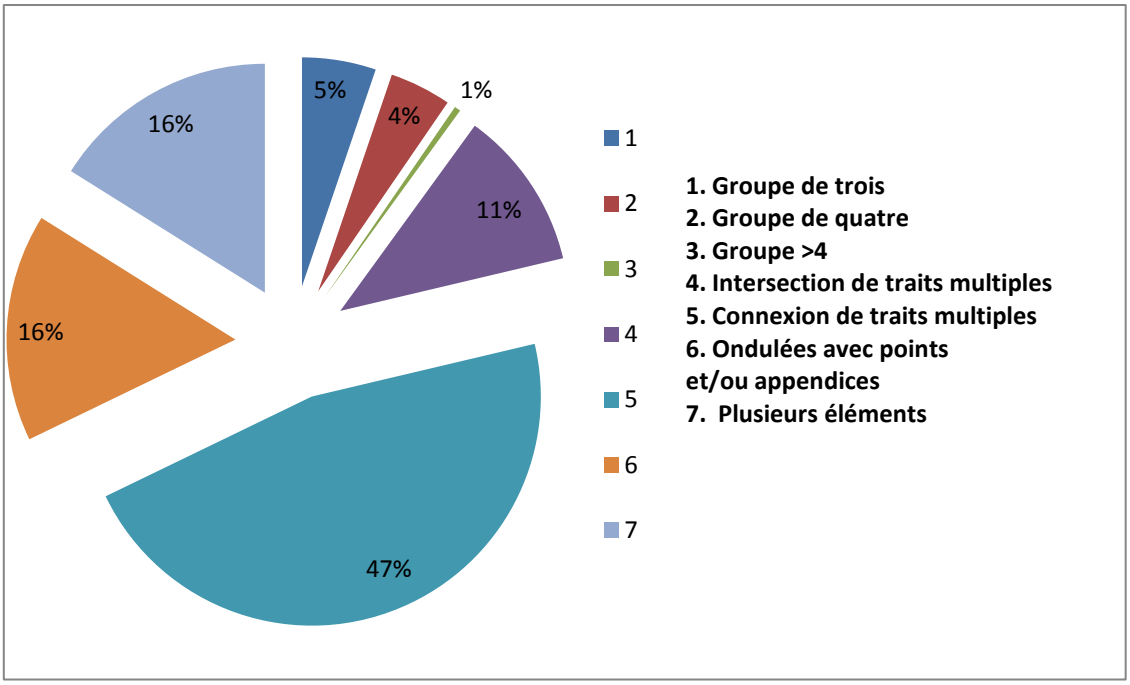


Figure 297 : Répartition des combinaisons de traits en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés

Les bâtonnets sont formés par des ensembles de traits courts verticaux parallèles (fig. 298). On a distingué cinq variétés (tab. 30).Ils sont les moins répandus et ne se connaissent que sur six sites ; la Cueva de los Fierros de San Isidro (20), Las Labranzas (75), la Poza de los Fierros d'Ilobasco (10), El Letrero de Guaymango (6), la Poza de los Fierros de Guatajiagua (3) et le Cerro Coroban (8) où, à l'instar des sites précédents, ils sont peints (voir Annexe – Partie 2, p. 84). La variété la plus répandue est composé part les possibles multiples de quatre que l'on connaît sur les trois premiers lieux ainsi qu'au Cerro Coroban (fig. 299).



Figure 298 : Photographie de bâtonnets à la Cueva de los Fierros (San Isidro)

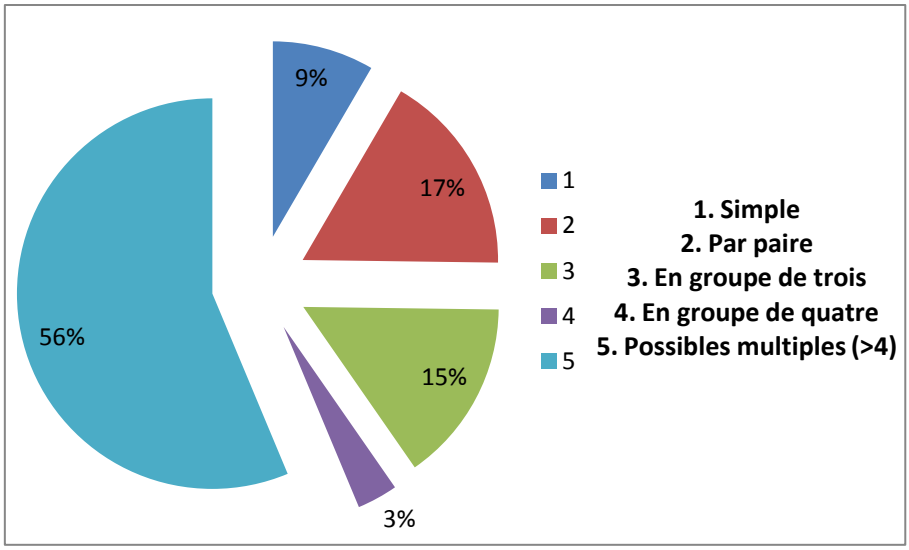


Figure 299 : Répartition des combinaisons de traits en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés

Les traits droits et ondulés, même s'ils sont peu nombreux, sont en revanche bien distribués, sur 16 gisements (voir Annexe – Partie 2, p. 85). Les spirales ont pu être mises en évidence sur huit sites ; la Cueva de los Fierros de San Isidro (3), la Pintada de San José Villanueva (1), Las Labranzas (2), Cueva del Chumpe (2) (fig. 300), El Mapa (2), El Mono Acostado (1), El Melonal (4) et Finquita (1) (voir Annexe – Partie 2, p. 85). On a distingué quatre type différents dont le plus répandu est la spirale simple (50 % du total des spirales) (fig. 301).

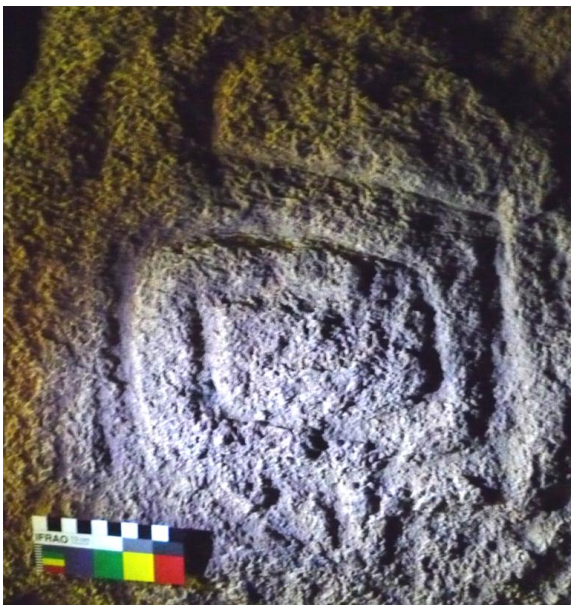


Figure 300 : Photographie d'une spirale à la Cueva del Chumpe

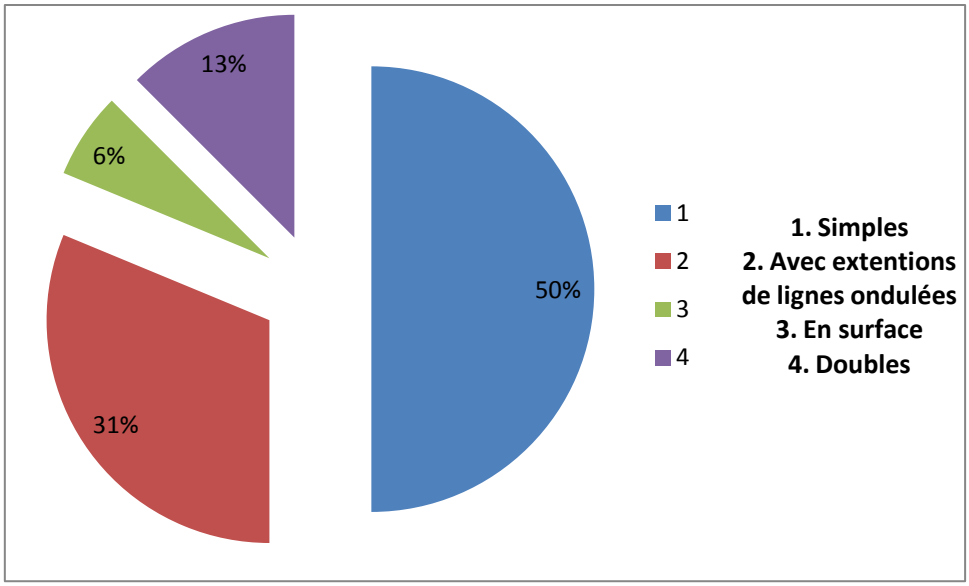


Figure 301 : Répartition des spirales en pourcentage selon leur type pour les sites enregistrés

Le niveau de connaissance actuel du matériel iconographique rupestre des sites du Salvador que nous n'avons pas enregistrés ne permet pas de développer la même analyse. Toutefois, avec l'examen des photographies et des relevés, la présence ou l'absence de certaines figures et parfois même leur quantité ont pu être pris en compte.

Les points sont des éléments dont la présence reste indéfinie pour 11 gisements, ils sont absents de 29 lieux et constituent moins d'un tiers des manifestations rupestres de 18 sites (fig. 303 et voir Annexe – Partie 2, p. 86). Dans 10 cas, les points occupent une place proéminente dans les panneaux décorés, c'est-à-dire entre un tiers et deux-tiers de l'ensemble des graphismes. Dans huit cas, cela concerne les abris avec des gravures. Un seul exemple d'abri pictural avec cette proportion de points au Cerro Coroban : c'est le gisement avec des peintures où ce thème est le plus représenté. Ils dominent également à la Piedra Pintada d'Uluazapa (un affleurement monolithique) et à la Piedra Sellada (une roche à l'air libre de grande taille). De la même manière, à la Piedra Pintada de Titihuapa (un abri), et à la Piedra Herrada (un groupe de deux roches à l'air libre aux dimensions importantes), les dépressions forment le thème principal avec plus des deux tiers des motifs.

Les points peuvent également être représentés en groupe, cela concerne 16 gisement du corpus au Salvador et à quatre occasions, leur existence est indéfinie (voir Annexe – Partie 2, p. 86). Corinto et Las Caleras sont les deux sites picturaux où ils sont observables et c'est dans les abris gravés où ils sont les plus communs. Toutefois, sur

des roches particulièrement volumineuses, qui pourrait s'apparenter à des abris, on les reconnaît deux fois (à nouveau à la Piedra Herrada et à la Piedra Sellada). Les exceptions sont un groupe de roches à l'air libre à Chalatenango (Loma Colorada) et un affleurement monolithique (Piedra Pintada de Uluazapa).

Les points-lignes, quant à eux, sont identifiés sur quatre sites dans le pays (fig. 302). On les retrouve tout d'abord sur une roche à l'air libre (El Mapa) et un groupe de roches à l'air libre (Meanguera), tous deux de la tradition Cercles concentriques-Points, dans le Golfe de Fonseca. En outre, ils sont identifiables sur un autre groupe de roche à l'air libre à la Piedra Herrada et sur deux abris (Pintada de San José Villanueva et Pena de los Fierros), (voir Annexe – Partie 2, p. 86). Malgré la différence du type de support, les volumineux rochers de la Piedra Herrada forment pratiquement des abris et le matériel iconographique, de ces trois derniers lieux, s'apparente à la même tradition Méandres.



Figure 302 : Photographie de points-lignes (encerclés) à la Pena de los Fierros

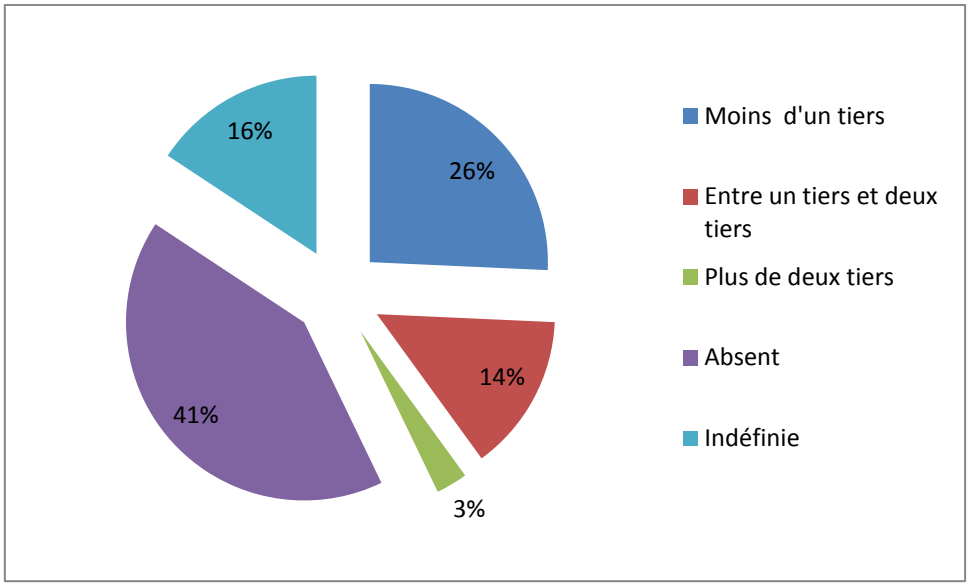


Figure 303 : Répartition des sites selon la quantité de points au Salvador

Les cercles simples s'identifient sur 33 gisements et leur présence est indéfinie pour sept sites (voir Annexe – Partie 2, p. 87). Dans 16 situations, leur quantité n'a pas pu être déterminée, mais dans 14 cas, elle est évaluée à moins d'un tiers de l'ensemble des figures (fig. 304). Toutefois, trois gisements exposent un nombre de cercles représentant entre un tiers et deux-tiers des manifestations rupestres : un groupe de roches à l'air libre (El Melonal) et deux abris gravés du Centre du pays (Pena Herrada et Poza de los Fierros d'Ilobasco). Ces deux lieux font partie d'une même tradition rupestre (Méandres).

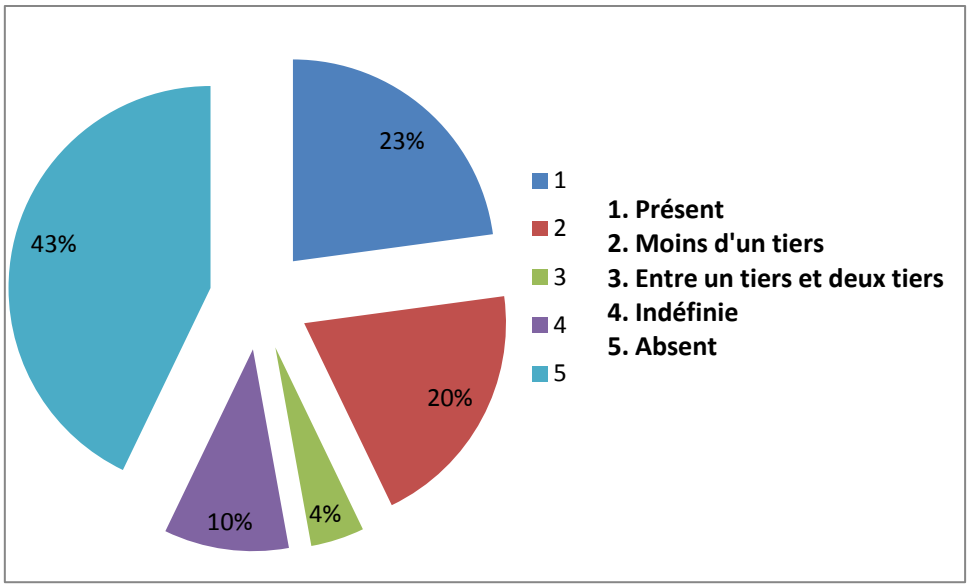


Figure 304 : Répartition des sites selon la présence/quantité de cercles au Salvador

Entre les cercles concentriques, les cercles associés à des traits, et les cercles avec un point au centre, le plus commun est le cercle associé à un trait (33 sites et 10 indéfinis), puis les cercles concentriques (25 sites et cinq indéfinis) et les cercles avec un point au centre sont les plus rares (15 sites avec neuf indéfinis) (voir Annexe – Partie 2, p. 67). Il n'y a que six lieux où tous ces types de cercles ont été repérés ; cinq sont des roches à l'air libre (Plan del Barro, Melonal, Piedra de la Luna, Piedra Labrada de San José Guayabal, Yoloaiquin) et une paroi verticale (Las Piletas). À l'exception de Plan del Barro, les autres gisements font partie de la tradition Cercles concentriques-Points. En réalité, les cercles (tous types mélangés), ne sont absents que de 16 gisements dans le pays : dans la majorité des cas ce sont des roches à l'air libre avec peu de motifs (11 cas), mais on trouve aussi trois abris avec des peintures (Cueva de las Figuras, Cueva de los Fierros de Anamoras et El Ermitano) et deux abris avec des gravures (Potrero del

Morro et Cueva de los Leones). Les sites picturaux adoptent dans cinq cas sur huit les différentes variétés de cercles, à l'exception des cercles avec un point au centre qui sont l'apanage des gravures. En dehors de Corinto qui détient des cercles simples, des cercles concentriques et des cercles associés à des traits, les autres gisements n'adoptent qu'une seule variété à la fois. Ce sont les cercles concentriques à Las Caleras et à Coroban et les cercles simples à la Cueva del Toro de Corinto et à la Pena de la Sirica.

La spirale est un thème existant sur 16 gisements, généralement (dans 13 cas) elle est associée à une variété de cercles (voir Annexe – Partie 2, p. 87). On la retrouve plutôt sur des roches à l'air libre (cinq), ou des groupes de roches à l'air libre (trois), mais aussi dans cinq abris. C'est un motif exclusivement gravé.

La distinction entre les traits droits et les traits ondulés a permis de faire ressortir que la variété la plus commune est le trait ondulé, connue sur 45 sites, absente de 15 et indéfinie sur 10 (voir Annexe – Partie 2, p. 88). Les traits droits ne se rencontrent que sur 14 gisements, sont absents de 50 et indéfinis sur six. Il a été possible de déterminer que la quantité de traits ondulés est prédominante sur 12 sites ; à 10 occasions, elle représente entre un tiers et deux tiers des figures et pour deux exemples, plus de deux tiers (fig. 305). Dans la première catégorie, six abris sous roches avec des gravures relèvent de la tradition Méandres (Cueva de los Fierros de San Isidro, Cueva del Toro de Estanzuelas, Encantada, Pena de los Fierros, Pena Herrada et Poza de los Fierros d'Ilobasco). Deux autres abris, se rapprochent de cette tradition par leur quantité de lignes ondulés ; El Letrero de Guaymango et las Labranzas où les traits ondulés forment plus de deux tiers des figures. En dehors de ces lieux, c'est une paroi verticale (las Piletas) et trois roches à l'air libre, tous dans le Golfe de Fonseca, où les traits ondulés sont prépondérants (Faro, Piedra del Diablo, et Las Carillas avec plus de deux tiers de traits ondulés. En dehors de la Piedra del Diablo, Las Piletas, Faro et Las Carillas partagent la même tradition Cercles concentriques-Points.

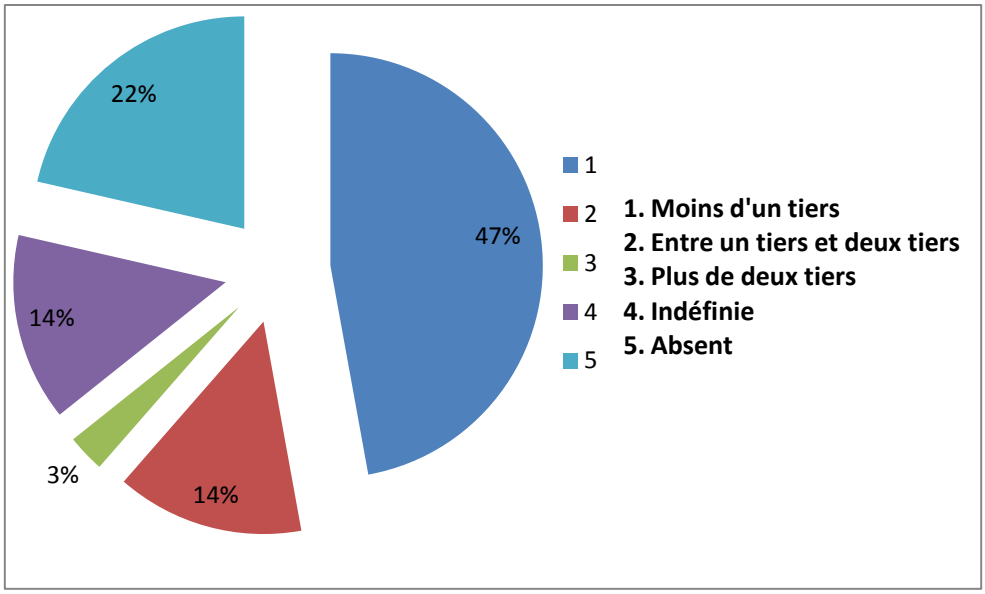


Figure 305 : Répartition des sites selon la quantité de traits ondulés au Salvador

Des trois derniers motifs non-figuratifs pris en compte dans l'analyse iconographique, le plus commun est la surface (motif clos) compartimentée associée à des points, connue sur neuf sites (indéfinie sur cinq), dont quatre groupes de roches à l'air libre, deux rochers et trois abris sous roche (voir Annexe – Partie 2, p. 89). Les suivants sont les bâtonnets, observés sur six gisements (indéfinie sur 11), dont trois appartiennent à la tradition Méandres (Cueva de los Fierros de San Isidro, Naranjos et la Poza de los Fierros d'Ilobasco). Las Labranzas pourrait faire également partie de cette tradition, il a déjà montré des éléments communs, notamment au niveau de la prépondérance des lignes ondulées, à laquelle s'ajoute l'existence de traits successifs parallèles. Un groupe de roches à l'air libre (Meanguera) comprend des successions de lignes parallèles dans le Golfe de Fonseca et un unique site de peinture (Cerro Coroban). Enfin, le motif en entrelacs a été rapproché d'un serpent hélicoïdal à la Cueva de las Figuras sous forme de peinture et d'un monstre regroupant des caractéristiques de plusieurs animaux à la Cueva del Chumpe, sous forme de gravure (tradition Entrelacs). Un dernier exemple peint, plus schématique, a pu être enregistré au Cerro Coroban.

2. Les motifs figuratifs

Parmi les manifestations figuratives, on a distingué sept types et pour chaque type on a reconnu des variétés (fig. 170). Ces types et variétés sont la base de la classification iconographique. Pour la présentation de cette classification, nous suivrons l'ordre

d'importante des graphismes déterminé par leur nombre, en commençant par ceux qui regroupent le plus d'unités graphiques (fig. 306 et voir Annexe – Partie 2, p. 90).

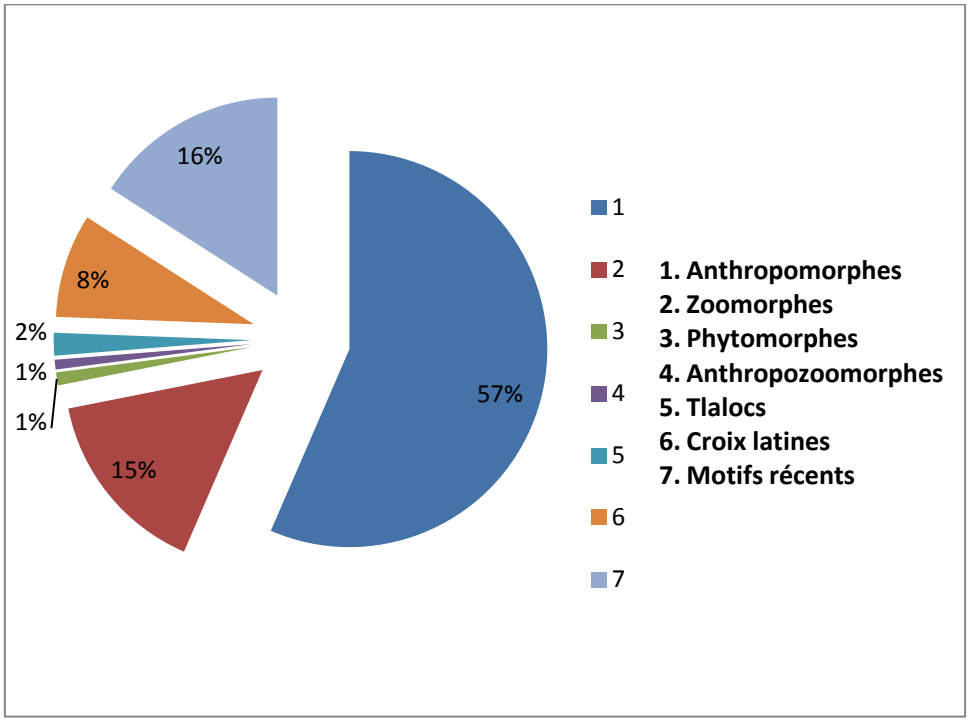


Figure 306 : Distribution des unités graphiques figuratives selon les types identifiés pour les sites visités

Le matériel graphique rupestre figuratif des sites enregistrés est en grande partie composé d'anthropomorphes (213 au total) (voir Annexe – Partie 2, pp. 90 à 92). Tout d'abord, par rapport à l'ensemble des unités graphiques (figuratives et non-figuratives), il ne s'agit que de 4 % du total, ce qui démontre que l'anthropomorphe est un thème rare. De plus, près de 80 % des anthropomorphes sont concentrés sur deux gisements qui sont de ce fait exceptionnels ; Corinto qui n'en accueille pas moins de 93 soit 43 %, et Las Caritas 75 soit 36 %. Sur les 32 sites, 13 accueillent cette catégorie et quatre présentent seulement un anthropomorphe. Trois sous-types ont été déterminés ; les anthropomorphes au corps complets (40 % du total des anthropomorphes), les visages (43 %) et les parties du corps (17 %) (tab. 55 et fig. 307).

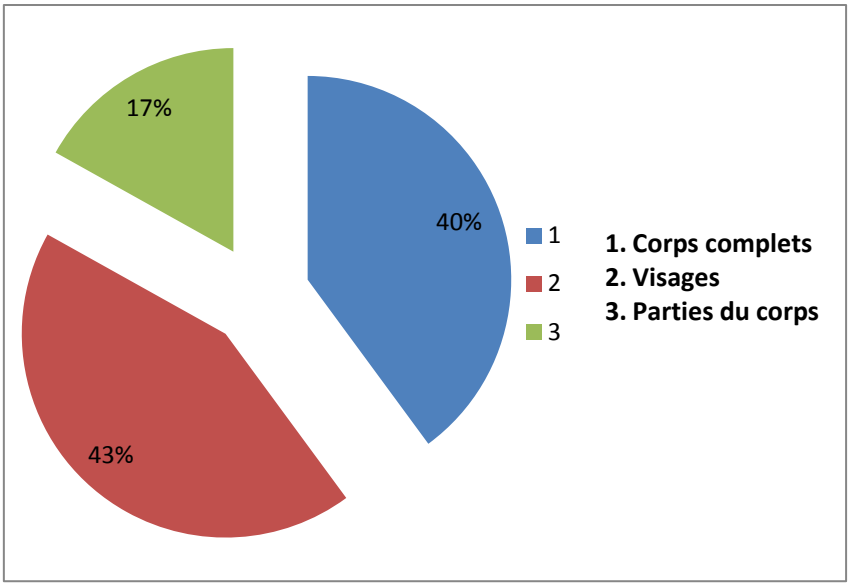


Figure 307 : Répartition des sous-types d'anthropomorphes des sites enregistrés

En ce qui concerne les anthropomorphes au corps complet (85 au total distribués sur sept gisements), les plus communs possèdent le corps plein (fig. 316) ; répartis sur à peine trois gisements, on en dénombre pas moins de 69, desquels il faut préciser que 64 appartiennent à Corinto (tab . 55 et voir Annexe – Partie 2, p. 91). La seconde variété la plus représentée est caractérisée par les anthropomorphes de profil, identifiés sur quatre sites : ils sont six au total (fig. 309). Les cinq variétés suivantes représentent 5 % des anthropomorphes (linéaires (deux exemples), linéaires avec accessoires (un exemple), linéaires les bras vers le haut (deux exemples) (fig. 310), linéaires les bras vers le bas (deux exemples) et dessinés à trois occasions (à Corinto) (voir Annexe – Partie 2, p. 91).

Les visages, quant à eux (92 au total, répartis sur neuf sites), sont pour la plus grande partie des visages simples ; on en reconnaît pas moins de 73 sur six lieux, dont 60 appartiennent à Las Caritas de Guaymango (voir Annexe – Partie 2, p. 91) (fig. 311). Ils représentent à eux seuls 34 % des images d'anthropomorphes (fig. 316). Seize visages avec des détails a pu être mis en évidence sur quatre gisements, encore une fois, le seul site de Las Caritas en compte 12.



Figure 308 : Photographie d'un anthropomorphe au corps complet à la Pena de la Sirica (photographie originale et image traitée avec DStretch (filtre yrd)

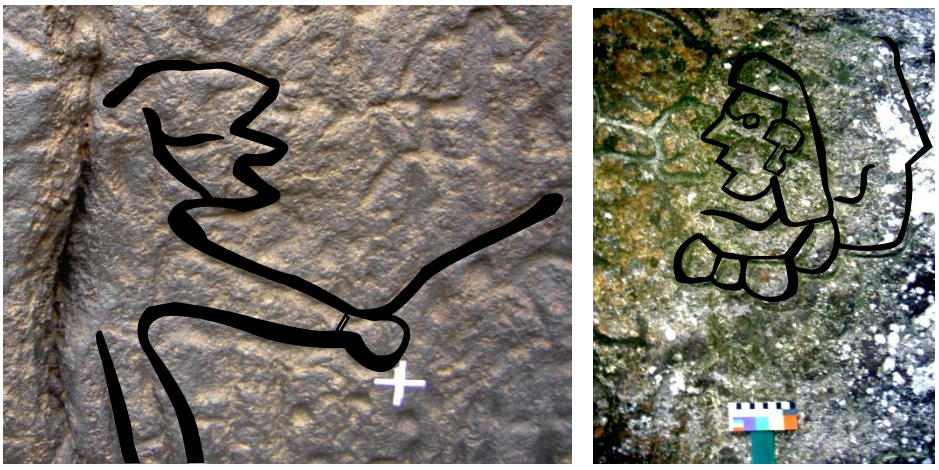


Figure 309 : Photographie d'un anthropomorphe de profil à la Pintada de Titihuapa et au Letrero de Guaymango



Figure 310 : Photographie d'un anthropomorphe linéaire les bras vers le haut à la Pintada de Titihuapa

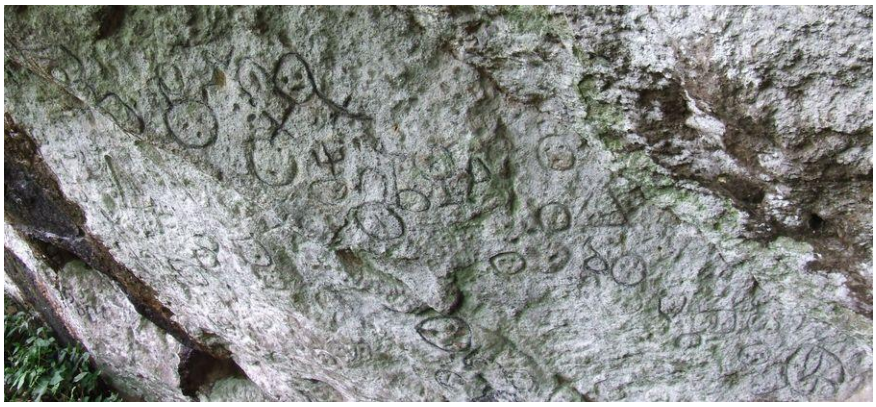


Figure 311 : Photographie de gravures de visages à Las Caritas (Guaymango)

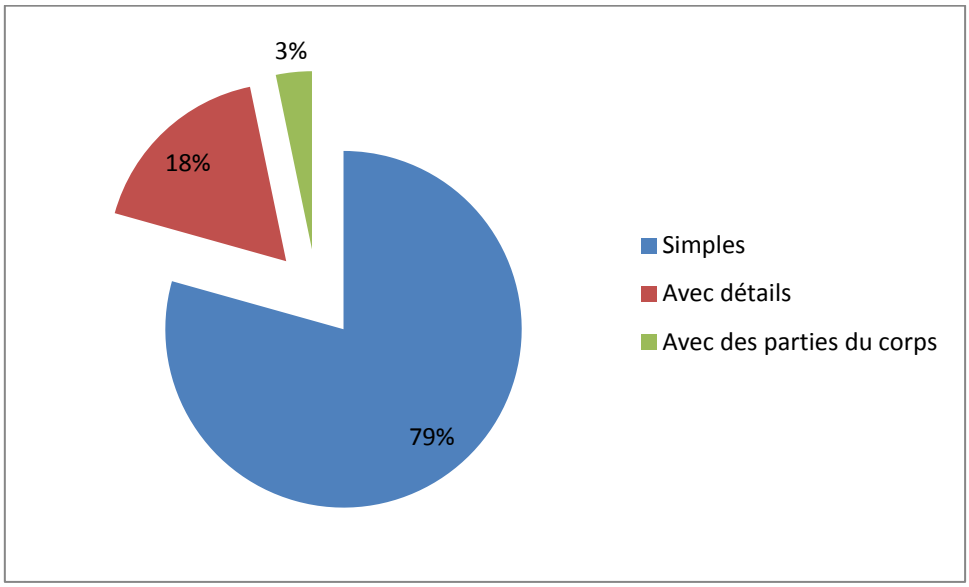


Figure 312 : Répartition des variétés de visages des sites enregistrés

Finalement, pour les parties du corps qui ont pu être comptabilisées, la variété la plus commune est l'empreinte en négatif (16 au total sur trois sites dont 12 sont à Corinto) et l'empreinte positive (huit au total, exclusivement à Corinto, fig. 313) (tab. 55 et voir Annexe – Partie 2, p. 92). Ensuite ce sont les manifestations graphiques où l'on a reconnu des vulves qui se place à la troisième position des parties du corps les plus représentées, avec sept exemples, dont cinq ont été identifiées à la Poza de los Fierros de Guatajiagua et deux au Letrero de Guaymango (fig. 314). C'est un motif exclusivement gravé. La Pintada de Titihuapa se distingue pour illustrer l'unique podomorphe gravé des gisements enregistrés et deux mains gravées (on en connaît une dernière à la Pena de los Fierros) (fig. 315). Un cas unique d'une main dessinée a pu être identifiée à Corinto.

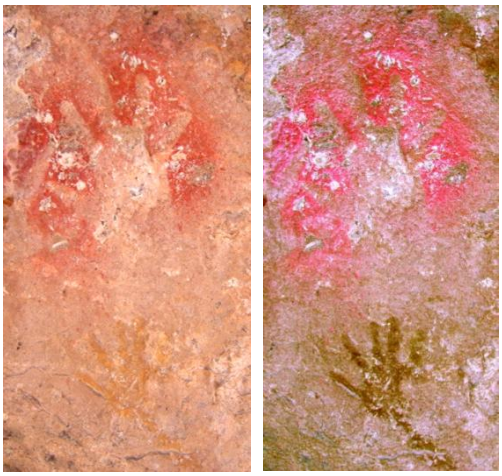


Figure 313 : Photographie de mains en négatif (rouge) et positif (jaune) à Corinto (photographie originale et image traitée avec DStretch (filtre yye)



Figure 314 : Photographie de représentations de vulves à la Poza de los Fierros (Guatajiagua) et au Letrero de Guaymango (dernière photographie)



Figure 315 : Photographie d'un podomorphe et de mains gravés à la Pintada (Titihuapa)

	ANTHROPOMORPHES	Anthropomorphes			Visages			Parties du corps						Total
		Corps plein	Profil	Autre	Simples	Avec des détails	Autres	Empreinte négative	Empreinte positive	Vulve	Podomorphe gravé	Main gravée	Main dessinée	
1	Corinto ou Espiritu Santo	64	3	3	2	0	0	12	8	0	0	0	1	93
2	Caritas de Guaymango (Las)	0	0	1	60	12	2	0	0	0	0	0	0	75
3	Piedra Pintada de Titihuapa	1	1	4	0	1	0	0	0	0	1	2	0	10
4	Caritas de Conchagua (Las)	0	0	0	7	0	0	0	0	0	0	0	0	7
5	Letrero de Guaymango (El) - Las Lajas	0	1	0	1	1	0	0	0	2	0	0	0	5
6	Pena de la Sirica	4	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	5
7	Poza de los Fierros de Guatajiagua	0	0	2	0	0	0	0	0	5	0	0	0	7
8	Casitas Blancas - Coroban	0	0	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	3
9	Pena de los Fierros - La Cortina - Cueva de los Fierros	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	1	0	3
10	Cueva del Chumpe - El Flor - Los Huehuechos -	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	2
11	Cueva de los Leones - Cueva del Indio	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1
12	Melonal (El)	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
13	Piedra del Diablo	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
	Total	69	6	10	73	16	3	16	8	7	1	3	1	213
	Pourcentage	32	3	5	34	8	1	8	4	3	1	1	0	100

Tableau 55 : Répartition des anthropomorphes, visages et parties du corps des sites enregistrés

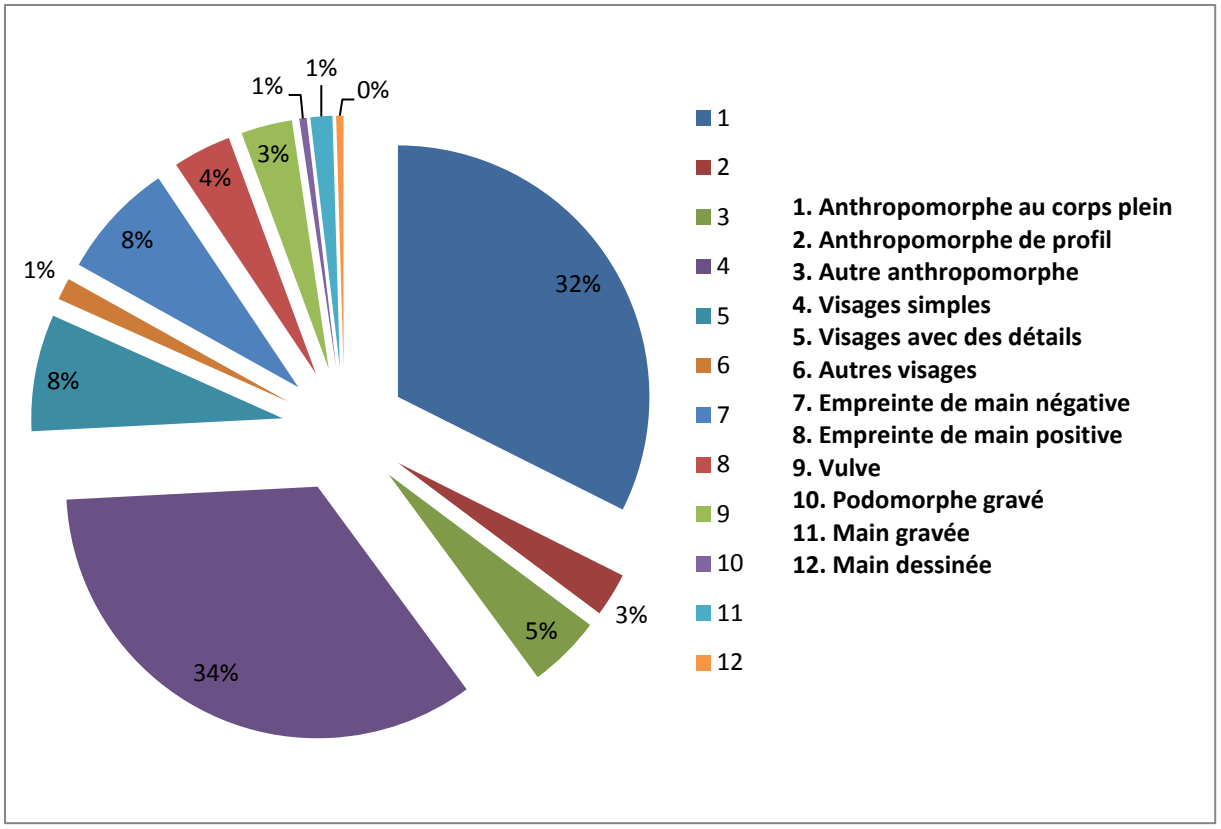


Figure 316 : Répartition des types d'anthropomorphes, de visages et de parties du corps des sites enregistrés

Les motifs récents se situent en seconde position des motifs figuratifs il s'agit des graffiti, qui sont en réalité sous représentés dans notre comptage ; le même soin n'a pas été attaché au décompte exact des graffiti sur chaque paroi et leur nombre est en fait supérieur (voir Annexe – Partie 2, p. 93). La majorité se trouve à la Poza de los Fierros, mais ils sont également très présent au Letrero de Guaymango, à la Piedra del Diablo et à la Pena Herrada, où il s'agit de visage d'un diable profondément gravé au centre de la paroi. Il faut souligner que de nombreux graffiti sont gravés dans la roche, souvent à la machette ou avec des pierres ramassées sur le sol et que les conséquences de ces actes de vandalisme sont irréversibles. C'est d'autant plus préoccupant que cette terrible intervention de l'homme sur la conservation de l'art rupestre s'accentue un peu plus tous les jours car peu de sensibilisation sur la protection est divulguée au grand public. En même temps, seule la population locale est en mesure d'assurer le rôle de gardien des gisements, d'où l'importance cruciale de l'éducation des nouvelles générations pour ralentir la destruction des œuvres.

Les zoomorphes sont la troisième catégorie la plus représentée (58 au total) et, cette fois, deux lieux concentrent la moitié des figures ; la Pintada de Titihuapa a elle

seule en regroupe 36 % (21 au total) et Corinto 14 % (huit au total) (tab. 56 et voir Annexe – Partie 2, p. 93). On les reconnaît sur 15 gisements, dont cinq n'en possède qu'un. Douze variétés ont pu être mises en évidence, la plus commune concerne des zoomorphes qualifiés de terrestres (20 au total sur quatre sites) qui représentent 34 % des images de zoomorphes (fig. 324). La majorité provient de la Pintada de Titihuapa (16 au total) et pourrait éventuellement représenter des coatis, en file, la queue dressée vers le haut (fig. 317). Dans les autres cas, il est plus difficile de se prononcer. La seconde variété se compose de parties d'animaux (10 au total sur six sites), dans la plupart des cas il s'agit de tête de serpents mises en évidence à Corinto, au Letrero de Guaymango, à la Cueva de los Leones et au Farito (fig. 318). Ensuite viennent les zoomorphes aériens (neuf au total sur quatre sites) (fig. 318) dont cinq appartiennent à Corinto, puis les singes (sept au total sur quatre sites), dont trois lieux sont des roches à l'air libre gravées proche les unes des autres de la tradition Zoomorphes gravés (fig. 319) ; Los Monos, El Mono Acostado et Finquita. Trois gravures de lézard ont pu être reconnues (fig. 320), dont une en moyen-relief (Leon de Piedra) (fig. 167), trois empreintes d'animaux indéfinis (Pintada de Titihuapa et Cueva de los Fierros de San Isidro) (fig. 321) et le cas à la Pintada de Titihuapa d'une empreinte unique de cerf (fig. 321). Dans les autres cas, chaque gravure d'une variété de zoomorphe est propre au seul site où elle est identifiée ; deux grenouilles à la Cueva de los Leones (fig. 163), une tortue à Corinto (fig. 322), un papillon à la Piedra Sellada (fig. 228) et un serpent au Letrero de Guaymango (fig. 323).



Figure 317 : Photographie de la file de possibles coatis à la Pintada (Titihuapa)



Figure 318 : Photographie d'une figuration d'une tête de serpent à El Farito et d'un zoomorphe aérien à la Pintada (Titihuapa)



Figure 319 : Photographies de représentations de singes à Los Monos, Mono Acostado et Finquita

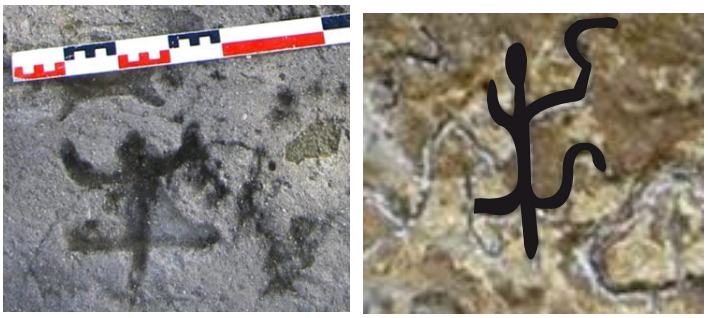


Figure 320 : Photographies de représentations de lézards à la Poza de los Fierros (Guatajiagua) et la Pena de los Fierros

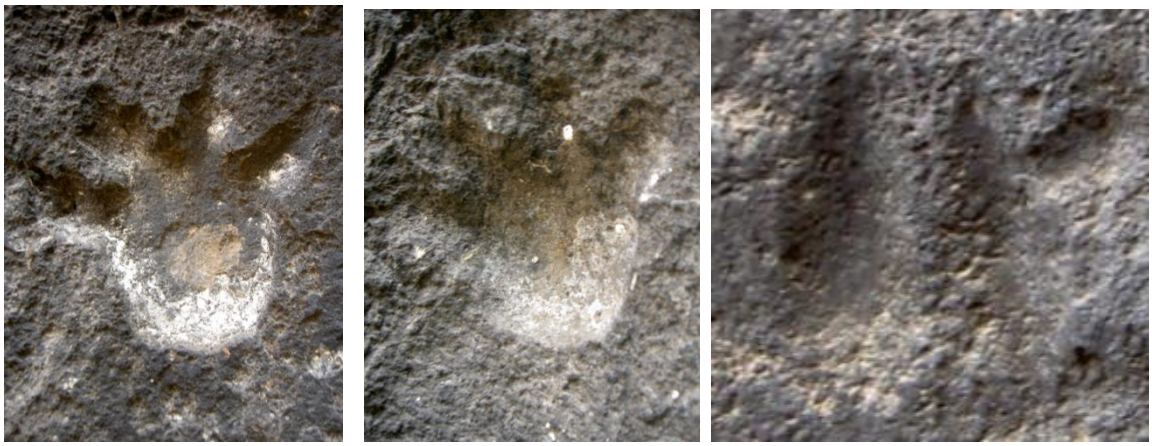


Figure 321 : Photographies de gravures d'empreintes d'animaux à la Pintada (Titihuapa), l'empreinte de cerf est sur la dernière photographie

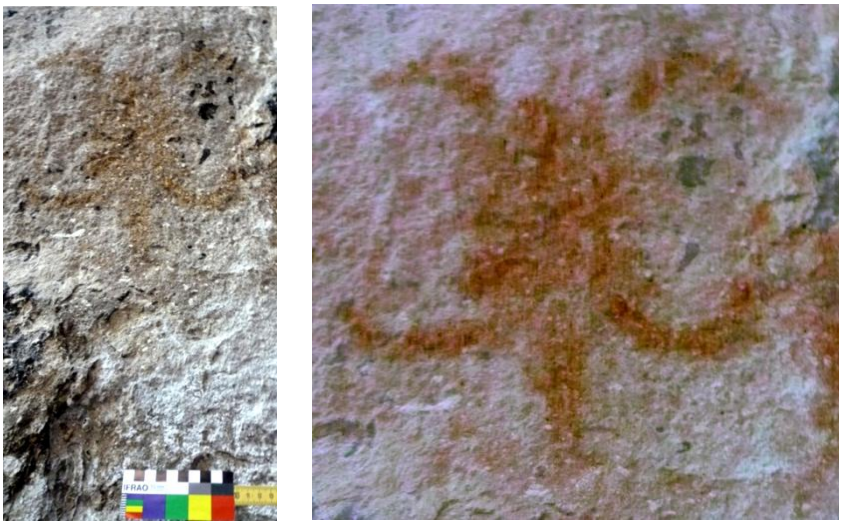


Figure 322 : Photographie d'une représentation de tortue à Corinto et image traitée avec DStretch (filtre yye)

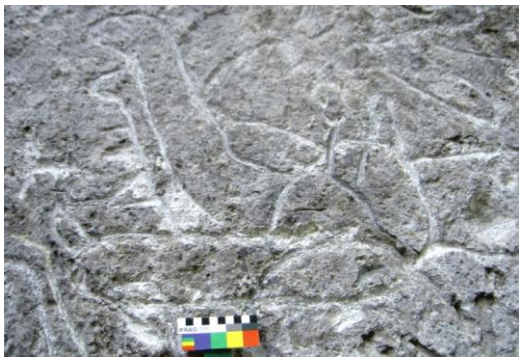


Figure 323 : Photographie de la représentation d'une tête de serpent du Letrero de Guaymango

	ZOOMORPHES	Terrestres	Tête de serpent	Autres	Aériens	Singes	Lézards	Empreintes indéfinis	Grenouilles	Serpents	Tortues	Empreintes de cerfs	Papillons	Total
1	Corinto	1	1	0	5	0	0	0	0	0	1	0	0	8
2	Cueva de los Fierros (San Isidro)	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	2
3	Cueva de los Leones	2	1	0	0	1	0	0	2	0	0	0	0	6
4	Farito	0	2	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	3
5	Finquita	0	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	2
6	Leon de Piedra	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
7	Letrero (Guaymango)	0	2	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	4
8	Melonal	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0	2
9	Mono Acostado	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1
10	Monos	0	0	0	0	3	0	0	0	0	0	0	0	3
11	Pena de los Fierros	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
12	Piedra del Diablo	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
13	Piedra Sellada	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	1	2
14	Pintada (Titihuapa)	16	0	0	2	0	0	2	0	0	0	1	0	21
15	Poza de los Fierros (Guatajiagua)	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	1
	Total	20	6	4	9	7	3	3	2	1	1	1	1	58
	Pourcentage	34	10	7	16	12	5	5	3	2	2	2	2	100

Tableau 56 : Répartition des zoomorphes des sites enregistrés

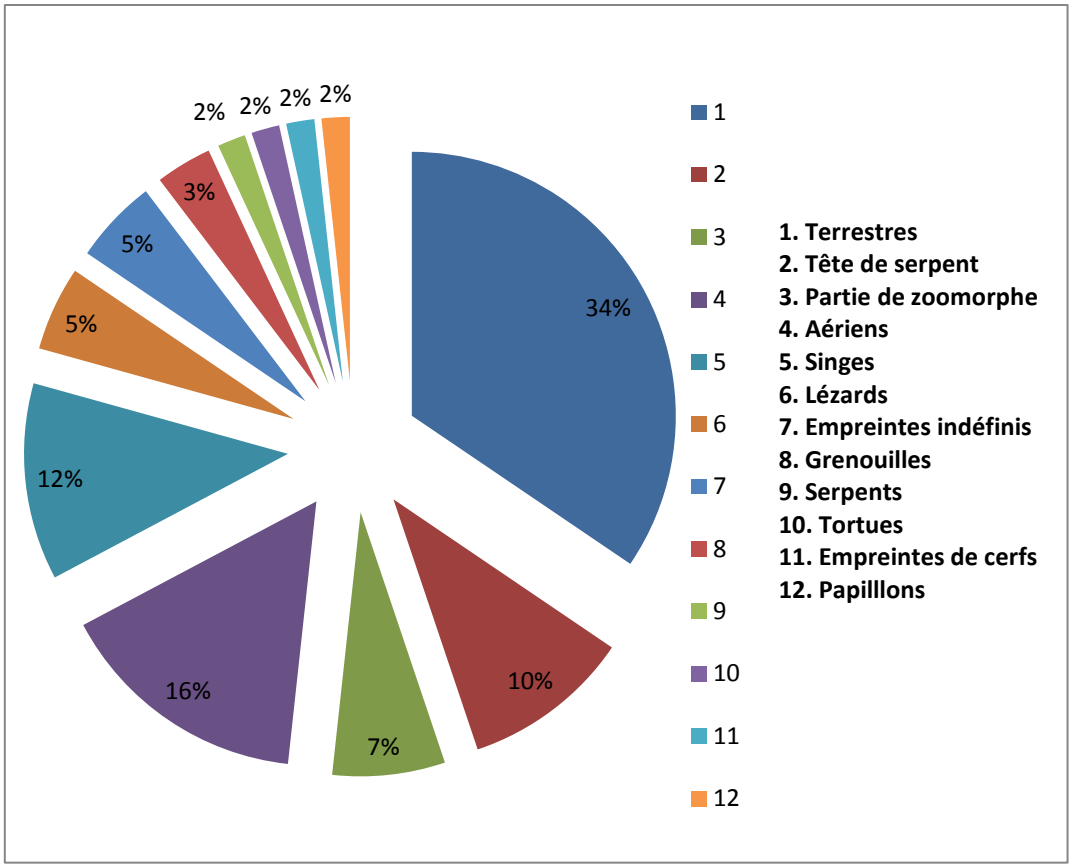


Figure 324 : Répartition en pourcentage des types de zoomorphes des sites enregistrés

Les croix latines sont ensuite les plus fréquentes, considérées comme un héritage de l'époque Coloniale, elles ont été produites dans un souci d'évangélisation et probablement afin de christianiser un lieu de culte considéré comme païen (voir Annexe – Partie 2, p. 93). Au total, 32 ont pu être identifiées sur 11 lieux, toutefois deux sites en regroupent un peu plus de 50 % ; la Cueva del Chumpe en possède 10 (fig. 325) et la Poza de los Fierros de Guatajiagua 6. La variété la plus commune et la plus distribuée est la croix isolée (16 au total sur huit sites), suivie des croix groupées (11 au total sur trois parois). Les croix latines associées à d'autres éléments ne sont que trois et les deux croix de type « églises » sont propres à la Poza de los Fierros de Guatajiagua (fig. 325).

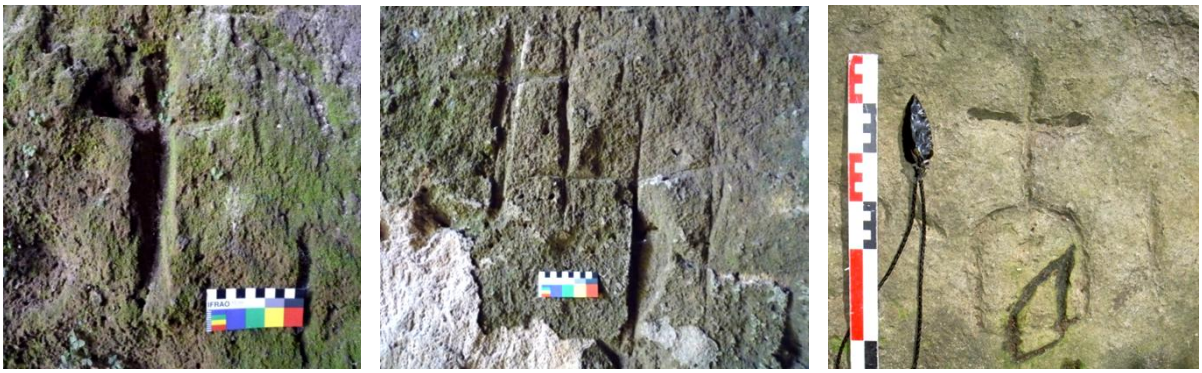


Figure 325 : Photographies de croix latines à la Cueva del Chumpe et type « église » à la Poza de los Fierros (Guatajiagua)

Le reste des motifs (Tlaloc et phytomoprhes) ne représente qu'un peu plus de 4 % du matériel graphique figuratif (fig. 306 et voir Annexe – Partie 2, p. 93). Les motifs de Tlaloc pour les sites enregistrés se connaissent sur deux gisements (Letrero de Guaymango et la Cueva de los Leones) (figs 326 et 327). Les phytomorphes se rencontrent sur trois lieux (Pintada de Titihuapa, Cueva de los Fierros (San Isidro) et la Poza de los Fierros de Guatajiagua) avec le cas exceptionnel d'une fleur à la Cueva de los Fierros (San Isidro) (figs 328 et 329). Les trois anthropozoomorphes sont identifiés à Corinto par Lerma (dont un couple d'homme-oiseaux) (fig. 47).

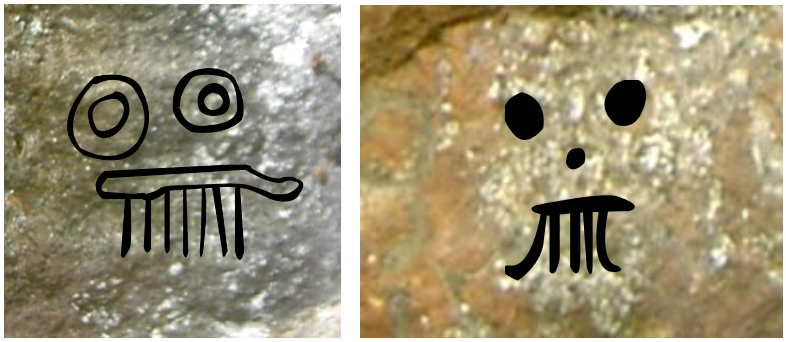


Figure 326 : Photographies et relevé superposé de représentations de Tlaloc au Letrero de Guaymango



Figure 327 : Photographies de représentations de Tlalocs à la Cueva de los Leones



Figure 328 : Photographies de phytomorphes à la Pintada de Titihuapa et à la Poza de los Fierros de Guatajiagua



Figure 329 : Photographies de phytomorphes à la Cueva de los Fierros de San Isidro (à droite une fleur avec sept pétales)

Encore une fois, au niveau de l'ensemble du corpus, la présence de motifs figuratifs a pu être considérée dans l'analyse, en termes de présence, absence, en dernier cas, indéfinie.

L'anthropomorphe (en incluant les visages et les parties du corps) est la figure la plus récurrente, identifiée sur 33 sites, c'est un thème commun des abris peints (cinq cas sur neuf) (voir Annexe – Partie 2, p. 94). Las Caleras (connu d'une unique photographie) et Rosas Coloradas, sont les seuls abris peints ne possédant pas de motif figuratif. Au Cerro Coroban et à l'Ermitano, si la figure humaine est absente, on n'en retrouve pas moins des mains en négatif. Pour les sites gravés, le thème se répartit entre les abris (six), les roches à l'air libre (trois) et les groupes de roches à l'air libre (cinq). Un unique exemple d'affleurement monolithique est la Poza de los Fierros de Guatajiagua. Sur les roches à l'air libre, quand il est présent, il constitue en général un thème central de par ses dimensions plus importantes comme à La Negra, la Piedra del Diablo (fig. 330) et Las Victorias.



Figure 330 : Photographie de l'anthropomorphe de la Piedra del Diablo

Les représentations de visages ont pu être mises en évidence sur 19 sites ; neuf abris dont un seul abri peint (Corinto), cinq groupes de roches à l'air libre, trois roches à l'air libre et un affleurement (Patada del Diablo) (voir Annexe – Partie 2, p. 94). Trois groupes de roches à l'air libre se trouvent à Chalatenango (Loma Colorada, Piedra del Letrero et Tablon) et font partie de la tradition Spirales-Cercles concentriques.

L'association anthropomorphe et visage se discerne sur huit gisements dont deux des trois roches à l'air libre de Chalatenango (Loma Colorada et Tablon).

Les motifs de main sont en général l'apanage des abris picturaux (six cas sur neuf, absents de Las Caleras, de la Cueva del Toro de Corinto et de Rosas Coloradas), un unique exemple dans un abri gravé (Pintada de Titihuapa) et dans un affleurement où il s'agit en fait d'un podomorphe (Patada del Diablo) (voir Annexe – Partie 2, p. 94). Ils sont associés aux anthropomorphes dans quatre cas dans les abris peints (Corinto, Cueva de las Figuras, Cueva de los Fierros de Anamoros et Pena de la Sirica) et un unique site gravé (Pintada de Titihuapa). En réalité, sur deux gisements on reconnaît uniquement des anthropomorphes, des visages et des mains ; ce sont les abris de Corinto (peinture) et de la Pintada de Titihuapa (gravure).

La dernière représentation anthropomorphe considérée dans l'analyse est la vulve, identifiée sur quatre lieux, elle se connaît sur deux abris (La Encantada et Letrero de Guaymango), un groupe de roches à l'air libre (Loma Colorada) et un affleurement (Poza de los Fierros de Guatajiagua) (voir Annexe – Partie 2, p. 94). Ces gisements ne possèdent pas d'autres caractéristiques notables en commun et les motifs de vulve semblent être une image ponctuelle rare du Salvador.

Les zoomorphes, sont le second thème figuratif le plus récurent au Salvador, distingués sur 31 sites, il apparaît sur la moitié des abris peints (Corinto, Cueva de las Figuras, Cueva de los Fierros de Anamoros et Ermitano) (voir Annexe – Partie 2, p. 95). Ensuite, il se répartit de façon uniforme entre les abris (14 au total) et les roches à l'air libre (13 au total dont six groupes de roches à l'air libre). Deux affleurements en possèdent (Patada del Diablo et Poza de los Fierros de Guatajiagua). Sept cas de podomorphe animal sont connus, sur des gisements rupestres hétérogènes (Cueva de los Fierros de San isidro, Loma Colorada, Patada del Diablo, Pena de los Fierros, Piedra de la Luna, Piedra Pintada de Titihuapa et Potrero del Morro). Les représentations de serpent sont particulièrement intéressantes, avec le cas particulier des motifs où des plumes associées au serpent pouvaient être distinguées. Au Salvador, seulement deux lieux sont concernés ; un groupe de roches à l'air libre à Igualtepeque et une roche à l'air libre à la Piedra Labrada de Zacatecoluca. L'image du serpent est plus commune, tout en étant peu fréquente, huit sites hétérogènes l'exhibent (Cueva de las Figuras, Cueva del Chumpe, Cueva de los Leones, Farito, Igualtepeque, Letrero de Guaymango, Letrero de Chiltiupan et Loma Colorada). Coladan et Amaroli ont proposé de reconnaître une

figuration de serpent à plumes en peinture dans l'abri de la Cueva de las Figuras[737]. Des doutes existent néanmoins et pour l'auteur de ces lignes, la mauvaise conservation de la figure en question empêche une reconnaissance claire des plumes.

Des représentations de Tlaloc ont pu être identifiées sur cinq lieux, la plupart sont des abris (Cueva de los Leones, Letrero de Guaymango, Letrero de Chiltiupan et Letrero de Jicalapa) et un groupe de roches à l'air libre (Igualtepeque) (voir Annexe – Partie 2, p. 96). C'est un motif exclusivement gravé. Des motifs de Tlaloc ont été reconnus à la Piedra de la Luna par Escamilla et al. [738], néanmoins un relevé d'Haberland ne met pas en évidence cette figure, mais un groupe de cercles reliés par des lignes[739]. Pour l'auteur de ces lignes, c'est plutôt le relevé d'Haberland qui sera privilégié car la photographie proposée par Escamilla et al. pour identifier le visage de Tlaloc n'est pas convaincante (voir Annexe – Partie 3, p. 350).

Les figures les plus rares au Salvador sont les anthropozoomorphes, identifiés dans deux abris picturaux (Corinto et Cueva de los Fierros de Anamoros) et un groupe de roche à l'air libre (Tablon) (voir Annexe – Partie 2, p. 96). De la même manière, les phytomorphes sont identifiables sur trois gisements dont deux abris gravés (Cueva de los Fierros de San Isidro et Piedra Pintada de Titihuapa) et un affleurement monolithique (Poza de los Fierros de Guatajiagua).

Les croix latines et les croix type « église » sont les motifs définitivement attribuables ou à la Colonie ou à des époques plus récentes encore. Les premières se distinguent sur 17 gisements et les secondes sont toujours associées aux premières ; les cinq sites qui accueillent ces deux types de croix sont la Cueva del Chumpe, la Patada del Diablo, la Piedra Pintada de Uluazapa, Potrero del Morro et Poza de los Fierros de Guatajiagua.

Conclusion

L'art rupestre du Salvador comporte une forte représentation de la gravure par rapport à la peinture, connue uniquement sur neuf sites des 70 du corpus. C'est aussi un art franchement non-figuratif ; sur les 32 sites que nous avons enregistrés, pour 94 %

[737] Coladán et Amaroli 2008, p. 164

[738] Escamilla et al. 2006, p. 69

[739] Haberland 1959, Figures 1 et 2 et Haberland 1975, p. 14 et 15

des 5466 graphismes mis en évidence, l'iconographie n'évoque pas pour le spectateur de nos jours de formes familières. Si l'on voulait être caricatural, on pourrait avancer qu'il existe une dichotomie au Salvador entre les gisements majoritairement gravés de formes non-figuratives et les sites picturaux aux représentations figuratives.

Les environnements où sont insérés les gisements salvadoriens sont variés, leur distribution semblent en réalité répondre à la topographie du pays. On voit bien que les groupes humains ont su profiter et occuper tous les types de paysages mis à leur disposition pour produire de l'art rupestre.

C'est le choix du type de site, de la paroi et de ce qui l'entoure qui semble avoir guider dans la plupart des cas la sélection du lieu, plus que la facilité d'accès. Les gisements se répartissent principalement entre roches à l'air libre et abris sous roche, où l'on a privilégié les parois obliques. La proximité avec un point d'eau a sûrement été déterminant dans le choix des parois ; elle se vérifie dans plus de la moitié des cas. Pour près de trois quart des sites, la superficie d'accueil est supérieure à 18 m^2 donc, même si l'accès aux sites n'est pas aisée (topographie accidentée ou inclinée), les lieux autorisent en général la réunion de groupe d'individus.

La proximité (moins de 6,5 km) entre les sites rupestres et les établissements est un fait établi dans plus de la moitié des cas et cette proximité se vérifie pour près de deux tiers des gisements rupestres entre eux. Au niveau des manifestations graphiques rupestres, plus de la moitié des sites possèdent plus de 20 motifs. Une volonté d'exécuter en hauteur la graphie rupestre est remarquable. Elle implique un effort supplémentaire dont les raisons peuvent être variées (volonté de protéger les motifs, capacité ostentatoire à décorer les hauteurs, caractère sacré de l'art rupestre etc.). La technique a influencé l'élévation des motifs ; les peintures sont en moyennes situées plus en hauteur que les gravures.

La dimension moyenne des motifs pour les sites enregistrés est de 25,6 cm. Cela illustre d'une part la taille réduite des représentations et met en relief le caractère exceptionnel des figures les plus grandes au Salvador. Encore une fois, la technique a pu influencer les proportions des figures ; même si pour 43 % du corpus, les dimensions des motifs sont indéfinies, il semblerait que les peintures sont en général plus grandes que les gravures.

Les superpositions sont rares à l'époque Préhispanique ; elles sont plus fréquentes sur les sites picturaux. Elles s'observent dans les portions des parois les plus saturées. Dans la plupart des cas, des différences iconographiques observables dans les

superpositions sous-entendent que les juxtapositions sont le fruit de traditions différentes.

Les motifs non-figuratifs les plus représentés pour les sites enregistrés sont les points (le plus commun est le point de moins de 4 cm de diamètre), les cercles (en particulier les cercles isolés) et les traits ondulés (les plus simples, courbes et ondulés, sont les plus représentés). Les points et les cercles se retrouvent sur 60 % des sites au Salvador. Les traits ondulés sont également plus nombreux que les traits droits.

Pour les motifs figuratifs, autant pour les sites enregistrés que pour l'ensemble du corpus, les anthropomorphes sont plus nombreux et se rencontrent sur presque la moitié des gisements (33 au total). Ensuite viennent les zoomorphes, autant par leur nombre que par leur distribution sur 31 sites. Les espèces les plus représentés sont terrestres. Les motifs les plus rares sont les figurations de Tlalocs (cinq sites) et les anthropozoomorphes (trois sites).

L'état de conservation des gisements est nettement préoccupant au Salvador, sauf dans le cas de la roche à l'air libre de Las Victorias. En dehors de ce lieu, les conditions de conservation sont mauvaises pour près de trois quart des sites.

Chapitre 5 : Répartition des traditions stylistiques du corpus : l'approche géographique (SIG)

Les recherches bibliographiques et sur le terrain ont permis de disposer d'un ensemble de données sur les gisements connus au Salvador, mais aussi dans les régions Centre et Sud du Honduras et Est du Guatemala. Le niveau de connaissance n'est pas le même pour l'ensemble des gisements rupestres, toutefois il a été possible d'élaborer une base de donnée uniformisée ; véritable système d'information archéologique[740]. Sur la base de celui-ci, un premier niveau d'analyse a déjà pu être mené et a permis de mettre en relief des récurrences partagées par des ensembles de sites, ainsi que le caractère atypique de certains. L'ensemble des données du système d'information archéologique a été introduit dans le logiciel de SIG (QGIS 2.4), c'est-à-dire que tous les gisements ont été géoréférencés et pour chacun une table d'attributs reprend les différents éléments qui le caractérisent. Le résultat est la mise en place d'un système d'information géographique offrant l'opportunité d'une analyse spatiale, aussi appelé géotraitement, ou encore géographie spatiale. Elle se réalise dans le cadre d'une démarche hypothético-déductive ; « puisque les similarités identifiées entre les phénomènes observés peuvent constituer des hypothèses de travail aboutissant à la formulation de *modèles* qui seront mis à l'épreuve »[741]. L'objectif étant l'établissement de *lois spatiales* (ibid.). Dans notre cas, c'est-à-dire dans le cadre de l'étude des sites rupestres connus dans l'espace géographique déterminé, il s'agit de déterminer des récurrences entre les gisements et de les analyser géographiquement.

L'analyse spatiale se déroule selon trois étapes, tout d'abord il faut cartographier le phénomène, cela consiste à sélectionner les critères observables et à décrire le système au moyen de ces critères (ibid.). C'est la mise en place du système d'informations géographiques. La deuxième étape est plus particulièrement le sujet de ce chapitre, elle requiert la formulation mathématique et statique du phénomène (ibid.). Il s'agit cette fois de lier entre eux les critères « afin de décrire le système à l'aide de formules mathématiques » (ibid.). Les différents critères qui définissent les sites vont alors être additionnés ou soustraits par le biais de requêtes dans le logiciel de SIG, afin de mettre en évidence des régularités partagées qui seront exprimées

[740] Demoule et al. 2005, p. 138

[741] Lhomme, p. 1

géographiquement. La dernière étape, objet du chapitre suivant, consiste à l'interprétation des résultats provenant de l'étape précédente, dans l'objectif d'expliciter des traditions rupestres définies et étendues au sein d'espaces géographiques cloisonnés et de les introduire dans un contexte chronologique déterminé.

L'établissement des traditions rupestres repose sur le rapprochement de sites qui partagent un ensemble de critères en commun. Les critères pris en compte nous peuvent être plus ou moins solide, ce sont parfois des indices ou des pistes qui peuvent orienter, mais le degrés de connaissance des artefacts et des cultures du passé limitent les certitudes. Aussi, pour chaque tradition, on a essayé de former des faisceaux d'indices qui nous apportent des renseignements plus sûrs sur la chronologie possible des gisements. Parfois, en revanche, nous évoquerons plutôt des hypothèses de travail car le degrés d'incertitude est trop important pour s'avancer de façon ferme sur une époque précise.

C'est l'iconographie qui a tout d'abord orienté la mise en place des traditions, ainsi que la description minutieuse de chaque gisement disponible dans l'Annexe (Partie 3) de cette étude. En particulier, pour les sites enregistrés, la classification par types et variétés a permis de décomposer l'imagerie en des unités comptables et comparables entre sites. Si bien que les traditions portent le nom des unités graphiques les plus caractéristiques, parfois associé à la technique utilisée pour les distinguer entre elles. Toutefois, avec l'aspect prédominant non-figuratif de l'art rupestre salvadorien, il n'est pas toujours aisé de reconnaître des éléments discriminants entre les sites. Dans ce cas, il s'est avéré utile de considérer les associations de graphismes répétés sur plusieurs gisements pour nous permettre d'étayer les composantes iconographiques de base des traditions.

Les graphismes des parois peuvent également être comparés avec les motifs qui décorent la céramique, c'est particulièrement utile puisque la chronologie de la céramique est bien connue et peut être relativement précise. Néanmoins, il n'est pas systématique de retrouver des ressemblances pertinentes entre l'iconographie de la céramique et l'art rupestre. La céramique a été produite en série et les motifs qu'elle porte sont standardisés par la tradition elle-même. Ils peuvent avoir un contenu symbolique et décoratif en même temps. En revanche, la grande majorité des manifestations rupestres ont été produites pour répondre à des besoins différents qui n'ont pas avoir avec la décoration. Des ressemblances peuvent toutefois être constatées

avec l'important corpus d'images arboré par les divers types céramiques qui ont transité au Salvador, mais ils ne sont pas toujours aisés.

Les influences culturelles exprimées dans les styles artistiques qui ont traversé la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire, se retrouvent également dans l'iconographie de l'art rupestre. La reconnaissance d'influences olmèques à Las Victorias est ce qui permet de dater le gisement par exemple. Cependant, la chronologie des styles peut être étendue, certains motifs peuvent être repris par différents styles à des époques diverses et certains styles connaissent des formes qui évoluent dans le temps. L'identification d'un style doit donc se faire avec précaution, mais elle a l'avantage de nous apporter une fourchette chronologique et illustre des influences culturelles.

Toujours pour la chronologique des sites, les renseignements apportés par les sondages archéologiques que nous avons pratiqués sont pris en compte, ainsi que ceux réalisés à Corinto. L'analyse du matériel céramique ou de l'obsidienne rencontrés dans les sondages ne nous a pas permis de dater directement la production de l'art rupestre, en revanche les types céramiques trouvés et datés nous livrent de précieux indices provenant de fouilles minutieuses au pied des parois gravées. Il s'agit là d'informations de premiers choix sur les artefacts qui reposent à proximité des gisements et qui témoignent pour le moins de présence humaine dans les alentours à un moment donné. Ce sont donc des informations importantes qui peuvent être analysées selon la présence ou l'absence d'artefacts d'époques déterminées.

L'observation des superpositions, que ce soit pour les motifs peints ou gravés, est également d'un recours ad hoc pour ce qui est d'étudier la chronologie relative entre les motifs. C'est particulièrement le cas quand les graphismes sont de traditions distinctes, on peut alors établir une succession entre deux traditions, même s'il est difficile de se prononcer sur la possible durée de temps écoulée entre les deux sessions de production rupestre.

Dans certains cas, l'analyse de la nature physico-chimique des pigments rupestres ont pu permettre d'avancer des approximations chronologiques. C'est le cas par exemple quand il a pu être possible d'identifier du Bleu maya, dont l'utilisation doit commencer au Classique au Salvador et se poursuit jusqu'au Postclassique. C'est le cas aussi pour le pigment à base de chaux qui n'a pas été employé dans l'architecture avant le Classique récent à l'Est du Salvador.

Le SIG est un outil qui a permis de systématiser l'analyse entre la proximité des sites d'habitat et des gisements rupestres. Il s'agit là d'un indice supplémentaire ; un site

rupestre à peu de distance d'un ou plusieurs établissements d'une même époque indique une possible corrélation. Encore une fois, cette proximité ne nous permet pas de dater directement la production de l'art rupestre, mais au sein d'un faisceaux d'indices, cela va permettre d'augmenter la certitude par rapport à la chronologie possible d'un site.

S'il est ardu de replacer chronologiquement la production des graphismes, il est encore plus épineux de vouloir associer une tradition particulière à un groupe linguistique. Pour cela, le degré de certitude s'étiole plus on remonte dans le temps. La répartition des groupes linguistiques qui composent la mosaïque des peuples établis au Salvador et autour de ses frontières est mieux connue à l'époque du Contact. L'ethnohistoire nous apporte des renseignements sur la distribution des différentes langues rapportées par les Chroniqueurs au moment de l'évangélisation des territoires, au début du XVIe siècle. Plusieurs chercheurs se sont évertués à reprendre ces textes et à établir des cartes linguistiques. Néanmoins, les informations des textes des chroniqueurs ne sont pas à prendre au pied de la lettre, certains groupes, par exemple, étaient désignés sous le terme générique « chontal » qui signifiait étranger[742]. L'association avec de possibles groupes linguistiques n'est évoquée que partiellement dans ce chapitre car elle sera plus particulièrement détaillée dans le chapitre suivant.

Les textes des chroniqueurs ne sont pas les seules sources pour connaître les possibles territoires où les diverses langues étaient parlées. La toponymie a également été revue en détails dans tout le Salvador dès les années 1970. Néanmoins, de nombreux noms géographiques ont été modifiés avec le temps, en particulier avec l'arrivée des groupes Nahuas-Pipiles dès le Postclassique ancien. Les noms d'origine mexicaine témoignent de leur établissement tardif dans le Centre et l'Ouest du Salvador ce qui limite la connaissance pour ces régions durant les époque antérieures. En outre, la toponymie se base sur la reconnaissance de vocables qui ont pu évoluer dans le temps et avec l'usage, ce qui implique une analyse et des incertitudes. De même, il n'est pas toujours possible de déterminer si les noms géographiques sont d'origine préhispanique. Les études anthropologiques des années 1980 ont étayé les cartes linguistiques basées uniquement sur la toponymie et l'ethnohistoire. Elles ont caractérisé notamment la diversité des peuples Lencas au Honduras selon leur dialectes régionaux, que l'on connaissait avant sous le terme générique de lenca du Honduras par opposition à celui parlé au Salvador (lenca poton).

[742] Thompson 1975, p. 128

Ce chapitre consiste donc à définir 28 traditions rupestres qui ont été reconnues parmi les 113 sites du corpus et à proposer, dans la mesure du possible, leur chronologie. Encore une fois, l'affiliation culturelle ne sera qu'occasionnellement évoquée, mais cette question sera abordée dans le chapitre suivant. Tout d'abord, nous allons nous concentrer sur le territoire salvadorien et plus particulièrement sur les grandes régions (Ouest, Centre et Est) qui composent le pays. La présentation va s'établir en commençant par les 13 traditions les plus localisées, avec les extensions géographiques les plus réduites. Par la suite, nous nous intéresserons aux traditions qui se sont articulées entre plusieurs pays, avec toujours le territoire salvadorien comme dénominateur commun. En effet, certaines traditions ce sont développées entre le Guatemala et le Salvador (trois traditions), d'autres entre le Honduras et le Salvador (deux traditions), mais certaines se sont diffusées dans les trois pays (deux traditions). D'ailleurs, certaines traditions sont propres au Guatemala et au Honduras sans avoir rayonné jusqu'au Salvador. Il s'agit de huit traditions (quatre dans chaque pays) qui seront le thème de la partie suivante. Enfin, il reste les gisements atypiques, dont l'iconographie est pour le moment isolé, ce sont huit sites au Salvador, neuf sites au Honduras et deux au Guatemala.

I. Présentation des différentes traditions mises en évidence au Salvador

Au total, 28 traditions ont pu être mises en évidence dont 13 ne se connaissent qu'au Salvador (fig. 331). Les six premières sont propres à l'Est du Salvador avec toutefois, un gisement de la tradition « Cercles concentriques-Points » esseulé dans le Centre du pays (Piedra Labrada de San José Guayabal). Les quatre traditions suivantes se situent dans le Centre du pays, puis les trois dernières dans la région Ouest. La tradition Olmèque semble se cantonner à l'Ouest du pays, même si on sait que d'autres gisements avec ce style sont connus au Guatemala et au Mexique, mais ils se situent en dehors du cadre d'étude. Deux traditions Locales sont discernées ; une dans l'Est du pays (Cerro Coroban) et une dans l'Ouest (Playa de los Petroglifos).

Figure 331 : Carte avec les 13 traditions qui se rencontrent exclusivement au Salvador

A. Les traditions rupestres régionales de l'Est du Salvador

1. Lignes ondulées parallèles

Elle inclut quatre lieux (Las Carillas, El Faro, El Mapa et Meanguera), tous situés dans le Golfe de Fonseca, les deux premiers sur les pentes du volcan Conchagua, les deux suivants respectivement au cœur des îles de Conchaguita et de Meanguera (fig. 332). À peine 17 km séparent les deux gisements les plus éloignés de cette tradition (Las Carillas et Meanguera).

La tradition est composée de roches à l'air libre, voire un groupe de roches à l'air libre à Meanguera, avec des gravures. La topographie des sites peut être plane ou au contraire accidentée, toujours à proximité d'autres sites rupestres ou d'habitat, avec une surface d'accueil tantôt inclusive pour Las Carillas et Meanguera, tantôt exclusive pour El Mapa et El Faro (fig. 333). La technique employée semble être à chaque fois le piquetage associé au raclage, avec une quantité de motifs inférieure à 10 représentations, sauf dans le cas de Meanguera où le groupe de roches à l'air libre en comporte plus de 20. Les panneaux décorés sont saturés, sauf dans le cas de Las Carillas où il reste de l'espace libre sur la roche, même si la partie gravée est densément travaillée. Sur ce site, les représentations sont plus petites également (inférieures à 30 cm), ce qui n'est pas le cas à El Mapa et El Faro (entre 30 cm et 80 cm).

Les gravures sont essentiellement non-figuratives, sans superpositions, sans points ni cercles concentriques, avec toutefois des points-lignes et des cercles simples à El Mapa et Meanguera, sur les îles. Les cercles associés à des traits sont communs (sauf à Las Carillas), un cas de cercle avec un point au centre à Meanguera et de spirales à El Mapa. Les traits ondulés forment une partie importante des manifestations et seul un trait droit a pu être caractérisé à El Faro. Ces lignes ondulées sont parallèles, de façon récurrente sur tous les sites.

Un sondage a été réalisé à Las Carillas en 2012 et a permis de mettre à jour peu de matériel archéologique ; deux fragments d'obsidienne et quelques tessons du Classique récent[743]. C'est un premier indice chronologique qui s'étaye si l'on considère l'établissement Teca, sur la partie haute de l'île de Conchaguita. Il s'agit d'un grand village avec des terrasses et des structures d'habitat et cérémonielles[744]. La chronologie,

[743] Costa et al. 2013, p. 48

[744] Progolfo 2005

obtenue par l'étude de la céramique en surface, est de la phase Lepa (625 à 1000 apr. J.C.), c'est-à-dire entre le Classique récent et le Classique terminal. Un autre vestige est l'amas coquillier de Chiqurin, où une sépulture a pu être datée du Classique récent[745]. À 16 km au nord de Las Carillas et El Faro, Asanyamba (Chapernalito) se compose d'un site d'habitat de plus de 20 monticules ne dépassant pas les trois mètres de haut (un des plus important du Golfe de Fonseca), associé à des amas coquilliers du Classique récent[746]. En raison de ces découvertes, la chronologie de la tradition « Lignes ondulées parallèles » penche pour le Classique récent. La zone du Golfe de Fonseca semble avoir été auparavant densément peuplée comme l'illustrent les 24 amas coquilliers connus à ce jour dans la zone (on en compte 25 dans tout le pays)[747].

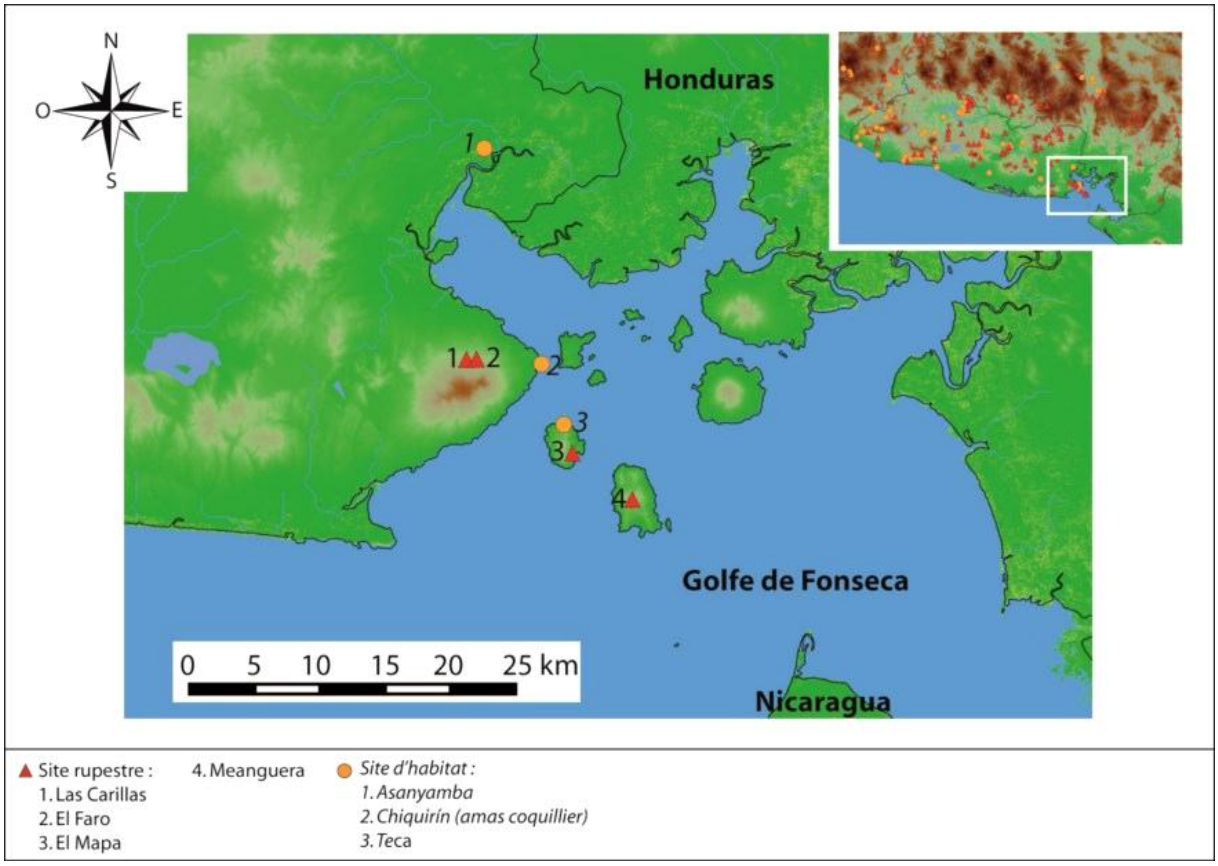


Figure 332 : Extrait de carte où apparaissent les quatre sites de la tradition « Lignes ondulées parallèles » et les sites d'habitat à proximité (incluant un amas coquillier)

[745] Escamilla et Shibata 2005, p. 4

[746] Albarracín et Valdivieso 2013, p. 87

[747] Escamilla et Shibata 2005, p. 3



Figure 333 : Relevé d'El Mapa et photographie d'El Faro en 2011

2. Figurative en aplat

Elle comprend quatre sites (Corinto, Cueva del Toro de Corinto, Cueva de los Fierros de Anamoros et la Pena de la Sirica), à l'extrémité nord-est du pays, sur les contreforts de la Sierra-Madre (cordillère de Nahuaterique au Salvador). À cet endroit, la Cueva de los Fierros de Anamoros et la Pena de la Sirica bordent la dépression géologique située dans la continuité de la dépression de Comayagua, à 40 km au nord de la frontière avec le Salvador (fig. 335). Cette dépression géologique constitue un couloir orienté nord-sud, depuis les Caraïbes du Honduras, en traversant les Hautes terres, jusqu'au Golfe de Fonseca, sur la côte Pacifique. Les trois premiers gisements se trouvent sur les pentes d'une montagne, en revanche La Pena de la Sirica est au sommet d'un massif. Ce sont 11 km qui séparent les sites les plus éloignés de cette tradition (Corinto et Pena de la Sirica). En revanche, aucun établissement n'a encore été enregistré aux alentours.

La tradition se constitue d'abri sous roches à la paroi oblique avec des peintures (même si quelques exemples de gravures existent à Corinto). La topographie des sites est en général plane, sauf pour la Cueva de los Fierros de Anamoros où elle est accidentée. C'est également l'unique gisement où une source est à proximité directe de la paroi ainsi qu'une cavité. Eventuellement, cela pourrait expliquer le choix du lieu malgré les irrégularités du sol car, dans tous les cas, la surface d'accueil est inclusive ce qui suggère que ces sites auraient pu accueillir des groupes importants de personnes. Seul Corinto est associé à des polissoirs, c'est également l'unique lieu où la gravure (piquetage associé au raclage et incision) est présente, où la paroi est saturée de

graphismes et où l'on observe des superpositions. Dans trois cas sur quatre, les lieux sont à peu de distance les uns des autres, même si la Pena de la Sirica apparaît légèrement plus éloignée. Deux sites sur quatre (Corinto et la Pena de la Sirica) sont orientés vers le nord-est, tandis que la Cueva de los Fierros de Anamoros s'ouvre vers le sud et la Cueva del Toro de Corinto vers l'ouest. Tantôt du tuf volcanique, tantôt de l'ignimbrite, de duretés variables, ont été choisis. La quantité de motifs varie grandement d'un gisement à un autre, de moins de 10 à la Cueva del Toro de Corinto à plus de 200 à Corinto. Les peintures sont à hauteur d'homme où dans les parties hautes, spécialement à Corinto et leurs dimensions sont inférieures à 30 cm, où entre 30 cm et 80 cm pour Corinto et la Cueva del Toro de Corinto.

Les motifs figuratifs sont prédominants sans identification néanmoins de contenu narratif. Les anthropomorphes sont systématiques (à Corinto il y a même des visages), sur trois sites sur quatre il y a des mains en négatif (exception faite de la Cueva del Toro de Corinto) (fig. 334). Quelques zoomorphes, et même les rares cas d'anthropozoomorphes, s'observent à Corinto et à la Cueva de los Fierros d'Anamoros. Parmi les représentations non-figuratives, des points sont observables (à l'exception de la Cueva del Toro de Corinto), avec même des groupes de points à Corinto. Sur ce site uniquement, on peut tout aussi bien identifier des cercles concentriques et des cercles associé à des traits. Le cercle est courant (sauf à la Cueva de los Fierros de Anamoros), les traits ondulés sont peu représentés (Corinto et la Pena de la Sirica qui inclut exceptionnellement des traits droits). À Corinto, des croix latines incisées sont reconnaissables.

Sur ce site, à deux reprises, des fouilles ont eu lieu ; en 1977, dirigées par Haberland[748] et en 1998, dirigées par Coladan. Le matériel mis en évidence au cours des premières recherches (neuf sondages) enseigne des types appartenant à la phase Lepa de la période Classique récent (625 à 1000 apr. J.-C.). À cette phase appartiennent aussi plusieurs objets d'obsidienne et de pierre[749]. En 1998, le même matériel a été reconnu (cinq sondages), cependant deux tessons, un du Préclassique récent et un du Postclassique récent, furent récoltés devant l'abri (non en contexte) et élargissent la chronologie de la présence humaine dans l'abri[750]. Afin de corroborer la chronologie de Corinto, nous avons jugé bon de pratiquer un sondage archéologique à la Pena de la

[748] Haberland 1991

[749] Haberland 1991, p. 97

[750] Coladán 1998a, p. 664

Sirica au cours du projet de 2012. Ce dernier a permis de mettre au jour du matériel de groupes céramiques définis par Andrews à Quelepa des phases Uapala (500-400 av. J.-C à 150 apr. J.C.), Shila (200 à 625 apr. J.C.) et Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.), ce qui correspond en partie à la chronologie du Classique récent avancée pour Corinto, avec en plus une composante du Classique ancien absente de Corinto. Si l'on veut bien mettre en relation le matériel découvert et la production rupestre, il serait possible que la Pena de la Sirica ait connu une activité rupestre antérieure à Corinto et que par la suite ce dernier gisement ait été privilégié. Si les deux abris sont de dimensions importantes, Corinto reste cependant plus facilement accessible, il aurait concentré au Classique récent une grande partie de l'activité rupestre dans la cordillère de Nahuaterique. Une évolution accompagnerait alors l'accaparement de la production rupestre dans la région par Corinto ; les peintures deviennent plus grandes, elles sont placées de plus en plus haut et les techniques, la palette et les graphismes se diversifient. La chronologie de la tradition Figurative en aplat pourrait ainsi commencer dès la phase Uapala (500-400 av. J.-C à 150 apr. J.C.) et se prolonger jusqu'au Classique récent.

De façon hypothétique, les changements observés dans la tradition « Figurative en aplat » pourrait être mis en relation avec l'arrivée dans la région, à l'origine un territoire Lenca[751], du groupe Cacaopera. Celle-ci semble avoir eu lieu au IX^{e} siècle (sur la base de la glottochronologie, elle est calculée autour de 848 apr. J.-C.[752]). Selon Moreira, que cite Constenla, cet isolement au sein d'une population majoritairement Lenca est probablement dû à des migrations forcées par des invasions[753], dont l'origine pourrait avoir été causée par les Lencas ou les Chorotegas qui s'installent dans le Golfe de Fonseca à cette époque (ibid.). Ce contexte belliqueux, de la fin du Classique, est confirmé par l'apparition de sites d'habitat défensifs comme Casitas Blancas à 11,2 km au sud-est de la tradition « Figurative en aplat », avec sa tradition rupestre locale.

[751] Constenla 1991, p. 22

[752] Constenla 1991, p. 29

[753] Constenla 1991, p. 29 : traduction de l'auteur :

« Parece más factible la idea de que un grupo quede aislado de otro con el cual compartía la misma lengua debido a invasiones, que la de que el grupo abandone su territorio original para enclavarse en un área en la que históricamente estaba totalmente rodeado por otra etnia"



Figure 334 : Photographie d'un anthropomorphe à la Pena de la Sirica, image traitée avec DStretch (filtre yrd) et photographie d'un anthropomorphe au couvre chef identique à Corinto, image traitée avec DStretch (filtre lab)

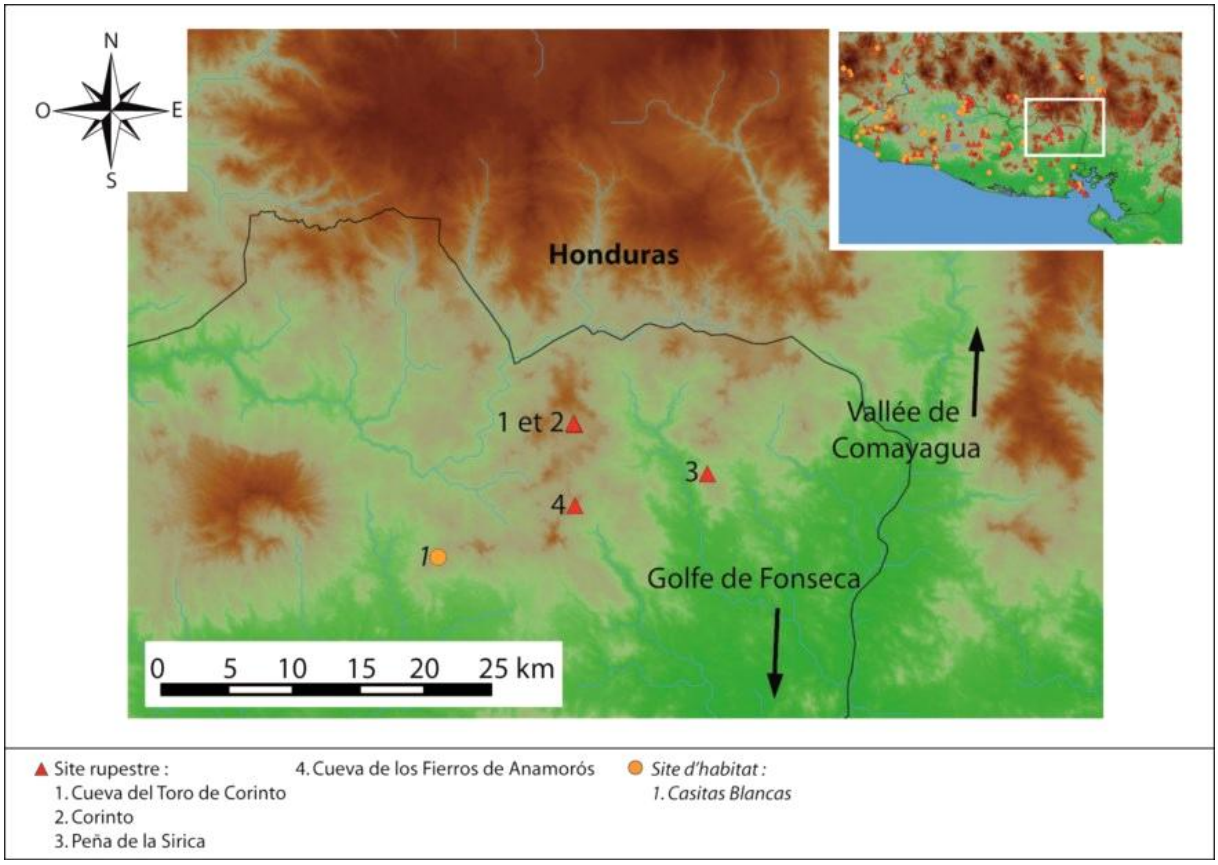


Figure 335 : Extrait de carte où apparaissent les quatre sites de la tradition « Figurative en aplat » et le site d'habitat Casitas Blancas à proximité

3. Locale et Entrelacs (Cerro Coroban)

Le Cerro Coroban apparait d'une certaine manière isolé. Il est placé à moins de 500 m du site d'habitat défensif Casitas Blancas, sur le sommet d'une montagne et il est à 11,3 km au sud-ouest de la Cueva de los Fierros de Anamoros (tradition Figurative en aplat). Il partage avec cette tradition la position géographique limitant à l'ouest la dépression géologique orientée nord-sud (vallée du Rio Goascoran) dans la continuation de la dépression de Comayagua, jusqu'au Golfe de Fonseca (fig. 336). Malgré cette proximité avec la tradition Figurative en aplat, il abrite néanmoins une iconographie différente.

C'est un abri sous roche à la paroi oblique avec des peintures en face desquelles se trouvent plusieurs polissoirs, dont quatre sont alignés à la base de l'abri, parallèlement à la paroi. La topographie est accidentée et la surface d'accueil est exclusive ce qui fait penser à un lieu pensé pour accueillir un nombre limité d'individus.

Les mains en négatif sont l'unique motif figuratif. Une représentation d'entrelacs polychrome (bleu et rouge) se détache du registre (fig. 337) ; elle rapproche l'iconographie de la tradition Entrelacs.

Les gisements rupestres à proximité directe des établissements sont rares au Salvador et Casitas Blancas est d'autant plus remarquable du fait de son isolement dans le nord-est du pays. En effet, à moins de 30 km n'ont été enregistrés que Quelepa (500 av. J.-C. à 1000 apr. J.-C.) au sud-ouest et Sesori (Classique récent) à l'ouest. C'est pour cette raison que nous avons inclus la réalisation de deux sondages archéologiques en 2012 à Casitas Blancas. Ils ont permis de mettre au jour du matériel du Classique récent avec une absence de matériel diagnostique du Postclassique[754]. Le matériel lithique, quant à lui, met en évidence une relation avec le centre du Honduras (possible obsidienne de La Esperanza)[755].

Tout d'abord, à Quelepa au Salvador, avec la phase Lepa (625-1000 apr. J.-C.), d'importants changements architecturaux démontrent l'arrivée de traits caractéristiques de la Côte du Golfe de Veracruz. Par la suite, les mouvements des Cacaoperas et des Chorotegas au IX^{e} siècle témoignent et créent un contexte de tension qui s'illustre par le développement d'établissements défensifs. Autour de 850 apr. J.-C., dans la dépression

[754] Costa et al. 2013, p. 50

[755] Costa et al. 2013, p. 50

de Comayagua, Tenampua regroupe pratiquement toute la population de la vallée[756]. Toutefois, il n'est pas le seul site défensif puisque Quelepa (au Honduras), au nord de la vallée de Comayagua, se situe également au sommet d'une montagne. L'occupation de Casitas Blancas doit être contemporaine et se prolonger de même jusqu'au Classique terminal. Ainsi, il n'est pas exclus que l'établissement ait concentré une partie importante de la population de la cordillère de Nahuaterique pour laquelle les établissements antérieurs à cette époque n'ont toujours pas été identifiés. Des différences existent néanmoins entre ces sites défensifs : l'absence de jeu de balle à Casitas Blancas est notable, Tenampua possède en outre une enceinte centrale et les structures sont orientées nord-sud comme à Quelepa dans le nord de la vallée[757]. Néanmoins, ces trois établissements possèdent un gisement rupestre à proximité directe, même si à Tenampua, certains motifs du site rupestre pourrait être antérieur à l'établissement. Il existe des suspicions sur l'identification de la tradition Entrelacs à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua.

Les influences mésoaméricaines successives connues dans la vallée de Comayagua ne semblent avoir atteint que d'une façon atténuée Casitas Blancas (absence de jeu de balle notamment), même si l'obsidienne utilisée sur le site provient de la Esperanza. Nous sommes tentés de reconnaître une influence mésoaméricaine dans l'entrelacs polychrome du Cerro Coroban, dont la géométrie n'est cependant pas tant aboutie en comparaison avec les autres gisements où l'on retrouve ce motif, même si l'utilisation de la polychromie est remarquable. À priori, la tradition Figurative en aplat est antérieure à la tradition Locale et Entrelacs du Cerro Coroban. Au début du IX^{e} siècle, des mouvements de populations provenant de la dépression de Comayagua et de l'ouest du Salvador provoquent une instabilité dans la région nord-est du pays. Une partie de la population a dû à se moment se concentrer à Casitas Blancas. La production de l'art rupestre se poursuit alors, avec une évolution de la tradition Figurative en aplat vers une tradition plus localisée. Ainsi, elle ne se réalise plus dans de grands abris aptes à recevoir de nombreux spectateurs, mais dans un abri exclusif visible toutefois depuis le site d'habitat. Les figures prédominantes d'anthropomorphes, figurations des personnages principaux de ces cérémonies laissent alors place à une iconographie plus hermétique (fig. 338) où l'empreinte de main en négatif persiste malgré tout.

[756] Boyd 1989, p. 55

[757] Boyd 1989, p. 55

L'analyse des pigments confirme la chronologie avancée sur la base des types céramiques datés provenant des sondages à Casitas Blancas. Le pigment bleu du motif d'entrelacs a été analysé et le LRMH a pu déterminer qu'il s'agit de Bleu Maya[758]. Sa présence dans l'Est du Salvador devrait correspondre au Classique récent et/ou au Postclassique et marque une différence avec les sites de tradition Figurative en aplat probablement antérieure, à une époque où l'accès à ce matériel n'existait pas encore. C'est le cas de la Pena de la Sirica, où les analyses d'une peinture vert bleuté provient de Terre Verte[759] et illustre que pour une couleur similaire, le recours à des ressources et des techniques a été différent. Il faut rappeler que le sondage réalisé à la Pena de la Sirica a mis en évidence du matériel céramique antérieur au Classique récent. À la Cueva Pintada de San Francisco, dans la vallée du Rio Negro au Honduras, où la tradition Entrelacs a également été identifiée, Touron a pu identifier à nouveau du Bleu Maya[760]. En revanche, sur ce site, son usage doit remonter au Postclassique et à la présence de la tradition Mixteca-Puebla. L'analyse des pigments a pu démontrer l'emploi du Bleu Maya dans l'art rupestre depuis la vallée du Rio Negro jusque dans la région Est du Salvador, depuis probablement la fin du Classique récent (Cerro Coroban) jusqu'au Postclassique (Cueva Pintada de San Francisco).

La reconnaissance d'un entrelacs polychrome au Cerro Coroban sert de référence pour situer le début de la chronologie avancée pour la tradition Entrelacs ; elle devrait commencer au Classique terminal. Sur différents sites où la tradition Mixteca-Puebla du Postclassique a été identifiée, il a été possible de reconnaître à plusieurs reprises des serpents polychromes au corps en entrelacs. Ces motifs sont proches iconographiquement, ils pourraient témoigner de l'évolution iconographique d'un même symbole. L'association du corps hélicoïdal et du serpent se réfère plus sûrement au Postclassique tandis que l'entrelacs en soi serait antérieur et tendrait vers le Classique terminal.

[758] Touron 2013, p. 23

[759] Touron 2013, p. 6

[760] Touron 2013, p. 23

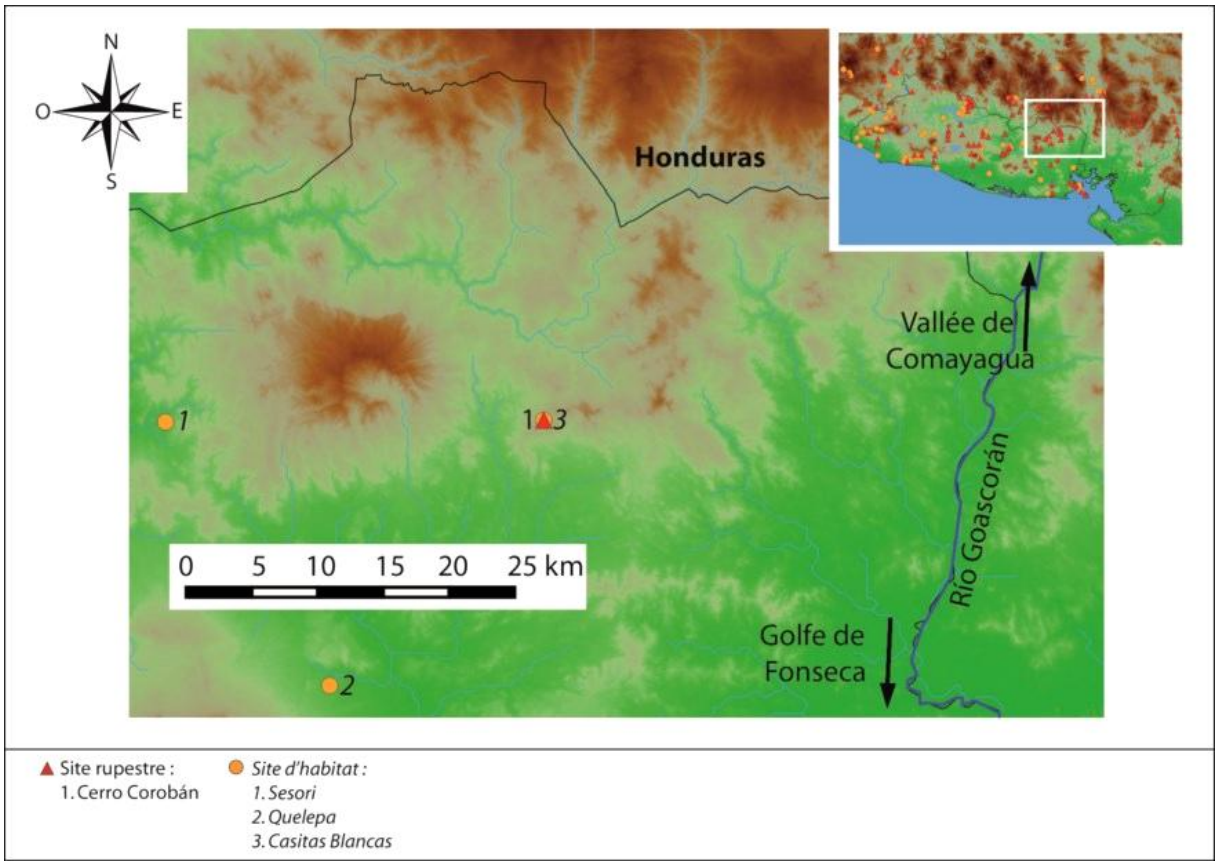


Figure 336 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Locale (Cerro Coroban) et les sites d'habitat à proximité

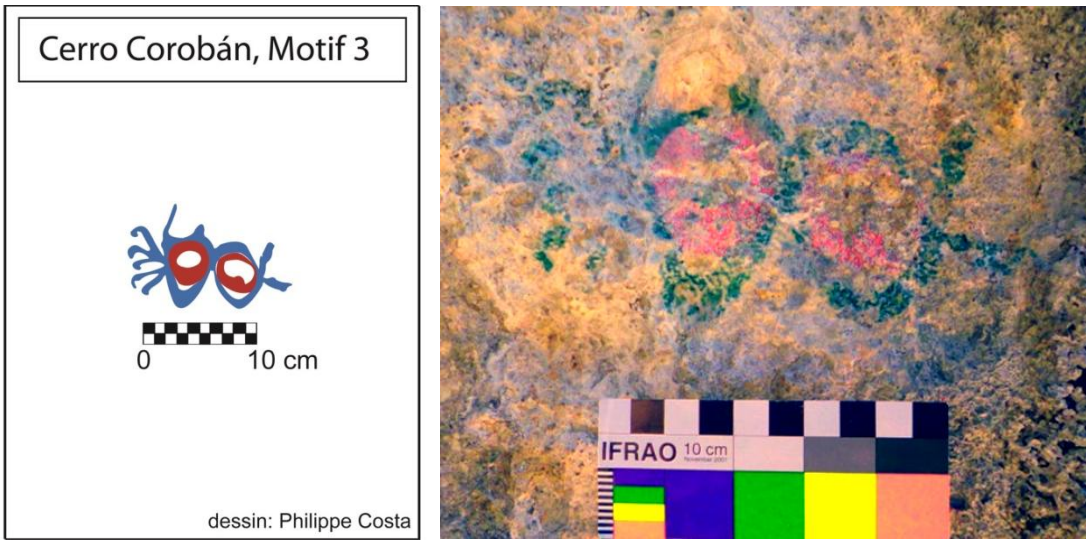


Figure 337 : Relevé et image traitée avec DStretch (filtre lybk) du motif en entrelacs du Cerro Coroban

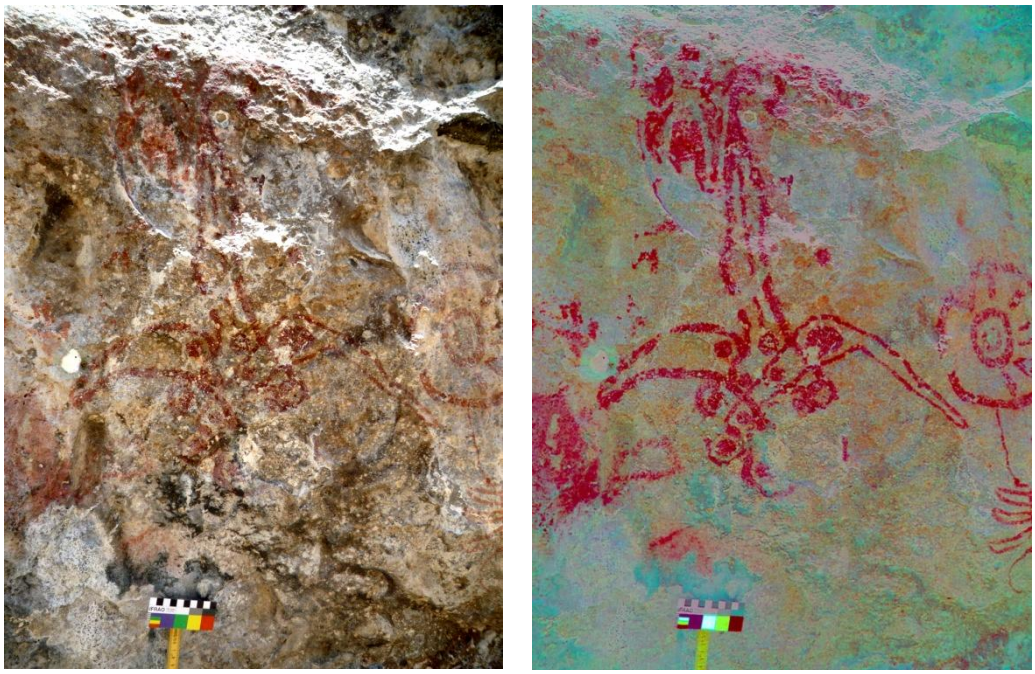


Figure 338 : Photographie du Motif 9 et image traitée avec DStretch (filtre lre) du Cerro Coroban

4. Cercles concentriques-Points

Elle comprend huit sites dont sept se situent dans l'Est du pays (Melonal, Mono Acostado et Las Piletas dans le Golfe de Fonseca, Guayabito et Chagüite dans le Centre, et Piedra de la Luna ainsi que Yoloaiquin sur les pentes du volcan Cacahuatique) (fig. 339). Un gisement apparaît isolé dans le Centre du pays, c'est Piedra Labrada de San José Guayabal, il forme une des extrémités de l'extension de cette tradition, séparé de Mono Acostado par 141,8 km. Sans ce lieu, que l'on connaît mal, les deux gisements les plus distants dans l'Est du pays ne sont éloignés que de 57,7 km (Guayabito et Mono Acostado).

La tradition est composée de groupes de roches à l'air libre (quatre sites), ou de roches à l'air libre (trois sites) et d'un cas unique de paroi verticale à Las Piletas, avec des gravures (fig. 340). C'est aussi l'unique lieu où la roche est un tuf volcanique friable, tandis que tous les autres sont en andésite ou en basalte compacts. L'altitude des gisements rupestres est comprise entre 95 m à Las Piletas et 588 m au Guayabito ; ce ne sont jamais des lieux très élevés. La topographie est en pente dans la moitié des cas, accidentée à deux reprises et plane à Yoloaiquin. Les environnements sont variés et ne semblent pas avoir influencé le choix du site. Le lien avec l'élément aquatique n'apparaît pas clairement ; à Las Piletas elle est tout de même directe ; une relation visuelle existe

au Mono Acostado, mais c'est tout ce que l'on peut dire pour le moment. En revanche, tous les gisements ont une surface d'accueil inclusive et aucune évidence d'association avec des polissoirs n'a été rapportée. Les sites apparaissent souvent à proximité d'autres gisements rupestres (dans cinq cas), mais rarement d'établissements (cas unique au Mono Acostado). La technique utilisée est le piquetage associé au raclage et dans la majorité des exemples, la quantité de motifs est supérieure à 20 (cinq situations). Toutefois, deux gisements portent entre 10 et 20 représentations et même une exception avec moins de 10 figures (Mono Acostado). Malgré cette faible quantité de manifestations rupestres, la face gravée de Mono Acostado montre une saturation des graphismes qui s'observe en fait sur la moitié des gisements. Quand il est possible de connaître la taille des motifs, c'est-à-dire dans la moitié des cas, les deux tiers du matériel iconographique rupestre n'excédent pas les 30 cm.

Le matériel iconographique figuratif n'est pas systématique ; il est même absent à trois occasions (Guayabito, Las Piletas et Yoloaiquin). Il se borne à des visages simples (deux exemples), des zoomorphes (deux cas), un anthropomorphe (Chagüite) et un podomorphe animal (Piedra de la Luna). Le matériel graphique rupestre non-figuratif est plus abondant et plus fréquent ; les cercles avec un point au centre sont récurrents, ensuite ce sont les cercles concentriques toujours associés aux cercles simples (six exemples), les cercles associé à des traits (cinq cas) et les traits ondulés (cinq gisements). Les motifs compartimentés associés à des points s'observent dans la moitié des cas et les spirales sont plus rares (trois reprises). Apparemment, seul un gisement possède des points isolés (Piedra de la Luna). Les cercles avec un point au centre, les traits ondulés, les motifs compartimentés associés à des points et les spirales sont partagés par la tradition Zoomorphe gravé.

Afin de préciser la chronologie et l'affiliation culturelle d'El Melonal, un sondage d'un mètre par un mètre a été ouvert au pied de la Roche 5 en 2013. Toutefois, il n'a pas révélé de matériel céramique ou lithique diagnostique permettant d'établir catégoriquement un seul des contextes fouillés de l'époque préhispanique. Même si l'on ne considère pas Piedra Labrada de San José Guayabal, dans le Centre du pays, on peut constater que la tradition s'est répandue sur une grande partie de l'Est du Salvador. On sait qu'à partir du Classique terminal la céramique polychrome de Style Nicoya en provenance du Nicaragua se répand vers le nord en empruntant le Golfe de Fonseca. Or, les cercles concentriques ne sont pas absents de la céramique polychrome de Style Nicoya et on les retrouve même avec une emphase particulière, sous forme de légers

reliefs, sur des vases et des figurines anthropomorphes. Sur la base de ces comparaisons iconographiques avec la céramique polychrome de Style Nicoya, la tradition « Cercles concentriques-Points » est associée au Postclassique et plus particulièrement au Postclassique ancien car la production rupestre au Postclassique récent porte le sceau des influences iconographiques des groupes Nahuas-Pipils.

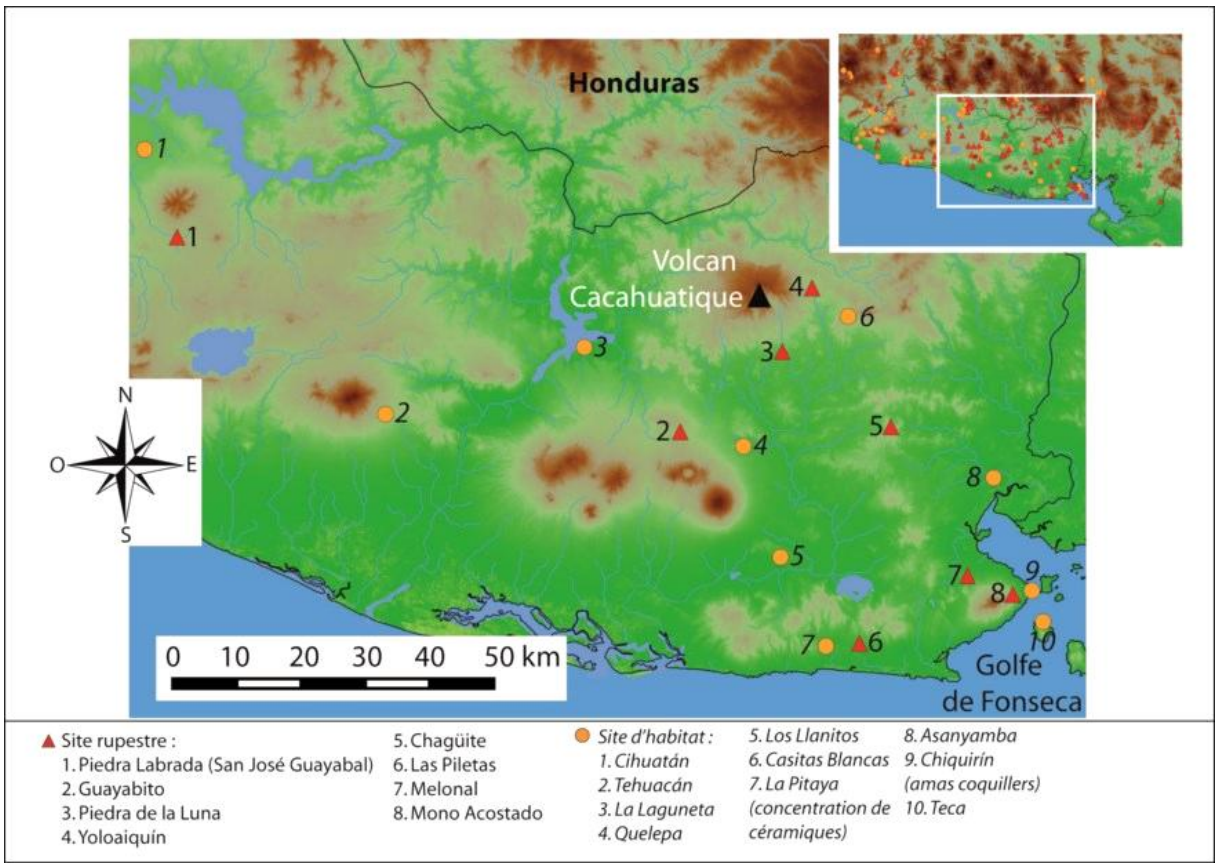


Figure 339 : Extrait de carte où apparaissent les huit sites de la tradition « Cercles concentriques-Points » et les sites d'habitat à proximité



Figure 340 : Photographies du Mono Acostado, de Las Piletas et d'El Melonal en 2011

5. Zoomorphe gravé

Elle inclut trois sites (Finquita, Mono Acostado et Los Monos) (fig. 341), tous situés dans le Golfe de Fonseca, sur les pentes du volcan Conchagua. On peut dire que les gisements de cette tradition tiennent dans un mouchoir de poche ; ils sont distants de moins de 3 km.

La tradition est composée de roches à l'air libre d'andésite ou de basalte, avec des gravures. La topographie des sites peut être plane ou en pente dans un cas (Mono Acostado). La relation avec une source ou un point d'eau n'est pas systématique et on note un cas d'association à un polissoir ou une cupule (Finquita). Les gisements apparaissent toujours à proximité d'autres sites rupestres ou d'habitat, avec toujours une surface d'accueil inclusive. L'orientation de deux des trois gisements est nord-est, Finquita est orienté vers le sud-ouest. La technique employée à chaque fois est le piquetage associé au raclage, avec une quantité de motifs inférieure à 10 représentations. Un unique cas de saturation des graphismes (Mono Acostado) a pour conséquence des motifs de dimensions réduites (inférieurs à 30 cm). Sur les deux autres sites, les panneaux présentent des figures comprises entre 30 cm et 80 cm.

Le matériel iconographique figuratif est homogène, il consiste en des zoomorphes, essentiellement des singes. On reconnait cependant des spirales à Finquita et au Mono Acostado, ce site accueille même des cercles avec un point au centre, des traits ondulés et des motifs compartimentés associés à des points. Ce sont des éléments communs à la tradition « Cercles concentriques-Points » avec qui Mono Acostado fait plus directement le lien. Certains sites de la tradition « Cercles concentriques-Points » sont proches de la tradition Zoomorphe gravé, même si l'extension de la tradition s'étend en revanche à tout l'Est du Salvador et même éventuellement au Centre du pays avec la Piedra Labrada de San José Guayabal. D'ailleurs, les zoomorphes ne sont pas totalement absents de la tradition « Cercles concentriques-Points » puisqu'on peut en identifier à El Melonal, à 7,6 km au nord-ouest de Mono Acostado, dans un style schématique comparable même s'il ne s'agit pas d'une représentation de singe. Un autre élément qui rapproche ces deux traditions est le motif de spirale que l'on observe également à El Melonal, mais aussi à la Piedra Labrada de San José Guayabal.

Aucun sondage n'a été effectué sur ces sites, toutefois, on est tenté d'attribuer au au Postclassique ancien la tradition « Zoomorphe gravé » car sur le site Mono Acostado, elle rejoint la tradition « Cercles concentriques-Points ». Or cette tradition est attribuée au

Postclassique ancien en raison de comparaisons iconographiques avec la céramique polychrome de Style Nicoya.

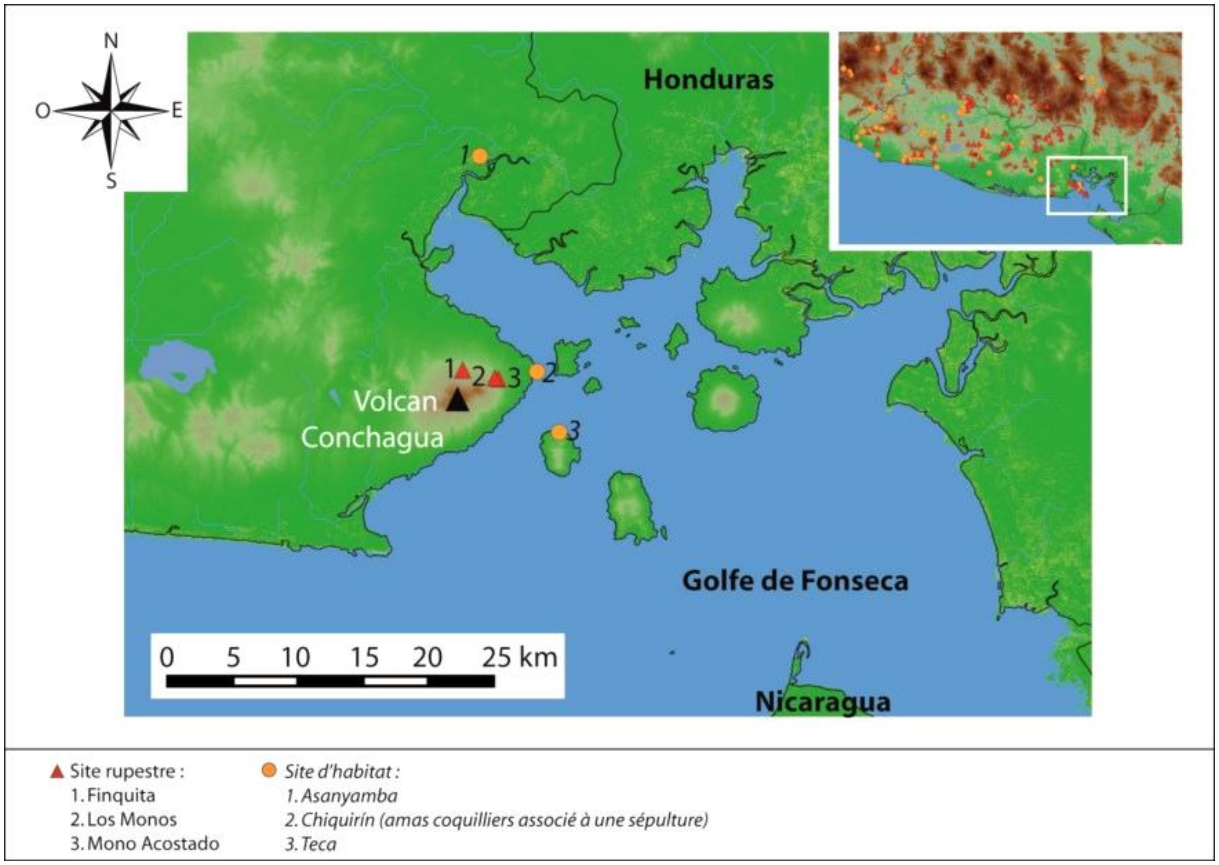


Figure 341 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition Zoomorphe gravé et les sites d'habitat à proximité

6. Anthropomorphes de plain pied

Ce sont deux sites dans le Golfe de Fonseca qui constituent cette tradition (La Piedra del Diablo et La Negra), tantôt sur les rives d'une île sur un lac, tantôt au cœur d'une île dans le Pacifique, ils sont distants de 35,5 km (fig. 343). La Negra n'est connue que par le biais d'une photographie d'où résulte le peu d'informations dont nous disposons sur cette tradition.

La tradition est composée de roches à l'air libre d'andésite ou de basalte, avec des gravures. La figure anthropomorphe occupe une grande partie du panneau, à la façon d'un cadrage à champ total (fig. 343). À ce sujet, Leroi-Gourhan explique [761] :

[761] Leroi-Gourhan 1958, p. 238

« (…) l'exécutant logeait mentalement l'image à réaliser dans la plus grande surface disponible du support (…) c'est un élément capital du sentiment de grandeur qui est éprouvé devant les œuvres. »

Le matériel iconographique lie ces deux gisements, principalement la figure de l'anthropomorphe de plain pied de profil, les bras en l'air.

À 9,8 km au sud-ouest de la Piedra del Diablo, du matériel archéologique du Postclassique récent a été découvert à La Pitaya, tandis qu'à 12,5 km au nord-ouest se situe l'établissement Los Llanitos, avec son jeu de balle du Classique récent. Pour la Negra, on remarquera la proximité de Teca, sur l'île voisine de Conchaguita à 7 km au nord-ouest et l'amas coquillier de Chiquirin[762], à 12,2 km dans la même direction et de la même époque. Dans ce contexte, la chronologie de la tradition « Anthropomorphe de plain pied » est délicate, l'anthropomorphe de la Piedra del Diablo a de plus été défiguré littéralement par le vandalisme. Une meilleure connaissance de La Negra apportera sans doute des informations sur l'iconographie de cette tradition pour laquelle la chronologie est indéfinie dans l'état actuel des connaissances.

[762] Escamilla et Shibata 2005, p. 4

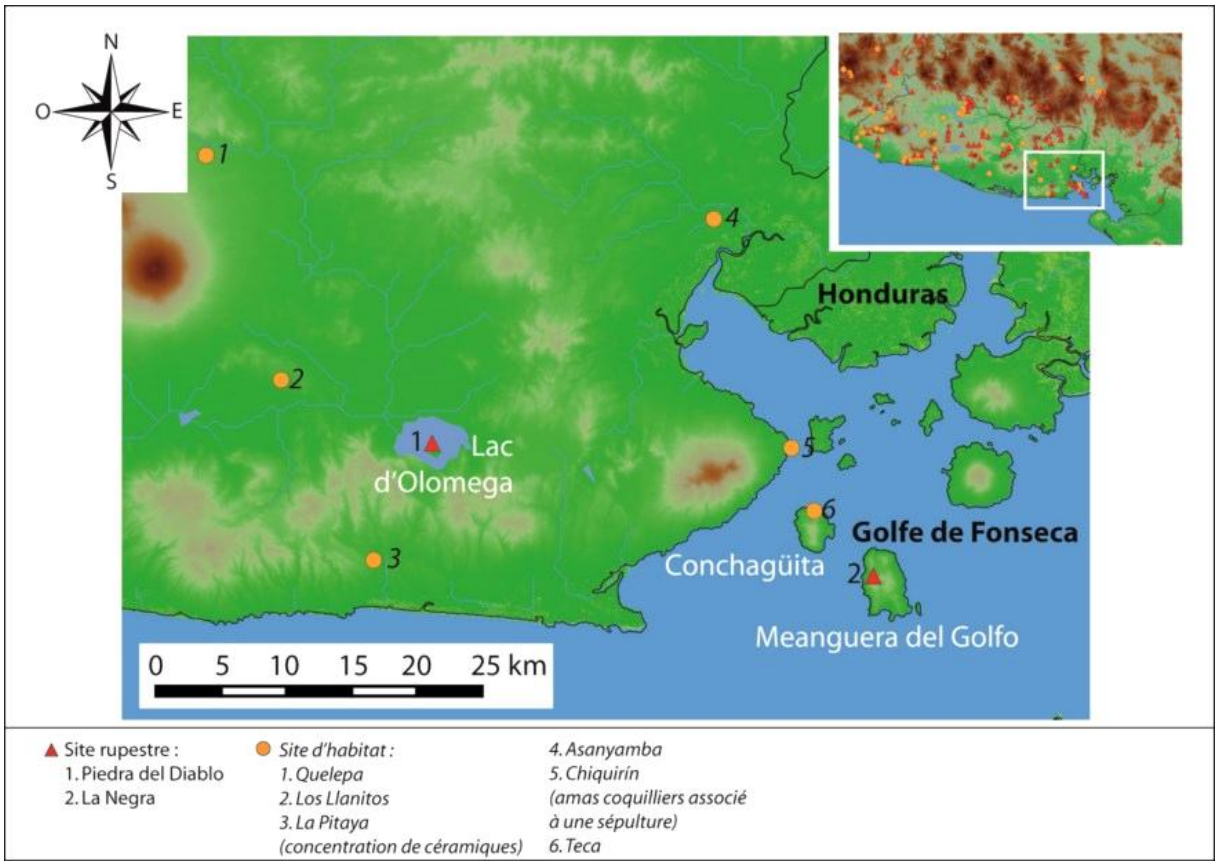


Figure 342 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Anthropomorphes de plain pied et les sites d'habitat à proximité

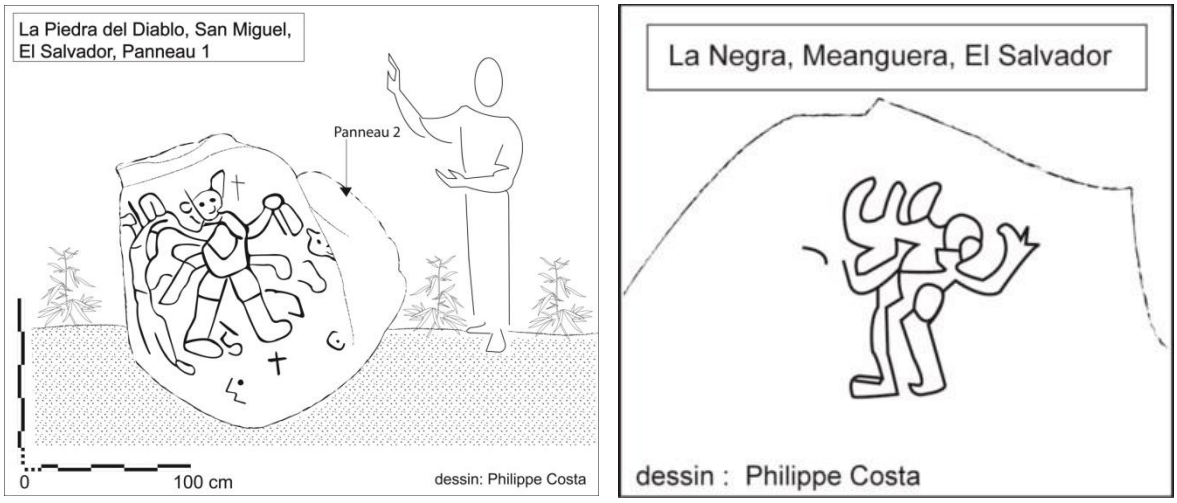


Figure 343 : Relevés de la Piedra del Diablo et de la Negra

B. Les traditions rupestres régionales du Centre du Salvador

1. Zoomorphe en relief

C'est une tradition formée par deux sites distants de 10,5 km, localisés de part et d'autre du volcan San Vicente (Leon de Piedra à l'est et Guadalupe à l'ouest) (fig. 344).

La tradition est composée de roches à l'air libre, d'andésite ou de basalte, portant chacune un relief figurant un iguane sur la partie supérieure. Au Leon de Piedra, où la roche est plus imposante, c'est un moyen-relief (fig. 345), à Guadalupe, c'est un haut-relief. La topographie des sites peut être plane ou en pente et des établissements sont installés à moins de 500 m ; Tehuacan au nord du Leon de Piedra et San Benito Piedra Gorda à l'ouest de Guadalupe. Dans les deux cas, l'espace est ouvert autour des roches et permet d'accueillir de nombreux individus. La quantité de motifs est inférieure à 10.

Sur les deux rochers le zoomorphe discerné est un reptile, plus spécifiquement un iguane. Il en existe quatre espèces au Salvador et la plus grande (et aussi la plus rapide sur Terre) est *Ctenosaura Similis*. De nos jours, il font partie de la gastronomie salvadorienne et sont abondants dans la région puisqu'ils sont mêmes vendus le long de la route panaméricaine, à hauteur du barrage *15 de Septiembre,* à 25 km au nord-est du Leon de Piedra. Cette espèce impressionnante, rapide et puissante pourrait bien avoir revêtu une portée symbolique pour les habitants de Tehuacan et de San Benito Piedra Gorda.

Les cas de proximité directe entre site d'habitat et site rupestre sont exceptionnels au Salvador et Leon de Piedra rassemblait de bonnes conditions pour étayer la contemporanéité des deux lieux. Un sondage a été pratiqué en 2013 et le matériel démontre une occupation entre 400 et 1000 apr J.-C., durant le Classique et quasiment imperceptible au Postclassique ancien[763]. Cela correspond par ailleurs avec l'occupation de San Benito Piedra Gorda apparemment attribuée au Classique récent [764]. La chronologie de la tradition sera donc attribuée au Classique récent. Des haut-reliefs similaires d'iguanes ont pu être identifiés à 380 km au sud-est, sur l'île de Zapatera au Nicaragua (fig. 345), où de nombreuses traditions rupestres semblent s'être succédées

[763] Costa et al. 2016, p. 34

[764] http://guadalugaresturisticosyarqueologicos.blogspot.com/2016_04_01_archive.html

avec une occupation remontant entre 500 av. J.-C. et 1550 apr. J.-C.[765]. Cette ressemblance pourrait être fortuite.

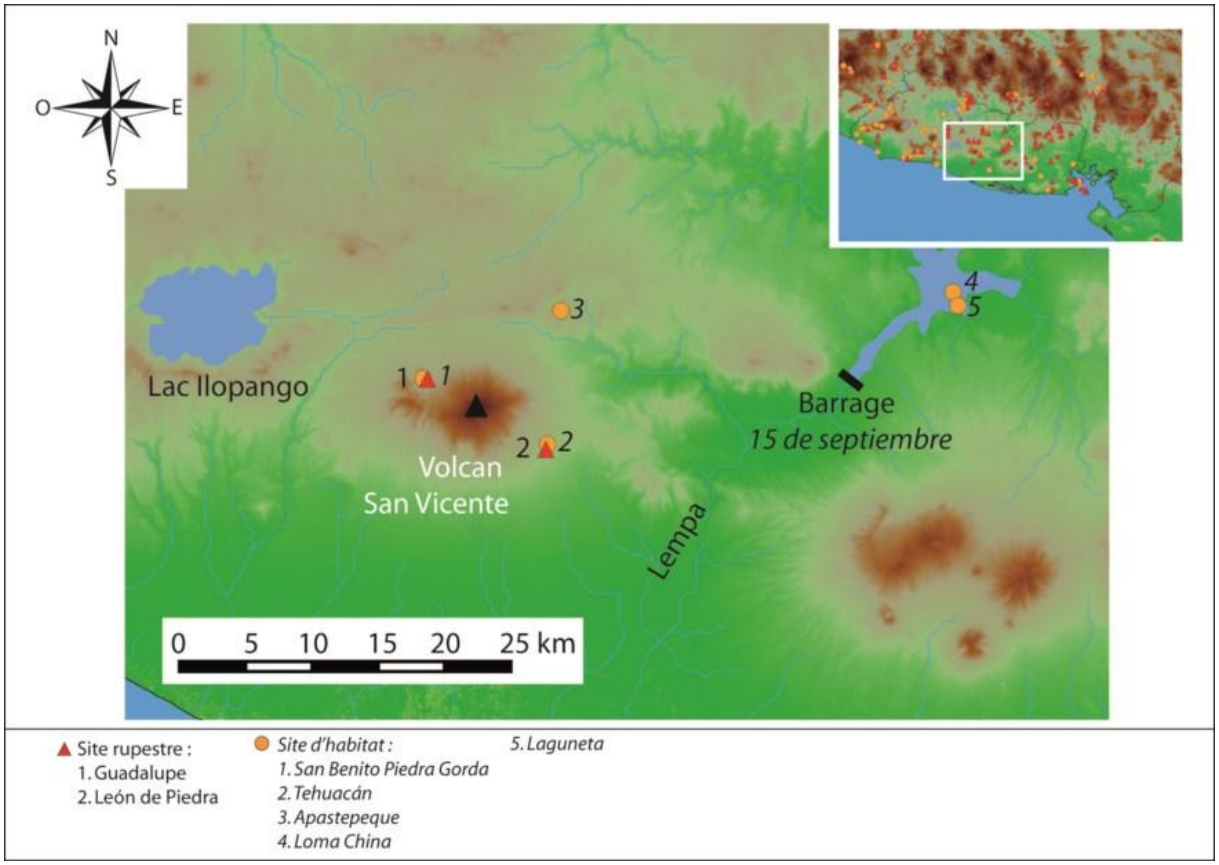


Figure 344 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Zoomorphe en relief et les sites d'habitat à proximité



Figure 345 : Photographie du Leon de Piedra en 2011 et d'un rocher gravé en forme de reptile sur l'île Zapatera au Nicaragua en 2010 (photographie : Eric Gelliot)

[765] Baker 2008, p. 206

2. Spirales-Cercles concentriques

C'est une tradition répartie sur six sites (Cerro Vivo, Cuevona de las Vueltas, Las Huertas, Loma Colorada, Piedra del Letrero et Tablon), tous positionnés autour du massif montagneux de La Montañona, avec un éloignement maximal de 12,6 km entre Piedra del Letrero et Las Huertas (fig. 346). Leur altitude est comprise entre 720 msnm et 1030 msnm.

Les sites sont des groupes de roches à l'air libre d'andésite ou de basalte, avec des gravures, exception faite de la paroi verticale de la Cuevona de las Vueltas qui est aussi le seul gisement à proximité d'une cavité. Cela pourrait éventuellement expliquer le choix du lieu. Leur topographie est en pente ou accidentée et la relation avec une source ou un point d'eau n'apparaît pas de façon claire. Un unique cas d'association avec un polissoir est connu (Loma Colorada). Les gisements apparaissent toujours à proximité d'autres sites rupestres et d'habitat (sauf Tablon associé exclusivement à un établissement), avec toujours une surface d'accueil inclusive. La technique employée systématiquement est le piquetage associé au raclage et le polissage dans trois cas (Cerro Vivo, Cuevona de las Vueltas et Loma Colorada). Deux groupes de roches à l'air libre montrent plus de gravures (Loma Colorada et Tablon).

Le matériel graphique rupestre est figuratif sur la moitié de l'ensemble (Loma Colorada, Tablon et Piedra del Letrero), les deux premiers comprennent des anthropomorphes et des zoomorphes, les trois incluent des visages simples. On y retrouve également des cercles associé à des traits et des traits ondulés. D'autres gisements partagent cette fois des cercles concentriques (Cuevona de las Vueltas, Loma Colorada et Tablon). Le thème le plus récurrent est la spirale, absente uniquement de la Cuevona de las Vueltas et Tablon (fig. 347).

Aucun sondage n'a été effectué sur ces sites et les établissements des environs ne sont malheureusement pas mieux connus. Cerro Vivo est placé à proximité directe du site d'habitat du même nom, il occupe une position défensive au sommet d'une montagne et les rochers gravés reposent sur le chemin d'accès. Des nucleus d'obsidienne ont été remarqués en surface[766] et attestent de la présence d'un atelier de débitage. Le Salvador a fait face dès le V^{e} siècle à l'arrivée de population d'origine Maya avec l'expansion chortie, dont la capitale était Copan[767]. Les établissements chortis se

[766] Crespín 2005, p. 190

[767] Sharer 1984, p. 77

seraient étendus jusqu'au sud de la Montañona. Dans la vallée d'El Paraiso, ces sites d'habitat ont dû s'installer plus tardivement, du fait des conséquences de l'éruption du volcan Ilopango, à la fin du VI^{e} et durant le VII^{e} siècle. Difficile néanmoins d'affirmer si l'origine de la position défensive du Cerro Vivo est due à ces nouveaux groupes dans la zone.

En réalité, on serait plus tenté d'attribuer les établissements de la Montañona au Classique terminal, au moment de l'arrivée des groupes Nahuas-Pipils qui prennent le contrôle des régions situées à l'ouest de la rivière Lempa. C'est à ce moment que Cihuatan et Santa Maria sont fondés, ce dernier site se trouve à 9 km de la Piedra del Letrero. En même temps, la population originale Lenca se serait réfugiée sur le massif montagneux et leur relatif isolement aurait eu pour conséquence le développement d'un art rupestre vernaculaire disséminé à l'entour de leur nouveau territoire, à partir du Classique terminal et jusqu'à un certain moment du Postclassique ancien. Les premiers sites pourraient être les plus proches des établissements Camalote et Cerro Vivo (Las Huertas et Cerro Vivo), pour s'étendre au Postclassique ancien autour de la Montañona. Par la suite, il n'est pas étonnant de voir apparaître La Cueva de los Leones, appartenant à la tradition Tlaloc, se loger au cœur même de la Montañona, à 1200 msnm, surmontant ainsi tous les autres sites de la tradition « Spirales-Cercles concentriques » (fig. 348). Difficile de ne pas penser, dans ce cas là, à la volonté de marquer l'appropriation d'un nouveau territoire, même si la région montagneuse ne semble avoir intéressé que partiellement les groupes Nahuas-Pipils dans le nord, puisqu'ils étaient installés dans la vallée. Au Postclassique récent, la densité de population semble avoir été fortement affectée puisque Fowler indique qu'au moment du Contact, la démographie était beaucoup plus basse dans cette région[768].

[768] Fowler 1988, p. 112

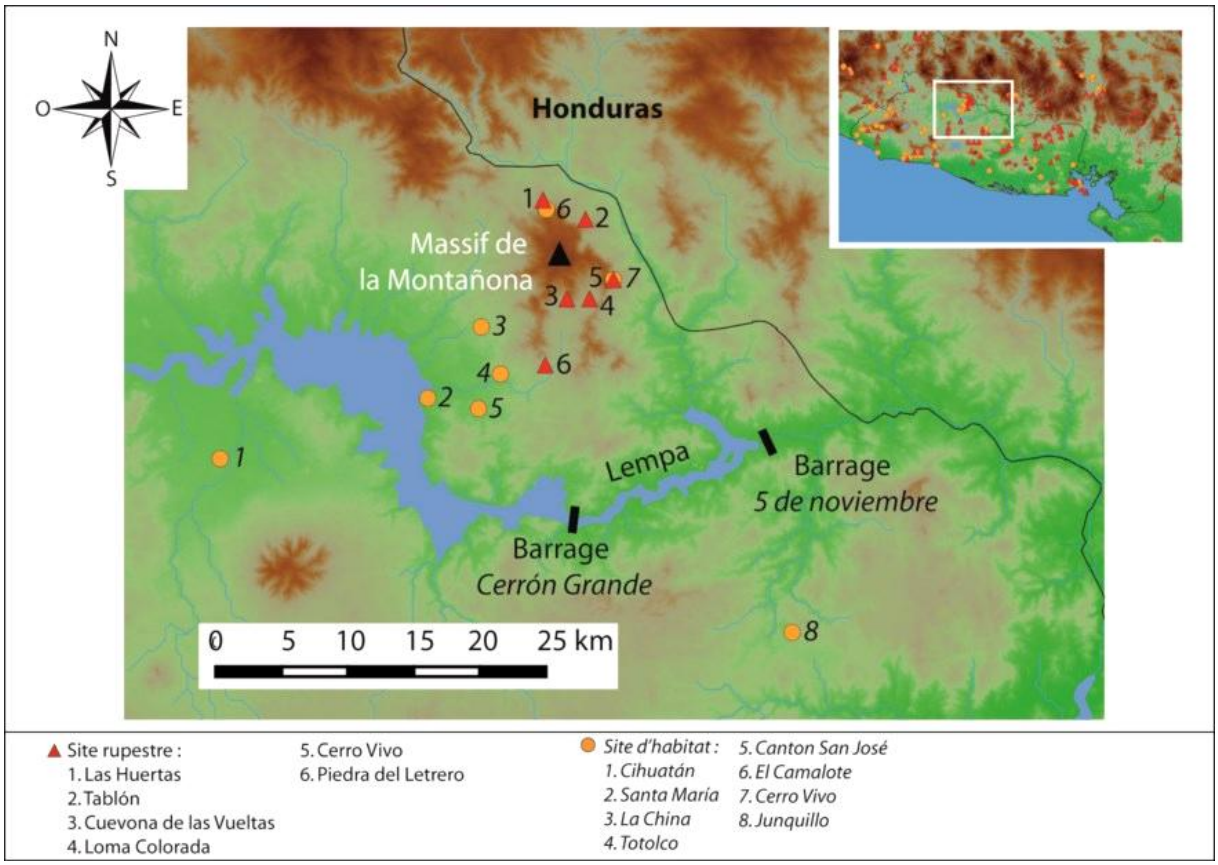


Figure 346 : Extrait de carte où apparaissent les six sites de la tradition « Spirales-Cercles concentriques » et les sites d'habitat à proximité



Figure 347 : Relevés de motifs du Cerro Vivo, Las Huertas et Loma Colorada

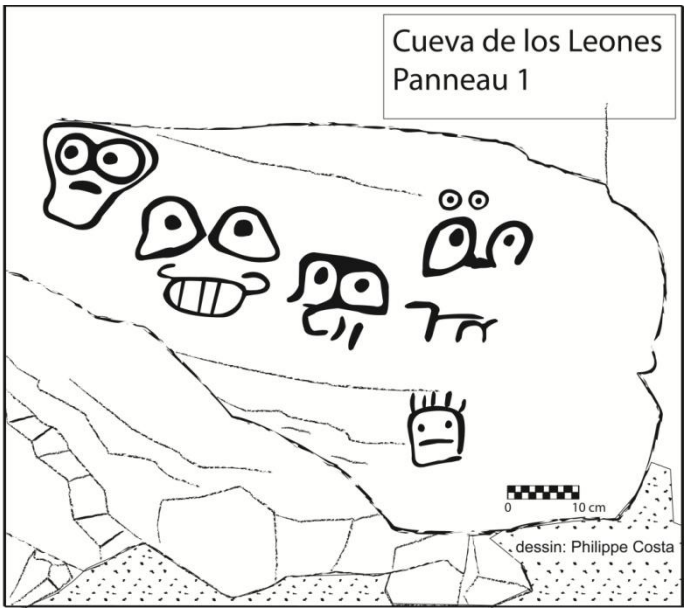


Figure 348 : Relevé du Panneau 1 de la Cueva de los Leones avec des figurations de Tlaloc

3. Cercles-Traits-Zoomorphes

Cette tradition rupestre est attribuée à six gisements (Arrimadero, Brisas, Cruces, Piedra Pintada (Titihuapa), Pintadona et San Lorenzo), concentrés sur la portion nord du cours inférieur du fleuve Lempa ou dans les environs de ses affluents (fig. 349). La distance maximale entre les sites appartenant à cette tradition est de 29,5 km (entre San Lorenzo et Arrimadero).

Il s'agit en majorité de groupes de roches à l'air libre avec tout de même deux abris sous roche identifiés (Arrimadero et Piedra Pintada de Titihuapa), Piedra Pintada est l'unique site de tuf volcanique, les autres sont composés de basalte ou d'andésite. La majorité partagent la proximité directe avec une rivière même si pour Arrimadero il s'agit apparemment d'une proximité indirecte (à San Lorenzo, cette spécificité est indéfinie). On note un unique cas d'association avec un polissoir (Piedra Pintada de Titihuapa). Les sites apparaissent toujours à proximité d'autres sites rupestres ou d'habitat ou les deux et la tendance générale au niveau de la superficie d'accueil est inclusive. Las Brisas et San Lorenzo n'accueillent qu'entre 10 et 20 gravures, tandis que les autres en possèdent plus de 20.

Le matériel graphique rupestre inclut des représentations figuratives dont la plus courante est le zoomorphe (Arrimadero, Brisas, Piedra Pintada de Titihapa - figs 317 et 318 - et Pintadona), peu de cas d'anthropomorphes (Piedra Pintada de Titihuapa (figs

309 et 310 - et San Lorenzo). Ils partagent tous des traits ondulés à hauteur d'un tiers des figures et des cercles associé à des traits (pour San Lorenzo c'est indéfinie).

Aucun sondage n'a été effectué sur ces sites, toutefois il est concevable de tirer quelques conclusions sur l'occupation des établissements aux alentours. À 7,3 km au nord-ouest de Piedra Pintada de Titihuapa, le Junquillo est un site d'habitat du Classique récent, à 4 km au sud-est de San Lorenzo, Apastepeque est occupé du Préclassique moyen au Postclassique[769]. Las Brisas, Pintadona et Arrimadero sont très proches (moins de 4 km) de l'établissement Salto El Coyote du Classique récent (présence d'un jeu de balle). Las Cruces en revanche serait positionné à peu de distance du site Postclassique D-17 [770]. L'absence sur tous ces lieux de motifs diagnostiques du Postclassique indiquerait plutôt un production rupestre appartenant au Classique récent. Au Postclassique récent, la densité de population semble avoir été fortement affectée puisque Fowler indique qu'au moment du Contact, la démographie était beaucoup plus basse dans cette région[771].

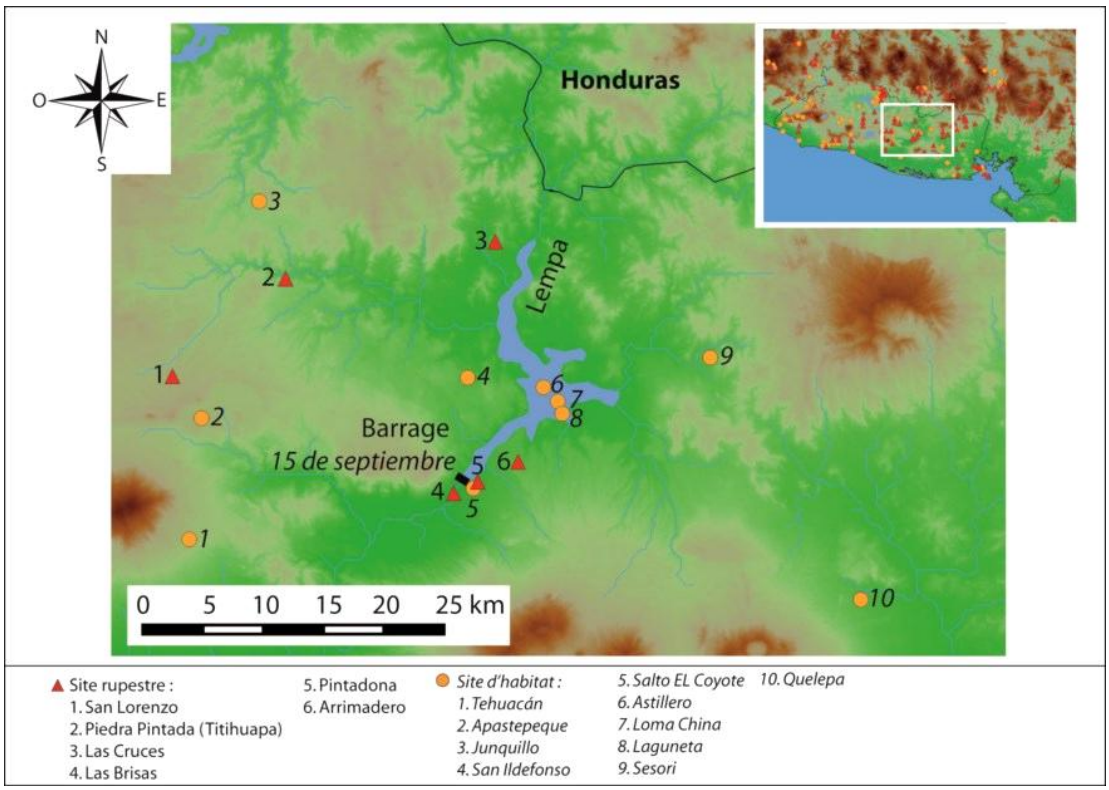


Figure 349 : Extrait de carte où apparaissent les six sites de la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » et les sites d'habitat à proximité

[769] Haberland 1960, p. 27

[770] Jarquín et Martínez 2007

[771] Fowler 1988, p. 112

4. Monosourcil

Trois sites relèvent de cette tradition (Potrero del Morro, Patada del Diablo et Playa de los Petroglifos), avec une extension maximale de 59 km (entre Playa de los Petroglifos et Patada del Diablo) (fig. 350). Les deux premiers gisements se situent respectivement au sud et à l'est du volcan Guazapa. À peu de distance de ces trois sites, des établissements exclusivement Postclassique récent ont été enregistrés ; Belen-Güijat pour Playa de los Petroglifos, Madre Tierra pour le Potrero del Morro[772] et Suchitoto pour la Patada del Diablo[773]. Toutefois, à proximité directe de la Playa de los Petroglifos se situe également Igualtepeque du Postclassique ancien[774].

Potrero del Morro et Patada del Diablo partagent le même matériel ; un tuf volcanique de la même formation géologique friable, toutefois le premier est un abri sous roche et le second un affleurement monolithique. La Playa de los Petroglifos, quant à lui, est un groupe de roches à l'air libre. Malgré cette différence, la superficie d'accueil dans les trois cas est inclusive, avec à chaque fois plus de 20 motifs aux dimensions inférieures à 30 cm, sauf dans le cas de la Playa de los Petroglifos où elles sont comprises entre 30 cm et 80 cm.

Le matériel iconographique commun comprend des éléments figuratifs, en particulier des visages dont le mono-sourcil est uni par une ligne verticale formant le nez (figs 351 et 352) et des zoomorphes (néanmoins différents entre les sites) (fig. 352). Patada del Diablo et Potrero del Morro partagent aussi des podomorphes de félins, ainsi que des motifs non-figuratifs ; exclusivement des traits droits.

Un des éléments graphiques de la Patada del Diablo est unique au Salvador, il s'agit des gravures de podomorphes humain simulant un cheminement sur l'affleurement. Le support rocheux horizontal, concorde avec cette création. Or, si c'est un cas exceptionnel au niveau rupestre au Salvador, la convention de représenter un parcours sous la forme d'une succession de traces de pieds s'apparente à la tradition des codex mixtèques de la tradition Mixteca-Puebla du Postclassique récent. La proximité des établissements du Postclassique récent témoigne en outre d'une occupation nahua-pipile dans la zone juste avant la Conquête. En raison de ces rapprochements, la tradition Mono-sourcil est attribuée au Postclassique récent.

[772] Fowler 1989b, p. 47

[773] Fowler et Earnest 1985, p. 32

[774] Amaroli 2006

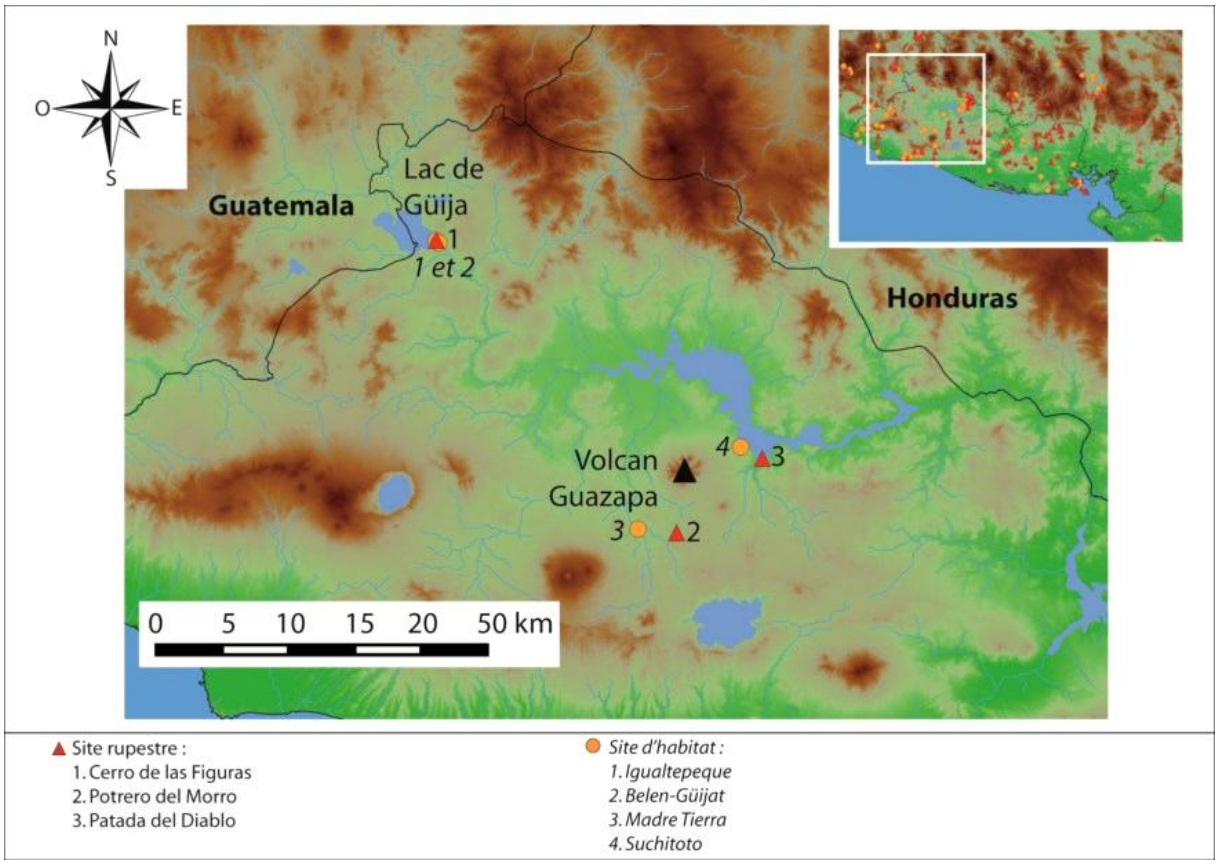


Figure 350 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition « Mono-sourcil » et les sites d'habitat à proximité



Figure 351 : Photographie et relevé d'une gravure à la Playa de los Petroglifos

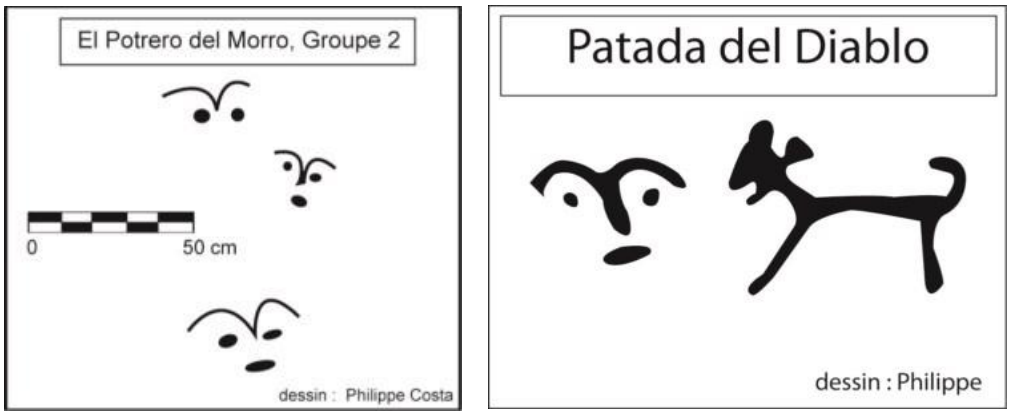


Figure 352 : Relevés du Groupe 2 du Potrero del Morro et de deux motifs de la Patada del Diablo

C. Les traditions rupestres régionales de l'Ouest du Salvador

1. Olmèque

Cette tradition rupestre concerne un seul site d'art rupestre au Salvador, il est question de Las Victorias (figs 167 et 275), une roche à l'air libre avec des gravures (fig. 353). Le prochain bas-relief de tradition Olmèque est distant de 420 km au nord-ouest, à Pijijiapan, dans l'état du Chiapas au Mexique, ou encore à Chalcatzingo, dans le département de Morelos, à plus de 1000 km au nord-ouest.

Las Victorias se situe dans la zone archéologique de Chalchuapa composée de nombreux sites archéologiques, dont El Trapiche, à 1,5 km au nord-ouest, avec son occupation dont le seuil remonte au Préclassique moyen autour de 1200 av. J.-C., avec une période de plein essor vers 900 av. J.-C. Grandement influencé par la culture olmèque, la pyramide principale du site est circulaire, comme la pyramide principale de La Venta. Le site d'art rupestre Diablo Rojo de Amatitlan au Guatemala, à un peu plus de 100 km au nord-ouest, composé de peintures polychrome sur une paroi verticale de tradition olmèque, a pu être daté au radiocarbone aux environs de 3030 B.P., c'est-à-dire au Préclassique moyen[775]. On est tenté d'attribuer la production du rocher gravé de Las Victorias à la même époque, au Préclassique moyen. Las Victorias serait dès lors le plus ancien exemple d'art rupestre au Salvador.

[775] Rowe et Steelman 2004, p. 1059

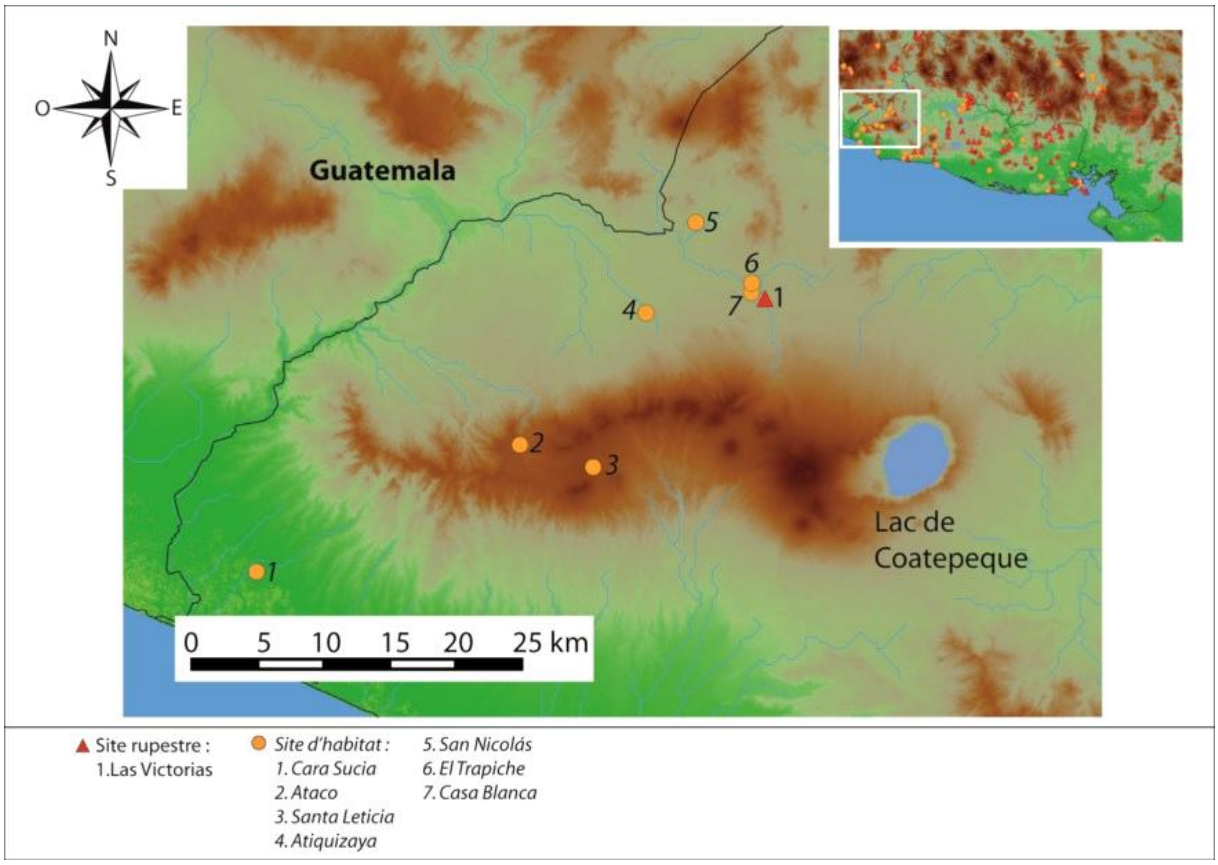


Figure 353 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Olmèque et les sites d'habitat à proximité

2. Locale, Tête de zoomorphe et Tlaloc (Playa de los Petroglifos)

La presqu'île d'Igualtepeque est positionnée dans le quart nord-ouest du Salvador et définit une portion de la frontière avec le Guatemala. La Playa de los Petroglifos accueille pour le moins trois traditions dont deux sont attribuées au Postclassique (Tête de zoomorphe et Tlaloc). Cela correspond avec la période d'occupation de l'établissement aux caractéristiques défensives sur le sommet de la presqu'île. Toutefois, même si aucune superposition n'a pu être mise en évidence, la tradition locale qui se dégage d'un ensemble de gravures devrait être plus ancienne.

Malheureusement, des recherches archéologiques approfondies manquent encore sur l'île. L'occupation de la phase Guazapa (900 à 1200 apr. J.-C.) est documentée [776] et les traditions iconographiques propres à cette occupation sont reconnues sur les rochers de la presqu'île. Toutefois, la majorité des gravures est différente des motifs caractéristiques mis en œuvre par les goupes Nahuas-Pipils. Selon

[776] Amaroli 2006

Thompson, l'expansion chortie commencée au Ve siècle, a englobé le lac de Güija. Cette expansion a connu son développement maximal au Classique récent, en réponse peut-être à l'expansion de Teotihuacan à Kaminaljuyu, dans le but de s'assurer l'approvisionnement en obsidienne en provenance d'Ixtepeque et Media Cuesta au Guatemala. Des sites majeurs au Guatemala, comme Mitla au nord-ouest-ouest et Papalhuapa au nord-ouest, tous deux à 24 km de l'île d'Igualtepeque, possèdent des caractéristiques de la tradition architecturale des Basses terres, en particulier des voûtes mayas (fig. 354). La Plaque de Güija, trouvée au nord de l'île, témoigne de cette présence dès le Classique ancien et une gravure d'un anthropomorphe, avec la tête en forme de champignon, a pu être comparée à un motif de la céramique peinte de Copan, datant de 600 apr. J.C.[777]. En tout état de cause, l'identification de la tradition Maya reste rare au sein des nombreuses gravures, mais en absence de sondage sur le sommet de l'île, il n'est pas exclu de considérer une occupation antérieure à la phase Guazapa.

En outre, des nucleus d'obsidienne ont été remarqués en superficie par l'auteur de ces lignes et attestent de la présence d'un atelier de débitage. Même s'il est difficile d'appréhender la chronologie de cette industrie lithique, l'association entre site d'habitat à proximité directe en position défensive, atelier de débitage d'obsidienne et production rupestre évoque Cerro Vivo, dans le département de Chalatenango, de la tradition Spirales-Cercles concentriques. Certains motifs de cette tradition se répètent à la Playa de los Petroglifos ; si les cas d'anthropomorphes s'avèrent peu ressemblant, il n'en va pas de même pour les zoomorphes (certaines gravures de singes), mais surtout le matériel graphique non-figuratif comme les cercles associé à des traits, les traits ondulés, les cercles concentriques et les spirales. Dans l'état actuel des connaissances, il paraît que la production de l'art rupestre à la Playa de los Petroglifos commence avec l'expansion maya chortie au VIe siècle. Il se pourrait que conjointement à la présence des Mayas chortis, ou vers la fin du Classique récent avec la chute de la domination chortie dans la région, une tradition rupestre locale se soit développée. Au Postclassique ancien et récent, comme dans le cas de la région où s'étend la tradition « Spirales-Cercles concentriques », l'arrivée des groupes Nahua-Pipiles rime cette fois avec l'avènement de nouvelles traditions rupestres à l'imagerie caractéristique. La nouvelle iconographie (traditions Tlaloc (fig. 355) et Tête de zoomorphe) permet de justifier le nouveau pouvoir désormais en place, qui s'illustre également par la fortification du site d'habitat.

[777] Stone s.l.n.d., p. 23

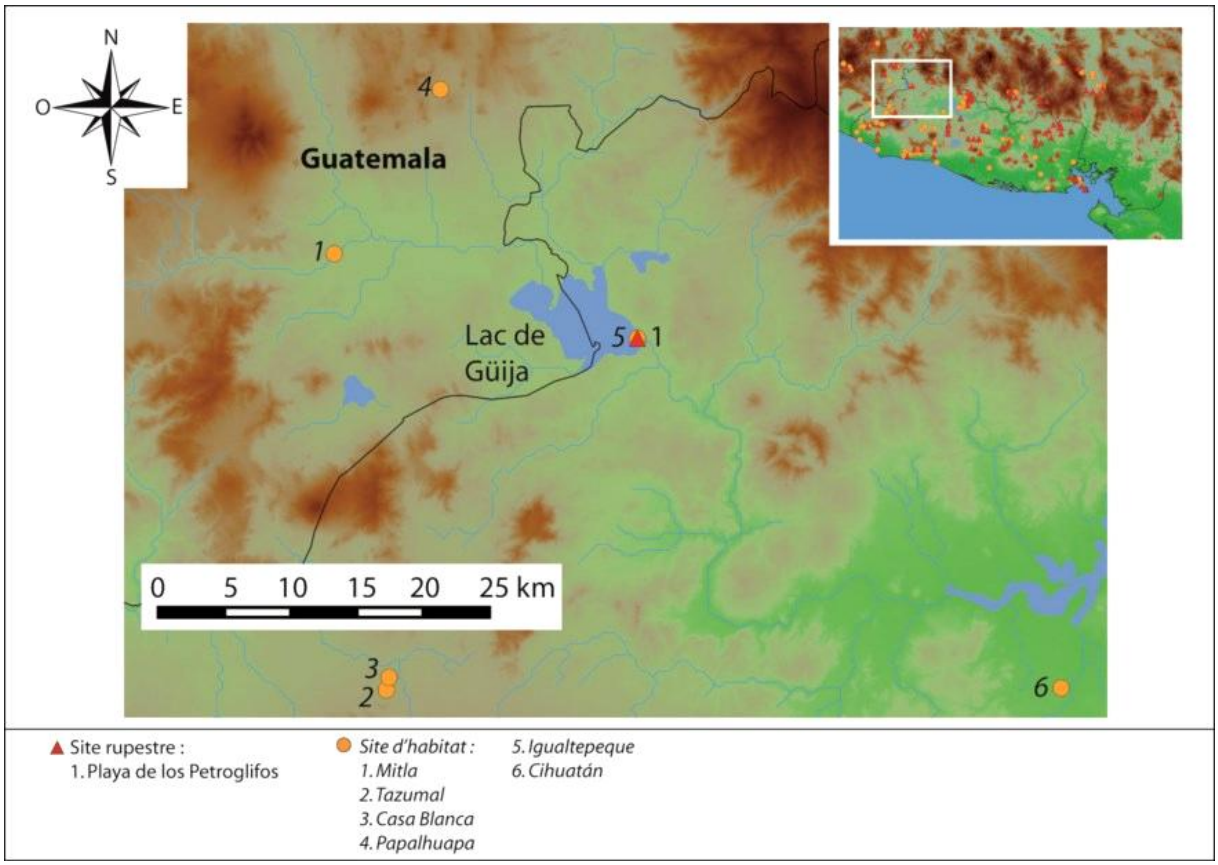


Figure 354 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Locale (Playa de los Petroglifos) et les sites d'habitat à proximité



Figure 355 : Relevés de gravures de Tlaloc à la Playa de los Petroglifos

3. Tlaloc

Elle est définie par cinq sites (Cueva de los Leones, Playa de los Petroglifos, Letrero de Guaymango, Letrero de Chiltiupan et Letrero de Jicalapa), principalement à l'Ouest et dans la partie ouest du Centre du pays. Elle s'étend depuis les Montagnes du

nord à Chalatenango, jusqu'à la côte de Balsamo, dans le département de La Libertad (fig. 356). L'environnement des gisements est toujours différent ; tantôt en bord de vallon, tantôt au fond d'un vallon ou au fond d'un ravin, on en retrouve également en bordure de lac et au sommet d'une montagne. Un point commun cependant, c'est la proximité directe avec une source ou un point d'eau à trois occasions (Playa de los Petroglifos, Letrero de Guaymango et de Chiltiupan), indirecte pour le Letrero de Jicalapa et absente exceptionnellement de la Cueva de los Leones. Ce même site est également le seul situé à proximité de gisements rupestres et d'habitat à la fois, tandis que les autres sont proches uniquement d'établissements, exception faite du Letrero de Guaymango. Les lieux les plus distants de cette tradition sont séparés par 100 km (distance entre le Letrero de Guaymango et la Cueva de los Leones).

La tradition se constitue d'abris sous roche avec des gravures, à l'exception du groupe de roches à l'air libre de la Playa de los Petroglifos. Dans deux cas sur quatre, la paroi est orientée vers le sud-est (Letrero de Guaymango et Cueva de los Leones), un exemple à l'est (Letrero de Chiltiupan) et un autre au sud-ouest (Letrero de Jicalapa). Le type de roche ne semble pas avoir influencé le choix du lieux ; deux fois les gravures reposent sur de l'andésite ou du basalte dans le nord (Cueva de los Leones et Playa de los Petroglifos) et trois fois du tuf volcanique dans le sud du pays (les trois Letrero). Les surfaces d'accueil sont inclusives, avec le contre-exemple toutefois de la Cueva de los Leones et au Letrero de Chiltiupan où elle est indéfinie. En plus d'être positionné au sommet d'une montagne, sans relation apparente avec une source et un point d'eau et à proximité d'établissements et de sites rupestres, la Cueva de los Leones est l'unique site à employer le piquetage sans association au raclage. De surcroît, la quantité de représentations est moindre, entre 10 et 20 quand sur les autres parois elle est de plus de 20.

Toutes les parois arborent du matériel iconographique figuratif, en commençant tout d'abord par les figurations de Tlaloc (figs 78, 355 et 357), mais aussi des têtes de serpents de profil (à l'exception du Letrero de Jicalapa), dont deux cas de serpents à plumes (Playa de los Petroglifos et Letrero de Guaymango). Ces deux gisements partagent aussi, des anthropomorphes (fig. 357). Un motif de Tlaloc a été reconnu par Escamilla et Fowler au Letrero de Chiltiupan[778], sur ce site en revanche aucun motif de visage n'a été reconnu à la différence des autres gisements. Le Letrero de Guaymango, quant à lui, est le seul de ces sites à posséder des représentations de vulves (fig. 314).

[778] Escamilla et Fowler 2012, p. 66

Sur tous les représentants de la tradition, les gravures incluent des points et à trois occasions des groupe de points (Cueva de los Leones et les Letrero de Guaymango et de Chiltiupan). Les traits ondulés se répètent à l'exception du Letrero de Jicalapa où leur existence est indéfinie. Les cercles concentriques et les cercles associés à des traits sont observables sur les trois mêmes endroits (Playa de los Petroglifos, Letrero de Guaymango et Chiltiupan). Une spirale est gravée avec la même technique que le Tlaloc du Letrero de Chiltiupan, or on observe aussi des spirales à la Playa de los Petroglifos.

Un élément caractéristique de la tradition Tlaloc est la proximité d'établissements de la phase Guazapa et la réutilisation de parois gravées où l'on observe des traditions différentes, probablement antérieures. À la Playa de los Petroglifos, il s'agit d'une proximité directe avec Igualtepeque, sur le sommet de l'île. Les motifs de Tlaloc se rajoutent alors à de nombreuses gravures de traditions différentes. Dans le département de La Libertad, on assiste à une concentration particulière de sites d'habitat dans les environs des deux Letrero de Chiltiupan et de Jicalapa. Néanmoins, certains caractéristiques vont dans le sens de l'identification là aussi de la tradition Méandres. Cela pourrait expliquer l'identification douteuse de Tlaloc et l'absence unique de tête de serpent de profil à Jicalapa, ainsi que le discernement de deux techniques de gravures au Letrero de Chiltiupan, avec l'incision pour les motifs de Tlaloc et de spirale. Au Letrero de Guaymango, où l'occupation de la phase Guazapa attestée la plus proche est Tacuscalco[779], à 13,9 km au sud-est, on est tenté d'identifier encore une fois une tradition indéfinie en plus de la tradition Tlaloc. Elle pourrait éventuellement correspondre à la tradition Méandres, mais la piètre qualité de conservation de la paroi gravée ne permet pas d'en être sûr. Finalement, la Cueva de los Leones, au sein du massif montagneux de la Montañona, entourée de sites d'habitat et rupestres de la tradition « Spirales-Cercles concentriques », apparaît comme le véritable marqueur d'un territoire récemment conquis. La chronologie de la tradition Tlaloc sera plutôt considérée comme appartenant au Postclassique ancien, une fois le pouvoir établi dans la zone.

[779] Fowler 2011, p. 21

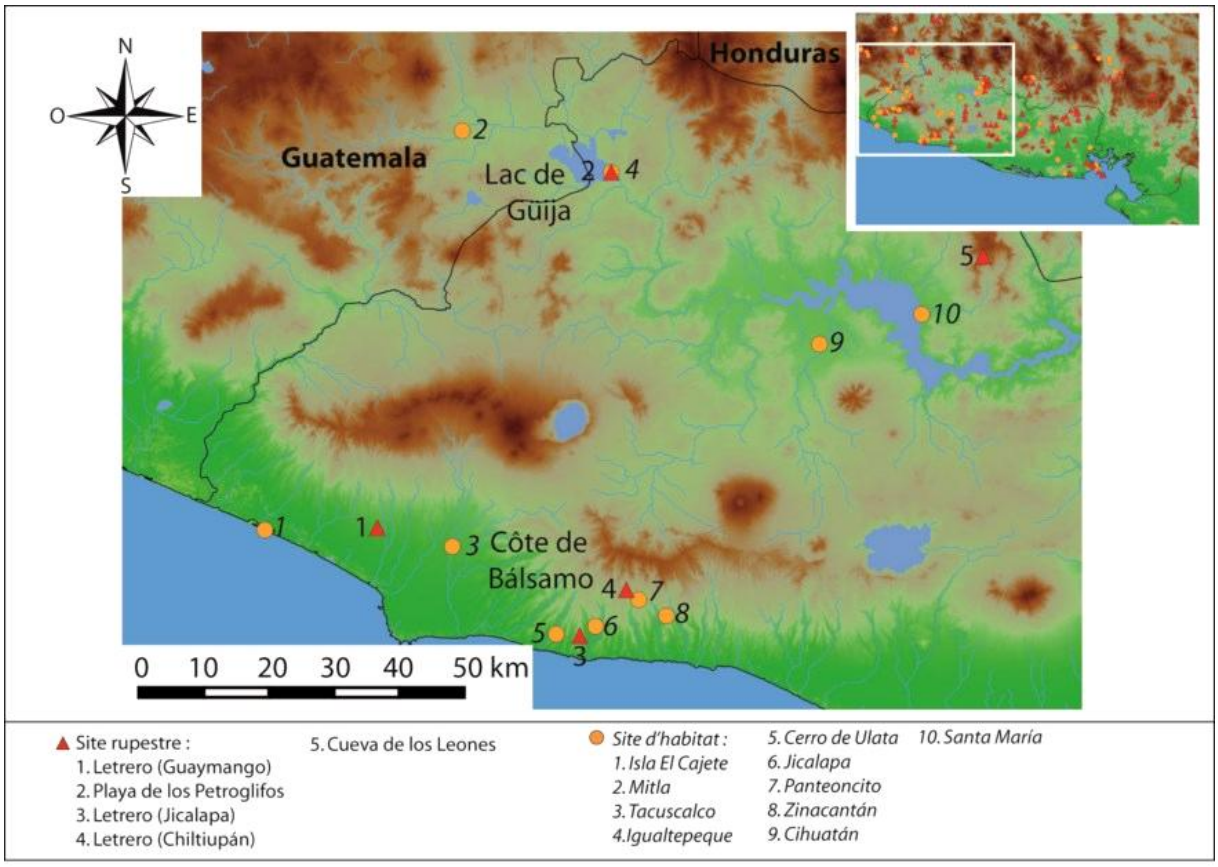


Figure 356 : Extrait de carte où apparaissent les cinq sites de la tradition Tlaloc et les sites d'habitat à proximité

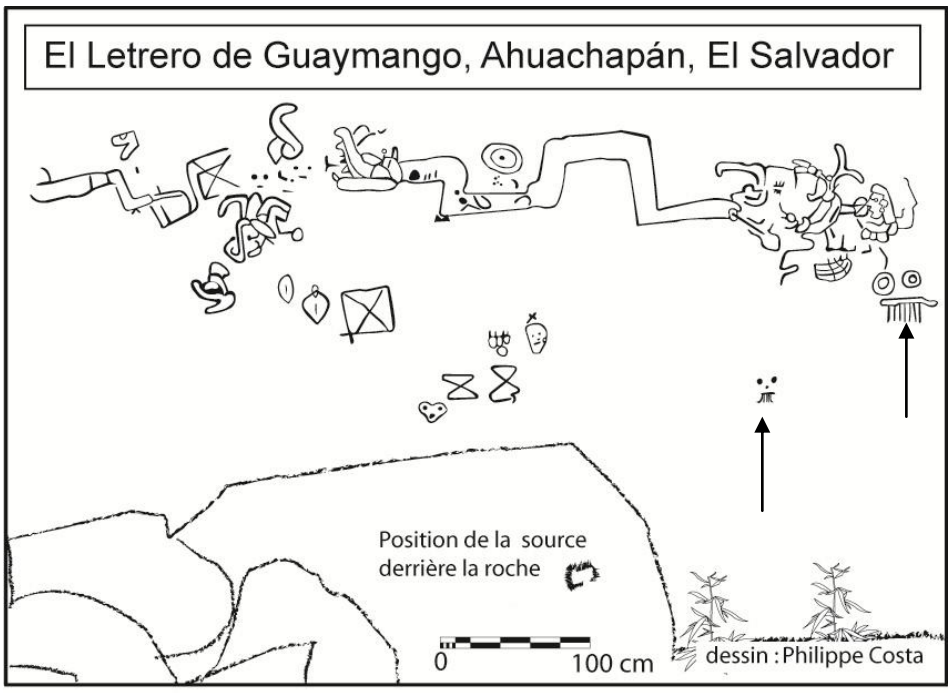


Figure 357 : Relevés des principaux motifs identifiables du Letrero de Guaymango, avec les motifs de Tlaloc (flèches)

II. Présentation des différentes traditions mises en évidence au Salvador et à la fois autour de ses frontières

A. Les traditions rupestres partagées entre le Guatemala et le Salvador

On dénombre trois traditions rupestres dont la diffusion s'étend entre le Guatemala et le Salvador (fig. 358). La tradition Méandres, tout d'abord, est enracinée dans le Centre du Salvador jusque sur la côte Pacifique, dans la côte de Balsamo et dans le quart nord-est du pays. Un exemple unique est isolé au Guatemala. Au contraire, la tradition « Maya et influences mayas » est ancrée au Guatemala, dans les Hautes terres orientales et des influences sont ressenties dans l'Ouest et jusque dans le Centre du Salvador. La tradition « Tête de zoomorphe » est différente, elle semble suivre l'itinéraire de l'établissement des groupes Nahuas-Pipils, depuis l'est du Guatemala, jusqu'au Golfe de Fonseca, en passant par le Centre du Salvador.

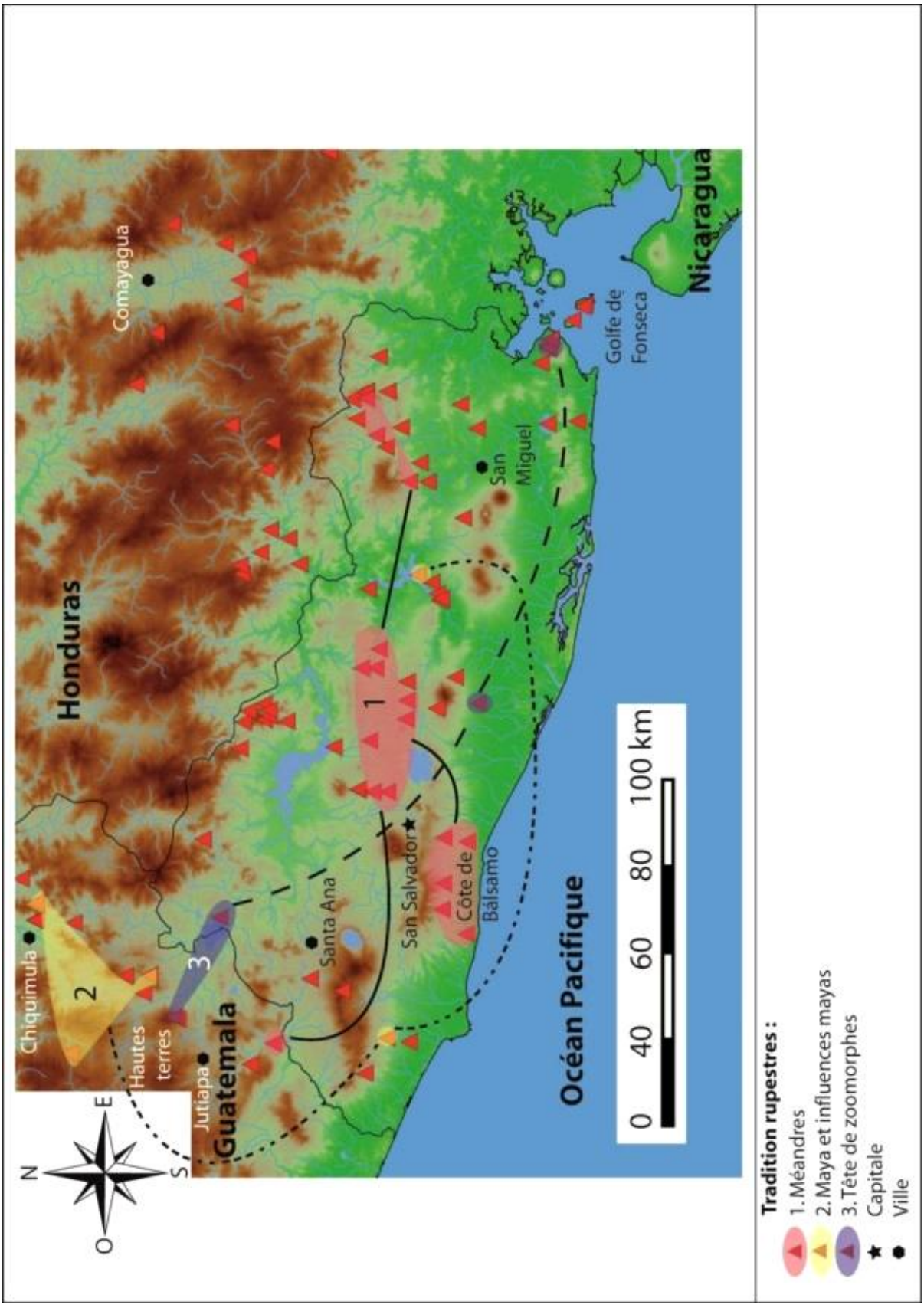


Figure 358 : Carte avec les trois traditions qui se distribuent entre le Guatemala et le Salvador

1. Méandres

C'est de loin la tradition la plus répandue et la plus représentée au Salvador et exceptionnellement en dehors de ses frontières. Dans son ensemble, elle compte 17 sites à l'intérieur desquels on serait tenté de reconnaître trois sous groupes régionaux. En plein centre du pays, entre le Plateau central (Lac Ilopango) et la Chaîne volcanique ancienne (volcan Guazapa), le bloc principal se compose de huit gisements rupestres (Cueva de los Fierros de San Isidro, Cuevona de San José Guayabal, Los Naranjos, Pena de los Fierros, Pena Herrada, Piedra Pintada de Titihuapa, Poza de los Fierros d'Ilobasco et Sigüenza) (fig. 359). Le deuxième assemblage incorpore cinq sites, concentrés sur la Chaîne côtière, plus précisément au sud de la Cordillère La Libertad-San Salvador, au sud du volcan San Salvador (fig. 359). Trois sont positionnés sur le piedmont (Encantada, Letrero de Chiltiupan et Piedra Herrada) et deux sur la Plaine côtière à peu de distance de l'océan (Letrero de Jicalapa, Piedra Pintada de San José Villanueva). Le dernier groupement est disséminé de part et d'autre de la Cordillère Cacahuatique-Coroban (volcan Cahauatique) (fig. 359) ; au sud le Cerro Carbon, tandis qu'au nord Las Labranzas et Llano Verde. Un gisement est isolé au Guatemala, sur le piedmont de la Sierra Madre, dans la continuité du Plateau central salvadorien, à quelques kilomètres après la frontière (Los Fierros).

Le milieu le plus recherché est le bord de vallon (huit cas), particulièrement pour le sous groupe de la Chaîne côtière (quatre exemples sur cinq). Ensuite, ce sont les bordures de rivières qui sont les plus prisées, avec trois gisements. L'environnement de pentes d'une colline a été choisi à deux reprises et les paysages les plus rares sont le pied de falaise (Pena de los Fierros), sur les pentes d'une montagne (Llano Verde) et au fond d'un ravin (Letrero de Chilitupan). La tradition, sans différencier les sous-groupes, s'étend sur une distance de 188,5 km, entre Los Fierros au Guatemala et Llano Verde. L'étendue des sous-groupes, ne dépasse pas les 36,6 km au centre (Pena de los Fierros à Poza de los Fierros d'Ilobasco), 29,1 km sur la côte Pacifique (Letrero de Jicalapa à La Encantada) et 27,2 km dans le nord-est (Cerro Carbon à LLano Verde). La tradition forme des réseaux où à dix reprises les gisements rupestres sont proches les uns des autres, à proximité d'établissements à six occasions et deux fois aux alentours de sites d'habitat et de gisements rupestres. Il s'agit là du cas de la Cueva de los Fierros (San Isidro) et de la Poza de los Fierros (Ilobasco), à 4,5 km l'une de l'autre.

La tradition se constitue exclusivement d'abris sous roche à la paroi oblique la majorité du temps (11 cas), avec des gravures. Des vestiges de peinture peuvent s'observer à l'intérieur des sillons des gravures dans les trois sous-groupes, à sept occasions au total. Même si l'habitude de repasser les gravures avec de la peinture se perpétue actuellement, l'emploi original de ce procédé afin de faire ressortir les motifs semble avoir existé (fig. 162). L'analyse de la peinture recueillie dans les sillons des gravures de la Cueva de los Fierros (San isidro) ont pu le confirmer ; la couleur rouge provient d'ocres et le noir d'oxyde manganèse[780].

La topographie immédiate est bien souvent accidentée (10 exemples), parfois en pente (trois cas) ou plane à deux reprises, ce qui n'empêche pas le côté inclusif des lieux choisis sur 10 gisements rupestres. Apparemment, une relation avec une source ou un point d'eau est recherchée, elle est directe cinq fois, indirecte quatre fois, visuelle également à quatre reprises et seulement absente selon les critères établis dans trois exemples. Des cavités aux alentours des gisements ont pu être observées (six cas sur 17) principalement dans le sous-groupe du centre avec tout de même un exemple sur la Plaine côtière. L'existence de polissoirs est attestée pour autant de lieux, mais ils sont cette fois communs à tous les sous-groupes. L'orientation ne semble pas avoir eu un rôle à jouer dans le choix des parois, seul le nord-est n'est pas représenté.

Pour ce qui est du choix du type de roche au contraire, les matériaux d'origine pyroclastique (tuf volcanique et ignimbrite) sont quasi systématiques, avec un cas unique de basalte dacitique à la Piedra Herrada. Ce type de roche correspond au type de site ; c'est-à-dire que les abris sous roche se forment pratiquement toujours dans le tuf volcanique et l'ignimbrite. L'exemple de la Piedra Herrada est d'ailleurs particulier, Escamilla et al. évoquent une énorme roche [781], dont la hauteur permet de former à sa base de véritables abris sous roche. Les roches pyroclastiques sont en général friables (11 cas). La technique est le piquetage associé au raclage, quand l'incision est présente, elle correspond à d'autre traditions : coloniale à Las Labranzas et Tlaloc au Letrero de Chiltiupan. Le polissage pour les dépressions est caractéristique pour sept gisements rupestres.

La quantité de représentations est toujours supérieure à 20, avec un site qui accueille plus de 1000 unités graphiques (Pena Herrada avec 1454). Durant les missions de terrain, sept gisements rupestres de cette tradition ont pu être enregistrés, si l'on ne

[780] Touron 2016b, p. 28

[781] Escamilla et al. 2006, p. 44

prend pas en compte la Pena Herrada pour son caractère exceptionnel, la moyenne de la quantité d'unités graphiques est de 276,5. Ce grand nombre a pour conséquence une saturation quasi généralisée des panneaux (13 exemples). Malgré ce goût pour la concentration de la graphie rupestre, seulement deux cas de superposition ont pu être mis en évidence (Pintada de Titihuapa et Cueva de los Fierros de San Isidro). La hauteur favorite se situe entre 0 cm et 200 cm pour neuf sites, même si les parties hautes ne sont pas exclues ; pour quatre sites plus de deux tiers du matériel iconographique est placé entre 160 cm à plus de 200 cm. Les dimensions sont le plus souvent inférieures à 30 cm (sept cas), exceptionnellement plus grande au Guatemala (entre 30 cm et 80 cm).

Si les motifs figuratifs sont reconnaissables sur la moitié des sites (pour la Cuevona de San José Guayabal, cette donnée est indéfinie), le nombre de motifs non-figuratifs dominent largement les panneaux de la tradition Méandres. Les points sont exceptionnellement absents de Las Labranzas, on les retrouve en revanche organisés en groupes sur sept sites. Dans le sous-groupe de la côte Pacifique, deux sites présentent des points associés à des lignes (Piedra Herrada et Piedra Pintada de San José Villanueva), cela pourrait être une spécificité locale. Les cercles et les cercles associé à des traits sont reconnaissables sur 11 sites (ce ne sont pas toujours les mêmes) (fig. 360), les cercles concentriques sur neuf, le cercle avec un point au centre est par contre totalement absent. Deux cas de spirales, le premier exemple au letrero de Chiltiupan, apparemment réalisé par incision, se doit à la tradition Tlaloc. Le second cas à Las Labranzas, pourrait être considéré comme une particularité régionale, mais il devrait pour cela être au moins attesté sur un autre site du sous-groupe du nord-est et il est indéfini à Llano Verde.

Les traits ondulés sont systématiques et prédominants ; ils représentent entre un tiers et deux tiers des figures dans sept cas (fig. 361) et sont supérieurs au deux tiers à Las Labranzas. Les traits droits sont rares, on en discerne un cas dans chaque sous-ensemble. Les successions de traits parallèles sont discernables dans les sous-groupes du centre (trois cas) et du nord-est (un cas à Las Labranzas). Pour ce qui relève des motifs figuratifs, on en reconnaît seulement sur trois gisements, mais répartis sur les trois sous-ensembles (un par sous-groupe). Les visages comme les zoomorphes sont légèrement plus représentés ; quatre exemples, deux dans le sous-groupe du centre et deux sur la côte Pacifique. Les podomorphes d'animaux apparaissent comme une caractéristique du sous-groupe du centre ; trois gisements rupestres en accueillent (Cueva de los Flerros de San Isidro, Pena de los Fierros et Piedra Pintada de Titihuapa).

Deux exemples rares de phytomorphes sur la Cueva de los Fierros de San Isidro et la Piedra Pintada de Titihuapa à 4,5 km l'un de l'autre (figs 328 et 329). Aux Letrero de Jicalapa et de Chiltiupan, la tradition Tlaloc coexiste avec la tradition Méandres.

Nous avons réalisé des sondages sur deux gisements rupestres du sous-groupe du centre, à la Cueva de los Fierros de San Isidro en 2007 et à la Pena Herrada en 2013. Dans le premier cas, un sondage archéologique de 3 m par 2 m a été creusé[782] et a révélé que la plate-forme qui constitue le sol de l'abri est constituée d'une couche de 2 m de cendres provenant de l'éruption du volcan Ilopango. Comme les gravures sont élaborées depuis le niveau de la plateforme de cendres, cela indique que les gravures sont postérieures à 535 apr. J.-C.[783]. De plus, le matériel localisé date du Préclassique récent (en-dessous de la couche de cendres), du Classique récent (au-dessus de la couche de cendres) et aucun matériel du Postclassique n'est présent[784]. Ainsi, nous attribuons la production des gravures au Classique récent (600 à 900 apr. J.C.). À la Pena Herrada, c'est un sondage d'un mètre par un mètre qui a révélé du matériel du Préclassique récent (en particulier un exemple de type *Usulutan*), du Classique ancien (300 à 600 apr. J.-C.), du Classique récent et du Postclassique (en surface). Comme dans le cas de la Cueva de los Fierros de San Isidro, l'abri était déjà visité au Préclassique récent. La présence de matériel du Classique confirme également une activité dans l'abri à cette période et concorde en partie avec les résultats de la Cueva de los Fierros de San Isidro. La Pena Herrada n'est distante du cratère du volcan Ilopango que de 13,5 km. Entre pour le moins 535 et 635 apr. J.-C., cette zone était totalement dévastée et abandonnée. La production des gravures semble alors s'orienter une nouvelle fois vers le Classique récent, mais le lieu était fréquenté depuis le Préclassique récent jusqu'au Classique ancien, avant l'éruption du volcan Ilopango.

Pour les sites de la côte Pacifique, ils sont cernés par les établissements de la phase Guazapa, mais leur iconographique ne correspond pas avec les motifs attendus qui accompagnent l'installation des groupes Nahuas-Pipils dans d'autres régions du Salvador. Au Letrero de Chiltiupan, où la tradition Tlaloc côtoie la tradition Méandres, la technique employée est différente. L'absence de superpositions traduit la volonté de ne pas nuire à l'intégrité physique des manifestations rupestres probablement antérieures ;

[782] Gelliot et al. 2008, p.25

[783] Dull et al. 2010

[784] Gelliot et al. 2008, p. 30

en revanche la réutilisation d'un lieu marqué par une tradition antérieure ne doit pas être considérée comme fortuite.

Dans le nord-est, où les sites d'habitat sont manquants, seuls Sesori du Classique récent, à 13,4 km à l'est du Cerro Carbon et Casitas Blancas du Classique terminal, à 7,3 km au sud de Las Labranzas peuvent être mentionnés. La tradition Méandres côtoie la tradition Figurative en aplat, avec Llano Verde et Corinto, à peine séparés par 2 km et possiblement contemporains. La dissemblance entre les deux traditions, la première non-figurative et gravée et la deuxième, principalement figurative et peinte, met en lumière l'hétérogénéité des populations installées dans la région. La tradition Méandres, même si elle n'est pas clairement identifiée, semble avoir influencé les sites de Las Caritas de Guaymango et Cueva del Toro de Estanzuelas, où l'on reconnaît en outre des influences mayas.

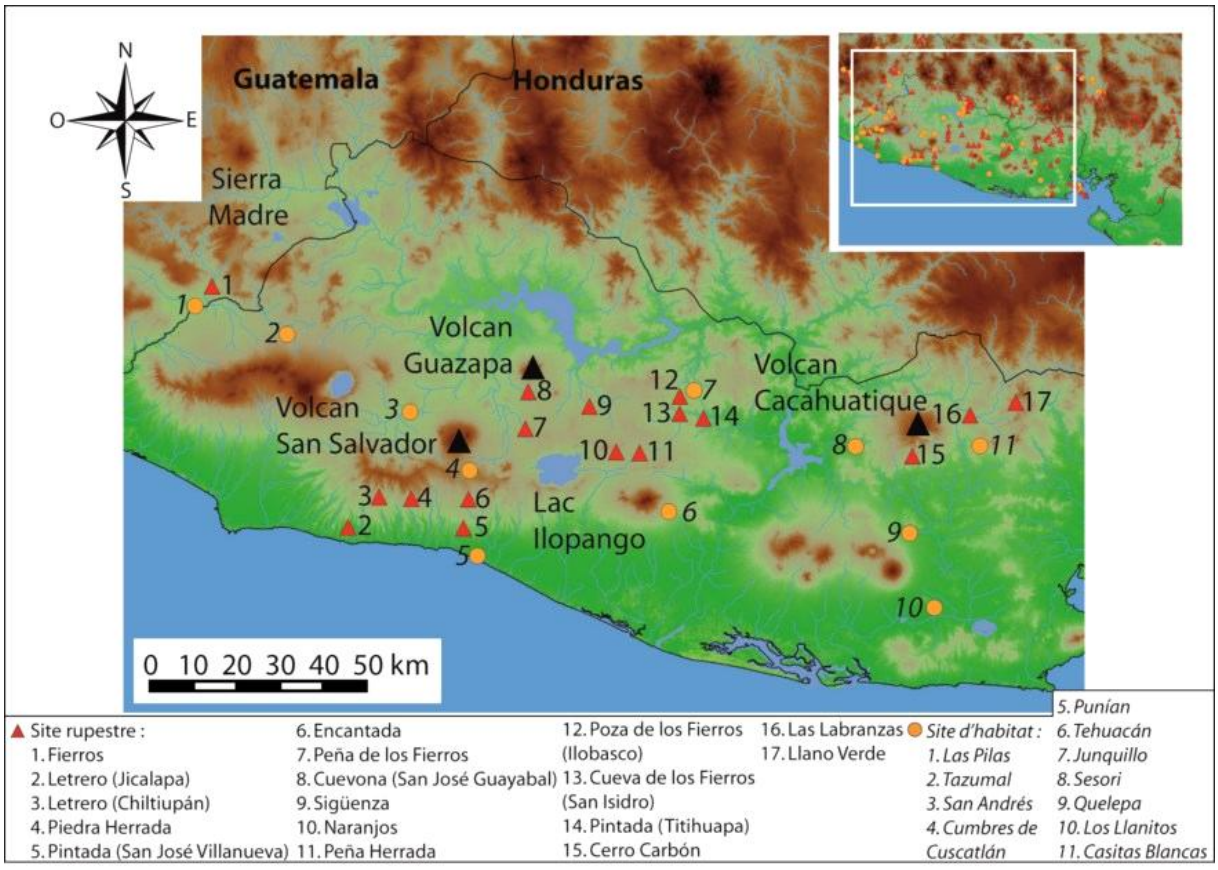


Figure 359 : Extrait de carte où apparaissent les 17 sites de la tradition Méandres et les sites d'habitat à proximité



Figure 360 : Photographies des parois de la Pena Herrada en 2007 et de la Cueva de los Fierros (San Isidro) en 2003



Figure 361 : Photographies de la Piedra Pintada (Titihuapa) en 2006 (photographie : Eric Gelliot) et Poza de los Fierros (Ilobasco) en 2013 (photographie : Edy Barrios)

2. Maya et influences mayas

Ce sont six sites qui arborent cette tradition (Caritas de Guaymango, Playa de los Petroglifos, Cueva del Toro de Estanzuelas et au Guatemala la Cueva del Venado, Pena Pintada et Plan del Jocote). Au Guatemala, les lieux se cantonnent aux Hautes terres orientales, tandis qu'au Salvador, un site se trouve dans la partie occidentale, sur la côte Pacifique (Las Caritas) et le dernier dans le Centre (fig. 362). Il est plus juste de parler d'influences mayas au Salvador. Les deux environnements favoris sont sur les pentes d'une montagne et en bordure de rivière (deux sites chacun), alors que Las Caritas est au bord d'un vallon et Playa de los Petroglifos en bordure de lac. La relation avec une source est plus systématique ; elle est directe au Salvador, indirecte à Pena Pintada et visuelle à Cueva del Venado au Guatemala. À Plan del Jocote, aucun rapport avec un point d'eau n'a été rapporté ; en revanche, c'est l'unique lieu situé dans une grotte. Pena Pintada est

l'unique site isolé d'autres gisements rupestres, mais il se trouve à proximité d'un établissement. Cueva del Venado et la Cueva del Toro sont proches à la fois de sites d'habitat et rupestres. Les gisements les plus éloignés appartenant à cette tradition sont séparés par 170 km (Pena Pintada et Cueva del Toro).

La tradition se retrouve dans des abris sous roche et exceptionnellement sur un groupe de roches à l'air libre (Playa de los Petroglifos) avec des gravures (au Salvador) ou des peintures (au Guatemala). Dans ce dernier cas, la technique est le tracé linéaire. Plan del Jocote est l'unique grotte, seul site de gravure au Guatemala avec pour technique particulière le haut-relief, associée à de possibles vestiges de peintures (bleu et rouge). C'est le site de cette tradition le plus proche de Copan, à 60 km au nord-est. À la Cueva del Venado, toujours au Guatemala, la peinture repose sur une paroi qui marque l'entrée d'une grotte. Le support recherché varie depuis des roches pyroclastiques (tuf volcanique et ignimbrite) aux roches sédimentaires (calcaire), des supports dans tous les cas friables. Les espaces choisis ne semblent pas avoir été sélectionnés pour accueillir beaucoup de personnes ; un seul cas de surface d'accueil inclusive est connu (Las Caritas). Cela correspond avec l'aspect accidenté de la topographie immédiate quasi constante, à l'exception d'un sol en pente à la Cueva del Toro de Estanzuelas.

Pour les sites d'influence Maya au Salvador, la quantité de motifs est bien supérieure, plus de 20 dans les trois cas. En contraste, on trouve chaque fois moins de 10 représentations au Guatemala. D'autres critères différents entre les deux sous-groupes : les peintures au Guatemala sont positionnées en hauteur, toujours à plus de 200 cm et elles sont en outre plus grandes. Au Salvador, les gravures sont à hauteur d'homme, ou un peu plus hautes et pour Las Caritas inférieures à 30 cm. Si cette donnée est indéfinie à La Cueva del Toro, il est cependant possible d'affirmer que le panneau est saturé de graphismes. Ces différentes spécificités rappellent la tradition Méandres.

L'ensemble des parois exposent du matériel iconographique figuratif, même si encore une fois, dans le cas de la Cueva del Toro, leur identification est délicate, ce qui rapproche à nouveau le site de la tradition Méandres. Un cas d'anthropomorphe schématique est identifié à Las Caritas, où l'on observe des visages, tout comme à Plan del Jocote. À la Playa de los Petroglifos, il s'agit d'un anthropomorphes, avec la tête en forme de champignon (fig. 364). Des zoomorphes à la Cueva del Venado (cerf) (fig. 363) et Cueva del Toro (chauve-souris). Un cas d'anthropozoomorphe à la Pena Pintada (fig. 363). Les manifestations graphiques rupestres non-figuratives sont absentes des

gisements rupestres du Guatemala, un ensemble de motifs non-figuratifs est au contraire partagé au Salvador pour les abris sous roche. Les deux sites montrent des cercles, des cercles associé à des traits et des traits ondulés. Ces motifs rappellent des attributs fréquemment rencontrés dans la tradition Méandres. Un cas de spirale est reconnaissable à la Cueva del Toro, un autre exemple est connu à Las Labranzas de la tradition Méandres du nord-est, à 42 km dans cette même direction.

Plan del Jocote appartient à la tradition Spéléothème, mise en évidence par Brady dès 1988, qui regroupe de nombreux sites disséminés sur l'aire Maya[785]. Leur chronologie commence au Classique et la pratique a continué jusqu'à l'époque Coloniale[786]. Dans le cas du visage le plus détaillé et peint de Plan del Jocote, des similitudes ont été évoquées avec la sculpture de Copan, ce qui indiquerait une chronologie du Classique récent[787]. Cette chronologie sera adoptée pour la tradition Spéléothème dans notre région. Plan del Jocote constitue l'exemple le plus septentrional de cette tradition. Comme pour Plan del Jocote, l'anthropomorphe avec la tête en forme de champignon a pu être comparé à un motif de la céramique peinte de Copan, datant de 600 apr. J.C.[788].

À Las Caritas, les nombreuses gravures de visages rappellent la tradition Spéléothème, d'autant plus qu'un des visages évoque le glyphe Maya Ajpu (fig. 364). Pour son caractère exceptionnel, nous avons mené un sondage archéologique en 2013 sur le site. Il a permis de mettre au jour du matériel archéologique avec de la céramique en superficie du Préclassique récent et du Classique ancien. Celui-ci montre des liens avec la côte Pacifique centrale du Guatemala. Dans le sondage, deux tessons de céramique présentent un engobe orange intense, presque rouge brillant. Il pourrait s'agir d'hématite spéculaire, utilisée sur la côte Pacifique centrale du Guatemala depuis le Préclassique moyen au Classique récent[789]. Certains tessons sont du Postclassique. L'obsidienne rencontrée proviendrait de sources guatémaltèques (Ixtepeque ou El Chayal). À 10,2 km au nord-nord-est et 11,2 km au nord, se situent respectivement Santa-Leticia du Préclassique récent et Ataco, du Préclassique moyen au Préclassique récent. Ils sont établis dans la Cordillère d'Apaneca-Ilamatepec, sur le piedmont de

[785] Brady 1988, p. 8

[786] Brady 1988, p. 8

[787] Pérez de Batres et al. 2007

[788] Stone s.l.n.d., p. 23

[789] Lou 1994, p. 88

laquelle est installé Las Caritas. En raison de cette proximité et de l'importance de ces centres à cette époque et à la vue du matériel récupéré dans les sondages, il est concevable que des groupes Mayas aient visité l'abri de Las Caritas dès la fin du Préclassique récent. Les manifestations rupestres rappelle la tradition Maya des spéléothèmes. Or, une partie du matériel provenant du sondage appartient au Classique ancien, qui pourrait bien être l'époque de production des gravures. Toutefois, une production au Classique récent n'est pas à exclure, même en absence de l'identification d'artefacts de céramique diagnostiques de cette période. D'ailleurs, certains éléments du matériel iconographique rappelant la tradition Méandres vont cette fois dans le sens d'une production plus tardive, qui se serait prolongée jusqu'au Classique récent.

À la Cueva del Toro, le matériel graphique rupestre a d'abord était rapproché, avec prudence, de la tradition Maya par Haberland. Localisé sur le cours inférieur du fleuve Lempa, les détails qui le rapprochent de la tradition Méandres sont d'autant plus présents et les figures mayas plus ardues à distinguer ; l'iconographie maya est exprimée dans un style local. En raison de la détection de cet ascendant, on serait plutôt tenté de considérer le Classique récent pour la production des manifestations. L'influence de la Mésoamérique est accentuée par la présence de deux jeux de balle reconnus à La Laguneta à 2,2 km à l'est et à Salto El Coyote, à 8,4 km au sud-ouest. Ces jeux de balle devraient remonter au Classique récent, moment où l'influence des Mayas et de la tradition Mésoaméricaine s'étend jusqu'au Centre et à l'Est du Salvador. Du côté guatémaltèque, les gisements rupestres sont proches d'établissements majeurs du Classique, comme Papalhuapa, à 2,4 km au sud-est de la Cueva del Venado, avec une acropole, des voutes mayas et un jeu de balle. À 4 km à l'est de Pena Pintada cette fois, c'est Paso de Tobon, avec le centre cérémoniel le plus important de la région qui inclut deux jeux de balle (un ouvert et un en « I », à extrémités fermés), deux patios, une pyramide principale et plusieurs sculptures[790]. L'exécutant, érudit et artiste confirmé, devait probablement venir de ces grands centres urbains, ce qui se reflète dans la qualité des œuvres.

[790] Ichon et Grignon 2003, p. 15

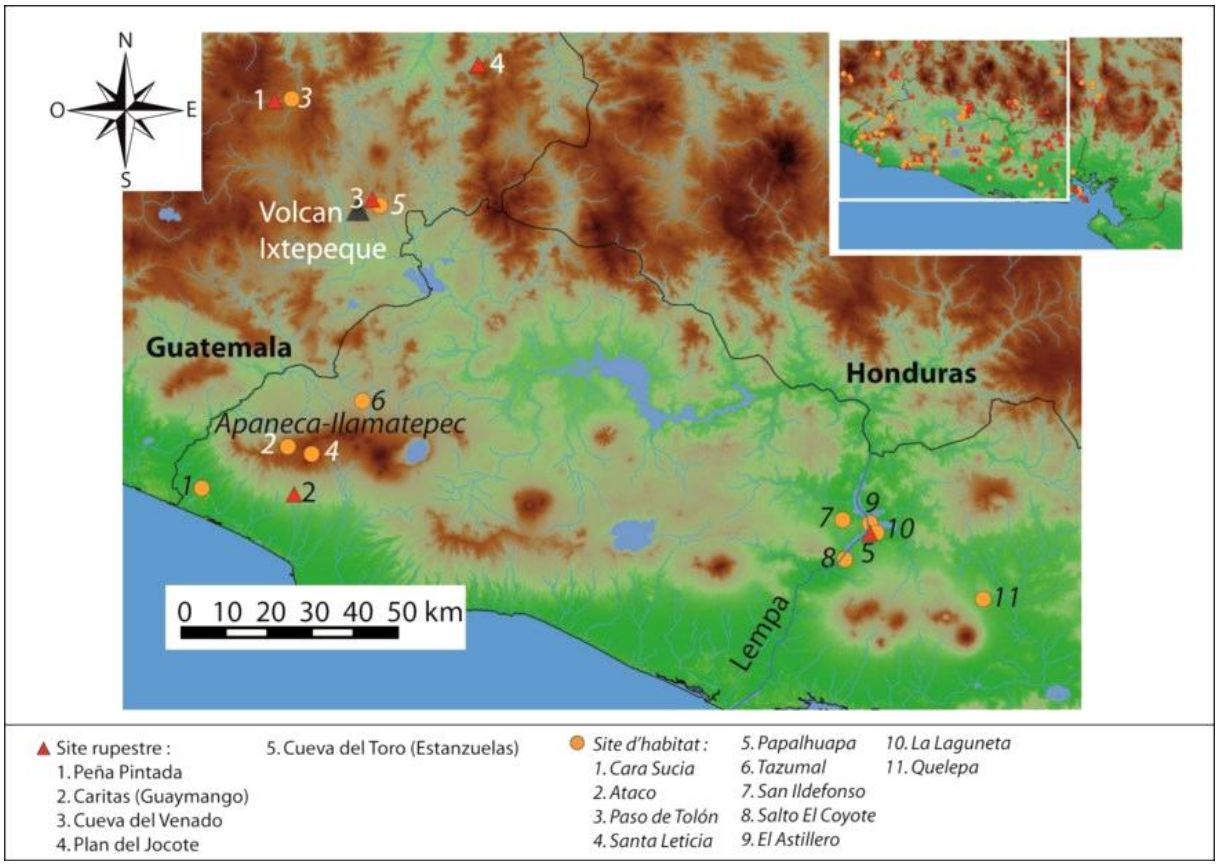


Figure 362 : Extrait de carte où apparaissent les cinq sites de la tradition Maya et Influences mayas et les sites d'habitat à proximité

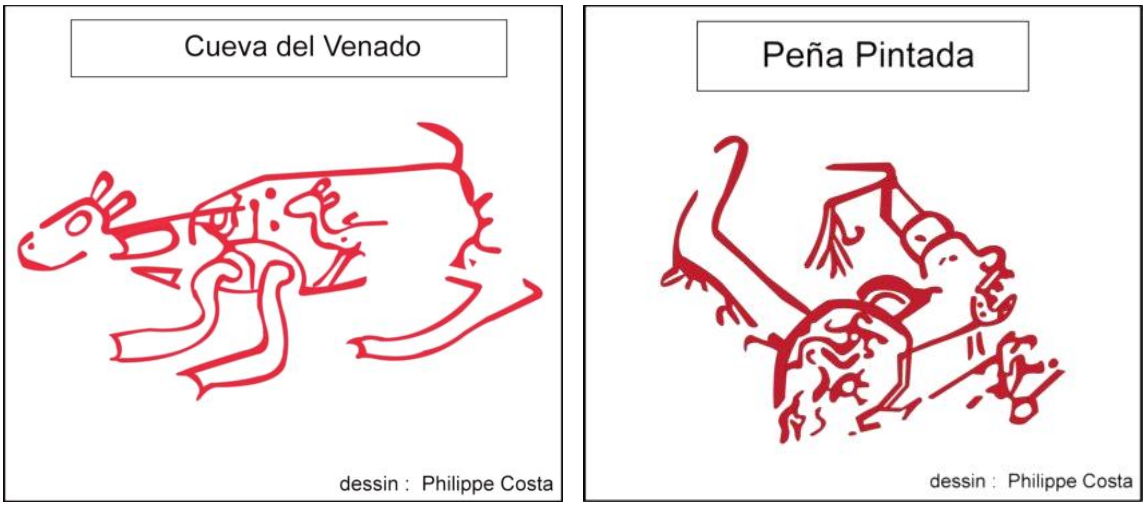


Figure 363 : Relevés des peintures de la Cueva del Venado et Pena Pintada

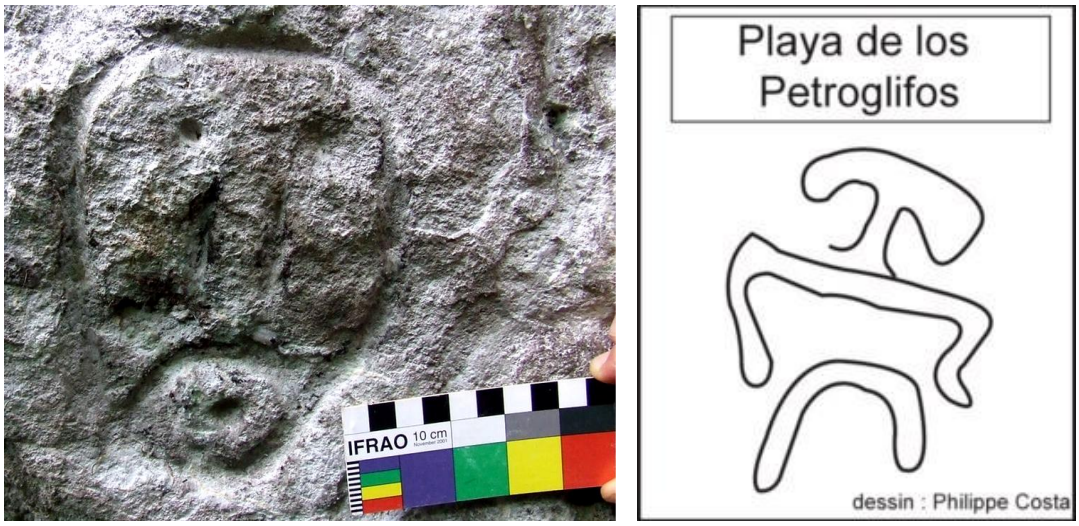


Figure 364 : Photographie d'un possible glyphe Ajpu à Las Caritas (Guaymango) en 2008 et relevé de la Playa de los Petroglifos

3. Tête de zoomorphe

Ce sont quatre lieux où la tradition « Tête de zoomorphe » a été reconnue ; Piedra Labrada de Zacatecoluca et Farito, sur la côte Pacifique du Salvador, respectivement dans la région Centre et dans le Golfe de Fonseca, Playa de los Petroglifos, à la frontière avec le Guatamala et El Obispo, dans les Hautes terres orientales du Guatemala (fig. 365). L'environnement des sites est toujours différent ; tantôt dans une plaine, tantôt en bord de vallon, en bordure de lac ou sur les pentes d'un volcan. C'est une caractéristique que l'on retrouve sur les gisements de la tradition Tlaloc qui s'adapte à tous les types de paysages. À la différence de cette tradition, la proximité avec un point d'eau n'est évidente que dans un cas, pour Playa de los Petroglifos, puisqu'il s'agit d'une presqu'île. Le sommet de l'île, à proximité directe des manifestations rupestres, abrite un établissement au caractère défensif de la phase Guazapa. Farito quant à lui est à 8,4 km au nord-ouest de Teca, sur l'île de Conchaguita, occupé au Classique récent et au Postclassique ancien et à peu de distance de nombreux sites rupestres. La proximité d'un autre gisement rupestre s'observe également à El Obispo au Guatemala. Des établissements ne sont pas très éloignés, El Obispo est à 8,7 km au nord-ouest de Mitla, Piedra Labrada se localise à 10,8 km au sud-ouest de Tehuacan. Dans les deux cas, ces sites ont connu une apogée au Classique récent ; même s'il a été avancé que Tehuacan a connu son rayonnement durant la Phase Guazapa, le sondage au pied du Leon de Piedra à 500 m du site, n'a montré qu'une présence résiduelle à cette époque. La

distance maximale qui sépare les gisements de la tradition « Tête de zoomorphe » est de 222 km, depuis El Obispo à El Farito, c'est plus du double de la longueur atteinte par la tradition Tlaloc.

À la différence de la tradition Tlaloc, dans des abris sous roche, la tradition « Tête de zoomorphes » est présente sur des roches à l'air libre isolées avec des gravures, à l'exception du groupe de roches à l'air libre de la Playa de los Petroglifos (fig. 366). Ces roches sont issues de matériaux effusifs (andésite ou basalte) compacts et la technique d'élaboration est toujours le piquetage associé au raclage. L'orientation des panneaux gravés est toujours différente ; en revanche l'environnement immédiat est en pente ou plat et la surface d'accueil inclusive. En général, trois cas sur quatre, la quantité de motifs est inférieure à 10, contrairement à la tradition Tlaloc (supérieure à 20), tout comme leurs dimensions supérieures (à deux reprises plus de 80 cm, une fois entre 30 cm et 80 cm et enseignement indéfini pour la Playa de los Petroglifos. L'élévation des manifestations rupestres se situe en général à hauteur d'homme et ne dépassent jamais les 200 cm.

Toutes les roches arborent du matériel iconographique figuratif, les zoomorphes sont systématiques, en particulier les figurations de serpent (figs 366 et 367) et à la Piedra Labrada de Zacatecoluca on observe même un serpent à plumes. À la Playa de los Petroglifos, où un possible serpent à plumes a été identifié, la tradition Tlaloc est aussi présente. Des anthropomorphes se retrouvent sur deux gisements rupestres (à la Playa de los Petroglifos et à El Obispo). Le matériel iconographique non-figuratif est rare, le plus fréquent est le point, sur les deux même sites accueillant les anthropomorphes.

La tradition « Tête de zoomorphe » est plus éloignée des centres urbains que la tradition Tlaloc. El Obispo est un cas exceptionnel au sein de cette tradition puisque la figure principale est un anthropomorphe, dont tout porte à croire qu'il s'agit d'un prêtre pipil. La situation géographique du lieu est particulière car il est logé sur les pentes du volcan Suchitan à 1130 msnm, avec une vue sur le lac de Güija. Au Salvador, la cité de Cihuatan, dans la région Centre, où les effigies du dieu Tlaloc sont nombreuses, est établie à peu de distance du gisement rupestre, la Cueva de los Leones, de la tradition Tlaloc. Or, autour de 1200-1250 apr. J.-C., cette agglomération est détruite probablement par d'autres groupes Nahuas-Pipils. Il serait tentant d'attribuer à cette nouvelle vague d'arrivants la tradition « Tête de zoomorphe », dont les gisements rupestres ne sont pas à proximité d'établissements de la phase Guazapa (sauf pour le cas de la Playa de los Petroglifos), comme c'est le cas en revanche pour la tradition Tlaloc. Si dans le cas d'El

Farito, on accepte les ressemblances avec le disque de Cara Sucia qui pourraient faire référence à la conquête de cet important centre au Classique terminal, Farito serait pour sa part éventuellement du Postclassique ancien. La diffusion de la tradition « Tête de zoomorphes » jusqu'au Golfe de Fonseca, en passant par la région Centre, témoigne d'un peuplement sur un territoire étendu. Certains traits communs entre les traditions Tlaloc et « Tête de zoomorphe » doivent s'expliquer par la fonction de ces lieux. Les environnements choisis sont tous différents, la sélection du site va au-delà du choix du paysage. La Cueva de los Leones en hauteur, dominant tout un ensemble de sites rupestres et d'habitat rappelle tout d'abord El Obispo, mais aussi El Farito. Celui-ci, même s'il n'est pas posté sur une élévation, est en plein cœur d'un ensemble de sites rupestres de traditions différentes. L'iconographie, somme toute plus terre à terre, plus imposante par les dimensions et par le choix des rochers, manifeste des aspects belliqueux. Seuls des animaux puissants du bestiaire préhispanique ont été sélectionnés (serpent, serpent à plumes et jaguars) et une emphase particulière est portée sur les crocs. La volonté est de justifier un pouvoir nouveau sur un territoire récemment conquis.

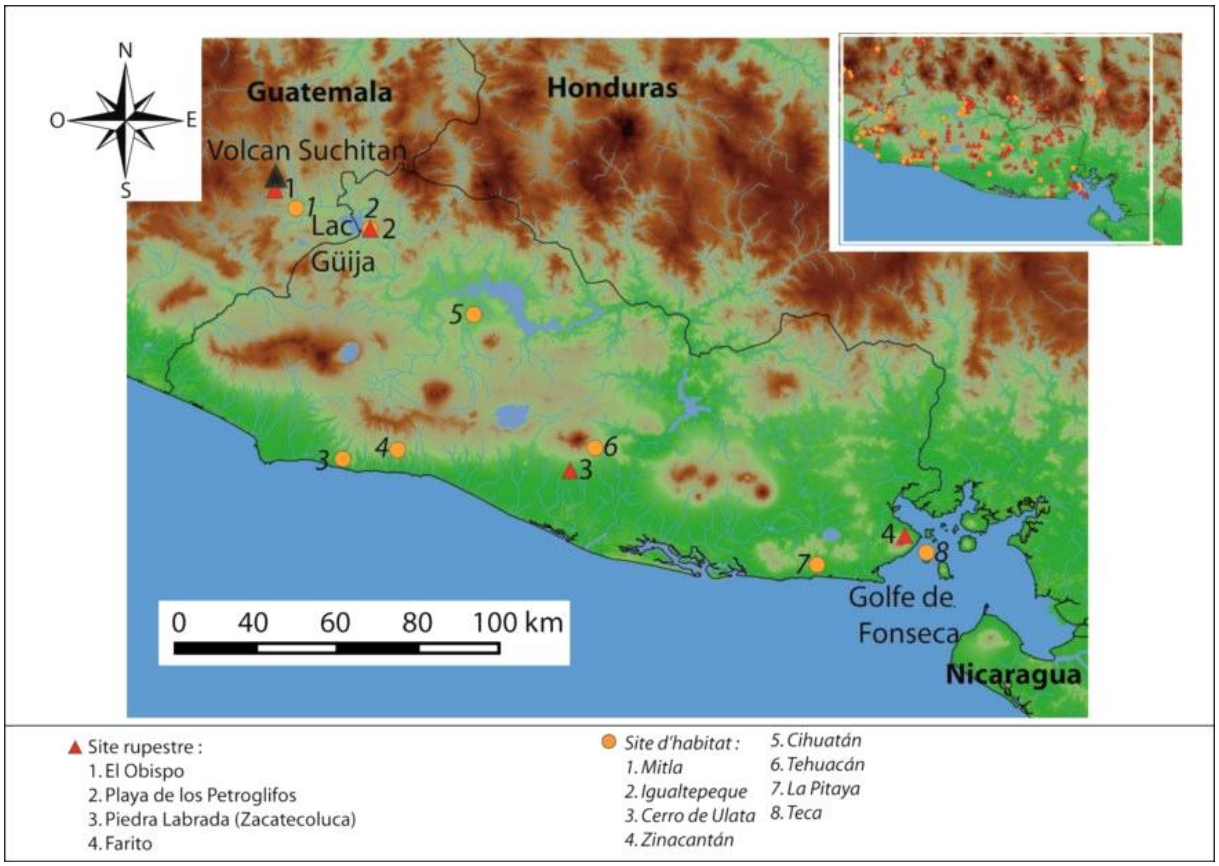


Figure 365 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition Tête de zoomorphes et les sites d'habitat à proximité



Figure 366 : Photographie d'un rocher de la Playa de los Petroglifos en 2004

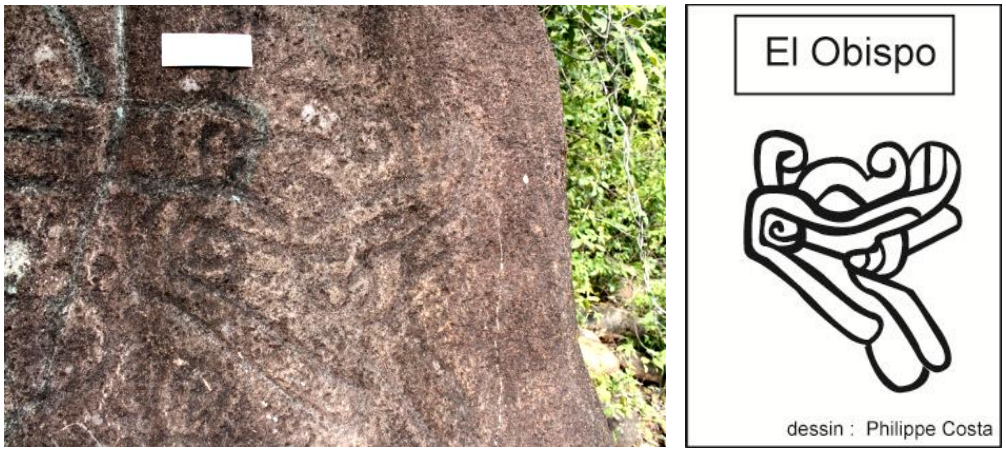


Figure 367 : Photographie et relevé d'El Obispo en 2010

B. Les traditions rupestres partagées entre le Honduras et le Salvador

Deux traditions se sont répandues principalement dans la Sierra Madre au Honduras et sur ses contreforts au Salvador (fig. 368). La plus étendue est la tradition Zoomorphes dont l'extension couvre depuis les abords de la vallée d'El Paraiso au Salvador, jusqu'aux vallées du Rio Negro, de Comayagua et de Tegucigalpa. Elle illustre les connections inter-vallées au sein d'un paysage montagneux et morcelé qui pourrait être qualifié de paysage culturel de la culture Lenca de nos jours. La tradition Entrelacs, quant à elle, présente un axe de communication entre la vallée du Rio Negro et jusqu'aux portes sud de la vallée de Comayagua, en passant par les cordillères septentrionales de la région Est du Salvador. Il faut savoir que le Rio Negro est un affluent du fleuve Lempa, tout comme le Rio Torola, dont la source ce trouve non loin du Cerro Coroban. Plus à l'est, c'est le fleuve Goascoran, dont le bassin orienté nord-sud se situe dans le prolongement de la dépression de Comayagua. Le cours de ces puissantes rivières a peut

être constitué une voie de communication entre ces régions montagneuses depuis le Classique terminal jusqu'au Postclassique.

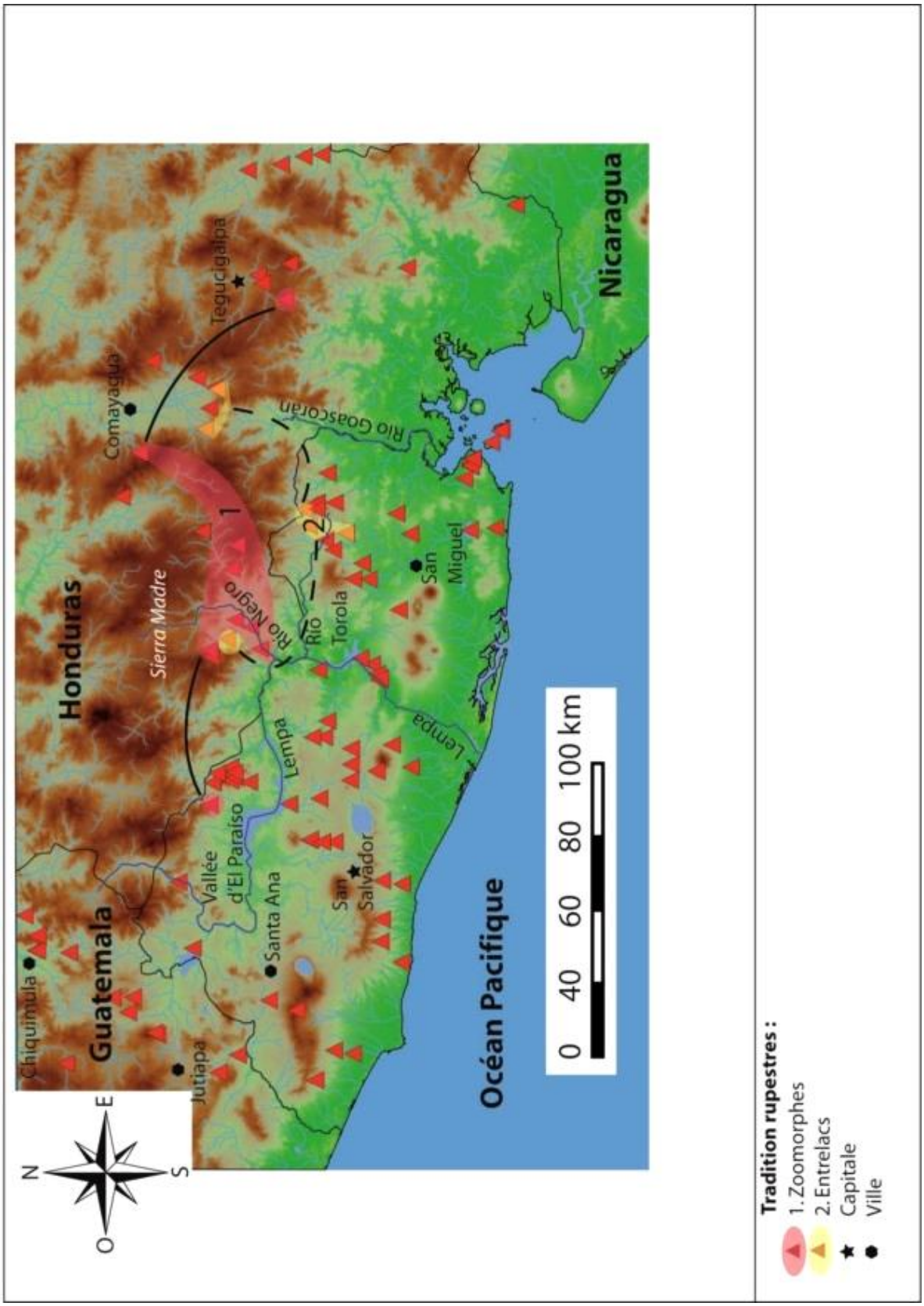


Figure 368 : Carte avec les deux traditions qui se distribuent entre le Honduras et le Salvador

1. Zoomorphes

Elle rassemble neuf sites en grande partie localisés au Honduras (Cueva de las Canas, Cueva del Duende de Coyolar, Cueva del Duende de Susuma, Cueva Pintada de Erandique, Cueva Pintada de San Francisco, Cuevas de Yaguacire, Pintada de Azacualpa et Tigre de Nazario) avec un cas isolé au Salvador (Ermitano). L'ensemble est réparti au sein de la Sierra Madre et sur ses contreforts (fig. 369), l'environnement le plus commun correspond à des pentes de montagnes ou de collines. Toutefois, un gisement rupestre se loge sur le sommet d'une montagne (Cuevas de Yaguacire), un au bord d'un ravin (Ermitano) et un dernier au bord d'un vallon (Cueva Pintada de Erandique). La longueur maximale atteinte par cette tradition est de 180 km d'est en ouest (depuis Ermitano à Cuevas de Yaguacire). Si à deux reprises le rapprochement entre établissement et site rupestre n'est pas établi, on l'observe à quatre occasions, tandis que la proximité avec un autre site d'habitat est encore plus rare (deux exemples).

La tradition se retrouve exclusivement dans des abris sous roches à la paroi souvent verticale pour au moins la moitié de l'ensemble, avec des peintures (seule la Pintada de Azacualpa accueillent en outre quelques gravures). La topographie privilégiée des gisements est en pente (trois cas), accidentée dans deux cas (Pintada de San Francisco et Ermitano) et plane dans une situation (Cuevas de Yaguacire). Dans la grande majorité des sites, la surface d'accueil est inclusive (sauf El Ermitano) ce qui pourrait sous-entendre que ces endroits étaient fréquentés par des groupes nombreux d'individus. Sur les quatre abris où l'on dispose de l'orientation, on peut constater qu'ils s'ouvrent de l'ouest au sud-est, avec deux cas au sud-est et deux au sud-ouest. La Cueva Pintada de Erandique est exceptionnelle car elle est associée directement à une source. Le matériel est toujours friable ; exclusivement du tuf volcanique au Honduras et de l'ignimbrite à El Ermitano. La Pintada de Azacualpa et la Cueva Pintada de San Francisco s'illustrent par une saturation inhabituelle des graphismes. En outre, on y observe des superpositions, comme à Las Cuevas de Yaguacire et El Ermitaño ; sur tous ces gisements rupestres, des traditions différentes ont été mises en évidence. Le tracé linéaire est la technique la plus commune, on dénombre de surcroît cinq emplois de l'aplat et quatre du négatif, même si pour les sites exclusivement de la tradition Zoomorphe, il n'y a que le Tigre de Nazario avec une peinture en négatif.

Toujours pour ces mêmes sites, la quantité de peintures est inférieure à 10, à l'inverse des situations où plusieurs traditions sont reconnaissables ; on passe alors à

plus de 20 peintures. Il semble que les parties hautes aient été privilégiées ; du matériel iconographique se retrouve systématiquement à plus de 200 cm. Les dimensions des manifestations rupestres, quand elles sont connues, sont de moins de 30 cm avec l'unique contre-exemple de Las Cuevas de Yaguacire, ce qui serait dû à la présence d'autres traditions.

Les motifs figuratifs sont systématiques et consistent en des zoomorphes terrestres (fig. 370). Il est possible que dans certains cas, des anthropomorphes aient été associés aux zoomorphes. Il est vrai que pour les gisements qui arborent essentiellement la tradition Zoomorphe, aucun anthropomorphe n'est enregistré. Toutefois, à Las Cuevas de Yaguacire, un zoomorphe difficile à identifier mais reconnaissable, semble faire partie d'un ensemble de figures avec des anthropomorphes. Or, ce même zoomorphe incertain se retrouve à la Cueva Pintada de Erandique (fig. 371), où seule la tradition Zoomorphe est identifiée. Le matériel iconographique non-figuratif partagé par les sites relevant uniquement la tradition Zoomorphe se limite à des traits ondulés.

À la Cueva Pintada de San Francisco, en 2012, dans le cadre de projets archéologiques partagés entre Éric Gelliot et l'auteur de ces lignes, de part et d'autre de la frontière séparant le Salvador et le Honduras, un sondage archéologique d'un mètre par un mètre a été réalisé au pied de la paroi. Il a permis de mettre en évidence du matériel préhispanique en contexte avec en particulier des tessons diagnostiques du Classique récent[791]. À quatre reprises, les traditions Zoomorphes et Mixteca-Puebla se côtoient (Ermitano, Cueva del Duende de Coyolar, Cueva Pintada de San Francisco et Cuevas de Yaguacire). À El Ermitano et à la Cueva Pintada de San Francisco, cette tradition caractéristique du Postclassique recouvre des motifs plus anciens de la tradition Zoomorphe. En croisant ces deux maigres indices, on serait dès lors tenté d'attribuer au Classique récent la tradition Zoomorphes.

La proximité des établissements ne permet pas de conforter la chronologie avancée. À Chalatenango, El Ermitaño apparaît comme relativement isolé ; il y a bien Camalote à 8 km à l'est, mais il fait partie des établissements situés autour du Massif de la Montañona qui semblent s'articuler avec la tradition « Spirales-Cercles concentriques » composée de gravures sur des roches à l'air libre. Au Honduras, la Cueva Pintada de Erandique est proche de Coyocutena, de l'époque du Contact et les deux sites ne semblent en rien contemporains. Dans la vallée de Comayagua cette fois, la Cueva de las Canas se situe à proximité directe de Quelepa, où de la céramique de type *Usulutan* a

[791] Gelliot et al. 2014, p. 50

été reconnue, ce qui indique une occupation ancienne[792]. Elle se poursuit au moins jusqu'au Classique terminal puisque l'établissement possède un caractère défensif et un jeu de balle propre à cette période.

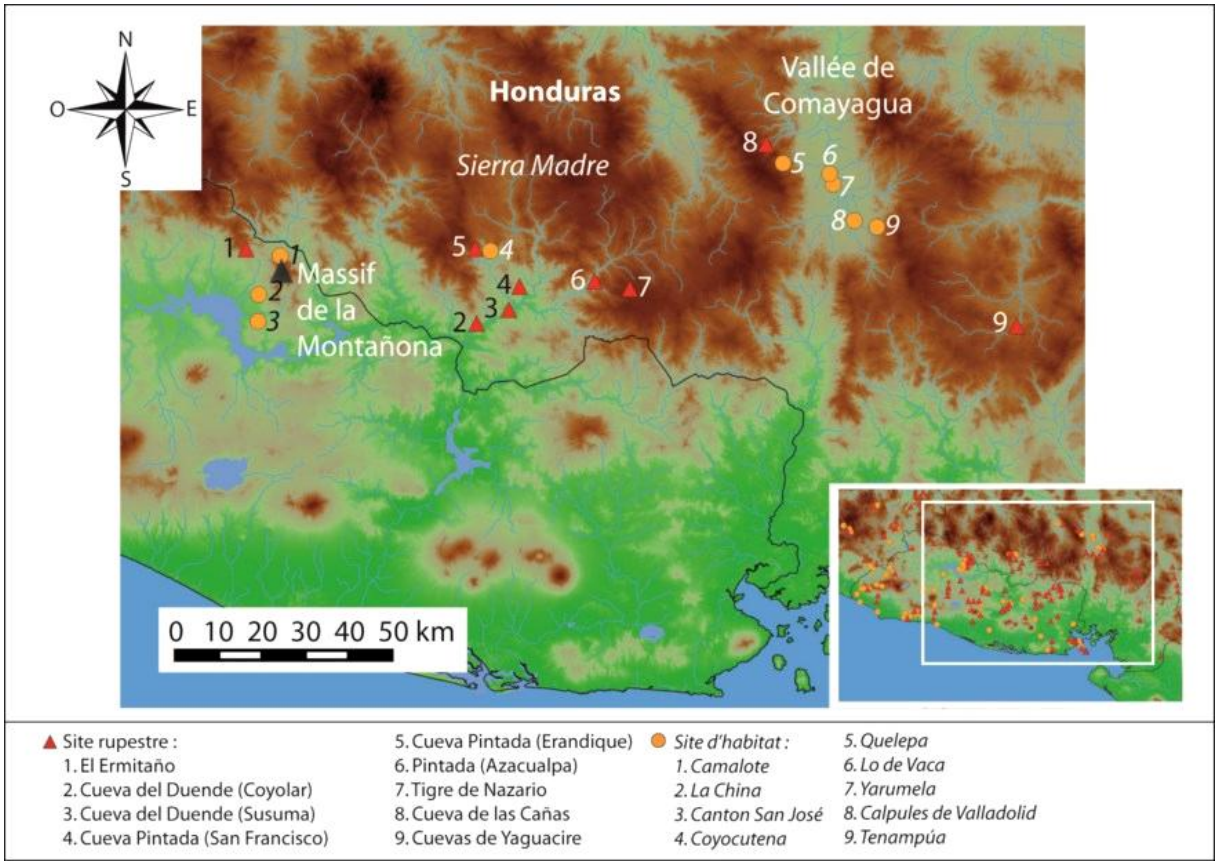


Figure 369 : Extrait de carte où apparaissent les neuf sites de la tradition Zoomorphes et les sites d'habitat à proximité

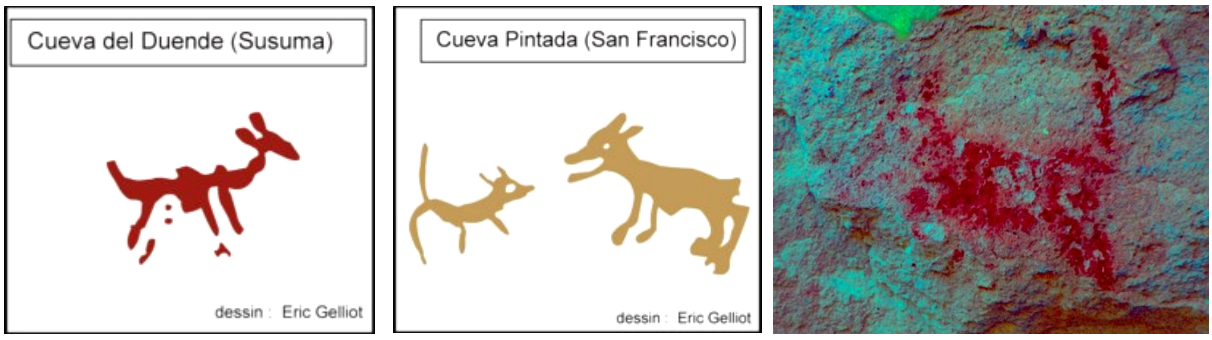


Figure 370 : Relevés de la Cueva del Duende (Susuma), de la Cueva Pintada (San Francisco) et image traitée avec Dstretch d'El Ermitano (filtre lre)

[792] Stone 1957, p. 48

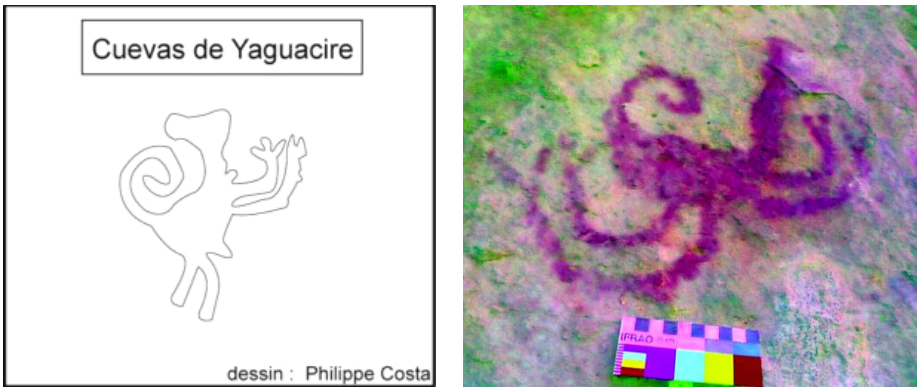


Figure 371 : Relevé de Las Cuevas de Yaguacire et image traitée avec Dstretch de la Cueva Pintada (Erandique) (filtre crgb)

2. Entrelacs

Elle se retrouve sur six lieux (Cerro Coroban, Cueva de las Figuras et Cueva del Chumpe au Salvador et Cueva de los Letreros, Cueva Pintada de San Francisco et Yarales au Honduras). À la Pintada de Azacualpa et à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, des indices font penser à l'existence de cette tradition, respectivement peinte et gravée, mais pas d'une façon définitive. Les sites se distribuent le long des contreforts de la Sierra Madre, depuis l'extrémité sud de la vallée de Comayagua, à la vallée du Rio Negro à l'ouest, en passant par les cordillères de Nahuaterique, et plus au sud de Cacahuatique-Coroban, au Salvador (fig. 372). Les environnements plus particulièrement appréciés sont les sommets de montagne (deux cas) et es pentes d'une montagne ou d'une colline (deux exemples), avec un cas exceptionnel en bordure de rivière (Yarales). Finalement, on ne peut pas dire qu'un environnement particulier ait été privilégié ou déterminant dans le choix du lieu. La distance entre les gisements rupestres les plus éloignés de cette tradition est de 79,2 km (entre la Cueva Pintada de San Francisco et Yarales).

La tradition se constitue d'abris sous roche à la paroi verticale, avec toutefois une paroi oblique à Cerro Coroban et une paroi horizontale (décoration de la voute) à la Cueva de los Letreros. C'est une des rares traditions où l'on identifie le même motif diagnostique peint ou gravé ; même si la majorité des sites utilise la peinture, la Cueva del Chumpe (fig. 231) et Yarales accueillent néanmoins des entrelacs sculptés. La topographie est souvent accidentée (trois exemples) et de ces sites, deux sont placés au sommet d'une montagne et sont les exceptions qui montrent une superficie d'accueil exclusive (Cerro Coroban et Cueva del Chumpe). De plus, ils sont les seuls à associer des

polissoirs au gisement rupestre et sont également orientés vers le sud-ouest. Ces sites ne semblent pas avoir eu pour objectif de réunir d'importants groupes de personnes, ce qui n'est pas le cas de la majorité des sites de la tradition dont trois possèdent, en revanche, une surface d'accueil inclusive. La proximité d'une source ou d'une rivière semble avoir joué un rôle important dans le choix du lieu sans être complètement indispensable (absent au Cerro Coroban) À deux reprises elle est directe (Cueva de las Figuras et Yarales), deux fois indirecte (Cueva del Chumpe et Cueva de los Letreros) et un exemple de relation visuelle (Cueva Pintada de San Francisco). Le matériel est du tuf volcanique friable avec cependant un cas d'ignimbrite compacte (Cueva de las Figuras). Souvent, les sites rupestres de cette tradition sont éloignés les uns des autres, mais ils sont proches d'autres gisements portant des traditions différentes. Un cas exceptionnel de rapprochement avec un établissement au Cerro Coroban avec Casitas Blancas, sinon, les lieux semblent être éloignés des sites d'habitat. C'est également une tradition qui a pour trait caractéristique de côtoyer systématiquement des traditions différentes, la Mixteca-Puebla (Cueva de las Figuras, Cueva del Chumpe et Cueva Pintada de San Francisco), Serpent à plumes (Cueva Pintada de San Francisco et Yarales) et Zoomorphes (Cueva Pintada de San Francisco). Si bien que les traditions Entrelacs, Mixteca-Puebla et Serpent à plumes pourraient représenter des sous-groupes d'une tradition plus large.

Le nombre de manifestations rupestres est supérieur à 20 (trois situations), ou compris entre 10 et 20 (trois exemples). Les gisements rupestres avec des gravures possèdent moins de figures, entre 10 et 20 (à l'exception de Cerro Coroban). Le matériel iconographique est d'une taille inférieure à 30 cm (trois cas), sans exclure des dimensions plus importantes (entre 30 cm et 80 cm à Yarales et plus de 80 cm à la Cueva de las Figuras). Les parties hautes sont mises à profit à trois reprises et deux endroits possèdent deux tiers du matériel graphique rupestre entre 60 cm et 200 cm. Il s'agit de Cerro Coroban et Cueva del Chumpe, où la hauteur de la paroi ne permet pas de s'étendre plus. Pour la peinture, sont employés systématiquement le tracé linéaire et l'aplat et plus rarement le négatif (deux gisements rupestres peints au Salvador). Il existe parfois des superpositions (Cueva de las Figuras et Cueva Pintada de San Francisco).

Sur tous les sites de peinture, l'Entrelacs est polychrome ce qui illustre l'aspect standardisé de ce symbole (fig. 337). Les motifs figuratifs sont systématiques, le plus répandu étant le zoomorphe, absent seulement du Cerro Coroban. D'ailleurs, dans plusieurs cas, l'entrelacs compose le corps d'un animal (fig. 373). À La Cueva de Las Figuras, il décrit plus particulièrement le corps polychrome d'un serpent logé dans les

parties hautes du panneau et il semble être incorporé dans une composition au contenu narratif. Il surplombe deux anthropomorphes de profil et face à face, dans des attitudes dynamiques, le regard dirigé vers le haut (fig. 276). Le spectateur fait face à une scène de célébration retraçant l'adoration d'une divinité, dont le contenu nous éclaire sur la signification de l'entrelacs. Une image polychrome similaire, même si elle est beaucoup moins bien conservée, a été reconnue à la Cueva Pintada de San Francisco. À la Cueva del Chumpe, l'entrelacs est gravé à deux endroits distincts ; tous d'abord au sommet de la montagne Los Hüehüechos, à l'entrée d'une cavité semi-profonde, dont les parois arborent du matériel iconographique rupestre aux dimensions bien inférieures à l'entrelacs. Non loin de là, sur les paroi d'un canyon, on voit le corps d'un animal mythique, éventuellement une représentation du monstre terrestre *Cipactli* (un crocodile) (fig. 373), dont on connaît par ailleurs des figurations dans lesquelles l'anatomie du reptile est défini par un entrelacs associé à une tête de crocodile (fig. 231). À cette occasion, l'entrelacs a été interprété comme le symbole *Malinalli*, un des symboles centraux de la cosmovision des Mexicas, amplement diffusé au Postclassique récent (fig. 231).

À quatre occasions, l'entrelacs côtoie des images de serpent. À la Cueva de las Figuras et à la Cueva Pintada de San Francisco des serpents à plumes ont de surcroit été reconnus. Si des anthropomorphes semblent interagir avec le serpent au corps d'entrelacs à la Cueva de las Figuras, les anthropomorphes de Yarales appartiennent à la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » et à la Cueva de los Letreros, on ne possède pas de photographie pour confirmer ou infirmer ce lien. Connus également sur trois sites, les empreintes de mains en négatif ne sont absentes que de la Cueva de los Letreros. Néanmoins, à la Cueva de las Figuras c'est un motif de main qui est oblitéré par un anthropomorphe, ce qui suggère différentes chronologies. Parmi le matériel graphique non-figuratif, les traits ondulés sont systématiques, viennent ensuite les points (quatre exemples), dont la quantité atteint entre un tiers et deux tiers des manifestations rupestres au Cerro Coroban et à la Cueva del Chumpe. Ensuite, ce sont les cercles concentriques présent sur trois sites picturaux (Cerro Coroban, Cueva de los Letreros et Cueva Pintada de San Francisco).

Trois des sites de la tradition Entrelacs ont bénéficié de sondages archéologiques. À Casitas Blancas, à proximité directe du Cerro Coroban, les sondages ont révélé du matériel du Classique récent (qui se prolonge au Classique terminal) et une absence de

matériel diagnostique du Postclassique[793]. À la Cueva del Chumpe, le sondage n'a pas permis de mettre en évidence du matériel préhispanique en contexte et à la Cueva Pintada de San Francisco, seule de la céramique du Classique a pu être identifiée pour le moment, mais le matériel n'a pas encore été analysé de façon adéquate. Dans ces conditions, le début de cette tradition rupestre devrait se situer à la fin du Classique récent, mais surtout au Classique terminal et au Postclassique. À Quelepa, on reconnaît un entrelacs sur un fragment de céramique de la phase Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.)[794], même si la ressemblance pourrait être fortuite. L'entrelacs est d'ailleurs un élément répété de décoration des vases de la céramique polychrome de Style Nicoya entre 900 et 1300 apr. J.-C. Ce symbole paraît avoir revêtu plusieurs significations, être associé à diverses divinités dont le recours a pu s'étaler au cours d'une période étendue. Sur différents sites où la tradition Mixteca-Puebla du Postclassique a été identifiée, il a été possible de reconnaître à plusieurs reprises des serpents polychromes au corps en entrelacs. Ces motifs sont proches iconographiquement, ils pourraient correspondre à l'évolution d'un même symbole. L'association du corps hélicoïdal et du serpent se réfère plus sûrement au Postclassique tandis que l'entrelacs en soi tendrait vers le Classique récent à Classique terminal.

Dans tous les cas, la tradition Entrelacs est à rapprocher du contexte belliqueux de la fin du Classique récent et du Classique terminal lié aux migrations des groupes Nahuas-Pipils. Leur peuplement est accompagné par une iconographie particulière standardisée, qui n'est pas seulement imposée, mais aussi adoptée et adaptée par les populations locales de façon volontaire. Le gisement rupestre le plus septentrional de la tradition, le Cerro Coroban, isolé et associé à l'établissement Casitas Blancas, mêle ainsi les traditions Locale et Entrelacs, où l'entrelacs est adapté et où les zoomorphes si chers à cette tradition sont exceptionnellement absents. La tradition Entrelacs est cantonnée à un axe de communication bien particulier entre la vallée de Comayagua à la vallée du Rio Negro à l'ouest, en passant par les cordillères de Nahuaterique. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant que le matériel lithique apparu dans les sondages de Casitas Blancas illustre une relation avec le Centre du Honduras (possible obsidienne de La Esperanza) [795]. La vallée de la rivière Torola, à la frontière entre le Salvador et le Honduras, respectivement au nord du département de Morazan et au sud du département de La

[793] Costa et al. 2013, p. 50

[794] Andrews 1986, p. 172

[795] Costa et al. 2013, p. 50

Paz, pourrait avoir été une voie de communication privilégiée à cette période. La proximité entre la Cueva de las Figuras et la Cueva del Chumpe, à 5,9 km l'une de l'autre et à peu de distance de cet axe est remarquable. Les deux gisements, s'il ne partagent pas la même technique, se ressemblent au contraire par l'aboutissement artistique notoire de leur matériel iconographique rupestre. Dans le cas du canyon de la Cueva del Chumpe, cette gravure serait à mettre en relation avec le style Mixteca-Puebla du Postclassique récent. Un possible exemple d'entrelacs associé définissant le corps d'un serpent pourrait bien être présent à Ometepe, au Nicaragua, ce qui va dans le sens de l'association avec les migrations des groupes Nahuas-Pipils au Classique terminal et au Postclassique[796].

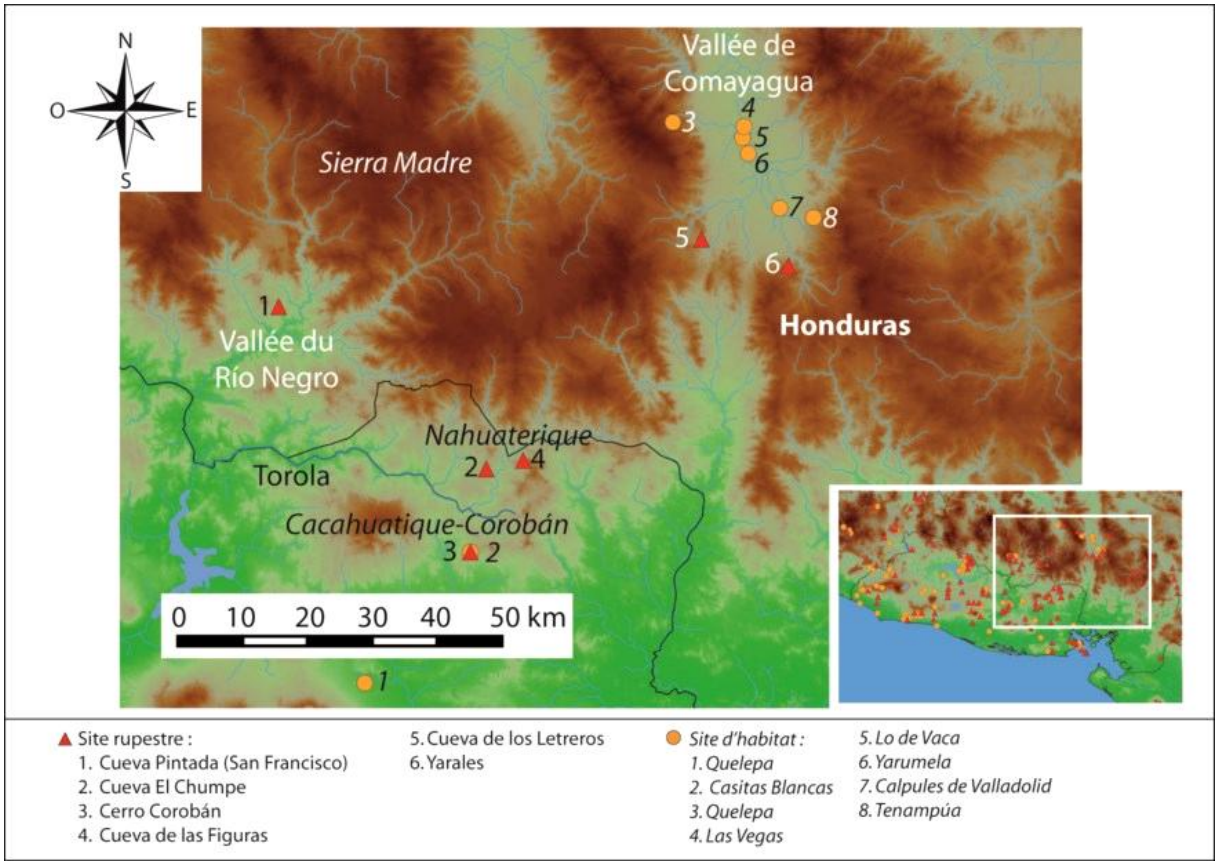


Figure 372 : Extrait de carte où apparaissent les six sites de la tradition Entrelacs et les sites d'habitat à proximité

[796] http://www.ometepenicaragua.com/petroglyphs/



Figure 373 : Relevés du canyon de la Cueva del Chumpe et de serpent avec un possible corps d'entrelacs à la Cueva Pintada (San Francisco) voir chapitre IIIp. 358

C. Les traditions rupestres partagées entre le Guatemala, le Honduras et le Salvador

Il s'agit des traditions Serpent à plumes et Mixteca-Puebla. Ce sont deux traditions dont la diffusion suit une direction qui définit un axe majeur de communication depuis l'est du Guatemala, jusqu'à la vallée de Comayagua, en passant par les contreforts sud de la Sierra Madre, à la frontière avec le Salvador (fig. 374). La portion qui va depuis la vallée du Rio Negro à la vallée de Comayagua avait déjà été mise en évidence pour la tradition Entrelacs qui présente d'autres points communs avec les traditions Serpents à plumes et Mixteca-Puebla. La tradition « Tête de zoomorphes » partage, quant à elle, deux gisements en commun avec les traditions Serpents à plumes et Mixteca-Puebla (Playa de los Petroglifos et Piedra Labrada de Zacatecoluca). Le point commun entre ces sites sont les groupes Nahuas-Pipils qui se sont installés dès la fin du Classique récent au Salvador.

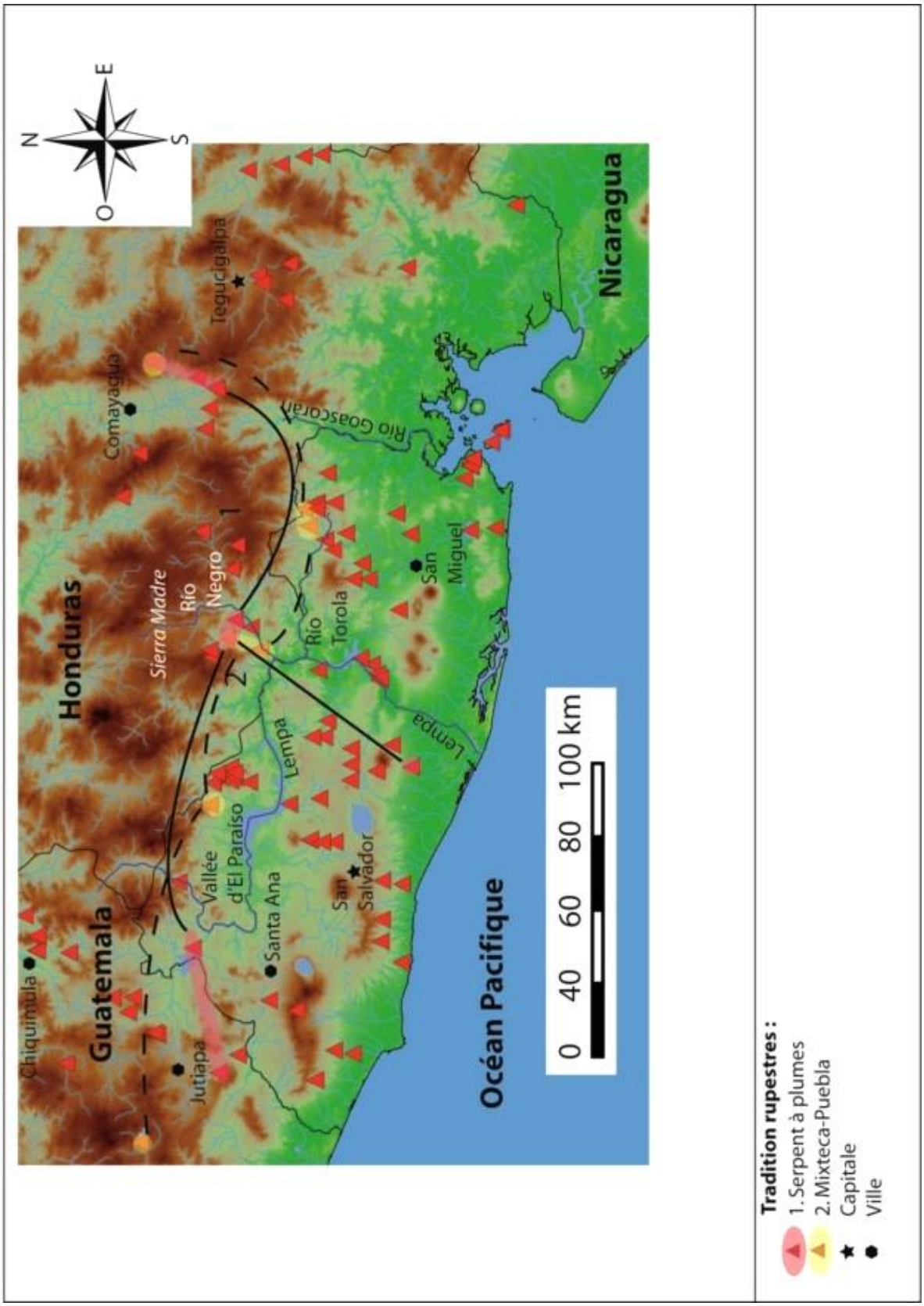


Figure 374 : Carte avec les deux traditions qui se distribuent entre le Honduras, le Guatemala et le Salvador

1. Serpent à plumes

Cette tradition regroupe 10 gisements rupestres (Playa de los Petroglifos et Piedra Labrada de Zacatecoluca au Salvador, Cueva de Coyocutena, Cueva Pintada de San Francisco, Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo, Moroceli, Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, Rio Mico et Yarales au Honduras et Pena Pintada au Guatemala). Les sites sont disséminés sur tout le cadre d'étude, depuis les Hautes terres de l'Est du Guatemala, jusque dans les vallées de la Sierra Madre du Honduras (Rio Negro, Comayagua, Tegucigalpa et Choluteca). Ils ne sont pas uniquement montagneux puisque la Piedra Labrada de Zacatecoluca est positionnée sur la côte Pacifique du Salvador, dans le Centre du pays (fig. 375). Comme pour la tradition Entrelacs, aucun environnement particulier ne semble avoir joué un rôle décisif dans le choix du site, même si les bordures de rivière (trois exemples) et de lac (Playa de los Petroglifos) ont été plus appréciées. Cette localisation entraine un rapprochement avec un point d'eau évident dans la vallée de Comayagua où se concentrent les trois gisements à proximité directe d'une rivière (Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, Rio Mico et Yarales). Pour les autres lieux, cette relation n'est pas établie directement, ils sont postés ou sur les pentes de montagne ou de colline (quatre exemples) et un au sommet d'une montagne (Cueva de Santa Elena de Izopo). L'éloignement maximum entre les sites est de 314 km d'est en ouest (entre la Piedra del Sol et Moroceli.)

La tradition se constitue en majorité d'abris sous roche (cinq cas), à la paroi verticale, mais aussi de parois verticales (Moroceli, Yarales et Quebrada de Santa Rosa de Tenampua). Au Salvador, en revanche, ce sont une roche à l'air libre à la paroi oblique (Piedra Labrada) et un groupe de roches à l'air libre (Playa de los Petroglifos). La préférence pour les supports verticaux rappelle la tradition Entrelacs. C'est une des rares traditions où le même motif diagnostique se retrouve peint ou gravé (comme pour la tradition Entrelacs). Une différence est marquée entre les gisements à proximité de points d'eau (vallée de Comayagua) qui sont toujours composés de gravures. C'est également le cas plus à l'est, à la Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo et à Moroceli, qui surplombent le Rio Choluteca à deux points différents. En revanche, à l'ouest, dans la vallée du Rio Negro au Honduras, à la Cueva de Coyocutena et à la Cueva Pintada de San Francisco, il s'agit de peintures, comme à la Piedra del Sol au Guatemala. Au niveau de la surface d'accueil, encore une fois les sites de la vallée de Comayagua se détachent pour être exclusifs, quand tous les autres gisements sont inclusifs. En outre, deux d'entre eux

possèdent une cavité à proximité (Quebrada de Santa Rosa de Tenampua et Rio Mico). Même si l'on connaît l'orientation des parois de seulement quatre sites, elle ne semble pas avoir joué un rôle dans le choix du lieu. À l'exception des cas de roches à l'air libre et au Guatemala, le matériel est friable (tuf volcanique et un calcaire). À trois reprises, il existe un rapprochement avec des établissements ; mais seulement à deux occasions la contemporanéité semble plus facile à établir. Avec le site d'habitat Coyocutena, l'occupation est plutôt de l'époque du Contact et ne correspond pas avec la chronologie attendue en relation avec un motif de serpent à plumes. En revanche, à Igualtepeque, l'île a dû être visitée depuis au moins le Classique et jusqu'à la phase Guazapa, au Postclassique ancien ; quant à Tenampua, le lieu est habité depuis la fin du Classique récent et jusqu'au début du Postclassique ancien. La proximité d'un autre gisement rupestre est rare, avec un cas unique où le serpent à plumes est peint deux fois à 5,4 km de distance (Cueva de Coyocutena et Cueva Pintada de San Francisco). Néanmoins, en observant la carte il apparaît que l'est de la vallée de Comayagua accueille la série de trois gisements comportant des serpents à plumes gravés ; du nord vers le sud on dsitingue Rio Mico, à 16 km au sud, la Quebrada de Santa Rosa et à 7,6 km plus au sud, Yarales. Entre la Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo et Moroceli, il y a 35 km, mais en réalité, le premier gisement domine la vallée de Tegucigalpa, où naît le Rio Choluteca, dont le cours s'étend par la suite vers le nord-est et passe à proximité de Moroceli. À l'exception de la Cueva de Coyocutena et Rio Mico où la tradition Serpent à plumes paraît être l'unique représentée, les autres gisements rupestres côtoient toujours des traditions distinctes, comme c'est le cas pour les traditions Entrelacs et Tlaloc.

Le nombre de graphismes attribuables à la tradition Serpent à plumes parait avoir été limité sur chaque site. Si à cinq occasions la quantité du matériel graphique rupestre dépasse les 20 représentations, cela s'explique par la juxtaposition de plusieurs traditions. Par contre, les dimensions des figures sont plus importantes, usuellement comprises entre 30 cm et 80 cm et les parties hautes sont couramment sollicitées (Cueva Pintada de San Francisco, de Santa Elena de Izopo, Moroceli et Yarales). Cette dernière caractéristique n'est pas sans rappeler la tradition Entrelacs. Pour la gravure, c'est le piquetage associé au raclage qui a pu être identifié, et pour la peinture le tracé linéaire. La Cueva Pintada de San Francisco est exceptionnelle car c'est le seul gisement avec une saturation notoire des graphismes. On peut y observer une superposition d'un motif Mixteca-Puebla sur un zoomorphe et à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua et

à Yarales, ce sont des lignes ondulées et des visages simples qui se sont superposés aux serpents[797].

Des motifs figuratifs sont identifiables systématiquement, mais n'accompagnent en aucun cas une narration. Le plus souvent, les serpents à plumes sont accompagnés de serpents, c'est le cas sur sept lieux (Playa de los Petroglifos, Cueva de Coyocutena, Cueva Pintada de San Francisco, de Santa Elena de Izopo, Moroceli, Quebrada de Santa Rosa et Yarales). Les anthropomorphes présents trois fois ne sont pas associés avec la tradition Serpent à plumes ce qui semble différent des visages mis en évidence sur six gisements rupestres (Playa de los petroglifos, Cueva de Coyocutena, Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo, Moroceli, Yarales et Piedra del Sol). Au sein du matériel iconographique non-figuratif, les points sont les plus courants (sept cas) et composent toujours moins d'un tiers des manifestations, tout comme les traits ondulés (six cas). Ensuite ce sont les cercles les plus communs (cinq exemples), puis les cercles associé à des traits (quatre cas), les cercles concentriques et les cercles avec un point au centre se reconnaissent sur trois sites, comme les spirales. Moroceli concentre tous ces types de cercles et il arbore la tradition Serpent à plumes ainsi qu'une autre tradition indéfinie. À la Quebrada de Santa Rosa, où seule la tradition Serpent à plumes est reconnue, des cercles, des cercles associé à des traits et des cercles avec un point au centre sont visibles.

Deux des représentants de la tradition Serpent à plumes ont fait l'objet de sondages archéologiques. Tout d'abord, un sondage a été mené à la Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo par Stone dans les années 1950 et du matériel céramique a été retrouvé en contexte mais il n'a jamais été analysé. Le second est la Cueva Pintada de San Francisco, où seule de la céramique du Classique a pu être identifiée pour le moment, toutefois les artéfacts n'ont pas encore été analysés de façon adéquate. En se basant sur l'iconographie des serpents à plumes, il transparaît que le motif a été employé et a évolué au cours du temps. Les plus anciennes devrait être celles portant des traits de style Teotihuacan ; elles incluent un serpent à plumes de la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua (fig. 376), qui pourrait remonter au V^{e} siècle, durant le Classique ancien. Si c'est le cas, force est de constater que le gisement rupestre de la Quebrada serait antérieur à l'établissement qui surplombe la montagne de la fin du Classique récent.

[797] Reyes Mazzoni 1977, p. 48

D'autres figurations de serpents sont plus angulaires et datent également du Classique récent, c'est le cas des gravures de la Playa de los Petroglifos, Piedra Labrada et Moroceli. C'est probablement à ce moment que des gravures de singes sont associées aux serpents dans la vallée de Comayagua, pour des lieux proches de sources d'eau et dont la paroi porte des cavités (Quebrada de Santa-Rosa et Rio Mico).

En revanche au Postclassique, les formes redeviennent plus arrondies et portent plus de détails ; c'est ce qu'on observe sur un exemple de Rio Mico en gravures (fig. 376). Les exemples peints de la vallée du Rio Negro, devraient remonter à cette époque, comme à la Cueva Pintada de San Francisco (fig. 376) et peut être aussi à la Cueva de Coyocutena et à la Piedra del Sol au Guatemala. Reyes Mazzoni rappelle qu'à Yarales et Santa Rosa de Tenampua, des gravures sont superposées aux motifs de serpent à plumes ; il s'agit de motifs non-figuratifs de lignes ondulées et de visages simples (uniquement à Yarales). Il devrait s'agir, dans ce dernier cas, de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques ». Par contre, à la Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo, on reconnaît également la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », mais aucune superposition n'a été mise en évidence. Au contraire les serpents apparaissent surplombant des visages simples et font penser à une production postérieure même si, en absence de superpositions, il est hasardeux de se prononcer.

On aurait donc, tout d'abord des serpents à plumes d'influences Teotihucan au début du Classique récent, puis Maya, avec des traits plus angulaires, durant le Classique récent et finalement de nouveau plus arrondis et plus détaillés, au Postclassique. Les contreforts est de la vallée de Comayagua ont connu, au moins depuis le début du Classique récent, une activité rupestre où le matériel iconographique se compose entre autres de serpent à plumes. Ainsi, la Quebrada de Santa Rosa est dans ce sens plus à rapprocher de l'établissement Calpules de Valladolid, à 5,7 km au nord-ouest, dont l'occupation s'étend du Préclassique récent au Classique récent[798], plutôt que de Tenampua plus proche, mais dont l'occupation ne commence pas avant la fin du Classique récent. Rio Mico, possède des manifestations rupestres du Postclassique. Or, à 16 km à l'ouest, se situe Las Vegas, avec une occupation du Classique terminal au Postclassique récent. C'est le site d'habitat le plus proche. Il paraitrait que si les établissements changent de position, il y a une permanence des sites rupestres, avec une technique et des thèmes identiques traités de façon variée au gré des influences culturelles en vigueur dans la vallée.

[798] Boyd 1989, p. 51

En ce qui concerne les gisements rupestres salvadoriens, les serpents à plumes des roches à l'air libre de la Playa de los Petroglifos sont bien marqués. Le lieu a dû constitué un centre de pèlerinage majeur, au moins dès le Classique récent et les gravures de serpent à plumes correspondent à priori plus à cette chronologie. Même si le site se compose d'un groupe de roches à l'air libre et que la tradition Serpent à plumes s'exprime de préférence dans des abris, la spécificité de l'endroit explique le changement de support. Il y a bien sûr aussi des figurations du Postcalssique ancien contemporaines du site d'habitat de la phase Guazapa au sommet de l'île, mais le matériel iconographique de cette période correspond plus certainement à la tradition « Tête de zoomorphes » où les têtes de serpents ne portent pas de plumes. La Piedra Labrada de Zacatecoluca est un cas unique, la face principal accueille une gravure qui correspond à la tradition « Tête de zoomorphes », éventuellement contemporaine de l'établissement majeur de Tehuacan, à 10,5 km au nord-est. Toutefois, en face de la gueule du serpent une seconde gravure, qui n'est pas reliée à la première, s'apparente à une queue plumée. Dans tous les cas, cette gravure s'apparente plus au Postclassique et devrait être considérée comme contemporaine de la phase Guazapa, même si la venue des groupes Nahuas-Pipils n'a pas été démontrée à Tehuacan.

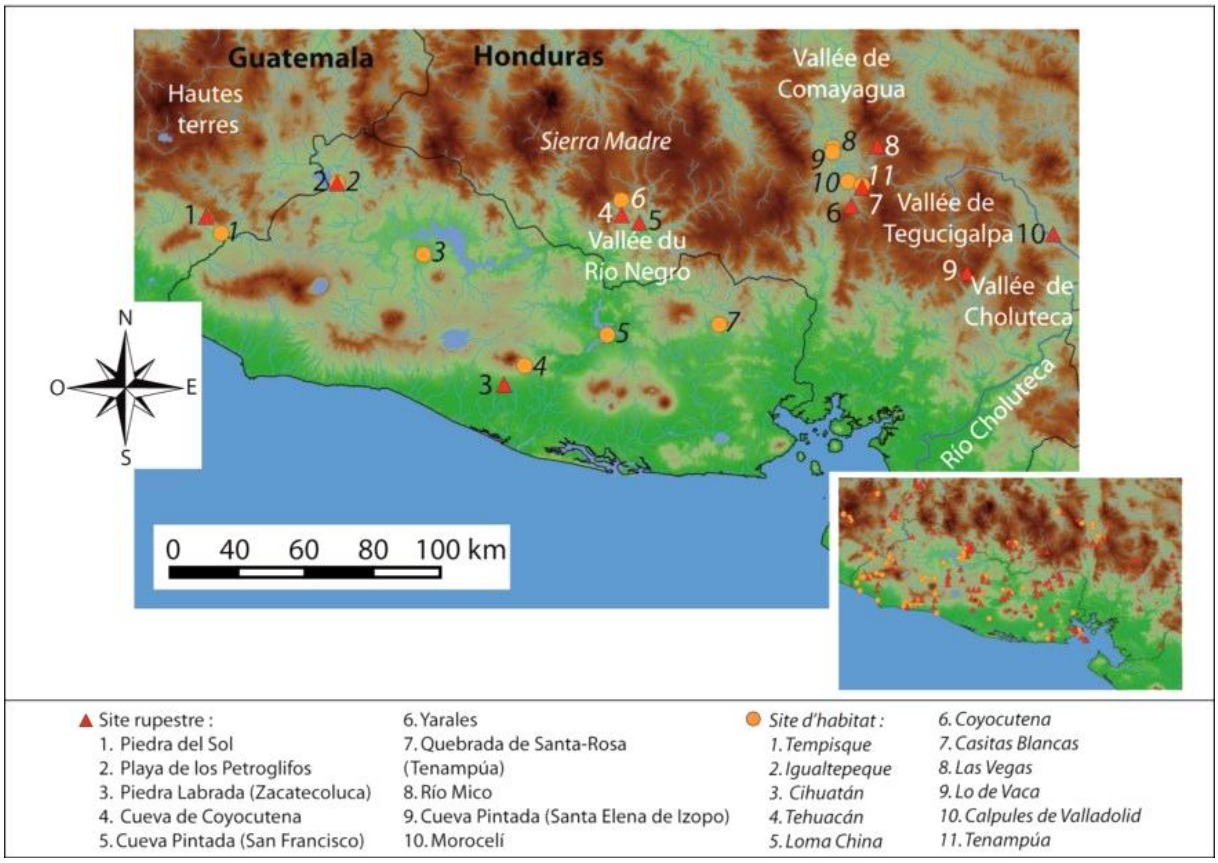


Figure 375 : Extrait de carte où apparaissent les dix sites de la tradition Serpent à plumes et les sites d'habitat à proximité

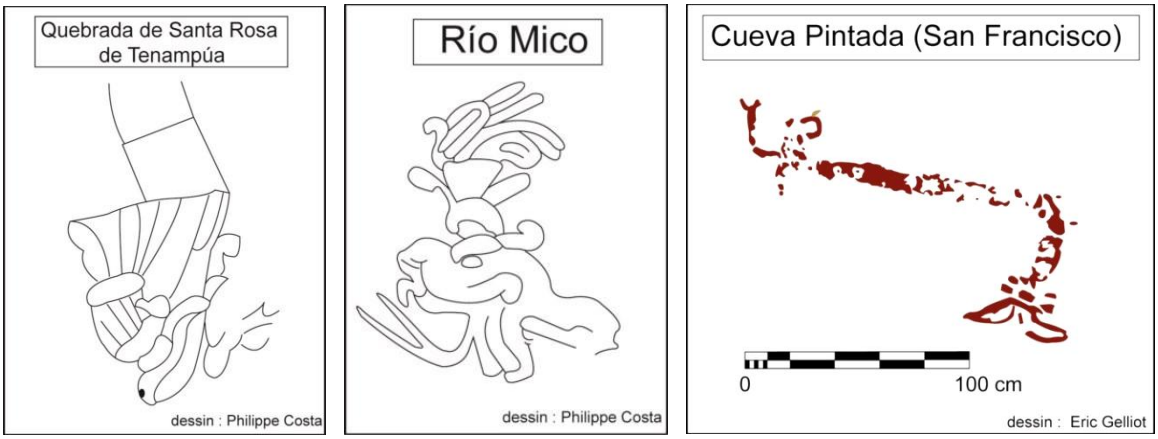


Figure 376 : Relevés de la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, Rio Mico et la Cueva Pintada (San Francisco)

2. Mixteca-Puebla

Cette tradition regroupe sept gisements rupestres (Cueva de las Figuras, Cueva del Chumpe, Emitano, Cueva del Duende de Coyolar, Cueva Pintada de San Francisco, Rio Mico et Piedra de Ayarza). Les sites sont disséminés sur presque tout le cadre d'étude uniquement au sein de la Sierra Madre, depuis les Hautes terres de l'est du Guatemala, jusque dans les vallées de la Sierra Madre du Honduras (Rio Negro et vallée de Comayagua) (fig. 377). Au Salvador, les portions de cette chaîne de montagne où on repère la tradition Mixteca-Puebla s'appellent les cordillères d'Alotepeque-Metapan, à l'ouest (Ermitano) et de Nahuaterique à l'est (Cueva de las Figuras et Chumpe). Encore une fois, plus encore que dans les traditions Entrelacs et Serpent à plumes, les environnements sont systématiquement différents. Une relation avec des points d'eau, de la même façon que pour la tradition Serpent à plumes, semble se dégager ; il existe une relation directe à la Cueva de las Figuras et à Rio Mico. Les motifs attribués à la tradition Mixteca-Puebla à la Cueva del Chumpe (fig. 373) sont également à proximité directe d'une rivière, à la Piedra de Ayarza elle est indirecte et une relation visuelle existe à la Cueva Pintada de San Francisco. Toutefois, Ermitano n'a apparemment pas de rapport avec l'élément eau. À l'intérieur du cadre d'étude, ce ne sont pas moins de 267 km qui séparent les gisements rupestres les plus distants de cette tradition (depuis la Piedra de Ayarza jusqu'à Rio Mico).

La tradition se constitue essentiellement d'abris sous roche à la paroi verticale, tendance reconnaissable pour les traditions Serpent à plumes et Entrelacs. Les sites picturaux sont prédominants (cinq exemples), néanmoins la gravure n'est pas totalement absente (Cueva del Chumpe et Rio Mico). Les surfaces d'accueil sont préférablement exclusives (quatre exemples) et accidentée (quatre cas) ; ces lieux ne sont pas vraiment propices à accueillir beaucoup de personnes. La Cueva de las Figuras constitue la seule exception où, en plus d'être inclusive, la topographie immédiate est plane. Cette différence est à mettre directement en relation avec le thème original au Salvador des représentations qui dépeignent une scène d'adoration menée par plusieurs personnes. Dans ce sens, on peut déduire que la fonction de l'endroit a tout aussi bien due être dissemblable de ses pairs plus propices à l'isolement d'assemblées restreintes. En général, des cavités existent à proximité ou dans les abris (quatre situations). À l'exception de la Piedra de Ayarza, où le support est une andésite ou un basalte compact, les matériaux choisis sont du tuf volcanique ou de l'ignimbrite friables. La Piedra de

Ayarza est de même un site singulier car il est à proximité d'établissements du Postclassique probablement contemporains (Caparossa et Media-Cuesta). La Cueva de las Figuras est à peu de distance de la Cueva del Chumpe, tout comme la Cueva Pintada de San Francisco est proche de gisements rupestres de traditions diverses et trois sites sont en revanche isolés (Ermitano, Cueva del Duende de Coyolar et Rio Mico).

Comme pour la tradition Serpent à plumes, la quantité du matériel iconographique en lien direct avec la tradition Mixteca-Puebla ne représente pas un grand nombre de graphismes. Dans la moitié des cas connus (trois exemples), ce sont entre 10 et 20 figures comptabilisées, dont un cas (Piedra de Ayarza) où seule la tradtion Mixteca-Puebla est reconnue. Sinon ce sont plus de 20 motifs qu'il faut diviser entre plusieurs traditions, dans ce contexte, la Cueva Pintada de San Francisco est exceptionnelle puisqu'il expose en outre une saturation de la paroi. Dans cette configuration, les figures strictement Mixteca-Puebla paraissent plus grande. Autrement, les dimensions des figures sont à l'ordinaire inférieures à 30 cm (quatre cas), même si encore une fois à Rio Mico elles se situent entre 30 cm et 80 cm et à la Cueva de las Figuras, plus de 80 cm. Les parties supérieures des parois sont sollicitées, comme pour les traditions Entrelacs et Serpent à plumes. La technique employée pour la gravure n'est connue qu'à la Cueva del Chumpe (piquetage associé au raclage) et pour la peinture c'est le tracé linéaire, l'aplat, le négatif (moins courant mais discerné à la Cueva de las Figuras et à l'Ermitano) et le positif de façon isolé (Cueva Pintada de San Francisco).

Le thème figuratif est permanent et se développe en une narration à deux reprises ; comme à la Cueva de las Figuras, il n'est pas exclus que la Piedra de Ayarza illustre une scène où interagissent non seulement des personnages, mais aussi des divinités et des zoomorphes. Ce sujet est d'ailleurs systématique ; le plus souvent ce sont des serpents (quatre exemples) et pour les divinités, des serpents à plumes se côtoient à Rio Mico et à la Cueva Pintada de San Francisco. Ce dernier site accueille également une somptueuse peinture de jaguar dont les comparaisons ne manquent pas dans les codex Zouche-Nutall, Borgia et Fejérvari-Mayer [799](fig. 378). Les mains en négatif se répètent deux fois, mais elles ne devraient pas être contemporaines de la tradition Mixteca-Puebla, dont les motifs les recouvrent sur les deux sites (El Ermitano - fig. 273 - et Cueva de las Figuras). Il existe même un gisement rupestre avec des mains en positif (Cueva Pintada de San Francisco), dont certaines sont d'un rouge plus intense que celui caractérisant les figures strictement Mixteca-Puebla. Néanmoins, une main au centre

[799] Gelliot 2014, p. 40

d'un ensemble de triangles formant un cercle pourrait être contemporaine de cette tradition (fig. 378). Parmi le matériel iconographique non-figuratif, il n'y a pas vraiment de graphismes récurrents ; les points et les lignes ondulées sont les plus courants (quatre cas), mais totalement absents respectivement de trois et de deux sites. Ensuite, ce sont les cercles concentriques mis en évidence trois fois, associés en deux circonstances à des cercles avec un point au centre (Cueva del Duende de Coyolar et Piedra de Ayarza). Un motif non-figuratif et difficile à identifier rappelle toutefois le style Mixteca-Puebla à Rio Mico (fig. 378). La tradition Mixteca-Puebla côtoie la tradition Entrelacs à la Cueva de las Figuras, la Cueva Pintada de San Francisco et à la Cueva del Chumpe.

Pour cette tradition, trois gisements rupestres ont fait l'objet de sondages archéologiques. Tout d'abord, un sondage a été mené à la Cueva Pintada de San Francisco, où seule de la céramique du Classique a pu être identifiée pour le moment ; toutefois les artéfacts n'ont pas encore été analysés de façon adéquate. Par ailleurs, à la Cueva del Chumpe, le sondage n'a pas permis de mettre en évidence du matériel préhispanique en contexte. Finalement, à la Piedra de Ayarza, en 1949, un sondage a été mené par Shook et a révélé des cendres, du charbon, des tessons, de petits os d'animaux et de crabes, mais le contexte et l'étude de ce matériel n'est pas connu[800]. Dans ces conditions, l'iconographie est plus fiable et elle est attribuée au Postclassique récent. D'ailleurs, au Guatemala, la Piedra de Ayarza est à proximité de deux centres du Postclassique, dont Media Cuesta, à 2,4 km au nord-est, avec un centre cérémoniel composé de pyramides jumelles et d'un jeu de balle fermé en forme de « I »[801]. El Ermitano est, quant à lui, à 15 km au nord de l'établissement Santa Maria du Postclassique ancien et Rio Mico, à 16,5 km à l'est du centre Postclassique de Las Vegas. Pour El Ermitano, l'aboutissement des peintures n'est pas comparable avec l'iconographie que l'on observe sur les autres gisements, il sera attribué au Postclassique ancien, porteur d'une tradition Pré-Mixteca-Puebla.

[800] Perrot-Minnot 2007, p. 19

[801] Ichon et grignon 2003, p. 41

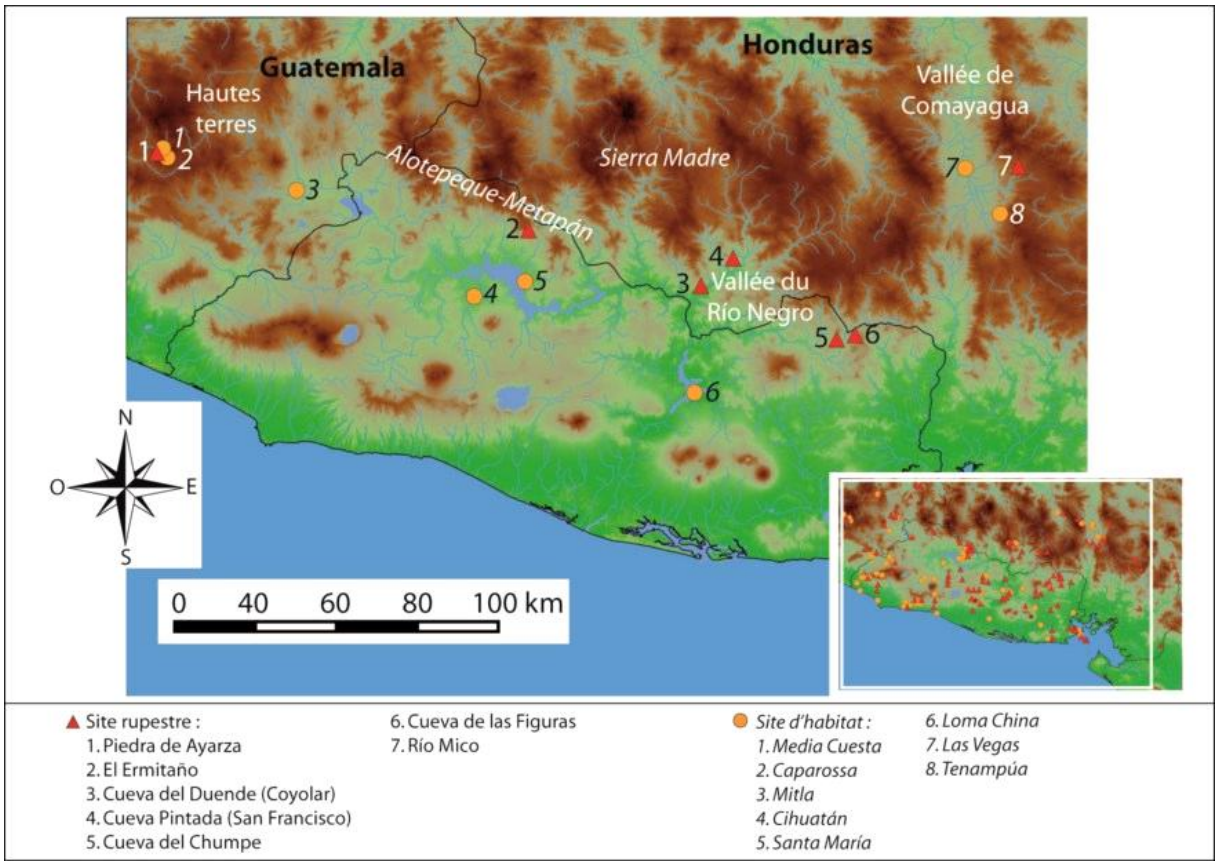


Figure 377 : Extrait de carte où apparaissent les sept sites de la tradition Mixteca-Puebla et les sites d'habitat à proximité

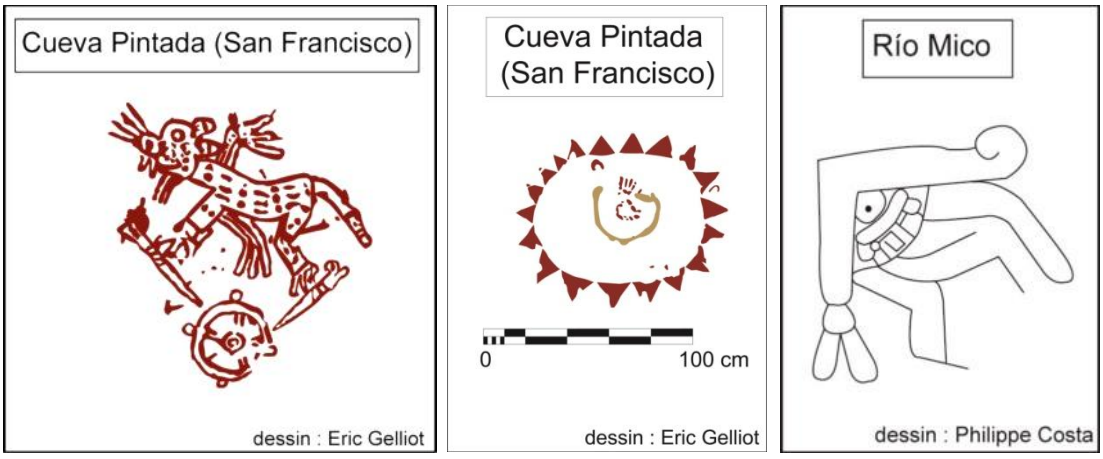


Figure 378 : Relevés de la Cueva Pintada (San Francisco) et de Rio Mico (à droite)

III. Les traditions rupestres mises en évidence exclusivement au Guatemala et au Honduras

A. Les traditions rupestres régionales de l'Est du Guatemala

Les quatres tradtions qui ne dépassent pas les frontières du Guatemala sont bien localisées (fig. 379). Elles se situent dans le territoire chorti depuis le Classique récent jusqu'à nos jours. Les trois premières « Visages détaillés-Formes Géométriques », « Anthropomorphe au couvre-chef allongé » et Serpent se cantonnent aux vallées des rivières Carcaj et Shutaque. En revanche la tradition Mains se développe plus spécifiquement à proximité du volcan Ixtepeque.

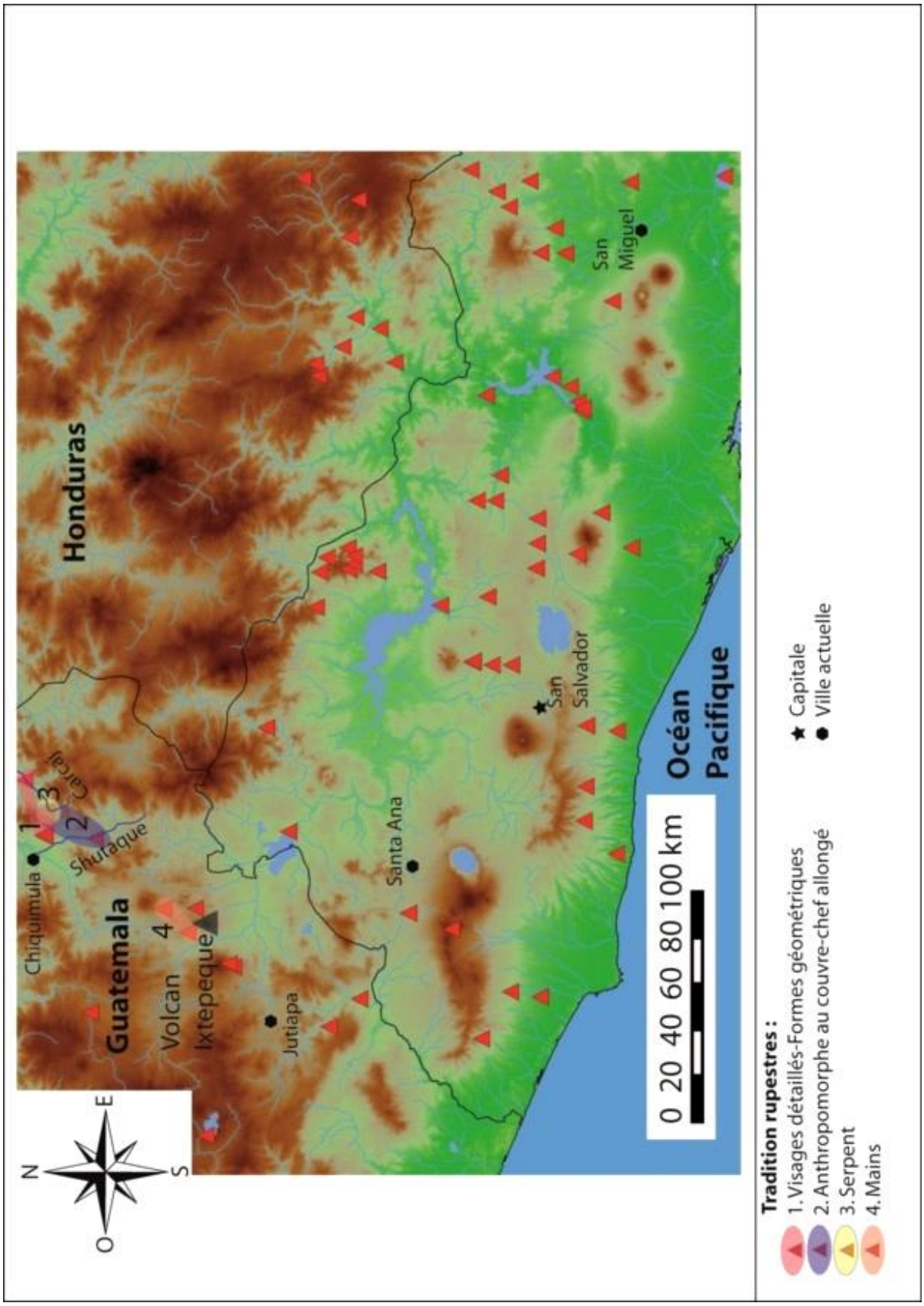


Figure 379 : Carte avec les quatre traditions qui se distribuent uniquement au Guatemala

1. Visages détaillés-Formes géométriques

Cette tradition est constituée de trois gisements rupestres (El Limon, Penasco Alonzo et Penasco Ceron), positionnés sur les pentes de montagnes, les deux premiers surplombent la vallée de la rivière Carcaj et Penasco Ceron domine les vallées de San Esteban et Chiquimula (fig. 380). Ils tiennent dans un mouchoir de poche ; seulement 12,5 km séparent El Limon de Penasco Ceron, qui est lui-même éloigné de 4,4 km de Penasco Alonzo.

Ces gisements sont des abris sous roche avec des peintures, leur topographie immédiate est accidentée, ils surplombent des vallées et possèdent ainsi une relation visuelle avec des rivières qui courent en contrebas. Le type de roche n'a pas influencé le choix du lieu ; à El Limon, il s'agit d'andésite ou de basalte, tandis qu'à Penasco Ceron, c'est du calcaire. Les surfaces d'accueil sont inclusives et la technique employée mêle le tracé linéaire et l'aplat. Dans l'état actuel des connaissances, on peut affirmer que les parois ne sont pas saturées de graphismes, mais impossible de s'avancer sur la quantité de motifs, la hauteur des représentations, ou encore leurs dimensions.

Le matériel graphique figuratif n'est pas attesté à El Limon, mais répété chez ses pairs ; il inclut en particulier des visages schématiques (fig. 381). Les manifestations rupestres non-figuratives incluent toujours des cercles et un cas de carrés représentés l'un dans l'autre est mentionné au Penasco Alonzo. Ces formes sont associées à des points (Penasco Ceron et El Limon) (fig. 381).

Au sein de cette tradition, seul le Penasco Alonzo a fait l'objet de fouilles archéologiques en 1998[802]. Elles ont démontré une industrie de lame d'obsidienne provenant d'Ixtepeque[803] et un total de 16184 coquillages de mollusques d'eau douce consommés (ibid.). En outre, du matériel céramique du Préclassique moyen au Classique récent a été reconnu[804] et en plus des lames, aussi du matériel lithique avec une technologie de taille rudimentaire. Celui-ci a été mis en relation avec une occupation très ancienne des sites commençant durant la période Archaïque[805]. Selon les chercheurs, l'abri aurait constitué un lieu de campement saisonnier pour la chasse, avec une fonction

[802] Pérez de Batres et al. 2000, p. 785

[803] Pérez de Batres et al. 2000, p. 788

[804] Batres et al. 1999, p. 791

[805] Pérez de Batres et al. 2000, p. 792

rituelle[806]. La chronologie de la tradition « Visages détaillés-Formes géométriques » reste incertaine.

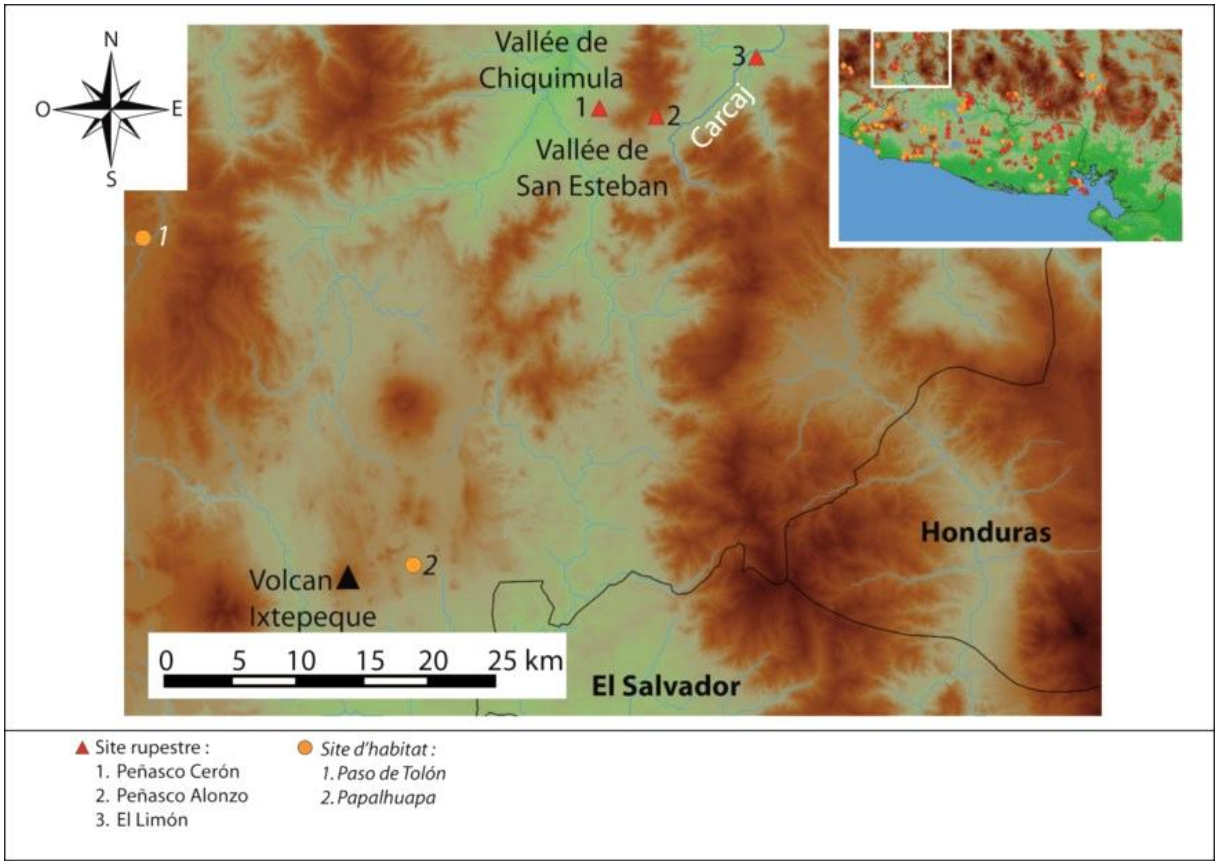


Figure 380 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition « Visages détaillés-Formes géométriques » et les sites d'habitat à proximité

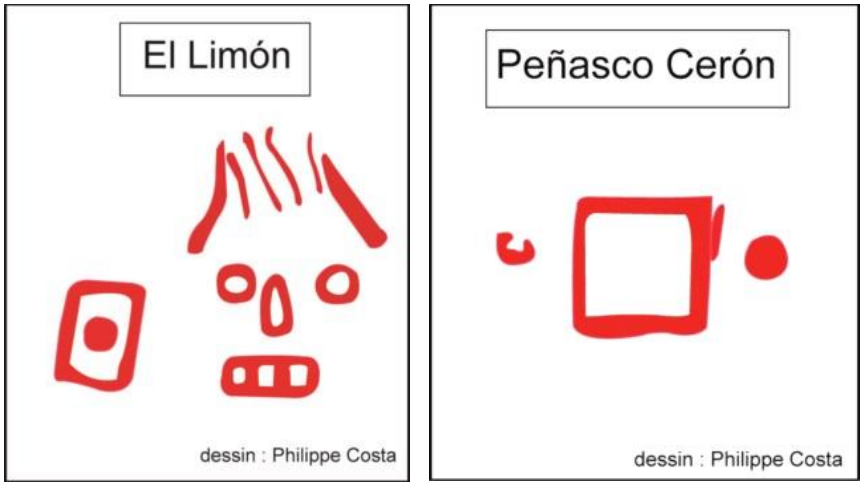


Figure 381 : Relevés d'El Limon et du Penasco Ceron

[806] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791

2. Anthropomorphes au couvre-chef allongé

Cette tradition est portée par une paire de gisements rupestres (Penasco Alonzo et Penasco Los Migueles) distants de 400 m, positionnés sur les pentes d'une montagne dominant la vallée de la rivière Carcaj (fig. 382).

Ce sont des abris sous roche avec des peintures, leur topographie immédiate est accidentée et ils possèdent une relation visuelle avec la rivière dont le cours est établi en contrebas. Dans les deux cas, les parois sont orientées vers le sud et la surface d'accueil est inclusive. Les techniques employées sont le tracé linéaire et l'aplat (le négatif est uniquement connu au Penasco Los Migueles). La quantité de motifs est toujours supérieure à 20 et ils sont peints à plus de 2 mètres de haut, sans saturer la paroi. Néanmoins, des superpositions sont visibles et répétées, au Penasco Alonzo, la peinture est mélangée et indique que le recouvrement appartient à une même session de production rupestre.

Le motif figuratif similaire est un anthropomorphe au couvre-chef allongé dont la partie inférieure du corps est estompé au Penasco Alonzo (fig. 383). Les deux gisements accueillent des zoomorphes, mais ils ne sont pas comparables : au Penasco Los Migueles, c'est un serpent de 5,25 m, absent du Penasco Alonzo. Les graphismes non-figuratifs analogues sont des cercles.

Les deux sites ont fait l'objet de fouilles archéologiques en 1998[807], où du matériel uniforme a été rencontré. Un total de 16184 coquillages de mollusque d'eau douce consommés, appartenant au type *Tryonia spp* et *Charadreon spp*, ont pu être comptabilisés au Penasco Alonzo[808] et 479 au Penasco Los Migueles[809]. En outre, comme on l'a déjà vu, du matériel céramique du Préclassique moyen au Classique récent a été reconnu[810], mais aussi du matériel lithique avec une technologie de taille rudimentaire. Celui-ci a été mis en relation avec une occupation très ancienne des sites commençant durant la période Archaïque[811]. Selon les chercheurs, l'abri a constitué un

[807] Pérez de Batres et al. 2000, p. 785

[808] Pérez de Batres et al. 2000, p. 789

[809] Pérez de Batres et al. 2000, p. 789

[810] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791

[811] Pérez de Batres et al. 2000, p. 792

lieu de campement saisonnier pour la chasse, avec une fonction rituelle [812]. La chronologie de la tradition Anthropomorphes au couvre-chef allongé est indéterminée.

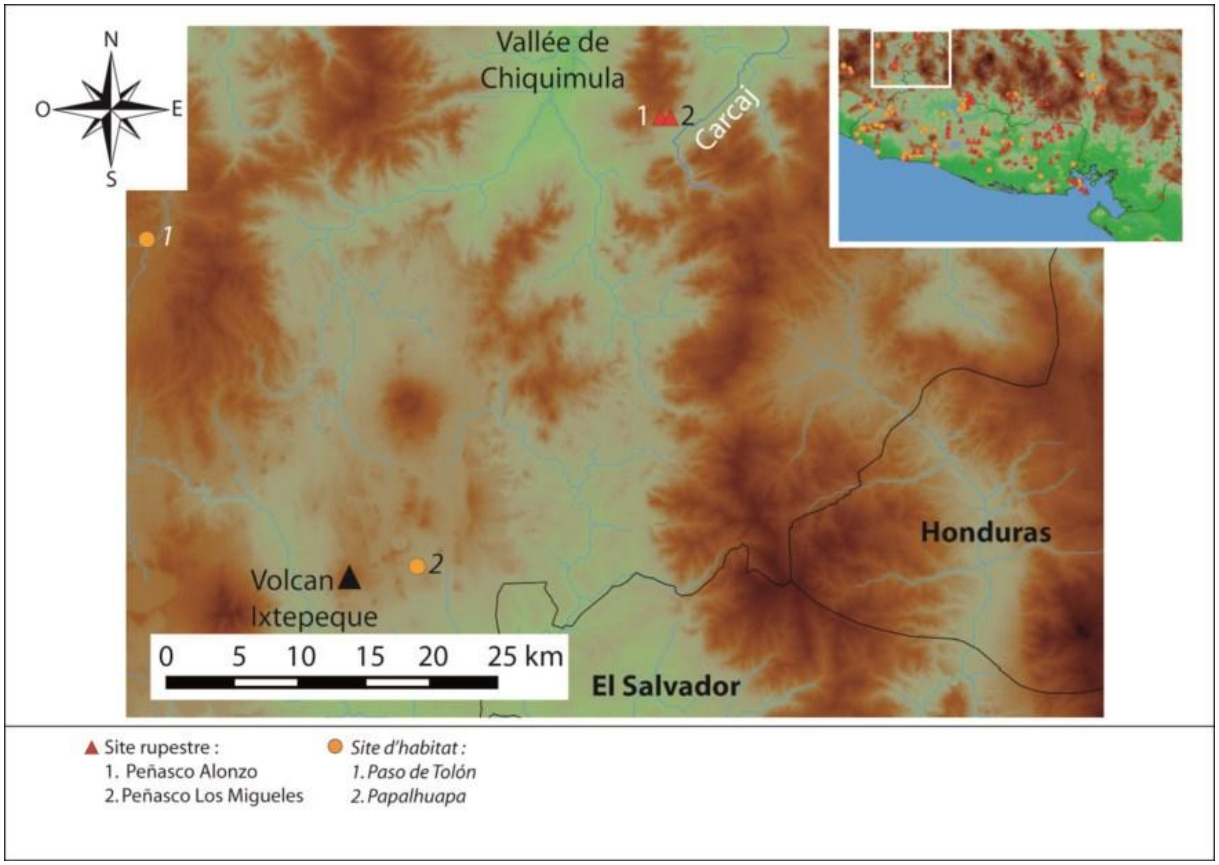


Figure 382 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Anthropomorphe au couvre-chef allongé et les sites d'habitat à proximité

[812] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791



Figure 383 : Relevés des Penascos Los Migueles et Alonzo

3. Serpent

C'est une tradition présente dans une paire de gisements rupestres (Penasco Alonzo et Fierros del Duende) distants de 12,3 km, logés sur des hauteurs et dominants des vallées (fig. 384).

Ce sont des abris sous roche avec des peintures, ils détiennent une relation visuelle avec la rivière (Carcaj pour Penasco Alonzo et Shutaque pour Fierros del Duende), dont le cours est implanté en contrebas et leur surface d'accueil est inclusive. Les techniques mises en œuvre sont le tracé linéaire et l'aplat (le négatif est uniquement connu au Penasco Los Migueles). Les motifs sont peints à plus de 2 mètres de haut, sans saturer la paroi.

Les manifestations rupestres figuratives équivalentes sont des zoomorphes ; il est question de serpents dont le corps forme des créneaux (fig. 385). Par comparaison avec l'oeil du serpent du Penasco Los Migueles, l'identification d'un œil de serpent a été avancée à Fierros del Duende (fig. 385). Le matériel iconographique non-figuratif comparable se compose de points et de traits ondulés.

Comme il a été mentionné, le Penasco Alonzo a fait l'objet de fouilles archéologiques en 1998[813]. Le moins que l'on puisse dire est que l'iconographie du

[813] Pérez de Batres et al. 2000, p. 785

serpent sur les deux gisements ne porte pas les traits caractéristiques de l'art maya du Classique récent, à laquelle la région correspondait à cette époque. Les détails des serpents attribués au Postclassique, d'influence mexicaine, connus notamment au Honduras, ne sont pas non plus reconnaissables. Les sources ethnohistoriques du Postclassique évoquent à multiples reprises l'existence d'un serpent dans les montagnes de San Juan Ermita[814], ainsi, la tradition Serpent est attribuée aux groupes Mayas chortis du Postclassique récent.

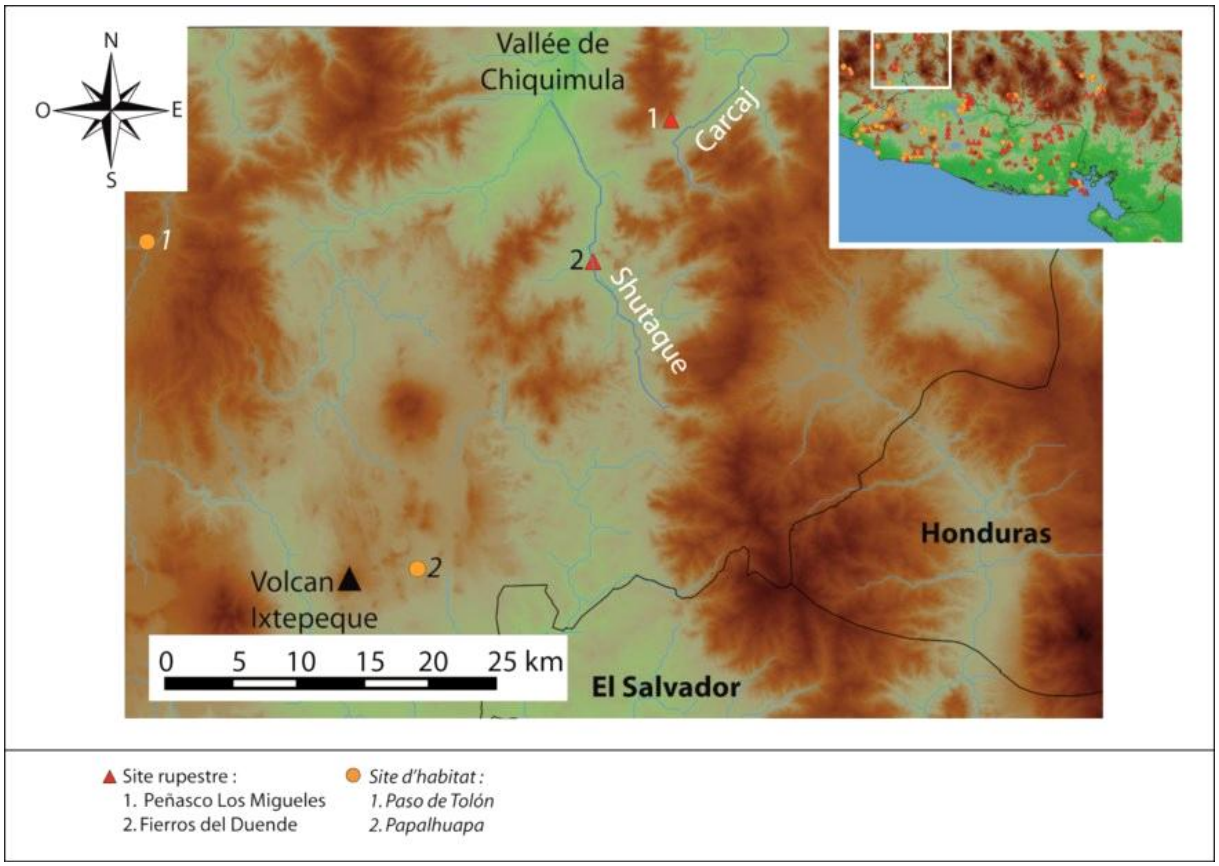


Figure 384 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition Serpent et les sites d'habitat à proximité

[814] Batres et al. 2009

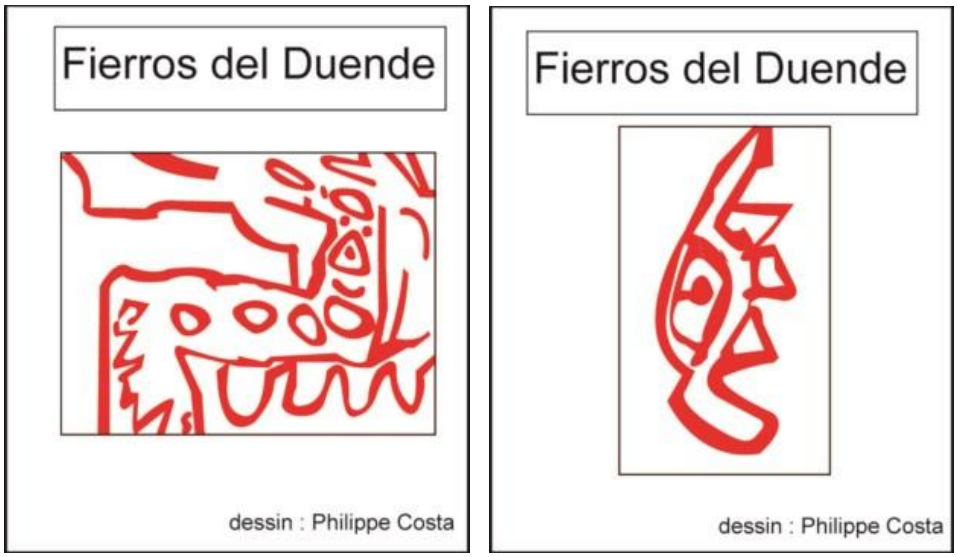


Figure 385 : Relevés de Fierros del Duende

4. Mains

Cette tradition est portée par trois sites rupestres (Cueva del Diablo, Siete Manos et Penasco Los Migueles), dont les plus éloignés sont séparés par 40,6 km (Penasco los Migueles et Siete Manos) (fig. 386). Cueva del Diablo et Siete Manos sont situés sur les pentes d'une colline et Penasco los Migueles sur les pentes d'une montagne.

Ce sont des abris sous roche avec des peintures, dans le cas de la Cueva del Diablo et Penasco los Migueles, une relation visuelle avec un point d'eau est notable et Siete Manos se situe à proximité indirecte d'une source. Ils sont proches d'une grotte, mais aussi d'ateliers d'obsidienne, comme l'illustrent les nombreux déchets d'industrie d'obsidienne qui jonchent leur sol (la source d'Ixtepeque est placée à 4,5 km au sud-est de Siete Manos). Les parois où seule la tradition Main est reconnue accueillent moins de 10 manifestations rupestres, au contraire de Penasco los Migueles, porteur de plus de représentations mais aussi de plus de traditions. Les techniques mises en œuvre sont le négatif et le positif, respectivement à la Cueva del Diablo et le négatif à Siete Manos, tandis que Penasco los Migueles accueuillent les deux procédés. Le matériel est friable au Penasco los Migueles et à la Cueva del Diablo ; en outre les empreintes sont positionnées à plus de 2 m. On sait aussi que la surface d'accueil est inclusive au Penasco los Migueles et à Siete Manos.

Les peintures consistent uniquement en des empreintes de mains (fig. 387).

Le Penasco Alonzo a fait l'objet de fouilles archéologiques en 1998[815] comme nous l'avons vu précédemment. Elles ont démontré une industrie de lame d'obsidienne provenant d'Ixtepeque[816] et du matériel céramique du Préclassique moyen au Classique récent[817]. Au cours du Classique récent, une expansion notable des groupes Mayas chortis, provenant du Peten et du Belize [818] s'étend jusqu'à l'ouest du Salvador, en particulier à San Andres, dans la Vallée de Zapotitan. Leur expansion pourrait être une réponse à la présence de Teotihuacan à Kaminaljuyu ; le nouveau territoire occupé entoure deux sources d'obsidienne (Ixtepeque et Media Cuesta) ce qui a pu être une stratégie pour s'assurer de cette ressource[819]. L'association des gisements rupestres avec des grottes est notoire et il faut rappeler l'importance de ces lieux dans la cosmovision mésoaméricaine. L'aspect capital qu'a dû revêtir la source d'obsidienne d'Ixtepeque au Classique récent pour les groupes Maya chortis portent à croire qu'elles sont à l'origine de la tradition Main. L'établissement le plus proche du Classique récent est le centre majeur du Classique Papalhuapa, à 7,7 km au sud-est de Siete Manos, avec une acropole, des voutes mayas et un jeu de balle. En outre, au Postclassique ancien, la zone qui entoure le volcan Ixtepeque passent sous domination des groupes Nahuas-Pipils, dont l'iconographie reconnaissable ne comprend pas de main. Néanmoins, l'établissement Maya poqomam Santa Catarina Mita, du Postclassique récent[820], à 3,2 km au sud-ouest de Siete Manos, implique de considérer également comme possible cette chronologie.

[815] Pérez de Batres et al. 2000, p. 785

[816] Pérez de Batres et al. 2000, p. 788

[817] Batres et al. 1999, p. 791

[818] Sheets 2000, p. 427

[819] Sheets 1984, p.109

[820] Thompson 1975, p. 126

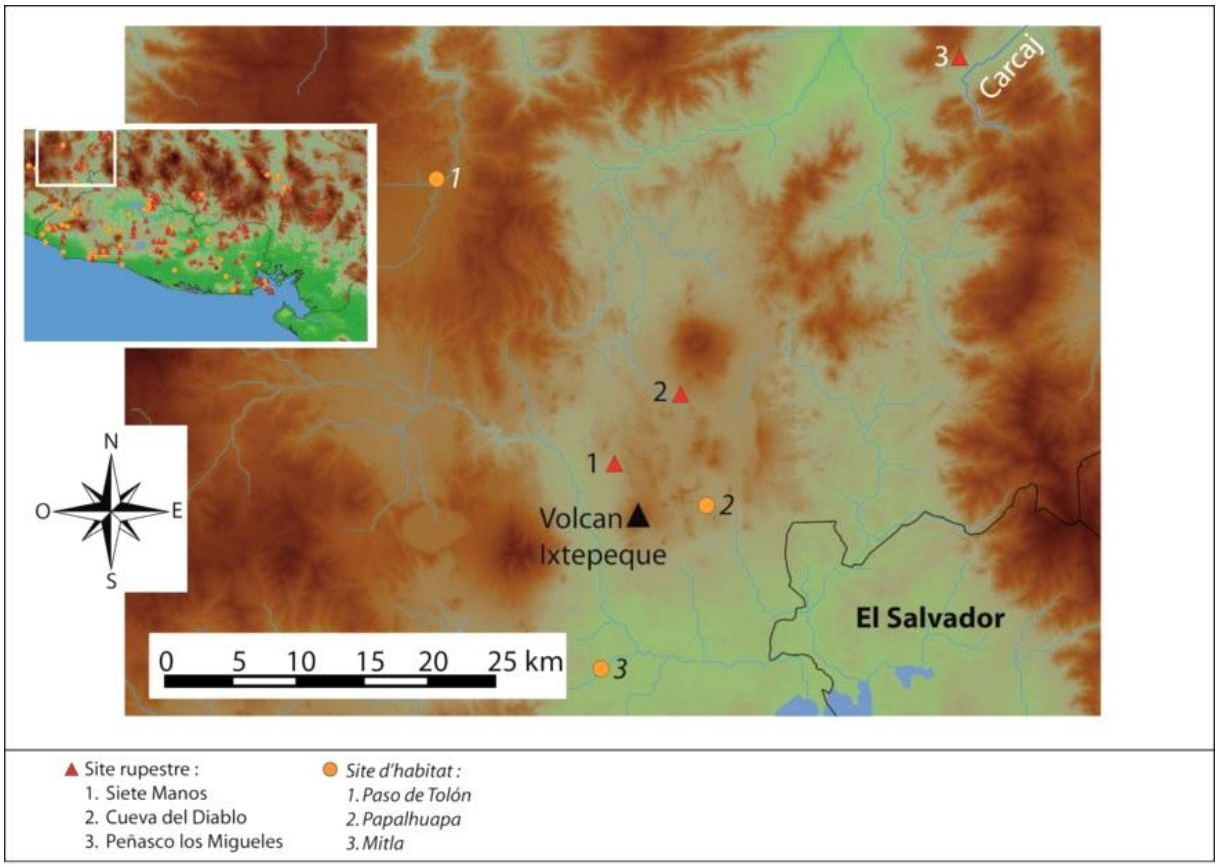


Figure 386 : Extrait de carte où apparaissent les trois sites de la tradition Mains et les sites d'habitat à proximité



Figure 387 : Relevés de la Cueva del Diablo

B. Les traditions rupestres régionales du Centre et de l'Est du Honduras

Les quatre traditions du Centre et de l'Est du Honduras sont distribuées entre les vallées de Choluteca, de Tegucigalpa, de Comayagua, de Jesus de Otoro et du Rio Negro

(fig. 388). La première est la plus étendue, c'est la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » que l'on retrouve bien représentée entre les vallées de Tegucigalpa et de Choluteca et avec des exemples ponctuels dans le sud de la vallée de Comayagua et jusqu'à la vallée de Jesus de Otoro. Les autres traditions sont plus localisées, c'est le cas en particulier de la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits », uniquement représentée dans le sud-est de la vallée de Comayagua, mais encore plus de la tradition Locale exprimée à Cerquin. La tradition « Anthropomorphes rigides », quant à elle, s'étendrait depuis la vallée du Rio Negro jusqu'à la vallée de Jesus de Otoro.

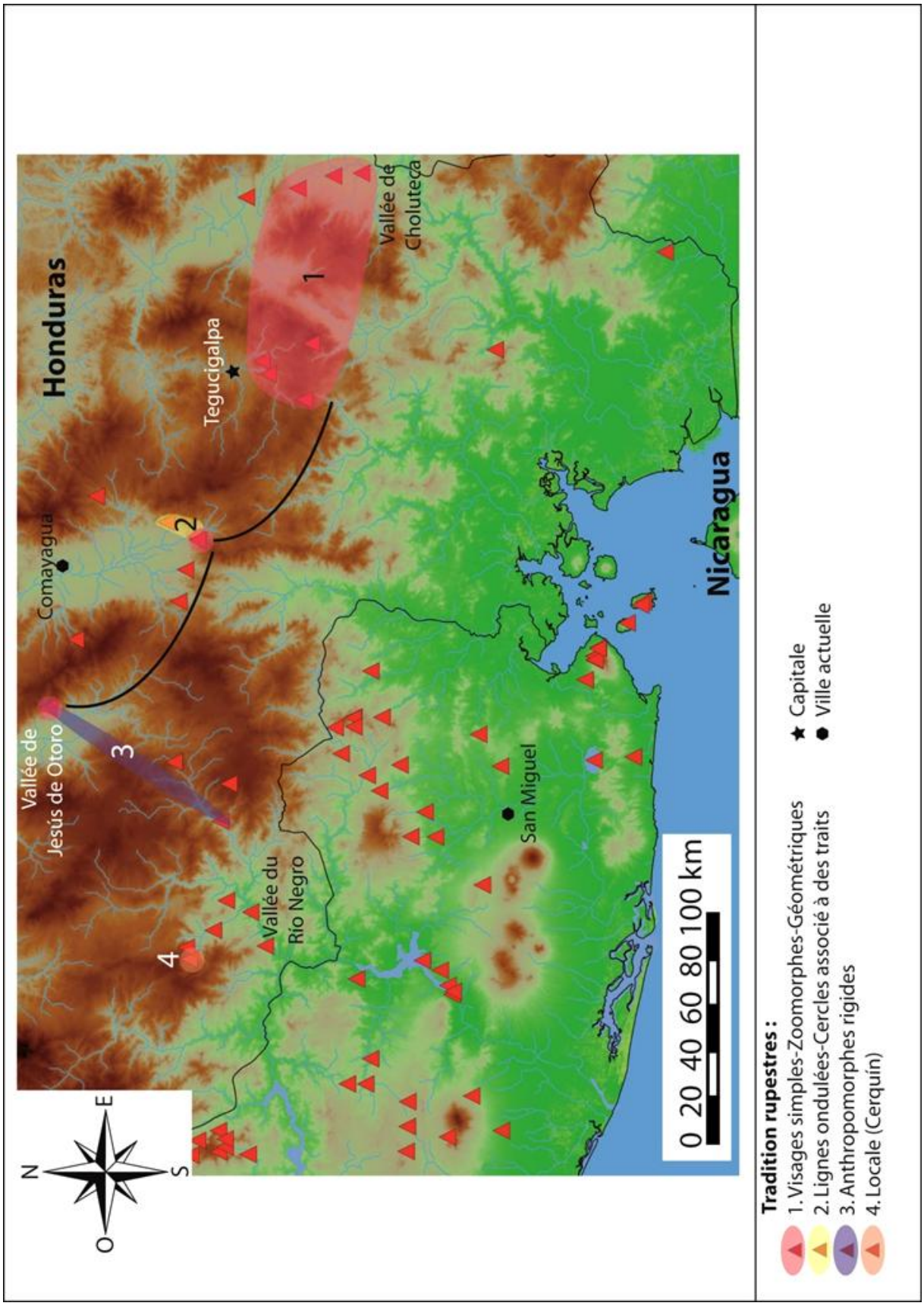


Figure 388 : Carte avec les quatre traditions qui se distribuent uniquement au Honduras

1. Visages simples-Zoomorphes-Géométriques

Cette tradition regroupe neuf gisements rupestres (Los Aguacates, Cueva de Santa Rosa, Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo, Cuevas de Ayasta, Cuevas de Yaguacire, Oropoli, Oreali, Picila Roche 1 et Yarales). Les sites sont distribués au cœur de la Sierra Madre, sur les contreforts des vallées du Centre du Honduras (fig. 389). D'ouest en est, ce sont les vallées de Jesus de Otoro, de Comayagua, de Tegucigalpa et finalement de Choluteca. Leur densité s'accentue vers l'est ; les deux dernières vallées accueillent sept sites. L'environnement privilégié est la bordure de rivière (trois exemples) et même dans le cours de la rivière (Los Aguacates) ce qui implique une relation directe avec des points d'eau dans près de la moitié des gisements. Un cas unique au bord d'un vallon (Cuevas de Ayasta) comprend en outre une relation visuelle avec une rivière. Ce sont les sommets de montagne et les pentes (deux sites chacun) qui ont ensuite été les plus recherchés ; dans ces conditions, à deux reprises un lien avec l'élément eau n'est pas rapporté (Cueva de Santa Rosa et Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo). Au sein du cadre d'étude, 135 km séparent les deux gisements les plus éloignés (Picila Roche 1 et Oropoli).

La tradition comporte autant d'abri sous roche (trois gisements concentrés dans la vallée de Comayagua) que de parois verticales. Des types de supports variés sont mis à profit, depuis la grotte (Cueva de Santa Rosa), l'affleurement monolithique (Oreali), en passant par une roche à l'air libre (Picila Roche 1). Dans le cas des abris de la vallée de Comayagua, un ensemble de sites semble se dégager avec des caractéristiques géomorphologiques communes ; il se différencie par l'existence de grottes artificielles, comme à la Cueva de Santa Rosa, répétée à Las Cuevas de Ayasta. À Ayasta, des cavités ponctuent l'abri, particularité réitérée à la Cueva Pintada de San Elena de Izopo. Même si certains sites reçoivent des peintures et des gravures, dans tous les cas, la tradition « Visages simples-Zoomorphes–Géométriques » est gravée. Malgré des topographies immédiates accidentées ou en pentes (deux occasions chacune) et rarement plane (Cuevas de Yaguacire), les surfaces d'accueil sont inclusives. L'unique exception est la grotte (Cueva de Santa Rosa). Le matériel est presque toujours du tuf volcanique friable, avec toutefois une paroi de granit compact à Oropoli. Dans les deux situations, c'est le piquetage qui a pu être observé. L'orientation ne paraît pas voir joué un rôle dans le choix des panneaux sculptés, tout comme l'inclinaison des panneaux, plus souvent obliques dans les abris, avec un cas exceptionnel de gravures sur des panneaux verticaux et

horizontaux en même temps (Oreali). Deux fois, des gisements de la même tradition se trouvent à proximité (Oropoli et Oreali, Cueva de Santa Rosa et Yaguacire). Yarales, en revanche, est à peu de distance de Trapichito, de tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits ». Seul Picila Roche 1 est proche d'un site d'habitat (Sinsimbla), dans la vallée de Jesus de Otoro.

À une exception près, il y a toujours plus de 20 motifs (sauf Yarales où leur nombre est compris entre 10 et 20) et la plupart du temps, une saturation des graphismes est évidente sur les parois (six occasions). Les parties hautes sont sollicitées dans près de la moitié des lieux et même si l'on connaît mal les dimensions des motifs (elles sont indéfinies pour six gisements), à trois reprises on peut dire qu'elles sont comprises entre 30 cm et 80 cm (Cuevas de Yaguacire, Oropolí et Yarales). Trois fois, des superpositions ont été mises en relief et elles sont à mettre en relation avec l'accumulation de diverses traditions. À Yarales, la tradition « Visages simples–Zoomorphes–Géométriques » recouvre la tradition Serpent à plumes [821] attribuée au Classique récent à cet endroit. Les superpositions à Las Cueva de Ayasta s'articulent avec une tradition indéfinie et à Yaguacire elles concernent les peintures. À la Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo, la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » côtoie la tradition Serpent à plumes, mais aucune superposition n'a été mise en relief. Il s'avère donc que les superpositions ne se rencontrent pas au sein même de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », mais celle-ci recouvre éventuellement d'autres traditions.

Le matériel iconographique figuratif est constant, en particulier les zoomorphes répétés en continu (fig. 391), en deuxième place les visages (fig. 390), exceptionnellement non reportés à la Cueva de Santa Rosa (fig. 391), tout comme les anthropomorphes (fig. 390), absent de la même manière à Los Aguacates. Des mains sont reconnues sur deux sites mais il s'agit de peintures et elles appartiennent sans doute à une tradition différente. Le même constat est établi pour les figurations de serpents, de la tradition Serpent à plumes à La Cueva de Santa Elena de Izopo et à Yarales. À l'intérieur du matériel graphique rupestre non-figuratif, les traits ondulés sont les plus récurrents, pas moins de sept gisements en portent, avec un nombre à chaque fois limité (moins d'un tiers du total des figures). Ensuite, ce sont les points (cinq cas), les cercles associé à des traits (quatre occasions), les spirales et les points-lignes (trois exemples chacun). L'iconographie de ces sites est à mettre en relation avec l'Aire

[821] Reyes Mazzoni 1977, p. 48

Intermédiaire ; au XVIe siècle, le groupe linguistique de cette aire culturelle installé dans la vallée de Choluteca est Chibcha Matagalpa[822]. Les graphismes de la Cueva de Santa Rosa (fig. 391) rappellent d'ailleurs des gravures similaires de Piedras Pintadas au Nicaragua (fig. 407).

Au sein de cette tradition, deux gisements rupestres ont fait l'objet de sondages archéologiques. En premier lieu, un sondage a été effectué à La Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo par Stone dans les années 1950 et du matériel céramique a été retrouvé en contexte mais n'a pas été analysé. Ensuite, c'est Yaguacire qui a fait l'objet de deux petits sondages archéologiques peu profonds, réalisés par McKittrick. Ils ont permis de retrouver beaucoup de céramiques, du lithique (qui inclut de l'obsidienne) et des coquillages sur la surface et à peu de profondeur (jusqu'à 30 cm)[823]. En 1995, elle explique que le matériel n'est en rien diagnostique pour dater le site[824] ; puis en 2008, elle précise qu'il n'a jamais été étudié[825]. À Yarales, la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » se superpose à la tradition Serpent à plumes du Classique[826]. Ce recouvrement peut être postérieur, mais aussi contemporain de la tradition Serpent à plumes du Classique récent et donc on peut avancer que la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » doit remonter au plus tard à cette époque ou est postérieure. La superposition à Yarales pourrait vouloir dire que la production rupestre correspondant à la tradition Serpent à plumes n'était plus en activité au moment de la gravure de motifs de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », même s'il est impossible de l'affirmer. Il est difficile d'attribuer une chronologie à une tradition sur la base d'une superposition observée sur un site. Néanmoins, à titre d'hypothèse de travail et jusqu'à une meilleure connaissance de la région Sud du Honduras, la tradition « Visages simples-Zoomoprhes-Géométriques » sera considérée du Postclassique ancien (1000 à 1200 apr. J.-C.). Les recherches d'Alejandro Figueroa apporteront sans doute quelques lumières sur cet art rupestre du Sud et du Centre du Honduras.

[822] Chapman 1985, carte 2

[823] McKittrick 1995, p. 2 et 2008, p. 181

[824] McKittrick 1995, p. 2

[825] McKittrick 2008, p. 181

[826] Reyes Mazzoni 1977, p. 47

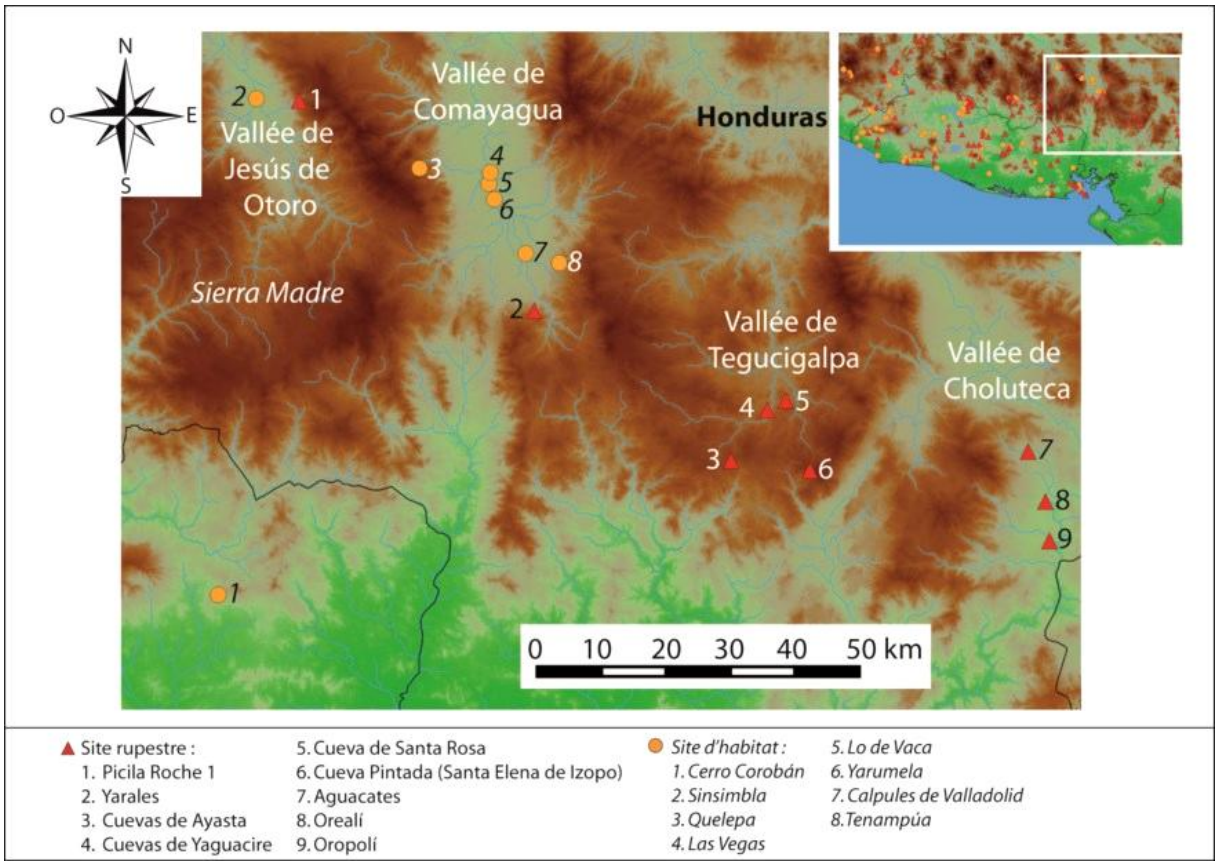


Figure 389 : Extrait de carte où apparaissent les neuf sites de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » et les sites d'habitat à proximité



Figure 390 : Relevés de Los Aguacates, de las Cuevas de Ayasta et d'Oreali

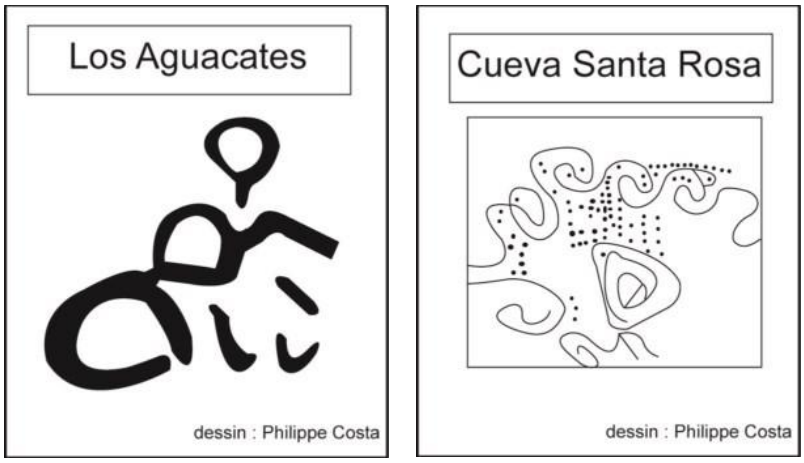


Figure 391 : Relevés de Los Aguacates et de la Cueva de Santa Rosa

2. Lignes ondulées-Cercles associé à des traits

Cette tradition regroupe deux gisements rupestres avec des gravures (Quebrada de Santa Rosa de Tenampua et Trapichito), sur les contreforts de la vallée de Comayagua, au sud-est. Tantôt en bordure de rivière, tantôt au bord d'un vallon, la relation avec une rivière ou un point d'eau n'est que visuelle pour Trapichito (fig. 392). Ce sont 6,9 km qui séparent les deux sites.

Trapichito est une roche à l'air libre, à la différence de l'abri sous roche de la Quebrada de Santa Rosa, toutefois les deux supports sont verticaux. En tant que roche à l'air libre, Trapichito semble plus propice à recevoir plus de personnes autour, sa surface est inclusive, au contraire de la Quebrada de Santa Rosa. On ne sait rien de la technique de gravure, en revanche, à Trapichito où la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » est uniquement présente, la quantité de motifs est comprise entre 10 et 20, sinon elle est supérieure à 20. Dans les deux cas néanmoins, la paroi est saturée de graphismes et il faut ajouter que les sites sont proches d'établissements. Dans l'état actuel des connaissances, il n'est pas possible de s'avancer sur la hauteur ou sur la dimension des manifestations rupestres. Si aucune superposition ne s'observe à Trapichito, ou seulement une tradition est mise en évidence, ce n'est pas le cas de la Quebrada de Santa Rosa où la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » recouvrent la tradition Serpent à plumes[827]. Dans ce sens, un rapprochement peut se faire avec la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » à proximité et qui se

[827] Reyes Mazzoni 1977, p. 48

superposent à d'autres traditions, en particulier à Yarales (à 1 km au sud-ouest de Trapichito) où elle se superpose à la même tradition Serpent à plumes (ibid.).

Le matériel iconographique figuratif n'est pas non plus sans rappeler certains aspects de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », dont l'iconographie est attribuée à l'Aire Intermédiaire, avec l'absence toutefois de zoomorphes ou de visages simples. C'est ce qui se constate à Trapichito et spécifiquement sur la Zone III C (selon la nomemclature de Zelaya et Reyes Mazzoni [828]) à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua (fig. 393). Les zoomorphes de ce site sont dus plus particulièrement à la tradition Serpent à plumes. Au niveau des représentations non-figuratives toutefois, les traits ondulés prédominent et, de fait, on note une absence complète de traits droits. On reconnaît des cercles associés à des traits et les points sont constants, mais pas abondants. Ces caractéristiques font justement songer aux spécificités du matériel graphique non-figuratif de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques ».

Aucun des gisement rupestres de la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » n'a été fouillé. Néanmoins, il n'est pas impossible d'avancer quelques considérations chronologiques en relation avec les superpositions observées et les établissements situés à proximité. L'absence de motifs de visages simples et de zoomorphes propres à la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » ne permet pas d'établir une relation directe avec cette tradition. Toutefois, à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, certaines gravures recouvrent la tradition Serpent à plumes[829]. La tradition Serpent à plumes à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua appartient au Classique récent jusqu'au Classique terminal et ainsi la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » devrait remonter au plus tard au Classique récent ou serait postérieure. Dans le cas de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », se superposant également à la tradition à la tradition Serpent à plumes [830] à Yarales, à quelques kilomètres de Trapichito, c'est la chronologie Postclassique ancien qui est proposée à titre d'hypothèse de travail. De même, pour la chronologie de la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits », nous proposerons également le Postclassique ancien. Cette contemporanéité et la proximité géographique avec la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », tout

[828] Reyes Mazzoni 1977, p. 53

[829] Reyes Mazzoni 1977, p. 48

[830] Reyes Mazzoni 1977, p. 47

comme les similitudes iconographiques, suggèrent une relation entre les deux, mais il est difficile d'en dire plus.

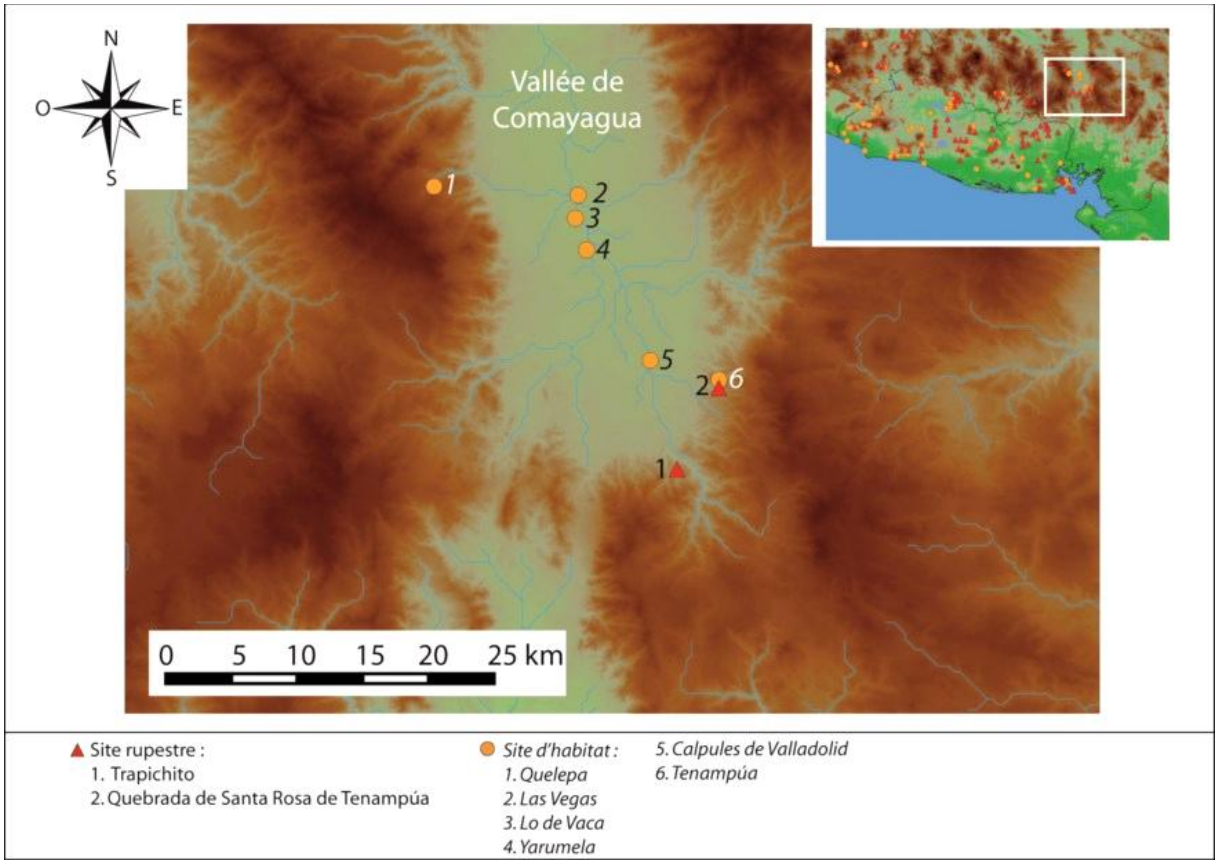


Figure 392 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » et les sites d'habitat à proximité

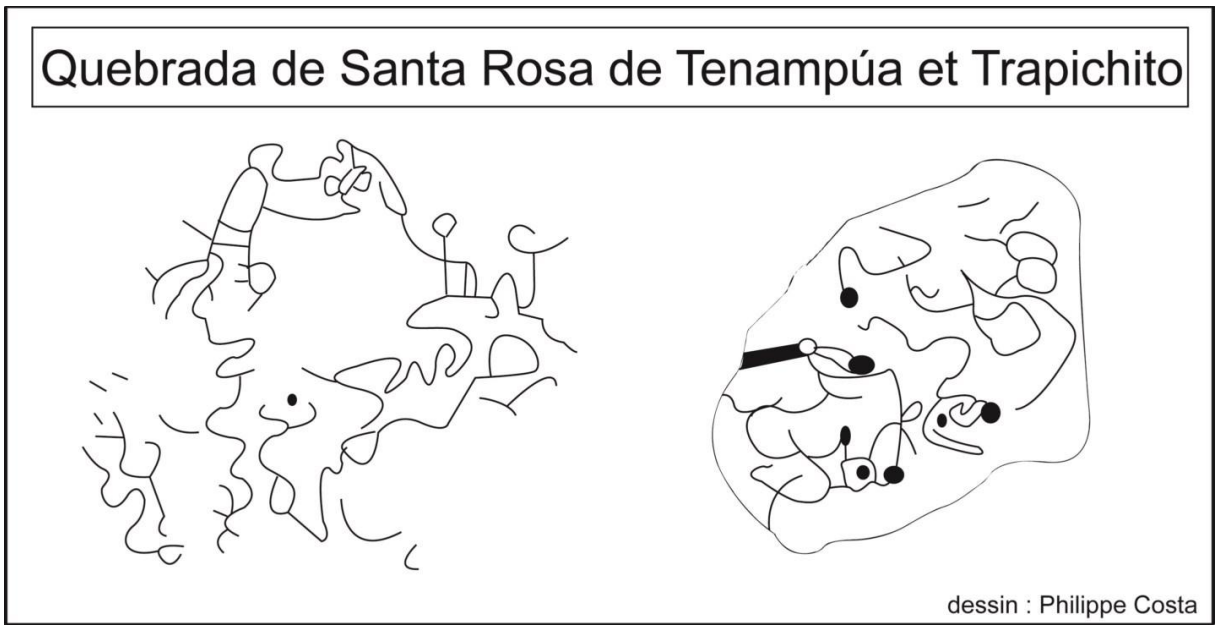


Figure 393 : Relevés de La Quebrada de Santa Rosa de Tenampua et Trapichito

3. Anthropomorphes rigides

Cette tradition regroupe une paire de gisements rupestres (Picila Roche 2 et Pintada de Azacualpa), tous deux positionnés sur les pentes d'une montagne. Le premier est localisé dans la vallée de Jesus de Otoro et le second sur les contreforts de la Sierra Madre, dans la vallée du Rio Chinacla (fig. 394) ; ils sont séparés par 44,8 km. Picila Roche 2 n'est connue que par quelques photographies.

Les deux sites présentent de notables différences, Picila Roche 2 est une roche à l'air libre avec des gravures, tandis que la Pintada de Azacualpa exhibe principalement des peintures.

Le matériel iconographique rupestre commun consiste en la figuration d'un couple d'anthropomorphes de tailles différentes, étirés verticalement, dans une attitude rigide, les bras le long du corps, avec les pieds et les mains tournées vers l'extérieur (fig. 395). À Azacualpa, les anthropomorphes ne possèdent pas de tête, ce qui diffère de Picila Roche 2, où pour le moins un des anthropomorphes en détient une.

On pourrait éventuellement évoquer la tradition Anthropomorphes rigides à Corinto, pour les figures E 13 et E 14. Si l'on compare Corinto avec la Pintada de Azacualpa, à 37 km au nord-nord-est, on se rend compte que les deux gisements possèdent des différences et des ressemblances. Il est possible d'évoquer notamment la grande quantité de motifs, la polychromie et le goût pour les parties hautes de la paroi, impliquant une certaine préparation et la participation de plusieurs personnes durant la session de production rupestre. Néanmoins, les couples d'anthropomorphes E 13 et E 14 de Corinto ne présentent pas les extrémités des bras et des pieds vers l'extérieur et font plutôt penser à une ressemblance fortuite avec les figures de la Pintada de Azacualpa et de la céramique de la période « Bichrome en zones » (fig. 39).

Aucun sondage n'a été mené sur les sites de la tradition Anthropomorphes rigides. Picila Roche 2 peut être mis en relation avec l'établissement de Sinsimbla, à 6,4 km à l'ouest, où une occupation est attestée depuis le Préclassique récent jusqu'au Classique récent[831]. Cette dernière époque se présente comme la période d'occupation principale du site[832]. À ce moment, la région connaît des transformations rapides, illustrées par une croissance démographique explosive, des constructions monumentales et de la céramique polychrome (ibid.). Lerma est le premier qui détecte les ressemblances entre

[831] Stockett et Mcfarlane 2008, p. 25

[832] McFarlane et Suri 2014, p. 4

les anthropomorphes de la Pintada de Azacualpa et l'iconographie de la céramique de la période « Bichrome en zones » du Nicaragua, datée entre 300 av. J.-C et 300 apr. J.-C [833]. Toutefois, les sites d'habitat de ce style céramique sont éloignés de la région (plus de 250 km au sud-est de la Pintada de Azacualpa) et il est légitime de se demander si ces ressemblances ne sont pas fortuites. En revanche, l'iconographie à la Pintada de Azacualpa pourrait être mise en relation avec la pratique de rituels de décapitation, connue à Chalchuapa entre les IVe et Ve siècle apr. J.-C.[834]. Il s'agirait alors peut être des premières peintures de la Pintada de Azacualpa. Pour ce qui est de la Roche 2 de Picila, on peut affirmer sur la base de la photographie qu'au moins un des anthropomorphes possède une tête et la représentation de décapités ne peut donc pas être évoquée. À proximité, au Classique récent, Sinsimbla fait partie d'un ensemble de centres urbains aux caractéristiques architecturales similaires et vernaculaires, avec une grande place bordée à l'est par une plate-forme monumentale et une superstructure[835]. L'absence de céramique *Copador* montre une participation limitée avec les grands centre de l'ouest comme Copan. Les sites sont abandonnées à la fin du Classique terminal (ibid.). Nous mettrons en relation la tradition architecturale et urbaine spécifique avec l'iconographie originale de Picila Roche 2 qui sera attribué au Classique récent comme tradition locale.

[833] Lerma 2014, p. 163

[834] Sharer 1984, p. 74

[835] McFarlane et Suri 2014

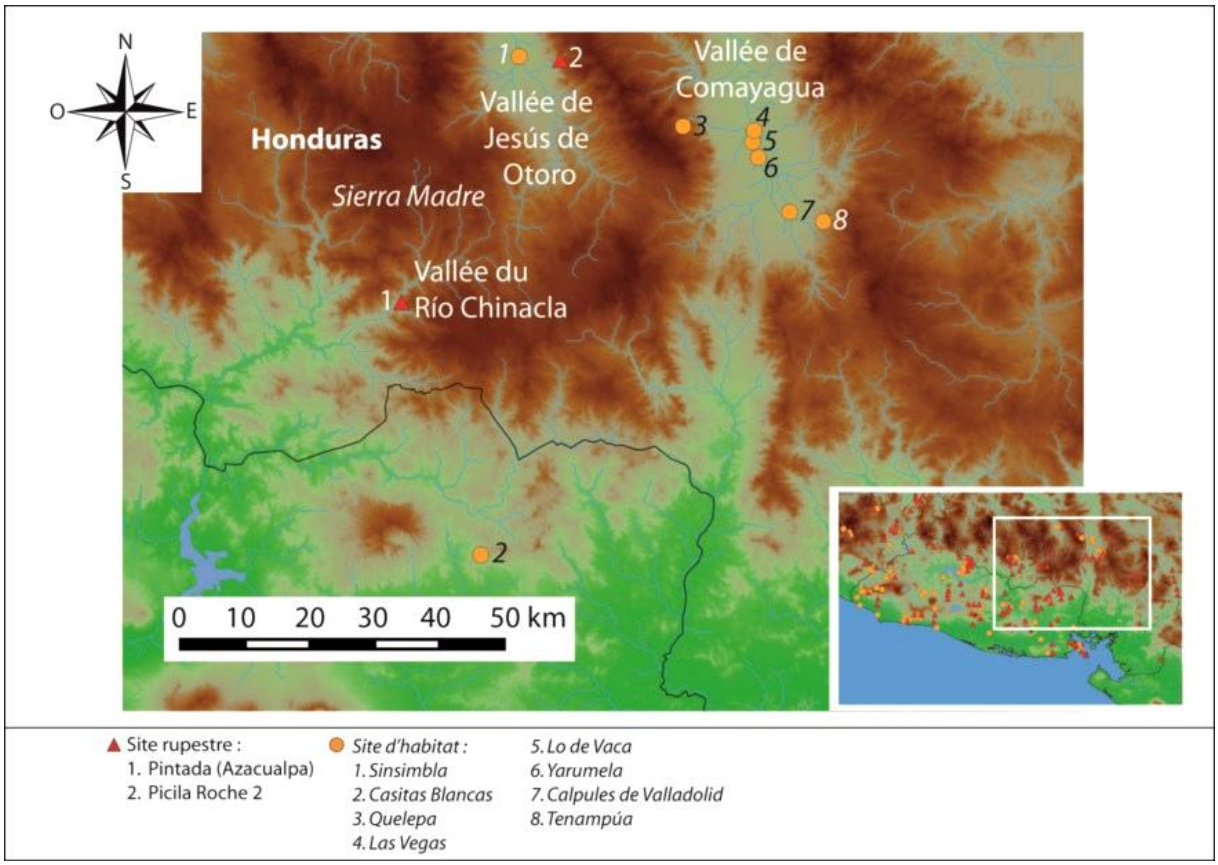


Figure 394 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites de la tradition « Anthropomorphes rigides » et les sites d'habitat à proximité

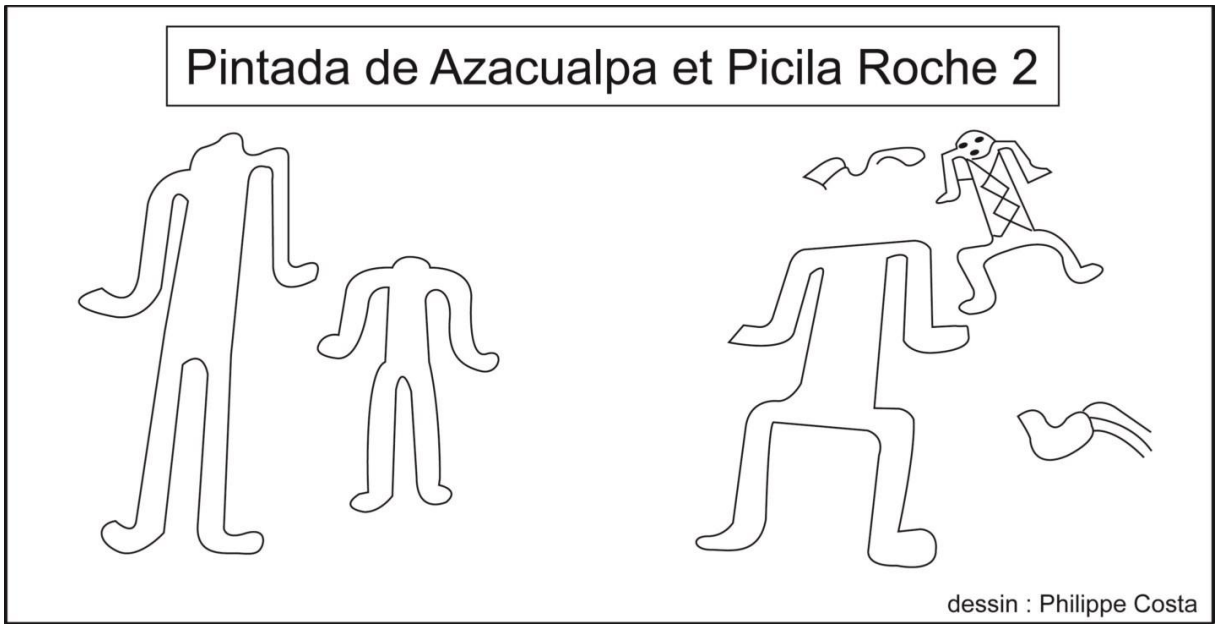


Figure 395 : Relevés de La Pintada de Azacualpa et Picila Roche 2

5. Locale (Cerquin)

Cerquin se situe sur les contreforts du bassin du Rio Negro (fig. 396). Le site ressemble et aussi se différencie d'autres gisements rupestres où une tradition locale a été mise en évidence. Sa position défensive au sommet d'une montagne est répétée au Cerro Coroban et à la Playa de los Petroglifos (sur une île) ; néanmoins, à Cerquin et c'est un cas unique, le gisement rupestre est au cœur du site d'habitat et constitue une partie du sol (fig. 400).

Le groupe principal se compose d'un affleurement monolithique plat avec des gravures, auquel s'ajoutent deux roches à l'air libre (fig. 397). L'espace ne manque pas autour de ces artefacts pour accueillir des groupes importants d'individus. La technique utilisée pour la majeure partie des motifs est rare ; elle consiste à définir les formes par le biais de séries de points piquetés. L'exemple le plus proche connu est la Cueva Pintada de San Francisco, à 15 km au sud-est, où des formes géométriques sont définis par des ensembles de points, mais dans ce cas c'est la peinture qui a été employée. Sinon, pour retrouver des manifestations rupestres avec des points gravés pour former les contours, il faut aller à la Piedra Pintada de Titihuapa, à 45 km au sud-ouest. À cette occasion, les séries de dépressions forment des cercles concentriques (absentes à Cerquin). Toutefois, sur ces deux derniers gisements rupestres, cette technique n'est en rien omniprésente comme à Cerquin.

Seuls des motifs non-figuratifs ont été identifiés, pour la plupart il s'agit de motifs circulaires auxquels s'ajoutent des appendices.

L'Affleurement Principal est au centre de l'établissement de Cerquin, reconnu pour être un haut-lieu de défense du peuple Lenca, dirigé par le cacique Lempira face aux Espagnols en 1537[836]. Toutefois, il existe des indices qui pourraient indiquer une occupation au Classique, même si pour le moment cette question n'est pas encore tranchée[837]. Tous les sites des vallées situés aux alentours sont composés de peintures où il existe toujours des éléments figuratifs. Il s'agit des gisements de la Vallée du Rio Chinacla (La Pintada de Azacualpa, El Tigre de Nazario et El Gigante) et de la Vallée du Rio Negro (La Cueva Pintada de San Francisco, La Cueva del Duende de Susuma et La Cueva del Duende de Coyolar). En ce sens, l'iconographie particulière de Cerquin se comprend mieux si l'on accepte de penser que les gravures sont contemporaines de

[836] Herrera y Tordesillas 1601-1615, dec. VI, libro III, chap. XIX: 279

[837] Gelliot et al. 2011, p. 28

l'occupation lenca à l'époque du Contact. Le contexte belliqueux exacerbé à l'époque de la Conquête a poussé les derniers résistants sur les sommets des montagnes les plus abruptes du sud du département de Lempira. Le peuple Lenca, retranché sur cet imposant promontoire, a possiblement eu recours à l'art rupestre afin de se protéger. Si la peinture implique la recherche et l'élaboration de certaines ressources primaires, la gravure est de ce point de vue plus facile d'élaboration, plus immédiate. L'emploi étendu du piquetage n'est pas anodin, c'est une technique plus simple et plus rapide d'exécution. Même s'il est discutable de l'affirmer, il paraitrait que certaines manifestations rupestres de Cerquin ne sont pas terminées. L'état de conservation des gravures, régulièrement piétinées par les sabots des ruminants qui paissent aux alentours, empêche néanmoins d'affirmer cette observation. Cerquin a pu être le dernier bastion de la résistance lenca où, menée par Lempira, ils auraient lutté pendant six mois jusqu'en 1537. Certaines sources affirment même que c'est le lieux où Lempira aurait été vaincu[838].

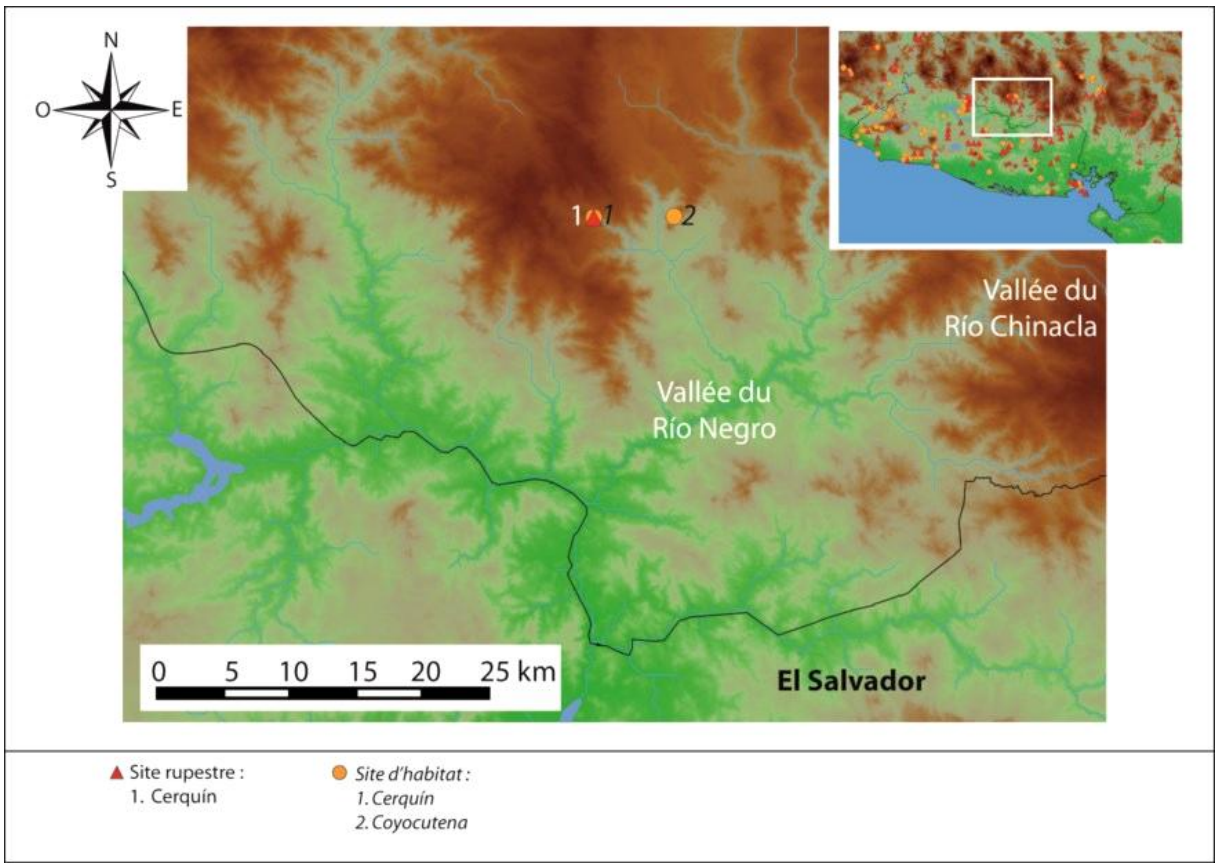


Figure 396 : Extrait de carte où apparait l'unique site de la tradition Locale (Cerquin) et les sites d'habitat à proximité

[838] Gelliot et al. 2011, p. 14



Figure 397 : Photographies de l'Affleurement Principal de Cerquin et d'une roche gravée avec les Motifs 10 et 11 en 2011

IV. Les sites aux traditions rupestres indéfinies

A. Sites atypiques du Salvador

Ce sont au total huit gisements, situés à l'ouest et à l'est du pays (fig. 398). Il s'agit de l'Hacienda El Aguila, Las Caleras, le Letrero (Guaymango), la Piedra Sellada, Rosas Coloradas, la Poza de los Fierros (Guatajiagua), Las Caritas (Conchagua) et la Piedra Pintada (Uluazapa). Le caractère atypique de ces sites est dû à plusieurs raisons, en commençant par leur méconnaissance, mais plus généralement du fait de l'originalité des motifs qu'ils accueillent.

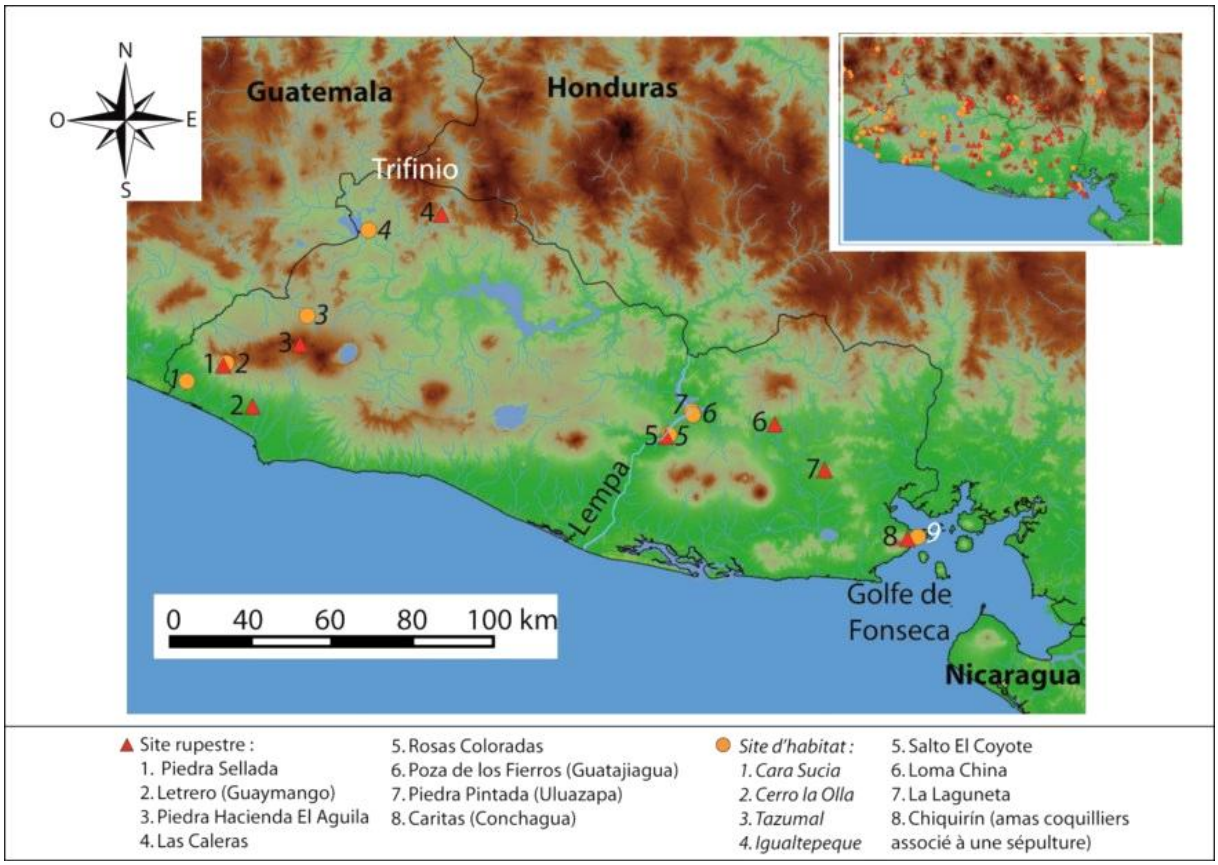


Figure 398 : Extrait de carte où apparaissent les huit sites où la tradition est indéfinie au Salvador et les sites d'habitat à proximité

1. La limite du registre

Les limites du relevé existant expliquent en grande partie la cause du caractère singulier de l'Hacienda El Aguila et Las Caleras, pour lesquels une seule photographie a été publiée. Las Caleras est de plus isolé dans le nord-ouest du pays, dans une région dépourvue d'études archéologiques approfondies. L'emploi sur un même panneau de gravures et de peintures est rare également, de futures recherches devraient éclairer cette zone mal connue, à l'orée du *trifinio*, région partagée entre le Salvador, le Guatemala et le Honduras. De la même façon, l'Hacienda El Aguila apparaît isolée, la photographie ne permet pas d'apprécier les gravures.

2. La singularité des représentations

Les gisements rupestres hors normes ont fait tout particulièrement l'objet de l'attention des projets que nous avons menés. Ainsi, cinq sites à l'iconographie

inhabituelle sont bien connus et bénéficient d'un registre topographique, photographique et d'un relevé des manifestations rupestres. Il s'agit du Letrero de Guaymango, Rosas Coloradas, Poza de los Fierros (Guatajiagua), Las Caritas (Conchagua) et Piedra Sellada. Sur ce dernier gisement, deux sondages archéologiques ont même été menés.

Dans le sud-ouest du pays, au Letrero de Guaymango, plusieurs traditions ont été mises en évidence et l'état de conservation rend difficile, mais pas impossible, l'appréciation d'un ensemble de graphismes douteusement rattachables à l'une ou l'autre des traditions discernées (fig. 357). Les cercles concentriques avec un point (fig. 283) au centre et les groupes de points, parfois organisés en lignes à la base de l'abri (fig. 281), évoquent toutefois La Piedra Sellada, à 15,7 km au nord-ouest (fig. 106).

À la Piedra Sellada, l'établissement le plus proche est le Cerro la Olla, à 1,2 km au nord-est, dont la période d'occupation n'a pas clairement été identifiée, mais dont l'activité majeure paraît être le Postclassique[839] et se prolonger à l'époque du Contact. Le rapprochement entre les deux sites ne va pourtant pas forcément de soi, car La Piedra Sellada se situe au fond de la vallée, tandis que Cerro la Olla se trouve sur le sommet d'une montagne, 375 m plus haut. D'autres sites d'habitat du Postclassique ont été reconnus aux alentours (Fincona, Cerro Tegal et La Sabana[840]) et des indices semblent affirmer que pour le moins Cerro Tegal était un centre Pipil (ibid.). L'absence de motifs proprement attribués au Postclassique rend en revanche difficile l'association de cette chronologie à la Piedra Sellada. Deux sondages archéologiques ont donc été menés en 2013 ; malheureusement, ils n'ont pas permis de mettre en évidence du matériel céramique ou lithique diagnostiques permettant d'établir catégoriquement un seul contexte de l'époque préhispanique. En revanche, le Sondage 1 a permis de mettre au jour des gravures sous le niveau du sol actuel ce qui démontre que le niveau du sol ancien était au moins 65 cm plus bas (fig. 399).

[839] Perrot-Minnot et Costa 2009, p. 25

[840] Amaroli 1996, p. 7



Figure 399 : Photographie du Sondage 1 à la Piedra Sellada en 2013

Dans le Centre du pays, à proximité du fleuve Lempa, le site pictural de Rosas Coloradas se trouve isolé, en grande partie de par sa technique, dans la zone où il se situe (fig. 400). En effet, le gisement avec des peintures le plus roches est la Cueva del Duende de Coyolar à 42,1 km au nord, au Honduras, ou encore Cerro Coroban, à 50,7 km à l'est, au Salvador. L'absence de main, en positif ou en négatif est aussi originale, car elles sont quasi systématiquement associées à l'utilisation de la peinture au Salvador. Des soupçons existent néanmoins sur la présence d'un autre site à peintures près de Sesori, ce qui sortirait Rosas Coloradas de son isolement ; mais pour le moment, c'est le gisement pictural le plus au sud connu dans le cadre d'étude. Le rapprochement avec l'établissement le plus proche ne doit pas être fortuit ; c'est Salto El Coyote, à 2,5 km au nord-est-est. Malgré ses dimensions réduites, il possède un jeu de balle et une période d'occupation du Classique récent et terminal [841]. Ainsi, Amador soupçonne une fonction rituelle pour ce lieu, possiblement établie afin de procéder à des échanges rituels entre différents groupes et peut être même en tant que marqueur géographique et culturel traduisant des limites et des frontières (ibid.). Dans ces conditions, Rosas Coloradas pourrait bien lui être associé et être de la même époque.

[841] Amador 2009, p. 38



Figure 400 : Photographie de Rosas Coloradas en 2013 (photographie : Edy Barrios) et image modifiée par le biais de DStretch (filtre lre)

Dans l'est du pays, ce sont tout d'abord la Poza de los Fierros de Guatajiagua, où de nombreuses croix latines et de croix de type « église » (fig. 325) évoquent également La Piedra Pintada d'Uluazapa, à 20,8 km au sud-est. Malheureusement, ce dernier est très endommagé et les photographies ne permettent pas d'en savoir plus sur les gravures qu'il arbore. Ces deux gisements composés d'affleurements monolithiques pourraient éventuellement s'incorporer dans une tradition qui reste encore à définir (fig. 401). Au sujet de la chronologie, la production de l'art rupestre pendant l'époque Coloniale est avérée par les croix latines et les croix type église. Quant aux autres motifs, ils pourraient éventuellement appartenir à cette même époque ; Haberland y avait même vu le reflet d'une influence européenne[842].



Figure 401 : Photographie de la Poza de los Fierros (Guatajiagua) en 2007

[842] Haberland 1959, p. 25 et Haberland 1975, p. 8

Enfin, dans le sud, aux abords du Golfe de Fonseca, Las Caritas est une roche à l'air libre avec des motifs de visages simples proche de nombreux sites rupestres à l'iconographie dissemblable (fig. 402). Beaucoup de ces gisements ont été rapprochés de l'occupation du Classique récent dans la région du Golfe, durant laquelle la zone a connu une explosion démographique. Le thème des visages simples est amplement diffusé sur tout le cadre d'étude et ne permet pas de rapprocher la roche de Las Caritas à une tradition particulière.

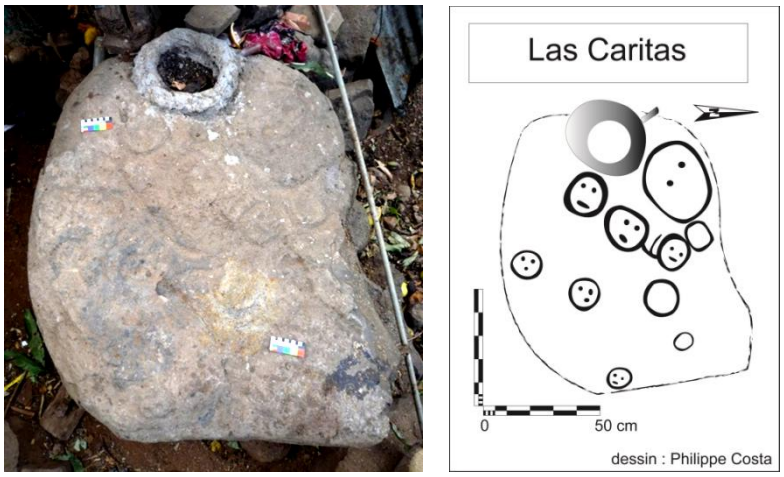


Figure 402 : Photographie et relevé de Las Caritas

B. Sites atypiques du Honduras

Au Honduras, ce sont neuf sites rupestres pour lesquels la tradition est pour le moment indéfinie (fig. 403). Le manque de registre exhaustif des parois empêchent une bonne connaissance de l'iconographie et de nouvelles recherches de terrain ne manqueront pas de mettre au jour de nouveaux sites en relation avec ceux déjà connus. Il s'agit de la Cueva de los Letreros, Las Cuevas de Ayasta, Las Cuevas de Yaguacire, El Gigante, Moroceli, Piedra del Dibujo, la Pintada de Azacualpa, Las Pintadas et Las Pinturas de Lamani.

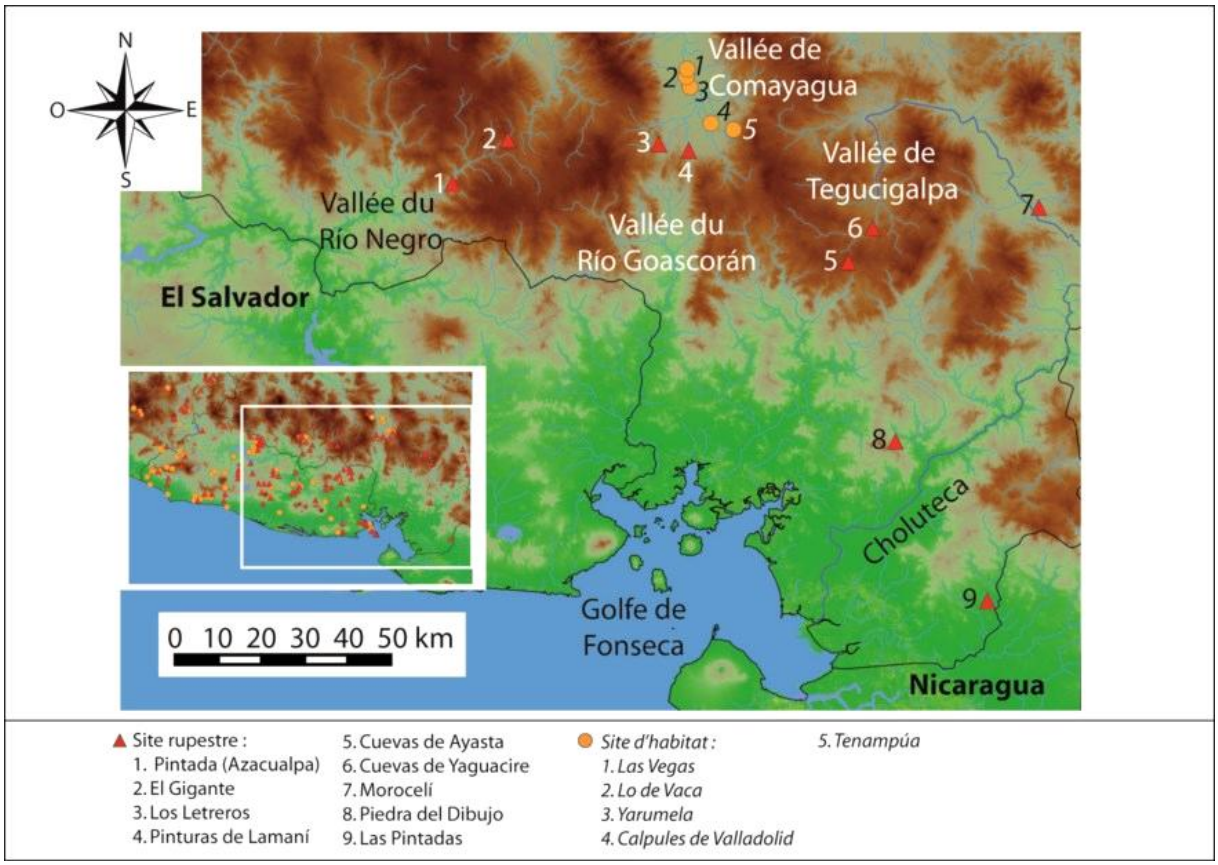


Figure 403 : Extrait de carte où apparaissent les neuf sites où la tradition est indéfinie au Honduras et les sites d'habitat à proximité

1. <u>Dans les montagnes bordant le bassin du Rio Negro</u>

Pour El Gigante, positionné à 16,2 km de la Pintada de Azacualpa, de nombreuses peintures ont été citées, mais peu de photographies ont été publiées et aucun relevé. On connaît donc mal les peintures qui semblent se borner à des empreintes de mains, des zoomorphes (oiseaux) et des tâches indéterminées. En 2000, des sondages d'un mètre par un mètre ont été réalisés puis 17 unités en 2001[843]. Scheffler en déduit que l'abri a été utilisé par des populations de chasseurs-cueilleurs comme habitat saisonnier durant l'époque Archaïque (9000 B.C.)[844] mais cette occupation très ancienne n'est a aucun moment mise en relation avec la production de l'art rupestre[845]. Toutefois, l'occupation dans l'abri est poursuivie jusqu'en 250 apr. J.-C.[846], ce qui porte à croire que la

[843] Scheffler 2002, p. 9

[844] Scheffler 2002, p. 21

[845] Scheffler 2008, p. 151

[846] Scheffler 2008, p. 111

production des manifestations rupestres pourraient remonter au moins au Préclassique Récent.

En ce qui concerne la Pintada de Azacualpa, elle accueille pour le moins trois traditions qui ne couvrent probablement qu'une partie réduite des manifestations rupestres. Grâce aux recherches de Küenne et Navarro en 2009, on sait que la population locale rapporte la présence de neuf abris ornés dans la région, dont les plus spectaculaires sont La Pintada de Azacualpa et El Tigre de Nazario[847]. C'est-à-dire que des recherches dans la zone permettront sans aucun doute d'éclairer le matériel iconographique de la Pintada de Azacualpa, qui apparaît pour le moment somme toute originale, en comparaison avec celui des traditions rupestres mises en évidence aux alentours.

2. Dans le sud de la vallée de Comayagua

Les gisements rupestres de la Cueva de los Letreros et Las Pinturas de Lamani, séparés d'à peine 7 km, sont composés de peintures, ce qui diffère des quatre autres sites gravés positionnés sur les contreforts est de la vallée de Comayagua. Ils montrent des figures singulières, en particulier des zoomorphes, sans ressemblance entre les deux gisements, ainsi qu'avec le matériel graphique rupestre des traditions environnantes. Sur le premier site, c'est la polychromie et le détail des extrémités des zoomorphes qui sont remarquables (fig. 404), sur le second, c'est le thème répété des insectes représentés avec détails (fig. 404). Dans les alentours, l'établissement le plus proche est Calpules de Valladolid (à 8 km au nord-ouest) qui a été occupé dès le Préclassique récent et jusqu'au Classique récent[848]. Si dans l'état actuel de la recherche le matériel graphique rupestre de ces sites passe pour original, des reconnaissances systématiques sur les contreforts de la vallée de Comayagua devraient les sortir de l'isolement. Au sud de ces gisements, la vallée du Rio Goascoran située dans le prolongement de la Vallée de Comayagua, brille par l'absence de sites connus due à l'absence de recherches dans la zone. Une meilleure compréhension de l'art rupestre de la vallée de Comayagua devrait passer par des recherches approfondies dans ce couloir qui mène jusqu'au Golfe de Fonseca.

[847] Lerma 2014, p. 95

[848] Boyd 1989, p. 51

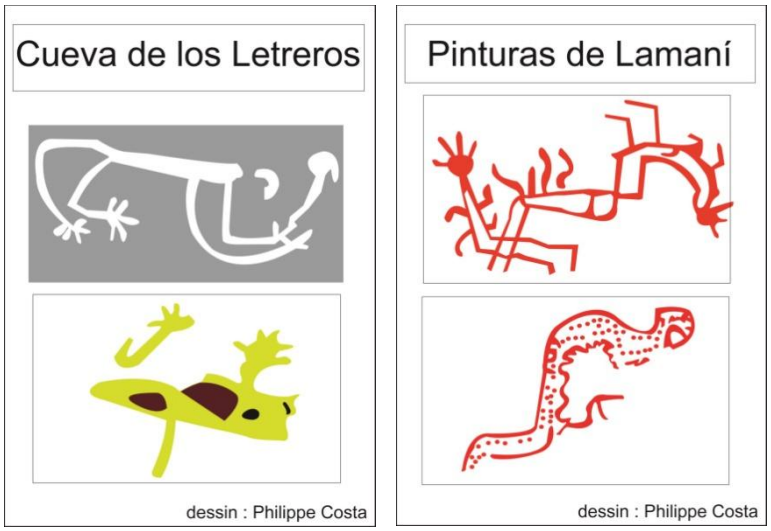


Figure 404 : Relevés de la Cueva de los Letreros et de Las Pinturas de Lamani

3. Dans la vallée de Tegucigalpa et le long du cours du Rio Choluteca

Les Cuevas de Ayasta et de Yaguacire sont distantes d'à peine 9,7 km et l'analyse de leur matériel iconographique rupestre s'avère complexe, tout d'abord car ils sont formés par des groupes d'abris accueillant de nombreux motifs. L'absence d'un registre exhaustif limite d'autre part la connaissance approfondie de ces lieux. Sur le premier site ont été employées la peinture et la gravure, en revanche uniquement la gravure a été employée sur le deuxième. La tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » a été reconnue à Ayasta et la tradition indéfinie se rapporterait plus volontiers aux peintures, encore que certaines gravures pourraient aussi appartenir à une tradition distincte.

À Yaguacire, la tradition précédente a tout aussi bien été reconnue, ainsi que la tradition Zoomorphe ; pourtant des influences autant de la Mésoamérique que de l'Aire intermédiaire sont ressenties. Sans être indiscutable, des soupçons sont tout de même existants qui rapprochent le matériel graphique avec la tradition Mixteca-Puebla, mais aussi avec des gisements rupestres situés au Nicaragua (Icalupe à 126 km à l'ouest) (fig. 405). Dans ces conditions, un développement des recherches dans la région séparant le Honduras et le Nicaragua se révèlerait sans aucun doute fructueux et permettrait d'expliquer les peintures de Las Cuevas de Yaguacire. Ces deux gisements rupestres porteurs d'au moins une tradition indéfinie, ne sont pas esseulés. Ainsi, sur le cours du Rio Choluteca, se place Moroceli, à 39 km à l'est de Yaguacire. La tradition Serpent à plumes est identifiable, mais des empreintes de mains en positif formant un groupe

devraient en réalité être considérées comme appartenant à une autre tradition. La récurrence des mains peintes sur les sites honduriens, comme salvadoriens, illustre probablement la permanence de ce motif dans le temps, sans doute adopté par des cultures variées et avec des significations toutes aussi disparates.



Figure 405 : Relevé de Las Cuevas de Yaguacire

4. Aux abords du Golfe de Fonseca

La Piedra del Dibujo et Las Pintadas apparaissent isolés au sud du Honduras, à l'approche du Golfe de Fonseca. Distants de 42,4 km, le premier est une roche à l'air libre et le second un groupe de roches à l'air libre exposant des gravures. Malheureusement, ils ont été peu publiés et leur connaissance est donc très limitée. Il y a bien le motif connu de La Piedra del Dibujo évoquant un groupe de spirales interconnectées de Moroceli, à 63,8 km au nord-nord-est, mais l'attribution de cette représentation avec une tradition en particulier reste délicate (fig. 406). À nouveau, le déploiement de recherches archéologiques systématisées autour du Golfe de Fonseca apporterait sans doute la lumière sur ces gisements qui apparaissent pour le moment isolés. La concentration toute particulière de sites rupestres autour du Golfe de Fonseca au Salvador laisse présumer une densité équivalente sur le pourtour ce celui-ci, au Honduras comme au Nicaragua. Au Salvador, le grand nombre d'amas coquilliers, témoins d'une croissance démographique soutenue, semble appartenir en grande partie

au Classique récent, même s'il ne faut pas exclure une occupation dense au Postclassique ancien. Il n'y a pas de raison de penser qu'au-delà des frontières du Salvador, l'essor de la population ne se soit pas développé pareillement. Au Postclassique, des groupes Nahuas-Pipils s'installent dans le Golfe, leur iconographie rupestre reconnaissable n'a toutefois pas encore été identifiée dans la zone au Honduras ou au Nicaragua. L'iconographie de ces deux sites évoquent des influences de l'Aire Intermédiaire ; ils rappellent notamment les gravures de Piedras Pintadas (Villa Sandino) au Nicaragua fig. 407).

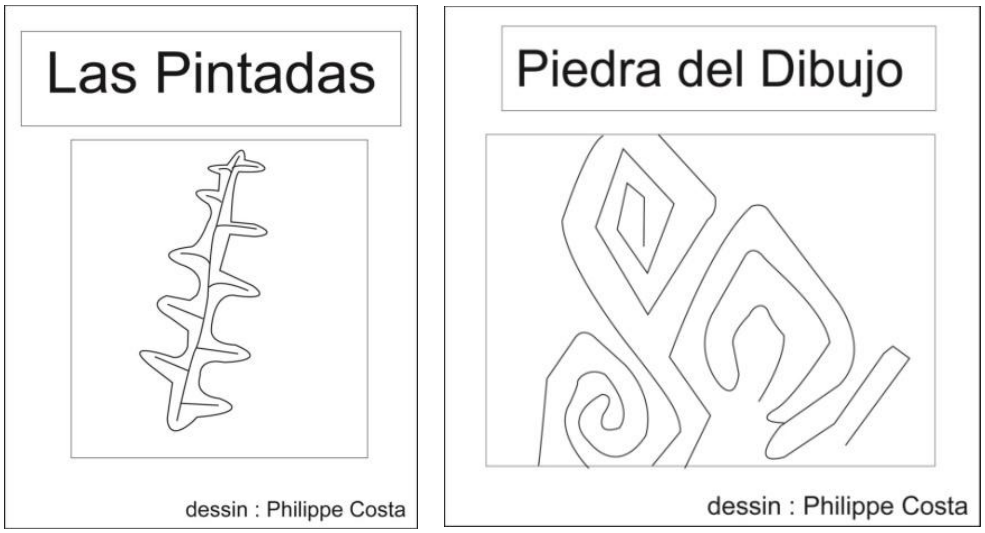


Figure 406 : Relevés de Las Pintadas et de la Piedra del Dibujo



Figure 407 : Photographies de gravures de Piedras Pintadas (Villa Sandino) au Nicaragua en 2010

C. Sites atypiques du Guatemala

Une paire de gisements rupestres possède un matériel iconographique inhabituel ; éloignés de 32,4 km, ils n'ont rien en commun entre eux (fig. 408).

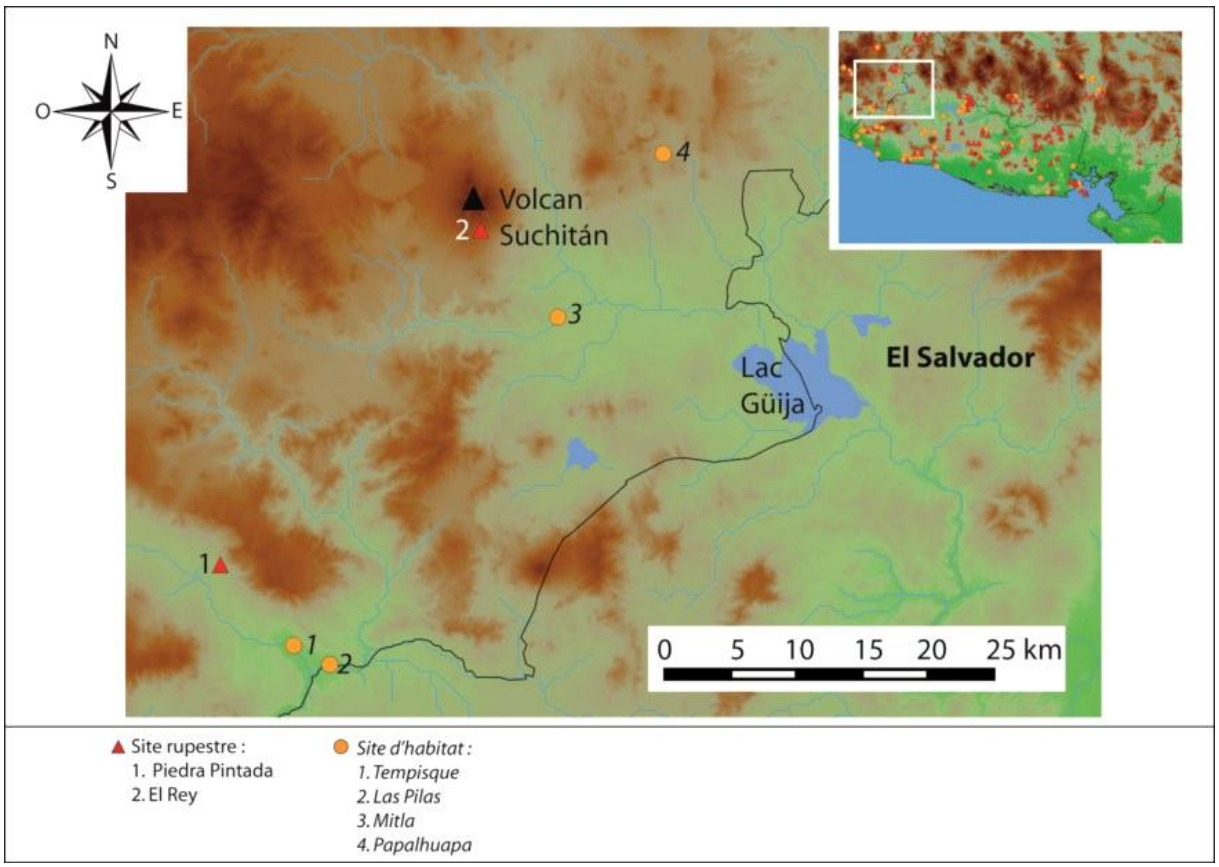


Figure 408 : Extrait de carte où apparaissent les deux sites où la tradition est indéfinie au Guatemala et les sites d'habitat à proximité

Tout d'abord El Rey, à 1,2 km d'El Obispo (fig. 155), sur les pentes du volcan Suchitan (fig. 408), partage le thème de l'anthropomorphe, dans des positions similaires (les deux bras pliés et tournés vers le haut), avec des éléments distribués de part et d'autre. El Rey est néanmoins assis et autant le motif que la technique, sont moins aboutis (fig. 409). Des figurations de coupes autour du visage du personnage ne sont pas sans rappeler les représentations de calices de l'imagerie chrétienne. Un phytomorphe, à gauche de l'individu, pourrait éventuellement décrire un plant de blé, inconnu en Amérique avant l'arrivée des espagnols. L'association du calice et du blé est un élément qui va dans le sens d'une production postérieure à la Conquête. Cette proposition se veut prudente du fait de la gravure de l'anthropomorphe qui, en revanche, n'a pas grand-

chose à voir avec cette iconographie. Dans cette situation, il n'est pas aisé d'en dire plus sur ce site.



Figure 409 : Photographie d'El Rey en 2010

Le site de Piedra Pintada quant à lui, ne jouit pas d'un inventaire complet ; seuls deux dessins ont été publiés et une description d'un serpent à plumes par Walters en 1982. Les établissements les plus proches sont Tempisque associé au Postclassique à 8,2 km au sud-est et Las Pilas du Classique récent, à 11,3 km dans la même direction.

Conclusion

L'établissement des traditions rupestres a permis de regrouper des ensembles de sites et certaines traditions se rapprochent entre elles. Au Salvador, au niveau régional, c'est le cas des traditions « Cercles concentriques-Points » et « Zoomorphe gravé » dans l'est du pays. Au niveau national, un lien est sous jacent entre les traditions Tlaloc (représenté uniquement au Salvador) et Tête de zoomorphe (présente au Salvador mais aussi au Guatemala). Au niveau international, un lien peut être établi entre les traditions Entrelacs, Serpent à plumes et Mixteca-Puebla qui couvrent le Guatemala, le Salvador et le Honduras. En réalité, ces traditions qui possèdent des traits communs au niveau national et international sont à mettre en relation avec l'établissement des groupes

Nahuas-Pipils dans l'est du Guatemala et au Salvador comme nous le verrons dans le chapitre suivant. La tradition « Serpent plumes » est néanmoins plus ancienne.

Entre les traditions Méandres et « Maya et influences mayas », des influences réciproques sont observables au Salvador, mais pas au Guatemala où l'iconographie de la tradition Maya est caractéristique. Un gisement de la tradition Méandres existe au Guatemala, il n'indique pas non plus d'influences mayas.

Au Honduras, les gisements dont l'iconographie est propre à l'Aire Intermédiaire sont « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » et éventuellement « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » qui présente de influences de cette aire culturelle.

L'analyse des traditions rupestres a permis de replacer une partie d'entre elles au sein d'un contexte chronologique (Tab. 57). Quelques superpositions de traditions ont également permis d'établir des chronologies relatives. Au Salvador, c'est la tradition Zoomorphe qui est recouverte par une tradition que l'on pourrait qualifier de Pré-Mixteca Puebla, du Postclassique ancien. Au Honduras, ce sont les traditions « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » et « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » qui recouvre la tradition « Serpent à plumes ».

Des rapprochements avec des groupes linguistiques ont pu être avancés (tab. 57). Quand elles sont encore à démontrer, leur nom est suivi d'un point d'interrogation. Parfois, il s'agit d'influences de groupes linguistiques, c'est le cas notamment pour les groupes Nahuas-Pipils dont l'iconographie est caractéristique du Postclassique. En revanche, dans le cas de la tradition Olmèque, aucun groupe linguistique n'a été rapproché. Une distinction a été faite entre les groupes Lencas du Honduras et du Salvador.

	Traditions	Chronologie	Groupe linguistique	Nombre de sites
1	**Lignes ondulées parallèles**	Classique récent	Indéfni	4
2	**Figurative en aplat**	Classique ancien à Classique récent	Cacaopera ?	4
3	**Locale (Cerro Coroban)**	Classique terminal	Cacaopera et Lenca (Salvador) ?	1
4	**Cercles concentriques-Points**	Postclassique ancien	Chorotegas ?	7
5	**Zoomorphe gravé**	Postclassique ancien	Indéfini	3
6	**Anthropomorphe de plain pied**	Indéfinie	Indéfini	2
7	**Zoomorphe en relief**	Classique récent	Lenca (Salvador) ?	2
8	**Spirales-Cercles concentriques**	Classique terminal à Postclassique ancien	Lenca (Salvador)	6
9	**Cercles -Traits-Zoomorphes**	Classique récent	Chorotegas ?	6
10	**Mono-sourcil**	Postclassique récent	Influences nahua-pipiles	3
11	**Olmèque**	Préclassique moyen	Influences olmèques	1
12	**Locale (Playa de los Petroglifos)**	Classique récent à Postclassique récent	Indéfini	1
13	**Tlaloc**	Posclassique ancien	Nahua-Pipil	5
14	**Méandres**	Classique récent	Lenca (Salvador)	17
15	**Maya et influences mayas**	Classique récent	Maya et Lenca (Salvador)	6
16	**Tête de zoomorphe**	Postclassique ancien au Postclassique récent	Nahua-Pipil	4
17	**Zoomorphes**	Classique récent	Lenca (Honduras)	9
18	**Entrelacs**	Classique terminal à Postclassique récent	Influences nahua-pipiles	6
19	**Serpent à plumes**	Classique ancien à Postclassique récent	Maya et Lenca (Salvador et Honduras)	10
20	**Mixteca-Puebla**	Postclassique récent	Influences nahua-pipiles	7
21	**Visages détaillés-Formes géométriques**	Indéfinie	Indéfini	3
22	**Anthropomorphes au couvre-chef allongé**	Indéfinie	Indéfini	2
23	**Serpent**	Postclassique récent	Maya chorti	2
24	**Mains**	Classique récent ou Postclassique récent	Maya	3
25	**Visages simples-Zoomorphes-Géométriques**	Postclassique ancien	Chibcha Matagalpa ?	9
26	**Lignes ondulées-Cercles associé à des traits**	Postclassique ancien	Indéfinie	2
27	**Anthropomorphes rigides (Azacualpa)**	Classique ancien	Lenca (Honduras)	1
28	**Locale (Cerquin)**	Contact	Lenca (Honduras)	1

Tableau 57 : Liste des traditions établies, de leur chronologie, de leur groupe linguistique et du nombre de sites par tradition

Chapitre 6 : Étude diachronique des traditions rupestres : définition des territoires précolombiens et influences culturelles

Afin d'établir le lien entre art rupestre et territoire, il convient tout d'abord de se pencher sur la définition du territoire. Dans cette perspective, l'article de Guy Di Méo : *De l'espace aux territoires : éléments pour une archéologie des concepts fondamentaux de la géographie* [849], nous semble tout à fait congruent, de par son approche analytique et synthétique. Le concept de territoire, constitué tantôt d'un espace social, tantôt d'un espace vécu, comporte selon Guy Di Méo quatre significations supplémentaires [850] :

- Il permet de définir l'identité collective, c'est l'« expérience concrète de l'espace social ».
- Il se caractérise par une dimension politique, « garantissant la spécificité et la permanence, la reproduction des groupes humains qui le construisent. »[851]
- Il constitue un « remarquable champ symbolique dont certains éléments, instaurés en valeurs patrimoniales, contribuent à fonder ou a raffermir le sentiment d'identité collective des hommes qui l'occupent. » (ibid.).
- L'Histoire joue un rôle « en matière de construction symbolique des territoires (…) » (ibid.).

Quand Di Méo évoque le « remarquable champ symbolique » composant le territoire, il fait appel à Halbwachs (1925)[852] pour qui le territoire se manifeste « dans des formes matérielles, de nature souvent symbolique ou emblématique ». Il parle alors de territorialité symbolique au rôle social protagoniste ; selon Halbwachs à nouveau, il paraitrait que « tout se passe comme si la pensée d'un groupe ne pouvait naître, survivre et devenir consciente d'elle-même sans s'appuyer sur certaines formes visibles de l'espace ».

L'art rupestre, ou plutôt les traditions rupestres, constituent-elles une base symbolique permettant de définir des territoires identitaires ?

[849] Di Méo 1998

[850] Di Méo 1998, p. 107

[851] Di Méo 1998, p. 108

[852] Halbwachs Maurice, 1925, Les cadres sociaux de la mémoire. Paris : Librairie Alcan.

Lorsque Di Méo définit le territoire d'une façon différente, il le compare au terme voisin de lieu ; il détaille (ibid.) :

« Les lieux les plus remarquables et les plus prégnants, ceux dont l'individuation, dont l'identification pose le moins de problème s'embrassent du regard. Leur unité se détecte d'un sel coup d'œil. ».

Il ajoute que ce sont des (ibid.) :

« (…) espaces restreints de pratiques et de représentations dotés d'une portée sociale, chargés de valeurs communes (…) » où l'on peut distinguer les « hauts-lieux » porteurs d'un profond sens collectif et constituant de véritables « emblèmes pour le compte des groupes sociaux qui les créent et en font usage . » et les lieux domestiques de caractère personnel. Ainsi, « Le territoire regroupe et associe des lieux. »

En suivant cette définition, il conclut [853] :

« Dans ces conditions, territorialiser un espace consiste, pour une société, à y multiplier les lieux, à les installer en réseaux à la fois concrets et symboliques. »

En reprenant le concept de territorialisation et la définition des lieux, manifestations et support concrets des territoires, il nous apparaît que les gisements rupestres doivent être considérés comme des « haut-lieux », où s'additionnent les sens collectifs religieux, symboliques et sociaux. L'étude de la situation des gisements d'art rupestre permet l'analyse géographique de la territorialisation des cultures auteurs des manifestations. Pour l'auteur de ces lignes, la localisation des gisements peut être considérée comme un témoin de territorialisation inconsciente, quand la sélection du lieu ne dépend pas de la volonté de marquer le territoire en fonction d'un autre groupe culturel. En revanche, elle peut être qualifiée de témoin de territorialisation consciente, lorsque la position a été sélectionnée dans le but de caractériser le territoire par rapport à un autre groupe culturel. L'art rupestre est alors porteur d'une fonction complémentaire ; c'est un outil de territorialisation.

Le chapitre précédent a permis de reconnaître 28 traditions rupestres, dont les noms reprennent les critères iconographiques récurrents, en associant parfois la technique employée. La description de ces traditions est établie sur la base d'un système d'informations archéologiques ; une base de donnée détaillée pour les 113 sites du corpus, introduite dans un SIG. Grâce à cet outil, il est désormais possible de reprendre

[853] Di Méo 1998, p. 109

les gisements rupestres appartenant aux différentes traditions et d'observer notamment leur proximité avec les sites d'habitat aux alentours selon les époques. Cette analyse de la proximité entre traditions rupestres et régions habitées selon les époques est un outil supplémentaire qui s'ajoute à l'analyse iconographique, à partir de laquelle des rapprochements chronologiques ont déjà été mis en place. L'objectif de ce chapitre est donc d'analyser le rapprochement entre sites d'habitat et sites rupestres, afin de comparer les régions occupées selon la chronologie avec l'emplacement des traditions rupestres. Ceci dans le but de replacer chronologiquement la succession des traditions rupestres dans un cadre historique et culturel cohérent, sur la base de ce que l'on connaît de l'archéologie du Salvador et au-delà de ses frontières.

Pour cela, nous avons distingué un grand moment dans l'Histoire du Salvador qui sert de marqueur archéologique ; il s'agit de l'éruption du volcan Ilopango pour laquelle la dernière date avancée est 535 apr. J.-C. C'est un événement décisif et on a même voulu lui attribuer la transition entre le Préclassique récent et le Classique ancien, quand la date avancée était 260 apr. J.-C. [854]. Maintenant, avec la nouvelle datation, l'éruption pourrait être responsable du Hiatus Maya du Classique ancien dans les Basses terres à Tikal et aux alentours et à la croissance soudaine de Copan, du fait de l'afflux de réfugiés [855]. À chaque changement de datation pour cet évènement majeur, il faut réécrire l'Histoire du Salvador. C'est le cas notamment pour la transition entre le Préclassique récent et le Classique ancien ; les changements culturels qui apparaissent à ce moment était commodément attribués à l'éruption de l'Ilopango et la couche de cendres de *Tierra Blanca Joven* (TBJ) marquait clairement la transition dans les fouilles. Néanmoins, on se rend compte aujourd'hui que l'éruption serait de la fin du Classique ancien et que cette période a été ignorée puisqu'elle correspondait supposément avec le temps de résilience de la terre dans le Centre du Salvador.

Si l'événement a eu des conséquences dramatiques pour les populations dont on ne cesse de découvrir l'ampleur des dégâts ressentis dans l'ensemble du Salvador, il existe toujours des incertitudes notamment sur la résilience des terres. Nous considérons que dans le Centre du pays, au moins une centaine d'années a dû être nécessaire pour que la terre puisse récupérer totalement la capacité agricole qu'elle avait pu tenir avant la catastrophe, au prix sans doute d'efforts considérables des populations. Ce labeur

[854] Sharer 1978, p. 210

[855] Dull et al. 2010

important ne pourrait se comprendre sans une pression sur les terres dont la cause la plus probable doit être une croissance démographique accrue, or c'est justement le contexte qu'a expérimenté le Salvador au Classique récent. Le Centre du Salvador était désoccupé et les populations qui ont repris ces espaces provenaient sûrement des régions Ouest et Est. Cette reconquête des terres s'est accompagnée d'une phase majeure de production d'art rupestre et les territoires des traditions nous donnent des informations sur les différents groupes qui ont occupé ces régions.

La fin du Classique est une période trouble, nous distinguerons le Classique terminal malgré sa courte durée entre 900 et 1000 apr. J.-C. Il constitue un siècle durant lequel de nombreuses traditions semblent disparaître pendant que d'autres se mettent en place. Les causes de ces changements ne sont pas à chercher cette fois dans une catastrophe naturelle ; elles sont dues aux migrations et à l'établissement des groupes Nahuas-Pipils au Salvador, un autre événement majeur de son Histoire. Ces migrations se sont réalisées par vagues successives et des traditions différentes, où l'on reconnaît tout de même l'iconographie caractéristique du Postclassique, illustrent ses différents mouvements de population.

La production rupestre s'est poursuivie à l'époque Coloniale, c'est du moins ce qui s'avance pour les motifs en forme de croix latines. C'est à ce moment que les gisements rupestres, considérés comme des lieux d'idolâtrie, ont été « diabolisés » et c'est ce qui se retrouve dans le nom des sites comme Letrero del Diablo, Patada del Diablo, mais aussi dans l'imaginaire collectif où des figures anodines sont interprétées comme des représentations du « diable ». L'activité rupestre dans le cadre d'une pratique rituelle n'a pas dû dépasser les premiers siècles de la Colonie. L'action de graver ou de peindre des roches actuellement relève du graffiti et du vandalisme puisque dans ce dernier cas ce sont les sites rupestres préhispaniques qui sont directement la cible de ces atteintes au patrimoine rupestre salvadorien

I. Apparition des premiers sites rupestres avant l'éruption du volcan Ilopango (535 apr. J.-C.)

Au total, 28 traditions rupestres ont été distinguées dans notre région d'étude, avec des extensions et des chronologies variées. Dans le chapitre précédent, au gré d'un ensemble de critères, des liens ont pu être établis entre certaines traditions, des

relations avec des styles artistiques, des influences culturelles, des périodes chronologiques et même des rapprochements avec groupes linguistiques ont pu être avancés. Il s'agit cette fois de décrire la succession des traditions dans leurs contextes temporels en lien avec leurs situations géographiques et d'expliquer, quand cela est possible, les phénomènes qui ont pu justifier leur apparition et leur disparition. Pour cela, nous nous baserons sur la distribution des établissements selon les époques, en comparant systématiquement les zones occupées qui partagent le territoire des traditions rupestres. Nous commencerons par la période Archaïque, sans remonter au Paléoindien, pour lequel il nous semble encore plus hasardeux de prétendre pouvoir mettre en relation une tradition rupestre.

A. Les traditions rupestres de l'Archaïque (8000 à 1400 av. J.-C.)

Le candidat le plus propice à détenir des manifestations rupestres aussi reculées nous paraît être El Gigante, au Honduras, au cœur de la Sierra Madre (fig. 410). Il est établi que l'abri était sporadiquement occupé par de petites bandes de chasseurs-cueilleurs à l'époque Paléoindienne, durant la phase Esperanza (9220 à 8300 av. J.-C.) [856]. C'est la phase Marcala (6400 à 4850 av. J.-C.) qui correspond à la période Archaïque ; durant cette époque, El Gigante est devenu un camp saisonnier[857], même si cette occupation n'a jamais été mise en relation avec la production de l'art rupestre[858]. De toute manière, en l'absence de datation directe des peintures, il sera difficile de prouver une telle ancienneté des motifs. Cependant, les manifestations rupestres pourraient remonter au plus tôt au moins au Préclassique récent puisque l'occupation du site paraît s'interrompre autour de 250 apr. J.-C.[859], mais il est difficile d'en dire plus.

Les vestiges matériels attestant de l'occupation du Salvador pour cette période tiennent dans le creux de la main ; on ne compte que quelques pointes d'obsidienne de type Archaïque dans des collections privées [860]. Elles pourraient éventuellement correspondre à l'époque Paléoindienne, mais leur lieu d'origine a été perdue, même si

[856] Scheffler 2002, p. 21

[857] Scheffler 2008, p. 334

[858] Scheffler 2008, p. 151

[859] Scheffler 2008, p. 111

[860] Sheets 1984, p. 86 et Sheets 2000, p. 414

elles semblent provenir de l'Ouest du Salvador[861]. Toutefois, malgré l'absence d'une occupation démontrée remontant à ces périodes, la production rupestre dans l'abri sous roche de Corinto, dans la région Est, est souvent cité comme appartenant à ces temps reculés. Basée sur quelques éléments de lithique rencontrés par Haberland en 1977, cette interprétation reste peu convaincante si on les compare avec les artéfacts trouvés à El Gigante et les datations radiocarbones obtenues sur ce site. De fait, les sondages réalisés à Corinto en 1998 n'ont pas mis en évidence de matériel céramique antérieur au Classique récent en contexte et aucune datation carbone n'a jamais été réalisée. Dans ces conditions, il est aventureux d'établir une connexion entre la période Précéramique et les manifestations graphiques rupestres.

Au Guatemala, les abris sous roche du Penasco Alonzo et Los Migueles, juchés sur les flancs d'une vallée dominant une rivière, comme El Gigante, ont fait l'objet de fouilles archéologiques en 1998[862] et du matériel uniforme a été rencontré (fig. 410). Un abondant matériel malacologique a été trouvé[863], ainsi que du lithique utilisant une technologie de taille rudimentaire. Des artefacts du Préclassique moyen au Classique récent ont également été reconnus[864]. Il a été proposé que le matériel lithique atteste d'une occupation de la période Archaïque[865]. Des datations radiocarbones étaieraient cette affirmation, mais elles sont pour le moment manquantes. Selon les chercheurs, l'abri a constitué un lieu de campement saisonnier pour la chasse, avec une fonction rituelle[866]. L'occupation la plus ancienne n'a pas été mise en relation avec la production de l'art rupestre.

Dans l'état actuel des recherches, dans notre région, aucune production rupestre ne peut être mise en relation fermement avec l'époque Archaïque.

[861] Perrot-Minnot 2013, p. 43

[862] Pérez de Batres et al. 2000, p. 785

[863] Pérez de Batres et al. 2000, p. 789

[864] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791

[865] Pérez de Batres et al. 2000, p. 792

[866] Pérez de Batres et al. 2000, p. 791

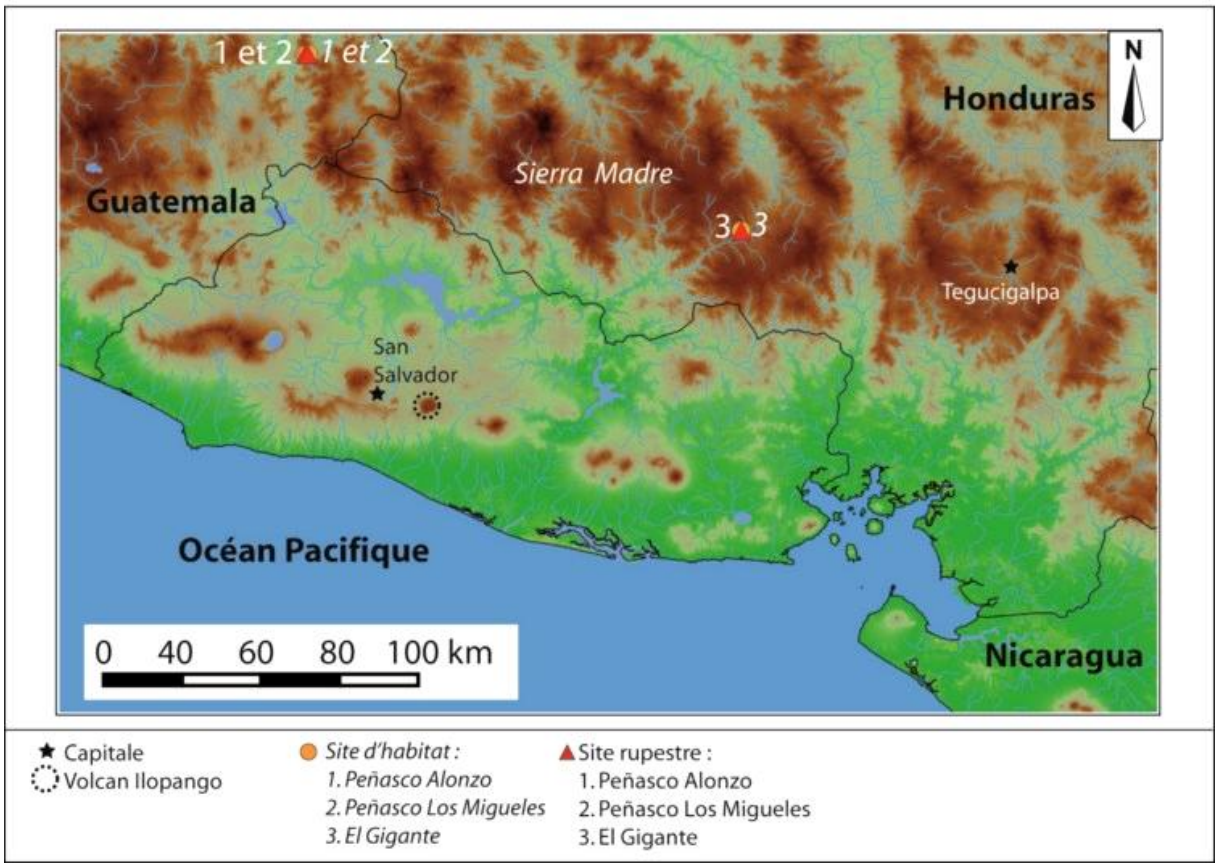


Figure 410 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat Archaïques associés à la présence d'art rupestre

B. Les établissements au Préclassique et la tradition rupestre Olmèque

1. Au Préclassique ancien (1400 à 900 av. J.-C.)

Au Salvador, les premières preuves de sédentarisation sont connues sur la plaine côtière du Pacifique durant le Préclassique ancien (1400 à 900 av. J.-C.) jusqu'à la zone de Chalchuapa (fig. 411). On citera aussi le site du Carmen, toujours sur la côte Pacifique, où la première céramique du pays a été retrouvée, datant de 1500 av. J.-C[867]. Durant le Préclassique ancien, la culture Olmèque a joué le rôle de stimulateur dès 1200 av. J.-C., son influence est notable en particulier à Chalchuapa[868]. C'est le cas du site El

[867] Arroyo, Demarest et Amaroli 1993, p. 242

[868] Sharer 1974, p. 169 et Willey 1984, p. 367

Trapiche du Préclassique ancien[869], établi en même temps que Kaminaljuyu autour de 1200 av. J.-C. Son occupation se poursuit jusqu'au Préclassique récent.

Au Centre du Honduras, dans la vallée de Comayagua, Yarumela est fondé et semble avoir accueilli très tôt une population importante[870] (fig. 411). La céramique de cette époque partage des éléments décoratifs avec le Complexe Céramique de Chalchuapa (ibid.).

À cette époque, il n'y a pas plus de raison de penser à l'apparition de gisement rupestre.

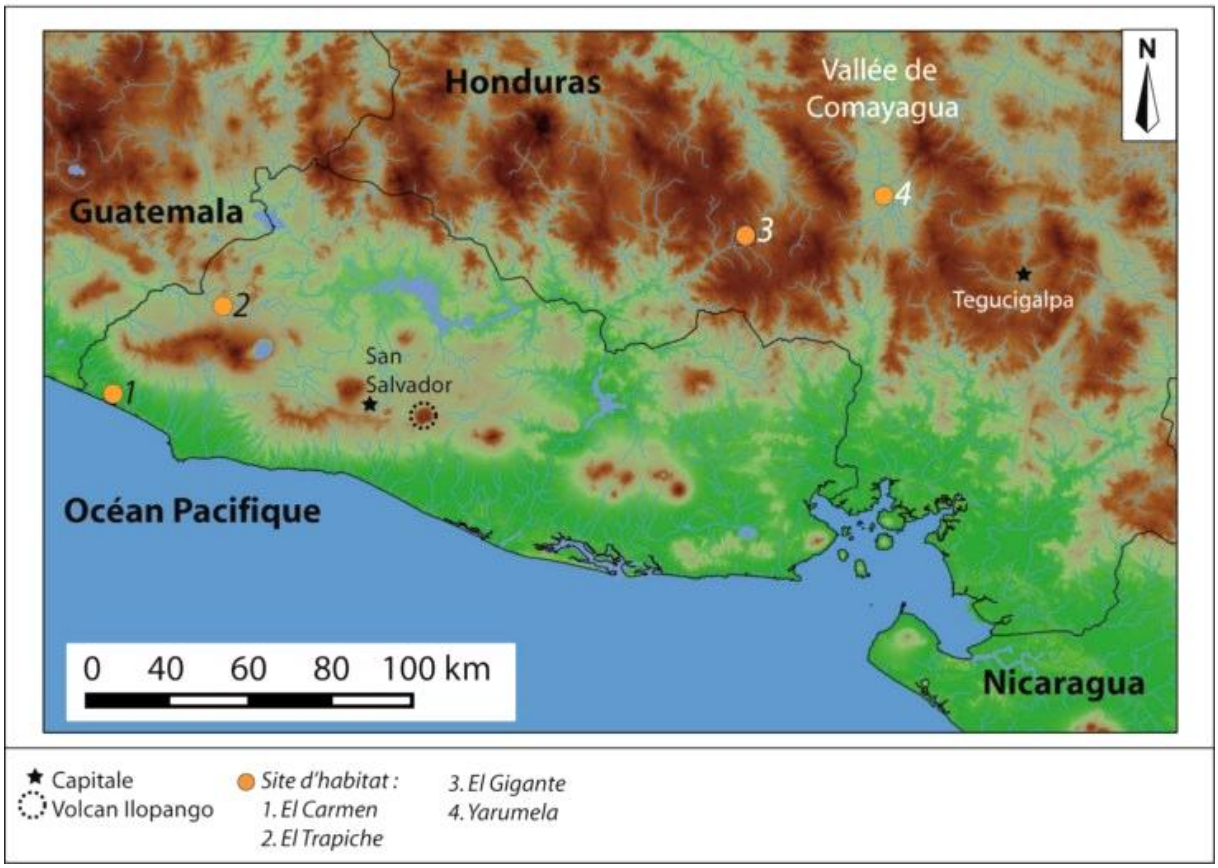


Figure 411 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique Ancien

[869] Sharer 1978, p. 208

[870] Healy 1984, p. 128 et Boyd 1989, p. 48

2. La tradition rupestre Olmèque du Préclassique Moyen (900 à 500-400 av. J.C.)

Un premier réseau d'établissements se définit dans la partie sud-ouest du Salvador (fig. 412) ; le site de San Nicolas est un établissement rural, dont la céramique la plus ancienne se situe entre 800 et 500 av. J.-C. et se prolonge jusqu'au Préclassique récent[871]. Navarrete en déduit qu'il devait être un site satellite de centres majeurs[872] ; or la proximité avec El Trapiche (à 6,1 km au sud-est) suggère une relation directe entre ces deux établissements. À 21,5 km au sud-ouest, dans la cordillère d'Apaneca-Ilamatepec, Ataco a été créé au Préclassique moyen et se développe surtout au Préclassique récent[873]. Toujours dans le sud-ouest du pays, le matériel céramique d'Atiquizaya et Atalaya a tout d'abord été rapproché des phases Las Charcas et Providence de Kaminaljuyu entre 1000 et 700 av. J.-C. [874]. Toutefois, ces établissements ont par la suite été attribués au Préclassique récent[875].

Au Centre du Salvador, dans la cordillère La Libertad-San Salvador, des établissements sont fondés ; tout d'abord à l'ouest c'est Jayaque [876], puis à l'est, autour de la Laguna de Cuscatlan, une première phase est connue à Antiguo Cuscatlan (ibid.), mais subitement interrompue par l'éruption du volcan Plan de La Laguna autour de 600 av. J.-C.[877], situé de nos jours dans la capitale du pays. C'est le cas également de Barranco Tovar, au sud de San Salvador et, à quelques kilomètres à l'est, d'Antiguo Cuscatlan où les vestiges gisaient sous une couche de cendres mal interprétée au début comme appartenant à l'éruption du volcan Ilopango[878]. L'occupation reprend toutefois au cours du Préclassique récent. Au centre ouest, dans la vallée d'El Paraiso, c'est El Perical qui atteste des premières sédentarisations dans la région[879]. Tous ces sites possèdent une céramique portant de nombreuses ressemblances avec celle de Chalchuapa. Dans le cas du bassin d'El Paraiso, Earnest et Demarest proposent une occupation provenant en fait de cette zone (ibid.).

[871] Navarrete 1972, p. 64

[872] Navarrete 1972, p. 65

[873] Paredes et Escamilla 2008, p. 1201

[874] Haberland 1960, p. 22

[875] Cobos 1994, p. 56

[876] Cobos 1994, p. 54

[877] Vélasquez et Hermes 1996, p. 560

[878] Sheets 1984, p. 91

[879] Fowler et Earnest 1985, p. 22 et Earnest et Demarest 1987, p. 218

En observant la répartition des gisements rupestres et les établissements du Préclassique moyen, l'unique rapprochement avec une production rupestre est la roche à l'air libre de Las Victorias, avec son iconographique Olmèque, dans la Zone de Chalchuapa (figs 167 et 275). Le VIII[e] siècle av. J.-C. a été proposé pour la production de Las Victorias, qui correspond à un second moment d'influence Olmèque[880]. Cette tradition rupestre se retrouve au Mexique, à 420 km de là, ce qui illustre la grande extension de la culture Olmèque. Ce sont donc apparemment des influences mésoaméricaines, ressenties dans l'Ouest du pays, qui inaugurent la production d'art rupestre au Salvador, tout comme les premiers établissements monumentaux où cet ascendant transparaît.

Dans la dépression de Comayagua, Lo de Vaca est fondé[881], à 2,5 km au nord-nord-est de Yarumela (fig. 412). De la même manière que dans l'Ouest du Salvador, des influences Olmèques s'observent[882], mais aucun gisement d'art rupestre de cette tradition n'a été découvert au-delà de Las Victorias.

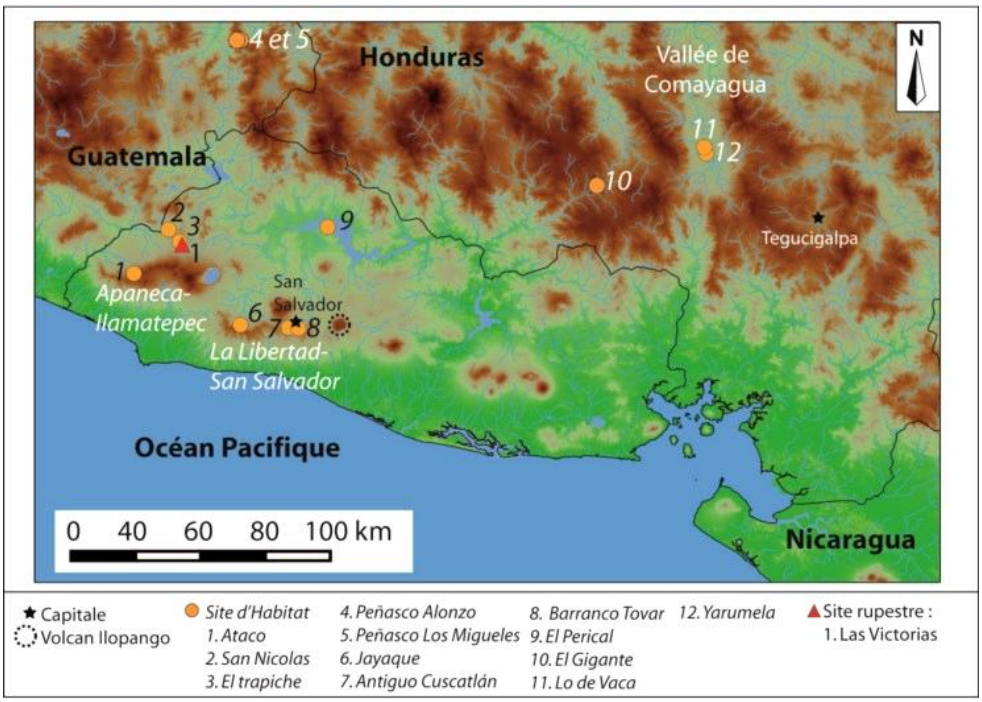


Figure 412 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique moyen et Las Victorias avec son style Olmèque

[880] Albarracín et Valdivieso 2013, p. 76

[881] Haberland 1960, p. 334 et Healy 1984, p. 128

[882] Andrews 1986, p. 238 et Boyd 1989, p. 48

3. Au Préclassique récent (500-400 av. J.C. à 150-200 apr. J.-C.)

a. Les établissements

Les influences olmèques vont progressivement disparaitre pour laisser place à l'apparition des influences la culture Maya. Situé à 600 m au sud d'El Trapiche, l'établissement de Casa Blanca est érigé à cette époque et un premier programme de construction architectural d'envergure va être entrepris entre 200 av. J.-C. et le début de notre ère[883]. Le site va jouer un rôle de plus en plus important en éclipsant progressivement son prédécesseur. Autour de 500-400 av. J.-C., d'importants établissements où l'on détecte une influence des groupes Mayas vont s'assoir du Plateau central jusqu'à la côte Pacifique (fig. 414). Sur la cordillère d'Apaneca-Ilamatepec, l'établissement Santa Leticia s'ajoute à celui d'Ataco. Il est connu pour sa tradition de sculptures, appelée *barrigones,* que l'on retrouve sur toute la côte Pacifique, depuis l'est du Chiapas jusqu'à l'ouest du Salvador. L'établissement a été daté spécifiquement du Préclassique récent (500 av. J.-C. à 100 apr. J.-C.)[884]. Ces sites sont associés aux groupes Mayas ; à El Trapiche des monuments avec des glyphes du calendrier Maya ont été rencontrés[885]. Chalchualpa fait partie à cette époque de l'aire culturelle Maya, qui s'étendait depuis la portion ouest du Centre du pays et les Hautes terres du Guatemala[886]. Toujours dans le sud-ouest du Salvador, le matériel céramique d'Atiquizaya et Atalaya est attribué au Préclassique récent[887]. Sur la côte Pacifique, Cara Sucia connaissait déjà une petite communauté dès le Préclassique moyen, mais c'est au Préclassique récent que son développement s'accélère sous l'impulsion de la sphère Miraflores (500 av. J.-C. à 200 apr. J.-C.)[888].

Au Centre du pays, dans la vallée de Zapotitan, on connait El Cambio et San Andres, où un petit village agricole existait probablement depuis 900 av. J.-C[889]. Plus au nord, dans la vallée d'El Paraiso, ont été reconnus les sites Rio Grande et Las Flores[890] et

[883] Sharer 1978, Vol. 1, p. 122

[884] Demarest 1986

[885] Sharer 1978, Vol. 1, p. 169

[886] Cobos 1994, p. 56

[887] Cobos 1994, p. 56

[888] Moraga, Mencos, Costa et Perrot-Minnot 2010, p. 1180

[889] http://www.fundar.org.sv/sanandre.html

[890] Fowler et Earnest 1985, p. 24

au Centre du pays, Cerro El Zapote dans la vallée de Cuscatlan[891]. Ces établissements partagent la même céramique même si certains types du bassin d'El Paraiso gardent de fortes similitudes avec ceux de la phase Uapala de Quelepa et avec la vallée de Comayagua au Honduras[892]. En effet, entre 700 et 400 av. J.-C., des différences culturelles apparaissent entre le bassin d'El Paraiso et les hautes terres volcaniques de l'ouest (Zone de Chalchuapa)[893].

À l'est du volcan Ilopango (fig. 414), sur le Plateau central et sur les contreforts nord du volcan San Vicente, on retrouve Apastepeque[894]. Haberland explique que ce site détient 90 % de céramique de type *Usulutan*[895], ce qui démontre ses relations avec l'ouest du Salvador, tout comme avec Quelepa, situé à l'est. Quelepa est fondé autour de 500-400 av. J.-C. ; l'établissement partage des types céramiques avec l'Ouest du Salvador (Chalchuapa), les Hautes terres du Guatemala (Kaminaljuyu), l'Ouest du Honduras (Copan) et le Centre du Honduras (Comayagua) (ibid.). Un des monument les plus emblématiques de Quelepa est l'Autel du Jaguar, dont la chronologie selon Andrews correspondrait à la phase Providence (500 à 300 av. J.-C.), c'est-à-dire la phase Uapala à Quelepa [896]. Il montre une tête de jaguar dans un disque au centre de la face principal et de possibles figurations de serpents sur les côtés (fig. 413). Des ressemblances stylistiques ont été mises en évidence avec des monuments de Kaminaljuyu, Izapa et Abaj Takalik, du style d'Izapa (ibid.), en revanche la fonction du bassin reste indéfinie. La présence du style Izapa a été évoqué jusque dans la vallée de Comayagua pour un fragment de stèle[897].

[891] Cobos 1994, p. 56

[892] Cobos 1994, p. 58

[893] Earnest et Demarest 1987, p. 219

[894] Haberland 1960, p. 26

[895] Haberland 1960, p. 26

[896] Andrews 1986, p. 234

[897] Boyd, Joesink-Mandeville, Hasebe, Mucio, Vincent, James et Peterson 1994, p. 74

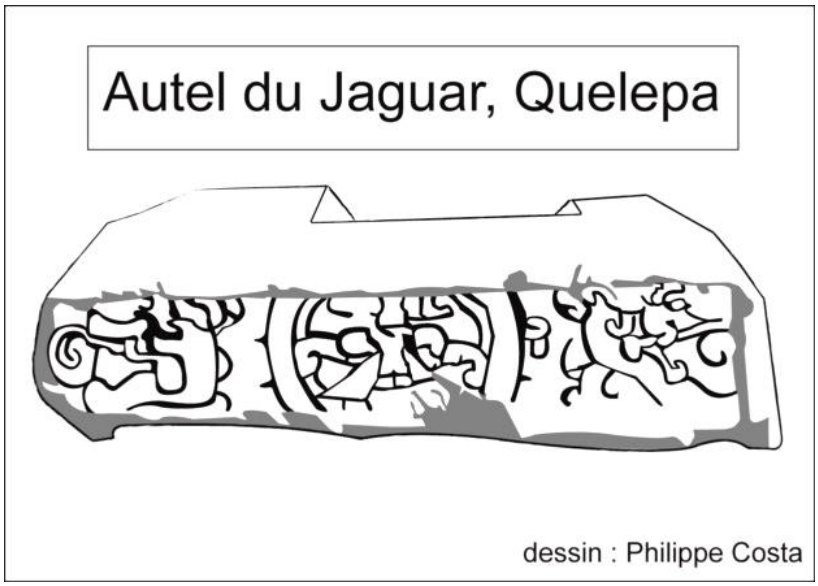


Figure 413 : Relevé de l'Autel du Jaguar de Quelepa

Au Honduras, dans la vallée de Comayagua c'est la période d'apogée de Yarumela, établi en véritable centre primaire (fig. 414). Le réseau d'établissements secondaires inclut à cette époque Quelepa à 12,7 km au nord-ouest, sur les contreforts de la vallée[898], Calpules de Valladolid à 9,7 km au sud-est[899] et Lo de Vaca à 2,6 km au nord-ouest[900] (fig. 414). À l'ouest, dans la vallée de Jesus de Otoro est fondé Sinsimbla, où une occupation est attestée depuis le Préclassique récent jusqu'au Classique récent[901].

Des interactions interrégionales avec la Mésoamérique sont marquées[902], une sphère céramique a été proposée qui joint la vallée de Comayagua et l'Est du Salvador[903] (fig. 414). Elle est contemporaine de la sphère céramique Providence, qui couvre l'Ouest du Salvador, les Hautes terres centrales et la côte Pacifique du Guatemala (ibid.). Si elles sont différentes, les principaux types céramiques de la phase Uapala de Quelepa dérivent de l'ouest ce qui indique des contacts continus (ibid.). Andrews ira jusqu'à proposer une redéfinition de la frontière de la Mésoamérique au Préclassique récent entre ces deux sphères céramiques, la sphère Providence appartenant aux groupes Mayas et la sphère

[898] Stone 1957, p. 48

[899] Boyd 1989, p. 51

[900] Baudez 1966, p. 334

[901] Stockett et Mcfarlane 2008, p. 25

[902] Amador 2009, p. 187

[903] Andrews 1986, p. 239

Uapala aux peuples Lencas (fig. 414). À ce moment, cette frontière pourrait aussi représenter la frontière sud-est des Mayas[904].

Les principaux centres de cette époque à l'Est du Salvador sont La Laguneta et Quelepa[905]. La Laguneta se situe sur les rives est du cours inférieur du Lempa, au centre du pays et pourrait avoir entretenu des relations avec un ensemble de sites secondaires comme Astillero et San Idelfonso, de la même époque[906]. À l'ouest du volcan Ilopango, les établissements autour de la Laguna de Cuscatlan appartiennent à la sphère Miraflores[907], dans la continuation de la sphère Providence. Les ressemblances du matériel de certains sites de la vallée d'El Paraiso avec certains types céramiques de la phase Uapala de Quelepa et de la partie centrale du Honduras, illustrent que la région nord-ouest de la région Centre du pays pourrait avoir eu plus d'affinités avec les populations localisées à l'est[908]. Les recherches liées à la construction du barrage à Cerron Grande dans la vallée d'El Paraiso, ont permis de révéler un haut degrés d'autonomie, dans ce qui s'appelle aussi le Bassin d'El Paraiso, qui est une région riche de ressources variées[909]. Cette autonomie va persister jusqu'à l'éruption du volcan Ilopango[910]. Earnest et Demarest expliquent [911]:

« L'utilisation d'un complexe lithique unique, un conservatisme des styles céramiques et une absence d'emphase de l'architecture monumentale et la sculpture, indiquent que la population du bassin (El Paraiso) n'a participé que de façon périphérique au réseau commercial, à l'interaction intensive et à la communication qui se développaient dans les hautes terres volcaniques et les plaines côtières. »

Ainsi, le Plateau central et la côte Pacifique auraient été dès cette époque le principal vecteur de propagation des influences en provenance des Hautes terres du Guatemala. Sur la côte Pacifique, l'établissement Punian a d'abord était considéré

[904] Andrews 1976, p. 240

[905] Amador 2009, p. 187

[906] Amador 2009, p. 23

[907] Velásquez et Hermes 1996, p. 560

[908] Earnest et Demarest 1987, p. 220 et Cobos 1994, p. 58

[909] Earnest et Demarest 1987, p. 217

[910] Earnest et Demarest 1987, p. 219

[911] Earnest et Demarest 1987, p. 217 : traduction de l'auteur :

« A unique stone tool assemblage, ceramic conservatism, and a lack of emphasis on monumental architecture and sculpture, indicate that the basin population were peripheral to the trade networks and intensive interaction and communication which were oerating in the volcanic highlands and coastal plains. »

comme un site avec une occupation Préclassique[912], toutefois il s'avère qu'il dépend en réalité d'une occupation postérieure appartenant au Classique récent[913]. Les seuls sites d'habitat sur la côte se cantonnent donc à ce moment à l'ouest de la côte de Balsamo.

Au Guatemala, dans le cadre d'étude, les centres d'habitat majeurs (Xalapan, Mojarritas, Las Delicias, Arada Vieja et San Rafael Las Flores entre autres), se développent le long de rivières importantes et les centres secondaires (El Chagüite par exemple), dans la zone montagneuse[914] (fig. 414). Sur ce site possédant un jeu de balle, une sculpture atteste de la tradition sculptée des *barrigones* (ibid.). Sur tous ces établissements, le matériel céramique appartient aux Phases Providence et Miraflores, tout comme à Chalchuapa[915]. L'unique site d'habitat de cette époque à proximité d'un gisement rupestre est Arada Vieja, à 3,3 km au sud de la Piedra Pintada, avec une iconographie plutôt Postclassique, en relation avec le site d'habitat Tempisque, à 8,3 km au sud-est.

[912] Fidias 1962, p. 19

[913] Albarracín et Valdivieso 2013, p. 81

[914] Ichon et Grignon 2003, p. 56

[915] Ichon et Grignon 2003, p. 57

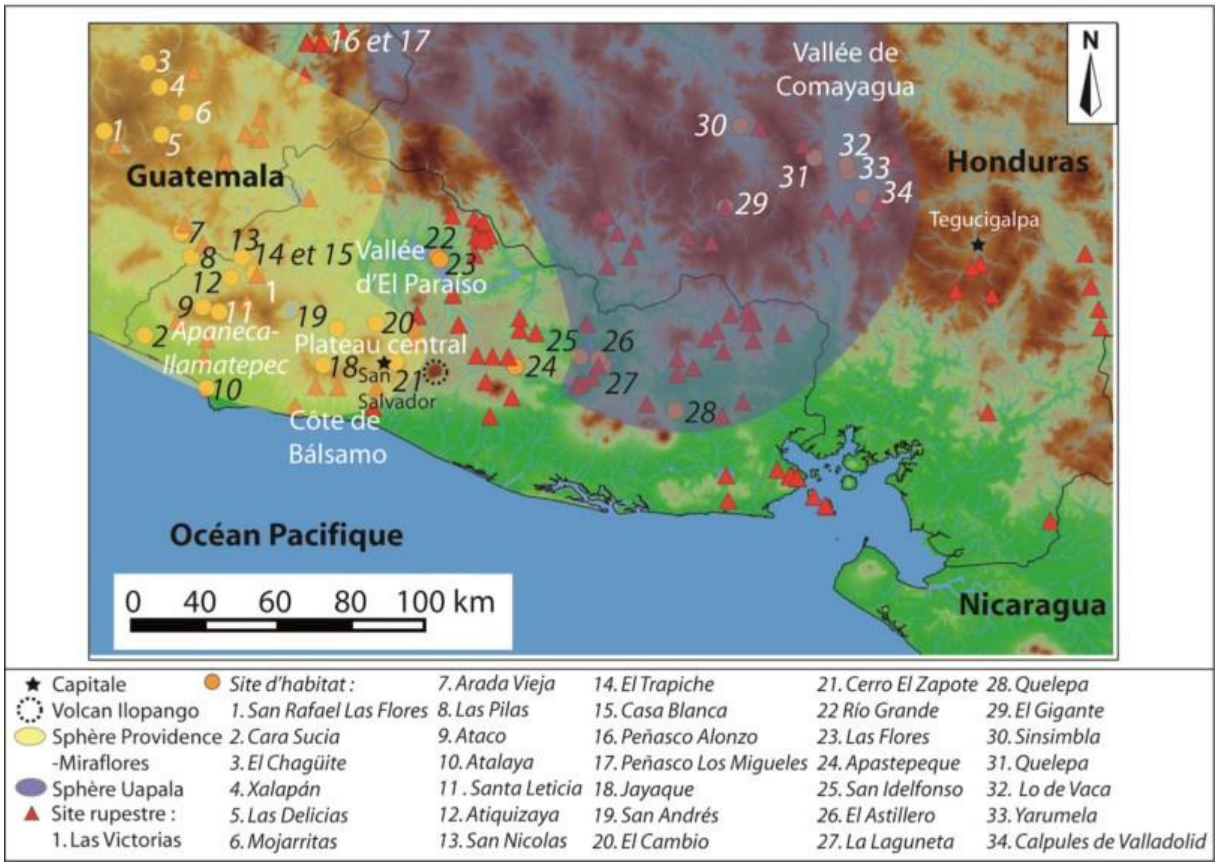


Figure 414 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique récent, les Sphères d'Influences Culturelles Providence-Miraflores et Uapala et les sites rupestres connus

b. <u>Les sites rupestres</u>

Au Salvador, ce premier apogée culturel n'a pas été accompagné d'un essor de la production de l'art rupestre, même si le Préclassique moyen a possiblement inauguré la première œuvre rupestre du pays de tradition Olmèque. En dehors de ce site, de manière généralisée, les gisements rupestres connus sont distants des établissements de cette époque. Trois exceptions cependant, au centre du pays, à proximité d'un affluent du Lempa, le gisement rupestre de San Lorenzo de la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » est à 4,2 km au nord-ouest du site d'habitat Apastepeque (fig. 415). À 29,6 km au sud-est de San Lorenzo, sur le cours inférieur du fleuve Lempa, El Arrimadero est de la même tradition et est placé à 5 km au sud-ouest de La Laguneta. La Cueva del Toro de Estanzuelas est à 1,5 km à l'ouest de ce même site d'habitat et à 2,3 km au sud d'El Astillero ; toutefois des influences mayas et de la tradition Méandres, attribuées à la période Classique, ont été détectées dans son iconographie.

Doit-on rapprocher la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » de la chronologie Préclassique récent ? C'est difficile à dire car, dans les deux cas, l'occupation de cette zone va perdurer jusqu'à nos jours. Proche d'El Arrimadero, Salto El Coyote va être fondé au Classique récent, à 2,9 km au sud-ouest et Loma China au Postclassique, à 5 km au nord-est. De même pour San Lorenzo, La Pichechera sera créée au Classique récent, à 4,8 km au sud-est et son occupation s'étend jusqu'au Postclassique récent. À cette époque, l'absence d'autres traditions rupestres au Salvador, en dehors de la tradition Olmèque apparue au Préclassique moyen, ne renforce pas l'idée d'une attribution Préclassique à la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes ».

Au Honduras, dans la région Centre, ce sont quatre gisements rupestres qui se trouvent proches de sites d'habitat du Préclassique récent. Tout d'abord Picila Roche 1 et 2, à 6,5 km à l'est de l'établissement Sinsimbla, dans la vallée de Jesus de Otoro (fig. 415). Dans la vallée de Comayagua, à 35,5 km à l'est, la Cueva de las Canas est à moins de 5,6 km au nord-ouest de Quelepa et la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, à 5,6 km de Calpules de Valladolid. Toutefois, ces sites d'habitat seront occupés jusqu'au Classique récent et Quelepa jusqu'au Classique terminal. À ce moment, on verra également l'apparition de l'établissement Tenampua, à 700 m au nord du gisement rupestre Quebrada de Santa Rosa de Tenampua. Sur ce dernier site, l'iconographique oriente la chronologie de la production rupestre au Classique. Pour ce qui est de la Cueva de las Canas, connue par un unique relevé, elle appartient à la tradition Zoomorphe dont la chronologie est Classique récent.

Pour Picila Roche 2, c'est la tradition « Anthropomorphes rigides » qui a été identifiée de façon hypothétique. Or, en plus de la proximité du site d'habitat Sinsimbla du Préclassique récent, le motif de l'anthropomorphe rigide rappelle un motif de la céramique de la période « Bichrome en zones » du Nicaragua (300 av. J.-C. à 300 apr. J.-C.)[916]. En réalité, ce rapprochement iconographique est plus évident dans le cas de la Pintada de Azacualpa, le second site qui appartient à cette tradition. Néanmoins, aucun établissement du Préclassique récent n'a encore été identifié dans la vallée du Rio Negro, où se trouve la Pintada de Azacualpa. De surcroit, les sites d'habitat de la période « Bichrome en zones » sont éloignés (plus de 250 km au sud-est de la Pintada de Azacualpa). De plus en plus, le lien avec l'iconographie de la céramique de la période

[916] Baudez 1970, p. 66

« Bichrome en zones » à l'air accidentel et il nous semble plus évident que ces gisements sont postérieurs.

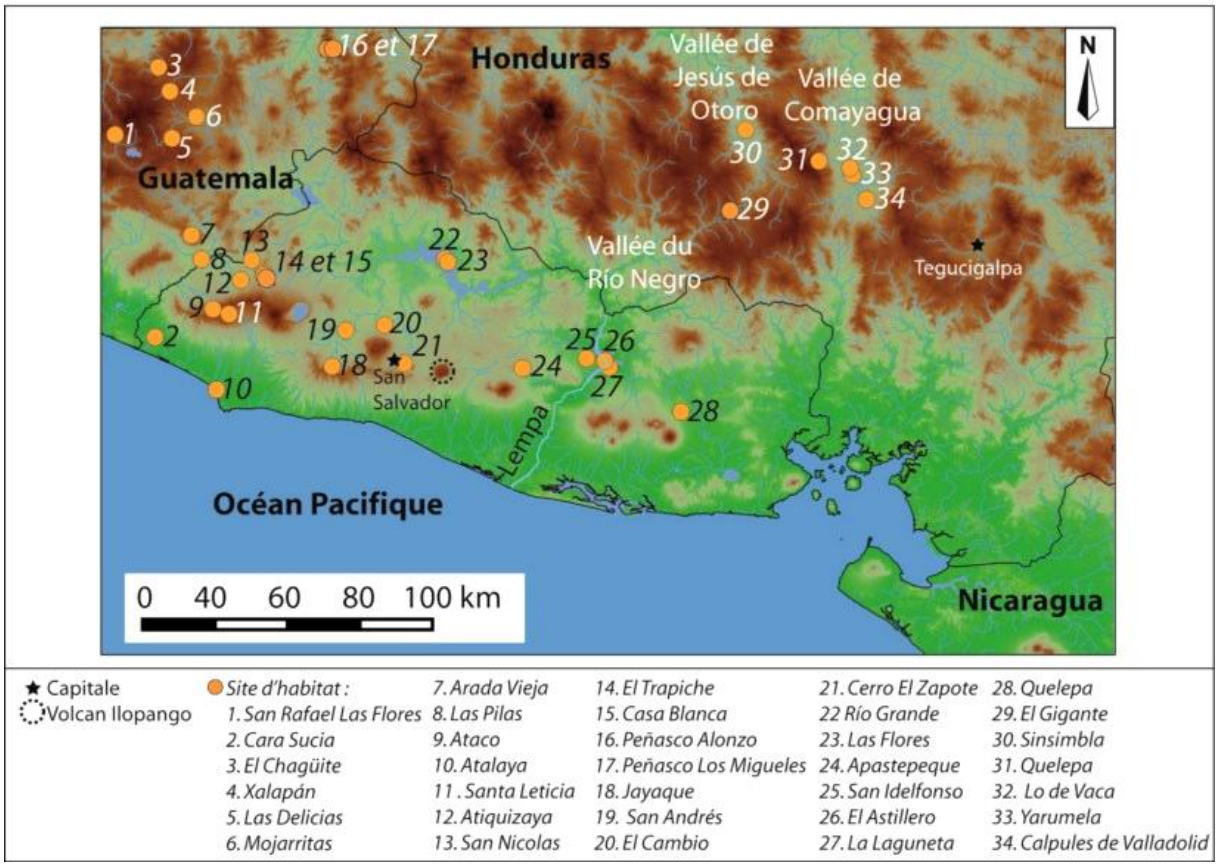


Figure 415 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Préclassique récent

C. Au Classique ancien (150/200 à 625 apr. J.-C.)

1. Les établissements

Les dates proposées pour le Classique ancien sont basées sur la phase Shila (150 à 625 apr. J.-C.) de Quelepa dans l'Est du Salvador. Le début de la Phase Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.) correspond à d'importants changements culturels dans cette région, approximativement après un siècle de résilience des sols dans le Centre du pays à la suite de l'éruption du volcan Ilopango. En 200 apr. J.-C., l'apogée culturel connu à Kaminaljuyu avec la sphère Miraflores s'interrompt [917]. En même temps, un nouveau

[917] Popenoe de Hatch 1991, p. 82

complexe céramique apparaît dans la vallée de Guatemala ; Popenoe de Hatch développe [918] :

« La diffusion de ce complexe céramique depuis le nord vers le sud au travers des Hautes terres est vraiment impressionnant, il représente sans doute une expansion majeure et même peut-être une invasion par une population juste avant le Classique ancien (autour de 200-250 apr. J.-C. à Kaminaljuyu) . »

Et elle ajoute [919] :

« Possiblement, l'intrusion au sein de la Vallée de Guatemala a eu pour conséquence la rupture de la Sphère Miraflores, en la forçant pour s'introduire et gagner le contrôle du réseau politique et économique de cette région. »

Ce groupe expansionniste pourrait être le responsable des changements abrupts que va connaître un nombre considérable de sites d'habitat à cette époque et non l'éruption du volcan Ilopango qui aura lieu deux siècles et demi plus tard.

Au Salvador, sur la cordillère d'Apaneca-Ilamatepec, Santa Leticia cesse d'être occupé en 100 apr. J.-C.[920] et Ataco possède un monument qui pourrait être attribué au Préclassique récent terminal ou début du Classique ancien[921], mais l'établissement ne sera pas occupé plus longtemps (fig. 419). Dans la zone de Chalchuapa, la chronologie élaborée en 1978 sur l'ancienne date attribuée à l'éruption du volcan Ilopango (260 apr. J.-C.) doit être revue. Sharer n'avait pas vu de hiatus dans l'activité architecturale avant de rencontrer les cendres de l'éruption[922]. Il faut donc croire que, en dépit de la fin de la Sphère Miraflores, les constructions se sont poursuivies à El Trapiche et à Casa Blanca. En réalité, à Casa Blanca et à Tazumal, entre les III^{e} et IV^{e} siècles, des influences de Teotihuacan s'observent dans la céramique et dans l'architecture[923]. Tazumal est fondé

[918] Popenoe de Hatch 1991, p. 82, traduction de l'auteur :

« La difusión de este complejo cerámico desde el norte hacia el sur a través de las tierras altas es verdaderamente impresionante, parece indudable que representa una expansión mayor, y aun posiblemente una invasión por una población justo antes del Clásico Temprano. »

[919] Popenoe de Hatch 1991, p. 82, traduction de l'auteur :

« Posiblemente, la intrusión dentro del Valle de Guatemala ocasionó la ruptura de la Esfera Miraflores, al forzarla para introducirse y ganar el control de la red política-económica de esta región. »

[920] Marcus 1987, p. 878

[921] Paredes et Escamilla 2008, p. 199

[922] Sharer 1978, p. 211

[923] Albarracín-Jordan et Valdivieso 2013, p. 80

au Classique ancien ; la première construction est interrompue par la couche de cendres de l'Ilopango[924]. Après l'éruption, El Trapiche ne verra plus de production architecturale (ibid.) et à 8,3 km au sud-ouest, Atiquizaya n'indique aucune occupation au Classique ancien[925]. La continuité stylistique de la céramique à Chalchuapa est un indicateur d'une continuité du Préclassique au Classique récent[926]. Sur la plaine côtière, Atalaya sera abandonné autour de 250 apr. J.-C.[927] et Cara Sucia souffre d'un relatif dépeuplement et réorganisation de l'établissement[928].

Dans le Centre du pays, El Cambio et Cerro El Zapote ont été enterrés par une couche de cendres du volcan Ilopango[929] et avant cet événement aucun abandon n'a été enregistré. Le village de Joya de Ceren est couvert en 590 apr. J.-C. par l'éruption du volcan Loma Caldera ; sa création remonte au Classique ancien, probablement sous le contrôle de San Andrés, ou encore d'El Cambio. En revanche, à 17,5 km au sud-ouest, dans la cordillère La Libertad-San Salvador, Jayaque est un site exclusivement Préclassique récent[930]. Plus au nord, dans la vallée d'El Paraíso, la disparition de la Sphère Miraflores n'implique pas de changements majeurs pour les établissements et l'occupation continue jusqu'à l'éruption du volcan Ilopango[931]. Toujours dans le centre du pays, mais plus à l'est, Apastepeque apparaît être un site exclusivement Préclassique[932], mais la permanence de la céramique *Usulutan* au Classique ancien va dans le sens d'une occupation qui a perduré à cette époque. De même, le sondage mené au pied du Leon de Piedra de Tehuacan a révélé du matériel du Classique moyen (400-600 apr. J.-C.), appartenant à la phase Shila de Quelepa. L'occupation a dû commencer sur le site à cette époque, et peut être antérieurement, même si la céramique de l'étroit sondage au pied de la roche à l'air libre (à 500 m de l'établissement) ne l'a pas démontré. En outre, Andrews avait déjà fait remarquer les similitudes architecturales entre les deux sites pour la phase Shila [933].

[924] Sharer 1978, Vol. 1, p. 122

[925] Cobos 1994, p. 56

[926] Cobos 1994, p. 61

[927] Valdivieso 2011, p. 135

[928] Moraga et al. 2010, p. 1181

[929] Cobos 1994, p. 60

[930] Velásquez et Hermes 1995, p. 560

[931] Earnest et Demarest 1987, p. 219

[932] Haberland 1960, p. 26

[933] Andrews 1986, p. 242

Sur le cours inférieur du fleuve Lempa, La Laguneta, El Astillero et San Ildefonso maintiennent à priori leur occupation au Classique ancien qui s'étend même jusqu'au Classique récent[934]. C'est une période d'apogée d'une culture locale à l'Est du Salvador pour Quelepa, où les amples Structures 3 et 4 sont édifiées avec des techniques de construction qui dépassent largement, en qualité et en taille, celles employées au Classique récent[935] (fig. 416). Sur le site de La Laguneta, l'acropole a pu être construite à cette époque, même si la céramique de la phase Shila est peu représentée[936]. Les similitudes de la céramique des phases Uapala et Shila portent à croire à une occupation continue par les mêmes groupes[937]. Avec la fin de la Sphère Miraflores, Quelepa va développer ses liens avec le Centre du Honduras qui connait une période de croissance continue depuis le Préclassique récent. Ainsi, la céramique au Classique ancien de Quelepa partage plus de similitudes avec celle du Sud et du Centre du Honduras[938]. Dans toute cette région, le complexe céramique Uapala apparu au Préclassique récent et toujours présent au Classique ancien, attesterait du maintien d'une même population, identifiée comme Lenca[939]. À 9,9 km au sud-est de Quelepa, on retrouve l'établissement La Presita avec du matériel céramique comparable à celui de la phase Shila de Quelepa[940].

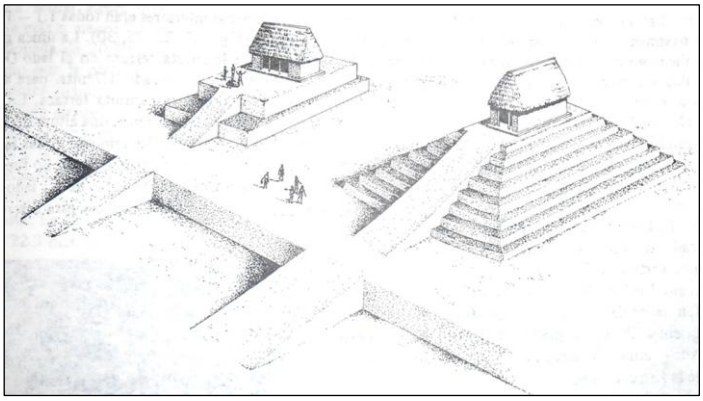


Figure 416 : Reconstruction en perspective des Structures 3 et 4 de Quelepa par Andrews[941]

[934] Amador 2009, p. 23

[935] Andrews 1986, p. 240

[936] Amador 2009, p. 202

[937] Andrews 1986, p. 242

[938] Andrews 1986, p. 241

[939] Andrews 1986, p. 240

[940] Cobos 1994, p. 62

[941] Andrews 1986, p. 39

Au Honduras, dans la vallée de Comayagua, entre 300 av. J.-C. et 500 apr. J.-C., c'est une période de forte continuité dans la céramique, le type *Usulutan* suggère une croissance des contacts entre le Salvador et le Honduras[942]. Healy précise[943] :

"Il y une augmentation démontrée dans la densité des sites et, sans doute, dans la population entière (…). Bien qu'il n'y ait aucune trace d'enduits ou de stucs, des constructions de monticules grands et complexes, avec des rampes et des marches, ont vues le jour dans l'Ouest et le Centre du Honduras. En effet, sur certains sites, comme Yarumela, la plus grande quantité de l'activité architecturale a eu lieu pendant la période IVb ; plusieurs édifices ont été construits, ainsi que le plus grand. »

C'est donc une période de croissance et les établissements se maintiennent dans l'ensemble de la vallée ; à Yarumela des ressemblances architecturales significatives sont partagées avec Quelepa (fig. 417). Dans la vallée de Jesus de Otoro, des évidences démontrent l'occupation de Sinsimbla durant le Classique ancien[944].

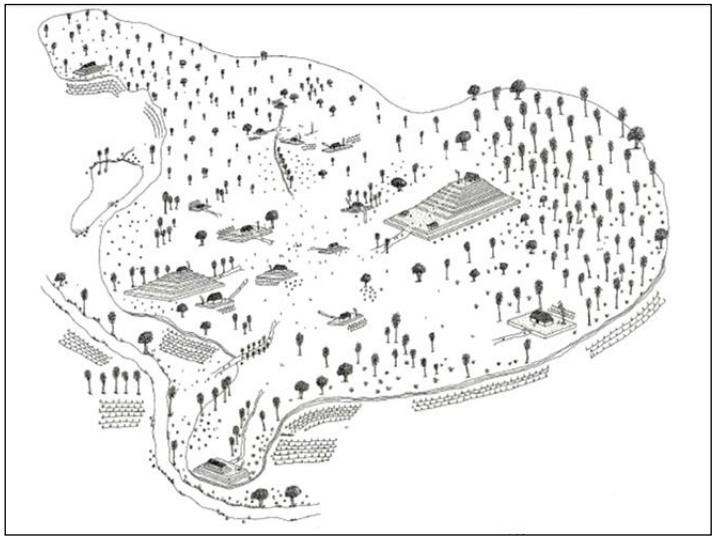


Figure 417 : Reconstruction en perspective de Yarumela en 250 apr. J.-C., par Boyd[945]

[942] Healy 1984, p. 137

[943] Healy 1984, p. 137, traduction de l'auteur :

« There is a demonstrated increase in site density and, presumably, in the overall population (…).Although there is no evidence of plastering or stucco work, some very large and elaborate mound constructions, with ramps and steps, were being erected in western and central Honduras. Indeed, at some sites, like Yarumela, the greatest amount of building occurred in Period IVb; more buildings were constructed, as well as the largest.»

[944] McFarlane et Suri 2012, p. 63

[945] Boyd et al. 1994, p. 76

Au Guatemala, dans les Hautes terres orientales, les établissements ne sont apparemment plus occupés au Classique ancien ce qui illustre les conséquences de la fin de la Sphère Miraflores et des échanges interrégionaux avec la zone de Chalchuapa. À Kaminlajuyu, la Phase Esperanza (400 à 550 apr. J.-C.) porte indubitablement le sceau d'une influence de Teotihuacan, que ce soit dans la céramique, la sculpture, ou l'architecture. Or, si cette influence s'est ressentie à Chalchuapa, les dernières restaurations ont confirmé l'emploi du *talud-tablero* (fig. 418.), tout comme à Kaminaljuyu, cette technique n'a pas été détectée à l'Est du Salvador. Les styles céramiques de cette région n'ont pas montré de liens avec Teotihuacan, ou laissé apparaître des changements dans la production et la création d'objets d'échanges[946]. Si Amador attribue cette rupture à l'éruption du volcan Ilopango, fixée à ce moment là au III^e^ siècle apr. J.-C. (ibid.), on est forcé de constater qu'en réalité, l'interaction entre les deux régions a été interrompue après la fin de la Sphère Miraflores. Le Centre du Salvador apparaît d'ailleurs comme dépeuplé à ce moment, avant l'éruption du volcan Ilopango en 535 apr. J.-C. Le manque de recherche dans la région peut contribuer à expliquer cette apparente absence d'établissements et également la continuation des types céramiques, en particulier sur le site d'Apastepeque, au Classique ancien.



Figure 418 : Photographie de la Structure B 1-2 de Tazumal (au premier plan) avec l'emploi du *talud-tablero*, en 2007

[946] Amador 2009, p. 189

Au Salvador, la fin de la Sphère Miraflores a été ressentie plus que tout dans le quart nord-ouest du pays, où le nombre d'établissements a diminué entre le Préclassique récent et le Classique ancien. Pour les autres régions, c'est une continuité qui a pu être observée et même une période de développement dans l'Est du Salvador, en relation avec la vallée de Comayagua au nord.

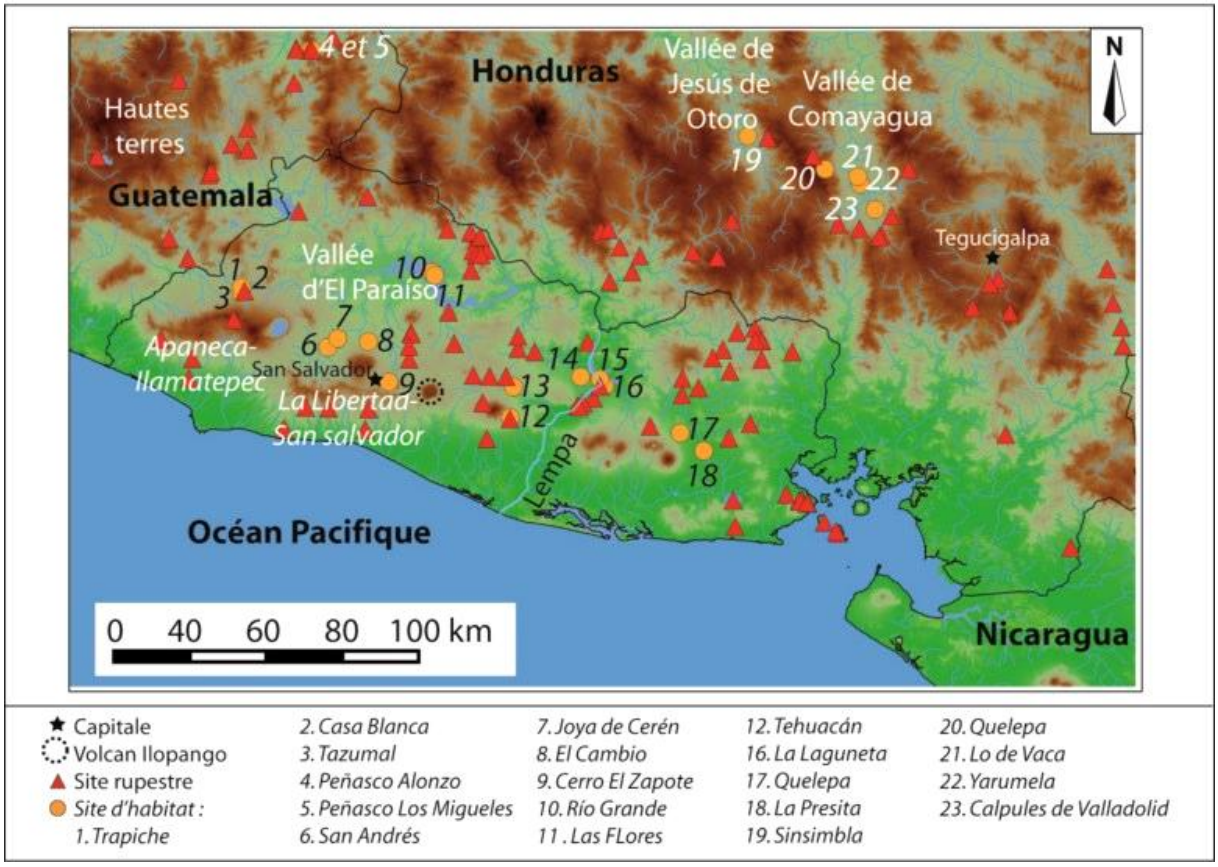


Figure 419 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Classique ancien et les sites rupestres connus

2. Les premiers possibles gisements picturaux du Salvador et du Honduras

Au Guatemala, sur la carte, on peut apprécier l'apparent abandon massif des établissements. Il existe peu de sources sur cette région du pays et la principale évoque souvent des sites classiques sans préciser Classique ancien ou récent[947]. Tout porte à croire toutefois que la fin de la Sphère Miraflores a eu pour conséquence une période de réadaptation et de dépeuplement des grands centres. Dans ces conditions, la production

[947] Ichon et Grigon 2003, p. 57

de l'art rupestre dans la zone peut difficilement être mise en relation avec cette chronologie.

Dans l'Ouest du Salvador, le nombre de sites d'habitat a décru, même si au IIIe et IVe siècle, la zone de Chalchuapa reprend son activité architecturale à Tazumal, avec des influences de Teotihuacan ressenties tout d'abord à Kaminaljuyu. L'absence d'établissements sur la plaine côtière est une des conséquences de la fin de la Sphère Miraflores. Dans les vallées de Zapotitan, Cuscatlan (où se trouve San Salvador) et El Paraiso, les établissements se maintiennent, la Vallée d'El Paraiso possède plus de liens avec les sites de l'Est du pays. De même, sur le cours inférieur du Lempa, il n'y a pas plus de raisons d'attribuer au Classique ancien les traditions rupestres proches des sites d'habitat. Par contre, une consolidation de la présence de la Sphère Uapala dans la zone, étendue jusqu'à la vallée d'El Paraiso, se dessine. Tehuacan, sur les pentes du volcan San Vicente, démontre des liens architecturaux avec la Phase Shila de Quelepa et la céramique du Classique moyen identifiée au pied du Leon de Piedra, à 500 m, confirme cette occupation. L'absence de sculpture de ce type à Quelepa et de monuments sculptés en général appartenant à la Phase Shila, génère des doutes pour l'attribution du Leon de Piedra à cette époque. Dans le nord-est du pays, dans la cordillère de Nahuaterique, le sondage effectué dans l'abri sous roche de la Pena de la Sirica a apporté du matériel des phases Uapala (500-400 av. J.-C à 150 apr. J.C.) et Shila (200 à 625 apr. J.C.). Sur les hauteurs dominant la voie de communication qui s'étire vers la vallée de Comayagua, au nord, ce passage intensément transité au Classique ancien pourrait bien avoir vu naître le début de la production rupestre peinte au Salvador (fig. 420).

Au Honduras, à la Pintada de Azacualpa, les motifs d'anthropomorphes sans têtes avaient déjà été rapprochés précédemment de la céramique de l'époque « Bichrome en zones » du Nicaragua. Les ressemblances pourraient être fortuites, toutefois si le thème représenté est bien à mettre en relation avec des représentations de décapités, il est à considérer que ce rituel, synonyme d'une influence du sud vers le nord, existe à Chalchuapa entre les IVe et Ve siècle apr. J.-C.[948] . Chalchuapa est éloigné de la Pintada de Azacualpa, mais si des influences lointaines se sont fait ressentir jusqu'à l'extrémité

[948] Sharer 1984, p. 74

Ouest du Salvador, elles ont pu aussi être connues dans la Sierra Madre et inaugurer ainsi les premières peintures à Azacualpa.

Dans les vallées de Jesus de Otoro et de Comayagua, on assiste à un maintien des traditions céramiques mises en place au Préclassique récent qui illustre une continuité. Celle-ci ne laisse pas suggérer une soudaine innovation sculpturale ou picturale traduite par le début de la production rupestre dans la région. Les roches à l'air libre Picila 1 et 2, proches de Sinsimbla dans la vallée de Jesus de Otoro, montrent une iconographie distincte possiblement attribuable à des chronologies différentes dans les deux cas postérieurs au Classique ancien. Toutefois, dans la vallée de Comayagua (fig. 420), Reyes-Mazzoni a remarqué des influences epi-teotihuacan sur plusieurs gisements rupestres ; elle consiste en des figurations de serpents[949]. Il détecte des similitudes avec des motifs de serpents du complexe céramique Ulua polychrome (Classique récent), mais aussi de Copan avec un exemple du Classique ancien (ibid.). À la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, à 6 km au sud-est de Calpules de Valladolid, une des figures de serpent à plumes sur la Zone IIIa, selon la nomenclature de Reyes-Mazzoni[950], s'illustre par de fortes ressemblances avec des muraux de Teotihuacan (fig. 376). Cette gravure en particulier pourrait être plus ancienne et peut être inaugurer la production d'art rupestre dans la vallée de Comayagua, avec la tradition « Serpent à plumes » qui à ce moment s'illustre par le rapprochement avec l'iconographie de Teotihuacan.

[949] Reyes Mazzoni 1977, p. 48

[950] Reyes Mazzoni 1977, p. 53

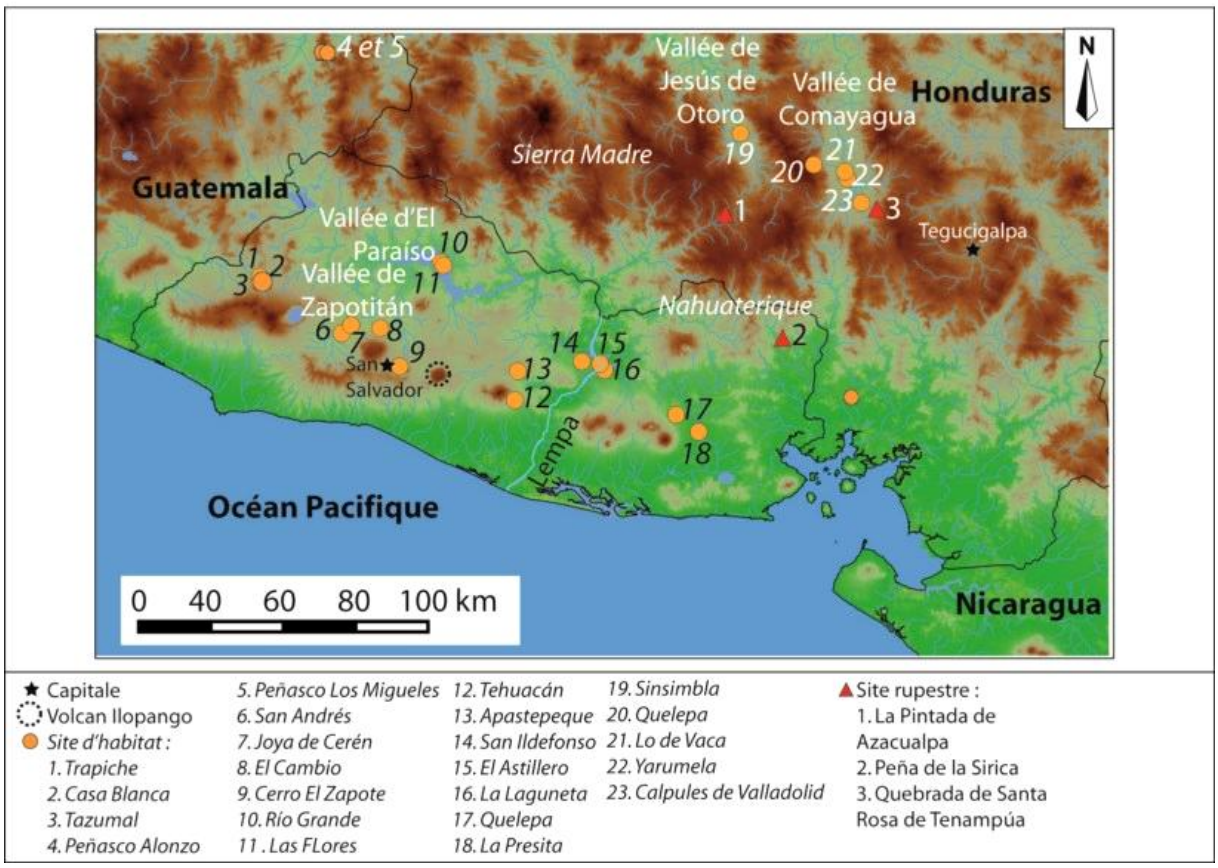


Figure 420 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les sites rupestres du Classique ancien

II. L'éruption du volcan Ilopango (535 apr. J.-C.), la résilience de la terre et sa réoccupation par les hommes

L'éruption du volcan Ilopango, dont les retombées ont eu des conséquences planétaires en 536 apr. J.-C., a été la plus grande éruption depuis 84000 B.P. (formation du lac Atitlan au Guatemala) et elle fut 20 % plus grande que l'explosion du volcan Tambora en Indonésie en 1815[951]. La quantité de matériel propulsé dans l'atmosphère s'élève à 65 km^3 et 160 Mt de dioxyde de soufre (ibid.). Ce gaz joue un rôle dans le refroidissement de la planète, il aurait provoqué une chute des températures au niveau global (ibid.). De plus, quand il se combine avec de l'eau ou de l'oxygène, il crée des pluies acides et rend acides les océans et altère ainsi l'écosystème tout entier. Stanley Boggs utilisera l'expression de « désert blanc » pour qualifier l'Ouest du Salvador après l'éruption du volcan Ilopango. Il paraît clair aujourd'hui que ce désert blanc devait en fait recouvrir une portion importante de tout le territoire salvadorien (fig. 24).

[951] Dull et al. 2010

À Chalchuapa, où une couche de cendres de 50 cm a été constatée, la ville est complètement abandonnée ; à l'Est du pays, la couche de cendres a atteint entre 20 cm et 150 cm, tandis que dans la vallée de San Salvador, des dépôts de 10 m ont été rencontrés (ibid.). Même s'il a été avancé que les populations déplacées par l'événement auraient pu contribuer à l'expansion de Copan au VIe siècle (ibid.), l'impact humain au Salvador a dû être cataclysmique et la résilience des terres agricoles lente après un tel désastre. Au niveau mondial, un refroidissement global a été observé entre 536 et 550 apr. J.-C. (ibid.). Pour ce qui est du territoire salvadorien, Dull et al. déclarent [952] :

« La majorité des personnes qui habitaient dans une aire de 1000 km² à l'ouest de la caldera de l'Ilopango (en incluant la vallée de San Salvador et des parties de la vallée de Zapotitan) doivent avoir péri instantanément à cause de l'impact des matériaux pyroclastiques ; ceux qui vivaient plus à l'ouest, dans le bassin du Rio Paz et sur la côte sud-ouest du Salvador, ont probablement abandonné les villages à cause du collapse agricole, de la faim et des maladies. »

Toutefois, malgré l'ampleur de la calamité, des populations se sont maintenues dans la vallée d'El Paraiso par exemple, mais aussi dans l'Ouest du pays ou encore à l'Est, à Quelepa notamment[953]. Toujours selon les mêmes auteurs, il faudra attendre le VIIe siècle pour que les superficies touchées par l'événement volcanique puissent être exploitables (ibid.). Le développement de sols dans le fond des vallées n'a pas dû commencer avant les deux premières décennies et la résilience des terres a nécessité peut-être des dizaines d'années, voire un siècle ou plus [954]. Si l'on a considéré dans un premiers temps que les populations les plus sévèrement touchées sont celles situées à 100 km à l'ouest (ibid.), on sait maintenant que l'est du pays a également été frappé[955]. Dans le meilleur des cas, nous allons considérer que le Centre du Salvador aurait pu soutenir à nouveau une activité agricole intensive et récupérer la plus grande partie de sa démographie autour de 635 apr. J.-C., soit un siècle après l'éruption. À Joya de Ceren,

---

[952] Dull et al. 2001, p. 25, traduction de l'auteur :

« La mayoria de las personas que habitaban en un área de 1000 km² al occidente del la caldera del ilopango –incluyendo el valle de San Salvado et des parties de la vallée de Zapotitán- deben de haber perecido instantáneamente a causa del impacto de materiales piroclásticos : quienes vivían más al occidente, en la cuenca del Río Paz y en la costa suroeste de EL Salvador, probablemente abandonaron los pueblos a causa del colapso agrícola, el hambre y las enfermedades."

[953] Cobos 1994, p. 60

[954] Dull et al. 2001, p. 32

[955] Dull et al. 2010

dans la vallée de Zapotitan, une datation carbone marque la fin de l'établissement à la suite de l'éruption du volcan Laguna Caldera en 590 apr. J.-C.[956]. Le site avait à peine été occupé quelques dizaines d'années (ibid.). Joya de Ceren doit être en réalité un des premiers établissement dans la vallée après l'éruption du volcan Ilopango en 535 apr. J.-C. Admettons que Joya de Ceren a été occupé pendant 30 ans, l'installation du site remonterait à 560 apr. J.-C., soit à peine 25 ans après le cataclysme. Joya de Ceren est un petit village dispersé, mais il illustre qu'à 35 km au nord-ouest du cratère de l'Ilopango, quelques dizaines d'années après l'éruption, la terre pouvait déjà soutenir une agriculture pour maintenir de petites communautés.

À l'Est du Salvador, en revanche, Quelepa ne montre apparemment pas de traces des retombées de l'éruption[957]. Néanmoins, avec la nouvelle chronologie proposée pour l'éruption du volcan Ilopango, il n'est pas fantaisiste de penser que Quelepa a été affaibli au VI^{e} siècle, ce qui expliquerait en partie les changements culturels observés entre la fin de la Phase Shila et le début de la Phase Lepa après 625 apr. J.-C.

A. Le Classique récent 625 à 900 apr. J.-C.

1. Les établissements

À la fin du Classique ancien, les populations du Salvador ont dû expérimenter une période de transition qui n'a sûrement pas été propice à la production d'art rupestre, mais plutôt à la survivance dans un milieu profondément bouleversé. En revanche, le Classique récent est caractérisé par un « fleurissement culturel » dans plusieurs points du pays[958]. La récupération des terres agricoles s'intègrent dans un contexte d'autant plus crucial que partout, un essor démographique considérable a laissé des traces archéologiques :

À l'Ouest du Salvador, Demarest stipule [959] :

---

[956] Sheets 1986, p. 235

[957] Andrews 1986, p. 241

[958] Cobos 1994, p. 67

[959] Demarest 1988, p. 365, traduction de l'auteur :

« The Late Classic was a period of population growth and expansion and rapid political development in western El Salvador. The reoccupation of regions long abandoned, increase in number of settlements and their density, and the elaboration of elite culture and ceremonial architecture can be seen in archaeological evidence from all subregions of western El Salvador. »

« Le Classique récent a été une période de croissance démographique, d'expansion et de rapide développement politique à l'ouest du Salvador. La réoccupation de régions abandonnées depuis longtemps, l'augmentation du nombre d'établissements et leur densité et l'élaboration d'une culture d'élite et d'une architecture cérémonielle peut être observée dans les vestiges archéologiques dans toutes les sous-régions de l'ouest du Salvador. »

L'influence de la culture Maya est indéniable, tandis que la présence directe de groupes Mayas est plus difficile à établir (ibid.). Les grands sites à Chalchuapa à ce moment sont Tazumal et Casa Blanca. Sur la côte Pacifique, Cara Sucia rayonne, sous l'influence de la culture Cotzumalguapa[960], c'est la Phase Tamasha (650 à 950 apr. J.-C.) durant laquelle le site connaît son apogée[961] (fig. 421).

Dans le Centre du pays, la vallée de Zapotitan expérimente un développement important sous la coupe de San Andres, qui atteint le paroxysme de son rayonnement (fig. 423). Néanmoins, la vallée subit un nouveau drame, cette fois c'est le volcan laguna Caldera, dont l'éruption en 590 apr. J.-C. va inhumer le village de Joya de Ceren. À 13,8 km à l'est, El Cambio continue d'être occupé probablement sous l'égide de San Andres. Les fouilles de sauvetage à Cumbres de Cuscatlan nous apporte quelques lumières sur la séquence d'occupation et les relations culturelles de la zone. Le matériel céramique de cette période est abondant et identique à celui de l'ouest, en relation avec Chalchuapa, la vallée de Zapotitlan et Ceren[962]. La réoccupation du lieu après l'éruption du volcan Ilopango prend place autour du VII^{e} siècle et le matériel céramique qui accompagne cette population est de filiation Maya chortie [963]. De grands mouvements des terres permettent de créer des zones de cultures et des vestiges d'architecture sont observables [964] ; ils requièrent une société d'une plus grande complexité qu'auparavant[965]. Velasquez et Hermes affirment même que la population est semblable à celle de San Andres, Joya de Ceren et Tazumal (ibid.).

En effet, l'époque à laquelle les terres abandonnées après l'éruption de l'Ilopango redeviennent cultivables correspond avec une période d'apogée de la culture Maya dans

[960] Moraga et al. 2010, p. 1181

[961] Cobos 1994, p. 68

[962] Velásquez et Hermes 1996, p. 557

[963] Velásquez et Hermes 1996, p. 561

[964] Velásquez et Hermes 1996, p. 556

[965] Velásquez et Hermes 1996, p. 561

les Basses terres du Guatemala et jusqu'à Copan au Honduras. Toutefois, la pénétration des traits culturels de la culture Maya se dilue progressivement de l'ouest vers le centre du Salvador. Ils suivent les importants sites monumentaux situés le long du Plateau central qui traverse tout le pays et où la présence de sols fertiles est notable, spécialement sur les pentes et à proximité des volcans. En réalité, à partir de Tehuacan et plus à l'est (Los Llanitos et Quelepa), on retrouve une combinaison éclectique de traditions du Centre du Honduras, des tendances générales mésoaméricaines, des styles Centraméricains et des influences de Veracruz et du Mexique central [966]. Ces établissements définissent une route commerciale entre Chalchuapa (et au-delà Copan) et la Basse Amérique Centrale.

Dans la vallée d'El Paraiso, la question de la chronologie des établissements est délicate. Les sites au fond de la vallée seraient les plus anciens, car à la suite de l'éruption de l'Ilopango, les dépôts de cendres et de lave empêchaient la culture. Les occupations postérieures se développent en terrasses établies sur des points élevés du fait de la capacité agricole limitée du cœur de la vallée. C'est le cas de La Boquita, occupé deux siècles après l'événement volcanique de 535 apr. J.-C., ce qui le place au Classique récent (malgré son attribution précédente au Classique ancien sur la base de la datation en 260 apr. J.-C. pour l'éruption de l'Ilopango[967]). La céramique retrouvée sur le site possède des ressemblances avec le matériel de la Phase Shila de Quelepa[968] ce qui s'explique mal avec une occupation postérieure à l'éruption de l'Ilopango en 535 apr. J.-C. La Boquita pourrait tout aussi bien représenter un des sites d'habitat de la population qui aurait lutté après la catastrophe pour demeurer dans la vallée ; cela expliquerait la permanence de la culture matérielle du Préclassique récent[969]. Comme l'expliquent Fowler et Earnest, La Boquita démontre que la plaine inondable a été réoccupée aussitôt que le drainage des rivières en ait donné l'opportunité après l'éruption (ibid.). Au Classique récent, c'est la Phase Fogon avec une occupation intensive du bassin, probablement supérieure à celle du Préclassique récent. Cette fois les centres des groupes architecturaux sont organisés autour de places et possèdent des jeux de balle (ibid.). Les établissement se déplacent sur les terrasses plus hautes, en particulier sur le piedmont de la Sierra Madre, à une altitude comprise entre 240 et 265 m.

[966] Demarest 1988, p. 359

[967] Cobos 1994, p. 61

[968] Fowler et Earnest 1985, p. 24

[969] Fowler et Earnest 1985, p. 29

Or, sur le piémont sud-ouest du Massif de la Montañona, une extension de la Sierra Madre, trois sites d'habitat ont été reconnus dès 2005[970], mais leur chronologie est indéfinie (Totolco, Canton San Jose et La China) (fig. 421). Ces centres n'avaient pas été recensés pas Fowler et Earnest, puisque ces chercheurs s'étaient concentrés sur les zones qui seront inondées par la suite par la construction du barrage Cerron Grande. Ces trois établissements sont sur des secteurs sensiblement plus hauts que ceux évoqués précédemment (entre 300 et 400 m). Ils n'allaient donc pas être directement touchés pas la rétention crée par le barrage. Toutefois, la situation géographique sur des portions plus élevées du bassin et la proximité entre ces centres et les sites du Classique récent enregistrés par Fowler et Earnest, font penser à une chronologie similaire correspondant au Classique récent. La nouvelle occupation serait menée depuis le nord ou l'ouest par des groupes Maya chortis ou des groupes alliés à ceux-ci[971]. C'est à ce moment que la céramique illustre un contact important entre les vallées de Chalchuapa, de Zapotitan et d'El Paraiso, avec Copan[972]. Des variations régionales restent rémanentes même si elles ne sont pas comparables avec celles observées au Préclassique récent[973].

La présence de groupes Lencas dans les montagnes dès cette époque n'est pas impossible, comme l'illustre le gisement rupestre El Ermitano, à 13,5 km au nord du Bassin d'El Paraiso, de tradition Zoomorphe attribuée aux Lencas du Honduras. À 28,6 km au sud-est de Canton San Jose, El Junquillo est un établissement dont le matériel céramique est exclusivement Classique récent[974]. C'est le premier établissement enregistré dans cette boucle formée par le fleuve Lempa avant qu'il ne se dirige vers l'océan Pacifique. Avant cela, aucune preuve d'établissement n'est conservée dans cette zone.

Dans le quart nord-ouest du pays, sur les rives du lac de Güija, l'occupation pourrait bien remonter au Classique récent, voir auparavant comme l'illustre la Plaque de Güija, retrouvée sur le fond du lac et découverte au début des années 1980. C'est un artefact de jade exceptionnel, dont la chronologie remonte au Classique moyen (416 à 465 apr. J.-C.)[975]. Un artefact au fond du lac n'implique pas l'existence de sites d'habitat

[970] Crespín 2005

[971] Fowler et Earnest 1985, p. 24

[972] Fowler et Earnest 1985, p. 25

[973] Fowler et Earnest 1985, p. 31

[974] Perrot-Minnot 2008, p. 52

[975] Cobos 1994, p. 64

à proximité, toutefois il n'est pas malaisé de croire que des établissements ont existé dans la zone au Classique récent. Des recherches manquent sur les rives du lac de Güija pour déterminer leur situation. Cette occupation est traduite sur la carte par le site d'habitat de l'île d'Igualtepeque, en relation avec le gisement rupestre Playa de los Petroglifos (fig. 421). Si l'établissement est de la Phase Guazapa du Postclassique ancien, en revanche des gravures d'anthropomorphes, avec la tête en forme de champignon, ont pu être comparées à un motif de la céramique peinte de Copan datant de 600 apr. J.C.[976].

Sur la côte Pacifique, au Classique récent, après Cara-Sucia à l'ouest, il faut se diriger sur la cote de Balsamo pour rencontrer un nouvel établissement (El Punian[977]), même si ses dimensions n'ont aucune commune mesure avec celles de Cara-Sucia. Autour du volcan de San Vicente, sur le Plateau central, à l'ouest c'est San Benito Piedra Gorda et à l'est Tehuacan. À 10 km au nord de Tehuacan, il semblerait que La Pichechera remonte également au Classique récent.

Dans la région Est du Salvador, sur les rives du cours inférieur du fleuve Lempa, les sites d'habitat du Préclassique récent se sont conservés (San Ildefonso, El Astillero et La Laguneta) et Salto El Coyote est fondé[978] (fig. 421). À 25 km au sud de Salto El Coyote, toujours le long du fleuve Lempa, l'amas coquilliers de San Marcos Lempa est attribué au Postclassique, mais une occupation au Classique n'est pas impossible[979]. À 13,3 km au nord-est de La Laguneta, Sesori est attribué à la même chronologie[980]. Au centre de la région est, à Quelepa, des transformations profondes ont eu lieu avec le début de la Phase Lepa ; Andrews précise [981] :

« La mise en place du nouveau centre cérémoniel et civique diffère clairement de celui de la période précédente et reflète l'arrivée d'un fort stimulus architectural et probablement socio-politique de l'ouest. »

[976] Stone s.l.n.d., p. 23

[977] Albarracín et Valdivieso 2013, p. 82

[978] Amador 2009, p. 39

[979] Haberland 1960, p. 27

[980] Albarracín et Valdivieso 2003, p. 88

[981] Andrews 1986, p. 242, traduction de l'auteur :

« El arreglo del nuevo foco ceremonial y cívico difiere marcadamente de aquel del periodo predecesor reflejando el arribo de un fuerte estímulo arquitectural y probablemente socio-político del occidente. »

Ce changement n'est pas seulement architectural (avec l'introduction du jeu de balle) ; il touche aussi les types céramiques, dont la transformation est radicale[982]. Pour Andrews, c'est changements ne peuvent s'expliquer que d'une seule manière[983] :

« Une importante quantité de matériel culturel du Classique récent est fortement en relation avec le Classique de Veracruz et je crois que l'unique explication raisonnable est qu'un groupe fortement influencé par cette dernière a immigré à l'est du Salvador autour de 600 apr. J.-C. »

Cette première évidence inaugure les témoins des migrations répétées des peuples en provenance du Mexique du Classique récent au Postclassique récent. Le contrôle de Quelepa a pu être facilité car l'établissement était diminué par les retombées de l'éruption du volcan Ilopango. À Los Llanitos, à 18,3 km au sud-est de Quelepa, l'établissement est Classique récent[984] et il partage avec Quelepa un jeu de balle correspondant à cette époque[985]. Le Golfe de Fonseca, quant à lui, a l'air d'avoir été densément peuplé comme l'illustrent les 24 amas coquilliers connus à ce jour dans la zone (on en compte 25 dans tout le pays)[986]. L'amas coquilliers de Chiqurin a même été l'objet d'une fouille archéologique où une sépulture a pu être datée du Classique récent[987]. L'établissement d'Asanyamba (Chapernalito), aux abords du Golfe, se compose de plus de 20 monticules ne dépassant pas les trois mètres de haut (un des plus important du Golfe de Fonseca), associé à des amas coquilliers du Classique récent[988]. L'île de Conchagüita abrite Teca dont la chronologie se situe entre 625 et 1000 apr. J.-C.[989]. Au nord cette fois, dans la cordillère de Nahuaterique, l'installation d'une enclave Cacaopera pourrait avoir eu lieu au IXe siècle[990], dans une région majoritairement Lenca.

---

982 Andrews 1986, p. 243

983 Andrews 1986, p. 243, traduction de l'auteur :

« Una tremenda cantidad de material cultural del Clásico Tardío se relaciona fuertemente al Clásico de Veracruz, y o creo que la única explicación razonable es que un grupo fuertemente influenciado por esta última se inmigró al oriente de El Salvador cerca de 600 D.C.»

984 Cobos 1994, p. 67

985 Longyear 1944, p. 79

986 Escamilla et Shibata 2005, p. 3

987 Escamilla et Shibata 2005, p. 4

988 Albarracín et Valdivieso 2003, p. 87

989 Progolfo 2005

990 Constenla 1991, p. 29

Dans la vallée de Comayagua, en ce qui concerne la céramique, c'est la période Ulua Polychrome (600 à 900 apr. J.-C.), caractérisée par une augmentation de la densité de population et un accroissement de l'interaction culturelle avec le sud-est de l'aire Maya[991]. En même temps, les contacts avec l'Est du Salvador diminuent, Boyd place ce changement autour du IIIe siècle, en se basant sur la date de 260 apr. J.-C. pour l'éruption de l'Ilopango[992]. En fait, il faut sans doute déplacer cette évolution autour du VIe siècle. L'interaction entre les élites dans la vallée de Comayagua va alors s'intensifier avec les Hautes terres du Guatemala, peut-être indirectement au travers de la médiation du centre Maya de Copan (ibid.). Il a été mis en évidence que le premier roi inaugurant la dynastie et la période Classique de Copan en 426 apr. J.-C., K'inich Yax K'uk 'Mo', avait d'étroites relations avec Teotihuacan [993]. Copan va alors inaugurer une période d'expansion et son influence dans la vallée de Comayagua va augmenter progressivement. Jusque là, l'interaction entre la vallée de Comayagua et l'Est du Salvador est soutenue, mais en 535 apr. J.-C. l'éruption du volcan Ilopango doit avoir affaibli Quelepa et les liens entre les deux régions vont diminuer[994].

Au Guatamala, l'expansion Maya chortie partie de Copan couvre sans doute les Hautes terres orientales du pays [995]. Cet épanouissement est tel qu'il se traduit par des établissements aux caractéristiques architecturales des Basses terres Maya comme Papalhuapa, ou encore Mitla, avec des acropoles et des voûtes mayas en encorbellement (ibid.) (fig. 421).

[991] Hirth 1988, p. 310

[992] Boyd 1989, p. 51

[993] Stuart 2007

[994] Boyd 1989, p. 51

[995] Ichon et Grignon 2003, p. 56

Figure 421 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Classique récent et les sites rupestres connus

2. Les sites rupestres

a. Au Salvador

Ce sont six traditions rupestres regroupant 35 sites (plus de la moitié des gisements connus) qui sont réalisés au Salvador à ce moment. Nous évoquerons néanmoins 11 traditions rupestres car, même si toutes ces traditions n'appartiennent pas à cette époque, elles sont proches de sites d'habitat du Classique récent. Ainsi, pour chacune d'entre elles, la possible appartenance à cette chronologie est vérifiée.

Pour la Piedra Sellada, le gisement rupestre le plus occidental du pays, une de ses gravures a été rapprochée d'un élément iconographique de la culture de Cotzumalhuapa du Classique récent[996], dont l'établissement le plus proche est Cara Sucia, à 12 km au sud-ouest. Toutefois, la comparaison avec le motif reste hypothétique, surtout si l'on compare avec le reste des représentations de la paroi qui n'ont pas de ressemblance avec l'iconographie de Cotzumalhuapa.

- La tradition Maya et influences mayas

Au nord-ouest du Salvador, sur le gisement rupestre Playa de los Petroglifos, des gravures d'anthropomorphes, avec la tête en forme de champignon, ont pu être comparées à un motif de la céramique peinte de Copan, datant de 600 apr. J.C.[997]. C'est probablement le début de la production rupestre sur les roches autour de l'île d'Igualtepeque (fig. 364). En outre, aucun site d'habitat du Classique ancien n'a été signalé dans les environs. L'essor urbain des établissements comme Tazumal et Casa Blanca ne semble pas accompagner d'une croissance du nombre de gisements rupestres ; d'ailleurs peu de sites sont porteurs d'une iconographie où il est possible de reconnaître des influences mayas (fig. 9). Des motifs sont néanmoins détectés à Las Caritas de Guaymango, où un glyphe Ajpu a pu être identifié au sein des nombreux visages gravés sur la paroi. Dans le Centre du pays, à La Cueva del Toro de Estanzuelas, l'inspiration de la culture Maya se fait plus tenue et délicate à reconnaître et on l'attribue également au Classique récent. La position géographique de La Cueva del Toro de Estanzuelas, à peu de distance du barrage *15 de septiembre*, marque probablement un

[996] Amaroli 1996, p. 28

[997] Stone s.l.n.d., p. 23

lieu de convergence d'influences diverses. Des influences mayas ont pu être observées dans les figures, provenant sans doute d'interactions avec le réseau urbain au sud, mais d'autres ascendants sont ressenties, en particulier de la tradition Méandres. À 7,7 km au sud-ouest, Salto El Coyote est un établissement du Classique récent et terminal [998] dont la fonction, selon Amador, a pu être rituel comme en témoigne la présence d'un jeu de balle aux dimensions extrêmement réduites (ibid.). Selon cette auteur, il a pu être utilisé pour établir des échanges rituels entre différents groupes et peut-être même de marqueur géographique et culturel qui traduit des limites et des frontières (ibid.).

- La tradition Méandres

Cette absence de développement de l'art rupestre à l'Ouest du Salvador contraste franchement avec les nombreux gisements qui émergent à la même époque au Centre et à l'Est du pays (fig. 423). En reprenant l'expression de Raoul Glaber décrivant l'effort des constructeurs d'églises autour de l'an mille en Europe, c'est comme si le Centre et l'Est du Salvador « se couvrait d'un blanc manteau » non pas d'églises, mais de sites rupestres. Non seulement, dans les deux cas, il s'agit de lieux sacrés mais, en outre, une des principales traditions attribuées à cette époque (il s'agit de la tradition Méandres) s'est littéralement superposée aux cendres blanches de l'éruption du volcan Ilopango. C'est le cas notamment dans le nord la région Centre, à 30 km au nord-est du lac Ilopango, à la Cueva de los Fierros, où les gravures reposent sur une couche de cinérite (cendres volcanique durcies) provenant de l'éruption de 535 apr. J.-C.

Au Centre du Salvador, l'essor démographique doit être comparable à celui ressenti à l'Ouest et si les cartes ne présentent pas de nombreux établissements, le contraste avec le grand nombre de gisements rupestres est évident. À la suite de l'éruption plinienne du volcan Ilopango, la reconquête des terres, restées infertiles pendant des dizaines d'années, s'accompagnent d'une envolée de la production d'art rupestre. La tradition Méandres est particulièrement représentée sur les territoires situés à moins de 20 km autour du Lac d'Ilopango, mais aussi plus nord, sur les affluents du cours inférieur du Lempa. À l'extrémité nord-est du pays, dans la cordillère de Nahuaterique, et sur les pentes du volcan San Miguel, des exemples sont connus, avec toutefois quelques particularités iconographiques divergentes de la plupart des sites du Centre du Salvador (fig. 423). Des relations apparaissent jusqu'à la côte Pacifique,

[998] Amador 2009, p. 38

spécialement sur la côte Balsamo, avec encore une fois on peut observer certains choix iconographiques différents des gisements du Centre, mais avec des caractéristiques d'ensemble comparables. C'est comme si les sites révélaient un territoire dont les extrémités présentent une certaine autonomie stylistique régionale, à l'intérieur d'un système iconographique et géomorphologique global.

Les caractéristiques mésoaméricaines de la tradition Méandres se notent dans le choix des gisements rupestres, exclusivement composés d'abris sous roche en relation avec l'élément aquatique. Pour résumer l'importance des grottes en Mésoamérique, l'article de James Brady *Settlement Configuration and Cosmology: The Role of Caves at Dos Pilas* nous semble tout à fait illustratif.

Les grottes, dans le sens du mot maya *c'en*, signifie [999] :

« … un trou ou une cavité qui pénètrent la terre. Comme tel, il comprend des grottes, des cavités, des cenotes, des dolines, de nombreuses sources, les lieux où les rivières sortent ou disparaissent dans des crevasses et un certain nombre d'autres trous. Parfois un abri sous roche peut être considéré comme un *c'en* et être utilisé rituellement tandis que d'autres fois pas. »

Leur rôle est primordial au sein de la religion Maya et plus largement en Mésoamérique ; Brady explique [1000] :

« Pour résumer, la terre est un élément essentiel de la religion Maya. Les grottes, souvent en relation avec les montagnes et l'eau, sont considérées comme l'incarnation de la puissance fondamentale de la terre. »

Et il ajoute [1001] :

---

[999] Brady 1997, p. 603 (traduction de l'auteur) :

"Cave is being used here in the sense of the Maya word e'en, which means a hole or a cavity that penetrates the earth. As such it includes caves, grottoes, cenotes, sinkholes, many springs, places where rivers emerge from or disappear into the crevices, and any number of other holes. At times a rockshelter may be treated as a e'en and used ritually while other times not."

[1000] Brady 1997, p. 604 (traduction de l'auteur) :

« To sum up, there is a strong terrestrial focus to Maya religion. Caves, often in conjunction with mountains and water, are seen as the embodiment of the fundamental power of the earth. »

[1001] Brady 1997, p. 603 (traduction de l'auteur) :

«… for the Mixtec no term is more emotionally charged with a feeling of sanctity being associated with caves, grottoes, springs, and peaks than the word for earth. »

« De même, dans la culture Mixtèque, il n'y a pas de termes plus chargés d'émotions, avec un sentiment de sainteté, que le mot terre, associé aux grottes, cavités, sources et sommets. »

Quant au sens des grottes dans la cosmovision Maya, il ajoute [1002] :

« Les grottes, en tant que rupture à la surface de la terre, étaient considérées par les Mayas comme des points d'entrée dans l'inframonde et, par conséquent, porteurs de caractéristiques qui transcendent les différents niveaux composant le monde. »

Cette particularité est réinterprétée dans la lecture du paysage socialisé dans le monde préhispanique et confère à ces lieux des caractères spécifiques et une sacralité [1003] :

« Aussi, comme les grottes sont intimement liées avec le centre, il est considéré que les quatre directions émanent naturellement d'elles. Ainsi, elles sont des éléments logiques utilisés pour exprimer le centrage d'où leur connotation associée au pouvoir, au prestige, à la fertilité, à la sacralité et à la validité. »

De ce fait, il existe une relation éminente entre les sites d'habitat et les sites rupestres qui dépasse les groupes Maya à l'intérieur de la Mésoamérique ; Brady explique [1004] :

« Cela suggère (l'existence d') un contrat tacite entre l'établissement et la terre, dans lequel le droit à la terre de la communauté est validé par un rituel dans une grotte. La grotte est le symbole de ce contrat et sert à rendre légitime l'espace. Une relation similaire est remarqué dans la Mixteca. »

Pour en revenir aux gisements rupestres de la tradition Méandres, l'aspect mésoaméricain de ces abris choisis le plus souvent pour leur proximité avec un point d'eau, contraste en revanche avec une iconographie profondément vernaculaire. Les caractères hermétiques et inextricables de la plus grande partie des représentations heurtent le spectateur qui ne trouve de comparaisons que dans les autres sites de cette

---

[1002] Brady 1997, p. 604 (traduction de l'auteur) :

«Caves, as breaks in the earth's surface, were seen by the Maya as entry points into the underworld and, therefore, as features that transcend world levels. »

[1003] Brady 1997, p. 604 (traduction de l'auteur) :

«Also, because caves are intimately associated with the center, the four directions are believed to naturally emanate from them. Thus, they are logical features to use for centering, which results in a symbol connoting power, prestige, fertility, sacredness, and validity. »

[1004] Brady 1997, p. 604 (traduction de l'auteur) :

« This suggests an unwritten contract between the settlement and the earth in which the community's right to the land is validated by cave ritual. The cave is the symbol of that contract and serves to legitimize space. A similar relationship is noted among the Mixteca. »

tradition. On a l'impression de faire face à un style qui cherche à affirmer sa différence et son originalité. Rien de comparable à l'Ouest du Salvador, mais étrangement un gisement apparaît à quelques kilomètres de la frontière du côté guatémaltèque (Los Fierros). La multiplication des sites densément gravés est le reflet d'une production rupestre intense, où l'intuition fait penser à une fonction territoriale en plus de leur caractère sacré.

La reconquête des terres après l'éruption de l'Ilopango a dû être l'ambition de plusieurs groupes culturels. Elle se place dans le contexte de l'expansion Maya chortie, débutée au Ve siècle. Dans le Centre, la route commerciale qui occupe le Plateau central lie les centres urbains les plus notables du pays, encore aujourd'hui, c'est la zone la plus peuplée du Salvador. De part et d'autre, en revanche, sur les contreforts de la côte de Balsamo et au nord du Plateau central dans le Centre du pays, la tradition Méandres est omniprésente. Les établissements les plus proches connus de la même époque à proximité de la tradition Méandres sont Punian du Classique récent, sur la côte Pacifique au niveau des derniers contreforts de la Côte de Balsamo. Au nord, c'est le Junquillo, dont le matériel relève exclusivement du Classique récent et d'une relation directe avec Quelepa, à l'Est du pays[1005]. L'absence de gisements rupestres de la tradition Méandres après le Punian fait penser à une hégémonie de peuples différents sur cette portion de la côte Pacifique, probablement sous l'égide de Tehuacan. Les abords du volcan San Vicente, sur les pentes duquel se situe Tehuacan, est d'ailleurs le lieu de la tradition « Zoomorphe en relief », dont les deux sites se trouvent de part et d'autre du volcan.

Ce sont les groupes Lencas, originairement installés à l'Est du Salvador et possiblement dans la vallée d'El Paraiso, qui ont dû être les auteurs de la tradition Méandres. Ils récupèrent les terres libérées après des dizaines d'années de « désert blanc », à la suite de l'éruption du volcan Ilopango. La route commerciale qui emprunte le Plateau central constitue une aire où la tradition Méandres est, en revanche, absente. En dehors de cette interruption, l'art rupestre permet de reconstituer un territoire, depuis la côte de Balsamo, la partie nord du Plateau central entre les volcans de San Salvador et San Vicente et la portion du secteur définie par la boucle formée par le Lempa, depuis le volcan Guazapa, jusqu'au cours inférieur dudit fleuve. Les gisements rupestres de la tradition Méandres présents sur cette aire forment un critère essentiel d'une culture archéologique qui paraît avoir été cantonnée aux régions les moins urbanisées du Salvador, au centre et au nord-est. Cette population s'étend sur un important territoire à

[1005] Perrot-Minnot 2006, p. 50

l'Est et au Centre du pays et participe de façon active aux échanges qui empruntent la route commerciale traversant leur espace. Le gisement rupestre de Los Fierros au Guatemala, à 22,4 km au nord-ouest de Chalchuapa, dans la continuation du Plateau central, illustre la diffusion à longue distance de cette tradition rupestre. D'autre part, la céramique mise en évidence à Junquillo signale des liens socio-économiques avec Quelepa à l'est.

- La tradition « Zoomorphe en relief »

La tradition Méandres entre directement en contact avec la tradition « Zoomorphe en relief » de la même époque, répartie de part et d'autre du volcan San Vicente et en relation directe avec l'établissement Tehuacan, sur les pentes sud-est du volcan (fig. 421). La tradition « Zoomorphe en relief », utilise une technique rare au Salvador, le moyen et le haut-relief, dont la réalisation est particulièrement laborieuse puisqu'il s'agit de détacher la figure du support. De fait, en dehors des deux gisements de la tradition « Zoomorphe en relief », seul le bas-relief de tradition Olmèque (Las Victorias) du Préclassique moyen expose ce même procédé. Les terres autour du volcan San Vicente et la plaine côtière au sud, depuis la côte de Balsamo jusqu'à Los Llanitos, sont dépourvues de sites rupestres observables à l'entour. De ce fait, ces terrains pourrait avoir été sous contrôle de Tehuacan, Quelepa et Los Llanitos. Les centres urbains distribués le long de la route commerciale du Plateau central semblent avoir concentré l'effort lapidaire et surtout l'activité cérémonielle, aux dépends de la production d'art rupestre. Plus on s'éloigne de cette route, plus le tissu urbain diminue et le nombre de sites rupestres s'intensifie.

Au Centre du Salvador, la tradition « Zoomorphe en relief » marque les limites de l'expansion de la tradition Méandres. Les derniers établissements où des traits caractéristiques de la culture Maya connus dans la vallée de Zapotitan sont El Cambio et dans la vallée de San Salvador, Antiguo Cuscatlan, sur le Plateau central[1006]. Plus à l'est, après le lac Ilopango créé par l'éruption, Tehuacan est l'important centre urbain suivant. Or, comme nous l'avons déjà mentionné, à partir de ce site et plus à l'est (Los Llanitos et Quelepa), les établissements montrent une combinaison éclectique de traditions du centre du Honduras, des tendances générales mésoaméricaines, des styles

[1006] Velásquez et Hermes 1996, p. 561

Centraméricains et des influences de Veracruz et du Mexique central[1007]. À Tehuacan, cette combinaison s'exprime dans la tradition rupestre « Zoomorphe en relief », avec la possible figuration d'un iguane. De l'autre côté du volcan, Guadalupe est également une roche à l'air libre avec un iguane en relief, mais aux dimensions plus réduites. Ce même type de sculpture se retrouve sur l'île de Zapatera au Nicaragua et même si la ressemblance pourrait être fortuite, la similitude rapproche plus ces gisements de traditions sculptées du sud.

- La tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes »

À proximité de Salto El Coyote se développe la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes », concernant six sites, dont l'extension maximale est de 29,5 km vers l'ouest du cours inférieur du Lempa (fig. 421). Elle se mélange d'ailleurs avec la tradition Méandres, à la Pintada de Titihuapa et des influences sont visibles à la Cueva del Toro de Estanzuelas. Lardé et Larin a identifié deux toponymes chorotegas dans cette zone, à Niqueresque[1008] et Curaren[1009], dans les alentours de la ville de Dolores dans le nord de la région Centre. Il évoque avec prudence la possibilité de l'existence d'une petite colonie Chorotega dans les parages[1010], tout en mettant en garde sur l'impossibilité de déterminer si ces noms géographiques sont préhispaniques[1011]. L'iconographie de la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » montre quelques similitudes avec des roches gravées d'Ometepe, à peu de distance de la zone d'habitat des groupes Chorotegas, en particulier les traits ondulés et les cercles associé à des traits. Le matériel iconographique portant de grands zoomorphes caractéristique d'Ometepe est néanmoins absent. Difficile d'en dire plus sur cette tradition dans l'état actuel des recherches.

- La tradition « Spirales-Cercles concentriques »

Pendant ce temps, dans le nord du pays entre les régions Ouest et Centre, le Massif de la Montañona est le témoin de l'expansion Maya chortie et en marque la limite,

[1007] Demarest 1988, p. 359

[1008] Lardé et Larín 1975, p. 429

[1009] Lardé et Larín 1975, p. 413

[1010] Lardé et Larín 1975, p. 429

[1011] Lardé et Larín 1975, p. 413

au niveau de la ville de Chalatenango (fig. 421). Cet essor dès le Ve siècle marqué par l'arrivée de population d'ascendant Maya dont la capitale était Copan[1012], n'a pas pu se faire dans la vallée d'El Paraiso avant la fin du VIe siècle au moins, en raison du délais de la résilience de la terre après l'éruption de l'Ilopango en 535 apr. J.-C. Les nouveaux arrivants Maya chortis ont dû partager la vallée avec la population résiduelle puisqu'on sait que celle-ci n'avait pas été complètement abandonnée[1013]. Il est hasardeux de se prononcer sur la façon dont s'est menée cette rencontre. Le fait est qu'au nord-est de la vallée d'El Paraiso, dans le Massif de la Montañona, des sites d'habitat en position défensive existent et sont associés à la tradition rupestre « Spirales-Cercles concentriques ». La diffusion de cette tradition est limitée ; son extension maximale est de 12,6 km de part et d'autre du Massif de la Montañona. Ces sites sont mal connus et ils pourraient bien être le résultat du contact avec l'arrivée des groupes Maya chortis, ou plutôt remonter au Classique terminal, lors des migrations des groupes Nahuas-Pipils à Cihuatan et à Santa Maria, à 10 km au sud-ouest de la Montañona.

La position défensive des établissements est observée dès la fin du Classique récent à l'Est du Salvador (Cerro Coroban) et dans la vallée de Comayagua (Tenampua). De ce fait, on préférera attribuer à cette période la tradition « Spirales-Cercles concentriques ». Le relief participe à un isolement relatif qui a pu avoir pour conséquence le développement d'un art rupestre vernaculaire disséminé à l'entour du nouveau territoire. La position défensive du Cerro Vivo, au nord de la Montañona, porteur de rochers sculptés de la tradition « Spirales-Cercles concentriques », contraste avec les importants sites d'habitat en plaine au sud de la Montañona. L'absence de gisements rupestres en relation avec les établissements du piémont de la Montañona et de la Sierra Madre, attribués aux groupes Maya chortis, contraste de même avec la tradition rupestre de la Montañona. Des sondages sur les établissements cités précédemment apporteraient sans doute des lumières pour reconstituer la chronologie des événements socioculturels marquant cette région stratégique située sur les contreforts de la Sierra Madre, dans le Centre du pays.

[1012] Sharer 1984, p. 77

[1013] Cobos 1994, p. 60

- La tradition « Figurative en aplat » et la tradition Locale du Cerro Coroban

Dans la région Est du Salvador, une des traditions les plus anciennes serait éventuellement la tradition « Figurative en aplat », composée de quatre gisements rupestres positionnés dans la cordillère de Nahuaterique, au nord-est, à proximité de la frontière avec le Honduras (fig. 423). En effet, dans l'abri de la Pena de la Sirica, du matériel des phases Uapala (500-400 av. J.-C à 150 apr. J.C.) et Shila (150 à 625 apr. J.C.), a été rencontré en contexte, ainsi que de la phase Lepa (625 à 1000 apr. J ;-C.), du Classique récent. Du matériel de cette dernière époque a également été trouvé en contexte sur l'exceptionnel gisement de Corinto et il est plus logique d'attribuer au Classique récent l'apogée de la tradition « Figurative en aplat ». La diffusion de cette tradition est très limitée ; à peine 11 km et son apogée, manifestée à Corinto, pourrait éventuellement être mise en relation avec l'arrivée des Cacaoperas. Celle-ci semble avoir eu lieu au IXe siècle (sur la base de la glottochronologie, elle est calculée autour de 848 apr. J.-C.[1014]). Néanmoins, si l'on accepte une production de l'art rupestre à la Pena de la Sirica dès le Classique ancien et un lien entre la tradition « Figurative en aplat » et les Cacaoperas, leur arrivée dans la cordillère de Nahuaterique devrait être plus ancienne. Ce qui paraît plus sûr, c'est la concentration à Corinto de l'activité picturale dans la cordillère de Nahuaterique au Classique récent, ce qui en fait un des gisements rupestres les plus singuliers du pays. Une meilleure connaissance des établissements aux alentours, notablement absents jusqu'à maintenant, devrait permettre de mieux appréhender les phénomènes qui ont accompagné l'arrivée des groupes Cacaoperas. Les recherches archéologiques sont très lacunaires et notre compréhension de la région est rudimentaire. La tradition Méandres s'étend jusqu'à l'orée du territoire de la tradition « Figuratif en aplat », sans toutefois le pénétrer.

Au sud-ouest de la tradition « Figurative en aplat », l'unique site d'habitat à au moins 27 km à la ronde est Casitas Blancas, associé au site rupestre Cerro Coroban, dont la tradition est locale. Il n'est pas rare qu'un établissement défensif adopte une tradition rupestre locale et exprimée dans un unique site. C'est le cas à des époques différentes, à Igualtepeque à l'Ouest du Salvador, et à Cerquin au Centre du Honduras. Autour de 850 apr. J.-C., dans la dépression de Comayagua, Tenampua regroupe pratiquement toute la population de la vallée[1015] toutefois, il n'est pas le seul site

[1014] Constenla 1991, p. 29

[1015] Boyd 1989, p. 55

défensif puisque Quelepa, au nord de la vallée, est placé également sur le sommet d'une montagne. L'occupation de Casitas Blancas doit être contemporaine de celle de Tenampua, dans la dépression de Comayagua, jusqu'au Classique terminal. Ainsi, il n'est pas exclu que le site ait concentré une partie importante de la population de la cordillère de Nahuaterique dans laquelle les sites d'habitat antérieurs à cette époque n'ont toujours pas été identifiés.

La tradition picturale au Cerro Coroban pourrait être considérée comme la continuation de la tradition « Figurative en aplat » au Classique terminal, mais avec des changements profonds comme la disparition des anthropomorphes prédominant à Corinto. Au niveau morphologique, on assiste à l'abandon des grands abris aptes à recevoir de nombreux spectateurs, pour un abri exclusif visible toutefois depuis le site d'habitat, dans un contexte belliqueux. Le Cerro Coroban marque d'une certaine façon la fin de la tradition picturale originaire de la cordillère de Nahuaterique. Au Postclassique, on verra l'apparition d'au moins un gisement pictural dans la région, mais attribuable à des influences étrangères provenant du Mexique (Cueva de las Figuras). Ces influences ne sont pas complètement absente du Cerro Coroban puisque les deux gisements partagent la tradition « Entrelacs ».

- La tradition « Cercles concentriques-Points »

Répandue sur une grande partie de l'Est du Salvador, avec même un gisement rupestre au Centre du pays (Piedra Labrada de San José Guayabal), la tradition « Cercles concentriques-Points » est la plus représentée dans la région (fig. 423). Avec ses huit sites et son extension d'au moins 57,7 km (sans compter Piedra Labrada dans le Centre du Salvador), elle reste énigmatique. Serait-elle associée à un établissement majeur comme Quelepa ? Après tout, Guayabito ne se situe qu'à 10 km au nord-ouest-ouest de ce site d'habitat. Il y a bien une offrande de céramique trouvée dans une cache à Quelepa, de la phase Shila (150 à 625 apr. J.-C.), avec des motifs de cercles concentriques sur le fond d'un plat[1016], mais on est bien en peine pour établir plus de comparaisons. D'ailleurs, l'art rupestre du Salvador à plutôt l'air de se développer à distance des grands centres urbains du Plateau central. Si l'on fait référence au XVI^{e} siècle, les Lencas ne sont pas les seuls habitants de la partie Est du pays ; selon la carte ethno-linguistique de Lardé et Larin, on distingue pour le moins les Uluas et les

[1016] Andrews 1986, p. 139

Chorotegas. Si la carte ne fait pas la différence entre les Cacaoperas (au nord) et les Uluas qui sont proches linguistiquement (famille Misumalpa), la présence de l'ulua est confirmée par les témoignages des chroniqueurs[1017]. Si l'on compare avec les établissements où l'existence de l'ulua a été reconnue, une certaine proximité s'observe avec les gisements de la tradition « Cercles concentriques-Points ». Une comparaison avec l'art rupestre connu en territoire Ulua serait d'une aide précieuse, mais il n'a jamais fait l'objet d'une étude à part entière.

Par ailleurs, l'existence de groupes Chorotegas est aussi attestée aux abords du Golfe de Fonseca, à la frontière avec le Honduras. Il y a bien le motif de croix détouré à El Melonal qui peut apporter des indices. Il rappelle la Croix de Vénus, symbole mésoaméricain notamment identifiée parmi les glyphes mayas et qui est connu depuis le Nouveau-Mexique aux Etats-Unis jusqu'en Amérique du sud, en passant par les Antilles[1018]. Malgré tout, les exemples les plus proches de croix détourée ne sont pas mayas, mais appartiennent à des groupes de roches à l'air libre du Nicaragua, sur les importants gisements rupestres d'Ometepe et à Piedras Pintadas (fig. 422). Ces deux gisements rupestres partagent de surcroit des zoomorphes similaires. Pour être un signe d'origine mésoaméricaine, on est tenté d'attribuer la « Croix de Vénus » aux Chorotegas, établis dans les alentours d'Ometepe. En effet, autour de 800 apr. J.-C., les Chorotegas sont attestés dans l'isthme de Rivas au Nicaragua[1019]. Toutefois, la récurrence des cercles avec un point au centre et les rares zoomorphes de la tradition « Cercles concentriques-Points » ne correspondent pas avec l'iconographie des rochers où les croix détourées sont connues à Ometepe ou à Piedras Pintadas. Le lien avec les Chorotegas ne peut pas être affirmé, même s'il apparaît plus probable qu'une éventuelle relation avec les Uluas. Si une filiation Chorotega pouvait être affirmée, elle correspondrait avec la chronologie du Classique terminal et du Postclassique ancien, en relation avec l'expansion du style céramique polychrome de Style Nicoya entre 900 et 1300 apr. J.-C. En absence d'autres pistes à suivre pour la chronologie de la tradition « Cercles concentriques-Points », elle sera placée au Postclassique. Les cercles concentriques ne sont d'ailleurs pas absents de la céramique polychrome de Style Nicoya et on le retrouve même avec une emphase particulière, sous forme de légers reliefs, sur des vases et des figurines anthropomorphes.

[1017] Lardé et Larín 1975, p. 108

[1018] Sánchez 2002 et 2008

[1019] Hasemann et Pinto 1993, p. 178



Figure 422 : Photographie de motifs de croix détourées à Piedras Pintadas (Villa Sandino) au Nicaragua, en 2010

- Les traditions « Lignes ondulées parallèles », « Zoomorphe gravé » et « Anthropomorphe de plain pied »

Autour du Golfe de Fonseca, diverses traditions se manifestent et certaines pourraient faire écho de l'essor démographique ressenti à la même période (fig. 423). La tradition accueillant le plus de gisements est « Lignes ondulées parallèles » avec quatre sites séparés par 17 km au maximum. C'est de même la plus hermétique avec une absence complète de matériel graphique figuratif. Sa proximité avec les établissements du Classique récent fait penser à cette chronologie pour cette tradition.

La tradition « Zoomorphe gravé » inclut trois roches à l'air libre distantes d'à peine 3 km. Le site Mono Acostado, de la tradition « Zoomorphe gravé », est porteur d'une iconographie dont certains éléments le rapproche de la tradition « Cercles concentriques-Points ». Sur ce site, les deux traditions semblent se rejoindre. La même chronologie sera attribuée à ces deux traditions (Postclassique), sur la base de comparaisons avec la céramique polychrome de style Nicoya.

La tradition « Anthropomorphe de plain pied » se compose de deux sites positionnés sur des îles séparés par 35,5 km, une dans le Golfe de Fonseca et l'autre dans la Lagune d'Olomega. C'est une tradition mal connue ; l'unique photographie de La Negra est à peine lisible et l'anthropomorphe de la Piedra del Diablo a littéralement été défigurée. Leur chronologie est de ce fait indéfinie.

La densité et la variété de l'art rupestre autour du volcan Conchagua est vraisemblablement le témoin d'une sacralisation de cette montagne dressée sur la mer.

Le volcan Conchagua est le dernier représentant salvadorien de la chaine volcanique récente dont la dernière éruption remonte à 1892[1020], c'est un volcan jeune au relief imposant et bien conservé.

Le Golfe de Fonseca est un lieu de convergence naturelle entre la voie de communication d'ouest en est constituée de la plaine côtière de la côte Pacifique et du nord au sud, dans le prolongement de la dépression de Comayagua. Le Golfe forme de cette manière un nœud migratoire entouré de peuples aux origines variées et aux histoires mouvementées. Les Lencas, puis les Chorotegas et enfin les Nicaraos se sont installés dans la zone. Les toponymes, quant à eux, rappellent les groupes Uluas[1021]. Les traditions « Lignes ondulées parallèles », « Zoomorphe gravé » et « Anthropomorphe de plain pied » ne présentent pas de matériel graphique rupestre significatif du Postclassique hypothétiquement imputable aux Nicaraos. Pour le moment, rien ne permet de relier de façon certaine les traditions évoquées et un des groupes culturels installés autour du Golfe de Fonseca. Même si pour la tradition « Zoomorphe gravé », un lien avec les Chorotegas pourrait être envisageable puisque cette relation est proposée pour la tradition « Cercles concentriques-Points », avec laquelle des ressemblances ont été évoquées.

b. Au Honduras

Dans les vallées du Centre du Honduras, ce sont 13 gisements rupestres répartis sur trois traditions qui appartiendrait au Classique récent. Les deux principales traditions sont Zoomorphes et « Serpent à plumes », cette dernière émane directement des influences de la Mésoamérique tandis que la première serait d'origine locale. Encore une fois, d'autre traditions se trouvent à proximité des établissements du Classique récent et pour chacune d'entre elles, le lien avec cette chronologie sera considéré.

- La tradition Zoomorphes

Connue uniquement à Las Canas dans la vallée de Comayagua, elle semble être le fruit d'une production originaire des montagnes de la Sierra Madre séparant le Salvador du Honduras (fig. 423). Elle est identifiée à l'ouest depuis El Ermitano au Salvador,

[1020] http://www.snet.gob.sv/Geologia/Vulcanologia/paginas/volcanesactivos.htm

[1021] Lardé et Larín 1975, p. 39

jusqu'à la vallée de Comayagua à l'est, en passant par la vallée du Rio Negro, où elle est particulièrement représentée et d'où elle pourrait éventuellement provenir. Elle côtoie la tradition Mixteca-Puebla du Postclassique à quatre reprises et deux fois cette tradition couvre les motifs zoomorphes. Ainsi, la tradition Zoomorphe est une tradition étendue qui correspondrait au Classique récent et elle pourrait être due aux groupes Lencas, dont l'occupation dans la zone est encore importante actuellement.

- Les traditions Entrelacs et « Serpent à plumes »

En provenance de la Mésoamérique, deux traditions se sont imposées dans la vallée de Comayagua (fig. 423). Tout d'abord la tradition « Serpent à plumes », dont le premier exemple de style Teotihuacan remonterait au Classique ancien (Quebrada de Santa Rosa de Tenampua), avec une iconographie qui va se perpétuer dans les thèmes, mais évoluer iconographiquement, jusqu'au Postclassique récent avec Rio Mico. À la Quebrada de Santa Rosa, d'autres représentations sont plus sûrement du Classique récent, tout comme à Yarales. Ces sites font écho aux influences mésoaméricaines attestées dans la vallée à cette époque.

La tradition Entrelacs regroupe d'autres gisements où un rayonnement mésoaméricain transparaît ; elle est positionnée au sud de la vallée de Comayagua, dans la cordillère de Nahuaterique au nord-est du Salvador, mais aussi dans la vallée du Rio Negro, à la Cueva Pintada de San Francisco. Son iconographie est le résultat de l'influence des groupes Nahuas-Pipils au Classique terminal et au Postclassique. La vallée de Comayagua est un haut lieu de transition et d'interactions culturelles et dès le Classique récent les diverses influences laisseront successivement leurs traces sur les contreforts de la vallée, jusqu'au Postclassique. Les porteurs de traditions provenant du sud, régionale ou mésoaméricaine se sont rencontrés et succédés sur ce territoire.

- La tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques »

Dans la vallée de Comayagua, sur le site de Yarales où cette tradition est identifiée, elle se superpose à la tradition « Serpent à plumes » du Classique récent et à titre d'hypothèse de travail, sa chronologie sera considérée comme Postclassique ancien (1000 à 1200 apr. J.-C.). Son extension géographique est étendue ; elle se connaît dans la vallée voisine de Jesus de Otoro à l'ouest, se concentre sur la vallée de Tegucigalpa et

surtout à l'est dans la vallée du Rio Choluteca où elle a été caractérisée comme représentative de l'Aire Intermédiaire sur le site d'Oropoli [1022] (fig. 428). Au XVI[e] siècle, le groupe linguistique de l'Aire Intermédiaire installé dans la vallée de Choluteca est Chibcha Matagalpa[1023].

Cette tradition est également présente dans la vallée de Jesus de Otoro, à proximité de l'établissement Sinsimbla. Les sites rupestres Picila Roche 1 et 2 présentent tantôt une iconographie associée à la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » (Picila Roche 1), tantôt plus locale (Picila Roche 2). Même si dans ce dernier cas, le site a tout d'abord été rapproché de la tradition « Anthropomorphes rigides », les anthropomorphes de Picila Roche 2 possèdent à priori une tête, ce qui les différencie des motifs de la céramique de la période « Bichrome en zones » du Nicaragua. L'iconographie doit alors être considérée comme émanant d'une tradition locale, en lien avec l'établissement de Sinsimbla au Classique récent.

C'est à cette époque que cet établissement fait partie d'un ensemble de centres urbains, concentrés dans la vallée de Jesus de Otoro, aux caractéristiques architecturales vernaculaires similaires, avec une grande place bordée à l'est par une plate-forme monumentale et une superstructure[1024]. L'absence de céramique *Copador* montre une participation limitée avec les grands centres de l'ouest et les sites sont abandonnées à la fin du Classique terminal (ibid.). La tradition architecturale et urbaine spécifique et à mettre en relation avec l'iconographie originale de Picila Roche 2.

- <u>La tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits »</u>

C'est la seule tradition à être restreinte à la vallée de Comayagua ; elle est peu connue et identifiée exclusivement à Trapichito et à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua. Sur ce dernier gisement, comme la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » à Yarales, elle recouvre la tradition « Serpent à plumes » avec des exemples sur ce site appartenant au Classique ancien, récent et terminal. Toutefois, Reyes-Mazzoni précise que cette superposition prend place à la dernière époque de production de l'art rupestre [1025]. La chronologie de la tradition est donc placée au

[1022] McKittrick 2008, p. 187

[1023] Chapman 1992, carte 2

[1024] McFarlane et Suri 2014

[1025] Reyes Mazzoni 1977, p. 48

Postclassique ancien, du fait également de ressemblances avec la tradition « Visage simples-Zoomorphes-Géométriques » de cette même période (fig. 428).

La vallée de Comayagua non seulement est une voie de communication naturelle orientée du nord au sud, mais toutes les traditions rupestres la recoupent d'est en ouest, formant un réseau inter-vallées. Tout d'abord, au Classique récent, la tradition Zoomorphes, depuis El Ermitano au Salvador, puis dans la vallée du Rio Negro et finalement dans la vallée de Comayagua. Mais aussi, la tradition « Serpent à Plumes », depuis le sud-est du Guatemala, dans la vallée du Rio Negro, dans la vallée de Comayagua, dans les montagnes de la vallée de Teguciagalpa et dans la vallée du Rio Choluteca. Au Postclassique ancien, on aurait de même la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » qui s'étend depuis la vallée du Rio Choluteca, dans la vallée de Tegucigalpa, de Comayagua et de Jesus de Otoro. Enfin, la tradition Entrelacs, au Classique terminal jusqu'au Postclassique récent, fait le lien entre la vallée du Rio Negro et de Comayagua, en passant par la cordillère de Nahuaterique au Salvador. Ces relations inter-vallées ont déjà été mises en évidence sur des établissements, notamment grâce à l'étude de Sinsimbla, dans la vallée de Jesus de Otoro[1026].

L'analyse de la répartition géographique des gisements rupestres dans la région permet d'améliorer notre connaissance des échanges culturels qui se sont articulés et ont pénétré à différents degrés des territoires plus ou moins étendus. Force est de constater que la topographie montagneuse de vallées parallèles orientées nord-sud au Honduras, n'a pas empêché une circulation d'est en ouest des traditions rupestres, véhiculées par les groupes habitant la zone.

Ce serait donc tout d'abord des influences mésoaméricaines qui ont inauguré la production d'art rupestre dans la vallée de Comayagua et elles sont particulièrement présentes au Classique récent. En même temps, la tradition Zoomorphes s'étend le long de la Sierra Madre, elle est native de cette région et elle est moins représentée dans la vallée de Comayagua plus urbanisée. Cette vallée reçoit plus directement les stimulus de la Mésoamérique ce qui a laissé moins d'espace à la tradition Zoomorphe.

[1026] McFarlane et Suri 2014

c. Au Guatemala

Au Guatemala, l'iconographie des trois gisements rupestres de tradition Maya sont clairement identifiables et correspondent à la même époque. Les traditions picturales sont représentées par la Cueva del Venado, à peu de distance de l'important centre Papalhuapa et la Pena Pintada, proche de Paso de Tolon. Plan del Jocote, quant à lui est de la tradition Spéléothème (gravures), en provenance des Basses terres mayas où une des gravures montrent des ressemblances avec la sculpture de Copan du Classique récent[1027]. La tradition Main, représentée par deux sites (Cueva del Diablo et Siete Manos), articulées aux alentours des sources d'obsidienne d'Ixtepeque, a été associée à la même chronologie. Le contrôle de cette source est ce qui expliquerait l'expansion maya chortie dans la région. Néanmoins, l'établissement Poqomam de Santa Catarina Mita au Postclassique récent où la langue était poqomam[1028], à 3,2 km au sud-ouest de Siete Manos, implique de considérer également comme possible cette attribution chronologique (fig. 423).

[1027] Pérez de Batres et al. 2007

[1028] Thompson 1975, p. 126

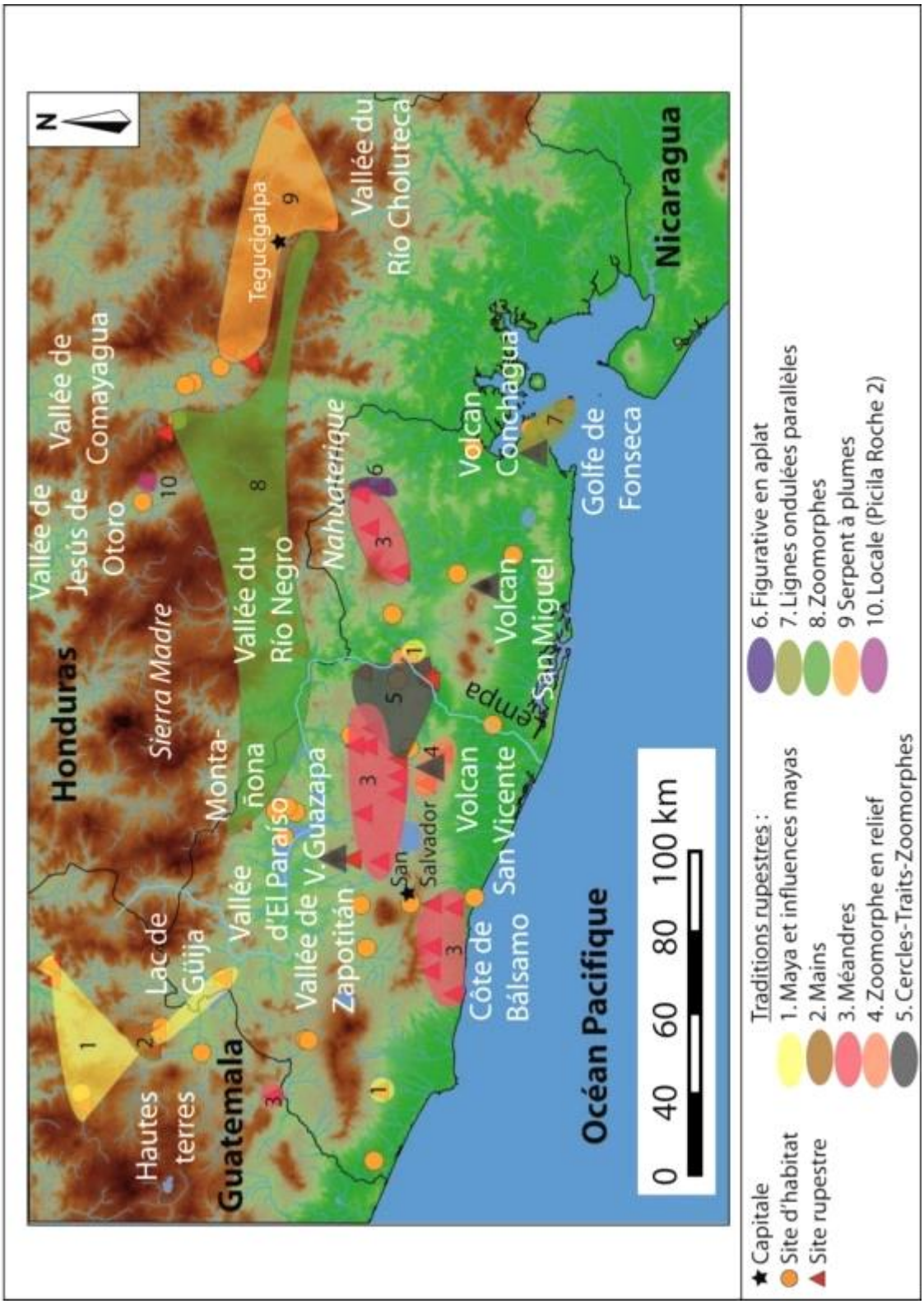


Figure 423 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les traditions rupestres rupestre du Classique récent

B. Le Classique terminal (900 à 1000 apr. J.-C.)

Comme le résume Cobos, entre 800 et 1200 apr. J.-C. [1029]:
« (…) le Salvador a été le théâtre d'au-moins trois processus socioculturels importants ; (1) le collapse de plusieurs établissements du Classique, (2) la continuation de l'occupation de Tazumal, (3) l'émergence rapide, l'apogée et le collapse de Cihuatan, Santa Maria et d'autres sites mineurs de la vallée d'El Paraiso. »

1. Les établissements

Le collapse maya expérimenté dans les Basses terres est un des profonds changements qui vont bouleverser les populations au Salvador et plus généralement dans notre région d'étude. La dernière inscription à Copan est sculptée sur l'Autel L en 822 apr. J.-C. et le centre sera par la suite abandonné entre le IXe et le Xe siècle. Au Salvador, Cara Sucia, San Andres, Los Llanitos et Quelepa sont abandonnés entre 900 et 1000 apr. J.-C. Au même moment, les migrations de groupes Nahuas-Pipils en provenance du centre et du sud du Mexique se poursuivent et précipitent ces événements ; à Cara-Sucia l'abandon du site a été mis en relation avec l'arrivée de ces groupes. Ces mouvements de population se poursuivront probablement jusqu'en 1250-1300 apr. J.-C[1030].

Dans la vallée d'El Paraiso, des nouveaux établissements sont fondés, en lien avec l'installation des populations issues de ces migrations ; il s'agit de Cihuatan et Santa Maria, pour lesquels Fowler a défini la Phase Guazapa (fig. 425). Ces centres montrent un matériel cérémoniel représentant des divinités du panthéon mexicain préhispanique comme Tlaloc et Xipe Totec et leur établissement dans la vallée doit se situer entre le IXe ou le Xe siècle (ibid.). Cihuatan est le centre prédominant à cette époque, il possède des relations commerciales avec la côte Pacifique au sud et les Hautes terres du Guatemala à l'ouest (fig. 424) . Au XIIIe siècle, tant Cihuatan que Santa Maria sont incendiés et abandonnés. Les groupes Nonoalcos provenant d'une migration

[1029] Cobos 1994, p. 81, traduction de l'auteur :
« (…) El Salvador fue el scenario de por lo menos tres procesos socio-culturales importantes; (1) el colapso de varios asentamientos del Clásico, (2) la continuación de ocupación en Tazumal, (3) el rápido surgimiento, apogeo y colapso de Cihuatán, Santa María y otros sitios menores del valle del Paraíso. »
[1030] Fowler et Earnest 1985, p. 31

postérieure pourraient être responsables de cette destruction [1031] . La position géographique de ces deux établissements a pu être motivée par la volonté de contrôler l'accès à la vallée d'El Paraiso à l'ouest par Cihuatan, et à l'est par Santa Maria[1032].



Figure 424 : Photographie du jeu de balle de Cihuatan en 2013 (Photographie : Edy Barrios)

Au nord-est de ces sites résidentiels, au sein de la Sierra Madre, sur les flancs nord et est du Massif de la Montañona, deux sites d'habitat (Cerro Vivo et Camalote) n'ont pas fait l'objet (fig. 425) d'une étude archéologique approfondie et leur période d'occupation reste indéterminée. Nous proposons de considérer une chronologie Classique terminal pour ces établissements ; leur position défensive, sur le retrait de la Montañona par rapport à la vallée d'El Paraiso, doit être mise en relation avec les grands centres de la Phase Guazapa à quelques kilomètres au sud-ouest. L'arrivée des groupes Nahuas-Pipils, dans un contexte de déclin des grands centres mayas, aurait pu entrainer des tensions sur la terre et des déplacements de population ce qui expliqueraient la création de ces établissements dans la Montañona.

Dans le quart nord-ouest du Salvador, les caractéristiques défensives du sommet de la presqu'île d'Igualtepeque n'ont pas manquées d'être remarquées et sur le site d'habitat, le matériel céramique appartient à la Phase Guazapa et un mur d'enceinte a même été construit pour fortifier la portion supérieure de l'île. Dans la zone de

[1031] Fowler et Earnest 1985, p. 32

[1032] Fowler et Earnest 1985, p. 30

Chalchuapa, Tazumal est l'unique centre où l'occupation se poursuit jusqu'en 1200 apr. J.-C. La continuité de l'utilisation de la céramique domestique et de l'architecture a été évoqué pour suggérer l'absence d'invasion ou d'établissement de nouvelles populations sur le site[1033]. Néanmoins, les habitants vont adopter des éléments architecturaux et des sculptures de Chacmool, dont l'emploi se généralise à cette époque en Mésoamérique[1034].

Dans le quart sud-ouest, sur les contreforts de la cordillère Apaneca-Ilamatepec, les établissements La Sabana, Cerro Tegal et La Fincona occupent des positions défensives et ils sont attribués selon Amaroli au Postclassique (900 à 1524 apr. J.-C.)[1035] (fig. 425). En réalité, Fowler place Cerro Tegal au Postclassique récent[1036]. Plus au sud, sur la côte Pacifique, l'établissement défensif Isla El Cajete possède du matériel appartenant au Complexe Céramique Guazapa[1037], tout comme Tacuscalco à 30 km à l'est d'El Cajete[1038]. À près de 20 km encore à l'est, sur la côte de Balsamo, un réseau d'établissements a été récemment mis en évidence, tous sur des positions défensives et possédant du matériel appartenant au complexe céramique Guazapa (Cerro de Ulata, Caballito, Jicalapa, Panteoncito, Miramar et Zinacantan)[1039]. Sur le Plateau central, à Antiguo Cuscatlan, le matériel découvert est en relation avec Cihuatan, Tazumal, Loma China et Santa Maria[1040]. Néanmoins, la céramique caractéristique Tohil Plomizo, Naranja Fino et les encensoirs type Mixteca-Puebla ne peuvent pas être associés à un groupe ou des groupes ethniques en particulier, puisqu'ils étaient échangés en plusieurs points de la zone Maya et de la Mésoamérique[1041].

Dans les alentours du lac Ilopango, jusqu'au cours du Lempa au nord marquant la frontière avec le Honduras et sur la côte Pacifique au sud, aucun établissement n'a été noté. Sur le Plateau central, des vestiges d'une occupation des groupes Nahuas-Pipils à Tehuacan restent à démontrer ; elle n'est apparue que d'une façon résiduelle sur le sondage du Leon de Piedra, à 500 m du site d'habitat. Apparemment, le site La

[1033] Cobos 1994, p. 80

[1034] Cobos 1999, p. 577

[1035] Perrot-Minnot et Costa 2009, p. 19

[1036] Fowler 1989b, p. 47

[1037] Amaroli 1983, p. 3

[1038] Fowler 2011, p. 21

[1039] Escamilla et Fowler 2012

[1040] Velásquez et Hermes 1996, p. 562

[1041] Cobos 1999, p. 577

Pichechera, à 10 km au nord de Tehuacan, a rayonné au Classique récent et possiblement au Postclassique[1042]. Plus à l'est, sur le cours inférieur du Lempa, La Laguneta est abandonné dès la fin du Classique récent[1043] ; en revanche à 1 km au nord-ouest, à Loma China, l'identification de la présence des groupes Nahuas-Pipils est proposée. L'établissement a été interprété comme une possible colonie de commerçants Toltèques[1044].

Sur la plaine côtière, à 19 km de la l'océan Pacifique, Haberland évoque San Marcos Lempa, dont la période d'occupation est Postclassique ancien[1045] (fig. 425). Toujours sur la plaine côtière, mais à 63 km au sud-est, sur le piedmont pacifique de la cordillère Jucuaran-Intipuca, le même auteur évoque La Pitaya, du Postclassique récent, mais Haberland identifie des ressemblances avec le matériel céramique d'El Cajete[1046], attribuée au Postclassique ancien. Cette comparaison nous pousse à croire que l'occupation de La Pitaya pourrait être antérieure. À 34,3 km plus à l'est, sur l'île de Conchaguita dans le Golfe de Fonseca, l'établissement Teca atteste d'une occupation correspondant à la Phase Lepa (625 à 1000 apr. J.-C.). Ainsi, comme Quelepa à 54,4 km au nord-ouest, le site est abandonné aux alentours de l'an 1000. À 26,6 km au nord-est de Quelepa, sur la cordillère Cacahuatique-Coroban, l'établissement Casitas Blancas (sur le Cerro Coroban) atteste d'une occupation entre 850 et 1000 apr. J.-C., avec du matériel de la Phase Lepa[1047]. De même, sa position défensive rappelle l'établissement de Tenampua, à 73,7 km au nord-est, dans la vallée de Comayagua.

Dans cette vallée au Honduras, un changement radical du réseau des établissements témoigne du contexte violent dans la région autour du IX^{e} siècle. Tenampua, situé sur les hauteurs en position défensive et possédant un jeu de balle, va rassembler probablement toute la population de la vallée[1048]. Autour de l'an 1000, avec la fin du contexte belliqueux, le besoin de fortifications se fait moins nécessaire et la population redescend dans la vallée et occupe alors l'établissement Las Vegas[1049]. Au

[1042] http://apastepeque.blogspot.com/

[1043] Amador 2009, p. 202

[1044] Hasemann et Pinto 1993, p. 165

[1045] Haberland 1960, p. 27

[1046] Haberland 1960, p. 28

[1047] Costa et al. 2013, p. 45

[1048] Boyd 1989, p. 55

[1049] Boyd 1989, p. 59

contraire du Salvador, à aucun moment les sites de la vallée de Comayagua n'ont démontré des preuves convaincantes d'une occupation de groupes Nahuas-Pipils[1050].

Au Guatemala, dans les Hautes terres orientales, autour du lac Ayarza, Caparossa se trouve sur un position défensive au sein du lac et est défini comme étant du Postclassique[1051]. Nous considérons que la situation défensive stratégique du choix du lieu correspond plus probablement au Postclassique ancien, voire au Classique terminal (fig. 425).

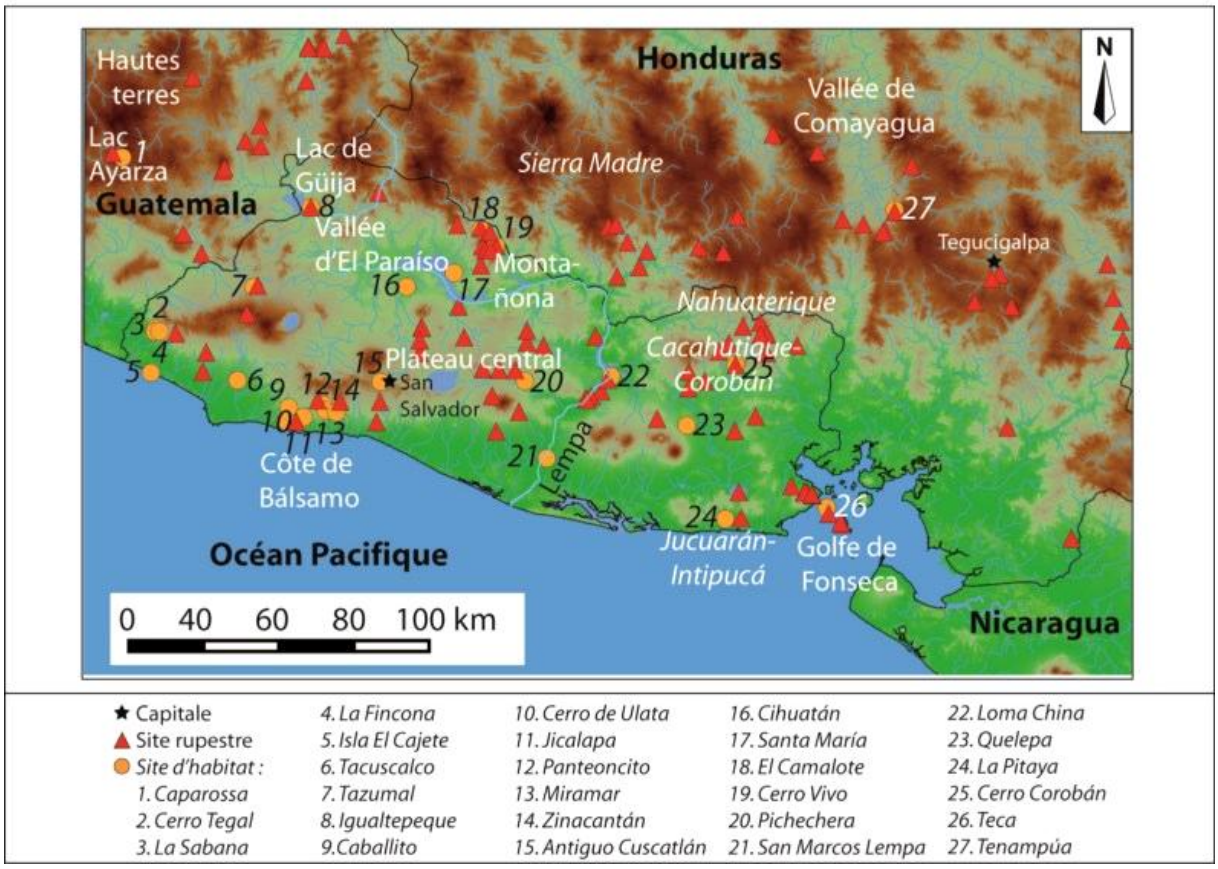


Figure 425 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Classique terminal et les sites rupestres connus

[1050] Fowler 1989b, p. 59

[1051] Ichon et Grignon 2003, p. 43

2. Les sites rupestres

Le Classique terminal n'a pas dû être une période d'intense production rupestre ; le climat belliciste ne favorise pas à priori le temps pour produire de l'art même si toutefois, quand les gisements rupestres sont associés directement à des sites d'habitat, on ne peut l'exclure. Un ensemble de quatre associations d'un gisement rupestre avec un établissement pourrait correspondre à cette période, tous distribués le long de la frange nord du pays (fig. 426). À l'ouest, avec le sommet de l'île occupé durant la Phase Guazapa (Igualtepeque), où les habitants surplombant la Playa de los Petroglifos ont pu éventuellement produire de l'art rupestre peu après leur établissement. On reconnaît la tradition Tlaloc qui a débuté la production rupestre correspondant aux groupes Nahuas-Pipils, sur les rochers bordant l'île. À 60 km à l'est, Cerro Vivo et éventuellement Camalote (à 800 m du site rupestre Las Huertas), en retrait défensif face aux établissements Nahuas-Pipils dominant la vallée d'El Paraiso (Cihuatan et Santa Maria), pourraient avoir inaugurés la tradition « Spirales-Cercles concentriques ». Celle-ci va par la suite se répandre sur tous les flancs de la Montañona. À 90 km au sud-est, l'établissement Casitas Blancas, en relation directe avec l'abri sous roche peint du Cerro Coroban, détient une courte occupation au Classique terminal. La tradition locale au Cerro Coroban illustre la relation intime existante avec le site d'habitat, le dernier établissement connu dans le quart nord-est du pays de l'époque préhispanique.

Au Honduras, dans la vallée de Comayagua, Tenampua regroupe plus de 400 structures domestiques, approximativement le total des monticules de la période précédente et devait ainsi rassembler la majorité de la population de la vallée[1052]. Au sud de l'établissement, la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua accueille des motifs rupestres, dans les premiers exemples sont antérieurs à la fondation de Tenampua (fig. 426). Toutefois, il n'est pas exclu du fait de sa proximité, que le gisement ait connu une poursuite de l'activité rupestre au Classique terminal.

Au Guatemala, dans les Hautes terres orientales, la production de l'art rupestre appartenant aux groupes Nahuas-Pipils qui s'installent à cette époque dans la région sera plutôt considérée comme appartenant au Postclassique ancien, une fois le pouvoir établi dans la zone.

[1052] Boyd 1989, p. 55

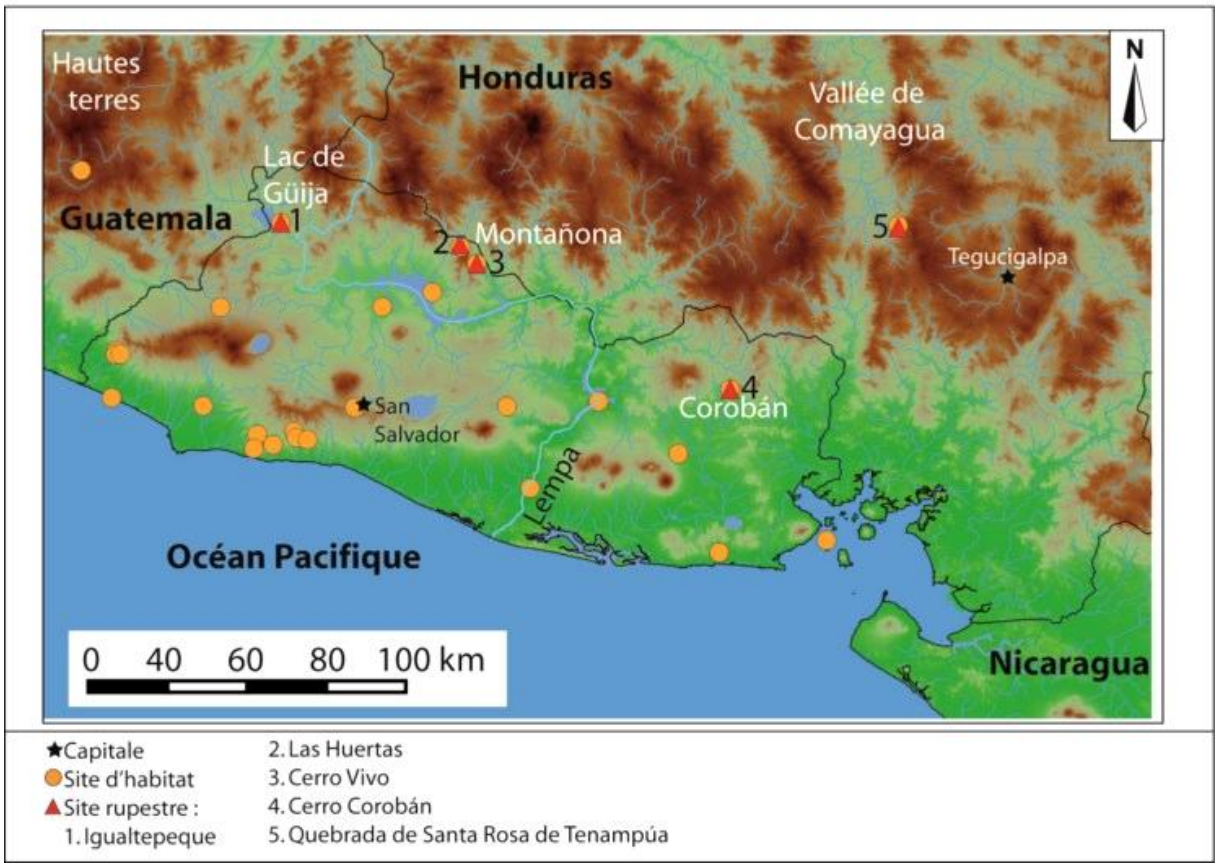


Figure 426 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat
et les sites rupestres rupestre du Classique terminal

C. Le Postclassique ancien (1000 à 1200 apr. J.-C.)

1. Les établissements

Au Salvador, les centres où le Complexe Céramique Guazapa est identifié (au Lac de Güija et sur la côte de Balsamo) entre dans leur période d'apogée, ils se maintiennent tous jusqu'en 1200 apr. J.-C. Au nord des grands sites Cihuatan et Santa Maria situés dans la vallée d'El Paraiso, dans la Montañona, les établissements du Cerro Vivo et El Camalote ont dû poursuivre leur occupation (fig. 427). Les sols moins fertiles et plus difficiles à cultiver ne semblent avoir intéressé que partiellement les groupes Nahuas-Pipils installés dans la vallée d'El Paraiso. À l'est du pays, Casitas Blancas est abandonné, témoignage d'une ambiance plus pacifiste que la précédente, mais peut-être aussi d'un ralentissement démographique. À une trentaine de kilomètres au sud ouest du Golfe de Fonseca, La Pitaya n'est pas un établissement mais une trouvaille de

matériel céramique appartenant au Postclassique récent selon Haberland, en comparaison avec des comals de la Isla El Cajete. Néanmoins, cette chronologie a été remise en question car la céramique du Postclassique au Salvador et la chronologie d'El Cajete et donc de La Pitaya, est plus ferme si on la place au Postclassique ancien[1053]. Or Haberland affirme que des sites similaires sont trouvés jusqu'au Golfe de Fonseca[1054], même si pour le moment, ces établissements n'ont pas encore été recensés. De fait, les centres du Golfe de Fonseca sont rares, même si 24 amas coquilliers sont connus (on en compte 25 dans tout le pays)[1055]. Très peu ont été étudiés et on ne peut exclure que certains d'entre eux soient Postclassique. Les centres de cette période manquent apparemment dans toute la région Est du Salvador ; pourtant c'est le passage obligé pour la céramique polychrome de Style Nicoya en provenance du sud et qui se diffuse vers le nord à partir du Classique terminal. Originaire de la péninsule de Nicoya au Costa-Rica, elle est retrouvée en grande quantité au centre et à l'ouest du Honduras durant toute la période suivante[1056].

Dans la vallée de Comayagua, au Honduras, Tenampua est abandonné et la population s'installe à nouveau dans le fond de la vallée, sur l'établissement Las Vegas (fig. 427).

Dans les Hautes terres orientales du Guatemala, l'important établissement de Mitla, où l'influence des Basses terres dans l'architecture a été mise en relation avec l'expansion Maya chortie depuis Copan au Classique récent, détient des populations parlant nahua ou pipil à l'époque de la Conquête[1057] . La prise de Mitla a dû prendre place au Postclassique ancien et des groupes Maya chortis sont restées à proximité jusqu'à la Colonie[1058]. À 32 km au sud-ouest, Tempisque est Postclassique [1059] et à la Laguna de Ayarza à 40 km au nord-ouest, l'occupation à Caparossa et aux alentours du lac, ont perduré pendant tout le Postclassique (fig. 427).

[1053] Amaroli 1983, p. 4

[1054] Haberland 1960, p. 28

[1055] Escamilla et Shibata 2005, p. 3

[1056] Healy 1984, p. 148 et Willey 1984, p. 351

[1057] Thompson 1975, p. 126

[1058] Thompson 1975, p. 133

[1059] Walters 1982, p. 66

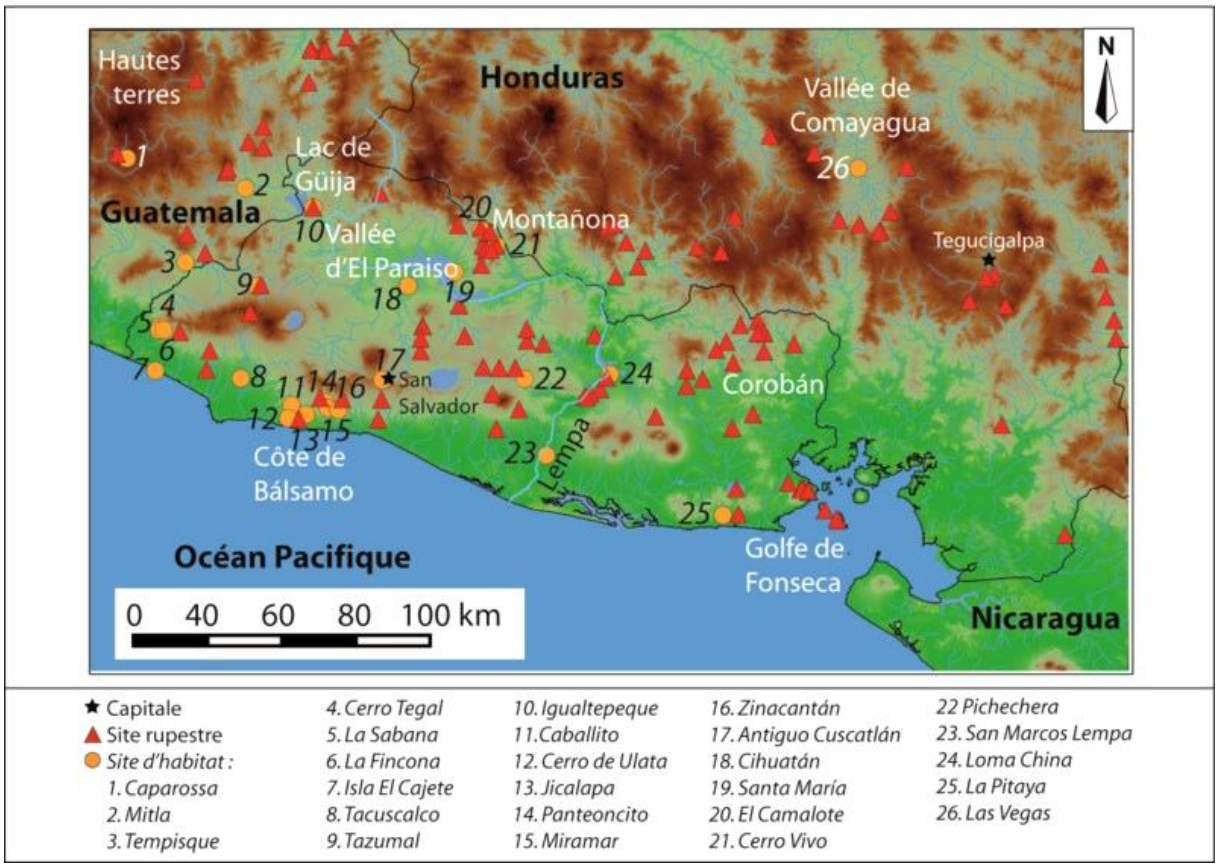


Figure 427 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Postclassique ancien et les sites rupestres connus

2. Les sites rupestres

Le Postclassique ancien et récent pourraient bien composer la seconde époque où un essor de la production de l'art rupestre au Salvador est notable. Ce fleurissement se produit sur 26 gisements rupestres au sein de six traditions dans ce pays où l'on reconnait les influences des groupes Nahuas-Pipils (fig. 428). Certaines traditions peuvent être directement liées à ces groupes (Tlaloc et « Tête de zoomorphe »), d'autres reflètent plus probablement les influences de ces groupes (« Serpent à plumes », Entrelacs et Mixteca-Puebla). Une fois ces populations installées, tout porte à croire que la production d'art rupestre qu'ils vont mettre en œuvre va être employée pour affirmer et justifier le pouvoir sur le nouveau territoire.

- La tradition Tlaloc

Cette tradition est attribuée directement aux groupes Nahuas-Pipils ; en revanche, les influences iconographiques du Postclassique s'étendent aux traditions « Tête de zoomorphe », « Serpent à plumes », Entrelacs et Mixteca-Puebla. Sur la côte Pacifique, depuis la frontière avec le Guatemala jusqu'à la côte de Balsamo et à la Montañona, au nord, à la frontière avec le Honduras, en passant par Igualtepeque, dans le Lac de Güija, partout où des groupes Nahuas-Pipils sont attestés catégoriquement au Salvador, la tradition Tlaloc est présente (fig. 428). Sa chronologie pourrait appartenir au plus tard au Classique terminal ou plutôt au début du Postclassique ancien, une fois les populations installées dans la zone et non juste après l'appropriation des terres. À la Playa de los Petroglifos, dans le quart nord-ouest du pays, il n'est pas exclu que la tradition Tlaloc remonte au Classique terminal.

Elle est gravée sur des anciens sites rupestres, à l'exception de la Cueva de los Leones. Néanmoins, elle est tout de même à mettre en relation directe avec d'autres gisements rupestres de la tradition « Spirales-Cercles concentriques », qu'elle surplombe. Le site placé au sein du Massif de la Montañona, dont l'occupation pourrait bien remonter au Classique terminal. La Cueva de los Leones semble dominer, de par sa hauteur, un territoire convoité par les groupes Nahuas-Pipils.

À l'ouest de la Montañona, la Cueva del Ermitano détient une iconographie dont certains éléments peuvent se rapprocher d'influences mexicaines (en particulier le *xicalcoliuhqui*), même si ce motif a été employé précédemment chez les Mayas. Les peintures n'arrivent pas non plus à la qualité d'exécution des sites proprement Mixteca-Puebla et sa chronologie sera attribuée au Postclassique ancien. En effet, des études récentes attribuent en particulier le *xicalcoliuhqui* à un ensemble de motifs proprement Postclassique ancien. Ceux-ci apparaissent dans la céramique et se répandent tout d'abord le long de la côte Pacifique, depuis l'ouest du Mexique jusqu'à la péninsule de Nicoya au Costa-Rica [1060].

- Les traditions « Tête de Zoomorphe », « Serpent à plumes et Entrelacs

La tradition « Tête de zoomorphe » existe, quant à elle, depuis le sud-est du Guatemala jusqu'au Golfe de Fonseca (fig. 428). De par son iconographie belliqueuse,

[1060] Berdan et Smith 2003, p. 4 et Boone et Smith 2003, p. 189

elle est plus à mettre en relation directe avec les groupes Nahuas-Pipils que le fruit d'une influence iconographique et culturelle. Au Salvador, elle est observée sur trois gisements qui couvrent tout le pays depuis le quart nord-ouest au quart sud-est, en passant par le centre. Elle est également bien identifiée à l'extrémité sud-est du Guatemala où elle est associée à la représentation d'un prêtre Pipil (fig. 155). Dans le Golfe de Fonseca, les têtes de zoomorphes entourent une possible tête de Jaguar, éventuellement comparable au Disque de Cara Sucia, où l'abandon du grand centre du sud-ouest du Salvador a été attribué à l'arrivée des groupes Nahuas-Pipils. La tradition « Tête de zoomorphe » a pu perdurer jusqu'au Postclassique récent. Certains exemples de la tradition « Serpent à plumes » (Rio Mico au Honduras) et Entrelacs (Canyon de la Cueva del Chumpe) se confondent avec la tradition Mixteca-Puebla ; ils seront considérés comme appartenant au Postclassique récent, dans un contexte d'adoption généralisée d'une iconographie similaire s'étendant depuis le Mexique jusqu'au sud, en dépassant notre région.

- Les traditions « Cercles concentriques-Points » et « Zoomorphe gravé »

En même temps que l'expansion des groupes en provenance du Mexique, à l'est du Salvador, il a été proposé de considérer la tradition « Cercles concentriques-Points » et « Zoomorphe gravé » comme porteuse des influences du sud (fig. 428). Elles pourraient éventuellement être mise en relation avec les Chorotegas. Elles seraient contemporaines de la diffusion de la céramique polychrome de Style Nicoya à partir du Classique terminal et durant tout le Postclassique. Pour la chronologie de ces traditions rupestres, nous considérons que le Postclassique ancien est plus approprié car la production rupestre au Postclassique récent porte le sceau des influences iconographiques des groupes Nahuas-Pipils. C'est à ce moment que Sheets place le plus à l'ouest l'extension de l'Aire Intermédiaire[1061].

- La tradition « Spirales-Cercles concentriques »

La zone culturelle tampon entre la Mésoamérique et l'Aire Intermédiaire au Postclassique définit par Sheets (fig. 47) inclut les gisements rupestres de tradition « Spirales-Cercles concentriques » de la Montañona. Cela semble cohérent avec l'occupation des groupes Lencas dans cette zone montagneuse, en retrait face aux

[1061] Sheets 2000, p. 438

groupes Nahuas-Pipils de Santa Maria et Cihuatan, dans la vallée. Nous avons proposé que les premiers sites rupestres de cette tradition pourraient être les plus proches des établissements et remonter au Classique terminal. Au Postclassique ancien, les sites rupestres se seraient multipliés tout autour du massif de la Montañona.

Au Honduras, le Postclassique ancien a été proposé pour la production de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », attribuée à l'Aire Intermédiaire, qui ce serait développée depuis la vallée du Rio Choluteca jusque dans la vallée de Jesus de Otoro. La diffusion inter-vallées de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques » suit les considérations de Sheets sur l'extension de l'Aire Intermédiaire vers l'ouest au Postclassique[1062]. En même temps, une tradition locale s'est exprimée (« Lignes ondulées-Cercles associé à des traits ») dans le sud de la vallée de Comayagua, inspirée des motifs non-figuratifs de la tradition de l'Aire Intermédiaire (fig. 428).

Au Guatemala, le territoire Maya chorti a été tronqué par la venue des groupes Nahuas-Pipils et la tradition Serpent qui leur est attribuée au Postclassique appartient plus surement au Postclassique récent.

[1062] Sheets 2000, p. 438

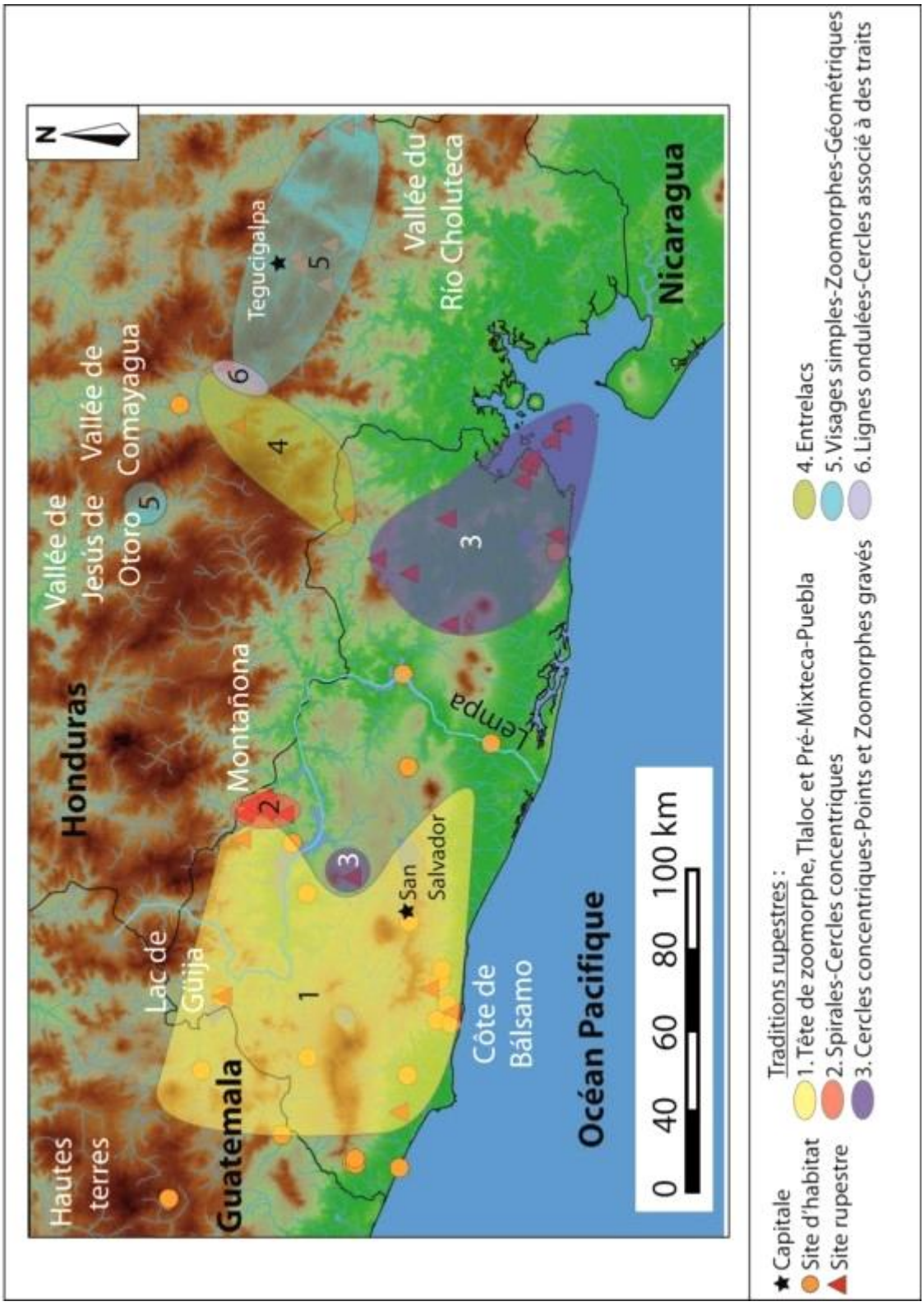


Figure 428 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les traditions rupestres rupestre du Postclassique ancien

D. Le Postclassique récent (1200 à 1534 apr. J.-C.)

1. Les établissements

Il a été avancé que durant le Postclassique, les diverses régions de la Mésoamérique étaient plus fortement intégrées qu'à n'importe quel autre moment de son histoire[1063]. Les auteurs Berdan et Smith rappellent [1064]:

« Cette intégration a été créée et maintenue par les échanges commerciaux, l'impérialisme et l'extension de styles artistiques et iconographiques. »

Et ils ajoutent [1065]:

« L'interaction stylistique -la diffusion de styles graphiques et l'uniformisation de l'iconographique et du symbolisme sur des territoires étendus- a atteint aussi des nouveaux niveaux d'intensité au Postclassique récent, quand ces phénomènes de communication et d'interaction économique ont exercé un impact énorme sur les peuples de la région. »

Ainsi, le style iconographique le plus connu est appelé Mixteca-Puebla et se diffuse à partir de 1250 apr. J.-C.[1066]

Autour de 1200 apr. J.-C., Cihuatan et Santa Maria sont incendiés et abandonnés, peut-être en raison des attaques des groupes Nonoalcos[1067]. À l'époque de la Conquête, Suchitoto semble avoir été un caciquat pipil (ibid.) (fig. 429). À Chalchuapa, Tazumal est abandonné et l'actuelle ville est le lieu de l'occupation au Postclassique récent[1068]. Des groupes Mayas poqomams s'installent alors dans la région, mais ils ne représentent que quelques enclaves dans une zone qui parle pipil majoritairement (ibid.). Au nord et à l'est

[1063] Berdan et Smith 2004, p. 19

[1064] Berdan et Smith 2004, p. 19, traduction de l'auteur :

« Esta integración fue creada y mantenida por el intercambio comercial, el imperialismo y la extensión de estilos artísticos e iconográficos. »

[1065] Berdan et Smith 2004, p. 19, traduction de l'auteur :

« La interacción estilística – la difusión de estilos gráficos y la uniformización de la iconografía y del simbolismo sobre extensos territorios – también alcanzo nuevos niveles de intensidad en el Postclásico tardío, cuando estos fenómenos de comunicación e interacción económica ejercieron un enorme impacto sobre los pueblos de la región. »

[1066] Berdan et Smith 2004, p. 27

[1067] Fowler et Earnest 1985, p. 32

[1068] Sheets 1984, p. 107

du pays, aucun établissement Postclassique n'a été enregistré[1069], ce qui ne veut pas dire que la région n'était pas occupée, mais traduit le peu d'informations sur le thème[1070]. Comme pour Chalchuapa, les établissements de la Colonie ont pu s'établir sur les anciens centres occupés à leur arrivée et occulter de cette façon l'habitat au Postclassique récent.

Au centre, l'établissement Cuscatlan a été interprété comme la capitale du caciquat Pipil du même nom (fig. 429). Sur la côte Pacifique, dans le quart nord-ouest, Cerro Tegal est un site du Postclassique récent[1071], tout comme le Cerro La Olla, même si l'occupation de ce dernier pourrait être plus ancienne[1072] . À 5,2 km au sud-ouest de Cerro Tegal, l'établissement El Güisnay pourrait être d'origine Xinca[1073]. Toujours sur la côte, Acajutla et Izalco sont d'importants centres pipils au moment de la conquête[1074]. Dans la vallée de Zapotitan, ; pas moins de cinq établissements pipils ont été enregistrés[1075]. Des sites sont aussi connus aux alentours du lac de Güija (Atempa Masahua et Güijat) (ibid.), mais le sommet de l'île d'Igualtepeque est abandonné. Sur la côte de Balsamo, Zinacantan a pu être occupé depuis le Postclassique ancien jusqu'au Postclassique récent[1076].

Au Honduras, dans la vallée de Comayagua, Las Vegas est abandonné autour de 1200 apr. J.-C. et l'absence de vestiges d'établissements contraste avec les importantes populations Lencas rencontrées durant la conquête [1077]. Dans la vallée du Rio Negro, Coyocutena et Cerquin appartiennent à la période du Contact, avec une possible occupation antérieure à Cerquin[1078] (fig. 429).

Dans les Hautes terres orientales du Guatemala, les principaux établissements sont Media-Cuesta, avec des pyramides jumelles et un jeu de balle en « I » avec des

[1069] Cobos 1994, p. 84

[1070] Amador 2009, p. 203

[1071] Cobos 1994, p. 84

[1072] Perrot-Minnot et Costa 2009, p. 20

[1073] Fowler 1989b, p. 47

[1074] Fowler 1983, P. 71

[1075] Cobos 1994, p. 84

[1076] Escamilla et Fowler 2012, p. 34

[1077] Boyd 1989, p. 62

[1078] Gelliot et al. 2014, p. 54

zones terminales[1079], Mitla où l'on parlait nahua à l'époque de la Conquête et Santa Catalina, où la langue était poqomam[1080]. Les groupes Mayas chortis étaient quant à eux présents dans l'extrême quart nord-ouest du Salvador, au nord-est du lac de Güija[1081] et plus au nord, autour de la vallée du Rio San Jose (Chiquimula au Guatemala).

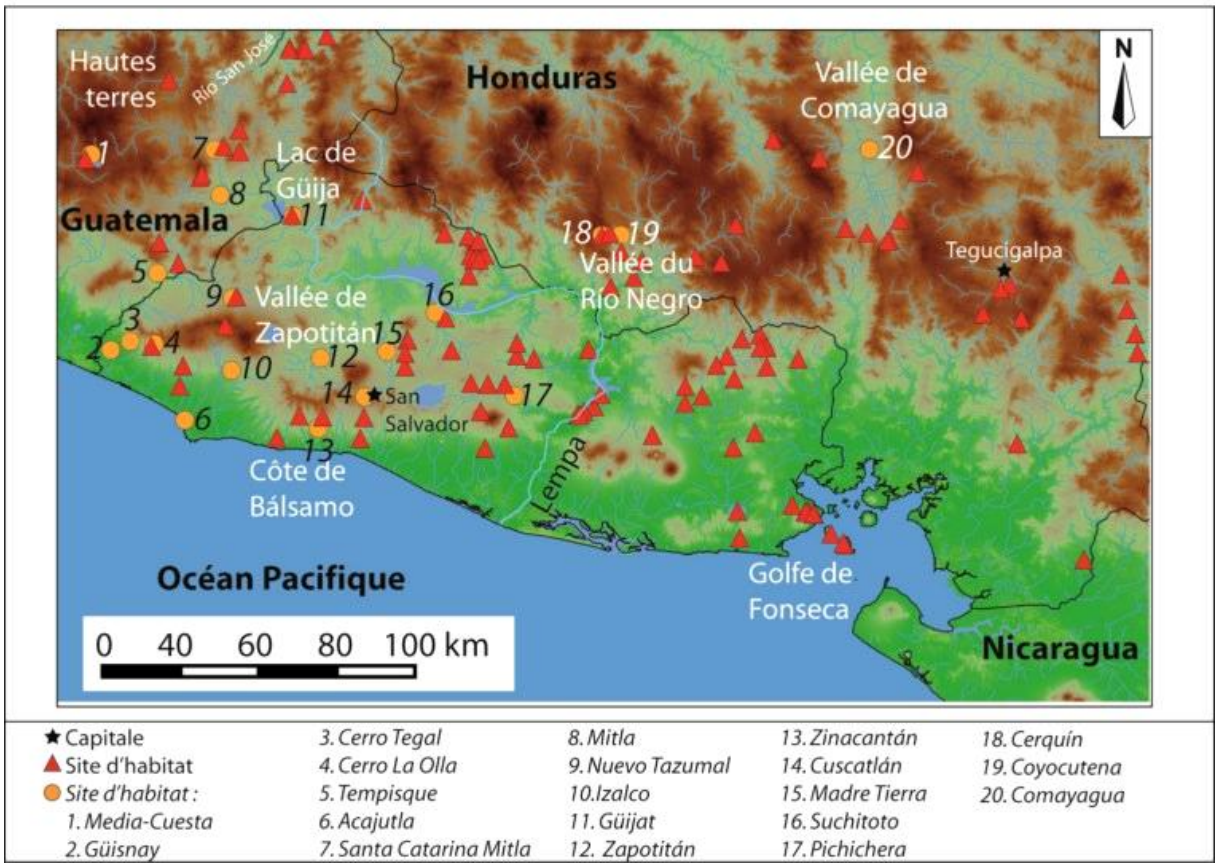


Figure 429 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat du Postclassique récent et les sites rupestres connus

2. Les sites rupestres

À cette époque, la création d'art rupestre diminue fortement au Salvador, six gisements connaissent éventuellement une activité rupestre. Au Centre du pays, la tradition Monosourcil, à proximité de sites d'habitat des groupes Nahuas-Pipils à l'époque de la Conquête, est propre au Postclassique récent et s'étend jusqu'à la Playa de los Petroglifos, en concluant l'activité rupestre sur l'île (fig. 430). Au sud-ouest, la

[1079] Ichon et Grgnon 2003, p. 41

[1080] Thompson 1975, p. 126

[1081] Thompson 1975, p. 125

Piedra Sellada affiche une tradition Locale dans un territoire pipil à l'époque de la Conquête ; les sites les plus proches sont Cerro La Olla et Cerro Tegal (ancien centre Pipil[1082]). Toutefois, on sait que des enclaves Xincas étaient présentes dans la zone (site d'habitat Güisnay[1083]). L'originalité de l'iconographique pourrait éventuellement être mise en relation avec les Xincas ; en effet, l'iconographie du Postclassique des traditions des groupes Nahuas-Pipils est différente. Impossible d'en dire plus sur l'affiliation culturelle de la Piedra Sellada dont la chronologie sera néanmoins attribuée au Postclassique récent. Au centre sud, la Piedra Labrada de Zacatecoluca, de tradition « Tête de zoomorphe », pourrait être du Postclassique récent comme du Postclassique ancien. Dans le quart nord-est du pays, un site exceptionnelle est la Cueva del Chumpe où s'observent les traditions Entrelacs et Mixteca-Puebla. Dans le canyon de la Cueva del Chumpe, la qualité d'exécution de l'œuvre a impliqué la main d'un artiste confirmé.

Au Honduras, la qualité caractéristique de la tradition Mixteca-Puebla se retrouve à la Cueva Pintada de San Francisco et probablement sur les sites mal connus de la Cueva de Coyocutena et la Cueva del Duende de Coyolar, dans la vallée du Rio Negro (fig. 430). Cette tradition offre des motifs remarquables qui s'expriment autant en peinture qu'en gravure. Ainsi, dans la vallée de Comayagua, à Rio Mico, une tête de serpent évoque la céramique Postclassique du type *Vallejo Polychrome* (1200 à 1522 apr. J.-C.), de la Grande Nicoya [1084] (fig. 376). Ce style illustre des influences mexicaines reflétant l'expansion Mixteca-Puebla au Postclassique récent[1085]. La lutte des groupes Lencas face à la conquête espagnole va se conclure dans la vallée du Rio Negro, où le *peñol* de Cerquin va jouer un rôle décisif dans la résistance organisée autour du cacique Lempira. Les gravures au sein du site d'habitat défensif, de tradition Locale, sont probablement dues aux derniers moments de la lutte des Lencas.

Dans les Hautes terres orientales du Guatemala, le style Mixteca-Puebla est bien présent (fig. 430), à la Piedra de Ayarza notamment, en relation avec le site d'habitat Media-Cuesta (fig. 429). La population à Media-Cuesta devait être à ce moment Maya poqomam, puisque ces groupes Mayas se sont étendus au Postclassique récent jusqu'à

[1082] Amaroli 1996, p. 7

[1083] Fowler 1989b, p. 47

[1084] Reyes Mazzoni 1977, p. 49

[1085] Stone 1972, pp. 183-184

Chalchuapa. Le site mal connu de la Piedra del Sol, proche du site d'habitat Postclassique Tempisque pourrait aussi correspondre à cette époque. El Obispo représente un prêtre Pipil selon la description du chroniqueur Garcia de Palacio[1086] et pour cette raison il est placé au Postclassique récent, même si l'image du prêtre Pipil pourrait éventuellement être plus ancienne. Le gisement est situé à peu de distance de Asuncion Mita, un important centre Pipil au moment de la Conquête[1087]. Plus au nord, des gisements rupestres de la tradition Serpent pourrait bien être le reflet des groupes Mayas chortis du Postclassique récent. La tradition orale des Chortis actuels a conservé jusqu'à nos jours la relation entre la pluie, la fécondité et le serpent mythique Hor'chan que Batres et al. propose d'identifier dans les peintures de serpent des abris de la zone[1088].

[1086] García de Palacios 1861, p. 11 :

" … tenían un papá que llamaban Tecti, el qual se vestía de una ropa larga azul, i traía en la cabeza una diadema i a vezes mitra labrada de diferentes colores, i en los cabos della un manojo de plumas muy buenas de unos pájaros que ay en esta tierra, que llaman Quetzalez. Traya de ordinario un báculo en la mano a manera de obispo, i a este obedecían todos en lo que tocaba a las cosas espirituales."

[1087] Fowler 1983, p. 371

[1088] Batres et al. 2009, p. 1

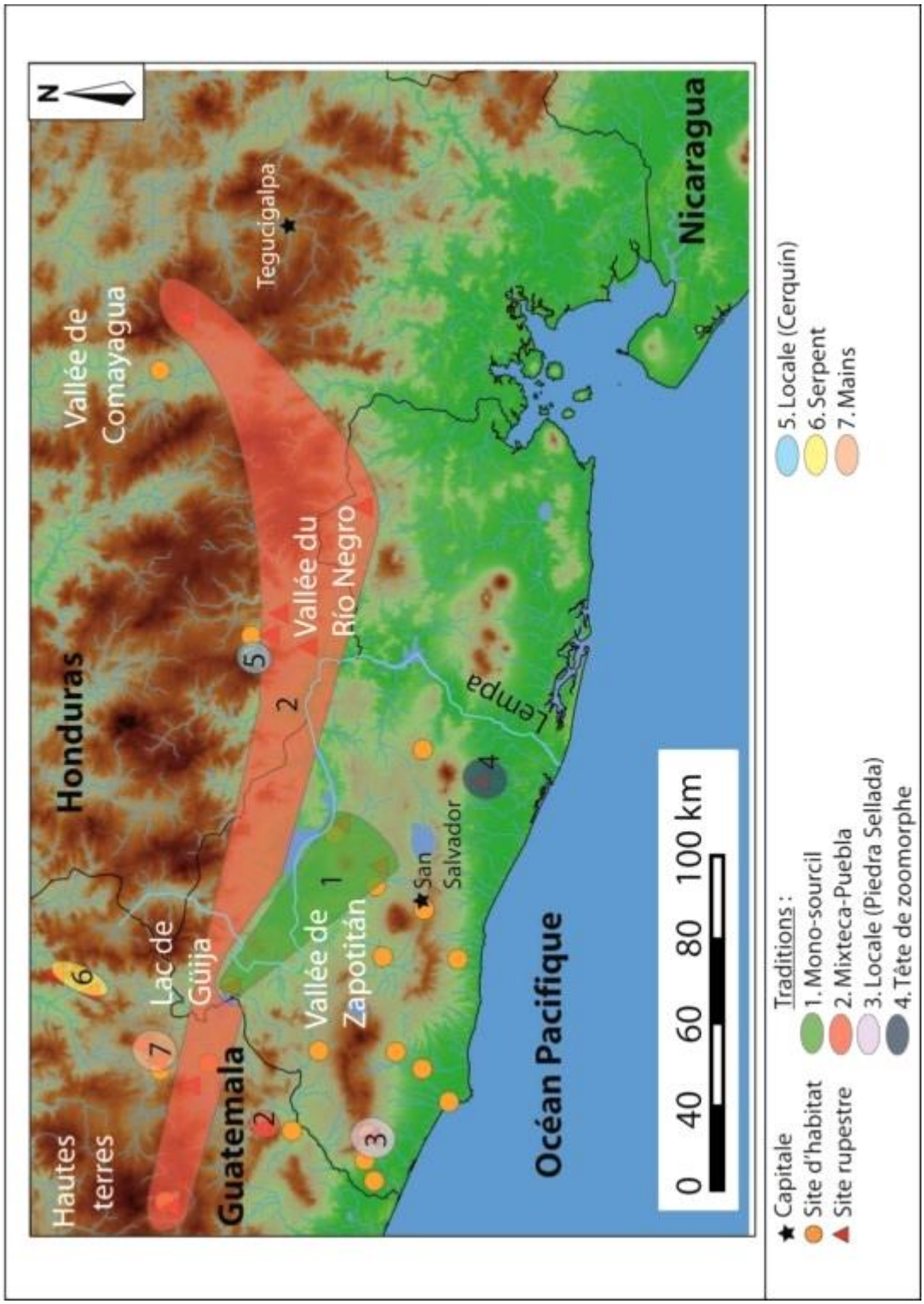


Figure 430 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les traditions rupestres

rupestre du Postclassique récent

E. L'Epoque Coloniale

L'activité rupestre au Salvador à cette époque est le reflet de l'effort de conversion et de christianisation des lieux de cultes païens. Les signes caractéristiques de cette activité sont des croix latines à l'élaboration grossière disséminées sur tout le territoire et les croix type église plus rares (fig. 431). Elles sont toujours incisées et affectent autant des sites où l'activité rupestre est ancienne comme des sites appartenant au Postclassique récent, où l'activité rupestre pourrait avoir été contemporaine de l'arrivée des Espagnols (tradition Monosourcil par exemple avec la Patada del Diablo).

Dans le Centre du Honduras, d'élégantes et inhabituelles croix latines ont été reconnues à la Cueva de Ayasta. D'autres exemples plus simples sont décrits pour les sites de l'Aire Intermédiaire Oropoli et Oreali (fig. 431).

Au Guatemala, aucun motif de croix latines ou de croix types église n'a été enregistré.

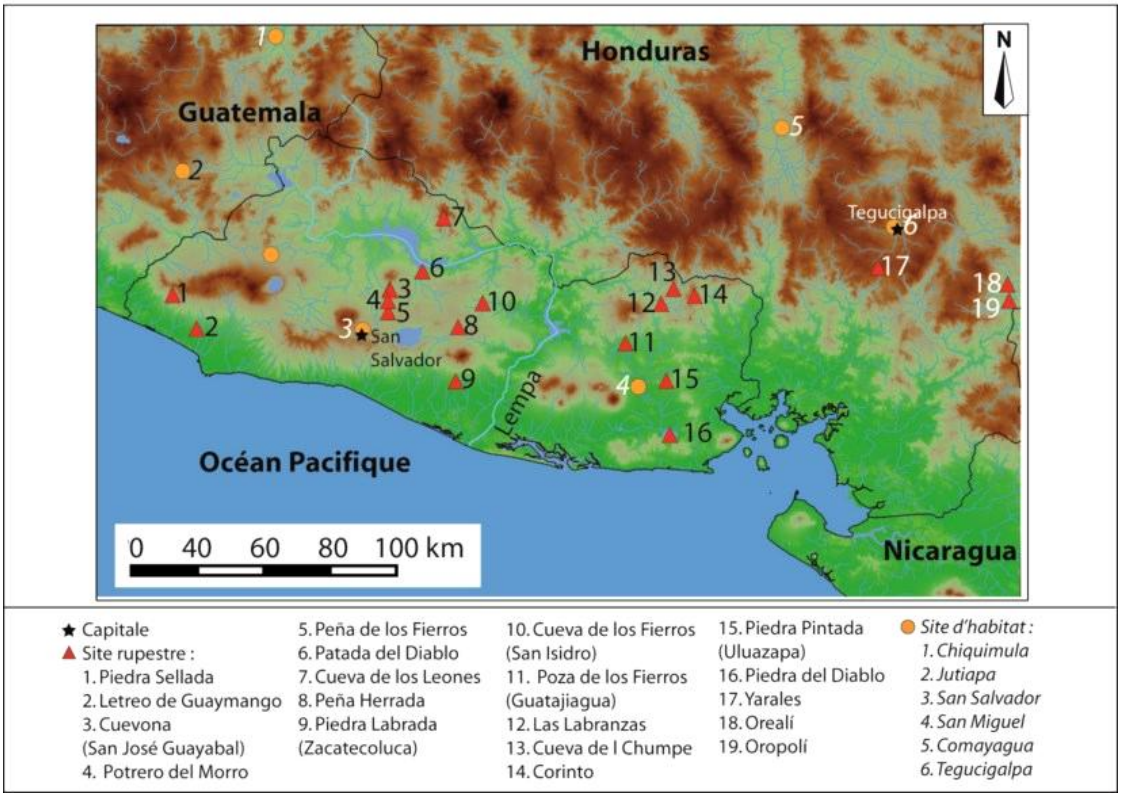


Figure 431 : Carte avec l'emplacement des sites d'habitat et les sites rupestres de la Colonie

III. Ancrages des influences culturelles dans les territoires

A. Au Classique récent

À partir du moment où l'art rupestre couvre tout le Salvador, il va permettre de témoigner de la diversité des cultures distribuées sur le territoire. La comparaison avec les établissements connus de la même époque permet de donner une idée de la mosaïque des groupes installés.

L'Ouest du Salvador ne connaît pas alors un essor de l'art rupestre et celui-ci n'illustre que de façon ponctuelle des influences mayas à la Playa de los Petroglifos au nord et à Las Caritas au sud. Dans le bassin d'El Paraiso, la concentration d'établissements serait probablement d'origine Maya chortie. Au nord de ces sites, la Cueva del Ermitano présente la tradition Zoomorphe, attribuée aux Lencas du Honduras, à mettre en relation avec tout un ensemble de gisements rupestres de la Sierra Madre, jusqu'à la vallée de Comayagua, en passant par la vallée du Rio Negro (fig. 432).

Dans le centre du Salvador, la tradition Méandres développe un dense réseau de sites rupestres qui borde le Plateau central au niveau du lac Ilopango. Le Rio Acelhuate semble avoir marqué la frontière à ce moment entre Lencas et Mayas (fig. 432). À l'ouest, à 6 km de la rivière se situent El Cambio et en direction du sud, de l'autre côté du volcan San Salvador, Antiguo Cuscatlan. Le matériel étudié sur ces sites les rapprochent de la culture Maya. À quasi équidistance du Rio Acelhuate, du côté est, les sites d'habitat manquent, en revanche les sites rupestres de la tradition Méandres témoignent de population de tradition mésoaméricaine mais avec une iconographie profondément vernaculaire. Même si on ne peut pas affirmer que ces populations sont Lencas, il serait plus aventureux de prétendre qu'elles sont Mayas. La tradition est bien représentée et homogène au Centre du Salvador, au nord des terres recouvertes par les cendres provenant de l'éruption du volcan Ilopango. Le Plateau central constitue une voie de communication qui du nord au sud sépare le groupe de sites de la tradition Méandres sur la côte de Balsamo, avec des caractéristiques régionales. D'ouest en est, il y a un changement culturel entre Antiguo Cuscatlan et Tehuacan ; ce dernier témoigne de tendances générales mésoaméricaines, mais aussi d'influences centraméricaines [1089].

[1089] Demarest 1988, p. 359

La tradition rupestre « Zoomorphe en relief » composée du Leon de Piedra et Guadalupe, de l'autre côté du volcan San Vicente, témoigne de cet ascendant.

Au sud, sur la côte Pacifique, aucun site rupestre n'a été enregistré, ce qui laisse supposer que ces terres étaient sous le contrôle de Tehuacan, qui a concentré l'effort sculptural à cette époque. Plus au nord, la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes », en général sur des roches à l'air libre, diffère des abris sous roche de la tradition Méandres et pourrait éventuellement correspondre à une enclave Chorotega (fig. 432). La limite de ce territoire se localise sur le cours inférieur du fleuve Lempa, un lieu d'interactions culturelles effervescent où des influences mayas réinterprétées réapparaissent comme à la Cueva del Toro de Estanzuelas.

Dans la région est, Quelepa a dû rayonner sur un important territoire où l'art rupestre n'a pas été développé à cette période. À 17,5 km au nord de Quelepa, des sites de la tradition Méandres avec des caractéristiques locales réapparaissent et forment un groupe qui s'étend sur un territoire allant de la cordillère Cacahuatique-Coroban à la cordillère de Nahuaterique. Elle côtoie à cet endroit, mais sans la pénétrer, la tradition « Figurative en aplat » (fig. 432). Le territoire défini par cette dernière tradition se rapproche de l'espace occupé par les Cacaoperas au milieu du Classique récent, même s'il est délicat d'en dire plus. La prédilection pour les abris sous roche est une caractéristique mésoaméricaine de la tradition « Figurative en aplat ».

Vers le Golfe de Fonseca, à Los Llanitos, un jeu de balle est caractéristique du Classique récent et traduit les influences mésoaméricaines. Cette particularité est absente plus à l'est, sur l'établissement d'Assanyamba, où sur l'île de Conchaguita, à Teca. La tradition « Lignes ondulées parallèles », composées de roches à l'air libre aux motifs hermétiques, évoquent quant à elle des ascendants de l'Aire Intermédiaire (fig. 432).

Au Honduras, la vallée du Rio Negro semble être le centre de la tradition Zoomorphes, qui s'étend depuis El Ermitano, du côté salvadorien à l'ouest, jusqu'à la vallée de Tegucigalpa, en passant par la vallée de Comayagua au centre (fig. 432). La vallée de Comayagua accueille d'une part cette tradition et à l'est des gisements rupestres aux motifs mésoaméricains d'influence maya (tradition « Serpent à plumes »), dont la diffusion inter-vallées s'étend jusqu'à la vallée du Rio Choluteca, en passant par la vallée de Tegucigalpa. L'expansion de cette tradition est à mettre en relation avec la céramique *Ulua Polychrome*. Il est remarquable que les traditions Zoomorphes et

« Serpent à plumes » ne se chevauchent sur aucun site au Classique récent. À l'ouest de la vallée de Comayagua, dans la vallée de Jesus de Otoro, les établissements développent des caractéristiques urbanistiques locales, ce qui peut être mis en relation avec le style iconographique original de Picila Roche 2 de tradition locale.

Au Guatemala, l'expansion des groupes Mayas chortis dont la capitale est Copan, se traduit dans des traditions rupestres peintes et gravées. L'iconographie maya du Classique est peinte à la Cueva del Venado et à la Pena Pintada et même le haut-relief est employé dans la tradition Spéléothème des Basses terres visible à Plan del Jocote (fig. 432). Un motif gravé de Playa de los Petroglifos, un anthropomorphe dont la tête rappelle la forme d'un champignon, a même pu être comparé avec un motif de la céramique peinte de Copan, datant de 600 apr. J.C.[1090]. Au sud, le gisement rupestre Los Fierros, de la tradition Méandres du Centre du Salvador, témoigne de l'entrée de cette tradition rupestre, de façon isolée, jusqu'au Guatemala. Les influences mayas de la Cueva del Toro de Estanzuelas attestent de l'interaction inverse à l'est, sur un site où la tradition Méandres est également présent. Sur les Penascos Alonzo et Los Migueles du matériel céramique du Classique récent a été retrouvé en contexte, toutefois, l'iconographie de ces sites ne présente pas de parallèle avec la tradition maya. La production rupestre dans ces abris a dû être antérieure ou postérieure.

[1090] Stone s.l.n.d., p. 23

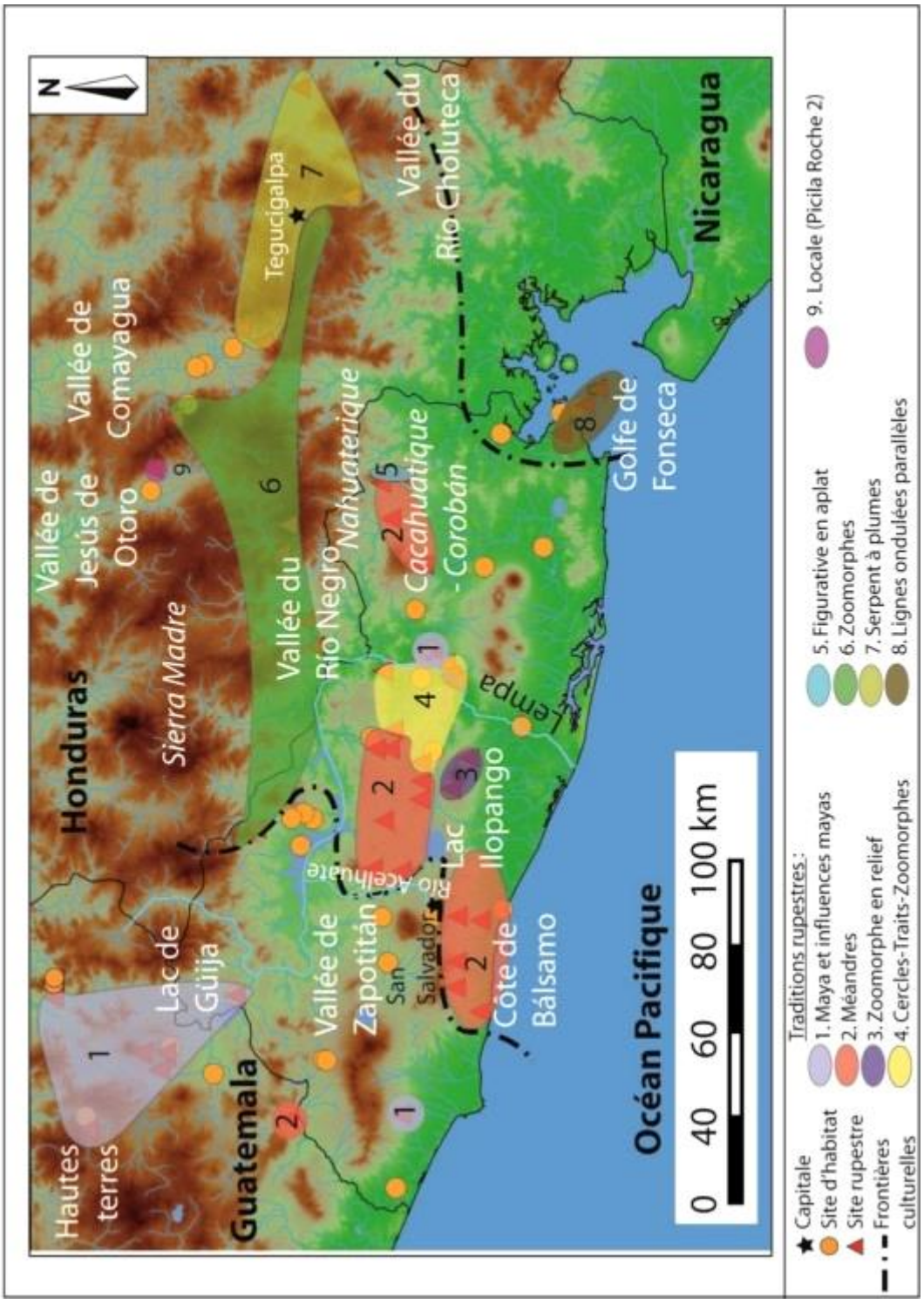


Figure 432 : Carte avec l'emplacement des traditions, des sites d'habitat et rupestres au Classique récent et les frontières culturelles

Les lignes en pointillés délimitent à l'ouest, l'aire culturelle aux influences plus nettement mayas, entre les deux lignes, c'est la Zone Centrale d'Interaction en reprenant

la définition de Hasemann et Pinto[1091] (fig. 42). Ces auteurs la caractérisent comme (ibid.) :

« (…) une aire qui a développé sa propre mosaïque de sociétés dynamiques en dehors de la sphère d'influence directe de la Mésoamérique proprement dite, mais aussi comme une aire qui a maintenu une longue ou intense et périodique communication avec ce noyau. »

Elle se caractérise par un assemblage de traditions rupestres limitées géographiquement, où se mélangent des influences mésoaméricaines (proximité de sources d'eau et choix privilégié pour les abris sous roches) et vernaculaires. On a peut-être l'expression de la diversité des peuples Lencas, avec une possible enclave Chorotega dans le centre et une enclave Cacaopera dans le nord-est. Plus qu'à aucun autre moment dans l'histoire du Salvador, les traditions rupestres expriment des régionalismes à l'extension limitée, face à un ensemble plus homogène au nord, dans le Centre du Honduras.

La ligne en pointillés à l'est sépare les traditions de la Zone d'Interaction et celle de l'Aire Intermédiaire, la tradition « Lignes ondulées parallèles », aux motifs non-figuratif est présente uniquement sur des roches à l'air libre, distinguable dans le Golfe de Fonseca correspond à cette aire culturelle.

B. Au Postclassique ancien

Après la période trouble du Classique terminal, la présence des groupes Nahuas-Pipils va s'exprimer dans de nouvelles traditions rupestres, comme Tlaloc et « Tête de zoomorphe ». Elles s'étendent depuis le quart sud-est du Guatemala, jusqu'au Golfe de Fonseca, mais principalement dans l'Ouest et le Centre du Salvador (fig. 433). Au nord du Centre du pays, autour du Massif de la Montañona, la tradition « Spirales-Cercles concentriques », aux caractéristiques de la Zone Centrale d'Interaction, côtoie la tradition Tlaloc (Cueva de los Leones). À moins de 10 km à l'ouest de la Montañona, El Ermitano, revêt de nouveaux motifs à rapprocher de la panoplie de représentations d'inspiration

[1091] Hasemann et Pinto 1993, p. 140 (traduction de l'auteur) :

« (…) un área que en definitiva desarolló su propio mosaico de dinámicas sociedades fuera de la esfera de dominio directo de Mesamérica propiamente dicha, pero también como un área que mantuvo una larga o intensa y periódica comunicación con este núcleo."

mexicaine, plus spécifiquement attribués au Postclassique ancien[1092]. En direction de l'est, couvrant l'extrême nord-est du Salvador jusqu'au sud de la vallée de Comayagua, certains sites de la tradition Entrelacs, où la tradition Mixteca-Puebla n'est pas encore présente, pourraient remonter au Postclassique ancien. Toujours dans la Zone Centrale d'Interaction, en outre de la tradition « Spirales-Cercles concentriques », la Piedra Labrada de San José Guayabal, de la tradition « Cercles concentriques-Points » est isolée. Cette tradition compose un réseau relativement dense à l'Est du Salvador et dans le Golfe de Fonseca, elle côtoie la tradition « Zoomorphe gravé ». Les deux traditions se réunissent sur Mono Acostado et elles témoignent d'influences de l'Aire Intermédiaire. Cet ascendant est à mettre en relation avec la diffusion de la céramique polychrome de Style Nicoya entre 900 et 1300 apr. J.-C.

Au Honduras, les contreforts sud-est de la vallée de Comayagua voient le contact entre des traditions culturelles diverses ; la tradition Entrelacs, aux influences mésoaméricaines, est reconnue à La Cueva de los Letreros, à Yarales et à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua (fig. 433). Sur le site de Yarales, on retrouve également la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », attribuée à l'Aire Intermédiaire. La tradition « Lignes ondulées-Cercles associé à des traits » qui se développe à Trapichito et à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua, s'ajoute encore en formant un nœud de traditions sur une voie de communication inter-vallées entre Comayagua et Tegucigalpa. La tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques », étendue entre les vallées du Rio Choluteca, de Tegucigalpa et de Comayagua, côtoie à nouveau la tradition mésoaméricaine « Serpent à plumes » à la Cueva Pintada de Santa Elena de Izopo, sans la recouvrir cette fois comme à la Quebrada de Santa Rosa de Tenampua. À l'ouest de la vallée de Comayagua, dans la vallée de Jesus de Otoro, au sein de la Zone Centrale d'Interaction, le gisement Picila Roche 1 paraît isolé, mais il porte des caractéristiques de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques ».

Au Guatemala, le territoire Maya chorti a été tronqué par la venue des groupes Nahuas-Pipils et la tradition Serpent qui leur est attribué appartient plus surement au Postclassique récent.

[1092] Berdan et Smith 2003, p. 4 et Boone et Smith 2003, p. 189

Figure 433 : Carte avec l'emplacement des traditions, des sites d'habitat et rupestres au Postclassique ancien et les frontières culturelles

L'arrivée des groupes Nahuas-Pipils au Classique terminal et au Postclassique au Salvador se détecte non seulement dans le matériel céramique et l'architecture des nouveaux centres, mais aussi dans l'art rupestre. Plusieurs traditions sont caractéristiques du Postclassique ancien, certaines ont pu se prolonger au Postclassique récent et d'autres sont exclusivement de cette dernière période. Au Postclassique ancien, si l'on rassemble les traditions Tlaloc, « Tête de Zoomorphe » et Entrelacs, elles couvrent quasiment tout le territoire salvadorien, mais aussi le sud-est du Guatemala et jusqu'à la vallée de Comayagua au Honduras (fig. 433).

La tradition Mixteca-Puebla quant à elle est propre au Postclassique récent. Elle a dû impliquer le travail d'artistes spécialisés possédant éventuellement des codex entre les mains. Dans ce sens, la Cueva del Ermitano est plus à rapprocher d'une tradition Pré-Mixteca-Puebla ; une influence mexicaine est notable dans les motifs, mais leur aboutissement n'est pas comparable avec la Cueva Pintada de San Francisco par exemple.

La Zone Centrale d'Interaction se contracte au centre du pays, à l'est la frontière de l'Aire Intermédiaire s'est étendue depuis le Golfe de Fonseca jusqu'au territoire anciennement contrôlé par Quelepa et au nord, elle est finalement limitée par la tradition Entrelacs à la Cueva de las Figuras (fig. 433). La Zone Centrale d'Interaction est devenue plus perméable à cette époque. Les influences mésoaméricaines perceptibles à la Cueva de las Figuras et dans la tradition Entrelacs en général, pénètrent la vallée de Comayagua. De la même façon, l'ascendant de l'Aire Intermédiaire identifié à la Piedra Labrada de San José Guayabal, de la tradition « Cercles concentriques-Points », arrive à 15,6 km au sud de Cihuatan, de l'autre côté du volcan Guazapa, dans le centre du Salvador.

C. Au Postclassique récent

Les derniers exemples des traditions rupestres des groupes Nahuas-Pipils, où va s'exprimer la tradition Mixteca-Puebla, constituent les œuvres rupestres picturales et sculpturales les plus abouties dans notre région. L'isolement de la Zone Centrale d'Interaction n'a plus de fondement et un unique tracé peut délimiter la limite est des gisements rupestres aux traditions d'influences mexicaines (fig. 434). Au sud c'est la Piedra Labrada de Zacatecoluca, de la tradition « Tête de zoomorphe », dont la chronologie pourrait remonter au Postclassique ancien, tout comme au Postclassique

récent. En revanche, dans le quart nord-est du pays, la Cueva del Chumpe et en particulier le canyon associé à ce site, s'illustre par une gravure remarquable d'un zoomorphe au corps d'entrelacs. C'est la figuration du monstre terrestre *Cipactli*, associé au symbole *malinalli*. Ce dernier est un motif central de la cosmovision des Mexicas et il est amplement diffusé au Postclassique récent. La tradition « Monosourcil » est moins spectaculaire que la précédente, mais on y retrouve des influences des groupes Nahuas-Pipils du Postclassique récent.

Au Honduras, la tradition Mixteca-Puebla se diffuse jusque sur les flancs est de la vallée de Comayagua, encore une fois sous la forme d'une gravure d'excellente facture à Rio Mico (fig. 434). Dans la vallée du Rio Negro, la tradition Mixteca-Puebla est à nouveau identifiable, mais sous forme de peinture. L'exemple le plus spectaculaire est la Cueva Pintada de San Francisco, en mauvais état de conservation malheureusement et où le parachèvement de certaines figures a impliqué la participation d'artistes spécialisés possédant éventuellement des codex entre leurs mains. La fin de la production de l'art rupestre au Honduras pourrait être contemporaine du siège de Cerquin, le site d'habitat défensif où la rébellion Lenca sera conclue par la mort de Lempira.

Au Guatemala, la Peña de Ayarza témoigne une fois encore de la qualité des artistes de la tradition Mixteca-Puebla, le gisement rupestre est associé à l'important établissement Media-Cuesta, en lien avec une source d'obsidienne. La tradition maya connaît alors un renouveau, la tradition Serpent des grands abris Fierros del Duende et Penasco Los Migueles a été mise en relation avec la tradition orale des peuples Mayas chortis actuels. À 25 km au sud-ouest, Santa-Catarina Mita est un établissement maya poqomam [1093], qui pourrait être mis en relation avec la tradition Main. Elle est représentée par deux sites (Cueva del Diablo et Siete Manos), articulées aux alentours des sources d'obsidienne d'Ixtepeque. Santa Catarina Mita se situe à 3,2 km au sud-ouest de Siete Manos ce qui implique de considérer comme possible cette chronologie (fig. 434).

[1093] Thompson 1975, p. 126

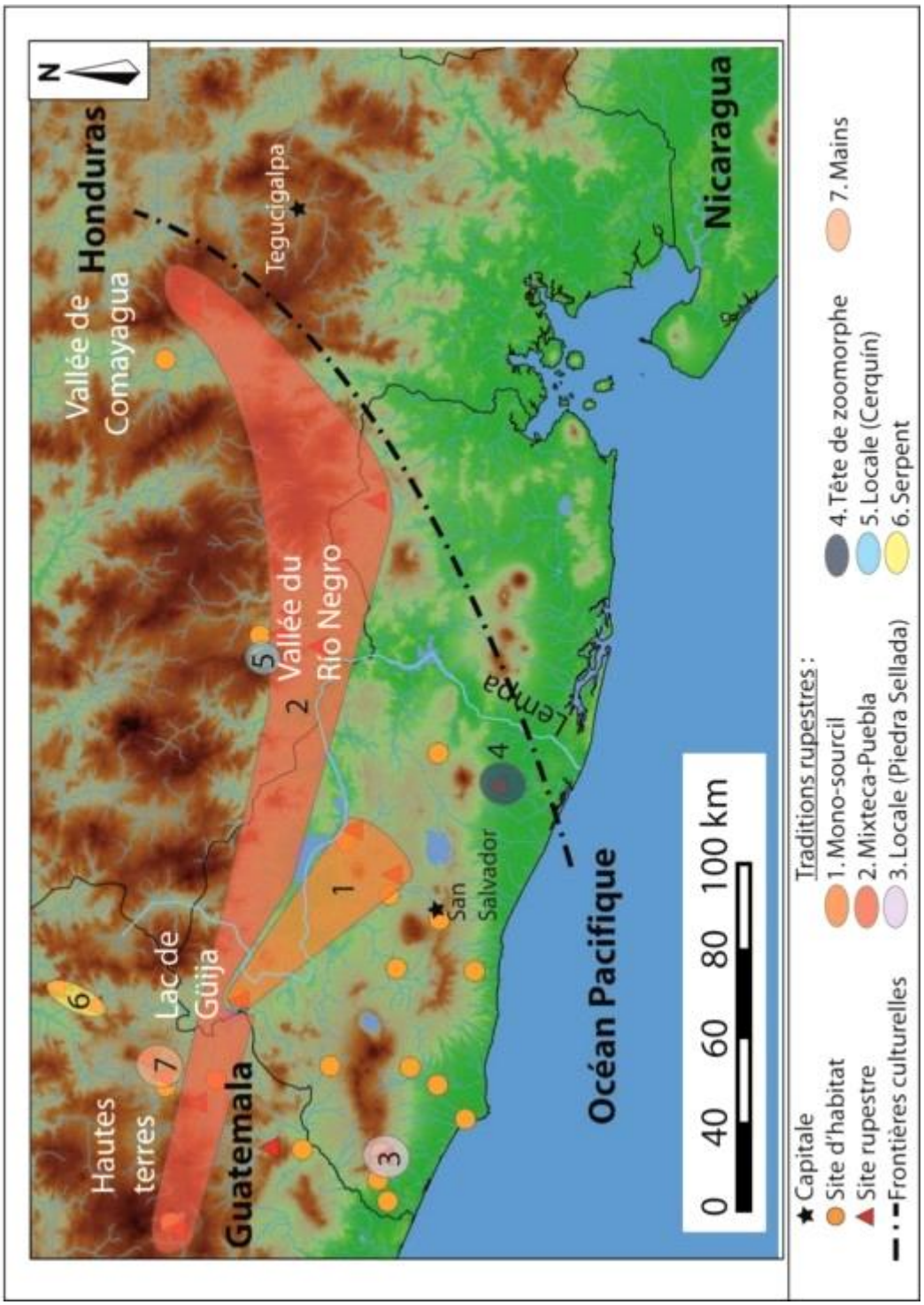


Figure 434 : Carte avec l'emplacement des traditions, des sites d'habitat et rupestres au Postclassique récent et les frontières culturelles

La ligne de frontière représente plutôt l'expansion maximale atteinte par les gisements de tradition Mixteca-Puebla. Il ne s'agit pas là de la limite de l'expansion des traditions iconographiques d'influences nahua-pipiles vers le sud puisque des gisements rupestres porteur de cet ascendant sont connus jusqu'au Nicaragua. La ligne a été

prolongée jusqu'au sud du gisement Piedra Labrada de la tradition « Tête de zoomorphe » ; à l'est de cette limite les régions sud du Honduras et est du Salvador sont mal connues à cette époque.

Conclusion

En guise de conclusion, nous proposons deux tableaux qui reprennent le cadre chronologique par régions du Chapitre 1, mais en plaçant cette fois les principales traditions qui ont pu être établies et replacer dans le temps (tablx 58 et 59).

Tableau 58 : Cadre chronologique des traditions des régions du Salvador

Tableau 59 : Cadre chronologique des traditions des régions du Centre du Honduras et des Hautes terres du Guatemala

Conclusion générale

L'art rupestre du Salvador est riche de traditions variées et bien représentées. Il a constitué un moyen d'expression lié au sacré que l'on retrouve quasiment sur tout le territoire. La production rupestre au Salvador est connue dès le Préclassique moyen, mais elle connaitra son apogée au Classique récent, puis au Postclassique. Ces périodes ont permis à un nombre limité d'individus d'exercer leur art pour les intérêts de leur communauté. Les gisements rupestres sont nombreux au Salvador, mais pas suffisamment pour avancer que l'art rupestre aurait pu être produit par tout un chacun. Les exécutants ont dû être des spécialistes suivant un apprentissage afin de maitriser les diverses techniques de gravures, de peintures et occasionnellement les deux. Des bribes de la tradition orale au Salvador peuvent nous éclairer sur la fonction des sites, même si elle s'exprime dans un syncrétisme profondément imbriqué. Il faut alors reconnaître que de manière générale, l'iconographie des sites rupestres salvadoriens nous désarçonne. La récurrence et l'imposante prédominance des motifs non-figuratifs échappent à toute volonté de percer la signification des figures. En tout cas, c'est un phénomène constant de l'art rupestre où la signification est souvent du domaine hypothétique, même quand cet art est figuratif. Cela n'empêche que le tissu de gisements rupestres dans notre région nous apporte de multiples possibilités d'analyses et des informations de premiers choix sur les cultures qui l'ont créé.

Tout d'abord, le caractère *in situ* de l'art rupestre est en lui-même une mine d'informations sur les critères recherchés pour le choix des sites. Ceux-ci peuvent nous éclairer sur leur possible fonction par exemple, mais surtout c'est la situation géographique des sites rupestres qui nous apporte des informations liées au territoire. Ce sont des « haut-lieux », porteurs d'un profond sens collectif, où s'est reflété à un moment donné une expression artistique d'un groupe particulier, avec sa culture propre et sa façon de créer des images. La production rupestre ne correspond pas à une production en série, comme c'est le cas pour la céramique et cela lui confère un lien plus intime avec ses créateurs. Ceux-ci ne produisent pas de l'art rupestre pour l'échanger ou pour qu'il plaise, même si les critères esthétiques sont aussi importants. Ils le produisent pour des raisons bien précises et ils vont mettre en œuvre les ressources iconographiques qu'ils vont juger utile en les puisant dans leur culture. L'art rupestre devient alors le témoin d'une production artistique culturelle à un endroit précis et à un

moment donné. Comme une photographie qui s'apprécie toujours à l'endroit où elle a été prise. Cette relation inhérente avec le territoire combinée avec l'intime relation entre iconographie et culture fait de l'art rupestre un instrument privilégié pour développer une analyse territoriale et par la même l'extension des influences culturelles.

Traditionnellement, les archéologues ont recours à la céramique, l'architecture, l'urbanisme ou encore la sculpture pour définir les influences culturelles. Dans notre région, l'art rupestre n'a que trop été considéré comme un phénomène isolé, comme si chaque site se suffisait à lui même et que chaque nouveau gisement devait être considéré comme un cas particulier. Ce n'est qu'à partir des années 2000 que des comparaisons entre les sites commencent à être évoquées. C'est alors un tournant dans l'étude de l'art rupestre salvadorien, des équipes salvadoriennes, puis franco-salvadoriennes vont systématiser les enregistrements et couvrir peu à peu tout le territoire. Les possibilités d'analyses d'un dense réseau de gisements rupestres au Salvador, mais aussi au-delà de ses frontières, commencent à être aperçues.

La situation géographique du Salvador, pourrait à première vue être considérée comme un creuset entre des aires culturelles. Un réceptacle des influences tantôt de la Mésoamérique, tantôt de l'Aire Intermédiaire. Mais c'est une vision équivoque car dès le Préclassique, le territoire salvadorien a également été un foyer propice à des innovations culturelles générées de façon autonome et dynamique qui ont eu des échos par delà ses frontières. Ses relations culturelles plus subtiles sont malaisées à détecter dans la céramique, en revanche, l'art rupestre est propice pour étudier les relations interculturelles à un niveau géographique plus restreint. La concentration des sites rupestres nous donne des indications sur le possible foyer d'une tradition, l'iconographie nous apporte de précieux renseignements sur les influences culturelles et la position géographique nous livre des données sur le territoire.

Notre parti pris était de s'engager sur l'état de la recherche actuelle et de considérer s'il était possible de mieux appréhender les dynamiques de la zone tampon par l'étude de l'art rupestre. La position géographique du Salvador au sein d'une zone de frontières aurait-elle pu avoir des conséquences sur son art rupestre ? Celui-ci a-t-il reflété les phénomènes culturels qui ont marqué le territoire salvadorien ? L'art rupestre peut-il témoigner de groupes culturels et permettre de retracer leur Histoire ?

La distinction de traditions rupestres au Salvador avec des territoires cloisonnés est indiscutable et elle a permis de rendre compte des dynamiques de la zone de tampon. Pour les sites dont la tradition est située dans le temps, il y a plus de traditions

locales que de traditions d'influence mésoaméricaine au Salvador. En outre, les traditions locales se retrouvent sur plus de la moitié des gisements (tab. 60). Il faut souligner que des aspects mésoaméricains ou de l'Aire Intermédiaires peuvent se retrouver dans ces traditions, mais leur iconographie et leur extension géographique sont locales.

Origine des influences sur les traditions rupestres		
Mésoaméricaine	**Locale**	**Aire Intermédiaire**
1. Olmèque (1)	1. Figurative en aplat (4)	1. Lignes ondulées parallèles (4)
2. Influences mayas (3)	2. Locale (Cerro Coroban) (1)	2. Cercles concentriques-Points (7)
3. Tlaloc (5)	3. Spirales-Cercles concentriques (6)	3. Zoomorphe gravé (3)
4. Tête de zoomorphe (3)	4. Cercles -Traits-Zoomorphes (6)	
5. Entrelacs (3)	5. Locale (Playa de los Petroglifos) (1)	
6. Serpent à plumes (2)	6. Méandres (17)	
8. Mixteca-Puebla (3)	7.Zoomorphe en relief (2)	
	8. Zoomorphes (Honduras) (1)	
	9. Mono-sourcil (3)	
20 sites au total	41 sites au total	14 sites au total

Tableau 60 : Origine des influences culturelles sur les traditions rupestres du Salvador

Grâce à cette étude, il est possible de retracer les grands étapes de l'art rupestre du Salvador. Ce sont des influences mésoaméricaines avec la tradition Olmèque qui, dès le Préclassique moyen, inaugure la production. Au Classique récent, si on écarte la Playa de los Petroglifos, où l'art rupestre a été pratiqué du Classique ancien au Postclassique récent, quatre traditions locales appartiendraient exclusivement à cette période (traditions « Figurative en aplat », « Cercles-Traits-Zoomorphes », « Zoomorphe en relief » et Méandres). C'est l'époque par excellence d'éclosion de traditions rupestres à l'extension géographique parfois très limitée. La tradition « Zoomorphe en relief », s'apprécie uniquement sur deux sites positionnés de part et d'autre du volcan San Vicente, à peine séparée par 10,5 km. La tradition Figurative en aplat possède une longueur de 11 km. Les sites les plus distants de la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes » sont séparés par 29,5 km. À cette époque, la tradition Méandres et la plus représentée, pourtant elle se fractionne en trois sous-groupes régionaux dont la longueur n'excède pas 36,6 km pour le sous-groupe le plus étendue du centre. Sur la côte Pacifique, 29,1 km et 27,2 km dans l'est. Si l'on fait la moyenne de la longueur des traditions, on obtient 24 km ; c'est une distance moyenne qui à mon sens pouvait être parcourue en une journée, même dans les régions montagneuses, surtout dans des sociétés où la marche consistait l'unique moyen de locomotion terrestre. Les producteurs

de cet art rupestre devaient appartenir à des groupes distribués sur des territoires peu étendus. La production de l'art rupestre a pu consolider la cohésion de ces groupes face aux cités de la Mésoamérique qui se développaient à l'ouest.

Pour ces quatre traditions, on ne connaît que peu les établissements associés. Pour la tradition Méandres, dans le sous-groupe du centre, Junquillo possède six monticules bas, distribués sur une longueur de 210 m et un rocher avec une cupule. Dans le sous-groupe de la côte Pacifique, El Punian se compose de trois monticules haut et sept roches avec des cupules[1094]. À proximité direct de la tradition « Zoomorphe en relief » on retrouve Tehuacan ; c'est un important centre monumental, probablement depuis le Classique ancien. Il se trouve sur le Plateau central, le long de la voie de communication qui regroupe les grands centres urbains depuis la zone de Chalchuapa jusqu'à l'est du Salvador.

La tradition de l'Aire Intermédiaire à ce moment est « Lignes ondulées parallèles », 17 km séparent les gisements de cette tradition est elle se trouve à proximité d'un important amas coquilliers où des sépultures multiples du Classique récent ont été découvertes avec des offrandes[1095]. Le site d'habitat le plus proche est Asanyamba ; il se compose de plus de 20 monticules ne dépassant pas les trois mètres de haut. C'est un des plus important du Golfe de Fonseca et il est associé à des amas coquilliers du Classique récent[1096].

À ce moment, les influences iconographiques mésoaméricaines sont d'origine maya. Il n'existe pas de site à l'iconographie purement maya au Salvador. Au Guatemala, ce sont trois sites qui ont été enregistrés dont l'iconographie est représentative de l'iconographie maya du Classique récent. Les endroits sont associés tantôt à un lac, une rivière et une grotte. Dans la grotte ce sont des gravures dont un haut-relief peint (Plan del Jocote), tandis que les deux autres sites sont peints, le premier avec un zoomorphe (un cerf) à la Cueva del Venado et le second est la représentation d'un dieu anthropo-zoomorphe. La portion du territoire du Guatemala est moins étendue dans notre région mais la densité n'en reste pas moins faible. À proximité de ces sites, ce sont des grands centres urbains aux caractéristiques architecturales des Basses terres qui se développent, sous l'impulsion de l'expansion des Mayas chortis en provenance de Copan.

[1094] Fidias 1962, p. 14

[1095] Escamilla et Shibata 2005, p. 3

[1096] Albarracín et Valdivieso 2003, p. 87

Ce nombre limité de gisements rupestres au Guatemala contraste avec l'éclosion de traditions rupestres au Salvador. Celle-ci doit faire écho à une mosaïque de peuples ; pour la tradition Méandres, les Lencas, pour la tradition « Cercles-Traits-Zoomorphes », d'éventuels Chorotegas et pour la tradition « Figurative en aplat », peut-être les Cacaoperas. En revanche, pour la tradition «Zoomorphe en relief », en lien avec l'important centre Tehuacan, une société possiblement plus « cosmopolite » pourrait être évoquée. Cette mosaïque est une particularité du territoire salvadorien ; la tradition locale Zoomorphes du Honduras, avec un unique représentant au Salvador, s'étend sur une longueur de 180 km, ce qui transcrit une plus grande homogénéité. Dans la vallée de Comayagua, les influences stylistiques mayas sont plus présentes, elles ne se retrouvent néanmoins que dans des figures de serpents et parfois de serpents à plumes. L'adoption de cette divinité par une population définitivement Lenca remonte à l'influence de Teotihuacan dès le Classique ancien.

En réalité, l'apogée de l'influence iconographique mésoaméricaine sur les sites rupestres au Salvador est le Postclassique. Elle est liée à l'arrivée des groupes Nahuas-Pipils et rassemble 16 sites répartis entre cinq traditions. Au Postclassique ancien, l'art rupestre semble utilisé comme un instrument de territorialisation conscient par les groupes Nahuas-Pipils et se situe aux limites du territoire. Le Plateau central est donc mis de côté et on retrouve les gisements sur la côte Pacifique où au nord dans les montagnes. Les groupes Nahuas-Pipils vont produire sur d'anciens sites rupestres, ou encore au sein d'une concentration de gisements d'une même tradition (cas de la Montañona). L'imagerie change alors avec des têtes de zoomorphes provenant d'un bestiaire belliqueux, jusqu'à d'éventuelles scènes de sacrifice ou d'adoration, liées aux principales divinités du panthéon nahua-pipil, également représentées. On parle alors de traditions dont l'extension est régionale ; la longueur moyenne atteinte par ces traditions est de 196 km ! On est bien loin des 24 km de moyenne atteint par les traditions du Classique récent.

La Zone Centrale d'Interactions se contracte alors car, à l'est également, les influences de l'Aire Intermédiaire se font plus présentes. Les traditions « Cercles concentriques-Points » et « Zoomorphe gravé » rassemblent 14 sites. Cette dernière tradition représente trois sites qui se cantonnent aux pentes du volcan Conchagua. En revanche, la tradition « Cercles concentriques-Points » s'étend sur la région Est du Salvador, avec une extension de 57,7 km, sans compter un gisement isolé dans le centre du pays (Piedra Labrada de San José Guayabal), pour lequel un registre archéologique est nécessaire. Dans tous les

cas, la tradition « Cercles concentriques-Points » couvre une longueur qui représente plus du double de la moyenne des traditions du Classique récent.
En termes de traditions locales, il ne resterait plus alors que la tradition « Spirales-Cercles concentriques », développée autour du massif de la Montañona, sur un territoire où la distance entre les sites rupestres les plus éloignés n'est que de 12,6 km. Le massif montagneux se trouve à la limite avec les établissements en plein essor de Cihuatan et Santa-Maria dans la vallée d'El Paraiso, des groupes Nahuas-Pipils. Elle ne devrait pas se prolonger au-delà du Postclassique ancien.
Au Honduras, la vallée de Comayagua est le lieu de rencontre des influences de l'Aire Intermédiaire et de la Zone Centrale d'Interactions. Les premières, en provenance des vallées de Tegucigalpa et du Rio Choluteca, se retrouvent sur les contreforts sud-est de la vallée ; il s'agit de la tradition « Visages simples-Zoomorphes-Géométriques ». Elle rencontre la tradition Entrelacs sur le site Yarales. La tradition Entrelacs mélange à cette époque des influences locales et mésoaméricaines correspondants à la Zone Centrale d'Interactions.

Au Postclassique récent, la tradition Entrelacs s'intègre à la tradition Mixteca-Puebla, l'entrelacs forme alors le corps du monstre terrestre *cipactli* dans le Canyon de la Cueva del Chumpe, ou encore le corps d'un serpent polychrome à la Cueva Pintada de San Francisco au Honduras. A cette époque, l'art rupestre de notre région intègre la panoplie d'images de la tradtion Mixteca-Puebla, diffusée depuis le Mexique, qui tend à effacer les régionalismes iconographiques, autant en gravure qu'en peinture.
La dernière tradition locale préhispanique au Salvador pourrait être la tradition « Mono-sourcil ». Elle apparaît sur trois gisements à proximité de centres pipils occupés à l'arrivée des Espagnols. Elle comporte des influences de l'iconographie Mixteca-Puebla, mais la majorité des motifs sont d'inspiration locale. Il n'y a plus lieu de parler alors d'une Zone Centrale d'Interactions.

Avec la Colonie, les croix-latines incisées vont couvrir les sites rupestres du Salvador, autant ceux du Classique récent que du Postclassique et elles vont toucher les gisements picturaux comme les gravés.

Au niveau des techniques, si la peinture se cantonne en général aux contreforts de la Sierra Madre, à la frontière entre le Honduras et le Salvador, toutes les œuvres ne correspondent pas à une même époque. Néanmoins, il est vrai que ces montagnes concentrent quasiment tous les sites peints, en dehors de Rosas Coloradas, situé sur le

cours inférieur du fleuve Lempa, dans le centre du pays. Les gravures, quant à elles, s'étendent depuis ces mêmes montagnes et se retrouvent sur tout le territoire. Force est de constater que les techniques ne sont pas toujours discriminantes. Au Guatemala, chez les Mayas, les gisements rupestres incluent peintures et gravures et parfois les deux en même temps comme à Plan del Jocote, où un haut-relief décrivant un visage est peint en rouge et bleu. La tradition Olmèque est connue en gravure (bas-relief) au Salvador, mais elle est peinte au Guatemala, en dehors de notre région, sur le gisement Diablo Rojo d'Amatitlan.

En réalité, on constate que les traditions régionales sont réadaptées selon le *modus operandi* en vogue ou traditionnel au niveau local. Les traditions mésoaméricaines du Postclassique sont gravées dans tout le Salvador, mais elle sont peintes dès le Postclassique ancien dans les cordillères du nord, où se trouvent les sites picturaux. C'est le cas dans le centre du pays, à la Cueva del Ermitano, où l'iconographie des groupes Nahuas-Pipils se superpose littéralement à la tradition locale précédente. Dans la cordillère de Nahuaterique, à l'extrémité nord-est du pays, où des gisements picturaux pourraient être du Classique ancien au Classique terminal, l'iconographie des groupes Nahuas-Pipils est peinte à la Cueva de las Figuras. Au Postclassique récent, le style Mixteca-Puebla répandu depuis les Hautes terres orientales du Guatemala, jusqu'à la vallée de Comayagua, sera exprimé en peinture et en gravure dans ces mêmes montagnes. En revanche, quand la tradition est d'origine locale, la technique est discriminante. C'est le cas autant au Honduras qu'au Salvador. On a même l'exemple au Salvador de la tradition Méandres où les motifs sont gravés puis peints ; un double travail qui semble avoir été la règle sur tous les gisements de la tradition.

Notre niveau de connaissance de la région est encore balbutiant, d'autant plus que la zone n'a que partiellement intéressé les chercheurs. L'absence d'imposants vestiges monumentaux cache une intense et diverse production d'art rupestre. Celui-ci forme un trait caractéristique de la ritualité des cultures qui se sont succédées au Salvador dès le Préclassique moyen, mais surtout au Classique récent et au Postclassique. Au Classique récent, c'est l'apogée des traditions rupestres locales où se reflètent clairement une Zone Centrale d'Interactions autonome. Ces groupes humains emploient l'art rupestre plus que les sociétés plus urbanisées de la Mésoamérique, en particulier leur voisin Maya, mais moins que les sociétés de l'Aire Intermédiaire. L'art rupestre dans cette aire culturelle doit avoir imprégné plus directement la vie quotidienne

des habitants. Il suffit d'évoquer les 1400 roches gravées de l'île d'Ometepe, où les dizaines d'imposantes roches recouvertes de gravures de Piedras Pintadas (Villa Sandino), au Nicaragua, pour imaginer que la production d'art rupestre était un phénomène massif. Dans la Zone Centrale d'Interactions, la production d'art rupestre est plus occasionnelle. Elle a dû être réservée à des moments précis et être menée par des groupes restreints d'individus.

Plus de la moitié des gisements rupestres (37 au total) se trouvent à moins de 6,5 km d'un site d'habitat. Au sein de ces sites, seuls quatre gisements sont en revanche à moins de 500 m d'un site d'habitat. La production d'art rupestre au Salvador s'inscrit dans une logique de pèlerinages d'une durée moyenne d'une heure, une heure et demie, ce qui accentue son caractère sacré. Des pèlerinages de ce type se réalisent encore au Salvador, c'est le cas à Lolotiquillo, dans l'est du pays, où pour le Jour de la Croix, le 3 mai, les pèlerins effectuent une marche en guise de pénitence jusqu'au Cerro Coroban voisin, en portant des fruits ou une pierre comme offrande. Celle-ci se place au pied d'une croix sur le sommet. Une messe est alors célébrée. C'est une tradition qui est attestée dans la bibliographie dès le XIX^{e} siècle. À l'époque préhispanique, ces pèlerinages ont dû être de la même façon réguliers. Ils ont également dû contribuer à une territorialisation accentuée et un haut degrés d'autonomie et de cohésion de ces groupes humains .

La compréhension de ces phénomènes par le biais de l'art rupestre est possible car c'est un vecteur privilégié et intime de l'iconographie et des archétypes des cultures qui l'ont produit. Dans notre région, il reste encore beaucoup à faire ; les traditions locales et encore plus celles de l'Aire Intermédiaire sont les plus délicates à replacer chronologiquement. Des recherches futures sur les gisements rupestres et sur les établissements de la Montañona, dans le Golfe de Fonseca et dans les cordillères septentrionales, permettront d'étayer la chronologie et les affiliations culturelles de cette étude. Les régions autour du Salvador, autant dans les Hautes terres du Guatemala, qu'au Honduras et au Nicaragua sont mal connues. Au niveau centraméricain, l'Aire culturelle Mésoaméricaine est la plus étudiée. Notre travail constitue un premier jalon pour la compréhension des phénomènes culturels qui se sont succédés dans une portion importante de la Zone Centrale d'Interactions. C'est une région peu étendue, coincée entre ces deux grandes aires culturelles, mais où des processus complexes ont vu naître des sociétés autonomes qui ont joué le rôle de charnière.

L'établissement des traditions rupestres au niveau centraméricain ne sera pas une mince affaire, mais il offre des perspectives d'études passionnantes sur les groupes humains qui ont occupé cette région. La définition des territoires par le biais de la reconnaissance des traditions rupestres, en associant systématiquement les établissements situés à proximité, apportera sans doute de nombreuses réponses et de nouvelles questions sur l'origine de ces groupes humains et leur relation avec cet art.
Les Hautes terres orientales du Guatemala ont été peu explorées et les recherches les plus importantes remontent aux années 1980 et 1990. Au Salvador, au Honduras et au Nicaragua, les projets archéologiques de terrain sont rares et ce n'est que progressivement que les sites seront enregistrés de façon scientifique. Le montage d'un SIG à l'échelle de ces pays, sur un modèle plus simplifié que celui mis en œuvre dans cette étude, offrirait déjà des possibilités de recherches fascinantes et c'est un outil qui est à la portée de la main. Néanmoins, avant de penser à des bases de données scientifiques en Amérique Centrale, il est indispensable de s'efforcer à divulguer l'importance de l'art rupestre et de l'archéologie en général à tous les niveaux scolaires. Il en va de la conservation du patrimoine et du renforcement de l'identité culturelle.

Le patrimoine rupestre, s'il trouve sa fonction au sein de la société actuelle, pourrait être protégé. Les possibilités sont multiples ; la création de parcs avec des guides, la mise en place de sentiers balisés avec des parcours réunissant plusieurs sites d'art rupestre situés dans des couloirs naturels protégés, la construction d'infrastructures et la divulgation. Ce sont autant de moyens de mettre en valeur les sites rupestres qui sont, il faut le dire, à l'abandon. Ce qui a permis à l'art rupestre de traverser les âges, c'est son éloignement, encore aujourd'hui, des zones densément peuplées. Pourtant, même ainsi, la mauvaise réputation de l'art rupestre, associé trop souvent à des pactes avec le diable, ne le protège pas d'actes de vandalisme dans des zones reculées. C'est dire qu'il est urgent de préserver cet héritage et de déclarer plus de sites rupestres patrimoine culturel protégé.
Le rôle des centres de recherches étrangers n'est pas à sous-estimer pour l'étude, la conservation et la mise en valeur du patrimoine. Malheureusement, les moyens sont de plus en plus limités et malgré tout, ils permettent de faire survivre la recherche. C'est le cas pour notre région du Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines, section Amérique Centrale. Les universités et les institutions de la région sont demandeuses de projets de coopération, autant au niveau de la recherche que de la conservation du

patrimoine et dans cette dynamique, des projets de recherches couvrant plusieurs pays devraient être encouragés.

Bibliographie

AGURCIA FASQUELLE, Ricardo

1976. Los Petroglifos de Valladolid, Comayagua. In : *Las Fronteras de Mesoamerica, XIV Mesa Redonda*. México, D.F. : Sociedad Méxicana de Antropología. Vol. 14, n°2, p. 229-236.

ALBARRACÍN-JORDAN, Juan et VALDIVIESO, Fabricio

2013. Pasado, presente y futuro de la arqueologia en El Salvador. In : *Identidades*. p. 59-93.

AMADOR, Fabio Esteban

2009. *Atlas arqueológico de la región de Oriente de El Salvador* [en ligne]. S.l. : Famsi. Disponible à l'adresse : http://www.famsi.org/reports/07070es/.

AMADOR, Fabio Esteban et ESCAMILLA, Marlon

2014. Imaging a Language: New Visual Approaches to Document Ancient Writing Systems in El Salvador. In : *79th Annual Meeting of Society for American Archaeology* [en ligne]. Austin, USA : Society of American Archaeology. p. 138. Disponible à l'adresse : http://www.saa.org/Portals/0/SAA/Meetings/2014 program/1-300.pdf.

AMAROLI, Paul

2006. Informe sobre el sitio Arqueológico Igualtepeque y las Amenazas que Enfrenta. In : *Fundación Nacional de Arqueología* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www.fundar.org.sv/referencias/igualtepeque.pdf.

AMAROLI, Paul

1997. A newly discovered potbelly sculpture from El Salvador and a reinterpretation of the genre. In : *Mexicon* [en ligne]. Vol. 19, n° 3, 1997, p. 51-53. Disponible à l'adresse : http://www.fundar.org.sv/referencias/teopan.pdf.

AMAROLI, Paul

1996. *Recursos Culturales del Parque Nacional El Imposible: Evaluación y Recomendaciones*. San Salvador, El Salvador.

AMAROLI, Paul

1983. *Reconocimiento y Evaluación del sitio Arqueológico Isla El Cajete* [en ligne]. San Salvador, El Salvador. Disponible à l'adresse : http://www.fundar.org.sv/referencias/amaroli_elcajete.pdf.

AMAROLI, Paul
[sans date]. Colaboracion de FUNDAR con gobiernos locales y otras entidades - Tecoluca. In : *Fundación Nacional de Arqueología* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www.fundar.org.sv/colaboracion.html.
AMAYA AMAYA, Miguel Angel
1985. *Historia de Cacaopera*. El Salvador : Ministerio de Educación, Dirección de Publicaciones.

ANDREWS E., Wyllys
1976. *La Arqueología de Quelepa, El Salvador*. 2 ed. San Salvador, El Salvador : Dirección de Publicaciones e Impresos, Ministerio de Cultura y Comunicaciones.

ANONYMES
1963. Información. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. Vol. 11, p. 37-41.

ANONYMES
1950. La Piedra Pintada de San José Villanueva. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. Vol. 1 n°3.

ARROYO, Bárbara
2005. Mesa Redonda sobre Arqueología Tardía en la Costa Sur : Discusión. In : *XVIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004* [en ligne]. Guatemala Ciudad : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 1025-1029. Disponible à l'adresse : http://www.famsi.org/reports/03101es/101arroyo/101arroyo.pdf.

ARROYO, Bárbara, DEMAREST, Arthur A. et AMAROLI, Paul
1993. Descubrimientos recientes en El Carmen, El Salvador: un sitio preclásico temprano. In : *III Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1989: Museo Nacional de Arqueología y Etnología* [en ligne]. Vol. 1989, p. 289-298. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/20.89 - Barbara Arroyo - en PDF.pdf.

BAKER, Suzanne
2008. Arte rupestre de Nicaragua. In : *Arte Rupestre de Mexico Oriental y America Central*. Berlin : Institut Ibéro Américain, Fondation Patrimoine Culturel Prusien et le Gebr. Mann Verlag. p. 198-216.

BARBERENA, Santiago I.
1950. La Gruta de Corinto. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. Vol. 1, n°3, p. 68-71.

BARBERENA, Santiago I.
1914. *Historia de El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

BARBERENA, Santiago I.
1889. Elevado Simbolismo de las manos dibujadas en la Gruta de Corinto en El Salvador. In : *Los Debates*. San Salvador, El Salvador : Vol. 5, n°57 , p. 290-292.

BARÓN CASTRO, Rodolfo, 1942. *La Población de El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Consejo Superior de Investigaciones Científicas.

BATRES, Carlos, MARTÍNEZ, Ramiro et PÉREZ, Lucrecia
2009. Hor cha'an: La serpiente mítica ch'orti' en el arte rupestre de Chiquimula, Guatemala. In : *Liminar. Estudios Sociales y Humanísticos* [en ligne]. Vol. VII, n°1 , p. 1-18. Disponible à l'adresse : http://www.scielo.org.mx/pdf/liminar/v7n1/v7n1a4.pdf.

BATRES, Carlos, MARTÍNEZ, Ramiro, ESCOBAR DE MILIÁN, Nury, PÉREZ, Lucrecia et ROSADA, Luis
1998. Las pinturas rupestres del Peñasco Los Migueles, Municipio de San Juan Ermita, Chiquimula : Informe Preliminar. In : LAPORTE, J.P. et ESCOBEDO, H.L. (éd.), *XI Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1997* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 648-659. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/42.97_-_Batres_et_al..pdf.

BAUDEZ, Claude F.
2004. *Una Historia de la Religión Maya*. México, D.F. : UNAM, CCCAC et CEMCA.

BAUDEZ, Claude F.
1970. *Amérique Centrale*. Genève : Nagel.

BAUDEZ, Claude F.
1966. Les niveaux céramiques au Honduras : une reconsidération de l â€™ évolution culturelle. In : *Journal del Société des Américanistes de Paris* [en ligne]. Vol. Tome 55, p. 299-341. Disponible à l'adresse : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jsa_0037-9174_1966_num_55_2_2511.

BEDNARIK, Robert G.
2002. La calibración computarizada a color en las fotografías de arte rupestre. In : *Rupestreweb* [en ligne]. [Consulté le 9 mars 2016]. Disponible à l'adresse : http://www.rupestreweb.info/escala.html.

BELLO-SUAZO, Gregorio
2015. Tehuacán (sitio arqueológico). In : *Wikipedia* [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://es.wikipedia.org/wiki/Tehuacán_(sitio_arqueológico).

BELLO-SUAZO, Gregorio
2009. *Museo Nacional de Antropología Dr. David J. Guzmán : Tesoros Arqueológicos*. San Salvador, El Salvador : Dirección Nacionales de Patrimonio Cultural.

BERDAN, Frances F. et SMITH, Michael E.
2004. El sistema Mundial Mesoamericano Postclásico. In : *Relaciones 99*. Vol. XXV, p. 18-77.

BOGGS, Stanley
1979. Current Archaeological research in El Salvador. In : *Mexicón*. Vol. 1, n° 4 , p. 43-44.

BOGGS, Stanley
1950. « Olmec » pictographs in the Las Victorias group, Chalchuapa archaeological zone, El Salvador. In : *Notes on Middle American Archaeology and Ethnology*. Vol. 4, n° 99, p. 85-92.

BOONE, E H et SMITH, M E
2003. Postclassic international styles and symbol sets. In : SMITH, Michael E. et BERDAN, Frances F. (éd.), *The Postclassic Mesoamerican World* [en ligne]. The University of Utah Press. p. 186-193. ISBN 0874807344 (alk. paper). Disponible à l'adresse : http://www.public.asu.edu/~mesmith9/1-CompleteSet/Boone-MES-PCW-ch24.pdf.

BOYD, Dixon
1989. Estudio preliminar sobre el patrón de asentamiento del valle de Comayagua: corredor cultural prehistórico. In : *Yaxkin*. Vol. XII, n° 1, p. 40-76.

BOYD, Dixon, JOESINK-MANDEVILLE, L. R. V., HASEBE, Nobukatsu, MUCIO, Michael, VINCENT, William, JAMES, David et PETERSEN, Kenneth
1994. Formative-Period Architecture at the Site of Yarumela, Central Honduras. In : *Latin American Antiquity* [en ligne]. Vol. 5, n° 1, p. 70-87. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/22210916/Formative-period_Architecture_at_the_Site_of_Yarumela_Central_Honduras.

BRADY, James E.
1997. Settlement Configuration and Cosmology: The Role of Caves at Dos Pilas. In : *American Anthropologist* [en ligne]. Vol. 99, n° 3, p. 602-618. DOI 10.2307/681746. Disponible à l'adresse : http://www.jstor.org/stable/681746.

BRADY, James E.
1988. *La Gruta de Jobonche : El sitio y su Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala.

BRASSEUR DE BOURBOURG, Charles Étienne
1857. *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique-Centrale durant les siècles antérieures à Christophe Colomb, Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes*. Paris, France : Librairie de la Société de Géographie.

BRUHNS, Karen
2004. Sitio de Petrograbados en San José Guayabal. In : [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://online.sfsu.edu/kbruhns/cihuatan/soldnews.htm#petroglyph.

CALVO DOMÍNGUEZ, Braulio
2009. *La Greca Escalonada en la Cultura Maya* [en ligne]. Universidad de Ciencias y Arte de Chiapas. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/8093855/La_Greca_Escalonada_en_la_Cultura_Maya_Antigua.

CASADO LÓPEZ, María del Pilar
2015. El Arte Rupestre En México. In : *Arqueología Mexicana*. Vol. 61, p. 1-90.

CEA, José Roberto
1986. *La pintura en El Salvador, Panorama histórica crítico*. Editorial Universitaria, Universidad de El Salvador.

CHAPMAN, Anne
1992. *Los Hijos del Copal y la Candela : ritos agrarios y tradición oral de los Lencas de Honduras*. México, D.F. : Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Antropológicas.

CHINCHILLA MAZARIEGOS, Oswaldo,
2001. Los Barrigones del Sur de Mesoamérica. In : *Precolombart* [en ligne]. Vol. 4/5, p. 9-23. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/523354/Los_barrigones_del_sur_de_Mesoamérica_The_Potbellies_of_Southern_Mesoamerica.

CHÁVEZ, Hugo Iván
2013. Deidades, Animales, Individuos y otros : Resultados Preliminares del Inventario de las Manifestaciones Gráficas Rupestres del Sitio Arqueólogico Igualtepeque, Lago de Güija, Santa Ana. In : *XIV Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Guatemala Ciudad, Guatemala.

CHÁVEZ, Hugo Iván
2008. La Cueva del Morro y la Peña de los Fierros: una aproximación a dos sitios de arte rupestre en el Municipio de Tonacatepeque, Departamento de San Salvador, El Salvador. In : *IX Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala. p. 1-26.

COBOS, Rafael
1999. El Clásico Terminal en el Sureste del Àrea Maya : una visión desde El Salvador. In : LAPORTE, J. P. et ESCOBEDO, H. L. (éd.), *XII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1998* [en ligne]. Ciudad de Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 573-582. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/44.98 - Cobos.pdf.

COBOS, Rafael
1994. *Síntesis de la arqueología de El Salvador (1850-1991)*. San Salvador, El Salvador : Colección Antropología e Historia, CONCULTURA.

COLADÀN, Elisenda
2000. The rock art of « La Gruta del Espíritu Santo ». In : *International Newsletter on Rock Art (INORA)*. Vol. 27, p. 13-19.

COLADÀN, Elisenda
1999. El lenguaje de las piedras o la importancia de las representaciones rupestres como documento histórico. In : *IV Simposio Panamericanos de Historia*. San José, Costa-Rica.

COLADÀN, Elisenda
1998a. Las pinturas rupestres del oriente de El Salvador. In : LAPORTE, J.P. et ESCOBEDO, H.L. (éd.), *XI Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala (1997)*. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Ministerio de Cultura y Deportes, Instituto de Antropología e Historia, Asociación Tikal. p. 513-524.

COLADÀN, Elisenda
1998b. *Nuevos datos sobre el arte rupestre de El Salvador*. San Salvador, El Salvador.

COLADÀN, Elisenda
1996a. Nuevas pinturas rupestres en la zona oriental. In : *Tendencias*. Vol. 4, n° 55, p. 21-22.

COLADÀN, Elisenda
1996b. *Pinturas rupestres e industrias líticas del oriente de El Salvador. La gruta de Espirito Santo en Corinto y sus alrededores*. San Salvador, El Salvador.

COLADÀN, Elisenda
1995. La gruta del Espiritu Santo (El Salvador). In : *Tendencias*. Vol. 3, n° 45, p. 40-42.

COLADÀN, Elisenda et AMAROLI, Paul
2008. Las Representaciones Rupestres de El Salvador. In : *Arte rupestre de Mexico y America Central*. Berlin : Institut Ibéro Américain, Fondation Patrimoine Culturel Prusien et le Gebr. Mann Verlag. p. 157-175.

CONSTENLA UMAÑA, Adolfo
1991. *Las Lenguas del Area Intermedia : Introducción a su Estudio Areal*. San José, Costa-Rica : Editorial de la Universidad de Costa Rica.

COSTA, Philippe
2010a. *Historiographie de l'art rupestre au Salvador*. Université de Paris 1, Panthéon-Sorbonne.

COSTA, Philippe
2010b. *Proyecto de conservación de la Casa de las Golondrinas, un sitio mayor de arte rupestre en las Tierras Altas de Guatemala* [en ligne]. Université San Carlos Guatemala. Disponible à l'adresse : http://biblioteca.usac.edu.gt/tesis/02/02_2925.pdf.

COSTA, Philippe
2007. Los petrograbados de la Cueva de los Fierros, departamento de Cabañas, El Salvador. In : *VIII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Guatemala Ciudad, Guatemala.

COSTA, Philippe, GELLIOT, Éric, MERCIER, Simon et PERROT-MINNOT, Sébastien
2014. Cultural dynamics through rock art in eastern Salvador. In : *Program of the 79th Annual Meeting of the Society for American Archaeology (April 23-27 2014, Austin Texas)*. Washington DC, USA : Society of American Archaeology. p. 134.

COSTA, Philippe, MANZANO, Ligia, GELLIOT, Éric, MERCIER, Simon et PERROT-MINNOT, Sébastien
2011. *Informe Final del Proyecto Arqueológico Rupestre Salvadoreño*. San Salvador, El Salvador.

COSTA, Philippe, MANZANO, Ligia, GENOVEZ CASTANEDA, José Vicente, MERCIER, Simon et BARRIOS, Edy,
2013. *Informe final del Proyecto Arqueológico Reconocimientos y contextualización del Arte Rupestre Salvadoreño*. San Salvador, El Salvador.

COSTA, Philippe, MERCIER, Simon, BARRIOS, Edy et GENOVEZ CASTANEDA, José Vicente,
2016. *Informe Final del Proyecto Arqueológico reconocimientos y Contextualización del Arte Rupestre Salvadoreño 2013*. San Salvador, El Salvador.

COSTA, Philippe et PERROT-MINNOT, Sébastien
2007. Los petrograbados de San José Villanueva (departamento de La Libertad, El Salvador). In : *II Congreso Centroamericano de Arqueología*. San Salvador, El Salvador.

COVARRUBIAS, Miguel
1961. *Arte indígena de México y Centroamérica*. México, D.F. : Universidad Nacional Autónoma de México

CREAMER, Winifred
1987. Mesoamerica as a concept: An archaeological view from Central America. In : *Latin American Research Review* [en ligne]. Vol. 22, n° 1, p. 35-62. Disponible à l'adresse : http://www.jstor.org/stable/2503542.

CRESPÍN RIVERA, Ismael Ernesto
2011a. Las Huellas de Piedra. Petrograbados y piedras Tácitas de la comunidad de Pepeshtenango, municipio de Suchitoto, El Salvador. In : *XII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala.

CRESPÍN RIVERA, Ismael Ernesto
2011b. Las manifestaciones rupestres de la Loma Colorada, municipio de Las Vueltas, departamento de Chalatenango, El Salvador. In : *IV Congreso Centroamericano de Arqueología en El Salvador*. San Salvador, El Salvador.

CRESPÍN RIVERA, Ismael Ernesto
2011c. Una aproximación a las manifestaciones rupestres de la mancomunidad La Montañona, Dpto. de Chalatengo, El Salvador. In : *XII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala.

CRESPÍN RIVERA, Ismael Ernesto
2005. *Diagnostico Cultural de La Mancomunidad La Montañona*. San Salvador, El Salvador. CRESPÍN

CUNEO-VIDAL, Rómulo
1930. Opinión del etnólogo peruano R. Cuneo-Vidad sobre nuestra Piedra Parada. In : *Revista del Departamento de Historia*. Vol. 1, n° 4, p. 45-47.

DARRAS, Véronique
2000. La Mésoamérique précolombienne. In : *Historiens et Géographes* [en ligne]. p. 143-162. Disponible à l'adresse : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00356383/document.

DE BARATTA, Maria
1952. *Cuzcatlán Típico. Ensayo sobre etnofonia de El Salvador: Folklore, Folkvisa y Folkway. Segunda Parte.* San Salvador, El Salvador : Ministerio de Cultura.

DE LA FUENTE, Beatriz
1995. *La Pintura Mural Prehispánica en México*. México, D.F. : Universidad Nacional Autónoma de México (Instituto de Investigaciones Estéticas), Consejo Nacional para la Cultura y las Artes et Instituto Nacional de Antropología e Historia.

DELLUC, Brigittet et Gilles
1984. Lecture Analutique des Supports Rocheux Gravés et Relevé Synthétique. In : *L'Anthropologie*. Vol. 88, n° 4, p. 519-529.

DEMAREST, Arthur A.
1988. Political Evolution in the Maya Borderlands : The Salvadoran Frontier. In : BOONE, Elizabeth H. et WILLEY, Gordon R. (éd.), *The Southeast Classic Maya Zone*. Washington DC, USA : Dumbarton Oaks Research Library and Collection. p. 335-394.

DEMAREST, Arthur A. et SHARER, Robert J.
1986. Late Preclassic Ceramic Spheres, Culture Areas, and Cultural Evolution int he Southeastern Highlands of Mesoamerica. In : URBAN, P. et SCHORTMAN, E. (éd.), *The Southeast Maya Periphery*. Austin : University of Texas Press. p. 194-223.

DEMAREST, Arthur A. et SHARER, Robert J.
1982. The Origins and Evolution of Usulutan Ceramics. In : *American Antiquity*. Vol. 47, n° 4, p. 810-822.

DEMAREST, Arthur A., SWITSUR, Roy et BERGER, Rainer
1982. The Dating and Cultural Associations of the « Potbellied » Sculptural Style : New Evidence from Western El Salvador. In : *American Antiquity*. Vol. 47, n° 3, p. 557-571.

DEMOULE, Jean-Paul, GILIGNY, François, LEHOËRFF, Anne et SCHNAPP, Alain
2005. *Guide des méthodes de l'archéologie*. Paris, France : Éditions de la Découverte.

DI MÉO, Guy
1998. De l'espace aux territoires : éléments pour une arhéologie des concepts fondamentaux de la géographie. In : *L'information géographique* [en ligne]. Vol. 62, n° 3, p. 99-110. DOI 10.3406/ingeo.1998.2586. Disponible à l'adresse : http://www.persee.fr/docAsPDF/ingeo_0020-0093_1998_num_62_3_2586.pdf.

DILLON, Brian,
1982a. Guatemalan Rock Art: A review of research problems. In : *Latin American Indian Literatures Journal*. Vol. 6, n° 1, p. 66-75.

DILLON, Brian,
1982b. Preface. In : *M. Strecker, Rock Art of East Mexico and Central America : an annotated bibliography (2nd revised edition): i-v. Monograph X*. Los Angeles, USA : Institute of Archaeology, University of California.

DIRECCIÓN GENERAL DE ESTADÍSTICA Y CENSOS
1959. *Diccionario Geográfico de la República de El Salvador* [en ligne]. San Salvador, El Salvador : Ministerio de Economía. Disponible à l'adresse : http://ufdc.ufl.edu/UF00081453/00001#template.

DULL, Robert A., SOUTHON, J. R., KUTTEROLF, S., FREUNDT, A., WAHL, D. et SHEETS, Payson D.
2010. Did the TBJ Ilopango eruption cause the AD 536 event? In : *AGU Fall Meeting Abstracts* [en ligne]. Vol. 1, n° 1983, p. 2370. Disponible à l'adresse : http://adsabs.harvard.edu/abs/2010AGUFM.V13C2370D.

DULL, Robert A., SOUTHON, John R. et SHEETS, Payson D.
2001. Volcanism, Ecology and Culture: A Reassessment of the Volcano Ilopango TBJ Eruption in the Southern Maya Realm. In : *American Antiquity*. Vol. 12, n° 1, p. 25-44.

EARNEST, Howard H. et DEMAREST, Arthur A.
1987. The Southern Frontier as a Cultural Boundary : Differential Rates of Change in Central and Western El Salvador. In : ROBINSON, Eugenia J. (éd.), *Interaction on the Southeast Mesoamerican Frontier - Preshistoric and Historic Honduras and El Salvador*. Oxford : B.A.R. International Series 327. p. 215-226.

ESCAMILLA, Manuel Luis, AGUILAR, Carlos Edmundo, RICO, Miguel Angel, LESSMAN, Karl Wihelm, ECHEVERRÍA, Hernán Romero, GUZMÁN LÓPEZ, Gelio Tomás, LAGOS, Jorge Adalberto, MOLINA, José Antonio, RODRÍGUEZ, Carlos Alberto, ZAMORA, Jorge Alberto, ACOSTA, Leonillo Franciszco et RAMIRIOS, Cecilio García
1986. *Geografía de El Salvador*. Première ed. San Salvador, El Salvador : Dirección de Publicaciones, Ministerio de Cultura y Comunicaciones.

ESCAMILLA, Marlon
2013. Nahua-pipiles: aproximaciones simbólicas del paisaje Posclásico en la Costa del Bálsamo, El Salvador. In : *Identidades*. p. 131-150.

ESCAMILLA, Marlon,
2007a. El Salvador rupestre: Reconocimiento y registro de sitios. In : LAPORTE, J.P., ARROYO, B. et MEJÍA, H. (éd.), *XX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2006* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 1219-1233. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/74_-_Escamilla-2.pdf.

ESCAMILLA, Marlon
2007b. Las montañas del norte y sus manifestaciones gràfico rupestres. Temporada 2007 Proyecto Arte Rupestre de El Salvador. In : *II Congreso Centroamericano de Arqueología en El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Museo Nacional de Antropología « Dr. David J. Guzmán ».

ESCAMILLA, Marlon
1999. *Informe arqueológico de los petrograbados del sitio Piedra Herrada, Comayagua*. San Salvador, El Salvador.

ESCAMILLA, Marlon et FOWLER, William R.
2012. *Proyecto migraciones nahua-pipiles del postclasico en la cordillera del balsamo*. Universidad Tecnológica. San Salvador, El Salvador.

ESCAMILLA, Marlon, GONZÁLES, Fabio, MANZANO, Ligia, PÉREZ, Xenia et AMADOR, Fabio Esteban
2006. *Avance preliminar. Arte rupestre de El Salvador. Informe inédito, entregado a la Escuela de Artes de la Universidad de El Salvador y al Consejo Nacional para la Cultura y el Arte (CONCULTURA)*. San Salvador, El Salvador.

ESCAMILLA, Marlon et SHIBATA, Shione
2005. Rescate Arqueológico En El Chiquirín, Golfo De Fonseca, La Unión, El Salvador. In : LAPORTE, J. P., ARROYO, B. et ESCOBEDO, H. (éd.), *XVIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004* [en ligne]. Guatemala Ciudad, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 549-553. Disponible à l'adresse : http://www.famsi.org/reports/03101es/50escamilla_shibata/50escamilla_shibata.pdf.

ERICASTILLA GODOY, Sergio
2010. Arte Rupestre de Guatemala. In : [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://arterupestredeguatemala.blogspot.com/2010_04_01_archive.html.

FAUGÈRE, Brigitte
1997. *Las Representaciones Rupestres del Centro-Norte de Michoacán*. México, D.F. : CEMCA.

FIDIAS JIMÉNEZ, Tómas
1962. Las Piedras de Tacitas en El Salvador, C.A. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. Vol. X, n° 35-36, p. 13-20.

FIDIAS JIMÉNEZ, Tómas
1959. Reflexiones sobre las inscripciones rupestres hundidas en las aguas del Lago de Guija. In : *Actas del XXXIII Congreso Internacional de Americanistas*. San José, Costa-Rica. Vol. 2, p. 250-254.

FIDIAS JIMÉNEZ, Tómas
1947. *Nueva Geografía El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Diario La Prensa.

FIGUEROA, Alejandro J.
2007. La conclusión de la temporada 2005-2006 del Proyecto de Arte Rupestre de Honduras: Lecciones aprendidas, cambios de enfoque y el panorama a largo plazo. In : *VIII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala.

FIGUEROA, Alejandro J. et RODRÍGUEZ MOTA, Francisco
2006. *Ayasta, las cuevas pintadas. Patrimonio Rupestre de Honduras. Trifolio*. Tegucigalpa, Honduras : Proyecto de Arte Rupestre, Instituto Hondureño de Antropología e Historia.

FOWLER, William R.
2011. El Complejo Guazapa en El Salvador : La diáspora tolteca y las migraciones pipiles. In : *La Universidad*. Vol. 14-15, n° avril-septembre, p. 17-66.

FOWLER, William R.
1989a. Pipil of Pacific Guatemala and El Salvador. In : FREDERICK, Bove et HELLER, Lynette (éd.), *New Frontiers in th Archaeology of th Pacific Coast of Southern Mesoamérica*. Vol. Anthropolo, p. 229-242.

FOWLER, William R.
1989b. *The Cultural Evolution of Ancient Nahua Civilizations, The Pipil-Nicarao of Central America*. University of Oklahoma Press.

FOWLER, William R.
1988. La población nativa de El Salvador al momento de la conquista española. In : *Mesoamérica* [en ligne]. Vol. 15, p. 79-116. Disponible à l'adresse : https://www.google.com.gt/search?q=La+población+nativa+de+E1+Salvador+al+momento+de+la+conquista+española+Como&oq=La+población+nativa+de+E1+Salvador+al+momento+de+la+conquista+española+Como&aqs=chrome..69i57.705j0j4&sourceid=chrome&es_sm=93&ie=UTF-8.

FOWLER, William R. et EARNEST, Howard H.
1985. Settlement patterns and Prehistory of the Paraiso Basin of El Salvador. In : *Journal of Field Archaeology*. Vol. 12, n° 1, p. 19-32.

FOWLER, William R.
1983. La Distribución Prehistórica e Histórica de los pipiles. In : *Mesoamérica*. Vol. 35, n° 1975, p. 6:348-372.

GALICIA, Remberto I.
1950. Petrograbados en una gruta a orillas del Torola. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. p. 1(2): 65-66.

GARCÍA DE PALACIO, Diego
1861. Carta dirigida al Rey de España , por el Licenciado Dr . Don Diego García. In : *Gaceta Oficial* [en ligne]. Vol. 21, n° 0, p. 1-17. Disponible à l'adresse : http://temasantropologicosyarqueologicos.bligoo.es/media/users/10/524786/files/52562/Carta_dirigida_al_Rey_de_Espa_a_Oidor_Palacios_1576.pdf.

GELLIOT, Éric
2007. Primeros resultados de la misión Cabañas 2007 : la Cueva de los Fierros. In : *VIII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala. p. 1-11.

GELLIOT, Éric, COSTA, Philippe, FAUTSCH, Didier, GIBEAUX, Soizic, MERCIER, Simon, PERROT-MINNOT, Sébastien et TOURON, Stéphanie,
2014. *Informe Final del Proyecto Aqrueológico Lempira 2012*. Tegucigalpa, Honduras.

GELLIOT, Éric, COSTA, Philippe, MERCIER, Simon et PERROT-MINNOT, Sébastien
2011. *Informe Final del Proyecto Arqueológico Lempira 2011*. Tegucigalpa, Honduras.

GELLIOT, Éric, COSTA, Philippe et PERROT-MINNOT, Sébastien
2008. *Proyecto arqueológico cabañas*. San Salvador, El Salvador.

GLASS, John B.
1966. Archaeological Survey of Western Honduras. In : EKHOLM, Gordon F. et WILLEY, Gordon R. (éd.), *Handbook of Middle American Indians Vol. IV. Archaeological Frontiers and External Connections*. Austin, USA : University of Texas Press. p. 157-179.

GONZÁLEZ CRESPO, Norberto, GARZA TARAZONA, Silvia, PALAVICINI BELTRÁN, Beatriz et ALVARADO LEÓN, Claudia
2008. La Cronología de Xochicalco. In : *Arquología* [en ligne]. p. 122-139. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/10373862/La_Cronología_de_Xochicalco.

GUZMÁN, Pablo Arnoldo
1979. *Atlas de El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Ministerio de Obras Públicas et Instituto Geográfico Nacional.

HABERLAND, Wolfgang
1991. Informe preliminar de investigaciones arqueológicas en la gruta de Corinto y sus alrededores. In : *Mesoamerica* [en ligne]. Vol. 21, p. 95-104. Disponible à l'adresse : http://online.sfsu.edu/kbruhns/cihuatan/corinto.pdf.

HABERLAND, Wolfgang
1976. La cueva del Espíritu Santo. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. p. 49:93-106.

HABERLAND, Wolfgang
1975. Apuntes sobre petrograbados de El Salvador. In : *Revista de La Universidad*. p. 3-23.

HABERLAND, Wolfgang
1972. The cave of the Holy Ghost. In : *Archaeology*. Vol. 25, n° 4, p. 286-291.

HABERLAND, Wolfgang
1960. Ceramic Sequences in El Salvador. In : *Society for American Archaeology*. Vol. 26, n° 1, p. 21-29.

HABERLAND, Wolfgang
1959. Apuntes sobre petrograbados de El Salvador; La Piedra de la Luna, La Cueva del Cerro El Carbón y Los Fierros de Guatajiagua. In : *Comunicaciones*. San Salvador, El Salvador : Instituto Tropical de Investigaciones Científicos de la Universidad de El Salvador. Vol. 8, n° 3/4: 23-25.

HABERLAND, Wolfgang
1957. Black-on-Red Painted Ware and Associated Features in Intermediate Area ETHNOS. In : *Ethnos*. Vol. 3-4, p. 148-161.

HABERLAND, Wolfgang
1956. Apuntes sobre petrograbados de El Salvador; La Cueva del Toro y Los pictograbados de Sigüenza. In : *Comunicaciones*. San Salvador, El Salvador : Instituto Tropical de Investigaciones Científicos de la Universidad de El Salvador. Vol. 5, n° 2/3, p. 95-96.

HABERLAND, Wolfgang
1954. Apuntes sobre petrograbados de El Salvador; Los petrograbados del Río Titihuapa. In : *Comunicaciones*. San Salvador, El Salvador : Instituto Tropical de Investigaciones Cientificas, Universidad Nacional de El Salvador. Vol. 3, n° 4, p. 167-171.

HABERT, Elisabeth
2000. Qu'est ce qu'un système d'information géographique? In : *cartographie.ird.fr* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www.cartographie.ird.fr/publi/documents/sig1.pdf.

HARMAN, Jon
2011. Mode d'emploi de DStretch. In : *www.dstretch.com* [en ligne]. [Consulté le 9 mars 2016]. Disponible à l'adresse : http://www.dstretch.com/Aide DStretch.pdf.

HASEMANN, George, LARA PINTO, Gloria et CRUZ SANDOVAL, Fernando
1996. *Los Indios de Centoamerica*. Madrid. Mapfre.

HASEMANN, George et PINTO, Gloria Lara,
1993. La zona central: Regionalismo e interacción. In : *Tomo 1. Historia general de Centroamérica* [en ligne]. Madrid : Sociedad General de Centroamérica. p. 135-216. Disponible à l'adresse : http://enlaceacademico.ucr.ac.cr/sites/default/files/publicaciones/Historia_de_CA_vol1_Cap3_0.pdf.

HEALY, Paul F.
1984. The Archaeology of Honduras. In : LANGE, Frederick W. et STONE, Doris (éd.), *The Archaeology of Lower Central America*. Albuquerque, USA : University of New Mexico. p. 113-161.

HERRERA ET TORDESILLAS, Antonio de
1615. *Historia General de los Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar oceano.* [en ligne]. Madrid, Espagne : s.n. Disponible à l'adresse : http://bibliotecadigital.jcyl.es/i18n/catalogo_imagenes/grupo.cmd?path=10073048.

HIRTH, Kenneth G.
1988. Beyond the Maya Frontier: Cultural Interaction and Syncretism along the Central Honduran CorridorThe Central Honduran Corridor. In : BOONE, Elizabeth H. et WILLEY, Gordon R. (éd.), *The Southeast Classic Maya Zone*. Washington DC, USA : Dumbarton Oaks Research Library and Collection. p. 297-334.

ICHON, Alain et GRIGNON, Rita
2003. *Informe de un recorrido arqueológico en el Oriente de Guatemala*. Ciudad de Guatemala, Guatemala.

JARQUÍN PACHECO, Ana María et MARTÍNEZ VARGAS, Enrique
2007. Petrograbados de las riberas del Río Lempa, El Salvador: La Pintadona; La Cueva del Toro; Las Brisas; Las Cruces y El Arrimadero. In : *II Congreso Centroamericano de Arqueología en El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Museo Nacional de Antropología « Dr. David J. Guzmán ».

KIRCHHOFF, Paul
1960. Mesoamérica sus límites geográficos, composición étnica y caracteres culturales. In : *Suplemento de la revista TLATOANI1* [en ligne]. Vol. 3, p. 1-13. Disponible à l'adresse : http://api.ning.com/files/cNNKnPKHW6EV3dZxcLU9LYzzMAvn7KX9Bom0ICOFr4IBM6A-rbr-o1jFSVl-skE1n6gViXPrGATOe7Nbpu2T3PXOnF6VRujC/PaulKirchhoffMesoamricasuslmitesgeogrficoscomposicintnicaycaracteresculturales.pdf.

KÜENNE, Martin et STRECKER, Matthias
2008. *Arte rupestre de Mexico y America Central* [en ligne]. 2ème. Berlin, Allemagne : Institut Ibéro Américain, Fondation Patrimoine Culturel Prusien et le Gebr. Mann Verlag. ISBN 3786124892. Disponible à l'adresse : http://www.siarb-bolivia.org/esp/biblioteca/americacentral.pdf.

LANGE, Frederick W.
1984. The Greater Nicoya Archaeological Subarea. In : LANGE, Frederick W. et STONE, Doris (éd.), *The Archaeology of Lower Central America*. Albuquerque, USA : University of New Mexico. p. 165-194.

LANGE, Frederick W. et HELMS, Mary W.
1979. Theoretical and descriptive aspect of frontier studies. In : *Latin American Research Review* [en ligne]. Vol. 14, n° 1, p. 221-225. Disponible à l'adresse : http://www.jstor.org/stable/2502835?seq=1#page_scan_tab_contents. LARDÉ ET

LARDÉ ET LARÍN, Jorge
1976. *Toponimia autóctona de El Salvador Central*. San Salvador : Ministerio del Interior.

LARDÉ ET LARÍN, Jorge
1975. *Toponimia autóctona de El Salvador Oriental*. San Salvador : Ministerio del Interior.

LARÍN ET LARÍN, Jorge
1951. Los petrograbados de Yologual. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. Vol. 2, n° 6.

LARDÉ, Jorge
1926. Índice provisional de los lugares del territorio salvadoreño en donde se encuentra ruinas u otros objetos de interés arqueológico. In : *Revista de Etnología, Arqueología y Lingüística*. Vol. 1, p. 213-221.

LERMA RODRÍGUEZ, Félix Alejandro
2014. *Presencias en la roca: El arte rupestre de la Gruta del Espíritu Santo, El Salvador*. Universidad Nacional Autóno de México.

LERMA RODRÍGUEZ, Félix Alejandro
2010. Temas y estilos en las pinturas rupestres de la Cueva de las Figuras, El Salvador. In : *I Coloquio Regional de Arte Rupestre. Universidad de San Carlos de Guatemala-Universidad Tecnológica de El Salvador.* San Salvador, El Salvador. p. 1-16.

LEROI-GOURHAN, André
1958. *L'art pariétal. : Langage de la préhistoire*. Grenoble : Éditions Jérôme Millon. LHOMME, Serge, [sans date]. Introduction à l ' analyse spatiale (Complément de cours) Introduction historique et épistémologique. In : [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://serge.lhomme.pagesperso-orange.fr/doc/analyse_spatiale.pdf.

LONGYEAR, John M .
1966. Archaeological Survey of El Salvador. In : EKHOLM, Gordon F. et WILLEY, Gordon R. (éd.), *Handbook of Middle American Indians Vol. IV. Archaeological Frontiers and External Connections* [en ligne]. Austin, USA : University of Texas Press. p. 132-156.

LONGYEAR, John M .
1944. Archaeological investigations in El Salvador (with appendix by Stanley H.Boggs). In : *Memoirs of the Peabody Museum of Archaeological an Ethnology*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University. p. 9-81.

LONGYEAR, John M .
1947. Cultures and Peoples of the Southeastern Maya Frontier. In : *C.I.W. Theoretical Approaches to Problems*. n° 3, p. 65-79.

LÓPEZ AUSTIN, Alfredo
2009a. El Àrbol Cósmico en la Tradición Mesoamericana. In : *Anales de Antropología* [en ligne]. Vol. 43, p. 85-98. Disponible à l'adresse : dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/187844.pdf.

LÓPEZ AUSTIN, Alfredo
2009b. Ligas entre el Mito y el Ícono en el Pensamiento Comológico Mesoamericano. In : *Anales de Antropología* [en ligne]. Vol. 43, p. 43-50. Disponible à l'adresse : http://www.mesoweb.com/about/articles/Ligas.pdf.

LÓPEZ AUSTIN, Alfredo
1996. La Cosmovisión Mesoamericana. In : *Temas Mesoamericanos* [en ligne]. p. 471-507. Disponible à l'adresse : http://fr.scribd.com/doc/46476230/Lopez-Austin-La-cosmovision-mesoamericana#scribd.

LOTHROP, Samuel K.
1966. Archaeology of Lower Central America. In : EKHOLM, Gordon F. et WILLEY, Gordon R. (éd.), *Handbook of Middle American Indians Vol. IV. Archaeological Frontiers and External Connections*. Austin, USA : Univers. p. 180-208.

LOTHROP, Samuel K.
1939. The Southeastern Frontier of the Maya. In : *American Anthropologist* [en ligne]. n° 41, p. 42-54. Disponible à l'adresse : http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1525/aa.1939.41.1.02a00040/epdf.

LOU P., Brenda
1994. Antiguas Rutas de Comunicación e Intercambio entre las Tierras Altas y la Costa Sur de Guatemala: evidencia mineralógica en sitios del centro de Escuintla. In : LAPORTE, J.P. et ESCOBEDO, H. (éd.), *VII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1993* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 87-106. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/11.93 - Lou.pdf.

LUNARDI, Federico
1948. *Honduras Maya, Etnología y Arqueología de Honduras*. Secretaria. Tegucigalpa, Honduras : Biblioteca de la Sociedad de Antropología y Arqueología de Honduras y del Centro de Estudios Mayas.

LUNARDI, Federico
1943. *Lempira; el héroe de la Epopeya de Honduras*. Tegucigalpa, Honduras : Talleres Tipográficos Nacionales.

MAGALONI KERPEL, Diana
2001. Materiales y Técnicas de la Pintura Mural Maya. In : INSTITUTO DE INVESTIGACIONES ESTÉTICAS (éd.), *La Pintura Mural Prehispánica en México : Area Maya : Estudios* [en ligne]. México D.F. : Universidad Nacional Autónoma de México. p. 155-198. Disponible à l'adresse : http://132.248.9.9/libroe_2007/1050189_3/10_c06.pdf,.

MANZANO, Ligia et PEREZ OLIVA, Xenia
2006. *Avance 1 Arte Rupestre de El Salvador*. Universidad de El Salvador. El Salvador.

MARCUS, Joyce
1987. Reviews and Book Notes. In : *American Antiquity*. Vol. 52, n° 4, p. 878.

MCFARLANE, William J. et SURI, Miranda
2014. Reconsidering the Reality of Southeastern Mesoamerica : Continuity , Diversity , and Inter- Valley Interaction in Western Honduras. In : *Anthropology Papers and Presentations*. Vol. Paper 2.

MCFARLANE, William J. et SURI, Miranda
2012. *Informe 2009 & 2011* [en ligne]. Tegucigalpa, Honduras. Disponible à l'adresse : http://scholarspace.jccc.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1002&context=pado.

MCKITTRICK, Alison
2008. Arte Rupestre en Honduras. In : *Arte Rupestre de Mexico Oriental y America Central*. Berlin : Ins. p. 177-195.

MCKITTRICK, Alison
1995. Rock Art in Honduras. In : *News of the World*. 1995. p. 2-5.

MORAGA, Regina, MENCOS, Elisa, COSTA, Philippe et PERROT-MINNOT, Sébastien
2010. La relación entre Cara Sucia (El Salvador) y la zona De Cotzumalguapa (Guatemala): La perspectiva desde un análisis cerámico. In : ARROYO, B., LINARES, A. et PAIZ, L. (éd.), *XXIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala* [en ligne]. Ciudad de Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 1180-1192. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/88._Moraga_et_al_09.pdf.

MURPHY, Vincent
1988. La Cueva Pintada : un viaje al pasado. In : *Yaxkin*. Vol. 11, n° 2, p. 179-185.

NAVARRETE, Carlos
1976. Algunas influencias mexicanas en el área maya meridional durante el posclásico tardío. In : *Estudios de cultura Náhuatl* [en ligne]. p. 12 : 345-382. Disponible à l'adresse : http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/revistas/nahuatl/pdf/ecn12/181.pdf.

NAVARRETE, Carlos
1972. El Sitio Arqueológico de San Nicolás, Municipio de Ahuachapán, El Salvador. In : *Estudios de Cultura Maya* [en ligne]. Vol. VIII, p. 57-67. Disponible à l'adresse : https://revistas-filologicas.unam.mx/estudios-cultura-maya/index.php/ecm/article/view/326/327.

PALACIOS, Enrique Juan
1928. *En los confines de la selva lacandona. Exploraciones en el estado de Chiapas* [en ligne]. México, D.F. : Secretaría de Educación Pública, Talleres Gráficos de la Nación. Disponible à l'adresse : http://bibliotecadigital.tamaulipas.gob.mx/archivos/descargas/13000002402.PDF.

PAREDES, Federico et ESCAMILLA, Marlon
2008. El Estilo Izapa y el Occidente de El Salvador, Evidencia en la Sierra de Ahuachapán. In : LAPORTE, J.-P., ARROYO, B. et MEJIA, H. (éd.), *XXI Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. 2008. p. 1193-1209. Disponible à l'adresse : https://www.google.com.gt/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=1&ved=0ahUKEwi7uN6LqvHMAhWBKx4KHf4oDgQQFggaMAA&url=http://www.asociaciontikal.com/pdf/75_-_Paredes_y_Escamilla.07.pdf&usg=AFQjCNGlFbSffqg6vGKWgmu60FU-u-4FYg&sig2=DkRoNGG9UhqXvKHNIh.

PAZ, J. Rufino
1950. La Gruta de Corinto. In : *Anales del Museo Nacional « David J. Guzman »*. 1950. Vol. 1, n° 2, p. 64.

PECCORINI, Atilio
1913. Algunos datos sobre arqueología de la República de El Salvador. In : *Journal de la Société des Américanistes de Paris, Nouvelle série, 10*. p. 173-180.

PECTOR, Désiré
1891. De quelques grottes ayant pu servir de refuge, temple ou sépulture des peuplades précolombienne de l'isthme centroaméricain et des débris humaines et découvertes. In : *Journal del Société des Américanistes de Paris, Nouvelle Série, 10*. p. 625-633.

PÉREZ DE BATRES, Lucrecia, GARNICA, Marlen, MARTÍNEZ, Ramiro et SILVESTRE, Mynor
2007. Hallazgos recientes de manifestaciones rupestres en Chiquimula. In : *VIII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala.

PÉREZ DE BATRES, Lucrecia, BATRES, Carlos, MARTÍNEZ, Ramiro, ESCOBAR DE MILIÁN, Nury et ROSADA, Luis
1999. Estudio De La Pintura Rupestre De Chiquimula: Peñascos Los Migueles, Alonzo Y Cerón. In : LAPORTE, J.P. et ESCOBEDO, H.L. (éd.), *XII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1998* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología.p. 696-706. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/52.98 - Lucrecia et al.pdf.

PÉREZ DE BATRES, Lucrecia, BATRES, Carlos, MARTÍNEZ, Ramiro, ROSADA, Luis et ESCOBAR DE MILIÁN, Nury
2000. Resultados de los sondeos efectuados en los Peñascos Los Migueles y Alonzo, y avances en el registro de pintura rupestre en el departamento de Chiquimula. In : LAPORTE, J. P. et ESCOBEDO, H. (éd.), *XIII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1999*. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología de Guatemala. p. 785-808.

PERROT-MINNOT, Sébastien
2013. *La cultura Clovis en América Central*. S.l.

PERROT-MINNOT, Sébastien
2007a. Considérations chronologiques sur les peintures rupestres de la grotte de corinto (département de morazan, el salvador). In : *INORA*. Vol. 49, p. 13-19.

PERROT-MINNOT, Sébastien
2007b. Un Análisis de las Pinturas Rupestres de Ayarza, Departamento de Santa Rosa, Guatemala. In : *Utz'ib*. Vol. IV, n° 3, p. 15-27.

PERROT-MINNOT, Sébastien
2006. El Junquillo : un sitio del Clásico tardío en la zona de Titihuapa, El Salvador. In : *El Salvador Investiga*. Vol. 2, n° 3, p. 47-52.

PERROT-MINNOT, Sébastien et COSTA, Philippe
2009a. Arte rupestre y asentamientos: El caso de la Piedra Sellada en el Parque Nacional El Imposible (El Salvador). In : *Mexicón*. Vol. XXXI, n° 4, p. 90-95.

PERROT-MINNOT, Sébastien et COSTA, Philippe
2009b. *El Cerro de la Olla : Un nido de águila prehispánico en el Occidente de El Salvador* [en ligne]. San Salvador, El Salvador. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/12005225/El_Cerro_de_la_Olla_un_nido_de_águila_prehispánico_en_el_Occidente_de_El_Salvador?auto_accept_coauthor=true.

PERROT-MINNOT, Sébastien, COSTA, Philippe, DELSOL, Nicolas et GELLIOT, Éric
2005. *Investigaciones arqueológicas en la zona de Titihuapa (departamentos de San Vicente y Cabañas, El Salvador)*. San Salvador, El Salvador.

PERROT-MINNOT, Sébastien, COSTA, Philippe et MANZANO, Ligia
2014. La Cueva del León: el arte rupestre en una región de confines. In : *La Universidad* [en ligne]. Vol. 22-24, p. 153-178. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/12101861/La_Cueva_del_León_Chalatenango_Arte_rupestre_en_una_región_de_confines.

PERROT-MINNOT, Sébastien, COSTA, Philippe et MANZANO, Ligia
2011. Visitas a los sitios de arte rupestre El Letrero y Las Caritas en Guaymango, Ahuachapán. In : *La Universidad* [en ligne]. Vol. 14-15, n° avril-septembre, p. 317-338. Disponible à l'adresse : http://www2.ues.edu.sv/content/revista-la-universidad-14-0?page=5.

PERROT-MINNOT, Sébastien, COSTA, Philippe et MANZANO, Ligia
2010. *La Cueva del León (departamento de Chalatenango, El Salvador): Al arte rupestre en una región de confines* [en ligne]. San Salvador, El Salvador. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/12101861/La_Cueva_del_León_Chalatenango_Arte_rupestre_en_una_región_de_confines?auto_accept_coauthor=true.

PERROT-MINNOT, Sébastien, COSTA, Philippe et MANZANO, Ligia
2009. *Visitas a los sitios de arte rupestre El Letrero y Las Caritas en Guaymango, Ahuachapán*. San Salvador, El Salvador.

POPENOE DE HATCH, Marion et HATCH, MP de
1991. El Protoclásico: Nueva Evidencia De Kaminaljuyu. In : *II Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1988*. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología de Guatemala. [en ligne]. p. 79-83. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/14.88 - Marion Hatch - en PDF.pdf.

PROGOLFO
2005. *Proyecto Conservación de los Ecosistemas Costeros de Fonseca. Reconocimiento Arqueológico del Golfo de Fonseca.* [en ligne]. San Salvador, El Salvador. Disponible à l'adresse : http://www.ccad.ws/documentos/proyectos/progolfo/elsalvador/tecnicos/ITarqu eologico.pdf.

REYES MAZZONI, Roberto
1977. Posibles influencias Epi-Teotihuacanas en petroglifos de Honduras. In : *Vinculos*. Vol. 3, n° 1-2, p. 47-65.

RICKETSON, Edith B.
1938. Petroglyphs of Lake Ayarza. In : *Carnegie Institution of Washington, Maya Research*. Vol. 3, p. 244-250.

RODRÍGUEZ MOTA, Francisco
2008a. Los Petrograbados de Santa Rosa de Tenampúa, Comayagua: Un ejemplo de la puesta en valor de un sitio con manifestaciones gráfico rupestres Francisco Rodríguez Mota Antropólogo Físico. In : *IX Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala.

RODRÍGUEZ MOTA, Francisco
2008b. Redescubriendo sitios con manifestaciones gráfico rupestres en el Valle de Comayagua: Hacia una catalogación de sitios. In : *IX Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre*. Ciudad de Guatemala, Guatemala.

RODRÍGUEZ MOTA, Francisco
2006. Petroglifos antropomorfos de la Cueva Pintada de Ayasta, Francisco Morazán, Honduras. In : *VII Coloquio Guatemalteco de Arte Rupestre* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala.Disponible à l'adresse : http://www.rupestreweb.info/ayasta.htm

RODRÍGUEZ MOTA, Francisco et FIGUEROA, Alejandro J.
2008. *Manual Básico de Arte Rupestre de Honduras* [en ligne]. Tegucigalpa, Honduras : Instituto Hondureño de Antropología e Historia. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/3272308/Manual_Básico_de_Arte_Rupestre_de_Honduras.

ROMERO TONATIUH /ÁVILA, Ramos Laura Contreras
1999. Mesoamérica : historia y reconsideración del concepto. In : *Ciencia Ergo Sum* [en ligne]. Vol. 6, n° 3, p. 232-242. Disponible à l'adresse : http://www.redalyc.org/pdf/104/10401602.pdf.

ROWE, Marvin et STEELMAN, Karen
2004. El « Diablo Rojo » de Amatitlán : Aplicación de una técnica no destructiva de cronología por radiocarbono. In : LAPORTE, J. P., ARROYO, B., ESCOBEDO, H. et MEJÍA, H. (éd.), *XVII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 2004* [en ligne]. Guatemala Ciudad, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 1059-1070. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/94.03 - Rowe - en PDF.pdf.

S.N.E.T., Servicio Nacional de Estudios Territoriales
2002. Geologia de El Salvador. In : [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www.snet.gob.sv/ver/geologia/geologia+de+el+salvador/.

SÁNCHEZ P., Domingo
2008. El símbolo de Venus en el arte rupestre de Perú, Chile y norte de Argentina. In : *Rupestreweb* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://rupestreweb.info/venus2.html 2008.

SÁNCHEZ P., Domingo
2002. El símbolo mesoamericano de Venus en el arte rupestre de Venezuela. In : *Rupestreweb* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://www.rupestreweb.info/venus.html.

SÁNCHEZ, César Mariño
1974. *Desarrollo de la Escultura en El Salvador*. San Salvador, El Salvador : Universidad de El Salvador.

SAPPER, Karl
1924. Reise nach Mittel-und Südamerika. In : *Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*. Vol. 36, p. 29-136.

SCHEFFLER, Timothy E.
2008. *The El Gigante Rock Shelter, Honduras* [en ligne]. S.l. : s.n. Disponible à l'adresse : http://books.google.com/books?hl=en&lr=&id=rceRu09MvqMC&oi=fnd&pg=PR7&ots=0HEGzbTieN&sig=lUJFddpJoAJrW6ElftavNpV4jf0.

SCHEFFLER, Timothy E.
2002. *El Gigante Rock Shelter: Archaic Mesoamerica and Transitions to Settled Life* [en ligne]. S.l. Disponible à l'adresse : http://www.famsi.org/reports/00071/.

SHARER, Robert J.
1984. Lower Central America as Seen from Mesoamerica. In : LANGE, Frederick W. et STONE, Doris (éd.), *The Archaeology of Lower Central America*. Albuquerque, USA : University of New Mexico. p. 63-84.

SHARER, Robert J.
1974. The Prehistory of th Southeastern Maya Periphery. In : *Current Anthropology VOl. 15, No. 2* [en ligne]. p. 165-187. Disponible à l'adresse : http://www.latinamericanstudies.org/maya/Maya-Periphery.pdf.

SHARER, Robert J., ANDERSON, Bruce A., SEDAT, David W., SHEETS, Payson D. et ANDERSON, Dana
1978. *The Prehistory of Chalchuapa, El Salvador*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.

SHEETS, Payson D.
2000. The Southeast Frontiers of Mesoamerican. In : ADAMS, Richard E. W. et MACLEOD, Murdo J. (éd.), *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas* [en ligne]. Cambridge, Massachusetts, USA : Cambridge University Press. p. 407-418. Disponible à l'adresse : https://books.google.com.gt/books?id=paT9i0bq62EC&pg=PA407&lpg=PA407&dq=sheets+southeast+frontiers&source=bl&ots=tRaDvtpgYh&sig=VeRHqXGJr0yWWxXUYLSEEkuuxuM&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwiE_86Po6DJAhVL6CYKHWXyDVAQ6AEILDAC#v=onepage&q&f=false.

SHEETS, Payson D.
1992. The Pervasive Pejorative in Intermediate Area Studies. In : LANGE, Frederick W. (éd.), *Wealth and Hierarchy in the Intermediate Area*. Washington DC, USA : Dumbarton Oaks Research Library and Collection. p. 15-41.

SHEETS, Payson D.
1986. Natural Hazards, Naturals Disasters, and Research. In : URBAN, P. et SCHORTMAN, E. (éd.), *The Southeast Maya Periphery*. Austin : University of Texas Press. p. 234-238.

SHEETS, Payson D.
1984. The Prehistory of El Salvador. In : LANGE, Frederick W. et STONE, Doris (éd.), *The Archaeology of Lower Central America*. Albuquerque, USA : University of New Mexico. p. 85-112.

SMITH, Michael E. et BERDAN, Frances F.
2003. Posctlassic Mesoamerica. In : SMITH, Michael E. et BERDAN, Frances F. (éd.), *The Postclassic Mesoamerican World* [en ligne]. The University of Utah Press. p. 3-13. Disponible à l'adresse : http://www.public.asu.edu/~mesmith9/1-CompleteSet/MES-03-FB-PCW-ch1.pdf.

SOL, Antonio E.
1930. Informe del Director del Departamento de historia de la Piedra Pintada al Ministerio de Instrucción Pública. In : *Revista del Departamento de Historia*. Vol. 1, n° 3.

SOSA, Erasmo
1989. Los Petroglifos de Orealí, Municipio de Oropolí, Departamento El Paraíso. In : *Yaxkin*. Vol. 12, n° 1, p. 126-132.

SOTO-QUIRÓS, Ronald
2007. Representaciones de Centroamérica en la Francia de la Belle Époque: el discurso sobre las razas en Guatemala y Costa Rica. In : *Istmo* [en ligne]. Disponible à l'adresse : http://istmo.denison.edu/n14/articulos/representacion.html.

STOCKETT, Miranda et MCFARLANE, William J.
2008. *Informe 2008* [en ligne]. Tegucigalpa, Honduras. Disponible à l'adresse : http://scholarspace.jccc.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1001&context=pado.

STOCKETT, Miranda et MCFARLANE, William J.
2007. *Informe 2007* [en ligne]. Tegucigalpa, Honduras. Disponible à l'adresse : http://scholarspace.jccc.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1000&context=pado.

STONE, Andrea
[sans date]. *The Carved Boulders at Lake Güija, El Salvador*. S.l.

STONE, Andrea
2004. *Un Estudio de las Piedras Talladas de Lago Güija , El Salvador , y un Relevamiento del Arte Rupestre en las Tierras Altas de Guatemala* [en ligne]. S.l. Disponible à l'adresse : http://www.famsi.org/reports/96011es/index.html.

STONE, Andrea et ERICASTILLA GODOY, Sergio
1999. Registro De Arte Rupestre En Las Tierras Altas De Guatemala : Resultados Del Reconocimiento De 1997. In : H.L., J.P. Laporte y et ESCOBEDO (éd.), *XII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1998* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 682-695. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/51.98 - Andrea.pdf.

STONE, Doris
1972. *Precolumbian man finds Central America*. Cambridge, Massachusetts, USA : Peabody Museum Press.

STONE, Doris
1966. Synthesis of Lower Central American Ethnohistory. In : GORDON, F. Ekholm et WILLEY, Gordon R. (éd.), *Handbook of Middle American Indians*. Austin, USA : University of Texas Press. p. 209-233. ISBN 0292736320.

STONE, Doris
1957. *The Archaeology of Central and Southern Honduras*. Cambridge, Massachusetts, USA : Peabody Museum.

STUART, David
2007. The Origin of Copan's Founder. In : *Maya Decipherment Ideas on Ancient Maya Writing and Iconography* [en ligne]. [Consulté le 12 août 2016]. Disponible à l'adresse : https://decipherment.wordpress.com/2007/06/25/the-origin-of-copans-founder/.

THOMPSON, Eric J.
1975. *Historia y Religión de los Mayas* [en ligne]. México, D.F. : Siglo XXI. Disponible à l'adresse : https://books.google.com.gt/books?id=-KLhwKNiUNkC&redir_esc=y.

TOURON, Stéphanie
2016a. *Resultados de los análisis de pigmentos en los sitios rupestres : Corobán (Morazán) y la Sirica (La Unión)*. San Salvador, El Salvador.

TOURON, Stéphanie
2016b. *Resultados de los análisis de pigmentos en los sitios rupestres : Cueva de los Fierros (departamento de Cabañas), et Rosas Coloradas (departamento de Usulután)*. San Salvador, El Salvador.

TOURON, Stéphanie
2013. *Guatemala, El Salvador et Honduras – Sites Cueva Pintada et Cueva del Duende (département de Lempira , Honduras); Coroban et Sirica (département de Morazánet et département de La Unión , El Salvador); Xuk-Muk (département de Suchitepéquez , Guatemal*. Champs sur Marne, France.

TOURON, Stéphanie
2010a. *Grotte de Naj Tunich et site de Casa de Golondrinas Peintures rupestres Caractérisation des pigments*. Champs sur Marne, France.

TOURON, Stéphanie
2010b. *Salvador. Corinto (département de Morazan) Abri peint Bilan sanitaire et propositions de mesures conservatoires*. Champs sur Marne, France.

VALDIVIESO, Fabricio
2011. Atalaya, un sitio preclásico en las costas de Acajutla. In : *La Universidad* [en ligne]. Vol. 14-15, p. 133-184. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/6998271/Atalaya_un_sitio_preclásico_en_las_costas_de_Acajutla.

VÁZQUEZ DE ÁGREDOS PASCUAL, María Luisa
2007. Los colores y las técnicas de la pintura mural maya. In : *Anales del Museo de América* [en ligne]. Vol. 15, n° 15, p. 55-66. Disponible à l'adresse : file:///C:/Users/Philippe/Downloads/Dialnet-LosColoresYLasTecnicasDeLaPinturaMuralMaya-2570736.pdf.

VELÁSQUEZ, Juan Luis et HERMES, Bernard
1996. El proceso evolutivo del centro de El Salvador: su secuencia de ocupación y relaciones. In : LAPORTE, Juan Pablo et ESCOBEDO, Hector (éd.), *IX Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1995* [en ligne]. Ciudad de Guatemala, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología. p. 554-583. Disponible à l'adresse : http://www.asociaciontikal.com/pdf/40.95_-_Juan_Luis_y_Bernard.pdf.

VÉLIZ, Vito, ARGUETA, Cristina et RODRÍGUEZ, César
2012. Ubicación de sitios arqueologícos en Honduras, utilizando nuevas tecnologías de la información geográfica, fase I. In : *V jornada científica de Ciencias Espaciales* [en ligne]. Tegucigalpa, Honduras. Disponible à l'adresse : http://faces.unah.edu.hn/astro/docs/astro/vjornada/Ceasar_cristina_v_jornada.pdf.

VIEL, René
1998. El periodo formativo de Copan, Honduras. In : LAPORTE, J. P. et ESCOBEDO, H. L. (éd.), *XII Simposio de Investigaciones Arqueológicas en Guatemala, 1998* [en ligne]. Guatemala Ciudad, Guatemala : Museo Nacional de Arqueología y Etnología, Guatemala. p. 96-101. Disponible à l'adresse : http://asociaciontikal.com/pdf/05.98 - Viel.pdf.

WALTERS, Gary Rex
1982. In Search of Cinaca-Mecallo. Part I-A Commentary on the 1980-81 Research. In : *Artifact No.8. The 1980-81 Annual Report of the Museum of Anthropology, University of Missouri-Columbia*. p. 45-79.

WILLEY, Gordon R.
1984. A Summary of the Archaeology of Lower Central America. In : LANGE, Frederick W. et STONE, Doris (éd.), *The Archaeology of Lower Central America*. Albuquerque, USA : University of New Mexico. p. 341-378.

WILLEY, Gordon R.
1971. *An Introdutcion to American Archaeology, Vol. II : South America*. New Jersey : Prentice- Hall, Englewood Cliffs.

WILLEY, Gordon R.
1966. *An Introduction to American Archaeology, Vol. I: North and Middle America*. New Jersey : Prentice-Hall, Englewood Cliffs.

WILLEY, Gordon R.
1962. Mesoamérica. In : BRAIDWOOD, Robert J. et WILLEY.GORDON R. (éd.), *Courses Toward Urban Life : Archaeological Considerations of Some Cultural Alternates ("Viking Fund Publications in Anthropology," No. 32.)*. Chicago, U.S.A. : Aldine Publishing Company. p. 84-105.

WILLIAMS, Eduardo et WEIGAND, Phil C.
2011. Mesoamérica, debates y perspectivas a través del tiempo. In : *Mesoamérica. Debates y perspectivas* [en ligne].p. 23-44. Disponible à l'adresse : https://www.academia.edu/4073106/Mesoamérica_debates_y_perspectivas_a_través_del_tiempo_2011

ZELAYA, Ramon et REYES MAZZONI, Roberto
1976. Representaciones de Quetzalcoatl y de otras deidades mesoamericanas en los petroglifos de Comayagua, Honduras. In : *Las Fronteras de Mesoamerica, XIV Mesa Redonda*. México, D.F. : Sociedad Méxicana de Antropología. Vol. 14, n° 2, p. 211-219.